TABLE DES MATIÈRES

ANNÉE 1899

TROISIÈME ANNÉE. — N° 51. 15 FEVRIER 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BIMENSUELLE

UNE JOURNÉE A TILLY

C'est celle du 2 février dernier. On savait que Marie Martel monterait au Champ. Malgré le froid très vif, les pèlerins — je n'ose plus traiter de simples curieux les fidèles de Tilly qui, en cette saison, font le voyage — étaient venus en foule.

La veille, pour conduire, de la gare d'Audrieu à l'hôtel Saint-François, tous les arrivants, l'obligeant Morel avait dû mobiliser ses véhicules grands et petits, et même ceux des voisins.

Et, malgré ces précautions, des dames, pour ne pas faire la route à pied, durent se hisser sur l'impériale de la légendaire patache, parmi les bagages...

L'impression était amusante. C'est la mode, en Normandie, pendant l'hiver, de se vêtir — comme les enfants de Caïn, dont parle Hugo dans la *Conscience* — de peaux de bêtes.



Portrait de Jeanne Bellanger (1897)

Nobles et paysans sacrifient à cette mode. Et, sauf le respect que je dois aux uns et aux autres, ils donnent l'idée, sous cet accoutrement aussi « confortable » qu'inesthétique, de braves ours en rupture de cages. On a, en les voyant, la sensation d'être transporté dans quelque coin perdu de la Sibérie.

L'autre jour, le léger tapis de neige qui recouvrait le sol complétait l'illusion.

Illusion de courte durée, d'ailleurs ; car un gai soleil, presque tiède, inondait toute la campagne — et, doux évocateur du délicieux printemps normand, faisait ressembler les pommiers, couverts de frimas et de givre, à des pommiers en fleurs...

Dès l'arrivée, quelques amis et moi nous sommes allés rendre visite à Marie Martel. En passant, nous l'avions aperçue à sa fenêtre, et

elle avait répondu de la main à nos saluts.

Elle se porte beaucoup mieux, quoique de violentes douleurs l'étreignent encore de temps en temps, et qu'elle n'ait cessé d'éprouver une grande difficulté à se mouvoir.

— A chaque instant, nous dit sa mère adoptive, à chaque instant elle se laisse choir. Ah ! la maladroite !

Personne ne se trompe au ton bourru de l'excellente Mme Henry. Marie sourit. C'est sa maudite jambe qui lui joue ces tours-là. Elle croit pouvoir s'appuyer dessus sans crainte, et puis, crac, le genou fléchit au moment où elle s'y attend le moins...

Dans la salle à manger, elle est assise, une chaufferette sous les pieds. Il me semble qu'elle a légèrement engraissé. Tout au moins, le visage est un peu plus bouffi. Les joues sont roses. Les yeux, sous la paupière un tantinet congestionnés, ont leur ordinaire limpidité.

On cause. D'autres visiteurs se présentent. La plupart apportent des images, des médailles, des chapelets, des plis cachetés, qu'ils prient Marie de présenter à l'apparition. Dans le nombre, quelques prêtres.

La conversation va et vient, sans grand intérêt. J'en profite pour examiner le dessin que la Voyante a tracé de la Basilique et qui pend au mur, dans un grand cadre.

M. de Lespinasse vous a déjà parlé de ce dessin, qui est réellement fort surprenant. Tout d'abord, je vous dirai que c'est beaucoup mieux qu'un dessin ; c'est une enluminure. On y retrouve les traits principaux du dernier croquis et de l'aquarelle de René Binet que l'*Echo du Merveilleux* a publiés. Mais quelques proportions sont rectifiées et quelques détails ajoutés. Je n'essaierai pas de vous en faire une description minutieuse. Je n'y parviendrais pas. J'espère, au reste, pouvoir offrir à nos lecteurs une reproduction de cette enluminure. Le doyen a bien voulu me promettre qu'un jour prochain il m'autoriserait à la faire photographier. Qu'il vous suffise de savoir, dès maintenant, que ce travail, rempli de naïvetés au point de vue de la perspective et du dessin proprement dit, est d'une clarté et d'une logique admirables, jusque dans les moindres détails. Tout se tient, tout est coordonné, tout est en place — et cependant, c'est d'une incohérence inconcevable. Comprenez cela, si vous pouvez. On dirait que l'intelligence mystérieuse qui a guidé le crayon de Marie a voulu être assez habile pour stupéfier les hommes de l'art et en même temps assez inhabile pour leur enlever tout soupçon de supercherie.

Dans mes conférences à la Bodinière et à la salle Olivaint, j'ai essayé de démontrer que cette « révélation » — j'emploie ce mot, faute d'un autre, pour rendre ma pensée — d'une basilique à Marie Martel (qui est aussi ignorante que possible de tout ce qui concerne l'architecture), était une des preuves les plus saisissantes pour les sceptiques de l'intervention d'une intelligence extranaturelle à Tilly. Le dessin colorié de Marie Martel me confirme encore dans cette opinion.

Les fidèles de Tilly savent que les discussions de la table d'hôte de l'hôtel Saint-François sont célèbres. Elles le sont très justement. Les convives se connaissent tous. Ils font partie, en quelque sorte, d'une seule famille. Cela ne veut pas dire qu'ils pensent de même. Mais, je vous en prie, citez-moi donc la famille bénie, dont tous les membres soit d'accord entre eux !

A l'hôtel Saint-François, si l'accord, comme ailleurs, n'est pas toujours parfait, du moins l'entrain ne manque pas. Chacun dit sa pensée sans contrainte. Et, comme on se connaît, personne ne se fâche, si parfois, dans la chaleur de la controverse, quelqu'un laisse échapper une parole vive.

Je n'ai pas besoin de vous dire que le nouvel évêque de Bayeux, à qui la tâche va s'imposer sans doute de trancher la question de Tilly, a été plus d'une fois le sujet de la conversation. Mais j'ai plaisir à déclarer qu'à son endroit l'unanimité était complète, et que la droite comme la gauche — car à la table du père Morel, comme à la Chambre, il y a une droite et une gauche — n'ont cessé de faire l'éloge de Mgr Amette. A force d'entendre dire de lui tant de bien, je me sentais la velléité de jouer le rôle du paysan grec qui était fatigué d'entendre appeler Aristide le juste. Mais je me suis souvenu d'une courte entrevue que j'eus cet été avec le nouveau prélat, alors qu'il n'était que grand vicaire à Evreux ; je me suis souvenu aussi de certains traits de lui qu'on m'a cités jadis — et j'ai réprimé bien vite l'intempestive velléité.

Le 2 février, Marie Martel est montée au Champ vers quatre heures. Nous y étions depuis de longs instants déjà. Le temps était resplendissant, mais d'une lumière douce et comme tamisée. Dans la chapelle restaurée, et gracieusement ornée de fleurs et d'ex-votos, de nombreux cierges brûlent. Aux alentours, on prie. J'aperçois M. G... qui, bien qu'il ne soit plus, depuis le mois de mars, favorisé de visions, ne manque pas de venir à Tilly, chaque fois qu'il sait que Marie doit en avoir une...

Les prières dites, chacun passe dans la pâture. Déjà, à l'endroit où la Voyante a l'habitude de s'agenouiller, un cercle s'est formé. On a apporté des chaises et des bancs. On se place. Au centre du cercle, on a fait asseoir les malades.

M. G... propose de réciter le chapelet à leur intention.

Dans un grand silence, coupé seulement par les croassements de quelques choucas perchés sur les ormes environnants, la récitation commence.

La ferveur est grande. Les railleurs et les beaux esprits qui, à l'époque des bains de mer, font du Champ Lepetit un but d'excursion, ne sont pas là pour troubler la prière de leurs ricanements...

Mais que vois-je? Aurais-je parlé trop tôt. Voici qu'un groupe d'une dizaine de messieurs, coiffés de haut-de-forme et fumant d'énormes cigares, traversent la haie et s'approchent de la foule agenouillée.

Avec affectation, ils font le tour du cercle, essayant de voir ce qui se passe au milieu. Ils lancent des bouffées de fumée au-dessus des têtes. Puis ils se poussent du coude, avec des rires concentrés et des haussements d'épaule...

Je me renseigne. Ce sont des édiles et des instituteurs de Caen, de farouches « anticléricaux », m'assure-t-on, venus dans le pays, pour l'enterrement de l'un des leurs qui a eu lieu le matin. Ils sont montés au Champ, pour se distraire, en attendant l'heure du départ de la voiture.

Pour se distraire! Et, de fait, ils semblent se distraire énormément. Il faut voir de quel air ils regardent, en lançant toujours d'épaisses bouffées de fumée, les braves gens qui, autour de M. G..., récitent le chapelet.

Réunis, on dirait maintenant qu'ils se concertent. Ils n'ont plus que quelques minutes à dépenser avant l'heure de la voiture, et la Voyante, pour qui ils sont venus, n'est pas encore là. S'en iront-ils sans l'avoir vue, ou bien, pour la voir, retarderont-ils leur départ jusqu'à la voiture suivante? Un ou deux, timidement, proposent de rester. Mais les autres, méprisants et gouailleurs, refusent. Je n'entends pas, naturellement, ce qu'ils disent. Mais il est facile, à leurs attitudes et à leurs gestes, de le deviner...

Enfin ils se décident. Ils rallument quelques cigares. Ils jettent une dernière bouffée et un dernier ricanement dans la direction du cercle où l'on prie, et ils s'en vont.

A peine ont-ils disparu que Marie Martel arrive. Elle s'agenouille un instant devant la chapelle, et vient se placer au milieu du cercle, à la place qu'on lui a réservée. Un petit brouhaha se produit. Tout le monde voudrait être aux côtés de la Voyante. Le doyen fait élargir le cercle. Le calme, peu à peu, se rétablit. Marie peut commencer le Rosaire.

Devant elle, on a déposé des paniers, des filets, des paquets, des cierges, des bouquets, des chapelets en monceaux.

La tête de Marie est encapuchonnée d'un fichu blanc. Un châle de laine noire lui recouvre les épaules. Elle est gantée de noir et égrène un chapelet à perles blanches.

Les yeux baissés, elle récite les *Ave* d'une voix nette.

Le soleil, à sa droite, incline à l'horizon. Une grande paix emplit le paysage. Du côté du couchant, des nuages blancs, dorés par les derniers rayons du jour, ont pris, par leurs découpures, l'aspect d'une ville d'Orient. On y distingue des dômes, des minarets.

Au bout de quelques dizaines, Marie est tombée en extase. Les yeux, au ciel, sourient. La bouche est légèrement entr'ouverte. Par intervalles, les lèvres remuent. Mais on ne distingue pas les paroles.

De longs instants, elle reste immobile sans changer d'expression. Puis, les yeux, soudain, s'émerveillent. La Voyante presse ses mains l'une contre l'autre. Elle ressemble à la statue de l'Admiration.

Un peu plus tard, sa physionomie s'empreint de gravité. On perçoit quelques mots. Ce sont des

invocations. La foule répond : « Ayez pitié de nous... Priez pour nous... Ayez pitié de nous... »

C'est un murmure de foi, très doux, qui roule, passe, s'éteint.

Je m'éloigne, pour jouir du spectacle, avec le recul nécessaire. Le jour baisse de plus en plus; le soleil a disparu. L'air fraîchit. Les corbeaux, par groupes maintenant, se posent de place en place. Il y a je ne sais quoi de solennel sur la terre et dans l'espace.

Le murmure de prières s'élève et roule toujours, pour s'éteindre bientôt et recommencer.

Je retourne près de la Voyante. Toujours en extase, elle a repris la récitation du Rosaire. Sa voix, changée, est *lointaine*. On dirait qu'elle vient d'un autre monde.

Bientôt, elle se tait. M. G... prie tout haut pour les malades. Marie, à ce moment, fait un grand signe de croix, très lent. La foule l'imite.

La tête un peu inclinée en arrière, Marie supplie l'apparition de rester encore.

Elle se signe une seconde fois.

Et, un instant après, l'extase s'achève.

Les yeux baissés, Marie fait une prière d'action de grâces, puis se relève. On l'environne. On l'interroge. Mais Mme Henry la soustrait à toutes ces curiosités.

Derrière elle, un aveugle, une jeune fille contrefaite, toute la théorie des malades...

Je quitte le Champ en hâte. Il est six heures bientôt, et je sais qu'à cette heure-là Jeanne Bellanger doit avoir une extase.

Jeanne Bellanger! Vous savez que, depuis des mois, le Doyen lui a interdit l'accès du Champ. Les visions de la fillette avaient parfois donné lieu, disait-on, à des accès maladifs, et le Doyen les avait jugées d'ordre négligeable au point de vue mystique.

A-t-il eu tort? A-t-il eu raison?

En principe, il a eu raison, assurément, s'il a voulu dégager sa responsabilité des conséquences possibles des extases pour la santé de l'enfant. En fait, il a eu tort, car l'événement n'a pas justifié ses craintes, puisque Jeanne, en dehors du Champ, a continué à avoir des extases et qu'elle se porte à merveille.

Grandie, potelée, charmante, elle est presque une jeune fille maintenant. Les personnes qui l'ont recueillie — vous n'ignorez pas qu'elle est orpheline — la choient, l'instruisent et l'habillent comme si elle était leur propre enfant. Gracieuse et distinguée de nature, elle s'est faite très vite à sa nouvelle condition.

A mon sens — la santé de Jeanne ne pouvant être mise en question — il est très regrettable qu'on l'oblige à avoir ses visions loin du Champ.

C'est très regrettable, tout d'abord, parce que cela crée autour d'elle je ne sais quelle atmosphère de réprobation. Les uns, ignorant ou feignant d'ignorer les véritables mobiles de la défense du Doyen, affectent de voir en elle une petite comédienne; les autres disent qu'elle est plus ou moins possédée du diable, et ils la traitent avec mépris, comme si, lorsqu'on est possédé du diable, on le faisait exprès.

C'est très regrettable, en outre, au point de vue de l'étude impartiale des faits de Tilly.

Abstraction faite de toute idée religieuse, le cas de Jeanne est très intéressant. Comparé à celui de Marie Martel, il éclaire ce dernier d'une lumière intense. Ceux qui ont des doutes sur le caractère des visions de Marie, ne peuvent plus en avoir quand ils ont assisté à celles de Jeanne.

Et, au risque de m'aliéner quelques sympathies, je ne crains pas de déclarer que le Champ, qui n'est pas un lieu consacré, devrait être ouvert à Jeanne Bellanger comme à toute autre.

Ceci dit, je suis bien à l'aise pour formuler mon impression sur l'extase de Jeanne, à laquelle j'ai assisté.

La fillette, tournée dans la direction de l'ormeau, s'est agenouillée. Elle récite le chapelet. Il fait nuit noire. Une bougie éclaire la petite scène. Nous sommes cinq ou six témoins seulement.

Le chapelet est récité presque en entier lorsque Jeanne entre en extase. Elle cesse alors de prier. Elle sourit d'un sourire étrange, d'un sourire un peu voluptueux. Elle joint les mains, se prosterne, baise le sol, se relève, prononce à voix basse quelques paroles.

Je constate tout d'abord que l'extase n'est évidemment pas feinte. Brusquement, j'arrache quelques cheveux follets qui frisent sur le front de l'enfant. J'approche, très près de ses yeux, la

flamme de la bougie. Dans le grand silence, je lui crie. au feu ! soudain aux oreilles. J'essaie, par une foule de stratagèmes imprévus, de distraire son attention, de la prendre en flagrant délit de simulation. Peine perdue. Jeanne ne voit et n'entend rien. Elle continue, le regard vers l'ormeau, à joindre les mains et à converser avec sa vision.

La seconde constatation que je fais est celle-ci : Jeanne n'est pas seulement insensible, elle est raidie. Si je veux disjoindre ses mains, je ne puis le faire. Dès que je cesse de les tenir, elles reprennent leur position. A l'anesthésie se joint de la catalepsie. Or, cela, ne vous y trompez pas, est très remarquable, car cela seul, si on se place au point de vue purement extérieur, différencie les extases de Jeanne de celles de Marie.

Marie, en extase, est, en effet, insensible, mais il n'y a pas le moindre soupçon de raideur dans ses membres.

J'ajoute que si on interroge Jeanne et Marie sur ce qu'elles ont vu, la différence entre les deux extatiques, entre la *qualité* surtout des visions de l'une et la *qualité* des visions de l'autre, semble encore plus accusée.

Mais, qu'on y prenne garde, cette distinction entre les visions, si apparente, n'est peut-être pas de nature à émouvoir beaucoup les hommes de science et les spécialistes de la psychologie, qui vous diront qu'il n'y a, entre les apparitions décrites par Jeanne et les apparitions décrites par Marie, d'autre différence que celle de leur éducation et de leur tempérament.

L'une, Marie, de vie sainte, de nature mystique, indifférente aux choses de ce monde, voit un au-delà qui correspond à ses concepts coutumiers; l'autre, Jeanne, beaucoup plus jeune, pleine de santé et de sève, de caractère enjoué, s'amusant de tout, aperçoit un ciel... infiniment plus près de la terre.

Ce raisonnement, encore une fois, semble se tenir. Et il me paraîtrait même à peu près indestructible, si un fait ne venait prouver que toute cette logique n'est que d'apparence. Or, ce fait, c'est précisément la différence essentielle, évidente, palpable, que l'on constate entre l'état physiologique de Marie et celui de Jeanne pendant leurs extases. Il n'y a pas à aller contre. Il faut l'admettre. Et l'admettre, c'est se résoudre à ne plus pouvoir assimiler les visions de l'une aux visions de l'autre.

Eh bien! ces constatations convaincraient, j'en suis sûr, beaucoup de ceux qui viennent à Tilly sans parti pris et avec l'espoir de se faire une opinion, mais parfois s'en retournent, très hésitants, faute d'avoir pu comparer entre elles l'extase d'un charmant et excellent sujet somnambulique et l'extase de Marie Martel.

Avoir, sur place, le moyen de faire cette édifiante comparaison, et en priver tous les témoins sincères, voyons, Monsieur le Doyen, ce n'est pas bien raisonnable.

GASTON MERY.

L'EXPLICATION DES RÊVES

Je vous mentirais si je vous disais que la note parue dans le dernier numéro de l'*Echo du Merveilleux* a passé inaperçue. C'est par douzaines que me sont parvenues les lettres où d'aimables lecteurs, et plus souvent, lectrices, me demandent l'explication d'un de leurs rêves. Malheureusement, la plupart de ces lettres ne contiennent pas les renseignements indispensables, et je m'exposerais à de grossières erreurs si, *de chic* en quelque sorte, je tentais d'expliquer les rêves qu'elles me décrivent.

Un rêve, pour être interprété d'une façon sérieuse et véridique, ne peut être considéré intrinsèquement. Les éléments fournis par lui doivent être combinés avec les circonstances où il s'est produit. Il est nécessaire notamment de connaître approximativement le tempérament, l'âge, le sexe et surtout les influences astrales du rêveur. Deux personnes peuvent faire le même songe et, selon qu'il a été fait par l'une ou par l'autre, ce songe aura une signification différente.

Une autre remarque essentielle : si, dans le rêve, vous êtes à côté de quelqu'un, ami, parent ou étranger, le rêve peut en partie ne pas s'appliquer à vous.

Ne pas manquer, par conséquent, de le noter. Ne pas oublier non plus de dire à quelle époque à peu près du mois le rêve a eu lieu, et si c'est le matin ou au commencement de la nuit.

Faute de toutes ces indications, je le répète, il est impossible d'interpréter judicieusement les songes. Je prie mes correspondants de vouloir bien se le rappeler. En attendant leurs nouvelles lettres, je ne réponds aujourd'hui qu'à quelques-uns d'entre eux. Et

je ne dissimule pas que ces réponses, fondées sur des renseignements incomplets, sont, sans doute, fort sujettes à caution.

Je me promenais à l'entrée d'une forêt avec une de mes amies; cette forêt était composée exclusivement de gui en arbres très élevés, et dont les troncs étaient comme recouverts d'une feuille d'argent; c'était splendide, ce qui s'étendait à perte de vue. Je manifestai à mon amie le désir d'en avoir une branche et alors, avec le manche recourbé de son ombrelle, elle attira les branches et m'en donna deux très belles. Au même moment, le bruit d'un sécateur qui taille et coupe activement parvint à nos oreilles, et je dis à mon amie que nous allions être grondées, que nous étions sans doute dans une propriété privée. En effet, un garde, un valet de grande maison, nous apparut et nous dit que nous n'avions rien à craindre, que nous étions, en effet, dans une propriété et que les feuillages nous empêchaient de voir le château, qu'en automne il n'en était pas ainsi, et il écarta avec les deux mains les branches de gui. Alors, nous vîmes un magnifique château aux fenêtres étroites et élevées; son architecture le faisait ressembler à une église.

Nous sommes revenues par un autre chemin et nous avons rencontré sur notre route un ruisseau large de plusieurs mètres et recouvert d'une jolie mousse très fine qui laissait cependant voir l'eau claire, mais immobile.

NATHALIE N.

Explication. — Si je savais qui vous êtes je pourrais dire à coup sûr ce que la forêt représente pour vous. Toutefois, d'après l'ensemble du rêve, voici ce que j'en déduis : Vous devez vivre dans une certaine aisance, la forêt aux reflets d'argent, le gui qui porte bonheur, l'indique. Cependant le gui est un parasite et, répandu à profusion, comme dans votre rêve, il présage des désordres et des misères prochaines qui pourront être amenées par des parasites à deux pieds, qui mangeront une partie de votre bien. Vous pouvez remédier à cela en réformant votre manière de vivre, et en élaguant, dans votre entourage, ce qui vous paraît mauvais (conseil donné par le « sécateur » de votre rêve)...

Le château est d'un bon augure, mais que de tracas avant d'y arriver ! Peut-être même des poursuites judiciaires, des infidélités de domestiques, annoncées par la présence du garde. Tous ces ennuis s'arrêtent au pied du château qui vous fait espérer la protection d'un haut personnage. Votre vie, honorable et lucrative, s'écoulera doucement dans les joies intimes que donnent les vrais amis et la famille (signification de la mousse).

J'avais trente ans, madame, je m'étais levé à 4 heures du matin pour me rendre à l'église éloignée de mon village, à la première messe du jour de Pâques; il faisait alors bien froid dans nos contrées de l'Est; en rentrant à 6 heures, je me recouchai pour une heure de repos et repris mon sommeil. Hanté du désir de connaître la durée de ma vie, je demandai avant de m'endormir, dans une courte prière mentale, que le terme de mes jours me fût révélé.

Un saint vieillard, un évêque (saint Nicolas, je crois, patron de mon pays), m'apparut en songe et me dit : « Vous vivrez jusqu'à cinquante-cinq ans et vous mourrez d'une piqûre », et la vision du rêve s'évanouit.

Est-ce un songe, madame, ou une révélation?

Quatre ans après ce premier rêve, j'eus un songe qui — à mon sens — vint confirmer le précédent. Préoccupé toujours de connaître la durée de ma vie, je m'étais endormi avec cette pensée. Je vis trois écuelles remplies d'eau trouble dans lesquelles tombaient, en forme de pluie, des gouttes de vin rouge, et voici l'interprétation vraie ou fausse que j'en fis : je me représentai ma vie divisée en trois périodes de sept années chacune, vie pénible et troublée, soutenue de quelques vains efforts de courage ; j'avais alors trente-quatre ans, c'était donc bien vingt et un ans qu'il me restait encore à faire pour arriver à mes cinquante-cinq ans déjà prédits.

X.

Explication. — Les Indiens n'ont aucune foi dans les rêves amenés par un effort de volonté. Vous vous endormez avec le désir extrême de voir en rêve un chiffre qui vous indiquera le nombre des années qui vous restent à vivre, vous ne pouvez sûrement pas rêver d'autre chose.

Croyez-vous vraiment que Dieu répondrait à un désir aussi téméraire.

Les Indiens prétendent même que ces désirs étant suscités par l'orgueil, c'est une puissance infernale qui préside au songe ou à la vision.

Cette opinion est également soutenue dans un livre de Paul Lacroix sur l'Onéirocritie.

Les rêves ou visions obtenus par le fait d'une volonté impérieuse se reconnaissent à certaines incohérences. Pourquoi, dans votre premier rêve, est-ce saint Nicolas, le patron des tout petits, qui vient vous compter vos années?... Et pourquoi, dans le second, ces trois écuelles qui, selon vous, représentent chacune sept années de votre vie, ne l'expliquent-elles pas plus clairement?

Quoi qu'il en soit, le vin rouge qui tombe dans les écuelles d'eau trouble est bon. C'est la force, l'énergie, le feu, la pourpre, etc.

Si je considérais votre vision comme un sérieux avertissement, ces gouttes de vin rouge devraient vous redonner tant de courage que vous dépasseriez la soixantaine.

Dans un rêve, je me suis subitement trouvé sur une route d'un village du Midi, dans lequel j'ai plusieurs membres de ma famille. Devant moi, marchaient trois femmes complètement inconnues, je les ai suivies jusqu'à un champ, dans lequel était plantée une vigne; les

raisins étaient nombreux, mais il n'y avait pas une seule feuille, et les sarments étaient complètement secs. A côté de ce champ, s'en trouvait un autre, dans lequel un homme semait du grain; et, chose étrange, il semblait mettre de l'insistance à semer sur le bord du chemin. Je l'ai regardé un instant ainsi que les vendangeuses, puis je suis partie pour rentrer dans ma famille. Le chemin était mauvais, je suis passé devant le cimetière du pays et, comme je voulais y entrer pour aller prier sur la tombe de quelques membres de ma famille, deux hommes à figures sombres, et portant couché un arbre très gros, m'en ont empêchée; j'ai alors repris mon chemin qui était très sombre et très fatigant. Me suis-je éveillée là-dessus? Mon rêve s'arrêtait-il là? Je ne puis en dire davantage. Ce qui me frappe, c'est que souvent dans mes rêves, je parcours des cimetières, seule, ou avec des amis. Il est rare que lorsque je rêve de prêtre, je ne reçoive pas peu de temps après la nouvelle de la mort de quelqu'un. Croyez-vous que ce soit un avertissement ou une simple coïncidence?

JEANNE L...

Explication. — Vous avez des divisions de famille causées par des papotages ou des cancans qu'annonce toujours la vue des femmes en rêve. Votre vie a été jusqu'à présent aussi peu fructueuse que la vigne desséchée et sans feuilles que vous avez aperçue, et le bien que vous avez pu faire ne vous a menée à rien, ainsi que l'indique le grain semé sur le bord du chemin. Il ne lève pas !...

Vous avez encore des obstacles à surmonter; la vie aura encore pour vous des chemins raboteux, mais tout s'effacera dans des prospérités prochaines qu'annonce la vue du cimetière (rêve que vous faites souvent, dites-vous).

Dans ce cimetière, la force du mal, l'influence mauvaise qui pèse sur votre vie sera couchée un jour (les hommes qui portent un arbre mort).

Faites donc avec confiance et courage le mauvais chemin.

N.-B. — Rêver d'un prêtre est presque toujours, en effet, l'annonce d'une mort.

Voici deux fois que je rêve d'une maison qui brûle. Le feu est beau et clair, la maison ne s'écroule pas, mais les fenêtres de la façade attirent surtout mon attention par l'intensité des flammes qui s'en dégagent.

Je n'éprouve aucune frayeur et je contemple cet incendie comme un beau spectacle.

Deux fois ce rêve s'est répété et deux fois le matin. Dites-moi, madame, ce que vous en pensez, car rien dans mes préoccupations journalières ne peut me porter à rêver de la sorte.

C. VOIRAY.

Explication. — Quand on voit en songe brûler une ou plusieurs maisons et que ces maisons ne sont ni consumées, ni détruites, cela annonce à ceux qui sont pauvres, qu'ils auront des biens, de l'argent, ou par le travail ou par héritage; à ceux qui sont riches qu'ils seront comblés d'honneurs, qu'ils seront pourvus des charges et des dignités.

Si la maison de votre rêve, après avoir brûlé d'un feu vif et pétillant, avait semblé se réduire en cendres, cela aurait signifié tout le contraire.

Dans ce rêve, il y a encore une particularité : ce sont les fenêtres du devant de la maison, qui brûlent avec une sorte d'ostentation. Cela vous annonce la perte d'un parent; si c'étaient les fenêtres de derrière. ce serait la mort d'une parente.

En réunissant cette particularité à la signification du feu clair et brillant qui consume la maison que vous voyez en rêve, je crois pouvoir affirmer que l'augmentation de votre fortune sera faite par un héritage. Comme le rêve vous est arrivé le matin, il peut être réalisable dans l'année. Cherchez donc si vous avez quelque parent à héritage et soignez-le.

Si vous aviez vu un château se consumer entièrement, cela eût pronostiqué dommage, maladie ou grand chagrin au propriétaire. De même si l'on voit brûler une ville, la guerre ou la peste sont imminentes.

C. DE MIRBEL.

Reportages dans un fauteuil

*** *L'Aventure de lady Primrose.*

J'ai cité de mémoire et un peu de travers, à propos des miroirs magiques, l'histoire de lady Primrose, que raconte Burke dans ses *Anecdotes sur l'aristocratie* (1), et que Bulau reproduit en l'abrégeant.

Plusieurs lectrices (jusqu'à deux), ayant écrit pour demander d'autres détails sur cette tragique aventure, j'en complète et rectifie à la fois le récit.

Lady Eléonore Campbell, fille du second comte Loudon, épousa vers le commencement du XVIIIe siècle, à Edimbourg, James, vicomte Primrose, homme aimable, mais dissolu. La jeune vicomtesse, au contraire, était un peu puritaine. Elle effaroucha son mari par la gravité de ses mœurs. Lord Primrose se rejeta dans les plaisirs; sa femme l'en reprit avec aigreur, et le nouveau ménage devint un enfer. Si bien que milord prit la funeste résolution de se débarrasser de sa femme à tout prix, même par un meurtre.

Une nuit, chaud de vin, surexcité par les propos malicieux de ses compagnons d'orgie, le vicomte sor-

1. *Anecdotes of the aristocracy and épisodes in ancestral story*, t. I.

tit comme un furieux, son épée à la main. Lady Eléonore, à cette heure, achevait sa toilette, assise devant son miroir, près d'une fenêtre ouverte à l'air frais du matin.

Soudain, elle aperçoit dans le miroir une image affreuse : lord James, les traits convulsés, l'épée à la main, approchant derrière elle à pas furtifs.

La vicomtesse était une femme énergique, de décision prompte : elle bondit vers la fenêtre, sauta, eut la bonne chance de tomber sur ses pieds sans se blesser, et courut se réfugier chez sa belle-mère, la propre mère de lord James. Ce malheureux n'osa l'y poursuivre. On apprit qu'il avait quitté la ville, et pendant longtemps personne n'entendit plus parler de lui.

Quatre ou cinq ans après cette scène tragique, un mystérieux personnage, sorcier, nécromancien, disait-on, vint s'établir dans la Canougate. On racontait qu'il possédait surtout l'art magique de montrer aux gens, dans un miroir, les faits et gestes de leurs amis éloignés.

Malgré sa fermeté d'esprit, lady Primrose était superstitieuse. Fort curieuse de savoir ce qu'était devenu le misérable lord James, elle se rendit un soir, accompagnée d'une amie, chez le sorcier. Toutes deux s'étaient déguisées avec les tartans et les plaids de leurs femmes de chambre. Elles étaient arrivées sans accidents jusqu'à une impasse au fond de laquelle se trouvait, croyaient-elles, le logis de l'Adepte. Une voix derrière elles dit tout à coup :

— Vous vous trompez, myladies.

Elles se retournèrent en tressaillant. L'individu qui leur parlait était un homme de haute stature, aux vêtements noirs de coupe étrangère, majestueux de visage, avec des yeux pleins de feu sous d'épais sourcils. Il répéta :

— Vous vous trompez, myladies.

— Vous vous trompez vous-même en nous nommant ainsi, riposta lady Primrose. Mais que voulez-vous dire?

— Vous vous êtes trompée en vous travestissant, dit le sombre inconnu. Pensez-vous qu'un plaid puisse arrêter l'œil qui perce les voiles de l'avenir? Et vous vous trompez maintenant de route. La maison que vous cherchez est plus loin.

— Dieu nous protège ! s'écria lady Jane (l'amie de lady Primrose), c'est le mage !

— Je le suis, en vérité, répondit-il avec orgueil ; et voici mon logis.

Il leur désignait une maison assez éloignée dont les fenêtres brillaient d'une lumière étrange, très blanche, très vive.

— Mais, dit lady Eléonore, qui nous assure que vous soyiez l'homme que nous cherchons?

— Ecoutez, lady Eléonore, recevez un signe...

Il lui parla tout bas ; la vicomtesse tressaillit et poussa un léger cri. Entraînant sa tremblante compagne, elle suivit le sorcier dans sa maison.

Il les introduisit dans une sorte de salon d'attente, les fit asseoir avec la courtoisie et l'aisance de manières d'un homme du monde, et les pria d'attendre quelques instants pendant qu'il allait tout préparer.

— Au nom du ciel, s'écria lady Jane dès que le sorcier fut sorti, qu'a pu vous dire à l'oreille cet homme infernal ?

— Quelque chose de si secret que je ne puis vous le répéter, répondit la vicomtesse. J'aurais juré que moi et une seule autre personne au monde savions ce qu'il m'a dit.

Sous la portière soulevée, l'Adepte reparaissait, vêtu d'une longue tunique noire, les bras, le cou et les pieds nus, avec des sandales de velours noir fixées à la cheville par un bouton d'or. Il tenait à la main une corbeille d'argent remplie d'une matière grise et brillante qui semblait de l'argent effilé. S'adressant à la vicomtesse :

— Remettez votre bourse à votre amie, dit-il, car il ne doit entrer aucun métal monnayé dans le lieu où nous allons.

— Quoi! vais-je donc rester seule? s'écria la tremblante lady Jane.

— Il le faut, répondit l'Adepte avec un méchant sourire. Et, précédant lady Primrose, qui venait de remettre sa bourse à sa compagne, il l'introduisit dans la pièce voisine.

C'était une vaste chambre, tendue d'étoffes sombres. Aucun meuble, sauf une sorte d'autel en marbre noir sur lequel brûlait un brasero rempli d'une substance singulière, qui dégageait une flamme bleuâtre. En face de l'autel, un grand miroir.

— Si vous tenez à la vie, madame, dit l'inconnu, que pas un mot, pas un cri ne vous soit arraché par la curiosité ou par la crainte.

Il prit au fond de sa corbeille une petite bougie de cire jaune, se dirigea vers l'extrémité orientale de la chambre, fixa la bougie, allumée à la flamme du brasero, sur une tige de fer, et, s'étant incliné trois fois, prononça quelques paroles dans une langue étrangère. La même cérémonie fut répétée aux trois autres coins de la chambre. Quelques sons doux et plaintifs semblèrent répondre chaque fois à l'évocation de l'Adepte.

Revenu devant l'autel noir, il s'agenouilla, inclina profondément la tête et prit dans sa corbeille une poignée de la substance grise, qu'il jeta dans le bra-

sier. La flamme bleuâtre devint aussitôt d'un rouge sanglant. Elle se réfléchissait dans le miroir, où bientôt à la flamme rouge succédèrent des nuages de fumée qui roulaient sur la surface du miroir et desquels s'échappaient des éclairs lorsqu'ils touchaient la bordure, qu'ils ne dépassaient jamais. On entendit soudain un craquement aigu, et lady Eléonore crut le miroir brisé en mille pièces. Mais, la fumée s'étant dissipée, elle reconnut qu'il était intact. Un changement bien plus surprenant s'y opérait.

Un tableau s'y dessina vivement, représentant l'intérieur d'une église. Un prêtre était à l'autel : c'était un mariage qu'il célébrait. Le tableau s'éclaira davantage : les visages des assistants apparurent avec netteté, et dans l'ombre du fiancé lady Eléonore reconnut lord James.

Elle n'était pas revenue de son saisissement lorsqu'elle vit un homme entrer précipitamment dans l'église, de l'air de quelqu'un qui craint d'être en retard. Il se mêla aux assistants, cherchant des yeux le fiancé. Mais à peine l'eut-il aperçu qu'il fit un geste de surprise, s'élança, repoussa le prêtre qui allait joindre les mains des époux. Lady Eléonore reconnut son frère dans cet étranger. Lui et lord James dégainèrent en même temps et leurs épées se heurtèrent.

— Ah ! le misérable va tuer mon frère ! s'écria lady Primrose.

A peine eut-elle parlé que le tableau disparut. Les quatres cierges s'éteignirent avec un son plaintif. Elle se sentit saisie rudement et entraînée par l'Adepte.

— Fuyons ! tout est fini ! murmura-t-il.

La vicomtesse se retrouva dans la pièce où l'attendait lady Jane à demi morte d'anxiété et d'effroi. Une émotion profonde avait bouleversé les traits majestueux du Mage. Il repoussa la bourse que lady Primrose lui présentait.

— Je n'ai pas agi en vue du gain, dit-il; mais si j'avais su le danger où vous nous jetteriez tous deux, je ne m'y serais pas aventuré. Louez Dieu d'être saine ainsi que moi.

— Ai-je donc commis une faute si grave ? demanda la jeune femme.

— Une faute très grave, répondit l'Adepte en réprimant un léger frisson. Mais les esprits du feu ont été bienveillants.

Il les congédia, refusant une fois de plus les offres libérales de la vicomtesse, qui, rentrée chez elle, écrivit exactement tous les détails de son aventure. Elle cacheta ce document en présence de lady Jane et l'enferma dans un tiroir secret.

Peu de jours après, son frère revint à Edimbourg. Elle lui demanda si dans ses voyages il n'avait rien appris sur le compte de lord James. Le jeune homme chercha d'abord à éluder ces questions. Il finit par lui raconter qu'il avait fait la connaissance à Amsterdam d'un négociant qui l'invita aux noces de sa fille. Retenu par des affaires, lord Campbell était arrivé en retard à l'église. Quelle ne fut pas son horreur, quand il reconnut son beau-frère dans le fiancé ! Il s'élança. Lord James furieux tira son épée; mais on les separa et le misérable Primrose s'enfuit. Lady Primrose ne put complimenter son sorcier, qui avait déjà quitté Edimbourg. Nous le retrouverons dans une petite tour d'Allemagne, où il fut le héros d'une mystérieuse aventure.

Quant à lady Primrose, si quelqu'un s'intéresse à ses malheurs, elle eut la satisfaction de perdre son époux en 1706. Comme elle était jeune encore et jolie, et, suprême attrait, fort riche, les prétendants ne lui manquèrent pas.

Dans le nombre, elle distinguait particulièrement le célèbre lord Stair, plus tard ambassadeur à Paris, grand amiral l'Écosse, feld-maréchal. Mais la triste expérience que la vicomtesse avait faite du mariage la faisait beaucoup hésiter à tenter une nouvelle union, et lord Stair dut avoir recours, pour obtenir sa main, à un procédé peu délicat : ayant corrompu un domestique, il se fit introduire de grand matin dans l'hôtel de lady Primrose et se mit à la fenêtre en robe de chambre, sans perruque. Quelques heures plus tard, il n'était bruit dans Edimbourg que de ce scandale. La pauvre lady Eléonore eut beau faire : il lui fallut, pour réparer sa prétendue faute, épouser son peu scrupuleux adorateur.

Leur union fut très heureuse, hors la malheureuse habitude qu'avait lord Stair, comme alors toute la noblesse des Trois-Royaumes, de s'énivrer chaque soir et, dans cet état, de battre comme plâtre sa femme qu'il adorait. Elle parvint à le guérir de ce vice. Un soir, plus ivre que de coutume, il l'avait frappée violemment au visage, puis s'était mis au lit, l'homme le plus tranquille du monde. Lady Eléonore passa la nuit sur un sopha, sans arrêter ni essuyer le sang qui coulait de sa plaie. Quand lord Stair ouvrit les yeux le lendemain il vit sa femme étendue, comme morte, inondée de sang. Son saisissement, son horreur furent tels, et si grande sa joie quand elle lui parla et lui pardonna, qu'il jura solennellement de ne jamais boire une goutte de vin au delà de la quantité permise par sa femme.

Il tint son serment. Jamais il n'acceptait une invitation quand sa femme ne pouvait l'accompagner. Et quand, suivant l'usage anglais, les femmes quit-

taient la table, lady Stair fixant à milord la quantité de vin qu'il devait boire, ni prières, ni railleries ne lui faisaient dépasser la mesure.

Lady Eléonore survécut à cet époux devenu exemplaire. Elle vivait encore à Edimbourg vers 1760, la reine de la ville, et volontiers causeuse sur l'article de ses aventures conjugales. Ce fut elle la première dans la capitale de l'Ecosse, qui eut un nègre à son service. Les Edimbourgeois le prirent d'abord pour le diable avec qui la vicomtesse était soupçonnée d'accointances, depuis l'histoire du miroir.

GEORGE MALET.

Mme A. de Thèbes, reprise d'une très grave crise de rhumatismes, nous prie de l'excuser auprès de nos lecteurs de l'absence, en ce numéro, du « Petit cours de chiromancie ». Elle nous charge en même temps, de demander à la personne qui signe « Colombe » de vouloir bien lui donner son adresse.

Notre savante collaboratrice, dont le rétablissement n'est plus maintenant qu'une question de jours, nous donnera la suite de ses articles dans le prochain numéro.

Les prédictions de Mlle Couédon

LE ROI FUTUR

(*Suite.*)

Echo 1897, page 27 *Ce jeune homme va changer,*
Il lui faut avancer
Dans la vérité.
Pour lui il faut prier,
C'est une âme à sauver...
Un papier est resté,
Il est à l'Etranger,
Il vous sera montré
Comme preuve d'identité
Quand il aura abjuré...
Henri V seul est l'héritier,
Mais, avant de régner,
Il faut que le coq ait chanté.

— — 28 *En Orient va aller*
Celui qui est réservé
La guerre s'y déclarer
Et des maux vont frapper
Qui vont comme précéder

— — 44 *Il y a un secret de gardé,*
Un homme ici est entré
Dont on ne peut se douter.
Son casque a brillé.
Il est venu chercher,
Mais, il n'a pas trouvé.
Parmi ces papiers,
Il y en a un que du sang a taché.

— — 45 *Il est bien l'héritier*
De la mâle branche aînée,
Rameau qui a poussé
Par une nuit d'été,
Cent ans n'ont point passé.

— — 59 *Pendant vingt-cinq années,*
Celui dont j'ai parlé
Pourra régner.
Sa vie sera abrégée
Il aura la bonté.
Et le nom de Dieudonné
Lui sera réservé.
Près d'un homme haut placé
Il va être attaché.
Il va lui être donné,
Comme un titre usurpé.
Un duché lui sera donné,
Car il est de la lignée.
Quand le coup aura frappé,
Un miracle arriver
Pour bien vous prouver
Que celui qui est montré
Est bien l'héritier.

— — 91 *Une coupe sera donnée*
Sur laquelle sera montré
Quelque chose du passé
Qui y a été gravé.
Elle est en or ciselé,
Finement travaillée.
Cette coupe est restée
Depuis les temps passés.
Quelqu'un l'a conservée,
Elle est à l'Etranger.

— — 91 *Celui qui doit régner*
Sera béatifié...
Un Valois eut régné
Que l'on a empêché.
Un Bourbon a monté,
Un château fut fermé.
Quelque chose s'est passé
Qu'on n'a pas éclairé.
En Occident aller
Celui que j'ai montré,
En Orient a été,
Il lui faudra retourner
Pour une utilité...
Un miracle éclater,
Puis, il y a un palmier
Qui est comme approché.
Une famille y a été,
Le palmier est resté.
Je vois qu'il est conservé.
Cet homme va y aller.

— — 105 *Un crime s'est passé,*
Un château fut fermé
Où ce crime s'est passé.
Un Valois eut régné
Que l'on a empêché.
Un Valois eut régné
Dont je vois l'héritier,
Celui qui est montré.

C'est donc un petit fils de saint Louis.
Une preuve sera donnée
Qui sera alliée
A un crime du passé...
Un crime est approché
Qui, sur elle se passer.
Il va identifier...
Une preuve est restée,
Sur laquelle est gravée
Le nom qu'il a porté.
Trois mots y sont restés (3 fois)
Ces mots sont tachés de sang.
Un Bourbon eut régné
Que l'on a empêché,
En Espagne est entré...
Faut que les trois aient passé (3 fois).

(*A suivre.*)

Souvenirs d'une Voyante

(*Suite.*)

INCARNATIONS ET ATOMES

Si, il y a quelques années, j'avais publié ce qui va suivre, on m'eût taxée de folie et, sans doute, les gens « sensés » se seraient refusés à lire ces Mémoires.

Mais, des savants et leurs disciples ont fait, et font encore des expériences publiques qui accréditent, fatalement, ce que je vais raconter.

Il arrive un moment, chez le médium vraiment sensible, où le « moi » intellectuel est si complètement éloigné de sa forme terrestre, que des forces étrangères — celles qui constituent l'Invisible — s'emparent des organes abandonnés et donnent, à ceux-ci, leur impulsion personnelle.

Tel est le phénomène des incarnations que, par prudence et scrupule, je puis difficilement expliquer.

Je rapporterai seulement ce qu'en pareil cas j'ai éprouvé moi-même, et ce que j'ai étudié sur d'autres médiums qu'il était impossible de suspecter.

Je cite rarement les personnes qui font métier de leurs facultés sensibles ou voyantes, parce que, tôt ou tard, elles substitueront le mensonge à l'étude, la fantasmagorie à l'irréel, en un but de lucre que les exigences du vivre peuvent excuser.

On discute sur la dualité de l'être et j'émets cette proposition fantaisiste qu'il peut être multiple :

Pour certains sectaires, l'affirmative est une trilogie : l'âme, l'esprit et le péresprit.

Si j'analyse exactement mes divers états sensibles, je conclurai à un composé beaucoup moins complexe. C'est pourquoi je m'abstiens et, renonçant à la chaire du professeur, je reviens à mon modeste rôle de narrateur.

La première fois que mon « moi » s'exile pour donner asile à une personnalité étrangère, c'est — j'en rougis bien, — à la prétendue âme d'un forçat évadé, mort noyé au courant de cette évasion.

Il avait dû, alors, beaucoup souffrir, et les affres d'agonie morale et physique qu'il subissait encore, me furent particulièrement cruelles.

J'assistais, spectateur désintéressé, à ces tortures de l'être matériel, à qui un lien fluidique m'unissait toujours, et je comprenais, je comprends encore ces séparations d'un Tout dont chaque partie reste complète en son essence.

Je retourne à mon forçat.

Le vilain être!... Il était très mécontent de se trouver ainsi emprisonné dans « une boîte pareille. » — La « boîte » avait vingt ans, les chairs blanches et fraîches, et c'était grand' pitié d'entendre, entre les lèvres habituées aux fines paroles, passer des mots! des locutions!... On me croira sans peine si j'affirme que, dans mon éducation, l'étude, même superficielle, de l'argot du bagne, n'est jamais entrée. J'employai alors ce langage avec une telle perfection que l'élément masculin alors présent eut des rougeurs de honte!

Les conseils que l'on prodigua à l'émule de Dumolard, — exhortations à la prière qui donne le repentir, raisonnement tendant à lui démontrer qu'il était mort, ce dont il voulait douter, — n'obtinrent d'autre résultat que d'exaspérer le damné qui se livra à de telles contorsions que, outre mon corps, qu'il contournait en manières vraiment diaboliques, mon visage convulsé devint hideux à voir.

Le forçat disparu, je retombe dans l'inconscience sans doute nécessaire au repos puis, en reprenant connaissance, j'entends une voix adorable disant les plus exquises choses et rappelant, à l'un des assistants, les heures courtes, d'amours trop brèves que la mort lente des poitrinaires a fauchées.

Ensuite, vint le tour d'une pécheresse vulgaire; d'une mère réclamant son fils qu'elle cherche vainement dans « le désert noir ». Un notaire apparut, prétendant obtenir de son gendre, « on ne crut pas devoir prévenir ce dernier, » la restitution des emprunts qu'il avait faits à sa caisse. Un bon curé de campagne répandit ses absolutions; mais d'abord, chose gênante, fit la confession de chacun, en la conscience de qui il lisait sans lunettes. Une victime des inondations de Toulouse donna le spectacle de son agonie, à genoux, résignée, tandis que l'eau montait. Et elle retraça toutes les tortures de l'asphyxie.

En l'espace d'une heure, les assistants furent, tour

à tour, scandalisés, émus, terrifiés, charmés, amusés et, ainsi que le relate le procès-verbal de cette soirée, assistèrent à vingt drames admirables, joués par une unique comédienne. Quel génie y eut pu suffire?...

Une autre fois, ma sœur, très bonne pianiste, devait faire entendre en public, avec orchestre, le concerto en mi-bémol de Mendelssohn-Bartholdi. Bien que musicienne également, je n'étais pas virtuose et n'avais encore fait, des maîtres classiques, aucune sérieuse étude.

Très préoccupée du succès à obtenir, ma sœur se lamentait des difficultés qu'elle ne pouvait surmonter malgré son incontestable talent. Cependant comme elle était ardente et pleine de foi, elle adressa, à Mendelssohn, la plus fervente des prières. Sans doute, au Mont Parnasse où ce dieu de la mélodie ne peut manquer d'avoir, au moins, un strapontin, l'invocation de la jeune artiste fut entendue car... Mais, que l'on me permette d'indispensables détails.

Ainsi que je l'ai dit ailleurs, nous demeurions dans la même maison que Mme Ugalde et sur le même palier. La grande artiste me donnait des leçons de chant. Or, au moment où ma sœur suppliait Mendelssohn, dans le salon contigu, au milieu d'une gamme, je restai bouche bée et, quittant le professeur sans plus de compliments, je rentrai chez ma mère, enlevai ma sœur du tabouret de piano et lui jouai le passage qui l'inquiétait si fort.

Il y a plus de vingt ans que ce fait s'est passé et, depuis, j'ai beaucoup travaillé le piano. Cependant, même à l'heure présente, je tente vainement d'exécuter le concerto.

Comme bien l'on pense, une conversation peu banale s'établit entre l'élève et le professeur improvisé. Ce dernier se montrait assez brutal et je serais portée à croire, ou que ses biographes l'ont beaucoup méconnu, ou que le passage du Styx avait transformé Bartholdi.

La leçon fut longue et quand Mendelssohn s'en alla, ma sœur était en proie à une crise de larmes et moi, à une crise de nerfs.

Ce qui reste certain, c'est que le concerto fut joué avec une incomparable maëstria et que M. Berlioz qui faisait alors, au *Journal des Débats*, la critique musicale, affirma que, depuis longtemps, la musique de Mendelssohn n'avait été interprétée avec une telle observation de l'esprit du maître.

Ce phénomène n'est-il pas troublant??

J'avoue qu'en évoquant tout ce lointain passé, je retrouve ma foi d'antan et un élan d'aspirations idéales qui me fait de nouveau meilleure.

La foi, voilée par les hideurs humaines, laisse la vie tant sombre.

***

Une question qui nous préoccupait fort et qui, — sans jeu de mots, — semble toujours brûlante, est celle des peines infernales.

Lief, souvent questionné, répondait en sublimes mais inconcluantes paraboles. Un jour, pourtant, comme nous insistions, il dicta :

« Celui qui frappe avec l'épée périra par l'épée.

« Je vais vous envoyer un dammé. »

La manifestation de cet invisible fut d'une brutalité inouïe. Il renversait tout, invectivait chacun et, à grands cris, demandait la lumière.

Le salon dans lequel se faisaient les expériences était alors éclairé par deux bougies.

On eut l'idée d'éteindre et, quand ce fut obscur, l'invisible se déclara satisfait.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? dit-il. Vous n'allez pas, j'espère, me faire de la morale comme tous ceux qui m'ont approché ?

— Non, mon ami ; nous vous voulons du bien, mais comme nous sommes curieux, il nous serait agréable d'entendre votre histoire.

Ce récit dura plusieurs heures, la manifestation se produisant par intermittences et avec des difficultés excessives.

Voici le résumé :

— Sur la terre, cet être avait été heureux et riche. Pendant la dernière guerre, profitant, pour augmenter sa fortune, de la misère des autres, il accapara des pommes de terre, affama les malheureux et revendit, aux riches, à des prix fabuleux.

Après sa mort, la justice suprême le condamne à revenir sur la terre et à subir autant d'existences misérables qu'il a causé de morts d'homme. En attendant que *de sa propre volonté*, il se réincarne et pour souffrir, le coupable subit les angoisses de la solitude et des regrets. Cela pour l'éternité, s'il ne se rend à l'expiation qui purifie toutes les fautes...

Toujours, depuis ces leçons, j'ai aimé ma souffrance. Elle glorifie le courage et, en affirmant l'expiation affirme aussi la délivrance.

Ce phénomène des incarnations, quand il est accepté, implique, fatalement, la croyance aux réincarnations. L'innéité dont parle Pascal et, avant lui comme depuis, tant d'autres philosophes, chercheurs ou simples idéalistes, ne serait pas autre chose que la préexistence.

Jésus ne consent-il pas, vis-à-vis de ses disciples, à porter en lui l'esprit d'Elie, et cet état ascensionnel des êtres ne serait-il point toute la divine égalité que notre existence terrestre unique et décisive en l'Eternité, rend impossible à pratiquer et à comprendre ?

Entre l'esprit et la lettre, trop souvent il y a l'homme. Voilà pourquoi l'erreur. Depuis que je publie ces souvenirs, beaucoup d'incrédules, ou d'ignorants, ou même de croyants viennent à moi, et chacun me raconte les choses *extraordinaires* qui lui sont arrivées.

Les premiers crient au merveilleux parce qu'ils n'admettent que ce qu'ils *touchent*; les autres, parce qu'ils veulent être *choisis*.

Il résulte de la recherche que, tous, nous avons des manifestations et des preuves de l'au-delà, qui est en nous comme nous sommes en lui depuis toujours et à jamais.

Certains sectaires de l'entité matière qu'ils séparent de l'entité divine, sans se rendre compte qu'en prétendant prouver la première ils affirment la seconde puisque la matière, en procédant et en agissant par elle-même se fait force intelligente, certains sectaires, dis-je, ont émis la théorie des atomes.

Je meurs. Mon cerveau matière se désagrège. Il se répand dans la matière dont il émane, et ces atomes, partis de lui, iront, au hasard, concourir à la formation d'êtres nouveaux.

C'est pourquoi mon concierge a une belle voix de ténor. Il a absorbé un atome de Rubini. Mon fils peignait des marines et des fleurs dès l'âge de trois ans. Premiers atomes : le Guide et Ruysdaël.

Il modelait également la cire en figurines exquises. Deuxième atome arraché à Michel-Ange ou à Benvenuto Cellini.

En tous les petits prodiges de la musique, Mozart, Beethoven, Haydn, inexistants, fictifs désormais, ont jeté leurs atomes. Pascal avait reçu ceux d'Euclide à travers Huygens et Liebniz. Inaudi succède, apportant tous ces restes anémiés. Camille Flammarion est un composé d'Hipparque, de Claude Ptolémée, Copernic, Kepler, Galilée, Tycho-Brahé, etc...

Pourquoi donc pas, plutôt, la grande migration des âmes? Etres complexes sans doute, mais entités conscientes, intelligentes et responsables?

Certaines réincarnations supposées ont été données simultanément à Lyon, à Lille, à Sydney et à Paris :

Gambetta n'est autre que Mirabeau ressuscité; M. Thiers s'est appelé Richelieu; M. de Moltke Machiavel, et Cromwell, sous les traits et le nom de Bismark a fomenté la guerre de 1870.

Que ces parallèles aient été établis par des esprits observateurs, il n'y a là rien de curieux. Ce qui le devient, à mon sens, c'est la corrélation qui s'établit entre les idées exprimées en un même jour, à la même heure, par des personnes totalement étrangères les unes aux autres.

De même que l'étude de la nature n'a pas de limites, le champ des suppositions est sans bornes dans l'infini de la pensée.

On rencontrera difficilement dix personnes qui, ayant les mêmes principes, les appuieront sur des bases identiques, et aspireront à les résoudre en une communion absolue.

Et ici je crois trouver la preuve du *moi* individuel, en même temps que la condamnation de la théorie des atomes.

CLAIRE VAUTIER,

LES NOMBRES MYSTÉRIEUX

J'espère bien n'être point taxé de paradoxal si j'affirme que les nombres ont, par eux-mêmes, une existence et une vertu qui leur sont propres.

Je pourrais, en effet, appuyer cette assertion sur le consentement universel des hommes qui tous, les uns par raison, les autres par superstition, attachent aux nombres pris en eux-mêmes une importance plus ou moins proportionnée aux sujets qui font l'objet de leurs préoccupations habituelles.

Je préfère m'en rapporter à l'Ecriture et à la doctrine de l'Eglise catholique.

Le « Livre de la Sagesse » dit, en effet, que *Dieu a disposé toutes choses en poids,* NOMBRE *et mesure.*

Lactance nous apprend que les premiers chrétiens étaient des observateurs très scrupuleux de la loi des NOMBRES : *numerorum observantissimi veteres christiani.*

Saint Augustin s'exprime ainsi :

« Gardons-nous de mépriser les raisons qu'on peut « tirer des *nombres;* ceux qui y regardent de près re- « connaissent combien elles sont considérables. »

Mais je n'en finirais pas si j'entreprenais de citer les Pères de l'Eglise qui, depuis Tertullien jusqu'à saint Thomas d'Aquin, ont écrit des traités sur la question des *nombres* ou ont insisté sur leur valeur intrinsèque.

Les nombres sont les âmes des choses, incapables de manifester leur vie, s'ils ne sont associés aux idées et aux êtres, mais donnant aux idées et aux êtres qui, sans eux, resteraient inertes, le mouvement et la valeur. On peut les comparer aux voyelles des lettres hébraïques revêtant de leur sonorité les consonnes qui, privée de leurs secours, demeureraient éternellement muettes, ou bien aux quantités dans les langues grecque et latine, permettant aux syllabes, lourdes et rampantes, de s'envoler sur les ailes de la poésie. En termes modernes, ce sont des airs sans parole ; seuls les initiés ou les intuitifs savent les traduire.

L'étude approfondie des *nombres* conduit le sage à la perfection de la sagesse; elle illumine le croyant et lui facilite la pénétration des secrets de l'avenir.

C'est une science très difficile que je n'ai ni l'intention ni la prétention d'ébaucher ici.

Tout le monde, d'ailleurs, a entendu parler plus ou moins des mystères renfermés dans les nombres 1, 3, 4, 6, 7, 12, 40, etc., et je conseille à ceux qu'inté-

resserait cette science de lire ou de relire les ouvrages qui ont été écrits à leur sujet.

Je pense rester mieux dans la note de l'*Echo du Merveilleux* en tâchant de dévoiler, au point de vue d'une flagrante actualité, les arcanes des nombres 11, 365 et 666.

Onze est le nombre impur, par excellence. Ce n'est pas moi qui prononce cet anathème. C'est saint Augustin, déjà cité :

« L'Ecriture, dit-il, donne à Lamech, descendant « de Caïn et septième par ordre de générations depuis « Adam, trois fils et une fille. Elle parle d'autant de « ses enfants qu'il en faut pour accomplir le nombre « ONZE qui signifie PÉCHÉ... Comme la loi est comprise « en dix commandements, d'où vient le mot déca- « logue, il est hors de doute que le nombre ONZE, qui « passe celui de *dix*, marque la transgression de la « Loi, et, par conséquent, le *Péché*...

« La postérité d'Adam par Caïn, qui était un scélé- « rat, finit donc au nombre *onze* qui signifie le *Péché*; « et ce nombre est fermé par une femme (Noéma), « dont le sexe a donné commencement au péché, par « lequel nous sommes tous assujettis à la mort. Et ce « péché a été suivi d'une volupté charnelle qui ré- « siste à l'esprit : de là vient que le nom de cette « fille de Lamech signifie *Volupté*.

« Mais le nombre *dix* termine les générations des- « cendues d'Adam par Seth et Noé. Ajoutez à ce nom- « bre les trois fils de Noé dont deux seulement furent « bénis et l'autre fut réprouvé à cause de ses crimes, « vous aurez le nombre *douze;* nombre illustré par les « patriarches, par les apôtres, et composé des parties « du nombre *sept*, multipliées l'une par l'autre, puis- « que trois fois quatre et quatre fois trois font douze. » (CITÉ DE DIEU, liv. XV, ch. 20.)

Le nombre 365 exprime les jours écoulés dans une révolution solaire; il tire, de ce fait, une grande importance. Cette importance grandit quand on l'emploie à interpréter une des plus fameuses prophéties de Daniel : — *un Temps*, *deux Temps et la moitié d'un Temps*, — termes mystiques par lesquels le célèbre Voyant détermine la durée des empires du premier antéchrist : *Mahomet*, et du second qui est à venir : *Antemos*.

666 est le nombre diabolique. Tous les chrétiens savent qu'il désignera infailliblement *Antemos* aux fidèles de bonne foi.

Voici du reste le texte de l'Apocalypse, chap. XIII, dernier verset.

« C'est ici la sagesse. Que celui qui a l'intelligence « compte le *nombre* de la Bête. Car ce *nombre* est le « *nombre* d'un homme et son *nombre* est *Antemos*. »

Voici maintenant le commentaire qu'a fait de ce texte le vénérable Holzauzer, mort en 1658, le plus clairvoyant interprète, sans contestation possible, de la révélation de saint Jean :

« Le nom de l'antéchrist sera *Antemos*, c'est à-dire « *Contraire* au Christ ». La lettre grecque, α = 1, ν « = 50, τ = 300, E = 5, μ = 40, o = 70 et σ = 200. « Ces chiffres additionnés font ensemble 666.

« Ce nombre 666 est un nombre de mois qui font « cinquante-cinq ans et demi, et c'est le nombre des « années de la Bête, c'est-à-dire de l'époque de sa « naissance et de la durée de sa vie. Car au milieu « de l'année de Jésus-Christ 1855, dans le XIXe siècle « naîtra l'antéchrist et il vivra cinquante-cinq ans et « demi. C'est dans les trois dernières années de sa « vie et pendant les six derniers mois, c'est-à-dire « pendant trois ans et demi, qu'il sévira avec la plus « grande fureur contre la chrétienté et que, d'accord « avec son faux prophète, l'antipape, il exterminera « l'Eglise, dispersera le troupeau de Jésus-Christ, « vaincra et tuera tous les fidèles par la puissance qui « lui aura été donnée sur *toute tribu*, *sur tout peuple*, « *sur toute langue et sur toute nation*, pour faire la « guerre contre les saints de Dieu et pour les vaincre « durant le temps qu'il sera assis dans la plénitude « de son règne. Ainsi donc, en l'an 1911, les jours de « la Bête, c'est-à-dire du mahométisme seront rem- « plis; et le fils de la perdition sera tué au milieu de « la 56e année de sa vie, par le souffle, c'est-à-dire « par la parole qui sortira de la bouche de Jésus de « Nazareth, crucifié. »

Si j'ai fait suffisamment entrevoir la signification mystique et exacte des nombres 11, 365 et 666, remarquons maintenant combien il est facile de les concréter avec les événements contemporains.

La race de Caïn fut une race toute matérielle et toute charnelle. Elle dompta la nature, fondit et transforma les métaux et crut avoir égalé la puissance de Dieu parce qu'elle avait assujetti toute la matière au service de ses passions. En un mot, elle oublia la révélation pour lui substituer la science. Elle adora le phallus, lequel est au fond l'objet du culte de toutes les fausses religions, parce qu'il est l'instrument et le symbole de la vertu créatrice. Elle corrompit le genre humain et Dieu la fit périr quand il s'aperçut que l'humanité presque entière était devenue *chair*, c'est-à-dire *matière*. Parce qu'elle avait transgressé la loi, la race de Caïn est représentée par le nombre 11, qui signifie *Péché* ou transgression de la loi.

La Révolution qui, aux regards de beaucoup de penseurs, est une préparation au règne de l'antéchrist, est également chair et matière; c'est aussi la grande corruptrice des peuples. Elle a édifié sur la plaine de Grenelle un gigantesque phallus, modèle perfectionné de tous ceux qui seront dressés plus tard sur toute la surface de la terre, et dont les pierres levées qu'on rencontre en Bretagne et ailleurs sont les exemplaires informes, antédiluviens. La Révolution affecte, en outre, une prédilection marquée pour le nombre *onze*.

Pourquoi les expositions universelles ont-elles lieu invariablement à Paris, capitale provisoire de la Révolution, tous les onze ans, en dépit des objections économiques et nationales les mieux fondées et les plus irréfutables? On comprend, à la rigueur, les dates de 1889 et de 1900, puisque ces deux éphémérides marquent, l'une un anniversaire célèbre et l'autre une fin de siècle, mais pourquoi les dates de 1878, 1867, 1855? Si quelqu'un me démontre que ces dates n'ont pas été choisies dans un dessein préconçu et en vue d'un but caché à atteindre je reconnais que mon argumentation est absolument fantaisiste, mais je défie n'importe qui de me faire cette démonstration.

Les vérités qu'il importe de proclamer puisque nous touchons à la fin de ces manifestations symboliques, sont : 1° que les expositions ont commencé en 1800 pour se terminer en 1911; 2° qu'elles ont été dans

leur principe et dans leur développement une glorification de la matière.

La première exposition fut décrétée à l'expiration de la période de *onze* ans écoulée depuis la naissance de la Révolution et le décret porte qu'elles auront lieu tous les *onze* ans.

Pourquoi ce chiffre *onze* ?

Si les circonstances politiques ont mis obstacle à l'exécution du décret de 1900 dans la première moitié de ce siècle, on s'est bien rattrapé depuis, et s'il s'est écoulé en espace de douze ans entre l'exposition de 1855 et celle de 1867, c'est qu'il fallait atteindre, par des séries *undécimales*, l'année 1911, marquée par Holzauzer et par la Kabbale, comme figurant le triomphe de l'antéchrist, roi de la matière, en opposition au triomphe de Jésus, roi de l'esprit.

Depuis 1790 jusqu'en 1911 nous obtenons *onze undécades* exprimées par le chiffre 121. L'année 1789 est négligée comme n'étant que la préface des années qui ont suivi.

Les années 1900 et 1911 se relient merveilleusement au nombre 365 qui fait un des sujets de cet article.

Personne n'ignore le calcul des soixante-dix semaines précisant dans Daniel le premier avènement du Messie. On sait que ces 70 semaines doivent être interprétées par semaines d'années, soit 490 ans qui ont séparé, en effet, la date du rescrit d'Artaxercès de la date de la passion de Jésus.

Quand Daniel a préfiguré la durée du règne de l'islamisme par « un Temps, deux Temps et la moitié d'un Temps », il a, fidèle à son comput spécial, remplacé les jours par les années, et un *Temps* doit se compter par 365 années révolues.

Or, 365 × 3 + 182 1/2 donne exactement 1.277 1/2.

La première année musulmane date de l'hégire ; c'est la 622e de Jésus-Christ.

En additionnant 1.277 1/2 et 622 on obtient 1.899 1/2.

Tout porte donc à croire que l'année présente verra la chute retentissante de l'Islam et que la première « Bête » *sera livrée en proie aux peuples d'Ethiopie*, suivant une prophétie d'Isaïe. Les armées d'Ethiopie semblent seules capables d'aller chercher son cadavre à la Mecque. Et pourquoi cette rentrée solennelle de l'Ethiopie dans le giron des nations chrétiennes, précisément à la veille des événements que tout le monde pressent imminents?

L'année présente et la suivante verront donc des révolutions politiques et religieuses telles qu'il ne s'en est produite aucune, de telle importance, dans un si court espace de temps, depuis le commencement du monde.

Naturellement la France en ressentira le contre-coup immédiat.

L'histoire de France est manifestement liée à l'histoire de l'Islam.

La première des nations chrétiennes, elle, lui a opposé une résistance invincible, en 732, et l'a repoussé au delà des Pyrénées que Dieu avait assignées pour barrière à une mer démontée.

Daniel a marqué la durée de l'Islam par *un Temps*, d'abord. Le premier Temps de 365 ans s'étend de 622 à 987. C'est la période d'accroissement. L'Islam obtient alors son maximum de puissance dans les limites fixées par la Providence. En 987 surgit la dynastie très chrétienne, celle qui ne doit jamais être entamée par l'hérésie et qui poursuit la *Bête* jusqu'au fond de ses repaires. La dynastie capétienne, représentant la France, est le boulevard inexpugnable de la chrétienté, et sa fonction glorieuse se perpétue l'espace de *deux Temps*, 730 ans, durant lesquels la puissance musulmane reste stationnaire, avec une série régulière de revers et de succès.

987 + 730 = 1.717. C'est l'année célèbre par la terrible défaite infligé aux Turcs à Péterwardein. De ce jour l'Islamisme tombe en pleine décadence. Ce n'est plus que l'*Homme malade*, suivant une expression qui date précisément de 1717. Mais sa maladie et son agonie peuvent durer 182 1/2, parce qu'il faut que la prophétie soit justifiée.

En même temps que l'islamisme tombe en décadence, la dynastie capétienne devient moins languissante.

En cette année 1717, la franc-maçonnerie est introduite en France et commence sa conjuration de 72 ans contre le trône et contre l'autel. En cette même année 1717, le juif Law, à l'instigation du régent, introduit parmi nous les procédés juifs de finance et de gouvernement, en remplacement les procédés paternels des anciens rois.

Mais je ne puis qu'indiquer succinctement ce parallélisme. Le lecteur suppléera aux développements qui manquent dans cette courte étude.

La conclusion de cet article, c'est que nous sommes à la veille de changements formidables dans la face du monde et que les mystères d'iniquité renfermés dans le *nombre* 666 sont sur le point d'être accomplis.

La prochaine Exposition universelle aura lieu certainement à Paris, mais ce sera la dernière fois.

Celle de 1911 aura lieu à Rome ou à Jérusalem, mais plutôt à Jérusalem.

L'antique Saint des Saints où a si longtemps résidé la majesté du Très-Haut est actuellement l'emplacement d'une Mosquée. C'est « l'abomination. » Mais pour que la prophétie soit amplement vérifiée, il faut que « l'abomination de la désolation » y règne sans conteste; alors la mesure des iniquités de l'humanité régénérée sera remplie.

C'est sur le mont Moriah, plaine de 16 hectares de superficie, que se dressera, en 1911, le temple de la matière déifiée, et c'est sur l'emplacement du Saint des Saints qu'*Antemos* se fera adorer comme Dieu, au milieu de ses courtisanes.

Qui vivra, verra!

PAUL DE CHARLIAC.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

Nous reproduisons aujourd'hui un certain nombre de questions auxquelles il n'a pas encore été répondu.

2. — *Par quels signes extérieurs peut-on reconnaître un médium?*

A. DE C.

7. — *Est-il question, dans la Bible, d'un seul cas de pacte?*

ANCINETTE.

8. — *Quel est l'astre, à cinq rayons, qui se couche, en plein ouest, vers huit heures et demie du soir, et dans lequel il est facile d'observer, avec une simple lunette, de très singuliers phénomènes? Qu'y aperçoit-on avec un puissant télescope?*

LE BOULANGER-VAUQUELIN.

12. — *Comment peut-on concilier le pouvoir du Diable avec la toute-puissance de Dieu?*

UNE RAISONNEUSE.

14. — *Qui peut nous donner des renseignements inédits sur Théophile Restaux, le voyant de Gony-l'Hôpital, et sa vie depuis* 1887.

TIMOTHÉE.

15.— *Louis Veuillot a écrit dans les* Libres penseurs *ou dans* Çà et là,*qu'il y a eu pendant et après la Révolution un assez grand nombre de sacrilèges punis d'une manière surnaturelle : des lecteurs de l'*Echo *peuvent-ils rapporter des faits de ce genre, comme ellui de l'*Homme qui tourne, *inédits autant que possible, mais prouvés par des témoignages authentiques?*

TIMOTHÉE.

26 — *Qui peut citer dans cette revue un lieu hanté à époques fixes ou toutes les nuits?*

S.

29. — *Quelqu'un pourrait-il nous dire ce qu'est devenu Mme Orsat?*

UN INDISCRET.

30. — *La croyance aux pronostics est-elle toujours superstitieuse? Des lecteurs de l'*Echo *peuvent-ils citer, en s'appuyant sur des témoignages authentiques, des faits contemporains prouvant que des pronostics ont été vérifiés?*

TIMOTHÉE.

33.— *Un lecteur de l'*Echo du Merveilleux *pourrait-il donner quelques renseignements sur les* cures extraordinaires *réalisées au moyen de l'hypnotisme par M. de Mortain dans le Pas-de-Calais, et par M. de Monfrin dans la Seine-Inférieure.*

On désirerait aussi les adresses de ces Messieurs.

UN ABONNÉ.

39. — *Comment la mystique catholique expliquerait-elle que l'eau bénite ordinaire finisse par se corrompre tandis que celle de Lourdes est exempte de la putréfaction?*

TIMOTHÉE.

RÉPONSES

4. — *Est-il vrai que le cœur de Martin de Gallardon, conservé dans un reliquaire, se gonfle à la veille de certains événements?*

ABBÉ D.

J'ai souvent entendu dire chez Mlle Couédon que le cœur de Martin de Gallardon était, en effet, conservé dans un reliquaire, actuellement en la possession du fils de Martin, le docteur Martin, qui est âgé, je crois, de quatre-vingt-quatre ans. Ce reliquaire, ai-je entendu dire également, se gonfle à la veille de certains événements. Le docteur note ces gonflements toutes les fois qu'ils se produisent, et, toujours, on peut le vérifier par les dates, ils se sont produits à la veille d'un événement important. Une seule fois, paraît-il, le gonflement du cœur ne sembla correspondre à rien. Depuis vingt-huit ans, le docteur se demandait à quoi attribuer cette exception. Il eut, un jour, l'explication du mystère, lorsque le jeune Suédois — celui qui, d'après la Voyante, doit restaurer la monarchie — se présenta rue de Paradis. Ce jeune Suédois est né, en effet, le jour même du gonflement inexpliqué du cœur de Martin de Gallardon. Faites à ces notes, que je vous garantis exactes, le sort qu'il vous plaira.

NEMO.

38. — *Que pensent les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux *du prétendu pouvoir attribué à certaines gens, de prendre nuitamment, quand bon leur semble, les apparences d'animaux fantastiques, et de causer ainsi des frayeurs parfois mortelles?*

T. M.

A propos des sorciers se changeant en loup, chien et chat, voilà ce que m'a raconté, il y a bien longtemps, un de nos voisins.

C'était un très brave homme déjà septuagénaire, il avait élevé sans mendier, sans faire de dettes, une très nombreuse famille et cela, avec son modeste métier de cordier. J'aimais à aller m'asseoir, quand j'étais gamin, au coin de son feu qui faisait trembler un chaudron suspendu à une crémaillère et là, il me contait des histoires de sorciers, histoires auxquelles je ne croyais pas, mon bon père m'ayant affirmé que lesdites histoires étaient des contes et j'en riais de tout mon cœur.

Un soir voilà ce qu'il me narra :

« Une femme avait un enfant, ah! un joli enfant dont elle était très fière, mais sans maladie, sans cause apparente, l'enfant se mit à maigrir, à pâlir et son sourire de poupon heureux disparut. La mère alla consulter un vieux berger qui en savait long sur beaucoup de choses.

« Il interrogea :

« — N'avez-vous rien remarqué d'extraordinaire chez vous?

« — Non. Pas de visage inconnu?

« — Pas de bêtes étrangères?

« — Ah! si, un gros chat vient toujours pendant que je fais manger la bouillie à mon enfant, il s'assied sur son derrière en regardant le petit et s'en va dès que le repas est fini.

« — Ecoutez-moi bien, demain le chat viendra comme d'habitude, ayez sur le feu la soupe bouillante du petit, mais au lieu de la verser dans l'assiette, versez-la vivement sur la tête du chat. Le lendemain la femme fit ce que le vieux berger avait dit, le chat s'enfuit à toutes pattes, c'était assez naturel, mais ce qui l'était un peu moins, c'est qu'une méchante femme du village avait la figure et la tête grièvement brûlées et cherchait à donner le change sur cet accident arrivé en même temps que l'échaudement du chat. Quant à l'enfant, il reprit vite son embonpoint, son sourire et ses fraîches couleurs. »

— Père Boudeux, demandai-je au vieillard, pourquoi les sorciers et les sorcières sont-ils toujours misérables? Ils devraient, au contraire, être plus riches que les autres.

— Ma fille, je vais te le dire, ces gens-là ont un mauvais esprit sur eux, ils ne peuvent que le mal, rien que le mal.

Il y avait tant de conviction dans les yeux et le geste du vieillard que je rengainais mes objections.

Il faisait matin et soir sa prière, très courte d'ailleurs. Que de fois je l'ai surpris à genoux au milieu de son unique prière, son bonnet de coton noir à la main. Un jour qu'il se relevait avec un grand signe de croix :

— Père Boudeux, que demandez-vous au bon Dieu?

— Je lui demande de me prendre avec mon chanvre

dans mon tablier. La mendicité était pour ce rude travailleur, le pire des maux.

Et Dieu l'a exaucé. Un jour d'été, il avait filé ses cordes jusqu'à midi, il ne put manger sa soupe, repoussa son assiette, se mit au lit tout habillé et, sans se plaindre, mourut vers les quatre heures du soir.

Il laissait dans son armoire une petite provision de cordes, de pelotes, de ficelle, de longes pour les chevaux et quelques pièces de monnaie, bref de quoi se faire enterrer comme il avait vécu, pauvrement, honnêtement *et en payant*.

Il devait être anti-sémite comme M. Jourdain était prosateur, car il traitait *de juif*, les usuriers et les *agricheux*. Ce nom était pour lui la suprême injure.

Agréez, Monsieur Mery, mes salutations.

M. T. C., abonnée.

41. — *Qui pourrait nous conter brièvement l'histoire de Brizardière, ce sergent royal qui disait la bonne aventure d'une si singulière façon?*

A. L.

Brizardière, sergent royal à Nantes, disait la bonne aventure aux femmes, avec un concours inouï. Trouvait-il quelque difficulté à ce qu'elles souhaitaient, il les faisait mettre toutes nues et, avec des verges, il les fouettait jusqu'au sang; ensuite, il se faisait fouetter par elles de la même manière, afin de mêler leur sang pour en faire un charme. Le Parlement de Rennes le condamna aux galères.

Parmi les dames fouettées se trouvait la Présidente de Magnan, elle se faisait donner quinze coups par semaine, pour avoir une succession pour laquelle il fallait que trois personnes mourussent.

La Présidente de Brie reçut quarante-huit coups de fouet et en donna cinquante-deux à Brizardière. Mme de Kerollin se fit fouetter, afin de trouver un alliage propre à faire la fausse monnaie; enfin Mlle de Taloet, comme il la fouettait rudement pour avoir un mari qui eut beaucoup de bien, criait : « Monsieur de la Brizardière, doucement, j'aime mieux qu'il soit moins riche! »

Ce maître fouetteur faillit être pendu, cependant, il en fut quitte pour les galères.

R.

Elle a été racontée par M. George Malet dans un de ses « Reportages dans un fauteuil » (si intéressants): *Le merveilleux à l'Hôtel de Rambouillet*, *Echo* du 1er septembre 1898. Il cite ce qu'en dit Tallemand des Réaux, le seul anecdotier, croyons-nous, qui ait parlé de ce fallacieux personnage. Peut-être, toutefois, retrouverait-on le procès dans les vieilles archives du Parlement de Bretagne.

CÉLI.

ÇA ET LA

Un guérisseur russe. — Son nom a été cité plusieurs fois par les journaux au moment de la mort de l'empereur Alexandre III, et ensuite lors du voyage du Président de la République en Russie. C'est le père Jean Sergéief, de Cronstadt, ou plus simplement le père Jean, dont pas un moujik, dans toute l'immense Russie, n'ignore le nom.

Nous empruntons au correspondant russe du *Temps* les détails qui suivent, concernant le fameux guérisseur :

« Le père Jean, de Cronstadt, a au moins soixante-dix ans. Représentez-vous une bonne face de vieux Russe campagnard, une physionomie d'isvochtchik illuminé, des cheveux très longs, lisses et flottant sur les épaules, d'épaisses moustaches dans une barbe qui monte haut, s'élargit et pend abondamment, de tristes lèvres, serrées à dessein, dirait-on, des yeux qui ont la même fixité que ceux du magnétiseur Pickman. Des plis se creusent aux angles externes des paupières et au sommet du nez. Au milieu du front droit, élevé, de belles rides perpendiculaires attestent la réflexion et l'énergie. Quand l'enthousiasme de la prière anime le père Jean, ses regards prennent un éclat surhumain. L'Epicure de Lucien et de Lucrèce, ou encore tel médecin laïque très moderne, se transfiguraient d'ailleurs semblablement.

« Ecoutons un Russe nous parler du père Jean :

« Je l'ai vu cette année. On l'avait appelé au chevet de « la mère d'un de mes cousins. Il a fait une petite prière. « J'étais dans la chambre de la malade. Il m'a donné la « sensation d'un croyant plein d'une ardeur belliqueuse, « prêt à lutter au besoin même contre un ange. En priant, « il paraissait moins supplier qu'intimer un ordre. Son « regard disait : « Bon Dieu, tu dois guérir cette pauvre « femme! » Ma tante, d'ailleurs, s'est rétablie. Il semble « posséder cette volonté victorieuse même contre la mort « que, sous le pseudonyme de Joseph Glanvill, Edgar Poë « louange dans l'épigraphe de *Ligeia*. Il m'a beaucoup « ému. »

« Un de mes amis, qui le connaît de près, lui reproche un manque presque complet de finesse intellectuelle et l'accuse de ne pas comprendre ce dont il est l'ouvrier. »

***

L'époque de l'Antechrist. — Notre collaborateur Léo Franc, dans le dernier numéro de l'*Echo*, se basant sur le *Secret de la Salette*, assurait que l'apparition de l'Antechrist n'aurait point lieu avant le milieu du siècle prochain; tandis que M. l'abbé S..., dont nous avons donné les prédictions dans le numéro du 1er décembre 1898, est d'avis que l'Antechrist est né le 8 septembre 1854, et mourra en 1911 après avoir persécuté l'Eglise à la fin de l'année 1907.

Un de nos lecteurs, à ce propos, nous cite un opuscule publié par H.-A. Tournemire (notre correspondant ne dit point en quelle année), renfermant, nous dit-il, « une prophétie célèbre, due à un saint homme nommé Holzauzer » (dont parle plus haut M. de Charliac), et d'après laquelle l'Antechrist serait né à peu près à l'époque indiquée par M. l'abbé S... :

« Holzauzer vivait en Allemagne au commencement du XVIIe siècle. (Il naquit en 1613.) Il a laissé plusieurs ouvrages très curieux, écrits en latin, parmi lesquels on remarque surtout le *Commentaire sur l'Apocalypse de saint Jean*.

« Cet homme vénérable fut, pendant sa vie, le modèle de toutes les vertus. Etranger aux agitations du monde, vivant dans la retraite, il passait ses jours à prier et à méditer les livres saints. Il n'était bruit, dans toute l'Allemagne, que des talents et des vertus de ce saint homme. De tous côtés, on venait le consulter, et les princes et les rois ne dédaignaient pas de lui demander le secours de ses lumières. Doué, dès son jeune âge, du don de prophétie, il fit de nombreuses prédictions qui, toutes, se réalisèrent; les unes de son vivant, la plupart après sa mort. Je me contenterai d'en citer un exemple remarquable.

« En 1635, au moment où l'on parlait de la prétendue conversion du roi d'Angleterre au catholicisme, Holzauzer annonça que, bientôt, on ne pourrait plus, sous peine de mort, et cela pendant cent vingt ans, dire la messe en Angleterre et dans l'Amérique anglaise. Effectivement, en 1658, parut en Angleterre un décret qui interdisait, sous peine de mort, le saint sacrifice de la messe. Ce décret ne fut rapporté qu'en 1778, exactement cent vingt ans après, ainsi que l'avait prédit Holzauzer. Dans l'Amérique anglaise, la même défense fut faite en 1663 et subsista jusqu'en 1783.

« Dans le cours de ses ouvrages, Holzauzer annonce encore la grande Révolution de 1789, qui devait mettre toute l'Europe en feu. Il en raconte toutes les horreurs,

leurs causes et leurs effets, avec une si étonnante précision, qu'en parcourant ces tableaux terribles et frappants, on croit lire une histoire écrite après les événements. Enfin, dans son *Commentaire sur l'Apocalypse de saint Jean*, il nous apprend que la fin du monde approche; il fixe même l'époque de la naissance et de la mort de l'Antechrist, la naissance en 1855, et sa mort en 1911. »

*
* *

Le chiffre 9. — Il paraît que le chiffre 9 pourrait être l'emblème de la maison d'Angleterre.

Un sujet de Sa Majesté britannique vient, en effet, de publier une brochure dans laquelle il nous rappelle que le duc de Kent, père de la reine, faisait partie d'une famille de neuf enfants; que la reine Victoria est la neuvième souveraine d'Angleterre depuis la révolution de 1688; qu'elle est née en 1819; qu'elle est montée sur le trône en 1837 ($1 + 8 + 3 + 7 = 19$), alors qu'elle était âgée de dix-neuf ans.

Elle a eu neuf enfants; l'aîné est né le 9 novembre. Celui-ci épousa la fille de Christian IX de Danemark, laquelle avait alors dix neuf ans.

*
* *

A propos de spiritisme. — Le docteur X... nous raconte ce trait curieux d'un évêque entrant, à l'improviste, dans le salon où Victor Hugo s'adonnait volontiers aux pratiques de l'évocation. Rien que par le léger contact de son anneau pastoral, l'évêque envoya rebondir à l'autre bout de l'appartement un guéridon « suggestionné ».

Et, comme l'illustre poète restait ahuri devant cette expérience imprévue, son visiteur lui dit, de sa voix douce et persuasive : « — Eh! quoi, maître! on défend à Dieu de s'incarner dans une rondelle de pain!... et vous recevez, vous, un simple esprit dans votre table!... »

L'immortel barde eut un rire un peu jaune et ne répondit rien.

*
* *

Toujours les petits prodiges américains. — Un nouveau Messie est en train d'évangéliser l'Amérique.

Cet annonciateur de la bonne parole est un baby de cinq ans, Larney-Laurence Dennis.

Après une tournée à travers les Etats-Unis, avec sa mère comme barnum, ce petit prodige vient d'arriver à New-York, où son premier prêche, dans la « Mount-Olivet Baptist Chure », a roulé sur le Christ et sa mission divine.

Prêche contradictoire, car Larney-Laurence Dennis, par l'organe de sa mère, a prié l'assistance de lui poser des questions, auxquelles il a répondu avec une netteté qui dénote une connaissance approfondie des Ecritures et une spontanéité d'improvisation stupéfiante chez un enfant.

Cette information émane, naturellement, d'un journal américain.

G. C.

P.-S. — Mme Lucie Grange, directrice de *la Lumière*, nous reproche de n'avoir point indiqué la source de la prophétie d'Amo, relative à la guerre d'Angleterre, qui, dit-elle, lui avait été écrite en correspondance particulière, et qu'elle n'était pas encore autorisée à livrer au public.

Nous avons oublié, c'est vrai, de dire d'où nous tenions cette prophétie dont nous avons cité environ trois lignes dans un écho. Mais si Mme L. Grange n'était pas autorisée à livrer au public la lettre d'Amo, elle nous permettra de lui faire observer qu'il eût été bien simple de ne pas la publier.

Nous avons fait brocher les vingt collections complètes qui nous restent de l'année 1898; *nous les mettons à la disposition de nos lecteurs au prix de* 12 *francs l'exemplaire.*

Nous avons, sur la demande de quelques-uns de nos amis, reconstitué un certain nombre de collections de l'année 1897. *En raison des nouveaux tirages que nous avons dû faire pour les compléter, nous ne pouvons pas les céder à moins de* 15 *francs l'une. Envoi franco de port.*

Histoire de Louis Gaufridy

PRÊTRE BRULÉ COMME SORCIER, PAR ARRÊT DU PARLEMENT DE PROVENCE

Pour moi, voici le Jugement que je porte là-dessus : Je crois que Dieu permet quelquefois au Diable d'exercer sa puissance sur les hommes. Saint Augustin dit que c'est ou pour les punir, ou pour les éprouver, ou pour les récompenser : *ad probationem, ad pœnam, ad coronam.* M. Nicole, dans ses instructions théologiques sur le symbole, conclut de la doctrine de saint Augustin, que le Démon a du pouvoir sur les méchants, mais que Dieu le borne; et qu'à l'égard des bons il n'a aucun pouvoir; mais que pour des raisons particulières, Dieu lui donne quelquefois l'autorité sur eux pour les éprouver, comme il en usa à l'égard de Job. Cela supposé, les Démons avaient du pouvoir sur Gaufridy, puisqu'il avait le cœur très corrompu; mais Dieu qui borne ce pouvoir, ne leur permettait pas de communiquer à Gaufridy tout celui qu'il s'attribuait. Nous devons regarder comme un incident du roman magique, la vertu merveilleuse de son souffle, que Gaufridy dit avoir reçu du Diable. La sagesse de Dieu ne permet pas que des vierges ou des femmes chastes puissent être séduites malgré elles ; et si Dieu borne le pouvoir des Démons, c'est sans doute dans cette occasion. Je vsia même plus loin, je ne crois pas que le Démon lui-même ait ce pouvoir funeste à la virginité ; je ne crois pas même qu'il y ait des filtres amoureux qui, suivant Vanhelmont puissent inspirer de l'amour : les histoires qu'on fait là-dessus, ne doivent leur mérite qu'à la facilité qu'on a de croire le merveilleux. Ainsi en supposant Gaufridy sorcier, il faudrait regarder comme une illusion la vertu merveilleuse de son souffle. Suivant son Histoire, il était si peu persuadé qu'il eût cette vertu, qu'il eut recours à des maléfices et sortilèges, pour rendre la demoiselle de Mandols amoureuse de lui, preuve que son souffle n'avait pas la vertu qu'on lui attribue. D'ailleurs quel désordre n'aurait-il pas commis parmi les femmes, s'il eût eu un pareil talent, dont il n'aurait pas manqué de faire usage? Comment concilierait-on avec l'idée que l'on a de la sagesse de Dieu, l'opinion qui soumet une femme vertueuse au Démon et qui fait triompher un sorcier de sa vertu?

Si Gaufridy a abusé de la demoiselle de Mandols, c'est par le pouvoir de l'amour qu'il lui a inspiré, s'étant prévalu de l'ascendant que sa qualité de confesseur lui donnait sur elle. Si elle a cru être sorcière, ne serait-ce point que Gaufridy lui a gâté l'imagination? Si Gaufridy a eu quelque communication du Démon, ce ne sont point des communications dans des jours fixes et réglés : ce n'a été que par quelque intervalle. Toutes les histoires qu'il a faites du Sabbat, aussi bien que celles de la demoiselle de Mandols, sont écloses de leur cerveau; ce qui le prouve, c'est qu'elles ne sont point uniformes, et qu'ils y ont donné des embellissements tout différents, suivant les diverses idées qu'ils en ont conçu.

Gaufridy n'a pu nommer aucun sorcier de sa connaissance, ni dire aucune circonstance précise qui pût prouver la réalité du Sabbat; lui et la demoiselle de Mandols ont eu affaire à des gens crédules qui ne les ont pas chicanés là-dessus.

Il est vrai qu'on voit dans le procès-verbal de l'exorcisme de la demoiselle de Mandols, qu'elle a fait des figures extraordinaires, que ses membres ont éprouvé des mouvements violents, comme si on les eût mis hors de leur situation naturelle : mais elle n'a rien fait qui puisse égaler ce qu'ont fait de certains bateleurs. A l'égard des réponses françaises qu'elle a faites à des questions latines, on peut soupçonner qu'il y a de la supercherie. Quant aux marques insensibles qu'elle avait sur son corps, sans avoir eu ces sceaux du Démon, combien de personnes ont sur eux des endroits où ils n'ont point de sentiment? N'y a-t-il point de secrets pour les rendre insensibles et les médecins de ce temps-là qui ont jugé que ces marques insensibles étaient surnaturelles, seraient traités d'ignorants par nos médecins d'à présent. En vérité, l'exorciste de la demoiselle de Mandols nous paraît si crédule, qu'il est homme à avoir aidé à la lettre sans s'en être aperçu. Quand un exorciste raconte bonnement qu'on ne trouve pas dans les repas du Diable des couteaux, de peur qu'ils ne se croisent; qu'on n'use point de sel, parce qu'il est le symbole de la sagesse, on juge que la croyance d'un tel homme est capable de dévorer bien des absurdités. Quelle idée aurons-nous de plusieurs témoins qui ont déposé dans l'information, qu'ils avaient soupçonné qu'un chat gris, qui ne s'épouvantait pas du bruit, et qui venait voir assidûment Gaufridy, était un franc Diable? Ainsi il faut regarder, encore une fois, cette histoire du Sabbat dans toutes ses circonstances comme l'ouvrage de l'imagination déréglée de l'impie Gaufridy, qui a corrompu la Demoiselle de la Pallud, par la contagion de ses impiétés. Nul égarement où une imagination vive, jusqu'à être visionnaire, ne puisse tomber. J'ai purifié ce récit de plusieurs ordures et impiétés et n'ai rapporté que ce qui suffisait pour donner une idée de l'extrême corruption du cœur de Gaufridy.

(*A suivre*).

A TRAVERS LES REVUES

L'Initiation (numéro de janvier) publie un article de Papus sur *l'expérimentation en matière de faits psychiques*. Papus revient sur la question de la fraude consciente ou inconsciente des sujets et des médiums, et sur les précautions à prendre pour éviter, autant qu'il est possible ces tentatives de tromperie qui nuisent autant aux expérimentateurs qu'aux expérimentés.

Il sera certainement bien difficile d'arriver à éviter, à coup sûr, la fraude. Quoi qu'il en soit, voici les principes que Papus a été amené à formuler par l'expérience et qu'il se propose de développer dans de prochains articles :

1° Avant d'entreprendre l'étude d'un fait psychique quelconque, *il faut se faire une notion exacte de ce que c'est qu'un sujet ou qu'un médium* et du milieu qui lui est nécessaire :

2° Il faut se souvenir qu'un médium peut tromper *consciemment* et en étant responsable de ses actes ou *inconsciemment* et sans aucune responsabilité, suivant qu'il agit à l'état de veille ou à l'état de sommeil, ou dans un des états intermédiaires;

3° Dans toute recherche de fraude, il faut ajouter à l'action consciente ou inconsciente du médium, celle du milieu physique et psychique pour poser le problème sur sa véritable base;

4° Dans l'organisation du contrôle, il faudra tenir compte des réactions psychiques du contrôlé et arriver progressivement à remplacer tous les contrôleurs humains par des contrôleurs mécaniques.

Dans le même numéro, la fin du travail de Saturninus sur *l'esprit de prophétie*, avec un essai de classification des prophéties privées au moins curieux. Saturninus y range les prédictions de Mlle Couédon parmi les prophéties authentiques pour le fond et la forme : il place aussi dans cette catégorie les prophéties d'Anne Emmerich, de Martin de Gallardon, de Lehnin, et le secret de la Salette.

Dans les Annales des Sciences Psychiques, dirigées par le Dr Dariex, un article sur les prodiges du professeur de magie indoue Jhingan, précédé d'une lettre d'un ami de ce dernier, dans laquelle il est dit entre autres choses :

« Je puis vous assurer que le professeur, mon ami intime, a de bien plus grands prodiges à montrer au

petit nombre des favorisés, comme de s'élever au-dessus du sol et de demeurer suspendu dans l'air sans aucun support, raidissant son corps de telle sorte qu'un lourd marteau ne peut ni le blesser, ni briser son crâne. Ce sera peut-être une nouveauté pour vous d'apprendre que lorsqu'il fait tenir un bâton dans l'air sans aucun support, lui et le bâton perdent leur ombre, c'est-à-dire qu'en plein jour nulle ombre n'est projetée devant le soleil, ni la nuit devant une lampe. Ceci n'est pas remarqué par des spectateurs ordinaires. »

Le professeur Jhingan, qui habite Amritsar, dans le Punjab, appartient à une famille de brahmanes, et possède, d'après l'auteur de l'article, un pouvoir merveilleux pour lire la pensée.

En voici un exemple :

Le 7 avril 1895, M. Jhingan donna une séance dans une réunion spéciale du « Punjab Union Club ». Le club (soit dit en passant) le plus respectable du Punjab, composé de la fine fleur de la société indigène, des membres les plus éminents de la magistrature et du barreau et comptant parmi eux les hommes les plus sceptiques et les plus incrédules. Voici le témoignage unanime.

Il donna un exemple remarquable de son pouvoir de lecture de pensée en transcrivant correctement certains mots écrits sur un morceau de papier, tandis qu'il était hors de l'appartement et que le papier se trouvait plié et fortement serré dans la main de celui qui l'avait écrit.

La REVUE SPIRITE reproduit un article du Dr Dupouy, intitulé : *Physiologie psychique. Spiritisme.* Le Dr Dupouy rappelle les théories d'Aksakof, d'après lesquelles il existerait dans certains phénomènes psychiques un tiers-agent qui agit en dehors du médium et appartient à une sphère d'existence supraterrestre. Il faudrait donc supposer que ce troisième facteur possède sur la matière un pouvoir dont l'homme ne dispose pas.

Suivant Aksakof, ce tiers-agent peut être :

1° Un être humain vivant sur terre ;

2° Ou un être humain qui a vécu sur terre ;

3° Ou bien un être humain extraterrestre d'une espèce inconnue de nous.

Le Dr Dupouy cite, à l'appui de cette thèse, plusieurs faits du genre de celui-ci :

Une jeune Américaine, miss Laure Edmonds, fille d'un magistrat des Etats-Unis, médium très remarquable, se rencontre dans une séance avec un Grec, M. Evangelidès. Cette jeune fille ne sachant pas un mot de grec converse néanmoins pendant des heures entières et avec grande facilité avec M. Evangelidès, et apprend à celui-ci des faits tellement précis qu'il « reconnaît dans l'invisible parlant par la bouche de miss Laure, un ami intime, mort quelques années auparavant en Grèce, et qui n'était autre que le frère du fameux patriote Bozzaris. »

Le médium parle d'ailleurs de différentes questions de famille et de politique avec une parfaite exactitude ; — et dans une autre séance annonce à M. Evangelidès la mort d'un de ses enfants qu'il avait laissé bien portant en Grèce avant son départ pour l'Amérique.

Ce fait me paraît concluant. Quel intérêt, en effet, pourrait avoir la Force intelligente parlant grec pour se dire la personnalité posthume de Bozzaris, et faire gratuitement ainsi un mensonge ?

Dans la LUMIÈRE, un important article du Dr Lux sur la *Télépathie au point de vue scientifique.*

Sous ce titre : *Jeanne d'Arc et la psychologie transcendantale*, la REVUE JEANNE D'ARC, par la plume autorisée de M. André Godard, traite la question des voix surnaturelles qu'entendit l'héroïne. M. A. Godard, écarte résolument l'hypothèse de l'hallucination physiologique et démontre l'objectivité des visions.

Reçu également les revues suivantes : *Le Mercure de France* qui contient une chronique de l'ésotérisme et du spiritisme signée par M. Jacques Brieu ; *l'Hyperchimie ; le Journal du magnétisme et de la psychologie ; le Féminisme chrétien ; l'Humanité intégrale ; la Plume ; la Nouvelle Encyclopédie ; la Légitimité,* organe de la survivance ; *la Rivista di studi psychici*, dont la direction est maintenant à Turin ; *la Revue Théosophique française* (*le Lotus Bleu*) ; *la Revue des Rhumatisants ; la Revue Stéphanoise ; Le Progrès spirite* ; *les Annales politiques et littéraires*, etc.

G. C.

LES LIVRES

IN MEMORIAM, par André Godard, Calmann-Lévy, éditeurs. Prix : 2 francs.

Voici les premières lignes de ce petit volume ; elles en résument la pensée et l'origine :

« Ce livre ne sera compris ni des croyants innés, ni de certains progressistes qui dénomment « psychologie morbide » toute foi en la survivance des âmes. Il le sera des déshabitués de la prière auxquels la douleur fit retrouver Dieu. Leur aventure n'est pas neuve ; mais rien de sincèrement humain ne l'est davantage. Ils reconnaîtront ici leur propre lutte, l'effort nécessaire pour réagir brusquement contre cette ambiance matérialiste, déchet d'une époque trop experte sur d'autres terrains que celui de la vie mentale... Comme on le verra vers la fin de ce volume, c'est surtout au spiritualisme expérimental que j'ai demandé la certitude. On a tant abusé du raisonnement que nous n'y pouvons plus croire ; et l'intuition pure resterait sans preuves. Il est étrange que le spiritualisme de l'avenir nous vienne de la patrie de Locke... Science neuve, toute psychologique, mais compromise un moment par le spiritisme qui n'en est que le charlatanisme et l'alchimie, le spiritualisme expérimental étudie certains phénomènes que le positivisme de bonne foi ne conteste plus... »

Une enquête sur l'état actuel du problème de la destinée humaine, tel est, en substance, cet *In Memoriam*, « livre d'amour, de désespoir et d'espérance ».

Le Gérant : GASTON MERY.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

ROISIÈME ANNÉE. — N° 52. 1er MARS 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Le Merveilleux au pays de M. Loubet

Vous savez que M. Emile Loubet est né à quelques kilomètres d'un joli village de la Drôme, Marsanne, dans un *mas*, le mas de la Terrasse, où sa vieille mère, une paysanne modeste en bonnet blanc et en tablier bleu, habite encore, avec quelques serviteurs, partageant ses soins entre sa basse-cour et son étable...

Avez-vous lu cet exquis poème en prose, *Un paysan du Midi*, de Batisto Bonnet, qu'Alphonse Daudet a traduit du provençal en français?

Les scènes qu'il évoque se déroulent dans un *mas* tout pareil à celui de la Terrasse. C'est un décor blanc et vert, fleuri aussi, et tout ensoleillé. On entend des bruits de fouets qui claquent, des cocoricos, des fifrelis de feuillage, et le pan, pan, pan des lavandières battant leur linge, auprès d'une mare. Tout là-bas, des montagnes bleuâtres.

Il semble qu'en face de tels paysages, l'imagination des hommes ne puisse s'abandonner qu'à des rêves poétiques.

De l'avis unanime, le nouveau Président de la République n'est pourtant rien moins qu'un poète. Nul n'eut plus que lui l'intelligence terre-à-terre. Mais c'est sans doute que, de bonne heure, il quitta le pays natal.

Les gens de la région, qui sont restés fidèles au sol, et dont la politique n'a pas desséché l'âme, ont gardé le goût des jolies légendes. Rien ne les enchante autant que le Merveilleux.

J'en ai eu une preuve, lors du court séjour que j'ai fait récemment parmi eux. Chaque fontaine, chaque rocher, chaque site, leur rappelle quelque conte gracieux ou fantastique. A les en croire, aucun pays ne fut aussi souvent « hanté ».

Parmi les légendes qu'il m'ont rapportées, il en est une à laquelle ils tiennent par-dessus tout : c'est celle du miracle de Notre-Dame de Fresnaud. Un sanctuaire, dédié à la Vierge, bâti à six cents mètres du village, perpétue le souvenir de ce miracle. Voici ce que M. l'abbé Nadal, grand vicaire de Valence, en a écrit dans une notice publiée en 1860.

Une légende populaire, transmise par la tradition, raconte qu'un ouvrier tailleur de pierre allait tous les matins à la carrière de la montagne de Fresnaud et laissait dans sa demeure sa fille aveugle de naissance, dont la mère était morte en lui donnant le jour.

Cette enfant, pieuse comme un ange, s'adressait sans cesse à la très sainte Vierge et lui demandait la vue, afin de pouvoir aider son vieux père.

Chaque jour, quand le soleil baissait à l'horizon, quand l'heure du retour de l'ouvrier approchait, elle se dirigeait lentement vers la carrière et allait s'asseoir au pied d'un arbre, où elle restait en prière, jusqu'à ce que son père la prît en passant pour la reconduire au village.

Un jour, elle s'endormit au pied de l'arbre et, durant son sommeil, elle crut entendre la sainte Vierge lui dire : « Ma fille, construis-moi une petite chapelle en ce lieu et tu recevras le bienfait de la vue. »

Ces paroles la comblèrent de joie; mais comment obéir? Elle était si pauvre! Elle courba donc la tête en pleurant et garda son secret.

Mais bientôt une nouvelle vision la décida à tout dire à son père. Celui-ci n'eut aucun égard à sa demande. Elle insista; nouveaux refus.

Cependant la pieuse fille ne perdit point l'espérance du succès; elle l'entretint au contraire par des prières ferventes et par des larmes qu'elle versait devant Dieu, retirée dans la silencieuse solitude de Fresnaud.

Quelques jours après, le tailleur de pierre reçoit l'ordre de fournir un bénitier neuf pour l'église du village. L'objet terminé, il le porte à l'église, le met en place et se retire.

Le lendemain; au point du jour, il se rend comme d'habitude à la carrière, et le premier objet qui frappe ses regards est son bénitier.

Il ne peut en croire ses yeux, et se figure que le curé n'est pas content, et va lui demander pourquoi il a fait reporter le bénitier à la montagne. Le prêtre dont l'étonnement est extrême, ne peut rien expliquer; l'enfant seule les accueille d'un sourire et affirme que c'est la Sainte Vierge qui agit, et veut les déterminer à obéir.

On ne l'écoute pas, on reporte et on scelle de nouveau le bénitier et l'on ferme la porte de l'église.

Le lendemain, grande rumeur au village, le bénitier a encore disparu, il se retrouve à la carrière.

Cette fois, la population s'émeut vivement de tous côtés, on se réunit, on entoure l'aveugle, on écoute le récit de sa vision, et d'une voix unanime, tous promettent d'obéir à la Sainte Vierge et de construire son oratoire.

A peine ce vœu est-il formulé, que l enfant recouvre l'usage de ses yeux. Frappée de ce prodige, la foule se rend à la montagne, y glorifie Dieu et ne tarde pas à élever de ses mains et de ses deniers le sanctuaire de Notre-Dame de Fresnaud.

D'après l'abbé Nortel, la date de ce fait miraculeux se placerait vers l'année 1700.

Le général de Montluisant, qui a écrit un curieux ouvrage sur Marsanne, affirme que, depuis cette époque, de nombreuses faveurs entretinrent la confiance et la dévotion à Notre-Dame de Fresnaud. Il en cite quelques-unes, obtenues dans des circonstances fort touchantes.

Tel est le type des légendes que l'on se raconte à Marsanne. M. Emile Loubet, quand il y vient, aime mieux sans doute entendre ces jolis récits, que l'histoire de ses pourparlers avec Arton,

GASTON MERY.

PORTRAIT GRAPHOLOGIQUE

DE M. E. LOUBET

La lettre ci-jointe est un document bien insuffisant. Le moins difficile des graphologues demande vingt lignes d'écriture. Cependant les caractéristiques ne manquent pas.

Nous ferons d'abord remarquer la signature. Le paraphe révèle essentiellement l'esprit de famille, la préoccupation cordiale limitée à la sphère spéciale et exclusive de l'entourage immédiat.

Ce paraphe est dit en « colimaçon » pour synthétiser, sans doute, par une image vulgarisante, le mouvement perpétuel de retrait du caractère qui l'emprunte pour enclore son nom.

Il n'y a pas d'ailleurs ici à faire entrer en scène l'égoïsme — le familial ne l'est jamais — et l'écriture de M. Loubet vient appuyer cette dernière assertion, car les crochets rentrants affligeant les majuscules des égoïstes ne s'y rencontrent nulle part. Le familial étend son « moi » jusqu'à des limites prévues, point au delà, mais dans ces limites, il est dépensier de lui-même.

Une autre caractéristique relevée dans la signature (L majuscule de Loubet) est l'extrême simplicité des habitudes. — La vanité est absente.

Or, voici deux caractéristiques qui semblent ne pas devoir servir de roues au char d'une fortune politique : esprit familial, simplicité de goûts et d'habitudes signalent beaucoup plus un père de famille qu'un « père du peuple ». Et, cependant, si la carrière politique de M. Loubet fut simple, elle a été constamment ascendante.

En poursuivant l'examen graphologique, nous avons le mot de l'énigme.

L'écriture couchée et descendante — double signe que j'ai déjà constaté sur d'autres autographes de la même main — est absolument caractéristique du sens de « l'aléa ». J'ai déjà relevé cette indication en bon nombre de tempéraments de « joueur ». Ce dernier terme me sert à désigner, non point la classe spéciale d'individus que tentent les formes habituelles du jeu, mais, génériquement, tous ceux qui admettent l'inconnu comme facteur dans une entreprise. M. Loubet est de ceux-là.

La sensibilité, chez lui, est imaginative et le flair est pratique — l'un mis au service de l'autre se combinent pour d'heureuses martingales.

Ajoutons un peu de défiance venant à l'appui du flair, et nous aurons mis le candidat en route vers la notoriété.

Autre caractéristique pouvant donner la clé de la haute fortune politique de cet homme que l'on aurait pu croire destiné à la tranquillité de la vie privée : voyez l'E d'Emile. — La première partie est très prépondérante sur la seconde, signe d'indépendance — les E majuscules dont la première partie est très courte sont révélateurs de servitude plate et intéressée; par contre, cette première partie de l'E majuscule notablement supérieure à la seconde indique une grande tendance à isoler sa volonté de celle des autres et le courage des responsabilités. Joint à la forme particulière affectée par l'M majuscule du commencement, ce signe nous présente « l'orgueil d'un

simple » le seul qui porte loin celui qui le cultive, car il lui fait rarement des ennemis.

L'opinion est tardive et la décision vive. Il en résulte que la pratique précède la théorie et que l'acte devance parfois la pensée. — Cette disposition a pour contrepoids un peu d'esprit diplomatique et l'art de pénétrer la pensée d'autrui en abritant la sienne.

SÉNAT — Paris, le 24 9bre 1891.

Monsieur

Dès que les tarifs de douane seront votés je verrai Monsieur le Ministre de la Guerre. Jusqu'ici je suis accablé de travail et ne peux prendre un moment.

Recevez l'assurance de mes sentiments dévoués.

Emile Loubet

L'esprit est indulgent, éclectique; le sens de la réticence est développé et sauve le jugement de l'absolu. L'intelligence est dotée de flair et de logique. — La santé est plutôt faible.

X...

Horoscope

DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE

Le jour de la naissance de M. E. Loubet (30 décembre 1838) le Soleil se trouvait au 9e degré du signe : le *Capricorne* (symbole d'élévation de position); et la Lune, âgée de quinze jours, évoluait dans le second « décan » du signe de *l'Ecrevisse* (improprement dénommé : *Cancer*), et en aspect d'opposition avec le Soleil.

« Les sujets qui naissent sous la pleine Lune, — dit Ptolémée — ont beaucoup plus de chances matérielles que ceux nés en nouvelle Lune, parce que la Lune pleine (*speculum astrologiæ*) est alors beaucoup plus apte à condenser et à refléter les autres planètes.

« Au point de vue moral, l'influence solaire représente la raison, la conscience; l'influx lunaire se rapporte plus spécialement à l'imagination et aux instincts. Chacun peut facilement remarquer que les enfants nés sous la Lune nouvelle sont plus graves, plus concentrés, plus timides et plus scrupuleux que ceux nés sous l'influence de Phœbé. Ces derniers seront toujours plus aptes à l'action, plus hardis, et moins timorés que les autres. »

« Ils ont conséquemment, beaucoup plus de chances de réussir en toutes leurs entreprises étant mieux armés pour les luttes de la vie. »

La planète dominante, sur l'horoscope de M. Loubet, est Saturne, qui, bien disposé (et il est ici en aspect sextile avec Jupiter), annonce toujours des chances heureuses (mais peu durables à cause de sa nature maléfique).

Jupiter — la planète des chances heureuses — est ici, avec le signe du Taureau, en XI[e] Maison solaire.

C'est toujours l'indice d'une haute élévation de position et d'une sorte de domination sur autrui (bien entendu, d'après le milieu social où vit le consultant).

Mercure — la planète de l'intelligence, du savoir-faire et du libre-arbitre, — trône, au zénith de cet horoscope, dans le signe igné du Bélier, et annonce que le sujet a beaucoup d'initiative et d'ambition.

Mars en IX[e] Maison, maléficie les voyages et rend le sujet plutôt... indifférent en matières religieuses.

Venus — la planète du bonheur parce qu'elle symbolyse l'amour, — est ici en XII[e] Maison avec le signe des Gémeaux. Cela indique... mais, chut! ne touchons pas à la vie privée des hommes politiques.

Cette année (la 61[e] du sujet) devrait, de par la révolution de la roue zodiacale, lui être très favorable.

Si, en décembre 1898, M. Loubet nous eût prié d'ériger son horoscope pour cette année, voici, *textuellement*, ce que nous lui aurions prédit.

***

Année 1898. — Janvier. — Réalisation superbe d'un projet en cours. Élévation certaine de position. Grosse satisfaction d'amour-propre.

(Nos aimables lecteurs voudront bien remarquer que ces présages sont annoncés pour *janvier* et non pour *février*. L'astrologie, science des futures contingences, est toujours *en avant* des faits, comme l'aiguille d'un baromètre qui peut annoncer une tempête alors que le ciel est encore tout à fait calme).

Février. — Inimitiés populaires. Amis qui deviendront ennemis. Périls nocturnes contre lesquels on sera protégé.

Mars. — Très mauvaise période. Gros orages. Terribles anxiétés d'esprit par suite d'un acte téméraire. Luttes populaires.

Mars dans le signe des Poissons en IX[e] Maison solaire, annonce toujours de terribles obstacles, plutôt fatals que provoqués volontairement. (Chacun sait que Mars est symbole de luttes ; quant aux Poissons, ils symbolisent aussi bien la mer que la marée populaire).

C'est donc sous ce signe — du 20 février au 21 mars — que le Président de la République aura à soutenir la plus grande tempête. (Heureusement pour lui que la IX[e] Maison est « Cadente », c'est-à-dire sans grande force). En Maisons cardinales, ce mauvais aspect planétaire produirait un naufrage certain.

Les trois mois qui suivent : *avril, mai* et *juin* lui seront plus favorables :

Avril, par une initiative heureuse,
Mai, par une réussite superbe,
Juin, par un heureux concours de sympathie.

Quant à Juillet, il sera tout à fait mauvais. Saturne, avec le signe du Cancer, menacera en même temps la santé et la position du plus haut magistrat de la République.

Nous ne voyons plus rien passé cette date !

Dr Ely Star.

Donnons cette lettre, à titre de curiosité :

Angers, le 19 février 1899.

Monsieur le Directeur,

Je prends la liberté de vous envoyer l'horoscope du nouveau Président de la République, d'après la méthode anagrammatique. Il n'est guère rassurant, comme on va le voir, pour M. Loubet.

Emile Loubet, né à Marsanne (Drôme) — ce qui donne après conversion :

Embêté, il mourra dans l'année.

Les trois lettres O. M. E. qui restent fournissent les trois mots latins suivants, qui complètent la prophétie :

Octavo Mense Emorietur.

M. Loubet semble être, en effet, sous l'influence du nombre 8. Il est né en 1838 et a été élu Président de la République un 18 février.

Cet horoscope me paraît s'accorder avec la prophétie de Mlle Couédon, relative au successeur de Félix Faure.

Je laisse aux lecteurs de l'*Echo* le soin d'approfondir la question.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes plus respectueux sentiments.

Lincon Hue.

LA MORT DE FÉLIX FAURE

ET LES PROPHÈTES

MADAME DE THÈBES

Voici ce qu'on lisait dans le *Gaulois* du 18 février.

Il y a quelques semaines, nous étions allé demander à Mme de Thèbes une petite consultation sur les événements considérables qui pourraient se produire dans le courant

de la nouvelle année et qui étaient susceptibles, en même temps, d'exercer une influence plus ou moins directe sur les destinées de notre pays.

L'éminente « occultiste » s'excusa, avec une grâce et une modestie charmantes, de ne pouvoir satisfaire entièrement notre curiosité, pour l'excellente raison que l'année astrale n'était pas encore commencée.

— Je ne suis pas une « prophétesse », s'écria-t-elle en souriant, je ne prophétise pas; mes prévisions sont basées d'après les calculs et les influences astrologiques. L'année astrale ne s'ouvre que le 21 mars, attendons cette date avant d'aborder le chapitre des révélations. Tout ce que je puis vous dire, c'est que l'année 1899 sera sous l'influence du soleil qui surexcite et fait fermenter les esprits.

Mais Mme de Thèbes ne nous cacha pas qu'un événement de grande importance, la mort subite d'un haut personnage, marquerait le commencement de l'année. A ce moment, nous considérâmes attentivement la physionomie de Mme de Thèbes. Nous eûmes l'impression nette que nous nous trouvions en présence d'une femme qui, en dehors des questions de science, était aussi une grande intuitive. Son visage s'éclairait, s'illuminait dans une flamme d'inspiration, à tel point que nous en étions troublés.

Intuition et calculs scientifiques, voilà les deux éléments, en apparence contradictoires, qui forment la base de son art divinatoire.

***

La fin subite de M. Félix Faure nous remit en mémoire l'étrange prévision de Mme de Thèbes. Et voilà pourquoi nous étions de nouveau hier, dans le salon de la célèbre chiromancienne.

— Votre « pronostic », madame, lui disons-nous, s'est réalisé; le personnage influent, dont vous m'aviez prédit la disparition soudaine, était M. Félix Faure! Qu'augurez-vous de cette perte?

— Cette mort, nous dit Mme de Thèbes, aura une grande répercussion dans le pays; elle sera le début d'une série d'événements violents, tragiques peut-être, qui vont se dérouler sous peu, mais qui, somme toute, ne seront pas défavorables à la vitalité et à la grandeur de la France. La disparition de M. Félix Fauce est évidemment une grande perte pour le pays, et je suis la première à y prendre une part sensible. Toutefois, je ne crains pas de déclarer que cette perte constituera un grand bien pour la France, en raison des conséquences politiques qui en résulteront à brève échéance. Voyez comme mes pressentiments étaient bien fondés. Je vais vous en donner un exemple probant.

Au début de l'année, je me trouvais en visite chez Mlle Jeannine Dumas. Dans la conversation, nous vînmes à parler du Président de la République. « Nous verrons, dis-je, de belles funérailles, cette année, ce seront celles de M. Félix Faure. »

J'avais été frappée, effectivement, de la physionomie du Président de la République, sur laquelle j'avais lu, analysé phrénologiquement et physiologiquement la marque, l'indice d'une mort subite.

Autre coïncidence : Hier soir, je dînais dans une maison. A table, on se mit à parler occultisme, prédictions. Quelqu'un me demanda quelques indications sur les sciences auxquelles je me suis adonnée avec ferveur.

« Cette année, répondis-je, sera fertile en événements politiques et surtout en morts retentissantes. »

Deux heures après nous parvenait la nouvelle de la fin rapide, foudroyante, de M. Félix Faure.

— Vous croyez, madame, qu'une autre disparition sensationnelle se produira cette année?

— Oui, la mort de M. Félix Faure sera bientôt suivie de celle d'un très haut personnage, dont je ne puis préciser le nom pour des motifs que vous comprendrez, mais qui occupe une très haute situation politique, quelque chose comme un trône.

Nous demandons à Mme de Thèbes si ses prévisions lui permettent de nous donner le nom du successeur de M. Félix Faure.

— Je crois à la fortune d'un homme jeune, d'une haute intelligence, d'un esprit clairvoyant et sage. Il s'appelle M. Deschanel. Quel dommage qu'il ne soit pas marié! Il serait sans doute le successeur de M. Félix Faure. C'est une « main » que je « suis » depuis 1892. A cette époque, j'eus le plaisir de connaître M. Deschanel dans le salon d'un de nos brillants romanciers. Je lui prédis une haute situation politique. L'étude des lignes de sa main, que je consultai ce jour-là, ne me laissa aucun doute à ce sujet. Je lui fis part, d'ailleurs, de mes découvertes chiromanciennes.

« Tout ce que vous souhaiterez, lui dis-je, au point de vue des honneurs, vous l'obtiendrez. Vous parviendrez où il vous plaira d'aller. »

Ceci me paraît d'autant plus vraisemblable que l'âge de quarante ans constitue un point culminant dans la main de M. Deschanel. Je le répète, il est regrettable qu'il ne soit pas marié. C'est l'obstacle qui s'oppose à son arrivée actuelle à la présidence de la République. Selon moi, il est deux hommes qui ont des chances sérieuses pour arriver au suprême pouvoir. L'un est M. Méline, l'autre M. Loubet. Mais je ne veux pas me lancer dans des « pronostics » politiques qui, somme toute, ne sont pas de mon domaine.

Seulement, laissez-moi vous déclarer que le successeur de M. Félix Faure mourra également de mort soudaine, pendant qu'il occupera la présidence de la République. Vous savez que « cabalistiquement » les choses marchent 3 par 3. Les deux derniers Présidents de la République étant morts d'une façon soudaine, le troisième est destiné à subir le même sort. Cela ne veut pas dire cependant que le successeur de M. Félix Faure n'arrivera pas au terme de son mandat présidentiel, car il peut être réélu pour une nouvelle période de sept années. Le point capital est qu'il mourra subitement pendant son séjour à l'Elysée.

***

— En définitive, disons-nous à Mme de Thèbes, vous n'augurez rien de joyeux pour l'année 1899.

— Non, elle sera marquée par des morts violentes et des assassinats retentissants. Ce sera l'année des événements orageux, des coups violents, des surprises tragiques, événements, je le répète encore, qui ne compromettront en rien l'avenir de la France. Ce sera plutôt le contraire.

SAINT-RÉAL.

MADEMOISELLE COUÉDON

Les prédictions suivantes de Mlle Couédon peuvent sans doute se rapporter à Félix Faure et à son successeur.

Echo du Merveilleux, 15 janvier 1897.

Je vois un homme haut placé
Dont la mort va dévoiler
Tout ce qui est arrivé.

Echo du Merveilleux, 1er août 1897.

On va comme succéder
A celui que vous voyez,
Mais ne fera que passer.
Alors une loi sera votée
Et vous serez terrifiés.

Echo du Merveilleux, 15 août 1897.

J'en vois un présider
Un autre va passer
Qui aura une volonté
Et une ténacité!...
... Un despotisme aisée...
Il ne fera que passer.

« A rapprocher, faisions-nous remarquer alors, d'une prédiction de l'année dernière pendant la récitation de laquelle Mlle Couédon traça du doigt dans l'air un W et un R, ce qui fit croire qu'il s'agissait de M. Waldeck-Rousseau. »

Vers la même époque, la voyante, à plusieurs reprises, annonça, comme pour confirmer cette hypothèse, que le nom du futur président se composerait de deux noms réunis.

L'événement a prouvé que, cette fois, Mlle Couédon s'était trompée.

Par contre, elle a vu juste dans une autre circonstance :

Dans le numéro du 1er novembre 1897, on relève, en effet, cette prédiction intéressante :

A cette question :

« Est-ce sous le septennat de Félix Faure qu'aura lieu l'élection du prochain pape?

La Voyante répondait :

Je vois plus éloigné
Cet homme va être ôté.

« Cet homme, ajoutait l'*Echo du Merveilleux*, c'est Félix Faure. Léon XIII ne doit donc mourir qu'après la disparition du Président. »

Cette prédiction, qui semblait invraisemblable au moment où elle fut formulée, étant donné l'âge du Pape, s'est réalisée, puisque Léon XIII vit encore et que Félix Faure est mort.

Quant à cette autre, elle concerne sans nul doute le successeur de Félix Faure :

Celui que je vois monter
Il ne va pas durer
Quand la France sera en danger
Ne pouvant la sauver
A bas il sera jeté!

LES PRÉDICTIONS DE L'OLD MOORES

Walker's Penny édition of Old Moore's Almanac for 1899-Loudon et Otley Walker J. Sons, Publishers.

Pour le mois de février :

Tous ceux qui admirent un des plus grands hommes d'Etat des temps modernes sont en deuil ; ses éminents (*magnificent*) services ne peuvent plus être utiles à son parti.

Pour le mois de mars :

En France, le peuple se révolte ouvertement contre la forme de gouvernement de son propre choix.

VANKY.

La *Libre Parole*, dans son numéro du 22 mars 1895, avait publié un horoscope de M. Félix Faure, signé Vanky. Il est curieux d'en reproduire quelques extraits.

Les dissentiments avec les proches et les alliés, à quelque titre que ce soit, sont à craindre.

Les maladies à redouter sont celles du système nerveux en général, de la moelle épinière, douleurs articulaires, maux d'estomac, etc. Les yeux sont également menacés de maladies ou de blessures par fer ou par feu.

Craindre les chutes...

Les femmes s'approchant du sujet ont à redouter des maux dont il peut être la cause indirecte.

Dans ses voyages ou déplacements, le sujet devra se défier, car de grands dangers le menacent, hors de chez lui plus particulièrement.

La mort pourrait être subite ou presque subite, sinon violente.

La mort pourrait être subite ou presque subite, sinon violente.

Vanky, on le voit, avait vu juste. L'événement a cruellement vérifié sa prédiction.

CHEZ Mme BOIVIN

Mme Boivin est une guérisseuse que connaissent bien les habitants des Ternes. Sa réputation, qui n'est point encore consacrée, a cependant franchi l'enceinte des fortifications, et nombre de personnes de Neuilly ou de Puteaux ont déjà pris le chemin de son appartement.

Un ami de l'*Echo* nous avait dit : « Allez donc la voir, je suis sûr qu'elle vous intéressera. » J'ai suivi ce conseil, et je ne le regrette certes pas.

Mme Boivin habite 23, rue Ruhmkorff, tout au fond des Ternes, près de la porte de Neuilly. Elle occupe là une partie de l'entresol d'une maison d'assez belle apparence et qui respire la bonne tenue. On m'introduit dans une manière de petit salon meublé bourgeoisement, mais non sans goût. Face à la cheminée, un piano avec lequel voisine un casier à musique surchargé de partitions. Parmi les tableaux accrochés aux murs, trois petites aquarelles ravissantes, que la vieillesse a malheureusement un peu éprouvées. Par la fenêtre on aperçoit la ligne monotone des fortifications sur-

montée, au second plan, par les toits des maisons de Neuilly.

Une porte s'ouvre. Voici Mme Boivin. C'est une grande et forte femme, à la physionomie placide, au visage agréable. Elle est vêtue d'un peignoir de couleur violette, large, flottant. Une aimable simplicité se dégage de toute sa personne.

Après les indispensables préliminaires de l'entrée en conversation, elle m'invite à passer dans la salle où l'attendent ses malades. C'est précisément un de ses jours de consultation. En deux mots, Mme Boivin m'explique qu'elle traite ses malades tous ensemble, dans la même séance. Elle se disposait à opérer lors de mon arrivée. Je ne pouvais donc mieux tomber.

Dès que j'ai poussé la porte indiquée par Mme Boivin, je ne puis réprimer un mouvement de surprise. Tout autour de la pièce, assez obscure, car elle ne prend jour, sur une étroite cour, que par une seule fenêtre, vingt personnes, pour le moins, sont alignées sur des chaises, le long du mur qu'elles garnissent entièrement. Je dois, pour trouver place, faire serrer encore le cercle. Enfin, après quelques difficultés, me voilà assis, et je puis jeter un coup d'œil sur la clientèle de Mme Boivin.

Je compte une quinzaine de femmes, qui, pour la plupart, font partie de la classe ouvrière; quelques-unes seulement semblent de condition un peu plus relevée. Les toilettes sont modestes : ce n'est pas là, tant s'en faut, une réunion mondaine. Les hommes sont en minorité, trois ou quatre, pas plus. L'un d'eux qui paraît âgé d'une vingtaine d'années, est mon voisin de gauche.

Deux petits garçons ont été amenés par leur mère, et, sur le tapis, deux petites filles de cinq à six ans, gentilles et pâlottes fleurs des faubourgs parisiens, sont assises aux pieds d'une jeune femme aux traits tirés, à l'aspect souffreteux.

La pièce est simple; quelques bouquets dans des vases en sont tout l'ornement.

On attend Mme Boivin qu'un visiteur retient dans l'antichambre. Le silence règne, un silence que personne ne songe à rompre, et que trouble seule, à intervalles réguliers, la toux rauque et opiniâtre d'une des malades.

Mme Boivin entre, et, sans un mot, se place au milieu de la chambre. Elle reste immobile. Visiblement, elle se recueille, elle prie. Cette méditation dure environ dix minutes. On perçoit chez beaucoup des assistants une sorte de détente, et, insensiblement, plusieurs femmes passent de la torpeur au sommeil, ainsi qu'en témoignent de caractéristiques ronflements.

Mme Boivin fait un mouvement, et, sans quitter sa place, regarde longuement l'une après l'autre chacune des personnes présentes. Le regard seul fait pressentir chez la guérisseuse une tension de volonté que le calme des traits, l'habituelle placidité du visage, le laisser-aller du corps ne permettraient pas de deviner.

Enfin, un léger frémissement parcourt l'assistance; on entend des petits bruits d'étoffes froissées, des chuchotements. Les ronflements cessent. On dirait, qu'on me pardonne cette expression qui rend assez exactement ma pensée, que la première partie de la pièce vient d'être jouée et qu'on en est à l'entr'acte.

Maintenant, Mme Boivin s'avance vers une des malades et s'enquiert de son état :

— Comment allez-vous? C'est vous qui aviez une bronchite?

— Non, madame, c'est une maladie d'estomac.

— Ah ! c'est juste.

Et se tournant vers moi, Mme Boivin ajoute :

— Je ne me rappelle jamais !

Rapidement, elle promène ses mains sur la tête, les bras, le corps tout entier de la malade. Celle-ci, de même que toutes les personnes assises dans la salle, a étalé sur ses genoux, dès le début de la séance, du linge : serviettes, mouchoirs, gilets de flanelle, sur lesquels Mme Boivin impose également les mains.

Puis elle recommence sur chacun des assistants la même opération, s'informant de la santé de tous, défendant de faire usage de médicaments, de quelque nature qu'ils soient. Le traitement, on le voit, est d'une grande simplicité; Mme Boivin le ponctue de quelques recommandations. Elle prescrit une hygiène rigoureuse, et conseille de manger avec modération.

A la question de Mme Boivin : « Comment cela va-t-il aujourd'hui? » la réponse de la grande majorité des malades a été : « Ça va mieux, madame. » Son inspection terminée, Mme Boivin revient au milieu de la salle et renouvelle ses recommandations relatives à l'hygiène. Et c'est fini, la séance est levée.

Pendant que les malades replient leur linge, qu'ils rangent dans des paniers, je me livre à une petite enquête.

Le jeune homme placé à ma gauche m'apprend qu'il était épileptique. Des crises fréquentes l'avaient obligé de cesser tout travail. Il a suivi assidûment pendant quelque temps les séances de Mme Boivin, auxquelles il n'assiste plus maintenant qu'une fois par quinzaine, et, depuis plusieurs mois, il a pu reprendre ses occupations sans avoir eu à souffrir de nouvelles crises.

Quant à ma voisine de droite, une femme encore jeune, aux cheveux soigneusement lissés et séparés par une raie, elle était affligée d'un rhumatisme gé-

néral, et l'énorme quantité de salicylate ordonnée par les médecins avait déterminé dans tout son organisme de graves perturbations. Elle n'est pas absolument guérie, mais m'affirme que son état s'est sensiblement amélioré depuis qu'elle a eu recours à Mme Boivin.

Une autre jeune femme, à l'accent anglais très prononcé, me raconte qu'elle a fait une chute terrible, ainsi qu'en témoignent, d'ailleurs, une large cicatrice au front et la boursouflure de son œil droit. Elle est aujourd'hui en bonne voie de guérison.

Un garçonnet d'une douzaine d'années m'intéresse particulièrement. Ayant eu, dans son jeune âge, des convulsions très fortes, et, par surcroît, une méningite, il est resté depuis cette époque, dans un état voisin de l'idiotisme. Non seulement son intelligence ne s'ouvrait pas, mais il était complètement muet. Les parents le firent voir à différents médecins, voire même à des célébrités. Les médecins, après l'avoir examiné, conclurent qu'il n'y avait rien à tenter et l'abandonnèrent. La grand'mère du petit, de qui je tiens ces détails, le conduisit alors chez Mme Boivin. Qu'on juge de la joie de la famille, quand elle s'aperçut que l'enfant semblait renaître à la vie, et qu'il pouvait articuler, assez mal à la vérité, mais pourtant de façon à peu près distincte, les mots qu'on lui apprenait. Depuis quelques mois, il va de mieux en mieux, et rien n'est plus curieux — ni plus navrant — que de suivre sur son visage l'éveil de l'intelligence si longtemps endormie.

La grand'mère du petit garçon me dit encore que sa fille, la propre mère de l'enfant, qui est dans le commerce et n'est jamais venue rue Rummkorff, a été guérie de maux de gorge, à différentes reprises, en s'entourant le cou de linges ainsi exposés sur les genoux au cours des séances, et soumis à l'imposition des mains de Mme Boivin.

Je n'en finirais pas s'il me fallait raconter tout ce que m'apprirent les malades. Ils sont unanimes à rendre hommage au pouvoir bienfaisant de Mme Boivin. Si celle-ci ne les a pas tous radicalement guéris, il est rare qu'elle ne les ait pas soulagés plus ou moins. Témoin une brave femme de Neuilly, une laveuse, je crois, qui est atteinte d'une bronchite irréductible; c'est elle qui, tout à l'heure, toussait si fort.

— Monsieur, me dit-elle avec ce savoureux accent du peuple impossible à rendre, figurez-vous que j'étais devenue chauve. Et comme je ne suis pas encore trop vieille, et que ça m'ennuyait, j'avais acheté une natte pour cacher mon genou (*sic*). Eh bien! vous me croirez si vous voulez, mais c'est la vérité : depuis que je viens chez Mme Boivin, mes cheveux ont repoussé! Comme vous pouvez le voir, je n'ai plus besoin de porter ma natte!

Quand les malades sont partis, je demande à Mme Boivin comment lui a été dévoilée cette précieuse faculté de guérir, et comment elle l'explique.

— Je suis assez embarrassée pour vous répondre, me dit-elle. Ayant souffert de la vie, j'ai eu, comme beaucoup de personnes, un élan vers la foi et la piété. J'ai fait, pour soulager mes semblables, quelques essais couronnés de succès. Mon pouvoir s'exerce, comment dirais-je, presque à mon insu. Quelles sont les influences qui me font agir? Je n'en sais rien. Il me semble qu'un fluide, que je ne puis définir autrement, émane de moi, voilà tout.

Mme Boivin pense que la diminution ou l'augmentation, le déséquilibre, en un mot, de ce « fluide » inhérent à tout être humain, est la cause initiale des maladies. Remarquons, en passant, que cette théorie qui n'est chez elle que de l'intuition, est partagée par plusieurs chercheurs, chez qui elle est le résultat d'observations, notamment par le commandant Tégrad. (Voir plus loin dans l'article *A travers les Revues*, la citation du *Spiritualisme moderne*.)

Que vaut cette théorie? Je répondrai comme Mme Boivin : Je n'en sais rien. Je crois seulement qu'une visite à la guérisseuse de la rue Rumkorff ne peut qu'intéresser les amateurs de « merveilleux ».

GASTON CROSNIER.

Reportages dans un fauteuil

*** *L'avenir prédit au duc d'Orléans.*

Ce n'est pas une actualité : le prince en question est le Régent. Un lecteur veut bien me signaler ce trait fort curieux de visions prophétiques dans le cristal, que je n'ai pas cité dans mes précédents articles. On ne peut tout citer; et, à vrai dire, je l'avais oublié. Il est rapporté par Saint-Simon, qui le tenait du Régent lui-même :

« Mais voici une chose qu'il me raconta dans le salon de Marly, dans un coin où nous causions tête à tête, un jour que, sur le point de son départ pour l'Italie, il arrivait de Paris, histoire dont la singularité, vérifiée par les événements, qui ne se pouvaient prévoir alors, m'engage à ne la pas omettre.

« Il était curieux de toutes sortes d'arts et de sciences, et, avec infiniment d'esprit, avait eu toute sa vie la faiblesse si commune à la cour des enfants

d'Henri II, que Catherine de Médicis avait entre autres maux apportée d'Italie. Il avait tant qu'il avait pu, cherché à voir le diable sans y avoir pu parvenir, à ce qu'il m'a souvent dit, et à voir des choses extraordinaires, et savoir l'avenir.

« La Sery avait une petite fille chez elle de huit ou neuf ans, qui y était née et n'en était jamais sortie, et qui avait l'ignorance et la simplicité de cet âge et de cette éducation. Entre autres fripons de curiosités cachées, dont M. le duc d'Orléans avait beaucoup vu en sa vie, on lui en produisit un qui prétendit faire voir dans un verre rempli d'eau tout ce qu'on voudrait savoir. Il demanda quelqu'un de jeune et d'innocent pour y regarder, et cette petite fille s'y trouva propre.

« Ils s'amusèrent donc à vouloir savoir ce qui se passait alors même dans des lieux éloignés, et la petite fille voyait, et rendait ce qu'elle voyait à mesure. Cet homme prononçait tout bas quelque chose sur ce verre rempli d'eau, et aussitôt on y regardait avec succès.

« Les duperies que M. le duc d'Orléans avait souvent essuyées, l'engagèrent à une épreuve qui pût le rassurer. Il ordonna tout bas à l'un de ses gens, à l'oreille, d'aller sur-le-champ à quatre pas de là, chez Mme de Nancré, de bien examiner ce qui y était, ce qui s'y faisait, et, sans perdre un moment ni parler à personne, de le lui venir dire à l'oreille.

« En un tour de main, la commission fut exécutée, sans que personne s'aperçût de ce que c'était, et la petite fille toujours dans la chambre. Dès que M. le duc d'Orléans fut instruit, il dit à la petite fille de regarder dans le verre qui était chez Mme de Nancré et ce qui s'y passait. Aussitôt elle leur raconta mot pour mot ce qu'y avait vu celui que M. le duc d'Orléans y avait envoyé, la description des visages, des figures, des vêtements des gens qui y étaient, leur situation dans la chambre, les gens qui jouaient à deux tables différentes, ceux qui regardaient, assis ou debout... Dans l'instant, M. le duc d'Orléans y envoya Nancré, qui rapporta avoir tout trouvé comme la petite fille l'avait dit.

« Il ne me parlait guère de ces choses-là parce que je prenais la liberté de lui en faire honte : Je pris celle de le pouiller à ce récit, et de lui dire ce que je crus le pouvoir détourner d'ajouter foi et de s'amuser à ces prestiges, dans un temps surtout où il devait avoir l'esprit occupé de tant de grandes choses.

« Ce n'est pas tout, me dit-il, et je ne vous ai conté cela que pour vous en venir au reste.

« Et tout de suite me conta qu'encouragé par l'exactitude de ce que la petite fille avait vu de la chambre de Mme de Nancré, il avait voulu voir quelque chose de plus important, ce qui se passerait à la mort du roi, mais sans en rechercher le temps, qui ne se pouvait voir dans ce verre.

« Il le demanda donc à la petite fille, qui n'avait jamais ouï parler de Versailles, ni vu personne que lui de la Cour. Elle regarda, et leur expliqua longuement ce qu'elle voyait. Elle fit avec justesse la description de la chambre du Roi à Versailles, et de l'ameublement qui s'y trouva en effet à sa mort; elle le dépeignit parfaitement dans son lit, et ce qui était debout auprès du lit ou dans la chambre, un petit enfant avec l'Ordre, tenu par Mme de Ventadour, sur laquelle elle s'écria parce qu'elle l'avait vue chez Mme de Sery; elle leur fit connaître Mme de Maintenon, la figure singulière de Fagon, Madame, Mme la duchesse d'Orléans, Mme la duchesse, Mme la princesse de Conti; elle s'écria sur M. le duc d'Orléans; en un mot elle leur fit connaître ce qu'elle voyait là de princes et de domestiques, seigneurs ou valets.

« Quand elle eut tout dit, M. le duc d'Orléans, surpris qu'elle ne leur eût point fait connaître Monseigneur, Mgr le duc de Bourgogne, Mme la duchesse de Bourgogne, ni M. le duc de Berry, lui demanda si elle ne voyait point des figures de telle ou telle façon ;elle répondit constamment que non, et répéta celles qu'elle voyait. C'est ce que M. le duc d'Orléans ne pouvait comprendre et dont il s'étonna fort avec moi, et en rechercha la raison.

« L'événement l'expliqua. On était alors en 1706 tous quatre étaient pleins de vie et de santé, et tous quatre étaient morts avant le Roi. Ce fut la même chose de M. le prince, de M. le duc et de M. le prince de Conti, qu'elle ne vit point, et vit les enfants des deux derniers, M. du Maine, les siens, et M. le comte de Toulouse. Mais jusqu'à l'événement, cela demeura dans l'obscurité.

« Cette curiosité achevée, M. le duc d'Orléans voulut savoir ce qu'il deviendrait. Alors ce ne fut plus dans le verre. L'homme qui était là lui offrit de le lui montrer comme peint sur la muraille de la chambre, pourvu qu'il n'eut point de peur de s'y voir, et au bout d'un quart d'heure de quelques simagrées devant eux tous, la figure de M. le duc d'Orléans dans sa grandeur naturelle parut tout à coup sur la muraille comme une peinture, avec une couronne fermée sur la tête.

« Elle n'était ni de France, ni d'Espagne, ni d'Angleterre, ni impériale, mais le duc d'Orléans, qui la considéra de tous ses yeux, ne put jamais la deviner. Il n'en avait jamais vu de semblable : elle n'avait que quatre cercles, et rien au sommet. Cette couronne lui tournait la tête.

« De l'obscurité précédente et de celle-ci, je pris occasion de lui remontrer la vanité de ces sortes de

curiosité, les justes tromperies du diable, que Dieu permet pour punir des curiosités qu'il défend, le néant et les ténèbres qui en résultent, au lieu de la lumière et de la satisfaction qu'on y recherche. Il était assurément alors bien éloigné d'être régent du royaume, et de l'imaginer : c'était peut-être ce que cette couronne singulière lui annonçait. Tout cela s'était passé à Paris, chez sa maîtresse, en présence de leur plus étroit intrinsèque, la veille du jour qu'il me le raconta, et je l'ai trouvé si extraordinaire que je lui ai donné place ici, non pour l'approuver mais pour le rendre. » (Saint-Simon, *Mémoires*, T. IV de l'éd. Hachette, p. 460 et suivantes.)

La désapprobation évidente de Saint-Simon qui était fort bon chrétien, aux péchés près d'orgueil et de colère, ne fait qu'augmenter la valeur de son témoignage sur cette prédiction curieuse, si parfaitement réalisée.

GEORGE MALET.

EXPLICATION DES RÊVES

Je suis arrivé, à Paris, le dimanche 27 novembre 1898, à 11 h. 1/2 du soir, chez des parents.

Mon voyage avait pour but de solliciter une fonction vacante et supérieure à la mienne, dans une grande administration de l'Etat.

Or, le lendemain, lundi 28 novembre, je me rendis, à partir du matin, chez divers personnages qui pouvaient m'aider pour l'obtention de cet emploi. Ils parurent bien intentionnés à mon égard.

Je rentrai chez mes parents et, vers 10 h. 1/4, on se sépara pour aller se coucher.

J'avais été très affairé toute la journée, mon cerveau était encore dans une grande activité, j'étais un peu fatigué et je ne pouvais m'endormir.

Enfin, très peu de temps avant ou après minuit, je ne puis préciser absolument, je perdis connaissance. Alors, une étoile très belle m'apparut, elle était grande et brillait avec beaucoup d'éclat, elle paraissait se trouver dans ma chambre tant elle était rapprochée. Derrière, dans un fond éloigné, il faisait nuit noire.

Je n'ai rien vu de plus, ni entendu prononcer aucune parole et je n'ai fait que regarder ces deux choses. L'apparition me parut durer quelques secondes. Je repris connaissance très peu de temps et je m'endormis ensuite. Le lendemain, cette vision était très nette dans mon esprit et elle me parut étrange, car je n'en avais jamais eu de semblable.

Il y avait une veilleuse dans ma chambre; est-ce elle qui s'est transformée en étoile pendant mon demi-sommeil, c'est peut-être possible.

Cette nuit-là, le ciel était couvert et il tombait de l'eau.

Si Mme de Mirbel trouve une explication quelconque à donner sur le songe, je lui serai reconnaissant de la fournir, ainsi qu'à vous, monsieur, si vous voulez bien accepter de l'insérer dans votre Echo *qui m'intéresse beaucoup chaque fois qu'il me parvient.*

T. R. A. C.

Explication. — L'étoile a, selon le cas, des significations bien différentes. Elle peut vous annoncer la réussite pleine et entière dans la démarche que vous étiez venu faire, ou bien l'élévation à une dignité, comme la décoration de la Légion d'honneur.

Mais l'étoile, vue dans la maison, est mauvaise, comme toutes les choses monstrueuses, et hors de proportions.

En général, une étoile dans la maison annonce de graves dangers, maladie ou mort pour les habitants et principalement pour le chef de famille.

Vers cinq heures du matin.

Je me trouvais chez mes parents avec mon fils. Nous étions tous les quatre dans la salle, ma mère était assise dans un coin, mon père debout devant elle, et mon fils, âgé de quatre ans et demi, entre eux.

Dans un autre coin de la salle se trouvait une petite guillotine avec le panier d'osier à droite, et la corbeille devant, le tout était bien blanc; un grand chandelier tout noir sans cierge était devant.

Je me trouvais dans la cuisine toute sanglotante, et, au moment où je me retournais pour voir mon fils, j'ai vu ma mère qui tenait la tête de l'enfant, et mon père qui le poussait dans la lunette; l'enfant tout pleurant faisait des efforts pour ne pas laisser engager sa tête; probablement qu'il comprenait le mal qu'on allait lui faire.

Je voulais aller le secourir, mais je ne pouvais bougée, et, comme étranglée, et, en soupirant fortement, je je me suis réveillée en pleurant; alors devant moi, en fixant le ciel, j'ai vu une belle étoile bien brillante.

Mme C.

Explication. — Si j'expliquais ce rêve selon mon sentiment personnel, je vous annoncerais que votre fils, c'est-à-dire vous, serez déshéritée par vos parents, rêver parents étant toujours signe de dispute et de fâcheries, et rêver guillotine annonçant toujours une diminution de bénéfice ou de fortune.

Mais si je consulte « Artémidorus » j'incline à à vous prédire plutôt un malheur par accident, de fâcheuses nouvelles, ou des revers inattendus.

Je crois pourtant qu'il n'y a pas lieu de s'inquiéter outre mesure de ce rêve, qui ressemble beaucoup à un cauchemar puisque vous éprouviez cette angoisse terrible de vouloir courir et d'être clouée sur place.

Règle générale, voir un enfant dans un cas extraordinaire et tout à fait invraisemblable à son âge est toujours mauvais.

Je me trouvais aux côtés d'une amie d'enfance, aimée comme une sœur, dans un jardin ou un bois aux arbres verts. Néanmoins devant nous existait un théâtre. Je ne distinguais ni la scène, ni les personnes qui nous entouraient, mais j'en savais très bien l'existence.

Je remarquais surtout la main droite de mon amie; elle était — contrairement à son habitude — chargée de bagues, entre autres une magnifique perle noire attirait les regards. Elle me donna alors une de ses bagues composée d'un très large anneau d'or allant un peu en s'amincissant. Le chaton — assez gros — était composé de petites roses, mais ces diamants étaient d'un bleu très pur et très clair, plus clair même que le saphir. J'ai mis cette bague au petit doigt de ma main droite, et me suis aperçu avoir à la main gauche un anneau d'or portant des signes gravés.

Suivant les dernières remarques que vous avez données dans l'Echo *de cette semaine. J'ajouterai les renseignements suivants :*

J'aime les bagues et n'en porte pas; âge, vingt-deux ans. Né le 24 décembre 1876. (Sous capricorne par conséquent.)

Sexe : Masculin.

Tempérament : tantôt lymphatique, tantôt dominé par les nerfs, assez rêveur.

Ce rêve a eu lieu ces jours-ci, le matin un peu avant le réveil.

REMEMBER.

Explication. — Votre rêve est très compliqué et il faudrait plus d'espace que je n'en ai dans cette revue, pour l'analyser avec succès. Je le résumerai ainsi : « Jardin ou bois vert et théâtre, sont indice de repos, de plaisirs, d'amusements. »

Votre amie est dans votre rêve parée, contre son habitude, de bagues et vous remarquez une perle noire?...

Les bagues annoncent « union, mariage, félicité... » que vient, à coup sûr, entraver ou gâter la perle noire, qui veut dire larmes et deuils.

La trahison est dans le cadeau d'une bague que vous fait votre amie, laquelle bague a des brillants dont les feux éblouissent, hypnotisent, mais auxquels il ne faut pas se laisser prendre... c'est, pour les hommes, ce que sont les miroirs pour les alouettes.

Vous mettez cette bague à votre main droite... que vous m'embarrassez par ce geste!... car il peut signifier qu'un mariage se prépare avec cette femme pour un ami à vous ou pour votre père! ou pour vous et dans ce cas je vous crie : Méfiez-vous!...

Et voilà que, pour accroître mon embarras, vous avez un anneau d'or au petit doigt de la main gauche!...

Seriez-vous hésitant entre deux amies?... Dans ce cas n'hésitez pas à préférer celle qui vous donnera l'anneau d'or, qui, étant placé à la main gauche, est d'après les Indiens, la bague qu'on ne quitte jamais, l'anneau d'or du mariage heureux.

Pour conclure, je crois que deux femmes seront mêlées à votre destinée et que vous avez à vous méfier de celle qui aura le plus d'apparence, qui jettera le plus de poudre aux yeux. Votre amie, l'amie d'enfance, appartient-elle au théâtre?...

(*A suivre.*) C. DE MIRBEL.

Souvenirs d'une Voyante

(*Suite.*)

PRÉSAGES

Appropriées à leur flore, à leurs mœurs, à leurs croyances, les pays ont aussi leurs légendes.

De même, chaque famille a des présages.

Dans celle-ci la mort s'annoncera par la brisure d'une glace. A cette autre, trois bougies allumées, dont l'une s'éteindra sans que personne ait soufflé desssus ou qu'un courant d'air se soit produit, seront le signe inéluctable d'un malheur.

Arsène Houssaye attachait à ce symbole une réelle importance. Aussi évitait-il avec soin l'allumage de trois bougies.

Napoléon Ier pâlissait lorsque, sur sa table, un couteau et une fourchette s'entrecroisaient, et je sais bon nombre d'incroyants qui n'entreprendraient rien un treize, ou, seulement, un vendredi.

Dans la famille de ma mère, depuis de longues générations, un rêve s'est transmis après lequel, toujours, la mort est survenue pour celui qui l'a eu :

Au bord d'une mer unie, d'un calme profond d'infini, une grève se déroule. Deux ombres, celles des ancêtres sans doute, la parcourent lentement. Elles se penchent l'une vers l'autre, et, soudain, dans le sable blanc, semblent creuser une tombe.

Aux approches de la grande Méconnue, ma famille paternelle est hantée. Les meubles crient, des chocs violents ébranlent les murs et je frémis encore, en me rappelant les phénomènes physiques qui précédèrent les morts simultanées de ma mère et de ma sœur.

Il serait trop long et, sans doute, puéril, de relater ici tout ce que j'ai recueilli sur les présages.

Néanmoins, il est quelques légendes que je crois curieux de rapporter.

Un de nos amis, M. de Lagarde, avocat en Cour d'appel, homme d'esprit un peu subversif, appartenait à une vieille et noble famille de la Nièvre, bien agissante et bien pensante.

Après avoir, lui-même, professé la foi la plus respectable quand elle est respectée, il était, peu à peu,

descendu à un néantisme absolu. Aussi, se moquait-il de ce qu'il appelait « nos folies », et les combattait-il de tout son pouvoir d'ami et d'érudit.

Un jour, pourtant, qu'il assistait à l'une de nos réunions que, par parenthèses, il troublait fort, cette question lui fut adressée au moyen de la typtologie.

— Ernest, veux-tu voir la petite vieille qui apparaît chez les tiens quand l'un d'eux va mourir?

Cette scène avait pour témoins, moi, médium, ma mère, ma sœur et la nourrice berrichonne dont j'ai conté l'histoire.

— Ah! dit M. de Lagarde un peu pâle, voici de la télépathie. L'une de vous a lu en moi. Je dois reconnaître, cependant, que je ne pensais pas du tout à la petite vieille du château de Nion.

C'était le nom de sa propriété héréditaire.

Pressé de questions, il raconta :

— Une de mes aïeules, au temps de Louis XI, bonne et pieuse dame entre toutes, professait, pour la Vierge, un culte particulier. Comme elle pratiquait le bien au nom de la Sainte Mère et empêchait souvent les mauvaises actions que son mari, ses fils ou ses parents étaient enclins et prompts à commettre, cette grande vertu obtint sa récompense et, une fois que la dame de Nion invoquait ardemment sa sainte protectrice, celle-ci lui apparut puis, en lui donnant sa bénédiction, lui assura *moultes* grâces qu'il lui plairait de demander.

« Qu'il vous plaise donc, pria la bonne châtelaine, « que j'apparaisse à mes proches et à leurs descen- « dants jusqu'à fin finale de la race, pour annoncer « leur mort prochaine et, par ainsi, les y préparer. »

La Vierge octroya ce pouvoir à la pieuse dame de Nion, qui, depuis ce temps, n'a pas manqué de revenir sur les pas de la Mort. Elle apparaît toujours en la salle délabrée d'une tour en ruines, la seule qui reste du vieux manoir de Nion, et en laquelle on n'entre que fortuitement.

— Et, demandâmes-nous, vos parents l'ont-ils vue?

— Ils l'ont cru. Le désir crée la réalité. Soyez assurées que la dame de Nion n'aura cure d'apparaître à un mécréant comme moi.

Les années se passèrent; nous fûmes disséminés aux hasards de la mort et de la vie.

Je retrouvai M. de Lagarde, alors fort malade d'une affection du foie.

A brûle-pourpoint, il me demanda :

— Vous occupez-vous toujours de vos petites *blagues?* Y croyez-vous encore?

— Je ne m'en occupe plus, lui dis-je. Pourtant, ma foi n'a pas changé.

Il resta rêveur et parla d'autre chose.

Au moment de me quitter, il m'arrêta :

— Savez-vous que j'ai vu la petite vieille?

— Racontez-moi cela m'écriai-je, intéressée comme on le pense.

— Oui, depuis la soirée où le *hasard?* a évoqué cette légende naïve de ma famille, je n'ai plus cessé d'y penser et ce doit être en raison de cette impression qu'il y a quelques semaines, forcé d'aller à Nion pour y faire étayer les ruines de la tour qui, définitivement, s'effondre, j'ai pénétré dans la salle des miracles.

Evidemment, comme je suis très faible depuis quelque temps, j'ai eu une hallucination. Mais voici ce que j'ai cru voir :

Il était presque nuit comme je traversais les restes du vestibule. Cependant, en pénétrant dans la salle basse, j'aperçus une vive clarté.

Dans la cheminée, d'immenses bûches flambaient, au feu desquelles se chauffait un fin lévrier de chasse.

A quelques pas, sur une chaise à dossier haut et sculpté en ogives, une femme se tenait assise, à demi voilée par d'épaisses dentelles. Elle ne fit pas un mouvement. Pourtant, ses voiles se dissipèrent, et j'entrevis un visage très ridé qui, peu à peu, se fondit, s'effaça, en même temps que les flammes et le lévrier blanc s'anéantissaient dans l'ombre.

Celle-là resta épaisse et je demeurai incapable de me mouvoir, fouillant le néant où sont nos sensations et nos rêves.

M. de Lagarde tentait de railler encore mais, quoi qu'il pût dire, il restait frappé.

Trois mois après il mourut.

CLAIRE VAUTIER

Reproduction interdite.)

L'APOCALYPSE

ET LE SECRET DE LA SALETTE

Monsieur Mery,

L'article de l'*Echo du Merveilleux,* intitulé l'*Epoque de l'Antechrist* m'engage à vous entretenir d'un travail que je viens de terminer, et dont je ne sais encore l'usage que j'en ferai.

Je l'intitule : *L'Apocalypse éclairé par la prophétie de Notre-Dame de la Salette.*

Pour n'en dire que ce qui peut intéresser nos lecteurs, je passe les cinq premiers chapitres dont Holzauzer a donné une explication fort satisfaisante.

Je propose pour le chapitre VI une interprétation qui se rapporterait à l'histoire de la France, en sa qualité de fille aînée de l'Eglise, choisie pour être le Peuple de Dieu, après la déchéance des juifs.

Remarquez que je dis : je propose, car, en pareille matière, il faut une grande prudence. Sous cette réserve, on peut voir dans le livre des sept sceaux une nouvelle ère ; et l'ouverture des quatre premiers sceaux nous montre pour chacun d'eux un cavalier symbolique.

Le premier, monté sur un cheval blanc, qui porte un arc, à qui on donna une couronne et qui partit en vainqueur pour continuer ses victoires ; ne serait-il pas Clovis, à qui fut donné à Tolbiac une couronne et le pouvoir de vaincre pour constituer ce royaume devenu la France?

Le second cavalier ne serait-il pas Charlemagne ? puisqu'il est dit qu'on lui donna une grande épée et le pouvoir de faire de grandes guerres. On sait que Charlemagne en effet fit cinquante-trois grandes guerres pour constituer la chrétienté.

Le troisième cavalier, porteur d'une balance pourrait, suivant le même ordre d'idées, figurer saint-Louis. le roi juste.

Le quatrième cavalier, qui se nommait la Mort et que l'Enfer suivait, représente vraisemblablement, moins une personnalité qu'une époque où le scepticisme et l'incrédulité commencent à dominer.

Lorsque fut ouvert le cinquième sceau, les âmes de ceux qui ont souffert la mort pour Dieu crient pour demander justice. Cela nous porte nécessairement aux persécutions religieuses de la révolution.

Ce qui confirmerait cette opinion, c'est qu'il fut répondu à leurs plaintes : qu'ils attendissent encore un peu de temps.

Or, ce temps dure encore de nos jours, puisque nous sommes toujours gouvernés depuis cent ans, en dépit d'accalmies apparentes, par les sectaires, et en conformité des principes sectaires.

Nous sommes donc toujours dans la période figurée par le cinquième sceau, période qui coïncide avec le cinquième âge, défini par Holzauzer.

Le sixième sceau est à la veille d'être ouvert, où doit éclater la colère divine ; et c'est ici que devient instructive la comparaison de la prophétie de Notre-Dame de la Salette avec l'Apocalypse.

APOCALYPSE	LA SALETTE
Je vis aussi que lorsqu'il eut ouvert le sixième sceau, il se fit tout d'un coup un grand tremblement de terre ; le soleil devint noir comme un sac de poil, la lune devint comme du sang... Et les rois de la terre, les princes, les officiers de guerre, les riches, les puissants et tous les hommes esclaves et libres, se cachèrent dans les cavernes et dans les rochers des montagnes.	Au premier coup de son épée foudroyante, les montagnes et la nature entière trembleront d'épouvante... Plusieurs grandes villes seront ébranlées et englouties par des tremblements de terre. On croira tout perdu, on ne verra qu'homicides, on n'entendra que bruit d'armes et que blasphèmes. Les justes souffriront beaucoup. Leurs prières, leurs pénitences et leurs larmes monteront jusqu'au ciel et tout le peuple de Dieu demandera miséricorde, et mon intercession

De cette similitude, il semble résulter que la prophétie de la Salette est venue pour fixer le point où nous en sommes du livre des sept sceaux et confirmer presque de point en point, ce qui doit se passer jusqu'à la fin du septième sceau, qui coïncide avec la fin du monde.

Après ce grand cataclysme, sur lequel nous aurons à revenir, Notre-Dame de la Salette annonce une période de vingt-cinq ans, caractérisée par le triomphe de l'Eglise ; laquelle semble indiquée par le chapitre VII de l'Apocalypse, et dure jusqu'à l'ouverture du septième sceau.

L'âge figuré par le septième sceau est caractérisé par une série de calamités qui sévissent au son de sept trompettes dont sept anges sonnent successivement.

Or, la prophétie de la Salette annonce les mêmes calamités. Elle nous montre entre autres, le règne de l'Antechrist que l'Apocalypse, dans son langage symbolique nomme « l'Etoile absinthe », qui empoisonne les sources et ceux qui ont bu aux sources empoisonnées. Elle nomme en outre Enoch et Elie afin qu'on reconnaisse en eux les deux témoins de Dieu dont parle le chapitre XI de l'Apocalypse.

On est donc fondé à croire que la Prophétie de la Salette est venue pour éclairer celle de l'Apocalypse ; à l'époque voulue, où il est utile qu'on la comprenne.

Il serait bien trop long, dans cette lettre, d'entrer dans les détails ; j'indique seulement les grandes lignes ; et, à ce titre, il est important de remarquer que tout ce qui suit, dans l'Apocalypse, du chapitre XII au chapitre XXI, est relatif à la grande lutte entre la femme et le dragon, auquel finalement elle écrasera la tête.

Ceci ressort des révélations de Marie d'Agréda, qui a expliqué clairement ces deux chapitres, comme se rapportant, le premier antérieurement, le second postérieurement, à la vie terrestre de la Vierge, d'où il faut conclure que les chapitres intermédiaires sont l'historique général de ses luttes contre l'esprit mauvais.

Le premier de ces chapitres intermédiaires nous présente une double allégorie fort obscure, mais qui devient parfaitement claire si l'on admet : 1° que la première bête, qui se fait adorer et fait adorer le dragon, est la franc-maçonnerie ; 2° que la seconde qui prend la figure de l'Agneau, mais parle comme le dragon, est le Protestantisme ; qui, effectivement, prétend être l'Eglise réformée et qui parle, comme le dragon, contre l'Eglise.

Au moyen de cette interprétation, les dix-huit versets de ce chapitre s'expliquent puisqu'ils définissent la politique et les agissements de l'une et l'autre secte, dans la lutte qui se poursuit à travers les âges sans les distinguer entre eux, jusqu'au grand événement indiqué au verset 8 du chapitre XIV, où il est dit : « Babylone est tombée ; elle est tombée, cette grande « ville qui a fait boire à toutes les nations du vin de « sa prostitution qui a irrité Dieu. »

Ce n'est pas de la Babylone antique qu'il est question ici, mais de Paris ; car nous lisons dans la prophétie de la Salette : Paris sera brûlé, et cette parole fait suite à celles que j'ai déjà citées plus haut : « les Mon- « tagnes et la nature entière trembleront d'épou- « vante. »

Cet événement terrible, sur lequel l'Apocalypse reviendra, se trouve annoncé non seulement par Notre-Dame de la Salette, mais aussi par la plupart

des prophéties qui font l'objet de la brochure du baron de Novaye, que vous connaissiez bien, parmi lesquelles il faut citer celles de saint Remy, de saint-Césaire, d'Orval, de Catherine Emerick, du Père Caliste, du Père Nectou, de Maria Taïgi, de Marianne Galtier, de Marianne des Ursulines de Blois, de la religieuse trappistine, de la religieuse de Belley, de l'abbé Matay, de l'abbé Souffrand, etc.

Et leur concordance sur le grand cataclysme où Paris doit disparaître est remarquable.

Et leur concordance est aussi grande en ce qui concerne l'annonce d'un grand monarque qui, régnant sur la France, devra, d'accord avec un grand pape, faucher toutes les hérésies de l'Islam.

Ces prophéties confirment en cela, l'interprétation donnée par Holzauzer il y a deux cent cinquante ans environ, des versets 14 et 15 du même chapitre et des suivants.

Puis, comme pour permettre aux chercheurs de reconnaître dans leur ordre, les événements sur lesquels l'Apocalypse revient, le chapitre XVI reprend la série des calamités annoncées déjà par sept anges sonnant de sept trompettes ; mais cette fois, ce sont sept anges qui versent sept coupes tour à tour sur la terre. Mais en comparant chaque trompette à chaque coupe dans leur ordre, on reconnaît facilement dans l'ensemble, leur identité respective et leur similitude avec les calamités prédites à la Salette, ne fait que s'accentuer davantage.

C'est en effet le temps de l'Antechrist et de ses faux prophètes, qui feront des prodiges.

C'est le temps des conquêtes de l'Antechrist qui établira son siège à Rome.

C'est le temps des famines et des guerres, des pestes et des pluies d'animaux ; et des effrayants tremblements de terre ; tous événements prédits également par la Salette et par l'Apocalypse.

Au chapitre XVII, un nouveau retour est fait sur le passé, marqué par le fait du discours d'un des anges, qui a frappé la terre antérieurement, et qui s'étend longuement sur la condamnation, la chute et la destruction complète de Babylone ainsi que sur ses conséquences, et ce jusqu'à la fin du chapitre XVIII au cours duquel il est dit aux justes : « Sortez de Babylone, mon peuple, de peur que vous ne soyez enveloppé dans ses plaies. » Or, semblable protection est promise par les diverses prophéties déjà citées, aux justes de Paris. Et Notre-Dame de la Salette aussi a dit Dieu aura soin des siens.

On croit, en somme, que la destruction de cette deuxième Babylone par le feu occupe dans l'Apocalypse une place considérable. Ce doit être un châtiment exemplaire, et l'on s'explique comme quoi les hommes en reçoivent l'avertissement par différentes voix surtout à son approche.

Le chapitre XIX, continuant les événements qui font suite, est en grande partie consacré aux actes du grand monarque, marqué du sceau de Dieu, sur son vêtement, et à la cuisse; qui gouvernera, suivant une expression commune à l'Apocalypse et à Notre-Dame de la Salette, avec une vierge de fer et qui détruira l'empire turc, événement prédit par bon nombre des prophéties déjà nommées.

Enfin le chapitre XX marque le triomphe de l'Eglise période pendant laquelle Satan est enchaîné ; rappelle ensuite en quelques mots les événements du septième âge et le règne de l'Antechrist, puis termine en nous montrant la chute de l'Antechrist, conforme en tout, à ce qui est dit par Notre-Dame de la Salette puis le jugement dernier.

La signification du XXIe chapitre est expliquée, presque mot pour mot, par Marie d'Agréda qui dévoile que la Vierge est cette Jérusalem céleste dont les portes sont ouvertes à tous les hommes de bonne volonté, et qui est pour eux un refuge assuré.

Enfin le vingt-deuxième et dernier chapitre couronne la grande prophétie de l'Apocalypse par des enseignements d'une élévation remarquable. Il est permis d'y découvrir, entre autres, le signe qui permettra aux hommes de reconnaître les faux prophètes.

Et, dans ces versets de sens rompu en apparence, on peut, sans trop d'effort, en se pénétrant de l'esprit de tout ce qui précède, relier l'enchaînement de la pensée et les enseignements les plus sublimes.

Tel est, Monsieur, le résumé des impressions qui résultent pour moi de la confrontation des prophéties entre elles. Cette méthode de recherches peut conduire à des résultats encore plus explicites ou plus complets et c'est là une indication que j'ai pensé devoir intéresser vos lecteurs.

Agréez, Monsieur, l'expression de mes sentiments très distingués,

H. L.

Mme A. de Thèbes, encore souffrante de sa terrible crise de rhumatismes, n'a pu nous adresser à temps son article sur la chiromancie. Nous le publierons dans le prochain numéro, avec les intéressantes figures qui l'accompagnent.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

44. — *Quel abonné de cette revue nous donnera des renseignements sur les prophéties faites par Berguille depuis 1881?*

G.

45. — *Quel abonné pourrait nous donner des prophéties authentiques, mais inédites, que Marie-Julie aurait pu faire depuis 1884?*

G.

46. —*Pourrait-on me donner quelques renseignements sur Madeleine Foizat et me dire où sont éditées ses prophéties.*

PIERRE DE MAIGREMONT.

47. — *Parlez-nous donc de la fée Mélusine?*

ANANKÉ.

RÉPONSES

26. — *Qui peut citer, dans cette revue, un lieu hanté à époques fixes ou toutes les nuits?*

S.

Un lieu hanté à époques fixes ou toutes les nuits, je ne sais s'il en existe. Mais peut-être serait-ce tout de même répondre à la question de S... que de vous signaler certaine grotte située sur le chemin de Baleurguère à la forêt de Saint-Pé, et portant, suivant les narrateurs, divers noms: Grotte du Diable, du Loup, du Chien, de la Chèvre.

Les légendes les plus fantastiques circulent sur cette trouée de la montagne.

Il en sort des bruits étranges, dont l'origine n'est pas bien établie.

On dit que cette grotte serait comme un soupirail de l'Enfer, que les hurlements des démons, des damnés s'y font entendre depuis que l'apparition de la Vierge Immaculée les a chassés, prétend-on, des rochers de Massabielle, où Lucifer avait un autel et recevait les hommages des humains.

On dit même qu'un Anglais, aussi curieux que sceptique, s'est aventuré dans cette grotte et qu'il n'en est jamais ressorti.

Enfin, que ne dit-on pas dans le pays!

Il y a un an environ, ai-je appris à Lourdes, un jeune dominicain fut aussi courageux et hardi, mais, plus avisé que l'Anglais, il prit certaines précautions.

Accompagné de quelques amis, il se fit solidement attacher une bonne et solide corde autour du corps pour être tenue à distance, afin d'éviter une chute dans quelques crevasses ou bas-fonds invisibles, et, s'étant fait fixer une forte lanterne sur la poitrine, il pénétra dans l'antre redoutable, accompagné de son escorte dont le courage égalait l'émotion.

Il suivit un long corridor hérissé de difficultés et très avant sous la montagne; les explorateurs arrivèrent, sans trop d'encombre, aux bords d'un lac dont la profondeur paraît considérable, car, selon leur récit, des pierres jetées dans l'eau mettent un temps considérable à en toucher le fond, et c'est alors (chose nouvelle à contrôler) que l'on perçoit des hurlements horribles et tels qu'ils font venir la chair de poule et causent une fort pénible impression.

Armé de tous ces détails plus ou moins fantastiques, notre ami s'adjoignit deux personnes du pays, dont une dame d'âge et d'expérience respectables.

Après s'être quelque peu égarée dans de difficiles chemins sur la montagne, la petite troupe arriva sur la route de Baleurguère à Saint-Pé, qu'il eût été plus simple de suivre pour arriver facilement au-dessous de la mystérieuse ouverture placée à peu près à mi-côte, et presque à pic au-dessus du chemin.

Il fallait se résigner à une ascension qui, sans être dangereuse, exige une agilité et une force peu ordinaires; les mains, les genoux sont continuellement en jeu pour grimper de roc en roc, s'accrochant à des rampes glissantes presque à pic, dans des végétations où les épines ne sont pas rares.

Seul notre ami tenta cette escalade et allait courageusement pénétrer dans la grotte, lorsque la dame respectable, restée sur la route, lui cria de prendre au préalable son chapelet, et de dire un *Ave* avant de tenter l'anxieuse entreprise.

Ainsi fit-il en pénétrant de quelques pas dans l'ouverture, mais, ô surprise, l'*Ave* récité à haute voix, une espèce de hurlement lui répondit et notre téméraire se le tint pour d t. Il n'osa pénétrer plus avant.

Il attendra, nous dit-il, encore très émotionné de la coïncidence de ce bruit étrange, que des chemins projetés et quelques travaux de facilité soient faits, pour aborder et pénétrer avec plus de sécurité dans cette grotte, qui commence à exciter l'attention des étrangers.

Nous devons donc nous attendre, l'année prochaine, à voir lever le mystère qui entoure cette excavation de la montagne, et à connaître l'origine naturelle des bruits si émotionnants, auteurs des légendes répandues parmi les populations de ces contrées.

Les magnificences de la nature attendent peut-être les visiteurs, et si, comme on le croit à Lourdes, cette grotte, dont les dimensions intérieures sont actuellement inconnues, sert de refuge à une légion d'êtres infernaux, une bataille en règle sera nécessaire pour les faire déguerpir à nouveau en d'autres cachettes inconnues de ces terribles humains. Avis aux amateurs de violentes émotions.

Souhaitons toutefois qu'ils ne viennent pas grossir les phalanges de leurs camarades de malheur, qui, depuis 1864, tournent à l'envers les cervelles de la capitale.

PIERRE DE LA CHEVALETTE.

2. — *Par quels signes extérieurs peut-on reconnaître un médium?*

A. DE C.

Il est bien difficile de répondre brièvement à cette question, car il y a médium et médium comme il y a fagot et fagot. Si l'on s'en tient à la signification étymologique, un médium serait l'être qui peut servir d'intermédiaire entre les hommes et les puissances de l'au-delà. Mais il y a des médiums écrivains, des médiums à incarnations, des médiums à matérialisations, des médiums à effets physiques sans contact, etc. Chacun de ces médiums a ses caractères propres, mais il est impossible de les distinguer à des signes extérieurs. Il y a des hommes qui ont l'odorat, l'ouïe ou la vue plus développés que d'autres: rien ne les différencie, en apparence. Il en est de même des médiums.

Certaines personnes naissent avec des dispositions extraordinaires pour le dessin. Elles dessinent comme des maîtres, sans avoir jamais reçu de leçons. C'est un hasard qui, un beau matin, leur a révélé le don. Les médiums sont comme ces artistes de naissance. Ils s'aperçoivent un beau matin, par un phénomène en général produit à leur insu, de la faculté dont ils jouissent.

On peut dire cependant ceci: c'est que, comme le don dont sont favorisés certains artistes, la médiumnité se développe par l'usage.

Il y a pourtant des exceptions : certains êtres, après avoir été d'excellents médiums, cessent soudain de l'être.

En résumé, il n'y a pas de loi fixe; du moins, on n'a pas encore découvert celle qui préside à la formation et au développement de la médiumnité. J'incline toutefois à croire qu'avant peu, grâce aux expériences de tant de savants, on saura à quoi s'en tenir sur ce que sont, en réalité, les médiums, et, partant, sur la façon de les reconnaître ou de les produire artificiellement.

TOUCHATOUT.

ÇA ET LA

L'artiste fantôme. — Un fait bien curieux s'est passé dernièrement chez un de nos confrères (il nous permettra, croyons-nous, de le nommer), M. Paul Christian, fils de l'auteur réputé de l'*Histoire de la Magie* et de *l'Homme rouge*, écrivain lui-même et compétent en matière d'expérimentation occulte. C'est le *Progrès Spirite* qui le raconte :

M. Paul Christian avait réuni, dans sa petite maison d'Auteuil, quelques amis intimes. On parlait d'une récente séance donnée par Eusapia Paladino, et dont l'*Écho* a

entretenu ses lecteurs. Tout à coup, un vif émoi se manifeste chez les assistants.

« Mlle X..., une artiste lyrique, la seule femme admise jusqu'à présent à ces causeries, soudain a quitté son siège. Traversant la pièce sans reconnaître personne, elle indique maintenant d'un geste nerveux, impératif, une feuille de papier blanc étalée sur une table.

« Curieusement, on se groupe, on entoure la table. Chacun, sur la feuille immaculée, cherche à déchiffrer l'énigme posée par le geste persistant de l'aimable artiste. Mais rien, que du blanc, en dépit des efforts visuels ou cérébraux pour apercevoir quelque chose.

« Quelques minutes s'écoulent.

« — Je vois des lignes bleues qui s'entremêlent... C'est comme le dessin d'une tête avec le commencement d'un bras, dit un assistant.

« — Je vois aussi, mais seulement le bras, et les lignes en sont jaunes! assure un autre.

« Stupéfaction de ceux qui ne voient rien, y compris notre confrère qui, au même instant, sent la main de Mlle X... lui étreindre assez fortement l'épaule. A ce contact, les lignes fantômatiques dont on vient de parler deviennent visibles pour lui et forment un dessin plus complet.

« Saisissant un crayon noir, il s'empresse de suivre, en le retraçant, le fantastique reflet qui va s'atténuant à mesure que Mlle X... desserre son étreinte.

« Un cri étouffé. Chacun se précipite : la collaboratrice inconsciente de ce singulier travail allait s'abattre sur le parquet.

« Le phénomène a cessé. Le mystérieux canevas a disparu, mais il reste sur le papier le tracé au crayon noir. »

Le fait est d'autant plus curieux que Mlle X... est tout à fait ignorante en matière d'expérimentation psychique, et que M. Paul Christian proteste contre une participation médianimique possible de sa part.

Il faut attendre, pour conclure, le résultat d'une prochaine épreuve qui doit être tentée dans des conditions toutes spéciales.

*
* *

La jambe trop longue. — Les Anglais se divertissent fort, en ce moment, d'une bien étonnante histoire racontée par le *Truth*.

Un gentleman, à la suite d'un accident, resta avec une jambe plus courte que l'autre. Il consulta toutes sortes de célébrités médicales pour rendre à ces membres utiles leur symétrie naturelle. Mais les médecins y perdirent leurs remèdes et leurs instruments. En désespoir de cause, il alla s'adresser à une espèce de « rebouteuse », qu'on annonçait comme opérant des cures merveilleuses. Elle commença un traitement qu'elle assura souverain, et, obligée de partir pour le continent, elle affirma à son malade qu'elle agirait de loin sur lui.

La jambe trop courte commença, en effet, à grandir. Elle grandit, grandit jusqu'à rattraper l'autre. Malheureusement, elle ne s'en tint pas là; elle continua à grandir, au grand effroi de son propriétaire, qui fit des recherches dans toutes les directions pour retrouver sa « rebouteuse », dont il ne savait pas l'adresse. Le pis est que, enquêtes et annonces dans les journaux furent sans résultat, et, aujourd'hui, le pauvre gentleman contemple piteusement sa jambe, de trois pouces plus longue que l'autre, et qui grandit, grandit toujours.

*
* *

Transmission de pensée. — A une séance privée donnée par Ninoff, le liseur de pensées, chez Mme N..., un médecin a fait les expériences suivantes :

Il avait préparé chez lui un petit paquet composé ainsi : deux cartes, à des noms différents, ayant été placées dans une enveloppe jaune, celle-ci, cachetée, avait été mise dans une enveloppe bleue; puis l'enveloppe bleue dans une seconde enveloppe jaune et ainsi de suite; la dernière enveloppe, qui en contenait cinq, fut placée par le docteur dans une de ses poches. Au moment de l'expérience, et sur les indications de Ninoff, dont les yeux étaient hermétiquement bandés, le docteur, se plaçant près de lui, pensa fortement à ce qu'il voulait que fît l'expérimentateur. Et c'était ceci : Ninoff devait décacheter successivement les enveloppes et prendre l'une des cartes que le docteur déterminait également dans sa pensée. A peine Ninoff et le docteur — qui ne s'étaient jamais vus — eurent-ils commencé l'expérience, que le premier, ouvrant fiévreusement tous les paquets, présentait à l'assistant la carte indiquée mentalement, énonçant de plus l'initiale des noms qui s'y trouvaient gravés.

Pour l'autre expérience, on réunit dans une enveloppe quatre à cinq cheveux pris aux personnes présentes. A peine entré dans la pièce, Ninoff se dirigeait sans hésitation vers l'endroit où le papier avait été caché; puis, allant vers les assistants auxquels appartenait chaque cheveu, il indiquait immédiatement — et avec exactitude — la couleur et la nature de celui-ci.

*
* *

La cécité par idée fixe. — On amenait dernièrement au docteur Janet une jeune fille qui présentait, entre autres symptômes névropathiques, une cécité complète de l'œil gauche. Quand on la questionnait à ce sujet, elle répondait que l'infirmité était congénitale. Elle se trompait. C'était une cécité par idée fixe inconsciente. Le docteur Janet l'hypnotisa, et, par la méthode aujourd'hui bien connue, la transporta, en rêve, à l'âge de cinq ans; à ce moment, elle y voit très bien des deux yeux. Comment donc s'est installée, postérieurement, l'idée fixe de cécité?

Pour résoudre la question, le docteur Janet, pendant le somnambulisme, fait jouer à la malade les scènes principales de son enfance, et il constate alors que la cécité commence à un certain moment, à propos d'un incident futile. On l'avait forcée, malgré ses cris, à coucher avec un enfant de son âge qui avait de la gourme sur tout le côté gauche de la face. Quelque temps après, elle eut des plaques de gourme qui siégeaient à la même place, et, à partir de cette époque, elle devint anesthésique de la face du côté gauche et aveugle de l'œil gauche. Le docteur Janet, pour essayer de la guérir, la ramène, par suggestion, avec l'enfant dont elle a horreur; il lui fait croire que l'enfant est très gentil et n'a pas la gourme; elle n'en est qu'à demi convaincue. Après deux répétitions de la scène, le médecin obtient gain de cause, et elle caresse sans crainte l'enfant imaginaire. La sensibilité du côté gauche réapparaît sans difficulté, et quand la jeune fille se réveille, elle voit clair de l'œil gauche.

*
* *

Magnétisme à distance. — M. A. Erny a raconté les faits suivants : « Vers 1880, un certain M. L..., puissant magnétiseur, qui n'aimait pas l'abbé K..., un des curés de la ville de R..., dit à M. B... : « Venez avec moi; pendant « que l'abbé dira la messe, je vais lui jouer des tours. » En effet, pendant la messe, sur un signe de L..., les cierges s'éteignirent; trois fois on les ralluma inutilement. M. L... dit à M. B... : « Je ferai tomber le desservant. » Aussitôt après, l'enfant de chœur, qui portait le livre, tomba par terre. Quand le prêtre voulut dire certaines parties de la messe, il ne faisait que tourner les pages et ne pouvait trouver le texte qu'il cherchait. Après la messe, l'abbé était rouge de colère et semblait chercher dans l'assistance qui avait été cause de ces effets; il avait la figure toute bouleversée. »

M. Erny écarte toute autre hypothèse, pour expliquer ces effets, que celle d'une grande force magnétique, dou-

blée sur le prêtre par une action puissante de suggestion mentale, d'autant plus qu'il a pu souvent en constater les effets sur lui-même. « Il existe, dit-il, en France, un magnétiseur qui, d'une ville assez éloignée de Paris, peut me soulager à distance par l'action de son fluide. Quand ce soulagement a lieu, il est presque toujours subit ou immédiat, et, dans ce cas, je note l'heure et le jour où j'ai ressenti l'effet. Quelques jours après, quand il a eu le temps de m'écrire, je reçois une lettre du magnétiseur m'indiquant à quel moment il a exercé son action, et c'est à l'instant même que j'ai noté. »

***

Le nombre 13. — D'un journal anglais :

« La vieille superstition à l'endroit du nombre fatal 13, a fait à Londres une victime, et ce, d'une singulière façon. Plusieurs officiers se trouvaient à leur mess et déjeunaient. Vers la fin du repas, deux des convives quittèrent la table et sortirent. Au dessert, l'un des plus anciens officiers (major commandant) des dragons se leva, en disant : « Mes « camarades n'ont sans doute pas remarqué que nous « sommes à présent assis treize autour de cette table. Afin « que la pensée de ce fameux nombre fatal ne puisse enlever l'appétit à personne d'entre nous, et pour qu'il « n'amène un nouveau malheur, je me lève ; ce serait dommage pour vous, qui êtes jeunes, de vous lever, car celui « qui, parmi nous treize, se lève le premier, doit « mordre « la poussière » dans le courant de l'année. J'ai donc à « présent attiré le mal sur ma tête, et mes chers camarades peuvent être tranquilles. » Le déjeuner continua dans l'accord le plus parfait, assaisonné de gaieté jusqu'au dessert, où il fut porté de vifs toasts à la santé du soldat généreux.

Comme le major regagnait son domicile, son cheval eut peur et se cabra, et comme il ne se tenait pas très bien en selle, il fut projeté violemment sur la route, où sa tête heurta contre une pierre. Quelques minutes après, il ne restait plus qu'un cadavre. »

G. C.

Histoire de Louis Gaufridy

PRÊTRE BRULÉ COMME SORCIER, PAR ARRÊT DU PARLEMENT DE PROVENCE

J'ai lu dans un historien de Gaufridy, que parmi les Démons qu'il avait envoyés à la demoiselle de Mandals, il y en eut un qui parla d'or, afin d'user de cette expression marotique ; il s'appelait *Verrine* ; il prêchait à merveille, on ne l'aurait jamais pris pour un Diable. Il raconte l'histoire de plusieurs sorciers qui, sous une forme invisible, se rendaient dans le couvent des Ursules pour visiter la demoiselle de Mandols. Il parle d'une gentille sorcière qui, étant enfermée dans une chambre où elle voltigeait dans l'air sans qu'on la vît, n'osant sortir par la cheminée parce qu'on y faisait jouer des épées, fut atteinte au côté gauche près du cœur, par un Suisse qui donnait des coups perdus d'une hallebarde, après quoi on ouvrit la porte. Un religieux, à qui la demoiselle de Mandols apprit cet accident, demandant pourquoi le Diable n'avait pas fait une ouverture à la maison pour faire sortir cette sorcière ; la demoiselle de Mandols, initiée aux mystères, répondit que le Diable avait le pouvoir de la faire sortir par un trou où un chat pouvait à peine passer, mais qu'il ne pouvait faire aucune ouverture sans le consentement du maître du logis. Le bon historien qui nous apprend cela, s'écrie : « Ce sont des choses bien admirables, mais néanmoins bien véritables. » Il est vrai que nous n'avons pas d'autre garant que cet historien ; mais il y a des gens qui, sans examen, la croiront de la meilleure foi du monde : il faut achever ce petit trait d'histoire.

On entendit le soir du même jour une voix mourante et plaintive, on jugeait qu'elle était sur la cime d'une montagne voisine. On alla consulter la demoiselle de Mandols qui, mettant la tête à la fenêtre : « Ne voyez-vous pas, dit-elle, une fille, qui est celle qui a été blessée ce matin, Gaufridy la tient sur ses genoux, elle expire, il la console du mieux qu'il peut. » Jugez quelle consolation il pouvait lui donner ! La demoiselle de Mandols avait seule le privilège de voir ce spectacle. Mais sur les neuf heures du soir les Diables voulurent que les religieuses vissent la cérémonie de la pompe funèbre. Elles virent paraître en l'air quantité de flambeaux, dont la lumière rendait la nuit aussi claire que le jour. Un superbe convoi marchait gravement.

Là d'un enterrement la funèbre ordonnance,
D'un pas grave et lent vers les enfers s'avance.

On sut que le corps de cette sorcière, après une longue promenade dans les airs, avoir été jeté dans la mer, et que la défunte était une aimable personne qui méritait un autre sort que celui d'être aimée du Diable ; qu'elle était fille d'un gentilhomme nommé Coran, qui demeurait à Paris auprès du Carrousel du Louvre. On ne peut rien de mieux circonstancié. Peut-on après cela soupçonner cette histoire de fausseté ?

Si je m'étais voulu servir des ornements que cet historien me prêtait, j'aurais dit que dans le temps que Gaufridy était en prison on entendait hurler toutes les nuits à la cime de la tour de la prison un gros chat-huant, dont la voix effroyable glaçait tous les cœurs.

Rien ne prouve mieux que le Diable est un traître, par sa lugubre musique ; n'apprenait-il pas que celui à l'honneur de qui elle se faisait, était un franc sorcier ? Gaufridy, grâce à Lucifer, n'était-il pas convaincu avant que d'être jugé ?

Dans les motifs de l'opinion d'une partie des juges du Parlement de Provence sur une affaire célèbre et récente, motifs qu'ils ont envoyés à M. le Chan-

celier, « ils disent que les lois si sévères contre les « ravisseurs, n'imposent d'autres peines aux victimes « de leur passion, que la honte dont elles demeurent « chargées; c'est ainsi, poursuivent-ils, que notre « Parlement l'a toujours observé dans les accusations « de rapt, et même dans le cas d'un inceste spirituel. « Nous en avons un célèbre préjugé dans nos regis- « tres en la cause de Louis Gaufridy, curé de la pa- « roisse des Accoules en la ville de Marseille. L'illustre « M. du Vair qui ne croyait pas aux Sorciers, présida « à ce jugement; et M. le conseiller Thoron, dont les « lumières sont encore en honneur dans ce Parlement, « fit l'instruction de ce procès. Comme ici, disent-ils, « en faisant l'application à l'espèce du procès dont « ils rendent compte, il y avait du sortilège imputé à « l'accusé; mais ayant été atteint et convaincu d'in- « ceste spirituel, il fut condamné à être brûlé tout « vif, et Madeleine Mandols de la Pallud, pénitente « de ce curé, et par lui séduite et abusée, ne fut pas « même décrétée. »

Plus bas, ils nous apprennent que le P. Michælis, prieur des Jacobins et inquisiteur d'Avignon, confesseur de Madeleine de Mandols ne fit rien de répréhensible en donnant des lumières aux juges sur sa pénitente : il ne révéla la confession de cette fille que sous la condition que la Cour confirmerait, continuent-ils, et accorderait à cette fille l'assurance de n'être point recherchée (1).

On pourrait conclure de là que Gaufridy ne fut condamné au feu, que comme coupable d'inceste spirituel et non comme sorcier ; cependant l'arrêt prouve le contraire, puisqu'il porte, *qu'il est atteint et convaincu des cas et des crimes à lui imputés.*

Quand on pardonnerait à une fille une séduction ordinaire, lui pardonnera-t-on les impiétés dont elle pourrait être coupable et si on use d'indulgence envers elle au Parlement de Provence, elle n'échapperait pas à la justice aux autres Parlements. Ces crimes dignes de peines capitales, cessent-ils d'être punissables dès qu'ils ont été suggérés et inspirés? Depuis quand la faiblesse du complice l'absout-elle d'un grand crime?

On dira peut-être que le Parlement jugea à propos de lui accorder sa grâce par des raisons importantes; mais le Parlement excédait en cela son pouvoir, le roi seul peut accorder la grâce à un criminel. Nous avons vu en la cause de la Pivardière, que cet accusé étant obligé de comparaître en justice pour justifier sa femme, accusée de l'avoir tué, demanda à la Cour un sauf-conduit; parce qu'il était prévenu du crime de bigamie, elle ne voulut pas lui accorder la grâce qu'il demandait, il eut recours, pour l'obtenir, à l'autorité du Roi. Sa Majesté a confié aux Cours souveraines sa justice, pour poursuivre et punir le crime, mais elle s'est réservée le pouvoir de faire grâce.

On dira, en finissant cette histoire, que rien ne prouve mieux combien les hommes sont naturellement dupes des événements qu'on leur présente comme merveilleux, que les impressions qu'a fait sur eux un merveilleux aussi ridicule que celui de Gaufridy.

Il a fallu que le Parlement de Grenoble ait défendu de débiter l'histoire d'une fille qu'on disait avoir été engrossée par le vent, à cause de l'extrême disposition que tous les esprits avaient à croire cette fable qui au préjudice des bonnes mœurs, courait risque d'être adoptée par des filles qui se trouveraient dans le même cas. Tant il est vrai que l'absurde même marqué au coin du merveilleux, est cru avidement.

J'ai cru que pour faire voir que l'opinion suivant laquelle on soutient que Gaufridy et la demoiselle de Mandols étaient sorciers, n'avait pas un fondement solide, je devais rapporter une attestation que des médecins de la Faculté de Paris ont donnée sur les effets extraordinaires de huit personnes de la paroisse de Langres, diocèse de Bayeux prétendues possédées; on jugera en comparant les effets extraordinaires de ces huit personnes-là avec ceux de la demoiselle de Mandols, que les Démons de la demoiselle Mandols n'étaient que des écoliers au prix de ces huit personnes.

« Nous soussignés Nicolas Andry, conseiller, lecteur et professeur royal, docteur, régent et ancien « doyen de la Faculté de médecine de Paris, censeur « royal des livres, etc., et Jacques Benigne Winflow, « de l'Académie royale des sciences, docteur-régent « et ancien professeur de la même faculté, etc., avons « examiné avec le soin possible, le mémoire qu'on « nous a présenté, en conséquence de quoi certifions « avoir trouvé dans ledit mémoire quatre cas singu- « liers, qui nous paraissaient passer les forces de la « nature, et ne pouvoir être attribués à aucune cause « physique, savoir :

« Que les personnes y mentionnées se donnent en « tombant subitement de leur hauteur contre le pavé, « contre les murs et contre des bancs des coups si « terribles à la tête, qu'elles devaient s'enfoncer ou « se fendre le crâne, et cependant il ne leur en est « arrivé aucun accident, sinon quelquefois une tumeur « et une douleur qui souvent se dissipent dans l'ins- « tant, sans qu'on y fasse autre chose que d'y mettre « quelques gouttes d'eau bénite, ou d'y appliquer des « reliques.

« 2° Que souvent elles pèsent dans le temps de leur « syncope, au moins le double de ce qu'elles pèsent

1. Suivant le sentiment des meilleurs casuistes un confesseur ne doit pas même, avec la permission de sa pénitente, révéler sa confession.

« dans leur état naturel, de sorte que deux hommes « ont eu quelquefois de la peine à porter un enfant « de dix ans. Bien plus, que quatre hommes n'ont « jamais pu plusieurs fois et en différents temps en « lever une autre de terre où elle était étendue, « quelque effort qu'ils fissent pendant un temps con- « sidérable ; et dès qu'un prêtre y fut arrivé, et qu'il « eut commandé au Démon de lui rendre la connais- « sance et la liberté de se relever elle-même, elle « recouvra l'une et l'autre. De plus, que deux hommes « la portant facilement un autre jour dans ce même « état, deux autres s'étant joints à eux pour les aider « à la porter, son corps devint tout à coup si pesant, « qu'ils eurent toute la peine à gagner sa maison, « quoique proche, déclarant qu'ils auraient eu moins « de peine à porter chacun un sac de blé.

« 3° Qu'il y en a une qui, quelque industrie qu'on « apporte à lui lier dans sa fureur le corps, les bras « et les pieds dans son lit, ou dans un fauteuil, tous « les nœuds étant par-dessus la couche, ou derrière « le fauteuil et les bandes, ou autres ligatures telle- « ment serrées et entrelacées, qu'elle ne peut remuer « aucune partie de son corps, surtout les mains, se « trouve dans l'instant déliée, tantôt les nœuds se « défaisant d'eux-mêmes, quoique quelquefois encore « extraordinairement cousus, tantôt sans que ces nœuds « soient défaits, tantôt enfin les mêmes nœuds se « trouvant entièrement coupés d'eux-mêmes, sans « excepter ceux qui lui serrent les bras l'un sur « l'autre.

« 4° Qu'il y en a une qui, voulant se jeter un jour « par la fenêtre d'un escalier au second étage, de- « meura suspendue debout en l'air, sans aucun appui « sous les pieds, et sans se tenir à rien, pendant tout « le temps qu'il fallut pour monter à cet étage, et la « retirer. Qu'elle s'est mise une autre fois un talon « sur le bord extérieur du linteau de la fenêtre d'une « chambre, l'autre pied en l'air, et tout le corps « penché dehors sans se tenir à rien. Qu'elle s'est « assise encore sur le bord intérieur d'un puits tout « le corps dedans, et penché jusqu'au milieu, sans « aucun appui sous les pieds, et pendant tout cela « toujours en syncope.

« Lesquelles choses énoncées dans ces quatre arti- « cles, certifions comme ci-dessus passer les forces « de la nature, et ne pouvoir être attribuées à aucune « cause physique ; le tout au reste sans prétendre rien « décidé sur les autres articles qui peuvent être du « ressort de la physique et de la médecine. Fait à « Paris le 4 mars 1734. — Signés : Andry, Winslow.

« Après avoir lu et examiné le mémoire ci-dessus, « après avoir appris de plus l'inutilité des remèdes « employés par les médecins, nous croyons que la « physique ne peut expliquer quelques-uns des faits « énoncés, tels, par exemple, que d'être suspendu en « l'air sans tenir à rien, etc., et que la nature toute « seule en santé ou en maladie, ne les peut produire ; « en foi de quoi, adhérant aux quatre articles extraits « par nos confrères MM. Andry et Winslow, sans rien « décider sur les autres articles, nous avons signé à « Paris ce 7 mars 1735.

« CHOMEL, conseiller, médecin ordinaire du roi, « associé vétéran de l'Académie royale des « sciences, et docteur-régent de la Faculté de « médecine de Paris.

« CHOMEL fils, docteur-régent de la Faculté de mé- « cine à Paris. »

(*A suivre*).

A TRAVERS LES REVUES

Nous trouvons dans le LIGHT le curieux récit que voici :

Nous lisons dans le journal de M. T. P. O'Connor, l'histoire extraordinaire arrivée à Mlle Régina de Sales.

Mlle de Sales, en chantant les principaux morceaux du « Messie » de Haëndel, dans un concert à Liverpool, a soulevé un enthousiasme indescriptible.

On avait remarqué qu'elle était très surexcitée en chantant, prenant ici, retardant là, mettant l'orchestre sur les dents.

Après la représentation, le chef d'orchestre lui dit :

— Mais qu'aviez-vous ? Pourquoi n'avez-vous pas suivi ma mesure.

— Parce que Haëndel était lui-même dans la salle. et me donnait le mouvement. Je l'ai vu, très distinctement.

Le chef d'orchestre se mit à rire et Mlle de Sales partit pour l'hôtel avec son accompagnatrice miss Edith Marten, harpiste très connue.

Elles couchèrent ensemble et, très fatiguées des émotions de la journée, elles s'endormirent bien vite.

Au milieu de la nuit, miss Marten fut éveillée par de grands cris : « Brava ! brava ! bravissima ! »

Ouvrant ses yeux, elle resta pétrifiée devant l'apparition d'un grand homme, au pied du lit. C'était Haëndel avec sa perruque, sa fraise tuyautée et ses manchettes; un rouleau de papiers sous le bras et conduisant, dans le vide, un orchestre imaginaire.

S'étant retournée pour appeler la chanteuse, Mlle Marten fut tout abasourdie de la voir assise dans le lit, articulant avec sa bouche, comme une personne qui chante, sans émettre un son.

Ce phénomène dura un certain temps, puis la forme de Haëndel disparut et miss Marten ne vit plus rien jusqu'au lendemain.

Sans rien dire à la chanteuse, elles descendirent toutes deux à la salle pour déjeuner et une fois à table miss Sales raconta à sa compagne, le rêve merveilleux qu'elle avait fait pendant la nuit ; c'était exactement ce que miss Marten avait vu.

Le Journal du Magnétisme publie une longue étude sur le *Rôle du fluide magnétique humain et animal en agriculture*. Suivant notre confrère, des expériences récentes ont prouvé l'efficacité de l'agent magnétique humain sur l'incubation de la graine, la formation du végétal, voire même sur son activité vitale et fécondatrice.

Observez, dit l'auteur de l'article, un jardinier, pendant l'action de semer ou de bouturer; son intention, sa volonté entrent en jeu, sa main condense l'acte, s'assouplit, se délie, en même temps son fluide magnétique se dégage, il le transmet à la graine ou à la tige.

J'ai souvent observé un de mes amis, horticulteur passionné, bouturer, par exemple, un fuchsia ou certaines variétés de chêne assez difficiles à obtenir par reprises, et j'ai toujours pensé qu'il exerçait une action magnétique sur la plante à créer.

De la main qui tient la tige à bouturer, il entre en communication avec elle et avec le terrain, et il favorise ainsi la formation des nouvelles radicelles. De même, l'action de la main opposée qui tasse le terrain autour de la tige, ne saurait être mise en doute.

Si l'horticulteur qui se livre au bouturage ou à toute autre opération horticole délicate, est un puissant magnétiseur, pour assurer le succès du plus grand nombre de reprises, il y a avantage à ce qu'il travaille le terrain ou mette lui-même en pot la terre destinée à recevoir les boutures.

Le marquis de Puységur avait bien saisi les relations qui existent entre l'agent magnétique végétal et le fluide humain.

Dans le même numéro, un article très documenté de M. L. Esquieu sur la médaille récemment trouvée à Rome par M. Boyer d'Agen. M. Esquieu affirme que, contrairement à ce que l'on a pensé d'abord, cette médaille ne reproduit point les traits du Christ, et qu'elle n'est que d'une ancienneté relative.

Toujours amusante, la rubrique : *Remèdes de bonne femme*, de la Revue des Rhumatisants. Le Dr Legué y raconte qu'il accompagna un jour un malade chez une écaillère de Montmartre qui possédait, disait-elle, une recette merveilleuse contre la goutte et les rhumatismes. Voici en quoi consiste cette recette :

Vous prenez des écailles d'huîtres et vous les mettez au four jusqu'à ce qu'elles soient bien friables, puis vous les écrasez et vous vous servez de la poudre comme emplâtre que vous appliquez le long des jambes, aux genoux, partout où vous souffrez.

Ce n'est pas tout. Si, par hasard, le remède n'opère pas immédiatement, il suffit d'ajouter à votre emplâtre, broyées également, toutes les vieilles croûtes de fromage que vous avez sous la main ; cette fois, le mal disparaîtra comme par enchantement.

Ici, nous laissons la parole au Dr Legué :

Sans doute, je n'aurais même point songé à rappeler ici les propos de cette intéressante personne si je n'avais fait dans Galien, il y a quelques jours à peine, une découverte au moins inattendue !

En effet, Galien recommande dans ces sortes de maladies l'usage de la « poudre d'écaille d'huîtres calcinées et l'application de fromage devenu âcre et fétide. » A l'en croire, il n'y a pas de meilleur spécifique pour amener la résolution du tophus.

Vraiment, je me demande ce qui mérite le plus l'étonnement : ou l'étrangeté du remède préconisé par Galien, ou la connaissance qu'en a encore, à l'heure actuelle, une marchande d'huîtres de la Butte, après dix sept cents ans.

Dans le Spiritualisme moderne, la suite des observations du commandant Tegrad sur l'analyse des fluides. Voici la théorie que professe le commandant à l'égard des maladies.

La plupart des maladies ne sont que des accumulations de fluide dans la région malade ; ou des absences de fluide.

Il y a pléthore ou anémie fluidique de cette région.

Je suppose un rhumatisme au coude; les nerfs de cette région auront une accumulation de fluide, seront plus vibrants qu'à l'état normal; les muscles, à leur tour, y seront plus gorgés de sang, agités davantage par les nerfs; et lorsqu'un magnétiseur disperse le fluide, le mal disparaît. L'excès de fluide était la seule cause.

Si on met une plaque sous le coude, à l'état malade et à l'état sain, on obtiendra des graphies dissemblables.

Par conséquent, un jour viendra où les maladies seront diagnostiquées par les lueurs qu'elles projetteront sur la plaque.

On ne pourra plus enterrer un homme s'il n'est pas complètement mort, car des plaques mises sur le cœur et sur le front, pendant un temps suffisamment long, laisseront certainement

Lire dans la Revue scientifique et morale du spiritisme les *Etudes sur la médiumnité* de M. G. Delanne, et l'analyse du livre de Camille Flammarion : *La fin du monde*.

Citons aussi les revues suivantes: *La Radiographie, le Moniteur de l'Hygiène publique, Die Uebersinnliche, Luz astral, Philadelphia, Tromba Apocalyptica, la Plume, les Annales politiques et littéraires, le Magasin pittoresque, le Pays Poitevin.*

LES LIVRES

Un Amateur d'âmes. — Dans ce court roman, plein de poésie et d'émotion, et où se retrouvent toutes les qualités du puissant écrivain, Maurice Barrès peint d'une façon magistrale les fortes couleurs et les images qu'il a recueillies dans deux voyages en Espagne. Ce volume, édité avec luxe par E. Fasquelle, est orné de nombreuses illustrations de L. Dunki, gravées par les soins de la Société des graveurs sur bois « l'Image ».

Le Gérant : Gaston Mery.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 54. 1er AVRIL 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Les Extralucides et M. Sarcey

M. Francisque Sarcey ne se lasse pas de nous prendre à partie; nous ne nous lasserons pas de reproduire *in extenso* ses attaques. Je considère, pour ma part, que, lorsqu'on défend une cause juste, aucune aide n'est plus efficace que les reproches qui tombent à faux. On trouvera donc plus loin la chronique des *Annales politiques et littéraires* où, de nouveau, M. Sarcey nous vitupère si ardemment.

Notre Oncle — quand il ne nous traite pas de fumistes ou d'imbéciles — nous prend, tantôt pour des sortes d'illuminés qui, sans examen, croient à tout, tantôt pour des disciples d'Allan Kardec ou d'Eliphas Lévi, des spirites ou des mages!

Dans ses bons jours, il se contente de nous qualifier d'*adeptes*.

Adeptes de qui? Adeptes de quoi? Il ne le dit pas. Il serait bien empêché de le dire.

L'originalité de cette revue, c'est en effet de s'être libérée, complètement libérée de toutes les doctrines occultistes ou autres, et d'avoir pris pour unique criterium dans les recherches auxquelles elle se livre : le bon sens.

Oui, le bon sens! Et voyez un peu la profondeur du malentendu qu'entretient M. Francisque Sarcey! Si nous étions les disciples de quelqu'un, nous ne serions que les disciples de lui-même, puisque M. Francisque Sarcey est à peu près universellement reconnu comme un apôtre, comme l'Apôtre même du Bon Sens!

J'écris cela sans ironie. Ceux qui lisent l'*Echo du Merveilleux* le savent : la méthode que nous employons pour dégager un peu de vérité de l'ensemble si trouble des phénomènes merveilleux — dont la constatation strictement scientifique est, trop souvent encore, impossible — est précisément la méthode dont se sert M. Sarcey pour former ses opinions sur les œuvres de l'esprit ou, même, plus simplement, sur les moindres événements de la vie courante.

Notre principe est le même que le sien. Il l'applique, lui, aux choses de ce monde, nous l'appliquons, nous, aux choses invisibles. De part et d'autre, nous faisons de la critique expérimentale.

Nous appelons « phénomènes merveilleux », — combien de fois ne l'ai-je pas expliqué déjà! — les phénomènes qui, à première vue, semblent provenir d'une cause surnaturelle. Parmi ces phénomènes d'apparence surnaturelle, l'expérience nous a démontré que les uns étaient seulement des phénomènes naturels inexpliqués, les autres des phénomènes que les lois encore inconnues de la nature ne pourront pas expliquer, parce que, d'ores et déjà, ils sont en contradiction avec les lois connues.

Notre but, étant donné tel fait, ou tel groupe de faits merveilleux, se borne à ceci : déterminer dans laquelle des deux catégories il convient de le ranger.

Si c'est dans la première, nous disons aux savants de nous l'expliquer.

Si c'est dans la seconde, nous laissons aux théologiens le soin de nous apprendre ce qu'ils en pensent.

Nous ne voulons empiéter ni sur le domaine de la Science, ni sur celui de la Théologie.

Or, je maintiens que pour cette besogne — limitée, je le veux bien — de bons yeux, de la bonne foi, de l'intelligence, de l'esprit critique suffisent, car il ne s'agit là au fond que d'*observation*. Et je vous demande si tout cela ne revient pas à dire que ce qui nous guide dans nos études, c'est le bon sens?

« Besogne limitée », ai-je dit. Pas tant que cela. N'est-ce rien de démontrer que, de-ci, delà, tel phénomène donné est en contradiction avec les lois connues de la Nature ? N'est-ce pas prouver *expérimentalement* aux incrédules la possibilité d'une intervention de l'au-delà ? Et n'est-ce pas, par conséquent, commencer de battre le matérialisme avec ses propres armes, tout en assurant du même coup le triomphe du spiritualisme.

Par Dieu, je suis bien bon de me gendarmer comme je le fais contre M. Sarcey ! Dans le recueil même où il traitait de « bêtises » toutes les choses auxquelles nous nous intéressons, M. Camille Flammarion se chargeait de lui répondre pour nous.

M. Camille Flammarion publie dans les *Annales* une série d'études fort documentées, sous ce titre *Les Problèmes psychiques et l'Inconnu*. Les faits qu'il cite et qu'il donne comme parfaitement établis ne sont ni plus ni moins merveilleux que ceux que nous relatons dans l'*Echo*. Il en est même quelques-uns dont le récit nous est emprunté.

Or, à la suite de ces citations, je découpe des phrases comme celles-ci :

« On peut nier. On peut toujours nier. Mais « qu'est-ce que prouve une négation ? Ne vaut-il « pas mieux être franc, avouer que ce sont là des « faits surprenants, incompréhensibles, mais inté- « ressants ? L'hypothèse d'une hallucination sans « cause est vraiment peu sérieuse. Ne nous payons « pas de mots. Cherchons. »

Ou comme ces autres :

« J'ai tenu à présenter un très grand nombre de « faits, parce qu'on entend, à chaque instant, des « sceptiques de parti-pris déclarer que « ces coïn- « cidences ne signifient rien. » Ce n'est pas que « j'aie la prétention de convaincre ces négateurs ra- « dicaux, ni même que j'en aie le moindre désir, « car ce serait dommage, en vérité, et il n'est pas « mauvais que la discussion reste debout. Et puis, « il y aura toujours des hommes qui refuseront « d'admettre les choses et les opinions auxquelles « leur éducation intellectuelle ne les a pas pré- « parés. Mais il m'a paru convenable, néanmoins, « d'accumuler les faits en un nombre si imposant « en même temps que si soigneusement certifiés « par les meilleures enquêtes, qu'il soit désormais « impossible, aux hommes *indépendants* et de « *bonne foi*, de conserver le moindre doute sur « l'existence réelle de ces phénomènes. »

Ces réflexions, encore une fois, sont extraites du recueil même où la prose de M. Sarcey voisine avec celle de M. Flammarion. Ne dirait-on pas que M. Flammarion, en les écrivant, a voulu viser directement M. Sarcey ? Que pourrais-je ajouter à cette leçon donnée si vertement à notre cher Oncle dans sa propre maison ?

Il me faut, pourtant, en venir à la chicane particulière que nous cherche notre obstiné adversaire, à propos des consultations de somnambules que nous avons publiées dans notre dernier numéro. Dégagée de toutes les malices ou critiques accessoires, la pensée de M. Sarcey semble être celle-ci :

« J'admets, pour un moment, que l'expérience ait été sincère. Elle prouve tout bonnement que le cerveau de ces extralucides a emmagasiné tous les commérages qui se colportent depuis quelques semaines. Elles n'ont fait que vous les servir, agrémentés ou dénaturés par leur imagination. Quant aux coïncidences que vous avez remarquées, elles sont le fait d'une suggestion, car c'est vous qui, inconsciemment, leur avez dicté leurs réponses. »

M. Sarcey s'étonnera, sans doute, si je lui dis que je trouve son explication en partie plausible. Mais si elle résout un problème, elle en pose un autre. Elle ne fait que reculer la difficulté.

J'admets, en effet, que les bruits qui circulent aient influencé le cerveau de ces extralucides. Il n'en est pas moins vrai qu'elles ont tiré beaucoup de choses de leur propre fond — et, notamment, ce fait : qu'après la mort du grand personnage, la

femme au flacon est venue pleurer avec la veuve.

Ce fait est vrai ou faux; je n'en sais rien. Pour ma démonstration, j'aimerais autant qu'il fût faux. Mais, vrai ou faux, il n'avait jamais été signalé dans la presse, — et, d'autre part, il est trop particulier pour que le hasard seul explique que les somnambules en aient toutes les deux parlé.

Il faut donc, si j'admets la thèse de M. Sarcey, expliquer comme suit la coïncidence :

La première somnambule a eu l'idée de cette visite à la veuve éplorée. Cette idée m'a frappé, moi, l'expérimentateur. Et, quand je suis allé interroger la seconde somnambule, cette idée était si vivace en mon cerveau que, sans le vouloir, je l'ai transmise à l'extralucide qui, docilement, me l'a resservie.

Eh bien, soit. J'accepte que les choses se soient passées ainsi. Est-ce que, pour cela, le côté merveilleux du phénomène a disparu? Je le nie. Il s'est déplacé tout au plus.

Dans la première hypothèse, nous nous demandions si une somnambule pouvait, dans le sommeil extralucide, apercevoir les traces d'un événement passé.

Dans la seconde hypothèse, nous nous demandons s'il est possible qu'une *idée* puisse, sans qu'elle ait été formulée par des paroles, par des gestes, ou par tout autre signe, passer d'un cerveau dans un autre cerveau.

Croyez-vous que la vision d'un événement dans le passé soit un phénomène plus merveilleux que la lecture de pensée ? Pour ma part, je ne le crois pas — surtout quand le lecteur de pensée est endormi, les yeux fermés, et qu'il s'agit de la communication, non pas d'une sensation ni même d'un sentiment, mais d'une *idée* précise, spéciale, inattendue!

Suggestion ! Lecture de pensée ! C'est bientôt dit. Mais commencez donc, mon cher Oncle, par nous expliquer un peu le mécanisme de ces deux opérations-là... Vous vous en garderez bien, et pour cause. Alors, pourquoi admettez-vous comme réel le phénomène de la suggestion ou de la lecture de pensée, tandis que vous n'admettez pas la possibilité de la vision dans le passé ou dans l'avenir ? Niez tout ce que vous n'expliquez pas, ou ne niez rien : voilà le vrai bon sens.

GASTON MÉRY.

L'AMOUR DU MERVEILLEUX

L'Echo du Merveilleux est une revue bimensuelle, rédigée en chef par M. Gaston Mery, et dont le titre indique suffisamment les tendances et l'esprit. Je la lis avec curiosité, afin de constater, par les révélations mêmes des adeptes, la profondeur de l'abîme où ils roulent. Je ne sais pas d'étude qui soit plus salutaire à un esprit sensé que celle des niaiseries prodigieuses dont ils font leur pain quotidien.

Dans son dernier numéro, M. Gaston Mery publie un article qui a pour titre : la *Mort de M. Félix Faure et les somnambules*.

Avouez, tout d'abord, que c'est une singulière idée d'aller interroger sur la vérité d'un fait des personnes qui ne l'ont pas vu ; qui ne le connaissent que par les récits qui en ont paru dans les journaux ; chez qui, nécessairement, il a dû se former une suggestion dans un sens ou dans l'autre. J'aurais compris que l'on s'adressât aux médecins ou aux familiers de l'Élysée. Mais à des somnambules !

Notre confrère, M. Gaston Mery, s'est rendu d'abord chez une dame Bordo. Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne connais point Mme Bordo, non plus qu'aucune autre somnambule ou tireuse de cartes. On m'a bien souvent pressé d'aller questionner ces pythonisses dans leur antre : jamais je n'y ai consenti. J'ai trop à faire dans cette vie pour perdre mon temps à ces bêtises. Dieu sait, pourtant, à quels assauts j'ai résisté.

Je me souviens qu'un jour, j'étais à déjeuner, et il y avait pas mal de monde à ma table ; on m'apporta mon courrier et parmi les lettres, que je demandai la permission d'ouvrir, car elles pouvaient être urgentes, il s'en trouva une qui m'amusa excessivement et que je lus tout haut.

C'était la lettre d'une devineresse qui me disait en substance :

— Monsieur, je vous connais beaucoup ; j'ai tiré votre horoscope. Vous devez mourir dans l'année. Peut-être conjurerait-on les influences fatales, si l'on procédait à un examen plus attentif...

Bien entendu, je ne donne pas le texte exact de la missive. Je ne l'ai pas gardée et je ne me la rappelle plus. Mais un détail me frappa : je l'avais lue tout haut, sans y entendre malice, pensant que tout le monde en rirait comme moi. Le piège était si grossier !

Je fus stupéfait de voir, sur tous les visages, une ombre d'anxiété et de tristesse. Ma femme pâlit.

— Ah ! çà, leur dis-je, j'espère que vous ne prenez pas ces billevesées au sérieux ?

— Non, sans doute, me répondit-on. Mais on pourrait aller voir tout de même. Si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

— Moi, m'écriai-je, que je fasse gagner un louis à ces fumistes, qui se jouent de la crédulité publique ? Jamais, sous aucun prétexte, je ne mettrai le pied chez une de ces farceuses ! Je n'irai pas et je ne veux pas qu'on y aille.

Je ne vous répondrais pas que j'aie été obéi. La curiosité de l'avenir est un instinct atavique, que nous avons certainement hérité de l'homme préhistorique, de l'homme qui se rapprochait du singe.

On m'assure qu'à Paris le nombre des diseuses de bonne aventure (de quelque nom qu'elles se nomment et à quelque catégorie qu'elles appartiennent) va se multipliant et qu'elles font toutes des affaires d'or. C'est aussi ce qu'on nous conte de la Rome antique, sous les empereurs, à l'époque de la décadence.

Mme Bordo a-t-elle, parmi les somnambules contemporaines, un renom particulier ? Je l'ignore. M. Gaston Méry assure « qu'elle a, en maintes occasions, donné de grandes preuves de lucidités », je le veux croire. Au fond, ça m'est

bien égal. Les somnambules, comme toutes les autres prophétesses, s'arrangent toujours pour envelopper leurs prédictions d'une phraséologie si vague que chacun y trouve ce qu'il veut. Si la prédiction (quand on l'a faite ferme) ne se réalise pas, on l'oublie. On ne s'en souvient que si l'événement la rappelle et en montre la justesse. On pousse alors des cris d'admiration.

Il est plus délicat d'interroger les somnambules sur le passé. Car il leur est infiniment plus difficile de savoir le passé que de prévoir l'avenir. Mais la besogne devient facile quand les questions portent sur un passé qui est resté obscur et dont personne ne sait rien. La somnambule peut dire à tort et à travers ce qui lui passe par la tête. Elle est certaine de ne pas être démentie.

Notez que j'admets parfaitement, dans beaucoup de cas, la réalité du sommeil magnétique. La patiente se trouve alors en état de suggestion, sous la coupe du magnétiseur. Elle dit ce qu'il a dans l'esprit, à moins qu'elle ne dise ce qui s'est déjà, d'après les journaux, incrusté dans sa cervelle.

Mme Bordo, à supposer qu'elle ait été sincèrement endormie, qu'elle n'ait pas joué pour son amusement la comédie du sommeil magnétique, n'a conté à M. Gaston Mery que les commérages qui se sont fait jour dans la presse. Elle a vu une dame, un flacon, le président mort après avoir bu; puis la dame est allée à l'Elysée, et a mêlé ses larmes à celles de Mme Faure.

Après Mme Bordo, Gaston Mery est allé frapper à la porte de Mlle Claire. Il paraît que celle-là aussi est célèbre pour sa lucidité. Elles sont toutes célèbres pour leur lucidité!

Mlle Claire n'a pas écouté aux mêmes cloisons. Tandis que sa collègue croit à la seule intervention d'une femme, Mlle Claire penche pour le poison :

« Il dîne chez la dame... il boit une liqueur rosée... dans laquelle on a versé de la poudre claire comme de l'eau... comme de l'eau cristallisée .. comme si c'était dans une bouteille. Ce n'est pas la femme qui a préparé; c'est un valet payé.... La femme ignore... Payé par un valet qui n'est pas ici.. Çalui a pris des pieds à la tête. Etc., etc. »

Mlle Claire, au milieu de ces divagations, déclare que la femme s'est ensuite rendue à l'Elysée, où elle a pleuré avec la famille.

Et M. Gaston Mery ajoute :

« Les lecteurs, comme nous-mêmes, ont dû rester très sceptiques, en lisant le compte rendu textuel de ces conversations avec Mme Bordo et avec Mlle Claire. Ils ont peut-être constaté, cependant, qu'au milieu de multiples contradictions, les deux somnambules se sont rencontrées sur certains points.

« Ce sont là des coïncidences au moins surprenantes, d'autant plus surprenantes que Mme Bordo et Mlle Claire s'ignorent l'une l'autre, qu'elles ne se sont jamais vues, et qu'il est matériellement impossible, personne n'ayant été prévenu de mes intentions, qu'un tiers ait pu suggestionner ces deux somnambules dans le même sens. »

Un tiers? mon cher confrère. Mais ce tiers, c'est le journalisme tout entier, qui a parlé d'une femme mystérieuse. On l'a fait évader, disaient les uns; elle est, par un détour, revenue chez Mme Faure, disaient les autres. Il y a eu (toujours en supposant le sommeil véritable) suggestion chez les deux somnambules ou, tout au moins, dans l'esprit de celui qui les interrogeait et qui, inconsciemment, leur a dicté leurs réponses.

Si j'ai un conseil à vous donner, ne vous mêlez jamais de magie, ni noire, ni blanche, ni d'aucune couleur. Restez pénétrés de cette vérité que l'univers est régi par des lois universelles et immuables, dont Dieu seul a le secret tout entier. Nous ne réussissons jamais qu'à lever un coin du voile.

FRANCISQUE SARCEY.

LÉONIE
LA SOMNAMBULE du Docteur GIBERT

On a beaucoup parlé, ces jours derniers, de cette extra-lucide. Vous savez en quelles circonstances.

M. G. Monod prétendait que M. Félix Faure, au mois de février 1895, avait déclaré à un médecin du Havre, le Dr Gibert, qu'une pièce secrète avait été communiquée aux juges de Dreyfus. A l'appui de son dire, M. Monod publiait une lettre du Dr Gibert.

Notre ami A. de Boisandré a démontré, dans la *Libre Parole*, que si cette lettre n'était pas fausse matériellement, elle n'était certainement pas véridique, puisque, quelques mois après sa date, M. Gibert avait écrit dans l'*Avenir du Havre* « qu'il n'avait jamais entretenu M. Monod de l'affaire Dreyfus ».

Là-dessus, vives polémiques, à la suite de laquelle on révèle que si le Dr Gibert croyait à l'innocence de Dreyfus, ce n'était pas à cause de ce que lui avait déclaré le Président de la République, mais à cause de ce que lui dit une somnambule.

Qu'y avait-il de vrai dans cette histoire?

Nous allons essayer de le démêler.

Il est parfaitement exact que le Dr Gibert s'occupait, comme beaucoup de médecins, de sciences psychiques. Il avait notamment découvert un médium d'une grande lucidité, paraît-il, une dame Léonie, demeurant à Caen, et avec laquelle il tenta de renouveler l'expérience du Dr Ferroul qui suscita une si vive discussion l'an dernier : la lecture à travers les corps opaques.

J'ignore, pour ma part, les résultats obtenus par le docteur havrais.

Mais ce que je n'ignore pas, c'est que, beaucoup de gens étant encore étrangers aux découvertes du spiritualisme expérimental, il a suffi qu'on sût que le Dr Gibert s'occupait de psychisme, pour que les langues se missent à bavarder sur son compte.

De là à dire, parce que le vieux docteur en relations depuis de longue date avec plusieurs familles de Mulhouse croyait à l'innocence de Dreyfus, que c'était sa somnambule qui lui avait mis cette croyance en tête, il n'y avait qu'un pas. Il fut franchi.

Et, c'est ainsi que dès le mois de novembre 1897, un premier écho de ces racontars se répercutait dans la presse parisienne. On lisait, en effet, dans le *Cri de Paris*, à la date du 21 novembre 1897 :

L'occultisme et l'affaire Dreyfus.

Il fallait s'y attendre!

L'innocence de Dreyfus aurait été annoncée, entrevue par une somnambule fameuse dans le monde des occultistes,

Mme Léonie, qui opère généralement pour le compte d'un célèbre docteur suggestionniste du Havre, le docteur Gibert.

On ne parle que de cela depuis déjà plus d'une année, parmi les mages, — et, bien avant que M. Scheurer-Kestner se soit dressé en justicier intègre, ladite Léonie extralucide déclarait que l'ex-capitaine était la lamentable victime d'une erreur judiciaire, et que sûrement avant que se terminât la troisième année de la peine, son innocence pleine et entière serait démontrée.

Si, après cela, tout le monde n'est pas convaincu, c'est que vraiment il y a des gens difficiles à convaincre!

Le Dr Gibert prit la peine de démentir cette information. Sur la demande de notre excellent confrère M. Edmond Le Roy, il écrivit une longue lettre, dont voici les parties qui nous intéressent :

22 novembre 1897.

Monsieur Edmond Le Roy.

Cher Monsieur,

L'article du *Cri de Paris*, que vous me communiquez, contient un petit fragment de vérité et beaucoup de sottises; mais je vous remercie de me l'avoir envoyé, car cela me permet, puisque l'occasion s'en présente, de dire publiquement à tous ceux qui peuvent attacher quelque prix à mon opinion, que je crois à l'innocence du capitaine Dreyfus, comme à la mienne propre, non pas à cause de Léonie et de son extra-lucidité (!) mais tout simplement parce que j'ai eu la preuve tout de suite après la fatale condamnation.....

Quel est le rôle de Léonie dont parle le *Cri de Paris?* — Et d'abord, qui est Léonie?

C'est une femme déjà âgée que les travaux de M. Richer de Javet et les miens propres (bien modestes assurément) ont fait connaître dans le monde des médecins qui se sont occupés des maladies nerveuses et du magnétisme.

Le livre d'Ochovounitz sur la suggestion mentale rend compte des expériences faites au Havre pour établir la réalité scientifique du sommeil à distance... Léonie qui est une femme d'une incorruptible honnêteté, est-elle lucide ? Quel est son degré de lucidité? Ce n'est pas ici le lieu de l'examiner.

Ce que je puis dire, c'est qu'il y a bien plus de deux ans et demi que je me suis occupé d'elle et que ce qu'elle a pu dire, penser, au sujet du capitaine Dreyfus n'a eu aucune importance ni dans le passé, ni j'en suis certain, dans le présent.

Veuillez croire, mon cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments distingués.

DOCTEUR GIBERT.

Il ressort de cette lettre que les opinions dreyfusistes du docteur Gibert avaient une toute autre cause que la clairvoyance de Léonie.

Cela, en dehors de cette lettre, ne nous paraît d'ailleurs pas douteux, car si cette somnambule est réellement « clairvoyante », elle n'aurait certes pas dirigé les opinions du brave médecin dans ce sens-là.

Or, si je m'en rapporte à mon ami A. de Boisandré, qui n'est pourtant pas tendre pour elle, Léonie aurait prophétisé que le Dr Gibert mourrait juste un mois après le Président Félix Faure, et qu'il ne verrait pas le 20 mars 1899.

La prédiction s'est réalisée.

De sorte que toutes les plaisanteries dont, à propos de l'incident Monod-Gibert, on a criblé les extra-lucides, se retournent en définitive contre leurs auteurs, puisque la seule personne qui, dans cet affaire, ait dit une chose exacte et vérifiée, c'est justement une somnambule.

G. M.

LE PROCHAIN PAPE

ET

LA PROPHÉTIE DE SAINT MALACHIE

Quel sera le prochain pape? C'est une question que la maladie de Léon XIII, l'état de faiblesse où il se trouve, malgré l'heureux résultat de l'opération qu'il a subie et son grand âge, permettent de se poser.

On a déjà écrit beaucoup sur le futur conclave et quelques-uns ont rappelé à ce sujet la prophétie de Saint-Malachie qui donne au successeur de Léon XIII la devise : *Ignis ardens*.

Qu'est-ce donc que cette fameuse prophétie et quels indices pouvons-nous en tirer pour le sujet qui nous occupe?

Sans vouloir aucunement blesser mes lecteurs, je crains que plusieurs ne soient encore tentés de faire une confusion de personnes, assez naturelle d'ailleurs.

Il y a en effet deux Malachie qui ont prophétisé : L'un vivait au ve siècle avant Jésus-Christ et faisait partie du cycle des douze petits prophètes bibliques, opposés aux quatre grands : Isaïe, Jérémie, Ézéchiel et Daniel.

L'autre, celui qui nous occupe, vivait au XIIe siècle. Il était né en 1094 à Armagh, en Irlande, embrassa les ordres, devint évêque de Connaught et mourut archevêque d'Armagh en 1148. Il fut canonisé sous Clément IV.

La prophétie de saint Malachie date du pontificat du pape Célestin II qui fut élu en 1143.

Elle désigne comme successeurs de ce pontife une suite de cent quinze papes qui sont caractérisés dans la prophétie par une appellation ayant trait soit à leur origine, soit à leur nom, soit à une particularité de leur caractère ou à un événement de leur règne.

En voici quelques exemples :

Le successeur de Célestin II est désigné par l'épigraphe : *Inimicus expulsus*: l'ennemi chassé.

Or ce successeur fut Lucius II dont le nom de famille était Caccianemici : qui chasse l'ennemi.

Le successeur de Lucius II est désigné par la devise : *Ex magnitudite montes* : issu de la grande montagne.

Ce fut en effet Eugène III de la famille toscane des Grandmonte.

Le suivant qui fut Anastase IV est appelé par Malachie *Abbas suburranus* : abbé de Suburra. Il se nommait avant son élection Conrad Suburra et il fut abbé d'un monastère.

Le successeur d'Anastase IV : *De rure albo* : de la contrée blanche — fut Adrien IV, né à Saint-Albans.

Il est vrai que les adversaires de la prophétie font remarquer qu'elle ne fut publiée qu'en 1595 par le bénédictin Arnold Wion, mais elle était connue avant comme l'indiquent les paroles mêmes de l'éditeur, et l'exactitude des caractéristiques de chaque pape depuis 1595 enlève toute valeur à l'argument des incrédules.

Il suffit d'en citer quelques exemples que j'emprunte à l'intéressante brochure du comte de Place : *Prophétie de sainte Malachie*. Paris 1894.

Crux Romulea, la croix de Romulus ou Romaine désigne le pape Clément VIII. Or il appartenait à la famille des Aldobrandini qui se disent « premiers chrétiens romains » et portent une branche croisée dans leurs armes.

Undosus vir, l'homme qui passe comme l'onde. Tel fut Léon XI, le florentin Médicis, élu le 1er avril 1605, mort le 27 du même mois. Le jour de son couronnement, l'émotion lui donna une transpiration (*unda d'où undosus*) telle, que le refroidissement subit fut la cause de sa mort si rapide.

Gens perversa, la race méchante, s'applique à Paul V, Borghèse, dont on voit sur tous les murs de Saint-Pierre de Rome, le blason au dragon et à l'aigle, animaux cruels. Ce fut lui qui termina Saint-Pierre, au fronton duquel figurent ses armoiries.

Lilium et rosa, le lys et la rose, sont attribués au florentin Barberini, Urbain VIII. Or l'écusson des Barberini porte des lys et des roses sur lesquelles des abeilles viennent butiner. Il est difficile de tomber plus juste.

Jucunditas crucis, la joie de la Croix, vient ensuite et il se trouve qu'au jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix en 1644, le pape Pamphili, est élu sous le nom d'Innocent X. La célèbre villa Pamphili, située aux portes de Rome, date de lui. On dirait que Louis XIV n'a fait que copier, pour Versailles, le style de la villa et surtout du parc.

Montium custos, le gardien des monts, désigne le pape Chigi, Alexandre VII. Ce fut avec le pape Borghèse le plus grand bâtisseur de Rome. On lui doit la colonnade de Saint-Pierre et une multitude de fontaines, toutes surmontées de ses armes : une montagne à six copeaux surmontée d'une étoile qui l'éclaire et la *garde*. De plus il affranchit la ville aux *Sept Collines* du brigandage, en abolissant les franchises des quartiers des ambassadeurs (lieux jouissant d'un droit d'asile où se réfugiaient souvent des brigands et des criminels). On lui doit aussi la fondation des Monts-de-Piété de Rome. Tout cela justifie amplement le *Montium custos, Gardien des montagnes*.

Pœnitentia gloriosa, le repentir glorieux. Le vénitien, Pierre Ottoboni, du prénom de Pierre le Repentant, fut élu le jour de saint Bruno, l'ange de la pénitence, et fit graver l'effigie de ce saint sur des monnaies avec ces mots : *Pœnitentia gloriosa.* Donc ce pape s'inspirait de la prophétie de saint Malachie, et ce que le pape prend au sérieux et consacre par des actes vaut bien, je suppose, le dire d'écrivains peu sérieux sur la mémorable prédiction.

Rastrum in porta, le râteau dans la porte. Cela s'applique au pape Pignatelli del Rastello, à la porte de Naples. Or *rastrum* comme *rastellum* signifient râteau. Ceci est aussi frappant que le *lilium et rosa* d'Urbain VIII.

Flores circumdati, les fleurs environnant. Voilà une devise bien difficile à inventer en 1590, puisque le fait annoncé se réalise en 1700 sous Clément XI. Or la ville d'Urbin, sa patrie, portait pour armes une couronne de fleurs. En Allemagne, on fit aussi graver une médaille dont le revers portait les armes du pape entourées d'une couronne de fleurs. Du reste en Allemagne les savants, entre autres le célèbre Sartorius, prédisaient le pape entouré de fleurs.

J'ai cité ce passage pour montrer que lors même que la prophétie ne daterait que de 1595, le coup d'œil de l'annonciateur prophétique n'en serait pas moins merveilleux.

Mais passons aux temps modernes.

Pie VI est désigné sous le nom de *Pastor peregrinus* ou *Peregrinus apostolicus*, le pèlerin apostolique. On se rappelle son voyage à Vienne, son enlèvement à Savone, sa mort à Valence.

Pie VII est désigné par saint Malachie sous la devise : *Aquila rapax* : l'aigle ravisseur. On sait qu'il fut enlevé de Rome par Napoléon Ier dont l'oiseau héraldique est l'aigle.

Pie IX : *Crux de cruce.* Croix de la croix. Cette devise s'applique aussi bien, soit qu'on la rapporte au pontificat douloureux de Pie IX, soit qu'on se rappelle que la maison de Savoie, contre laquelle il lutta, porte la croix dans ses armes.

A Pie IX succéda Léon XIII : *Lumen in cœlo*, lumière céleste.

Après Léon XIII, la prophétie de saint Malachie ne mentionne plus que neuf papes. Le successeur de Léon XIII est appelé : *Ignis ardens*, feu ardent.

A *Ignis ardens* doit succéder : *Religio depopulata*, la religion persécutée (ou dépeuplée). Puis viendra *Fides intrepida*, la foi inébranlable. Ensuite : *Pastor angelicus*, le pasteur angélique ou *Pastor anglicus*, Le pasteur anglais. A celui-ci succèdera *Pastor et Nauta*, Pasteur et Pilote ; puis *Flos Florum*, la fleur des fleurs. *De medietate lunae*, « du croissant lunaire » ou « par l'influence de la lune » auquel s'oppose le successeur qui est appelé : *De labore solis*, « par la puissance du soleil » ou aussi « par la souffrance, l'obscurcissement du soleil ». *Gloria olivae*, la gloire de l'olivier.

Enfin après celui-ci viendra le dernier pape : Pierre II, que saint Malachie annonce ainsi :

In persecutione extrema sanctæ Romanæ ec ccesiæ

sedebit Petrus Romanus qui pascet oves in multis tribulationibus, quibus transactis Civitas septicollis diruetur et judex tremendus judicabit populum suum.

« Alors viendront les persécutions dernières de la sainte Eglise romaine et Pierre le Romain sera assis sur le Saint-Siège. Il paîtra ses brebis au milieu de tribulations sans nombre et lorsque celles-ci seront passées, la cité aux sept collines (Rome) sera détruite et le Juge redoutable viendra juger son peuple. »

Lorsque Pierre II régnera, le règne de l'Antéchrist aura déjà commencé sans doute. La devise *De medietate lunæ* indique une influence lunaire, c'est-à-dire malfaisante, et *De labore solis* se rapporte probablement aux signes indiqués par saint Jean dans l'Apocalypse : En ce temps les étoiles des cieux tomberont, etc., etc.

Le pontificat de Pierre II verra le triomphe ultime de l'enfer et la destruction de ce monde que Dieu viendra juger.

II

Voyons maintenant auquel des cardinaux papables peut se rapporter la devise : *Ignis ardens*, qui désigne le successeur de Léon XIII.

On nomme cardinaux papables ceux qui paraissent avoir le plus de chances d'être élus par le conclave, mais il arrive souvent que le choix des *porporati* se porte sur un inconnu que ses vertus, son âge ou des considérations politiques font préférer aux hommes en vue.

Parmi ceux que la voix publique désigne jusqu'à présent comme ayant le plus de chances de succéder à Léon XIII, quelques noms apparaissent : Rampolla, Parocchi, Oreglia di Santo Stefano, Svampa, Vannutelli, Gotti, Capecelatro.

Disons d'abord que trois d'entre eux remplissent une des conditions de la prophétie : les cardinaux Oreglia, Svampa et Gotti.

Le cardinal Oreglia a dans ses armes un autel où brille le feu du sacrifice.

Le cardinal Svampa porte un blason où un chien tient une torche enflammée dans la gueule.

Enfin, les armes du cardinal Gotti sont une torche ardente.

Voilà donc trois papables auxquels le mot *Ignis ardens* peut s'appliquer.

Le cardinal Oreglia, doyen des cardinaux et camerlingue de la sainte Eglise romaine, est né à Bene Vagienna, dans le Piémont, en 1828, d'une ancienne famille. Il a été internonce à La Haye, nonce à Lisbonne et il est archevêque de Damiata. C'est un linguiste distingué qui parle fort bien le français, l'espagnol, l'italien et l'anglais. Les Jésuites, dit-on, le soutiennent fortement, et il est bien vu de la Cour du Quirinal. C'est un des cinq cardinaux restants de la création de Pie IX.

En sa qualité de camerlingue, c'est lui qui dirige le conclave.

Le cardinal Svampa, archevêque de Bologne, est le plus jeune membre du Sacré Collège. Il est âgé de quarante-huit ans seulement ; né à Ferrare en 1851, il a été professeur au séminaire romain. Il passe pour incliner vers les idées de Léon XIII et disposé à un rapprochement avec la maison de Savoie. Sa charité est très grande, son humeur enjouée, sa conversation aimable avec une tendance à l'humour, son abord affable.

Le cardinal Gotti, de l'ordre des Franciscains, si je ne me trompe, est âgé de soixante-quatre ans. C'est un théologien savant autant que modeste et qui n'a accepté la pourpre que sur l'ordre de Léon XIII qui l'appelle volontiers en souriant : « Mon successeur ! » et qui a pour lui une grande affection.

Tels sont les trois candidats le plus en vue.

Mais la prophétie de saint Malachie ajoute quelque chose à l'*Ignis ardens*, ces quatre mots : *Et a littore veniet*. « Et il viendra du rivage. »

Or, parmi les papables qui répondent à cette condition se trouve le cardinal Capecelatro qui est né à Marseille — sur le rivage — en 1824. Il est bibliothécaire du Vatican, confesseur de la reine Marguerite, hagiographe fécond, et il est resté très populaire dans le diocèse de Capoue dont il a été archevêque.

Je m'arrête là. Les autres cardinaux sur lesquels le suffrage du conclave paraît pouvoir se porter concordent peut-être avec la prophétie de saint Malachie, mais aucun signe visible ne le montre encore comme pour les trois que je viens de nommer.

H. V.

Hypothèse sur le futur Roi

Wervicq, 21 mars 1899.

Monsieur Mery,

Me serait-il permis d'émettre dans l'*Echo du Merveilleux* une nouvelle hypothèse sur l'origine du roi futur ?

Mlle Couédon a prédit qu'il serait

Héritier de la branche aînée
D'une race opprimée.

(9e fascicule, p. 187.)

« Race opprimée », cette expression fait songer immédiatement à Louis XVII-Naundorff et à sa postérité.

Le roi futur ne serait-il pas le descendant d'un fils que Louis XVII aurait eu avant de s'établir et de se marier en Prusse?

Dans l'affirmative, il serait bien « l'héritier de la mâle branche aînée d'une race opprimée ».

Les indications suivantes, données par « l'ange » qui inspire M[lle] Couédon, s'adaptent aussi très bien à mon hypothèse :

C'est le sang du premier-né
Que le ciel a conservé,
Il (le roi) est le seul héritier
De celui qu'on a caché

(9e fascicule, p. 187.)

(« Celui qu'on a caché », c'est, d'après moi, le premier-né de Louis XVII.)

Il (le roi) est bien l'héritier
De la mâle branche aînée,
Rameau (devenu branche aînée) qui a poussé
Par une nuit d'été;
Cent ans n'ont point passé.

(*Echo* 1897, p. 45.)

En outre, M[lle] Couédon a annoncé à Louis de Bourbon-Naundorff, petit-fils de Louis XVII, que la couronne n'était réservée ni à lui, ni à son frère Henri, mais que le roi futur les touchait de plus près qu'ils ne le supposaient (2e fascicule, p. 89). Dans mon hypothèse, il serait, en effet, leur cousin-germain.

Mais, pourrait-on m'objecter, le roi, dans votre hypothèse, serait un Naundorff, et « l'ange » a dit :

Les Naundorff ne vont pas régner.

(*Echo* 1897, p. 332.)

Pardon! Louis XVII n'a été affublé du nom de Naundorff qu'en 1810, lors de son établissement en Prusse, et s'il avait eu un fils avant cette époque, ni celui-ci ni ses descendants ne seraient à aucun titre des « Naundorff »: cette appellation ne peut concerner que les enfants de Louis XVII nés depuis 1810, et, notamment, ceux qui sont issus du mariage qu'il contracta en 1818 sous le nom imposé de Naundorff, et leurs descendants; — c'est à eux que s'applique la prédiction : « les Naundorff ne vont pas régner ».

Mais il paraît que « l'ange » a donné une autre indication, qui, celle-là, serait réellement en opposition avec mon hypothèse : il aurait annoncé que le roi futur ne sera pas un descendant de Louis XVI (ni de Louis XVII, par conséquent).

Quand et en quels termes « l'ange » aurait-il donné cette indication? Voici tout ce que j'ai pu trouver à cet égard dans les fascicules sur la Voyante et dans les années 1897 et 1898 de l'*Echo du Merveilleux :*

Pendant la séance du 22 juillet 1897, au cours d'une courte suspension, l'auditoire discutait sur les origines du roi lorsque « l'ange » interrompit par ces mots

Pas de Louis XVI approché!
Il n'en est l'héritier.

(*Echo* 1897, p. 222.)

L'assistance a cru que ces paroles s'appliquaient au roi futur. En était-il réellement ainsi? Ne concernaient-elles pas plutôt l'un ou l'autre personnage dont le nom venait d'être d'être mêlé à la discussion?

Comme l'on voit, dans cette circonstance, les paroles de « l'ange » peuvent avoir eu un autre sens que celui qui leur a été attribué. N'en a-t-il pas été de même dans les autres séances où « l'ange » a touché le point qui nous occupe?... Il est assez singulier que sur ce point une seule de ses phrases ait été notée: ne faut-il pas en chercher la raison dans le vague des expressions dont il s'est servi?

Quoi qu'il en soit, je ne puis croire qu'il y ait contradiction entre les prophéties de M[lle] Couédon et les autres révélations généralement reconnues comme authentiques; or, celles de ces révélations qui désignent le futur monarque, désignent bien un descendant de Louis XVI. (Voir une lettre de M. le baron de Novaye reproduite dans l'*Echo du Merveilleux* du 1er février 1897, p. 25). A mon avis, l'ange ne peut donc avoir déclaré catégoriquement que le roi futur n'est pas issu de Louis XVI, je crois plutôt que, par des paroles ambiguës, il a voulu dérouter les chercheurs et empêcher ainsi que l'identité de Henri V ne fût dévoilée prématurément.

Mon hypothèse est la seule qui tienne compte à la fois des prédictions de M[lle] Couédon et des autres révélations, à ce titre elle fixera peut-être l'attention des lecteurs de votre intéressante Revue.

Veuillez agréer, monsieur Mery, l'assurance de mes sentiments distingués.

NOLFF,
abonné à l'*Echo du Merveilleux.*

Nous mettons en ce moment la dernière main au numéro spécial que nous avons annoncé sur les apparitions de Tilly; nous renouvelons, à ceux de nos lecteurs qui posséderaient des photographies inédites se rapportant à ces événements, et qui voudraient bien nous les communiquer, la prière de nous les adresser sans retard.

Reportages dans un fauteuil

*** *Le Merveilleux dans les prisons de la Terreur.*

Avant de passer à d'autres sujets, et, en particulier, de répondre à la question intéressante que me pose un de nos plus attentifs lecteurs d'Alger, je demande la permission de raconter une dernière anecdote sur la vision dans le cristal.

Elle se passa en 1794, à la prison des Carmes où était alors enfermée la future impératrice Joséphine. La marquise de Créqui la raconte dans ses Mémoires. Je n'ignore pas qu'ils sont apocryphes; mais, de même qu'il est impossible de n'y pas reconnaître de l'arrangement, des anachronismes de style et la main d'un journaliste, il est impossible aussi d'y méconnaître au fond le ton, le cailletage aimable et vif d'une femme du XVIIIe siècle, abondamment informée de tout.

Cette femme fut-elle la spirituelle marquise, malgré les démentis de son exécuteur testamentaire, Percheron? On ne sait. Le malheureux pseudo-vicomte de Courchamps, Cousen en son nom, coula à pic sous l'histoire de ce *Val funeste* qu'il avait emprunté à un vieux roman : *Dix journées de la vie d'Alphonse van Warden*, et qu'on appela le « Vol funeste ». Il avait violemment irrité tout une partie de la presse par les acerbes propos de sa marquise, sur les hommes de la Révolution; il avait indisposé l'autre partie ou l'autre parti par son succès. Tout le monde se tourna contre lui, et il disparut dans la tempête, dépecé par les journalistes comme Romulus par les sénateurs.

Quoi qu'il en soit, l'anecdote relative à Joséphine était connue par tradition et tenue pour vraie dans la famille de Tascher. C'est un des nombreux chapitres du livre très curieux qui pourrait s'intituler « le Merveilleux dans la vie de l'impératrice Joséphine », et qui irait depuis la négresse Euphémie jusqu'au Petit Homme Rouge des Tuileries.

Voici le récit de la prétendue marquise:

— Nous avions (dit-elle) dans cette maison d'arrêt un vieux M. Duvivier, disciple-voyant de Cagliostro, qui révélait des choses prodigieuses au moyen d'une « colombe » et d'une carafe; et c'était la nièce du greffier, jolie petite fille de six à sept ans, dont il se servait pour ses opérations magiques.

Il fallait que cette « pupille » ou « colombe » fut en état d'innocence, ou du moins en état « d'impeccabilité », disait-il. Or, il est de précepte ou d'observation parmi les Balsamites que l'âge ou l'époque du discernement pour le bien et le mal est fixé à la fin de la sixième année révolue...

La vicomtesse de Beauharnais avait fait demander à M. Duvivier des nouvelles de son mari (*prisonnier à la Force*). On savait qu'il avait dû comparaître devant le tribunal révolutionnaire, et les journaux n'avaient pas encore parlé de son jugement.

C'était au milieu de la nuit. On fut réveiller la petite fille de la geôle, et, moyennant un assignat de cinquante francs qui valait quarante sous, le père de la « pupille » arrangea tout ce qu'il fallait à M. Duvivier, le grand Cophte, ce qui consistait dans la petite fille, avec une table, une carafe remplie d'eau claire et trois bouts de chandelle.

On les disposa comme en triangle autour de la carafe, au plus près possible, afin que la « colombe » y vit plus clair, et M. Duvivier lui tenait ses deux mains sur la tête, en lui disant :

— Voyez!... voyez!... Que voyez-vous?

Il avait dressé son intention sur M. de Beauharnais, et la petite fille répondit en rechignant :

— Je vois dans une petite chambre un citoyen qui dort, à côté d'un autre citoyen qui écrit sur un papier qui est sur un gros livre.

— Savez-vous lire?

— Oh! non, citoyen... Ah! le voilà qui coupe ses cheveux et qui les met dans un papier.

— Celui qui dort?

— Mais non, celui qui écrivait tout à l'heure. Il écrit sur le papier où il a mis ses cheveux, il ouvre un petit portefeuille rouge, il compte ses assignats, il les remet dans le portefeuille; il se lève, il va tout doucement...

— Comment, *tout doucement?* Vous n'avez pas dû jusqu'à présent entendre le moindre bruit.

— Mais tout doucement, parce qu'il a l'air de marcher sur la pointe des pieds.

— Que voyez-vous à présent?

— A présent, il a sa tête appuyée sur ses deux mains, je ne vois plus sa figure.

— Mais qu'est-ce qu'il a fait de son portefeuille?

— Ah! dame, il a fourré son portefeuille avec son paquet de cheveux dans la poche d'un habit qui est sur le lit de celui qui dort.

— De quelle couleur est cet habit.

— Je ne sais pas; c'est je ne sais pas comment, gris, brun, rouge ou... je ne sais pas. Il est doublé de soie bleue avec des grands boutons brillants.

— C'est assez, c'est assez, répondit le grand Cophte à sa colombe; allez vous coucher, poursuivit-il en lui soufflant sur le front. Le général Beauharnais existe encore, nous dit-il, mais tous ces arrangements-là ressemblent terriblement à des préparatifs d'exécution pour ce matin. Il aura sûrement été condamné dans la journée d'hier et séance tenante; mais ce n'est pas la peine d'en rendre compte à sa pauvre femme;

elle ne l'apprendra que trop vite, et tout ce que je vais lui faire dire là-dessus, c'est que son mari était encore vivant à deux heures après minuit.

Le journal du soir annonça qu'il avait été supplicié dans la journée.

On a su de manière à n'en pouvoir douter, que la duchesse d'Anville avait reçu quelques jours après un paquet de cheveux que lui adressait un jeune prisonnier de la Force appelé M. de Segrais, lequel avait été le camarade de chambre de M. de Beauharnais, et avait trouvé ce même paquet dans une de ses poches, avec un billet à l'adresse de Mme d'Anville. D'un autre côté, Mme de Beauharnais fit voir à tous les prisonniers des Carmes une lettre que son mari lui avait écrite la veille de sa mort, et dans laquelle il disait, assez ridiculement du reste, que les auteurs de son supplice étaient des aristocrates déguisés en patriotes.

Soit dit en passant, on trouve dans ces mêmes Mémoires, à propos de la maréchale de Noailles qui était si étrangement superstitieuse un dernier témoignage du pouvoir de Mélusine, à propos de laquelle un de nos lecteurs demandait des renseignements, dans le « Courrier ». La maréchale, qui se flattait de descendre de la Fée et du comte Geoffroy à la grande dent, assurait que Mélusine l'avertissait de la mort prochaine des gens à qui elle s'intéressait. Et ainsi annonça-t-elle la mort de plusieurs personnes, qui moururent en effet pour ne pas la démentir.

GEORGE MALET.

EXPLICATION DES RÊVES

Il était convenu que *l'Echo du Merveilleux* publierait l'interprétation des dix premiers rêves dont on m'enverrait la description. J'ai dépassé de beaucoup ce chiffre, et je dois clore aujourd'hui, momentanément du moins, la série de ces études.

Mais comme d'autre part, il m'est impossible de répondre directement à toutes les lettres — j'en ai reçu un peu plus de quatre cents — on me pardonnera si, dans la nécessité de faire une sélection, je n'écris qu'à ceux de mes correspondants qui voudront bien m'en prier particulièrement.

Madame, cette nuit passée, au matin, j'étais dans une forêt assez épaisse, au sol moussu; un cerf, une biche et son faon se tenaient sous un arbre et je m'étonnais qu'ils ne fussent nullement inquiets de ma présence, quoique nous fussions très rapprochés. Pour sortir de la forêt, il fallait gravir une côte très rude, sillonnée d'un chemin tracé; une échelle se dressant devant moi, j'en gravis les degrés et en haut j'aperçus un réservoir, une sorte d'écluse dant l'eau était limpide, transparente et pure.

Dans l'impossibilité de la franchir, je redescendis et en faisant le tour j'arrivai à une ferme; me tenant debout sur le seuil, je vis à gauche rouler en ondes puissantes le torrent le plus infect, le plus fétide, le plus boueux qui se puisse imaginer.

Un cadavre d'une blancheur éclatante roulait dans ces eaux épouvantables. Je me détournais de ce spectacle repoussant, et les bons fermiers — homme et femme — me conduisirent dans leur jardin ou je vis des fleurs, des fruits, des raisins blancs et des fraises surtout, et enfin, des poulets fraîchement égorgés et plumés, qui semblaient respirer encore.

Je goûtais aux fruits et le fermier, interrogé par moi, me dit que les poulets valaient 1 fr. 50. Comme je m'étonnais de ce prix modique, les fermiers me dirent que l'octroi était la cause du prix élevé qu'on en demandait en ville.

Puis, le fermier ayant discuté avec moi, du plus court chemin pour rentrer à Paris, je me mis en route pour la capitale; la route était belle, blanche, sans arbres et élevée, ce qui donnait à la vue l'ensemble d'un immense et splendide panorama.

FÉLIX P. D.

Explication. — La forêt épaisse et moussue est l'image de votre vie fertile en tracas, en soucis, en pertes d'argent. Vous trouverez la fin de vos ennuis, dans un gain, un bénéfice, un triomphe par l'argent, une élévation de situation, qui vous donnera l'apaisement et vous mènera au mariage, à la famille. C'est peut-être un mariage qui sera le point de départ de la chance; mais un mariage avec une veuve, ayant déjà un enfant.

Avant d'arriver à cela vous avez une côte à gravir.

Cette côte, vous mène à une eau claire et pure qui, à cause de l'échelle, représente un succès dangereux pour vous.

Je crains cette côte pour vous.

Si on vous propose une entreprise quelconque, si belle qu'elle vous paraisse, refusez, vous seriez « roulé » comme dans le *torrent fétide*, roulé au seuil du bonheur et de l'apaisement, que *la ferme* vous indique et que le *cerf*, la *biche*, et le *faon* vous annoncent.

Tout ce que vous voyez comme *fleurs, fruits, raisins, fraises*, annoncent joie, plaisir, consolation, gain inespéré.

Je crois donc que vous arriverez à posséder tout cela soit par le mariage indiqué plus haut, et dans ce cas votre femme aurait des parents à la campagne; soit par un héritage qui vous viendrait d'un parent habitant aussi la campagne, une ferme par exemple.

En étudiant les trois lettres initiales de vos nom et prénoms F. P. D., j'ai trouvé ceci : *F.* aptitude au *travail*, trop de *nonchalance* et de *mollesse*; *P.* un veuvage vous rendra heureux; l'initiale *D.* bonheur, rachat, liberté.

Croyez-vous que cela se rapporte à votre rêve?...

La route belle et large, ce sera votre vie, si vous écoutez cet avertissement.

Vers 5 heures du matin, j'ai rêvé que j'étais dans un grand jardin où il y avait un grand bassin avec des petits rochers. Le bassin était rempli d'eau très claire et on y voyait beaucoup de grenouilles très grosses et très vertes. Je m'approchai pour prendre du sable fin pour mes oiseaux. Et soudain, je me suis éveillée de frayeur, en constatant qu'un petit malheureux, à qui je donnais quelques sous chaque jour, voulait me mettre une grenouille dans la main, ce qui l'amusait beaucoup.

Ensuite, j'ai rêvé que je voyais une négresse et un nègre se fiancer.

Enfin j'ai vu du sang après mes vêtements.

Je suis née le 7 février 1862.

JULIENNE L.,

Explication.— Vous ne me dites pas si le jardin où vous vous trouvez est beau. Si oui, votre rêve annonce un commencement d'existence fortunée, un mariage ou une naissance.

Si le jardin est à l'abandon, avec beaucoup de bois, c'est présage de misère de cœur, ou un signe de sécheresse de sentiments, d'où : conseil de rester célibataire, si vous n'êtes pas mariée.

Bien que votre lettre fut signée d'un nom de femme, votre écriture m'a fait croire d'abord que vous étiez un homme. Elle dénote — votre écriture — une volonté et une ténacité qui sont d'ordinaire l'apanage du sexe fort.

Revenons à votre rêve. On vous fera des offres dont il faudra vous méfier. Elles sont trompeuses et vous attireraient des démêlés avec des créanciers qui pourraient vous causer de graves ennuis et même vous rendre malade.

N'écoutez donc rien de ce qui vous sera proposé, car vous bâtiriez sur le sable et cela vous mènerait à la ruine.

N'y a-t-il pas dans votre vie quelqu'un à qui vous faites du bien?... Ce quelqu'un vous trompera et si vous lui confiez de l'argent, il s'en ira avec.

Le nègre et la négresse que vous voyez dans votre second rêve, sont précurseurs de brouilles de famille... de soucis...; mais comme ils sont fiancés, il y aura réconciliation.

Tout cela se fondra dans du bonheur, de la chance, et certaines joies intimes.

PREMIER SONGE. — *J'étais redevenu adolescent et je me trouvais pensionnaire dans mon petit collège ecclésiastique, à la promenade du jeudi. Nous étions dans une petite presqu'île formée par un petit ruisseau où nos maîtres nous conduisaient assez souvent. Au lieu de jouer avec mes camarades, je causais sur le bord du ruisseau avec deux ou trois de nos surveillants et je faisais tout haut cette réflexion : « Comment le ruisseau n'a-t-il pas grossi après les pluies de ces jours derniers ? »*

Presque aussitôt il gonfla prodigieusement, et sans bruit, et on n'aperçut qu'à peine la rive opposée. Néanmoins notre rive ne fut pas inondée. Les eaux étaient, en même temps, torrentueuses et silencieuses. Comme j'admirais ces divers phénomènes, je vis plusieurs de mes camarades emportés, corps inertes, par le rapide courant. Je me retournai et je découvris un homme de taille moyenne, de figure diabolique, vêtu d'un maillot rouge sombre, qui achevait de précipiter dans le gouffre les derniers de mes amis. Je me précipitai à leur secours. Il me toisa, du haut en bas, lâcha les autres et s'avançant sur moi il me dit ces seuls mots : « Tu en veux donc, toi aussi! » Lui et moi roidîmes nos muscles et nous mîmes dans la position de lutteurs. Je me souviens que j'opposai une résistance à laquelle il ne s'attendait pas et qui augmentait sa fureur; j'avais fortement arc-bouté mes reins, mais je ne connus pas la fin du combat; je m'éveillai.

DEUXIÈME SONGE. — *J'étais au siège de La Rochelle avec le cardinal de Richelieu et d'autres princes de l'Eglise. Dans mon rêve comme dans l'histoire, les assiégés se battaient en désespérés, attendant impatiemment le secours d'une flotte anglaise. Cette flotte était d'ailleurs en vue et s'apprêtait à forcer une digue dont la destruction l'aurait portée aux pieds des remparts. Mais, contrairement à l'histoire, cette digue était naturelle, formée par une large chaussée de terre isolant de la mer un très vaste étang qui baignait tout un côté de la cité rebelle.*

J'émis l'avis que cette digue n'était pas encore assez forte; qu'il fallait au moins la doubler par une muraille de soutènement et, pour y parvenir plus vite, qu'il fallait vider complètement l'étang, qu'ainsi on travaillerait à sec. L'avis fut adopté mais il était malaisé de vider l'étang, l'écluse en bois qui le fermait étant plongée à plus de vingt pieds d'eau.

Un habile plongeur se présenta. C'était un paysan patriote, d'apparence très robuste et de physionomie très énergique. On ne lui dissimula point que l'opération était pleine de dangers, dont le moindre serait d'entraîner le plongeur dans l'ouverture de l'écluse et, de là, sous les roues des moulins placés en contre-bas.

Mais l'homme ne s'inquiéta point de ces avertissements. Il se vêtit d'un maillot clair et, en moins de rien, il eut soulevé la barre de l'écluse. Comme c'était prévu, il fut entraîné avec les eaux débordées. Heureusement, je m'étais posté au passage et je pus l'arrêter dans la conduite en bois creux par où dégringolent les eaux de tous les moulins. Chose admirable! l'homme ne manifestait aucune émotion et son maillot était à peine humide.

Quand l'étang fut vidé, il resta au fond une boue liquide, noire et fétide. Sans nous en préoccuper, nous mîmes à l'ouvrage toutes les troupes disponibles et les officiers travaillaient avec les soldats.

Mais bientôt la mer grossit et gronda. Les vagues, portant une infinité de vaisseaux anglais, battaient furieusement la jetée sur sa partie extérieure, tandis que

nous renforcions la partie intérieure. Ce que nous faisions d'un côté était défait de l'autre. D'effroyables clameurs humaines se mêlaient de toutes parts au bruit des flots et du tonnerre et la scène était éclairée par les lueurs sinistres des éclairs d'un ciel en feu. Mais je ne connus point la fin de cette lutte entre l'armée catholique, d'une part, les ennemis et les éléments déchaînés, de l'autre; je m'éveillai.

TROISIÈME SONGE. — *Quelque temps après, j'assistai au siège de Babylone par Cyrus, en qualité de principal officier. Comme dans l'histoire, mon rêve présentait une ville imprenable par la famine ou de vive force. Au lieu de la traverser, l'Euphrate la bordait d'un côté et, comme on avait négligé d'élever des remparts sur la rive, elle paraissait accessible par là, à condition qu'on pût traverser le fleuve.*

Nous nous penchâmes sur le bord. Les ondes étaient si pures qu'on voyait le fond dans tous ses détails, presque à portée de la main. Mais le sondage montra que la profondeur réelle était partout de dix ou douze mètres. Cependant, à force de chercher, je découvris un très fort barrage en pierres cimentées et de forme pyramidale. L'extrémité effleurait la surface et elle était évasée en forme de cuvette longue de façon qu'en s'y engageant un homme avait de l'eau jusqu'à la ceinture seulement et n'avait pas à craindre d'être emporté par le courant; mais on ne pouvait y passer qu'un à un.

Je fis part de la découverte au roi qui jugea le passage suffisant et résolut de l'entreprendre à la faveur de la nuit. Mais je ne connus point le résultat de l'entreprise; je m'éveillai.

JEAN D'A...

Explication. — Je ne peux pas donner le sens détaillé de vos trois rêves dans cette Revue, ce serait trop long. Je dois vous dire, du reste, que tous les trois ont à peu près la même signification ou plutôt qu'ils se complètent l'un par l'autre.

J'analyserai le premier de vos rêves et je vous donnerai en bloc le sens des deux autres.

1° Vous combattez pour le pays, pour le sol, que vous disputez à des ennemis puissants, pleins de haine, trahissant dans l'ombre, ainsi que l'indiquent les eaux torrentueuses et silencieuses.

Des amis étaient avec vous au départ, qui ne seront pas à l'arrivée. Ils sont emportés, brisés, réduits à l'impuissance par le génie du mal qui protège vos adversaires.

La lutte s'annonce longue et âpre, sans succès marquant de part et d'autre. Le conseil donné par ce premier rêve est celui-ci:

Ne luttez pas à visage découvert contre votre ennemi; usez de ruse, et surtout mettez un frein aux conceptions de votre cerveau lesquelles auraient, pourtant, d'heureux résultats si vos projets ne prenaient les proportions exagérées qui les font échouer (crue des eaux). Ce premier rêve s'achève sur une lutte à force égale.

Dans votre deuxième rêve, la mort d'un proche parent vous détourne un instant des questions qui vous passionnent. Par cette mort vous êtes frustré d'une somme d'argent (étang à sec, eau noire et bourbeuse). Quand ces ennuis sont passés, vous vous rejetez dans le grand combat.

Alors on cherche à vous corrompre, on vous fait des offres, qui vous ébranlent un peu, mais vous n'acceptez pas, je crois (cette partie du rêve n'est pas claire.)

Enfin, vous vous lancez de toutes vos forces dans la mêlée.

Mais voilà une nation étrangère, l'Angleterre, qui entre en lice et nous avons par elle des discussions et des humiliations. Puis cela s'apaise,... mais cet apaisement est trompeur, méfiez-vous des pièges.

De nouveau les Anglais nous attaquent au dehors, tandis que nous luttons au dedans contre les ennemis puissants que vous savez.

Le tonnerre et les éclairs annoncent une guerre, une guerre terrible dont votre rêve ne vous donne pas l'issue.

Le troisième rêve pronostique le succès des ennemis du sol, et de la race. Vous aviez cependant le moyen de les prendre et vous n'en avez pas usé...

Il ne faut pas toujours soulever des questions ou des incidents qui profitent aux autres.

En un mot, je ne vois aucune réussite marquante pour vous puisque toujours le rêve s'arrête sans être achevé.

A l'époque où vous fîtes ces trois rêves, c'était comme un avertissement d'une mort et d'une perte d'argent, et aussi c'était un peu le reflet des préoccupations d'un cerveau toujours en ébullition. Vous devez être à la fois très mystérieux, très fermé, et en même temps très en dehors, même un peu trop expansif.

Cela vous nuira beaucoup.

C. DE MIRBEL.

Un certain nombre de nos abonnés continuent à se plaindre de ne pas recevoir à sa date le numéro de l'Echo qui leur est destiné. La faute en est à l'Administration des postes, à laquelle, sans résultat, nous avons maintes fois envoyé nos réclamations. Ces irrégularités devenant décidément trop fréquentes, nous étudions la question de savoir si nous ne pourrions pas intenter un procès au Directeur des postes.

Souvenirs d'une Voyante

(*Suite.*)

APPARITIONS

En mon extrême jeunesse, il m'a été donné d'assister, chez Henri de Pêne, à des causeries intimes auxquelles prenaient part Arsène Houssaye, Théophile Gautier, Jules Janin, Louis Enault, Félicien David, Henri Delaage et tant d'autres génies charmants et charmeurs de qui les ombres seules pourraient me répondre aujourd'hui.

Fatalement, soit par un élan de suite déterminé, soit par une pente insensible, les choses et les êtres « d'*ailleurs* » étaient évoqués.

On discutait, on raillait, on contait et l'on croyait avec l'admirable bonne foi des intelligences accessibles à tout ce qui est comme à tout ce qui peut être.

L'entêtement et le doute sont l'inéluctable résultat de l'ignorance et de l'état rudimentaire d'un esprit. L' « *Altiora peto* » et le « *Sursum Corda* » peuvent-ils devenir la devise de ceux que le vertige prend au début de l'ascension?

Félicien David parlait le moins, rêvant le plus peut-être, et, un jour que la déplorable exécution d'une de ses symphonies l'avait mis de fort méchante humeur, il se révolta contre la théorie des « répercussions vitales », émise par Henri Delaage.

— Mon cher, vous êtes fou. Que nous existions encore en des états différents, c'est ce que je veux croire; mais, en changeant d'état, je change de forme et d'essence; en quittant la terre, je cesse d'y pouvoir exister, et avec un état invisible et immatériel, je ne puis pas produire un bruit qui, lui, est un effet matériel.

M. de Pêne objecta en riant :

— David, je ne vois point, à l'état de sons, vos dièzes et vos bémols; cependant, aujourd'hui, je ne les ai que trop entendus.

Fût-ce ce soir-là? Fût-ce un autre? Je ne sais. Il y a si longtemps.

Ce dont je me souviens, c'est qu'à chacun de ces célèbres, entraînés dans le temps, j'ai entendu faire le récit d'une ou de plusieurs apparitions dont il avait été visité.

Le Tout-Paris d'il y a vingt ans a connu le charmant hôtel de l'avenue Friedland où Arsène Houssaye a donné tant d'inoubliables fêtes.

Une immense galerie traversait l'hôtel qu'elle reliait à un second dont M. Houssaye était également propriétaire.

Ses locataires étant ses amis, les deux hôtels fusionnaient dans les jours de gala. Une glace, en temps ordinaire, remplaçait le mur de séparation.

Je laisse la parole à l'écrivain qui, dans un de ses ouvrages (les *Grandes Dames*, je pense), a décrit le phénomène qu'il racontait alors avec une vive émotion.

« — Je venais de me séparer de M... G... pour contracter mon second mariage.

« Son désespoir m'avait semblé trop excessif pour être sincère. D'ailleurs, nous devenions las. Mais elle était si grande tragédienne! »

Et le charmant auteur parlant comme il écrivait, — par aphorismes et par axiomes, — il remarqua :

« La femme, feu follet, s'éteint dans le calme pour se ranimer dans l'agitation. »

Puis il continua :

— En me quittant, M... G... m'avait dit :

« — Je vais me tuer. Si, là-bas, on vit encore, je reviendrai près de toi comme un reproche éternel. »

« Le lendemain soir en traversant ma galerie alors obscure, dans la glace du fond, j'entrevis comme une lueur qui s'étendait, s'adoucissant au même instant tandis que, très distincte, la tête de M... G... m'apparaissait telle qu'au moment de son adieu prophétique.

Quelques instants après, j'apprenais que M... G... s'était empoisonnée.

« Depuis, souvent, je la revois.

. . . .

— Moi, dit M. Théophile Gautier, j'ai vu, toute ma vie, surgir, à mes côtés, une ravissante silhouette de femme qui m'est totalement inconnue. Sans doute tient-elle à moi par des liens d'existence antérieure.

Et l'auteur de *Spirite* resta rêveur.

— Etes-vous donc les seuls? reprit, à son tour, Félicien David.

En cherchant en soi, aux heures de travail et d'évocation lente du moi intelligent, la forme de la *Chose Inconnue* sort du silence sans nom et revêt une enveloppe visible uniquement pour nos yeux subtils.

Les imaginatifs seuls ont ces visions. Allez donc demander au commerçant qui, toute la journée a débité de la chandelle ou des épices derrière son comptoir, au charbonnier qui mouille son coke pour le rendre plus pesant, ou son vin pour qu'il soit plus léger, si, des caisses à légumes secs, et de la barrique mise en perce, des âmes sont sorties, leur parlant du mystère.

— Mon concierge, interrompit Delaage en plongeant dans sa barbe noire ses doigts longs, plus noirs encore, mon concierge ne monte jamais les lettres quand sa femme n'a pas allumé le gaz. Il voit, dans l'ombre, le spectre de son prédécesseur qui fait perpétuellement l'escalier.

« Moi, je suis mort depuis longtemps et celui qui

m'a animé à ma nubilité, n'est certes point le même qui s'incorpora au moment de ma naissance.

... Si, au milieu de ces hommes éminents, j'eusse osé élever ma voix de vingt ans, voici ce que j'aurais pu raconter :

CLAIRE VAUTIER.

(*Reproduction interdite.*) (*A suivre*).

P.-S. — La personne qui m'a écrit de Boulogne-sur-Mer est priée de m'envoyer son adresse. — La publication en volume des « Souvenirs d'une Voyante », comprenant de nombreuses parties inédites, n'aura lieu que dans un mois.

C. V.

Petit cours de Chiromancie

X

LA LIGNE DE VIE

La ligne de vie est la plus importante des lignes, puisque, par elle, nous pouvons savoir si la vie que nous avons à dépenser vaut la peine d'être vécue.

Elle est plus ou moins longue, plus ou moins courte, plus ou moins belle, la couleur en est plus ou moins rosée; mais elle est toujours là, tant que la vie est là.

Souvent vous entendrez dire : « La ligne de vie! mais elle n'existe pas au point de vue de la santé ou de la longueur de l'existence; j'ai vu des gens affreusement malades avoir cette ligne très belle ; d'autres, au contraire, très bien portants, avoir cette ligne fort laide ; d'autres qui avaient la ligne courte vivre vieux, et d'autres la ligne longue mourir jeunes. »

Parfaitement ! c'est très possible.

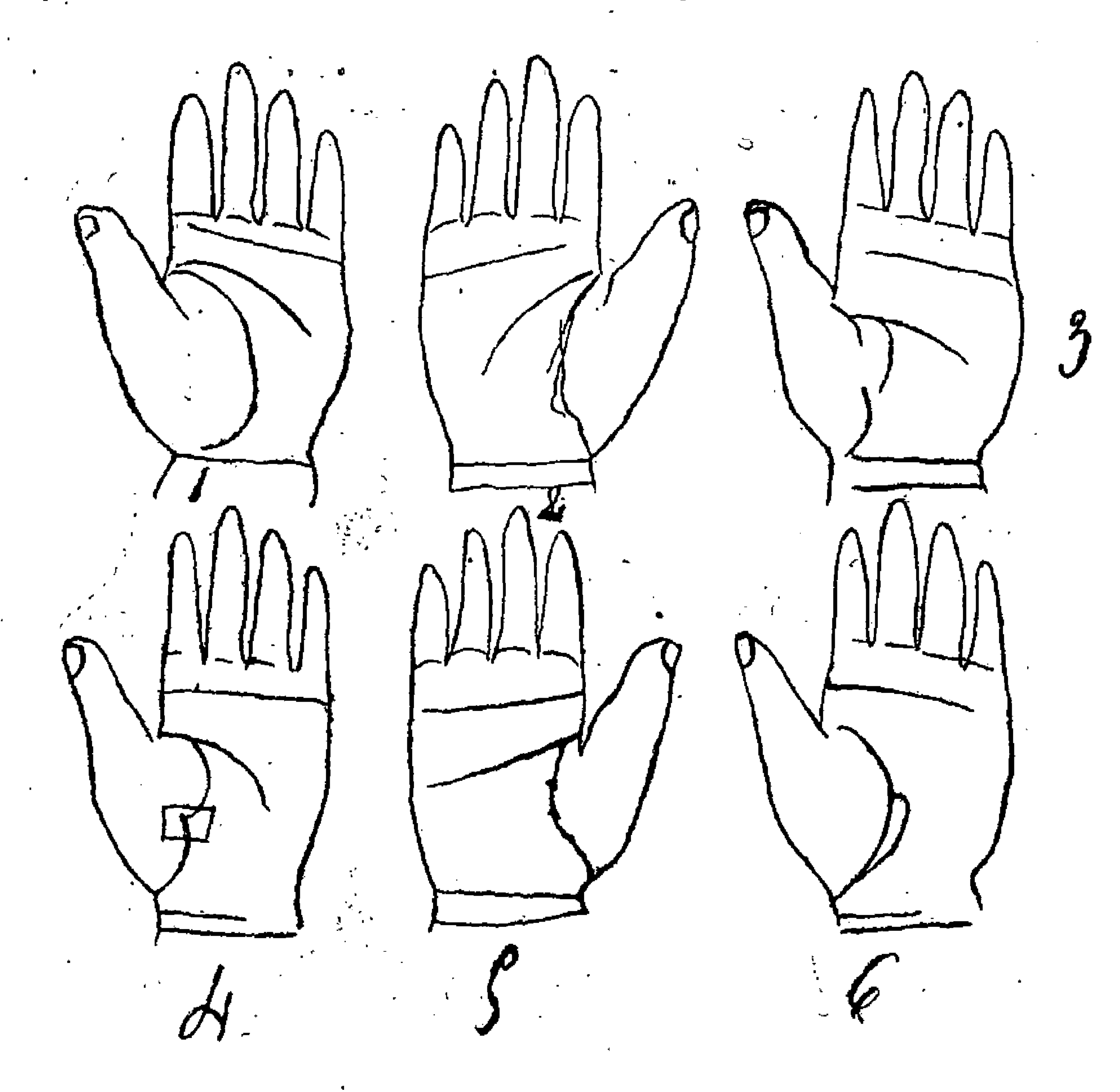
Cela prouve que nous sommes maîtres de notre existence comme nous sommes maîtres de nos actes. Que de gens meurent avant l'heure parce qu'ils ont mal dirigé leur machine humaine !

La mécanique que Dieu nous a confiée est faussée, elle ne veut plus fonctionner : ou elle s'arrête, et on meurt; ou elle accroche à chaque tour de roue, et on est sans cesse malade.

Notez bien cela, c'est réel, j'en ai fait la grande expérience, pas dans une main, mais dans mille !

Belle ligne de vie, bien ronde autour du mont du pouce, pas trop large, de belle couleur rosée uniforme, n'ayant dessus ni points, ni carré, ni traverses, ni coupure : santé robuste, vie longue, organisme parfait (n° 1).

Ligne de vie mal écrite, mal dessinée : c'est le pot



Jamais cette ligne n'est absente dans la main. Souvent la ligne de tête, manque, ou la ligne de cœur ; jamais la ligne de vie.

fêlé, c'est la personne qui vit vieille avec toujours un accroc à la santé, mais solide quand même (n° 2).

Ligne de vie écrite en deux tronçons : maladie mor-

telle, ou mort par accident. Eh bien! sous le désir de vivre, grâce à des soins merveilleux, j'ai vu ces deux tronçons se rejoindre par des petites lignes capillaires. On vous dira : « Mais ces lignes y étaient avant! » Non pas; le moulage des mains avait été fait dix ans avant que la maladie ait éclaté ainsi. Vous pouvez être certains qu'on peut se défendre (n° 3).

Si cette même ligne est ainsi coupée en deux tronçons, mais rejointe par un carré, c'est une maladie mortelle dont on se sauvera ou un accident grave, dans lequel on courra un grand danger mais dont on ne mourra pas (n° 4).

Ligne de vie longue, mais avec des points : maladies nombreuses sans danger de mort (n° 5).

Ligne de vie avec une île : déperdition de forces, anémie ou convalescence longue, mauvais état de santé sans arrêt (n° 6).

Avec ces quelques renseignements, vous devez vous très bien porter, car vous êtes en garde contre les surprises.

Tout homme qui regarde sa main est un homme averti. Et l'on sait qu'un homme averti en vaut deux.

C'est pour cela qu'avec une ligne de vie très mauvaise, on peut arriver à vivre très vieux.

A. DE THÈBES.

PIERRES ET TALISMANS

I

L'Améthyste.

Les vertus des pierres ont été reconnues depuis les temps les plus reculés, mais les peuples anciens, les Hébreux, les Grecs, les Romains, etc., ne parlaient que de la vertu généralisée d'une pierre sans s'inquiéter de la personne à qui la vertu devait profiter.

C'est ici cependant l'important de cette science; l'influx personnel est le désignatif certain de la pierre devant avoir telle ou telle vertu.

Commençons, si vous le voulez bien, cette série de notes sur les pierres, par l'améthyste.

La vertu principale que les anciens accordaient à l'améthyste était de préserver de l'ivresse. C'est pourquoi, dans les festins, ils offraient à leurs convives le vin dans une coupe d'améthyste; de cette façon, croyaient-ils, le vin n'enivrait pas.

L'améthyste va du lilas tendre, en passant par tous les tons, jusqu'au violet foncé. Sa coloration varie, suivant la quantité d'oxyde de manganèse qu'elle contient, combiné à toutes les propriétés du quartz.

Elle se trouve en France (près de Brioude), en Hongrie, en Prusse, à Ceylan, en Espagne, mais surtout au Brésil.

« Améthyste » vient d'un mot grec qui signifie « qui n'est pas ivre ». Elle bannit les mauvaises pensées, pousse à la chasteté, attire la protection des grands de ce monde, rend l'épouse féconde, écarte la tristesse et les maléfices; mais, à côté de ces qualités *qui ne sont que générales*, elle attire les mauvais rêves, les cauchemars les plus sombres.

L. DE MÉROFF.

LE PRODIGE DE LIVERI

Liveri est un village de la Campanie, situé non loin de Nola sur la pente d'une colline rocheuse plantée d'oliviers.

Au sommet de la colline, dominant un vaste plateau qui s'étend jusqu'aux pentes du Vésuve, s'élève un sanctuaire qui date de 1514. Cette année-là, le 23 avril, tandis que la pastourelle Antilia Scala gardait ses chèvres et filait assise sur un rocher au haut de la colline, une femme lui apparut et lui ordonna de dire au comte Orsini, seigneur de Nola, de faire creuser le sol à l'endroit où elle se trouvait et qu'on y découvrirait l'image de la Sainte Vierge.

Le comte Orsini se moqua de la pastourelle, mais l'apparition se répéta le lendemain et effleura d'une caresse la joue de la jeune fille qu'auréolèrent soudain cinq rayons lumineux dont la gloire l'enveloppait tandis qu'elle racontait ce nouveau prodige à son père.

Cette fois, le comte Orsini céda. Accompagné de l'évêque de Nola et d'un nombreux cortège, il se rendit à l'endroit où l'apparition avait eu lieu. A peine eût-on creusé le sol qu'apparut une peinture représentant la Madone avec deux anges à ses côtés. A ses pieds était une cloche qui aujourd'hui encore fait résonner le campanile de la vieille église et qu'on sonne au moment des orages parce qu'elle les fait cesser à l'instant.

C'est dans ce petit bourg d'un millier d'âmes environ que vient de se passer un nouveau fait merveilleux qui a vivement impressionné la contrée.

Le 28 février dernier, un certain Philippe Barone se trouvait dans une auberge du village, en train de jouer aux cartes avec quatre autres personnes. Ce Philippe Barone était garde champêtre de la commune mais aussi grand buveur et grand joueur devant Dieu. On se mit donc à jouer tout en mangeant des poissons salés. En face de Barone, fixée au mur, était une image de la Madone de Liveri.

Le jeu allait mal pour Barone. La colère le saisit et se levant tout d'un coup, il prit un des poissons qui se trouvaient devant lui et le lança violemment contre la Madone, en s'écriant:

— S'il est vrai que tu fasses des miracles, fais-moi perdre le bras ou fais-moi mourir. ».

Puis, prenant le bâton qu'il avait près de lui, il en frappa plusieurs fois l'image.

Cet acte d'impiété jeta l'effroi parmi les assistants. On avait vu la scène de la rue et quelques voisins étaient entrés; les compagnons de Barone s'éloignèrent rapidement du sacrilège et rentrèrent chez eux. Puis le calme se rétablit et deux jours s'écoulèrent.

Or, le troisième jour, Barone entra dans la salle de l'auberge où avait eu lieu cette scène, et sans adresser la parole à personne, il allait s'agenouiller devant l'image de la Madone, à laquelle était resté collé le poisson qu'il avait lancé contre elle et que personne n'avait osé enlever, et il prononça ces mots: « Je te demande pardon de ce que je t'ai fait », puis murmura d'autres prières. Enfin se levant, il invita l'hôte à faire avec lui la partie de cartes accoutumée, *mais il demanda la permission de manier ses cartes de la main gauche* :

« Ce bras me fait mal » dit-il en indiquant le bras droit et il ajouta :

« La Madone m'a châtié! Elle a fait le miracle! »

Quelques jours plus tard il se mettait au lit et onze jours après, le malheureux, malgré les efforts du médecin, expirait dans d'atroces souffrances, le bras emporté par la gangrène, mais soumis et repentant.

Depuis ce moment, Liveri est le but d'un incessant pèlerinage et devant la madone de l'auberge on vient s'agenouiller de tous les villages environnants et même de Nola. L'évêque de cette ville, Mgr Agnello Renzullo, a ouvert une enquête sur cet événement merveilleux, et l'image de la Madone sera incessamment transférée de l'osteria au sanctuaire de Liveri.

H. V.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

51. *Je serais reconnaissant au lecteur de l'*Echo *qui voudrait bien me documenter sur le procès des Cordeliers d'Orléans.*

UN AMI.

52. *Il est démontré que des taches noires ou noires-bleuâtres apparaissent, à l'improviste et sans douleur, sur la peau de certaines personnes pendant leur sommeil Au bout d'un temps plus ou moins long, ces taches disparaissent comme elles étaient venues sans laisser de traces. Le vulgaire appelle ce phénomène:* **des pincées de mort,** *le regardant comme une demande ou un avertissement ou un signe avant-coureur d'un malheur, venant de l'au-delà.*

*Un lecteur de l'*Echo du Merveilleux, *pourrait-il expliquer que cette vieille légende repose sur des faits réels?*

JEAN DE VALRUGUE.

RÉPONSES

12. — *Comment peut-on concilier le pouvoir du Diable avec la toute-puissance de Dieu ?*

Pour qui a lu Marie d'Agréda, les révélations et instructions contenues dans son livre, la réponse n'est pas trop difficile, tant cet ouvrage est instructif :

Dieu ne retire jamais les dons qu'il a faits à ses créatures.

Nous en voyons, de nos yeux, la preuve tous les jours; car ceux-là sont trop nombreux, qui emploient au service du mal, les dons qu'ils ont reçus de Dieu : talents, fortune, intelligence, etc., et qui dans leur fol orgueil s'attribuent à eux-mêmes le mérite de ces parcelles de la puissance divine qu'ils ont reçues gratuitement, et que Dieu pourrait leur retirer à toute minute entièrement.

Si Dieu laisse faire le mal, c'est que sa toute puissance se joue de la parcelle de son pouvoir qu'il a donnée au mal. Il lui suffit de retirer des créatures rebelles l'Esprit Saint, pour les aveugler et les enténébrer de telle sorte que tous leurs efforts et cette intelligence dont ils s'enorgueillissent se retournent contre eux. Ils semblent triompher pour un temps; mais rien de ce qu'ils font pour le mal n'est durable.

Un jour arrive où tout s'écroule sous le souffle de quelque événement que la prévoyance humaine n'avait pas prévu. Et ces écroulements sont un langage par lequel Dieu parle aux hommes, du moins à ceux qui ont des « oreilles pour entendre ». Et le bien qui résulte de ce langage est plus grand, cent fois, que le mal qu'on a prétendu faire.

Voilà pourquoi Dieu supporte le mal. Nous le voyons tous les jours et nous nous en étonnons souvent, parce que nous voudrions tout comprendre et juger au moyen de nos seules lumières, sans nous en rapporter à la justice de celui qui est la lumière des lumières.

Toutefois, en raisonnant par analogie, il est permis d'en déduire que si, dans notre monde visible, Dieu laisse faire le mal pour en tirer le bien, nul doute qu'il n'agisse de même dans le monde invisible pour nous; et s'il laisse faire le diable, c'est que le diable dans son aveuglement sert inconsciemment à la gloire de Dieu.

H. L.

29. — *Quelqu'un pourrait-il nous dire ce qu'est devenue Mme Orsat?*

UN INDISCRET.

Mme Orsat habite toujours à la même adresse, rue du Faubourg-Saint-Denis, avec sa jeune nièce qui prédit très bien aussi l'avenir. Son mari est médium guérisseur. Mme Orsat a des élèves, deux petites filles et un jeune homme qui demeure à Colombes, M. D... Mme Orsat prédit beaucoup de malheur pour cette année.

Mme MARTIN, née DARRAS.

49. — *Quelqu'un pourrait-il donner quelques renseignements sur Jean Sempé, guérisseur mystique, mort à Vincennes en 1892?*

M. S.

La vie de Jean Sempé a été écrite par M. l'abbé Julio, qui prétend avoir hérité de ses secrets. L'abbé Julio habite à Fontenay-sous-Bois.

X.

ÇA ET LA

Les Isiaques d'Auteuil. — En faisant ses recherches sur les petites religions de Paris, M. Jules Bois a trouvé, dit-il, les derniers sectateurs d'Isis. Leur chef est un Egyptien de sang mêlé; il est secondé par sa femme, qui est grande prêtresse d'Isis, et que quelques fervents considèrent volontiers comme une magicienne puissante. La prêtresse Anari (tel est son nom d'initiée) habite avec son mari l'hiérophante Rhamsès, rue Mozart, à Auteuil. Les deux époux ont célébré déjà à Londres, en Suède, en Amérique, les mystères de la déesse Isis. M. Jules Bois les a décidés à donner à Paris une cérémonie isiaque, la messe d'Isis, à laquelle, dit-il, « l'archéologue le plus strict ne pourrait adresser le moindre reproche ».

Cette messe fut célébrée récemment à la Bodinière. Une musique authentique accompagnait les frustes cantiques, tandis qu'une mime sacrée (une jeune néophyte parisienne, celle-là, récemment convertie au culte d'Isis) dansait devant la statue de la déesse le « pas des quatre éléments ». Cette danse comprend: le pas des Fleurs, celui du Miroir, celui de la Chevelure et celui des Parfums.

C'est ainsi qu'il fut donné à nos contemporains surpris de voir, réincarnées en une Parisienne, les bayadères des anciens temples. Pour être impartial, nous devons ajouter que certaines personnes considèrent l'hiérophante Rhamsès et la grande prêtresse Anari comme des comédiens adroits et érudits. Cette appréciation, qui n'est appuyée par aucune preuve convaincante, n'empêche point que la cérémonie ait été fort curieuse.

***

A propos de lévitation. — D'un journal qui nous fait des emprunts si discrets que nous aurions bien tort de ne pas l'imiter :

« En Irlande, un garde-côte remarqua un jour un individu nageant sur la mer; un canot sortit et alla recueillir le nageur. On reconnut en lui un somnambule qui avait nagé ainsi à une distance d'un mille et demi. Dans la « Mystique chrétienne », ce phénomène est souvent mentionné, et dans l'Inde, on sait d'ancienne date que l'Ingi nage sur l'eau comme un morceau de bois. Rappelons l'épreuve par l'eau appliquée au moyen âge aux sorcières, et la balance des sorcières d'Oudewater : toute accusée qui ne possédait pas le poids normal était considérée comme coupable.

« Lors de la persécution des protestants dans les Cévennes, on put voir se dérouler tout le programme des phénomènes magiques, y compris la lévitation. Il en a été de même chez les démoniaques. Le Dr Constant, qui fut chargé en 1861 par le gouvernement français de rédiger un rapport sur les enfants possédés de Marzine, dit (d'après un procès-verbal rédigé par des tiers) : « Plusieurs de ces enfants ont fait des choses qui paraissent évidemment contre les lois de la nature, par exemple, grimper avec une facilité et une rapidité sans exemple au-dessus de l'extrême pointe au rameau d'arbre de 40 à 50 mètres de hauteur; d'y faire la culbute ou bien de sauter de là à un arbre éloigné de plusieurs mètres; de descendre la tête en bas; de se tenir d'un pied sur l'extrême pointe d'un arbre et de l'autre sur celle d'un autre arbre. »

***

Photographie d'une relique. — Nous avons parlé, il y a quelque temps, de ce fait curieux: la reproduction, sur une photographie du linceul du Christ exposé momentanément dans la cathédrale de Turin, du corps même du Christ; la figure et les mains sont parfaitement reproduites, et les contours de tout le corps sont nettement marqués. M. Vantigo cherche à expliquer ce phénomène sans recourir à une cause surnaturelle. Il rappelle d'abord que la photographie voit ce que l'œil ne voit pas; tels étoiles, comètes, taches de sang, lettres ou mots effacés sur un manuscrit, falsifications de manuscrits, dessins effacés ou produits avec de l'encre sympathique, etc.

Mais, dans ce cas, il faudrait que chaque nouvelle photographie fût identique à la première. Or, seule, cette première photographie présente la particularité en question. Il faut donc avoir recours à une autre explication. M. Vantigo pense qu'il suffit qu'il y ait eu, parmi les assistants, un médium se figurant l'image du Christ, pour que cette pensée prît corps, en quelque sorte, aux dépens de la masse astrale extériorisée de ce médium et à l'insu de celui-ci, et de telle sorte que la figure devenue un objet réel fût photographiée.

***

Maison hantée. — Au mois de février de l'année dernière, une maison de Plobsheim, gros village des environs de Strasbourg, habitée par un journalier, sa femme et ses quatre enfants, fut le théâtre de singuliers phénomènes de hantise.

Les vêtements, les couvertures du lit, les miches de pain se mirent à se promener tout seuls; les enfants furent tirés par les cheveux, etc. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les promenades de vêtements se produisirent le plus souvent quand il n'y avait personne dans la chambre. Un paysan, regardant du dehors par la fenêtre, vit la couverture du lit se gonfler et se dresser debout, et elle resta pendant une heure dans cette position, jusqu'à ce qu'une autre personne l'eût touchée. Des vêtements, cloués sur le plancher, se dégageaient tout seuls et se remettaient à se promener.

L'autorité médicale examina les deux époux et les trouva sains d'esprit; mais l'autorité judiciaire s'en empara et les fit enfermer; ils furent condamnés à six semaines de prison, mais libérés en appel; seulement leur fille, âgée de douze ans, fut alors accusée d'avoir été la metteuse en scène de toute l'affaire et envoyée dans une maison d'éducation par jugement du tribunal.

Comme toujours en pareille occurrence, la police et les juges ont fait preuve d'une remarquable clairvoyance !!

***

Manifestation télépathique. — M. Camille Flammarion publie en ce moment dans les *Annales politiques et littéraires* une série de faits d'ordre psychique très intéressants, dont nous détachons la page qu'on va lire :

« M. André B., jeune musicien de grand talent, prix de Rome, membre de la Société astronomique de France, m'adressait tout récemment la relation suivante :

« C'était en juin 1896. Pendant les deux derniers mois de mon séjour en Italie, ma mère est venue me rejoindre à Rome et habitait tout près de l'Académie de France, dans une pension de famille de la via Gregoriana.

« Comme, à cette époque-là, j'avais encore un travail à terminer avant de revenir en France, ma mère, pour ne pas me déranger, visitait seule la ville et ne venait me

rejoindre à la villa Médicis que vers midi, pour déjeuner.

« Or, un jour, je la vis arriver, toute bouleversée, vers huit heures du matin. Comme je la questionnais, elle me répondit qu'en faisant sa toilette, elle avait vu tout d'un coup, à côté d'elle, son neveu René Kraemer qui la regardait et qui lui dit en riant :

« — *Mais oui, je suis bien mort!*

« Très effrayée de cette apparition, elle s'était empressée de venir me rejoindre. Je la tranquillisai de mon mieux, puis j'entretins la conversation sur d'autres sujets.

« Quinze jours plus tard, nous rentrions tous deux à Paris, après avoir visité une partie de l'Italie, et nous apprenions alors la mort de mon cousin René, arrivée le vendredi 12 juin 1896, dans l'appartement que ses parents habitaient rue de Moscou, 31. Il avait quatorze ans.

« Grâce à un certain travail que je faisais à Rome au moment du voyage de ma mère, je pus contrôler les dates, et même les heures, auxquelles ce phénomène se produisit. Or, ce jour-là, mon petit cousin, malade d'une péritonite depuis quelques jours, entrait en agonie vers six heures du matin et mourait à midi, après avoir plusieurs fois exprimé le désir de voir sa tante Berthe, ma mère.

« Il est à noter que jamais, dans aucune des nombreuses lettres que nous recevions de Paris, on ne nous avait dit un mot de la maladie de mon cousin. On savait trop bien que ma mère avait une affection toute particulière pour cet enfant, et qu'elle serait revenue à Paris pour le moindre bobo qu'il aurait eu. On ne nous avait même pas télégraphié sa mort.

« J'ajouterai que, lorsqu'il est six heures du matin à Paris, les horloges de Rome, par suite de la différence de longitude, marquent sept heures, et que c'est précisément vers ce moment-là que ma mère a eu cette vision. »

G. C.

Histoire de Louis Gaufridy

PRÊTRE BRULÉ COMME SORCIER, PAR ARRÊT DU PARLEMENT DE PROVENCE

« En second lieu, on ne peut nier sans impiété « qu'il puisse y avoir des possédés, puisque l'Eglise a « établi des prières pour les exorciser. Or, la même « Eglise qui a prescrit et réglé la forme de ces prières, « a aussi donné les marques auxquelles on peut « reconnaître les véritables possessions. Puis donc « que ces marques se trouvent ici réunies, on en doit « conclure la possession des personnes dont il s'agit « dans le cas présent; autrement il faut dire que « l'Eglise s'est trompée en rapportant ces signes et les « donnant pour preuves d'une véritable possession; « car ce n'est pas un, deux ou trois rituels qui donnent « ces marques de possession, mais ce sont les rituels « de toutes les Eglises, et on défie d'en citer un seul, « qui y soit contraire. On est donc obligé de s'en « tenir à ces règles, et de faire en conséquence les « prières prescrites. Mais quand bien même on sup- « poserait pour un moment que ces signes de pos- « session rapportés par les rituels, ne sont pas des « signes certains, on ne peut, par respect pour « l'Eglise, se dispenser de les regarder au moins « comme douteux et équivoques. Or, puisque l'église « juge qu'en conséquence de ces signes on peut et on « doit faire les exorcismes; peut-on en conscience se « dispenser de les faire, lorsque les personnes qui « sont affligées, ou celles à qui elles appartiennent « ont recours au ministère ecclésiastique? Non cer- « tainement; l'Eglise n'a point réglé les prières qu'on « doit faire en cette occasion pour ne les jamais faire : « comme elle a reçu de Jésus-Christ, son époux, le « pouvoir de chasser le Démon des corps qu'il possède « ou obsède, son intention est qu'on en fasse usage « lorsque l'occasion s'en présente ; et l'occasion s'en « présente, selon elle, lorsqu'elle aperçoit dans les « personnes affligées les marques qu'elle donne pour « reconnaître les véritables possessions. Concluons « de tout ceci, que d'un côté les personnes affligées « au sujet desquelles on consulte, ou leurs parents, « doivent avoir recours aux prières de l'Eglise pour « leur procurer le soulagement nécessaire; et que, « d'une autre part, les ministres ecclésiastiques ne « peuvent en conscience refuser leur ministère à des « âmes chrétiennes tourmentées et affligées cruelle- « ment par le Démon, contre lequel elles ne doivent « point employer d'autres moyens que ceux que « l'Eglise a établis. *Supposita necessitate hominis à* « *Demonæ obsessi, vel alià simili*, dit Suarez, tom. 2, « de Relig. lig. 4 de Adjur. cap. 4. n. 5. *Ministri eccle-* « *siæ tenentur subvenir necessitati suorum fidelium per* « *remedia convenientia, et ab ecclesia inflituta. Unum* « *autem ex remediis pro illa gravi necessitate desti-* « *natum ab ecclesia est exorcismus.* Ce serait donc une « dureté inexcusable devant Dieu et devant les « hommes, de refuser dans une pareille occasion, les « secours que l'église a été établis pour ceux qui sont « dans un si triste état. On ne doit pas même se con- « tenter de faire les exorcismes; mais on doit aussi, « eu égard aux dispositions des personnes, les faire « approcher souvent des sacrements de pénitence et « d'eucharistie, conformément à la pratique ancienne « de l'eglise qui accordait à ceux que le Démon affli- « geait, la participation aux sacrés mystères, comme « le rapporte Cassien. *Olleat* 7. *cap*. 30. *Communionem* « *eis* (Energumenis) *Sacrosanctam à senioribus nostris* « *nunquam meminimus interdictam, quin immo si pos-* « *sibile esset etiam quotidie eis impertiri eam debere* « *censebant, quæ ab homine percepta eum qui in mem-* « *bris ejus infidet, spiritum, seu in ejus corpore latitare* « *cognoscitun, velut quoddam exurens fugat incendium.* « Pratique confirmée par le premier Concile d'Orange, « qui dans le quatorzième Canon dit : *Energumeni* « *baptisati, si de purgatione sua curant, et se sollicitu-*

« *dini Clericorum tradunt. monitisque obtemperant* « *omnimodo commnnicent, Sacramenti ipsius virtuet,* « *vel muniendi ab incursu Dœmonii quo infestantur,* « *vel purgandi*, etc. Ce qui est conforme aussi à la « doctrine de saint Thomas, comme on peut le voir « dans sa Somme, 3e part. quest. 80. art. 9. ad. 2 et à « ce que prescrivent la plupart des rituels. Mais avant « que de rien entreprendre. il faut s'adresser aux su- « périeurs pour en obtenir les permissions néces- « saires, que leur piété et leur charité ne leur per- « mettent pas de refuser. Délibéré en Sorbonne ce « 13 mars 1735, étant signés.

« Lemoine, sénior de la Maison et Société de Sorbonne, « syndic de la Faculté, chanoine de Notre-Dame « et vicaire général de Paris.

« Brillon de Jouy, docteur de la Maison et Société « de Navarre, curé de Sainte-Opportune.

« Saint-Aubin, docteur de la Maison et Société de « Sorbonne, professeur.

« Machet, docteur de la Maison et Société de Sor- « bonne, professeur.

« Vaugan, docteur de la Maison et Société de Sor- « bonne, professeur.

« Bouquet, docteur de la Faculté de Sorbonne, prin- « cipal du collège de Bayeux.

« Fr. Delatenay, religieux carme, docteur de la « Faculté de Paris, ancien assistant du général- « qualificateur du Saint-Office, consulteur de la « sacrée congrégation de l'index, etc.

« Fr. Castaing, religieux carme, docteur de la « Faculté de Paris, ancien provincial et ancien « professeur.

« Fr. de Amicis, jacobin, docteur de la Faculté de « de Paris, premier professeur.

« Fr. Brasselat, jacobin, docteur de la Faculté de « Paris, professeur. »

Il faut prendre garde que les médecins n'ont pas été témoins oculaires des faits sur lesquels ils raisonnent ; ils supposent vrai le mémoire qui les contient, les docteurs de Sorbonne disent aussi qu'ils en supposent la vérité. C'est dans ces occasions qu'il faut appliquer l'incrédulité de saint Thomas, il faut voir de ses propres yeux.

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES REVUES

Un cas de vision et d'audition extraordinaire est relaté dans la Revue spirite. Cette aventure, dont le récit est traduit du journal *Rebus*, de Saint-Pétersbourg, advint en 1870 à Mme Elise X... :

« Après mon mariage, dit cette dame, j'habitais la ville de Hambourg. Notre maison était contiguë aux écuries militaires, dites *anlgaises*, occupées par les chevaux des officiers de cavalerie, et placées sur une route très fréquentée par les piétons et les voitures. Nous occupions un logement assez spacieux, au rez-de-chaussée.

« Au commencement de juin, deux chambres que nous avions à louer furent occupées par M. et Mme F... arrivés de Stockolm. M. F... était chef de l'agence télégraphique internationale Reuter.

« A cette époque, j'étais forcée de travailler sans relâche, autrement il nous eût été difficile de vivre.

« Surtout au moins de juin, mes occupations étaient telles, que le jour je ne trouvais pas un moment de repos. La nuit venue, sitôt couchée, je m'endormais profondément; mon sommeil ne durait pas longtemps car, deux heures après m'être couchée, j'étais brusquement réveillée par un bruit étrange d'exercices militaires qui avaient lieu non loin de nous.

« J'entendais, très distinctement, les échos de la musique militaire prussienne, le son des trompettes et le roulement des tambours. J'entendais ensuite la marche des troupes, le commandement des officiers, le bruit des armes, le pas des chevaux frappant le pavé avec les sabots et le bruit occasionné par le transport des canons.

« Ce bruit étrange durait à peu près une heure. Ensuite tout se taisait, et je pouvais dormir tranquillement jusqu'au matin. Grâce à cette vision, je sus, d'avance, que nous allions avoir une guerre.

« Mes occupations ne me permettant pas de lire les journaux, je ne savais rien de ce qui se passait dans le monde, et d'ailleurs, la politique ne m'intéressait guère. Donc, je ne pouvais savoir s'il y aurait une guerre et entre quels pays. Pendant un certain temps, je ne dis rien de mes visions à personue, par crainte de m'exposer aux railleries.

« La sixième nuit, j'entendis très distinctement le bruit que faisaient les chevaux et les soldats dans les écuries voisines de notre maison. Je reconnus aussi, parfaitement, la voix des officiers que je connaissais plus particulièrement, donnant des ordres aux soldats. Je me disais : certainement, cette nuit, il y aura une revue. Je sautai de mon lit et mis mes pantoufles, jetai sur mes épaules un manteau et je vins sur le balcon, pour observer ce qui se passait de si extraordinaire.

« A mon grand étonnement, tout était tranquille, et je ne vis que le factionnaire qui se promenait devant la porte de l'écurie. Au moment de rentrer dans ma chambre, j'aperçus, dans l'ombre, la silhouette d'un homme en habit civil et reconnus à l'instant M. F..., notre locataire, revenant du club et très attardé.

« Le lendemain, M. F... me demanda, en riant, ce que j'observais de curieux à une heure aussi matinale (il était 4 heures du matin) ; je lui répondis : « Des soldats partant pour la guerre !... Ils font tant de bruit, voilà déjà la sixième nuit. que je ne puis dormir! « Comment ? comment ?... des soldats partant pour la guerre ? Mais avec quelle puissance allons-nous avoir la guerre ? » — « Avec la France », répondis-je tranquillement.

« En ce moment, il me sembla que ce n'était pas moi qui lui répondais, mais que c'était une voix intérieure qui parlait en moi, ce dont je ne pouvais me

rendre compte; comme je l'ai dit plus haut, je ne savais absolument rien, s'il y aurait une guerre et avec quelle puissance.

« M. F... voulut me persuader de l'impossibilité de ce fait, objectant qu'il en aurait été informé l'un des premiers.

« Nous verrons, lui dis-je. »

« Le lendemain éclata la guerre avec la France. »

Le Phare de Normandie explique, d'après le savant américain Jackson Davis, le phénomène psychique de la mort.

Lire dans l'Initiation, les *Etudes ésotériques* de M. Erny, et un curieux travail sur les *Clous Gnostiques*.

Nous trouvons dans Le Messager ce récit extrait d'une revue d'Utrecht; et intitulé : *Une sérieuse preuve de médiumnité* :

Le médium A. B... n'avait qu'une confiance limitée dans son propre pouvoir : quand il écrivait au cours d'une séance, Il s'apercevait que toutes ses communications il les pensait avant de les noter et se demandait s'il y avait là une inspiration du monde supra sensible ou une activité spontanée de sa propre intelligence. L'aventure suivante vint lever tous ses doutes.

Se trouvant à Paris chez un ami, V. R..., celui-ci lui conta ses anxiétés au sujet de la maladie d'un enfant abandonné depuis la veille par les médecins. A. B..., tombant en « trance », décrivit l'intérieur de la chambre du malade; la mère agenouillée devant le lit, le père, désespéré, appuyé à la cheminée. « Les méde« cins, déclara-t-il, ont ordonné un mauvais traite« ment. Allez de suite chez le pharmacien hollandais « qui demeure dans le voisinage, demandez-lui telle « herbe (dont A. B... indiquait le nom latin) ; il vous « répondra qu'il n'en possède pas, parce que depuis « longtemps elle ne figure plus dans la pharmacopée « répondez-lui qu'il en a dans un coin de son gre« nier sur un morceau de papier gris : en cherchant « un peu, il la trouvera. »

V. R. était convaincu qu'il n'y avait pas de pharmacien hollandais dans le voisinage, pourtant, en cherchant un peu, il le trouva. Le pharmacien déclara qu'il n'avait pas l'herbe en question. Sur la réponse qu'il en trouverait dans son grenier, et devant l'insistance de V. R., il y envoya son aide qui finit par rapporter ce que l'on demandait. Le remède fut administré à l'enfant qui s'en trouva beaucoup mieux.

Dans les Annales des sciences psychiques (janvier-février 99) un intéressant article de M. André Godard sur *l'historique de la télépathie*. Citons ce passage :

« Ce qui rend difficile l'investigation sur la psychologie transcendantale des anciens, c'est leur absence de méthode, leur tendance à tout confondre sous une même rubrique. Pline, Aristote, Plutarque, les Pères de l'Eglise, étudient sous cette monotone dénomination de Songe divers phénomènes, intellectuels ou physiologiques, que nous distinguons aujourd'hui sous les étiquettes : suggestions, télépathie, extériorisation de la pensée, perceptions distantes. Leur recherche se borne à diversifier les conditions de véracité ou d'erreur du Songe. Mais en réalité, leurs écrits contiennent le germe de toutes les récentes découvertes où la science côtoie le merveilleux. Par exemple, la lucidité à distance chez certains cataleptiques est nettement relatée dans un passage de saint Athanase, Origène discute la question de l'extériorisation psychique. Mais la curiosité scientifique reste absente. On ne recherche alors dans ces bizarres phénomènes qu'un profit réalisable : profit pour l'âme et pour le dogme chez les Pères de l'Eglise; chez les philosophes antérieurs de Rome, profit pour la direction de la vie ou même profit tout matériel, parfois puéril; Marie-Aurèle remerciait les dieux de lui avoir indiqué en songe un remède contre une hémorragie! »

Lire dans le même numéro une étude très documentée de M. E. Lefebure sur *Musset sensitif*.

Dans le Journal du magnétisme, un important article de M. Alban Dubet sur *l'Eglise et la Science*, que nous devons nous borner, faute de place, à signaler.

Nous avons reçu également : *Le Progrès spirite*, *la Lumière. The Light*, *Die Unberssilcht-Welt*, *Constanicia*, *Il mondo Secreto*, *Le Spiritualisme moderne*, etc., etc.

Mentiononnons aussi, le Feu Follet, revue de Gascogne et du Languedoc, dirigée par M. Maratuech (Bureaux à Paris, 15, rue du Sommerard) G. C.

LES LIVRES

L'Année scientifique. — Le 42e volume de l'*Année Scientifique et Industrielle*, cette collection si appréciée, fondée par Louis Figuier et continuée aujourd'hui par M. Emile Gautier, vient de paraître à la librairie Hachette (1 vol. in-16, avec 89 figures, broché : 3 fr. 50).

Ce volume est un résumé fidèle et impartial des principaux événements scientifiques survenus au cours de l'année écoulée.

Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire (1789-1815). — 2 volumes grand in-8°, broché : 25 francs; relié : 30 francs. Librairie historique de la Révolution et de l'Empire, 41, rue de Seine, Paris.

Cet ouvrage, très utile et très intéressant, est, à lui seul, une bibliothèque. Tout ce qui a trait à cette période, qui est la base de notre société contemporaine, y est contenu : hommes et choses. Les articles sont à la fois clairs, précis et attrayants : c'est l'histoire de cette période si féconde mise à la portée de tout le monde. Si vous avez besoin d'être renseigné sur un homme, un fait, un événement de la Révolution et de l'Empire, vous l'êtes immédiatement, tandis qu'avec un livre d'histoire il vous faudrait une heure, et souvent vous ne trouvez pas ce que vous cherchez. Et d'un autre côté, que d'inexactitudes, d'erreurs, de jugements passionnés, vont disparaître en présence de documents rigoureusement contrôlés et certains.

Les trois auteurs, qui sont : le savant Dr Robinet, sous-conservateur du musée Carnavalet, si connu par ses nombreux travaux sur la Révolution; M. Adolphe Robert, auteur du *Dictionnaire des Parlementaires français*, et M. J. Le Chaplain, avocat distingué et instruit, ont fait, avec la collaboration de savants et d'érudits, une œuvre utile et qui restera.

Le Gérant : Gaston Mery.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 55. 15 AVRIL 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

UNE NOUVELLE VOYANTE?

Est-ce une nouvelle Voyante ?

Je vous dirai très franchement qu'elle ne m'a point révélé de ces faits qui, de prime abord, forcent la conviction. Quand je vis, le 13 mars 1896, pour la première fois, Mlle Couédon, je restai très stupéfait de sa clairvoyance. Elle m'avait décrit divers incidents certainement ignorés d'elle, et j'avais bien été obligé de croire, sinon à « l'Ange », du moins à la lucidité de la voyante.

Dans le cas présent, rien de pareil.

La personne dont je vais vous parler — avec toutes sortes de réserves, d'ailleurs — ne m'a donné personnellement aucune preuve de sa clairvoyance. Mais elle en a donné à d'autres, parmi lesquels un religieux de haute intelligence, agrégé de l'Université, le R. P. L..., — et à moins de faire fi, de parti pris, de tout témoignage humain, il ne m'est pas permis de mettre en doute la véracité de tels répondants.

Ceci dit, et sans vouloir par conséquent vous imposer en aucune façon une conviction que je n'ai pas moi-même, voici le compte-rendu impartial de ma visite à Mme Thérèse M... (Elle ne m'a pas autorisé à la nommer.)

Mme Thérèse M... habite une modeste chambre meublée. Elle a dû être fort jolie. Son visage exprime la simplicité et la franchise. Elle parle avec beaucoup de naturel et de distinction. On comprend, à ses manières, qu'elle appartient au meilleur monde. Elle me conta son histoire :

« Après la mort de mon mari, me dit-elle, je me suis retirée dans un couvent, au bord de la mer. Là, j'ai vécu de longs mois, absorbée dans ma douleur; la supérieure avait pour moi toutes les délicatesses. J'aurais voulu finir mes jours dans ce cloître. Malheureusement, la supérieure vint à mourir. Ce fut pour moi un nouveau désespoir, désespoir auquel s'ajoutèrent bientôt d'autres angoisses. Le provincial me déclara, en effet, que, puisque mes ressources étaient épuisées, je ne pouvais rester plus longtemps dans le couvent... Des pensées sinistres s'emparèrent de moi. Dans ma petite chambre, je voyais la mer. J'étais comme obsédée du désir de m'y jeter et de disparaître... Je luttai de toutes mes forces contre cette obsession... Tout à coup, j'aperçus une religieuse à mes côtés. C'était le 2 novembre 1898. Il était deux heures à peu près. Je crus, tout d'abord, que cette religieuse, que je pris pour la sous-prieure, était entrée sans bruit, pendant ma rêverie. Mais je compris bientôt mon erreur. Cette femme n'était point vêtue comme les religieuses du couvent où je me trouvais. Elle était d'une grande beauté, et portait sur un manteau très foncé, un grand voile noir. Ses mains très effilées tenaient un chapelet. Mais tous ces détails, je ne les analysai que plus tard. Sur le moment, je ne vis que ses yeux, des yeux noirs inoubliables... J'eus l'idée qu'elle était la sainte Vierge... Mais elle me dit : « Si la Sainte Vierge apparaissait, elle aurait les yeux couleur du ciel. » Puis elle me parla longuement :

« Je viens près de toi, me dit-elle, pour t'arra-
« cher au désespoir. Depuis vingt et un ans, tu

« *unis* avec sainte Thérèse par une prière que tu « récites chaque jour. Ta grande dévotion à ta « très sainte patronne, ta résignation dans tes « épreuves t'ont obtenu l'unique faveur de com- « muniquer avec un esprit supérieur. Je serai près « de toi pour te consoler et te guider. Je veux te « pénétrer des grandes joies du Ciel, te parler de « ceux que tu pleures et que tu reverras dans « l'éternité bienheureuse. »

L'apparition, continua mon interlocutrice, me dit encore de partir pour Paris, m'annonçant que lorsque mon dernier argent aurait été dépensé et que je me croirais perdue, *j'unirais* avec une femme du peuple, qui me logerait chez elle et subviendrait à tous mes besoins. Cela est arrivé, monsieur, comme sainte Thérèse me l'avait dit. J'ai cru voir par là que l'apparition était réelle et que c'était bien sainte Thérèse qui m'avait parlé.

D'ailleurs, elle m'apparut de nouveau le 20 décembre dernier, à la même heure, mais cette fois à Paris. Elle était, comme la première fois, habillée en religieuse carmélite. Elle m'a dit :

« Regardе toujours en haut, tu n'as jamais ap- « partenu beaucoup à la terre, par tes aspirations « rêveuses. Si tu n'as pu entrer en religion, ne « vois en cela qu'une volonté suprême du Tout- « Puissant. Par ton *union* avec sainte Thérèse, « tu ramèneras des âmes à Dieu, et par les révé- « lations que tu obtiendras, tu rendras de grands « services. Mais il ne faut pas *unir* pour des choses « futiles. Ce n'est pas pour cela que je suis près « de toi... Tu rendras des services secrets... Il faut « que ta vie soit un peu mystique... Tu uniras « toujours plus intimement avec ta sainte Protec- « trice. Elle sera à toute heure près de toi. Si « Dieu permet cette *union* surnaturelle, tu dois « attendre avec résignation que les révélations « que tu reçois se réalisent à l'heure fixée par « Dieu. Tout est écrit au ciel. Rien ne reste sans « récompense. Rien ne reste impuni. »

Ce ne sont pas les paroles textuelles de l'apparition. Mais c'en est le sens exact. Depuis lors, je sens, quand la sainte va me parler, une petite secousse au bras, et, presque aussitôt, j'entends sa voix. Mais elle ne m'apparaît pas.

Tout cela était dit avec un grand accent de sincérité. Nous causâmes quelques instants encore, puis je demandai à Mme Thérèse M. :

— Que vous ont conseillé les théologiens à qui vous avez déjà exposé ces faits?

— Le révérend père L..., qui vous a écrit, m'a interrogée longuement. Il m'a aussi posé des questions que j'ai transmises à sainte Thérèse. Les réponses obtenues l'ont grandement édifiées. Il ne m'a pas détourné de croire.

— Mais à moi, qui ne suis point théologien, quelle *marque* pouvez-vous donner qui dissipe mes doutes?

— Posez moi des questions, nous verrons bien si sainte Thérèse veut vous répondre.

— Il est bien plus simple, fis-je, que « sainte Thérèse » me dise sans que je l'interroge, ce que, dans votre intérêt, elle désire que je sache — par exemple, ce qu'il faut que je pense de vous.

— Si vous voulez, répondit Mme M...

Elle se leva, et reprit :

— Quand j'interroge sainte Thérèse, il faut que je sois seule. Elle l'exige ainsi. Je vais aller dans la pièce à côté. Excusez-moi quelques instants.

Je réfléchis pendant ces quelques instants, à ce que je venais d'entendre. Mes réflexions étaient de toutes sortes, comme vous pensez bien. Vous les imaginez, au reste — et je vous fais grâce de leur énumération.

Mme M... revint bientôt.

— Voici, me déclara-t-elle, ce que m'a dit sainte Thérèse :

« Il ne peut encore t'apprécier, ayant *uni* avec « bien des personnes spirites, somnambules ou « voyantes, dont il a essayé de faire une juste « étude. Dans ton *union* avec sainte Thérèse, elle « te laisse au-dessus des préjugés terrestres, et « même les plus versés dans ce que l'on nomme « les sciences occultes ne pourront rien y voir. »

— Il me semble, dis-je, que « sainte Thérèse » ne se compromet pas beaucoup, en me disant ces choses.

— C'est ce qu'elle m'a répondu... Mais vous pouvez l'interroger de nouveau.

— Volontiers. En ce moment on parle beaucoup de l'affaire du Frère Flamidien. Voulez-vous demander à sainte Thérèse, si c'est lui le coupable ?

Mme M... disparut quelques instants. A son retour, elle me communiqua cette réponse :

« Tu peux écrire les révélations de sainte Thé-
« rèse, *unissant* avec un crime imputé à un reli-
« gieux. Un enfant violé et assassiné, sans avoir
« pu se défendre. L'accusé innocent. Une si triste
« erreur sera reconnue *unissant* l'impunité au
« crime. L'assassin sera retrouvé. C'est son pre-
« mier crime. Mais il est porté à l'inconduite. Il
« exerce le métier de marchand ambulant. Il se
« dirige actuellement vers une grande ville. Paris.
« Trente-cinq ans. Né à Versailles. Un triste
« hasard a favorisé son sinistre projet. Tout sera
« découvert. »

Cela devenait intéressant. Je continuai le questionnaire. J'appris ainsi par « sainte Thérèse » que si l'assassin a transporté le cadavre dans l'établissement de la rue de la Monnaie, c'était seulement pour cacher son crime, et non pour diriger les soupçons sur un religieux. J'appris encore que l'enfant avait été choisi au hasard ; qu'il avait pris son dernier repas avec le meurtrier ; que le meurtre n'avait pas eu de témoin, et qu'il ne pourrait se prouver que par un aveu, l'assassin n'ayant laissé aucun souvenir de sa personne sur le lieu du crime.

Quant à la date de l'assassinat « sainte Thérèse » voit le 9 février, une heure du soir. « L'enfant ren-
« trant, *vu l'heure du repas*, a rencontré son meur-
« trier, qui s'est emparé de lui en lui faisant des
« promesses. »

Au sujet de l'introduction du cadavre dans l'établissement des frères, « sainte Thérèse », en suivant une rue qui communique avec la maison religieuse, voit une entrée *unissant* avec le parloir. Quatre heures du matin.

En terminant, sainte Thérèse aurait dit :

« Bientôt le criminel arrivera à Paris. Sans
« que tu le demandes, je t'indiquerai le jour de
« son arrivée... Sois très discrète sur cette révé-
« lation... La justice de Dieu éclairera la justice
« humaine ».

Tel est le récit fidèle de mes premières conversations avec Mme Thérèse M... Je répète qu'elles ne m'ont pas donné du tout une impression de certitude. Mais mon impression n'a que la valeur d'une impression. Libre à chacun de refaire après moi l'expérience que j'ai faite.

Et comme Mme M... ne m'a pas autorisé à faire connaître, du moins momentanément, son adresse je propose à ceux de nos lecteurs que cette expérience intéresserait de m'envoyer des questions que je communiquerai à « sainte Thérèse ». Je publierai les réponses dans le prochain numéro.

Si, les uns et les autres, nous sommes déçus, nous nous consolerons en pensant qu'il aura mieux valu perdre notre temps à ce jeu qu'à dire du mal de notre prochain.

Gaston Mery.

MADAME AUFFINGER

« Vous êtes prié d'assister au convoi, service et enterrement de Madame Marie Hyacinthe, Victoire Morel, veuve de Monsieur Louis Hyacinthe Auffinger, somnambule, membre de plusieurs sociétés savantes... »

C'est ainsi que débutait le faire-part que j'ai reçu ces jours derniers.

Mme Auffinger était, je crois, la doyenne des somnambules parisiennes. Elle est morte le 30 mars, chez sa fille, dans sa soixante-quinzième année.

La « clairvoyance » de Mme Auffinger s'était peu à peu atténuée avec l'âge ; mais elle avait été une des plus remarquables qu'on ait connues.

C'est en 1869 que cette clairvoyance était devenue tout à coup célèbre. En cette année-là, en effet, Mme Auffinger donna une preuve, en quelque sorte officielle, de sa lucidité.

Un jeune homme, Paul Lecoq de Boisbaudran, fils du directeur du Mont-de-Piété d'alors, jeune avocat plein d'avenir et secrétaire de Jules Favre, était allé en touriste faire un voyage en Italie.

Soudain, sa famille cessa d'avoir de ses nouvelles. Inquiète, elle fit faire des recherches minutieuses par la police. Ces recherches restèrent vaines. De guerre lasse, elle eut l'idée de s'adresser à une somnambule. Elle choisit Mme Auffinger.

Interrogée en présence de M. Hendlé, aujourd'hui préfet, de M. Coulon, conseiller d'Etat, de M. Delattre député, et de quelques autres personnes, la somnambule raconta que le jeune homme était mort assassiné et qu'on retrouverait son corps enseveli sous les neiges dans un ravin du Piémont.

Elle fit une description minutieuse des circonstances et du lieu du crime.

Sur ses indications, on partit à la découverte du

cadavre et on le trouva, en effet, à l'endroit que Mme Auffinger avait dépeint.

On pourrait citer nombre d'autres faits de lucidité aussi surprenants, à l'actif de Mme Auffinger.

Rappelons, par exemple, qu'elle avait annoncé lors du crime du boulevard du Temple, que le meurtrier était un officier. Quelques jours plus tard on arrêta Anastay.

Au moment de l'affaire Gouffé, Mme Auffinger, *interviewée* par un rédacteur de la *Lanterne*, déclara que le cadavre du malheureux huissier avait été enfermé dans une malle et qu'on le découvrirait dans une ville dont le nom commençait par une L... Peu de temps après, le cadavre de Gouffé fut retrouvé dans une malle, à Lyon.

Mme Auffinger descendait de Parmentier l'agronome, et du conventionnel Bailly, premier maire de Paris et président de l'Assemblée nationale. Elle était proche parente de M. Michelin, député de la Seine et ancien président du Conseil municipal de Paris,



PORTRAIT DE MADAME AUFFINGER

Son mari, Louis Auffinger, élève du baron du Potet avait été l'un des premiers vulgarisateurs du magnétisme en France. Il est mort en 1875.

Son fils, Hyacinthe Auffinger, qui avait fondé une revue spéciale, *La Chaîne magnétique*, est décédé l'année dernière.

Le nom d'Auffinger n'est plus porté aujourd'hui que par Mlle Louise Auffinger, dont les facultés magnétiques, héritées de sa mère, sont également très remarquables. G. M.

M. Paul Loubet chez la Sorcière

On lisait dans le *Petit Bleu* du 7 avril :

Un soir de septembre 1892, vers les dix heures, à Montélimar, une bande de jeunes gens « entre le collège et la caserne » débouchait bruyamment de la rue Arc-du-Pin.

— Chez la mère Péladé! faisait une voix de fausset au milieu des « si »! et des « non »! Bref, emboîtant le pas à l'auteur de la proposition, nos jeunes gens prirent le raidillon de la rue Prunière.

Montélimar, dans la vallée du Rhône, de Lyon à Tarascon, est aussi célèbre par ses « sorciers » que par son nougat. On y croit à la « trêve », à ses apparitions. Et non pas seulement chez les bonnes femmes, mais dans toutes les classes, depuis le simple chapelier jusqu'au président du tribunal.

Bien des personnes se signent en passant devant telle ou telle maison de telle ou telle ruelle qui, resserrée, tortueuse, piquée de loin en loin de quelque flamme maigre de réverbère, grimpe jusqu'à la tour de Narbonne.

Marius Sopeillon, un Ardéchois, qui fut un brave commissaire, sinon un commissaire brave, ne put jamais, dans la cité des Adhémar, avoir raison des tireuses de cartes. On les vénère; on les redoute. Marius hésita toujours à pénétrer chez la mère Péladé.

La mère Péladé était, en 1892, la sorcière en renom. Elle faisait le petit et le grand jeu tarifés de 2 à 20 francs. Et l'on y venait, le soir, discrètement, sur la brume, ou quand les gaz étaient éteints, vers les onze heures.

— Dé qué y a? (Qu'est-ce ?) glapissait donc de sa vieille voix cassée la mère Péladé par sa fenêtre entr'ouverte du premier étage. Puis, elle objecta que la « société » était trop nombreuse et que la police veillait... peut-être.

Finalement on entra. A la lueur d'une lampe à abat-jour vert, sur un vieux tapis maculé, la mère Péladé étala ses cartes.

— Vous aurez dans votre famille, disait-elle à un garçon blond de figure avenante, un deuil prochain.

On ne riait plus.

— Votre père, ajoutait-elle, est « beaucoup »; il sera « plus haut », « très haut », « le plus haut ».

C'était à M. Paul Loubet, le fils du Président, qu'elle ne connaissait certainement pas, que s'adressait la mère Péladé.

Un mois après, la belle-sœur de M. Loubet perdait presque subitement un jeune enfant de quatre ans. Aujourd'hui, la prédiction ne s'est-elle pas complètement réalisée?

Les mères Péladé peuvent hausser leurs prix à Montélimar; elles ne manqueront pas de clients.

JEAN DU FUST.

Reportages dans un fauteuil

*** *Plus que Reine.*

Je parlais dans mon dernier reportage de la prédiction faite à Marie-Joseph-Rose Tascher de la Pagerie, plus familièrement « Yéyette » en ce temps-là (elle avait treize ans), qu'elle serait un jour *plus que Reine*. La pièce de Bergerat refait d'actualité cette vieille anecdote que l'on peut dire historique, et que confirme la tradition orale des familles Tascher et de Sannois.

Elle était connue avant que l'événement eût réalisé la prophétie de la Négresse. Alexandre de Beauharnais, croyant peut-être, dans son orgueil de philosophe disciple de Rousseau, que ce destin extraordinaire se réaliserait par lui, l'avait contée dans le salon de sa tante, le petit salon bleu et argent qui fut « l'Œuf de l'Assemblée nationale ». Mais le premier ouvrage où elle est racontée en détails est postérieur à l'événement, condition qui ajoute toujours des détails et de la netteté aux prophéties. Cet ouvrage est ces curieux *Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine*, par M[lle] Le Normand.

J'en possède un exemplaire de l'édition publiée chez l'auteur-éditeur, 5, rue de Tournon, et authentiqué par la griffe de la célèbre pythonisse. L'ouvrage est dédié à Sa Majesté Alexandre I[er], empereur de toutes les Russies, qui avait accepté cette dédicace par lettre du prince Walkowski, et envoyé à M[lle] Le Normand une bague de diamants. Le style de la dédicace est flamboyant :

« L'illustre fils de l'immortelle Catherine apparaît « dans nos remparts sous les traits de Minerve... Je « dédie ces mémoires au héros philosophe qui, après « avoir offert un cours de politique aux Rois, et de « science militaire aux guerriers, dicterait des leçons « de goût et de délicatesse aux meilleurs écrivains... « Réveille-toi, ombre de Joséphine, réveille-toi du « sommeil de la tombe! Comment, sans toi, me rappeler les faits multipliés qui honorent et retracent « à l'impartiale postérité les vertus et les bienfaits du « magnanime Alexandre? »

Et cœtera. Mais ce ton n'a pas de quoi nous sur-

prendre. C'est à peu près ainsi que nos démagogues ont parlé à Nicolas II.

« Très illustre empereur, fils d'Alexandre III... »

Le prétexte de cette dédicace est la bienveillance que témoigna le Tsar à l'impératrice répudiée. Mlle Le Normand assure que Joséphine elle-même a rédigé la plus grande partie de ces Mémoires. Mais quoi qu'il en soit de cette assertion hasardée, le récit de la Prédiction est conforme à la tradition orale. On goûtera la saveur surannée du style.

Il faut dire que Joséphine, alors âgée de treize ans, était éprise d'un jeune Anglais, William K..., dont la famille était venue s'établir à la Martinique après la chute de Jacques II. William venait de partir avec son père pour recueillir l'héritage d'un parent (le lord Lovat), et la petite créole se désolait de son absence. Elle résolut d'aller interroger sur l'avenir de leurs amours, une vieille négresse nommée Euphémie David (ancienne esclave de Mme Renaudin, la parente des Tascher qui fit le mariage de leur fille avec Alexandre de Beauharnais). Euphémie était en grand renom de devineresse dans l'île.

« ... Ayant pris jour pour l'aller trouver, Joséphine, accompagnée de deux amies auxquelles elle avait inspiré la même curiosité dont elle était animée, se rendit chez la pythonisse.

« Celle-ci habitait une modeste cabane... dans un lieu voisin des Trois-Ilets : l'avenue de son manoir magique était entourée d'amaryllis *gigantea*... Les trois jeunes créoles trouvèrent la négresse dans une salle peu élevée, où elle semblait donner audience...

« On n'entendait point, en entrant dans sa demeure, les sifflements épouvantables d'énormes serpents... sur sa tête ne brillait point un croissant; mais elle était assise sur des nattes de cannes et entourée d'une foule de curieux : tous étaient dans un trouble difficile à décrire.

« Déjà Joséphine et ses amies commençaient à sentir l'inconséquence de leur démarche; déjà une vive terreur glaçait leurs sens. Elles se trouvaient en face de celle qui devait les instruire de leur sort. A leur vue, cette exclamation prophétique échappa à la négresse :

« — Vous ne verrez point s'exhaler de ma bouche une vapeur dangereuse; vous ne verrez point de flamme ni de fumée environner cette enceinte... Non, belles créoles, ne craignez rien et ne regrettez point de m'avoir honorée de votre présence. »

(Ainsi, en cet heureux temps, les sorcières, même noires, avaient de la politesse).

« ... Mlle de S... se présente en tremblant. A son aspect, Euphémie jette un cri. Cette surprise produisit une grande impression sur la jeune Américaine; elle se rassura néanmoins et dit :

« — Je n'ai pas la moindre confiance dans l'art divinatoire.

« — Quand vous avez paru devant moi, reprit la négresse, j'ai manifesté quelque trouble, mais ce n'était point pour vous en imposer; jamais je ne soumets personne à des épreuves rigoureuses, et loin de vous occasionner la moindre terreur, je veux au contraire vous annoncer quelles seront vos destinées futures.

« Elle examina alors avec la plus scrupuleuse attention les lignes de la main gauche de Mlle de S., et lui dit :

« — Vos parents vont bientôt vous envoyer en Europe pour y perfectionner votre éducation. Votre navire sera pris par des corsaires algériens; vous serez emmenée captive et conduite dans un sérail. Là vous aurez un fils; ce fils régnera avec gloire, mais les marches du trône où il doit monter auront été ensanglantées par le régicide... »

Une longue note explique comment se réalisa cette prédiction surprenante, et que Mlle de S... devint la mère de Mahomed II. C'est l'histoire de Mlle du Buc de Rivery.

« Enfin, le tour de Joséphine arrive. La prophétesse jusque-là lui avait inspiré si peu de confiance qu'elle était même tentée de ne pas la mettre à l'épreuve. Encouragée pourtant par ses jeunes amies, qui l'excitaient à les imiter, elle hasarda quelques questions insidieuses; puis, avec nonchalance et d'un air dédaigneux, elle fait remarquer l'intérieur d'une de ses mains.

« La mulâtresse, après l'avoir avertie que son art lui faisait connaître qu'elle ne voulait point qu'on lui déguisât la vérité, la prévint que ses révélations allaient lui causer une vive surprise. Examinant alors l'éminence au-dessous de son pouce gauche avec une attention marquée, la figure de la pythonisse se décomposa plusieurs fois; puis, d'un son de voix creux et grêle, elle articula ces mots :

« — Vous serez unie à un homme blond destiné à quelqu'un de votre famille; la jeune personne que vous êtes appelée à remplacer ne vivra pas longtemps (1).

« Un créole que vous aimez ne cesse de penser à vous; vous ne l'épouserez jamais, et ferez *même* (*sic*) d'utiles tentatives pour lui sauver la vie.

« Votre étoile vous promet deux alliances. Le premier de vos époux est né à la Martinique, mais il habitera l'Europe et ceindra l'épée; il aura quelques moments de bonheur; un procès fâcheux vous désu-

1. C'était la sœur aînée de Joséphine, destinée par Mme Renaudin à Alexandre de Beauharnais.

nira, et, par suite de grands troubles qui adviendront au royaume des Francs, il périra d'une manière tragique, et vous laissera veuve avec deux enfants en bas âge.

« Votre second mari sera très brun, d'origine européenne, peu fortuné; pourtant il deviendra célèbre, remplira le monde de sa gloire, soumettra à son pouvoir un grand nombre de nations. Vous deviendrez alors une dame éminente, et serez élevée au pouvoir suprême. Mais un jour, beaucoup de gens ingrats pourront oublier vos bienfaits, après avoir étonné le monde, vous mourrez malheureuse. »

Les jeunes consultantes se retirèrent, charmées au fond de leur cœur d'être promises à de si rares destins. Et Joséphine commença d'oublier William K.

On ne sait ce que devint Euphémie. Elle était fort vieille; c'était la même peut-être qui, assise sur les mêmes nattes, avait prédit à Françoise d'Aubigné qu'elle serait « presque Reine ».

George Malet.

La dernière Apparition de Tilly

Marie Martel a annoncé que le 25 avril courant, jour du troisième anniversaire de sa première vision, la « Vierge » lui apparaîtrait pour la dernière fois.

On peut prévoir qu'à cette date la foule sera nombreuse autour de l'Ormeau.

Tous ceux qui, depuis le premier instant, se sont intéressés aux manifestations de l'extra-naturel à Tilly, voudront, en effet, assister à cette ultime extase.

Les phénomènes merveilleux, mais si divers, qui se sont déroulés dans ce village de Normandie, forment comme une longue chaîne d'anneaux très emmêlés, aux extrémités de laquelle, il y a, d'une part, les visions de l'école des sœurs, et, de l'autre, les visions de Marie Martel.

Les visions de l'école des sœurs, à elles seules, constituent un tout, absolument indépendant des autres manifestations du Champ de Lepetit. Elles comprennent vingt-six visions, dont la dernière, celle d'une basilique, a semblé exprimer leur but.

Or, qui sait si la dernière vision de Marie Martel ne sera pas marquée, elle aussi, d'un détail inattendu qui, au sujet de cette extatique, dissipera les doutes des uns ou confirmera les convictions des autres?

Quoi qu'il en soit de cette supposition, il est certain qu'on discutera ferme, à la table d'hôte de l'hôtel Morel, le soir de cette journée du 25 avril.

Quelques personnes, paraît-il, seraient disposées à me chercher noise, très courtoisement bien entendu, à propos de mon dernier article sur Tilly.

Comme il se peut que je ne sois pas là pour leur répondre, je voudrais, par avance, m'expliquer avec elles.

La thèse que j'avais soutenue était celle-ci. Tant que l'Eglise ne se sera pas prononcée, nul n'a le droit d'écarter du Champ telle voyante sous prétexte qu'elle a des visions « moins bonnes » que telle autre. Il n'appartient à personne de créer, comme on dit aujourd'hui, une opinion publique en faveur de certaines apparitions déterminées. On peut avoir ses préférences, mais c'est faire du tort à la cause même du surnaturel que de vouloir les faire prévaloir, envers et contre tous.

Et, partant de ce principe, j'avais cru pouvoir regretter qu'on ait, — sans raisons bien sérieuses, en apparence tout au moins, — interdit à l'une des deux seules extatiques encore favorisées de visions, l'accès du Champ Lepetit.

Il me semblait que tout le monde aurait gagné à ce que cette interdiction fût levée.

Tout le monde — et surtout ceux qui, avec une passion que j'excuse, oubliant les autres apparitions, considèrent, que tout l'événement de Tilly tient dans les visions de Marie !

La comparaison entre les extases de Jeanne Bellanger et les extases de Marie Martel ne pouvait, en effet, à mon sens, que fortifier leurs espérances, cette comparaison devant manifestement tourner à l'avantage de cette dernière.

Eh! bien, ce n'est pas du tout cela qu'on a vu dans mon article. Il paraît qu'en y lisant, entre les lignes, — on a bien tort de lire entre les lignes de ce que j'écris, j'exprime toujours ma pensée sans détours, — on constatait que je commençais une *évolution*.

Dans des lettres que j'ai reçues, c'est le mot dont on s'est servi pour qualifier ma conduite.

Et c'est, évidemment, sur cette évolution qu'on s'apprête à me demander de m'expliquer publiquement. Tel un de nos parlementaires rendant compte de son mandat!

Soit, expliquons-nous. Ce ne sera pas long.

Mon attitude à l'égard des faits de Tilly n'a jamais changé. Je les ai observés en spectateur désintéressé, mais le plus souvent ému. Et j'ai donné, très simplement, le compte rendu de mes impressions, au fur et à mesure que je les ai éprouvées. Je n'ai jamais noté

sur Tilly — j'ai pris la précaution de le dire plusieurs fois — que des *impressions*. Je n'ai jamais formulé une *opinion*.

Et cela pour une raison bien simple, c'est que, pour pouvoir formuler une opinion, il faut en avoir une, et que je n'en ai pas!

Dire que *j'évolue*, c'est donc commettre un non-sens.

Mais, étant donné l'état d'esprit de mes contradicteurs, cette explication, ne leur paraîtra peut-être pas suffisante. J'ajouterai donc ceci :

Avoir une opinion, c'est porter un jugement.

Or, je ne pouvais point porter de jugement sur Tilly. A quel titre l'aurais-je fait? Suis-je un savant? Non. Un théologien ? Pas davantage. Je manquais donc de *critérium*.

Quel a été mon rôle exact?

J'ai été le *chœur antique*.

Ne riez pas. C'est tout à fait cela.

Au jour le jour des événements, je décrivais de mon mieux les mouvements d'âme qu'ils suscitaient.

J'ai regardé les faits à travers ma sensibilité, non pas à travers ma raison.

J'estime qu'en agissant ainsi, je me suis tenu dans le seul rôle qui me fût permis. J'ose même dire que ce rôle était — tant que la série des phénomènes n'était pas close — le seul bon; et j'en ai pour garant ce fait : que tous les écrivains, prêtres ou laïques, qui ont écrit sur Tilly et qui, prématurément, ont voulu émettre des jugements, ont été obligés, pour une cause ou pour une autre, de briser leur plume depuis longtemps.

Moi seul, et j'en ai quelque fierté, ai pu, jusqu'au bout, sans qu'on puisse me reprocher ni une concession, ni une palinodie, parler de ces événements merveilleux — et en parler avec respect et sympathie.

C'est pourquoi je n'essaie pas de me soustraire à la discussion des prétendus griefs que des fidèles, un peu fanatiques, soulèvent contre moi : j'ai conscience d'avoir fait une œuvre bonne et utile, car je peux dire hautement que j'ai fait une œuvre sincère, laquelle — l'*Echo de Tilly* ayant disparu — restera, je le crois, comme le seul document imprimé contemporain des faits, vraiment véridique, étant le seul indépendant de toute arrière-pensée philosophique ou autre.

Et vous verrez que ceux qui m'attaquent aujourd'hui seront les premiers à invoquer mon témoignage, quand l'autorité compétente instruira la cause de Tilly.

G. M.

MÉLANIE DE LA SALETTE

ET SES VISIONS SUR PARIS

au pont Louis-Philippe en 1896.

Certaines personnes mal informées, répètent, paraît-il, que la bergère de la Salette aurait vaticiné récemment, du sommet de la tour Eiffel, sur le sort réservé à notre capitale pour un prochain avenir.

Remettons les choses au point à cet égard.

Mélanie étant venue en France il y a trois ans, à l'occasion du cinquantième anniversaire de l'apparition de la Salette, se rendit *incognito* à Paris, où elle passa de même environ une semaine. C'était la dernière du mois de mai 1896.

Sur la fin de son séjour, le vendredi 29, revenant d'une visite à une notabilité du clergé parisien, elle passait par le pont Louis-Philippe, qui relie, comme on sait, du côté de la cité, la pointe de l'île Saint-Louis au quai de l'Hôtel-de-Ville, sur la rive droite.

Alors, elle commence à examiner, avec une attention toujours croissante, le paysage de la grande ville, vraiment typique en cet endroit, où les deux bras de la Seine, se rejoignant, laissent apercevoir à perte de vue, ses vieux bâtiments et les palais des deux rives.

Cependant, la personne qui accompagnait Mélanie allant et venant sur le pont, finit par être intriguée de cette contemplation prolongée et ne put s'empêcher de lui demander ce qui pouvait bien l'intéresser à un tel point. «Voyez-vous la Seine? répondit-elle. — Si vous saviez combien de gens y viendront et y seront jetés! Et ce n'est pas tant ceux qu'on y jettera — il y en aura certainement. — Mais le plus grand nombre viendront s'y jeter, tout affolés, fuyant le feu qui sera comme suspendu au-dessus de la ville! Ils s'y jetteront comme fous de terreur, croyant éviter ainsi ce feu menaçant! Il y aura des quartiers où le feu du ciel sera comme suspendu au-dessus des maisons, mais ne détruira rien, tandis que, dans certains autres, les pierres mêmes tomberont en poussière! »

Mélanie avait reconnu, là seulement, un des points de sa vision, conformément à cette annonce du secret de la Salette, qui lui avait été confié par la Vierge en pleurs, à la fin de l'apparition du 19 septembre 1846 : « PARIS SERA BRULÉ!... »

Annonce prophétique qui venait immédiatement après celle-ci :

« Pour un temps, Dieu ne se souviendra plus ni de la France, ni de l'Italie, parce que l'évangile de Jésus-Christ n'est plus connu. Les méchants déploieront toute leur malice. On se tuera, on se massacrera mutuellement jusque dans les maisons. Au premier coup de son épée foudroyante, les montagnes et la nature entière trembleront d'épouvante, parce que les désordres et les crimes des hommes percent la voûte des cieux. »

Après cette confidence terrifiante, Mélanie reprit sa route, mais non sans rester longtemps encore absorbée dans le souvenir et la pensée des affreux événements

qui doivent surgir bientôt au sein même de Paris.

Deux jours après, le 31 mai dans l'après-midi, après avoir visité divers sanctuaires de la capitale, spécialement Saint-Laurent et les frères de Saint-Vincent-de-Paul, rue de Dantzig — où elle eut une intéressante et significative altercation avec deux jeunes frères, à propos des ventes faites *le dimanche*, même dans un but de charité et sous prétexte de bonnes œuvres — elle consentit, non sans difficulté, à monter au premier étage de la tour Eiffel, puis jusqu'au second. Mais rien, absolument rien, ne vint lui rappeler sa vision de l'anti-veille sur le pont Louis-Philippe.

Toutefois, comme le soleil d'environ cinq heures du soir faisait alors ressortir la blancheur des pierres de la basilique de Montmartre, elle proposa de faire, du haut de ce second étage, un acte d'amour du Sacré-Cœur de Jésus : ce qui fut fait assez longuement dans un petit coin choisi, d'où le monument du vœu national était bien en vue.

Ensuite, sans être montée jusqu'au sommet, elle redescendit de la fameuse tour; et le lendemain, 1er juin, elle prenait le train de onze heures du matin pour Marseille.

Tels sont les faits rétablis sous leur vrai jour, en ce qui concerne le trait le plus saillant du voyage de Mélanie de la Salette à Paris, il y a trois ans.

Si la prévision doit se réaliser bientôt, sauve qui peut.

Léo Franc.

Souvenirs d'une Voyante

APPARITIONS

(*Suite.*)

... Ma grand'mère paternelle, Mlle de Lacaze, avait été élevée au couvent d'abord, plus tard à la cour de Marie-Antoinette, avec Mlle de Donissau qui fut, depuis, la compagne du général de Lescure.

On connaît l'histoire de la femme héroïque qui prit une part active aux guerres de la Vendée.

Traquée par les Bleus, Mme de Lescure fut recueillie, cachée et sauvée par ma grand'mère qui vécut sa vie de femme dans l'immobilité des paralytiques.

— Ma chère amie, promit Mme de Lescure à son amie, si je meurs avant vous, et que vous ayez besoin d'une aide, appelez-moi, je reviendrai.

Ces deux victimes du dévouement et du devoir avaient échangé leurs secrets, et la fugitive amitié de la jeunesse s'était fortement cimentée en la commune souffrance.

Ma grand'mère ne revit plus celle qui, quelques années après, épousa en secondes noces le marquis Louis de la Rochejaquelein et peut-être même ne s'écrivirent-elles pas à une époque où la correspondance subissait d'excessives lenteurs.

Pourtant, la recluse de la Vendée savait que la marquise s'était retirée à Orléans où, presque aveugle, elle répandait, autour d'elle, les grâces de sa charité et de son admirable esprit, et elle fut avisée de sa mort, survenue le 15 février 1857.

La marquise de la Rochejaquelein fut enterrée en Vendée dans les caveaux de Saint-Aubin.

— Elle sera plus près de moi, observa ma grand'mère qui était occultiste et modeste astronome, mais vivait dans les cieux.

Des drames éclatèrent que des faits extra humains ont marqués, cependant, d'un ordre trop intime pour que j'en puisse parler ici.

Ce qu'il m'est permis de raconter sans trahir le secret familial, c'est qu'un acte, d'une importance extrême, ne pouvant être retrouvé, ma grand'mère, au désespoir, se souvint du serment fait par son amie et l'invoqua ardemment.

Elle attendit quelque temps sans qu'aucune manifestation se produisît, puis une nuit, tandis que, selon son habitude, elle rêvait devant la fenêtre ouverte, un bruit caractéristique fit vibrer la grande bergère sur laquelle la paralytique restait sans cesse, et « une forme » la frôla.

— Je ne l'ai point reconnue, m'expliquait ma grand'mère (ceci se passait vingt ans après la mort de la marquise), nous nous sommes séparées jeunes encore et elle était charmante; celle que j'ai vue est très forte, et, sous un bonnet de vieille, porte deux grosses boucles blanches. Pourtant, je sais que c'est elle. Elle a montré ce prie-Dieu.

Pendant la Révolution et les guerres des Chouans, beaucoup d'actes, de papiers et même de bijoux avaient été, ainsi, cachés dans des meubles, des tapisseries, voire des couvertures.

On décousit l'étoffe du prie-Dieu, on fouilla le crin, mais sans rien trouver.

Alors, on démonta le bois.

Entre deux lamelles que retenait un ressort rouillé, l'acte était, en effet.

Ce fut un malheur pire.

— Vous avez tenté Dieu, disait à ma grand'mère un bon curé vendéen.

Quant à moi, je me suis demandé :

« A quoi donc sert la mort si elle ne nous ouvre pas les yeux sur l'avenir? »

Quand ma grand'mère mourut, elle me fit jurer que mes lèvres ne se descelleraient jamais sur ce que je savais, qui avait fait d'elle une infirme et ravagé tant d'existences.

J'ai tenu mon serment, dont le poids, souvent, a été lourd.

Aux heures de défaillance, j'ai prié ma chère

aïeule. Son intervention m'eût été consolante; son contact, bienfaisant; son conseil, un appui.

Le silence morne m'a toujours répondu.

Une unique fois, un médium m'a donné, par la table, le nom tant chéri. Aucune autre parole, aucun indice ne m'ayant attesté la présence effective ou réflexe de l'être désiré, je n'ai pas voulu poursuivre l'expérience.

Pourquoi ces oublis, ces séparations absolues?

Si tout est ainsi brisé entre ceux qui se sont le plus aimés, pourquoi leurs dévouements, leurs sacrifices terrestres?

Problèmes toujours irrésolus auxquels ma sœur, morte, tentera de répondre.

Si j'emploie ce mode affirmatif, je prétends seulement simplifier mon récit.

Un fait persiste.

En pénétrant dans le domaine de l'inconnu, tout est incertitudes, ombres et pièges multiples. Plus j'avance, plus le trouble m'envahit.

Pourtant, j'ai vu; j'ai cru; je crois encore.

Il y a plusieurs années, je m'étais volontairement éloignée de toutes les recherches que, faute d'un meilleur terme, je qualifierai de supra-humaines, et, peu à peu, mes sommeils, mes transes et toutes les autres manifestations disparaissaient. Très occupée de ma vie terrestre, de ma famille d'élection, je ne songeais aux morts que dans mon cœur et ne les évoquais plus.

Je fais même un aveu : j'accorde si peu de valeur à la dépouille humaine, que je ne visite pas les tombes.

Mon respect est plus grand pour le portrait qui a fixé la forme; pour l'écriture qui fixe la pensée.

Une nuit, sans que rien, ni conversation, ni évocation du souvenir ait pu m'y prédisposer, je suis subitement éveillée par une impression de froid bien connue qui passe sur mon front et contraint mes yeux à rester ouverts.

Près de moi, je *vois* ma sœur, du moins, je *sais* que c'est elle car, pour expliquer clairement cette vision, il faudrait des mots inexistants. Des sens nouveaux, ceux que je trouve dans mes sommeils, me sont rendus, et j'*entends* Edith me parler. Elle se plaint. Elle souffre.

L'amour isolé qui a brûlé son cœur de femme, brûle, inutile toujours, son âme errante. Sa vie a été incomplète, absorbée en son *moi*. L'épreuve va se renouveler, et, frémissante encore de l'angoisse dernière, Edith, déjà, la sent renaître.

Je lui parle à mon tour :

— Notre père n'est-il pas près de toi?

— Je ne l'ai jamais vu.

— Il se communiquait à nous autrefois. Ce lien était un leurre, ou s'est-il brisé?

— Je l'ignore.

— Pourtant ta mère, la mienne, celle qui t'a aimée au point que tout autre amour faiblissait en son cœur, ne t'aide-t-elle point?

— Elle reste introuvée. Sous doute est-elle *trop loin*. Nos affections, leurs origines, leur but comme nos souffrances, tout s'efface, pour elle, dans la « *science acquise* ». Toi, moi, pouvons nous joindre encore. Nous appartenons au même *système*. Nous en subissons les *mêmes lois*. Esprit de péché et de trouble, je n'acquiers rien. J'attends que l'attraction ou que la volonté me ramène à mes origines et me pousse vers les destinées.

— Ah! dis-je avec amour, si ma souffrance, en s'augmentant, pouvait alléger la tienne !..

Quelque chose brilla. — Un sourire d'âme peut-être, — et ce fut tout.

De même qu'elle était venue, Edith était partie laissant en moi l'empreinte glacée de sa présence et, comme si elle eut voulu me donner une preuve matérielle de son passage, je trouvai, brisé, au matin, le verre qui recouvrait son portrait.

L'âme tourmentée d'amour a-t-elle point dit vrai?

Le Mystère expliqué cesse bientôt ici de nous préoccuper.

Pourquoi au delà, en serait-il autrement?

CLAIRE VAUTIER.

Petit cours de Chiromancie

XI

CONCLUSION

Voilà, mesdames, mon petit cours de chiromancie terminé; je vous ai armées comme je vous l'avais promis.

Je vous ai appris à vous servir de cette carte routière que vous avez sous la main; *je vous ai appris à vous orienter, par la forme de vos doigts et à vous défendre par vos lignes.*

Je vous ai enseigné le moyen d'élever vos enfants : souvenez-vous bien qu'on ne parle pas à des doigts pointus comme à des doigts carrés, et qu'on ne les met pas dans la même voie; soyez bien attentives sur ce point.

Combien de ratés *en moins si les mères avaient tenu compte de cet avertissement!*

En vous disant au revoir (nous tâcherons cet hiver de faire des expériences ensemble) je veux vous donner le moyen de lire méthodiquement une main, afin que cette lecture vous soit profitable. Vous commencez par en regarder la race : *pointue carrée ou spatulée — il y a entre ces mains, une aussi grande différence qu'entre les hommes noirs et les hommes blancs ; ensuite vous appréciez la* souplesse : *dure, molle, élastique ; puis la* couleur : *blanche, livide ou rouge ; enfin vous passez aux lignes et vous faites votre horoscope.*

Je veux aussi vous donner quelques conseils pour utiliser vos semblables à votre profit. Ecoutez et retenez.

Avez-vous besoin d'un homme qui a les doigts carrés ?

Soyez claires, vraies, concises et surtout justes ; les doigts carrés ont un grand esprit de justice, de clarté et de netteté.

Avez-vous besoin d'un homme qui a les doigts spatulés ?

Soyez libérales, critiquez les abus et surtout le pouvoir.

Avez-vous besoin d'un homme qui a les doigts pointus ?

Soyez artistes, soyez légères, admirez, flattez, soyez exagérées en tout, mais, surtout, n'ayez pas trop de raison.

Avec ces petites recettes on dira de vous « Madame Une Telle, elle est d'une finesse ! Elle obtient tout ce qu'elle veut. » Et, effectivement, vous serez toute-puissante.

Et voilà. A l'hiver prochain, si Dieu le veut.

A. DE THÈBES.

FIN.

PIERRES ET TALISMANS

II

La perle

— « La perle, dit Michelet, n'est pas une personne, mais ce n'est pas une chose. Il y a là une destinée. »

— La perle est le bijou par excellence, elle est dédiée à Vénus et consacrée au mois de février ; aux personnes nées dans ce mois elle donne la chasteté et amène la réussite dans leurs affaires de cœur ; elle doit être portée au petit doigt de la main gauche.

— La perle donne la réussite dans les affaires commerciales aux personnes nées en mars, octobre, novembre, décembre ; encore faut-il que le quantième de ces mois ne soit ni le 17 ni le 27 ; elle doit être portée au medius de la main droite.

— Aux personnes nées en janvier, mars et avril, la perle donne la richesse ou les honneurs ; encore faut-il que le quantième de ces mois ne soit ni le 15, ni le 25. Elle doit être portée au petit doigt de la main droite.

— Montées au nombre de deux sur un anneau d'or et portées à l'annulaire de la main droite les perles donneront la victoire dans les procès aux personnes nées en juin, juillet et septembre, à condition que le jour de leur naissance ne soit ni un 13, ni un 23.

— Pour terminer, je dirai que la perle vit environ cent ans et meurt ; pour prolonger sa vie il suffit de l'enfermer hermétiquement avec de la poudre de racine de frêne.

L. DE MÉROFF.

L'ENSORCELÉE D'ORIGNY

Dans mon pays, quand une personne passait pour ensorcelée, ce n'était point quelque berger des alentours que l'on accusait du maléfice : c'était toujours sur un hongreur que se portaient aussitôt les soupçons. Il y avait de ces vétérinaires de campagne, de ces *affranchisseux*, comme les appelaient les paysans, qui posaient pour des *malins* et qui étaient redoutés dans les villages. Un cultivateur allait-il chercher le hongreur pour saigner une bête à cornes ou tuer un porc, celui-ci ne manquait jamais d'ouvrir devant lui son armoire où étaient alignés tous ses flacons de drogues, ses bocaux de poudres et ses pots d'onguents, sous prétexte d'y chercher sa trousse, et le fermier impressionné pensait en lui-même : « *Est-y savant ! Y sait...* »

Il y a une trentaine d'années, les empiriques de la vétérinaire rurale jouissaient encore d'une merveilleuse réputation. Ils étaient *devins* et *jugeurs d'eaux*. Ils touchaient le « feu sauvage » et le « feu de Saint-Julien » ; ils faisaient passer le lait aux accouchées qui ne devaient point allaiter leurs enfants ; ils guérissaient les bestiaux du *petit train* (piétin) à distance, sur simple description de l'animal et de la situation de son étable ; ils donnaient des poux à leurs ennemis ; à leur commandement les essaims d'abeilles qui avaient abandonné leurs ruches et passaient au-dessus de leur tête, s'abattaient à leurs pieds ; enfin *y lisaient dans* le *Petit* et dans *le Grand Albert* et dans le *Dragon rouge !*

A Neuchâtel, un nomade s'était trouvé de passage au couvent de l'Enfant-Jésus. Deux ou trois petites filles qui allaient à l'école chez les sœurs ne tardèrent pas à voir près du mur de clôture, dans le fond du

jardin, une image de la Sainte-Vierge qui les invitait à s'agenouiller devant elle et à prier. Le prodige se renouvela plusieurs jours de suite vers deux heures. Malgré les recommandations des religieuses le bruit s'en répandit vite aux environs. Les curieux affluèrent au pensionnat. Des équipages stationnaient devant la porte d'entrée. Puis tout à coup l'affaire fut étouffée, enterrée. Les impies se firent de l'incident une arme contre l'enseignement congréganiste.

Dernièrement, j'ai essayé d'obtenir des sœurs et de Mme Denian, née Marie Besnard, la principale voyante, des renseignements rétrospectifs sur ces faits. Les sœurs ne me répondirent qu'avec une circonspection outrée et évasive, et l'ancienne visionnaire, qu'avec impertinence et dédain.

De ces indications insuffisantes je n'ai pu conclure que deux choses, c'est que le voyageur qui avait reçu un instant l'hospitalité au couvent était un ancien *affranchisseur* et que c'était lui qui avait causé l'apparition, soit par une suggestion hypnotique, soit par une projection fantasmagorique.

La commune d'Origny fut le théâtre, à la même époque, d'événements plus déplorables. La rumeur publique n'hésita pas à désigner les deux frères Labin hongreurs, comme ayant perpétré ces méfaits.

Au petit moulin du Pont-de-Sarthe habitait une famille Gardon, composée du père, de la mère, d'une sœur et de deux enfants. La tante vint à mourir. Quelques mois après, l'une des fillettes, âgée de six ans, ayant été envoyée au grenier, vers une heure et demie, par son père, pour chercher une brassée de paille, une forme grise surgit à côté d'elle et la poussa pour la faire tomber. L'enfant, terrifiée, reconnut dans le fantôme la figure et les vêtements de sa tante.

Aussitôt celle-ci lui dit : « Prie pour moi », puis « Viens, que je te casse les reins ! »

La fillette ressentit alors soudain dans les reins une indicible douleur qui la jeta sur le plancher. Plus morte que vive elle descendit précipitamment l'escalier en poussant des cris et raconta en hoquetant ce qui lui était arrivé. Les parents voulurent la consoler et lui démontrer qu'elle s'était fait peur. Ils montèrent avec elle au grenier et ne virent rien, mais la fillette recommença à s'épouvanter. Sa tante était toujours là qui lui disait : « Prie pour moi; viens, que je te casse les reins ! » Et en même temps l'enfant recevait comme un violent coup au bas de la colonne vertébrale.

Depuis, l'apparition l'escortait partout dans la maison. Jour et nuit la fillette la voyait sans cesse à côté d'elle, lui répétant : « Prie pour moi ; viens, que je te casse les reins ! »

La petite ne mangeait ni ne dormait plus. Elle tomba gravement malade. Les parents appelèrent le médecin. Celui-ci donna quelques sirops qui ne la guérissaient point. Il conseilla au père et à la mère de s'adresser au curé de Suré qui raisonnerait la fillette et lui donnerait des images.

L'abbé Drouet fut demandé. Il décida qu'une neuvaine en commun s'imposait et, à cet effet, il vint tous les jours au moulin à 1 h. 1/2. Le neuvième jour le prêtre dit aux parents ;

— « C'est cet après-midi que nous allons terminer « la neuvaine. Fermez bien les portes et les volets de « la maison, tendez même des draps devant; bouchez « jusqu'au trou de la serrure, car lorsque je vais ré- « citer les prières finales il va venir quelqu'un deman- « der pardon et il faut à tout prix qu'il ne puisse pas « voir à l'intérieur de l'appartement. En outre ne lui « répondez pas quand il vous parlera et n'interrom- « pez pas la prière ; autrement votre enfant ne gué- « rirait pas. »

Le curé terminait le chapelet, à genoux, avec le père, la mère et la sœur aînée de la petite malade, quand quelqu'un frappa plusieurs coups à la porte et demanda qu'on lui ouvrît. Mais la famille observa strictement les instructions du curé. Chacun distingua une colonne vaporeuse qui passait çà et là dans la maison et se sentit frôler par elle. La fillette fut guérie. Le soir on apprit par des voisins qu'un des frères Labin avait longtemps erré autour du moulin, les yeux hagards et les membres secoués de tremblements convulsifs (1).

En 1870, mes parents avaient une bonne qui s'appelaient Clémence Neveu. Je suis donc documenté pour narrer sa fantastique aventure. Dix-huit mois avant d'entrer à leur service, le jour de *l'assemblée* (de la fête) d'Origny, vers 5 heures du soir, cette jeune fille se promenait bras dessus bras dessous, dans le bourg, avec deux compagnes de son âge. Elles passèrent près de l'habitation des frères Labin, hongreurs. Ceux-ci se mirent à bavarder avec elles, qui restaient à s'extasier devant la beauté de leurs lilas.

— Puisque vous trouvez ces fleurs si belles, dit l'un d'eux, attendez, mesdemoiselles, je vais vous en donner à chacune une branche pour vous faire plaisir.

Elles acceptèrent. Il en coupa alors trois grands thyrses et les leur tendit par-dessus le mur de son jardin. Elles les prirent, le remercièrent et s'éloignèrent en respirant le parfum de leurs bouquets. A peine Clémence Neveu eut-elle reniflé la senteur du sien qu'elle éprouva un violent mal de tête accompagné d'une sorte d'oppression et d'hébètement. Les deux autres jeunes filles ne tardèrent pas à remarquer

1. Le père Gardon avait changé de hongreur, trouvant à Labin une trop mauvaise réputation, d'où ressentiment.

la singulière torpeur de leur amie qui se plaignait de l'envahissement d'un malaise subit. Au bout de quelques mètres de promenade, elle dut laisser ses compagnes et retourner à la ferme de la Grande-Brisardière où elle était domestique.

Les maîtres furent surpris de la voir rentrer d'aussi bonne heure un jour *d'assemblée*, au lieu de rester à prendre du plaisir avec les jeunes gens de son âge. Clémence les informa de ce qui lui était arrivé. Les fermiers lui firent boire du tilleul additionné d'eau de fleur d'oranger, mais son état ne s'en trouva nullement amélioré. Elle était obsédée de visions monstrueuses : des animaux étranges, qui ressemblaient à des chiens et à d'énormes chats, l'entouraient. Le délire se déclara bientôt.

Tout d'un coup, elle sortit précipitamment de l'appartement en criant : « Au secours! au secours! les méchantes bêtes me poursuivent! » Elle traversa la cour, sauta lestement par-dessus la haie d'épines du jardin, qui n'avait pourtant pas moins de 1 m. 35 de haut, sans seulement en effleurer la cime, et s'enfuit à travers champs. Son maître, son frère et un domestique se mirent à sa poursuite et durent employer toutes leurs forces pour parvenir à la ramener à la maison.

Pendant longtemps Clémence Neveu échappa, aussi bien pendant les nuits les plus noires que pendant le jour (aux heures de minuit et de midi), à la vigilance de ses gardiens; elle courait en chemise, pieds nus, dans la campagne, escaladant les haies les plus épaisses, franchissant les larges fossés pleins d'eau, bondissant par-dessus les buissons les plus broussailleux et par-dessus des barrières et des murs assez hauts pour que les témoins comprissent qu'une force invisible la soulevait. « C'est plus fort que moi, disait Clémence; je sens que *ça me pousse* et que *ça m'enlève*. »

Elle glissait sur la pointe des herbes hautes des pâturages bien plutôt qu'elle ne courait, si bien que quand elle rentrait c'est à peine si elle avait les pieds et le bas de ses jupons mouillés par la rosée, crottés par la boue et déchirés par les ronces. Ceux qui l'avaient vue dans les champs ne pouvaient en revenir. Tout autre que Clémence serait rentré les pieds et la figure tout écorchés et les vêtements en lambeaux.

Certaines nuits, les fermiers de la Grande Brisardière entendaient la théière et la tasse à la tisane s'agiter longuement et ils voyaient la petite cuiller remuer d'elle-même dans la décoction qui se troublait et noircissait.

La malade disait alors : « Tenez, voilà les chiens et « les gros chats noirs qui tournent encore autour de « ma tisane; surtout ne m'en donnez pas, car je sens « qu'elle me ferait beaucoup de mal si j'en buvais la « moindre goutte. »

Mais la pauvre fille n'avait pas besoin de s'inquiéter; ses maîtres la soignaient comme si elle eût été leur propre enfant. Le matin, la fermière jetait la tisane, lavait soigneusement les pots et en faisait d'autre toute fraîche. Ces nuits-là même où une main invisible manipulait l'infusion, les paysans des environs avaient remarqué que des flammes voltigeaient tout le long du faîte du toit de la ferme et que l'imposte et les croisées apparaissaient illuminées.

M. l'abbé Dalibourg, desservant de la paroisse d'Origny à l'époque, fut consulté sur cette maladie qui répandait d'effrayantes superstitions parmi les habitants de la commune. Il dit qu'il offrirait trois dimanches de suite le saint sacrifice de la messe à l'intention de Clémence Neveu et invita instamment tous les paroissiens à y assister avec ferveur.

A partir de ce moment, l'ensorcelée, comme l'appelaient les paysans, ne cessa d'entendre une voix qui geignait sans cesse : « Pardon ! pardon ! pardon ! » Le curé lui conseilla de répondre énergiquement : « Non, non, pas de pardon ! » Pendant la messe, la porte et les volets de la maison des frères Labin se fermaient d'eux-mêmes dès l'*Introït* et il était impossible aux deux hongreurs de les ouvrir pour sortir; le phénomène ne cessait qu'à l'*Ite, missa est*. La malade, fidèle à la recommandation de l'abbé, répondait avec fermeté à la fatigante voix qu'elle ne pardonnerait pas. L'obsession changea de forme : un bruit continuel de paperasses et de registres feuilletés importunait son ouïe. D'autre part les visions de dogues et de gros chats tout noirs, menaçants et aux yeux flambants, n'en persistaient pas moins.

Cependant, le troisième dimanche, après les vêpres, l'abbé Dalibourg se rendit secrètement à la ferme de la Grande Brisardière et, une fois entré, il recommanda au maître et à la maîtresse de la maison de fermer portes et fenêtres et de n'ouvrir à qui que ce voit qui viendrait demander des nouvelles de Clémence pendant les prières.

Sur ce, il commença ses oraisons, durant la récitation desquelles la jeune ensorcelée entendit redoubler les feuilletages de paperasses et vit plus distinctement les animaux s'agiter autour d'elle avec des airs féroces. Bientôt quelqu'un vint s'enquérir de l'état de santé de la malade, mais personne ne lui répondit, suivant la consigne.

Des gémissements, puis des hurlements éclatèrent au dehors. Des voisins rapportèrent avoir vu l'un des frères Labin (1) rôder dans la cour de la ferme.

1. Clémence l'avait, un an auparavant, refusé comme cavalier à une noce parce qu'elle le trouvait trop laid, de là rancune.

A la nuit, pour esquiver les curieux, le curé emmena la jeune convalescente à l'église et s'y enferma avec elle, verrouillant avec soin toutes les portes. C'était probablement pour l'exorciser?

J'ai demandé à différentes personnes ce qui avait bien pu se passer dans le sanctuaire, mais aucune ne l'a jamais su. J'ai questionné Clémence Nevèu à ce sujet, mais elle s'est refusée à me dire ce que l'abbé Dalibourg lui avait fait et dit. Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que la jeune fille avait eu l'étole du prêtre passée autour du cou et qu'elle était sortie de l'église désensorcelée; qu'à partir de ce jour enfin, ce fut au tour de « l'affranchisseur » de courir les champs et de sauter par-dessus les échaliers en jetant des vagissements. Il ne tarda pas à dépérir à vue d'œil et à se tordre dans des accès de délire furieux. Il fallait quatre hommes au moins pour le maintenir; encore, racontent les bonnes gens, « y mouillaient-ils leurs chemises. » Je me porte particulièrement garant de l'aventure de Clémence Neveu avec laquelle nous avons, mes parents et moi, conservé des relations.

L'autre frère Labin mourût en proie à une non moins horrible et mystérieuse maladie; il « jetait des sorts » comme le héros de notre article. Les anciens de la commune assurent que c'était leur père, également « affranchisseux et rebouteux qui leur avait montré », car il avait toujours passé pour sorcier dans la contrée et avait eu aussi une triste fin. Son amusement principal consistait, paraît-il, à faire sortir des hennissements, des beuglements, du fond de quelques fossés. Le premier passant qui entendait courait, effrayé, chercher du monde, les paysans arrivaient, s'attroupaient autour de l'excavation d'où continuaient à s'échapper des braiments, des jappements, et n'y apercevaient pourtant rien d'anormal.

Que doit-on conclure de ces diverses histoires, demandera-t-on? C'est, comme je le disais au début, qu'autrefois dans mon pays, certains hongreurs comme dans d'autres bergers, paraissent s'être transmis, de père en fils, des secrets merveilleux et des recettes malfaisantes, et avoir réellement obtenu, par leur mise en pratique, des résultats louches et suffisamment propres à justifier leur réputation de sorciers.

H..L.

Nous serions reconnaissant à ceux de nos lecteurs qui possèderaient des photographies inédites de Tilly de vouloir bien nous les communiquer, en vue d'un numéro spécial actuellement en préparation.

Les prédictions de Mlle Couédon

LE ROI FUTUR

(*Suite.*)

Echo, 1898, page 35
Le petit lys doit monter,
Celui qu'on n'a point semé,
Et le pied a touché
A la Sainte si aisée.
Il est l'héritier
Du plus beau nom de France.

— — 35 De quel pays le roi est-il le représentant? Réponse :
C'est l'Allemagne que j'ai montrée.

— — 132
Le roi va être montré,
Et c'est de vous approché.
La honte sera donnée
A plusieurs qui se sont moqués,
Bien des gens vont regretter,
Et leurs habits vont retourner.
Le roi va être montré,
Non ici, de ce côté,
Mais, son étoile va briller.
Un homme que je vois monter
Voudra la mission empêcher.
Je vois qu'il va monter,
Ce n'est pas éloigné.
Mais il ne va faire qu'aider,
Car Dieu saura l'ôter.

NOUVEAU PAPE. SCHISME

3e fascicule page 143 *Le pape sera validé.*

6e fascicule — 377
La mission du pape
Sera liée à celle du roi.
C'est un déchaussé
Qui n'est pas étranger.
La bure il a portée,
Et ne l'a pas quittée.
Quand il sera pape
Il ne sera pas enfermé
Et pourra voyager.

9e fascicule — 189
Ce pape sera appelé
Comme un saint très élevé
Qui vous a gouverné (Saint Louis)
Il n'est pas âgé.
Dans la simplicité
Ce pape sera nommé.
A la Vierge il est voué.

Echo, 1897, 28
Des maux vont frapper
La guerre déchainée,
Un schisme se former.

— — 156 (Tilly) *Un pontife y aller,*
Celui qui est réservé
Pour la papauté.

— — 291 *Ce schisme est approché.*

— — 314 Le prochain pape sera-t-il nommé sous Félix Faure? Réponse:
Je vois plus éloigné
Cet homme va être ôté.

TRÉSOR CACHÉ

Echo, 1897, page 58 *Un trésor est caché*
Qui de vous est approché,
Et qui sera donné
Pour une utilité.
Des armes sont enfoncées
Et des pierreries à côté.
Dans le sol on a fouillé,
Mais on n'a pas déraciné.
Le sol se crevasser,
On saura retrouver.

Echo, 1897, — 171 *Je vois un Stuart qui est resté,*
A qui il faudra donner
Le trésor dont j'ai parlé.
Un papier sera trouvé
Qui pourra vous prouver
Une chose que j'ai montrée,
Car tout va s'embrancher.

AVIGNON

Echo 1897, page 59 *Une ville est réservée* (capitale)
A ceux qui auront prié;
Près d'un château élevé,
Les papes y ont régné.

IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Echo, 1897, page 123 *Avant d'exiler,*
Son empire fut acheté.
Sa femme y a été.
Si son fils a été
Dans un lieu opposé
C'est elle qui y a aidé.

— — 123 *Elle-même a la pensée*
Qu'elle ne peut quitter
Sans avoir éclairé
Quelque chose du passé.
Pour elle il faut prier,
C'est une âme à sauver. (2 fois.)

MARTYRS

Echo, 1898, page 91 *Des martyrs s'élever*
Dont le sang doit couler,
Et la croix dans leur sang
Sera trempée.

STIGMATISÉES

6e fascicule — 380 *Je vois des stigmatisées,*
On ne pourra les compter.

PAYS VENGÉ

Echo, 1897, — 59 *Je vois un pays entier*
Qui va être vengé
De bien des choses du passé.

DÉMON

6e fascicule — 381 *Le démon va émerveiller,*
Je le vois travailler,
Il sera secondé,
Ce sera de courte durée.

Echo 1897, page 187 *Le démon va se remuer*
Vous pouvez en parler,
La crainte lui est donnée
De ce qui peut arriver.

— — 234 *Le démon va s'élever.*
Un jour, il va se montrer
Dans un homme qui a été,
Et que je ne puis nommer.
Au moment d'un danger,
Qui est à vos côtés,
Je le vois se manifester.
A un moment donné,
Sa voix va s'étrangler
Et sa tête se boursoufler.

— — 313 *Ce n'est pas éloigné,*
En cette ville sera montré.

Echo 1898, page 151 *Satan voudra s'emparer*
Pourra pas s'emparer,
Mais voudra s'emparer.

SORCIERS (voir Démon).

Echo 1897, page 45 *Un se dira sorcier;*
Dont on vous a parlé,
Des merveilles éclater.
Je vois le monde y aller,
Il voudra entraver
Laissez la science aller,
Elle sera abaissée,
Car Dieu l'a méprisée.

RÊVES AUX MORTS

Echo 1897, page 106 *Des morts on va rêver,*
Ils vont venir vous trouver,
J'en vois même vous rappeler
Bien des choses du passé.
On devrait se rappeler
Ceux qui nous ont quitté.

LOURDES

Echo 1898, page 151 A Lourdes, la Vierge apparaîtra dans la grotte à une jeune fille.

PONTMAIN

Echo 1898, page 151 La Vierge apparaîtra à deux enfants dans un autre lieu que la première fois.

NICOLAS II

7e fascicule, page 63 *Ne pas trop s'exciter;*
On pourrait le regretter,
C'est elle qui va marquer (sa visite).
Ce qui est réservé
C'est elle qui va pousser
A ce que j'ai annoncé.
Ces gens sont affairés,
S'ils viennent vous trouver;
C'est pour vous endetter.
Le Tsar mourra jeune, d'après la voyante.

Echo 1897, page 105 *Le Tsar va nous humilier,*
Car le serpent s'est mêlé.
— — 157 *Un homme haut monté,*
Que l'on a fêté
Pendant trois jours entiers.
Aidera à la reddition de la Lorraine à la France.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

53. — *Les Européens peignent le diable en noir. Quelle est la couleur qu'on lui attribue chez les autres peuples?*

UNE INDIENNE.

54. — *Quelle différence y a-t-il entre les farfadets, les lutins, les esprits follets, les lamis, les lémures, les dracs, et autres êtres fantastiques?*

W.

55. — *La pratique de l'envoûtement s'est-elle vraiment conservée de nos jours?*

UN EX-CLIENT DE L'ABBÉ SCHNEBELIN.

56. — *Existe-t-il une théorie de la lévitation?*

UN MÉDECIN.

57. — *Quel est le saint qui guérit des névralgies?*

ALBERTINE S.

58. — *Citer un exemple de bilocation dans les temps modernes.*

CYRUS.

RÉPONSES

52. — *Il est démontré que des taches noires ou noires bleuâtres apparaissent à l'improviste et sans douleur sur la peau de certaines personnes pendant leur sommeil. Le vulgaire appelle ce phénomène* des pincées de mort, *le regardant comme une demande, ou un avertissement, ou un signe avant-coureur d'un malheur, venant de l'au-delà. Un lecteur de l'*Echo du Merveilleux *pourrait-il expliquer que cette légende repose sur des faits réels?*

JEAN DE VALRUGUE.

Je vais sans doute désillusionner M. Jean de Valrugue en lui disant que ces fameuses *pincées de mort* proviennent tout simplement d'une maladie appelée *purpura*. De petits vaisseaux éclatent soudain et produisent absolument les mêmes effets qu'un pinçon quand la rupture a lieu sous la peau. La douleur est inappréciable durant le sommeil, mais il n'en est pas de même à l'état de veille. Je connais plusieurs personnes atteintes de cette maladie. Elles riraient bien si on leur soumettait cette idée de *pincées de mort*.

ELBÈR NO.

ÇA ET LA

La vision de Paul Mounet. — Beaucoup d'acteurs et d'actrices croient au Merveilleux, encore qu'ils s'en défendent parfois à l'occasion. Voici, conté par M. Paul Ginisty dans *la Vie d'un Théâtre*, le récit d'une aventure qui advint à M. Paul Mounet:

« Devant jouer, dit M. Ginisty, le personnage de l'étudiant Rodion Raskolnikoff, de *Crime et Châtiment*, Paul Mounet, qui eut là un de ses beaux succès, se demandait comment il habillerait ce raisonneur de l'assassinat, cet être misérable, hanté de rêves malsains, ce déclassé de l'université. Paul Mounet est un des artistes qui *vivent* avec le plus d'intensité le rôle dont ils sont chargés.

« Il m'a raconté qu'un matin, pendant qu'il déjeunait en hâte avant la répétition, il eut comme une vision : il aperçut le Rodion du drame; il lui sembla le voir entrer et passer, avec l'habit, l'air, la démarche qui étaient dans la vérité du personnage. Il « portait » une pelisse usée jusqu'à la corde, et le passionné comédien n'eut de cesse qu'il l'eût trouvée. Il la découvrit enfin telle qu'il la souhaitait, chez un brocanteur, guidé par une sorte d'instinct qui l'avait conduit chez lui. »

***

Pressentiment. — On sait que, fin novembre dernier, l'hôtel et le théâtre Baldwin, à San Francisco, ont été détruits par le feu. Un journal des Etats-Unis a raconté à ce propos le fait suivant :

« L'incendie éclata vers trois heures du matin. Miss Maud Miller, la fille du grand acteur Joaquin Miller, occupait une chambre à l'hôtel. Après la représentation, elle se retira, mais ne put dormir. Ayant l'idée qu'un danger la menaçait, elle se leva, s'habilla, et, accompagnée d'une amie, quitta l'hôtel une heure ou deux avant l'incendie. Elle se rendit chez M[me] Saint-Mary, et y passa la nuit, échappant ainsi à la terrible calamité. La chambre qu'elle occupait à l'hôtel était très éloignée de l'escalier, et elle aurait probablement été brûlée si elle y était restée. »

***

La guérison par le rêve. — Le D[r] Léonard Corning croit avoir découvert une méthode de guérison des maladies nerveuses en procurant des rêves agréables aux malades.

Il emploie une sorte de chapeau en cuir souple qui enveloppe le crâne et les oreilles, laissant le visage à découvert. A la place des oreilles sont aménagées deux oreilles métalliques reliées par un tube en caoutchouc à un phonographe Edison.

Au pied du lit, un écran blanc est dressé, tandis qu'à la tête est installé un stéréopticien, appareil à projection, de sorte que la vue et l'ouïe sont affectées. Le malade s'assoupit, et les songes heureux se forment sous l'évocation de la musique et des couleurs.

Le procédé est curieux, mais nous craignons fort qu'il ne soit pas infaillible.

***

Florence Cook. — La revue allemande *Die Uebersinnliche Welt* nous apprend que Florence Cook, le célèbre médium qui a servi dans les séances de Crookes pour les matérialisations de Katie King, se trouve actuellement à Berlin. Elle y est soumise à des précautions très rigoureuses, liée à sa chaise au moyen de cordes dont chaque nœud est muni d'un plombage pour rendre les glissements

impossibles. On voit sortir, à ce qu'il paraît, du cabinet où elle se tient, des mains de toute grandeur émergeant de tissus blancs semblables à de la soie. A chaque séance, Florence Cook est examinée par deux dames qui l'ont toujours trouvée vêtue d'étoffes noires avec une chemise grise en jersey, sans trace d'un tissu blanc quelconque; malgré cela, on a vu apparaître plusieurs fois, dans la fente des rideaux qui fermaient le cabinet, une forme entièrement blanche.

***

Prédiction (?) — On écrit d'Extrême-Orient à *la Croix*:

« La mort du Président de la République française, nous l'avons apprise par les télégrammes, le lendemain du jour où elle a eu lieu. Par *nous*, je veux dire *nous* lecteurs de journaux sur cette partie du globe. Mais nous... nous l'avons apprise *huit jours au moins avant qu'elle ait eu lieu*. J'étais là quand une lettre nous arriva d'un de nos compatriotes français: dans cette lettre, on disait en substance, et comme nouvelle plus ou moins sujette à caution : « Savez vous bien que le Président de la Répu« blique est mort? »

« On en rit et on en *blagua*. Car le compatriote en question est au fond des terres, et les nouvelles par la poste ou par le télégraphe prennent du temps pour lui arriver. Aussi, jugez de notre surprise quand nous apprîmes, quelques jours plus tard, la mort, non pas ancienne, mais toute fraîche, du président Faure!

« On écrivit à notre compatriote pour demander un complément de renseignements sur ce qu'il avait écrit. Il répondit qu'avant d'écrire sa dernière lettre, il avait reçu la visite d'un Européen ou descendant d'Européen, qu'il nommait, et que ce personnage lui avait dit que le président Faure devait être assassiné le jour même. »

Nous reproduisons cette communication sous toutes réserves.

***

Un arbre mystérieux. — Nous avons reçu la lettre suivante :

« Je lis dans l'*Echo du Merveilleux* du 15 mars dernier, qu'on voit à Bra, près d'un sanctuaire de la Vierge, en plein hiver, une aubépine bourgeonner et fleurir.

« Point n'est besoin d'aller jusqu'au Piémont pour voir phénomène du même genre et plus curieux, à mon avis du moins.

« A la Prévière, à trois kilomètres (sud) de Pouancé (Maine-et-Loire), sur le bord du bois d'Aligre, un grand arbre forestier de je ne sais quelle essence, attire chaque année un nombre considérable de promeneurs, curieux d'un tel spectacle.

« La plus basse branche de l'arbre SEULE est verte en hiver et en pleine végétation, tandis que *les autres branches du même arbre* sont sèches; le contraire existe en été : pendant que l'arbre est vert, la branche est sèche.

« L'arbre est très vieux. Le phénomène, toutefois, au dire des gens du pays, ne remonterait qu'à la Révolution. Une jeune fille vendéenne, prisonnière des républicains, aurait été pendue à cette branche, et c'est depuis ce temps que l'ordre normal des choses aurait été changé.

« Etant du pays, j'ai vu cette branche plus de dix fois, et à chaque fois j'ai été convaincu qu'il y a, dans ce phénomène, quelque chose d'extra-naturel.

« Que vous en pensiez ce que vous voudrez et quoi qu'il en soit, j'ai tenu à vous raconter un fait extraordinaire que j'ai vu;

« *De mes propres yeux vu.*

« Veuillez agréer, etc.

« G. B., *étudiant à Angers.* »

G. G.

Histoire de Louis Gaufridy

PRÊTRE BRULÉ COMME SORCIER, PAR ARRÊT DU PARLEMENT DE PROVENCE

On a aussi prétendu que Mlle Thévenet de Corbeil était possédée. M. l'archevêque de Paris fit faire une information; voici les principaux faits qu'on dit avoir constaté.

Premièrement. Cette demoiselle s'est élevée à sept ou huit pieds dans un jardin; et jusqu'au plancher dans sa chambre.

Secondement. Elle a enlevé son frère et sa garde jusqu'à trois pieds sans aucun point d'appui.

Troisièmement. Ses jupes se sont repliées par-dessus sa tête, quoiqu'elle s'élevât debout en l'air.

Quatrièmement. Elle s'est élevée dans le lit avec sa couverture jusqu'à trois et quatre pieds, de la même façon qu'elle s'était couchée, c'est-à-dire le corps étendu horizontalement.

Cinquièmement. Ses mamelles sortant de son corps se sont tordues et entortillées, comme si on l'avait fait avec la main.

Sixièmement. Elle a pénétré dans l'intérieur de la servante un acte de renonciation à ce qu'elle lui proposait, et sur les prières qu'on faisait pour elle, sans en avoir entendu parler. Enfin ses agitations étaient si grandes, qu'un homme n'a pu lui arrêter un bras, quoiqu'elle soit véritablement faible et délicate.

Si l'on a constaté ces faits prodigieux, on peut bien décider que le Diable s'en mêlait, et qu'il a bien voulu qu'on le reconnût pour être l'artisan de ces merveilles.

J'ajouterai, pour démontrer que des mouvements extraordinaires de la demoiselle de Mandols on ne doit pas conclure une possession du Démon, ce que le P. Le Brun rapporte dans son histoire critique des pratiques superstitieuses qui ont séduit les peuples et embarrassé les savants. Voici comme il parle :

« Une fille qui avait, dit-on, trois maladies compliquées « sans aucune marque de sentiment, la catalepsie, le « tétanos et les affections hypocondriaques, avait des « visions aussi bien exprimées par gestes sans paroles « que pourraient le faire les meilleurs pantomimes. On lui « a fait diverses piqûres d'épingles dans les bras, dans les « cuisses, sans qu'elle eût aucune marque de sentiment : « dans cet engourdissement de tous les sens, les membres « étaient flexibles; on lui remuait les doigts, les bras et « le corps sans aucune peine. Soit qu'on levât les bras « deux doigts horizontalement au-dessus du lit, soit qu'on

« les élevât à la hauteur d'un pied, ou de deux, ou qu'on « les mît dans quelque autre situation, sans que personne « les soutînt, ils demeuraient ainsi en l'air jusqu'à ce « qu'on les abaissât. Ce qui me surprenait encore davan- « tage, c'est que le buste de son corps depuis la tête jus- « qu'à la ceinture, était tout aussi flexible et aussi léger « que les bras ; on le levait sans aucune peine deux doigts, « un demi-pied ou un pied au-dessus du chevet, et il « demeurait dans cette situation si gênante, au grand « étonnement de tout le monde, jusqu'à ce qu'on l'abaissât « sur le chevet; ce qu'on faisait encore sans peine. »

Il dit que dans la maladie du tétanos tout son corps était raide comme une barre de fer, et qu'on lui aurait plutôt cassé les bras et les jambes, que de les fléchir en aucune manière.

La fille a avoué de vive voix à M. d'Argenson, lieutenant de police, qu'il n'y avait que fourberie dans son fait : cependant elle était insensible aux piqûres des épingles, elle tenait pendant quatre heures les yeux ouverts, toujours fixes, sans craindre des gestes menaçants; elle se soutenait un demi-pied au-dessus du chevet, nulle posture plus gênante ; elle se rendait tout le corps raide comme un bâton. Le P. Le Brun pense que cette fille avait essayé de représenter les symptômes de la catalepsie, dont elle avait entendu les descriptions. Apparemment elle avait sur le corps des endroits insensibles, que l'on peut avoir sans être sorcier : c'est dans ces endroits-là que des personnes qui étaient d'intelligence avec elle, lui avait fait des piqûres. A l'égard des autres effets, elle n'a jamais rien fait que l'on n'ait vu pratiquer à plusieurs charlatans. Un homme raisonnable se place justement entre les crédules et les incrédules, et sans donner la qualité de sorciers à des visionnaires ou à d'habiles fourbes, il confesse qu'il y a de vrais sorciers, quand il voit des effets surnaturels suivant le sentiment d'habiles physiciens.

Histoire de la Voisin et des magiciens. — La comédie de la devineresse, qui dévoile si bien la fameuse Voisin, et développe tous ses artifices, est fort propre à guérir ceux qui sont entêtés des sorciers et de leurs prédictions ; on y voit que la Voisin savait tout ce qui se passait dans les familles par les domestiques avec lesquels elle était d'intelligence et qu'elle récompensait. Ainsi les dames qui la venaient voir, surprises de la trouver si bien instruite, croyaient qu'un Esprit familier lui donnait ces connaissances ; elle fait croire à un bourgeois qu'elle a une épée enchantée avec laquelle on tue son adversaire sans courir aucun risque; elle lui vend bien cher cette épée, et pour le tromper plus sûrement, elle a un homme aposté qui fait querelle à ce bourgeois et qui se laisse désarmer dès que le bourgeois veut se servir de son épée enchantée et, s'il est battu par un autre, la Voisin lui fait entendre que celui-ci a une épée enchantée qu'elle lui a donné avant que le bourgeois eût la sienne.

Elle sait par le moyen des domestiques qu'elle a placés qu'on a volé des pistolets, et quel est le voleur; celui qui est volé vient la consulter, elle a eu la précaution de faire peindre le voleur, les pistolets et le lieu où ils ont été pris ; pendant qu'elle oblige celui qui la consulte à regarder dans un grand bassin plein d'eau, elle fait descendre du haut du plancher un zigzag qui tient une toile où sont peints deux pistolets sur une table; cette peinture se représente dans le bassin un instant et puis elle disparaît; le même zigzag fait voir ensuite le portrait du voleur. Qui ne croirait qu'un tel bassin est magique, et que le Diable fait l'opération d'y figurer des pistolets et le voleur?

Comme elle s'entend avec la femme de chambre d'une dame qui veut savoir si son mari mourra avant elle, elle lui persuade qu'elle connaîtra cet événement par un signe ; l'urne, dit-elle, qui est au milieu de plusieurs porcelaines qui sont sur votre cabinet, tombera cette nuit pendant que vous dormirez ; si elle se casse, votre mari mourra le premier; si elle est entière, vous mourrez la première. On comprend que la femme de chambre est chargée de faire tomber l'urne.

Elle fait croire à une jeune fille crédule, qu'elle sait faire des biscuits qui font venir des seins.

Elle s'entend avec un homme qui est caché chez elle ; elle a un miroir sans glace adossé contre un mur qui est percé dans l'endroit où elle devrait être ; ce miroir répond à une chambre voisine, dans laquelle elle fait passer cet homme dans l'attitude qu'elle imagine, il passe comme un éclair ; sa maîtresse qui est venue la consulter, regarde cela comme une apparition ; elle fait écrire cette dame à cet homme, elle dit qu'elle va envoyer la lettre, elle fait paraître l'homme qui la lit, qui y répond ; la réponse tombe ensuite aux pieds de la dame, qui croit qu'un Esprit familier a porté cette lettre et rapporté la réponse.

Elle fait croire qu'elle a une pommade qui donne de la beauté, qui appétisse la bouche, rend l'œil plus fendu et donne une juste proportion au nez ; qu'elle a un sirop qui donne de la voix : elle fait chanter celle dont elle veut embellir la voix, afin d'en prendre la mesure. Elle fait tomber par la cheminée un corps par pièces, dont tous les membres se rejoignent. Tout cela se peut exécuter par un habile machiniste.

Elle fait tonner et l'on voit des éclairs, c'est un spectacle que l'on a souvent à l'Opéra.

Voilà comme elle était parvenue à acquérir la répu-

tation de sorcière. Le maréchal de Luxembourg n'en fut pourtant pas la dupe; ce seigneur ayant demandé à voir le Diable, on le lui fit paraître sous une forme épouvantable; mais loin de s'effrayer, il mit l'épée à la main; il allait percer le Diable, si le Diable n'eût crié miséricorde et ne se fût fait connaître pour celui qui jouait ce rôle pour gagner sa vie.

Nous voyons dans le monde enchanté de Beker, qu'un magicien abattit une bosse en passant la main dessus; cette bosse n'était qu'une vessie enflée.

Ceux qui possèdent la magie naturelle, imposent facilement et réussissent sans peine à passer pour de véritables magiciens. On peut par des secrets d'optique fasciner les yeux et faire voir dans un lieu des objets qui n'y sont point, ou qui ne sont pas tels qu'ils paraissent; en ménageant la lumière dans un endroit obscur, on grossira les objets, on fera paraître des images pour des réalités, il ne faut pas faire de plus grands frais que cela pour passer pour sorcier.

Jean Faustus Cudlingen, allemand, fut prié de faire quelques prodiges : étant à table avec plusieurs personnes. il promit de leur montrer ce qu'ils voudraient. D'un commun consentement, ils lui demandèrent qu'il leur fît voir une vigne chargée de raisins mûrs prêts à cueillir; ils croyaient que comme on était alors au mois de décembre, il ne pourrait faire ce prodige. Il consentit à leur demande, et promit que tout à l'heure sans sortir de table, ils verraient une vigne telle qu'ils souhaitaient; mais à condition que tous tant qu'ils étaient, ils resteraient à leurs places et attendraient qu'il leur commandât de couper et de cueillir les grappes de raisin; les assurant que quiconque désobéirait, courrait risque de la vie. Tous ayant promis de lui obéir exactement, tout d'un coup Faustus charma tellement les yeux et l'imagination des conviés, qui étaient à demi-ivres, qu'il leur semblait voir une très belle vigne, chargée d'autant de longues et grosses grappes de raisin qu'ils étaient d'hommes assis à table. Ces gens excités à la vue de ces beaux et gros raisins, prennent leurs couteaux, attendent que Faustus leur commande de couper les grappes. Il se fit un plaisir de les tenir quelque temps dans cette posture, et puis tout d'un coup il fit disparaître la vigne et les raisins, et chacun de ces buveurs qui pensait avoir en sa main une grappe pour la couper, se trouva tenant d'une main le nez de son voisin, et un couteau pour le couper; de sorte que s'ils eussent coupé cette grappe, sans attendre l'ordre de Faustus, ils se seraient coupé le nez les uns aux autres. Ainsi la mère des sorciers est la simplicité ou la facilité qu'on a de croire le Merveilleux.

FIN

A TRAVERS LES REVUES

Sous ce titre : *Un cas de dédoublement*, M. Albert de Rochas publie dans la Revue Spirite une lettre venant d'un ancien élève de l'école de Saint-Cyr, actuellement employé supérieur des douanes dans une république de l'Amérique du Sud. Voici cette curieuse communication :

Au mois de mars dernier, le 17 dudit mois, je me trouvais, à dix heures et demie du soir, dans ma petite maison de campagne où je vis seul avec ma femme, mon fils et deux domestiques. J'étais dans mon salon et assis dans un fauteuil; j'achevais la lecture des *Frères Karamazov*. En fermant le livre, je me laissai aller à cette rêverie qui envahit tout lecteur qui digère ce qu'il vient de lire. Mes yeux qui regardaient dans le vide, comme on dit vulgairement, étaient fixés sur un verre qui contenait de ces gros vers luisants qu'on appelle en espagnol *cucullos*.

Au bout d'un instant, je sentis un froid très grand; et, malgré la volonté de me lever pour me secouer, je restai assis, comme cloué à mon siège, sans pouvoir non plus détourner les yeux des points lumineux que formaient les vers luisants. J'étais littéralement gelé, avec une intense douleur à la colonne vertébrale, en tout semblable à ce que les médecins appellent le clou hystérique. En même temps la moindre *idée* de de mouvement était accompagnée d'une douleur très aiguë dans le membre que je voulais mouvoir : ma raison était très lucide, et, mentalement, je me crus victime d'une hypéresthésie générale. Je voyais les *cucullos* gigantesques. Puis comme au commencement d'un évanouissement, mes yeux dansèrent dans ma tête; et, peu à après, des ondes lumineuses rouge jaunâtre, et bleu-violettes dansèrent devant moi, absolument comme des cercles concentriques (mais plutôt de forme ovale) que détermine la chute d'un caillou dans l'eau.

J'éprouvai alors un affaissement général et, en même temps, les ondes lumineuses s'éteignirent laissant à leur place un nuage qui, peu à peu, prit *exactement ma forme*; je me voyais comme dans une mauvaise glace, avec la perception des *cucullos derrière* l'image. J'eus, à cet instant, la plus étrange sensation qu'il soit donnée à l'homme d'éprouver; j'eus la *parfaite notion de n'être plus en moi*. Je ne sais comment rendre cela: cette seule pensée me trouble encore. Je sentis parfaitement que je sortai de la pièce où je me trouvais. Je fus au jardin, coupai deux roses. puis... la nuit la plus complète sur tout le reste.

Quand je revins à moi, avec une fatigue considérable dans toutes les articulations, j'étais couvert d'une sueur visqueuse, avec une céphalalgie intense et le souvenir *exact*, *précis*, de ce que je vous relate.

Le lendemain je trouvai les deux roses à terre...

J'ai une crainte et vous la veux exprimer en terminant. J'ai peur que vous ne croyiez à une mystification; comme, plus jeune et m'adressant à un homme d'un autre caractère que le vôtre, j'aurais pu le faire. J'espère, Monsieur, que le ton sincère de cette lettre vous enlèvera tout soupçon, surtout quand mon but est seulement de m'instruire, si faire se peut;

et de me guérir de ce je considère comme une véritable maladie.

Un autre cas de dédoublement, qui se serait produit dans des conditions différentes de celui dont on vient de lire le récit, est raconté longuement par M. A. Erny dans le JOURNAL DU MAGNÉTISME. Nous le résumons à grands traits, en laissant à l'auteur la responsabilité de son article.

En avril 1896, M. Erny se trouvant à l'Opéra-Comique se sentit attiré invinciblement dans la direction d'une dame qu'il ne pouvait voir de sa place, ou plus exactement qu'il ne voyait que de dos. Sentant peser sur elle un regard persistant, la dame se retourna à plusieur reprises. En sortant du théâtre, M. Erny éprouva le désir de tenter sur cette dame une expérience psychique en se dédoublant et en paraissant devant elle au moyen de son double astral. Comment fit-il? Nous ne le saurons pas; M. Erny refuse de nous indiquer son procédé, car, dit-il, « c'est un secret occulte et psychique qu'il serait imprudent de livrer au public. » C'est dommage. Mais poursuivons.

Voulant savoir se qui s'était passé chez la dame inconnue. M. Erny s'adressa à un médium de sa connaissance, M. B..., sans lui dire ce qu'il avait voulu faire. Voici quelle fut la réponse du médium :

« Le dédoublement désiré a eu lieu, mais il a été « *incomplet*. Le corps fluidique de M. Erny n'a pu « *s'objectiver qu'à moitié*, c'est-à-dire de la tête à la « ceinture. La dame, qui allait se coucher, a éprouvé « une très grande frayeur, mais elle a pensé ensuite « que c'était une *hallucination*; elle s'est demandée « aussi où elle avait pu voir cette figure et si elle con- « naissait ou avait connu M. Erny ».

M. Erny demanda pourquoi le dédoublement avait été incomplet. Il lui fut répondu que cela tenait à son état maladif, et à ce qu'il était sous l'influence d'un magnétiseur qui agit sur lui pour le guérir (nous avons parlé de ce magnétiseur dans l'*Echo* du 1er mars, art. *Çà et là*).

Or, voici ce qu'apprit par la suite M. Erny. Nous lui laissons la parole :

« Un contre-coup très bizarre et très inattendu se produisit chez mon magnétiseur et sa femme, le soir où j'opérai cette expérience de dédoublement. Le mari était chez un malade, sa femme chez elle, et *tous deux*, à la même heure et *presque en même temps*, ainsi qu'ils purent le constater, éprouvèrent une sorte de choc au cœur et d'angoisse comme si j'étais menacé par un danger. Tous deux éprouvèrent cette sensation très nette qu'il m'était arrivé quelque chose d'étrange. »

Bien étrange, en effet...

Dans un précédent numéro, LE JOURNAL DU MAGNÉTISME publie un article sur l'*Astrologie*, dont nous détachons quelques passages :

Remarquons que les sept planètes que reconnaissaient les anciens ne désignent pas tant celles que nos savants modernes décrivent, mais plutôt l'*espèce* d'influence attachée à chacune d'elle.

Ces sept espèces ont une *affinité* ou une relation avec les diverses parties de notre organisme, comme sept métaux ont une affinité avec les sept planètes.

Ainsi, Saturne (ou le plomb) domine sur la rate ;
Jupiter (ou l'étain) sur le foie ;
Mars (ou le fer) sur l'estomac ;
Le Soleil (ou l'or) sur le cœur ;
Vénus (ou le cuivre) sur les reins ;
Mercure (ou vif-argent) sur les poumons ;
La Lune (ou argent) sur le cerveau.

D'après les astrologues qui, sans doute, se sont basés sur l'expérience, ces diverses planètes exercent une action bénéfique ou maléfique, suivant leur situation; elles peuvent se neutraliser mutuellement.

C'est ainsi que, bénéfiquement, Saturne départit les trésors et révèle les secrets.

Jupiter départit les dignités, les honneurs, le respect ;

Mars donne la victoire ;

Le Soleil donne l'amitié des rois, des princes et des grands ;

Vénus donne l'amour des femmes, la paix et la concorde ;

Mercure donne la science, le bonheur commercial, le succès au jeu ;

La Lune facilite les voyages et détourne les malheurs.

Afin de faciliter l'influence bienfaisante de ces planètes sur leurs correspondants métalliques, il est nécessaire de le faire avec ordre, dans le temps où ces planètes règnent sur la nôtre. On usera :

De l'or dans le signe du lion ;
De l'argent dans celui du Cancer;
Du cuivre dans ceux du Taureau et de la Balance;
Du mercure dans ceux des Gémeaux et de la Vierge;
De l'étain dans ceux du Sagittaire et des Poissons ;
Du plomb dans ceux du Capricorne et du Verseau ;
Du fer dans ceux du Bélier et du Scorpion.

Nous avons reçu aussi : *Psychisce Studien*, de Leipzig, que nous aurons l'occasion de citer, *Le Progrès Spirite. Le Phare de Normandie*, *Light*, *Le Féminisme Chrétien. La Légitimité*, *Le Spiritualisme moderne*, *La Revue Théosophique*, *Les Annales Politiques et Littéraires*, *le Mercure de France*, *l'Hyperchimie*, *La Revue des Rhumatisants*, *le Feu follet*, etc. G. C.

LES LIVRES

SECRETS MERVEILLEUX *pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales*, par l'abbé Julio (prix 12 francs, en vente chez l'auteur).

Ce livre, dit lui-même l'abbé Julio, contient les secrets des guérisseurs de tous les pays; il résume tous leurs ouvrages. C'est le véritable livre de chevet de ceux qui souffrent.

Nous aurons probablement l'occasion de revenir sur cet ouvrage.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 56. 1er MAI 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Les réponses de « sainte Thérèse »

Malgré la garantie du révérend père L..., je m'étais montré si peu convaincu de la clairvoyance de Mme Thérèse M... que j'étais loin de m'attendre à un vif mouvement de curiosité.

J'avais, en quelque sorte, agi par acquit de conscience.

— *L'Echo du Merveilleux*, m'étais-je dit, doit être avant tout, comme l'indique son titre, un « écho ». Du moment qu'un fait m'est affirmé par un certain nombre de témoins dignes de foi, je n'ai pas le droit de le passer sous silence, sous prétexte que, personnellement, je n'ai pu en constater la réalité. A ce compte, en effet, il est bien peu de phénomènes ou d'événements dont il me serait permis de parler, n'ayant point le don d'ubiquité. Tout ce que je puis faire, c'est, dans les cas où les faits qui me sont signalés me paraissent à moi-même douteux, d'avertir loyalement mes lecteurs de mes doutes.

Et j'avais, avec une certaine insistance même, tout en rendant justice à la sincérité évidente de Mme Thérèse M..., formulé mes réserves à l'endroit de sa lucidité et de la personnalité de l'influence dont elle se disait inspirée.

Ces précautions qui n'étaient pas seulement des précautions oratoires, n'ont servi à rien. Un courrier formidable m'a apporté d'innombrables questions à poser à « sainte Thérèse ». Je me demande, en vérité, ce qui serait arrivé, si je m'étais montré moins sceptique !

Je n'ai pas pu, par discrétion d'abord et faute de temps ensuite, présenter à la nouvelle voyante toutes ces interrogations. Certaines lettres n'en contenaient pas moins d'une vingtaine.

J'ai fait une sélection. J'ai pris les cinquante premiers questionnaires que j'ai reçus. J'ai éliminé de ce nombre tous ceux qui n'étaient pas signés et tous ceux dont l'objet me paraissaient irrespectueux ou puéril. Mme V... me pardonnera, par exemple, de n'avoir pas demandé à « sainte Thérèse » où se trouve un petit chien blanc avec collier de cuir, répondant au nom de Kiss, perdu boulevard des Italiens.

Ce petit tri achevé, il m'est resté une quinzaine de lettres. Je vais donner un résumé de chacune d'elles en quelques lignes, et je mettrai à la suite la réponse obtenue.

Les lecteurs pourront ainsi juger par eux-mêmes si mes réserves étaient justifiées ou non.

Mme la vicomtesse de V. — Un jeune homme qui me touche de très près guérira-t-il complètement? — « Sainte Thérèse » pourrait-elle dire aussi à quoi attribuer la guérison en deux jours d'une déchirure que le même jeune homme, condamné par le Dr Potain, avait à la plèvre? — Quelle sera la carrière de ce jeune homme ?

Réponse :

Si ce jeune homme n'a pas succombé à l'affection qui l'avait rapproché de la mort, c'est par une volonté unique de Dieu.

La maladie dont il est atteint l'unira toujours à une santé très délicate.

Sainte Thérèse lui voit comme des aspirations à la vie religieuse.

Et si Dieu lui a accordé de vivre, c'est qu'Il doit l'avoir choisi pour être l'un de ses représentants sur la terre.

M. le comte G. du M... — Aurai-je une prompte et avantageuse solution pour mon affaire pendante en justice contre l'abbé X...? — Puis-je espérer avoir, cette année, la mise en possession de l'héritage que m'a légué une tante et que détient toujours son mari? — L'Exposition universelle de 1900 aura-t-elle lieu à l'époque indiquée?

Réponse :

Une personne communiquant au sujet d'un procès. Vu ses droits et aussi un peu à cause de sa situation, elle aura le succès.

Elle sera mise cette année en possession d'un héritage en suivant le conseil d'un ami du mari de la défunte.

Sainte Thérèse avait déjà révélé que l'Exposition aurait lieu à l'époque fixée, sans aucun trouble. A ce moment-là la France sera très acclamée par toutes les nations.

Marguerite. — « Sainte Thérèse » peut-elle dire si l'abbé S... est heureux, et si elle a un conseil à donner à la personne qui lui fait cette demande? — Mon mari réussira-t-il dans sa situation? — Dieu m'accordera-t-il un héritier?

Réponse :

Sainte Thérèse communiquant directement avec les esprits peut répondre, vu l'âme de l'abbé S... Sa vie a été remplie selon les engagements sacrés qui l'unissaient à Dieu. Son si grand désir de bien remplir les devoirs de son pieux ministère lui ont mérité les joies du Ciel.

2° Vu son amour pour le travail, le mari de la personne qui communique réussira dans sa situation.

Pour la troisième question, sainte Thérèse voit un enfant du sexe masculin.

Jean Sans Peur. — Pourquoi (lorsqu'on veut s'émanciper des rosseries et méchancetés sans nombre qui sont comme l'ambiance du plus grand nombre, et qu'on a le pieux désir d'être meilleur que ce qui vous entoure), pourquoi semble-t-il alors que toutes les forces du mal se liguent contre vous pour vous accabler? Est-ce donc le bien qui est anormal, et la brève définition de Prud'hon. « Dieu c'est le mal, » est-elle donc exacte?...

Réponse :

Sainte Thérèse souffre de voir que la personne qui communique est soumise à la triste volonté de croire que Dieu c'est le mal. Il est en contradiction avec toutes les grandes croyances.

Souvent une pénible pensée est venue jeter son ombre sur des âmes pieuses, mais envahies par l'idée d'approfondir les mystères de l'au-delà.

Sainte Thérèse par son apparition à une âme d'élite lui a révélé les joies du Ciel, comment on doit les comprendre et les espérer.

Que celui qui se croit spirite soit bien persuadé qu'il est en contradiction avec les lois de Dieu. La science occulte, vue du Ciel, émane de l'homme seulement, elle n'a rien de surnaturel.

Aussi sainte Thérèse tient à éclairer celui qui se croit un vaincu de la vie. S'il le désire, il peut lui faire d'autres questions qui l'uniront plus intimement à l'esprit supérieur qui lui inspira des pensées de consolation et d'espérance.

Timothée. — M. Timothée a posé douze questions. Je n'en mentionne que les suivantes :

Faites-moi transmettre un avis utile à la supérieure d'un Carmel que j'ai l'honneur de connaître? — Pendant quel mois auront lieu les trois jours de ténèbres annoncés par des voyants? — En quelle année se fera une invasion de la France? — Un schisme existera-t-il à la mort de Léon XIII?

Réponse :

Sainte Thérèse, par une volonté unique de Dieu, est venue près de toi pour te consoler, et par son union, t'aider à faire le bien.

Un esprit supérieur ne peut répondre aux questions faites par des spirites qui se trouvent dans une grande erreur vu les prophéties dont ils parlent.

Si Dieu rappelle à lui le Souverain Pontife, son successeur montera au saint pouvoir avec l'union de tous les peuples.

Sainte Thérèse répondra au sujet de la supérieure d'un Carmel, mais il ne faut pas qu'elle ait l'intervention d'un spirite.

Henri T. — Sœur Marie-Geneviève, une des religieuses de Loigny (Eure-et-Loir) est-elle toujours sous l'action divine? Les paroles qu'elle attribue au Fils de Dieu ou à sa mère sont-elles bien d'eux? Sœur Marie-Geneviève n'est-elle pas parfois dans l'un de ces états contre lesquels sainte Thérèse elle-même cherchait à prémunir ses filles?

Réponse :

Sainte Thérèse voit une personne atteinte d'une grave hallucination.

Vu sa vie consacrée à Dieu, elle unit avec la volonté de croire qu'elle a des apparitions divines.

Malgré la pureté de son âme, cette grâce unique ne peut lui être accordée.

Ravie, vu l'effet de son imagination, sœur Marie-Geneviève a des moments d'extase où elle croit avoir des révélations.

L'éloigner doucement de ces idées surnaturelles et prier Dieu qu'il la délivre de cette hallucination.

Mme de R. — N'y a-t-il pas de remèdes à apporter à l'état d'une personne qui m'intéresse beaucoup? — Retrouverai-je un objet que j'ai perdu au mois de novembre?

Réponse :

Une dame qui communique pour son gendre. Sainte Thérèse le voit très gravement malade ; les remèdes ont peu de succès sur ce genre de maladie.

Le malade a un grand désir de guérir, ne rien négliger pour apporter quelque soulagement, mais surtout s'adresser à Dieu. Sainte Thérèse priera en union pour ce malade.

Une caisse qui a été enlevée. Plus tard, elle sera retrouvée chez la personne qui la retient.

A. G. — Demande l'explication de la disparition d'une somme de deux cents francs.

Réponse :

Communication pour une somme perdue.

Sainte Thérèse ne peut unir pour ces choses-là. — Tu recevras des révélations, mais seulement dans les cas très graves. Je peux dire cependant que l'argent ne sera pas retrouvé, et qu'il ne faut pas accuser imprudemment.

Mme de P... — J'ai perdu mon unique fils... Dieu a permis cet événement, parce que moi-même je devais mourir prématurément... C'est le pourquoi de cette disparition qui a fait murmurer même des chrétiens autour de moi... Je vais vivre quelque temps encore pour expier par ma résignation dans une inexprimable douleur, les erreurs de ma vie... A toute heure, j'entends la voix douce de mon enfant me redire : « Courage, maman, vous allez mourir. » Ma mort sera subite... Puis-je considérer cet avertissement comme une grâce très précieuse, venant d'en haut?... Ne craignez pas de m'impressionner par une réponse affirmative dans le sens de mes pressentiments.

Réponse :

Une personne soumise à la plus grande douleur, vu la mort de son enfant, que Dieu a rappelé à lui avant qu'il ait touché aux tristesses de la vie.

Reconnaître dans cette si grande épreuve que tout est écrit au Ciel.

Par un triste pressentiment, sans unir avec la maladie, cette personne si détachée de la vie se croit destinée à une mort prochaine. Vu son désir de savoir, sainte Thérèse, si près de Dieu, vient lui dire qu'elle aura encore bien des années à passer sur la terre.

L'enfant qu'elle a tant aimé sera, pour elle, une grande protection au Ciel.

J. P. (Limoges). — Quel est le vrai motif de la haine dont m'accable depuis dix-huit ans une personne qui me touche de près? — Aurai-je un meilleur avenir? — Depuis onze ans mon mari est malade : que faire? — Dois-je avoir une grosse perte de revenu dans un temps rapproché?

Réponse :

La haine qui existe contre la personne qui communique vient d'un souvenir, se rapportant à une question de délicatesse.

La situation de cette personne étant unie à bien des vicissitudes, sainte Thérèse ne voit pas un grand changement pour son avenir.

M. H. S. (Avenue Montaigne). — Les reliques de sainte Thérèse que je possède sont-elles authentiques? Puis-je les garder chez moi? Ou dois-je les remettre à un prêtre pour une église?

Réponse :

Les reliques attribuées à sainte Thérèse ne viennent pas d'elle, mais rien n'unit plus à Dieu que la foi.

La personne qui les possède doit continuer à les garder en les vénérant. Sainte Thérèse, vu sa confiance, veillera sur elle.

Je n'ai pas changé un iota aux réponses que m'a remises Mme Thérèse M...

Elles peuvent suggérer une infinité de réflexions.

Au point de vue de la forme d'abord, elles ne sont pas des modèles de style. Il y a deux termes qui reviennent sans cesse, le verbe *unir* pris dans des sens inusités, et l'expression *vu*, laquelle jus-

qu'ici semblait plutôt appartenir au langage des arrêtés administratifs qu'à celui des saints. Mais l'emploi de ces deux mots — dont l'un, par le sens qui lui est attribué, paraît bizarre, et dont l'autre est inélégant — est-peut-être une marque de la bonne foi de la voyante.

Si, dans un but qu'on ne voit point, elle avait voulu, pour singulariser son langage quand elle fait parler « sainte Thérèse », choisir quelques vocables spéciaux, comment l'idée lui serait-elle venue de s'arrêter à ces deux-là?

Au point de vue du fond, ce qui semble se dégager de la plupart des réponses qu'on vient de lire, c'est une tendance à moraliser bien plus qu'à prophétiser.

L'influence qui inspire Mme M... — si toutefois son cas ne se réduit pas seulement à un phénomène d'auto-suggestion — est une influence douce et consolante.

Elle n'a pas les hautes visées de l' « Ange » de Mlle Couédon, annonçant des châtiments à la France et lui prédisant le retour de la royauté. Elle semble vouloir s'adresser plus particulièrement aux âmes troublées, à tous ceux qui souffrent.

L' « Ange » de Mlle Couédon *menaçait*. « Sainte Thérèse *rassure*. »

Et, à ce propos, une remarque pour finir.

La majorité des questions posées dénotent, dans l'esprit de leurs auteurs, une confusion absolue entre deux choses qui, à mon sens, sont tout à fait différentes.

La plupart de ces questions sont, en effet, de celles auxquelles répondent plus spécialement les somnambules.

Or, il faut distinguer entre les *inspirées* qu'un abus de mot, devenu courant, fait appeler des *voyantes*, et les somnambules.

Les somnambules (il n'est question ici que des somnambules, en tant qu'extra-lucides, et non en tant que médiums) ont une faculté spéciale. Mises dans un certain état d'hypnose, leurs sens, ou quelques-uns de leurs sens, s'aiguisent, et elles perçoivent alors ce que, à l'état normal, elles ne perçoivent pas. Il n'y a pas plus d'inconvénient à les consulter sur les sujets les plus élevés que sur les sujets les plus terre-à-terre. Elles ne subissent aucune intervention. Elles jouent un rôle personnel et actif. Il n'y a rien dans leur cas de surnaturel. Il n'y a que de l'inexpliqué.

Les inspirées (j'entends celles qui le sont véritablement) ne sont que les truchements des êtres de l'invisible. Elles ont un rôle impersonnel et passif. Et alors, quand elles se disent sous l'influence d'un esprit supérieur comme l'Ange Gabriel ou sainte Thérèse, de deux choses l'une :

Ou on ne croit pas — et, dans ce cas, à quoi bon les interroger ?

Ou on croit — et, dans ce cas, comment expliquer qu'on ose poser des questions sur des sujets futiles ou matériels ?

GASTON MERY.

CONCOURS DE PROPHÉTIES

Un de nos lecteurs nous propose d'ouvrir un concours de prophéties. Il s'agirait de prévoir — d'après de simples intuitions, d'après des raisonnements fondés sur les événements actuels, ou d'après l'interprétation des prédictions déjà connues — les événements qui s'écouleront d'ici la fin de l'année 1900. *L'idée est originale et nous y souscrivons volontiers. Dans notre numéro du* 1er *juin nous publierons donc la série des communications que nos lecteurs, prophètes improvisés, nous auront adressées. La place étant mesurée, nous prions instamment les concurrents d'être concis. Nous n'insérerons que les communications qui ne dépasseront pas vingt-cinq lignes. A la fin de l'année* 1900, *nous offrirons à l'auteur de la prophétie, qui se sera rapprochée le plus des événements accomplis, un prix que nous nous efforcerons de rendre tout à fait digne du devin qui l'aura mérité.*

Reportages dans un fauteuil

*** *Le mystère du Lotto.*

Les joueurs de *lotto* de Gênes sont dans la joie : ils ont gagné trois millions la semaine dernière. Voici par quel calcul singulier.

Peu de jours avant, les chevaux du banquier Quartara s'étaient emportés, avaient sauté du haut de l'Acqua-Sola et étaient allés s'écraser contre un réverbère.

Aussitôt, les joueurs de *lotto*, habiles à saisir les mystérieux présages de la Fortune, portèrent sur les

numéros qui correspondent — dans un grimoire cabalistique rédigé pour eux — à des chevaux de banquier abîmés. Ce sont les numéros 2 et 5, et 90 (*la grande frayeur*). Quelques audacieux, visant plus haut que le terne, ajoutèrent les numéros du réverbère, 16 et 40.

Or, les numéros 2, 5, 90, 16 et 40 sont parfaitement sortis. L'État consterné a dû payer deux ou trois mille ambes, trois à quatre cents ternes, plusieurs quaternes et deux quines : soit, à 250 lires pour les ambes, 2.500 pour les ternes, 60.000 pour les quaternes... etc., trois millions a peu près aux bons clients de la Loterie! Mais, après tout, les finances italiennes ne doivent pas trop déplorer ce coup funeste; il réhabilite une institution dont le crédit baissait. Depuis cinq ans, on ne connaissait qu'un seul gagnant de quaterne, un cuisinier d'un couvent de Pistoïa. Et encore, le pauvre diable eut-il l'imprudence d'acheter de la rente italienne.

Cette anecdote fait songer à l'un des plus curieux problèmes du monde : la Chance — je prends seulement la chance au jeu — est-elle régie par des lois inaperçues? Est-elle susceptible de devenir l'objet d'une science qui serait relativement à ces combinaisons grossières inventées par les joueurs pour hâter leur perte ce que la métaphysique est à la physique?

Serait-elle l'effet d'un vouloir bienveillant, en dehors et au-dessous de l'action de la Providence, lequel s'annoncerait à certains par un langage mystérieux de pressentiments et de signes? Qui oserait dire qu'il le croit? Et qui oserait agir comme s'il ne le croyait pas ?

Par exemple, au *lotto* dont nous parlions, il y a, paraît-il, 11.748 chances contre le joueur qui mise sur un terne sec. Le terne qui vient de sortir à Gênes, 2, 5, 90, avait le lendemain la même chance exactement que la veille, 11.748 contre une, de sortir. La probabilité mathématique n'avait pas changé Qui ne sent cependant que la probabilité réelle était diminuée jusqu'à l'invraisemblance? Si le terne fût ressorti, on eût cru à une tricherie, ou à un miracle, ou à un accident à la roue. Et à bien plus forte raison s'il fût ressorti trois et quatre fois, à quoi sa chance continuait d'être strictement la même que celle de tout autre terne. La loi mathématique se heurte ici à une loi secrète que nous révèle un instinct confus.

Et encore, ne sait-on pas que, pour avoir la chance, il faut être, sinon peut-être dans un certain état moral, du moins dans un certain état physique ; qu'un malaise physique lui est hostile. Par exemple, personne ne gagnera au jeu avec des bottines trop étroites, — à moins qu'il ne les pose sur la table, comme ce personnage des *Trente millions de Gladiator*. La gêne causée par les bottes trop justes semble pourtant sans rapport avec les cartes qu'on vous donne.

Les innombrables superstitions des joueurs témoignent de leur foi obscure mais profonde, en une Déité qui tient leur sort dans ses mains capricieuses. Par leur prétendus tics et manies au jeu, leurs fétiches, leurs talismans, leurs porte-veine et gris-gris divers, ils lui rendent un culte idolâtrique tout en essayant de détourner sa sombre sœur l'Adverse Fortune, *vulgo*, la Guigne. (Frappez promptement trois coups sur du bois.)

Leur imagination sur ce point est extrême et plaisante. Ils haïront tel spectateur de la partie dont le nez leur semble fait pour déplaire à la Belle Chance et au contraire attirer la Noire Guigne. Un simple nez de tapisserie leur peut porter mêmement ombrage. Tallemant des Réaux raconte le trait plaisant d'un gentilhomme qui, perdant chez la Blondeau, à son académie de la Place Royale, sort de la salle comme un furieux, court chercher une échelle, l'appuie contre la tapisserie et se met à couper avec des ciseaux le nez à une Reine Esther qui y était, criant :

— Mordieu ! Il y a deux heures que ce chien de nez me porte malheur.

Les chroniques de nos pères, qui jouissaient de cette Loterie sottement décriée et que l'on a remplacée par le pari mutuel, fourniraient mille anecdotes semblables à celle des Gênois, de ternes et de quines merveilleusement présagés. En voici une où se mêle un peu d'ironie gauloise.

Un bon bourgeois avait une petite servante fort gentille avec laquelle il vivait familièrement. Elle lui demande un jour un écu pour mettre à la loterie, sur le numéro 2.222 qui lui est apparu en rêve. Le bourgeois donne l'écu et quelques jours après, quelle n'est pas sa surprise : le numéro de la petite bonne était sorti !

Il rentre précipitamment ; il trouve Babet au travail, ignorante de la pluie d'or qui allait tomber sur elle. Elle s'activait à sa besogne, fraîche, gentille, insouciante. Le cœur du bon bourgeois fut touché.

— Brave fille, se dit-il, et jolie... Et cent mille livres de dot dont elle ne se doute pas... Babet !

Elle s'approcha de bonne grâce.

— Babet, dit l'homme excellent et rusé en prenant les mains de la petite dans les siennes, je veux récompenser ton zèle et ton dévouement pour moi. Tu vas voir que je suis un bon maître... Babet, je vais t'épouser.

Quelques semaines après, au sortir de l'église, le bourgeois dit à son « épouse ».

— Et ces numéros dont tu avais rêvé... Donne-moi donc le billet de la Loterie.

— Le billet?... Bah ! dit Babet, j'ai changé d'idée, et j'ai acheté un bonnet avec votre écu.

Remarquez que l'esprit bienveillant qui avait écrit ces chiffres pour la fortune de Babet,

> Au milieu du fouillis d'étranges arabesques
> Que le doigt du Sommeil trace au mur de nos nuits,

ne fût pas tout à fait déçu dans son intention charitable. La petite bonne ne gagna pas le terne ; mais elle épousa un riche bourgeois ; c'est un gros lot.

Cent historiettes pareilles, qu'il serait si aisé de glaner, illustreraient joliment une Mystique de la Chance ; et tel gentilhomme, auteur dramatique et joueur, malheureux en ces dernires qualités, dont le procédé pour attirer la veine est de placer le *Timée* près de lui à la table de baccarat, pourrait écrire cette Mystique de la Chance, entre deux « culottes ».

GEORGE MALET.

UN CAS ASTROLOGIQUE

19 avril 1899.

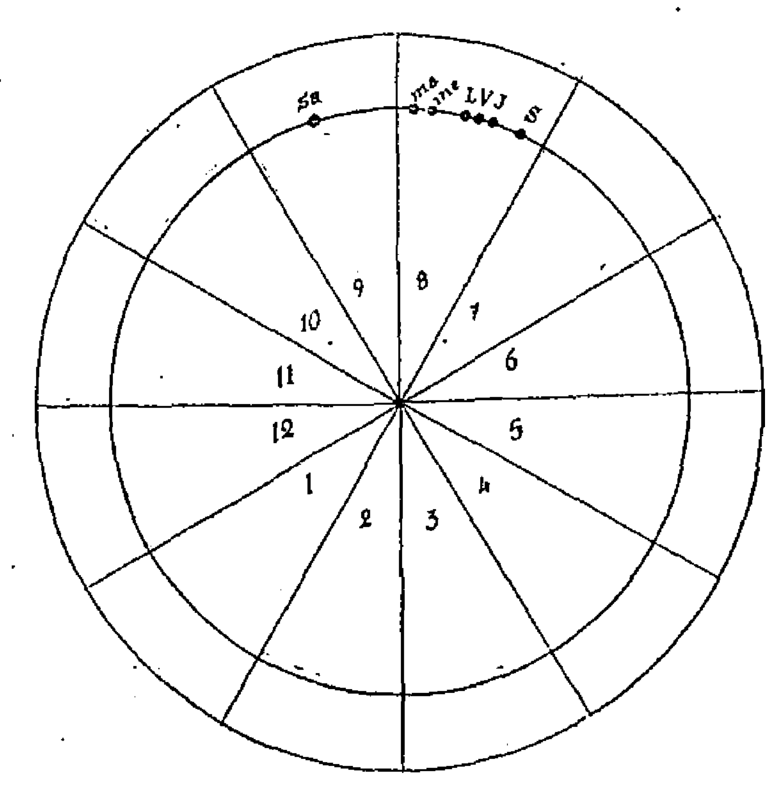
Monsieur le Directeur,

Je vous envoie, ci-inclus, deux figures qui vous paraîtront peut-être intéressantes. Elles représentent l'aspect des astres dans le ciel pendant les mois de novembre et de décembre 1899 (plus spécialement le 4 novembre et le 4 décembre).

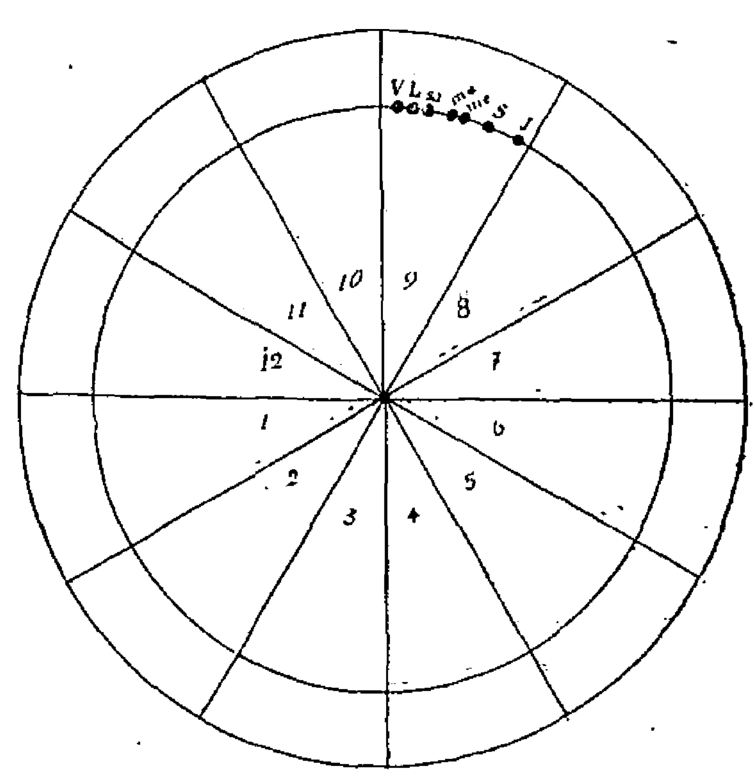
Vous pourrez aisément vous rendre compte que cet aspect est très particulier. Habituellement les astres sont répartis d'une façon quelconque sur tout le pourtour du cercle zodiacal; or, pendant les deux derniers mois de cette année ils se trouveront tous réunis en conjonction astrologique dans un même coin du ciel. Le commencement de décembre sera, en particulier, tout à fait exceptionnel, car *tous les astres du système solaire* seront contenus dans un même signe zodiacal.

Au point de vue astrologique, c'est un cas des plus rares; qui ne s'est pas présenté depuis de nombreuses années; qui sait même depuis quand? Il faudrait faire un travail considérable dans le passé pour retrouver une disposition semblable. Si, comme le prétendent les théories astrologiques, les astres ont une influence sur les choses terrestres, pendant les deux derniers mois de cette année des phénomènes ou des événements extraordinaires devraient se produire.

Peut-être y aurait-il intérêt à signaler ces aspects célestes dans l'*Écho du Merveilleux* et à les rapprocher des prédictions relatives à des catastrophes prochaines mais dont la date est indéterminée.



ASPECT CÉLESTE DU 4 NOVEMBRE 1899



ASPECT CÉLESTE DU 4 DÉCEMBRE 1899

S — Soleil.	Ma — Ma.
L — Lune.	J — Jupiter.
Me — Mercure.	Sa — Saturne.
V — Vénus.	

1 — Bélier.	7 — Balance.
2 — Taureau.	8 — Scorpion.
3 — Gémeaux.	9 — Sagittaire.
4 — Cancer.	10 — Capricorne.
5 — Lion.	11 — Verseau.
6 — Vierge.	12 — Poissons.

Ce serait un fait de première importance s'il y avait coïncidence entre ces aspects célestes et les événements prédits.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Un de vos lecteurs.

A. X.

Souvenirs d'une Voyante

(*Suite.*)

MATÉRIALISATIONS

Fragments.

Quelles que fussent nos aspirations idéales, un regret subsistait pourtant parmi nous, celui de n'avoir point de matérialisations. Dans certaines réunions, l'Invisible apportait des fleurs, soulevait des rideaux, distribuait des poignées de main et des accolades, et une petite envie naissait, chez nous, de la supériorité des confrères.

Lief, prié par moi, me répondit ceci : (je ne l'ai compris que bien après) :

— C'est désirer l'œuvre de chair. Or, tu as la certitude de la matière pour laquelle tes sens sont créés. Le progrès est en l'œuvre d'âme.

Plus tard, il me dira, traitant le même sujet :

— La mortification de l'ascète est œuvre pie, en ce qu'elle tue le désir et brise le lien charnel. La matière est l'entrave. Domptée, elle se dérobe et l'être fluide est délivré.

Selon Lief, c'est une grave erreur que de croire franchir, par une unique tombe, toute l'Éternité.

Cependant, les paroles de l'Invisible ne me persuadaient pas. Je *voulais* produire et, un soir, en tombant en transes, j'exprimai ce vouloir avec une telle intensité que voici ce qui arriva :

Une sensation douloureuse semblable à un bouillonnement agita mon bras gauche, se précipitant des organes du cœur. Un froid glacial succéda, puis la complète insensibilité et l'inertie du bras et de la main.

Pourtant, au bout des doigts, un frémissement persistait que je tenterai d'expliquer par le lien rattachant à mon bras, *matière*, le bras fluidique qui, maintenant, passait autour des assistants, les touchant et se laissant toucher par eux.

L'amour-propre du médium, l'ardent désir de plonger dans l'Inconnu inaccessible et d'en répandre les richesses sur ceux qui s'attachaient à moi; la crainte de retomber dans l'humanité au-dessus de laquelle la Mort et ses secrets semblaient m'élever, ont seuls alors scellé mes lèvres.

Je les ouvre aujourd'hui en mon entière confession laquelle, peut-être, jettera une lumière sur tant de phénomènes qui ne sont pas miracles, mais, simplement, transmutations. Et n'est-ce point chose vraiment admirable que ce pouvoir de l'Invisible, qu'il soit en nous ou hors de nous, de modeler à son gré le fluide qui le compose et de créer des formes avec de l'ombre ?

Pour les joies que j'ai données, je ne regrette point le mensonge de mon silence. En me refusant à appartenir à la science humaine; en m'efforçant de planer en celle ésotérique, j'ai obéi à Lief. J'ai fait œuvre d'âme.

Mes souffrances physiques furent extrêmes.

Vivant dans le vouloir perpétuel d'une séparation de mon Moi sous des formes différentes, je demeurai en un dégagement qui, chez un être moins fortement organisé, eût amené la folie.

Les matérialisations se succèdent; des visages aimés ou rêvés se montrent chaque soir et, chaque soir aussi, avec une exaltation qui me fait apprécier l'insensibilité des fakirs passant dans les flammes sans en ressentir les brûlures, je subis la réelle agonie.

Oh ! ce battement de mon cœur, violent, puis si rapide, apportant à mon oreille le tintement lugubre d'un glas ! Ces sueurs froides, collant mes cheveux à mes tempes, mes vêtements à mon corps. L'impression subite d'un mouvement ascensionnel et vertigineux m'entraînant en des profondeurs de ténèbres ! L'angoisse indécise et poignante de l'incomplète séparation ! La peur, le trouble, la sensation morne de l'irréel. Puis un grand calme, une naissance subite à un autre état, de nouveau matériel, mais autrement. Pourrais-je oublier cela ?

Sur le fauteuil, mon corps gît anéanti. Je *sens* que je suis; mais je *pense* ailleurs et c'est la *forme* de ma pensée que les assistants aperçoivent, représentant les disparus.

Ces choses, les mots ne les expliquent pas. Ce que, l'ayant subi, je comprends encore moins, c'est la différence absolue existant entre le dégagement de mon moi dans les sommeils spontanés, et ce même dégagement au moment des transes de matérialisation.

Je me suis toujours refusée à reconnaître la sensation parfaite de mon moi existant et conscient pendant ces manifestations. Il me paraissait que mon auréole en serait ternie.

Je ne crois pas avoir nuit. Je n'ai fait de mal qu'à moi-même.

En effet, à partir de cette époque, pendant une durée de deux années, je n'aurai pas une minute de tranquillité; les ombres hanteront mes jours et mes nuits. Je vivrai hors de mon état humain et, à chaque instant, se produiront des faits analogues à celui que je vais rapporter.

J'étais assise dans ma chambre et je cousais. Je voyais parfaitement les objets extérieurs et familiers;

je tirais l'aiguille, donnais une forme à l'étoffe et suivais mes mouvements avec une conscience d'action complète. Pourtant, dans le même temps, j'étais debout, je me *sentais* ainsi du moins, dans un appartement situé à plus de cinq cents mètres. Deux personnes que j'aimais y parlaient de moi. Elles en disaient peu de bien. A quelques jours de là, voyant l'une de ces personnes, je lui reprochai sa trahison d'amitié. D'abord confuse, elle s'emporta ensuite, disant :

— C'est une telle qui vous a prévenue.

— Mais non, affirmai-je. J'étais là, j'ai entendu.

— Non, reprit *mon amie*, nous étions seules, j'en suis certaine; d'ailleurs, aurais-je ainsi parlé devant vous ?

Mes deux perfides se sont brouillées, bien entendu. L'une d'elles n'a jamais su pourquoi.

De ces cas de dédoublement, j'en puis citer à l'infini. Et si, pour les matérialistes, ils ne prouvent pas l'existence de l'âme en son intégrité éternelle, ils affirment, fatalement, la prolongation de notre moi visible par un second moi invisible pour nos yeux de chair.

C'est déjà un pas hors de la matière.

CLAIRE VAUTIER.

 (*A suivre.*)

LA VOYANTE MALVINA

Sous ce titre on lisait le 13 avril, dans le *Journal de Bordeaux* :

Une voyante, dont l'*Echo du Merveilleux* a oublié de parler jusqu'ici, c'est Malvina, la première femme qui ait fait des prédictions étonnantes sur le deuxième Empire.

Bien avant Mme Mongruel, et dans un temps où ses *visions* ne paraissaient avoir aucune chance de se réaliser, elle avait affirmé que Louis-Napoléon serait empereur.

Voici dans quelles circonstances elle promit la couronne à celui qui n'était qu'un exilé et que Napoléon II avait si longtemps séparé du trône.

C'était au château d'Arenemberg en 1834.

On parlait beaucoup à cette époque de somnambulisme, de magnétisme, de divination.

La reine Hortense fut curieuse de voir une expérience.

Le Dr Bailly, qui se trouvait en visite, offrit d'en exécuter une.

Il prit comme sujet la personne la moins instruite, la plus naïve de l'entourage, une négresse nommée Malvina, qui faisait partie du service de la reine.

Le docteur magnétisa Malvina et la mit en communication avec la reine.

Celle-ci demande à la voyante si elle aperçoit son fils.

Louis-Napoléon était absent et se trouvait au camp de Thünn.

Sur une réponse affirmative, elle l'interroge sur ce qu'il fait et ce qu'il va faire.

— Je le vois, répond Malvina, entouré de soldats : on se presse autour de lui, on crie, on brandit les sabres en signe d'enthousiasme.

— Est-ce en Suisse ?

— Non, ce n'est pas en Suisse, mais le peuple parle allemand (1).

— Que voyez-vous encore?

— Mon Dieu ! tout est fini, on le fait prisonnier.

— Et où le conduit-on ?

— En Amérique.

— Je l'y suivrai?

— Non, une maladie vous empêchera.

— Et puis, ne voyez-vous plus rien ?

— Si !... Oh ! mon Dieu, qu'est-ce que je vois donc? reprend vivement la somnambule... *Le voilà tout-puissant, souverain d'un grand peuple !*

— De quel peuple ? s'écrie la reine émue. De quel peuple ? De la...

— *De la France*, oui, en effet, répond Malvina.

Tout ce que la négresse avait prévu s'est, comme on le sait, réalisé de point en point : Strasbourg, l'exil en Amérique, la maladie de la reine Hortense, enfin l'avènement.

Il était intéressant de rappeler ces souvenirs au moment où l'étude des phénomènes extraordinaires sont de plus en plus à la mode.

MAURICE LETELLIER.

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite*).

CRIME A PARIS

Echo 1897, page 11	*Je vois un homme haut placé* *Dont la mort va dévoiler* *Tout ce qui est arrivé.*
— — 28	*Un étranger haut placé* *En France va venir se cacher*
Echo 1898, — 132	*Un crime va se passer.* *Dans Paris va se passer.* *Un parti à cet homme est donné.* *Quand sa mort va se passer* *Des documents seront montrés*

1. Strasbourg.

Qui vont vous certifier,
Car un crime doit se passer
Sur un homme qui est aisé,
Je vous en ai causé.
Une rumeur doit s'élever
Quand ce crime doit passer.
Sur un homme sera porté
Et qui est haut monté.
C'est dans un lieu aisé
Dont vous n'avez pas idée...
Des crimes de tous côtés,
Un surtout doit s'élever,
Une violence sera donné,
Contre un homme sera donnée.

ROIS ACTUELS

7e fascicule, page 63 *Je vois l'Europe attristée.*
J'en vois de couronnés
Que Dieu va retirer.
Echo 1892, page 106 *Je vois des gens détrônés...* (2 fois).

SAINT-DENIS

Echo 1898, page 14 *A Saint-Denis des troubles se passer,*
Du tumulte s'élever...
Les croix qu'on a ôtées.
Il faudra les replacer.

CLIMAT

9e fascicule, — 185 La France :
Son climat va changer.
Des oiseaux étrangers
Nous seront envoyés,
Et l'on verra pousser
Des plantes ignorées.

LE MERVEILLEUX DANS LA CORRESPONDANCE DE MADAME

Duchesse d'Orléans, mère du Régent

Cette princesse, fille de l'électeur Palatin, était une Allemande honnête, mais dont les lettres renferment tant d'anecdotes cyniques, qu'on ne peut en recommander la lecture. Née luthérienne, elle était peu crédule et d'esprit fort positif. Aussi, les passages suivants n'ont-ils que plus d'intérêt :

1° *Fait de vision à distance observé chez un sauvage.*

« On m'écrit de Paris qu'une jeune fille avait prédit l'époque de sa mort, et qu'elle avait annoncé en outre que cette année il y aura une grande bataille livrée près de Béthune, que les Français remporteront la victoire, et qu'une paix générale en sera la conséquence.

« Reste à savoir si la prophétie se réalisera; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que la jeune fille est morte le jour et à l'heure qu'elle avait annoncés. On dit aussi que, parmi les sauvages du Canada, il y en a qui connaissent l'avenir. Il y a dix ans qu'un gentilhomme français, qui a été page du maréchal d'Humières, et qui a épousé une de mes dames d'atour, amena avec lui un sauvage en France. Un jour qu'on était à table, le sauvage se mit à pleurer et à faire des grimaces. Longueil (ainsi s'appelait le gentilhomme) lui demanda ce qu'il avait et s'il souffrait. Le sauvage ne fit que pleurer plus amèrement. Longueil insistant vivement, le sauvage lui dit : « Ne me force pas à le dire, car c'est toi que cela concerne, et non pas moi. » Pressé plus que jamais, il finit par dire : « J'ai vu par « la fenêtre que ton frère était assassiné en tel endroit « du Canada », par telle personne qu'il lui nomma. Longueil se mit à rire, et lui dit : « Tu es devenu fou. « Le sauvage répondit : « Je ne suis point du tout fou; « mets par écrit ce que je t'annonce, et tu verras si je « me trompe. » Longueil écrivit, et six mois après, quand les navires du Canada arrivèrent, il apprit que la mort de son frère était arrivée au moment exact et à l'endroit où le sauvage l'avait vu en l'air par la fenêtre. C'est une histoire très vraie. » (2 mars 1709).

2° *Rêve symbolique de Mlle de Fontanges.*

« Mlle de Fontanges... rêva une fois qu'elle était montée sur une haute montagne, et qu'étant sur le sommet, elle fut éblouie par un nuage resplendissant, ensuite il vint une si grande obscurité qu'elle se réveilla saisie de frayeur. Elle raconta ce rêve à son confesseur, qui lui dit : « Prenez garde à vous; cette « montagne est la Cour, où il vous arrivera un grand « éclat; cet éclat sera de très peu de durée; si vous abandonnez Dieu, il vous abandonnera, et vous tomberez dans d'éternelles ténèbres. »

« Elle me l'a raconté elle-même avant qu'elle ne devint la maîtresse du roi. » (19 février 1720).

3° *Apparition de Henriette d'Angleterre au Dauphin.*

« La reine-mère avait fait faire pour elle un appartement au-dessus de la galerie de Fontainebleau; ses femmes de chambre étaient forcées de passer la nuit dans cette longue galerie; elles disent qu'elles ont vu le roi français se promener couvert d'une robe de chambre verte et à fleurs; mais il ne m'a jamais fait l'honneur de se montrer à moi; il faut que je ne sois pas en faveur auprès des esprits. J'ai dormi dix ans dans la chambre où feue Madame est morte, et je n'ai jamais rien pu voir. La première fois que M. le Dauphin y dormit, sa tante, feue Madame, lui apparut; c'est lui-même qui me l'a raconté. Il lui vint un besoin tandis qu'il était couché; il se leva, se mit sur sa chaise percée qui était auprès de son lit, et commença, sauf respect, à satisfaire son envie. Comme il était en pleine opération, il entendit ouvrir la porte qui menait au salon; le même soir un grand bal avait été donné dans ce salon. Il vit arriver une dame bien parée, ayant un vêtement bleu, une belle jupe jaune, et sur la tête beaucoup de rubans jaunes; elle avait la tête tournée vers la fenêtre. M. le Dauphin trouva que c'était la jeune duchesse de Foix; il se mit à rire. Il pensa en lui-même combien cette dame serait effrayée lorsqu'elle le verrait assis en chemise; il commença ainsi à tousser, afin de lui faire tourner la tête et les yeux de ce côté, ce que fit cette dame; mais au lieu de la duchesse de Foix, ce fut feue Madame qu'il vit devant lui, telle qu'il l'avait vue la dernière fois. Au lieu d'effrayer la dame, ce fut lui qui fut tellement

épouvanté, qu'il s'élança de toute sa force dans le lit où dormait Mme la Dauphine. Ce brusque mouvement la réveilla, et elle dit : « Qu'avez-vous donc, monsieur, « de sauter ainsi? » Il répondit : « Dormez, je vous le « dirai demain. » M. le Dauphin a soutenu toute sa vie que l'histoire était vraie. Ce que j'en ai cru, c'est que M. le Dauphin, qui avait l'habitude de rester longtemps sur la chaise percée, s'y est endormi, et qu'il a vu en rêve seulement tout ce qu'il a raconté. » (14 novembre 1720).

4° *Transfert magique d'un garçon apothicaire.*

« On m'a raconté l'histoire d'un garçon de l'apothicaire du roi; lorsque le roi était encore jeune, on le chargea d'aller porter des lettres à Lyon; lorsqu'il passait dans la rue d'Enfer, un homme l'accoste et lui demande où il va; il répond qu'il se rend à Lyon; l'autre lui demande combien il faut de jours pour faire ce voyage; le garçon dit qu'il en faut dix; l'homme lui demande s'il voudrait y être rendu le soir même; le garçon répond : « Bien volontiers, pourvu « que la chose fut possible. »

« Alors l'homme lui donne un bas et lui dit de se l'attacher autour d'une de ses jambes. Aussitôt que le garçon l'a fait, il se sent transporté à travers les airs, et, le soir, il descend dans une grande ville; il demande où il est; on lui répond qu'il est à Lyon. Il remet toutes ses lettres; mais il fut ensuite malade jusqu'à la mort, de la peur qu'il avait eue; ses couleurs ne lui sont jamais revenues. Je crois qu'il est encore en vie. » (11 septembre 1721).

5° *Songe prophétique de Mme de Ragotzi.*

« La princesse de Ragotzi, lorsqu'elle était à Varsovie, rêva une nuit, qu'un étranger venait lui parler dans une petite chambre qu'elle n'avait jamais vue; il lui présenta un verre et lui dit de boire; elle n'avait pas du tout soif et elle s'y refusa; il insista et lui dit que c'était pour la dernière fois de sa vie qu'elle buvait; là-dessus elle s'éveilla. Ce rêve lui resta toujours dans la tête; lorsqu'elle vint ici, elle logea d'abord dans un hôtel, et, s'étant trouvée incommodée, elle demanda un médecin; on lui amena le Dr Helvétius, qui est un des médecins du roi par quartier .. Aussitôt qu'elle l'aperçoit, elle manifeste un grand trouble. Le comte Schlieben lui en demande la cause; elle répond que le Dr Helvétius reproduit trait pour trait, à ses yeux, l'homme qu'elle a vu en songe à Varsovie, puis elle se mit à rire et dit : « Je ne mourrai pas de cette « maladie, car cette chambre n'est pas celle que j'ai vue « à Varsovie. » Lorsqu'elle vint dans le couvent de Chaillot, et qu'elle vit l'appartement qu'on lui avait préparé à l'avance, elle dit à ses gens : « Je ne sortirai « pas en vie d'ici, car c'est la chambre que j'ai vue en « songe en Pologne, et où j'ai bu pour la dernière fois. » La chose s'est, en effet, réalisée; c'est vraiment fort étrange, mais il me semble que ces choses-là arrivent aux princes de la maison de Hesse plus qu'à toutes autres personnes... » (21 février 1722.)

6° *Horoscope de la duchesse de Bourgogne.*

« Un savant astrologue de Turin avait fait à Mme la Dauphine son horoscope, où elle a trouvé tout ce qui devait lui arriver en sa vie, et qu'elle mourrait dans sa vingt-septième année... Pendant que la Dauphine était encore bien portante, fraîche et gaie, elle disait souvent : « Il faut bien que je me réjouisse, puisque je « ne me réjouirai pas longtemps, car je mourrai cette « année... » (15 juin 1722.)

PIERRES ET TALISMANS

III

Le Rubis.

Je ne puis résister, ayant à parler du Rubis, à la tentation de citer ce passage d'Émile Michelet :

« Toute beauté a son âme; une âme mystérieuse, « aux vertus profondes, se cache dans le corps de la « pierre précieuse, manifestée seulement par quelque « scintillement fascinateur. Et, cette âme mystérieuse « des pierres, il est donné aux femmes de la soup- « çonner, et à quelques voyants d'entre les hommes « de la comprendre et de l'approfondir. »

Certes, si Michelet parle là des pierres précieuses en général, on pourrait faire de sa pensée une application toute particulière pour le Rubis : les Arabes ne disent-ils pas que ce n'est point là une pierre vulgaire, que le Rubis a des yeux, une langue et des oreilles et que, voyant et entendant, il témoignera au Jugement dernier en faveur de ceux qui l'auront aimé et contre ceux qui l'auront méprisé ?

Le Rubis est la pierre de Juillet, quoique quelques-uns l'aient consacré à Mars; c'est certainement un talisman de haute valeur dans de nombreux cas, mais, en raison même de sa puissance, on doit ne le porter qu'après s'être assuré que l'influx, sous lequel on est, n'est pas contraire; car si le Rubis signifie courage et vaillance pour telle personne, il peut devenir colère et cruauté pour telle autre.

Il change de couleur à l'approche d'un malheur, mais il reprend sa teinte naturelle une fois le danger conjuré.

Le Rubis est la quatrième pierre du Rational du grand-prêtre Aaron.

La difficulté est tellement extrême pour indiquer d'une façon générale les personnes qui peuvent porter cette pierre d'après leur mois et quantième de naissance, que je ne puis le faire ici, et, je ne m'avance pas trop en disant qu'une consultation spéciale est nécessaire pour cette gemme.

DE MÉROFF.

L'ÉVOCATION DES MORTS
DANS L'ODYSSÉE

Les Anciens n'ont jamais cru que la Mort fût le terme de la vie. Les ruines de leurs monuments funéraires témoignent à nos yeux de leur foi dans l'au-delà. Leurs poèmes sont « idéalistes ». Un des plus célèbres, l'*Odyssée* d'Homère, contient tout un chant, le XIe, explicite sur ce point; c'est l'Évocation des morts (*Nékuia*).

On en sait le sujet : Odysseus, en quête de savoir comment finiront ses aventures, veut consulter Tirésias. Or le devin est mort. Le tenace fils de Laërte va donc le chercher dans le séjour des morts, où il le rencontre enfin et l'interroge. La prédiction de Tirésias ne tient que trente-cinq vers. La vie future, tel est le véritable sujet de ce XIe chant.

Odysseus descend-il aux enfers ? D'après quelques vers, on peut l'affirmer. Mais il n'est pas prouvé qu'il aille sous terre, comme cela se passe dans l'*Enéide*. Les âmes montent à lui qui est environné de ténèbres.

Où est placée cette nécropole? Circé a envoyé Odysseus au delà de l'Océan, vers le pays des Cimmériens. Or l'Océan était pour Homère un fleuve circulaire. Odysseus devait aller aux colonnes d'Hercule. En revenant, son navire fait voile vers l'Est (« là où le soleil se lève »), c'est-à-dire vers la Sicile où était Circé. Les Cimmériens habitaient une région entourée de nuages, ignorée du soleil, une sorte de pays polaire. On n'a que de vagues traditions sur cette région lointaine.

Point de détails sur la « descente » d'Odysseus, pas plus, du reste, que sur la durée de son voyage. Pour les libations, il les fait dans une fosse; ainsi les sacrifices offerts aux morts. Mais ici les morts viennent boire le sang de la victime, moyennant quoi, ils reprennent une vie obscure et répondent à Odysseus. Elpénor apparaît le premier, sans boire de sang, car il n'est pas encore entré aux Enfers et demande une sépulture. Puis vient le roi Tirésias.

Les ombres, comparables à celles du *schéol*, l'enfer hébraïque, mènent une triste existence. Elles sont sans conscience, sans mémoire, sans force, si le sang ne soutient et n'éveille leur vitalité. Ces ombres (*eidôla*), ont l'aspect de la vie, mais restent inconsistantes (*amêména*) : par trois fois, Odysseus veut embrasser celle de sa mère et referme ses bras sur le vide. Elles ont peur de l'épée d'Odysseus et cependant aspirent avidement le sang réparateur.

Persiphonéia, l'implacable souveraine des Enfers, ici, bienveillante, envoie à Odysseus un grand nombre d'âmes de femmes. Leur défilé passe; elles ne donnent aucune indication sur leur vie d'ombres, mais racontent à Odysseus leur vie passée. Puis l'intervention curieuse d'Alcinoüs provoque un défilé de héros, en pendant au précédent : ce, à l'imitation des généalogies d'Hésiode. L'ombre d'Agamemnon nous apprend que les âmes n'ont plus de communications avec le dehors : depuis sa mort, Agamemnon ne voit plus rien. Puis Achille arrive comme une sorte de chef des morts :

Or l'âme d'Achilleus, le léger Eacide,
Me reconnut et dit ces paroles rapides :
« O fils de Laërtès, Odysseus généreux,
« Que pourras-tu tenter de plus grand, malheureux?
« Comment es-tu venu jusque dans l'Hadès sombre
« Habité par les morts et par leurs vaines ombres? »
Je répondis : « O le meilleur des Achéens,
« En consultant ici Tirésias, je viens
« Savoir comment gagner mon Ithaque lointaine.
« Car je n'ai pas encore à la terre Achéenne
« Abordé, ni marché sur le sol paternel,
« Mais je subis toujours les coups du sort cruel.
« Toi, nul n'est plus heureux que toi, ni ne peut l'être,
« Parmi tes descendants ni parmi tes ancêtres :
« Vivant, nous, Argiens, t'honorions comme un dieu,
« Mort, tu règnes au loin sur les morts, en ce lieu.
« Ne t'irrite donc pas contre ta destinée. »
Mais Achilleus reprit dans sa plainte obstinée :
« Noble Odysseus, ne cherche pas à m'adoucir
« La mort. J'aimerais mieux, valet des champs, servir
« Un pauvre homme chez qui jamais le bien n'abonde,
« Que de régner sur tous les trépassés du monde!... » (1)

Homère, (*Odyssée* XI, v. 470 à 490).

Cette réponse choquait Platon qui, pour cela, chassait Homère de sa République idéale (2). Odysseus parle encore à Achille de son fils qui est devenu un grand guerrier. Achille s'éloigne fièrement dans la « prairie d'asphodèles ». (L'asphodèle est une plante dont se nourrissaient les pauvres). Ajax lui succède, et passe, muet, irrité encore contre Odysseus qui a causé sa mort en obtenant sur lui les armes d'Achille. Puis défilent des personnages mythiques : Minos, Orion, Sisyphe, Tantale, Hercule, agités des mêmes soins que de leur vivant.

On le voit, les âmes des morts, selon Homère, sont malheureuses, à l'exception de celle de Tirésias, privilégié. Point d'expiation ni de récompense. Le pas-

1. Cette traduction inédite figurera dans la 2e édition de *l'Ame Antique*, poésies (un vol. à 3 fr. 50 chez Armand Colin, 5, rue de Mézières, Paris). Préface d'Emmanuel des Essarts, lettre liminaire d'Emile Gebhart.

2. Dans Platon comme plus tard dans Virgile (*Enéide*, ch. VI), les hommes se livrent dans l'autre vie aux exercices qu'ils ont aimés dans celle-ci et cultivent, heureux, la musique, la danse, la chasse, etc.

sage sur Minos, ancien roi de Crète qui garde ce rôle de roi justicier aux Enfers, semble interposé. Du reste Minos juge mais ne porte pas de sentence, n'inflige pas de sanction. (Et pourtant au chant IV de l'*Odyssée*, nous trouvons des Enfers heureux « où est le blond Rhadamante » ?).

Pourquoi cette croyance à la survivance sans sanction? C'est que les Grecs tenaient tant à la vie qu'ils ne pouvaient pas croire qu'elle cessât brusquement. Pour eux, l'âme était immortelle, mais elle avait son épanouissement avant la mort; la véritable vie, pour le paganisme, était la vie terrestre.

Gœthe confesse que le XI[e] chant de l'*Odyssée* l'a ému. Mais une question se pose : est-il authentique? D'après Bergk les légendes primitives de l'Hellade furent réunies par les rhapsodes en deux vastes poèmes, *l'Iliade* et *l'Odyssée*; puis ces poèmes furent augmentés, embellis, mis au point avec les doctrines nouvelles, quelques siècles plus tard. Certains détails (Télémaque représenté comme homme fait et rendant la justice, tandis qu'il ne peut avoir que douze à quatorze ans; développement de mythes postérieurs à Homère; conception d'Hercule différente de celle exprimée au XVII[e] chant, etc.) inclinent les savants à croire que ce XI[e] chant fut surajouté à l'édition première de l'*Odyssée*. Quelque opinion que l'on adopte, il n'en reste pas moins que la *Nekuia* fut à une certaine époque et demeura longtemps l'expression des croyances des Grecs sur la survivance de l'âme.

MARC LEGRAND.

A PROPOS DE TILLY

SONNET

O. — C'est un sonnet...
A. — Nous verrons bien...
(LE MISANTHROPE).

Esprit qui, voltigeant sur l'ormeau fatidique
Et voilant tes rayons pour le simple mortel,
Combles de tes faveurs la naïve Martel,
Esprit, que nous apprend ta vision magique?

Vintras a de Tilly prédit la gloire unique
Et vu dans l'avenir autour de son autel
Rouler de pèlerins le flot perpétuel;
Viens-tu réaliser ce verbe prophétique?

Serais-tu l'ange pur qui, descendu des cieux,
Se plaît à consoler nos rêves douloureux
Et soutient nos espoirs par de divins prodiges?

Ou n'es-tu pas, hélas! l'être mystérieux
Qui séduit des humains et le cœur et les yeux,
Par le charme menteur de ses cruels prestiges?

MISS STAIR.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

59. *Quelqu'un pourrait-il me faire connaître l'heure de la naissance du commandant Marchand, l'explorateur du Bahr-el-Gazal? Je sais qu'il est né à Thoissy, dans l'Ain, le* 22 *novembre* 1863. *Mais l'heure me manque. Et elle m'est nécessaire, pour dresser l'horoscope de ce héros car la Lune change de signe dans la journée du* 22 *novembre et elle peut, selon l'heure, être dans le Cancer ou dans le Lion.*

ALBERT JOUNET.

60. *On reparle de la dormeuse de Thenelles (Aisne). Est-ce un cas d'extériorisation? Est-ce un cas de léthargie?*

CH. DE R.

61. *J'ai entendu dire que la messe noire fonctionne à Paris et qu'on peut y assister sous certaines conditions. Un lecteur obligeant pourrait-il me dire* : 1° *Où la messe noire fonctionne, et à quels moments?* 2° *Quelles sont les conditions à remplir pour y assister?* 3° *Qu'est-ce qu'il s'y passe?*

ELBÈR NO.

62. *Qu'a prophétisé Marie-Louise, de Diémoz (Isère), qui pour les uns est une inspirée, pour les autres une possédée?*

G.

63. *La prophétie d'Orval a-t-elle été imprimée avant* 1839*?*

S.

64. *Qui peut nous faire savoir ce qu'était Jean de Vatiguerro, prophète ou compilateur, cité dans le* Mirabilis liber *de* 1522*?*

S,

65. *Je serais reconnaissant à qui me donnerait des nouvelles de l'extatique stigmatisée de Blain, Marie-Julie Jahenny?*

SOSTHÈNE V.

RÉPONSES

29. — *Quelqu'un pourrait-il nous dire ce qu'est devenue M[me] Orsat?*

M[me] Martin, née Darras, dans la réponse à cette question que nous avons publiée dans le numéro du 1[er] avril,

était inexactement renseignée. M. Orsat nous écrit, en effet, qu'il n'est pas médium guérisseur, que sa nièce ne fait pas de prédictions, et que sa femme ne fait pas d'élèves. Dont acte.

M. Orsat n'avait vraiment pas besoin de nous « requérir conformément à la loi » pour obtenir de nous cette rectification !

---

31. — *On demande un commentaire de ce quatrain de Nostradamus :*

L'an que Saturne en eau sera conjoinct
Avecques sol, le Roy fort et puissant,
A Reims et Aix sera receu et oingt,
Après conquestes meurtrira innocens.

Si l'on admet que Saturne signifie le temps, qu'il soit figuré par le millésime et que l'eau soit synonyme de zéro, le millésime de l'année visée aurait deux zéros conjoints ; et ce ne pourrait être que 1900. Ceci sans garantie.

H. L.

21 janvier 1903.

Le quatrain peut, en effet, être ainsi interprété :

L'an que Saturne sera en conjonction dans le Verseau avec une autre planète, le roi fort et puissant sera reçu et oint, etc.

Ou :

L'an que Saturne dans le Verseau sera conjoint avec le Soleil, le roi fort, etc.

Or, à partir du 21 janvier 1903, l'aspect planétaire sera dans les conditions précitées, de quelque manière que soit interprété le quatrain.

K. Stella.

---

55. — *La pratique de l'envoûtement s'est-elle vraiment conservée de nos jours ?*

Le fait est absolument incontestable pour ceux qui suivent de nos jours le mouvement occultique. Nous pourrions citer de nombreux exemples, mais comme il faut donner des noms, on comprend la difficulté. Nous ne dirons donc que la moitié des faits que nous avançons, et le lecteur pourra suppléer par ses connaissances à l'autre moitié, de sorte qu'il comprendra parfaitement ce que nous avançons.

1er exemple. — Les occultistes modernes savent très bien que le regretté abbé Roca a perdu la vue quelques années avant sa mort, par suite d'envoûtement exercé sur sa personne par une sorte de mage noir, l'abbé B..., de la ville de L..., lequel, à son tour, est mort par suite d'envoûtement pratiqué sur sa personne par des mages de Paris qui avaient pu avoir action et pouvoir sur lui, par suite de sa fausse situation.

2e exemple. — Un gardien du Palais de Justice, chargé de l'allumage et de l'entretien des calorifères, avait la cruauté de jeter dans les calorifères allumés tous les chats qui pouvaient lui tomber sous la main. Une dame charitable, qui aimait beaucoup les chats et en recueillait chez elle d'abandonnés, ayant appris le fait, fut trouver le gardien et lui dit : « Vous, vous mourrez du même supplice que vous faites subir à ces pauvres bêtes. »

Effectivement, un mois après cette imprécation, on trouva un matin le gardien en question étendu mort et brûlé sur un calorifère qu'il avait allumé.

Ceci se passait au mois de novembre ou de décembre 1897 ; les journaux ont mentionné le fait à l'époque.

3e exemple. — Un malhonnête homme avait doublement escroqué un homme de lettres, qui le fit assigner devant le tribunal, mais n'obtint pas gain de cause parce qu'il ne put faire la preuve de l'escroquerie ; l'homme de lettres fut débouté de sa demande, mais, en sortant du Palais de Justice, il dit aux amis qui l'entouraient : « X... est une canaille, aussi je souhaite qu'il se casse bientôt la jambe. »

Or, trois mois après, l'individu se cassa une jambe ; nous pouvons affirmer le fait, dont nous avons été témoins.

Nous pourrions multiplier nos exemples, nous en voyons passer tous les jours sous nos yeux, depuis de longues années que nous nous occupons d'occultisme, mais nous pensons que c'est fort inutile, car on n'a qu'à observer autour de soi et chacun pourra reconnaître des faits de réel envoûtement.

Du reste, la question de l'envoûtement a été admirablement résumée dans la préface d'un roman de M. A. Bosc, publié chez Chamuel, éditeur, et qui a précisément pour titre : *l'Envoûtement*.

E. B.

---

56. — *Existe-t-il une théorie de la lévitation ?*

Comme observation préliminaire et d'ordre général, je tiens à signaler combien les termes employés sont vagues. Connus pour la plupart depuis des siècles et des siècles, tous ces phénomènes ont été étudiés d'une manière si fantaisiste jusqu'à ces dernières années, que le vocabulaire de la nouvelle science n'est pas constitué et que, faute de mieux, l'on est contraint d'employer le même vocable pour désigner des classes entières de phénomènes très divers, non seulement dans leur aspect, dans leur *facies*, si je puis ainsi parler, mais sans doute aussi dans leur mécanisme et leur cause.

Exemple : On range sous le nom de *lévitation* tout un arc-en-ciel de phénomènes, depuis le cas du fakir qui lance en l'air le bout d'une corde et disparaît avec elle dans les nuages, aux yeux émerveillés de la foule, jusqu'aux simples soulèvements d'une table, sans contact ou avec contact insuffisant. Ces phénomènes (et tous les phénomènes intermédiaires : médiums soulevés, objets transportés, etc.) peuvent-ils recevoir une explication unique ? Sont-ils produits par la même cause ? Entreront-ils dans une seule et même *théorie de la lévitation* ? Cela me paraît, jusqu'à nouvel ordre, improbable.

Des hommes très intelligents, très informés des choses hindoues, m'ont dit attribuer l'enlèvement des fakirs à une hallucination collective que ces yogis sauraient imposer à la foule. Cette explication vaudra-t-elle pour la table d'Eusapia, par exemple ? et si MM. Blech, Flammarion, Gourbine, de Rochas, et moi aussi, nous avons été *hallucinés collectivement*, faudra-t-il admettre que mon objectif Steinheil et mes plaques Lumière ont subi la même hallucination, et que j'ai photographié *en l'air* un meuble qui reposait tranquillement sur le sol ? Je n'insiste pas... De ces derniers phénomènes, phénomènes relativement inférieurs et communs — et seulement dans le cas particulier d'Eusapia — j'ai, non pas donné, mais offert, vaille que vaille, une explication, des pages 177 à 186 du volume que j'ai consacré à ce médium, avec un tout petit prolongement (pages 243 et 244) sur les lévitations plus complètes. Mais je pense qu'il doit y avoir, en raison de la diversité même des phénomènes et des personnes qui les provoquent, bien d'autres *théories*, sans parler de celle qui explique tout *par les cornes de Belzébuth*.

G. de Fontenay.

---

57. — *Quel est le saint qui guérit des névralgies ?*

On pourrait recourir à l'évangéliste saint Marc. Il est, en effet, invoqué pour la guérison des souffrances nerveuses.

Albert Jounet.

---

58. — *Citer un exemple de bilocation dans les temps modernes.*

La bilocation, qui saurait dire où elle commence, où elle finit ? Depuis les dédoublements les plus complets de

saint Liguori jusqu'aux matérialisations de Florence Cook et de Mme d'Esperance, jusqu'aux hallucinations télépathiques, jusqu'aux attouchements de mains invisibles autour des sujets, et même jusqu'à la simple *transmission de pensée*, où poserons-nous la barrière qui doit limiter grammaticalement le domaine de la bilocation? Cela est bien arbitraire. On comprendra donc qu'il soit difficile, non pas de citer un exemple de la chose, mais de n'en citer qu'un.

Sous cette réserve et pour me borner au fait, sinon le plus complet, du moins peut-être le plus *classique* et le plus connu du siècle, je signalerai *le cas de Mlle Sagée*, de Dijon, qui remonte à 1845 et qui traîne un peu partout maintenant. Vos lecteurs en trouveront le récit complet soit dans le *Light* de 1883, page 366, soit, en français, dans le remarquable ouvrage d'Aksakof: *Animisme et Spiritisme*, pages 498 à 504 de la traduction Berthold Sandow.

G. DE FONTENAY.

ÇA ET LA

Photographie d'une relique. — Sous ce titre nous avons parlé, dans l'avant-dernier numéro, de la photographie du Saint-Suaire à Turin. Nous avons cité l'opinion de M. Vantigo qui suscite de vives et nombreuses protestations.

En voici une que nous adresse notre collaborateur Léo Franc :

« Ce monsieur était à Turin à l'époque de l'exposition du Saint-Suaire quand 50.000 personnes ont vu, de leurs yeux vu, l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Plutôt que d'admettre l'existence réelle de cette image, il a cherché une autre explication. Quand on n'a pas la foi, on accepte plus facilement les idées saugrenues que la vérité. Saint Paul l'a bien dit dans sa deuxième lettre à Timothée (ch. IV, 4).

« La Cour de Rome ne s'est jamais occupée du Saint-Suaire ni avant, ni pendant, ni après les fêtes. (Cette réponse s'adresse à certains occultistes partisans de la thèse de M. Vantigo et qui essaient d'étayer leurs dires sur le prétendu silence du Vatican.)

« Deux négatives ont été prises directement sur le Saint-Suaire, elles sont identiques. Mais ce ne sont pas les seules photographies qui aient été prises directement sur cette relique. Il y a une foule d'amateurs qui en ont pris de différentes dimensions plus ou moins bien réussies. »

Voilà qui réduit à néant les explications risquées par M. Vantigo; ou du moins de quoi les rendre fort suspectes.

***

Mélanie de la Salette et ses visions sur Paris. — La personne qui accompagnait Mélanie sur le pont Louis-Philippe le 29 mai 1896, nous prie d'insérer la rectification suivante, pour empêcher la confusion de s'introduire dans l'esprit de nos lecteurs ou de s'y maintenir :

« Il n'y a pas eu alors vision nouvelle pour Mélanie, comme l'on serait peut-être tenté de le croire, mais seulement souvenir frappant des faits et des événements entrevus par elle, pendant la révélation du secret qui lui fut communiqué par la Très Sainte-Vierge, sur la montagne de la Salette, le 19 septembre 1846. »

***

Onomancie. — Le poète Goudezki est passé maître, paraît-il, en cet art qui, comme on sait, consiste à trouver dans le nom d'un individu, en en déplaçant les lettres, une phrase qui fait allusion à son caractère.

« Ainsi, hier, nous dit Sergines, je lui soumets ce nom : *François-Marie-Sadi Carnot*. Aussitôt, il y trouve les mois suivants : *Roi français, mais de carton*.

« Comme je lui demande si on lit, dans le nom de l'ancien Président, une allusion à sa fin tragique, il répond : « Je vois encore, dans *François-Marie-Sadi Carnot, à Lyon*, « cette phrase : *On dira : Crains-y Caserio, nom fatal.* »

« *Jean-Casimir Périer* donne : *J'en remercierai Païs. Félix Faure* donne ces trois mots : *le faux fier*. Dans *Président Félix Faure*, il y a *destiné affreux péril*.

« *Méline* devient *En miel*.

« *Paul Deschanel* fait *Dans la peluche*.

« *Clovis Hugues* signifie, en latin, où le *V* égale l'*U*, ceci : *I, Hugoculus es* : Va, tu es un petit Hugo.

« On relève dans *Joseph Reinach* cet appel : *Je hache, prions*.

« *George Picquart* se transforme en *Qui prêta ce grog*. »

***

Clairvoyance d'un crayon. — Voici un fait curieux que M. Pierre de Maigremont nous dit tenir d'un prêtre vénérable, longtemps curé en Algérie, actuellement missionnaire apostolique dans le centre de la France :

« J'avais huit ans, me dit M. G..., et c'était en 1856. Ma « mère était une brave paysanne alsacienne à qui un cer- « tain abbé M..., ami de la famille, avait donné des leçons « de français. En face de la maison que nous habitions se « trouvait une bonne vieille demoiselle, qui passait ses « loisirs à faire tourner les tables, parler les buffets, et « écrire les crayons au fond des tiroirs. A l'époque, « l'Eglise n'avait encore rien défini à ce sujet. Il y avait « tous les jours une affluence considérable de personnes « qui venaient consulter et interroger la vieille demoi- « selle — d'ailleurs complètement illettrée. Ma mère, sur « les instances de sa voisine, résolut de poser quelques « questions à la table mystérieuse. Une feuille de papier « et un crayon furent placés sur la table, et ma mère, par « l'intermédiaire de Mlle X..., demanda à voir l'abbé M... « Aussitôt celui-ci, ou le diable si vous le voulez, écri- « vit : — Me voici. Que voulez-vous?... — Je voudrais bien « connaître ce que deviendra mon fils un jour... — Vous « serez donc toujours curieuse, Caroline? (Remarquez que « l'abbé M..., de son vivant, reprochait toujours à ma « pauvre mère d'être trop curieuse.) — Peu vous importe. « — Eh bien! votre fils vous causera plus tard un grand « chagrin quand il traversera la mer, écrivit le crayon « mystérieux.

« Ma mère se mit à rire et revint à la maison. Avec une « sorte de superstitieux respect, elle enferma le papier et « quelques boucles de mes cheveux dans un coffret. Et « personne ne pensa plus à la prédiction.

« Quinze ans plus tard, je me disposais à partir en « Algérie, malgré la vive douleur et les instances de ma « pauvre mère, quand elle se rappela le fait. Elle courut « ouvrir le coffret, retrouva le papier jauni par le temps, « et me raconta l'histoire en me disant adieu... »

***

Coïncidences. — Nous évitons, en général, de parler de la communauté de Loigny, qui a été mise en interdit par le cardinal Rampolla. Mais on nous prie instamment de signaler le fait suivant :

« La mort de la première supérieure arriva en 1895, le Vendredi Saint. Or, un des principaux défenseurs de cette communauté, M. Valpinçon, est mort, cette année, le Vendredi Saint également.

« Les partisans de Loigny voient dans cette coïncidence un signe providentiel. N'est-ce pas plutôt tout bonnement une coïncidence? »

*
* *

Un Institut psychique. — Depuis quelque temps, il est question, dans le monde scientifique, de créer à Paris un centre d'études de phénomènes psychologiques, où les faits confinant à la physique transcendantale, en général, seraient étudiés et observés méthodiquement.

L'Institut à créer ne ferait aucun obstacle aux travaux individuels, mais les favoriserait au contraire; il serait simplement un centre où chaque expérimentateur viendrait apporter le fruit de ses recherches et observations. En outre, il y aurait une expérimentation collective, à jours fixes.

Chacun observerait à son point de vue et expérimenterait dans la branche qu'il lui plairait. Les sujets sont variés : sujets hypnotiques, magnétiques, médiums, etc. Les phénomènes sont également complexes. Il s'agit de les caractériser et de les différencier.

Un homme de science, habitant New-York, offre cent mille francs pour cet Institut, mais il désire qu'une souscription soit ouverte et qu'elle atteigne un chiffre assez élevé pour permettre d'avoir un local approprié, des instruments de physique, des sujets, et aussi des expérimentateurs qu'on puisse rétribuer.

Chaque expérimentateur viendrait, quand bon lui semblerait (et pour cela les membres s'entendraient entre eux), dans le local affecté aux expériences.

Des séances mensuelles seraient tenues; des conférences seraient faites, où tous les souscripteurs seraient invités.

Il y aurait lieu d'espérer qu'à la suite de travaux régulièrement suivis, les sciences psychiques en général avanceraient rapidement.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. Alban Dubet, rue de Rambuteau, 85, Paris.

*
* *

Les Stuarts en Angleterre. — Mlle Couédon a plusieurs fois annoncé que les Stuarts seraient rétablis sur le trône d'Angleterre. Or, M. l'abbé Dupoux nous signale, dans *The New Era* du 22 avril, la correspondance suivante, qui montre que la cause des Stuarts compte encore de chauds partisans, au moins en Ecosse.

« On a célébré, samedi dernier, l'anniversaire de la bataille de Culloden (où Charles-Edouard Stuart, dit le *Prétendant*, fut défait par le duc de Cumberland en 1746). On avait placé des couronnes sur le *cairn'* (monument commémoratif), et M. Théodore Napier, d'Edimbourg, a prononcé un discours, dans lequel il a affirmé que les *higlanders*, qui avaient combattu pour les Stuarts, n'étaient pas des rebelles, mais des hommes de principe. Il y a, a-t-il dit, 600 personnes qui ont plus de droit au trône que la reine Victoria, et Marie-Thérèse, princesse Louise de Bavière, vient en première ligne. La cause des Stuarts n'est pas si désespérée ni si loin de réussir que quelques-uns pourraient le croire. Il y aura une révolution dans ce pays, et la République sera proclamée; mais, après quelque temps, la monarchie sera rétablie, et ce pourrait bien être en faveur de la branche des Stuarts. Parmi les couronnes, une avait été envoyée par la ligue légitimiste jacobite, et une par le clan Menziev, en l'honneur des 200 hommes de ce clan qui succombèrent à Culloden. »

G. C.

L'EXTATIQUE DE KALTERN

MARIA MŒRL

Maria Mœrl, fille d'un noble Tyrolien, Joseph Mœrl de Muhlem et d'Eichelburg, et de Maria Selva, d'une famille très pieuse de Kaltern, naquit dans ce village le 16 octobre 1812. Son père, privé de l'opulence que semblerait supposer la noblesse de son origine, et environné d'une famille nombreuse, tenait une auberge qui suffisait à peine aux nécessités de la vie.

Sa mère, dont la pauvreté n'avait point avili les sentiments, était douée des qualités les plus précieuses, et ses dispositions naturelles avaient suppléé en elle à ce qui avait manqué de brillant à son éducation; de plus, elle joignait à d'excellentes manières une piété solide, une prudence consommée : aussi donnait-elle à l'éducation de ses enfants les soins les plus attentifs. Tout en s'efforçant de les former aux manières et aux sentiments digne de leur condition noble, elle s'attachait surtout à leur inspirer une tendre piété basée sur une instruction solide et appropriée à leur âge. Elle en fut d'abord récompensée dans son fils aîné, qui préféra aux avantages du monde la livrée de la pénitence et de la croix. Mais les fruits les plus abondants et les plus consolants de sa sollicitude maternelle devaient être recueillis par son second enfant. Dès les premières années de son enfance Maria Mœrl donna des preuves d'un excellent caractère que relevait la plus admirable modestie; elle fréquentait l'école publique, où toutes ses compagnes l'aimaient. Il n'y avait rien d'extraordinaire dans ses progrès. Elle n'annonçait point une imagination vive, et préférait l'ouvrage des mains à la lecture. Elle était du reste d'une parfaite docilité et pleine de prévenances, ce qui la faisait chérir de tous ceux qui la connaissaient. On la proposait pour modèle aux jeunes personnes de son âge. Elle fut de bonne heure prévenue des grâces particulières du Seigneur, qui l'embrasa de son saint amour : telle est la source de cette piété extraordinaire qui anima sa première adolescence. La vertu qui brilla d'abord le plus en elle, et qui était l'expression de ses sentiments, fut la charité envers les pauvres : elle ne laissait échapper aucune occasion de les secourir; et dans cet âge où l'enfant est si naturellement égoïste, si sensible aux moindres privations, elle savait s'en imposer de bien grandes pour secourir et même récréer les malheureux. Les malades excitaient surtout sa compassion : elle priait pour eux, les visitait volontiers, et savait leur adresser quelques paroles de consolation. C'est par sa douceur, sa modestie et la pratique de ces vertus au-dessus de son âge, qu'elle se disposa à la première communion. Elle y fut admise à l'âge de dix ans : elle s'approcha de la table sainte avec une foi si vive, avec les sentiments d'un amour si brûlant pour son divin Maître, qu'à peine eut-elle reçu le pain eucharistique, qu'inondée des douceurs célestes au delà des forces de la nature, elle tomba languissante entre les bras de sa mère et s'évanouit.

Dieu, qui voulait l'élever aux plus hautes faveurs et en faire la merveille de notre siècle par la plus sublime contemplation, par l'extase la plus extraordinaire, par une vie ici bas qui n'a jamais eu d'exemple dans aucun saint, ne la nourrit pas toujours de lait et de miel. Pour la fortifier et la rendre capable de recevoir ses grâces sans orgueil, il ne tarda pas à lui faire part du calice d'amertume qu'il avait bu lui-même et des souffrances par lesquelles il est entré dans sa gloire. Sa santé n'avait pas toujours été très bonne ; elle avait été souvent ébranlée, avant sa première communion, par de fréquentes hémorragies. Vers cette époque un accident détermina en elle des crachements de sang avec oppression de poitrine, et une douleur au côté gauche dont elle souffre encore aujoud'hui. Après sa première communion, ce mal ne fit qu'empirer. Les remèdes eurent peu de succès, et plusieurs fois les médecins l'abandonnèrent : elle se rétablit après de longues souffrances; mais, quoique guérie en apparence, elle ne laissait pas de souffrir sans cesse.

A l'âge de 14 ans on l'envoya à Clès dans la vallée d'Annone, pour achever son éducation et s'occuper spécialement de la langue italienne, que le voisinage où se trouve Kaltern du Tyrol italien rend nécessaire ou au moins utile et agréable.

Il n'y avait guère plus d'un an qu'elle s'y trouvait, lorsque aux souffrances physiques vint se joindre le sujet de la plus cruelle affliction, par un coup tout à fait imprévu : sa mère si bonne et si aimée meurt sans avoir pu donner un dernier baiser à sa fille, lui dire un dernier adieu. La jeune Maria sentit vivement tout ce qu'avait de douloureux une telle perte, mais elle trouva dans sa piété la force de supporter un si grand malheur : elle se hâta de rentrer dans sa famille, à laquelle elle prodigua les consolations que lui inspirait son cœur tout brûlant de charité. Au regret d'avoir perdu sa mère se joignit immédiatement la sollicitude de la remplacer auprès de ses frères et de ses sœurs tous plus jeunes qu'elle, et dans un âge où les soins maternels sont encore si nécessaires. Elle s'en occupa avec zèle et non sans éprouver bien des sujets de peine et d'inquiétude, auxquels venaient se joindre les suites de sa mauvaise santé. Sa vie pieuse, mortifiée, fut, de plus, pour quelques personnes employées dans la maison de son père, un motif de lui donner à souffrir bien des contradictions et des dégoûts : aussi les peines morales jointes aux souffrances physiques ébranlèrent parfois son courage. On vit alors pendant quelque temps en elle des saillies d'impatience et de mauvaise humeur à l'égard de ses sœurs : Dieu voulait sans doute, par ces tentations, faire sentir plus vivement à cette âme sa propre faiblesse, sa propre indignité, et la préparer par une humilité profonde, aux grandes faveurs qu'il lui destinait. C'est par les peines, les aridités, les tribulations que Dieu conduit à la perfection et à la paix ; il laisse un moment les âmes privilégiées aux prises avec l'esprit des ténèbres, afin de leur donner le mérite de la victoire en éprouvant leur fidélité.



Maria Mœrl

Maria Mœrl, sous la direction du père de Capistran, religieux simple, vertueux et instruit, ami et soutien de sa famille, ne fit point défaut à ce combat intérieur, à ces épreuves que Dieu lui ménageait dans sa bonté, à la guerre spirituelle que lui déclarait l'ennemi de tout bien. Pour repousser ses violentes attaques elle employa les armes que lui indiquait une piété éclairée. Ainsi, loin de se relâcher en rien de ses exercices de piété, de ses mortifications, à ses peines, à ses souffrances, aux amertumes dont son cœur était abreuvé, elle joignit de nouvelles austérités, des jeûnes rigoureux, des oraisons prolongées, interrompant son sommeil, et passant des nuits sur la terre nue. Ce que les soins de la famille enlevaient à ses pieuses pratiques, elle le prenait sur son repos : elle se levait à deux heures du matin, impatiente d'offrir ses affections, ses prières à son Créateur. Au premier son de la cloche de la paroisse et même avant elle volait à l'église, et, parfois en trouvant la porte encore fermée, elle se prosternait sur le seuil et se livrait avec ardeur à la prière et à la méditation.

Les deux mystères les plus sublimes et les plus touchants de notre sainte religion, la Passion du Sauveur des hommes et l'auguste sacrement de l'Eucharistie, furent toujours les principaux objets de sa dévotion.

C'est par la méditation des souffrances du Saint des saints et de son amour pour les hommes dans l'Eucharistie, qu'elle s'éleva en peu de temps à la plus sublime comme à la plus solide piété. Son cœur était si pénétré d'affections célestes, que ses lettres, ses entretiens avec de pieuses amies étaient toujours l'expression de l'amour dont elle brûlait pour Dieu.

Son recueillement, après la communion, devint de plus en plus profond, et l'on pouvait déjà le regarder comme le premier degré de l'extase dont elle jouit plus tard. Elle s'approchait de la table sainte le plus souvent qu'elle pouvait; les jours de communion étaient pour elle des jours d'indicible bonheur : après avoir reçu dans son cœur Celui qu'elle aimait uniquement, elle passait plusieurs heures en actions de grâces, et elle était si absorbée, si immobile, qu'il fallait la secouer pour la rappeler à elle-même et la reconduire à la maison. Là, se retirant immédiatement dans sa chambre, elle oubliait toute autre chose, même sa nourriture, pour ne s'occuper tout ce jour-là exclusivement que de Celui auquel elle s'était unie le matin. Il semblera aux yeux de bien des personnes toutes préoccupées des choses de ce monde, et ne voyant de positif que ce qui tombe sous les sens, il leur semblera qu'un tel genre de vie, dans celle qui devait tenir lieu de mère à une famille nombreuse et aider son père dans l'administration intérieure, ne pouvait qu'entraîner la négligence de devoirs essentiels et être très incompatible avec les intérêts de cette famille. Esprits aveuglés, cœurs terrestres et tout à fait ignorants des enseignements de la vérité même, croyez-vous que la puissance de Dieu soit affaiblie, ou qu'il soit incapable de tenir ses promesses? « Cher-« chez d'abord le royaume de Dieu et sa gloire, et le « reste vous sera donné en surcroît. » Maria Mœrl, élevée à cette haute perfection où toutes les affections, les pensées, les sentiments sont entièrement confondus en Dieu, ne laissait pas de donner les soins les plus attentifs à la direction soit économique, soit morale, de sa famille. Ne pût-elle pas s'écrier avec Salomon: « J'ai préféré la sagesse aux richesses et aux hon-« neurs; je l'ai prise pour guide, et tous les biens me « sont venus avec elle. » Cette Sagesse éternelle, objet de sa préférence et de son amour, a su ménager à ses frères et à ses sœurs une position heureuse et tout disposer de manière à ce qu'aucun obstacle ne pût s'opposer à la vie extraordinaire, merveilleuse, à laquelle était destinée la jeune vierge de Kaltern. Pour mieux correspondre aux faveurs dont elle était l'objet, elle se consacra entièrement, par le vœu de chasteté perpétuelle, à celui qui depuis les premières lueurs de son intelligence avait pris possession de son cœur. Elle demanda en même temps à être inscrite au nombre des sœurs du tiers-ordre de Saint-François dont un couvent est à Kaltern, sans néanmoins se faire religieuse cloîtrée. Dieu ne lui en inspira jamais le désir; il ne voulait pas, sans doute, renfermer dans un cloître et rendre inaccessibles aux yeux du monde les merveilles qu'il devait opérer en elle pour l'édification des peuples et la gloire de sa religion. En prenant rang parmi les sœurs du tiers-ordre, Maria Mœrl prit le nom de Thérèse, et ce ne fut pas sans intention ni sans une inspiration particulière de Dieu : en faisant choix d'une telle avocate, elle se proposa de l'imiter dans son amour des souffrances, dans ces continuels efforts vers la vie parfaite et dans son esprit de contemplation. Elle avançait donc à grands pas dans cette voie sublime, et le moment approchait où elle devait être comblée des dons extraordinaires qui ont fait et font encore l'admiration de ceux qui en été ont témoins. Mais il entrait dans les desseins de Dieu de lui faire subir auparavant une épreuve des plus dures : telle est sa conduite ordinaire à l'égard des âmes qu'il veut élever à ces hautes faveurs. D'après l'histoire des saints et l'enseignement des docteurs, il les abandonne à toutes les peines morales et physiques, et l'on peut même dire qu'il les livre, comme autrefois Job, aux esprits de ténèbres pour les tourmenter jusqu'au degré qu'il veut bien permettre, et quelquefois même jusqu'à ne rien épargner que leur vie. Il n'en fut pas autrement pour Maria Mœrl. Depuis son retour de Clès, près de trois ans s'étaient écoulés au milieu des pénibles sollicitudes que donne une nombreuse famille qui ne jouit pas de l'aisance. Ses douleurs lui avaient donné parfois un peu de relâche, et sa piété la soutenait dans ses peines. Mais la dix-huitième année de son âge, c'est-à-dire en 1830, son âme fut abreuvée de tout ce que le calice des souffrances peut avoir de plus amer, et son corps fut en proie à d'affreuses convulsions, aux douleurs les plus cruelles. Au milieu de tant de tourments, elle s'unissait de plus en plus à son Sauveur; le sentiment qui dominait en elle, c'était bien moins encore la résignation que la joie de souffrir et la soif des souffrances. Elle ne cessait de s'écrier comme sainte Thérèse : *Ou souffrir, Seigneur, ou mourir.*

Cependant les médecins les plus habiles et les plus renommés de la contrée furent appelés auprès d'elle, entre autres le savant Marchesani qui jouissait d'une réputation méritée. Après un long examen et bien des consultations, il déclara que la malade était sous l'action d'une telle complication de maux que non seulement on ne pouvait en rien dire de bien clair, mais qu'on ne pouvait même en connaître aucun parfaitement; il ajouta que les remèdes, loin de la calmer, ne faisaient que l'irriter davantage, comme si l'art

humain n'était point fait pour elle. Après une telle déclaration, la pieuse fille s'abandonna entièrement à la divine Providence. Elle s'offrit à son Dieu comme une victime prompte et entièrement disposée à souffrir tous les tourments même pendant de longues années, sans jamais demander aucun soulagement à la médecine. Son mal augmenta à un tel point, qu'elle fut à l'extrémité. Plusieurs fois on lui administra les derniers sacrements, et les prières des agonisants qu'on lui récita semblaient annoncer sa dernière heure. Mais Dieu la destinait à être le phénomène le plus étonnant de notre siècle; et dès qu'il la vit suffisamment purifiée au creuset des souffrances, il lui fit commencer une vie nouvelle. S'il ne l'éleva point dans le ciel pour y jouir face à face de sa présence, il lui accorda sur la terre toutes les délices de l'amour, les joies et les visions du paradis. Il lui fit connaître par révélation sa volonté, et lui ordonna de se recommander particulièrement aux prières des fidèles réunis dans l'église de sa paroisse, et de faire vœu d'obéissance à son confesseur pour s'abandonner, ainsi morte au monde, à une vie presque angélique. Alors ses souffrances diminuèrent tout à coup et lui laissèrent un peu de repos, mais elles reprirent ensuite à divers intervalles, sous diverses formes et à divers degrés, sans l'abandonner entièrement. Du moins, une contraction nerveuse aux pieds et l'altération grave d'un organe interne, reste de ses cruelles maladies, l'obligèrent à garder le lit; elle s'attacha de plus en plus à la contemplation de son souverain bien, et bientôt elle arriva à l'extase. Dans les premiers temps elle ne l'éprouvait qu'après la sainte communion, qu'on lui portait toutes les semaines. Ces commencements d'extase passèrent inaperçus; la chose fut regardée avec indifférence par les personnes de la maison, qui ne voyaient là qu'un fervent recueillement: mais ensuite cet état d'absorption s'étant prolongé plus longtemps, on se douta de quelque chose d'extraordinaire, de sorte qu'on crut devoir en prévenir les supérieurs ecclésiastiques. On s'assura alors, par des observations plus attentives, que les jours où elle communiait elle était si absorbée, tellement fixée dans une immobile contemplation, qu'on pouvait l'abandonner; et de fait on l'abandonnait pendant toute la journée, enfermée dans sa chambre, sans songer à lui donner les secours qui lui étaient nécessaires les autres jours.

L'ABBÉ NICOLAS.

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES REVUES

M. Henri de Latour publie dans Le SPIRITUALISME MODERNE un fort intéressant article sur l'influence magnétique des fétiches, dont il essaie d'expliquer la puissance :

L'âme humaine, dans ses manifestations, même les plus secrètes, agit sur la matière à l'état subtil, et par cette matière, quelles que soient les forces qu'elle met en mouvement pour transmettre sa pensée, elle impressionne tout ce qui se trouve dans sa sphère d'action.

La pensée dirigée et projetée par la volonté s'irradie hors de l'individu en réalités matérielles et agissantes et non en images purement insaisissables et suggestives.

La pensée est, la volonté est. Ce sont des forces capables d'agir sur la matière et de la modifier profondément, capables de produire d'extraordinaires manifestations occultes.

Les fétiches ne sont pas, ou plutôt ne sont plus d'inertes morceaux de bois, d'ivoire, de métal. Ils sont quelque chose de vivant.

L'objet matériel, exposé à la crédule adoration des fidèles, et sur qui viennent converger les élans de la foi vive, l'invocation naïve du simple, l'ardent désir de celui qui espère et prie, s'imprègne peu à peu des courants psychiques émanés de tant d'êtres et de tant de volontés...

Cette force s'imprime sur le fétiche qui lui sert de point d'appui, le vitalise et se réfléchit ensuite par une expansion fascinatrice qui attire à elle de nouvelles forces venant renforcer les forces primitives.

Le fétiche devient une sorte d'accumulateur d'énergies psychiques, et c'est ainsi qu'il intervient dans certains cas pour déterminer les prodiges qui se produisent quelquefois lorsqu'on fait appel à sa puissance.

Lorsqu'il se produit, par exemple, une guérison sous l'action du fétiche, c'est que le malade, par son état nerveux, sa réceptivité ou l'intensité de sa volonté détermine un appel magnétique qui projette sur lui la force accumulée sur l'idole, comme l'électricité positive attire l'électricité négative pour se combiner avec elle.

Le malade subit alors un choc, non seulement physique mais astral, capable de rétablir le fonctionnement de l'organe atteint.

Il en est de même pour la réalisation d'un ardent désir ; l'élément psychique qui anime le fétiche dirigé par une volonté intense et nettement déterminée peut créer un courant astral capable d'influencer des personnes éloignées ou de peser sur la direction de certains événements pour la modifier.

Les paysans bretons qui laissaient la belle statue neuve qu'on leur avait donnée pour retourner à la vieille vermoulue, avaient, dit M. Henri de Latour, l'instinct de cette force occulte et mystérieuse.

Les lieux de pèlerinages, les statues miraculeuses, les temples, ne sont pas seuls doués de ces forces occultes et mystérieuses. La fameuse guérite de Boulo-

gne qu'on dut brûler pour mettre fin aux suicides qui s'y succédaient, certains arbres qu'il faut abattre pour empêcher les gens de s'y pendre, nombre de lieux ou d'objets qui ont incité à des actes singuliers ou coupables, sont doués de cette même force magnétique issue de la volonté.

Nos demeures sont hantées d'éléments semblables et toute personne un peu sensitive en éprouve l'impression. Cette impression porte la caractéristique des idées et des sentiments de ceux qui habitent dans un endroit, et elle est calme, douce, agréable, reposante, irritante, triste, pénible, etc., selon la prédominance des pensées qui constituent la chaîne magnétique créée par les hôtes du logis.

L'homme ignore malheureusement presque toujours ces facteurs invisibles qui interviennent dans son existence et qui constituent en quelque sorte l'atmosphère mentale de la planète, de la nation, de la cité, de la demeure individuelle.

Il crée par son ignorance, sa religiosité superstitieuse, ses sentiments inférieurs ou passionnels des chaînes magnétiques dangereuses ou qui peuvent le devenir si une volonté perverse les actionne et les régit

Ce sont ces courants psychiques qui suggestionnent les foules et les individus et qui les poussent à commettre une foule de crimes ou de folies.

Le jour où l'Humanité sera convaincue de la réalité de ces forces vivantes et inconscientes émanées d'elle, elle apprendra à diriger ses pensées vers un but élevé elle saura créer des forces saines, utiles, fécondes, forces de vérité, de lumière, de justice et d'amour qui feront de notre monde de chaos et de discorde un monde de concorde et d'harmonie.

Il va sans dire que nous ne partageons pas toutes les idées exprimées dans cet article. Il n'est pas douteux cependant qu'il contient un certain fonds de vérité.

Dans le PHARE DE NORMANDIE, le commandant Tegrad, que nos lecteurs connaissent bien, défend une théorie qui lui est chère. Il prétend qu'un jour viendra où l'on diagnostiquera les maladies par les effluves magnétiques qu'elles laissent sur la plaque photographique.

Je viens d'expérimenter sur mes deux filles, qui ont eu, à quatre jours d'intervalle, une légère fièvre provenant d'une angine. L'une et l'autre plaque ont donné des effluves semblables. Les clichés étaient jaunâtres, grumeleux, comme malades eux-mêmes.

Je les ai présentés à un médecin de Tours, en lui exposant mes idées à ce sujet ; il les a adoptées, et nous avons travaillé ensemble, dans son laboratoire, avec ses propres plaques. Celles-ci furent développées dans le même bain, et le docteur a été profondément étonné de voir les effluves et les couleurs émis par chacun de nous. Ce qui l'a le plus frappé, c'est le raisonnement suivant que je lui ai tenu :

vent, dis-je, lorsqu'on pose la main sur le front ersonne atteinte de fièvre, on s'écrie : « Comme rûlant ! » La main ressent, en effet, une forte

Mais, en réalité, l'homme, qui a 37 degrés à l'état normal, et environ 40 avec une forte fièvre, ne peut donner qu'une sensation de 2 à 3 degrés supplémentaires. Or, la main est incapable de sentir une si petite différence de chaleur sur un objet quelconque chauffé à quelques degrés en plus.

C'est par conséquent un fluide spécial, fiévreux, que la main absorbe et ressent avec une intensité inusitée et qu'elle confond avec du calorique.

La plaque photographique est susceptible de représenter ce fluide, de lui donner un aspect particulier, selon la nature de la fièvre.

J'ajouterai que même la profession de chaque homme semble influencer les fluides, de manière à donner un indice du genre de travail auquel il se livre.

Ainsi, je connais un maréchal ferrant qui a eu sur la plaque de fluide des doigts marqués de telle façon que l'on distinguait nettement un fer à cheval.

De même, M. Fontenelle, chirurgien-dentiste à Vouziers, m'a donné fluidiquement un dentier, puis des racines de dents et une molaire bien faite.

Maintenant, ne pouvons-nous entrer dans le domaine de l'hypothèse, et nous demander si le pigeon voyageur ne revient pas à son colombier par le fait d'une sorte de fil fluidique qu'il aurait dévidé en partant jusqu'au lieu où on l'a lâché. C'est alors que, s'élevant, tournoyant, il tâterait le fil et enfin, l'ayant amorcé, le suivrait ainsi que fait l'araignée.

Le commandant Tegrad n'est pas seulement, on le voit, un homme d'expérimentation ; c'est aussi un homme d'imagination.

Dans les ANNALES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES M. Camille Flammarion poursuit ses études sur « les problèmes psychiques et l'Inconnu. » Mais, paraît-il ces études ne sont pas du goût de tous ses lecteurs. Et il annonce qu'il ne publiera plus que trois articles. Les abonnés des *Annales* veulent, à toutes forces, s'en tenir, sur le *Merveilleux*, aux idées de M. Sarcey. C'est le cas de dire que, comme Jenny l'ouvrière, ils savent se contenter de peu!

L'HYPERCHIMIE consacre entièrement son dernier numéro aux procédés américains de transmutation des métaux.

Dans LA REVUE SCIENTIFIQUE ET MORALE DU SPIRITISME, M. Gabrielle Delanne a entrepris une série d'articles fort intéressants sur le mediumnité. Le dernier paru est consacré aux expériences de M. Pierre Janet sur la formation de la subconscience, autrement dit d'une seconde personnalité, vivant en dehors du moi normal et possédant une vie psychologique indépendante de la conscience du sujet.

Le dernier numéro de l'INITIATION est consacré au Martinisme. Il contient des études de Papus, Claude de Saint-Martin, Sédir.

LES LIVRES

Le Silence et le Secret, par Emile de Saint-Auban (3 fr. 50. Pedone, éditeur, 13, rue Soufflot).

Cet ouvrage de l'éminent écrivain porte, comme sous-titre, ces mots: *Le Secret maçonnique; l'Intolérance religieuse; Le Silence et le Chantage; La Justice et le Secret.* C'est une série de nouvelles études, ardentes et profondes, sur l'histoire sociale de notre temps.

La préface est une merveille de style, en même temps qu'un recueil de documents précieux sur les menées mystérieuses de la Franc-Maçonnerie.

L'auteur soulèvera bien des haines. Mais il s'en consolera en pensant qu'en publiant cette œuvre de courage, il a fait son devoir de chrétien, de patriote et d'historien.

***

Les Quotidiennes, par Alexandre Hepp (3 fr. 50. Flammarion, éditeur).

C'est la réunion de ces courts et brillants articles donnés chaque jour par le fin chroniqueur Alexan dre Hepp, pendant l'année 1898.

Ces notes spirituelles, mordantes, écrites au jour le jour sur le fait saillant de la chronique, constituent un recueil vivant, sous une forme nouvelle et des plus attrayante, de tous les faits importants sur lesquels la curiosité publique s'est exercée pendant toute une année.

Ce livre sincère, composé par un maître écrivain qui est en même temps un moraliste de premier ordre, restera, par la perfection du style, le pittoresque des impressions, l'élévation de la pensée, comme un des documents les plus précieux de notre époque.

***

Léon XIII intime, par Julien de Narfon (3 fr. 50, Juven, éditeur).

Ce volume, orné de 80 illustrations, est un livre de passionnante actualité.

L'auteur, dont dix années de collaboration assidue à quelques-uns des principaux organes de la presse parisienne, ont suffisamment établi la compétence dans les questions religieuses, a su écrire la vie anecdotique de Léon XIII, de manière à découvrir à chaque page l'homme à travers le pontife. Œuvre de catholique et non de courtisan, cette étude, d'une absolue bonne foi, où les sujets les plus brûlants sont nettement abordés, soulèvera peut-être de vives polémiques. Elle n'en demeurera pas moins un très beau livre, d'allure originale et piquante, et dont chacun admirera la forme parfaite et la surprenante illustration.

***

Au Pays de l'Ombre, par E. d'Espérance (4 fr. Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques).

Sous ce titre, Mme d'Espérance, le médium bien connu, nous raconte un peu de l'histoire de sa vie, en nous initiant au développement de son extraordinaire médiumnité.

Les esprits curieux, les chercheurs du grand problème de l'au-delà voudront tous lire ce livre où tant de récits étranges sont faits avec la plus grande sincérité. Il a été signalé par tous les journaux anglais et américains, nombre de revues étrangères, et traduit en allemand et en suédois. Son attrait est augmenté encore par une intéressante préface d'A. Aksakoff, et par de nombreuses gravures et phototypies.

***

Les Mystères du chateau de Lusignan, par Jeanne Kieffer (3 fr. 50. Imprimerie des Beaux-Arts, 46, rue de Paradis).

L'auteur s'est livré à de patientes recherches historiques. Nos lecteurs ont pu juger de son style par l'aventure de la fée Mélusine, que nous avons reproduite dans un de nos derniers numéros.

C'est un livre charmant, fin et poétique, qui laisse dans l'âme du lecteur une impression très douce et un lointain souvenir du vieux temps féodal.

La dernière vision de Marie Martel

Au moment de mettre sous presse, nous recevons la lettre suivante :

Paris, le 28 avril 1899.

Cher Monsieur,

Impossible de donner plus que le canevas; je reçois un télégramme pour partir au plus tôt.

Tilly, 25 avril, pluie et grand vent; malgré cela huit cents personnes, parmi lesquelles les habitués et une quinzaine de prêtres.

Des pèlerins étaient venus de Paris, de la Marne, du Nord, du Pas-de-Calais, de la Sarthe, etc.

A cinq heures et demie, Marie Martel arrive au champ de l'apparition, fort souffrante Après la quatrième dizaine de chapelet, elle entre en extase.

Cinquante minutes. Très belle, plus belle que jamais, foule recueillie, on prie avec ferveur.

Marie Martel ira prier au champ tous les jours du mois de mai. La Sainte-Vierge lui a annoncé qu'elle avait, le 25 avril, sa dernière vision. Marie a promis la guérison de plusieurs malades ou infirmes qui se trouvaient autour d'elle.

Marie a vu, à la fin de son extase, un tableau de la Sainte-Famille, entourée d'une banderole avec invocation à la Sainte-Famille.

Tableau soutenu par deux anges : la Sainte-Vierge assise à droite de l'Enfant Jésus debout paraissant avoir cinq ans, saint Joseph, à genoux, appuyé sur son bâton, contemplant l'Enfant Jésus. La Sainte-Vierge soutenait le bras droit de l'Enfant Jésus bénissant.

De ceci, cher Monsieur Mery, vous serez le premier à parler, car on ne nous en a dit quelques mots qu'en comité intime chez Mme Henry, mercredi matin, à neuf heures. On n'était que quatre ou cinq.

Tout à vous,

D.

Nous reviendrons, dans notre prochain numéro, sur cette journée du 25 avril, à Tilly.

Le Gérant: Gaston Mery.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 57. 15 MAI 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BIMENSUELLE

Balzac physiologiste et occultiste[1]

Dans un article de la *Jeune France*, que son auteur a peut-être lui-même oublié, M. Jules Claretie a écrit cette phrase, qui pourrait nous servir d'épigraphe : « Balzac était, à mon avis, plus qu'un romancier et un littérateur : *il était vraiment un médecin.* »

Ce n'est point là un paradoxe, comme il semblerait de prime abord. Balzac connaît ses personnages physiologiquement, selon l'expression de M. Paul Bourget : « L'histoire de leur machine corporelle n'a pas de mystères pour lui. Sur la goutte de Biroteau, sur la névrose de M. de Mortsauf, sur la maladie de peau de Fraisier, sur les causes profondes de la possession de Rouget par Flore, sur la catalepsie de Louis Lambert, il est informé *comme un médecin* (2). »

« Il donnait un soin énorme aux études physiologiques (3), » nous avait déjà appris quelqu'un de bien placé pour le connaître, et Théophile Gautier, qu'il faut toujours consulter quand il s'agit de Balzac, nous l'a révélé avant tout autre : « Ses rares facultés d'analyste, de physiologiste, *d'anatomiste*, ont servi seulement chez lui le poète, de même qu'un préparateur sert le professeur en chaire, lorsqu'il lui passe les substances dont il a besoin pour ses démonstrations (1). »

1. Cette étude dont l'obligeance de son auteur, le Dr Cabanès, nous permet de publier les bonnes feuilles, fait partie d'un volume qui doit incessamment paraître sous le titre de : *Balzac ignoré*.
2. *Répertoire de la Comédie humaine de H. de Balzac*, par Anatole Cerfberr et Jules Christophe. Paris, Lévy, 1887, *Introduction*, par P. Bourget, p. VII.
3. *Balzac*, par Armand Baschet, p. 152.

Mais c'est encore Balzac lui-même qui nous renseigne le mieux sur ses travaux, ou plutôt sur ses tentatives scientifiques ; jamais sa pensée ne se refléta plus exactement que dans la quatrième édition de l'*Introduction aux études philosophiques*, qui fut écrite, sous son inspiration directe, par M. Félix Davin. Le document valait la peine d'être reproduit.

«... Ce fut pendant les années 1818, 1819 et 1820 que M. de Balzac, réfugié dans un grenier, près de la bibliothèque de l'Arsenal, travailla sans relâche à comparer, analyser, résumer les œuvres que les philosophes et les médecins de l'antiquité, du moyen âge et des deux siècles précédents, avaient laissé sur le cerveau de l'homme. Cette pente de son esprit est une prédilection. Si Louis Lambert est mort, il lui reste, de Vendôme un autre camarade, également adonné aux études philosophiques, M. Berchon de Penhoën, auquel nous devons déjà de beaux travaux sur Fichte, sur M. Ballanche, et qui pourrait attester au besoin combien fut précoce chez M. de Balzac le germe du *système physiologique*, autour duquel voltige encore sa pensée, mais où viennent se rattacher par essaims les conceptions qui peuvent paraître isolées. De ces premières études a donc surgi *une œuvre scientifique*, dont nous aurions volontiers développé le but, mais que les confidents de l'auteur nous ont conseillé de tenir dans l'ombre, jusqu'au jour où il l'aura suffisamment méditée et où elle pourra sans danger se produire dans toute son étendue. Cette science exigerait trop de temps, trop de fortune peut-être, pour devenir l'occupation exclusive d'une jeunesse nécessairement expérimentée ou précaire. D'ailleurs bientôt de graves intérêts auxquels on a fait allusion, contrairement aux lois de la bienséance littéraire, condamnèrent M. de Balzac à des travaux qu'aucun critique n'a pu encore embrasser dans leur ensemble. Quoique mystérieusement enfermées, ces occupations primitives et la pente entraînante d'un esprit métaphysique dominèrent les œuvres auxquelles s'adonna M. de Balzac par nécessité. Les connaissances aussi variées

1. *H. de Balzac*, par Th. Gautier, p. 139-140.

qu'étendues transpirèrent et teignirent si vigoureusement ses premiers essais, que certaines personnes, auxquelles l'auteur de la *Physiologie du Mariage* était inconnu, attribuaient ce livre à un vieux médecin ou à quelque vieillard enfin veuf! Ainsi que nous le disions, le jour où l'artiste a quitté l'envers de sa tapisserie pour voir le dessin de son fil et ce que produisaient ses couleurs, il s'est aperçu que, malgré lui peut-être, il développait le texte qu'il avait dans l'âme, qu'il déduisait les preuves de sa science cachée; qu'il faisait une œuvre analytique dont il portait la synthèse en lui-même, qu'il exprimait le drame et la poésie de son monde avant d'en mettre au jour les *formules physiologiques* (1). »

Nous n'entreprendrons pas la critique du système, dit physiologique, de Balzac; nous ne voulons que noter une des faces de cette physionomie complexe. Nous aurions, au reste, sans chercher bien loin, pu trouver facilement matière à raillerie; mais pourquoi poursuivre à la loupe les verrues du génie, quand l'harmonie de l'œuvre qu'il a conçue n'en est point troublée?...

Balzac, on l'a dit bien des fois, croyait aux sciences occultes: il était très préoccupé de magnétisme, de chiromancie et même de cartomancie (2). Dans sa bibliothèque en ébène, « à grands panneaux ornés de glaces, sculptée par un habile ciseau, » on remarquait toute une collection curieuse de presque tous les auteurs, qui, comme Swedenborg, dont de Balzac se proclamait hautement l'admirateur passionné, ont écrit sur le mysticisme, les sciences occultes et les croyances religieuses de tous les peuples (3).

Balzac alors s'était épris du magnétisme avec ce fol enthousiasme qu'il apportait à toutes choses nouvelles. Son zèle était ardent, sa foi entière, son assurance imperturbable. Il suivait les exercices des magnétiseurs, étudiait leurs poses et dévorait leurs livres. « Oui, s'écriait-il, en présence d'un de ses visiteurs, j'approche du but. Encore quelques efforts et je l'atteindrai. Le magnétisme n'est que l'ascendant irrésistible de l'esprit sur la matière, d'une volonté forte et immuable sur une âme ouverte à toutes les impressions. Avant peu, je possèderai les secrets de cette puissance mystérieuse. Je contraindrai tous les hommes à m'obéir, toutes les femmes à m'aimer. Voyez, continuait-il en s'échauffant de plus en plus, cette jolie personne qui bâille près d'une table d'écarté... Eh bien, par la seule fascination (4) de mon regard je la forcerai de traverser ce salon, et de venir se jeter dans mes bras (5) ».

1. *Histoire des Œuvres de Balzac*, par M. de Lovenjoul, p. 194-196.
2. Th. Gautier, *Histoire de Balzac*, p. 165.
3. *Balzac*, par Werdet, p. 330.
4. « La fascination, c'est le seul mot qui convienne pour caractériser la sorte d'influence que Balzac exerce sur ceux qui le goûtent vraiment... » écrivait naguère Paul Bourget.
5. De Lovenjoul, *Histoire des Œuvres de Balzac*, p. 378.

On ne parlait pas, à l'époque, de *suggestion hypnotique*, mais si le mot n'existait pas, Balzac est bien près d'avoir deviné la chose.

Voici d'ailleurs comment, *il y a plus de soixante ans*, dans une de ses magistrales études de mœurs, l'auteur de la *Comédie humaine* jugeait le magnétisme et l'hypnotisme, qu'on étudie aujourd'hui plus que jamais dans les hôpitaux, dans les livres et dans les journaux. On a fait honneur à d'autres écrivains, notamment à J. Claretie, dans *Jean Mornas* et le *Roman d'un Interne*, à G. Duruy, qui a écrit *Le Garde du corps*, de ce qui revient légitimement à Balzac. C'est Balzac, le premier, qui a introduit l'hypnotisme et le magnétisme dans le roman, jugez-en plutôt :

« Diable ! reprit le juge d'instruction Popinot, que dis-tu de cela toi, docteur? Ces faits-là sont bien étranges!

— Ils pourraient être, répondit le célèbre docteur Horace Bianchon, un effet du pouvoir magnétique.

— Tu crois donc aux bêtises de Mesmer, à son baquet, à la vue au travers des murailles?

— Oui, mon oncle, dit gravement le docteur. En vous entendant lire cette requête, j'y pensais. Je vous déclare que j'ai vérifié dans une autre sphère d'action plusieurs faits analogues, relativement à l'empire sans bornes qu'un homme peut acquérir sur un autre. Je suis, contrairement à l'opinion de mes confrères, entièrement convaincu de la puissance de la volonté considérée comme une force motrice; j'ai vu, tout compérage et charlatanisme à part, les effets de cette *possession*. Les actes promis au *magnétiseur* par le *magnétisé* pendant le sommeil ont été scrupuleusement accomplis dans l'état de veille. La volonté de l'un était devenue la volonté de l'autre.

— Toute espèce d'acte?

— Oui.

— Même criminel?

— Même criminel.

— Il faut que ce soit toi pour que je t'écoute.

— Je vous en rendrai témoin, » dit Bianchon (1)...

N'est-ce pas d'un *voyant* ces dernières lignes qui, hier encore, étaient d'une saisissante actualité?

L'auteur de la *Comédie humaine* a refait, pour la seconde fois, dans le *Cousin Pons*, l'exposé de sa croyance au magnétisme et à la science de Lavater. Sa dissertation est une apologie des héros obscurs des sciences occultes, qu'on a malheureusement trop souvent l'occasion de confondre avec les escrocs. Quoi qu'on puisse penser de la théorie de Balzac, renouvelée de celle de Mesmer, il faut reconnaître que la façon dont il l'ex-

1. H. de Balzac, *Scènes de la vie privée*. — *L'Interdiction* (étude datée de Paris, février 1836).

plique est intéressante au plus haut degré, et qu'il y a peut-être, comme nous l'avons déjà dit, quelques lumières à tirer de ses commentaires fort savants (1).

Si nous ouvrons la *Peau de Chagrin*, nous y trouvons, dans la confession de Raphaël, les phrases suivantes :

« Toi seul admiras ma *Théorie de la Volonté*, ce long ouvrage pour lequel j'avais appris les langues orientales, *l'anatomie*, *a physiologie*, auquel j'avais consacré la plus grande partie de mon temps, œuvre qui, si je ne me trompe, complétera les travaux de Mesmer, de Lavater, de Gall (2), de Bichat (3), en ouvrant une nouvelle route à la science humaine. »

Séraphita est d'un mysticisme encore plus obscur (4), une œuvre qu'on pourrait dire forcée et malsaine. Cependant l'auteur en raffolait. C'était un beau livre, à son avis; il l'avait fait, défait, refait avec amour, et il espérait bien qu'une fois publié, il grandirait rapidement dans la faveur publique (5).

« Ce sera, disait-il, le livre de ceux qui aiment à se perdre dans les espaces infinis. Il y a un chapitre que j'intitule *le Chemin pour aller à Dieu*, qui m'attachera pour toujours les âmes vraiment pieuses. »

C'est à croire que les auteurs préfèrent, de tous leurs ouvrages, ceux qui sont le plus défectueux, semblables en cela aux mères, qui entourent, d'une affection plus vive, les enfants disgraciés par la nature.

Tous ceux qui ont lu les œuvres de Balzac, tous ceux surtout qui ont été impressionnés par son *Louis Lambert* et sa *Séraphita*, savent combien le grand évocateur croyait à la mystérieuse action de la pensée, exerçant ses effets malgré l'éloignement et l'espace. Au point de vue scientifique, la suggestion et le magnétisme trouvèrent en lui l'un de leurs premiers adeptes. Sa prescience devança, sur ce point comme sur tant d'autres, non seulement ses contemporains immédiats, mais encore

1. Marcel Barrière, *L'Œuvre de Balzac*, p. 251-252.
2. Balzac écrivait à M. William Duckett, directeur de la *Biographie Michaud*, la lettre suivante, de Paris, juillet 1835 : « J'avais demandé *Gall*, que mes connaissances me mettraient plus à même de traiter, et qui vous aurait peut-être fait mon débiteur... » (*Correspondance de H. de Balzac.*)
3. V. *Balzac*, par Th. Gautier, p. 114.
4. Il écrivait à Mme Hanska de Paris, les vendredi 1er août et lundi 4 août 1834 :
«... Je suis un peu chagrin. Les imbéciles de Paris *me déclarent fou*, sur le vu du deuxième article de *Séraphita*, tandis que quelques esprits élevés me jalousent secrètement. Je suis abattu par mes travaux. Trop est trop. Voici trois jours que je suis pris par d'invincibles sommeils, qui annoncent le dernier degré de la fatigue célébrale. Je n'ose vous dire quel effort je fais pour vous écrire. J'ai une *plumophobie*, une *encrophobie*, qui va jusqu'à la souffrance. J'espère néanmoins avoir terminé pour le 15 août ma troisième livraison des *Etudes de mœurs*. Elle m'aura beaucoup coûté. Aussi ai-je peur de quelque lourdeur dans le style et dans la conception. Vous en jugerez. » *Revue de Paris*, janvier-février 1895.
5. *Revue Britannique*, 1879, p. 155-156.

leurs successeurs. On peut donc s'imaginer de quelle émotion il fut saisi en présence de l'envoi, anonyme naturellement, fait par Mme Hanska, d'une *Imitation de Jésus-Christ*, reliée en maroquin vert, qui, du fond de l'Ukraine sans doute, ou peut-être de Vienne, vint tomber entre ses mains, à l'heure même où l'idée du *Médecin de campagne* commençait à prendre corps sous sa plume. Cette rencontre de deux pensées qui, à une telle distance l'une de l'autre, se portaient en même temps, pour chacune d'elles, sur les côtés les plus élevés de l'âme, frappa de plus en plus Balzac et augmenta encore son désir de connaître son insaisissable correspondante (1).

* * *

« Le vice et le génie, a dit Balzac, produisent des effets semblables. Le génie n'est-il pas un constant excès qui dévore le temps, l'argent, le corps, et qui mène à l'hôpital plus rapidement que les passions mauvaises? » C'est le développement de cette profonde et amère pensée que contient la *Recherche de l'absolu*. Balthazar Claës est un chimiste, élève de Lavoisier, qui, sur les inspirations d'un officier polonais, Adam de Wierzchowiniœ, cherche à prouver par l'analyse chimique l'unité de composition de la matière. La découverte de cette loi, simplement pressentie par la chimie moderne et à laquelle le savant donne le nom d'« absolu », doit faire la fortune et la gloire de son auteur. Aussi Balthazar sacrifie-t-il sans hésitation à l'entreprise de travaux ruineux, ses devoirs d'époux, de père, d'homme privé enfin, espérant que les résultats de ses recherches lui permettront de réparer, dans un avenir qu'il croit toujours proche, les funestes conséquences de la conduite que lui impose son goût déréglé pour la chimie.

Dans la *Recherche de l'absolu*, Balzac profite de son sujet pour s'étendre complaisamment sur l'étude des probabilités que donne l'analyse chimique, à propos de l'origine et de la constitution de la matière.

Pour Balzac (qui fait parler ici Balthazar Claës), les cinquante-trois corps jusqu'à présent reconnus simples, qui forment la matière des mondes, ont un principe commun, modifié jadis par l'action d'une puissance inconnue aujourd'hui, mais que le génie humain doit faire revivre.

Il croit, par exemple, que l'azote est décomposable, et que les progrès incessants de la chimie réduiront de plus en plus le nombre des corps simples, métaux ou métalloïdes, au lieu de l'augmenter (2).

A ceux que surprendraient la sûreté et la pré-

1. Vicomte de Lovenjoul, *Un roman d'amour*, p. 45-46.
2. M. Barrière, *L'Œuvre de Balzac*, p. 409-410.

cision des détails fournis par Balzac dans ce roman, nous apprendrons que, outre Berzélius, dont il avait lu et médité l'œuvre savante, il était allé se « documenter », comme on dit aujourd'hui, auprès de personnes compétentes (1). Il avait notamment demandé des renseignements à Ernest Laugier, un chimiste distingué de l'époque et à un autre membre de l'Institut dont le nom ne nous est pas connu (2).

La Recherche de l'absolu lui coûta, beaucoup de travail et il dut, quand il l'eut terminé, aller se reposer quelques jours à la campagne (3), afin de ne pas succomber (4) à la tâche.

Nous avons touché plus haut quelques mots de l'opinion que Balzac professait à l'égard du magnétisme; nous allons y revenir et nous compléter, et le sujet sera loin d'être épuisé.

Balzac s'était demandé comment on pouvait expliquer l'expérience de la transmission de la pensée d'un cerveau à un autre, sans gestes, ni paroles, si on n'admet pas que la pensée est un fluide transmissible par la volonté. Cette mystérieuse action de la pensée se fait plus facilement quand le sujet magnétisé est endormi : Pourquoi? se dit Balzac. Est-ce que, pendant le sommeil, l'esprit peut quitter le corps mieux que pendant la veille? Mais cela n'atteste-t-il pas je ne sais quelle faculté locomotive de la pensée, ou des effets équivalents à ceux de la locomotion? Le sommeil, le rêve, accusent, aussi bien que la faculté de voir intérieurement, qui constitue l'imagination et le souvenir, la double vie de l'homme et la nature de la pensée.

Ailleurs, Balzac relate un fait assez curieux pour être rapporté ici : Un individu, spécialement doué, prie le premier venu de lui donner mentalement un ordre ou de désirer que tel acte bien défini soit accompli. Aussitôt, le sujet qui doit exécuter l'ordre ou faire l'acte désiré, prend la main de l'homme qui ordonne ou qui désire, et, recevant par ce simple contact la pensée d'autrui, il accomplit exactement le fait imaginé par cette pensée. De cette expérience, Balzac conclut que la force entière d'un homme doit avoir le pouvoir de réagir sur les autres et de les pénétrer d'une essence étrangère à la leur, s'ils ne se défendent contre cette agression. En un mot, la pensée, véritable force vive, peut, par un mouvement tout contractile de l'être intérieur, s'amasser, puis, par un autre mouvement, être projetée au dehors et même être confiée à des objets matériels (1).

N'est-ce pas, Monsieur de Rochas, que vous reconnaissez là vos théories d'extériorisation de la pensée, que vous avez, à la vérité développées avec autrement d'ampleur et de netteté que Balzac?

Mais Balzac ne s'en est pas tenu à des considérations théoriques : il a encore recherché quelles pourraient être les applications pratiques de cette « force vitale », dont il avait deviné, par une intuition géniale, toute la puissance. Grâce à une circonstance fortuite, il lui fut donné d'assister à une véritable cure par le magnétisme et, depuis ce moment, nul ne se montra adepte plus convaincu des doctrines mesmériennes.

Il avait été lui-même témoin oculaire d'un miracle, qui avait eu pour objet sa propre mère ; il racontait la chose à qui voulait l'entendre.

Vers 1821, tout Paris s'occupait d'une personnalité étrange, mystérieuse, brusquement apparue au milieu du scepticisme et de l'indifférence générales pour renouveler les miracles des premiers apôtres. Le prince de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingfurst, chanoine du Gr. Varadin, évêque de Sardica, vint à Paris pour la première fois en 1821, et y fit des séjours successifs jusqu'en 1829. Il obtenait la guérison des maladies les plus graves au moyen de prières et par la simple imposition des mains. Cette imposition même n'était pas toujours nécessaire : lorsque les malades étaient éloignés, il suffisait qu'ils communiassent avec lui, en priant aux mêmes jours et aux mêmes heures.

Ce prélat n'acceptait jamais de présents pour lui-même, mais lorsque le malade était riche, il lui fixait la somme qu'il aurait à donner aux hôpitaux après sa complète guérison. La vie ascétique

---

1. « Il était sérieux dans toutes ses pensées, et il ne faut pas s'imaginer, comme on l'a fait, que toutes ces sciences auxquelles il a touché fussent pour lui aussi vite oubliées qu'apprises. Quand il savait, il ne savait pas superficiellement; quand il ignorait, il avouait naïvement son ignorance. Aussi, lorsqu'il avait à traiter certains sujets qu'il n'avait pu approfondir, allait-il consulter les gens spéciaux à qui il rendait hautement la part qu'ils avaient dans quelques-unes de ses œuvres. » *Balzac*, par Mme Surville, p. 170-171.

2. Il écrivait à Mme Hanska, en 1834 :

« Savez-vous, pouvez-vous savoir ce qu'un éditeur nous cause de souffrances en lançant mal dans le monde un livre qui nous coûte cent nuits, comme la *Recherche de l'Absolu* ! Deux membres de l'Académie des sciences m'ont appris la chimie pour laisser le livre vrai scientifiquement. Ils m'ont fait remanier mes épreuves jusqu'à dix à douze fois... » (*Correspondance de Balzac.*)

3. Il écrit à Mme Hanska, à Vienne :

Paris, samedi 18 et dimanche 19 octobre 1834.
Samedi 18.

« Madame,

« Je suis allé passer quinze jours à Saché, en Touraine. Après *l'Absolu*, M. Nacquart m'a trouvé si abattu, que, ne voulant pas, suivant sa louangeuse expression, que je meure sur le dernier gradin, il m'a ordonné l'air natal en m'enjoignant de ne rien écrire, ne rien lire, ne rien faire et ne penser à rien, si je pouvais, m'a-t-il dit en riant. Je suis allé en Touraine, mais j'y ai travaillé... »

4. Dans une lettre à Mme Hanska (11 août 1834) nous relevons :

« ... La *Recherche de l'Absolu* me tue. C'est un immense sujet, le plus beau livre que je puisse faire, disent aucuns. Hélas ! je ne puis pas en être quitte avant le 20 de ce mois, dans neuf jours. Après, j'étends mes ailes et je prends vingt jours de congé, car ma tête ne supporterait pas une idée. »

Du même à la même :

Mardi, 26 août 1834.

« ... Aujourd'hui, j'ai fini la *Recherche de l'Absolu*. Fasse le Ciel que ce livre soit bon et beau ! Je ne puis pas le juger; je suis trop las de travail, trop épuisé par les fatigues de la conception... »

1. Marcel Barrière, *L'Œuvre de Balzac*, p. 425-426.

du prince, son désintéressement, le nombre vraiment extraordinaire de guérisons miraculeuses obtenues par lui, sous les yeux d'un monde incrédule, le rendirent bien vite célèbre : il ne pouvait suffire aux sollicitations qui pleuvaient chez lui de tous côtés.

Or, il advint que, pendant un des séjours de l'évêque à Paris, Mme Balzac s'y trouva, en compagnie de son fils Honoré. La vieille dame souffrait depuis longtemps d'une singulière maladie : elle aimait passionnément les fruits crus, mais toutes les fois qu'il lui arrivait d'en manger, le ventre lui enflait *énormément* (c'est l'expression même de Balzac).

Tous les traitements médicaux avaient échoué contre cette gênante infirmité. Mû par la curiosité plus que par l'espoir d'une guérison, Balzac se décida à se mettre en rapport avec le prince Hohenlohe et eut bientôt fait la conquête du saint homme : « Ce personnage, disait-il en racontant cette anecdote au général baron de Pommereul, en 1828 (1), avait une face de lion, une douceur d'agneau et la simplicité d'un enfant... »

Il l'amena chez Mme Balzac. Le prélat lui dit : « Madame, croyez-vous en Dieu !

— Oui, prince.

— Croyez-vous qu'Il ait la puissance de vous guérir ?

— Oui, certainement.

— Eh bien, j'espère que vous serez guérie ! »

Et alors il lui imposa les deux mains sur le ventre. Depuis lors Mme Balzac mangea des fruits crus à sa fantaisie, c'est-à-dire beaucoup, et jamais plus elle n'eut d'enflure au ventre (2).

On pense combien une imagination prompte à s'échauffer, comme l'était celle de Balzac, prit aisément feu. Son enthousiasme ne connut bientôt plus de bornes, et de ce jour, il s'institua magnétiseur consultant (3).

A Mme Z. Carraud, qui lu avait annoncé la maladie de son enfant, il n'hésite pas à conseiller... le magnétisme.

« Les eaux de Vichy pour votre cher enfant me semblent bonnes, mais attendez l'effet de Frapesle. En tout cas, *songez au magnétisme*. Ma sœur a été guérie de la même maladie qu'a Mme Nivet, *par un traitement magnétique*, par la simple action répétée, deux heures tous les jours, de ma mère. C'est un fait irrécusable. Magnétisez donc Ivan... (1). »

Quelques mois plus tard, il recommande à la même correspondante encore sa médication de choix : le magnétisme, son *tarte à la crème :*

« Je vous réponds sur-le-champ, sous le coup des émotions que m'a causées votre lettre. Eh quoi ! vous souffrez ! songez bien à moi, *au magnétisme*, qui n'est pas une illusion. Je ferais cent lieues pour venir vous ôter une douleur de deux jours (2) ! »

L'année suivante (1834), il se proposera lui-même à Mme Hanska comme médecin magnétiseur. Nous aurions mauvaise grâce à commenter un document, dont la reproduction seule est par elle-même si *suggestive :*

« A Madame de Hanska, à Florence.

Paris, lundi 28 avril 1834.

« ... Ce que vous m'avez dit de votre santé, de celle de M. Hanski, m'a fait sauter sur ma chaise. Madame, au nom du sentiment et de l'affection sincère que je vous porte, je vous en supplie, quand vous ou M. de Hanski, ou votre Anna, seront malades, écrivez-moi. Ne vous moquez pas de ce que je vais vous dire. A Issoudun, des faits tout récents m'ont prouvé que *je possède un bien grand pouvoir magnétique*, et que, soit par une somnambule, soit par moi-même, *je puis guérir* les personnes qui me sont chères. Ainsi donc, ayez recours à moi. Je quitterai tout pour aller à vous. Je me consacrerai avec toute la pieuse chaleur d'un dévouement vrai, aux soins que veulent les souffrances, et je pourrai vous donner d'irrécusables preuves de cette puissance inouïe. Ainsi, mettez-moi bien à même de savoir comment vous allez. Ne me trompez pas et ne niez pas (3). »

Mais on ne conseille pas avec tant d'insistance une médication, sans être soi-même convaincu de son efficacité. Quand les médecins y ont perdu leur latin, ne reste-t-il pas la ressource du magnétisme ? Balzac n'hésite pas à répondre affirmativement, même quand il est le sujet mis en cause :

« A propos, ma douleur au côté persiste ; mais j'ai si grand'peur des sangsues, du cataplasme et d'être entravé de manière à ne plus pouvoir achever ce que je tiens, que j'ajourne... Si cela devenait trop fort, nous nous verrions, moi et le Dr Nacquart, *ou le magnétisme* (4). »

C'est toujours à la même Mme Hanska que Balzac mande, à la veille de partir pour l'Italie :

1. Lettre de Balzac à M. le général baron de Pommereul, à Fougères (Ille-et-Vilaine) :

Versailles, 1828.

« Vous pourriez certifier à Mme de Pommereul que mon homme aux miracles en vient de faire de tels que je suis resté, à mon arrivée, confondu, et si on me donnait votre demoiselle malade, après sa guérison radicale, je n'attendrais pas huit jours. Au surplus, il lui vient maintenant des incurables des quatre bouts de la France... » *Balzac en Bretagne*, p. 41-42.

2. *Balzac en Bretagne*, par R. du Pontavice de Heussey, p. 30-32.

3. Extrait d'une lettre de Balzac à Mme Hanska :

«... Voici des pages tristes : J'ai quelque espérance. Mme de B... a une si riche constitution ! mais l'âge me fait trembler ! un cœur si jeune dans un corps de soixante ans bientôt. C'est un contraste violent. Elle a des inflammations affreuses entre le cœur et les poumons : ma main, *quand je la magnétisais*, augmentait l'inflammation. Il a fallu renoncer à ce moyen de guérison, car, je vous l'ai écrit, j'ai pu dans les derniers jours de juillet, y aller passer dix jours. » *Correspondance de H. de Balzac.*

1. Lettre du 26 mai 1833.
2. Lettre du 2 août 1833.
3. *Correspondance de Balzac.*
4. *Un roman d'amour*, par M. de Lovenjoul, p. 87.

« Je pourrai rester de huit à dix jours à Rome sans faire tort à mes affaires,car, *somnambules et médecins, tous sont unanimes* pour me supplier d'opposer un mois de distraction à un mois de travail (1). »

Sa foi dans les effets curatifs du magnétisme était si sincère qu'en 1832, au moment de la terrible épidémie de choléra, Balzac écrivit à un médecin, le Dr Chapelain, pour lui proposer d'essayer le « somnambulisme » contre le fléau! Bien que cette lettre figure dans la dernière édition de la correspondance du romancier, elle trouve trop naturellement sa place dans une étude sur Balzac occultiste, pour que nous l'omettions.

Monsieur Chapelain, médecin,
21, rue Poissonnière, Paris.

Monsieur, la puissance du somnambulisme m'attire. *Comment n'avez-vous pascherché quelque somnambule bien lucide* pour la mettre aux prises avec les causes du fléau; la science est intéressée à cela. Ce serait notre honneur éternel. Si je n'étais pas depuis huit jours au lit, et dans un état qui ne me permet pas de sortir, j'aurais, moi, théoricien, descendu ou plutôt monté aux honneurs de la pratique, cherché une somnambule et tâché de me convaincre du néant ou de la puissance de notre découverte, afin de savoir si elle est bornée ou infinie.

Excusez-moi, Monsieur, mais pardonnez à ma curiosité cette lettre, et attribuez-la au désir que j'ai de savoir si nous ne nous abusons pas nous-mêmes.

Agréez, etc.

DE BALZAC.
1, rue Cassini.

Après une telle épître, ne trouvez-vous pas qu'il serait superflu, presque malséant, de formuler des conclusions.

Dr CABANÈS
Directeur de la *Chronique Médicale.*

Horoscope de M. Charles Dupuy

PRÉSIDENT DU CONSEIL

Le mage Vanki, qui annonça la mort de Carnot, la démission de M. Casimir-Perier, et l'étrange fin du président Félix Faure, vient de publier une curieuse brochure, sous ce titre : *Ce qui doit arriver au commencement du XXe siècle.* (En vente, 14, boulevard Montmartre).

Nous devons à Vanki l'horoscope qu'on va lire :

Le caractère du Président du Conseil est plutôt pédagogique avec de la rudesse, une conscience large, approchant parfois du cynisme et une certaine ruse qui ne produit cependant pas toujours les effets qu'on pourrait en attendre car, si dans certaines occasions il n'observe pas ses paroles, ses calculs seront déjoués; il ne doit jamais oublier que si la parole est d'argent le silence est d'or.

Des noms de baptême et de famille analysés kabalistiquement se dégagent ces sages conseils:

« *Renferme-toi dans la sphère qui t'est propre, au delà tu ne trouveras que déceptions, trahisons et ennuis, car ton tempérament te portera à des choses extrêmes et tu commettras des actes fâcheux.* »

Les aspects planétaires nous montrent que les relations de M. Charles Dupuy seront très nombreuses ; parmi ces relations quelques-unes lui seront nuisibles, *mais en retour il portera malchance à des personnes qui l'approcheront de très près.*

Des hommes puissants seront ses amis *et il leur sera funeste.*

Il aura de redoutables ennemis parmi des hommes occupant de hauts grades dans les armées de terre et de mer.

Les astres lui promettent de nombreuses dignités dans des associations ou sociétés secrètes mais il doit se défier des idées quelles lui suggèreront et des actes qu'elles lui feront commettre.

Il aura à redouter de violentes inimitiés de la part de femmes, inimitiés qui proviendront de mal qu'il leur causera involontairement ou non.

Il doit éviter les approches de gens malades, car les maladies contagieuses pourraient lui être funestes.

Si Charles Dupuy s'élevait à une très haute dignité, *la cause en serait fortuite et il ne devrait pas se féliciter outre mesure de cette fortune car elle serait précaire, et il aurait à redouter un renversement de position dont les conséquences pourraient être excessivement graves.*

Qu'il ne s'appuie pas trop sur le glaive et ne compte pas sur la force car le fort d'aujourd'hui peut devenir le faible de demain, et il est écrit : *Celui qui se servira du glaive périra par le glaive.*

Les aspects planétaires pour l'année 1899 donnent les renseignements suivants :

« Garde-toi du feu; surveille tes pas et tes démarches par crainte de blessures imprévues, de chutes dangereuses et d'accidents en voyage.

« Que ta santé te soit chère.

« Sois vigilant en toute chose.

« Si tu sais vouloir tu pourras beaucoup, mais ce pouvoir ne sera pas durable qu'à la condition que tu saches le diriger vers le bien.

« Encore une fois, si tu te sers des armes, défie-toi d'elles, car si elles peuvent défendre elles peuvent aussi attaquer ; c'est pourquoi tu dois veiller sans cesse et te tenir prêt à *tout.*

1. *Correspondance de Balzac.* Paris, C. Lévy, éditeur.

« Mais surtout résiste de toutes tes forces à un mouvement qui pourrait causer ta perte.

Saturne et Mars, sont cette année, très défavorables à la famille et menacent également l'époux et l'épouse.

VANKI.

CONCOURS DE PROPHÉTIES

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est dans le numéro du 1er juin, que nous publierons les communications de ceux d'entre eux qui voudront prendre part à notre concours de prophéties.

Prière de nous adresser, les manuscrits, avant le 25 mai, dernier délai.

Reportages dans un fauteuil

*** *Le Merveilleux chez les crétins.*

Ceci n'est pas un article de personnalités désobligeantes. Il s'agit de la race moins nombreuse de disgraciés que l'on trouve dans le Valais et autres lieux. Un excellent lecteur, un peu fier d'avoir lu ces vieux et oubliés *Mémoires de Joséphine* par Mlle Lenormand, me reproche l'omission d'une anecdote curieuse, à propos de « Plus que Reine ». La voici :

« Pendant le temps que Mme Bonaparte séjourna en Italie, les fêtes et les plaisirs de toute espèce l'y environnèrent. Elle se montra successivement à Livourne, à Florence ; mais elle fixa son séjour à Milan. Un jour qu'elle était à une croisée d'un château de plaisance des environs de la ville elle vit passer des hommes et des femmes d'une structure singulièrement grotesque. Ils étaient très petits, avaient la tête grosse. la taille courte et difforme, les jambes torses.

« Elle remarqua que cette race devait être colère et fort méchante : qu'il était surprenant qu'on permît à ces individus de s'unir. Sur ces observations, un seigneur milanais qui se trouvait par hasard à ses côtés, lui répondit en lui faisant regarder avec plus d'attention l'une de ces hideuses créatures qui se vantait d'avoir à ses ordres un démon familier.

« — C'est un esprit pénétrant mais un caractère inquiet et bizarre. Cette femme se sert de ses connaissances ou du hasard qui la favorise pour établir les opinions les plus extravagantes. Le Gouvernement la tolère parce qu'elle maintient la classe toujours la plus prompte à opérer un mouvement.

« — Tenez, dit-il à Mme de Camb..., elle semble vous fixer plus particulièrement. »

« La sorcière des Alpes — c'est ainsi qu'on la dénommait — s'écria, en voyant sur un balcon cette société parmi laquelle était Mme Bonaparte :

« — Retirez-vous promptement, un grand malheur vous menace. »

« Effectivement, l'entablement qui soutenait une espèce de terrasse vint à manquer quelques minutes après et entraîna en tombant plusieurs personnes, qui furent plus ou moins dangereusement blessées. Mme Bonaparte se jeta heureusement vers le côté opposé qui se soutenait encore, où on eut le temps de venir la dégager, ainsi que les dames de sa suite.

« Le lendemain, on lui amena par curiosité cette femme extraordinaire, mais dans une maison tierce où elle s'était rendue. Mme Bonaparte dit à Mme de Camb..., de feindre vis-à-vis de l'étrangère qu'elles étaient toutes deux de la principauté de Lucques, et forcées de fuir de leur pays pour des causes très majeures.

« Tous ceux qui se trouvèrent présents lors de l'arrivée de ce monstre humain en demeurèrent effrayés. Elle tenait par la main un jeune crétin qui lui ressemblait. Chacun témoigna à l'instant le désir de la consulter.

« Elle était sourde, parlait difficilement; son ensemble tenait de l'imbécillité. Cependant elle savait son monde. Elle prépara des herbes, demanda des œufs frais et fit monter trois seaux d'eau. Après quelques mots en un langage inconnu, elle dit à l'un des officiers :

« — Vous serez tué dans une bataille. »

A l'autre :

« — Vous périrez de froid et de misère. »

« Et quand vint le tour de Mme Bonaparte, car elle voulut être la dernière, elle lui annonça qu'elle serait un jour Reine.

« Elle lui montra sur le seau d'eau que les œufs avaient formé plusieurs pointes ou rayons qui, se rejoignant, annonçaient la Royauté.

« — Je vois deux couronnes, lui dit-elle, mais vous n'en obtiendrez qu'une.

« — C'est bien assez, dit Joséphine, et même trop pour conserver sa vie dans une République. Bien obligée du cadeau; offrez-le aux Allemands. »

« Chacun voulut voir ce diadème si fragile, et, l'examinant attentivement, on remarqua qu'il avait sept épis. Le crétin qui accompagnait cette femme, et qui passait pour être son génie tutélaire, fit alors un signe d'approbation.

« On congédia la sorcière des Alpes; elle fut récompensée de manière à ne pas éveiller ses soupçons.

« Lors de son second voyage en Italie, Mme Bonaparte s'informa si on la voyait encore à Milan. Elle n'y venait plus. Elle adopta un crétin, payant par cette bonne œuvre la singularité d'une prédiction vraiment extraordinaire. Plusieurs témoins peuvent attester ce fait. L'impératrice l'a raconté nombre de fois dans son intimité. Elle disait :

« — Cependant trois personnes m'ont prédit que je règnerais; mais elles ne m'ont pas dit si ma couronne serait transmise à mes descendants. Probablement ma royauté ne sera pas de ce monde. »

Par parenthèse, la seconde personne qui avait prédit à Joséphine qu'elle régnerait était Mlle Lenormand elle-même. Les détenues de Pélagie, en 1794, entendirent raconter un jour qu'une intrépide jeune prophétesse venait d'annoncer à Robespierre, Saint-Just et à un nommé Lafosse qu'ils seraient jugés et condamnés dans l'année, mais pour faits différents (Lafosse le fut pour avoir fabriqué de faux assignats.) Les voilà curieuses d'interroger l'oracle. La jeune prophétesse était à la Petite Force où Robespierre l'avait fait immédiatement enfermer en reconnaissance de sa prédiction. Mais on parvint à la consulter par lettre, en lui envoyant les documents nécessaires, « qui sont — dit Mlle Lenormand, à qui je passe de nouveau la plume, — le mois et le quantième de naissance, l'âge; est-on né le jour ou la nuit; les premières lettres alphabétiques du nom de croyance; celle de la ville natale, la couleur préférée, l'animal de choix, celui que l'on hait, la fleur qu'on distingue.

« L'oracle répondit à chacune des consultantes suivant leur horoscope, extrait du livre des destins. A Mme de Beauharnais, qu'elle survivrait à son époux (lui, devant périr de mort violente); un second hymen lui était annoncé avec un homme de guerre; cet homme devait devenir le régulateur du monde; elle, appelée aux plus hautes dignités, régnant avec lui sur plusieurs pays... On avait ajouté en post-scriptum : ce second époux pourra devenir infidèle envers vous; s'il en est ainsi, dans quatre lustres, toute illusion de bonheur est à jamais perdue.

« Quelques jours après sa sortie de prison, Mme de Beauharnais se trouva chez Mme de... On parla de destinées fâcheuses. « — La mienne promet beaucoup, dit l'ex-prisonnière, et pourtant jusqu'à ce jour je n'ai connu que des chagrins... Voilà mon horoscope : il me confirme la justesse des prédictions qui me furent faites dans mon enfance.

« L'une des personnes présente à cette conversation s'écria : « — Allons sur-le-champ consulter la célèbre sybille du faubourg Saint-Germain, sa plume a tracé cet écrit. » Cependant la protégée d'Apollon refusa longtemps d'admettre ces dames dans son sanctuaire. Hélas ! tout semblait suspect dans ce temps déplorable. Aussi la protégée du Destin crut devoir leur dire :

> Ne parlez plus d'amis, de devoirs, de liens;
> Plus d'amis, de parents ni de concitoyens.
> Le fils épouvanté craint l'abord de son père ;
> Le frère se détourne à l'aspect de son frère.
>
> (Delille.)

« Mlle Le Normand finit par recevoir gracieusement ces adeptes! Et le besoin de s'entretenir fréquemment avec elle devint une nécessité première pour Mme de Beauharnais. »

(Ce style suranné et fané, plein d'emphase et de pléonasmes, n'est-il pas savoureux en ce triste temps où tout le monde écrit bien?)

Quant à la sorcière des Alpes et aux crétins, ces disgraciés mystérieux (la science est encore impuissante à découvrir la cause du crétinisme) étaient certainement jadis entourés d'un superstitieux respect. On les regardait comme favorisés et inspirés du ciel, sans doute à cause de ce beau nom d'*innocent*, que le peuple donne aux idiots et aux fous, et qui suppose une âme sans macule. Dans le Valais, on tirait des mots prophétiques de leurs gloussements confus, et on gardait comme reliques leurs béquilles et leurs hardes. Quand Fodéré voulut, à la fin du siècle dernier, faire une autopsie de crétin, il faillit être massacré. On voit en scène ce sentiment dans le *Médecin de campagne*, de Balzac.

Les cagots des Pyrénées et les cacous (*cacosi*) de Bretagne étaient, au contraire, considérés comme sorciers et l'objet d'une animadversion générale. Mais ce n'étaient pas des crétins. Les cagots étaient des Goths, courbés sous leur antique renom d'hérésie, si l'on veut que le mot vienne du béarnais *caas goths*, chiens de Goths. C'étaient peut-être même des Juifs, désignés sous le nom de *capi* dans les capitulaires de Charles le Chauve; quant aux cacous, les arrêts du Parlement de Bretagne les qualifient positivement de Juifs convertis, et leur interdisent tout commerce autre que celui du fil.

George Malet.

Nos lecteurs trouveront, dorénavant, sous la rubrique : « A. Tilly », des notes, signées Simplex, *qui, nous en sommes convaincu, les intéresseront vivement.*

Sous le pseudonyme de Simplex *se voile momentanément un écrivain très versé dans les questions de mystique et dont le caractère, qui nous est connu de longue date, est un sûr garant dimpartialité.*

A TILLY

LES VISIONS DE MARIE MARTEL

Coup d'œil rétrospectif. — Dernière vision de la « Vierge. » — Regrets et consolations. — Tableau de la Sainte Famille.

Les lecteurs de l'*Echo* savent déjà que la longue série des apparitions de « la Vierge immaculée, reine du Très-Saint Rosaire », contemplée tant de fois par Marie Martel, au champ Lepetit, sur le plateau de Tilly-sur-Seulles, a été définitivement close pour cette voyante, dans la soirée du mardi 25 avril dernier.

Ces apparitions — notons-le en passant — avaient débuté jour pour jour trois années auparavant, en 1896. Marie Martel avait alors vingt-quatre ans.

Cette fille, originaire de Christot, commune voisine de Tilly, avait toujours témoigné dès son enfance une tendre dévotion à la Très-Sainte Vierge, en l'honneur de laquelle, depuis l'âge de trois ans, elle récitait chaque jour une prière, en bouts rimés, que lui avait fait apprendre sa bonne mère, parente du R. P. Picot, supérieur des missionnaires diocésains de Notre-Dame de la Délivrance, de pieuse et regrettée mémoire.

En outre, elle entretenait soigneusement toute l'année, dans sa chambrette, en l'honneur de la Très-Sainte Vierge, un petit reposoir qu'elle ornait de fausses fleurs quand les fleurs naturelles venaient à manquer.

Quoi d'étonnant qu'elle se fût sentie attirée à Tilly, après tant d'autres, malgré la distance de 6 à 7 kilomètres qui l'en séparait alors, au moment où les faits prodigieux vus et constatés par des centaines de témoins battaient pour ainsi dire leur plein et attiraient de toutes parts une foule de curieux de tout acabit!

D'un caractère naïf et enjoué, voire même quelque peu espiègle et enfantin, malgré certain air parfois défiant et mutin, mais sans consistance sérieuse, Marie allait être bientôt en butte aux accusations les plus malveillantes et les plus hostiles de la part d'adversaires superficiels et d'observateurs trop prompts à la juger sur de simples apparences — souvent plus ou moins trompeuses, nous avons été de ce nombre — ou d'après une première impression peu réfléchie. On ne tenait pas compte, bien à tort, de sa nature gaie et expansive, dont il ne faut pourtant pas lui faire un crime, sous peine d'erreur ou du moins de jugement téméraire.

Un trait qui montre bien qu'elle ne méritait pas une pareille mésestime, et que nous tenons de bonne source: c'est le propre aveu de son vieux curé, lequel reconnaissait volontiers, que, l'année précédente, seule entre tous ses paroissiens de Christot, Marie Martel, avait songé à lui offrir un bouquet le jour de sa fête, la Saint-Pierre, croyons-nous. Or, il n'est plus d'usage, de nos jours surtout, de concilier cette attention délicate envers un membre du clergé avec une conduite privée laissant fort à désirer, comme on a voulu le faire croire par la suite, au grand détriment du bon renom de la nouvelle voyante, laquelle avait déjà d'ailleurs un double désavantage dans l'opinion du grand nombre : celui de n'arriver qu'après la favorite de l'endroit, Louise Polinière, et celui de n'être que la « couturière de Christot » auprès de « la Bernadette de Tilly »! Jalousie de clocher, pensez donc...

Quoi qu'il en soit, tout d'abord et durant plusieurs mois, soit tandis qu'elle demeurait encore à Christot, soit depuis le jour où Mme Henry, de Tilly, la recueillit bénévolement chez elle pour lui éviter des voyages fréquents et trop pénibles au lieu des Apparitions, Marie Martel contemplait sa Vision aux environs du fameux Ormeau, mais de côté, sur la droite des spectateurs placés en face de cet arbre.

C'était alors dans une trouée — qui se trouvait par hasard entre cet arbre et le prolongement sud-ouest, vers la vallée de la Seulles — de la haie qui sépare le vaste champ de la voie par où l'on accédait en cet endroit d'un lieu de pâture assez spacieux lui aussi.

Mais, à partir du mercredi 26 mai 1897, ce fut dans ce bel et splendide herbage, à cent mètres environ en arrière de l'Ormeau, dès lors desséché, dans la direction de Fontenay-le-Pesnel, à l'Est, que Marie Martel se rendit désormais, conformément à l'ordre qu'elle avait reçu la veille de la bouche même de sa Vision.

C'est là que doit se trouver plus tard le sanctuaire de la future basilique du Rosaire, plusieurs fois entrevue par la voyante durant ses extases;

C'est là que Marie a eu incontestablement ses plus remarquables communications et ses plus intéressants rapports — visions, colloques, auditions — avec divers personnages de l'au-delà, notamment « la Très-Sainte Vierge, les anges, sainte Anne, saint Joseph, la vénérable Jeanne d'Arc et la vénérée fondatrice-prieure des Norbertines de Seine-et-Oise, de sainte mémoire. »

C'est là qu'elle a récité tant de rosaires, avec une ferveur sans pareille et une onction si pénétrante, qu'elle a redit si dévotement tant de prières et d'invocations pieuses, toujours rigoureusement canoniques, tracé sur elle-même tant de signes de croix avec

une lenteur si instructive et un respect si édifiant quoi qu'on dise et quoi qu'il advienne.

C'est là encore qu'elle a appris la manière de réciter le rosaire d'une façon fructueuse, par des indications préalables, topiques et précises, courtes et faciles à retenir ainsi qu'à méditer, sur lesquelles nous nous proposons de revenir ultérieurement.

Arrivons, de suite, à la soirée du 25 avril, où la voyante a eu la joie, mais aussi la douleur intense de contempler pour la dernière fois « la Vierge bénie », qui lui avait prodigué tant de grâces et procuré tant de bonheur par sa présence depuis trois ans, malgré les rudes pénitences qu'elle devait cependant, à bien des reprises, accepter de sa part et subir avec résignation dans l'intervalle de ses extases.

Très souffrante depuis plusieurs jours, au point d'inspirer des inquiétudes à son entourage, Marie est transportée en voiture jusqu'à la petite chapelle provisoire. De là, elle a toutes les peines du monde à parvenir au lieu habituel de ses visions. Son visage est rouge et comme tuméfié par la souffrance; tous ses traits reflètent visiblement les douleurs corporelles qu'elle ressent, comme aussi sans doute la tristesse qu'elle éprouve déjà intérieurement en songeant que « sa bonne Mère » va se montrer à elle pour la dernière fois.

« Extase très belle, plus belle que jamais. » Cette remarque sommaire, faite par un témoin, publiée en dernière colonne du dernier numéro, est seule capable de rendre l'impression de cette extase, exactement et en peu de mots.

Chose curieuse pour les nouveaux spectateurs, — car les anciens en avaient été témoins de vieille date — les souffrances de Marie Martel ont disparu promptement sous le charme de sa vision, au-devant de laquelle elle s'est bientôt avancée de trois pas, toute joyeuse et allègre. Mais un spectacle nouveau pour tous, c'est ce qui est arrivé au terme des quarante-huit à cinquante minutes d'extase.

Ordinairement, ou plutôt toujours, lorsque « la Vierge » remontait aux cieux, la tête de la voyante qui la suivait des yeux, s'élevait graduellement jusqu'à disparition complète de la « Céleste Vision »; après quoi, naturellement, sans secousse, elle reprenait aussitôt la position habituelle.

Cette fois, contrairement à l'usage, lorsque l'Apparition s'est dérobée à ses regards, la tête de Marie Martel est retombée de côté, assez fortement inclinée; puis, dans cette position, la voyante a récité, comme à l'ordinaire, avant de se lever et de se retirer, une dizaine de chapelet pendant laquelle les larmes ont coulé de ses yeux : elle éprouvait tant de peine à la pensée que c'était la dernière fois qu'elle venait de contempler « la Sainte Vierge » en ces lieux!

Un doux espoir toutefois la console et tempère quelque peu ses regrets : c'est que, si elle ne doit plus voir désormais celle qui l'avait rendue tant de fois heureuse, elle pourra du moins l'entendre encore dans quelques circonstances privilégiées, notamment deux ou trois fois, croyons-nous, dans le cours du mois présent.

Ensuite, elle doit revoir aussi encore une fois Jeanne d'Arc — Jeanne d'Arc béatifiée — sans savoir, il est vrai, à quelle époque précise. Il y aura un an le 31 mai qu'elle l'avait aperçue pour l'avant-dernière fois, avec deux anges tenant au-dessus de la Vénérable une belle couronne, qui sera alors déposée sur sa tête.

En attendant, il paraît que « la Très Sainte Vierge » a promis à sa voyante, si l'on prie bien — car il faut prier et prier beaucoup — de manifester sa puissance durant ce mois à Tilly, ou du moins à propos et en faveur de Tilly.

Il est clair que si l'événement se réalise, comme d'autres assez nombreux se sont réalisés çà et là depuis quelque temps, à l'insu des journaux ou autres revues périodiques, on ne tardera plus guère à être fixé sur la valeur et le bien fondé des visions de Marie Martel; lesquelles ont été et sont encore si diversement appréciées, quoique avant toute enquête canonique de l'autorité diocésaine, seule compétente en la matière pour rendre un jugement sage et sûr.

Parlons maintenant du « Tableau de la Sainte-Famille » entrevu par notre voyante au cours de cette dernière vision, à gauche de « la Vierge » elle-même, qui n'a disparu qu'après lui.

Ce tableau évoque, dans son ensemble comme dans ses détails, l'idée d'une forme byzantine comme la basilique, du reste.

Voici sa composition :

Au milieu, l'Enfant Jésus, paraissant âgé de quatre à cinq ans, debout, les bras levés vers le ciel, les mains comme les « orantes » des catacombes, la paume tournée légèrement vers l'assistance, l'attitude suppliante.

A sa gauche (et non à sa droite, comme il a été dit par confusion avec la droite de la voyante), la Très-Sainte Vierge, sa mère, assise, appuyant la main droite sur le coude gauche du divin Enfant. Elle s'unit à la prière de son fils et tourne vers Lui ses regards.

A droite, saint Joseph, à genoux, tourné vers Jésus et s'unissant à sa prière. Il a les mains appuyées sur son bâton.

L'Enfant divin a les pieds nus; sa petite robe

blanche, ceinte d'une cordelière, descend à la cheville des pieds.

La Très-Sainte Vierge est revêtue d'une robe blanche, qui lui recouvre à moitié les pieds; son voile est blanc également, et son manteau, bleu; quant à sa ceinture, elle paraît plus unie et plus mince que celle de l'Enfant Jésus.

Saint Joseph est vêtu, lui aussi, d'une robe blanche, mais son manteau est brun plutôt clair que foncé; il porte des sandales.

Un cercle lumineux, ou auréole, brille au-dessus de la tête de la Sainte Vierge, et un autre, sur celle de saint Joseph. Quant à l'Enfant Jésus, des rayons éclatants descendent sur Lui d'en haut et l'éclairent tout entier.

Les trois augustes personnages sont de grandeur naturelle.

Ce tableau, d'une conception fort remarquable assurément, et bien au-dessus de la portée d'intelligence de la voyante, était soutenu par deux anges vivants, qui en tenaient chacun les coins inférieurs, et qui l'ont transporté peu à peu du côté droit de la future basilique, vers l'endroit où l'on devra bâtir une communauté de prêtres auxiliaires du clergé séculier, endroit désigné antérieurement à M. Guérard, dont les visions, qui étaient assez en harmonie avec celles de Marie Martel, ont pris fin il y a plus d'un an déjà.

Enfin, une banderole, sur laquelle on lisait un appel à la protection de la Sainte-Famille, ne tenait pas au tableau; ses deux bouts se perdaient dans le nuage et semblaient être tenus aussi par les anges.

Seconde note rectificative : L'Enfant Jésus ne bénissait pas, comme il a été dit par erreur. Mais, dans son extérieur comme au plus intime de son être, il semblait dire à Dieu, son Père : « Seigneur, les victimes et les offrandes usitées jusqu'à ce jour ne vous sont plus à cœur; eh bien, me voici, tout prêt à accomplir moi-même votre sainte volonté. »

De plus, la pose de la Très-Sainte Vierge, dont le visage paraissait tourné partie vers le Ciel et partie vers l'Enfant-Dieu, ses yeux maternels si doux et si résignés, toute son attitude enfin font invinciblement songer au titre de Co-Rédemptrice des hommes comme pouvant convenir merveilleusement et l'on ne peut mieux à ce portrait ravissant de la Mère du Sauveur.

Tel a été le sentiment exprimé par l'un des vénérables professeurs du Séminaire des Missions Etrangères, de Paris, lors de la description, faite devant lui par la voyante, de ce tableau superbe, vraiment digne d'inspirer le pinceau de nos meilleurs artistes et de leur faire produire un chef-d'œuvre.

Cette idée est juste, en effet, et nous sommes bien aises, pour notre part, de nous en faire l'écho.

Plaise à Dieu toutefois que l'Eglise l'approuve et donne ainsi à nos vœux sa sanction suprême!

(*A suivre.*) SIMPLEX.

P.-S. — Si quelques-uns de nos lecteurs avaient l'idée de tracer des croquis sur ces données, et de nous les adresser avant le 25 mai, nous les publierions dans notre prochain numéro.

N. D. L. D.

Les réponses de « Sainte-Thérèse »

J'étais bien décidé à ne pas continuer la publication des réponses de « sainte Thérèse », dont, pour ma part, j'ai grand'peine à reconnaître l'identité. Mais il faut croire que mes scrupules étaient exagérés et que mon scepticisme n'était pas de mise. J'ai reçu, en effet, une nouvelle série de questions à poser à Mme M..., plus longue que la précédente. Trois cents lettres, au moins, sont là étalées sur mon bureau.

Je cède à tant de curiosité.

Voici encore quelques réponses.

C. de Ch. de Tr. — Sainte Thérèse pourrait-elle dire si nous hériterons ou non? — Une somme volée sera-t-elle retrouvée? — L'âme d'un parent C. de C. a-t-elle trouvé miséricorde?

Réponse :

Bien que d'autres aspirent à l'héritage dont parle la personne qui communique, Sainte Thérèse voit cet héritage lui revenir.

Il faut prier longtemps pour le repos des âmes. La miséricorde de Dieu est grande, mais Il demande une longue expiation avant de nous recevoir au Ciel.

Mme H. S. (avenue Montaigne). — Demande à sainte Thérèse ce qu'elle doit faire de son fils âgé de dix-sept ans.

Réponse :

Sainte Thérèse voit un jeune homme, qui n'est pas très instruit, mais qui aura du travail et même une petite situation, vu la recommandation d'une personne qu'il ne connaît pas encore.

Mme L. M. — Sainte Thérèse voudrait-elle dire si la Lorraine sera rendue à la France. — Si oui, dans combien de temps?

Réponse :

Sainte Thérèse, si unie à la France, voit la Lorraine appartenir à l'Allemagne encore pendant vingt ans.

Le descendant d'une dynastie arrivera alors au pouvoir en France et, par un traité, la Lorraine sera rendue à son ancienne patrie.

M. D. — Ai-je un espoir de guérison ? — Quel esprit vient, lorsque je suis couché, s'annonce par des craquements et peut me toucher le corps par des passes magnétiques. — Faut-il faire les recherches demandées?

Réponse :

Sainte Thérèse ne peut répondre à la personne qui communique.

Ne croyant pas à ton union avec un esprit supérieur, elle a voulu l'éprouver en te faisant des questions qui ne l'intéressent pas.

Confiante en Marie. — Demande à sainte Thérèse si son frère se fera une situation ? — La grâce demandée pour un mariage sera-t-elle obtenue?

Réponse :

Sainte Thérèse voit une personne qui a une profonde affection à laquelle on répond et, malgré une chose qui pourrait être un obstacle, le mariage désiré aura lieu.

Sainte Thérèse voit aussi que le frère de cette personne (si confiante en la Sainte Vierge) aura une situation, dans un temps peu éloigné.

Mme H. M. — Demande à sainte Thérèse, au nom de sa dévotion pour saint Joseph, si ce grand saint voudra lui obtenir une grâce. — Quelle est la nature de cette grâce?

Réponse :

Sainte Thérèse ayant toujours eu la plus grande confiance en saint Joseph voudrait animer encore le zèle des âmes pour ce grand saint.

La personne qui lui demande une grâce pour son fils, doit continuer à prier avec ferveur, elle finira par être exaucée ; mais, avant, elle aura encore des jours de tristesse.

Comtesse de B. — Demande à sainte Thérèse quelle conduite elle doit tenir envers plusieurs membres de sa famille. — Dieu est-il content de sa conduite ?

Réponse :

Sainte Thérèse voit une personne pieuse, qui a des peines d'âme. Elle vit en union avec Dieu, par la grande volonté qu'elle a de l'aimer et de le servir. Mais il faudrait à cette âme une direction spirituelle qui lui fasse mieux comprendre la miséricorde divine.

Cette personne a des inquiétudes au sujet de sa famille, elle n'a pas à s'en attrister, cela lui vient d'un scrupule.

Mme M. B. — Prie sainte Thérèse de lui dire si elle peut changer sa situation avant peu. Si sa santé chancelante se rétablira.

Réponse :

La personne qui communique changera de situation.

Sainte Thérèse ne voit pas une guérison complète, mais il y aura amélioration dans sa santé.

Mme A. — Demande si c'est la volonté de Dieu qu'elle passe le reste de sa vie dans une maison religieuse. — Que faut-il penser d'une petite croix?

Réponse :

Sainte Thérèse priera en union avec la personne qui communique pour qu'elle s'inspire de plus en plus du privilège de la vocation religieuse.

Continuer de porter avec la même confiance le reliquaire, sans croire cependant au bonheur de posséder de la vraie croix.

Mme J. P. — A sollicité la grâce d'une guérison miraculeuse et voudrait savoir si cette grâce sera exaucée?

Réponse :

Sainte Thérèse priera en union avec la personne qui communique, vu ses grandes croyances et son amour pour Dieu.

Cette personne ne doit pas espérer la guérison de son mari, mais elle obtiendra une plus grande grâce, ce sera sa conversion.

Continuer de prier avec la plus grande confiance la Très-Sainte Vierge.

Mme L. V. — S'informe près de sainte Thérèse au sujet d'une grossesse supposée. — Quel sera le sexe de l'enfant ? — Un jeune homme de vingt-neuf ans a-t-il espoir de guérison ?

Réponse :

La jeune femme pour laquelle on communique sera mère.

Sainte Thérèse voit une enfant du sexe féminin.

Le jeune homme est atteint d'une maladie dont on ne guérit pas.

Les personnes qui, dorénavant, voudraient consulter Mme Thérèse M..., peuvent, par mon intermédiaire, lui adresser leurs questions. Elle leur répondra directement, si elle le juge convenable.

G. M.

Souvenirs d'une Voyante

(*Suite.*)

PHOSPHORESCENCES

Fragments.

Incidemment j'ai parlé du phénomène purement physique des phosphorescences qui ajoutèrent, sans doute, à l'auréole d'extraordinaire dont je fus un moment enveloppée.

Dès mon enfance, mes cheveux naturellement ondés et d'une teinte que le langage moderne qualifierait de flavescente, criaient sous la dent du peigne et répandaient une imprécise odeur de soufre.

— Tu sens le feu, disait ma mère.

A la nubilité, cette odeur s'accentua. Mes cheveux foncèrent soudainement et, dès qu'un orage menaçait, je ressentais, en tout le cuir chevelu, d'insupportables élancements et de petits chocs retrouvés, depuis, dans les bains électriques que l'on m'a donnés.

Certain soir d'été qu'un orage effrayant, chose rare aux rives de l'Océan, venait d'éclater sur La Rochelle, nous étions, par hasard, sans lumière, n'osant bouger du salon que traversaient les lueurs non interrompues des éclairs. Ma sœur, affolée de peur, s'entourait de couvertures de soie, — ayant appris que la soie est mauvais conducteur de l'électricité, — et, pour ce même motif, s'abritait sous un grand parapluie de taffetas que nous nommions *le toit de famille*, quand, tout à coup, sa jolie tête blonde s'avança.

— Quelle sottise fais tu pour m'effrayer davantage? questionna Edith courroucée.

— Moi, protestai-je; mais je ne bouge pas.

Je venais de faire ma première communion, je songeais sérieusement à entrer en religion; mon innocence était complète.

— Tu as mis des allumettes dans tes cheveux, reprit ma sœur. Tu flambes, petite sotte.

Je me plaçai devant une glace et vis, en effet, une sorte de vapeur phosphorescente faisant buée sur ma tête.

J'y plongeai mes mains et les en retirai humides et lumineuses.

Pendant un certain temps, ces lueurs, rares d'abord, se localisèrent dans mes cheveux; mais, par la suite, elles émanèrent de tout mon corps.

Au point où elles allaient se produire je ressentais un choc, l'essor d'une étincelle et la sensation vive d'une piqûre. Les phosphorescences ne partant que d'un point, ceci est à observer, se répandaient lentement, — telle une tache d'huile, — empruntant toujours l'odeur définie du parfum dont je m'étais servie pour ma toilette.

Cette particularité ne pouvait m'échapper. Aussi, pour me convaincre de son exactitude, m'amusai-je à passer, de l'eau de Cologne à l'essence de violette, de l'héliotrope, au lilas blanc... J'ai constaté ce fait resté inexpliqué, c'est que l'essence de rose a toujours produit les lueurs les plus intenses.

Les phosphorescences prirent des proportions inouïes lorsque je deviens médium et elles acquirent leur *summum* dès que Lief se fut manifesté.

Les personnes qui ont assisté à ces phénomènes, — et il en reste encore quelques-unes, — attesteront que la table, sur laquelle je posais mes mains, était aussitôt ruisselante du liquide lumineux dont les vapeurs s'épandaient sur tous, éclairant même la pièce et guérissant ceux qui s'en imprégnaient.

Le poète Adrien Dézamy vit ainsi disparaître un accès de goutte qui l'incommodait fort et ma mère, atteinte d'un rhumatisme articulaire, en fut également débarrassée.

Je ne puis affirmer l'efficacité des phosphorescences que sur les douleurs, et je suis forcée d'admettre l'opinion des savants, concluant à une déperdition des phosphates de chaux qui allaient régénérer autrui, fatalement aux dépens du médium.

Un enthousiasme extrême s'empara de ceux qui, avec moi, crurent à ma mission, et ce devait, en effet, être chose frappante que cette femme endormie, se dressant blanche et lumineuse, pour parler le langage profond d'une science ignorée, d'un dejà vu et d'un aperçu ascendants dont sa jeunesse et sa nature rieuse étaient bien incapables.

J. Camille Chaigneau se fit l'interprète du Cénacle, et m'adressa la poésie suivante:

Du ciel vous nous montrez la voie;
Dans l'azur lointain où poudroie
La floraison des soleils d'or,
Vous prenez votre large essor,
Votre âme libre se déploie.
Dieu vous grise de tant de joie
Que votre corps même flamboie
De l'inépuisable trésor
Du ciel.
Pour que le sceptique aime et croie,
Pour que l'homme aveugle entrevoie
La splendeur du divin décor,
Vous parlez à travers la mort,
A l'Esprit que Dieu vous envoie
Du ciel!

Celui qui me parlait était alors entré dans la vie du cœur de J. Camille; mais les sentences de Lief avaient un sens caché qui nous a longtemps échappé et a donné lieu à bien des méprises.

A l'heure crépusculaire que j'atteins aujourd'hui, avec l'acuité de vue que l'on acquiert dans l'ombre, je pénètre l'inexpliqué de cette pensée si haute, qui nous a entraînés sur des sommets trop élevés pour nos âmes alourdies de chair.

CLAIRE VAUTIER.

Nous prévenons nos lecteurs qu'on peut s'abonner SANS FRAIS **et directement à l'*Echo du Merveilleux* dans tous les bureaux de poste.**

PIERRES ET TALISMANS

IV

LE GRENAT

Cette gemme est consacrée au mois de janvier (Verseau).

Sa plus belle variété est l'escarboucle qu'on appelle *grenat syrien*, non qu'elle vienne de la Syrie mais parce que Syrian, capitale du Pégu, dans l'Inde, en a le plus fourni.

Le grenat purifie aussi bien physiquement que moralement : ainsi il garantit de la peste et chasse aussi les mauvais esprits. Il signifie amour, loyauté, charité, franchise et tous ces sentiments portés à leur maximum d'intensité. Il préserve de l'incendie.

Plus il est transparent, plus il est d'un beau rouge, plus il a de puissance.

Aux personnes nées en janvier, il apporte joies, bonheur, réussite.

Aux personnes nées les 3, 9, 12, 18, 21, 27, 30 des mois impairs c'est-à-dire mars, mai, juillet, septembre, et novembre, il assure la réussite dans les affaires commerciales, mais il doit être porté à un doigt différent suivant le mois de naissance.

Le grenat, et surtout sa plus belle variété l'escarboucle, est classé dans les talismans puissants.

L. de Méroff,
Lithotechnicien.

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite*).

SUR LA VOYANTE

1er fascicule, p. 16,17 Elle aura un véritable calvaire à monter. Il lui faudra comparaître devant un tribunal. Elle sera mal vue et persécutée par l'entourage de l'archevêque.

— — 11 Après M. G. Mery, toute la presse de Paris, de la France, de l'étranger, parlera de sa mission.

— — 37 Quand son nom sera dans les feuilles, ses portes ne fermeront plus.

7e — — 64 On va la diffamer plus que jamais.

8e — — 188 *Quand je vais y aller* (à l'étranger).

Cette preuve sera donnée.

— — 190 *Pour elle il faut prier,*
Il lui est réservé
Comme une croix à porter,
Un coup va la frapper.

Echo 1897, — 45 *On voudra la briser*
Cela ne fera qu'activer
Ce que Dieu a demandé.
Elle sera protégée par :
Un homme haut placé
Qui a beaucoup navigué.
Son teint est bronzé,
Il n'est pas âgé.
C'est un homme du passé,
Actuellement opposé
A ce qui est réservé.

— — 91 *Quand un coup aura frappé*
Tout va se succéder.
C'est une solennité
Et c'est d'elle approché.
Sa blessure sera fermée
Sans qu'on ait à la panser.

— — 105 *Celui qui va frapper,*
Il a sur mer été.
Cet homme au nez courbé
N'est pas âgé.
Il a agioté.
Ses traits vont être imprimés.
Il est l'âme d'un complot,
Il y a des mois entiers
Qu'il est d'elle occupée.
Lorsque j'aurai nommé
Ce qu'il y a dans le passé,
Il va se rapprocher,
Mais non pas se montrer.
Quelqu'un sera envoyé.
A ce moment, dit l'ange,
Une complainte sera chantée
Quand le coup aura porté.
Un crime est approché
Qui, sur elle se passer.
Il va identifier.

(*A suivre.*)

LES CHIENS ET LES VERRES

Un de nos amis, grand chasseur devant l'Eternel, nous adresse l'article suivant, qui donne une explication ingénieuse d'un fait bien souvent constaté :

Plusieurs naturalistes et quelques *amis des bêtes* se sont demandés, non sans raison, d'où pouvait venir l'effroi, la répulsion instinctive des chiens en face d'un verre plein ou vide. Cette question a été également posée par d'autres observateurs et par quelques adeptes des sciences occultes, au sens général du mot : il y a là, en effet, un problème assez curieux. Le *Temps*, dans des études de science naturelle, s'en est fait l'écho.

Pourquoi donc un chien de garde, un chien de chasse, quels que soient sa race, son âge, ses habitudes, son intelligence, fuit-il à la seule présentation d'un verre?

C'est un fait indéniable; chacun a pu en faire l'expérience. Le verre est sur la table, le chien le voit, ne s'en inquiète guère, et s'approche de vous. Ce *cher ami* vous importune, vous lui présentez le verre, vide ou plein, il s'éloigne, avec une mine honteuse, parfois même craintive. Que voit-il? que croit-il voir? Quelle impression sensible à l'excès lui cause donc cet objet?

Telle est bien la question. Il n'y a pas d'exceptions, au dire de tout chasseur, et il est facile de s'en convaincre. Plusieurs fois répétée, cette expérience réussit toujours.

Souvent, à la deuxième fois, l'animal se couche à l'écart et ne renouvelle plus, d'un assez long temps, ses importunités. Lorsque le verre est rempli d'eau ou de vin, on peut dire que la crainte du liquide, lancé à son nez, lui donne cette réserve prudente et détermine sa retraite, mais le verre *vide* produit le même effet. De plus, ce qui détruit cette explication c'est que les chiens les plus amateurs de l'eau, des bains, en général, ont sembable habitude; s'ils s'agissait des chats, cette raison suffirait, elle est non satisfaisante à l'égard des chiens. Des *chenots*, de tout jeunes *toutous* fuient le verre, et cette répugnance est un moyen commode de se débarrasser de leurs obsédantes caresses.

Il semble que le chien *voit* quelque chose dans le verre : son éclat l'inquiète; à travers ses parois il *perçoit* des figures. Le verre lui apporte certaines images inquiétantes. On ne peut trouver autrement le motif de ses façons d'agir dans cette circonstance. Il faut laisser de côté tous les faits d'expérience personnelle de l'animal qui aurait pu être *arrosé* par un maître importuné. Placé en face d'un chien qui n'a pas subi ce traitement, la même attitude étant fournie par celui-ci, il faut bien affirmer ou, tout au moins, l'on peut affirmer qu'il y a vision, et *vision* suivie de répulsion.

Le chien est un être assez imaginatif : il rêve souvent. Le soir d'une longue journée de chasse, il a mangé à peine, le voici roulé près du feu, il dort, il ronfle même, tout à coup la bonne bête frémit, elle sursaute, elle aboit; notre ami *voit* le lièvre ou fait rencontre d'un mauvais camarade, il y a bataille, il grogne, il se bat, ou, dans le premier cas, poursuit en donnant de la voix le levraut qui détale, il rêve! Ceci arrive surtout aux chiens d'arrêt, braques ou épagneuls; on voit plus rarement les chiens courants, surtout les chiens de meute poursuivre en rêve leurs ardentes et courageuses *menées*. Le chien indique ainsi sa sensibilité subjective, En quoi un verre vient-il objectivement la réveiller? Que voit-il donc? Peu importe l'utilisation des mots philosophiques, la question se pose ainsi et elle ne peut se résoudre que par l'hypothèse d'une apparition brusque, d'un objet *désagréable* au moins, réfléte ou *créé* par le verre, dans le verre ou à côté et *par* le verre. Pour arriver à quelque résultat, si possible, il faut serrer les données de ce petit fait.

Ne doit-on pas rappeler ici que certains êtres, organisés d'une façon étrange, affirment *voir* dans un verre l'exacte reproduction d'événements écoulés ou actuels. Il y aurait là une sorte de démonstration expérimentale de la vérité de telles affirmations.

Quelles sont donc les propriétés magnétiques du verre? En quoi la fixation du regard sur ces facettes plus ou moins brillantes vient-elle émouvoir le pouvoir imaginatif des êtres ?

Ces rapprochements et ces études aideront à la découverte de la cause exacte par cette sorte d'examen détaillé des effets; le chien *voit* quelque chose plutôt qu'il n'est atteint par une cause physique active l'éloignant de cet objet matériel : il faudrait pour cela une modification rapide du verre, sous l'action de la chaleur par exemple, afin d'obtenir une sorte d'effluves magnétiques ou électriques repoussant *réellement* le chien, ce qui n'est pas dans l'hypothèse. L'animal *voit* donc un motif raisonné d'éloignement.

O'BONN.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

66. — *Qui pourrait nous donner des détails précis et constatés* de visu *sur les apparitions de Varize, par Condé, près Boulay (Lorraine annexée), où seize petites filles auraient vu, plusieurs jours de suite, et en même temps, « l'Enfant Jésus ».*

M. L.

RÉPONSES

61. — *J'ai entendu dire que la messe noire fonctionne à Paris et qu'on peut y assister sous certaines conditions. Un lecteur obligeant pourrait-il me dire : 1°. Où la messe noire fonctionne, et à quels moments? 2° Quelles sont les conditions à remplir pour y assister? 3° Qu'est-ce qu'il s'y passe?*

On lit dans l'*Echo du Public :*

« Non seulement la messe noire fonctionne encore à Paris, mais depuis cinq ans que je fréquente le temple où se pratique ce culte, je n'ai jamais vu d'arrêt dans la célébration de cette cérémonie.

« Vous connaissez sans doute aussi bien que moi les différentes particularités de ces offices, et je ne vous parlerai pas des enfants de chœur en robe rouge et en bonnet à cornes, de l'autel vivant entouré de feuilles de jusquiame. Je veux seulement vous dire les formalités nécessaires pour l'ouverture des portes de cet asile.

« Ces formalités étaient, il y a quelques années encore, très sérieuses, et n'étaient admis à la célébration d'une messe noire que les fidèles possédant le mot de passe. Mais depuis ce temps, ces secrets ont été dévoilés par beaucoup et sont devenus de simples formalités d'apparat. Toute personne, soit présentée, soit seule, peut assister à une messe de ce genre, mais il est bon cependant de connaître les usages du temple lorsque l'on est seul.

« Le temple est situé rue du Canada, n° 72, quartier de la Chapelle.

« Cet édifice a l'aspect d'une maison assez misérable. Vous entrez d'abord dans un couloir sombre, long de dix mètres environ; au fond de ce couloir est une porte et un judas : vous frappez trois coups, les deux derniers très vite, le judas s'ouvre, alors vous donnez la feuille de jusquiame que vous devez avoir dans la main, en prononçant le mot de passe : « Satan ». La porte s'ouvre et vous entrez dans le temple garni de divans et dont l'autel occupe le centre. Une prêtresse accueille le fidèle et le conduit à la place qu'il doit occuper. La cérémonie a lieu à minuit. Le temple n'est pas ouvert le jour, et aucun renseignement n'est donné dans la journée à l'adresse indiquée.

« (*Pêle-Mêle* du 5 mars 1899.) P. E. W. (Reims.) »

---

63. — *La prophétie d'Orval a-t-elle été imprimée avant 1839?* »

La revue *Les précis historiques* de Bruxelles, de 1870, renferme une étude sur cette prophétie, montre les contradictions historiques qu'elle suppose, et affirme qu'elle a paru pour la première fois dans le *Journal des villes et campagnes* du 20 juin 1839.

La même revue donne un document montrant nettement que cette prophétie n'a aucune authenticité. Ce document est reproduit dans le livre du P. Pouplard : *Un mot sur les visions* (Paris, Téqui). C'est une lettre du 6 février 1849, adressée aux évêques par Mgr Rossat, évêque de Verdun. Il raconte l'enquête à laquelle il s'est livré. L'auteur de la soi-disant prophétie était un prêtre de son diocèse, qui avait voulu simplement faire une plaisanterie et mystifier ses amis. « Il n'avait vu, dans cette supercherie, qu'un amusement sans portée; mais, le temps s'étant chargé de vérifier quelques-unes de ses prévisions, la vanité d'un côté, de l'autre la fausse honte, l'avaient fait persévérer dans une voie dont il était enfin heureux de sortir. »

X.

---

65. — *Je serais reconnaissant à qui me donnerait des nouvelles de l'extatique stigmatisée de Blain, Marie-Julie Jahenny?*

Marie-Julie Jahenny vit encore : consultez M. le Dr Imbert-Gourbeyre, 9, rue de l'Hôtel-de-Ville, à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).

TIMOTHÉE.

ÇA ET LA

La fatalité de la lettre Z. — Les journaux qui font campagne pour la revision du procès Dreyfus ont remarqué ceci :

Zola, dont le nom commence par un Z, a commencé l'Affaire;

Krantz, dont le nom finit par un Z, est appelé à finir l'Affaire;

Enfin, M. Panizzardi, dont le nom contient les deux Z, exactement au milieu, est en quelque sorte l'une des clefs de voûte de l'Affaire.

Et, d'après les mages du dreyfusisme, ces constatations seraient très symboliques.

***

Pétrarque et la télépathie. — Dans l'*Abbé de Sade*, *on trouve cité le fait suivant :*

On sait que Laure, tant chantée par Pétrarque, mourut de la peste le 6 avril 1348. Or, au moment même de son décès, elle apparut en songe au poète, et une lettre qu'il reçut le 19 mai suivant lui confirma cet avis.

Pétrarque eut, paraît-il, d'autres pressentiments du même genre. Quelqu'un de nos lecteurs pourrait-il nous les faire connaître?

***

Les voix de Notre-Dame de France. — On nous demande l'insertion de cet extrait des *Bulletins de Notre-Dame de Pellevoisin :*

Au XVe siècle, ce fut l'archange saint Michel qui parla à une bergerette pour sauver la France mutilée et agonisante. Au XIXe siècle, ce n'est plus un messager du ciel, c'est la Mère de Dieu elle-même, qui, par quatre fois, de 1846 à 1876, s'est fait entendre à des enfants, pour arrêter la France sur une pente qui la conduit à l'abîme. Voici ses paroles :

1846. — *A la Salette.*

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je serai forcée de laisser aller le bras de mon Fils : il est si lourd que je ne puis le retenir! »

1858. — *A la Grotte de Lourdes.*

« Pénitence, pénitence, pénitence! »

1871. — *A Pontmain.*

« Priez, mes enfants : Dieu vous exaucera en peu de temps... Mon fils se laisse toucher! »

1876. — *A Pellevoisin.*

« Dans l'Eglise, il n'y a pas ce calme que je desire... Qu'ils prient et qu'ils aient confiance en moi. Et la France! Que n'ai-je pas fait pour elle! Que d'avertissements! Et pourtant encore elle refuse d'entendre! Je ne peux plus retenir mon Fils... La France souffrira... Courage et confiance! »

Toutes ces voix s'unissent par un lien commun et convergent vers un même but : rappeler la France à la prière et à la pénitence.

Depuis, la France a-t-elle prié? A-t-elle fait pénitence?... Nous pouvons répondre! Et alors... N'avons-nous pas tout à craindre pour la France?

Répondons aux soins de cette toute miséricordieuse Mère et nous serons sauvés, car, son dernier mot, à Pellevoisin, a été *confiance.*

***

Une prédiction. — Les journaux de Stokholm ont raconté dernièrement une curieuse anecdote.

Le 3 septembre dernier, un vieillard de soixante-dix à quatre-vingts ans, qui demeure près de Soderasen, causait devant sa chaumière, lorsque soudain il devint silencieux et regarda fixement le ciel pendant quelques minutes; poussant ensuite un profond soupir, il s'écria : « C'est c'est horrible! » Comme on lui demandait de s'expliquer, il répondit que d'ici à une semaine de très douloureuses nouvelles seraient reçues du Sud, annonçant qu'une dame avait été poignardée. Le samedi suivant arriva la nouvelle

de l'assassinat de l'impératrice Elisabeth. Le vieillard ajouta que, « avant la fin de l'année, un des grands souverains de la terre mourrait au milieu d'une épouvantable explosion ».

Il reste à savoir si cette prédiction se réalisera aussi.

*
* *

Les exploits de Mérovak. — Voulez-vous des nouvelles de ce « médium musicien et dessinateur » qui est en même temps un fantaisiste si prodigieusement puéril. Il nous en arrive de la Rochelle.

Mérovak a fait son entrée, ces jours derniers, dans cette ville, perché en un clocher ambulant, traîné par un asnon caparaçonné. Des porteurs de torches l'escortaient. Il était précédé d'un héraut.

Un témoin raconte la scène ainsi :

Au cours de sa « déambulation nocturne », il a essayé de réveiller l'âme assoupie des vieilles tours rochelloises. Il faut l'avouer, Mérovak n'a pas été compris à la Rochelle. Il ne lui a pas été permis de monter sur la « bretêche » du vieil hôtel de ville, où il devait donner une sérénade, un « échevin » influent ayant menacé de donner sa démission, si cette profanation était tolérée. Tandis que, juché dans une barbacane de la tour de la Grosse Horloge, il évoquait l'âme de Jean Guiton aux sons magiques de son « chalumeau symbolique », les estafiers avaient toutes les peines du monde à défendre son clocher contre la foule qui voulait le jeter à la mer. Ses vitraux multicolores servaient de cible aux projectiles les plus variés et les vociférations du « monstre » couvraient les modulations de la doucine, *là-haut*, qui s'égrenaient aux quatre vents.

Aux assauts de *la hurle* — c'est ainsi que Mérovak appelle la foule déchaînée — le doux mystagogue se contente d'opposer le rempart d'une implacable sérénité.

« De la douceur ! de la douceur ! de la douceur ! » c'est toute sa défense. Il n'est même pas fâché de souffrir un peu pour l'idéal.

Mérovak a fait ensuite une conférence.

Il explique son clocher ambulant. La foule est inaccessible aux idées pures. Il faut les lui concrétiser. Ce clocher, c'est le véhicule de son idéal, c'est le symbole. Il faut l'avouer, le symbole est dans un triste état, car il a été lapidé à coups de pommes cuites par la « hurle » en démence.

Son costume est tout un poème. Il est sanglé dans la tunique des chevaliers du quinzième siècle. Elle est d'un vert tendre comme les jeunes frondaisons d'avril, le dos fenestré d'un vitrail incendié par les flamboiements d'un soleil couchant, une croix de Malte irradiant la poitrine.

Mérovak raconte ces choses d'une voix blanche, avec une candeur absolue et qui désarme. Tout à coup les mots lui manquent. Le langage parlé est impuissant à traduire son rêve. Il se jette alors sur un piano, sur lequel il déchaîne des ouragans.

L'EXTATIQUE DE KALTERN

(*Suite.*)

Le 2 février 1832, fête de la Purification de la Sainte-Vierge, fut pour toute la famille un jour de grand étonnement et de vive émotion. A peine Maria Mœrl eut reçu la sainte communion qu'elle fut élevée à une brillante extase qui dura vingt-six heures ; elle ne cessa que sur l'ordre de son confesseur, à ces mots : *par obéissance*. Dès le mois de juin de la même année, l'extase devient quotidienne. Mais le jour approchait où, plongée dans une extase continuelle, elle devait, unie à Dieu d'une manière si extraordinaire, vivre plusieurs années dans cet état, et peut-être même n'en sortir que pour passer à l'extase éternelle et parfaite des saints. L'année suivante 1883, au jour remarquable de la fête du Très-Saint-Sacrement, son confesseur, afin d'être plus libre pour la fête, lui porta la sainte communion de grand matin. Après l'avoir reçue, on la vit se relever tout d'un coup et se tenir à genoux sur son lit, absorbée dans l'extase, d'où ne put la tirer ni le bruit de la procession, de la musique, qui passa sous ses fenêtres, ni le canon qui fut tiré pour la solennité. Son confesseur la retrouva le lendemain dans la même position. C'est surtout à dater du 18 août suivant que l'extase devint habituelle, mais cependant avec une certaine gradation ; car d'abord elle en sortait de temps en temps pour quelques minutes, et enfin elle y fut plongée d'une manière permanente.

Sa position habituelle est celle dans laquelle nous l'avons trouvée, à genoux vers le bas de son lit : elle y reste les nuits et les jours, et si quelquefois elle se couche, ce n'est que pour obéir à l'ordre de son directeur, ou parce qu'elle est forcée de céder à quelque violente et subite douleur qui lui ôte les forces. Alors, sans cesser d'être en extase, sans faire aucun mouvement ni à droite ni à gauche, toujours habillée, toujours les mains jointes et fixées sur la poitrine, les yeux élevés en haut, elle se laisse doucement et avec promptitude couler sur son lit, où elle demeure immobile et toujours absorbée dans la plus sublime contemplation. Elle est tout à fait étrangère à la vie des sens, dont elle ne fait aucun usage. On la change de linges, on donne à toute sa personne les soins qu'exigent la propreté et la bonne tenue ; on la place, on la déplace, si cela est nécessaire, sans qu'elle s'aperçoive de rien. Elle ne dort jamais, et ne prend aucune nourriture, sauf de loin en loin, que, sur l'ordre de son directeur, elle mange quelques grains de raisin, ou quelque autre fruit, ou un léger morceau de pain, et boit un peu d'eau. Sa vie est toute spirituelle, toute d'extase et de contemplation. Dans l'attitude de son corps, dans l'expression même de sa figure, dirons-nous avec un témoin oculaire, on semble lire ce que saint Paul disait de lui-même : « Il a été ravi dans le « ciel, et il a ouï des paroles mystérieuses, qu'il n'est « pas permis à l'homme de révéler. » Après quelques courts instants de repos, elle se remet à genoux.

Laissons parler ici don Antonio Riccardi, prévôt d'une église du Tyrol, prêtre vénérable, plein de sens et de savoir, qui, dans une petite brochure italienne, fit, il y a quelques années, le récit de ce qu'il avait

vu et de ce qu'il avait appris sur les lieux de plus authentique. C'est à la cinquième édition, imprimée en 1840, après des corrections et des augmentations, et la seule approuvée par l'auteur, que nous avons emprunté bien des documents et ce qui suit : « Il est beau, dit-il, de la voir, les mains jointes, se lever subitement par le mouvement et l'inspiration intérieure du saint amour, avec un sourire qui semble en ce moment-là s'épanouir sur ses lèvres, avec une douce ardeur qui colore son visage, semblant dire à l'Epoux : *Me voici, je viens*. Et c'est vraiment merveilleux de voir avec quelle rapidité elle s'élance, se met à genoux, se rassied et se couche, sans désunir les mains toujours appuyées sur la poitrine, et, par conséquent, sans donner à son corps faible et malade le moindre secours pour se relever, s'agenouiller, se recoucher en conservant l'équilibre, et faire ces mouvements avec tant d'agilité et de précision. C'est en outre une chose des plus étonnantes de la voir si longtemps dans cet état, presque toujours à genoux, et quelquefois debout, immobile comme une statue, et, dans certains cas, appuyée seulement sur la pointe des pieds, effleurant à peine le sol inégal et mobile de son lit de paille.

« Lorsque j'entrai pour la voir, elle était à genoux depuis une demi-heure sur le lit. Ah! je ne vis jamais rien de plus admirable, de plus saisissant! A peine la porte me fut-elle ouverte que je m'arrêtai sur le seuil, saisi d'étonnement; et, pénétré d'une sainte émotion, je m'avançai le cœur palpitant, les yeux sur l'Extatique qui brillait en face de moi, éclatante et belle comme une statue de cire, et je poussai ces exclamations qui sortaient comme malgré moi de mon cœur et de mes lèvres : O spectacle admirable! âme bien heureuse, colombe du Seigneur! Elle était, selon sa coutume, agenouillée vers le bas du lit, couverte d'une robe blanche, ses blonds cheveux sur ses épaules, à la nazaréenne, les mains jointes, la tête et les yeux élevés vers le ciel, avec ce léger mouvement qui est l'expression des sentiments les plus tendres; sa face brillant d'une belle et vive candeur, légèrement colorée d'une teinte de rose, toute absorbée et élevée dans les visions célestes. O Dieu! me disais-je, où et comment se trouve cette âme? Si les divers peintres qui se sont présentés pour faire son portrait l'ont vue sous cet aspect étonnant, ils ne pouvaient manquer d'en être délicieusement inspirés pour peindre le plus heureux et le plus beau saint du paradis. Je tournai de tous les côtés, l'observant respectueusement, et je me sentis tellement oppressé par le tumulte des sentiments, qu'ignorant la sage défense qui en est faite, je me jetai instantanément à genoux dans un coin de la chambre, non pour rendre à l'Extatique un hommage qui ne lui est point encore dû, mais pour épancher en quelque sorte les sentiments qu'elle m'inspirait, et, m'unissant à ses prières, remercier ce Dieu si bon qui daignait opérer sous nos yeux de tels prodiges : je me dressai néanmoins aussitôt, et en un moment je la vis se rasseoir, à l'ordre secret de son confesseur, avec cette même agilité dont j'ai parlé plus haut, et que je ne cessai d'admirer. Je m'approchai alors du haut du lit avec deux autres prêtres qui avaient fait le voyage avec moi.

« Elle était toujours plongée dans l'extase, sans s'apercevoir ou ignorant tout à fait que nous fussions présents. Le confesseur, de la même manière, c'est-à-dire par un ordre secret et à notre insu, l'appela pour faire envers nous un acte de respect qui me fit réfléchir à la sainteté du sacerdoce et à mon indignité; et voilà qu'en un instant, non sans surprise, mais avec une grande consolation, nous la voyons incliner rapidement la tête vers l'un de nous, puis vers l'autre de chaque côté du lit, avec un soupir comme d'une personne qui s'éveille d'un doux sommeil; en même temps prenant notre main avec une aisance admirable, elle la baisa avec un sourire si gracieux qu'il semblait un rayon émané du ciel. A peine nous sommes-nous aperçus de cette touchante scène, que nous la voyons subitement avec les mains jointes et déjà en extase. Nous sommes frappés d'admiration, et comme en doute sur ce qui venait de se passer. Il fallut enfin sortir de cette chambre que je regardais avec une espèce de vénération; mais quelques heures après j'osai supplier qu'il me fût permis d'y retourner. La servante de Dieu était alors couchée, toujours, bien entendu, en extase; mais quelques minutes après je la vis se relever avec cette agilité que j'appellerai prodigieuse, et à genoux sur le lit, elle y demeura immobile, ayant sur le visage l'expression d'une tendre componction. »

(*A suivre*). L'Abbé Nicolas.

A TRAVERS LES REVUES

Le Journal du Magnétisme. — De M. H. Durville, une étude sur *Lumière magnétique* :

A l'état ordinaire, nous dégageons constamment des effluves obscurs; mais quand nous sommes sous l'empire d'une surexcitation anormale, notre organisme vibre avec plus d'énergie, les effluves augmentent de longueur, leur mouvement ondulatoire est plus rapide; et, dans l'obscurité, ils peuvent devenir visibles sous forme de lumière par un grand nombre de personnes. Si le nombre de vibrations devient assez considérables, la lumière peut même donner la sensation des couleurs. Ce fait a été observé par le Dr Baraduc. (*Force vitale*, p. 86.)

Ces effluves, obscurs dans les conditions normales, sont pourtant visibles en plein jour pour les somnambules et même pour quelques malades, lorsqu'on les magnétise. Ils paraissent sous la forme de rayons blanchâtres, s'échappant des yeux et surtout des mains du magnétiseur, les pénètrent, et forment bientôt autour d'eux une sorte d'atmosphère à demi-lumineuse.

Chez les magnétiseurs forts, vigoureux, et bien doués, ces rayons sont plus appréciables que chez les faibles. Il paraît même qu'avec de très rares praticiens, presque tout le monde peut les apercevoir et que la plaque en est impressionnée.

Deleuze expirimentant avec des somnambules a constaté le fait.

Les docteurs Despine, Charpignon et avec eux tous les magnétiseurs sont d'accord pour confirmer les observations de Deleuze.

Mais il n'y a pas que les somnambules et les malades magnétisés qui voient ces effluves. Presque tous les sensitifs les voient en raison directe de leur sensitivité, et d'autant mieux que l'obscurité est plus grande. Ce fait a été montré jusqu'à l'évidence par Reichembach qui a consacré, pendant trente ou quarante ans, la plus grande partie de son activité à cette étude.

M. Durville a repris ces études. Expérimentant avec des sensitifs éveillés, dans une demi-obscurité, il a fait des constatations fort intéressantes.

Voici les principales :

Au premier examen d'ensemble, le côté droit du corps humain paraît entièrement bleu, le gauche entièrement jaune; mais au fur et à mesure que la vue devient plus parfaite, le voyant aperçoit ces bandes longitudinales de nuances différentes qui se fondent les unes dans les autres et tendent à disparaître, à droite dans les reflets du bleu, à gauche dans ceux du jaune.

Les bras présentent isolément le même aspect que les deux côtés du corps auxquels ils appartiennent. Le bras droit paraît d'abord entièrement bleu, le gauche entièrement jaune; mais comme le tronc, ils paraissent bientôt briller des deux couleurs principales qui caractérisent la polarité. Allongés, la paume de la main en arrière, le voyant remarque dans le bleu-indigo du bras droit une petite bande jaune sur toute la longueur, du côté interne, c'est-à-dire du pouce; et dans le jaune-orangé du gauche, une petite bande bleue sur le côté du petit doigt,

Chaque doigt paraît plus ou moins bleu du côté du petit doigt, plus ou moins jaune du côté du pouce. Le bout des doigts les plus positifs brille d'une vive lumière indigo, qui paraît même violette chez quelques individus, et de chaque extrémité sort un effluve d'un bleu indigo très brillant, qui atteint parfois 8 ou 10 centimètres de longueur. Le bout des doigts les plus négatifs brille d'un beau jaune qui passe à l'orangé et parfois au rouge clair vers la racine de l'ongle, et de chaque extrémité jaillit un effluve jaune-orangé de même longueur qu'aux doigts positifs.

La face palmaire de la main droite brille d'un bleu indigo très brillant : la face dorsale est jaune-clair. La face palmaire de la gauche brille d'un superbe jaune-orangé; la face dorsale est bleu-clair.

Les jambes et les pieds présentent à la vue les mêmes particularités que les bras et les mains du même côté.

L'œil droit lance continuellement un faisceau de rayons bleu-indigo, dans lequel on remarque souvent des rayons violets; le gauche, un faisceau de rayons jaune-orangé parmi lesquels on remarque parfois des rayons rouges. Ces faisceaux atteignent souvent une longueur de deux mètres.

De l'oreille droite, il jaillit constamment des houppes de lumière bleue; de la gauche, des houppes de lumière jaune.

Chaque mouvement respiratoire projette par la narine droite un petit faisceau de rayons bleus; par la gauche, un faisceau analogue de rayons jaunes.

Le son de la voix est toujours visible sous forme lumineuse. En général, quand le son de la voix est aigu, la couleur est bleu-indigo: les sons nasillards sont bleu-gris ou rouges. Le sifflement est d'un bleu-indigo très vif. Quand le son est très aigu, il paraît violet.

L'haleine sort de la bouche sous forme de houppes d'un gris-bleuâtre. Le souffle chaud est gris-bleu; le froid, lancé en serrant les lèvres comme pour éteindre une bougie, est jaune clair.

Quand on frappe dans ses mains, il jaillit instantanément une gerbe de lumière verte qui se projette d'autant plus loin que l'on a frappé plus fort.

Les couleurs de l'axe latéral du corps sont inverses chez les gauchers; le côté droit brille jaune-orangé ; le gauche, bleu-indigo.

La lumière de l'homme n'est pas identique à celle de la femme. A droite, l'homme brille d'un bleu-indigo plus vif, plus intense que celui de sa compagne, tandis qu'à gauche, la lumière de celle-ci est d'un jaune-orangé plus vif, plus actif, que celui de l'homme.

La Revue spirite. — Sous ce titre *les Faiseurs de pluie*, M. Joseph de Kronhelm raconte ce fait curieux, constaté dans l'Hinterland de Cameroum. Une sécheresse terrible avait fait sécher les récoltes et périr les bestiaux. Le roitelet du pays s'adressa à deux faiseurs de pluie:

Un assourdissant cri de joie s'éleva quand on vit s'avancer le roi, suivi de deux faiseurs de pluie qui venaient d'arriver. Le spectacle était vraiment extraordinaire. Imaginez un cercle de plus de quatre mille guerriers sauvages, portant leurs colliers, leurs bracelets et leurs bouquets de plumes, et armés, les uns de fusils, les autres de leurs effrayantes lances. Le roi assis, avec ses terribles bourreaux derrière lui ; au milieu du cercle, deux hommes froids et tranquilles et, au-dessus, dans un ciel bleu implacable, l'écrasant soleil suspendu comme un bloc de feu.

Des deux faiseurs de pluie l'un était un vieillard, tout voûté, aux jambes arquées; l'autre était un homme de trente ans, un Soosoo de six pieds de haut, avec un torse d'athlète grec, un des plus beaux spécimens de l'humanité qu'il fut possible de rencontrer. Ils commencèrent leurs incantations, en marchant lentement, en rond, et en psalmodiant un chant barbare.

De temps en temps, ils lançaient en l'air une poudre fine, de couleur blanche, qu'ils tiraient de leurs poches suspendues à leur côté. Cela dura environ vingt minutes et commençait à devenir insupportablement monotone, lorsque, tout à coup, le vieillard tomba en convulsions. J'étais à moins de deux mètres de lui et je pus parfaitement bien observer tous les phénomèmes d'une crise d'épilepsie. Il se roulait à terre avec des contorsions horribles, écumant de la bouche, comme un chien enragé.

Pendant ce temps, son camarade, l'athlète, impassible, montrait du doigt un point à l'ouest du Zénith, vers lequel les yeux de tous les assistants se dirigèrent. Je regardai aussi, mais rien encore n'était visible. Soudain, à ce point même, une ombre noire se dessina sur le bleu intense du ciel. D'épais nuages apparurent tout d'un coup, et avant qu'une minute se fût écoulée, le soleil avait disparu sous d'énormes nuées d'un noir d'encre.

L'obscurité se fit, puis un éclair nous aveugla, accompagnée d'un roulement de tonnerre, et la pluie se mit à tomber, par trombes, par torrents, par cataractes.

Les opérateurs avaient vraiment bien gagné leur récompense et enfin, l'orage qui avait duré à peu près trois quarts d'heure, se transforma en pluie légère, fine et bienfaisante, qui dura pendant deux jours, ramenant la vie et l'abondance sur ce sol desséché.

Le Messager. — Un des rédacteurs de cette revue prétend que les hommes haineux et vindicatifs peuvent faire encore du mal après leur mort, et il en donne pour preuve le récit suivant :

En l'an 1698, le Révérend M. Smythies, vicaire de Saint-Gilles, Cripplegade (Londres) publia le récit d'un vol avec assassinat commis sur la personne d'un de ses paroissiens, M. Stockden, par trois individus, dans la nuit du 23 septembre 1695, et de la découverte des auteurs du crime au moyen de plusieurs rêves que fit Mme Greenwood, voisine du défunt.

Voici les traits principaux de cette affaire :

Dans le premier rêve, M. Stockden (l'esprit du défunt) désigna à Mme Greenwood une maison dans Thames street, où, disait-il, se trouvait un des assassins. Le lendemain matin, cette dame s'y transporta, accompagnée d'une voisine, et apprit que Maynard y logeait, mais s'était absenté pour le moment.

Dans le second rêve, M. Stockden lui fit voir la figure de Maynard, marquée d'un signe près du nez (cet individu n'était pas connu de Mme Greenwood), ajoutant que Maynard devait être arrêté et livré par un tréfileur. On ne tarda pas, en effet, à trouver cet homme (ami intime de M. Stockden), et il fut arrêté.

Dans le troisième rêve, M. Stockden se présenta, mais avec un air de mécontentement, et conduisit Mme Greenwood (mentalement, bien entendu) à une maison située dans Old street (maison que ne connaissait point la dame) et l'avertit qu'un des complices y résidait. Mme Greenwood y alla aussi avec la même voisine, et s'assura que Marsh fréquentait cette maison ; il avait disparu, mais il fut arrêté plus tard dans un autre endroit.

Dans le quatrième rêve, Mme Greenwood fut conduite par Stockden au dela du pont, en remontant vers le Borough (quartier de Londres) et introduite dans une cour où elle vit Bévil, le troisième assassin, et sa femme, lesquels lui étaient tout à fait étrangers. En entendant raconter son rêve, on supposa que cette cour devait être celle de la prison. Elle s'en fut donc à la prison de Marhalsea, accompagnée de la gouvernante de feu M. Stockden, à laquelle on avait mis un bâillon la nuit du meurtre. Là, Mme Greenwood reconnut l'homme et la femme de son rêve ; la gouvernante ne parvint pas d'abord à constater l'identité de l'homme, par la raison qu'il ne portait plus sa perruque, mais il fut reconnu aussitôt qu'il l'eut reprise.

Les trois complices furent exécutés et M. Stockden apparut encore en rêve à Mme Greenwood et lui dit : « Elisabeth, je te remercie ; que Dieu te récompense pour ce que tu as fait. »

Après ces événements, cette dame se trouva délivrée des terreurs dont elle était assaillie au point qu'elle en était défigurée.

J'ai puisé ce résumé dans le livre de John Beaumont, sur les esprits : ouvrage publié six ou sept ans seulement après la narration du Rév. M. Smythies. Il est dit, de plus, que le récit en fut attesté par l'évêque de Gloucester, le doyen d'York, le conservateur des archives et le Dr Aix.

A. G.

LES LIVRES

La course au chapeau, tel est le titre du nouveau roman comique que notre ami Jean Drault vient de publier chez l'éditeur Henri Gautier, 55, quai des Grands-Augustins (collection à 3 francs).

En deux mots, voici l'affabulation de ce roman fertile en épisodes délirants :

Un monsieur riche prête un chapeau à un ami pauvre.

L'ami pauvre perd le chapeau sous le Pont-Neuf, en regardant pêcher à la ligne.

Et le monsieur riche qui vient de gagner le gros lot du Panama s'aperçoit que l'obligation qui a gagné ce gros lot est restée dans la coiffe du fameux chapeau ! Vous voyez sa fureur !

Un jeune homme, Alfred Batifoul, qui désire épouser la fille du monsieur riche vole à la conquête du fameux chapeau, ce qui le mène loin, et le jette dans d'inénarrables équipées.

De propriétaire en propriétaire, le précieux couvre-chef a fini, en effet, par échouer sur le crâne d'un juif algérien. Le jeune Alfred qui est enfin sur la bonne piste va s'en emparer, quand une bande d'antisémites jette le juif dans le port avec le chapeau !

Tout est à recommencer et je ne vous raconterai pas le dénouement de ce roman touffu et bourré d'anecdotes impayables qu'on lira sans reprendre haleine. L'amusant caricaturiste Charly a corsé encore le texte de Jean Drault avec une série d'illustrations empreintes du réalisme le plus amusant.

Le Gérant : Gaston Mery.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 59. 15 JUIN 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Notre numéro spécial sur les événements de Tilly, que nous nous excusons d'avoir si longtemps fait attendre à nos lecteurs, mais que nous ne voulions pas publier avant la fin des apparitions, est actuellement sous presse. Il paraîtra vraisemblement en même temps que notre prochain numéro.

DUPUY LE JETTATORE

Voilà par terre cet homme fatal, Dupuy le Présidenticide ! Quatre Présidents de la République tombés sous lui : l'un tragiquement, d'un coup de poignard, en pleine foule ; l'autre, d'une mort non moins tragique dans son mystère ; tous deux évidemment mal protégés par cette puissante police à laquelle M. Dupuy rendait il y a trois jours encore un hommage reconnaissant. Un troisième Président évincé en quelques semaines ; un quatrième que cette même police laisse huer et gourmer avant de le couvrir d'une protection formidable et d'un ridicule immortel...

Qu'y a-t-il sous cet enchaînement surprenant de mésaventures arrivées aux Présidents cornaqués par M. Dupuy ? L'étoile d'un politique trop heureux dans ses rivalités ? Ou au contraire une fâcheuse influence involontaire, le mauvais œil ? Il est plus charitable d'adopter cette dernière hypothèse. Elle ne paraîtra pas invraisemblable si l'on regarde de près les gros yeux troublés du ministre déchu. Ce sont des yeux de jettatore.

On croit depuis l'antiquité la plus reculée que certains hommes sont affligés d'un pouvoir maléfique involontaire et que leur regard ensorcelle et enguignonne. *Nihil oculo nequius*, dit l'Ecclésiaste. Cette superstition, appuyée sur des milliers de faits, ne s'est conservée nulle part si bien qu'en Italie. Vous rencontrerez à chaque instant dans une rue ou dans un salon italien deux personnes arrêtées et causant, dont l'une tient la main fermée derrière le dos, l'index et le médius écartés en forme de cornes. C'est que son interlocuteur passe pour jettatore ; le geste dissimulé a pour but de conjurer le mauvais sort. Sans préjudice des petites cornes de corail qui trinqueballent en breloques à la montre. Il s'en fait un commerce immense à Naples. Cependant les élégants portent plutôt depuis quelque années une corne plus grosse, faite d'une dent de sanglier, qui accompagne la montre et reste pendante à la poche du pantalon. Notre excellent collaborateur Malet en a rapporté tout un boisseau de son excursion aux palais hantés de Venise, qui promet des anecdotes si intéressantes à la rubrique des Reportages dans un fauteuil. Aurait-il donné une de ces cornes à M. Loubet ? J'ai peine à le croire.

D'où vient ce pouvoir conjurateur attribué aux cornes ? Elles étaient jadis un signe de force et de victoire. C'est dans ce sens que les femmes spartiates attachaient des cornes au front de leurs époux partant pour la guerre. Symbole bien dégénéré !

Dumas père dans un de ses spirituels volumes d'impression de voyage a raconté de bien curieuses histoires de jettatori. Le prince de C., chef d'une des plus grandes familles de l'aristocratie napolitaine, encore représentée aujourd'hui, fut, il y a

quelque cinquante ans, la terreur de Naples par son fatal pouvoir. Dès le berceau, il tarit le lait des plus vigoureuses nourrices, et l'on fut obligé de le faire allaiter par une chèvre. Les prodiges sinistres se multiplièrent si bien pendant son enfance qu'on résolut de l'éloigner du monde et qu'on le mit au séminaire. (Le jour qu'il y entra tous les enfants attrapèrent la coqueluche.) Heureusement pour le principino, très peu désireux de mener une sainte vie loin du siècle, sa redoutable puissance s'exerça sur les couvents auxquels il était promis. Un décret de la République parthénopéenne, qui venait d'éclore, supprima les communautés religieuses.

Le jeune prince, sitôt libre, courut à San Carlo, son rêve. Il jouit délicieusement de la beauté de la salle, de la pièce, du brillant auditoire plein de jolies femmes et se retirait, enchanté, lorsqu'un cri sinistre retentit : « au feu ! » San Carlo brûlait.

Depuis longtemps des bruits alarmants circulaient sur le principino. Mais à partir de ce jour, ces bruits prirent une consistance réelle. On commença de le fuir comme la peste. Une jeune Française, la comtesse M..., sceptique comme c'était la mode chez nous, déclara qu'elle ne croyait pas un mot de tout cela et qu'en témoignage de son incrédulité, elle voulait donner une grande soirée en l'honneur du prince.

La nouvelle du défi porté par la comtesse à la jettatura se répandit dans tout Naples, qui courut chez Mme M..., plein de curiosité sur l'issue de ce duel, faisant, par esprit national, des vœux secrets pour la jettatura. Le prince arrive. Un petit accident signale son entrée, un faux pas de domestique, qui brise un plateau de glaces. Mais ce n'était rien. La maîtresse de la maison se promenait dans les jardins ainsi que la plupart des invités. C'était une admirable soirée de juin, dont la brise de la mer tempérait la chaleur. Le prince complimente Mme de M...

— Tout contribue à la splendeur de votre fête, Madame, lui dit-il. Le ciel s'est fait splendide pour vous.

A peine a-t-il parlé qu'un coup de tonnerre se fait entendre; un petit nuage inaperçu jusqu'alors crève, inondant la foule élégante qui se sauve dans les salons. Le prince guidait Mme de M..., un peu dépitée. Il la conduit au salon principal qu'éclairait un merveilleux lustre, chef d'œuvre de l'art vénitien.

— Ah ! quel beau lustre ! s'écria-t-il, ébloui.

Comme sous le souffle de ces paroles louangeuses, un des anneaux dorés qui soutenaient le lustre se rompt et le chef-d'œuvre vénitien s'écrase sur le parquet.

Vous devinez, sans que nous nous y attardions, dix autres incidents désastreux, enrouement soudain de la célèbre cantatrice que le prince conduit au piano... etc., etc., L'audacieuse comtesse française regretta amèrement d'avoir bravé la jettatura. Il faut lire dans Dumas la suite des anecdotes sur le prince, et lorsqu'il eut épousé une Anglaise romanesque, quelles mésaventures arrivèrent à sa fille et à son gendre pour avoir reçu de lui cette bénédiction biblique : « Croissez et multipliez. »

Mais la part faite à l'imagination du grand romancier, il reste un personnage réel, une suite d'aventures légendaires à Naples.

On peut rappeler sans manquer aux convenances qu'un prélat diplomate était assez récemment presque redouté dans la société parisienne par le renom de jettatore que lui avait fait un concours de coïncidences malheureuses.

Nul n'aura surpassé comme jeteur de mauvais sorts le gros homme politique renversé ces jours derniers. M. Loubet et ses prochains successeurs seront-ils plus heureux avec d'autres ministres? Il y a plus d'un jettatore parmi les candidats à la succession de M. Dupuy !

G. M.

CONCOURS DE PROPHÉTIES

Voici une nouvelle série de prophéties composées par nos lecteurs. On constatera que les divergences — en apparence tout au moins — continuent à s'accuser.

***

Je vois de grands troubles politiques désoler la France. M. Loubet par son entêtement à rester au pouvoir, provoquera de véritables émeutes dans Paris. Il sera obligé de s'enfuir de l'Elysée, sous les huées comme il y est entré. M. Waldeck-Rousseau lui succédera, mais ne conservera la Présidence que quelques mois.

Sous la pression de l'opinion publique, le Parle-

ment adoptera le principe du plébiscite pour l'élection à la magistrature suprême.

Trois candidats se présenteront: M. Waldeck-Rousseau, le duc d'Orléans, M. Déroulède. Le plébiscite n'aura pas lieu. Des complications extérieures en seront cause.

Je vois une guerre générale en Europe. L'Italie marchera avec l'Angleterre et la Russie qui nous aura abandonnés. Nous refuserons l'alliance de l'Allemagne. Mais l'Empereur, par son intervention au lendemain d'un événement grave, changera notre défaite certaine en victoire. Il complétera son œuvre, en faisant de la Lorraine un Etat neutre.

Il mourra au moment où sa popularité en France commencera à inquiéter les esprits éclairés et patriotes.

Un homme nouveau, entre temps, aura surgi. L'idée du plébiscite sera reprise après la guerre, et c'est cet homme nouveau qui sera élu.

Tous ces événements ne se tiendront sans doute pas dans l'année 1900. Ils ne dépasseront certainement pas 1903.

UN INSPIRÉ.

***

Une grande effervescence se produira à la fin de l'année 1899, dans les milieux ouvriers et dans le clergé. Des grèves éclateront dans le midi : des prêtres ou des ex-prêtres y pousseront. Une ville sera incendiée. De grands accidents de chemin de fer, causés par la malveillance, effrayeront les populations.

Vers la date de Noël, les apparitions de saints se multiplieront sur tout le territoire.

L'année de l'Exposition verra dans ses débuts, éclater de graves luttes politiques. Il y aura un moment d'accalmie, à l'époque de l'inauguration.

Paris sera dans la joie. On organisera de grandes fêtes. Mais bientôt une terrible catastrophe mettra le deuil dans une foule de familles riches. Une épidémie due à l'affluence des étrangers, fera périr un grand nombre d'hommes.

Vers la fin de l'année des émeutes éclateront dans plusieurs grandes villes, à ce moment M. Loubet aura cessé d'exister, au moins comme Président de la République.

Le Parlement décidera l'élection d'une assemblée constituante. Cette assemblée se réunira au mois de février 1901. Elle n'aboutira à rien. La France sera alors dans un véritable état d'anarchie.

FRANÇOIS M.

***

L'année 1899 finira dans la tristesse et le désordre. Les Juifs, après l'acquittement de Dreyfus, triompheront avec tant d'impudence, que leurs amis d'hier se joindront à leurs ennemis de toujours, pour abattre leur superbe?

Aux approches de l'année nouvelle, de grands troubles éclateront, dont on ne saisira pas tout d'abord le sens et la portée.

L'année 1900 verra un revirement politique et religieux.

Guerre intestine causée par l'effervescence des esprits trop longtemps comprimés.

Emploi d'un nouvel engin créé par un savant méconnu.

Emprisonnement d'hommes politiques et d'écrivains célèbres. Fuite du Président.

Les hommes découragés se tourneront vers Dieu.

De nombreux pèlerinages s'organiseront au Sacré-Cœur de Montmartre et aux sanctuaires consacrés à la Vierge.

Saint Michel, ange gardien de la France, apparaîtra.

Heureuse découverte dans la science médicale.

Nombreuses catastrophes occasionnées par l'électricité.

Hiver très rigoureux.

Proclamation d'un gouvernement nouveau vers la fin de novembre 1900, à la suite des funérailles d'un homme populaire.

Période de crise. Alliance avec l'Allemagne. Guerre avec l'Angleterre. Mais ceci empiète sur l'année 1901.

AUGUSTE V.

***

Prophétie pour l'an de grâce 1899.

Avant juillet prochain, chute du ministère actuel, et recomposition immédiate d'un autre pire que celui-ci. Avant la fin de ce siècle, chute d'un grand potentat et arrivée inopinée d'une monarchie en France.

Ce 29 mai 1999.

SIBYLLE.

***

Voici ce que j'entrevois des événements qui doivent se dérouler pendant le deuxième semestre de l'année 1899 et pendant toute l'année 1900.

La France sera très troublée par l'affaire Dreyfus. De même que les flots à l'approche de la cataracte, les événements vont se précipiter à l'approche de la solution. Les partisans des condamnés vont user de leurs dernières cartouches, les partisans de l'armée vont essayer de reconquérir les positions perdues. Série de manifestations et d'incidents aigus. Dreyfus sera recondamné. Un certain nombre de généraux seront néanmoins poursuivis, mais il en sera de ce Panama militaire comme de l'autre. Les accusés seront acquittés.

L'Exposition viendra par là-dessus et l'on aura un moment d'apaisement. L'Exposition finie, la lutte entre les deux partis qui divisent la France reprendra plus âpre que jamais. Paris sera rempli d'ouvriers sans travail. Les émeutes éclateront. Une révolution militaire, appuyée de la majorité du peuple, renversera le régime actuel. Mais je ne crois ni à la restauration de l'Empire ni à celle de la Royauté. Ce sera un régime mixte, qui laissera subsister la Chambre des députés, mais qui supprimera le Sénat, lequel sera remplacé par une sorte de semi-dictateur élu par le plébiciste à deux degrés, et dont l'autorité sera combinée de manière à contrebalancer celle de la Chambre. Je ne vois pas de guerre étrangère,

G. M. V.

***

Nous donnerons dans notre prochain numéro les dernières communications reçues, et nous les ferons suivre, comme nous l'avons annoncé, des réflexions générales qu'elles sembleront comporter. G. M.

UN AMI DE LADY CAITHNESS

L'article de M. l'abbé J.-A. Petit, *Voyants et Prophètes*, que nous avons publié dans notre dernier numéro, a très vivement excité l'intérêt de nos lecteurs. Les uns l'ont approuvé sans réserve comme l'expression d'une vérité scientifique ; les autres n'ont voulu y voir qu'une œuvre de pure imagination.

Nous avouons que cette dernière impression avait été la nôtre, le jour où nous reçûmes ce curieux article. Aussi avions-nous écrit à l'auteur, pour le prier de nous dire, entre autres choses, si sa théorie était fondée sur des faits réellement observés.

Il nous a répondu par une longue lettre, remplie de souvenirs personnels, mais qui n'était pas destinée à la publicité.

Dans l'espoir d'être agréable à nos lecteurs nous n'avons pas résisté au désir de demander à M. l'abbé J.-A Petit l'autorisation de reproduire cette lettre, qui nous semble être le commentaire nécessaire de l'article *Voyants et Prophètes*.

Voici le billet que l'abbé J.-A. Petit nous a adressé.

Romescamps, par Abancourt, (Oise.)
7 juin 1899.

Monsieur le Directeur,

Si vous pensez que ma lettre puisse être de quelque utilité, je vous autorise à en faire l'usage qu'il vous plaira, bien qu'il me répugne de mettre le public au courant de ces faits intimes. Par l'*Écho du Merveilleux*, vous pouvez exercer une influence considérable. Mettez bien vos correspondants en garde contre toute illusion, et faites sentir de temps en temps à vos lecteurs qu'ils ne doivent jamais abdiquer leur raison pour admettre des inepties. Avertissez aussi les téméraires qui se livrent imprudemment à toute sorte d'expériences, que les pratiques occultes sont pleines de dangers. Si les phénomènes se présentent d'eux-mêmes, il faut les étudier de sang-froid, sans crainte, comme sans exaltation; les provoquer est toujours dangereux.

Respectueuses civilités.

Abbé J.-A. PETIT.

Voici maintenant la lettre que ce billet nous autorise à publier.

Romescamps, par Abancourt (Oise).
17 mai 1899.

Monsieur le Directeur,

Je n'aurais pas écrit l'article « Voyants et Prophètes » si vous n'eussiez parlé d'un concours de prophéties.

A peu d'exception près, je n'interviens que quand je suis mis en cause, ou quand je crois qu'il y a pour moi devoir de conscience ou de charité.

Vous ne sauriez croire l'horreur que j'éprouve à me mettre en évidence. J'ai soif de repos, de silence; et je ne suis jamais plus heureux que quand je suis seul avec mes danois. En ce qui concerne les phénomènes d'ordre supérieur qui me sont survenus, je ne sais comment qualifier le sentiment qui m'empêche d'en parler : ce n'est certes pas la crainte, ni la modestie, mais une certaine pudeur qui me gêne beaucoup. Je suis ainsi fait : il me répugne de les faire connaître.

Mon premier mouvement était de ne point signer l'article que j'ai eu l'honneur de vous adresser. J'ai pensé néanmoins qu'il était préférable à tous égards de m'en déclarer l'auteur, mais de m'exprimer de telle façon, qu'on pût croire que tous ces phénomènes étaient arrivés à d'autres qu'à moi. Si j'ai parlé de *mon expérience personnelle*, je l'ai fait à propos de circonstances que j'aurais pu n'avoir point contrôlées.

Avec vous, dans l'intimité d'une lettre, je puis m'exprimer différemment. Je n'ai parlé dans l'article que de ce qui m'est arrivé à moi-même.

En prenant une église pour siège de la vision imagée, j'ai fait allusion à la scène si imposante qui s'est déroulée dans l'église Saint-Augustin, le 21 janvier 1893.

En parlant des *traits fins et distingués* des personnages, j'ai eu en vue Louis XVI. A en juger par les gravures, l'aspect est celui d'un bon bourgeois engraissé. J'ai été frappé de la distinction du monarque, plus peut-être que de la finesse des traits de Marie-Antoinette.

Quant au personnage qui est venu plus tard au premier plan, et que je crois être le *grand monarque* attendu, ses traits m'ont apparu bistrés, en comparaison de l'éclatante fraîcheur de Louis XVI et de Marie-Antoinette.

Un détail m'a frappé ce jour-là, comme en d'autres circonstances. Je suis très myope. Or, j'apercevais à distance les plus petits objets. Ce n'est donc pas l'œil matériel qui contemple la scène qui se déroule, de quelque manière qu'elle se présente,

Je dirai le contraire des visions dans le cristal. Je ne m'en suis occupé qu'une seule fois, et voici à quelle occasion.

J'étais dans la chambre de lady Caithness. Nous avions parlé de Jeanne d'Arc. Survient Mme Georgina Weldon, la collaboratrice de Gounod. Elle apportait une très belle boule de cristal, qui n'avait jamais servi. On cause de choses et d'autres. Une demoiselle s'approche de moi et me dit : « Monsieur l'abbé, voulez-vous voir? » Pour lui être agréable, je me mets avec elle à une table.

Toutes les fois qu'il y a eu quelque expérience collective, je me suis fait un devoir de ne jamais parler le premier. Je laissais mes compagnons ou mes compagnes dire ce qu'ils voyaient, et j'observais si leurs remarques étaient conformes à ce que je voyais moi-même. Ce jour-là, la demoiselle me dit : Monsieur l'abbé, voyez-vous? » — « Oui, je vois. » — « Reconnaissez-vous? » — « Oui, je reconnais. » — « C'est Jeanne d'Arc. » — « Parfaitement. »

Ici, c'est l'œil naturel qui perçoit la vision, car à distance elle devenait confuse : ma myopie se faisait sentir.

Que de faits j'aurais à vous raconter de vive voix, si nous nous trouvions jamais ensemble!

Un jour, j'arrive à Paris vers midi. Je vois seulement la duchesse au déjeuner. Nous quittons la table pour aller rejoindre les personnes invitées aux réunions spirituelles si charmantes du lundi.

J'étais remonté à ma chambre chercher un mouchoir. Je précise, comme vous le voyez, jusqu'à l'enfantillage.

Quoique j'y fusse fort peu de temps, une dame américaine était déjà en train de développer un passage de saint Jean. Je m'avançai à petits pas et allai m'asseoir à côté d'une dame qui me dit être la femme d'un attaché militaire à une ambassade étrangère.

Quand elle eut fini, lady Caithness, m'appela et me dit d'adresser quelques paroles d'édification à l'auditoire. J'étais aussi peu préparé à prendre la parole, que vous pouvez l'être en ce moment à vous faire Chartreux. J'étais à cent lieues d'y penser. « Allons, Monsieur l'abbé me disaient ces dames, le Saint-Esprit vous éclairera. »

Parler, c'est très bien; mais sur quoi? Vous voyez d'ici quelle figure je devais faire devant un auditoire d'élite d'environ cinquante ou soixante personnes. La duchesse me fit asseoir près d'elle *sur le même canapé*, et de hic et de hoc me voici parti. Je vous laisse à penser si j'étais éloquent : un vrai casseur de cailloux! J'avais cependant saisi au vol un sujet connu : la Prière; mais j'étais au-dessous du détestable. Tant bien que mal, plus mal que bien, j'exposai la nature de la prière telle que je la comprenais, non comme un acte de mendicité, mais comme une action que nous exercions sur la force vitale universelle, sur Dieu. Puis, arrivant subitement à un état d'âme auquel je n'avais jamais pensé, je me mets à parler de *l'état réceptif* avec une réelle éloquence. J'étais le premier surpris, et des pensées élevées que j'émettais, et de la forme élégante, impeccable, dont je les revêtais.

Quand j'eus terminé, la duchesse envoya Mme de Morsier chercher dans un tiroir de son bureau, un petit manuscrit : c'était un travail qu'elle avait composé quelques jours auparavant sur l'état réceptif et l'auditoire fut stupéfié de m'avoir entendu réciter en français et souvent mot à mot, ce que lady Caithness avait écrit en anglais.

Un fait plus fort encore s'est accompli un autre jour.

Lady Caithness s'entretenait d'un passage d'Ecriture sainte. « Si l'abbé était là, dit-elle, il nous donnerait son avis. »

Le même jour, à la même heure, à trente lieues de distance, je me sens invinciblement porté à lui écrire sur le sujet en question. Pourquoi! je n'en savais rien. Une lettre que je reçus de Paris le surlendemain, me révéla le mystère.

Vous savez sans doute que Mgr Fuzet, évêque de Beauvais, a mis bon ordre à ces curieuses expériences, en me défendant, *sous peine d'interdit*, de mettre le pied chez lady Caithness. J'ai dû, en conséquence, me séparer de cette femme remarquable qui était pour moi une véritable sœur.

J'ai obéi.

Mais cette prohibition, que rien ne justifiait, a servi justement à provoquer un phénomène des plus remarquables.

La nuit du 2 novembre 1895, j'étais bien éveillé, vers 2 heures du matin. Tout machinalement, j'avais sorti mon bras droit du lit; ma main reposait sur la couverture.

Quelques instants plus tard, une phosphorescence ayant la forme d'une personne, s'approcha du lit, me serra la main (l'attouchement était assez semblable au frôlement de la mousseline), mais je n'entendis aucune parole. Bien que la forme ne fût pas très nette, je crus reconnaître la duchesse. Le lendemain matin, j'en parlai à plusieurs personnes, qui peuvent encore le témoigner. Nous avons été bouleversés en recevant la nouvelle de sa mort.

Mme de Morsier m'écrivit, en recevant la lettre dans laquelle je l'informais de ce qui était survenu, que le fait était trop précis pour n'en point instruire les hommes compétents; elle me priait même d'en envoyer le récit au Dr Dariex, pour qu'il fût publié dans ses *Annales psychiques*. Puis, se ravisant, elle m'envoya une dépêche, pour n'en rien faire, de peur de déplaire au duc.

Peut-être avez-vous déjà appris par un autre que par moi, Monsieur le Directeur, que lady Caithness avait l'intention de fonder un institut psychique et de le doter magnifiquement. Les statuts furent même lus et approuvés chez le Dr Richet. J'ai ici la liste des membres français et étrangers qui devaient en faire partie. Mais elle éprouva tant d'ennuis, qu'elle dut y renoncer. Les difficultés presque insurmontables que lui opposaient la législation française, et l'abus d'autorité dont s'était rendu coupable l'évêque de Beauvais, l'avaient un peu refroidie à l'égard des Français. Je sais qu'elle a eu l'intention de constituer ensuite cette Société psychique en Angleterre, et que le professeur Myers est venu plusieurs fois à Paris dans ce but; j'ignore qu'elle en a été le résultat.

Mais avec toutes mes histoires, me voici loin de mes moutons.

Vous me demandez « de dire dans un préambule très court, qui je suis et de rappeler notamment mes expériences avec lady Caithness. »

Je vous serai très reconnaissant de m'en dispenser. Ce que je puis vous dire dans l'intimité, c'est qu'excepté les cas de matérialisation absolue, j'ai à peu près été l'objet ou le témoin, de toute la série d'expériences dont on nous fatigue les oreilles, depuis les apports jusqu'aux manifestations directes. Lady Caithness n'avait aucun secret pour moi, et me faisait profiter de sa longue expérience, quand je ne savais pas me dépêtrer moi-même.

En la perdant, la science psychique a fait une perte irréparable.

Abbé J.-A. PETIT.

Remercions M. l'abbé J.-A. Petit d'avoir bien voulu nous laisser reproduire ce document, auquel la personnalité de son auteur donne une portée si particulière.

G. M.

Souvenirs d'une Voyante

MAISONS HANTÉES

(Suite.)

A l'appui de ce qui précède, voici un fait récent que m'a rapporté une personne instruite, esprit pondéré, sérieux et plutôt antipathique au surnaturel.

Il y a quelques mois, à Guingamp (Côtes-du-Nord), où elle passait la saison d'été avec sa sœur et sa jeune fille, Mme D... occupait une grande et ancienne maison que personne n'avait voulu habiter depuis la mort de son dernier propriétaire.

On la disait hantée par ce dernier et le sacristain de l'église voisine, qui gardait l'immeuble, affirmait n'avoir jamais passé une nuit sans entendre « le Revenu » aller, comme de son vivant, visiter ses appartements, ses écuries et ses jardins.

Le brave homme n'était pas autrement effrayé, habitué, depuis l'enfance, au fantastique qui peuple l'air breton. Son père, d'ailleurs, avait été sorcier fort accrédité dans le pays et il n'y avait pas une maison dans Guingamp, où l'on ne racontât son dernier haut fait. Il avait forcé à chanter un coq qui rôtissait depuis trois heures, et qui, à sa parole, battait encore de l'aile, puis docile, se replaçait en sa tenue de bête cuite à point.

M. le recteur, lui-même, secouait sa tête blanche et tourmentait sa calote de velours disant : « Yan Boulbec était un malin. »

Très intéressée par ces racontars naïfs, Mme D.., s'empressa de louer et, comme elle adore le pittopasque, elle s'installa dans les grands appartements qui ouvrent sur une terrasse surplombant les jardins et dominant, d'un côté la ville, de l'autre, la campagne.

— Si vous aimez dormir, risqua le sacristain, il vaudrait mieux habiter l'aile gauche.

Mais la Parisienne s'amusait, et sans tenir compte des mines renfrognées du Breton, procédait à son installation.

On visita le jardin, et la jeune fille de Mme D... cueillit des roses qui montaient au long d'une muraille, couvrant de verdure la pierre grise et répandant d'exquises senteurs.

— Qu'avez-vous fait ! s'écria le sacristain. Le « Revenu » va se fâcher. C'est lui qui cultive ces rosiers. Jamais personne n'y touche. Vous voyez cependant, comme ils poussent. Toutes les nuits, il les soigne. Pendant la sécheresse, il les arrose. Aux gelées, il les garantit avec des moyens qu'il a appris *ailleurs*. Les feuilles et les fleurs ne fanent en aucun temps. Mais il ne veut pas qu'on cueille ses roses et il advient malheur à ceux qui lui désobéissent.

— Il me pardonnera, dit la jeune fille, en voyant combien j'aime les roses. Désormais, je n'en cueillerai plus sans qu'il ne me l'ait permis.

Le soir, comme bien l'on pense, Mme D... et sa fille s'entretinrent longtemps du Revenant prétendu et elles venaient à peine d'éteindre leur lumière, que des pas, criant faiblement sur le gravier de la terrasse, les fit tressaillir.

— Ce sont des rats, dit Mme D... cette maison en est pleine.

En ce moment, un coup discret fut frappé aux vitres derrière lesquelles une ombre passa.

— C'est un reflet de la lune, reprit Mme D... avec moins d'assurance pourtant,

Les chiens, à présent, aboyaient, mais sans colère, semblant plutôt saluer la présence d'un ami. Un cheval hennit dans l'écurie et ces dames perçurent distinctement le clic clac d'un fouet, puis, peu après, le glissement d'un râteau nettoyant les allées.

Très brave, Mme D... se mit à la fenêtre. Elle ne vit personne et les bruits se turent, mais pour recommencer au bout de peu d'instants.

Cela dura deux mois, pendant lesquels chaque matin, des roses, fraîchement coupées, furent posées sur la terrasse.

Ces dames n'avaient nulle terreur et même, quand le « Revenu » tardait à se manifester, elles l'appelaient et, de suite, il se faisait entendre.

— Et maintenant, demandai-je à Mme D... quand elle eut terminé son récit, croyez-vous aux esprits ?

— Cela est défendu, repartit-elle en riant, et je suis bonne chrétienne ; sans cela j'y croirais.

Comme je contais ce fait, mon ami Mesplès (le peintre portraitiste et dessinateur trop connu pour que j'insiste sur sa personnalité) me dit ceci, que j'entendrai répéter à tous les incroyants.

— Ce sont fumées d'ivresse ou d'imaginations en délire. Pourtant une chose semblable m'est advenue. J'ai dû avoir un moment de folie.

— Je possédais un mannequin que j'avais habillé d'oripeaux fantastiques et qui était posé, dans un angle de mon atelier, à côté d'un piano à queue, datant de 1900 environ. Ce mannequin était horrible et me causait, chaque fois que je le regardais, un mouvement de répulsion impossible à réprimer. Cette loque semblait vivante. La bouche de carton ricanait, et les deux trous des yeux s'emplissaient de regard. A plusieurs reprises, mes amis qui partageaient mon antipathie pour cette horreur, m'avaient conseillé de la détruire. Je *n'osais* pas le faire.

Une fois, tard, dans la nuit, en montant l'escalier,

j'entendis de la musique. Je ne me trompais pas ; cela partait de mon atelier. A pareille heure, qui pouvait être là ?

On jouait la Marche funèbre de Beethoven, et on la jouait fort bien.

Je m'arrêtai pour mieux entendre.

Décidément c'était chez moi.

Pourtant, personne n'avait ma clef.

J'allumai une allumette bougie, et j'ouvris brusquement. La musique cessa. Je vis très nettement, le piano se refermer et les deux bras du mannequin se mouvoir en un étrange va et vient. Puis, tout à coup plus rien...

J'ai vendu le mannequin, j'ai donné le piano. Je ne crois pas à ce que j'ai vu ; mais très certainement, je l'ai vu.

...Et, avec Mesplès, combien tiendront ce langage ?

Nous refusons d'admettre le merveilleux et, sur ce point, nous avons raison, car il n'existe point.

Tout est possible parce que *tout* existe.

Mais dans l'absolutisme d'ignorance qui nous gouverne, dans notre orgueilleuse persuasion que, faits à l'image de Dieu, nous sommes le dernier degré de la perfection de la forme, tout ce qui échappe aux sens de cette forme, devient le fantastique, paraissant l'irréel.

Cependant, si la matière se transforme et, désormais, à cet égard, aucun doute n'est admis, pourquoi la pensée qui nous fait agir, qui dompte la matière en déterminant son mécanisme et ses actes ne se transformerait-elle pas de même?

Mon rôle de narrateur ne me permet pas de discuter les infinies hypothèses répandues, pour nous, dans les champs infinis.

Je conte et ne saurais prêcher.

Claire Vautier

P.-S. — Je désire répondre aux vers envoyés le 5 juin. Où et à qui dois-je écrire?

A Marie, Boulogne. — Je ne puis écrire ayant perdu votre adresse.

Autrefois. — Je ne connais pas la « Kabali ? » Parlez-moi français et je vous répondrai.

C. V.

Les hommes de France à Lourdes

RÉCIT D'UN PÈLERIN

Sous ce titre M. F. Veuillot a rassemblé et vient de publier en brochure les articles que, du 17 au 21 avril, il avait composés à Lourdes pour les lecteurs de l'*Univers*. Ce qui donne son plus grand attrait à cette brochure c'est que, même après avoir retouché ce qui pouvait se trouver de défectueux dans des récits écrits au jour le jour, l'auteur a su leur conserver tous les charmes de l'improvisation. Ces pages semblent frissonnantes du souffle d'enthousiasme dont était saisi M. Veuillot quand il les écrivait, et que partageaient 63.000 pèlerins répandus autour de la grotte, autour de la basilique, partout, sur les collines avoisinantes et sur les rives du Gave.

Je comprends que, — devant cette multitude, en pensant que durant une journée cinquante-six trains supplémentaires avaient sillonné la France, tous convergeant vers un même but : Lourdes, et cela sans qu'un incident se soit produit qui fût digne d'être relaté, — je comprends que M. Veuillot s'écrie avec M. le Dr Boissarie : « C'est un miracle renversant l'ordre naturel. Humainement, c'est impossible. » Miracle encore, à mon avis, cette transformation qui s'opère là-bas au fond des âmes humaines.

Il me souviendra longtemps de ce paysan de la campagne rennaise qui, lancé dans nos rangs je ne sais par quel hasard, nous accompagnait sinon en sceptique du moins en indifférent. Noblesse oblige! Qu'on le pense : il avait vu Paris!... Je ne le rencontrai pas à Lourdes. Mais au retour j'eus maintes fois l'occasion de constater que, suivant l'expression du Livre Saint, lui aussi *s'était dépouillé du vieil homme*. Dans une gare, des déchargeurs eurent à notre passage des mots grossiers pour la Vierge : « Je préférerais, me dit le Breton, qu'il me jettent des pierres plutôt que d'entendre ces blasphèmes. » Et ses yeux étaient gros de larmes.

Ce sont là des miracles d'ordre moral, sans doute, et qui se passent de l'attestation officielle des médecins, mais encore vaut-il mieux les citer pour l'édification des croyants que d'affirmer, (comme l'a fait M. Veuillot dans sa brochure, qui, grâce à la signature de l'auteur et à son talent, est appelée à être très répandue), la réalité d'un miracle en une guérison dont l'explication la plus simple serait peut-être la meilleure.

Introduit au bureau des constatations par M. le Dr Cox qui partage avec M. le Dr Boissarie l'honneur d'être médecin attitré de la Grotte, j'ai pu y recueillir les renseignements les plus précis sur les faits que relate M. Veuillot.

Joseph Garic, âgé de vingt-neuf ans eut la jambe fracturée en septembre 1894. Durant trois mois il garda le lit : la fracture s'était aggravée d'une plaie suppurante. Au bout de ce temps il put se traîner au moyen de béquilles d'abord, puis

au moyen d'un bâton. A ce moment, ayant essayé de reprendre son travail il dut s'aliter à nouveau et vint prendre asile à l'hôpital des Scieries de Cransac. C'est de là qu'il est parti pour Lourdes. Arrivé le mardi 18, dès le lendemain, il abandonnait l'appareil qui enlaçait sa jambe, passait la journée et les journées suivantes sans que les souffrances aient augmenté, puis, le vendredi matin, prenait un bain aux piscines.

« J'éprouvai, raconta-t-il, comme une sensation de chaleur qui se répandait dans la jambe. Pourtant, en quittant la piscine, je n'appuyais pas encore sur le pied. Au moment de ma sortie je rencontrai la procession du Très Saint Sacrement : j'eus l'idée que je pourrais marcher, je *voulus* marcher, et, jetant là mes béquilles, je me précipitai vers la statue de la Vierge... »

Il disait cela verbeusement, presque sans émotion, répétant à tous machinalement les mêmes choses, faisant parade devant qui le désirait de son membre atrophié, et pendant qu'il parlait j'examinai son regard; je le trouvai très vif, très intelligent, à vrai dire, plus intelligent que je l'eusse désiré. Une pensée me vint que je ne voulus pas admettre et pour la repousser je m'occupai à compulser les paperasses étalées sur la table : des cartes de visite en grand nombre parmi lesquelles celle du médecin de S. M. le Roi de Suède, puis, une lettre. Je la cite textuellement :

« Le pèlerin de Cransac que je vous envoie est un malheureux qui ne peut pas, à cause de ses infirmités, gagner son pain dans le pays et il aurait l'intention de rester à Lourdes pour se livrer à une industrie quelconque pour vivre. Seriez-vous assez bon pour le recommander aux Pères de la Grotte, et le leur faire connaître. C'est un acte de charité que je vous demande et dont je vous remercie par avance. J'oserai encore vous prier de le faire recevoir à l'hospice, si possible, pour ces jours-ci. — Domergue. »

Je ne veux ajouter à cette lettre aucun commentaire, mais l'annonce que Garic venait à Lourdes pour y exercer une industrie quelconque, me laissa et me laisse encore aujourd'hui bien rêveur.

La foule, une foule de plusieurs milliers d'hommes, cernait le bureau des constatations. Quand les clameurs de ces enthousiasmes prenaient fin le murmure des conversations arrivait à nous et nous n'entendions parler que du miracle. «

Miracle, dit auprès de moi un interne aux hôpitaux de Paris, mais ils profanent le mot ! » — « Et vous-même, qu'en pensez-vous? » — « Ce que j'en pense? Vous avez entendu le Dr Cox le constater et vous pouvez vous en rendre compte, il y a longue date qu'il ne reste plus trace de fracture sur la jambe de cet homme et les articulations n'ont jamais été atteintes. Théoriquement, il pouvait marcher, et cela depuis que la plaie s'était refermée. Il ne marchait pas, l'état d'amaigrissement de la jambe le prouve. Pourquoi? Je suis porté à croire que ce qui lui a manqué c'est l'effort, cet effort qu'il a produit à Lourdes, mais qu'il n'avait point tenté d'accomplir auparavant puisqu'il conservait toujours l'appareil. » — « Pour que votre avis ne paraisse pas suspect, dites-le-moi, croyez-vous au miracle? » — « Assurément, et c'est parce que je suis persuadé que Notre-Dame de Lourdes en a accompli et en accomplira d'autres que je préfère attendre pour me prononcer plutôt que d'adopter à la légère comme miracle un fait après tout explicable par une cause naturelle. Avec ce système on évite les déceptions et... les railleries. »

A ce moment on ouvrait les portes et Garic était livré au peuple qui l'emportait en triomphe au chant du *Magnificat*.

Au soir, le R. P. Lemius montait en chaire et donnait lecture du procès-verbal rédigé par le Dr Cox en ajoutant qu'une enquête plus minutieuse serait établie ultérieurement. Cette enquête a-t-elle eu lieu? Est-ce d'après ses résultats qu'a parlé M. Veuillot? En ce cas il n'y aurait qu'à s'incliner devant la décision de l'Église. Mais ce qui se passe à Tilly prouve assez que de telles questions ne sont pas tranchées en un jour, pas même en un mois, et c'est pourquoi j'ai cru devoir répéter ici aux pèlerins qui me liront après avoir lu M. Veuillot les paroles qu'au 21 avril, je disais aux pèlerins entourant la Grotte : « Remercions la Vierge qui nous a accordé de vivre des jours tels que ceux que nous avons écoulés à Lourdes, mais ne préjugeons rien sur les événements qu'il nous a été donné d'y voir. Attendons et prions. »

E. G.

A TILLY

Faits récents et remarquables.

Deux améliorations notables. — Une conversion *in extremis*.

Dans sa dernière apparition, le 25 avril, « la Très Sainte Vierge » avait promis à Marie Martel que « si l'on priait bien, elle manifesterait sa puissance au mois de mai. »

A-t-on bien prié? Nous l'ignorons; mais ce que nous savons, c'est qu' « Elle » a tenu parole.

LE TABLEAU DE LA SAINTE FAMILLE

CROQUIS COMPOSÉS PAR NOS LECTEURS D'APRÈS LA DESCRIPTION DE LA DERNIÈRE VISION DE MARIE MARTEL



Croquis de M. le baron d'Huart.
Professeur au collège de Juilly.



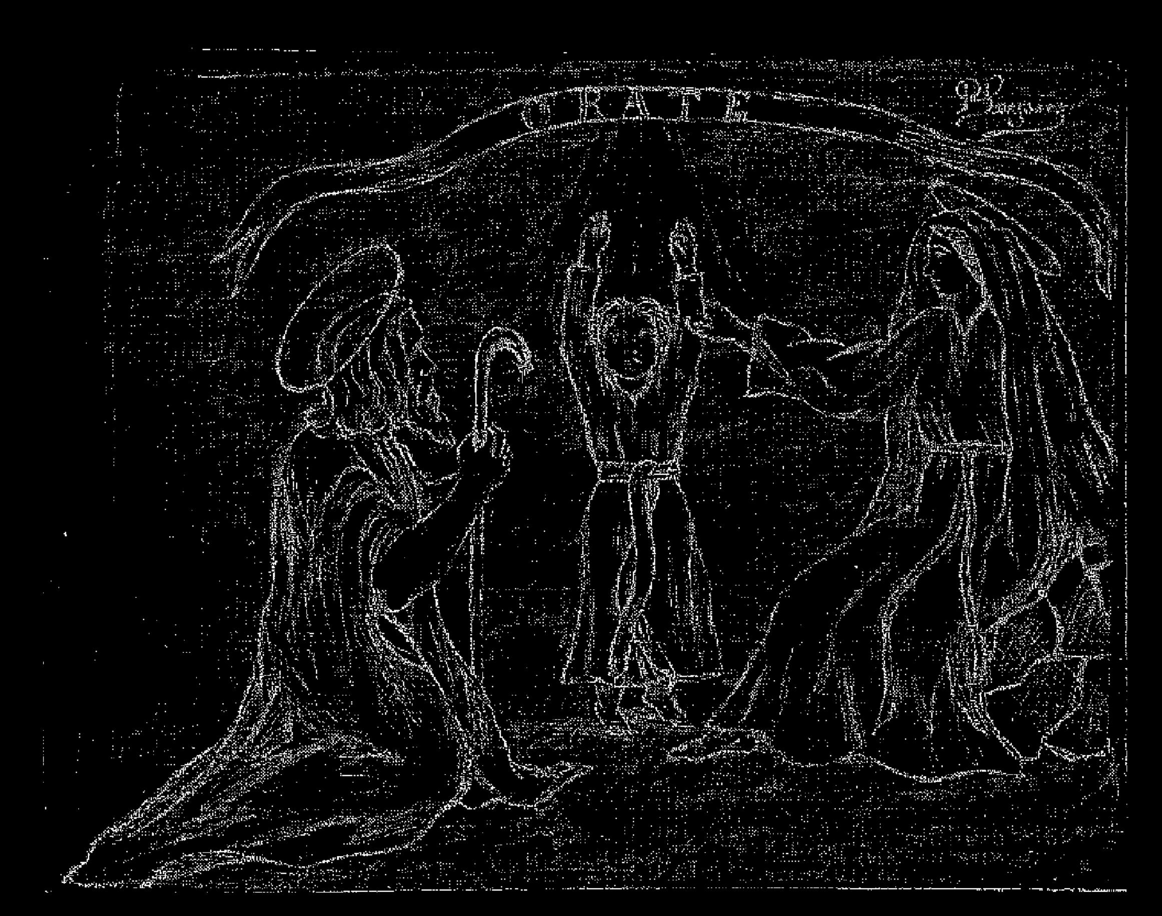
Croquis de M. Robert Delélang



Croquis de Mlle Renée Mery



Croquis de Mlle Noéla Sylvestre



Croquis de M. Paul Seysses

1° En effet, dès l'aube du 1er mai, un des adversaires du divin à Tilly, qui accueillait bénévolement tous les bruits malveillants contre les visions et les visionnaires, réclame à l'improviste le secours de « Notre-Dame de Tilly » :

— Qu'on la prie pour moi! dit-il... Une médaille de Tilly!... Pas demain... Tout à l'heure !... Si je recouvre la santé de manière à pouvoir m'acquitter des devoirs de ma charge, je promets d'aider au triomphe de la cause de tout mon pouvoir.

Celui qui formulait inopinément ces vœux pressants, peu de temps après avoir fait ses dernières dispositions dans la même nuit, n'était autre que M. le Supérieur du Grand-Séminaire de Bayeux, malade depuis longtemps, au point que l'on disait couramment dans le diocèse : « M. Marquet est perdu ! Il ne passera pas le mois de mai. »

Le premier jour de ce mois, on commence donc, à Tilly même, pour répondre ainsi au désir exprès du vénérable malade, une neuvaine, qui eut bientôt pour résultat une amélioration sensible.

Le 9 mai, M. le Supérieur réclame encore, d'urgence, une nouvelle neuvaine, à commencer dès le jour même, avec cette injonction formelle, transmise à Marie Martel, aux religieuses et aux fidèles de Tilly :

— Demandez, je vous prie, à la Très Sainte Vierge, *il le faut*, que j'aille à la Délivrande, le 17 courant, y présider le pèlerinage que j'ai fondé.

Cependant, chaque jour, l'amélioration va grandissant, tellement que déjà M. le Dr J... autorise une promenade quotidienne en voiture. Or, chaque jour, au cocher qui interroge le convalescent pour savoir quelle direction il veut prendre, réponse invariable :

— Route de Tilly.

Sur ces entrefaites, M. Captier, Supérieur général de Saint-Sulpice, étant venu à Bayeux, M. Marquet n'hésite pas à lui dire :

— Je prie Notre-Dame de Tilly.

Et M. Captier, ainsi que M. le Supérieur du Grand Séminaire de Coutances, de lui répondre : « Vous faites bien ».

Le 15 mai arrive. M. Marquet demande à son médecin s'il lui permettra d'aller à la Délivrande le surlendemain ? — Bon espoir.

Le 16, il réclame en outre la permission d'y célébrer la grand'messe. — Accordé.

Et le 17, effectivement, notre malade dit la grand'messe sans fatigue et distribue la sainte communion à 150 séminaristes. Après quoi, il dîne du meilleur appétit. Puis, le soir, rentrant sur le tard à Bayeux, il suit allègrement et à pied ses élèves, qui se rendaient au pas accéléré depuis Saint-Vigor jusqu'au Grand-Séminaire, encore distant d'un bon kilomètre.

Les médecins avaient toujours déclaré que la maladie de M. le Supérieur était certaine, mais qu'ils la jugeaient incurable.

Maintenant, guérira-t-il complètement? Espérons-le, puisqu'il en sait la route désormais.

En attendant, nous sommes heureux d'apprendre la cause de son amélioration actuelle, à la *Semaine religieuse de Bayeux*, qui semble l'ignorer, bien qu'elle ait écrit ces lignes dans son numéro du 28 mai, à la page 391, sous le titre *Les Pèlerinages à Notre-Dame de la Délivrande* :

« Son vénéré Supérieur (du Grand-Séminaire) venait, le mercredi 17 mai, offrir à Marie, les prémices des forces dont il lui attribue le retour. »

2° Le 24 mai, on signale des environs de Rouen, une conversion absolument inespérée, celle de M. Lenez, pris depuis des années dans l'engrenage funeste de la franc-maçonnerie, au grand désespoir de sa pieuse famille, qui n'avait cessé de prier et de faire prier pour lui et à laquelle Marie Martel avait promis de la part de sa vision cette conversion finale, objet de bien des sacrifices et de bien des vœux, M. Lenez est mort le même jour, dans les meilleures dispositions, à la grande consolation de celles qui avaient tant déploré ses égarements !

3° Le 30 mai, une jeune personne de Lille, dont il avait été souvent fait mention au début des apparitions, Mlle Fauvarque, revenue à Tilly depuis plusieurs jours avec son père, un des plus fidèles et des plus anciens brancardiers de Lourdes, où elle l'avait suivi plusieurs années pour obtenir sa guérison, a enfin éprouvé pour la première fois une amélioration notable, qui va depuis ce jour en s'accentuant.

Comme Thérèse Lebourgeois, de Bayeux, guérie le 15 août dernier, Mlle Fauvarque était atteinte de la carie des os, d'une tumeur blanche au genou gauche, dont la résection était plus que jamais jugée indispensable et urgente. Tel était, naguère encore, l'opinion des hommes de l'art, notamment de M. le docteur Moisson, de Tilly. Eh bien, le même docteur reconnaît lui-même aujourd'hui et constate que la plaie de Mlle Fauvarque se guérit à vue d'œil.

Or, quel est le traitement employé? Au lieu du bistouri, c'est d'abord la prière, ensuite du cierge bénit au Champ, enfin une médaille également bénite au Champ.

Voilà des faits, des faits bien parlants, et qui donneront passablement à réfléchir, même aux plus incrédules, on l'avouera.

On nous a signalé aussi la guérison — antérieure, celle-là — de François Panel, âgé d'environ 60 ans, cultivateur à la Bigne, près de Jurques (Calvados). Nous en parlerons dans un autre numéro.

Ah! Messieurs, les détracteurs des phénomènes de Tilly réclamaient des noms propres? En voilà!

SIMPLEX.

ERRATUM. — Dans l'*Echo* du 15 mai, page 189, au milieu de la seconde colonne, une faute d'impression qui s'y est glissée doit être corrigée comme il suit :

« ... la haie qui sépare le vaste champ de labour, par où l'on accédait en cet endroit, d'un lieu de pâture assez spacieux lui aussi. »

Il faut lire : *de labour*, au lieu de ces mots : *de la voie*.

UN BON PASTEUR

Lettre de M. le curé de Christot. — Réponse de Simplex.

J'ai reçu de M. l'abbé L. Dupont, curé de Christot, une lettre concernant Marie Martel.

Sous prétexte de relever quelques erreurs de détail qu'aurait commises notre collaborateur Simplex dans son dernier article, M. le curé de Christot se livre, dans cette lettre, à d'inqualifiables diffamations contre son ancienne paroissienne.

Ma première pensée avait été d'insérer le factum sans commentaires, estimant que la seule réponse à faire à son auteur était de mettre le public en mesure de juger sa mauvaise action.

Je n'ai pas persisté dans cette intention. On m'a fait remarquer que les plus déplorables conséquences pourraient résulter de cette publication. Le père de Marie Martel est, paraît-il, d'un naturel très vif, et le moins qu'il eût pu faire, dans sa légitime indignation, à la lecture du document, c'eût été d'intenter des poursuites contre M. l'abbé Dupont. Or, quelle aubaine pour les ennemis de la religion en général et pour ceux de Tilly en particulier, si une « voyante » attaquait en justice un tel diffamateur!

On m'a fait remarquer en outre que le curé de Christot était un vieillard et qu'il convenait, par égard pour son âge et pour son caractère de prêtre, de le soustraire à des représailles fâcheuses, en usant à son endroit de cette charité chrétienne qu'il a oublié un peu trop de mettre en pratique, dans la circonstance tout au moins.

Je me suis rendu à ces raisons.

Mais, d'autre part, je ne me dissimule pas que si je n'insérais pas la lettre de M. l'abbé Dupont dont une copie déjà circule peut-être sous le manteau, on ne se ferait pas faute de prétendre que l'impartialité dont je me targue vis-à-vis des événements de Tilly n'est qu'un vain mot, et que je ne publie jamais sur les « voyantes » que les renseignements qui leur sont favorables.

Je soupçonne même que l'arrière-pensée de M. le curé de Christot, en m'écrivant dans les termes où il l'a fait, a été de me mettre dans l'impossibilité de les reproduire, afin de pouvoir m'accuser ensuite de cacher la vérité.

Voici donc à quoi je me suis résolu.

Pour ménager les susceptibilités de la famille de Marie Martel et pour éviter au curé de Christot de trop grands désagréments, je supprimerai du document tous les passages diffamatoires ou calomnieux; mais pour qu'on ne puisse pas m'accuser de fuir la discussion, je publierai le reste, laissant à notre collaborateur Simplex, le soin de le commenter.

A un autre point de vue, je crois qu'il n'est pas inutile que les personnes qui s'intéressent à Tilly sachent d'où sont parties toutes les accusations qu'on a colportées depuis si longtemps dans l'ombre contre une voyante, dont on a le droit d'apprécier à son gré les visions, mais dont on ne peut que respecter la personne et la vie.

Il y a là, en effet, pour ceux qui sont au courant des choses de la mystique, un élément d'appréciation dont l'importance ne leur échappera pas. G. M.

Christot, le 29 mai 1899.

Monsieur,

Dans votre journal l'*Echo du Merveilleux*, n° du 15 mai, on lit un article intitulé : « A Tilly. Les visions de Marie Martel », signé « Simplex ».

Or, je puis vous l'affirmer, rien d'exact dans le premier paragraphe de cet article « Coup d'œil rétrospectif. »

Ainsi, d'après les renseignements les plus précis, il n'existe aucun lien de parenté entre la bonne mère de la Voyante, et le R. P. Picot, supérieur des missionnaires diocésains de Notre-Dame de la Délivrande, de pieuse et regrettée mémoire.

Jamais Marie n'a témoigné extérieurement une dévotion particulière envers la très Sainte Vierge.

L'histoire du reposoir de sa chambrette est très exagérée.

La distance de chez elle au champ des apparitions est à peine à cinq kilomètres.

Malheureusement tout ce qu'on a pu dire de . . . .

. . . .

Enfin, jamais son vieux curé n'a avoué, ni reconnu que, l'année précédente, seule entre tous ses paroissiens, Marie Martel avait songé à lui offrir un bou-

quet le jour de sa fête, la Saint-Pierre, croyons-nous... »

Il est vrai, Marie, envoyée plusieurs fois par sa mère, est venue le jour de ma fête qui n'est pas la Saint-Pierre (mais peu importe) me présenter un bouquet : attention délicate qu'elle n'était pas seule du reste à me témoigner; seulement depuis deux ans elle avait cessé de venir à cause sans doute de . . . . . .

. . . .

Permettez-moi de vous en citer une preuve.

Le dimanche de Pâques qui précédait ses visions, Marie occupée chez elle à un travail nullement pressant, n'a pas assisté à la Sainte Messe. L'après-midi, elle a fait à l'église, au milieu des vêpres, une apparition courte et peu édifiante, puis elle est retournée pour le reste de la journée dans un lieu et une société où une jeune personne qui se respecte ne pouvait paraître (1).

Enfin, lors de ses visions qui ont commencé le 25 avril, Marie n'avait pas encore satisfait au précepte de la communion pascale: ce n'est que le 30 mai qu'elle s'est acquittée de ce devoir et sa bonne mère le 15 juillet.

Si je vous écris ces lignes, c'est uniquement par amour pour la vérité trop souvent sacrifiée dans de telles circonstances.

Daignez agréer, monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

L. Dupont,
curé de Christot.

Voici la réponse de simplex à l'ex-admirateur de Marie Martel :

1° « Rien d'exact, » dit-il, dans notre « Coup d'œil rétrospectif ».

— Comment ! rien d'exact? Pas même l'âge de la jeune fille? ni son lieu d'origine, ni la date du jour où commencèrent ses visions? ni votre qualité de son vieux curé, aujourd'hui plus que septuagénaire, si nous sommes bien renseigné ? Bon vieillard, vos arguments ou plutôt vos préventions vous trahissent déjà !

2° « Aucun lien de parenté entre la bonne mère de la voyante et le R. P. Picot. »

— Mais alors, pourquoi donc la grand'mère maternelle de Marie Martel, née *de Cussy*, appelait-elle toujours le R. P. Picot : « *Mon cousin* »? et pourquoi le faisait-elle appeler de même à sa fille et à sa petite-fille ? Pourquoi le R. P. Picot, loin de protester contre cette appellation, aimait-il à lui rappeler ce souvenir de jeunesse : « *Ma cousine*, nous avons fait notre première communion ensemble »? C'était à Bretteville l'Orgueilleuse que ce grand acte de la jeunesse avait été accompli le même jour par *les deux parents*. Rappelez vos souvenirs, bon vieillard, ou sinon, instruisez-vous encore à votre âge.

3° « Jamais Marie n'a témoigné *extérieurement*... »

— Nous n'avons point parlé de dévotion témoignée *extérieurement* par Marie Martel. Relisez donc notre article et prenez même au besoin des lunettes, bon vieillard; vous finirez par reconnaître que ce mot *extérieurement* n'est pas exactement le nôtre.

4° « L'histoire du reposoir de sa chambrette est bien exagérée. »

— Mais, bon vieillard, si elle est exagérée, elle est donc néanmoins exacte quant au fond; vous êtes forcé de le reconnaître, si vous n'êtes pas encore totalement brouillé avec les règles de la vieille logique de nos pères. Eh bien, nous le répétons et nous le maintenons ici, par *amour pour la vérité*, qui nous inspire pour le moins autant que vous : ce qui est vrai, c'est que Marie Martel avait pris l'habitude de ne point passer un jour sans renouveler les fleurs, dans les trois vases qui ornaient son petit reposoir de la Vierge, un de chaque côté et l'autre en face.

5° « La distance de chez elle au champ des apparitions est à peine de 5 kilomètres. »

— Ici, nous reconnaissons très volontiers notre erreur. Toutefois nous prions instamment nos lecteurs de se reporter à ce que nous avons déjà dit plus haut à ce sujet. De plus, remarquons que 5 et 5 font 10. Or dix kilomètres, aller et retour compris, devaient être assez fatigants déjà pour la voyante, et de nature à porter une personne charitable, telle que Mme Henry, qui s'intéressait d'ailleurs aux visions de la jeune fille, à simplifier de son mieux ce trajet déjà souvent pénible pour elle, comme on l'a vu.

6° A l'occasion de la fête de saint Louis, 25 août 1895 — nous précisons cette fois — Marie Martel offrit, suivant son habitude, un bouquet, qu'elle était allée tout exprès acheter à Caen, au pasteur de Christot, qui tient tant, nous ne saurions deviner pourquoi, à lui être désagréable jusqu'à cet excès de malveillance incompréhensible !

7° et 8° Comme nous aurons lieu dès notre prochain article sur les visions de Marie Martel, à la fin du mois de mai 1896, de toucher à la question de sa communion pascale cette année-là, nous prions instamment nos lecteurs de vouloir bien patienter à cet égard. Ils ne perdront rien pour attendre.

Simplex.

1. Cette phrase laisserait croire qu'il s'agit d'un lieu de perdition... C'était, paraît-il, le bal du village où toutes les jeunes filles de Christot assistaient accompagnées de leur mère. Cela se passait, au reste, comme le dit M. l'abbé Dupont lui-même, avant les visions.

N. D. L. D.

Les réponses de « Sainte-Thérèse »

Mme Thérèse M... doit avoir répondu aujourd'hui à toutes les lettres qui contenaient un timbre ; voici les communications qu'elle n'a pu envoyer par la poste.

A. R. (*Chauny*). — La personne qui communique a une vie unie à bien des vicissitudes. Sainte Thérèse ne voit pas qu'elle doive changer de situation pour le moment. Mais dans l'avenir elle aura un meilleur sort.

Vu une grande difficulté, la chapelle que l'on a le projet de construire aura du retard. Sainte Thérèse conseille de ne pas abandonner ce pieux désir. Dieu le bénira et il arrivera un jour à un heureux résultat.

Confiante en sainte Thérèse. — Sainte Thérèse voit une personne animée du désir de servir Dieu, mais sa vocation religieuse demande encore bien des pensées sérieuses. Cette âme ne semble pas assez préparée à cet acte sacré qui unit à notre Divin Sauveur une créature prédestinée.

Sainte Thérèse conseille à la personne qui communique d'ardentes prières. Dieu l'éclairera d'une manière surnaturelle, si elle est appelée un jour à la vie religieuse. Elle sera comme envahie par une grâce mystique qu'aucun regret ne viendra troubler.

Sainte Thérèse voit qu'elle peut espérer et attendre avec confiance.

Jeanne d'Arc. — Sainte Thérèse voit une personne très pieuse, mais très exaltée pour le succès d'une œuvre. Elle veut la ramener au calme et lui inspirer des pensées plus unies au pieux désir qu'elle a d'être agréable à Dieu.

Le résultat d'une œuvre a ses luttes, comme toutes les entreprises, il ne faut pas que la personne qui communique se croit en butte à la persécution. Notre divin Maître se plaît à éprouver les âmes pieuses et demande qu'elles se soumettent avec résignation.

La personne qui se trouve si tourmentée doit avoir une grande confiance. Sainte Thérèse priera pour la réalisation de son œuvre. Quant à la personne qui communique pour une maison de commerce, sainte Thérèse voit qu'elle doit la garder encore; un changement de vie lui serait nuisible.

Jean M., rue Asselin, Cherbourg. — La personne qui communique n'a pas raison dans la crainte que lui inspire une préférence de sa mère pour une autre fille. Sainte Thérèse voit qu'elle n'a pas à avoir d'inquiétude.

Son fils lui donnera des consolations, surtout vu la conduite.

Sainte Thérèse voit le chef protestant agir avec justice. Il n'a aucune volonté de nuire au fils de la personne qui communique.

L. de B. (*château de St-G.*). — La communication touche à une question de délicatesse. Sainte Thérèse me dit d'être très réservée (tout en me faisant une révélation). J'aurai désiré savoir si un ancien domestique avait été ou était encore chez la personne qui communique.

Mme M. G., Paris. — Sainte Thérèse voit le jeune homme pour lequel on communique, passer ses examens avec succès.

L. V., rue Mozart. — Sainte Thérèse voit la jeune femme avoir une pénible délivrance. Sa vie ne sera pas en danger, mais elle aura une longue convalescence.

L'enfant vivra.

On peut espérer conserver le jeune homme encore quelques années. Sainte Thérèse le voit se soumettre à tout ce qui pourrait le guérir, mais on ne peut que lui prolonger l'existence.

Son frère unira avec une disposition à la même maladie, mais il guérira.

T. T. — La personne qui communique a été unie à une grande douleur. Sainte Thérèse la voit se soumettre avec résignation, et Dieu, qui compte tous les actes de notre vie, ne laisse rien sans récompense.

Sainte Thérèse voit cette personne si affligée, avoir, assez prochainement, une situation inespérée.

Qu'elle ait confiance et attende, avec beaucoup d'espérance, des jours plus heureux.

Une croyante (*Caen*). — Sainte Thérèse voit une personne qui se crée des idées fausses sur l'avenir. Aucun événement fatal ne doit fondre prochainement sur Paris.

Sainte Thérèse conseille à la personne qui communique de laisser sa fille à Paris; elle unit avec une vie heureuse et sans danger.

PIERRES ET TALISMANS

V

Quelques lectrices m'ont demandé des explications générales sur les pierres; je vais donner aujourd'hui quelques indications lithotechniques qui, je l'espère, leur donneront satisfaction.

J'ai déjà fait remarquer qu'une même pierre peut avoir des influences différentes. Favorable à telle personne, elle peut être néfaste à telle autre qui se trouverait sous un influx contraire.

De même il est de toute nécessité que la pierre que l'on désire employer soit *neuve* afin qu'elle n'ait subi aucune influence mauvaise. Si elle a été portée par une personne malade, ou par une personne que la malchance poursuit, cette pierre conservera son influence mauvaise. Il y a là une sorte d'envoûtement spécial, dont les effets peuvent durer fort longtemps si on ne prend soin de les combattre.

Exemple :

Une Chrysoprase passa successivement en la possession de Marie-Stuart, de Marie-Antoinette, et de l'impératrice Eugénie. (Je vous laisse faire, aimables lectrices, les commentaires qui s'imposent sur ces trois tristes destinées.) Cette gemme venait de la duchesse d'Étampes qui mourut en 1576.

Une Chrysoprase *neuve* a été montée d'après mes conseils pour la princesse de Bulgarie qui ne s'en sépare jamais, ce qui prouve qu'elle s'en trouve bien.

Mme Ugalde, l'aimable artiste qui fit les délices des habitués de notre scène d'Opéra-Comique, me disait ces jours-ci en me montrant un doigt orné d'une perle fine :

« Voici, Monsieur de Méroff, l'acquisition que je fis

« après la lecture de votre article sur « Les Perles. » Je « m'aperçois déjà que c'est un véritable talisman. »

Plusieurs personnes ayant des bijoux, bagues surtout, qui ont une forme bizarre ou un assemblage original de pierres me demandent leur signification; pour leur être agréable je leur donnerai les explications demandées dans le prochain numéro; je les prierai pour cela de m'envoyer le dessin, de ces bijoux et de me donner la nomenclature des pierres qu'ils portent ; y joindre la date de naissance.

Il est bien entendu que la date de naissance est donnée comme à un confesseur qui l'oublie aussitôt; elle n'est utile que pour moi et la réponse n'en parle pas; je ne mettrai d'ailleurs que les initiales. Je suis persuadé que les lectrices de l'*Écho* s'intéresseront à ce petit jeu, qui n'est pas seulement un jeu de société puisqu'on peut en retirer de grands avantages, moraux tout au moins.

L. DE MÉROFF.
Lithotechnicien.

UN TRISTE PRESSENTIMENT

Paris, 27 mai 1898.

Cher Monsieur,

L'année dernière je voulais vous envoyer déjà un journal américain racontant la vision, à travers un rêve, du naufrage de la *Bourgogne*, rêve qui se confirma trois jours plus tard.

Mme B., femme d'un riche Américain habitant *Philadelphie*, fit ce rêve qui lui parut un avertissement céleste de la divine providence, étant donné qu'elle, son mari et sa fille avaient pris et payé leur passage sur la *Bourgogne* en partance trois jours après son rêve. — Voici le rêve :

A 2 heures du matin, Mme B., réveilla son mari et lui dit : « Nous ne partirons pas par la *Bourgogne*! Je viens de la voir sombrer! Les vagues qui l'engloutissaient roulaient des tas de cadavres convulsés. On sauvait quelques passagers parmi lesquels je nous cherchais, et nous n'étions pas du nombre, non, non, non, nous ne partirons pas! » Cette sensitive était depuis un an obsédée par un triste pressentiment : « Je sens que je n'ai plus longtemps à vivre, » disait-elle aux siens, tout en étant en parfaite santé; elle avait cinquante-deux ans!...

L'été dernier, assise au bord de la mer, en compagnie de sa fille, une dame prit sa main et fixant avec émoi la ligne de vie, lui dit : « Votre vie sera de courte durée. Votre mort sera rapide plus que l'éclair; » et faisant un léger bruit avec deux doigts de sa main qu'elle fit claquer : « Tenez, dit-elle, votre vie, c'est ça; elle partira de même que ce bruit. »

Mme B. n'était pas partie avec la *Bourgogne*, ayant tenu compte de sa troublante vision, mais l'idée de venir en France, pour embrasser son fils, le Dr Louis B., assistant l'éminent oculiste M. le Dr baron de Wecker, ne l'avait pas abandonnée, et Mme B., la *sensitive* arrivait avec sa jeune fille dans les premiers jours de mai, toute à la joie de revoir son fils. — Le jeune docteur installa sa chère maman et sa jolie sœur chez lui, rue *Léopold-Robert*, 7. Le dimanche 7 mai tous trois dînaient heureux et bien portants chez une amie, 6 chaussée d'Antin; on était joyeux, pas de trace d'une mauvaise heure.

Le samedi suivant, à 2 heures du matin, Mme B., s'éveilla et, tout émue, réveilla sa jeune fille, couchée près d'elle : « Embrasse-moi bien, ma chérie; je sais que je n'ai plus longtemps à vivre! je viens de rêver que je ne reverrai plus jamais mon cher mari!... »

La journée du dimanche se passa bien; la chère maman se plaignait seulement d'un léger mal à la tête, conséquence, disait-elle, de son vilain rêve! — A sept heures on se mit à table, les deux enfants heureux de voir leur mère toute rieuse. A huit heures, la pauvre maman se renversa en arrière les yeux largement ouverts, et, dans un sourire, un léger souffle partit de ses lèvres avec sa vie. C'était fini!...

Le rêve était juste! — Justes aussi les pressentiments instinctifs, comme aussi la prédiction de la chiromancienne. Mme de Thèbe a dû passer par là!

J. MONGRUEL,
6, chaussée d'Antin.

UNE MESSE NOIRE

Nos lecteurs nous demandent à chaque instant de les renseigner sur les messes noires. Voici un article paru dans le *Matin* du 29 mai.

Nous avons hésité à le reproduire, d'abord parce que nous n'ajoutons — notre excellent confrère Serge Basset nous le pardonnera — qu'une confiance très médiocre à ce récit horrifique qui ressemble trop à un roman forgé de toutes pièces d'après d'anciens grimoires; ensuite parce que les scènes immondes qu'il évoque sont décrites d'une plume véritablement trop complaisante.

Réflexion faite, nous le publions cependant (après en avoir atténué certains passages), la lecture de tels articles nous paraissant devoir, en somme, causer dans les âmes moins de trouble que de dégoût.

A la suite d'un article paru, il y a quelques jours, j'avais reçu la singulière lettre que je transcris ici, sans changer un iota ou une virgule à son style ou à son orthographe.

« Monsieur,

« Puisque vous paraissez douter de la réalité des « messes noires, et si vous êtes un homme, veuillez « vous trouver, demain soir, jeudi, à neuf heures très « précises, place Saint-Sulpice, avec un journal dé- « ployé du *Matin* à la main. On pourra vous ap- « prendre des choses.

« BL. OCAGN. »

Un instant intrigué, j'avais fini par croire à quel

que plaisanterie et, pressé par d'autres besognes, je n'avais plus songé à mon bizarre correspondant. Une seconde lettre m'arriva, une semaine après. On m'y raillait de ma pusillanimité. On me demandait si j'avais eu peur, et on m'annonçait que, le soir même, on viendrait me chercher si je tenais vraiment à assister à cette sorte de spectacle. Je ne m'étais pas plus soucié de cette seconde invitation que des reproches, lorsque, avant-hier soir, au moment où, après une rude journée, je songeais à gagner mon lit, une visite me fut annoncée, très pressée.

J'allais envoyer au diable l'importun visiteur — sans me douter que c'était lui qui allait me proposer de m'y conduire, tout à l'heure, mais à travers la porte, j'entendis le dialogue suivant :

— Monsieur est souffrant. Revenez demain.

— Dites à monsieur qu'il faut absolument que je le voie aussitôt... Dites-lui que c'est la personne qui lui a écrit deux fois, au sujet de certaines cérémonies.

Piquée, ma curiosité chassa mon sommeil. Je priai qu'on laissât entrer la personne.

C'était une femme.

Sans s'asseoir, d'une voix brève et quasi hautaine, elle me dit :

— C'est moi qui vous ai écrit... Oui... Vous doutez de nos pratiques... Eh bien, venez-y voir. J'ai une voiture en bas; je vous emmène.

Je regardai la visiteuse. Ni laide, ni jolie, avec des yeux d'un éclat extraordinaire. L'air viril. Rien de la grâce de la femme et cependant quelque chose du laisser-aller de la chercheuse d'aventures. Très intrigué, cette fois, j'acceptai la proposition. Désireux cependant de savoir où je m'embarquais, je posai quelques questions. L'inconnue s'y déroba.

— C'est à prendre ou à laisser... Je ne dirai rien... Venez-vous?... Avez-vous peur?... Hâtez-vous de vous décider, en tout cas.

De l'autre côté de l'eau.

Une demi-heure après, notre voiture s'arrêtait de l'autre côté de l'eau, non loin, à ce que je crus deviner, d'une église célèbre. Pendant le trajet, j'avais dit à mon guide :

— Vous allez me faire voir quelque *resucée* d'Huysmans... une comédie infâme très probablement.

La femme avait secoué la tête :

— Huysmans a parlé de ce qu'il n'a jamais ni vu ni compris... Huysmans, oh! là, là!

Puis, haussant les épaules, elle s'était replongée dans un silence plein de mépris.

Une fois arrivés, je fus introduit, avec quelques précautions d'opéra-comique, dans un escalier où trois hommes se tenaient en sentinelle. En quelques mots brefs, mon guide se fit reconnaître, et je saisis ce dialogue curieux :

— *Qui est iste?* (Qui est celui-ci?)

— *Rerum gestarum nuntius qui a nobis invitatus est*... (C'est le journaliste que j'ai invité).

Je prie qu'on goûte la saveur de la périphrase qui désigne les journalistes, aux Messes noires : *Rerum gestarum nuntius*, le *messager des choses arrivées*. A la bonne heure! voilà au moins des gens qui ne songent pas à nous traiter de blagueurs!

— *Accipio* (j'accepte qu'il entre), fut-il répondu...

Et je sentis qu'on me poussait dans la salle. Désormais, maître de mes mouvements et les yeux libres, je regardai, surpris. Une petite salle, pleine d'ombre, d'une ombre à peine trouée par la lumière pauvre d'un lumignon placé dans le fond. Cette lueur douteuse dessinait en relief les formes — grandes lignes, sans détails — d'une quinzaine de personnes, parmi lesquelles sept ou huit femmes. Etranges, les hommes, la plupart le visage rasé, des allures ecclésiastiques.

— Ne troublez pas la cérémonie, me dit mon guide, en me quittant... A bientôt.

Puis elle alla rejoindre les autres femmes qui, massées dans un angle de la singulière chapelle, causaient doucement.

La cérémonie.

Entre deux géants, à la tête bestiale, qui me gardaient à vue, je commençais à m'ennuyer ferme, quand tout à coup, un hululement prolongé déchire les ténèbres, coupant les chuchotements des assistants. La salle s'éclaire et je ne puis réprimer un mouvement de stupéfaction et de dégoût. Dans le fond, se dresse un autel orné de triangles, le sommet en bas, et, sur l'autel, entouré de six cierges noirs, un énorme bouc à la longue barbiche, est accroupi, l'air stupide et méchant.

Pendant que commence un chant plaintif, où je crois reconnaître une parodie du *Credo*, je regarde ahuri. Bien vivant, l'animal assis sur l'autel, les pattes de devant en l'air! Voilà qu'il lèche ses babines et qu'une odeur épouvantable roule ses ondes dans l'atmosphère de la salle. Dans une sorte de fauteuil d'osier, sur des coussins, il repose, béat, et j'ai le chagrin de voir que ses deux pieds de derrière sont, chacun, posés comme pour le fouler, sur un crucifix.

Un hymne éclate, ardent, empressé, chanté à l'unisson par les hommes et par les femmes :

Gloria in profundis Satani!... In profundis Satani gloria!

Alors, un homme de haute taille, à la figure ravinée, aux yeux fous, s'approche de l'autel, s'incline devant le grotesque animal, revêt la chape et le surplis de l'officiant, et, au signal d'un timbre, se retourne vers l'autel. Il s'approche du bouc, et, presque aussitôt, il asperge les assistant en prononçant quelques paroles que je ne puis comprendre. Je ne dirai jamais avec quoi nous sommes aspergés... Pouah!

L'office commence. Une horrible vieille — telle qu'en eût rêvé Edgard Poë et qu'on en voit parfois sur les bancs de la Cour d'assises — fait l'enfant de chœur. Le desservant et la vieille marmonnent :

— *Introïbo ad altare Dei nostri Satanis.* (Je m'approcherai de l'autel de notre Dieu Satan.)

— *Ad Deum qui nunc oppressus resurget et triumphabit!* (De l'autel du Dieu, qui, maintenant vaincu, ressuscitera et sera un jour triomphant!)

Très mal à mon aise, agité de sentiments divers, je m'efforce de rester calme et de noter soigneusement mes impressions. Je promène mes regards autour de moi. L'énorme bête semble ricaner sur l'autel et je me détourne, presque frissonnant. L'assistance est houleuse. Tous, hommes et femmes, ont de grands

élans de tout leur être, — l'attitude extatique, — vers le bouc. Graduellement la salle s'éclaire. Sur les murs, j'aperçois, entremêlées à des peintures lascives, quelques-unes des scènes racontées dans le *Zohar* et le *Sepher Bereschit*, ces anciens livres de la sagesse kabbalistique. Les vêtements cérémoniels du prêtre — dois-je profaner ce titre, en l'appliquant à ce sacrilège? — sont d'un rouge flamboyant et ils encadrent, dans un rayonnement d'éclairs dorés, une image de bouc... Je puis lire, au-dessous de l'effigie abominable, la devise suivante: *Fratres sororesque malignœ observantiœ... Laus Satani!*

Oui, ces démons et ces blasphémateurs sont bien les frères et les sœurs de l'observance du Malin, les adorateurs du Prince des Ténèbres, et leurs rites odieux chantent la gloire du Pervers!

En offrande.

Cette devise a une autre signification encore, s'il faut en croire les paroles de l'officiant. Il parle en latin, et je saisis quelques bribes de son discours :

« Nous sommes assemblés ici pour réparer la Grande Injustice et libérer notre prince Satan... refaire la royauté de Satan, le Beau, le Grand, le Miséricordieux, le Suave, *magnus, formosus atque misericors et suavissimus Satanas* !... A force d'outrager Christ, nous abolirons sa gloire, et nous replacerons le Proscrit, le Suave dans sa suréminente dignité!... Pleurons les malheurs de notre Dieu et outrageons Christ. Un jour nos outrages toucheront le cœur de ce Dieu usurpateur, et il souffrira, et, s'il souffre, il cessera d'être Dieu!... Un jour, le Maître, l'Ineffable, le Prince Satan, notre maître, triomphera de Christ et sera le vrai Dieu! »

Le prêtre s'anime en parlant. Ses yeux flamboient et des frissons secouent l'assistance... Une senteur de jusquiame brûlée se répand dans l'assistance, corrigeant de ses effluves violents l'épouvantable odeur hircinale de tout à l'heure, Les périodes se pressent heurtées et confuses, sur la bouche de l'officiant, qui tremblant d'enthousiasme et couvert de sueur, termine tout d'un coup en criant :

Laus Satani qui, proximo die, resurget, regnabit et semper triumphabit! (Gloire à Satan qui, bientôt, ressuscitera, régnera et triomphera dans l'éternité!)

A cette parole, tous se dressent, éperdus, les yeux hagards, et ils répètent, en grimaçant :

Laus Satani qui, proximo die, resurget regnabit et semper triumphabit!

Mais voilà que commence une scène extraordinaire — plus terrible ou plus répugnante ? Une femme qui, depuis quelques instants, les cheveux dénoués, s'agitait au milieu de l'assistance, d'un seul coup déchire ses vêtements.......

— *Quid velis?* (Que veux-tu?) interroge l'officiant.

— *Ad sacrificiam, offerre corpus meum*, répond-elle.

Sur un geste de l'autre, elle s'étend, docile, aux pieds du bouc, sur l'autel. Un linge noir est étendu sur elle... L'homme commence l'offertoire. Il tire de sa poche une hostie noire, et, très haut, dans un élan de tout son être, il clame :

— *Suscipe, sancte Pater, hostiam hanc...*

— *Accipe etiam sanguinem nostrum!* s'écrient deux voix derrière l'autel.

Et, chancelant, s'appuyant à l'angle de l'autel, un homme et une femme apparaissent, ruisselants du sang d'une blessure que l'homme porte à la gorge, la femme au sein. Enivrée de fureur, celle-ci se frappe de nouveau, sous nos yeux, en pleine poitrine, d'un coup de couteau. La lame fait jaillir du sang jusque sur l'autel... Impassible, le prêtre s'approche des deux fanatiques. Dans le calice, il recueille du sang jusqu'à ce que le vase soit plein et jusqu'à ce que l'homme et la femme tombent, au pied de l'autel, dans une mare rouge... Je les regarde, attristé. Ils sont tombés côte à côte, et un sourire heureux détend leurs lèvres.

En enfer.

L'odeur est tellement lourde et suffocante des parfums et des senteurs innommables qui traînent dans la salle, que je me sens prêt à défaillir. Il semble qu'un vertige affole ma raison. C'est dans une sorte d'hébêtement que j'assiste aux phases de la consécration. Par instants, sous le drap noir, la femme a des tressauts d'épileptique; elle pousse des cris déchirants, et, à chaque fois, l'assistance répète : « *Laus Satani!* »

Le hideux animal, là-haut, sur l'autel, retrousse ses narines et bêle un instant. Tout d'un coup — truc, escamotage, magie noire? — il disparaît. Aussitôt, des hurlements de douleur soulèvent les fidèles, palpitants d'émoi. *Redde nobis dulcissimam prœsentiam tuam!* crient, à la fois, furieux, désespérés et plaintifs, les déments qui s'agitent autour de moi. L'officiant paraît accablé de douleur. Il évoque lugubrement, appuyé sur l'autel :

— *O vos omnes, adjuro adque attestor, per sedem Adonaï...*

Je ne parviens pas à saisir le reste. Ce doit être une énumération de noms, les titres des puissances infernales, peut-être!

La voix traîne, suppliante, avec des notes aiguës, brusquement cassées par l'émotion. Hommes et femmes continuent leurs appels furieux... *Veni, Satanas, redde nobis prœsentiam tuam.*

Surmontant les clameurs, le prêtre crie, tout d'un coup, avec un geste de triomphe : *Ecce Suavissimus! Gaudeamus!*

Il brandit une hostie noire qu'il vient de consacrer. Retournée d'un coup, l'assistance exulte.

— *Laus Satani! Ecce Magister!*

Alors la femme, dont le corps servait de table sainte, se redresse sur l'autel... Sans que j'y puisse rien comprendre, — s'il y a un *truc*, le *truc* est supérieurement combiné! — voilà que réapparaît le bouc ignoble. Entre ses babines, il mâche quelque chose. J'ai un frisson dans le dos en constatant que c'est une hostie blanche.

Prosternée, la femme adore et essuie, de ses cheveux, les pieds de l'horrible bête. Comme pris de folie, tous les assistants s'élancent vers l'autel. L'officiant jette des hosties noires. A quatre pattes, quelques-uns les happent des lèvres; d'aucuns se balancent, sur leurs jambes, grotesques et extatiques; d'autres les bras étendus en adjuration et en salut, clament des litanies en un latin véhément. Et penché sur eux

tous, le bouc, qui a fini de manger, ricane effroyablement.

Je me sens devenir fou à ce spectacle, et je sens que d'horribles scènes vont se dérouler, lorsque, abandonnant l'autel, le prêtre et les assistants s'élancent dans une ronde épileptique, autour de l'animal infâme, en vociférant : *Laus Satani!*

. . . .

Horreur ! Il me semble que le bouc frétille d'aise sur l'autel, et articule des sons. J'entends : *gnon! gnon!...* et je défaille vraiment d'angoisse et d'effroi.

— Allez-vous-en !... Allez-vous-en !... me crie à ce moment, en me bousculant, un des deux hommes qui m'ont gardé à vue, pendant tout l'office... Allez-vous-en !... Vous n'en avez que trop vu, déjà.

M'en aller? Ah ! je ne demande pas mieux !... De l'air pur, mon Dieu, de l'air pur, loin des criminelles turpitudes, des abominables sacrilèges et des détraquements convulsifs des étranges *Frères et Sœurs de l'Observance du Malin !*

SERGE BASSET.

J'ai reçu, ce matin, toujours de la même écriture, les quelques mots suivants :

« Si vous voulez, j'irai vous dire, un jour, pourquoi
« nous avons désiré que vous voyiez nos cérémonies...
« Si vous voulez revenir un jour, vous verrez tout,
« cette fois.

« BL. OCAGN. »

Ah ! non, certes! Cette fois, je donne ma place à qui la voudra prendre !

S. B.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

72. — *La grande prophétie, dite de saint Césaire, donnée par M. l'abbé Curicque, est-elle authentique?* (*Voix prophétiques*. 5e édition, t. II. p(.551.)

73. — *Un érudit veut-il prendre la peine de nous exposer les rapports de Philippe-Égalité avec l'occulte.*

UN ABONNÉ

74. — *Qui nous donnerait quelques détails sur l'apparition d'une croix à Migné, près Poitiers, le* 17 *décembre* 1826?

X.

75. — *Jean Chartier, un historien de Charles VII, rapporte que Guillaume Edelin, docteur de Sorbonne, fut condamné pour magie en* 1453; *qu'il avoua qu'il avait été plusieurs fois au sabbat, et qu'il avait adoré le diable sous la forme d'un bouc.*

Quelqu'un pourrait-il en faire le commentaire?

JEAN DE VALRUGUE.

RÉPONSES

68. — *Qu'est-ce-que l'*Annaberge?

L'Annaberge est un diable terrible qui revêt diverses formes. Il se montrait souvent sous la forme d'un bouc avec des cornes d'or et se précipitait sur les mineurs avec impétuosité; d'autres fois sous la forme d'un cheval qui jetait la flamme et la peste par ses naseaux; d'autres fois encore l'Annaberge arrivait tout à coup semblable à un moine revêtu d'habits pontificaux proférant des paroles de mépris, jusqu'à ce que, par des persécutions continuelles, il lassât la persévérance des plus intrépides.

Aux yeux de celui qui cultive la science, l'Annaberge paraît n'être que le gaz hydrogène carboné, nommé feu grisou, contre lequel la lampe de Davy eut jadis paru un précieux talisman.

R.

69. — *Comment développer les facultés médianimiques, si ces facultés existent chez tous les hommes?*

Non, les facultés médianimiques n'existent pas chez *tous* les hommes; certaines natures, en effet, sont tellement matérielles, que les facutés médianimiques sont chez ces natures tellement latentes, que c'est comme si elles n'existaient pas; elles ne pourraient surgir dans de tels organismes, qu'à la suite d'une catastrophe ou d'une maladie si graves qu'elles bouleverseraient de fond en comble ces natures matérielles. Nous ne nous occuperons donc pas de celles-ci et nous passerons à la catégorie des individus qui ont des facultés médianimiques assez prononcées pour pouvoir être agrandies, *intensifiées*, au point de rendre conscients des médiums auparavant inconscients.

Disons tout d'abord que les artistes, les écrivains, les savants, les gens de génie en général, sont des *Médiums*, mais la plupart d'entre eux ne voudraient reconnaître à aucun prix que l'inspiration leur vient du monde spirituel ou invisible, dans lequel ils vivent en *dégagement astral*, pendant le sommeil.

Mais n'insistons pas sur ce sujet, car si nous voulions même l'effleurer ici, il nous faudrait y consacrer de longues colonnes. Nous traiterons donc exclusivement des moyens à employer pour développer les facultés médianimiques. Disons tout d'abord que ces facultés se développent tout naturellement au fur et à mesure que le sujet progresse en moralité et en charité.

Ceci c'est la voie la plus lente, mais la plus sûre; elle réalise ce principe d'occultisme :

« L'Initié ne peut être créé, il se fait de lui-même. »

Or comme toute règle a ses exceptions, on peut d'une manière factice développer les facultés médianimiques ou psychiques. Premièrement, en vivant au milieu de personnes qui possèdent ces facultés.

« *Le psychisme s'acquiert, comme certaines maladies, par contagion.* »

Ceci est pour ainsi dire un axiôme.

Un autre mode consiste en ceci : de puissants médiums imposent les mains sur les épaules de personnes bien douées et leur projette de leur fluide; cette projection rend certaines personnes médiums, écrivains, auditifs, clairvoyants, dessinateurs, compositeurs de musique, etc. Ceci pourra surprendre les lecteurs, mais le fait est absolument certain, nous l'avons vu se vérifier si souvent sous nos yeux depuis trente années que nous étudions l'occultisme, que nous pouvons l'affirmer et conclure en disant : « On pourrait dès aujourd'hui développer les facultés médianimiques chez un très grand nombre de personnes, en créant des écoles de médiums. » Le jour où tous les hommes seraient clairvoyants, où chacun serait *liseur de pensées*, l'honnêteté se répandrait fatalement sur notre petit globe, et les lecteurs peuvent de ce fait tirer de grandes et nombreuses conséquences!...

J. M. DE V.

ÇA ET LA

Une prophétesse Anglaise sous Henri VIII. — Quand Henri VIII devint schismatique, on parla beaucoup en Angleterre d'Elisabeth Barton, d'Addington, qui entra dans un couvent et fut surnommée la nonne de Kent. Ses prophéties étaient « dans une langue poétique et souvent rimée, qui contribuait à les répandre parmi le peuple. » Henri VIII, qui avait vu et entendu la prophétesse, montra le texte de ses prédictions à Thomas More « qui sourit de ses rimes rustiques ». Elle parlait pour le peuple en langage populaire.

Cependant le chancelier Thomas More alla la voir au couvent du Saint-Sépulcre à Cantorbéry, et déclara son admiration pour les choses qu'il avait entendues. L'archevêque de Cantorbéry, le docte Fisher, crut aussi à la sainteté de la jeune fille. On répandit le bruit qu'elle avait annoncé la mort de Henri VIII dans le délai d'un mois s'il répudiait sa femme, Catherine d'Aragon.

La voyante fut alors jugée sans témoins. Des religieux, menacés de torture, avouèrent qu'ils lui avaient inspiré de faire ces prophéties. Un *bill d'attainder* (loi de mise hors la loi) fut voté par le Parlement. La sainte fille mourût étranglée.

Peu après, Fisher et More furent condamnés pour non-révélation. Fisher se défendit en objectant que cette extatique avait parlé au roi avant que lui-même fût allé lui rendre visite.

(Audin : *Histoire de Henri VIII*, in-12, Páris, Maison, 1856, chap. VI.)

M.

***

Henri Heine médium. — Les spirites revendiquent pour un des leurs ce poète satirique. Médium il fut, disent-ils; et ils en donnent pour preuve ce pàssage de la préface de la tragédie de *Ratcliff*.

« J'ai écrit *William Ratcliff* à Berlin, sous les tilleuls, lors des derniers jours de janvier 1821, pendant que le soleil éclairait de ses rayons plutôt maussades les toits couverts de neige et les arbres dépouillés de leurs feuilles. J'écrivais sans interruption et sans faire de rature. Tout en écrivant, il me semblait que j'entendais au-dessus de ma tête comme le bruissement des ailes d'un oiseau. Lorsque je racontai ce fait à mes amis, jeunes poètes berlinois, il se regardèrent d'une façon singulière et me déclarèrent unanimement qu'ils n'avaient jamais rien remarqué de semblable en écrivant. »

Ce qui semble donner raison aux spirites, c'est qu'en effet, dans cette tragédie, l'action et le dénouement se réclament de l'influence réciproque du monde terrestre et du monde supra-sensible.

« Le peu de succès qu'a eu cette tragédie tient probablement à ce que, vers 1825, le public berlinois n'était pas capable de la comprendre. »

Ce sont toujours les spirites qui parlent.

***

Est-ce un avertissement. — Le 7 juin dernier, vers deux heures du matin, le Christ monumental de Montmartre, placé dans une niche, à 30 mètres de hauteur, s'est effondré sur le sol.

Cet accident s'est produit par une nuit très calme. D'ailleurs, le vent ne peut avoir aucune prise sur un bloc de pierre de cette dimension.

D'autre part, il ne faut pas songer à incriminer la malveillance. Pour renverser la statue, il aurait fallu des préparatifs considérables, dont on se serait aperçu.

Et quelques-uns de nos lecteurs nous demandent s'il ne ne faut pas voir un avertissement surnaturel, dans cet accident dont, jusqu'à présent, on n'a donné aucune explication satisfaisante.

***

Les hosties miraculeuses. — Nous parlions dernièrement des hosties miraculeuses. Un lecteur nous signale ce joli prodige :

Il y a, nous dit-il, près de Laigle (Orne), une petite chapelle nommée chapelle de la Place. A l'époque de la Terreur, voici ce qui s'y passa :

Des voleurs s'étant emparés des vases sacrés avaient jeté au vent les hosties qui se trouvaient dans le Saint-Ciboire.

Au lieu de tomber à terre, elles vinrent se poser sur un buisson.

Le matin, les paysans, en passant, les prenaient pour des papillons blancs. Quand ils s'approchaient, elles s'envolaient.

S'éloignait-on, les hosties se posaient de nouveau sur le buisson.

Quand on reconnut que c'étaient des hosties, on alla trouver le curé de la paroisse de Saint-Martin de Laigle. Les fidèles et le clergé se rendirent au buisson en procession avec un ciboire. En présence de la foule assemblée, les hosties vinrent d'elles-mêmes se placer dans ce ciboire.

En commémoration de ce prodige, tous les ans on va solennellement en procession à la chapelle de la Place.

***

La dormeuse de Thénelles. — La dormeuse de Thénelles (Aisne), dont nous parlions encore dernièrement est actuellement dans la quinzième année de sa léthargie. On continue à la nourrir artificiellement, ce qui ne l'empêche par de maigrir de plus en plus ; le poids de la dormeuse n'est plus que de 25 kilogrammes.

L'EXTATIQUE DE KALTERN

(Suite.)

Le 27 septembre de cette même année, il arriva, sans être attendu, à Kaltern, et, s'étant rendu auprès de l'Extatique, il se livra à toutes les observations qu'il jugea nécessaires. Il y retourna le lendemain, et mit à l'épreuve son obéissance : elle fut aussi prompte envers son évêque qu'envers son confesseur, à l'égard duquel elle en avait fait vœu. Il lui adressa alors les questions les plus opportunes, les plus propres à lui faire connaître la vérité. Elle satisfit à l'évêque, qui se recommanda à ses prières et promit de son côté de ne point l'oublier devant Dieu, surtout au saint sacrifice de la Messe. Il se rendit immédiatement au presbytère, où un examen long et circonstancié fut fait sur l'Extatique. Les personnes interrogées furent le curé de la paroisse, qui est actuellement prévôt mitré à Botzen ; le père Jean de Capistran, confesseur de Maria Mœrl, son père et la femme de service. Tout fut soigneusement enregistré, et les personnes interrogées furent obligées par serment à ne jamais parler de ce qui avait fait la ma-

tière de leur interrogatoire. L'évêque déclara ensuite que la piété de l'Extatique n'était point l'effet d'une maladie, quoique la maladie dont elle ne souffrait ne portât point le caractère de la sainteté. La police devint moins tracassière; mais telle est la crainte qu'inspire le gouvernement autrichien, qu'on n'osait presque plus même parler de l'Extatique. L'auteur de la relation que nous avons déjà citée s'en plaint en ces termes : « Tout en faisant la part de ces formalités, nonobstant la commotion que le prodige a occasionnée dans les peuples, commotion qui fit moins de bruit qu'elle n'excita la piété, il nous est pénible de voir que jusqu'à présent on le traite avec une certaine réserve qui ne nous paraît pas conforme aux desseins de Dieu. » Et après avoir parlé de l'incrédulité et de l'impiété du siècle, des doutes qui agitent ceux qui out besoin de croire, il ajoute : « La jeune vierge de Kaltern est tout à propos élevée à une si grande splendeur pour être la lumière placée sur le chandelier, et éclairer au sein de l'obscurité du siècle tous ceux qui sont dans la maison, c'est-à-dire dans le christianisme. Elle jouit ici-bas d'un état qui est en quelque sorte hors de place; et elle eût été déjà appelée à en jouir dans le ciel, si elle n'était destinée à briller comme une lampe sur la terre. Pourquoi donc la mettre sous le boisseau, si, au contraire, les desseins de Dieu et le bien des peuples veulent qu'elle brille aux yeux du monde? Personne n'a encore parlé, tandis qu'on parle et qu'on écrit sur tant de choses moins vraies, moins utiles, moins consolantes : personne n'ose en parler, si ce n'est dans quelques lettres, dans des conversations encore plus restreintes, pour ainsi dire, le doigt sur la bouche, à l'oreille de quelques amis; de sorte que, depuis trois ans de merveilles, ce phénomène n'est encore connu, dans les provinces voisines, que d'un petit nombre de personnes. »

(*A suivre*). L'ABBÉ NICOLAS.

A TRAVERS LES REVUES

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES. — Sous ce titre, *Trois cas de prémonition*, M. E. Desbeaux rend compte de faits très troublants et qui intéresseront tous les joueurs. Citons en deux :

PREMIER CAS

Le mercredi 6 février 1889, à Monte-Carlo, en me promenant l'après-midi, je trouve un fer à cheval rouillé. Superstitieux, comme tous les joueurs, je le ramasse, parce qu'un fer à cheval, surtout quand il est rouillé, porte bonheur, chacun sait ça !

En me redressant, mes regards tombent sur le chiffre 6, peint en rouge sur une borne. *Je me dis* : « Aujourd'hui il faut jouer ce numéro », mais cette réflexion n'était pas terminée que mon regard se trouve fixé sur le numéro 28 peint à la lanterne d'une voiture arrêtée devant moi. *Je pense aussitôt* que, si je vois le 6 sortir à une des tables de roulette, je *devrai*, au coup suivant, miser sur le 28.

Deux heures après ce petit incident, déjà bien effacé de mon esprit, j'entre dans les salles de jeu. Je m'approche d'une table et, presque aussitôt, je vois sortir le 6. Alors, mais seulement alors, je me rappelle que je *dois* miser sur le 28. Perdant depuis plusieurs jours et n'ayant qu'une confiance des plus limitées dans mon pronostic, j'hésite, et, au lieu de mettre un louis en plein sur le 28, je place seulement 5 francs sur la transversale 28-33.

Le croupier lance sa bille... c'est le 28 qui sort — oui, le 28.

DEUXIÈME CAS

Le mardi 26 décembre 1894, à Monte-Carlo, en passant devant le tennis, ma femme laisse tomber son bouquet de violettes, je me baisse pour le ramasser, mais le jour finissait et, dans la demi-obscurité, mes doigts rencontrent quelque chose de mou... je peste d'abord, puis nous nous mettons à rire en pensant que « ça porte bonheur ».

Après avoir reconduit ma femme, je vais déposer nos cartes à la villa L... Au moment où j'en sors, *je suis obligé* de me rejeter en arrière pour laisser passer une voiture, aux lanternes allumées, allant vite. Le numéro de cette voiture me saute aux yeux : 22.

Je pense alors que c'est le premier numéro aperçu par moi, depuis certain contact. J'entre au Casino, mais je ne possède pas une indication première pouvant me servir *de point de départ*, comme dans le cas précédent; c'est donc sans confiance que je place cinq ou six pièces sur le 22. Mon numéro ne sort pas, mais moi, comme disait Monselet, je sors. Je vais dîner, puis je reviens, convaincu de la nécessité d'avoir un point de départ, et, les Destins ne m'en ayant pas indiqué, je décide en mon esprit que ce point de départ sera le numéro 1 (le *Premier*, comme on dit ici). Cette résolution prise, je me promène à travers les tables, attendant le moment où je verrai sortir ce numéro 1. Au bout d'une heure, n'ayant rien vu, je me dirige vers la sortie pour fumer une cigarette dans l'atrium quand, en passant devant une table, j'entends le croupier annoncer : « Premier, rouge, impair et manque. »

Premier, c'est-à-dire, numéro 1, c'est-à-dire mon point de départ.

Je mets un louis sur le 22. Le croupier lance de nouveau sa bille et... c'est le 22 qui sort — oui, le 22.

Le lendemain mercredi, nous allons déjeuner, avec nos amis B..., à l'hôtel du cap Martin. La première chose qui frappe mes yeux à la table où nous nous asseyons est un carton blanc supporté par un pied de cuivre; sur ce carton, le nombre 22 (numérotage relatif au service de l'hôtel et du restaurant).

Cette bizarrerie de retrouver ce matin, sous mes yeux, ce 22, qui, la veille au soir, m'avait été si favo-

rable, intéresse ma superstition. *Je me demande* s'il n'y a point là un nouvel avis gracieux du sort, et *je me réponds* que le premier chiffre, le premier 2, veut *probablement* m'indiquer que le 22 sortira 2 fois pour moi aujourd'hui. Mais, bien entendu, ces réflexions étant faites rapidement au fond de moi-même, *intus et in cute*, et sans conviction.

Le soir, à 9 heures, je pénètre dans les salons, et à peine me suis-je approché d'une des tables que je vois sortir le numéro Premier.

A cette vue, et ne pensant qu'au système qui m'avait réussi la veille, je mets un louis au 22.

Et le 22 sort — oui le 22.

« En voilà un, me dis-je, et si mon pronostic est exact, il m'en faut un second. » Après avoir ramassé mon gain, je laisse, selon mon habitude, sur le 22, le louis qui vient de gagner. Le croupier lance sa bille et annonce : « 2, noir, pair et manque ». Cette fois, mon louis rentrait à la banque, et je m'apprêtais à chercher une autre table, où je verrais sortir le 1, lorsque *je me rappelle*, tout à coup, et seulement en cet instant précis, le carton numéroté (222) du Cap Martin; et *je pense en même temps* que je possède l'indication initiale qui m'avait fait défaut la veille : c'est ce 2, précédant 22, qui doit être mon point de départ. Voyons si c'est vrai, *par hasard*.

Je me hâte de jeter un louis sur le 22. La bille tourne, se cogne, rebondit, tourne encore et tombe dans le 22 — oui, dans le 22.

Le fait s'est passé sous les yeux de deux de mes amis (1) qui, sans être au courant de mes pensées, restèrent stupéfaits de me voir ramasser deux numéros pleins en trois coups et — c'était deux numéros 22.

L'Hyperchimie. — Sous la signature de M. Stephen E. Emmens, cette revue publie un fort intéressant article sur les procédés américains de transmutation. Les anciens connaissaient-ils l'art de fabriquer l'or?... M. Stephen E. Emmens conclut à l'affirmative.

Il est indiscutable dit-il que les anciens Égyptiens Lydiens, Persans et autres peuples voisins possédaient de l'or en quantité énorme :

Hérodote rapporte, par exemple :

« Les Indiens Macrobiens, qui habitaient la côte sud de la Lybie... les mirent en prison et les attachèrent avec des chaînes d'or : le cuivre est, chez ces Éthiopiens, le plus rare et le plus estimé des métaux. »

De grandes armées ne portaient que des armures d'or. Les maisons étaient couvertes avec des plaques d'or. Cependant il n'existe aucun souvenir, ni aucun vestige d'une source naturelle d'aussi prodigieuses richesses. Çà et là l'or peut être extrait par lavage du sable des rivières; çà et là on peut l'obtenir en broyant les rochers dans les veines desquels on le voit. Mais on n'a jamais parlé de placers ou de mines si riches et si étendus et toutes les recherches modernes si ardentes qu'elles aient pu être, n'ont jamais réussi à faire découvrir de districts aurifères aussi considérables en Egypte et dans les pays d'alentour. L'histoire, cependant, dit formellement que les gens qui vivaient à cette époque dans ces régions, connaissaient et pratiquaient l'art de fabriquer l'or. La fameuse toison d'or prise par Jason et les Argonautes n'était, dit Suidas, qu'« un traité écrit sur une peau et indiquant le moyen de préparer chimiquement l'or. » Et l'empereur Dioclétien fit rechercher et détruire tous les livres d'alchimie en usage parmi les Egyptiens, pour mettre fin à la production des richesses qu'ils employaient contre lui. Sa police réussit et l'on prétendit qu'il voulait arriver à la suppression d'une superstition. Mais quand on considère qu'à notre époque, le monde civilisé tout entier, y compris l'Inde et la Chine, est depuis environ deux mille ans resté sous cette impression, qui prend sa source dans l'observation et les résultats d'expériences renouvelées constamment, que certains physiciens et certains prêtres étaient capables de produire de l'or artificiellement et en font encore de temps en temps, il est difficile de supposer qu'il n'y a pas un fond de vérité dans cette croyance si ancienne.

La Revue spirite. — Un article de Mme Carmencita Noël, *Les apports de la villa Carmen*. Cette villa voisine de Mustapha, en Algérie, est familière à des esprits spirituels et malicieux qui se plaisent à des apports tour à tour gracieux ou singuliers.

Mme Carmencita Noël cite le fait d'apports en pleine lumière. Hamed, jeune serviteur indigène de l'auteur est le médium habituel de ces communications. Sur l'ordre de sa maîtresse, il tend des chechias aux esprits invisibles et deux personnes dignes de foi, y ont vu un jour tomber du plafond deux belles roses crèmes fraîchement cueillies. L'apport du talisman de saint Georges est aussi curieux. Ce talisman est une médaille représentant saint Georges que l'on suspend au cou d'Hamed pendant les séances. La médaille est attachée fortement par une chaînette à un ruban mauve; et tantôt, au cours du sommeil du jeune médium, la médaille disparaît et se trouve transportée d'un pavillon voisin à la villa elle-même ; tantôt on la retrouve dans un coin ou dans le soulier de l'un des assistants; ou bien le ruban s'en trouve changé, il était mauve, il devient jaune, etc., etc.

Suivant la propre expression de Mme Carmencita Noël, cette médaille très ancienne se prête facilement à ces exemples de passage de la matière à travers la matière, parce qu'elle est en quelque sorte *dynamisée par la multitude des souvenirs qui s'y rattachent* (!)

A. G.

1. M. H. M..., qui me rappelait lui-même récemment le fait, en témoignerait au besoin, et Mme S..., sa sœur.

Le Gérant : Gaston Méry.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 60. 1er JUILLET 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

Notre numéro spécial, qui forme une élégante brochure ornée d'un grand nombre d'illustrations, est actuellement au brochage ; il sera mis incessamment en vente au prix de UN FRANC.

Que signifie le mot Mystique

De nos jours, la langue artistique et littéraire emploie souvent le mot *mystique* dans des sens divers et très vagues. Je voudrais en signaler quelque-uns, après avoir donné d'abord la signification stricte et précise. Il faut demander celle-ci à la longue tradition des écrivains catholiques, aux hagiographes et aux auteurs ascétiques.

Pour eux, la théologie mystique s'occupe des grâces extraordinaires. Ce dernier mot à besoin lui-même d'être défini, sous peine de rester dans le vague. On entend par là les états ou actes surnaturels dont la production ne dépend *nullement* de notre volonté.

Il y a d'autres actes que Dieu *laisse toujours à notre dispositon*. Par exemple, chaque fois que je veux faire un acte surnaturel d'amour de Dieu, j'y réussis. Le concours de la grâce m'est assuré d'avance. Il en est de même pour beaucoup d'actes particuliers, qui me sont inspirés par l'amour de Dieu : secourir le prochain, me mortifier, me mettre en oraison, etc. Je me trouve un peu, alors, à l'égard de ces actes, comme le mécanicien par rapport à la lourde locomotive qu'il veut lancer. Certes, ce travail est au-dessus de ses forces personnelles. Ce n'est pas en lui que réside l'énergie motrice, mais dans un agent extérieur, la vapeur sous pression. Seulement cette vapeur a été mise à sa disposition. Libre à lui de l'employer.

Au contraire, beaucoup de phénomènes surnaturels échappent absolument à mes efforts, à mon industrie, de même que le mécanicien n'agit pas sur d'autres machines que la sienne. J'aurais beau vouloir énergiquement, soit prophétiser, soit apercevoir l'ange gardien qui veille sur moi, ou Satan qui me tente, rien ne se produira. La mystique étudie les faits de ce genre.

Je ne prétends pas que tous les auteurs ont pris la définition précédente comme *point de départ*, mais seulement qu'elle se dégage de leurs écrits. Lopez Ezquerra est un des rares écrivains qui l'ont mise bien en lumière, dès le début de leur livre. (*Lucerna mystica*. Traité I, nos 11, 18) (1). D'autres n'y arrivent que plus tard, par exemple, lorsqu'ils sont décidément obligés d'expliquer le mot *oraison passive*, ou surtout de distinguer la contemplation *infuse* de celle qu'on appelle *acquise*. Jusque-là, ils croient faire assez, en déclarant que la science dont il s'agit est « très élevée, très cachée », et « qu'elle exige une lumière spéciale »; ce qui est vrai, mais ne définit pas avec précision. D'autres enfin, comme sainte Thérèse, dans sa *Vie*, ne songent même nulle part à formuler une définition. Ils décrivent successivement quelques états déterminés, à la manière d'un jardinier qui étalerait devant nos yeux ses jolies fleurs. Ils nous en donnent ainsi des notions séparées, sans chercher à les rattacher savamment à une même idée générique. Toutefois, feuilletez le livre avec soin : vous verrez que ces auteurs nous avertissent, en parlant de chaque état, que celui-ci ne dépend pas de notre industrie; et ils nous adjurent de ne pas essayer de le produire; ce serait, à leur avis, nous casser la tête inutilement. Or, c'est dire en d'autres termes que, partout, ils admettent, comme un caractère propre, celui que j'ai pris pour définition. En résumé, et c'est là le grand point, tous ces écrivains ont au fond la même conception, quoiqu'elle n'apparaisse pas toujours au premier abord. Seulement tous ne se sont pas livrés à ce travail philosophique d'analyser la suite des objets dont ils parlent, de dégager le caractère qui leur est commun, et de le formuler avec clarté, au début, à la manière des géomètres.

1. Sainte Thérèse fait de même dans un tout petit traité, adressé sous forme de lettre au P. Rodrigue Alvarez (février 1576). Elle commence par définir les états mystiques, en employant le terme synonyme d'états *surnaturels* d'oraison : « J'appelle *surnaturel* ce que nous ne pouvons acquérir par nous-mêmes, *quelque soin* et quelque diligence que nous y apportions. A cet égard, *tout* ce que nous pouvons faire, c'est de nous y disposer. » Ailleurs elle montre qu'elle a cette définition devant l'esprit, quand elle dit : L'oraison de quiétude est *surnaturelle* et *par conséquent* au-dessus de toutes nos industries et de tous nos efforts. » (*Chemin de la perf.*, ch. XXXII.)

Voilà le sens traditionnel du mot *mystique*. Disons maintenant quelle est son origine. Pourquoi désigner ainsi les grâces extraordinaires?

Ce mot a été adopté par Denys, dit l'Aréopagite; et il est bien choisi. Il a la même racine que *mystère* et exprime l'idée d'une obscurité à percer (1), d'un bien qui est caché aux profanes. Il l'est même, hélas! dans une certaine mesure pour les initiés : ce qu'ils reçoivent reste pour eux *à demi* incompréhensible. Dieu possède l'attribut de l'incompréhensibilité; et l'expérience apprend que cet attribut transparaît dans toutes les manifestations divines. Dans les degrés mystiques inférieurs, les autres attributs restent presque tous invisibles. Pour celui-là, on en a le sentiment dès le début (2). Et c'est là ce qui a donné l'idée de désigner l'ensemble des états extraordinaires par le nom de mystiques; il rappelle leur caractère mytérieux.

Qu'on me permette ici une digression. Cette incompréhensibilité de l'action divine est la cause des peines intérieures que l'on rencontre chez beaucoup de commençants. Ayant reçu la visite de Dieu, ils essayent en vain de trouver des mots pour dépeindre sa manifestation, ineffable comme lui, et la soumettre au jugement de leurs directeurs. Une telle impuissance les surprend et les attriste. De plus, sur le seuil de ce monde nouveau, ils se sentent pris d'inquiétude : ce demi inconnu les effraye. Dans quelle voie s'engagent-ils? Ils ne la connaissent pas encore. N'est-ce pas celle de l'illusion? Sans doute, quelque chose devrait les rassurer intérieurement. Ils voient, et cela est indubitabe, que leur occupation est excellente en elle-même, puisqu'elle consiste à penser à Dieu et à l'aimer dans la paix et dans la joie. Alors pourquoi chercher autre chose, et ne pas dire : Seigneur, il est bon d'être ici? — Oui, mais il y a en même temps je ne sais quoi d'incompréhensible; de là du trouble. Malgré tous les raisonnements, la vue d'un abîme cause du vertige à qui n'y est pas habitué. Enfin un préjugé assez commun renforce parfois cette inquiétude. On se figure que Dieu doit se manifester d'une tout autre façon, par exemple, en se montrant distinctement, avec tous ses attributs, voire même en dévoilant ses trois personnes. On en conclut qu'une connaissance confuse, incomplète, en partie inanalysable, ne peut être qu'une illusion. Sainte Thérèse est restée dans ces craintes jusqu'à l'âge de quarante-deux ans. Le remède consiste à expliquer aux âmes de ce genre que leur état est parfaitement catalogué et jugé bon. Pour les en convaincre, il faut leur donner à lire des descriptions bien faites.

1. C'est pour la même raison que les théologiens emploient des expressions comme celles-ci : L'Eglise est le corps mystique ou l'époux mystique de Jésus-Christ. Ils veulent indiquer par là que, dans l'Eglise, il y a une réalité *mystérieuse*, cachée, qui a une analogie *étroite* avec d'autres réalités de l'ordre naturel. Le mot *mystique* a alors un sens spécial qui relève de la théologie dogmatique.

2. Bossuet l'a bien remarqué (lettre 98 à la sœur Cornuau) :

« Dieu est quelque chose de si caché, qu'on peut s'unir à lui quand il y appelle, avec une certaine transcendance au-dessus des vues particulières... En cela, on ne quitte pas les attributs de Dieu, mais on entre dans l'obscurité, c'est-à-dire en d'autres paroles, dans la profondeur et dans l'incompréhensibilité de d'Etre divin. C'est là sans doute un attribut et l'un des plus augustes. On ne sort donc jamais tellement des attributs de Dieu qu'on n'y rentre d'un autre côté, et peut-être plus profondément... Toute la vue semble réduite à bien voir qu'on ne voit rien, parce qu'on ne voit rien qui soit digne de Dieu. Cela paraît un songe à l'homme animal; mais cependant l'homme spirituel s'en nourrit. »

Revenons au sens du mot *mystique*. J'ai dit quelle était sa signification classique dans l'Eglise. Les philosophes rationalistes ne sauraient l'admettre. Elle suppose le surnaturel; or, ils n'en veulent pas. D'autre part, ils ne peuvent laisser le mot *connaissance mystique* sans lui attribuer un sens. Pour eux, ce sera une connaissance de Dieu qui n'est pas due uniquement à la froide raison, mais où la volonté intervient. Il suffit que cette connaissance ait sa source dans le besoin d'aimer, dans le goût du beau ou du mystère (1). Dès lors, si, par des motifs de sentiment moral ou esthétique, vous attribuez à Dieu certaines perfections, on vous dira : « Vous êtes un mystique; vous vous abandonnez au mysticisme. » Plusieurs de ces philosophes rangent la religion révélée dans le mysticisme, voulant insinuer par là que la foi est une croyance de pur sentiment.

On voit que ces définitions sont fort éloignées de la notion catholique. On en est même arrivé à ce point que naguère un panthéiste se posait en mystique. Il ne croyait pas en un Dieu personnel. Mais il sentait tant d'amour pour le grand Tout, pour l'Absolu, et il en parlait en termes si abscons! Comment les philosophes ne lui décerneraient-ils pas le titre de mystique?

Pour les littérateurs, le mot *mystique* prend un sens encore plus large. Il désigne toute idée ou théorie nuageuses, surtout si elles sont données sans preuves, sur un ton d'oracle. En particulier, on l'applique aux poètes, quand ils nous assurent qu'ils communient avec l'âme des choses et qu'ils se sentent participer à la grande vie de la Nature. — Est-ce qu'alors on ne confond pas un peu les mystiques et les mystificateurs.

Les auteurs catholiques eux-mêmes n'ont pas toujours su laisser au mot *mystique* son vrai sens. Dans certains livres de piété, on commet souvent la confusion de dire : science *mystique* au lieu de science *ascétique*. Pourtant les objets de ces deux sciences sont absolument différents. L'ascèse s'occupe des *vertus*. Elle les définit et enseigne les moyens de les développer dans l'âme par une suite d'*efforts*, par des *exercices* souvent longs et pénibles. Si elle parle de l'oraison, elle se rapproche de la frontière de la théologie mystique, mais sans la dépasser. Car elle s'occupe uniquement de l'oraison qui est ordinaire, et en tant qu'elle est un des *exercices* nécessaires au développement des *vertus*. La mystique, nous l'avons vu, étudie tout autre chose : elle *décrit* les grâces extraordinaires; elle donne des *règles* destinées à y éviter l'illusion et à en tirer parti pour la sanctification. Mais elle renvoie à la théologie ascétique pour apprendre en quoi consiste cette sanctification. Les objets des deux sciences sont donc très distincts, et il est regrettable qu'on prenne si souvent un mot pour l'autre.

Il suit de là qu'on ne doit pas dire : « L'auteur de

1. Voici la définition de Cousin (cité avec éloges au mot *Mysticisme*, dans le *Dictionnaire des Sciences philosophiques* de Franck) : « Le mysticisme supprime dans l'homme la raison et n'y laisse que le sentiment, ou du moins y subordonne et sacrifie la raison au sentiment. »

l'*Imitation de Jésus-Christ* a écrit un beau livre *mystique*. » Il faut dire : « un livre *ascétique* ».

Dernièrement je relisais dans la *Logique* du P. Gratry le chapitre VI des *Sources*. L'auteur parle de deux opuscules de Bossuet : *Manière courte et facile de faire l'oraison*, et *Discours sur l'acte d'abandon*. « C'est, dit-il, le résumé le plus pur et le plus substantiel de l'ascétisme et du *mysticisme* orthodoxe. » Il ajoute : « Vous le voyez, je vous mène en *théologie mystique*. » — Eh bien, non ; il ne nous y mène pas. Les opuscules susdits ne renferment pas un mot de mystique ; pas même le premier, quoiqu'il ait pour objet l'oraison d'*attention amoureuse à Dieu présent*. Mais il s'agit de sa première espèce, celle qui dépend de notre volonté (aidée, si l'on veut, par un certain attrait), et non de la seconde qui est passive, *qui s'impose* et a d'autres caractères saillants qui lui sont propres.

De même, on entend dire parfois que le P. Hecker était un mystique, et même on l'appelle, dans les journaux, le grand mystique américain. Je ne voudrais pas chagriner des écrivains respectables ; mais qu'on me permette de dire qu'ils donnent à ces expressions des significations trop vagues et qu'il vaudra mieux les éviter à l'avenir. Peut-être le P. Hecker méritait-il le titre de mystique par ses goûts, ses aspirations intimes, comme semblent le prouver ses lectures préférées. Mais rien n'en a paru dans ses doctrines, telles que les ont rapportées ses biographes. Quand il nous dit, par exemple, d'accord avec Bossuet, que le rôle du directeur est de mettre en état de se passer de directeur par la suite, ou, d'accord avec saint Ignace, qu'on ne doit pas gêner l'action du Saint-Esprit, spéciale à chaque âme, ce sont là d'excellents principes, bons à rappeler, car les directeurs sont exposés, comme d'autres, à oublier leurs devoirs. Seulement, c'est de l'ascèse toute pure. L'enseignement du P. Hecker, tel que nous le connaissons, n'en est pas sorti. La preuve en est que ses maximes s'adressent à tout le monde, — ce qui n'est pas un défaut. Elles ne font pas de lui un mystique, ni surtout un auteur mystique.

Les quiétistes du XVIIe siècle ont été souvent appelés de *faux mystiques*. Mais, quand on les lit, on voit qu'ils ne parlent presque jamais de mystique véritable. Ce qu'ils enseignent surtout, c'est de la *fausse ascèse*. Ils s'occupent, non des grâces extraordinaires qu'ils regardent souvent comme au-dessous d'eux, mais de la perfection chrétienne entendue à leur façon, et des moyens bizarres qu'ils ont inventés pour y arriver. Ils proclament que cette perfection exige, dans l'oraison et en dehors, la suppression de tout acte libre. Dieu, pensent-ils, n'est satisfait que s'il a réduit notre activité à zéro, afin d'agir seul. Que cette théorie soit fausse, on le sait assez ; mais ce qu'on remarque moins, c'est qu'elle rentre uniquement dans la théologie ascétique. Il s'agit, en effet, de préciser les conditions de la *perfection*. De même, quand Fénelon discutait sur le pur amour, toute la question portait sur la nature et les degrés d'une *vertu*. Encore une fois, c'était tout bonnement de l'ascèse.

Les auteurs mystiques orthodoxes ont parfois contribué, sans le vouloir, à laisser croire que la théologie mystique s'occupe de la pratique des vertus. Sous le spécieux prétexte que les vertus sont une condition nécessaire des grâces extraordinaires et le but que Dieu se propose en accordant ces mêmes grâces, — ce qui est vrai, — ils se sont dit qu'il fallait profiter de l'occasion pour prêcher l'humilité, la mortification, l'obéissance, etc. Rien de mieux s'ils s'étaient contentés de légères digressions. Mais plusieurs n'ont pas résisté à l'envie de verser toutes leurs notes et sermons dans leur volume. La mystique est noyée dans des dissertations, excellentes en elles-mêmes, mais qui lui sont étrangères. Il fallait tout au moins l'avouer dans le titre de l'ouvrage en y mettant : théologie *ascétique* et *mystique*. Le mieux eût été d'appliquer le principe de la division du travail, et d'écrire deux ouvrages distincts. Que dirait-on d'un traité de géométrie, où l'on aurait inséré toute l'algèbre, sous prétexte que certains calculs sont nécessaires à connaître ; ou d'un traité d'histoire, où l'on aurait glissé subrepticement toute la géographie ?

J'ai donné la définition du mot *mystique* et des états mystiques. Je n'ai pas à décrire ici ces états. Toutefois c'est compléter leur définition que de rappeler qu'ils se partagent en deux grandes catégories. Sans doute, cette division est connue. Mais ce qui l'est moins, c'est son importance pratique. Il n'est donc pas superflu d'y insister.

La distinction est tirée uniquement de la nature de l'*objet* qui est offert à notre connaissance. Le caractère des états du premier groupe consiste en ce que c'est Dieu lui-même, et tout pur que l'on connaît. Ces grâces sont les plus nobles. On les appelle *union mystique* ou encore *contemplation mystique* (ou infuse) de la divinité (1).

Dans le second groupe, ou bien l'objet n'est plus la divinité, ou bien c'est quelque chose qui s'y surajoute. Nous trouvons là les *visions* (d'être créés, y compris l'humanité de Notre-Seigneur) et les *révélations ;* en d'autres termes, les *apparitions* et les *paroles surnaturelles*. On y joint les *phénomènes corporels miraculeux*, tels que ceux qu'on remarque parfois chez les extatiques.

Pour distinguer ces deux groupes de connaissances dont les objets sont si différents, on a proposé d'appeler grâces *indéiques* celles qui font ainsi pénétrer dans la divinité ; les autres, ayant pour terme un être créé, seraient appelées *exdéiques*. Rien ne contribue à donner et maintenir des idées claires, comme de désigner par des mots *très courts s'opposant bien l'un à l'autre* les choses qu'on est porté à confondre.

J'ai dit que cette distinction qui, au premier abord, paraît purement philosophique et spéculative, a une grande importance pratique. C'est qu'en effet, les jugements qu'il faut porter sur les phénomènes mystiques sont très différents, suivant qu'ils appartiennent à l'une ou à l'autre catégorie.

Et d'abord, les *révélations* et les *visions* (d'objets créés) doivent exciter une grande défiance. Elles sont

---

1. Le plus souvent, lorsqu'on emploie le terme de *contemplation mystique*, on sous-entend, à l'exemple de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix, qu'il s'agit de la contemplation ayant pour objet la divinité. De la sorte, ce mot devient synonyme d'union. Mais, par lui-même, il est plus général et s'étend même aux visions et révélations. — Sur toutes ces questions, voir mes brochures : *la mystique de saint Jean de la Croix* et *les Desiderata de la mystique*. (Paris, Retaux.)

sujettes à toutes sortes d'illusions, et ces illusions sont loin d'être toujours inoffensives : elles peuvent entraîner de grosses imprudences et même détourner du droit chemin. Par exemple, si la révélation a pour but de vous apprendre des vérités cachées, cette lumière, même en supposant qu'elle vienne de Dieu, peut se trouver mêlée de principes erronés ou exagérés, provenant de vos idées préconçues. De même que l'eau d'un torrent entraîne un limon qu'il ne faut pas imputer à la source. Or, une âme, à qui sa naïveté ou son orgueil ôtent toute défiance, acceptera toutes ces pensées indistinctement, comme divines, sans les contrôler par la raison, et parfois malgré les protestations de la raison. Le mal est encore plus grand si Dieu n'est pour rien dans la révélation. On en a un exemple célèbre dans M[me] Guyon. Elle avait une piété ardente et a pratiqué de grands actes de vertu. Mais tout était gâté chez elle par son imagination exaltée, son entêtement, et surtout par sa folle croyance à une mission dans l'Eglise. Elle ne mettait jamais en doute qu'elle ne fût conduite infailliblement (1) par ses soi-disant révélations et ses impulsions intérieures. Elle croyait recevoir par là une confirmation des beaux principes ascétiques qu'elle avait inventés ou perfectionnés. De sorte qu'en fin de compte, ses révélations se traduisaient par des conséquences pratiques et extérieures. Elles lui faisaient enseigner des erreurs, dont personne ne pouvait la faire démordre. Toujours elle se tirait d'affaire en prétendant qu'on l'avait mal comprise.

Le danger n'est pas moins évident si les révélations, au lieu de chercher simplement à instruire, poussent ouvertement à l'action, à des entreprises déterminées, par exemple, à établir une nouvelle dévotion, à remanier la constitution d'une congrégation religieuse, à créer une œuvre exigeant de fortes dépenses, etc. Une grande défiance est donc nécessaire. Si l'on se décide à suivre le conseil reçu par la révélation, il ne faut pas que ce soit parce qu'on y croit aveuglément, sans discussion, et qu'on s'est laissé impressionner par l'air grave et convaincu de la voyante, mais parce que l'affaire examinée à la sage lumière de la raison, et soumise à des hommes prudents et instruits, a paru *bonne* en elle-même, *utile* et *opportune*. De la sorte, si plus tard cette révélation est reconnue comme fausse, ou simplement douteuse, on n'aura pas à regretter l'œuvre entreprise sous son impulsion. On accepte l'idée qu'elle a *suggérée*, comme on l'accepterait d'une personne ne présentant ni autorité, ni garantie spéciales. En réalité, l'Eglise n'a pas procédé autrement pour instituer certaines fêtes ou dévotions, ayant leur point de départ dans une révélation.

On objectera peut-être que certains saints de l'Ancien ou du Nouveau Testament, Moïse, par exemple, ou Jacob, n'ont pas pris tant de précautions, et qu'ils ont cru, sans discussion et sans l'ombre d'un doute, à la vérité et à la sagesse de leurs révélations. Cela vient de ce que Dieu, en vue du rôle important qu'il leur avait confié, donnait une évidence irrésistible à leur lumière intérieure. C'est là un cas exceptionnel. De plus, quand il s'agissait de faire partager à d'autres leur conviction, Dieu leur donnait des signes miraculeux de leur mission. Jeanne d'Arc présenta un signe au roi; à Lourdes, Bernadette en obtint un également. Sans cela on n'aurait pas pu croire prudemment à leurs affirmations.

Les inconvénients qui viennent d'être signalés ne sont pas à craindre avec l'union mystique, et, par conséquent, l'attitude à son égard, doit être toute différente. Tandis que les révélations visent à nous *apprendre* ou à nous *commander* quelque chose, ce qui nous oblige à nous tenir fortement sur nos gardes, l'union mystique n'a qu'un but, et il est manifeste. Ce n'est pas de satisfaire notre vaine curiosité, mais d'augmenter en nous l'amour de Dieu ; amour pratique qui rend plus courageux à se vaincre et à se dévouer. La question se réduit donc à savoir si l'illusion ne peut pas se mêler à cet état divin, peut-être même le contrefaire ; et si alors on n'a pas à craindre de graves inconvénients.

Je réponds que, pour les révélations, les illusions sont multiples et toujours dangereuses ; mais qu'ici une seule illusion — tout au plus — peut se rencontrer, et qu'elle est inoffensive. En effet, nous sommes obligés de supposer une personne qui, à défaut de la vraie union mystique, en a du moins une copie assez ressemblante. Dans cette oraison, elle pense donc à Dieu présent, elle l'aime, elle se sent entraînée au bien. Son illusion ne peut consister qu'en ceci : elle a reçu seulement une grâce ordinaire, et elle l'a crue extraordinaire. Mais qu'importe ? Son oraison reste excellente par son objet et ses effets. Il n'y a pas à s'inquiéter ni à se rompre la tête pour décider si elle s'est exagérée ou non la valeur de son état. Supposons, par exemple, que je croie à tort que Dieu m'a manifesté certains attributs, j'ai fait néanmoins un très bon exercice en pensant à ces attributs et en augmentant par là mon amour pour Dieu. Si j'avais choisi de même ce sujet, tout le monde l'approuverait. Ce n'est pas parce que j'ai cru sentir un secours extraordinaire qu'un tel exercice devient blâmable.

Aussi sainte Thérèse et saint Jean de la Croix présentent-ils toujours l'union mystique comme une voie sûre et avantageuse, et la voie des révélations comme trompeuse et pleine de dangers. Ils admettent qu'on désire la première (1), mais conseillent de fuir la seconde de tout son pouvoir.

1. Elle l'avoue elle-même : « Vous demanderez à cette âme : Mais qui vous porte à faire telle ou telle chose?... Je n'en sais rien. Je me laisse aller à ce qui m'entraîne... Je ne suis capable d'entendre nulle raison, ni d'en rendre aucune de ma conduite. J'agis cependant *infailliblement*, tandis que [c'est-à-dire puisque] je n'ai point d'autre principe que le principe infaillible. » (*Les Torrents*, p. 2, ch. II, n° 7.)

1. Citons seulement trois textes de sainte Thérèse : 1° « Je ne doute nullement, mes filles, que vous ne souhaitiez de vous voir bientôt en cet état, et *vous avez raison*. Car l'âme, je le répète, ne peut comprendre ni les grâces dont Dieu la favorise alors, ni l'amour avec lequel il l'approche de lui. C'est donc à juste titre que *vous désirez apprendre comment on arrive* à un pareil bonheur. Je vous dirai ce que j'en sais. » (*Château*, *Dem.* 4 ch. II.) 2° Parlant de l'union pleine : « Nous sommes encore bien loin de ce degré de vertu que Dieu demande pour nous assurer une si haute faveur. C'est pourquoi, mes filles, redoublons de soins pour avancer de plus en plus dans la perfection, et puisque *nous pouvons, en quelques manières, jouir du ciel sur la terre*, conjurons notre Epoux de nous assister par sa grâce et de fortifier notre âme de telle sorte que nous ne nous lassions pas de travailler jusqu'à ce qu'enfin *nous ayons trouvé ce trésor caché*. On peut dire avec

Dans les vies de beaucoup de saints, ce sont les visions et révélations qui tiennent le plus de place. Il ne faut pas en conclure que ce sont des grâces plus élevées, ni plus utiles que leur union intime avec Dieu, qu'on ne détaille guère. Encore moins faudrait-il mettre là l'essence de la sainteté, qui consiste dans un grand amour de Dieu. Si l'on donne tant de développement à ces faveurs de second ordre, c'est le plus souvent parce que l'historien les trouve plus faciles à raconter, et qu'elles intéressent davantage les lecteurs. Elles offrent une prise à l'imagination, tandis que l'union reste presque inintelligible, et elles amènent des traits anecdotiques ; ce qui plaît toujours.

L'expérience semble montrer que les fausses voyantes ne comprennent rien à l'union mystique. Quand on les interroge sur ce sujet, c'est comme si on leur parlait hébreu. Elles ne conçoivent et n'estiment que leurs soi-disant paroles intérieures, leurs visions, où l'imagination joue un grand rôle. C'est un mauvais signe. On a beau jeu à partir de là pour rabattre la secrète estime qu'elles ont d'elles-mêmes, en leur expliquant — avec charité — que ce qu'elles croient recevoir a bien peu de valeur. Seulement elles ne sont pas faciles à persuader.

Aug. POULAIN S. J.

---

vérité qu'il est au-de lans de nous-mêmes, et c'est ce que j'espère vous faire entendre. » (*Château. Dem.* 5, ch. 1) 3° Après avoir encouragé les sœurs que Dieu maintient uniquement dans la vie active, elle ajoute : « Veux-je dire par là que vous ne devez pas faire *tous vos efforts* pour vous élever jusqu'à la contemplation? à Dieu ne plaise. Je dis seulement que vous devez être contentes de tout ce qu'il plaît au divin Maître d'ordonner de vous, et qu'une aussi éminente faveur que la contemplation ne dépend pas de votre choix, mais du sien. » (*Chemin de la perf.*, ch. XVIII.)

Petit cours d'Onéirocritie

I

L'Onéirocritie est l'art d'interpréter les songes. Elle a été en honneur dès la plus haute antiquité. L'Écriture Sainte en offre de nombreuses preuves. Tout le monde connaît, pour n'en citer qu'une, l'explication donnée au Pharaon par Joseph, et ses suites.

Les Persans, les Égyptiens, les Hindous avaient, comme les Juifs, la même foi profonde en cet art.

En Grèce, de grands philosophes le pratiquèrent, et l'on vit aussi des magistrats de Sparte se rendre au temple de Parsiphaë pour s'y instruire du bien public, en rêvant.

Plutarque, parlant du temple de Mopsus, dit que les malades allaient y dormir, dans l'espoir que la divinité leur révélerait, pendant leur sommeil, les moyens de se guérir.

On pourrait presque soutenir que l'art d'interpréter les songes est aussi vieux que le monde. En tout cas, il est, de toutes les divinations, la plus ancienne.

Et il a même, sur la plupart d'entre elles, sur la Chiromancie, sur la Podomancie, sur l'Astrologie elle-même, cette supériorité de s'appliquer non à une réalité du monde sensible, mais à un objet qui semble provenir de l'Au-delà.

***

Mais il y a songes et songes, comme il y a fagots et fagots.

On aurait tort de croire, en effet, que tous les songes indistinctement peuvent donner lieu à une interprétation.

De là, une première division :

A. Les songes qui ne signifient rien.

B. Les songes auxquels on peut attribuer un sens.

C'est par la discussion des signes qui permettent de reconnaître dans laquelle de ces deux grandes classes tel rêve donné doit être rangé que je commencerai, dans le prochain numéro, cette série d'études.

J'essaierai ensuite, d'après leurs caractères les plus apparents, de répartir les rêves avertisseurs en un certain nombre de catégories.

Je ne prétends point arriver, du premier coup, à une classification définitive.

Du moins ma tentative aura peut-être le mérite de la nouveauté car tous ceux de nos lecteurs qui se sont occupés, peu ou prou, d'interpréter les songes ont pu constater que pas un des auteurs, anciens ou modernes, qui traitent de l'Onéirocritie, n'a essayé d'en établir les lois.

***

Les lois de l'Onéirocritie! Ce sont là de bien gros mots. L'Onéirocritie, jusqu'à présent, a été plutôt regardée comme un art que comme une science. De fait, au lieu d'enseigner une méthode, les onéirocritiens, dans leurs livres, ne formulent guère que des « recettes ». L'image de tel objet vue en rêve signifie telle chose, l'image de tel autre objet signifie telle autre chose. Un point c'est tout...

Je crois, pour ma part, que l'Onéirocritie a droit de prendre rang parmi les sciences.

*Mon but, dans les notes que je rédigerai pour les lecteurs de l'*Echo, *est justement de dégager de l'expérience des vieux onéirocritiens et de mes impressions personnelles, des règles générales, pour arriver à l'explication rationnelle des rêves.*

La Graphologie n'est devenue une science qu'avec l'abbé Michon, et la Chiromancie qu'avec Desbarolles.

Je n'ai pas la prétention d'être l'abbé Michon, ou le Desbarolles de l'Onéirocritie.

Je souhaite simplement de donner à quelque chercheur l'ambition de le devenir.

Je serai assez récompensée si j'ai su seulement lui montrer le chemin.

C. DE MIRBEL.

(*A suivre.*)

Reportages dans un fauteuil

*** *Prophètes du passé.*

Eh! quel temps fut jamais plus fertile en prophètes? N'admirez-vous pas quelle légion de vaticinateurs s'est levée à l'appel de l'*Écho du Merveilleux*, instituant un concours de prophéties? A vrai dire, le sens prophétique fut toujours fréquent en France. A côté, au-dessus des grands Oraculaires, Myrdhin, beaucoup plus connu sous le nom de Merlin, Nostradamus, etc., les petits prophètes pullulent dans nos chroniques.

Le fils de Michel de Nostredame en voulut être un, lui aussi. Mais il n'avait pas hérité le don mystérieux de son père, et voici quelles furent les suites tragiques de son impertinente prétention.

« La ville (*du Pouzin en Languedoc*) fut exposée au pillage et mesme au feu par un moien bien nouveau. Il y avait à l'armée un jeune Nostradamus, fils de Michel. Saint Luc lui demandant que deviendroit le Poussin, le pronostiqueur (après y avoir pensé profondément) répondit qu'il périroit par le feu; et le mesme fut trouvé, comme on pilloit la ville, mettant le feu partout.

« Saint Luc, le rencontrant le lendemain, lui demanda : — Or ça, nostre maistre, ne vous doit-il « point arriver aujourd'hui d'accident? » Le devineur n'eut pas sitôt répondu non, que l'autre lui donna de la baguette par le ventre, et le cheval sur qui il estoit (fait à cela), lui enfonça la rate d'un coup de pied; paiement de sa meschanceté. »

Ainsi raconte, dans son *Histoire universelle*, Agrippa d'Aubigné, qui orne peut-être un peu, par verve huguenote.

Une prophétesse plus sincère est cette bonne femme dont parle Grégoire de Tours, et qui disait aux Parisiens: « Fuyez; la ville va être dévorée par un incendie. »

« ... Beaucoup en riaient et croyaient qu'elle disait cela par quelque présage obtenu en jetant des sorts, ou bien qu'elle l'avait rêvé, ou qu'elle parlait par l'inspiration de quelque démon de midi. Elle répondit : « Ce « n'est rien de ce que vous pensez, mais je vous parle « en vérité. J'ai vu pendant mon sommeil sortir de la « basilique de Saint-Vincent (Saint-Germain-des-« Prés), un homme lumineux tenant à la main un « flambeau de cire dont il embrasait l'une après « l'autre les maisons des marchands. » Trois jours après le jour où cette femme avait parlé ainsi, à l'entrée du crépuscule, le feu prit, en effet, à une maison et dévora une partie de la ville.

On voit, dans la *Vie de Philippe III* par Guillaume de Nangis, Philippe le Hardi envoyer consulter, à Nivelle, une prophétesse, qui était béguine « et se con-« tenoit comme sainte fame et de bonne vie. Et si « avoit à Laon un autre devin, qui estoit vidame de « l'église de Laon. »

« En ce temps (1360), dit Froissard, avoit un frère mineur, plein de grant clergie et entendement, en la cité d'Avignon, qui s'appeloit frère Jean de la Rochetaillade, lequel frère mineur, le pape Innocent VI faisoit tenir en prison au châtel de Bagnolles pour les grandes merveilles qu'il disoit, et qui devoient arriver mêmement et principalement sur les prélats et présidents de Sainte Eglise, pour les superfluités et grant orgueil qu'ils démènent; et aussi sur le royaume de France et sur les grands seigneurs de chrétienté pour les oppressions qu'ils font sur le commun peuple. Et vouloit ledit frère Jean toutes ces paroles prouver par l'Apocalypse et par les anciens livres des saints prophètes qui lui étoient ouverts, par la grâce du Saint-Esprit (si qu'il disoit); desquelles moult en disoit qui fortes étoient à croire; si en voit-on bien à venir aucune dedans le temps qu'il avoit annoncé... Et en fit plusieurs livres bien dictés et bien fondés de grant science de clergie; desquels l'un fut l'an mil trois cents cinquante six. Et avoit écrit dedans tant de merveilles à avenir entre l'an cinquante-six et l'an soixante-dix, qui trop seroient fortes à croire, combien que l'on ait vu plusieurs choses avenir. Et quand on lui demandoit de la guerre aux François, il disoit que ce n'était rien de tout ce que l'on avoit vu et l'on verroit; car il n'en seroit paix ni fin jusques à ce que le royaume de France seroit gâté et exillé dans toutes ses parties et régions. Et tout ce a-t'on bien vu avenir depuis, car le royaume de France a été foulé, gâté et exillé, et par espécial, au termina que ledit frère mineur y mettoit, l'an cinquante-six, l'an cinquante-sept, l'an cinquante-neuf, en toutes ses régions, tellement que nul des princes ni des gentilshommes ne s'osoit monstrer contre ces gens de bas état, assemblés de tous pays, venus l'un après l'autre, sans nul chef de haut homme. »

On connaît un nombre considérable de prophéties composées sur divers rois de France, notamment la « Prophétie de Charles VIII », manuscrite, à la Biblio-

thèque Nationale; et la prophétie du comte de Dombasle, « chevalier de la Rose-Croix, neveu de Théophraste Paracelse, publiée en 1609, sur la naissance de Louis-le-Grand, les circonstances de sa minorité, l'extirpation de l'hérésie, l'union de l'Espagne à la maison de Bourbon, avec la destruction de l'empire ottoman, etc.; expliquée et présentée au Roi par Fr. Alar, docteur en médecine, Rouen, 1701, in-8° de 31 pages. Ce bizarre ouvrage, qui a été supprimé, est devenu fort rare, dit le bibliophile Jacob.

Une prophétie qui fit grand bruit est celle qui, imprimée dans le *Mercure de France* vers le milieu du XVIIIe siècle et republiée par Fréron, fut appliquée à la Révolution. Elle avait été, assurait-on, trouvée dans le tombeau de Régismontanus, à Liska, en Hongrie. Elle annonçait de grands malheurs pour l'année 1789 En voici la fin :

... Si non hoc armo totus malus occidet orbis,
Si non in nihilum terra fretum que ruent;
Cuncta tamen mundi sursum ibunt atque deorsum
Imperia : et luctus undique grandis erit.

On a prétendu que ces vers, publiés en 1553 dans l'*Odœporicon* de Bruschius, se rapportaient à l'année 1588 et n'avaient pu s'appliquer à notre Révolution qu'en faussant le texte.

Sous Henri IV les prédictions relatives à l'Antechrist, etc., se répandirent si bien que le Roi fit défense d'en parler.

On sait que la fameuse marquise de Rambouillet avait la manie de prédire et ne s'en tirait pas trop mal. M. Arnauld prédisait aussi et les événements venaient toujours confirmer sa prédiction. Quelques prophètes amateurs d'un tel mérite eussent augmenté sensiblement l'intérêt du concours ouvert par l'*Echo*.

GEORGE MALET.

CONCOURS DE PROPHÉTIES

Nous donnons aujourd'hui les dernières « prophéties » reçues. Dans le prochain numéro, nous essaierons de dégager la synthèse de cet ensemble de pressentiments variés.

Mais l'opération, que nous avons commencée, n'est pas aussi aisée que nous l'avions cru tout d'abord.

***

Chaque année, il y a un événement qui domine les autres; en 1900, cet évènement sera l'Exposition. Elle dominera non seulement l'année mais le siècle.

Je la vois comme un aboutissement et aussi comme un point de départ.

Elle sera pour la France une cause de désastres.

Je vois des maladies honteuses, une véritable peste, apportée par les étrangers, décimer la population.

Je vois les ateliers fermés.

Je vois le peuple se soulever.

Je vois Paris en feu.

Je vois Paris en feu, au moment même d'une inondation. Je vois des gens noyés, des gens calcinés.

Les récoltes seront nulles.

Des émeutes de paysans comme un réveil de la Jacquerie, éclateront de-ci de-là.

L'Exposition brûlera.

Grandes tempêtes sur la mer; naufrage au mois de novembre, de trois transatlantiques.

Découverte d'un appareil étrange, captant les effluves humains, et les faisant servir à des réalisations inouies.

Assassinat d'un souverain.

Grand réveil de la foi. Les processions autorisées dans nombre de grandes villes...

VALENTIN S...

***

Paris, le 30 mai.

Contrairement à la plupart de mes contemporains, je crois que la fin de l'année courante et l'année 1900, ne verront aucun événement vraiment important.

Ce qui crée les événements, ce sont les actes, ce qui crée les actes, ce sont les volontés. Or, personne n'a plus de volonté aujourhui. Les hommes ne font plus les événements; les événements ne font pas davantage les hommes. Nous sommes dans la période où tout finit, où rien ne commence.

Je ne prévois donc, en dehors de quelques agitations politiques purement superficielles, aucun mouvement historique d'ici la fin du siècle. Il s'éteint, comme une lampe qui manque d'huile.

L'Exposition ne sera, à mon jugement, qu'une de ces lueurs passagères que jettent les lampes qui s'éteignent

L'affaire Dreyfus s'achèvera de même. Elle devait être le torrent qui emporte tout ; elle sera la rivière que le sable boit peu à peu, et qui n'est plus bientôt qu'un lit à sec. Elle disparaîtra, s'évanouira, se dissipera peu à peu.

En somme, jusqu'à la fin de 1900, rien, rien, rien. Loubet continuera de régner, Loubet, l'être nul par excellence, Loubet la personnification même du néant.

LOUIS A...

***

Prophétiser pour un amateur qui ne se peut croire inspiré ni de Dieu ni du diable, c'est, en réalité, formuler à la fois ce qu'il souhaite et ce qu'il redoute. Je souhaite que, d'ici la fin de 1900, les politiciens et les juifs nous fichent la paix. Je redoute qu'ils ne continuent, au contraire, à se chamailler bruyamment au grand détriment de la prospérité nationale.

J'ai malheureusement le pressentiment que ce que je redoute s'accomplira plus sûrement que ce que je souhaite,

Alors, je demande que quelques hommes d'action se réunissent et flanquent le régime à bas.

Cinq cents Marseillais, au dire de Taine, ont suffi à faire les grandes journées révolutionnaires.

Qu'on trouve mille individus, tarés ou non, qui

moyennant salaires, s'appliquent à ne jamais laisser passer une semaine sans faire du chahut quelque part.

A ces mille individus décidés, aucune force gouvernementale ne saurait résister.

Que les Français, désireux d'en finir avec l'état de choses actuel mais trop mous pour rien faire de leur personne, se cotisent pour payer ces individus recrutés n'importe où...

Puisqu'il n'y a plus de volontaires de la révolte, créons l'armée des mercenaires de la révolution.

RISQUETOUT.

***

Voici les prédictions que « Sainte Thérèse » vient de me révéler :

A la fin de l'année 1899, des bruits de guerre très inquiétants entre l'Angleterre et la France. Tout fera craindre une guerre imminente, mais une fois encore une nation amie interviendra, non pas pour assurer une paix durable, mais pour retarder le fatal événement.

L'Exposition sera une gloire non seulement pour Paris, mais pour la France. Après cette date heureuse, de grands événements se prépareront.

« Sainte Thérèse » voit Paris toujours comme sur un volcan, sans cependant qu'il y ait des troubles graves. Les personnes qui sont au pouvoir n'achèveront pas leur mandat. Il y aura alors un rapprochement entre le gouvernement de la république et le descendant d'une dynastie. Il sera très populaire et ne ramènera aucune des erreurs qui avaient troublé les règnes précédents. La France, avec le calme, retrouvera la prospérité.

« Sainte Thérèse » si près de Dieu, voit tous les événements. Dans un temps peu éloigné elle fera d'autres révélations.

Voilà les quelques lignes que j'ai pu obtenir. Ma Sainte protectrice m'a dit de ne pas l'interroger davantage.

THÉRÈSE MADONNA.

Souvenirs d'une Voyante

L'HOMME-FLUIDE

Fragments

. . . .

Du chapitre précédent, il résulte que, si une différence manifeste est entre la matérialisation et l'apparition, la même différence sensible existe entre l'influence de l'être, homme complet et parfait en sa forme humaine, et celle de l'être, âme, essence et invisible.

Il y a donc séparation absolue entre la somnambule et la voyante.

La première obéit à la volonté humaine et ne sort pas de l'humanité. La seconde subit l'influence de l'Ignoré et pénètre en lui.

A nos réunions avaient été admis quelques étrangers. Plusieurs se joignirent à nous et, avec un intérêt croissant, prirent part à nos séances.

L'un de ces nouveaux participants, plus que les autres, écoutait, étudiait, posait de rares questions, inscrivait, sans commentaires, les réponses qui lui étaient faites, saluait furtivement en entrant et jamais en sortant. — J'ai, ailleurs (1), dit son histoire, et ne la referai point ici.

Comme, alors, très moqueuse, je l'avais surnommé l'Homme-fluide, pour la clarté de mon récit, je lui conserverai ce nom.

Donc, l'Homme-fluide, plutôt laid que beau, avait un regard noir, aigu et profond, qu'il voilait le plus souvent et qu'il arrêtait subitement, sur certaines personnes, avec une persistance troublante.

Il était d'ailleurs assez dédaigneux de ses semblables auxquels il décernait volontiers le titre de comparses.

Mme Ugalde, généralement intuitive, avait ressenti pour lui une antipathie immédiate.

Aussi manifesta-t-elle son mécontentement lorsque, sur la demande que fit un beau soir l'Homme-fluide de prendre place à côté de moi, ma mère l'y eut autorisé.

Tout, du reste, se passa d'une façon très normale, et les phénomènes habituels se présentèrent avec la même tranquille majesté.

J'emploie ce mot pompeux, parce qu'il est l'unique exprimant bien la calme confiance des assistants et la manifestation lente, dominatrice, absolue de l'Invisible. Nous obtenions, en cette phase, des communications d'un ordre supérieur. Elles ne se produisaient plus ni par la typtologie, ni par l'écriture. Je m'endormais spontanément. Des heurts sonores et mesurés annonçaient l'Invisible, et, tandis que deux ou trois secrétaires sténographiaient, je décrivais mes visions. Je répétais ce que j'entendais et je le dictais, parfois, en une prose purement rythmée, présentant une réelle grandeur.

Je crois intéressant d'analyser les impressions alors ressenties et qui, allant de la même origine au même but faut-il croire, diffèrent, dans leur expression, de celles évoquées jusqu'à présent.

J'ai dit que je dormais, et ce n'est point le mot exact. Quelle qu'en soit la difficulté, je m'efforcerai de décrire l'état morbide de mon corps et celui, translucide, de mon esprit.

Pour produire le phénomène de dégagement, il suffisait du silence, de la concentration de pensée des assistants et de la mienne vers le but désiré.

La circulation du sang devenait presque insensible

---

1. M. le marquis, 1 vol., édité chez E. Flammarion.

et le liquide vital affluait au cœur, sans, pourtant, y causer aucun désordre. Mais, cet organe semblait se dilater et remplir ma poitrine qui haletait sous les battements du viscère.

Ma gorge se séchait. Ma langue, collée à mon palais, y prenait (simple illusion, évidemment) des proportions inouïes. Je respirais à peine et mes cheveux devenaient douloureux.

A ces instants, il m'eût été impossible de supporter, autour de ma taille, le moindre cordon. J'étais vêtue de robes flottantes et, qu'on me pardonne ce détail, je ne pouvais garder ni jarretières, ni collier, ni bracelet. Mon cou se gonflait de façon visible, et maintenant encore, lorsque j'écris, ce même phénomène se produit, si intense, que je suis contrainte à dégrafer mon col.

De même, le parfum des fleurs m'était insupportable, et j'ai constaté des malaises postérieurs aux sommeils lorsque, au lieu d'étoffes blanches, j'en portais de couleur.

Dans cet état, ma pensée ne cessait point d'exister; sa netteté même était plus parfaite; mais elle n'actionnait pas mon corps.

Je *voulais* remuer un de mes membres et ce vouloir ne se communiquait plus. Je *voyais* ma tête tomber du dossier du fauteuil sur lequel j'étais posée; un regret bien féminin m'agitait : « Je vais être décoiffée, pensais-je, » et je ne *pouvais* l'empêcher qu'il en fût ainsi. J'entendais tout, et j'étais dans l'impossibilité de répondre aux questions que l'on m'adressait. Peu à peu, les voix se faisaient plus lointaines, l'ombre, en laquelle je me sentais emprise, s'allongeait, se creusait et, du fond de ce noir, j'entrevoyais, comme un point lumineux, le groupe de mes amis environnant mon corps.

Rien de cela ne me causait d'étonnement et les angoisses subies, lors du phénomène des matérialisations, m'étaient, alors, totalement ignorées.

Maintenant encore, lorsque j'écris, il m'arrive, presque journellement, de voir ma plume s'allonger à l'infini; ma table s'éloigner avec tous les objets qui m'entourent, tandis que les bruits du dehors semblent monter à moi du fond d'un gouffre.

C'est dans ces conditions que j'ai écris les meilleurs de mes livres.

Quand je chantais, soit à l'Opéra, soit partout ailleurs, je retrouvais cette même sensation : l'orchestre et le public s'enfonçaient en un lointain lilliputien et c'est à mon isolement supposé que j'ai dû, je crois, l'assurance dont j'ai fait preuve.

Au Liceo de Barcelone où je chantais *l'Africaine*, j'étais, au troisième acte, portée en palanquin, sur les épaules robustes de jeunes Catalans.

J'ignorais qu'il fallût leur offrir préalablement quelques *pesetas* et, pour cet oubli, je fus si rudement secouée, que les bracelets qui m'enserraient le haut des bras, pressés contre les portants de fer soutenant ma pseudo-royauté, pénétrèrent dans mes chairs à une profondeur de plusieurs millimètres.

Je n'éprouvai, alors, aucune souffrance, et ce fut seulement en me dévêtant, deux heures plus tard, que je ressentis une vive douleur, en même temps que le sang jaillissait de mes plaies.

... Me voici bien loin de l'Homme-fluide et de ma catalepsie consciente.

Dans cet état, je lis la pensée de chacun; les images du passé se déroulent; mon fluide intellectuel s'imprègne de secrets que je saurai encore à mon réveil. J'ai souvent cru ma science acquise ainsi, effet de mon imagination; mais, plus souvent encore, les événements m'ont affirmé la vérité de ce que je jugeais un leurre.

Par quelle loi inconnue me retrouverai-je de nouveau liée à mon corps? C'est une impression dont le geste m'échappe.

En revenant à moi, à la vie normale, après ces crises, j'ai eu la connaissance parfaite, en sa durée fugitive, de l'inexistence du temps et de la distance dans l'Infini.

Quand le lien correspondant entre mon moi intelligent et actif et mon moi matériel et passif est suffisamment établi, je reprends possession de la faculté de la parole.

Des tableaux se déroulent que ma pensée reçoit et transmet au mécanisme humain. Je possède des mots inusités et toute mon antériorité intellectuelle se manifeste.

Sur mes visions d'alors, mes souvenirs sont imparfaits. Elles ont été transcrites dans les documents dont Mme Ugalde est restée dépositaire et je pourrais sans doute en rapporter quelques-unes; mais que prouveraient-elles de plus ?...



L'Homme-fluide s'était humanisé.

Après les séances, il causait et m'interrogeait discrètement. Il était savant, avait beaucoup lu et possédait l'art d'accommoder ses lectures de telle sorte qu'elles devenaient sa science personnelle.

En très peu de temps, à mon insu, je subis l'influence de cet esprit autoritaire. Le sens de ma volonté fut détourné.

L'œuvre de vie terrestre se substitua à l'œuvre d'âme supraterrestre ; les liens puissants et doux qui unissaient tous les membres de notre cercle se détendirent et ne se sont jamais qu'imparfaitement renoués.

Dominée par l'Homme-fluide, je devins somnambule et cessai d'être voyante. Mon pauvre esprit torturé s'arrêta de planer dans les splendeurs du rêve pour ramper au profond des entrailles du globe.

Mon Cagliostro recherchait l'Absolu !

Alors, j'eus une vision.

Je marchais dans la campagne et j'étais entourée de tous ceux, morts et vivants, qui tenaient à mon cœur.

Soudain je me sens seule. Brusquement, la nuit m'environne; la sensation du froid que je retrouverai dans toutes mes crises, m'enveloppe ainsi qu'un linceul ; l'Homme-fluide se dresse à mes côtés.

Une nappe lumineuse jaillit devant moi; elle se condense en une sorte de matière blanche dans laquelle, bientôt, se dessinent les formes chéries de mes parents, de mes amis. Ils sont tournés vers moi; leur geste est un adieu. La lumière s'efface; je reste seule. Il fait nuit.

Quelques mois plus tard, en effet, la mort et la séparation mettaient autour de moi, la morne solitude.

Claire Vautier.

CHEZ Mme K. STELLA

LA ROUE MYSTIQUE

Stella ? Ce nom ne vous dit rien ? — Non. Eh bien, Mme Stella lit dans les astres comme Mme de Thèbes lit dans la main. Mme Stella est une astrologue et comme on parlait dernièrement dans la presse d'un talisman auquel elle attache, paraît-il, une grande vertu, la curiosité m'a pris et je suis allé m'informer.

Mme Stella est grande. Son visage très blanc a des traits nettement accusés et son front très haut s'encadre de boucles brunes parsemées de quelque argent.

Elle m'accueille d'un geste bienveillant et m'introduit dans un décor moyen-âgeux dont elle paraît en quelque sorte le Faust féminin.

Tout de suite s'engage une longue conversation. Mme Stella est un esprit original, de plus d'originalité encore que de culture; par suite, ses expressions sont fortes, saisissantes et elle excelle à donner, à des idées connues ou générales, une forme pleine d'imprévu.

Mais j'en viens à l'objet de ma visite et je désigne sur la table de travail et même au cou de mon interlocutrice, différents spécimens du merveilleux talisman dont on commence à célébrer les mérites.

— Ah ! oui, répond Mme Stella, à mon geste interrogateur, vous venez vous enquérir des vertus de la Roue mystique. Elle doit réussir, je le sais, et elle doit procurer à un grand nombre d'âmes des soulagements inespérés. Tenez, en voici le modèle.

Et elle me tend une petite roue de métal blanc. Les rayons au nombre de dix, sont droits. Sur les jantes sont tracées fort nettement les douze signes du Zodiaque.

— Comment, dis-je à Mme Stella, l'idée vous est-elle venue de ce talisman ?

— Mais d'abord, répond-elle vivement, ce n'est pas un talisman, un fétiche, un de ces porte-bonheur vulgaires auxquels la croyance du peuple attache, je ne sais pourquoi, certaines vertus. La Roue mystique dérive d'un principe religieux. Elle se rapporte au culte des Saints. Vous connaissez, en effet, la vénération spéciale dont les Saints sont l'objet. Certaines personnes ont leurs saints favoris. Or, comment expliquer cette prédilection? Sans doute, direz-vous, par l'ordre des grâces auxquelles ils président, mais, avant tout, je le crois, par suite d'une sorte de sympathie, d'attrait spontané éveillé en nous par le caractère, les œuvres et la vie du saint. Par exemple, un soldat, une âme guerrière, invoquera plutôt saint Georges que saint Vincent de Paul. Un caractère passionné, ardent, une nature fougueuse subira plus particulièrement l'influence d'un saint Augustin ou d'un saint Bernard.

Eh bien ! les saints, ces personnalités supra-humaines ont été comme nous créés; comme nous, ils sont nés sous certains astres, ont subi l'influence de certains degrés et reçu à leur naissance une certaine forme de l'être à laquelle ils ne pouvaient complètement échapper ; de sorte qu'en nous adressant à certains d'entre eux, nous avons recours par leur intermédiaire à une puissance astrale dont ils sont le prolongement.

Cette petite roue ornée de tous les signes du Zodiaque est un symbole du pouvoir astral dans sa totalité et, par suite, dans ses parties. Celui ou celle qui le porte ne possède pas seulement un talisman vulgaire, une *Roue de fortune*, mais concentre sur sa personne l'influence de tous les saints et, en particulier, de ceux qui lui sont plus directement favorables.

Mme Stella me regarde d'un œil de triomphe. La démonstration, il faut l'avouer, est ingénieuse, mais il me reste un doute, et Mme Stella que l'astrologie n'empêche pas d'être physionomiste, au contraire, m'engage à le formuler.

— Tout cela, dis-je alors, est très spécieux, très séduisant, mais ne croyez-vous pas qu'un regard tant

soit peu dogmatique ne trouve votre théorie entachée de quelque superstition?

— Je vous attendais là, réplique Mme Stella avec un sourire victorieux; mais vous ne savez donc pas que l'emblème de la Roue a une origine profondément rituelle?

Ézéchiel n'a-t-il pas prédit le *règne de l'Esprit* que nous voyons poindre en ce moment au milieu des troubles qui marquent cette fin de siècle? Or, c'est la Roue qui est le symbole de cette prédiction.

D'ailleurs, continue Mme Stella, la roue comme symbole sacré existe, je le sais, dans les cérémonies orthodoxes. Il y a la roue de saint Amable que l'on promène à Riom en grande pompe. Il y avait les roues ornées de clochettes des anciennes chapelles de Basse-Bretagne que les pèlerins faisaient tourner au moyen d'une corde. Il y a encore de nos jours dans la paroisse de Saint-Thezonnec, au pays de Léon, la roue de saint Tu-pé-du. Une fois l'an, les croyants s'y rendent afin d'obtenir, par l'entremise de saint Tu-pé-du, quelque signe de l'avenir. L'oracle fonctionne durant la grand'messe. L'officiant fait faire pour chacun un tour à la *Roue de chance*, grand cercle de bois fixé à la voûte et manœuvré par une longue corde dont le saint tient lui-même une des extrémités dans sa main de granit. La Roue garnie de clochettes tourne en carillonnant et son point d'arrêt fixe la décision du destin.

— Vous voyez, me dit Mme Stella, en manière de conclusion, que la Roue mystique ne comporte rien de contraire à l'orthodoxie.

Je n'ai qu'à m'incliner bien qu'au fond de moi-même je ne sois pas bien sûr que la Roue mystique ne sente quelque peu le roussi. Toutefois, l'explication est curieuse, je la donne comme telle et laisse aux lecteurs de l'*Echo* le soin de juger le fonds de la question.

La conversation se termine là et, comme il se fait tard, je me lève pour prendre congé sous l'œil ironique du buste de Mesmer qui semble sourire malicieusement aux visiteurs de l'antichambre.

André Gaucher.

---

*Plusieurs lecteurs nous demandent le prix de la collection de l'*Echo du Merveilleux *depuis son apparition.*

Il ne nous reste plus que dix collections complètes de l'année 1897 *et huit seulement de l'année* 1898.

Nous ne tenons pas à nous en dessaisir. En tout cas, nous ne voulons pas les céder à moins de cinquante francs l'une, pour chaque année.

Disons, en outre, puisque l'occasion s'en présente, que les numéros 48 *et* 52 *sont épuisés, à quelques exemplaires près que nous réservons strictement aux nouveaux souscripteurs qui feraient remonter leur abonnement au* 1er *janvier* 1899.

PIERRES ET TALISMANS

VII

La Turquoise.

La seule turquoise pouvant servir de talisman est la turquoise orientale de vieille roche. Elle est de la couleur des myosotis, bleu tendre.

Emblème de la confiance et de la tendresse, c'est l'ornement de la bague de fiançaille en Russie.

C'est la pierre indiquée à la famille impériale de Russie : elle protège contre les morts violentes : assassinats, naufrages, etc.

Lorsqu'il y a quelques années le *Don Pedro* fit naufrage, deux personnes vinrent me remercier d'avoir échappé à la mort dans ce sinistre; en effet, quelques jours avant leur départ, je leur avais indiqué cette pierre comme talisman préservateur de naufrage.

Mais en dehors de ces vertus générales, cette gemme peut avoir des propriétés diverses suivant l'influx des personnes qui la portent. C'est avant tout une sensitive, elle garde l'influence des personnes qui l'ont portée; elle pâlit lors d'une maladie et meurt.

C'est la pierre de décembre.

***

La place restreinte dont je puis disposer ici ne me permet pas de répondre à toutes les lettres que m'a attirées mon dernier article; je donnerai ultérieurement les réponses que je ne puis donner aujourd'hui.

Mme la Comtesse de L. — N'ayant pas de date de naissance, il m'est impossible de savoir quelle influence le rubis combiné avec le diamant peut avoir; tout dépend de l'influence qui vous régit.

Mme Treize. — Bague saphir taillé entouré de diamants.

La date de naissance 6 février de l'année indiquée combinée avec l'heure de naissance (une heure de l'après-midi) donne à la personne qui l'a portée : capacité dans l'art de prédire l'avenir, réussite dans cet art.

Pourquoi avoir cessé de porter cette bague? Vous seriez devenue, je ne crains pas de le dire, avec un pareil talisman, une célébrité dans un art si rare et si difficile.

de Méroff,
Lithotechnicien.

UNE MESSE NOIRE

Les quelques réflexions, teintées de scepticisme, dont nous avions fait précéder la reproduction de l'article de M. Serge Basset sur la *Messe noire* nous valu de notre distingué confrère la lettre suivante, que notre impartialité nous fait un devoir de publier :

Mon cher confrère,

Vous êtes charmant — je le savais d'autre part — de reproduire ma *Messe Noire ;* mais comme vous avez tort de révoquer en doute tout ou partie de mon récit!

Non seulement les moindres détails de l'évocation et de l'horrible scène qui a suivi sont de la plus rigoureuse exactitude, mais j'ai dû, par respect pour les lecteurs du *Matin*, taire le plus intéressant peut-être.

Je m'en applaudis aujourd'hui puisque, à vous entendre, j'ai paru narrer « *d'une plume trop complaisante* » l'abominable parodie du Divin Sacrifice.

Laissez-moi ajouter qu'un jour prochain je pourrai probablement en apprendre bien d'autre aux occultistes sincères!

Croyez, mon cher confrère, à ma très haute estime et personnelle et littéraire.

SERGE BASSET.

Nous avons reçu, d'autre part, l'étrange communication que voici :

HOMÉLIE GNOSTIQUE

ADRESSÉE AUX PARFAITS ET AUX PARFAITES A L'OCCASION DE RÉCENTES CALOMNIES.

Des bruits calomnieux qui ont douloureusement ému notre cœur de Patriarche se sont repandus dans Paris au sujet de la Sainte-Gnose, de ses Doctrines et de ses Pratiques cultuelles. On nous a véhémentement accusés, nous les adorateurs du Dieu de Lumière et de Vérité, d'être les sectateurs de Sathan et de célébrer la Messe Noire.

La grande presse, par la voix d'un de ses organes les plus autorisés, le journal *Le Matin*, nous a déjà vengés de ces outrages. — Mais il importe de ne laisser subsister aucun doute dans l'esprit des profanes et de continuer ce qu'une plume honnête à si noblement commencé.

Non! ce n'est point à la Puissance des Ténèbres que s'adresse notre culte! Héritiers directs des Cathares, c'est-à-dire des Purs, nous pratiquons une religion toute de Bonté, de Beauté, de Justice, de Droiture et de chaste Amour. Si notre rêve social est un idéal de doux communisme, analogue à celui que pratiquaient les disciples immédiats de Jésus, le divin Eon, et qui fut aussi celui des Esséniens et des Pythagoriciens, du moins nous professons le respect de la famille et de la patrie, et nous avons une égale répulsion pour l'Anarchie violente et pour le système des compromis vulgaires. Du reste nous ne nous occupons nullement de politique; nous nous en remettons au Très-Haut du soin de faire éclore notre rêve, nous efforçant d'imiter sa longanimité divine: *Patiens quia œternus.*

Il importe toutefois, au nom de l'immortelle Vérité, que l'opinion publique rompe avec ses traditionnels recommencements : c'est elle qui accusait jadis les premiers chrétiens d'immoler les petits enfants et de se gorger de leur sang. Il ne faut pas qu'elle accuse aujourd'hui les gnostiques de dire la Messe du Bouc.

C'est à ces causes, très chers Frères et très chères Sœurs en Christ, que nous jetons ce cri aux quatre vents des cieux. Aidez-nous à le répandre au sein de toutes les consciences. Nous vous adressons en retour nos plus tendres remerciements et nous prions le très saint Plérome de répandre sur vous la plénitude de ses bénédictions.

Donné en notre tente épiscopale de Montségur le 21e jour du 6e mois de la Xe année de la restitution de la Sainte Gnose.

	Le Secrétaire :
T. SYNÉSIUS.	BASILIDÈS, D. G.
Patriarche Gnostique.	Frère majeur.

Il va sans dire que c'est seulement à titre de simple document, que nous avons reproduit cette « homélie », sur la demande instante de son auteur.

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite*).

Echo, 1898, page	13	*On ne pourra plus nier,* *Un miracle va se passer,* *Il faudra attester.*
— —	14	L'Espagne et l'Allemagne vont aider à sa mission.
— —	35	La voyante mourra-t-elle du coup qui la frappera? (Interrogation). *Dis-lui qu'elle doit quitter* *Dans un temps plus aisé,* *Mais que lui-même sera ôté* *Bien avant ce temps aisé.*
— —	73	*Mes paroles vont changer* *Elles seront plus déployées.* *Je n'ai pas tout annoncé,* *Même pas la moitié.* *Ma mission va s'élever* *Car elle doit dépasser* *Toutes celles qui sont passés.*

JEANNE D'ARC. Rouen. Reims.

1er fascicule —	34	*Quelque chose se passer* *Là où Jeanne fût brûlée* (à Rouen).
Echo, 1897, page	91	*Une complainte fut chantée.* *Qui sera rappelée.* *Une femme fut chantée,* *Je ne peux la nommer.*

Echo 1897, page 137 *Je la vois se montrer*
Au moment d'un danger.
C'est pour bien vous prouver
Que de Dieu elle est approchée.
Des lances d'acier briller,
Et des chevaux piaffer

— — 156 *La vierge de Domrémy*
Il nous faut l'invoquer
Je la vois se montrer
Dans un jour de danger
Elle a un bouclier (2 fois.)

— — 171 *A la sainte si élevée*
Il faut vous adresser
Elle vous sera montrée
Au moment d'un danger.
A Rouen :
Place du Vieux Marché
Une chose se passer.
A Rouen sera donnée
Comme une preuve du passé.
L'Anglais n'a pas poussé,
C'est la France qui a été
Contre la vérité.
A Rouen elle va aller
Je la vois sur un bûcher
Et toutes les scènes retracées.
Ce jour-là :
Un homme sera foudroyé.
Jeanne d'Arc apparaîtra également à Compiègne et à Orléans. Quant à Reims :
Une grandeur déployée
Quand le roi sera sacré
Je vois les lys y rentrer.

— — 222 *Des miracles éclater,*
Jeanne d'Arc en opérer.
Quand les lys remonter
Je la vois canonisée.

— — 292 Marie Martel, à Tilly, annonce la prochaine canonisation de Jeanne d'Arc.

— — 332 Est-il vrai qu'il y aura une nouvelle Jeanne d'Arc ?
Déjà, je vous l'ai annoncé.

(*A suivre.*)

A TILLY

I. — Les visions de Marie Martel.

Du 25 avril au 24 mai 1896 : première phase ou visions simples. — Détails sur la vision du 30 avril. — Pourquoi le soir et même la nuit, ces visions ? — Curieuse alternative d'appréciations sur la voyante.

Notre intention n'est point de raconter en détail toutes les visions de Marie Martel sur le plateau désormais célèbre de Tilly-sur-Seulles. Des volumes, d'ailleurs, n'y suffiraient point.

Nous voulons seulement passer en revue les visions les plus notables du début, ignorées sans doute des lecteurs de l'*Écho du Merveilleux* — lequel n'existait pas encore — et attirer de nouveau leur attention sur quelques-unes des visions ultérieures à cette première phase, qui nous paraissent des plus caractéristiques, avant d'en faire ressortir les conséquences ou enseignements qui pourraient peut-être en découler par la suite, dans l'hypothèse d'une enquête canonique favorable, bien entendu.

C'est le samedi 25 avril 1896, écrivions-nous dans le n° du 15 mai dernier, qu'une couturière de Christot, alors âgée de vingt-quatre ans, mais qui ne semblait guère en porter plus de quinze, vit pour la première fois « la Sainte Vierge » auprès de l'ormeau des apparitions.

Déjà la jeune fille (toujours en compagnie de sa mère) s'était rendue vingt-huit fois au champ Lepetit, mais en vain.

Cette première vision de Marie Martel, à cette date du 25 avril, dut, croyons-nous, passer inaperçue. Du moins, elle ne fut mentionnée alors et n'a été relatée depuis par aucune brochure ou publication périodique quelconque. Remarquons toutefois qu'elle était conforme dans son essence à celles qui allaient suivre incessamment.

Ainsi, le mardi soir 28 avril, notamment, au témoignage de M. Ferdinand Dobert, désigné par le propriétaire du champ (M. Ernest Lepetit) pour la garde et la surveillance spéciales du lieu des apparitions, comme d'après la déposition qu'il en fit à qui de droit dès le lendemain matin, Marie Martel, couturière de Christot, vit pendant une heure « la Vierge Immaculée », vêtue d'une robe blanche, ornée d'une ceinture bleue, les pieds nus, avec une banderole portant ces mots en lettres d'or : *Je suis l'Immaculée Conception*. La voyante ne pouvait s'empêcher de répéter ces exclamations : « Oh ! qu'elle est belle !... Hélas ! qu'elle est jolie !... Mon Dieu ! qu'elle est donc belle ! »

Deux jours après, le jeudi 30 avril, Marie voyait encore « la Vierge » en Immaculée Conception, avec un chapelet enroulé autour du bras... La vision, ce soir-là, était même si rapprochée de la voyante que celle-ci s'écriait : « Il me semble que si j'osais, je la prendrais » ; puis, toute transportée de joie et de bonheur, Marie disait à la foule qui se pressait autour d'elle : « Chantez, chantez donc. Plus vous chantez, plus elle est heureuse... Tenez, elle se rapproche... Elle me sourit... Elle me tend les bras... Mon Dieu, qu'elle est belle ! » Cette vision avait duré deux heures. — Autre détail à noter ici : « La Vierge » avait paru comme entourée de trois rayons descendant du haut en bas de l'arbre et semblant sortir d'un nuage placé au-dessus de la haie. Or, ce dernier spectacle n'était point passé inaperçu pour tout le monde. Car plusieurs personnes présentes en avaient été témoins et avaient observé fort distinctement ces rayons lumineux, tels que Marie Martel les avait décrits.

Notons encore que les premières visions de cette jeune fille se produisirent pour elle sans qu'elle entrât en extase.

A notre avis, c'est cette vision de Marie Martel, au soir du 30 avril, qu'un témoin, M. Baranger, d'Entrammes (Mayenne), prit pour la première de ses visions ; voici la relation qu'il en a faite :

« Louise Polinière priait ce soir-là sans rien voir, quand tout à coup une jeune fille de Christot s'écria :

— Oh ! qu'elle est belle ! Regardez-la donc ! Ah ! vous ne la voyez pas... Hélas ! qu'elle est jolie !... Elle a écrit sous ses pieds, en lettres d'or : *Je suis l'Immaculée Conception*... Oh ! qu'elle est jolie !

— Demandez-lui ce qu'elle désire, dit alors un spectateur.

— Ma bonne mère, que demandez-vous ?... Ah ! qu'elle est jolie !... La voilà qui s'avance... Chantez quelque chose.

On entonne le *Magnificat* et le cantique au refrain *Vierge notre espérance*.

Marie Martel fait des gestes descriptifs aux deux hommes qui sont près d'elle :

— Qu'elle est jolie ! Ah ! qu'elle est jolie ! Mon Dieu, qu'elle est belle !

Tout cela est dit avec sincérité et émotion :

— Elle a un diadème sur la tête, formé de trois perles rouges et séparé par des perles jaunes et brillantes... Hélas ! qu'elle est jolie !... La voilà qui s'élève dans l'arbre... Oh ! chantez !...

On chante alors l'*Ave maris stella*.

— La voilà qui se rapproche... Elle a posé ses pieds sur la haie... Elle me sourit et me tend les bras.., Hélas ! qu'elle est jolie !... Ah ! ma bonne Mère, que me demandez-vous ?... Je voudrais qu'on l'aperçoive comme je la vois... Elle a une robe blanche et une ceinture bleue.

On lui demande si elle est voilée. Marie qui comprend par ce mot l'effacement du visage sous le voile retombant en avant, répond :

— Non, madame. Elle a les cheveux épars, séparés en deux sur le front par une raie et ramenés en bandeaux derrière les oreilles... On les voit toutes... Mon Dieu, qu'elle est jolie ! Elle a la figure rose et rayonnante. Voyez une étoile au-dessus d'elle, au-dessus de l'arbre, et des rayons qui descendent d'en haut sur elle... Hélas ! qu'elle est jolie !

A ce moment, le témoin, et plusieurs avec lui, ont vu plusieurs rayons nébuleux tombant verticalement le long de l'arbre ; il les a même dessinés en rentrant chez lui.

— Les cheveux sont châtains, répondit encore la voyante à une question. Puis, elle cessa de voir. »

Nous avons insisté exceptionnellement sur cette vision de Marie Martel, afin de donner une idée aussi nette et précise que possible de son état d'âme en présence de la belle apparition, ainsi que de sa franchise notoire et de sa sincérité incontestable.

Rien de bien saillant, pour notre nouvelle voyante, à partir de la fin d'avril jusqu'au 24 mai, fête de la Pentecôte, jour où Marie commençait à voir pour la vingtième fois la radieuse apparition habituelle quand sa vision fut troublée bientôt par le défaut de recueillement de l'assistance et disparut ensuite pour ne plus revenir ce soir-là.

Il convient de remarquer ici que « les dix premières visions causèrent à Marie, sans troubler son ravissement, de véritables défaillances corporelles ; la nature semblait succomber sous ce poids de gloire, observe à cet égard M. l'abbé Gombault. Mais jamais cette souffrance purificatrice ne troubla son âme, n'amoindrit son bonheur *ni son désir intense de la revoir*. Bientôt, le premier dévoilement de l'apparition commença à la jeter dans l'état extatique ».

Aussi, surtout à partir de cette époque, son extase durera-t-elle autant que la vision, et quand elle prendra fin c'est que l'apparition aura cessé. Seul le nuage dans lequel elle rentre chaque fois ne disparaîtra pas subitement aux yeux de la voyante, qui pourra le contempler encore même une fois revenue à l'état premier.

Inutile de rappeler que durant cette période comprise entre le 25 avril et le 25 mai, un grand nombre de personnes avaient eu des visions de toutes sortes, souvent même des plus disparates et des plus étranges.

De son côté, Louise Polinière avait également ses visions habituelles ; mais, pas plus que les autres, elles ne rentrent dans le cadre que nous nous sommes tracés en vue de rester fidèle à notre titre, sinon pour être signalées quelque fois ou rappelées en passant, comme nous le faisons présentement.

Arrivons donc, de suite, au reproche que nous avions dès lors formulé nous-même contre ces premières visions de Marie Martel, dont l'heure ordinairement tardive et même plutôt nocturne nous indisposait grandement à leur endroit, au point de nous les faire considérer comme fort suspectes.

Voici le motif qui finit plus tard par mettre un terme à nos préventions sous ce rapport tout en excusant pleinement et en justifiant dans notre estime les visions de nuit.

Ouvrière en couture, d'ordinaire à la journée, Marie Martel n'était pas toujours libre de s'absenter à son gré dans le courant du jour pour se rendre au lieu des apparitions. Il lui fallait donc le plus souvent attendre le soir et franchir tout d'abord, en compagnie de sa mère, les cinq kilomètres qui la séparaient du champ Lepetit. Et quand, au lieu de travailler à Christot, Marie était obligée d'aller dans quelque commune voisine, à Brouay ou jusqu'aux confins de Bretteville l'Orgueilleuse, par exemple, alors les cinq kilomètres s'allongeaient forcément de plusieurs autres, qu'il lui fallait bien parcourir plus ou moins péniblement avant d'arriver à Tilly, pour y satisfaire son vif et puissant désir.

Ces raisons, que nous ignorions dans le principe, nous parurent plausibles et suffirent désormais non seulement pour expliquer, mais encore pour justifier amplement à nos yeux ces visions nocturnes qui nous répugnaient si fort et auxquelles, de ce chef, nous ne pouvions plus raisonnablement trouver à redire.

Du reste, ce n'était pas toujours le soir que Marie se rendait au champ des Apparitions pour y contempler sa « céleste vision ». C'était aussi parfois dès le matin, et de bonne heure, qu'elle s'y sentait poussée par un attrait en quelque sorte invincible, malgré les douleurs rhumatismales qu'elle éprouvait depuis un certain temps, et dont elle obtiendra plus tard la guérison complète.

Terminons aujourd'hui l'examen rapide de la première phase des visions de Marie Martel, par un con-

traste des plus curieux et bon à retenir entre deux prêtres voisins, relativement à leurs appréciations de la première heure sur le compte de la voyante en question.

Nous tenons l'anecdote de bonne source, elle est topique.

A la fin d'avril, lorsque les visions de la jeune fille eurent été ébruitées, le bon curé de Christot en fut particulièrement joyeux et triomphant : « Une jeune fille de Christot a vu et bien vu », disait-il à qui voulait l'entendre.

Puis, à cette demande, on ne peut plus naturelle et prudente de M. le doyen, qui gardait tout son sang-froid : « Mais... est-ce une bonne fille? » M. le curé de Christot, tout courroucé de cette question, lui réplique aussitôt :

« Oui, oui; certainement, et qui voit bien, et qui vous explique bien tout ce qu'elle voit. »

« Je ne la connais pas. » Telle fut la simple réponse de M. le doyen, qui vit pour la première fois quelques jours plus tard, conduite à son presbytère par une personne du Nord, la jeune fille de Christot, à laquelle il se contenta de dire, comme aux autres voyants et voyantes : « Eh bien, mademoiselle, revenez chez moi, quand vous aurez eu quelque vision nouvelle, afin de m'en faire part pour que j'en prenne note au besoin. »

Cependant, le baromètre du bon curé de Christot qui était au-dessus de *beau temps* comme on l'a vu, ne tarda pas à descendre à *tempête* et au-dessous.

Trompé par de fausses apparences, et sans doute, par de mauvaises langues, il reprocha bientôt à la pauvre Marie de recevoir de l'argent pour ses visions, et chercha même à le faire croire au public, malgré tous les démentis de la voyante et toutes les preuves contraires fournies à l'accusateur par certaines personnes mises en cause. L'enquête canonique fera du reste bonne justice de cette accusation comme de bien d'autres.

A l'inverse du baromètre de M. le curé de Christot, celui de M. le doyen de Tilly montait insensiblement jusqu'à *beau fixe*, où nous avons tout lieu de croire qu'il est encore, et pour longtemps.

En effet, si nos souvenirs sont fidèles, il nous semble que, à l'époque où le pasteur de Christot était encore tout ravi des visions de sa paroissienne, son voisin enregistrait cette note peu flatteuse émanant d'une rumeur malveillante qui déjà était propagée contre elle : « Cette jeune fille inspirerait peu de confiance. »

Les procédés plus que bizarres de M. le curé de Christot devaient finir par opérer la conversion de son propre Doyen, qui n'a pas dû se démentir par la suite, pensons-nous.

II. — Fin de notre réponse à la lettre de M. L. Dupont, curé de Christot.

Ici, vient naturellement, la réfutation d'objections mises en cours contre Marie Martel, peu de temps après ses premières visions, objections que son ancien curé et ex-admirateur a tenu dernièrement à rééditer dans son pamphlet du 29 mai, après en avoir été probablement l'instigateur, il y a trois ans.

1° Marie n'a pas assisté à la messe le jour de Pâques

2° Le même jour elle a fait aux vêpres une apparition courte et peu édifiante;

3° Elle n'a fait sa communion pascale que le 30 mai cinq semaines après sa première vision.

Le bon curé de Christot ne conclut pas; après avoir ainsi déversé son fiel et sa bile contre la voyante, il s'imagine sans doute que tout le monde en fera autant.

Eh bien, non. Si M. L. Dupont a caressé quelque temps ce raisonnement intime, il s'est fait grandement illusion. Voici pourquoi :

1° Sans doute, Marie Martel n'a pas assisté à la messe le jour de Pâques en 1896, et même elle y avait manqué également les dimanches précédents. Mais il n'y avait point de sa faute; M. le curé Dupont, lui-même, ne l'ignore pas, tout en se gardant bien de le dire. Il sait, en effet que, plusieurs semaines avant Pâques, — tombant cette année le 5 avril, — la jeune fille avait été victime d'un accident qui la faisait beaucoup souffrir et ne lui permettait point le port de ses vêtements comme à l'ordinaire. Il alla même jusqu'à lui reprocher le choix qu'elle avait fait dans la circonstance d'un habile praticien des environs, jouissant à bon droit de la confiance de tout le pays! Aurait-il donc à ce point perdu la mémoire?...

Quoi qu'il en soit, Marie attendait pour cette grande fête une sorte de mante qui lui permît de reparaître décemment à l'église. Par malheur, le vêtement attendu arriva trop tard.

Telle fut l'unique raison qui lui fit manquer la messe de Pâques, malgré son désir certain d'assister aux offices ce jour-là.

2° Cependant, ce qu'elle ne pouvait réaliser le matin, elle put du moins l'essayer, dans l'après-midi, en se rendant aux vêpres.

Malheureusement encore, les souffrances qu'elle y éprouva bientôt la contraignirent à se retirer, non pas dans le lieu suspect que donne à supposer son accusateur, mais chez elle.

D'ailleurs, il n'y a jamais eu de bal à Christot le jour de Pâques, et, depuis quelques années déjà, il n'y en avait même plus à la Saint-Roch.

3° Enfin si Marie Martel ne fit ses Pâques que le 30 mai — cinq semaines après sa première vision — était-ce bien sa faute?

Du moins, elle s'était confessée, dans la quinzaine pascale, à son propre curé, qui lui reprocha alors, il est vrai, de venir bien tard, ne tenant déjà plus compte de la blessure dont sa pénitente souffrait depuis un certain temps! Toutefois, il finit, lui-même et nul autre, à admettre à la Table sainte celle contre laquelle il venait d'accueillir les cancans et potins défavorables, et qu'il a eu l'audace, inconsciente ou sénile, d'attaquer encore dans la lettre que nous achevons de réfuter!

Tant de fiel entre-t-il dans... une âme à Christot!

Comprenne qui pourra ce bizarre état d'âme.

Lorsque — il y a quelque deux ans — nous nous rendîmes à Tilly pour y faire notre petite enquête après tant d'autres, nous apprîmes de la voyante elle-même un touchant détail qui nous revient présentement à l'esprit :

Pour se venger de son vieux curé, qui lui était devenu hostile sans raison valable, Marie nous déclara ingénument qu'elle récitait pour lui tous les soirs une dizaine de chapelet toute spéciale.

La noble et superbe vengeance, en vérité, n'est-ce pas, lecteurs ?

Le pasteur de Christot lui a-t-il jamais rendu la pareille? — En tout cas, il agirait beaucoup mieux en imitant son ex-paroissienne qu'en la critiquant à tort et à travers, comme il s'obstine à le faire de nouveau avec un acharnement des plus insensés!

Aussi, nous l'avouons sincèrement, pour notre compte personnel — quelle que soit la nature des visions de Marie Martel — nous préférerions de beaucoup paraître au tribunal du Souverain Juge avec les dispositions susdites de la pauvre fille iniquement vilipendée, eût-elle été une seconde Madeleine pécheresse — ce qui est loin d'être prouvé — qu'avec les sentiments actuels ou tout récents du nouveau Simon-le-Pharisien de Christot.

III. — Faveurs attribuées à Notre-Dame de Tilly.

AVIS PRÉALABLE

Quelques protestations nous ont été adressées au sujet du premier des faits graves et récents que nous avions raconté dans le dernier numéro. Ainsi, le vénéré supérieur du séminaire de Bayeux ne serait pas guéri, il aurait seulement éprouvé un mieux passager — c'est ce que nous avions lu et mentionné, du reste — plusieurs détails qui nous avaient été transmis seraient inexacts — lesquels? on ne nous l'écrit pas — enfin rien ne démontrerait que l'amélioration transitoire constatée serait dû à l'efficacité des prières faites à Tilly.

N'ayant aucun parti pris relativement aux faits tilliens passés ou récents et ne pouvant contrôler facilement ceux-ci, vu la distance qui nous sépare des endroits où ils se passent, nous publions volontiers les communications qui nous semblent émaner des personnes sérieuses, ordinairement bien informées.

Mais s'il arrive parfois que nos correspondants se trompent ou plutôt soient déjà trompés eux-mêmes sous certains rapports, il va sans dire que nous accueillons tout aussi volontiers les rectifications nécessaires ou utiles, pourvu qu'elles nous viennent également de bonne source, comme nous l'estimons dans le cas présent.

D'ailleurs, Simplex, qui déteste naturellement la duplicité et le mensonge, aime avant tout la vérité sans fard ni broderie.

Mais, encore une fois, il n'est pas plus infaillible que ceux qui le renseignent, surtout quand il s'agit de nouveaux faits merveilleux ou réputés tels, dont la narration lui est transmise par des tiers et dont il se trouve ainsi constitué le reporter plus ou moins *indirect*.

GUÉRISONS DIVERSES

1° Français Panel, cultivateur à la Bigne (Calvados), avait à la jambe deux trous qui suppuraient depuis trente-cinq ans. Jamais il n'avait pu obtenir la moindre amélioration malgré les nombreux traitements qu'il avait suivis durant cette longue période. Il fut guéri radicalement en huit jours au plus, il y a deux ans, après être allé prier à Tilly. Depuis cette époque il retourne de temps à autre au lieu de sa guérison où il ne manque pas chaque fois de laisser une offrande. Il n'a plus à la jambe ni plaie, ni suppuration ; seules, des traces de rougeur indiquent les endroits jadis malades.

2° Un enfant nouveau-né se trouve bientôt atteint de congestion et paralysé de tout un côté. Son état paraît tellement grave que le docteur son père, ainsi que quatre autres médecins, docteurs comme lui — toute une faculté, comme on voit — préfèrent un dénouement mortel au plus vite... Alors, une connaissance de la famille intervient à son tour et propose l'application d'une médaille bénie à Tilly par l'Apparition : « Faites, si vous le voulez — répond le pauvre père éploré, déjà sans espoir — mais ce n'est pas une médaille qui sauvera l'enfant! » Néanmoins, on tente l'expérience. Résultat : l'enfant ouvre l'œil obstinément fermé, puis la bouche, et pousse un premier gémissement sauveur. Pour la première fois, on peut alors lui desserrer les lèvres et y introduire le liquide vivifiant. L'enfant était sauvé. Ceci se passait au Havre, le 8 juin dernier, deux jours après la naissance du dit bébé.

3° Un autre enfant, âgé de cinq ans, a été également guéri par l'application d'une médaille de Tilly, après une promesse des meilleures et des plus édifiantes faite par son père, nous assure-t-on de bonne source. Mais présentement, nous ne sommes autorisés à ne publier ni les noms, ni l'adresse, pour ne pas compromettre une situation dépourvue d'indépendance.

4° Henri Morel. C'est le directeur de l'Hôtel Saint-François à Tilly-sur-Seulles — oui lui-même en personne — qui complétera aujourd'hui la nomenclature des derniers favorisés connus de « Notre-Dame de Tilly ».

Deux fois déjà, il avait été récompensé de sa confiance en « Elle ». Mais depuis un certain temps il se trouvait atteint d'un mal fort dangereux qui allait s'aggravant de jour en jour. Les remèdes des docteurs qui le soignaient restant impuissants, les souffrances du malade devenaient de plus en plus terribles. Cependant sa foi et sa prière vont aussi croissant. Non seulement il prie, mais encore il fait prier, déclarant à qui veut l'entendre que « sa confiance n'est plus qu'en la très Sainte Vierge de Til y dont il porte la médaille ». Enfin, il réclame une neuvaine pour en obtenir le secours sévèrement espéré.

Son espoir ne fut pas déçu. Tout à coup, le lundi matin 19 juin, après une nuit de prières et de supplications encore plus ardentes, les douleurs cessent et les fonctions jusque-là troublées se rétablissent comme par enchantement

Cependant, les docteurs Guillet de Caen et Vauquelin de Tilly, se réunissent bientôt auprès de leur client. Le premier, ignorant que la maladie avait quitté le patient, arriva nanti de sa trousse pour procéder sur lui à une opération des plus périlleuses. Tout stupéfait de la guérison imprévue du maître d'hôtel, il déclare alors publiquement que, sur 500 cas semblables, pas un n'aurait ce résultat ; « Je dis 500, ajoute-t-il,

je dirais tout autre chiffre, car je n'ai jamais vu cela! Vous avez de la chance! »

Guérir en effet, juste avant une opération douloureuse, réputée inévitable, voilà qui n'est point banal, assurément.

Aussi, jugez un peu si notre ex-malade, l'aimable hôtelier que connaissent plusieurs de ceux qui nous lisent, s'estime désormais heureux, et avec quelle joie il proclame la puissance de « Notre-Dame de Tilly », à laquelle il ne se fait pas faute d'attribuer publiquement sa guérison notoire.

Depuis ce jour, tout va bien. C'est lui qui se lève tous les matins, dès quatre heures, pour réveiller son monde, et, durant la journée, se livre à ses occupations ordinaires, dirigeant lui-même tous les services comme autrefois.

En voilà un, certes, qui ne contredira point le récit que nous venons de recevoir et de publier à son égard

SIMPLEX,

Erratum. — C'est le docteur Masson — et non Moisson — qui est l'autre médecin résidant à Tilly mentionné à propos de la guérison de M[lle] Fauvarque, laquelle se maintient et s'accentue toujours.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

76. — *Quelqu'un d'autorisé pourrait-il me dire si l'on peut lire, sans pécher, le livre de l'abbé Julio* : Secrets merveilleux pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales.

M. SILHOL.

27. — *Théophile Gautier prétendait que les chevaux ont des visions. Sur quoi cette assertion peut-elle reposer?*

A. G.

RÉPONSES

69. — *Comment développer les facultés médianimiques, si ces facultés existent chez tous les hommes?*

Pour répondre utilement à cette question, il est important de bien définir ce qu'on nomme un médium, et bien peu s'en rendent compte.

Un médium est un sujet qui abandonne sa volonté à une autre volonté que la sienne; que cette volonté soit celle d'un homme ou d'un être invisible, et, par conséquent, inconnu.

Donc, les médiums sont volontairement des possédés, qui se laissent mettre en cet état dans un but ou intérêt quelconque.

Reste à examiner si le mot de possession comporte forcément la présence d'un démon.

Si la volonté du médium est dans la possession d'un homme, l'homme qui la possède prend un bien qui ne lui appartient pas, et même, s'il n'en fait pas mauvais usage, il commet un acte répréhensible et, en cela, il agit sous l'influence du démon.

Donc l'influence démoniaque existe indirectement, donc elle existe dans tous les cas où il y a médiumnité.

La question d'entraînement n'en est pas pour cela moins réelle. La nécessité de l'entraînement est un voile d'apparence scientifique qui sert à dissimuler la réalité de la possession, qui, le plus souvent, ne serait pas acceptée par les personnes si on la leur découvrait ouvertement.

A cette assertion, on fera des objections de deux ordres :

1° Ou l'on s'en réfèrera à la doctrine spirite.

2° Ou l'on affirmera qu'il n'y a là rien qu'un fait naturel encore inétudié.

Dans le premier cas, c'est qu'on accepte la doctrine spirite, condamnée par l'Eglise, et dont la Salette a dit, dès 1846 : « On prêchera un autre Evangile contraire à celui du vrai Christ Jésus... » et encore ceci : « On fera parler des morts, et ces prétendus morts qui parleront ne seront autre chose que le démon... »

Dans le second cas, nous répondrons que la médiumnité n'est pas bornée à des faits physiques, et qu'elle révèle toujours, si l'on y regarde bien, la présence d'une intelligence invisible qui sait des choses inconnues aux opérateurs et exerce sur eux une grande influence en mélangeant fort habilement le bien avec le mal pour pervertir leur entendement.

Comment donc admettre que des actes purement intellectuels soient du ressort des choses ou des lois naturelles?

Dans l'un et l'autre cas, il y a action du démon, qui tend, soit à se faire nier, soit à se faire écouter, mais toujours en vue de capter la crédulité des incrédules.

Le mieux est donc de s'abstenir de développer des facultés si dangereuses.

H. L.

72. — *La grande prophétie, dite de Saint-Césaire, donnée par M. l'abbé Curicque, est-elle authentique?*

Non. La bonne foi de M. Curicque s'est laissée surprendre par les affirmations de M. l'abbé Tr..., qui prétendait avoir découvert cette prophétie dans les papiers de Mgr Du Lau, ancien archevêque d'Arles, tandis qu'il l'avait fabriquée lui-même de toutes pièces. Tous ceux qui ont connu ce triste prêtre, interdit successivement dans les diocèses d'Aix, de Fréjus et d'Avignon, et mort misérablement à Athènes il y a quelques années, savent le peu de créance que méritent ses assertions et certains détails de sa vie, que j'ai puisés à bonne source, m'ont appris que, dans d'autres circonstances, il n'avait pas hésité non plus à fabriquer de faux documents pour obtenir ce qu'il désirait. Le but principal de M. l'abbé Tr..., en publiant cette soi-disant prophétie, était de se venger de l'archevêque d'Aix qui, en 1868, à la suite de certains scandales, avait fait fermer un couvent de religieuses que M. Tr... avait essayé de fonder à Arles. C'est à cette circonstance que fait allusion le paragraphe 27 de la prophétie :

« Vers ce temps-là, le monastère des Vierges, réédifié depuis peu, est de nouveau ruiné par des membres de l'Eglise bientôt châtiés de Dieu par de graves maladies. »

Il existe une très ancienne prophétie, attribuée à saint Césaire d'Arles par un grand nombre de manuscrits. C'est celle qui se trouve imprimée dans le *Liber mirabilis* de 1524, sous le titre de *Prédiction de Jean de Vatiguerro*. Elle a été rééditée en 1831, dans le *Recueil de prédictions* d'Edouard Bricon, qui donne le texte latin et la traduction. On la trouve reproduite dans le *Livre de toutes les prédictions* par M. le chanoine Remusat, 5[e] édition, p. 31. Cette prophétie fort remarquable, qui contient le passage maintes fois cité : *Juvenis captivatus recuperabit coronam lilii et dominabitur per universum orbem*, n'a rien de commun avec l'œuvre du faussaire dont j'ai parlé plus haut.

M. J.

74. — *Qui nous donnerait quelques détails sur l'apparition d'une croix à Migné, près Poitiers, le 17 décembre 1826.*

L'apparition de la croix de Migné, qui était couchée et parut plus tard avoir symbolisé la révolution de 1830, suivie du renversement de croix fleurdelisées dans plusieurs villes de France, a été racontée dans des brochures de l'époque, et depuis, dans les *Voix prophétiques* de l'abbé Curricque. Une commission dont fit partie un professeur de physique du lycée de Poitiers, qui était protestant, déclara que le phénomène n'était point explicable par les lois de la nature.

Un Abonné.

Voici des ouvrages que je recommande à votre correspondant. Il pourra sans doute les trouver à la Bibliothèque nationale, malgré leur rareté :

1° « La Croix de Migné vengée de l'incrédulité et de l'apathie du siècle, ou envisagée comme une nouvelle preuve de la divinité de l'Eglise romaine, et présentée aux vrais fidèles *comme une annonce des prochains malheurs de la France* », par M. l'abbé Vrindts. Paris, librairie ecclésiastique de Rusand, rue du Pot-de-Fer Saint-Sulpice, n° 8, 1829. 1 vol. in-8° de 532 pages, avec une gravure représentant l'événement. (Dans cet ouvrage, fort intéressant, la question est envisagée sous tous ses points de vue.)

« 2° Voyage à Migné ou recueil de faits et de témoignages concernant l'apparition miraculeuse de la Croix à Migné. » Lille, Lefort, et Paris, Leclerc, 1830. 1 vol. in-12 en 2 parties formant ensemble 209 pages.

3° Gravure représentant l'événement, avec une longue légende : Extrait des rapports faits par MM. de Rochemonteix, vicaire général, de Curzon, maire, etc., etc. (7 lignes dont quatre très serrées.) En tête une croix avec *in hoc signo vinces.*

4° Lithographie avec trois lignes de légende seulement. *Hivonnait fils A. S. lith.* (*Lithographie de Langlumé, rue de l'Abbaye.*) *A Poitiers, chez Barbier, libr. impr. du roi et de Mgr l'évêque.*

5° « Les Contemporains » (Maison de la Bonne Presse, 8, rue François Ier). 5e année, n° 219, 20 déc. 1896, *Emmanuel de Curzon* (1811-1896) (16 pp, grand in-8).

Je serais heureux que ces petits renseignements pussent être agréables à vos lecteurs. Si vous jugez à propos de citer ma lettre, ayez l'obligeance de ne me désigner que par des initiales.

P. de B.

ÇA ET LA

Coïncidence. — Le cabinet Charles Dupuy a vécu exactement deux cents vingt-trois jours?

C'était écrit!

Il avait été formé définitivement le soir de la Toussaint de l'année dernière. Pour ne pas faire paraître à l'*Officiel* le jour des Morts les décrets constituant le nouveau ministère, on en avait ajourné la promulgation au 3 novembre...

Il suffisait de faire l'addition des lettres composant ce titre. *Le cabinet Charles Dupuy*, pour savoir jusqu'où il irait.

Le total donne 223, c'est-à-dire exactement le nombre de jours que devait vivre et qu'a vécu le cabinet Charles Dupuy!

***

Une question de dates. — Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

De l'*Echo du Merveilleux* 1898, numéro du 1er mai, p. 164 j'extrais la citation suivante, empruntée à un opuscule de M. Bué : « En l'an de grâce **1899**, le 14e jour de novembre, naîtra, sous l'influence du génie solaire Michaël, une *ère nouvelle*, etc. »

Cette prédiction est donnée comme extraite du « Traité des causes secondes » de l'abbé Trithème.

Dans le « Nouveau Liber Mirabilis », par Adrien Péladan (Nîmes, 1872, p. 312), on lit :

« A cette date de **1879** règnera donc Michel, l'ange du Soleil qui est aussi l'ange de notre patrie, etc. »

Cette date est également donnée comme basée sur les calculs de Trithème.

Enfin, dans la « Réédition de Nostradamus », par l'abbé Torné-Chavigny (Angoulême, 1872), p. 460, on peut lire :

« D'abord, le Soleil ne peut venir avant que la Lune ait parachevé son règne, en **1887** ou **1889**, etc. »

Ne croyez-vous pas que ce serait le cas de prier l'un de vos collaborateurs, savant dans la science des nombres, d'accorder, si faire se peut, les auteurs que je viens de citer?

Et M. de Charliac, que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais qui a écrit des choses vraiment intéressantes (sur les dates des Expositions, entre autres), ne pourrait-il nous dire quelle est, de ces trois dates (1879, 1887, 1899), la bonne, ou même s'il y en a une bonne?

Veuillez agréer, Monsieur, les excuses et les remerciements anticipés d'

Un Abonné normand.

17 juin 1899.

***

L'Assassin de la Dame Blanche — Il vient de mourir rue Marcadet, dans un affreux galetas, un vieillard du nom de Jean Moret, qui exerça les métiers les plus bizarres, sans jamais pouvoir mettre un maravédis de côté. Il était, en dernier lieu, éleveur de rats blancs, qu'il nourrissaient avec les croûtes de pain qu'on lui donnait par charité.

Moret mangeait très peu, mais en revanche, il buvait passablement. Il cherchait, disait-il, à s'étourdir depuis qu'une sombre aventure lui était arrivée en... 1862.

Sa lamentable histoire, il ne la racontait qu'à ses amis, ivrognes comme lui, mais d'une discrétion à toute épreuve des coupeurs de chats, des tondeurs de chiens et autres industriels du pavé.

« Vieux briscard à trois chevrons j'étais cantonné, leur disait-il, au camp de Sathonay, quand j'appris par des « bleus », des froussards qui n'avaient jamais vu l'ennemi en face, que chaque soir apparaissait, dans la forêt de Fontaine, un spectre qu'on appelait « la dame blanche ». Tout le monde tremblait rien qu'à entendre parler d'elle, et disait-on, elle provoquait d'irréparables malheurs.

« Brave à trois poils, je résolus d'en avoir le cœur net, et j'allai me poster, un fusil à la main, à l'endroit précis où la « dame » apparaissait, chaque soir, bien résolu à lui envoyer du plomb dans la peau.

« Tout à coup, une forme indécise se dessina, à quarante mètres de moi, au milieu d'un rayonnement de lumière.

« Je fis feu, j'entendis un grand cri, puis des appels et des jurons. Au lieu d'occire la « dame blanche », j'avais tué un caporal porteur d'un falot et qui faisait une ronde avec ses hommes.

« Je fus condamné à cinq ans de prison seulement. Car, en raison de mes bons états de service, on me fit passer pour fou; on me chassa ensuite de l'armée.

« Depuis je ne pus me caser nulle part. »

N'est-elle pas curieuse l'odyssée de ce pauvre hère que ses amis seuls pouvaient appeler, sans qu'il se fâchât, l'assassin de la « dame blanche » !

Après tout, la dame blanche s'était peut-être vengée!

L'EXTATIQUE DE KALTERN

(Suite.)

Depuis que l'auteur imprimait, lui le premier, et sa relation et ces paroles, six ans se sont écoulés, et rien n'a été changé dans la vie céleste de Maria Mœrl. Dans cet espace de temps, le miracle de son existence n'a fait que devenir plus certain et mieux prouvé. Les personnes qui l'environnent, les savants qui l'ont depuis visitée, les supérieurs ecclésiastiques, tout le monde en est convaincu. Interrogez qui vous voudrez dans le Tyrol, tous vous en parlent avec admiration, comme d'un prodige sur lequel ils n'ont aucun doute et qui est pour eux une chose toute simple. Le célèbre Gœrres, savant allemand, est le seul, après don Antonio Riccardi, qui ait dit quelque chose sur l'Extatique. L'*Université catholique* a donné à ses lecteurs la courte relation de ce savant : aussi nous espérons que ce que nous avons dit et que ce que nous avons encore à dire, intéressera un grand nombre de nos lecteurs.

Maria Mœrl, plongée dans l'extase, objet de l'admiration et du concours des peuples, ne s'était point aperçue de tout le bruit qui s'était fait autour d'elle, excepté vers la fin, où elle en fut toute surprise. Son âme avait, dans ce calme profond, avancé de plus en plus dans la voie de spiritualité, et s'était de plus en plus unie à son Dieu par l'amour. Elle ne tarda donc pas d'en recevoir une autre faveur, récompense de sa fidélité à la grâce, et nouvelle preuve de la sainteté de sa vie. La Passion du Sauveur, comme nous l'avons observé plus haut, était l'objet de sa dévotion la plus fervente, et le Sauveur la marqua de ses sacrés stigmates; ce qui arriva vers le commencement de l'année 1834. Son confesseur s'en aperçut le 2 février, jour de la fête de la Purification. Le sang en coule quelquefois le vendredi, mais surtout pendant la Semaine-Sainte et le jour de la fête des Stigmates de Saint François d'Assise. Elle prit le plus grand soin de cacher cette faveur. Dès 1833, à l'occasion d'une procession solennelle, elle éprouva l'extase de jubilation. Elle en fut un jour surprise en présence de plusieurs personnes : « Alors on la vit, dit Gœrres, semblable à un ange glorieux, touchant à peine son lit de la pointe des pieds, éclatante comme une rose, les bras étendus en croix, plongée dans les joies de l'amour. » Toutes les personnes présentes purent voir alors les stigmates aux mains, et la chose ne resta plus cachée.

Le 5 août de la même année 1834, jour auquel son frère aîné de l'ordre des Capucins, offrit pour la première fois l'auguste Sacrifice, elle éprouva aussi l'extase de jubilation, et demeura tout le jour dans l'état et la position que nous venons de décrire.

(A suivre). L'Abbé Nicolas.

A TRAVERS LES REVUES

Le Moniteur spirite et magnétique nous donne, sous la signature de M. Zalem, ce qu'il appelle des « preuves de l'identité d'un esprit. »

Les faits que je vais rapporter plus loin et dont je puis garantir la véracité (ces faits s'étant passés en ma présence) remontent à 1893.

Le 23 août mon père succomba, après trois jours d'agonie, à une hémorragie cérébrale. Cette fin prématurée, dont personne n'avait pu prévoir le dénouement rapide et fatal, nous avait tous plongés dans une profonde douleur et, de plus, nous avait suscité certaines difficultés, mon père s'étant éteint sans avoir pu nous donner le moindre renseignement concernant ses affaires industrielles. Aussi fûmes-nous très découragés.

Convaincu depuis longtemps de la réalité des phénomènes spirites et de la survivance de l'âme après la mort, j'essayai de faire partager mes idées par quelques personnes de ma famille et, certain soir, nous organisâmes une séance de spiritisme.

Mon frère, M. A. L., présent à la réunion, s'endormit immédiatement du sommeil magnétique, et mon père se manifesta par l'incarnation. Il nous prodigua des paroles de consolation et, sans transition aucune — et sans y être invité — nous parla des affaires laissées en suspens après sa mort. Les renseignements qu'il nous fournit étant d'ordre purement privé, il est difficile d'entrer dans leur détail sans éveiller des susceptibilités parfaitement compréhensibles. Le lecteur se rendra donc compte de la réserve à laquelle je suis tenu. Je puis cependant affirmer que la communication de mon père contenait en substance :

1° L'indication de l'endroit où se trouvait un petit calepin contenant un brouillon de devis;

2° Des instructions circonstanciées complétant ledit devis et ayant rapport à certaines parties omises du travail et à l'augmentation du prix fixé primitivement;

3° Des renseignements techniques sur d'autres ouvrages en cours.

Et M. Zalem conclut à l'idendité indiscutable de l'esprit.

Pour notre part, nous ne croyons pas qu'on puisse de tels faits, tirer une pareille conséquence. En ces matières plus qu'en toutes autres, les apparences sont trompeuses.

Au reste, les explications ne manquent pas pour rendre compte de ces *pseudo-identités;* et parmi ces explications, celle du spiritisme nous a toujours paru la plus négligeable. Combien nous préférons, par exemple, la théorie de ces faits que tentait dernié-

rement M. Camille Flammarion, mais surtout la théorie catholique, la seule jusqu'à présent — n'en déplaise à ceux qui l'ont insuffisamment étudiée — qui s'ajuste à tous les phénomènes sans exception.

LE PROGRÈS SPIRITE. — Qui n'a entendu parler des Atlantes, cette race mystérieuse qui aurait habité jadis des îles immenses englouties aujourd'hui sous les flots de l'Atlantique et dont les Açores et les îles Madère seraient les derniers vestiges visibles?

Sur ce continent disparu et sur ses habitants M. Erny a rédigé de très curieuses études. Nos lecteurs parcourront avec intérêt l'extrait suivant :

La science occulte nous apprend que *la fin de chaque race* est marquée par *un grand cataclysme de feu et d'eau*. Cette même science nous dit aussi que les *Atlantes* étaient arrivés à une civilisation si *avancée* et si *perverse*, qu'elle ne pouvait plus servir qu'à corrompre plutôt qu'à éclairer les autres peuples ; aussi cette race fut-elle condamnée *à périr*, comme nous en voyons d'ailleurs des exemples dans la Bible... sous une autre forme.

Ce que les théosophes modernes de Londres ont raconté de cette civilisation des Atlantes avait été dit *bien avant eux* dans un livre du voyant anglais *Lake Harris*, intitulé *Wisdom of the Adepts* : La Sagesse des (hauts) adeptes. Ce livre, imprimé pour la première fois en 1858, a précédé de fort longtemps celui que la *Société théosophique* a publié dernièrement ! et son auteur a dû se servir du document en question, dont il ne fait d'ailleurs nulle mention.

Voici ce que disait Lake Harris au sujet de la race de *Toltec*, une de celles qui régnèrent *sur l'Atlantide* : « Quand cela était nécessaire, la dynastie était prise dans *une loge d'Initiés*; mais en principe, le pouvoir passait de père en fils ;....ce dernier étant initié par son père. Au point culminant de la civilisation *atlante* les facultés psychiques de ce peuple (non tombé encore dans le matérialisme où il descendit plus tard,) jointes à ses connaissances *scientifiques*, lui permirent de *découvrir les lois de la nature* inconnues encore de nos jours, et d'obtenir un plus grand contrôle de ses forces mystérieuses.

Actuellement, l'emploi de ces connaissances pour des résultats ou des buts égoïstes constitue ce qu'on appelle la sorcellerie (et la magie noire.) Les horribles effets de pareilles pratiques ont fini par produire des résultats pernicieux qui amenèrent les terribles catastrophes dont cette race fut frappée. Les fervents adeptes de *la magie noire*, employèrent leurs moyens les plus pernicieux pour combattre les rois tributaires.

Outre ces moyens détestables d'action magique, *les ballons dirigeables* étaient connus des Atlantes, et, après l'époque appelée par la tradition *l'âge d'or*, *les ballons de guerre* remplacèrent les navires du même genre : ce que les dessinateurs fantaisistes nous donnent maintenant comme un produit de leur imagination était alors pour les Atlantes un fait accompli. Comment sont-ils arrivés à résoudre, ce problème que les officiers de toutes nations essaient depuis si longtemps de résoudre il est impossible évidemment de le savoir.

Quant aux pratiques néfastes des Atlantes, voici ce qu'en dit encore *Lake Haris* : « Dans leur plus grande île, la civilisation dans le sens du mal avait atteint la plus terrible splendeur.

« *Ceux qui les gouvernaient étaient appelés Dieux et Déesses* ; et ils ont fait construire à leur intention un magnifique palais dans les montagnes. Grâce à leurs recherches *occultes*, ils ont *re...découvert* les arts pervers que connaissaient les générations qui précédèrent le *grand déluge*, où périt en partie l'immense continent que les anciens appelaient *Lemuria*. — Les Atlantes plongent leurs armes dans *un fluide magique* (*on dirait les épées merveilleuses des épopées de Wagner*), et, grâce à d'énormes machines, projettent des javelots qui brûlent les chairs où ils pénètrent (*on dirait encore des jets de feu grégeois*). Ils ont des navires de feu avec lesquels ils naviguent dans les airs (*peut être des appareils électriques ou des sortes de locomotives aériennes*). Et leurs principales guerres ont lieu dans les airs (voilà qui étonnera bien l'humoriste Robida). Les traditions de guerre entre les Dieux, celles des *Titans* avec les Dieux (et peut-être même les combats des génies mentionnés par les Arabes) ne sont qu'un ressouvenir de ces combats gigantesques.

« C'est le peuple des *Atlantes* qui le premier fit la guerre en grand, et ce mauvais exemple fut suivi par le reste de l'humanité.

« Pendant les périodes de cataclysmes successifs qui suivirent l'apogée de leur civilisation, les groupes d'îles où habitait ce grand peuple (grand par les arts, les sciences, les conquêtes, les religions magiques) furent successivement submergés... Et postérieurement la race humaine déclina peu à peu. »

LES LIVRES

L'ASTROLOGIE GRECQUE, par A. Bouché-Leclercq, membre de l'Institut (Ernest Leroux, éditeur, rue Bonaparte, 28).

« Ce livre, nous dit l'éminent auteur au commencement de sa préface, est un chapitre de l'*Histoire de la divination dans l'antiquité*. » Voici à peu près la composition de ce très savant ouvrage.

Après avoir étudié les rapports de l'astrologie et de la philosophie grecque où l'étude des astres au double point de vue scientifique et divinatoire jouait, comme on sait, un très grand rôle, M. Bouché-Leclercq étudie les doctrines astrologiques elles-mêmes.

Nous plongeons dans l'étude du Zodiaque, de ses différents signes et de leurs combinaisons. On ne saurait trop rendre hommage à l'effort d'érudition patiente et à la conscience scientifique que nécessitait une pareille enquête dans le domaine nébuleux de l'astrologie ancienne.

Si on ajoute que l'exposé de ces investigations est toujours clair et précis et accompagné de schémas très nets. On ne saurait faire de l'ouvrage de M. Bouché-Leclercq un plus bel éloge.

Nous espérons d'ailleurs pouvoir lui consacrer une étude spéciale.

Le Gérant: GASTON MERY.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 61. 15 JUILLET 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL

LES APPARITIONS DE TILLY

par Gaston MERY

Nos lecteurs auront quelque peu attendu ce numéro spécial sur les Apparitions de Tilly, *que nous ne voulions pas publier avant que la série des visions fût close, mais ils n'auront pas perdu pour attendre.*

Au lieu d'un numéro de vingt pages, c'est, en effet, une importante brochure, un véritable volume de cent trente pages, orné de très nombreuses illustrations que nous leur offrons.

Ils y trouveront un exposé impartial, vivant et pittoresque de toutes les apparitions et de tous les incidents merveilleux de Tilly.

Ils y trouveront, en outre, le récit détaillé de l'Evénement de Pontmain *et des* Visions de Benoîte Rencurel, *la bergère du Laus.*

Le Laus *et* Pontmain *sont des dévotions autorisées par l'Eglise.*

En comparant les faits, qui les ont motivées, aux apparitions du champ Lepetit, les amis de Tilly pourront constater qu'ils peuvent, sans trop d'inquiétude, attendre la décision de Mgr l'évêque de Bayeux.

Cette brochure, qui contient, outre de nombreuses vues de Tilly, des autographes et des portraits, est vendue un franc.

Prière d'adresser les demandes, en ajoutant 0 *fr.* 20 *pour le port, à l'administrateur de l'*Echo du Merveilleux, **44, RUE DE LA TOUR D'AUVERGNE (PARIS)**.

LE PROCÈS DU SPIRITISME

On me rendra cette justice que, depuis que l'*Echo du Merveilleux* est fondé, j'ai toujours, lorsque l'actualité m'en a fourni le prétexte, réprouvé hautement les doctrines du Spiritisme.

Jamais pourtant l'occasion ne s'est présentée de m'expliquer un peu longuement sur le sujet.

Cette occasion, l'incident Camille Flammarion me l'offre aujourd'hui. Je ne la laisserai pas échapper.

Camille Flammarion a causé récemment un très vif émoi parmi les disciples d'Allan Kardec en déclarant, dans les *Annales politiques et littéraires*, que « toutes ses expériences pour constater l'identité d'un esprit avait échoué » et que les communications, dites *spirites*, obtenues par le moyen des tables ou autrement, n'étaient, selon lui, que le résultat d'une sorte de *dédoublement* de l'esprit des expérimentateurs.

« Dans la plupart des cas (il y a de très rares exceptions) les communications des tables, dit-il, se présentent comme des reflets de la pensée de l'un ou de plusieurs des assistants et leur valeur scientifique, philosophique, morale, est en rapport avec celle des opérateurs. Dans un cercle catholique, dans un cercle protestant, dans un cercle de poètes, de philologues, d'historiens, elles correspondent aux idées, aux convictions, aux impressions dominantes. »

Nous verrons, tout à l'heure, quelles réserves, à mon sens, il faut faire sur cette constatation.

Je continue à citer :

« L'auto-suggestion, dit encore M. Flammarion, est extrêmement fréquente dans ces expériences, aussi bien que chez les médiums écrivains... Selon toute probabilité, les âmes des morts — ou bien des esprits non humains, des *larves*, des *élémentals* rôdant autour de nous — ne sont pas la cause des effets observés. Cette cause est intimement liée à la présence des expérimentateurs. Qu'il s'agisse des dictées par soulèvements de table ou coups frappés, des dessins de planètes, des morceaux de musique ou des communications scientifiques, historiques ou littéraires obtenues, c'est nous qui devons les produire, chacun selon nos aptitudes. Mais il faut y ajouter le dédoublement de notre être et son extériorisation. L'âme humaine serait une substance spirituelle, douée d'une force psychique pouvant agir en dehors des limites de notre propre corps. Cette force pourrait se transformer en électricité, en chaleur, en mouvement, comme toutes les autres forces, ou mettre en activité ces énergies latentes, mais elle resterait intimement liée à notre état mental... »

Telle est, en résumé, la théorie.

Formulée par M. Camille Flammarion, elle prend une importance particulière.

M. Camille Flammarion était en effet, jusqu'à présent, considéré par les Spirites comme un des plus fermes adeptes de leurs doctrines.

Un des livres les plus connus d'Allan Kardec, *la Genèse*, ne nous était-il pas présenté comme étant l'œuvre de l'esprit de Galilée, se communiquant par l'intermédiaire du médium Camille Flammarion?

Or, voici que le médium Camille Flammarion lui-même, brûlant courageusement ce qu'il a adoré jadis, reconnaît que ce livre « remarquable » n'est que le reflet de ce qu'Allan Kardeç et lui savaient et pensaient à l'époque où il fut écrit, sur les planètes, sur les étoiles et la cosmogonie!

Il faut avouer que le coup est dur pour les Spirites!

Mais la question est de savoir dans quelle mesure il porte juste.

C'est précisément la question à laquelle je voudrais répondre.

J'ai assisté à tous les genres d'expériences, dites *spirites*. J'ai pris part à de nombreuses séances de typtologie; j'ai vu, écrivant, des médiums écrivains; j'ai été plusieurs fois témoin de ce qu'on appelle une « incarnation »; j'ai constaté *de visû* et *de tactû* des phénomènes de lévitations et de matérialisations. C'est même chez M. Camille Flammarion, avec le médium Eusapiâ, que j'ai pu étudier les plus curieux et les plus probants de ces phénomènes.

Toutes ces expériences m'ont conduit à une conclusion analogue, mais non identique à celle de M. Flammarion.

M. Flammarion, on l'a vu, admet que le corps humain peut, dans certaines conditions, extérioriser une substance douée d'une force psychique, mais qui, dans toutes ses manifestations, reste indissolublement liée à la personne de qui elle émane.

Autrement dit — si je comprends bien la théorie — cette force psychique, lorsqu'elle agit, n'agit que comme un prolongement dynamique du sujet qui l'extériorise. Elle est, en quelque sorte, un cinquième membre invisible, qui ne peut obéir qu'à son propriétaire agissant de son propre gré ou dominé par la volonté d'un expérimentateur. En aucun cas, un tiers ne peut agir sur cette force, sans agir tout d'abord sur le cerveau du médium.

Ma conclusion, à moi, diffère de celle de M. Flammarion en ceci, que, si je crois comme lui, pour l'avoir constaté dans des conditions de contrôle scientifique absolu, à l'existence de cette substance psychique extériorisable, je ne crois pas que les manifestations de cette force soient toujours liées à l'état mental du sujet.

Il en est de cette force comme de toutes celles qui émanent de nous. Un tiers peut capter le mouvement, la chaleur, que nous produisons, et les faire servir à des résultats, que nous pourrons ignorer toujours. La force psychique peut être, à mon sens, captée de la même manière et utilisée, en dehors et à l'insu du médium. Le médium, au fond, n'est qu'une pile qui produit une électricité spéciale.

Cette électricité spéciale, cette force, a pour principal caractère de pouvoir être actionnée directement par une intelligence.

Mais pour M. Flammarion, cette intelligence ne

peut être que celle du médium tandis que pour moi cette intelligence peut être étrangère, aussi bien au médium qu'aux personnes présentes.

Entendons-nous, je crois que, dans la plupart des cas, le mécanisme du phénomène médianimique est bien tel que le conçoit M. Flammarion et que la force psychique extériorisée continue au dehors la personnalité du sujet. Je dis seulement que cela peut être autrement.

Je pourrais l'établir par de multiples constatations, et prouver notamment que, dans les phénomènes de déplacements d'objets sans contact, il arrive souvent que le phénomène obtenu n'est ni celui qu'a désiré le médium, ni celui dont les assistants ont tenté de lui suggérer l'idée.

Mais tenons-nous-en, pour aujourd'hui, aux phénomènes les plus communs, aux communications par les tables.

Eh bien ! je nie que ces communications soient *toujours* le reflet des sentiments ou des pensées des personnes présentes. *Souvent*, oui. *Toujours*, non.

M. Flammarion cite le célèbre manuscrit où Victor Hugo a consigné les communications qu'il a obtenues à Jersey et dont quelques-unes sont des poésies admirables.

Ces poésies, comme le remarque M. Flammarion, sont imprégnées de l'esprit même de Victor Hugo. Elles expriment, dans une forme qui lui est propre, des idées qui lui sont chères. Elles portent sa marque.

Et, en effet, dans toutes les communications typtologiques que l'on cite comme des modèles du genre, on reconnaît la *manière*, la personnalité, non des défunts dont la communication est signée, mais de l'un ou de plusieurs des opérateurs.

Je défie que l'on puisse citer une communication spirite *d'ordre un peu élevé*, qui n'ait pu, tout entière, être rédigée par l'un des témoins de l'expérience. Sur ce point, je suis d'accord avec M. Flammarion.

Mais j'ai souligné avec intention ces mots *d'ordre un peu élevé*, car s'il est certain que les communications spirites les plus nobles ne sont, en général, que le reflet de la pensée du médium combinée plus ou moins avec celle des assistants, il est non moins avéré que, dans les séances de typtologie, on obtient souvent des communications d'un ordre si bas qu'il est impossible de les attribuer à l'un quelconque des opérateurs.

Le fait est très connu. Les spirites eux-mêmes l'ont constaté maintes fois.

Or, à mon sens — et bien que personne ne semble vouloir s'en apercevoir — c'est dans l'examen de ces communications grossières, immondes souvent, que gît la solution de la question de savoir ce qu'il faut penser, en dehors de toutes questions confessionnelles, de la théorie spirite.

M. Camille Flammarion a négligé l'étude de ces communications grossières. Il s'en est tenu à l'examen des autres. Il a eu tort, je ne crains pas de le lui dire respectueusement. S'il avait fait cette étude, il n'est pas douteux que ses conclusions en eussent été modifiées.

D'où peuvent émaner, en effet, ces communications basses, puériles, niaises, en tout cas indignes des assistants ?

Essayons quelques explications :

1° D'une suggestion opérée par un mauvais plaisant égaré dans le groupe des expérimentateurs ? Alors il faudrait admettre qu'il y a un ou plusieurs mauvais plaisants parmi tous les groupes, même les plus sérieux, d'expérimentateurs : il n'est pas, ou presque pas de séance de spiritisme, qui ne donne au moins une de ces communications inférieures. Et puis, quand on veut plaisanter, on cherche, en général, à être amusant ou spirituel. Or, dans les communications dont il s'agit, quand ce n'est pas la grossièreté qui l'emporte, c'est la bêtise.

Donc, cette explication n'est pas plausible.

2° D'un dédoublement inconscient de la personnalité des médiums se manifestant, non plus comme dans les communications d'ordre élevé, sous l'une de leurs faces honnêtes, mais se dévoilant avec les mauvais instincts, qui couvent dans les âmes les plus pures. Cela a été soutenu avec talent par de subtils psychologues et par des médecins avisés. Mais leurs explications ne m'ont jamais paru péremptoires, et voici pourquoi. Il est des médiums dont l'âge et l'éducation rendent invraisemblable la connaissance de certaines des

choses que, sous leurs mains, la table dit. J'ai obtenu avec la petite Sabourault, alors qu'elle n'avait que onze ans, des communications d'une licence et d'une perversité telles, qu'il était impossible que cette enfant en pût avoir l'idée.

Au reste, cette explication ne rend pas compte du phénomène entier. En dehors des choses exprimées, en effet, on sent dans ces communications une pensée directrice, un *moi*, qui ne peut être celui des médiums, même si l'on admet l'hypothèse que, sous notre *moi* conscient, nous avons un *moi* inconscient, formé de nos sensations oubliées, ou produit par je ne sais quel atavisme mystérieux.

3° D'un esprit non humain, d'un *élémental*? C'est la théorie occultiste. Elle ne me paraît pas très soutenable en l'occurrence. Pourquoi ces esprits non humains, en instance d'incarnation, seraient-ils plutôt grossiers qu'autrement? Je peux les concevoir *amoraux*. Je ne peux les concevoir taquins, grotesques, vulgaires et mal embouchés, plutôt que doux, spirituels, nobles et distingués. Je peux les concevoir comme des intelligences nébuleuses, incomplètes, en formation. Je ne peux les concevoir comme des êtres parfaitement au courant avant leur passage sur cette terre, de tous nos vices et de toutes nos turpitudes.

4° De l'esprit d'un mort. Mais cela dans la majorité des cas me paraît aussi invraisemblable. Je sais bien qu'au dire des Spirites les défunts gardent, dans l'autre monde, les mœurs et les manières de penser qu'ils avaient dans celui-ci. Tout de même, il faudrait croire que, parmi les défunts, la foule des vilains personnages est singulièrement plus considérable que parmi les vivants — où, Dieu merci, ils sont pourtant assez nombreux! — puisque ces vilains personnages sont presque toujours ceux qui répondent le plus vite aux évocations typtologiques!

Mais l'explication spirite est encore invraisemblable pour une autre raison. Si bête, si méchant, si grossier, que vous ayez été pendant votre vie terrestre, est-il admissible qu'une fois mort, si l'occasion s'offre à vous de communiquer avec les êtres que vous avez laissés sur terre, vous en profitiez pour leur dire des injures et des obscénités?

Mais si toutes ces théories, celle de la plaisanterie suggérée, celle du dédoublement de la personnalité, celle de l'Occultisme et celle du Spiritisme sont impuissantes à rendre compte, sinon de toutes les communications, du moins d'un certain nombre d'entre elles, quelle explication adopter? Je le dis sans ambages.

L'EXPLICATION CATHOLIQUE

L'explication catholique est celle qui, dans les communications dites *spirites* (j'entends dans celles qui ne peuvent s'expliquer sans l'intervention d'une intelligence étrangère aux opérateurs) ne veut voir que des manifestations d'ordre diabolique.

Je dis qu'elle est la seule explication possible, parce que la définition que l'Eglise donne des « démons » est la seule qui s'ajuste au caractère de ces intelligences vulgaires, méchantes, menteuses et obscènes, dont nous venons de parler.

Je vois d'ici les sceptiques et les libres-penseurs sourire.

— Si c'est là tout ce que vous aviez à nous proposer, ce n'était vraiment pas la peine de laisser si longtemps notre curiosité en suspens!

En effet, messieurs, c'est tout ce que j'avais à vous offrir.

Mais veuillez bien me comprendre.

Ce n'est pas parce qu'elle est *catholique* que je vous l'offre, cette explication! Je sais qu'à ce seul mot de « catholique », vous prendriez la fuite.

C'est parce que, de toutes les théories par lesquelles on a tenté de rendre compte des faits, dits *spirites*, elle est la seule qui les explique *tous*.

Dites, si vous voulez, qu'elle vous incommode, qu'elle est moyennageuse, qu'elle est ceci, cela, ou mille autres choses encore — il n'en est pas moins vrai que, dans l'état actuel de nos connaissances, elle est la plus rationnelle et la plus scientifique, puisqu'elle rend compte non seulement des phénomènes que les théories adversaires semblent expliquer, mais aussi des phénomènes qu'aucune théorie ne peut, même en apparence, expliquer.

Au reste, je n'ai fait en ces quelques pages, qu'exposer, à grands traits, mon opinion; je sais que l'on peut m'opposer des objections puissantes. Je n'ai point l'intention de les éluder. Au contraire, je les appelle. J'aurai l'occasion, en y répondant, d'entrer plus avant dans les questions et de fournir mes preuves.

GASTON MERY.

L'ANNÉE FATIDIQUE

Mon cher Directeur,

Un de « vos abonnés normands » veut bien faire appel à « ma science des nombres » pour le fixer définitivement sur la date précise de la régénération française.

Je lui dirai tout à l'heure ce qu'il faut penser de la science des nombres, en général, et de la mienne, en particulier. En attendant, je vais tâcher de le satisfaire sur le point principal de la question.

Notre patrie sera sûrement régénérée et sera appelée à des destinées encore plus hautes que par le passé. J'en ai l'absolue conviction. Je ne la puise pas uniquement dans mes sentiments personnels; le plus grand et peut-être le plus saint des personnages contemporains m'a fait l'honneur de m'en assurer comme s'il en tenait du ciel la révélation; le bon sens indique d'ailleurs que Dieu a besoin de la France pour les œuvres futures à accomplir, les autres instruments humains étant vermoulus ou absolument faussés.

Quand s'opérera cette régénération française, signal de la régénération du monde? Ce ne fut point en 1879 et en 1887, comme l'avaient vaticiné de faux prophètes ou de présomptueux interprètes de prophéties. Sera-ce en 1899? L'année est au milieu de sa course et il y a quelque témérité à maintenir l'opinion émise dans mon dernier article sur « les nombres mystérieux », que les prodigieux événements éclateraient avant sa fin. Cependant attendons encore. Dieu, qui intervient dans les grandes catastrophes comme dans les grandes miséricordes, ne tient compte ni de l'espace ni de la durée, et il ne lui faut qu'un instant pour accomplir les œuvres qui réclameraient des siècles aux hommes de génie.

En présageant la date fatidique pour 1899, j'ai basé mon calcul exclusivement sur la prophétie de Daniel « un Temps, deux Temps et la moitié d'un Temps, » et je l'ai interprétée comme l'interprètent les exégètes les plus autorisés qui, l'attribuant tous à la durée du mahométisme, fixent à cet empire antéchristal une existence de 1.277 ans 1/2. 1.277 1/2 + 622, date commune de l'hégire, donnent exactement le millésime 1899. Encore néanmoins faut-il connaître exactement la date du mois et du jour de la fuite à Médine du célèbre Imposteur. Au cas où cet incident se serait produit vers la fin de 622, il faudrait reculer l'échéance jusqu'en 1900.

Enfin, considération plus importante, la date de la fondation de la religion musulmane doit-elle être maintenue à 622 ou reportée à 626? 622 c'est la fuite, la honte, la défaite, la déroute; 626, c'est le retour, l'exaltation, la victoire, le triomphe. Beaucoup, sans tenir compte des arguties orientales, n'admettent que la date de 626. De même, nombre d'auteurs, s'appuyant sur des calculs mathématiques, font remonter la naissance de Jésus quatre années avant l'ère vulgaire, l'erreur chronologique paraissant établie sur ce point.

Si cette manière de compter, qui semble la plus logique, est, en même temps, la plus exacte, il faut évidemment reculer jusqu'en 1903 l'époque où se produiront les événements qui sont actuellement l'attente des nations, presque au même degré d'intensité où était l'attente du Sauveur des hommes sous le règne d'Auguste. C'est l'opinion de plusieurs; c'est notamment l'opinion de Stella qui n'est pas l'exaltée mystique et un peu excentrique dépeinte par M. André Gaucher, mais bien la personne qui a le plus savamment approfondi la science des nombres et la science astrologique, deux sciences mystérieuses, il est vrai, mais non occultes et non prohibées. La science des nombres est, au contraire, recommandée et la science astrologique est admise par la plupart des Pères de l'Eglise. Comment en serait-il autrement? La religion enseigne que l'univers entier, dans son ensemble, et dans chacun de ses détails, a été créé pour l'homme, et c'est une croyance très répandue que chacun des astres, gouverné provisoirement par un ange, le sera plus tard par un homme ressuscité et glorifié. Comment, dès lors, ne pas admettre qu'actuellement ces astres exercent sur les mortels, à leur naissance et pendant leur vie, une influence comparable et même supérieure à celle des milieux ambiants terrestres. N'est-il pas certain qu'on peut prédire, presque à coup sûr, une destinée différente à l'enfant appelé à régner sur une peuplade de Hottentots et au fils aîné de l'empereur de Russie, par exemple? Mais comment savoir que l'enfant, né tel jour et à telle heure, est influencé et dominé par telle ou telle puissance *firmamentesque?* C'est ici que la science astrologique a besoin nécessairement pour se compléter de la science des nombres, et je répète que je ne connais personne qui l'ait plus approfondie que M[me] Stella, sans en excepter M. de la V., gentilhomme breton que j'ai connu à Rennes, pendant la guerre, et n'ai plus revu depuis. L'un et l'autre se trompent assurément quelquefois, mais leurs erreurs proviennent de leur peu d'avancement relatif dans les deux sciences, non des sciences elles-mêmes.

Il est fâcheux qu'au lieu de rendre hommage à leur application on soit plutôt porté à les teinter d'un peu de ridicule, et il est fâcheux aussi qu'ils ne provoquent point d'émulation.

Je regrette beaucoup, pour mon compte, de m'être rebuté très vite aux aspérités de ces études et d'avoir renfermé mes connaissances dans cet ordre en des limites très restreintes. Je pourrais, par une infinité de raisons et par de sûres déductions de calculs, démontrer à « l'abonné normand » et à d'autres que l'an 1899 ou l'an 1903 — l'un des deux — sera marqué par de vertigineuses révolutions. Mais, faute d'arguments aussi décisifs, je le prie du moins de croire que mon opinion, fondée sur une prophétie aussi authentique et aussi célèbre que celle de Daniel, n'est pas sans mériter quelque considération. J'ajoute que saint Jean, dans son Apocalypse, après avoir décrit les bouleversements provoqués par la Réforme, le premier *Væ* qui ait affligé le monde chrétien, et par la Révolution française, second *Væ*, et après avoir mentionné la guerre de 1870, fait cette simple remarque : « *Il y eut un silence d'*ENVIRON *une demi-heure* » c'est-à-dire de trente années *environ*. Qui oserait nier que le monde ne fasse silence depuis 28 ou 29 ans? Reste à interpréter la particule *environ*. 1899 approche des trente ans et 1903 les dépasse ; mais c'est toujours *environ*.

Je refuse de me prononcer. Cependant je dois dire, avant de terminer, que l'opinion de 1903 n'a pas seulement pour elle l'adhésion de personnes versées dans les sciences des nombres et astrologiques. Elle est conforme au sentiment exprimé sinon indiqué par le V. Holzanzer. Enfin — raison majeure et déterminante de bien des événements en notre époque fantasque — l'an 1903 est fixé par la Kabbale pour la date du grand chambardement, et celui d'aujourd'hui n'est que le prologue, la répétition générale de l'autre, du sérieux. Il est vrai que lorsque les Déicides ont tout préparé pour chambarder les chrétiens il se trouve que les chambardés sont eux-mêmes. Cette mésaventure leur est survenue notamment en 615, en 1214, en 1429, etc. J'ai la ferme persuasion qu'il en sera de même en 1903.

P. DE CHARLIAC.

Petit cours d'Onéirocritie

II

Les rêves sans signification.

Pour déblayer le terrain, je commencerai par parler des rêves qui ne signifient rien.

Ce sont les plus nombreux.

On le comprendra sans peine, si l'on veut bien admettre que la majorité des rêves sont le résultat d'une infinité d'influences contingentes ayant, pendant la veille, impressionné l'esprit du dormeur.

Un songe n'a de sens que lorsqu'il n'est l'effet d'aucune cause extérieure, qu'on peut prouver qu'il n'est pas la résultante de certaines dispositions morales ou physiques du dormeur, — qu'en un mot on peut établir qu'il n'a pu avoir sa source que dans l'au-delà.

Pour faire cette analyse, il faut considérer le rêve que l'on veut interpréter à trois points de vue principaux, qui sont :

1° *La date.*

2° *L'état physiologique du sujet.*

3° *L'état mental.*

Je parlerai aujourd'hui de la date.



La date est très importante à connaître, car il y a des saisons, des mois, des jours et même des heures qui, en des proportions diverses, influent en bien ou en mal sur les rêves.

Les saisons. — *Les rêves faits pendant la mauvaise saison, d'octobre à mars, sont, en général, fort peu dignes d'interprétation. Pendant cette période, quelque précaution qu'on prenne, l'esprit ne peut se dégager tout à fait de l'ambiance. Le froid, l'humidité, etc., ont donné pendant la veille des sensations pénibles au sujet, qui ressuscitent plus ou moins pendant le sommeil et en troublent les visions.*

On m'objectera que les Hindous accordent une importance particulière aux rêves concernant les voyages, qui se produisent au mois de décembre. Je sais, en effet, que les Hindous ont consacré ce mois à Sadikoum, l'ange des rêves qui, disent-ils, voyage sans cesse entre la terre et les cieux.

Mais je répondrai que le mois de décembre aux Indes ne correspond nullement au mois de décembre en France, et qu'on peut, au contraire, le considérer aux Indes comme un des mois les plus doux de l'année.

Et alors l'expérience des Hindous confirmera la mienne, car j'ai constaté que, pendant la belle saison, pendant les mois où la température est molle et agréable et n'a fait subir, durant la veille, aucune gêne et aucune contrainte au sujet, l'esprit plus libre, moins fermé, est plus apte à l'éclosion des rêves.



Les mois. — *En dehors de la saison, il faut considérer le mois. La lune a une grande influence sur les rêves, suivant qu'elle est dans sa période ascendante ou descendante.*

Ainsi, inutile de chercher le sens d'un rêve qui s'est produit pendant la période qu'on est convenu d'appeler

la lune rousse. Tout alors se ressent de cette métamorphose lunaire. Les rêves sont nébuleux et troublés. C'est perdre son temps que de vouloir tenter de les interpréter.

Les autres phases de la lune ont des influences diverses. Nous les examinerons quand nous parlerons des rêves qu'il faut croire.

Les jours. — *Il y a des jours défavorables aux songes, le mardi et le mercredi. C'est un fait d'expérience dont l'explication m'échappe un peu, mais que tous les onéirocritiens ont constaté.*

Les heures. — *L'heure où le rêve s'est produit est indispensable à connaître, approximativement tout au moins.*

Les rêves qui se produisent pendant le premier sommeil, entre neuf heures et onze heures, ne méritent point qu'on s'y attache. Ils sont le résultat des préoccupations qui assiégeaient le cerveau au moment où l'on s'est endormi, l'effet du travail de la digestion, ou encore de la fatigue de l'organisme.

Les rêves qui se produisent dans la seconde période de la nuit sont dignes de l'interprétation, mais il faut les interpréter avec circonspection. On les a oubliés en partie au réveil. On les a oubliés surtout quand ils se réalisent. Ils s'appliquent, en effet, presque toujours, non à des faits prochains, mais à des événements lointains.

Les rêves les plus intéressants sont ceux qui se produisent dans la dernière période de la nuit, alors que le corps est reposé et que l'esprit, libéré de ses préoccupations, peut, léger et sans entrave, évoluer dans l'au-delà.

Ces règles générales souffrent pourtant des exceptions. Il faut, en effet, faire entrer en ligne de compte d'autres conditions. Nous examinerons, la prochaine fois, celles qui dépendent de l'état physiologique du sujet.

C. DE MIRBEL.

Souvenirs d'une Voyante

Télépathie et Souvenirs.

On a créé des mots, il faut bien les employer sous peine de paraître rétrograde. Cependant, la télépathie n'est point une création de la science moderne et s'appelait tout simplement, il y a vingt ans, la seconde vue — personnelle simple, ou communicative double.

J'ai subi et je subis encore ce phénomène presque journellement.

Je ne rapporterai ici que les faits les plus frappants.

A l'âge de quinze ans, j'avais été demandée en mariage par un charmant homme, capitaine d'infanterie, mais de dix-huit ans plus âgé que moi, et bien que très flattée d'une recherche qui me donnait de l'importance, j'approuvais le refus de mon père.

Cependant, je ressentais une sincère amitié pour mon prétendant évincé et la tristesse de son adieu était tombée sur mon cœur.

Mais sur l'ineffaçable empreinte du souvenir, la légèreté et la soudaineté d'impressions de la jeunesse mettaient leurs voiles lorsque trois ou quatre ans plus tard la guerre éclata.

Nos désastres se succédaient.

Néanmoins, dans les provinces de l'Ouest, la guerre semblait très lointaine et les souffrances morales ou autres des pays envahis furent, chez nous, à peine soupçonnées.

Malgré cela, on faisait de la charpie; on créait des ambulances; on portait de grands tabliers blancs avec de non moins grandes croix rouges. Quelques blessés nous arrivaient envoyés par l'armée de la Loire et, quand on sut les Prussiens en Touraine, le préfet et le maire firent garnir la crête des murs célèbres de la Rochelle, avec des tessons de bouteilles.

Le tragique et le grotesque furent, de tous temps, jumeaux.

Or, un soir qu'on riait fort des édiles rochelais en déchiquetant de vieilles toiles, tout à coup, en plein cœur, je reçus comme un coup. Ma gorge se contracta et des pleurs jaillirent de mes yeux en même temps qu'un nom me venait aux lèvres.

— Ce pauvre capitaine, dis-je à ma sœur, je suis sûre qu'il est mort; je viens de le voir passer devant moi. Ecris cette date. On verra, plus tard, si je me suis trompée.

Quand la paix fut conclue, avant qu'on fit l'échange des prisonniers, mon père reçut une lettre d'Allemagne.

Elle était du capitaine qui, blessé et fait prisonnier à Sedan avait été enfermé dans la citadelle d'Erfurth,

« Là, écrivait-il, j'ai bien souvent pensé à vous et « à votre chère famille. Un jour, entre autres, que la « fièvre me dévorait, *j'ai vu, dans mon délire,* Claire « et Edith faisant de la charpie. »

Il donnait la date, exactement la même que celle inscrite par nous.

Un incident plus curieux encore, parce qu'il s'est produit entre deux personnes étrangères l'une à l'autre, est celui-ci :

Une jeune femme à qui j'étais liée d'amitié, entretenait avec moi une correspondance active.

Elle avait un parent par alliance, officier de marine alors au Japon, auquel elle écrivait non moins activement qu'à moi-même.

Or, à l'officier, elle parlait continuellement de ma

personne, laquelle, en revanche, elle entretenait sans trêve de l'officier.

Un point de contact était ainsi évidemment établi; mais combien subtil!

Je dois dire, cependant, que, par l'entremise de mon amie, le marin m'avait envoyé des pétales de fleurs arrachées à son jardin japonais et que je lui avais rendu sa politesse en lui adressant quelques alexandrins de ma façon dans lesquels, j'en rougis, — mais il faut tout avouer quand on écrit ses mémoires, — *mélancolie* rimait avec *Asie*, et *Japon* avec *ponton!!*...

Une nuit, je me réveille. Il me semble que je deviens légère comme une vapeur, ainsi que je l'écrivais le lendemain, et je me trouve transportée dans un bâtiment gigantesque d'étendue où des galeries sans fin s'ouvrent sur des jardins et des cours perpétuels.

J'entre, enfin, dans une pièce basse et carrée et, sur une couchette, — sorte de boîte posée à terre, je reconnais l'officier de marine, du moins, je sais que c'est lui et comme je suis esprit, qu'à cet état insexué la pudeur n'existe pas, je me penche sur le marin et je l'embrasse!...

Trois mois s'écoulent, après lesquels je reçois, de mon amie à qui je n'avais pas osé conter l'escapade de mon rêve, une lettre contenant un message de son parent.

Il écrivait :

« Madame et chère cousine, j'ai vu M[lle] Claire. Elle « est venue me trouver dans le palais du Taïcoun où « je me trouve encore, atteint des fièvres paludéennes, « avec trois cents Européens. On ne sait plus où nous « loger et nous voilà parqués dans les communs de la « demeure du vice-roi.

« Cette nuit, M[lle] Claire m'est apparue et elle m'a « embrassé!! »

La télépathie fut éphémère, et le lien fluidique que notre intermédiaire avait très plausiblement établi entre le marin et moi se brisa dès notre première entrevue.

Ceci est de la télépathie double.

***

Où elle fut peut-être partielle sans que je puisse l'affirmer c'est dans les circonstances suivantes :

Il y a cinq ou six ans, je descendais les Champs-Elysées et, selon mon habitude, je préparais mentalement les chapitres de l'ouvrage que j'écrivais alors, quand ma pensée fut brusquement arrêtée. Une autre qui, depuis bien des années, avait cessé de me hanter, s'imposa aussitôt :

— Ce serait curieux, si j'allais voir M. le marquis!

En quatorze ans, pareille rencontre ne s'était produite que deux fois bien que je passasses fréquemment devant l'hôtel où la comtesse K... logeait son mari.

Mon désir fut machinal sans aucun vouloir conscient (ce qui me porterait à croire que l'ex-homme-fluide pensait à moi en cet instant), et, soudain, au coin de la rue de La Boétie, quelqu'un, venant en sens inverse, me heurta presque.

Un arrêt, un éclair; deux regards qui se fouillent; puis, plus rien.

M. le marquis avait passé.

Un peu plus loin il s'arrêta.

Je le *vis*, sans me retourner, et, probablement, il voulut m'attirer pour essayer son ancien pouvoir, car j'eus, d'aller à lui, la brève tentation.

Quelques secondes après, en toute liberté d'esprit, je reprenais ma route interrompue.

De semblables faits se présentent à chaque instant et ne sont point spéciaux à quelques individus. Chacun de nous en peut citer plusieurs survenus dans son existence.

Une amie de ma sœur, M[me] Sonnier, arrière-petite-nièce du trop célèbre docteur Guillotin et morte, depuis, en des circonstances mystérieuses dont j'aurai, par la suite, l'occasion de parler, demeurait rue Saint-Honoré et, chaque après-midi, promenait son enfant dans le jardin des Tuileries.

Depuis cinq ans, elle n'avait pas varié une fois cette promenade quotidienne.

Certain matin, en s'éveillant, le souvenir d'un frère jamais revu à dater de la dixième année, la saisit tout à coup et elle ne peut s'en détacher. Elle revoit la prime enfance, les jeux partagés, la maison familiale, les joies charmantes d'un foyer alors béni.

Peu à peu, les dissenssions étaient nées entre les parents. Le père, enfin, enlevant son fils, disparaissait un beau jour et, depuis, jamais on n'en avait entendu parler.

Blessée au fond de l'être, la mère était morte bientôt laissant sa fille entre des mains étrangères.

Toutes ces choses lointaines, demeurées en oubli, se dessinaient maintenant et se coloraient.

Suivant l'habitude journalière et machinale, M[me] Sonnier sortit avec son enfant, mais sans qu'elle s'en rendît compte, au lieu de s'arrêter aux Tuileries, elle les traversa, passa les ponts et ne se reconnut qu'aux cris de son fils qui voulait voir « les bateaux ». Très surprise de sa distraction, au lieu de revenir sur ses pas, M[me] Sonnier, malgré la distance, se résolut à aller au Luxembourg.

Dans la grande allée ouverte devant l'Odéon, elle prit une chaise et essaya de lire sans parvenir à chasser les souvenirs qui l'obsédaient.

A quelques pas d'elle, un jeune homme lisait aussi

ou, du moins, tenait un volume; mais ses regards soucieux erraient autour de lui, et, à plusieurs reprises, rencontrèrent ceux de sa voisine. Alors, fatalement attirés, ils ne se quittèrent plus sans qu'une gêne en vînt à ces deux étrangers.

Dans le temps inexistant, ces secondes atteignirent une durée d'infini.

Un cri de son enfant réveilla la jeune femme. Le petit, en courant, venait de tomber sur le gravier des allées et s'était écorché le genou.

La mère le prit dans ses bras, s'assura que le mal n'avait pas de gravité et, pour consoler le bébé, se mit à lui chanter une vieille romance qu'il aimait et dont sa mère, à elle, avait écrit la musique. Elle n'avait pas achevé la première strophe qu'une ombre se plaçait devant elle et qu'une voix émue demandait : « Berthe, « c'est toi; n'est-ce pas? je suis Lucien. »

Le frère et la sœur tombèrent dans les bras l'un de l'autre et, après les premiers épanchements, échangèrent les récits de leurs vies séparées.

— Un besoin impérieux de te revoir, dit Lucien, s'imposait à moi depuis quelques semaines surtout et, ce matin, j'ai voulu notre rencontre avec une telle énergie, qu'il était impossible qu'elle ne survînt pas. Cet incident peut sembler un chapitre de roman. Pourtant, plus que l'imagination des écrivains, la vie est fertile en événements analogues.

***

Une question : celle des souvenirs probables des êtres réincarnés m'est souvent posée.

Beaucoup de personnes, même parmi les néantistes, reconnaissent avoir éprouvé, en face de certains paysages, de certains édifices, la sensation du déjà vu.

A sept ans, je suis amenée à Bordeaux et mon père veut me faire admirer les Quinconces. Bien que je ne sois jamais encore sortie d'une très petite ville, curieuse par son ancienneté mais totalement dépourvue de grandiose, les monuments et les vastes promenades ne m'étonnent pas. Je les connais; je les ai déjà vus, et mon affirmation répétée, prise pour un sot entêtement, me vaut une sévère punition.

De même, pendant une promenade sur le fleuve je demanderai :

— Quand passerons-nous devant la croix?

— Quelle croix? interroge mon père.

Un batelier répond :

— L'enfant parle sans doute de celle qui est après la Bastide.

Et dès que je l'aperçois, toute grise sur le tertre dominant la Gironde, une inexprimable tristesse gonfle le cœur qui bat dans ma poitrine d'enfant. Mon être s'alourdit du poids des vies passées.

Quelle secousse cette âme, vieille d'humanité n'éprouve-t-elle point, la première fois que ses nouveaux sens sont sensibles à la musique.

J'avais trois ans, — pour un motif resté inexpliqué, j'ai gardé, de cet âge, une netteté de souvenirs que ne me laisse point ma douzième année; — donc, j'avais trois ans, lorsqu'un pianiste, M. Schelling, élève de Thalberg, vint chez mes parents pour donner des leçons à ma sœur. On le reçut intimement et, un jour qu'il jouait (je l'ai su depuis,) la célèbre *Invitation à la Valse* de Weber, ma mère, pour m'amuser, me mit près du piano.

Dès les premières mesures, un frisson me saisit; des sanglots m'échappent et mes mains se tendent vers l'instrument en un effort désespéré.

Je voulais jouer. Je savais.

La secousse fut trop violente.

Je m'endormis d'un sommeil cataleptique qui dura quarante-huit heures.

Ce fut le premier.

Née en province, dans une famille plutôt austère et ayant conservé, en grande partie, les anciens préjugés, à peine sais-je comprendre que je manifeste, pour le théâtre, un goût irrésistible.

Je place, sur des sièges, toutes les poupées, tous les bonshommes en sucre, en chocolat ou en pain d'épices que je puis réunir; je me crée un public et, devant lui, je joue la comédie.

Or, à cette époque, je n'étais pas encore entrée même dans une baraque de saltimbanques.

Plus tard, à vingt ans, je fais, avec Mme Conneau, la charmante femme du médecin particulier du dernier empereur, un voyage en Corse.

Quand le bateau qui nous porte accoste à Bastia, un trouble profond m'agite; les larmes me gagnent; j'éprouve le sentiment de respect attendri qui nous saisit sur une tombe. Cette terre est faite des os de mes pères; j'ai vécu là.

Les mœurs, les costumes me sont familiers et, chose plus caractéristique encore, je comprends l'idiome du peuple.

Pour aller à Ajaccio nous traversons l'île en patache et, jusqu'à Corte, la prestigieuse nature m'enthousiasme, sans me causer, pourtant, le moindre étonnement.

A cet endroit, tout à coup, le charme cesse. J'entre dans l'ignoré. Tout m'est nouveau; et les ruisseaux roulant, minuscules torrents, sur leurs lits de stuc ou de marbre; et les forêts de pins piquées, en éventail, aux flancs de la montagne, sous la couronne blanche des neiges éternelles.

La nécessité du progrès implique celle de la pluralité des existences. Or, si, pour nous épargner des regrets, des remords et des haines inutiles, la Loi divine jette un voile sur les lointains passés, des éclairs de souvenir peuvent, parfois, le déchirer.

Dans mes sommeils, à l'instant précis auquel la séparation momentanée de mon corps fluide avec mon corps matière se produisait, de brèves conceptions de l'autrefois ont surgi; mais je n'en ai gardé rien de précis.

Comme l'esprit est fort quand il se sent lié par les profondeurs du passé aux profondeurs de l'avenir. Tous les mystères de la vie humaine et de son cortège de misères lui sont expliqués et les souffrances, que son état actuel ne semble pas devoir susciter, en devenant expiatoires, cessent de lui paraître injustes.

Claire Vautier.

L'abondance des matières nous oblige à supprimer aujourd'hui la rubrique « Notre Courrier » *et à remettre au prochain numéro le* « Reportage dans un fauteuil » *de notre ami George Malet, et l'article sur le concours de prophéties.*

A TILLY

Lettre d'un touriste.

Falaise, 28 juin.

Mon cher ami,

Je vous jure que, lors de mon départ pour la Bretagne, il y a six semaines, j'étais loin de songer à Tilly.

Singulier effet de ce mystérieux Tilly! Il suffit que l'on passe aux environs, dans un rayon de cinq ou six lieues, pour se sentir invinciblement entraîné vers l'ormeau.

Est-ce diabolique? est-ce divin? est-ce la secrète invite de la Grâce? ou le perfide appel du Malin? et faut-il se garer comme le navigateur se gare du gouffre de Mælström?

Toujours est-il qu'un beau matin de la dernière semaine j'étais tout surpris de me trouver près des fours à chaux de M. Lepetit, dans le chemin creux, tant de fois foulé par mes pieds et par les vôtres.

J'allais comme en un rêve, poussé par une force inconnue.

Et dans l'air, chargé des suaves senteurs du foin fraîchement coupé, des voix murmuraient : Pourquoi nous as-tu délaissé? Viens vite, il est grand temps, ou le feu sacré va s'éteindre!...

Me voilà sur le plateau fameux.

Deux vieilles juments sont au piquet, suivant l'usage bas normand, le long des fourrages sur pied. Elles se sont fourré une ventrée de trêfle d'Espagne et digèrent philosophiquement.

Pas un être humain. Et la petite chapelle est fermée... Qu'est-ce à dire? « C'est donc bien fini, Tilly! » m'exclamai-je très haut...

— Mais certes non, ce n'est pas fini. Et on va l'ouvrir pour vous, la chapelle... Allons, Ange Gabrielle, va chercher la clef et dépêche-toi, ma fille!

Et la brunette marchande de cierges surgit de sa baraque, me faisant mille tendresses.

— Comment! c'est vous? d'où venez-vous donc? Dieu! que vous êtes rare! Pourquoi n'étiez-vous pas là le 25 avril? Ce n'est pas ce jour-là que vous auriez cru Tilly fini!... Et vous vous pensez seul! Détrompez-vous. Tenez! voilà Mme F..., de Lille, qui arrive avec sa fille. C'est elle qui vous en contera sur la guérison de son enfant!... C'est vrai qu'il faut encore la traîner, la petite, comme vous voyez, mais il y a beaucoup de fait, ce n'est plus qu'une affaire de temps.

Mme F... ne se fit pas prier. Il y avait bien trois ans qu'on ne s'était vu, mais la petite voiture, la jeune malade et sa mère, ce petit fragment de mes souvenirs s'était trop bien gravé à côté de beaucoup d'autres. Ah! ces amitiés de Tilly, faites de granit, comme la foi qui les inspire!...

La merveilleuse histoire me fut narrée tout au long.

C'était au printemps dernier, vers les premiers jours de mai. La jambe de la pauvre jeune fille, depuis longtemps atteinte d'une tumeur blanche, était horrible à voir. Deux trous béants découvrant presque l'os. La résection de la rotule s'imposait à brève échéance. Elle était résolue.

Hélas! tant de prières depuis trois ans, tant de généreux sacrifices étaient donc perdus! Non, la Sainte-Vierge ne pouvait le vouloir.

Et dans un suprême élan de sa foi incomparable, Mme F... s'empare d'un cierge à demi brûlé devant la statue et le râpe en minces pellicules qu'elle introduit bravement dans les deux plaies.

Quelques jours plus tard, stupéfaction du docteur en constatant la presque complète cicatrisation des deux trous. L'opération n'avait plus d'objet.

Cependant, l'homme de l'art propose un traitement quelconque, une incision, que sais-je, pour provoquer les bourgeons et hâter ainsi la guérison.

— Non, docteur, s'écrie Mme F..., plus de remèdes humains, je ne vois que le cierge, toujours le cierge. Vous ne toucherez plus à ma fille.

De fait, nouvelle application de stéarine bénie, et tout aussitôt, nouveau progrès très marqué, si bien qu'aujourd'hui, des deux plaies, l'une déjà est complètement fermée.

— J'ai demandé trois choses à la Sainte Vierge, fit à son tour la jeune fille : d'abord de me débarrasser de mes plaies, c'est chose faite; ensuite, de me délivrer de mes souffrances, je suis exaucée; enfin, de me guérir de mon ankylose. Cette dernière faveur est encore à obtenir. Mais je l'obtiendrai... Oui, je l'obtiendrai, insista-t-elle avec une énergie toute souriante et scandant ces derniers mots de petites tapes sur les parois de sa voiture d'infirme.

Pendant ce colloque, Ange-Gabrielle courait de-ci, de-là, faisant ample cueillette de coquelicots, digitales, renoncules, boutons d'or, qu'elle revenait jeter par poignées sur la jeune malade.

Et ainsi paré comme pour une « fête des fleurs », et toujours poussé par la vaillante Mme F..., le petit équipage roula vers la chapelle.

Je le suivis tout ému, ne me lassant pas d'admirer cette foi vive et joyeuse et plus que jamais enthousiaste du ravissant paysage que vous savez — ce paysage, composé comme une vieille tapisserie de Flandre, où, à travers la ligne d'arbres franchement accusée du premier plan, se développent des horizons d'une infinie douceur...

Poésie à part, je suis tout de même curieux — et vous aussi sans doute — de connaître la décision du nouveau pasteur de Bayeux, dont on ne dit partout que du bien, dont l'on vante la perspicacité et le sens théologique.

Monseigneur tiendra-t-il pour contes d'Hoffmann le dossier aussi documenté que volumineux que lui soumettra M. le Doyen de Tilly? Estimera-t-il comme de source diabolique le courant de piété intense qui porte nombre de catholiques à Tilly et leur fait prier là la Vierge avec autant de ferveur qu'on l'invoque à Lourdes, à la Salette, à Pontmain?

Je me garde de rien préjuger, et je me soumets d'avance, infiniment plus respectueux des décisions de l'Eglise que des arrêts de la Cour de cassation.

Dans tous les cas, ma visite à Bayeux n'a pas été féconde en renseignements. Ces messieurs du grand séminaire étaient en villégiature.

Ne voulant pas revenir bredouille, je suis allé voir à l'hôpital général les miraculées de l'an dernier : Thérèse Le Bourgeois guérie à Tilly d'une tumeur blanche et Jeanne Ledollet guérie à Lourdes d'un lupus.

Et j'ai pu constater pour l'une et pour l'autre que non seulement le mal n'avait eu aucun retour offensif dans la plus petite mesure, mais qu'elles jouissaient toutes deux de la plus parfaite santé.

Jeanne, pourtant, n'était pas absolument satisfaite.

— Comment donc, ma petite, la Sainte Vierge te rend en un instant l'usage d'un œil complètement perdu, elle te délivre non moins rapidement d'un épouvantable mal qui te rongeait la face et devait te faire mourir à bref délai, et tu n'es pas contente! Que te fallait-il de plus?

— Je voudrais, Monsieur, que la Sainte-Vierge fasse repousser mon nez.

Et, comme nous avions, la supérieure de l'hôpital et moi, toutes les peines à nous retenir d'un rire fou, l'enfant ajouta avec un sérieux imperturbable :

— Je fais une neuvaine pour obtenir cela.

Je crois bien, mon ami, avoir promis à Jeanne de m'associer à sa neuvaine. Mais vous savez ce que devient le touriste, une fois envolé de Tilly.

J'ai oublié ma promesse, et de même j'ai négligé de rédiger, en temps opportun, pour vous le présent récit.

Je l'ai porté longtemps à l'état de germe, dont des impressions d'un ordre tout différent ont retardé, chaque jour, l'éclosion.

Et il n'est venu *à terme* que ce matin, sous les majestueuses murailles du château du duc Guillaume, au son des jolis carillons de Falaise...

Si j'ai raté le coche, je vous aurai au moins montré une bonne volonté.

Cordialement à vous.

JOSEPH LARDEUR.

LA PROPHÉTIE DE BLOIS

VA-T-ELLE ENFIN S'ACCOMPLIR?

Son origine. — Sa divulgation aux débuts de la guerre franco-allemande. — Partie non encore réalisée. — Quelques observations sommaires.

Après nos premiers désastres de 1870, l'un des grands journaux officieux de l'époque, le *Constitutionnel*, et, à sa suite, presque toutes les feuilles publiques de Paris et de la province, même les moins suspectes de convictions religieuses et de crédulité, publièrent, sous le titre de *Prophétie de Blois*, tout un mélange de prédictions diverses qui avaient été réellement faites, au mois d'août 1804, par une pieuse tourière des Ursulines de cette ville, la sœur Marianne, à une grande pensionnaire, dont elle recevait durant sa dernière maladie les visites et les soins assidus.

Cette confidente, âgée alors de vingt-six ans, s'appelait Mlle de Leyrette; nullement préparée à croire à des prédictions aussi extraordinaires, elle refusa tout

d'abord de les entendre, faisant remarquer d'ailleurs à la bonne Marianne que c'était bien plutôt aux religieuses elles-mêmes qu'elle devait faire ces sortes de communications-là.

Sœur Marianne insista néanmoins.

Elle commença donc par prédire à la jeune fille qu'elle serait bientôt religieuse, contrairement à son attente, et même plusieurs fois supérieure, qu'elle survivrait à toutes les religieuses actuellement existantes et verrait s'accomplir une foule d'événements, dont elle se mit à l'entretenir jusque dans les plus minutieux détails.

Les premiers de ces événements ainsi prédits, concernant particulièrement et en premier lieu la communauté des Ursulines, ensuite la ville de Blois et enfin la France entière, se réalisèrent en 1812, 1817, 1819, 1823, 1830, 1848, 1861 et 1867. Nous ne les raconterons pas ici. On peut en trouver le scrupuleux récit dans l'étude si remarquable et si judicieuse de M. l'abbé Richaudeau, chanoine honoraire, ancien professeur de théologie, aumônier des Ursulines depuis 1830.

Cette étude, assez amplement documentée, parut pour la première fois chez Cattier, éditeur à Tours, en novembre 1870, dans un opuscule de 72 pages; mais il y eut plusieurs éditions successives, dont la quatrième notamment, augmentée de nouveaux éclaircissements et de nombreux détails fournis par les derniers événements de 1870-71, renfermait 40 pages de plus.

Mlle de Leyrette, devenue depuis longtemps la Mère Providence, était alors âgée de quatre-vingt-douze ans et voyait se réaliser encore divers points de la prédiction de sœur Marianne au milieu même de l'invasion des Prussiens.

Mais, omettant tous les articles réalisés de la prophétie en question, contentons-nous de reproduire maintenant ceux qui renferment les événements futurs, qu'un prochain avenir ne tardera peut-être plus guère à dérouler au sein de notre pauvre chère France et, dans ce cas sans doute, à notre grande joie en même temps qu'à la stupéfaction générale du monde entier.

La copie publiée par le *Constitutionnel* commençait au n° 7. Pour nous, adoptant de préférence le numérotage de la 4e édition de l'opuscule du chanoine Richaudeau, nous commencerons au n° 11 et nous ne citerons que les numéros qui semblent se rapporter à la grande crise inévitable, de plus en plus redoutée et peut-être imminente.

Encore laisserons-nous de côté, çà et là, certains numéros relatifs à des faits secondaires ou déjà résolus et acquis, que le vieil aumônier estimait comme tels, hors de leur place, « la Prophétie — « observe-t-il, page 64 de la 4° édition — n'ayant « jamais été communiquée et par là même écrite qu'à « bâtons rompus. »

Voici les points non encore réalisés de cette Prophétie :

11. — La mort d'un grand personnage sera cachée pendant *trois jours* (d'après les anciennes copies; *onze jours*, d'après la Mère Providence, durant les dernières années de sa vie).

12. — Les grands malheurs commenceront avant les vendanges.

14. — Que ces troubles sont effrayants !

15. — Pourtant ils ne s'étendront pas dans toute la France, mais seulement dans quelques grandes villes où il y aura des massacres, et surtout dans la capitale où il sera grand.

16. — Il n'y aura rien à Blois... Quelques prêtres se cacheront ; les églises seront fermées, mais si peu de temps qu'à peine l'on s'en apercevra. Ce sera au plus l'espace de vingt-quatre heures.

17. — On dira que vous êtes sorties; mais ce ne sera pas vrai.

18. — Avant ce temps, on viendra dans les églises et on fera dire des messes pour les hommes qui seront au combat.

19. — Quant aux prêtres et aux religieuses, ils en seront quittes pour la peur.

20. — Il faudra bien prier, car les méchants voudront tout détruire. Avant le grand combat, ils seront les maîtres; ils feront tout le mal qu'ils pourront, non tout ce qu'ils voudront, parce qu'ils n'auront pas le temps.

21 et 22. — Ce grand combat sera entre les *bons* et les *méchants*; il sera épouvantable; on entendra le canon à neuf lieues à la ronde. Les bons étant moins nombreux seront, un moment, sur le point d'être anéantis; mais, ô puissance de Dieu ! ô puissance de Dieu ! tous les méchants périront —Tous les méchants périront, ma bonne Marianne?— Oui, et beaucoup de bons.

24. — Ce temps sera court; s'il était long, personne n'y tiendrait : ce seront pourtant les femmes qui prépareront les vendanges, et les hommes viendront les faire, parce que tout sera fini.

25. — Pendant ce temps on ne saura les nouvelles au vrai que par quelques lettres particulières.

26. — A la fin, trois courriers viendront. Le premier annoncera que tout est perdu. Le second, qui arrivera pendant la nuit, ne rencontrera qu'un seul homme appuyé sur sa porte. — Vous avez grand chaud, mon ami, lui dira cet homme, descendez prendre un verre de vin. — Je suis trop pressé, répondra le courrier; puis il continuera sa route vers le Berry.

27. — Vous serez en oraison quand vous entendrez dire que deux courriers sont passés; alors, il en arrivera un troisième, *feu et eau*, qui dira que tout est sauvé, et qui devra être à Tours dans une heure et demie.

28. — Vous chanterez un *Te Deum* ! Parlez-moi de

ce *Te Deum* ! Ce sera un *Te Deum* comme on n'en a jamais chanté.

29. — Pendant quelque temps, on ne saura pas à qui l'on appartiendra; mais ce n'est pas celui qu'on croira *qui régnera*, *qui régnera*, oui ! Ce sera le sauveur accordé à la France et sur lequel elle ne comptait pas.

31. — Il faudra quinze à vingt ans pour que la France se relève de ses désastres. Cependant le calme renaîtra, et depuis ce moment jusqu'à une paix parfaite, et jusqu'à ce que la France soit plus florissante et plus tranquille que jamais, il s'écoulera à peu près vingt ans.

32. — Le triomphe de la religion sera tel que l'on n'a jamais rien vu de semblable ici-bas; toutes les injustices seront réparées; les lois civiles seront mises en harmonie avec celles de Dieu et de l'Eglise; l'instruction donnée aux enfants sera éminemment chrétienne; les corporations d'ouvriers seront rétablies.

36. — Ces pauvres Carmélites ! leur fête ! Mais vous, ferez-vous la vôtre ?

39. — Il y aura des choses telles que les plus incrédules seront forcés de dire : Le doigt de Dieu est là !

40. — Tant qu'on priera, il n'arrivera rien ; mais il viendra un moment où l'on cessera de faire des prières publiques; on dira : Les choses vont rester comme cela. C'est alors qu'auront lieu les événements. Néanmoins les prières particulières ne cesseront pas.

42. — Marianne a parlé d'un orage qui dépassera les proportions connues; mais la mère Providence a ajouté quelquefois qu'elle ne pouvait pas dire avec certitude si ce sera dans l'ordre physique ou dans l'ordre moral. Cet orage ressemblerait à un petit jugement dernier.

Terminons par quelques observations utiles :

Jamais les prédictions de la sœur tourière des Ursulines de Blois n'ont été écrites ou dictées par elle-même à sa confidente.

S'il en existe diverses copies remontant au moins à 1845 et dont l'une relate des communications faites à un religieux dès 1810 et en 1812, toutes ces copies, manuscrites ou imprimées, sont l'œuvre de personnes qui les ont rédigées de mémoire, à la suite de conversations qu'elles avaient eues avec la future Mère Providence, confidente de la bonne Marianne et dépositaire de ses prédictions. D'ailleurs, aucune d'elles n'avait été rédigée dans la maison des religieuses de Blois.

En outre, c'est à l'insu de la communauté et des personnes qui la dirigeaient, que le *Constitutionnel* et presque tous les autres journaux après lui la publièrent en versets, numérotés au hasard.

Chose étrange ! malgré l'accueil généralement favorable fait par la masse du public aux prédictions de sœur Marianne à l'heure de nos désastres, parce que l'on prétendait — bien à tort, hélas ! — qu'elles présageaient notre victoire définitive sur la Prusse, elle fut presque universellement honnie et rejetée au jour du triomphe complet des Allemands et de l'entière défaite de notre malheureuse patrie.

Eh ! pourtant, ce n'était point *évidemment* — tous les gens tant soit peu réfléchis peuvent s'en convaincre — ce n'était point la prophétie qui était en défaut; c'étaient ses interprètes, par trop superficiels ou naïfs, en vérité ! C'était cette foule aveugle et irréfléchie, qui voulait à tout prix, même en dépit du texte formel et précis qu'on a lu plus haut, voir l'heureuse issue d'une guerre étrangère là où il ne s'agit visiblement que de celle d'une lutte fratricide, à la fois civile et religieuse entre les *bons* et les *méchants*, c'est-à-dire, à notre avis entre les citoyens vraiment patriotes et les Prussiens de l'intérieur, entre les vrais Français et tous les cosmopolites leurs pires ennemis; entre les catholiques croyants, ou même ceux des chrétiens dissidents qui sentiront vibrer alors au plus intime de leur cœur la fibre religieuse et nationale, et la hideuse cohue des impies et des malfaiteurs de tout acabit.

Nous reviendrons sur ce sujet, car la situation présente paraît, selon nous, lui donner un regain visible et notoire d'actualité.

Aujourd'hui, en effet, n'est-on pas en droit de se demander, avec quelque apparence de raison, si le fameux procès engagé à nouveau devant le conseil de guerre de Rennes — lequel est, de l'aveu de tous, une autre boîte de Pandore d'où peuvent surgir tout à coup des maux inimaginables et nombre de faits absolument imprévus — ne pourrait point engendrer sous peu, et ces *grands malheurs* et ces *troubles, effrayants*, et cette lutte *entre les bons et les méchants*, annoncés par les extraits prophétiques reproduits ci-dessus ???

Léo Franc.

LES NOMS

Rien ici-bas n'est l'œuvre du hasard.

Il n'y a pas et il ne saurait y avoir d'incohérence dans les choses terrestres, pas plus que dans les choses spirituelles, les premières étant les effets et les secondes les causes. L'enchaînement est régulier et ininterrompu. Mais comme nous ne possédons la plupart du temps que des moyens d'investigation limités à nos sens finis, les causes originelles et de qualité infinie nous échappent et nous rapportons au hasard les faits dont nous ne pouvons soupçonner les causes occultes.

C'est ainsi que le plus grand nombre des hommes supposent que les noms de famille qui les individualisent sont des appellations arbitraires, dues la plupart du temps à un métier, à un goût, à un vice, à une vertu, à un dé-

faut physique, à une bizarrerie d'allure, à un ridicule, etc., d'un de leurs aïeux, et que ce nom, qui, primitivement, n'était qu'un surnom, a été consacré par l'usage et a servi par la suite à désigner d'une façon irrévocable les fils et les petits-fils de ce même aïeul.

Cela est vrai dans le sens matériel, mais dans le sens spirituel, les hommes qui les premiers dénommèrent ainsi un individu, ne furent que les agents inconscients d'une volonté supérieure et cachée, et le qualificatif appliqué par eux à cet être fut une sorte de sceau révélateur des destinées futures de cet homme et de ses descendants, sans pour cela que le libre arbitre fût aboli et que la destinée fût fatalement réalisable dans le bon ou le mauvais sens, modifiée que fût cette destinée par la signification du ou des noms de baptême pour chaque individu de la même famille.

Comme preuve de ce que nous avançons, nous allons donner l'explication hiéroglyphique des noms de quelques hommes connus, décédés ou vivants.

1° *Georges-Ernest-Jean-Marie Boulanger.*

Les noms de baptême du général Boulanger additionnés selon la méthode des sages hiérophantes d'Egypte donnent les enseignements suivants :

« Prends garde aux mauvaises associations. Ne fais qu'une chose à la fois si tu ne veux voir ton avenir irrévocablement compromis et ta perte assurée. ».

Boulanger seul signifie :

« Sois sage et prudent, défie-toi des trahisons et des conseils d'autrui, et souviens-toi qu'un grain de sable peut occasionner des chutes terribles. »

Les noms de baptême et celui de famille donnent ce précepte :

« Des hommes puissants t'aduleront, tu auras beaucoup d'amis intéressés et quelques amitiés sincères qui causeront ta perte. »

2° *Sadi Carnot.*

Sadi seul signifie :

« Que tes résolutions soient franches, n'hésite jamais. »

Carnot seul :

« Ne redoute pas la mort, elle n'est qu'apparente, c'est l'affranchissement de l'esprit sur la matière. »

Et ces deux noms additionnés :

« Si tu ne sors pas de ta sphère, tu seras heureux. »

Voici maintenant les noms et prénoms de quelques prétendants au trône; nous allons voir que l'examen de ces noms nous éclairera non seulement sur eux, mais encore sur la fin de leurs prédécesseurs.

Commençons par le prince *Victor-Napoléon Bonaparte.*

Ces trois noms symbolisent les luttes, les rivalités et les mauvaises alliances.

Napoléon seul donne cet enseignement :

« Combine toutes tes idées et tes forces, tu réduiras et useras tous les obstacles : la force, le courage et la persévérance te donneront les biens et les honneurs les plus grands. »

Bonaparte symbolise la destruction, les hauts sommets frappés par la foudre du ciel, avec cette devise :

« Plus le sommet de l'échelle est près des nues, plus les chutes sont dangereuses. »

« L'orgueil conduit à la perte aussi sûrement que l'imprudence. »

Philippe d'Orléans.

Ces deux noms donnent le précepte que voici :

« Cherche un protecteur puissant, par toi seul tu ne peux rien. »

Enfin *Charles de Bourbon* dit *Naundorff.*

Les deux premiers noms symbolisent la lutte terrible, implacable pour conserver sa vie.

Bourbon seul représente le mauvais génie, l'imprévu, les grandes catastrophes.

Naundorff exprime cette devise :

« Sois franchement un homme ou un autre, l'indécision te sera funeste; lorsque tu choisiras définitivement, il sera trop tard. »

Nous pouvons voir, par ce qui précède, que ce n'est pas impunément que nous portons tel ou tel nom de famille, que ce nom exerce une influence indéniable sur celui qui le porte, et que cette influence s'exerce tour à tour en bien et en mal, modifiée qu'elle est par des causes spirituelles et physiques propres à chaque individu d'une même famille.

VANKI.

UN TRISTE PRESSENTIMENT

Sous ce titre, Mme J. Mongruet raconte dans l'*Écho du Merveilleux* du 15 juin dernier, l'histoire d'une dame qui a été avertie en rêve du naufrage de la *Bourgogne* et a pu ainsi éviter de se trouver parmi les victimes, ce qui, du reste, n'a prolongé sa vie que de quelques mois.

J'ai été témoin d'un fait analogue qui a eu lieu en septembre-octobre 1877. M. X... avait alors une fille qui était dans sa seizième année; le 10 septembre il l'emmena à Granville où se trouvait déjà sa mère. A cette époque, la jeune fille était en parfaite santé et n'avait aucun motif de s'attrister; toutes les fois qu'elle était allée en voyage à Granville ou ailleurs, elle y avait pris beaucoup de plaisir. Cependant, au moment du départ, elle était un peu préoccupée et dit à son père qu'elle ne reviendrait pas à Paris, qu'elle mourrait à Granville. Son père essaya de la dissuader, mais elle persista dans son dire, ajoutant que du reste elle n'en était nullement affectée, elle savait qu'elle allait mourir là-bas et c'était tout.

Arrivée à Granville elle fut très gaie et parut ne plus penser à ses pressentiments. M. X... loua

un bateau pour aller faire une excursion aux îles Chausey avec sa femme, sa fille et un ami; c'était le 11 au soir, on devait faire l'excursion le lendemain 12 septembre. La jeune fille avait accepté cette partie avec plaisir, elle aimait beaucoup la mer; mais, en rentrant, elle dit à son père, sur un ton tout naturel, comme s'il s'était agi d'une chose indifférente :

— Après tout qu'est-ce que ça fait que je meure comme cela ou autrement?

— Que veux-tu dire!

— Je veux dire que le bateau fera naufrage et que je mourrai en mer, mais ça ne fait rien : puisque je vais mourir, autant que ce soit par un naufrage.

M. X... déclara que, dans ces conditions, il ne voulait pas donner suite à son projet; le lendemain matin il décommanda le bateau.

L'événement prédit se serait-il réalisé si on était parti? J'en ai l'intime conviction en raison de ce qui a suivi. Du reste la mer qui était calme le 11 est devenue très grosse le 12.

Pendant tout le reste du séjour à Granville, il ne se passa rien de remarquable et on rentra à Paris le 20.

Le 2 ou le 3 octobre, la jeune fille tomba malade, perdit connaissance presque aussitôt et mourut dans la nuit du 7 au 8.

Son existence a été prolongée de vingt-cinq jours.

Je le répète, ce n'est pas une histoire qui m'a été racontée, j'ai été témoin de toutes les phases sans exception.

Je dois ajouter, comme renseignement étiologique, que Mlle X. était prédisposée par son hérédité à avoir des pressentiments : son père, qui vit encore, la mère et la grand'mère de son père en ont eu; la mère de son père avait prédit sa propre mort quelques années à l'avance.

Que faut-il conclure? D'abord qu'aux approches de la mort, et même plusieurs années d'avance, on peut être prévenu par l'Invisible, ce qui du reste est prouvé par de nombreux exemples; ensuite que le terme étant fixé, si on évite l'occasion qui doit amener la mort, on ne gagnera qu'un court délai; dans les deux exemples ci-dessus, l'une a gagné quelques mois et l'autre vingt-cinq jours. Toutes deux ont évité une mort tragique. J'observerai cependant que le délai de quelques mois est très long, il est rare qu'on gagne tant que cela, le délai de vingt-cinq jours est plus normal.

Cela n'empêche pas, bien entendu, que dans des cas particuliers une personne arrivée au terme de sa vie ne puisse obtenir une prolongation, j'en connais des exemples certains, mais cela a toujours lieu par suite de l'intervention divine, et cette intervention n'est pas toujours accordée.

Dr F. ROZIER.

P. S. — Je puis ajouter, comme cas de prévision à assez longue échéance, qu'Eliphas Lévi m'a dit en 1870 qu'il mourrait en 1875, ce qui s'est parfaitement réalisé.

Je pourrais parler aussi de prédictions du même genre, qui ne sont pas encore à échéance, mais cela ne présenterait de l'intérêt que si je pouvais nommer les personnes, ce qui permettrait à ceux qui en auraient la patience, d'attendre l'événement pour vérifier l'exactitude de la prédiction; mais je n'y suis pas autorisé.

Du reste cette vérification n'est pas aussi importante qu'on pourrait croire : Jérôme Cardan avait prédit et publié le jour de sa mort; il est mort le jour dit. Quel en a été le résultat? On a dit, et aujourd'hui on répète avec assurance, qu'il s'est suicidé pour ne pas faire mentir sa prédiction. On conviendra que ce serait là un charlatanisme un peu outré.

Dr F. R.

La Maison de Nicolas Flamel

C'est avec raison et une perspicace intuition que M. G. Mery, dans l'article de la *Libre Parole* qu'il a consacré à la maison N. Flamel, située au numéro 51 de la rue de Montmorency, a remarqué la date de sa construction, 1407.

Ce n'est pas seulement le nombre 1.407, qui est vraiment kabbalistique, et qui attire l'attention de l'initié, c'est encore le numéro de la maison qui n'aurait pas mieux été choisi par l'ancien propriétaire en personne.

Effectivement $51 = 17 \times 3$, formule qui ne contient que des chiffres impairs (*numero deus impare gaudet*) et qui nous fait entrer, par le rôle de 7 et 3, dans les termes de la légende, suivant laquelle, dit M. Mery, la vie de Nicolas Flamel fut en coïncidence perpétuelle avec les chiffres 7 et 3.

1.407 offre déjà une intéressante particularité par l'addition de ses chiffres ($1 + 4 + 7 = 12$ ou 3×4), ou des nombres que le zéro sert à détacher ($14 + 7 = 21$, ou 12 retourné, ou 3×7), et $12 + 21 = 33$, soit 2 fois 3 qui donnent 6, dont le rôle va être indiqué ci-après.

On sait que dans l'antiquité le cercle représentait l'univers, l'éternité, ou la forme idéale, parfaite. Il n'est donc pas déraisonnable de croire que les nombres les plus fameux devaient aller chercher dans cer-

taines relations avec le cercle l'origine de leur réputation et de leur prestige. Prenons donc le nombre 7.854 qui représente la surface d'un cercle de 100 unités de diamètre, et soustrayons-en le nombre 1.407 il nous restera le nombre 6.447.

1.407 =	21 × 67 . . .	20e nombre premier	
6.447 =	21 × 307 . . .	64e	—
7.854	374 ×	84 = 31.416	

Or, les nombres 1.407 et 6.447 ont pour plus grand commun diviseur 21, qui est le triangle de 6 cité plus haut (1) et, divisés par 21, ils fournissent pour quotient entier, l'un le nombre 67 et l'autre le nombre 307, quotients qui sont tous les deux des nombres impairs et qui, plus est, sont des nombres *premiers*.

Additionnés ensemble (67 + 307 = 374), et multipliés par le total de leurs numéros d'ordre dans la série des nombres premiers (20 + 64 = 84, ou 21 × 4) soit 374 × 84, ils produisent le nombre 31.416 qui représente la circonférence du cercle précité. Mais muliplié par 7, contenu dans 1.407, il produit 2.618, soit la différence entre la surface du cercle précité et le nombre 5.236 qui représente le volume de la sphère de 100 unités de diamètre. Multiplié, au contraire, par 14, contenu aussi dans 1.407, il produit exactement ce même nombre 5.236. Voilà donc des coïncidences aussi peu banales qu'inattendues, et, par conséquent, aussi impressionnantes que mystiques.

Je dois encore faire remarquer que les nombres 21, 84 et 1.407 ci-dessus se composent de 3 fois 7, soit, pour le premier, 7 + 7 + 7 ; pour le second, 7 + 7^1 + 7^2, ou 77 + 7; et pour le dernier 707 + 700.

Il est un autre genre de recommandation pour certains nombres, et notre date est de ceux-là, c'est celui qui leur vient de leur propre formation par le produit de certains facteurs formés de chiffres naturels successifs. Ainsi, 1.407 = 234,5 × 6 (2, 3, 4, 5, 6). Cicéron, dans le *Songe de Scipion*, avait déjà signalé, comme un nombre remarquable, 56, qui est formé de 7 × 8 (5, 6, 7, 8). C'est quelque chose d'analogue que nous venons de voir dans la compotion de 1.407.

Ajoutons, pour être complet, que 3 et 7, dans 37, forment un nombre curieux par la particularité qu'il offre, d'avoir des produits composés des 3 mêmes chiffres, lorsqu'il est multiplié par 3 ou un multiple de ce nombre. Ainsi, 37 × 9 = 333. On ne sera donc pas étonné que son triangle ramène ses mêmes chiffres, car 37^1 = 703. Et 37 + 37^1 égale 740, nombre qui rappelle l'observation précédente, puisque

$$\left.\begin{array}{r} 2 + 3 + 4 + 5 + 6 = 20 \\ 2 \times 3 \times 4 \times 5 \times 6 = 720 \end{array}\right\} = 740$$

renfermant, de la sorte, les chiffres 2, 3, 4, 5, et 6 visés plus haut.

Il faut, maintenant, passer à un autre ordre d'idées, et se demander ce que peut bien signifier la date 1.407, car si elle est bien intentionnelle, comme paraît l'indiquer son choix, parmi d'autres nombres rapprochés, mais dépourvus de propriétés arithmétiques curieuses, c'est qu'elle a une signification quelconque Or, ce sens n'exige pas de longues recherches, grâce aux habiles investigations de M. Mery, qui a trouvé, tout le long du fronton de la maison, une inscription en lettres gothiques dont voici le texte :

« Nous homes et femes laboureurs demourant au « porche de cette maison qui fût batie en l'an de « grâce mil quatre cent et sept, sommes tenus chacun « en droit de soy, dire tous les jours une Patenôtre « et un Ave Maria en priant Dieu que sa grâce fasse « pardon aux pauvres pêcheurs trépassés. »

A mes yeux, la date 1407 n'est pas autre chose qu'une variante ou un résumé de l'inscription. C'est par des tours de force de ce genre que N. Flamel avait établi sa réputation d'immense science. En effet, le nombre 7 veut dire consécration, invocation, prière ; le nombre 3, divinité, trinité ; 21, triangle de 6, pouvoir, puissance ; enfin le nombre 67, qui ne peut être divisé, puisqu'il est premier, forme par l'addition de 6 + 7, le nombre 13 qui signifie la mort, ou les morts. Aussi bien, le total de la série de 42 (6 × 7), nombres naturels successifs commençant à 13 (6 + 7) est de 1.407. De sorte qu'il faudrait lire : *Prions* (ou priez) *le Dieu tout-puissant pour les trépassés.* Un examen attentif du monument, au point de vue des mensurations, des baies et des principales œuvres, donnerait peut-être une troisième forme de l'inscription, qui confirmerait la seconde, et appuierait ma thèse sur l'existence d'une *écriture* que j'appelle *architecturale* ou *monumentale*. Le caractère attribué à Nicolas Flamel est loin de repousser une pareille supposition.

F. CHAPELLE.

1. Les triangles des nombres s'obtiennent en additionnant les nombres naturels successifs, depuis 1, jusque et y compris le nombre dont on cherche le triangle. Ainsi, 15 est le triangle de 5, parce qu'il égale 1 + 2 + 3 + 4 + 5. Deux triangles successifs ont pour total le carré de la racine du plus grand. Ainsi $4^1 + 5^1 = 5^2$, ou 10 + 15 = 25. L'exposant 1 signale les nombres triangulaires.

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite*).

CARAVANE PERDUE

Echo 1897, page 186 *Le vent tourbillonner,*
Une caravane enfoncée
Qu'on ne pourra retrouver.
Des cadavres s'aligner.

1er fascicule — 32 **MASSACRES** Nouveaux massacres à l'étranger.

Echo, 1897, — 291 **APOTRES DES DERNIERS TEMPS.**
Je vois qu'ils vont prêcher,
J'en vois un commencer,
Ce n'est pas éloigné,
Un qui n'est pas aisé,
Dont personne n'a l'idée,
Et qui va se montrer.

1er fascicule — 34 **LE CLERGÉ.**
Il sera décimé.
Il sera décimé.

Echo, 1897, page 91 *Je vois dans le clergé*
Bien des peines à passer.

— — 186 *La guillotine s'élever,*
Le clergé décimé.

Echo, 1898, page 283 **ZOLA.**
En France il ne pourra rester.
Quand il l'aura quittée,
Il va contre vous aller.
Vous l'avez trop vanté,
La honte vous est donnée.

— — 73 *Puis, un autre sera ôté.*
Et ils vont comploter.
Là-bas ils seront plus aisés,
Ça ne fait que commencer.
L'affaire Dreyfus n'est qu'un commencement et va en engendrer de nouvelles :
Des gens vont s'ameuter.

1er fascicule — 33 **PROPHÈTES.** Les anges deviendront familiers et on verra surgir de toutes parts des prophètes.

1er fascicule — 33 **CONVERSIONS.** Les conversions se multiplieront. Celle d'Yvette Guilbert est très prochaine.

Echo, 1897, page 291 L'Angleterre, la Russie, peut-être l'Allemagne se convertiront.

Echo, 1897, page 252 **SPIRITISME.**
Les fous vont regorger (3 fois).
Le spiritisme aider.
Oui, c'est la vérité (6 fois).
Ce n'est pas tout de prier,
Mais il faut s'adresser
A la Divinité.

— — 291 *Ce n'est pas la vérité.*
Le diable y est mêlé.
La seule vérité est :
Ce que le Christ a institué.

3e fascicule — 141 **DEPUTÉS.** Disputes, batailles à la Chambre des députés.
J'en vois qui vont saigner.

— — 142 Nombreux duels.

Echo, 1897, page 136 **GLOBE.**
Puis, un globe va tomber
Dans ce globe sera montré
La plupart des péchés
Dont le monde est chargé.

(*A suivre.*)

ÇA ET LA

Vision mystérieuse. — On vient de donner, à la Comédie-Française, une pièce, *Frêle et Forte*, de M. Veyrin, dont la trame repose tout entière sur un phénomène de télépathie. Une jeune mère malade voit passer devant son lit la forme de sa fillette, que son père a conduite la veille aux bains de mer. Elle a, en voyant cette forme, la sensation que sa fillette est morte. De fait, le lendemain, elle apprend qu'à l'heure même de la vision, l'enfant s'est noyée.

Ces choses-là n'arrivent pas qu'au théâtre. La vie en est pleine. En voici une nouvelle preuve qui nous vient de Chicago :

X..., étudiante à l'Université de Chicago, regardant un jour par la fenêtre à Foster Hall, sans penser à rien de particulier, vit se former tout à coup une sorte de photographie mentale, la vision d'une habitation de colon au milieu d'une vaste plaine, sans arbres, déserte, éclairée par un soleil ardent. L'habitation ne comprenait qu'une pièce, et, sur le parquet, était couché le cadavre d'un jeune homme; il n'y avait que lui et le désordre de ses vêtements montrait qu'il avait été assassiné. Cette vision, très courte, disparut soudainement. X... écrivit ce qu'elle avait vu. Quelques jours après, Z..., une amie, vint la voir, et la première chose que Z... lui dit, c'est qu'elle avait reçu de tristes nouvelles du sud : un frère d'une de ses condisciples venait d'être assassiné mystérieusement dans son « ranch », dans l'Arizona. Elle en donna la description, qui concordait totalement avec la vision. Le fait a-t-il été télépathique? Ce qui est établi, c'est que X... eut la vision exactement au moment où Z... lisait la lettre qui lui annonçait l'assassinat.

***

Le mot de l'Affaire. — Le mot *Sfax* semble avoir joué un grand rôle dans l'affaire Dreyfus.

En 1890, M. du Paty de Clam a publié un livre sur *Sfax*, ville fort importante de Tunisie. Quand le général de Pellieux a fait une enquête sur Esterhazy, l'ex-colonel Picquart a été rappelé de *Sfax*. Le lendemain du jour où Zola a écrit sa fameuse lettre, les nationalistes ont tenu une réunion, à Paris, dans la rue de *Sfax*, et, enfin, Dreyfus est revenu en France sur le *Sfax*.

Est-ce que la réunion de ces quatre lettres représenterait une force mystérieuse?

***

Une guérisseuse. — Plusieurs de nos lecteurs nous avaient signalé, à Montfort-sur-Mer (Ille-et-Vilaine), une

dame Rochefort qui, disaient-ils, avait guéri de nombreux malades à distance.

Nous avons écrit à une personne, mieux placée que toute autre, pour nous renseigner sur cette guérisseuse émérite. Voici la réponse que nous avons reçue :

« Monsieur,

« Je crois que dans les prétendues guérisons opérées par la dame Rochefort, il n'y a rien de sérieux, rien qui mérite d'attirer votre attention. Cette dame a plus de réputation au loin qu'auprès. Ici on fait peu d'attention à cette personne. Aussi le mieux pour vous, Monsieur, est, me semble-t-il, de ne pas vous en occuper.

« Daignez agréer, Monsieur, l'hommage de mes sentiments très respectueux en Notre Seigneur.

« X,
« curé de M. »

***

Pouchkine envoûteur. — On a beaucoup parlé, ces dernières, semaines, du célèbre écrivain russe Alexandre Pouchkine qui mourut d'une façon tragique et mystérieuse sous la balle d'un officier français le baron d'Anthès.

Sa femme qui fut la cause involontaire de sa mort disait plus tard pour dépeindre l'amour sauvage et surhumain dont Pouchkine l'enveloppait : « Il m'avait environné de flammes. »

Voilà, certes, un mot singulier qui n'est peut-être qu'une métaphore et qui évoque cependant d'une manière directe les images de l'envoûtement d'amour.

A ce propos connaissez-vous sur l'envoûtement d'amour, ce passage de Théocrite :

« J'ai fait de lui deux poupées, l'une en argile, l'autre en cire. L'argile durcit aux brasiers qui tu attises, Amaryllis. La cire fond au-dessus des mêmes flammes. Qu'il en soit de même pour notre amour. Qu'il soit insensible à celles qui le tentent, qu'il soit tout ruisselant, tout faible dans mes bras. »

Voilà qui ne serait pas banal, Pouchkine envoûteur !

***

Signes dans le ciel (?!) — Il y a quelques jours, dit l'*Abeille Cauchoise*, un jeune homme des environs de Donville aurait vu parfaitement distinct dans le ciel, un drapeau déployé qui s'étendait du côté de l'Est — vers l'Allemagne...

Il est dommage que l'*Abeille Cauchoise*, qui semble croire à la réalité du fait puisqu'elle le rapporte, ne nous dise point le nom et l'adresse du jeune homme.

On aimerait à avoir de lui-même un récit détaillé de sa « vision ».

L'EXTATIQUE DE KALTERN

(Suite.)

Son origine noble jointe à sa pauvreté donnèrent à quelques personnes charitables l'idée de s'intéresser à elle auprès de l'empereur d'Autriche. Elle fut donc, sur la fin de l'année, nommée, par Sa Majesté, Dame de l'Institut de Halle, avec une pension de 400 florins (1.000 francs environ), faveur que l'on accorde d'ordinaire à de jeunes personnes nubiles de famille noble. Maria Mœrl fait usage de ce bienfait de la Providence, non pour elle-même, qui n'a besoin à peu près de rien, mais pour sa famille et pour les pauvres. Ce secours lui a permis de faire donner à ses frères et sœurs une éducation soignée, et de leur procurer une honnête position. Nous devons dire, pour la satisfaction des personnes qui ne sauraient comment concilier l'état d'extase perpétuelle de Maria Mœrl avec les soins qu'exige l'administration d'une nombreuse famille peu favorisée surtout de la fortune, que, tout le temps que cela a été nécessaire, elle n'a jamais passé un jour sans s'occuper efficacement de ce devoir. Voici ce qu'écrit Gœrres, qui l'a visitée en 1835 : « Lorsqu'elle se livre à ses méditations et à ses exercices de piété, il ne faut pas croire pour cela qu'elle néglige les soins de sa famille. De son lit elle conduit toute la maison, dont elle partageait autrefois le gouvernement avec une sœur que la mort lui a enlevée depuis. Tous les jours, vers deux heures après midi, elle s'occupe de ses affaires. Son confesseur la rappelle à elle-même, et elle confère avec lui des difficultés qu'elle éprouve ; elle donne ses ordres, s'occupe de tout, pense à tout, prévient tous les besoins de ceux à qui elle s'intéresse ; et le sens pratique qu'elle possède fait que tout, autour d'elle, est disposé dans le meilleur ordre. »

Vers la fin de 1834 elle fut gravement malade, et pendant quelques semaines elle fut en proie à d'affreuses convulsions : elle se rétablit au bout de quelques semaines, et depuis la mi-décembre elle conserva longtemps la santé passable qu'elle avait recouvrée. C'est vers la fin de l'année suivante qu'elle fut visitée par le célèbre Gœrres, que nous avons déjà cité ; il la trouva dans l'état où l'a peinte depuis don Riccardi, où nous l'avons trouvée nous-mêmes, où l'ont vue tant d'autres personnes. Pour rendre la chose plus frappante, nous croyons devoir rapporter encore le portrait qu'en fait ce témoin oculaire, si digne de foi par son caractère, par la nature sérieuse et philosophique de son esprit, et par la science immense et profonde dont il a donné des gages si précieux (1).

« Maria Mœrl est d'une taille moyenne, d'une structure délicate, comme l'est généralement dans ce pays le peuple allemand auquel se sont mêlées nécessairement tant de races différentes, mais dans lequel paraît prédominer le sang Franc-Rheinais, qui aura été vraisemblablement apporté dans ce pays par les colonies allemandes, que les empereurs y envoyèrent des bords du Rhin pour garder ce passage important d'où l'on entre dans la terre des Velches.

« La première fois que j'allai chez elle, je la trouvai dans la position où elle est la plus grande partie du jour, à genoux à l'extrémité de son lit et en extase. Ses mains, jointes sur la poitrine, laissaient voir les stigmates ; son visage était tourné vers l'église, et

1. La relation de Gœrres a été traduite de l'allemand par M. Charles de Sainte-Foi, et imprimée dans l'*Université catholique* en 1840.

regardait un peu en haut; ses yeux levés vers le ciel exprimaient une absorption profonde, que rien du dehors ne pouvait déranger. On ne remarquait en elle-même aucun mouvement, excepté celui que produit la respiration ou la déglutition. Quelquefois on apercevait comme une légère oscillation : c'était un spectacle que je ne puis comparer qu'à celui qu'offriraient les anges si nous les voyons prosternés en prière au pied du trône de Dieu. Il n'est pas étonnant qu'il produise une aussi forte impression sur tous ceux qui en sont les témoins : les cœurs les plus durs ne peuvent résister à cette vue. L'étonnement, la joie et la piété ont fait couler bien des larmes autour d'elle. »

Le genre de vie que mène l Extatique depuis dix ans n'est point de ceux où les événements se succèdent en grand nombre avec rapidité, où l'on a toujours de nouveaux prodiges à énumérer; son état n'est-il pas un prodige continuel? Sa vie est toute intérieure, et nous n'en connaissons que peu de chose, en comparaison de ce que l'avenir pourra nous révéler, s'il est permis au directeur de sa conscience de faire connaître en partie ce qui se passe d'admirable dans cette âme. Nous en connaissons néanmoins assez pour exciter notre admiration et édifier notre piété.

Nous dirons tout ce que nous avons pu recueillir; mais nos lecteurs doivent apprendre auparavant qu'un événement important a, depuis un an, changé quelque chose à sa position. Depuis que la police autrichienne avait mis obstacle au concours qui se pressait autour de Maria Mœrl, l'accès auprès d'elle n'était pas cependant entièrement fermé, et les étrangers surtout étaient admis sans aucune difficulté : il leur suffisait de se présenter pour pouvoir satisfaire leur piété ou leur curiosité. Cet état de choses a duré jusqu'en 1841, sans que rien de remarquable, à notre connaissance, soit venu pendant ce temps-là troubler ou modifier la vie de l'Extatique, sauf qu'elle a continué d'être visitée par divers étrangers distingués dans les sciences et les lettres. Nous aimons à citer entre autres M. de Cazalès qui, dans une courte relation, en parle en ces termes :

« Le 22 septembre 1840 nous arrivâmes à Kaltern ou Caldaro, bourg à trois lieues de Botzen, où habite Maria Mœrl. Nous fûmes admis chez elle vers midi, et nous la vîmes dans l'état d'extase qui lui est habituel. Vêtue d'une robe blanche, elle était à genoux sur son lit; son corps, penché en avant dans une position que personne n'aurait pu supporter deux minutes, semblait ne s'appuyer que sur la pointe des pieds. On ne peut mieux la comparer qu'à un oiseau posé à terre au moment où il se prépare à s'envoler. Ses mains jointes laissaient voir, à leur partie extérieure, une marque rougeâtre indiquant la place des stigmates, par lesquelles son sang coule à certaines époques en mémoire de la Passion du Sauveur; sa tête était tournée vers le ciel, ses yeux fixés sur un objet invisible pour tout autre que pour elle. Il y avait dans toute sa figure, et surtout dans son regard immobile, une expression de ravissement qu'aucune parole ne peut rendre. »

On parle généralement peu du père de l'Extatique; nous tenons néanmoins de quelques personnes qu'il se montrait tout à fait indifférent à l'état de sa fille, et ne paraissait nullement ajouter foi à ce qu'il y avait de merveilleux en elle. On nous a assuré de plus que bien des fois on avait proposé à celle-ci de quitter la maison paternelle pour chercher, dans le cloître, une entière solitude. Jamais elle ne voulut quitter son père, soit qu'elle crût sa présence encore nécessaire à sa famille, soit par respect et amour pour l'auteur de ses jours; mais Dieu brisa bientôt ces derniers liens : son père mourut dans les premiers mois de 1841. Ce triste événement affligea sensiblement Maria Mœrl; mais son affliction, toute en Dieu, se convertit en ferventes prières pour ses parents. Une de ses jeunes sœurs était encore auprès d'elle pour lui donner ses soins : elle s'occupa de lui assurer une position honnête. Puis, de concert avec son directeur, elle mit le plus grand ordre à toutes ses affaires, et elle eut la consolation de voir toute sa famille convenablement placée. Ainsi dégagée de tout ce qui eût pu la retenir encore, elle consentit à aller occuper un petit appartement au couvent de femmes du tiers-ordre de Saint-François. Ce ne fut pas sans témoigner des regrets qu'elle quitta cette maison qui lui rappelait une mère tendrement chérie, cette chambre où pendant si longtemps elle avait reçu les communications divines. D'après la résistance qu'elle mit d'abord à suivre ce conseil, nous pouvons croire que ce fut pour elle un grand sacrifice, on peut dire le dernier, abandonnant tout en ce monde pour vivre dans la pauvreté, dernier trait de ressemblance avec Jésus-Christ.

Le couvent des Franciscaines est placé au-dessus du village, environ à dix-minutes de distance, dans une position tout à fait agréable, d'où l'on jouit de la vue la plus gracieuse. On y disposa deux petites pièces attenantes, avec communication, l'une pour l'Extatique, l'autre pour servir d'antichambre et de demeure à une femme attachée à son service : cet appartement communique avec l'intérieur du couvent, mais on y a pratiqué de plus un escalier indépendant qui débouche sur le jardin. Maria Mœrl y fut transportée au mois de décembre en 1841. Au printemps suivant, celui de cette année 1842, elle fit une maladie, nous dit le père de Capistran, qui

faillit l'enlever à la terre, et déjà même le bruit de sa mort s'était répandu dans le pays. Elle recouvra la santé, et nous avons rendu à Dieu mille actions de grâces de ce qu'il nous a été donné d'être témoin de la vie céleste qu'elle mène ici-bas.

(*A suivre*). L'Abbé Nicolas.

A TRAVERS LES REVUES

La plume. — De M. Jollivet-Castelot, un article sur l'*Alchimie*, dont voici l'essentiel :

L'Analogie domine l'Alchimie, l'Unité de la Synthèse s'affirme. Les notions suivantes sont donc générales, s'appliquent aux divers composés chimiques.

Le modèle de la Science hermétique est la Nature elle-même, et l'Art de l'Alchimiste se borne à hâter les voies de la Nature, à augmenter la sphère d'activité des corps, à rassembler les principes vivifiants.

Le principal et premier Agent des opérations alchimiques est le Feu, non le Feu vulgaire, mais un Feu céleste, partout répandu, cause élémentaire de la Pierre ou ferment métallique. Disons tout de suite, pour les profanes, que ce Feu correspond à la *Lumière Astrale*, Milieu Kosmique d'où l'on doit savoir tirer un principe igné appelé *Soufre* (rien du soufre vulgaire comme on le verra), que l'on conjoint à un principe aqueux extrait de la *Magnésie* (rien non plus de la magnésie vulgaire) et que l'on nomme *Mercure* (toujours rien du mercure vulgaire).

Ce Soufre et ce Mercure suprêmes (énergies radicales), unis sous forme de *Sel*, constituent l'*Azoth* ou Mercure des Philosophes, dissolvant énergique que l'on fait agir sur l'Or et sur l'Argent afin d'en extraire deux ferments métalliques (appelés encore soufre et mercure) — quintessence du métal, — qui, réunis, seront la matière prochaine de l'œuvre. (Union du Mâle : soufre de l'or, et de la femelle : mercure de l'Argent.) Placés dans un matras ou œuf, au sein de l'Athanor ou fourneau hermétique, ces ferments passeront sous l'influence du feu vulgaire, par les diverses phases de l'Œuvre marquées par les couleurs, jusqu'à la formation d'une Poudre rouge constituant la Pierre transmutatoire (l'Elixir), changeant en Or les métaux vulgaires fondus et placés en contact avec elle.

Tels apparaissent les grands points des opérations alchimiques. Les lecteurs voudront bien excuser la rigueur de l'exposé en raison de la difficulté énorme de la Spagyrie *invulgarisable*. Mais nous livrons aux esprits indépendants le résumé des vieux traités, leur moelle. Ils pourront les aborder ainsi, les comprendre, en approfondir le texte.

En effet, nous allons indiquer le sens général des termes employés ci-dessus, termes qui s'appliquent à tous les corps que l'on manipule, nous le répétons ; le Soufre, le Mercure, le Sel, forment la Grande Trinité Alchimique. Les Eléments (que la science retrouve à cette heure après s'en être tant moqués) Terre, — Air, — Eau, — Feu (dont l'emploi est continuel en Alchimie), issus de la substance Une, de la Matière Une dont ils ne représentent que des modifications, sont des états universels, des formes particulières, dues à l'orientation des vortex et des atomes éthériques.

Le Soufre, le Mercure, le Sel, cités plus haut, sont en quelque sorte l'incarnation des éléments. Ils représentent la quintessence des Corps.

Le *Soufre* symbolise l'ardeur centrale, le principe interne, actif, l'âme lumineuse des choses. Igné, il renferme le Feu.

Le *Mercure* symbolise la force vibratoire universelle, le principe passif des choses. Aqueux, il renferme l'Eau et l'Air.

Ces deux mouvements trouvent leur équilibre dans le Principe stable ou Sel.

Le *Sel* est donc la condensation du Soufre et du Mercure, l'aspect sensible, fixe du corps, le réceptacle des énergies, ou substance propre. Pondérable, il correspond à la Terre.

Voilà le symbolisme employé par les maîtres de l'Alchimie qui cachaient sous des énigmes, des allégories, des fables, les théories scientifiques les plus simples en somme et les plus rationnelles. Aux amateurs de ces vieilles doctrines en lesquelles sommeille la Vérité resplendissante, nous recommandons l'étude des ouvrages de Géber, de Raymond Lulle, d'Albert le Grand, Thomas d'Aquin, Paracelse, le Cosmopolite, Philalète, etc.

Mais qu'ils se persuadent bien, ceux qui veulent découvrir la Pierre Philosophale, de l'axiome hermétique déclarant que ceux-là seuls arriveront au Grand-Œuvre qui dédaignent les richesses. Condition *sine quâ non* des transmutations hermétiques. Les opérations, en effet, réclament l'intervention des forces astrales mises en vibration par la Volonté de l'Initié. Malheur donc à celui dont le cœur et la pensée sont impures ; les vibrations produites émanant d'une pile mauvaise, engendreront des radiations inharmoniques Et le Désordre, le Déséquilibre, l'Inharmonie troublent l'Ambiance, appellent la Désillusion et le Mal. Les vrais Adeptes fabriquent de l'Or Philosophal, supérieur, par toutes ses propriétés, à *l'or vulgaire ou chimique*. Les souffleurs n'arrivent qu'à se ruiner, parce que le désir du lucre dissout, tandis que le désintéressement coagule. Que cet Arcane magique éloigne les imbéciles.

LES LIVRES

Balzac ignoré, par le docteur Cabanès (A. Charles, éditeur, 8, rue Monsieur-le-Prince).

Cette intéressante étude dont l'*Echo du Merveilleux* publiait récemment un extrait, vient de paraître en librairie. L'auteur y étudie successivement en petits chapitres documentés et très curieux, les descendants de Balzac, la manie ambulatoire de Balzac, l'hygiène de Balzac, sa mégalomanie, son réalisme, Balzac physiologiste et occultiste, etc., etc.

Nous ne saurions trop recommander à nos lecteurs la lecture de cet ouvrage qui joint à l'intérêt scientifique et littéraire le mérite d'être tiré sur beau papier et de contenir deux superbes portraits de Balzac et deux fac-similé de son écriture.

Le Gérant: Gaston Mery.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 62. 1er AOUT 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BIMENSUELLE

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL

LES APPARITIONS DE TILLY

par Gaston MERY

Cette brochure, qui contient, outre de nombreuses vues de Tilly, des autographes et des portraits, est vendue un franc.

Prière d'adresser les demandes, en ajoutant 0 *fr.* 20 *pour le port, à l'administrateur de l'*Echo du Merveilleux, **44, RUE DE LA TOUR D'AUVERGNE (PARIS).**

VOX POPULI, VOX DEI

C'est un adage bien connu que nul n'est prophète en son pays. Mais ne se pourrait-il pas que les ignorances réunies de chacun constituassent la science de tous ?

Le suffrage universel nous régit. Il est seul souverain. D'après la constitution, nous devons admettre qu'en politique il est la compétence absolue. N'est-il pas cependant formé de l'ensemble de nos incompétences particulières?

Cela semble absurde, en principe. Mais c'est un fait d'expérience que les quantités d'ordre psychologique et moral ne se totalisent point en s'additionnant. Combien de fois n'a-t-on pas constaté que les opinons d'une foule étaient en contradiction avec les opinions des individus qui la composaient ?

Dans l'homme isolé, la raison règne ou, tout au moins, défend ses droits. Dans la foule, la raison abdique et cède la place à l'instinct.

Pourquoi donc, puisqu'il peut y avoir un instinct collectif plus puissant, sinon plus sûr, que les vouloirs particuliers réunis, ne pourrait-il exister également, dérivant de cet instinct, un don de pressentir, plus pénétrant que celui des intelligences individuelles, et qui ferait, dans certains cas, de la foule inconsciente une sorte de prophétesse mystérieuse ?

Quoiqu'il en soit, c'est l'idée qui nous a guidé dans l'expérience que nous avons tentée en ouvrant un concours de prophéties. Nous nous demandions si, en combinant les prédictions évidemment disparates qu'on nous adresserait, et en faisant en quelque sorte la *moyenne*, nous obtiendrions sur l'avenir une quasi-certitude.

Pour n'avoir pas à attendre trop longtemps le résultat de notre expérience, nous avions demandé à nos lecteurs de ne faire porter leurs prédictions que sur une période limitée — jusqu'à l'année 1900 inclusivement.

Or, voici, d'après l'ensemble des communications que nous avons reçues, les principaux événements qui se produiront pendant cette période.

Tout d'abord — et c'est le pressentiment le plus général — nous aurons à déplorer de grands troubles politiques, des querelles de partis, des menaces de guerre civile, la guerre civile peut-être.

Ces troubles coïncideront avec une série de catastrophes, incendies, dévastations diverses, et avec un grand nombre de morts de person-

nages illustres, une reine d'Europe, l'impératrice Eugénie, le Tsar.

Concurremment avec ces troubles politiques et ces catastrophes, des difficultés diplomatiques surgiront de tous côtés. La guerre éclatera. Il n'est pas sûr que cette guerre soit une guerre où la France soit engagée; en tout cas, c'est une guerre en Europe.

Tout cela aboutira, en notre pays, à un changement dans la forme du gouvernement. Quelle sera cette forme nouvelle de gouvernement? Les avis sont assez partagés; mais sur le fait en lui-même d'une métamorphose dans le régime, il y a presque unanimité.

Ce qui semble en outre résulter des pressentiments énoncés, c'est que, d'ici la fin de 1900, un homme nouveau aura surgi, qui, sans doute, ralliera les partis d'opposition, et sera le grand ouvrier de la transformation de la constitution.

A noter enfin que des prodiges de toutes sortes se manifesteront, en coïncidence avec de grandes découvertes scientifiques.

Tel est, dans ses grandes lignes, l'avenir qu'entrevoient confusément nos lecteurs.

Il faudrait maintenant rechercher ce qu'ils prédisent de certains faits particuliers.

Le retour de Dreyfus, accompli maintenant, était prévu. On incline à croire à l'acquittement... L'Exposition aura lieu; il est possible qu'un incendie y éclate... L'anarchie relèvera la tête.

Mais ce qui paraît évident à presque tous nos prophètes, c'est que le Président de la République actuel aura quitté le pouvoir avant la fin de 1900. Les uns le voient démissionnaire, les autres le voient en fuite, d'autres le voient mort. Le pressentiment général est qu'il aura disparu.

Il y a une tendance à croire qu'il aura pour successeur Waldeck-Rousseau. Mais le séjour de ce personnage à l'Elysée serait de courte durée.

Son élection coïncidera sans doute avec le triomphe momentané du parti juif, triomphe qui sera suivi d'une recrudescence de fureur contre le peuple maudit, laquelle semble devoir être la cause des troubles divers qui aboutiront à un changement de régime, précurseur d'une ère de prospérité.

Dans un peu plus d'un an, nous saurons ce qu'il y avait de fondé dans les pressentiments combinés de ceux de nos amis qui ont pris part à notre concours.

Il est possible que ce concours ne donne aucun résultat sérieux. Mais il ne faudrait peut-être pas en conclure que la méthode de divination dont nous avons eu l'idée fût tout à fait défectueuse et dérisoire. Notre expérience n'a porté que sur un nombre, relativement fort restreint, de prophètes bénévoles; il faudrait, pour qu'on pût la juger en connaissance de cause, qu'elle eût pu porter sur plusieurs centaines et même sur plusieurs milliers de prédictions particulières.

C'est une sélection, une élite en somme, de lecteurs qui a bien voulu répondre à notre appel, ce n'est pas une foule. Or, c'est une foule qu'il aurait fallu intéresser à notre tentative pour qu'elle nous permît de vérifier si la science de l'avenir réside dans le peuple, porte-parole de Dieu.

Nous nous estimerons heureux si, à défaut d'une précision impeccable, la prédiction que nous donnons comme résultante des communications que nous avons reçues, a offert un dessin au moins approximatif des événements de cette fin d'année et de l'année prochaine.

Si vague que soit ce dessin, il prouverait, en effet, s'il correspondait peu ou prou à la réalité, qu'il y a autre chose qu'une fantaisie dans cet emploi du suffrage universel appliqué à la connaissance du futur.

Et, en somme, il n'aurait servi qu'à démontrer expérimentalement, cette vérité qu'on n'a peut-être jamais entendu dans son vrai sens profond : *vox populi, vox Dei.*

GASTON MERY.

LE COMMANDANT MARCHAND
ET LES PROPHÈTES

En présence de la popularité grandissante du commandant Marchand, il devient intéressant de chercher à pénétrer ce que l'avenir réserve à ce vaillant.

J'ai retrouvé à ce propos, dans la *Libre Parole* du 20 mars 1898, une prédiction bien curieuse de Mme Mongruel, dans laquelle la célèbre extra-lucide semble vraiment avoir pressenti la destinée du héros de Fachoda.

Inutile de faire remarquer qu'à cette date du 20 mars 1898, personne ne parlait de Marchand.

Or, voici ce que, dans le sommeil somnambulique, Mme Mongruel prophétisa.

Je cite :

— C'est étrange !... J'entends un bruit de combat encore loin... Il avance... Où suis-je ?

— A Paris ?

— Oui, à Paris... Ce n'est pas très éloigné ; ce n'est pas proche cependant... J'entends la musique... des pas... un bruit de fusillade... *Je vois un homme à cheval... Il semble venir en triomphateur ;* c'est sa croyance, mais il est dans l'erreur... *Des hommes au teint bronzé l'escortent...* Il est en civil... Il est calme.

— D'où vient-il ?

— *Il viendra d'Afrique... Je vois quelque chose qui avance comme par étapes...* Il y a de grands événements, des troubles intérieurs... Les autres puissances se groupent. L'Angleterre, je la vois... L'Allemagne attend. Elle est masquée et la Russie de même... Il semble y avoir alliance.

Un peu plus tard, la somnambule disait :

— Je revois le dictateur... Il revient en France... Je le vois aller dans une rue vers un palais... La population est tranquille... Il a l'aspect d'un souverain ; mais c'est plutôt un homme victorieux, qui revient en triomphateur.

Et enfin ces phrases :

— J*e vois dans une ville des hommes de couleur avec des turbans... C'est l'avenir qui commence... Je vois toujours le même personnage. Il est calme ; mais il est inquiet dans son cœur... Il est jeune... Je le vois en soldat.*

Etc. Etc.

Evidemment on peut sourire et les sceptiques sans doute ne s'en feront pas faute. Tout de même, la coïncidence est curieuse. *Des hommes de couleur !... Il est jeune !... Il vient d'Afrique !... Je le vois en soldat !... C'est l'avenir qui commence !...* Tout cela est, en somme, assez suggestif.

Voici, d'autre part, ce que Mme de Thèbes, la savante chiromancienne, a cru voir dans les mains du commandant, qui, récemment, a bien voulu lui demander une consultation.

C'est extrait d'une *interview* que j'ai publiée dans la *Libre Parole* du 28 juillet.

Mme de Thèbes m'avait fait une analyse très subtile de la psychologie du commandant, puis comme je lui demandais de me parler de son avenir :

— L'avenir, me répondit la savante émule de Desbarolles, essayons ensemble d'en percer les voiles. Il est certain — et c'est l'aspect du mont du Soleil proéminent comme vous pouvez le constater vous-même, qui me fait parler ainsi — il est certain qu'il est dans la destinée de Marchand d'être un homme en vue. Il l'est déjà passablement ; il le sera bien davantage.

Mais c'est sa destinée, je le répète, qui le veut ainsi ; non son ambition. Je vous l'ai dit tout à l'heure, il n'a pas d'autre ambition que celle d'être utile à son pays.

Je ne vois donc pas Marchand, rêvant par lui-même d'une dictature. Il ne fera jamais rien pour arriver au pouvoir suprême, mais les circonstances, comme malgré lui, le porteront dans cette direction... Ce qui est seulement indubitable pour moi, c'est qu'il est appelé à rendre de grands services à la France.

— Sa popularité grandit tous les jours, fis-je, Beaucoup de bons Français ont mis leurs espoirs en lui. Est-ce un Boulanger ou un Bonaparte ?

— Ni l'un, ni l'autre. Il a une fermeté de caractère, un esprit de résolution qui manquait à Boulanger. Jamais il ne se laissera détourner de sa voie par une femme. Il ne recherche ni le panache, ni les vaines glorioles.

D'autre part, ce n'est pas un homme à vastes pensées comme Napoléon, ni un ambitieux, je vous l'ai dit, d'honneurs ou de pouvoir personnel.

Voyez le pouce : il ne dénote pas non plus un violent. Le pouce de Napoléon, au contraire, était le pouce des hommes à colères blanches. L'anneau de Vénus, dans la main de Napoléon, était très apparent et annonçait la force contre les entraînements passionnels ou instinctifs. Dans la main de Marchand, l'anneau de Vénus n'existe pas. Marchand n'a pas de ces entraînements-là.

La main de Napoléon était semée de lignes brisées, alternatives de haut et de bas, de défaites et de victoires. Aucune ligne brisée dans la main de Marchand. Le seul trait commun qu'il ait avec Napoléon, c'est l'inclination de l'index sur la fatalité et le repliement des trois doigts du milieu, signes de grande sûreté d'appréciation... Donc, ni Boulanger, ni Bonaparte.

— Quelque chose de plus que le premier et de moins que le second, cependant, si je vous comprends bien.

— Si vous voulez... un soldat, esclave du devoir, qui sauve la République, comme ne put le faire Boulanger, et qui ne la confisque pas, comme fit Bonaparte... un Washington peut-être...

Plusieurs de nos lecteurs s'occupent assidûment de pénétrer le sens des prophéties. Nous leur signalons une piste. Si, d'aventure, ils connaissaient des textes qui pussent s'appliquer au commandant Marchand, nous leur serions reconnaissants de nous les signaler.

G. M.

Petit cours d'Onéirocritie

II

Les rêves sans signification (*suite*).

Il faut considérer comme indignes d'interprétation les rêves qui sont la conséquence de l'état physiologique, général ou accidentel, du sujet.

***

L'état physiologique général. — *Avant de chercher la signification d'un rêve, on se demandera si le rêveur est un bilieux, un sanguin, un nerveux, un lymphatique, car le tempérament joue un grand rôle dans la formation des songes.*

Un rêve est nul quand il dérive du tempérament du dormeur.

Mais comment savoir qu'un rêve dérive du tempérament du dormeur? La règle est difficile à établir. Il y a là une habitude à prendre, une sorte de doigté a acquérir. Pourtant, quelques exemples suffiront à me faire comprendre.

Voici un bilieux. Il voit du jaune... On lui propose des affaires qui le tourmentent... Il boit ou mange des choses qui lui paraissent amères... Des gens le taquinent... Autant de rêves qui sont très communs chez les personnes de ce tempérament, et qui, pour l'interprétateur, sont des rêves nuls.

Prenons les sanguins. Ils voient du rouge, du vin ou du sang, du feu... Ils se battent... Rien à conclure de ces rêves, qui sont les rêves propres aux sanguins.

Les rêves nuls pour les nerveux sont ceux où ils se voient en colère, cassant des objets, lançant des gifles, s'agitant d'une façon exagérée.

Le lymphatiques rèvent souvent que toute leur mâchoire est devenue molle, qu'ils mangent leurs dents, qu'ils ne peuvent longer un chemin sans être invinciblement obligés de marcher dans le ruisseau, qu'ils dorment... Ce sont là des songes sans signification.

***

L'état physiologique accidentel. — *C'est l'état particulier résultant, soit d'une maladie, soit de causes physiques passagères.*

Il ne faut tenir aucun compte des rêves, pourtant si nets parfois, qui se sont produits pendant la fièvre — des œgri somnia, *comme disaient les anciens. Ils ne correspondent à aucune réalité, hors quelques cas très rares. Dans ces cas exceptionnels, l'esprit du malade, momentanément délivré de ses souffrances, s'évade en quelque sorte de son corps, et voyage au loin. Les rêves télépathiques se produisent parfois dans ces conditions.*

En dehors de la maladie, des causes physiques multiples peuvent influer sur les rêves.

Supposons que le dormeur se soit trouvé, dans le jour, exposé à la pluie, à l'humidité. Il a conservé de cette pluie une impression de froid... Il se couche avec cette impression, effacée peut-être alors de sa conscience; elle reparaît pendant son sommeil, et par l'association des idées se transforme : le dormeur rêve d'ombrage trop frais, de prairies mouillées, de légumes tels que courges et tomates, etc...

Mais la principale cause accidentelle de trouble dans les songes est la digestion. Lorsqu'on a abusé de la glace pendant les repas, on rêve souvent que l'on passe de la fraîcheur à la chaleur, de l'ombre au grand soleil. Si l'on a mangé des viandes lourdes, on rêve que l'on porte un fardeau sur la poitrine, fardeau que l'on veut soulever et qui retombe toujours; on rêve qu'on est l'enterré vivant qui ne peut écarter la pierre de son tombeau.

Les alcools et les vins trop généreux influent sur les rêves, toute la nuit. Ils font voir des flammes, des incendies, des batailles, ou quelquefois des spectacles voluptueux.

La faim, par contre, fait rêver de viande, de pain, de fruits, de ripailles.

Par ces exemples, on peut, en procédant par analogies, se rendre compte assez vite du genre de rêves qu'un prudent onéirocritien doit écarter comme indignes d'interprétation. Après s'être assuré de la date du rêve, son devoir est donc de déterminer le tempérament du consultant et de lui demander l'emploi des dernières heures du jour qui a précédé la nuit du rêve.

Il faut enfin qu'il se renseigne sur l'état moral du dormeur. Ce sera la matière du prochain article.

C. de Mirbel.

Reportages dans un fauteuil

*** *Les Spirites, le Diable et les Esprits de la loge de Woodstock.*

Les Spirites, pour leur cinquantenaire, ont eu la « grande trahison » de Flammarion, qui remet sur le tapis le vieux problème du Spiritisme. M. Flammarion, éclairé par l'âge et par cette grâce mystérieuse qui vient toucher souvent, vers la cinquantaine, les savants restés en marge des consécrations officielles, a redécouvert, dans les mystères de ses tables et de ses médiums, le système du reflet, dont M. Agénor de Gasparin fut le champion, — un peu perdu de vue, j'en ai peur.

Notre directeur, Gaston Mery, dans un article don je n'aurai pas l'impertinence de faire l'éloge, a fermement soutenu la thèse catholique, qui seule peut expliquer tous les phénomènes spirites. Je l'avais présentée à cette place, il y a tantôt un an, à propos du livre extraordinaire de ma vieille, charmante et vénérable amie, Mme Ruffina Nœggerath, mère de l'église spirite et que tous les adeptes appellent Bonne Maman. Elle doit être outrée de l'apostasie de Flammarion, qui était un de ses petits-fils préférés.

Cette explication — ne sautez pas, — c'est l'intervention du Diable. Pourquoi lève-t-on les épaules et n'ose-t-on plus prononcer ce nom? L'enseignement de l'Eglise n'a pas changé pour plaire à nos esprits pusillanimes. « Le grand triomphe du Diable, c'est de se faire nier, » a dit, ou à peu près, Joseph de Maistre. Il doit joliment triompher à cette heure. Il n'y a, du reste, qu'à regarder...

J'aimerais à feuilleter, en écrivant, Mirville et des Mousseaux, et un curieux petit volume, que je vois d'ici, dans sa couverture fatiguée de toile anglaise, l'*Esprit frappeur*, du Dr Brown, publié vers 1860 par la bibliothèque internationale catholique. Mais sur la petite plage bretonne d'où j'écris je n'ai sous la main qu'un graisseux exemplaire du *Woodstock* de Walter Scott, oublié dans un placard de ma chambre.

Tout est dans tout. Les singuliers et célèbres phénomènes qui tourmentèrent si fort les commissaires de Cromwell dans le logis royal peuvent aisément se rattacher à notre sujet. Watler Scott, sur le témoignage d'un pamphlet anonyme, les a présentés comme des jongleries, des farces jouées à la commission parlementaire par un royaliste déguisé. Mais la machination qu'il suppose ne suffit pas à expliquer tous les faits mystérieux qu'énumèrent les récits du temps, notamment la relation rédigée sous les yeux des commissaires et par leur ordres, dont l'auteur est un ministre du nom de Widows, témoin oculaire.

On sait qu'ils étaient venus, sous prétexte d'inspection, pour dilapider et insulter le vieux manoir royal, à titre de monument incivique. C'est, par parenthèse, la même raison qu'invoqua le citoyen Lakanal pour faire démolir, chez nous, en Périgord, le magnifique château des ducs de la Force.

Ils installèrent leur cuisine dans la chambre même du roi, et firent immédiatement abattre pour le brûler le fameux chêne royal du parc sous lequel, dit-on, Henri II aimait à s'asseoir avec la belle Rosemonde. Les phénomènes commencèrent le jour même où le bois du chêne multicentenaire fut jeté au feu.

Ce fut d'abord un grand chien noir qui entra dans la chambre en poussant d'affreux hurlements, renversa les sièges, culbuta les commissaires épouvantés; il se cacha sous le lit, où on ne le trouva plus quand on revint en forces dans la chambre. Le lendemain, tout le bois provenant du chêne royal fut enlevé de la salle à manger et projeté violemment dans le salon, où chaises, tabourets, tables et autres meubles étaient traînés, les papiers des délibérations déchirés, les écritoires brisés. Le salon était fermé à clef quand s'y produisit cet affreux tintamarre, et le nommé Giles Sharp, secrétaire de la Commission, ainsi que les deux domestiques, se tenaient pendant ce temps avec Leurs Honneurs les commissaires.

La nuit suivante, les lits de Giles Sharp et des domestiques (ils couchaient dans la chambre même des commissaires) furent violemment élevés par le pied, si bien que ces malheureux s'attendaient à se briser les os en tombant. Les lits retombèrent ensuite avec tant de force que leurs occupants furent lancés à terre.

La nuit d'après, ce fut toute la vaisselle du château que les commissaires et leurs gens se virent jeter à la tête. L'un d'eux fut assez grièvement blessé. Les chandelles s'éteignaient d'elles-mêmes. Un chien, que les commissaires avaient introduit dans leur chambre pour augmenter leur garde, hurlait lamentablement et tremblait.

Un autre jour, c'est plus de quatre-vingts grosses pierres qui sont lancées dans l'appartement; on entend une explosion « qui ressemble à celle de quarante canons déchargés ensemble. » Une partie de la toiture, la maison et toutes les fenêtres d'une chambre sont enlevées à la fois. Des seaux pleins d'une eau croupie et fétide sont jetés sur la tête des commissaires.

Mais voici le fait le plus curieux de cette série de prodiges.

Un des domestiques en faction voit distinctement *un sabot* renverser le chandelier posé au milieu de la chambre, et sauter trois fois sur la chandelle pour l'écraser. Le valet fut assez hardi pour prendre une épée; mais à peine l'eût-il tirée du fourreau qu'il s'aperçut qu'une autre main, invisible, la tenait aussi; au même instant, il reçut un coup si violent sur la tête qu'il tomba, demi-mort. En même temps, on entendit une explosion semblable à la décharge de la bordée d'un vaisseau de guerre, bruit qui se répéta dix-neuf fois à la distance d'une minute ou deux.

J'ai négligé l'être bizarre qui avait l'allure d'un ours et se promenait dans les chambres à l'indicible effroi de messieurs les commissaires.

Toutes ces histoires surnaturelles durèrent quinze jours. Le bruit s'en était répandu dans l'Angleterre tout entière et partout les cavaliers révéraient ces lutins de Woodstock qui rossaient de si belle sorte les envoyés du Croupion. Les commissaires, qui s'obstinaient, avaient défendu que l'on rapportât ce qui se passait au château. A la fin, ils déguerpirent.

Quelques années plus tard, dans le fort de l'enthousiasme royaliste qui éclata après la Restauration de Charles II, le nommé Giles Sharp, dont il a été parlé plus haut Joë Collins, de son vrai nom, se déclara l'auteur de la diablerie de Woodstock. C'était lui qui avait si bien tourmenté les commissaires, avec l'aide

de deux valets, secrètement royalistes comme lui, et au moyen d'une trappe dans le plafond, dont l'existence était connue d'eux seuls. Cette révélation valut à Collins beaucoup de gloire et d'autres avantages plus utiles.

Elle est fort suspecte. Les envoyés du Parlement étaient non des hommes de robes, mais des officiers de l'armée de Cromwell, hommes d'une résolution rare, comme le prouve, d'ailleurs, leur tenace résistance. Dès le début des phénomènes, ils gardèrent près d'eux, sous leurs yeux, leurs valets (complices de Sharp) et Sharp ou Collins lui-même ; deux de ces valets furent grièvement blessés ; par leurs complices alors ? Et certains faits semblent hors de la portée de mystificateurs, par exemple de faire dégringoler d'un coup la moitié du toit.

Les faits analogues et auxquels aucun Joë Collins ne semble avoir contribué, sont nombreux sous le règne de Cromwell. On sait de quelle garde il entourait sa chambre, et qu'il changeait chaque nuit d'appartements. A Saint-James, à la porte de la Chapelle de la Reine, des sentinelles furent tuées dans des circonstances mystérieuses et merveilleuses ; d'autres régicides de moindre marque que Cromwell furent aussi obsédés longtemps.

Il y avait eu quelque chose de surhumain dans la rébellion des Anglais et la Révolution du XVIIe siècle, et il semble que Cromwell et ses partisans fanatiques, qui se croyaient guidés par le Saint-Esprit, fussent animés par les vieux et sombres démons des Berserkers. Ainsi en fut-il peut-être de la Révolution française et de toutes ces convulsions terribles où des nations s'abîment. Les hommes s'y agitent avec leur sagesse et leur folie, leurs croyances et leurs doutes, leurs vices et leurs vertus ; mais il semble qu'il y ait autre chose. On y croit découvrir le conflit violent des puissances invisibles, poursuivant cette terrible lutte que le Déchu avec son armée rebelle, osa entreprendre contre le Très-Haut, et qui doit se perpétuer jusqu'à la fin des temps. Carlyle a très bien raillé la triste philosophie et les théories saugrenues des historiens rationalistes ; mais lui-même n'a pas reconnu dans l'histoire l'élément satanique et providentiel. La nature qu'il veut nous faire adorer, c'est le démon sombre et ténébreux qui nous saisit, nous aveugle et nous emporte, le démon de l'orage, du tourbillon, de la tempête ; ses héros sont des possédés qui répandent la dévastation, boivent le sang à longs traits et laissent pour monuments des nations en ruines. Carlyle lui-même avait été touché d'ailleurs par un démon germanique, infiniment moins gai que les gentils lutins royalistes qui rossèrent les envoyés du Croupion dans la loge de Woodstock.

GEORGE MALET.

Souvenirs d'une Voyante

LES OBSESSIONS ET LES POSSESSIONS

Fragments.

Chez le colonel Devoluet où M[me] Ugalde m'avait conduite un soir, je rencontrai le D[r] Puel, l'expérimentateur magnétiseur bien connu, qui prétendait disposer d'un certain nombre de larves, élémentals, ou esprits en formation, démons ou esprits en peine.

M[me] Devoluet avait une jeune femme de chambre, médium assez remarquable, qui me raconta des faits attribués à la puissance du D[r] Puel, faits auxquels je n'accordai, tout d'abord, qu'un crédit assez limité.

Doutant de moi-même, il n'est pas étonnant que les autres médiums ou leurs émules, m'aient toujours inspiré la même défiance.

— Pendant huit jours, me dit la femme de chambre j'ai été obsédée par l'esprit d'une vieille couturière morte folle, et je n'ai rien pu tailler ni coudre qui ne fût extravagant. J'avais beau me raisonner, je pensais *à côté de moi*, tandis qu'une volonté étrangère faisait agir mon corps.

M[me] Devoluet eut, en cette durée d'une semaine, ses bas raccommodés avec du fil noir s'ils étaient blancs et du fil blanc s'ils étaient noirs. Ses chemises subirent le même sort et l'une de ses robes, d'un beau violet évêque, fut soutachée avec du jaune.

Je l'avoue, j'avais quelque pitié. L'ignorance est toujours incrédule et je ne savais rien encore.

Il me paraissait alors impossible que mon moi pensant et conscient fût éliminé, en dehors du sommeil, par un autre être, et que celui-ci s'attribuât mes facultés matérielles.

— Vous parlez des possessions ? demanda le D[r] Puel en s'approchant.

— Je les déclare folies, affirmai-je audacieusement

Un sourire aigu erra sur les lèvres du petit vieillard qui répliqua :

— Leur affirmation est bien ancienne. Elle avait cours en Egypte. Les textes hiéroglyphiques en font foi.

Job a dit : « La vie de l'homme est livrée aux exterminateurs. »

Et Jésus chassait les « esprits » du corps des possédés.

— Je ne crois pas à la magie, m'obstinai-je avec dédain.

— Qu'êtes-vous? Voyante ou seulement hystérique,

A présent, je le trouvai brutal et, me levant, je m'éloignai.

Mais il s'intéressait et ne se rebuta point.

Dans le coin du salon où je me réfugiai, il vint me retrouver.

— Laissez-moi vous examiner. Je ne suis pas un homme ; pas même un vieillard. Un chercheur uniquement. Je veux lire en vos yeux.

Il y plongea son regard gris, scrutateur, sous le voile de chair des épaisses paupières.

— De la bonté dit-il ; beaucoup d'orgueil ; des profondeurs. Une âme chargée de passé, avide d'avenir.

Il resta silencieux, me tenant sous son vouloir, tandis qu'une muette angoisse, la même, toujours, glaçait mon sang, refluant à mon cœur.

— Quittez le monde, madame, invoquez, dans le silence, vos pluri-personnalités; reconstituez votre être : vous franchirez le cycle où le nombre sept est fatal.

— Voulez-vous que j'aille au désert ? tentai-je de plaisanter.

— Porphyre a dit, reprit le docteur :

« Le jeûne et la macération de la chair éloigneront de toi les démons. Alors, tu seras un Dieu. »

— C'est un fou, pensai-je. Pourtant, j'étais troublée et quel qu'en fût mon désir, il me devenait impossible de m'éloigner du praticien.

Il prit ma main, et me montrant une clef :

— Qu'est ceci ?

— Mais c'est une clef.

— Vous en êtes sûre ?

Un voile tomba sur ma pensée avec la rapidité d'un rideau jeté devant un tableau pour le masquer et il me devint impossible de formuler une idée, de composer un mot.

Je voyais les objets et je les ignorais.

Pendant une heure, il amusa les assistants qui, maintenant, écoutaient et regardaient, en me faisant perdre la notion des choses.

Des éclairs de colère m'agitaient, aussitôt réprimés par la volonté discrète mais absolue du docteur qui m'enleva, tour à tour, avec la parole, les sens du toucher, de l'ouïe, du goût et de la vue. Quand il consentit à me rendre à moi-même, j'étais dans un état d'exaspération facile à comprendre.

— « Je ne vous quitte pas, » me dit le Dr Puel, en nous reconduisant à la voiture, et tout en reconnaissant qu'il était aimable et doux, j'étais secouée d'élans de haine allant vers lui.

***

Depuis que, dans mon extrême enfance, j'avais vu la statue de la Vierge descendre de son socle, et marcher dans la chambre, je ne dormais jamais sans lumière.

Ce soir-là avant de me séparer de ma mère, je lui fis part du malaise que j'éprouvais.

— Sans doute, dis-je, le Dr Puel ne m'a pas assez dégagée. Je me sens étrangement lourde et je reste glacée.

— As-tu peur ? demanda ma mère ; je puis demeurer près de toi.

J'eus le tort de refuser.

D'abord, tout se passa assez bien, et je m'endormis même, d'un sommeil tranquille. Mais, soudain, un choc brutal m'ouvrit les yeux que l'horrible froid dilata. Mes membres devenaient rigides ; le mouvement était arrêté ; mais non la sensation et je *sentais*, se collant à mon corps dont elle suivait les contours, *une forme* invisible à mes yeux charnels, mais dont mes yeux extériorisés voyaient l'ombre.

Celle-ci, peu à peu, se faisait plus dense, alimentée, sans doute, par le fluide vital qu'elle me dérobait et tandis que mon âme, éliminée, se détachait de mon être matière, l'*autre* y pénétrait en prenait possession. Des idées inconnues m'étaient suscitées ; une envie folle de rejoindre le Dr Puel ; de me consacrer uniquement à ses expériences ; un dégoût et un dédain de tout ce qui, jusqu'alors, avait été mon eucologe, ma Genèse, m'envahissaient.

Pourtant, en un dernier effort, je tentai d'appeler.

La parole expira dans ma gorge.

L'*être*, à présent, me touchait.

Ses caresses enveloppaient mon corps, faisant frémir ma chair de répulsion, mon esprit de terreur, et ce dernier était impuissant. Sa volonté ne se communiquait plus à mon moi matériel.

Ce fut une indicible torture. Mes forces s'épuisaient et le vampire, larve ou succube, se faisait plus vivant.

Il respirait. Son souffle chaud passait sur mon visage et, bien que mes yeux fussent fermés, j'entrevoyais les siens, immenses en la nuée pâle où s'accentuait sa forme.

Pour comble d'horreur, la veilleuse s'éteignit et de l'obscurité, le plaisir du démon s'accrut.

Il ne saurait s'agir ici d'un cauchemar d'hystérique ou de névrosée.

En cette phase de ma vie, ma jeunesse est restée muette. Mon cerveau, seul, a vécu dans l'envolée d'un rêve idéal et mystique.

L'œuvre démoniaque se prolongeait. Des mots, qu'une voix encore aphone articulait, racontaient le « mystère des joies ».

« Comme l'Esprit, disait *l'être*, la Matière est éter-
« nelle; L'Eternel masculin implique l'Eternel fémi-
« nin. Dans la masse infinie des êtres et des choses,
« la conjonction est universelle. Si tu savais dompter

« en l'effort d'une volonté raisonnée, les terreurs de « ton organisme d'humanité inférieure, tes yeux s'ou« vriraient sur les vérités savantes répandues dans « l'au-delà de la terre. »

— Laisse-moi, démon, pensai-je.

A côté de moi, une autre idée se formait :

« Prie. Redoute la possession. Invoque tes amis. »

Je dus pousser un cri horrible.

Ma mère l'entendit bien que trois pièces me séparassent de sa chambre. Elle accourut effrayée, ralluma la veilleuse et a toujours affirmé avoir vu près de moi une grande ombre noire qui s'effaça, comme une fumée. Pendant plusieurs heures, je restai en catalepsie, les membres glacés et inertes, incapable de prononcer une parole; la chair insensible. Mon regard seul attestait que j'étais bien vivante. Ma mère, très pieuse, priait à mes côtés ; ma pensée se joignait à la sienne et je fus enfin délivrée.

Mais, bien que ma mère me gardât désormais auprès d'elle, le succube ne s'éloigna pas encore, manifestant sa présence de cent manières différentes.

Des tableaux furent retournés ; des objets cachés ou jetés à terre ; des coups furieux frappés dans nos meubles et la lumière, la nuit, s'éteignait à chaque instant.

Ma mère, craintive et délicate en temps ordinaire, ne se laissa pas intimider. Elle gardait sa fille, l'entourant de ses bras et cette barrière de saint amour ne put être franchie par le succube.

Plusieurs années après, en lisant *le Horla*, j'ai compris la folie de Guy de Maupassant.

CLAIRE VAUTIER.

LA SECONDE AME

On sait la querelle surgie entre M. Flammarion et les spirites. Ceux-ci attribuent aux sympathies des morts les phénomènes singuliers, contestables que révèlent les médiums et les guéridons énervés. Le lyrique astronome attribuerait la plupart de ces fantasmagories à un état momentané de notre intellect qui, sous l'influence d'exaspération mal définies, s'accroît tout à coup d'une énergie spéciale, encore mystérieuse, très différente de notre personnalité, et, parfois même divinatrice.

Quelle que soit notre méfiance positiviste, il paraît difficile de contredire la réalité de quelques-uns de ces phénomènes. Les témoignages historiques abondent. Ils émanent des écrits les plus autorisés. Le philosophe Hartmann, lorsqu'il sut établir la théorie de l'inconscient, permit d'admettre l'existence d'un second esprit en nous, esprit secret, latent, qui travaille sans nous l'apprendre, et, soudain, nous éclaire, nous étonne, puis disparaît, se renferme dans les replis du cerveau.

Ayant examiné de bonne heure les hautes sciences occultes, la magie, je méprisai le spiritisme, à la manière du professeur que rebute la littérature d'imagination, inexacte et truculente. Il m'advint, un soir, de prendre le thé chez une femme de lettres que distiguent sa pensée et son style, Mlle Frédérick Hucher. Elle avoua que des esprits lui parlaient au moyen du guéridon. Nous nous installâmes autour, elle, une parente et moi. Comme le meuble tardait à se mouvoir, je lui imprimai quelques oscillations, discrètement. Mme Hucher interpréta les coups frappés aussitôt : l'orateur était un sien ami, jeune médecin décédé. L'alphabet mystique résonna dans la table. Il me prévint que j'allais pâtir d'une longue et ennuyeuse maladie, que, pour m'en préserver, le remède était l'absorption quotidienne de bicarbonate de soude. Ensuite, Gambetta se fit nommer dans le guéridon. Il soutint qu'une pièce de Gabriel Mouret et de moi, alors en répétitions au Vaudeville, n'y serait pas jouée; que, dans vingt ans, « les institutions du monde ancien auraient disparu ».

Mon ironie admira l'habileté de mes amies succédant à la mienne qui avait à point, nécessité l'oscillation de la table.

Je m'en fus incrédule.

A quelque temps de là, je traversai la place de la Bourse, vers midi. Un des vertiges auxquels j'étais en proie depuis plusieurs semaines, me fit chanceler. Je me retrouvai dans une pharmacie, entre les bras d'un sergent de ville. Monter en voiture, courir chez le Dr Maurice de Fleury, lui conter ma faiblesse, furent mes premiers soins. Le praticien des maladies nerveuses diagnostiqua la neurasthénie et m'ordonna, tout d'abord, un traitement au bicarbonate de soude, *comme l'avait conseillé le guéridon.* En même temps, le ministère Dupuy arrivait au pouvoir, ministère de réaction; la censure interdisait au Vaudeville la représentation de notre drame l'*Automne*, parce que des grévistes y étaient fusillés, les événements tragiques de Carmaux étant intervenus. Le guéridon n'avait point menti à l'heure où je ne me doutais point de mon mal, ni de Carmaux, ni des sévérités excessives et inattendues de la censure, brusquement justifiées par un fait subit.

Dès lors, j'étudiai mieux le spiritisme. Un camarade jouissait d'un don curieux. Contre son désir, estimait-il, l'obligation s'imposait à lui d'écrire des choses que ne préparait point son intelligence. Il voulut me communiquer cette étrange sensation. M'ayant tenu la main trois quarts d'heure, il me la transmit. Ce fut une lourdeur extrême de l'avant-bras. Les doigts tracèrent d'abord des signes vagues, plusieurs dessins décoratifs, analogues à l'arabesque, puis des lettres, des mots sans lien, plus tard des phrases. En ce temps-là, j'allai à la consultation le jeudi et le samedi. « *Vendredi*, annonça la phrase, tu rencontreras chez le médecin... » Suivait une description de personne. Donc, l'*esprit* se trompait de jour. Le lendemain était justement jeudi. Le docteur n'arriva que très tard, fatigué par les angoisses d'une opération, et me pria de repasser le lendemain, *vendredi*.

Je n'y rencontrai point, ce jour, de personne res-

semblant à celle décrite, mais la coïncidence me parut assez valable pour ne pas interrompre le cours de pareilles observations. Je m'adonnai fiévreusement à l'écriture spirite. Peu à peu, une volonté extérieure à la mienne prit tout l'empire. Elle m'avertissait de son besoin de communication, en alourdissant mon avant-bras au point de le rendre douloureux, comme si j'avais dormi longtemps dessus. Je saisissais le crayon ou la plume. L'*étrangère* me dictait mot par mot; c'est-à-dire que, l'idée d'un mot naissait en ma cervelle, au moment où je le traçais, mais seulement l'idée matérielle du vocable, son apparence graphique, tout isolée, et non pas la signification ni le rapport du terme aux termes futurs de la phrase. Souvent, c'étaient des mots inconnus, à racine grecque ou latine; quelquefois, des signes parfaitement inexplicables, parents des caractères syriaques, des cunéiformes, chaldéens, etc. D'ordinaire, on me faisait connaître la vie intime de gens que j'ignorais : « X... se lève à sept heures, dit le journal, prend du chocolat, songe à méfaire contre Y... qu'il n'aime pas; il se lève, s'habille, gagne son bureau; tout l'attriste... » Cela continuait pendant vingt pages, banal. « Va 142, rue Moncey, tu demanderas une femme nommée Marguerite Duval; en cette femme, tu retrouveras l'âme et le caractère exacts de cette ancienne amie, chère à ton adolescence et perdue depuis longtemps... », conseillait l'*intrigante*. Or, la rue Moncey ne contient pas quarante numéros de maisons. C'était une farce puérile. L'*étrangère* me jouait de la sorte, mille tours espiègles, auxquels, bientôt, je me dérobai. Néanmoins, elle prédit, quatre années auparavant, le mariage improbable d'un de mes familiers, célibataire endurci. Elle le fit d'une façon très bizarre. Par ma main docile, pour répondre à l'interrogation du visiteur, elle écrivit : « Ta fiancée habite numéro tant, avenue Marceau. »

Une lettre de l'ami, le surlendemain, m'apprit que sur l'impériale du tramway « Arc de l'Etoile-gare Montparnasse » il avait vu au lieu du numéro indiqué, les démolitions de l'Hippodrome. Nous plaisantâmes. Quatre ans plus tard, dans un immeuble neuf, construit sur l'emplacement de ce grand cirque, mon âme assistait aux réceptions nuptiales d'un collègue, puis se fiançait avec la sœur de la jeune épouse qui demeurait là.

Autre coïncidence notable. Parce que je contais à un sceptique ces expériences, il prétendit déchiffrer mon recueil d'écritures. Nous rentrâmes chez moi. Aux premiers feuillets parcourus, il s'écria : « Comment, vous connaissez X...? — Mais non, jamais je n'entendis parler de ce personnage, sauf par cette volonté. — Allons donc, c'est impossible. Il est employé au Crédit... Il y va chaque jour. C'est un garçon haineux, méchant, duelliste... — Et de haute taille, marqué de la petite vérole, ce qui le navre. Lisez plus avant, vous apprendrez les mystères de son cœur. — Mais oui! C'est cela! Etonnant! Allons, vous êtes un farceur; vous vous jouez de moi, vous connaissez X... bien mieux que je ne les connais! — Jamais de la vie! — Oh! » Mon sceptique ne m'a point cru. Il reste persuadé que je tiens à réjouir mon entourage par des tours d'adresse.

En dépit de mille erreurs évidentes, de plaisanteries stupides ou stercoraires, de textes incohérents, je perpétuai mes observations. Un moment, j'obtins des correspondances extrêmement curieuses, celle par exemple qui me confia une version dramatique et vraisemblable de la mort du baron de Reinach, version que je relatai dans mon roman, *la Force du Mal*, et qui en assura le succès, en Europe, lorsque cette affaire passionnait les esprits. La vigueur de cette volonté intrigante s'accrut alors considérablement. Afin de me prouver sa présence réelle, encore qu'imperceptible, elle obligea le crayon libre à remonter la pente du papier incliné par ma main, malgré les lois de la pesanteur.

Mais, à la suite de telles expériences, je souffrais. Le sang affluait au cerveau, gonflait mes oreilles. Je ne cessais de défaillir. Les méninges s'enflammaient douloureusement. Les vertèbres cervicales craquaient à la nuque. Là, par deux trous, semblait-il, s'enfuyait toute ma vie. Dans les rues, chaque passant qui me frôlait, m'enlevait la force, comme s'il eût été un aimant capable de l'attirer. Je dus faire toutes mes courses en voiture, ne voulant tomber faible sur le trottoir. Bref, les docteurs m'enjoignirent de cesser mes recherches. J'eus beaucoup de peine à récupérer ma vigueur première.

Evidemment, je nourrissais de ma substance l'être qui dictait. L'initiateur qui me transmit cette fonction anormale mourut jeune, tué par son double. Et voilà qui corrobore l'un des avis exprimés par M. Flammarion sur le spiritisme. Nous sommes son foyer même. Les morts n'ont qu'y faire, sinon en qualités de souvenirs obscurs, emmagasinés dans les réserves de l'Inconscient, et qui se mêlent aux révélations subites dues à cette partie latente de l'intellect.

Une vérité s'impose, après tant de constatations : En moi-même vivent deux esprits, deux volontés; l'une, ordinaire, que ma conscience sait bien, qu'elle explique, qu'elle accueille, qu'elle extériorise, qui dirige l'existence coutumière et rationnelle; l'autre, extraordinaire, rare, surprenante : elle n'apparaît qu'à des moments de sensibilité exaspérée, de folie. Certainement, la chaîne des mains formée entre spirites très désireux de ces manifestations, favorise la naissance de cette énergie seconde. Les figures du jeu de cartes appelé *tarot* excitent la sensibilité, par l'influence scientifiquement admise des formes objectives et des couleurs sur les émois de l'esprit; par exemple : le rouge tonifie, suscite l'érotisme et la colère, pousse à l'action tandis que le violet, le vert, calment, apaisent, convient au repos. De même, dans les cérémonies magiques, les courbes des cercles, les teintes rituelles des tentures, des fleurs, le choix des parfums, des musiques, des chants, des vocables sonores, incitent la sensibilité à une croissance rapide et anormale, très puissante, aidée par la faiblesse du corps que le jeûne de quarante jours et les veilles préparèrent.

L'inconscient se manifeste alors. La volonté latente, sourde, ignorée, domine la volonté connue, agissante, ordinaire, individuelle. Car l'Inconscient semble plus général que l'individu. On dirait volontiers qu'il dépend mieux de la race que de l'être. Ses révélations, ses prédictions, à les bien analyser, sont antérieures et postérieures au présent.

Là-dessus, je construis une hypothèse. Beaucoup

de critiques s'étonnent d'une certaine facilité évocatoire mise en usage par moi dans des livres où je raconte les guerres du premier et du second Empire. Je n'ai point assisté à la guerre. Mais mon bisaïeul et mon aïeul suivirent les armées de la République, de Napoléon. Or, je crois à la mémoire atavique. Je pense que le sang de mes ancêtres revit en moi, avec certaines particules mnémoniques de leurs existences. L'inconscient garde, nourrit ces particules, les développe et, sous l'influence d'une excitation cérébrale continue, les produit.

Si je décris une bataille, j'ai, devant les yeux de l'esprit, l'action de cette bataille, son paysage, les mille détails du terrain, les gestes des hommes. Véritable évocation que je transcris simplement, très rapidement même. La besogne finie j'éprouve les mêmes symptômes de fatigue douloureuse consécutifs de l'expérience spirite. Le travail évocatoire peut être de même origine, puisqu'il vaut une identité de malaises physiques. Mes aïeux me dictent la relation de leurs combats sans doute.

L'Inconscient serait donc la mémoire atavique de la race dans l'individu. D'autre part cette sensation est connue : en un paysage abordé certainement pour la première fois, en une circonstance sans précédent, croire retrouver le décor déjà vu, le geste déjà remarqué, la parole déjà entendue. On cherche en vain parmi la passé de votre vie propre. Rien n'autorise la supposition. On demeure étonné. Savons-nous si l'ancêtre n'a point, une fois déjà, visité ce décor, remarqué cege ste, entendu cette parole? Sa mémoire passée en la descendance, brusquement, nous avertit d'un souvenir qui lui fut propre.

Antérieur, l'Inconscient pourrait être postérieur aussi. Nous désirons le progrès, de l'avenir heureux de la société, de la famille. L'Etat, l'ensemble des citoyens sacrifie l'aise présente au souci de l'avenir social. Quel mobile nous conseille ce dévouement à l'égard de bonheurs que nous ne connaîtrons pas? — — La force de l'Inconscient, âme de la race entière, qui agit dans l'individu momentané et l'écarte des égoïsmes, au bénéfice de l'évolution humaine.

Ce serait la seconde âme, l'âme atavique de la race, accolée à l'esprit individuel et périssable, pour le diriger obscurément vers les fins de la race.

Le spiritisme nous mène peut-être à de grandes découvertes psychiques.

PAUL ADAM.

Nous avons reproduit cet article de M. Paul Adam, parce qu'il est sans contredit un des plus intéressants parmi ceux que l'on a écrits, ces derniers temps, sur le spiritisme, — en ce sens qu'il propose une nouvelle théorie des faits.

Malheureusement, cette théorie, pour ingénieuse qu'elle soit, n'est guère soutenable, et elle n'infirme en rien les conclusions que j'ai formulées dans le dernier numéro de l'*Echo.*

En effet, elle aussi ne rend compte que d'une partie des phénomènes.

Elle explique tant bien que mal — plutôt mal que bien, à mon sens — les derniers faits que rapporte M. Paul Adam, tels que les réminiscences, les réveils ataviques, et les reconnaissances de choses ou de gens qu'on n'a jamais vus.

Mais elle n'explique ni bien ni mal, elle ne tente même pas d'expliquer les autres faits, et notamment les révélations par la table ou par l'écriture automatique, quelquefois exactes, le plus souvent mensongères, comme le prouvent les dictées de l'*étrangère.*

De sorte qu'en prenant l'article même de M. Paul Adam, on y trouve la réfutation de sa thèse, puisque s'il y cite quelques faits qui la corroborent, il en cite davantage qui la détruisent.

Je le répète ici, et j'en ferai à nouveau, quand on voudra, la démonstration : dans l'état actuel de nos connaissances, l'explication catholique est la seule qui s'ajuste à tous les faits dits spirites, sans exception.

G. M.

LES OMBRES DES OMBRES

J'aperçus l'Ombre d'un cocher
Qui, tenant l'Ombre d'une brosse,
Nettoyait l'Ombre d'un carrosse.

Comment ces quelques vers me sont-ils tombés sous les yeux, il y a quelques années déjà? Pourquoi mon imagination en fut-elle frappée, et s'en trouble-t-elle encore aujourd'hui? Surtout après avoir constaté par moi-même quelques faits surnaturels dont j'ai été témoin, et dont je parlerai ici.

Sans être prophète, combien de fois ne présage-t-on pas la réalité de certains mystères qui nous enveloppent? De cette planète emporterions-nous donc quelque défroque, quelque souvenir? Le poète l'aurait-il entrevu? Je suis portée à le croire.

Un soir d'automne, alors que tout était triste et sévère, qu'un brouillard épais semblait s'étendre comme un suaire sur la nature, que le vent soufflait lugubrement, moissonnant les dernières feuilles dont les couches mortes craquaient sous nos pas errants, ma sœur, notre nièce Perrette et moi, nous rentrions dans notre vieux castel breton, rappelés par la cloche du dîner, et saisies, je ne saurais dire pourquoi, de mystérieux frissons qui ne s'expliquent pas.

Le repas n'eut aucun entrain, nous avions hâte de regagner le salon, cette grande salle avec ses larges fenêtres, ses meubles antiques, ses vieux portraits de famille, belles dames et grands seigneurs en riches costumes, qui semblaient, du fond de leurs cadres, nous considérer avec un certain mépris.

Assise au coin de l'âtre, je m'oubliais dans un long

entretien ; ma nièce s'intéressait vivement au récit de mes voyages, et ma sœur, bien qu'elle semblât être absorbée par une tapisserie qui paraissait ne devoir jamais finir, nous écoutait attentivement.

— Comment, me dit-elle tout à coup, tu as rapporté d'Angleterre une table qui écrit?

— Effectivement, lui répondis-je, j'ai acheté à Londres, dans Regent street, une table, petit joujou en forme de cœur, à laquelle sont adaptées trois roulettes pour faciliter les mouvements, et dans laquelle est pratiquée une ouverture destinée au crayon qui doit écrire sous la dictée des Invisibles, après apposition des mains, je n'y ai d'ailleurs nulle confiance, car, jusqu'à ce jour, cette tablette, bien que docile à écrire, ne m'a dit que des choses niaises, —des sottises te dirais-je plutôt.

— Cela ne fait rien, reprit ma sœur, je t'en prie, va la chercher; sûrement, tu ne sais pas t'en servir, et cela nous amusera certainement.

Ainsi fut fait; les unes et les autres nous mîmes les mains sur le charmant jouet d'acajou qui ne donna encore que des réponses ineptes et sans suite. Tout à coup, cependant, notre attention fut frappée par l'annonce d'une mort, et la table signa « Alexis », nom du mari de ma sœur, veuve depuis quatre ans.

Cette signature nous parut être celle de mon beau-frère. Nous discutâmes : ma sœur et notre nièce soutenaient, elles, que la personne menacée dans son existence, était une dame de notre connaissance; moi, j'affirmais, au contraire, que ce devait être le *mari* de cette dame, ancien ministre, dont on prédisait la fin prochaine. Toute cette divergence d'opinions venait de ce que l'écriture du texte était difficile à déchiffrer.

Quelques mois après, l'oracle me donnait raison.

A partir de cet instant, Alexis signa chaque réponse. Ma sœur posa alors une question d'ordre intime. Quel ne fut pas son étonnement, son effroi, en voyant le crayon parcourir nerveusement la feuille, et cette fois tracer lisiblement cette phrase. « Pourquoi me demandes-tu cela, puisque, ce matin même, une lettre t'a apporté déjà la réponse à ce que tu cherches à savoir avec tant d'insistance. » Blême, ma sœur quitta la table pour reprendre sa tapisserie; aussitôt Perrette, impressionnée, gagna sa chambre, et moi, je restai pensive, réfléchissant à cette série de réponses vagues, évasives, parfois déplacées, quelquefois inquiétantes. Il pouvait être une heure du matin, notre conversation languissait, mutisme dû à la fatigue, puis silence complet qu'un vieil adage norvégien explique poétiquement « par la présence subite d'un Ange planant dans l'appartement », lorsque, levant machinalement les yeux, je vis une ombre se détachant sur le plafond et qui avançait lentement. Sans émotion, sans nul sentiment de crainte tant je restai surprise, la réflexion me vint que l'ombre ne pouvait provenir que d'un corps opaque, d'un homme peut-être, et mon regard se porta vers la porte de la salle à manger. Je vis alors un personnage traversant très lentement le salon qui a près de 30 mètres de longueur. De gris vêtu, l'on eût dit un moine ; le capuchon rabaissé m'empêchait de distinguer ses traits. A mon étonnement, sous ce costume, je crus reconnaître mon beau-frère. Le personnage avait la démarche très cambrée, et les bras croisés, attitude qui était souvent celle de mon beau-frère.

Craignant d'effrayer ma sœur, pensant que j'étais peut-être le jouet de mon imagination frappée déjà, je n'ouvris pas la bouche, et me demandai, voyant la direction prise par le fantôme vers la bibliothèque, comment il passerait près de ma sœur qui lui barrait le chemin, le dos de son fauteuil touchant presque au meuble de Boule ancien placé derrière elle. Continuerait-il, ou ferait-il le tour de la table à thé? Dans l'un ou l'autre cas, ma sœur le verrait et, dès lors, il me serait prouvé que ce n'était pas une illusion de ma part.

Le fantôme passa derrière le fauteuil, se repliant sur lui-même, comme un rideau ramené par les tirants. Je ne trouve pas d'autre terme de comparaison. Il frôla si violemment sa femme qu'elle jeta un cri d'épouvante, laissa tomber la tapisserie, et me dit : « L'as-tu vu? » Ensemble alors nous le vîmes disparaître par la porte de la bibliothèque restée ouverte.

Je n'ennuierai pas le lecteur du travail de nos esprits après cette apparition étrange. J'ajouterai seulement que, quelques années après, étant dans le Puy-de-Dôme, où mon beau-frère est inhumé, mes enfants, me racontèrent, le tenant, disaient-ils, des habitants de la localité, qu'Alexis avait été enterré en costume de pénitents (1) gris, ce que j'ignorais, ayant appartenu à cet ordre, comme tant d'autres châtelains du Centre et du Midi de la France.

Resterait-il donc quelque chose de nous après la mort? De notre enveloppe mortelle? De ce qui nous a appartenu?...

Périsprit pour les spirites, paraît-il.

Emanations fluidiques pour d'autres, ai-je cru comprendre par quelques articles de l'*Echo du Merveilleux*.

1. Pénitents : confréries laïques qui n'ont de la pénitence que le costume. Il existe des pénitents blancs, bleus, noirs, gris, suivant la couleur du sac qui leur sert d'uniforme, avec capuchon couvrant complètement la figure et deux ouvertures pour les yeux.

Leur principale fonction est de figurer dans les cérémonies officielles de l'Église et plus particulièrement aux enterrements.

Seraient-ce là les corps éthérés qui devront reparaître lumineux au dire des croyances de l'Eglise romaine au jour du Jugement dernier?

Un an environ après cet incident, certain jour que l'on m'avait remis une bague ayant appartenu à ma mère et qui m'avait été soustraite à sa mort, le soir venu, après dîner, une amie intime et moi, nous dissertions sur le mobile qui avait pu amener la personne à restituer ce bijou. Tout à coup en causant, je vis sur les boiseries blanches du salon les ombres prononcées et distinctes de neuf oiseaux volant lentement, trois par trois vers ma gauche, disparaissant pour revenir vers ma droite, et enfin retourner sur la gauche pour disparaître tout à fait.

Impressionnée déjà par la rentrée en possession de ce bijou cher à mon cœur, je ne pus dire à mon amie que ces mots :

— Là, sur le mur, regardez! attendez un instant, des oiseaux que je viens de voir, vont sans doute repasser.

Effectivement, elle aperçut comme moi ces ombres d'oiseaux, et m'assura après qu'au vol et à la forme des ailes, elle avait cru reconnaître des oiseaux de mer, tels que petits goélands, dits hirondelles de mer. Persuadée que j'étais que cette vision n'était qu'une manifestation de ma pauvre mère, heureuse elle aussi que ce précieux souvenir fût rentré en mes mains, je m'obstinai moi, à y voir des hirondelles, ces gracieuses messagères du printemps, amies fidèles qui savent revenir toujours, et qui, dans leur vol puissant, nous rapportent de bien loin, de mondes inconnus peut-être, une pensée affectueuse de ceux qui nous ont aimés ici-bas.

Ni moi, ni mon amie nous n'eûmes la pensée de regarder dans la chambre. Je le regrettai sincèrement, l'apparition de mon beau-frère faisant ombre sur le plafond du vieux castel me revenant alors à l'esprit. Les oiseaux eux aussi devaient planer assurément dans la pièce, et nous aurions dû les voir, si nos regards n'avaient été rivés à la boiserie.

Je laisse à d'autres le soin d'éclaircir ces mystères, mais je dirai toujours que, dans les vers cités en tête de cet article, attribués à tort à Scarron, et qui appartiennent à Perrault, il y avait un fond de vérité entrevu, et caché sous une forme gauloise et spirituelle dans son *Episode aux Enfers*.

M. DE LA R.

26 mai 1899.

UN CAS DE TÉLÉPATHIE

Voici un cas de télépathie, d'autant plus exact que j'en ai été témoin, qu'il s'est passé en 1881, il y a dix-huit ans — qu'à cette époque je ne m'occupais pas de ce genre de phénomènes et que je n'avais aucune opinion sur eux et surtout nulle prédisposition à y croire. A cette date — 25 juin 1881 je précise, — nous étions alors deux jeunes filles de dix-huit ans habitant la même chambre; bien portantes, ni trop nerveuses, ni peureuses, en un mot bien équilibrées.

Ma voisine était fort préoccupée depuis un quinzaine de jours de la santé d'un de ses cousins atteint d'une pleurésie et auquel elle s'intéressait particulièrement. Ce parent habitait la Gironde et nous étions en Normandie.

Le 24 juin au soir, ma compagne reçut une lettre écrite par la sœur du malade, lettre datée du 22 juin; les nouvelles étaient meilleures et donnaient un espoir de salut. C'est dire qu'on s'endormit tranquille, elle au moins, car moi, travaillée par un désagréable mal de dents, je me réveillai peu après minuit et ne pus redormir. Il était 3 heures du matin, le jour arrivait; ma voisine, qui dormait paisiblement dans son lit, frissonne, ouvre les yeux et me dit :

— C'est vous qui m'avez appelée?

— Moi, du tout.

— Ah! je rêvais alors, on m'appelait et on me touchait l'épaule.

— Vous avez rêvé, ma chère.

Elle referme les yeux. Cinq minutes se passent. Tout à coup elle sursaute, se lève et court à la fenêtre en me disant :

— Je ne rêve pas, on m'a tirée par le bras en m'appelant : *Belle*.

C'était un petit diminutif que son cousin malade seul lui donnait.

Devant la fenêtre, dans le ciel, une exquise traînée de rose vif se dégradant jusqu'au mauve le plus tendre faisait une jonchée délicieuse; à cet instant précis l'horloge tinta le coup du quart après trois heures. Je vis ma compagne devenir aussi pâle que sa robe de nuit et elle s'évanouit à moitié dans mes bras. Elle venait encore de sentir une main sur son épaule et elle avait entendu : Belle... adieu!

Quelques jours après nous apprîmes que le cousin malade était mort le 25 juin à 3 heures et quart du matin exactement, et que sa dernière parole avait été pour mon amie.

Nous n'avons jamais douté un instant du phénomène télépathique, bien que, je vous le répète, nous n'eussions aucune tendance à nous occuper de ces choses-là.

DE G.

Les prédictions de Mlle Couédon

(Suite).

---

4 mai 1897.

BAZAR DE LA CHARITÉ

et la 2me catastrophe similaire annoncée.

3e fascicule, pages 142 Un danger du ciel menace les Champs-Elysées qui seront incendiés, détruits.

Echo, 1897, page 135
Près des champs Elysées
Je vois un endroit pas élevé
Qui n'est pas pour la piété
Mais qui en est approché,
Dans un but de charité
Qui n'est pas la vérité.
Je vois le feu s'élever
Et les gens hurler.
Des chairs grillées,
Des corps calcinés,
J'en vois comme par pelletées,

2e CATASTROPHE.

— — 136
L'autre n'est rien à côté.
De longs voiles crêpés,
J'en vois comme des milliers.

BAZAR DE LA CHARITÉ.

Comme la Vierge a peiné
Si l'homme n'eut point péché
Dieu n'eut point frappé,
Ils n'avaient pas la vérité.
Il y avait de la vanité,
Et quant à lui donner,
Je vois qu'elle est dépensée.
Il eut mieux valu :
Un verre d'eau donné
Au nom de la charité.

2e CATASTROPHE.

— — 156
Le feu va y passer,
Et cela sans tarder.
Une catastrophe aisée
Dont on n'a pas idée.
Des hommes vont griller.
J'en vois plus d'un millier.
Et puis, comme à côté,
Je vois des chairs glacées,
Une fièvre passée,
Je vois, sera redonnée.

2e CATASTROPHE.

Echo, 1897, page 157
Je vois les flammes s'élever.
Dans un endroit aisé,
Qui n'est pas éloigné
De celui qui a été.

— — 234 **Tilly.** — Louise Polinière voit les détails de la 2e catastrophe, des hommes se tordant dans les flammes. Un éboulement doit accompagner ce sinistre. Le nom de la rue ou de l'endroit commence par Mar...

— — 257 **Tilly.** — Marie Martel, dans un entretien, dit : « L'incendie du Bazar de la Charité n'a été qu'un premier avertissement. Si la France ne fait pas pénitence, un autre avertissement plus terrible lui sera donné, ce sera une catastrophe épouvantable produite par le feu encore, et où il périra beaucoup plus de monde que dans l'incendie du bazar de la Charité. Si après ce dernier avertissement les hommes ne reviennent point à Dieu, alors les grands châtiments commenceront. »

— — 290 La 2e catastrophe se produira avant un an (n° de l'*Echo* du 15 octobre 1897).

— — 279 **Tilly.** — Préservez les petits enfants... ça sera proche, quelle catastrophe... que de monde détruit!... que sera l'autre à côté si ce n'est qu'une petite épreuve?...avant la fin de l'année... épargnez les petits enfants!...ce seront des petits martyrs... faites qu'ils ne souffrent pas le feu de la terre (Louise Polinière).

— — 361 **Tilly.** — Ce sera encore pire... encore des petits enfants... ce ne sera rien à côté de l'autre... Je vous supplie, épargnez-les tous... encore des petits enfants... Epargnez-les, ce n'est pas leur faute... (Marie Martel).

2e CATASTROPHE.

Echo, 1898, page 14
Ça vous est approché.
Des flammes vont y aller.
Un incendie s'élever,
Des enfants y seront brûlés,
L'autre ne sera rien à côté.
Je vois des mères éplorées,
C'est un endroit aisé

Echo, 1897, page 14
Qui n'est pas haut monté,
Le vent va y aider.
Et l'eau va manquer.
Les chairs vont s'émietter,
Beaucoup de livres seront brûlés,
Des parchemins aisés,
C'est une calamité.
Des enfants vont y aller
De velours habillées,
Car c'est une fête aisée,.
La richesse est donnée
Dieu, on va l'accuser.
Jésus est irrité,
Jésus est blasphémé,
Il faut bien vous rappeler.
Que son sang il l'a donné.

— — 133
Car des jeunes seront ôtés.
Dans le feu ils seront ôtés.
Un incendie s'élever,
Je vois qu'il va s'élever,
On n'y a pas la piété;
Dans le monde c'est la piété.
Devant Dieu ce n'est pas la piété.
C'est le luxe qui a été,
Faut que le feu ait passé.

(*A suivre.*)

PIERRES ET TALISMANS

VIII

L'OPALE

Ce produit volcanique est d'une beauté poétique.

Le rouge du rubis, le bleu du saphir, le jaune de la topaze, le vert de l'émeraude, le violet pâle de l'améthyste se montrent, tantôt isolés sur diverses parties de cette gemme, tantôt mélangés sur d'autres.

Cette magnifique pierre précieuse mérite une réhabilitation, car la croyance populaire l'a dépréciée sans raison depuis que Walter Scott l'a déclarée néfaste dans son « Anne de Geierstein », et qu'après lui l'impératrice Eugénie l'a condamnée, sacrifiant ainsi à la superstition russe.

L'Opale est encore une sensitive qui change et qui meurt, qui brille et s'éteint; aussi est-il fort difficile de déterminer ses propriétés comme talisman, autrement qu'en consultation particulière. Autant de spécimens, autant de propriétés différentes.

Disons cependant que c'est la gemme d'octobre comme l'aigue-marine.

***

*M. la marquise de R*** — Naissance 3 avril.*

Bague : Grenat entouré de 6 petits rubis, porté au petit doigt de la main gauche.

Et d'abord remarquons le chiffre cabalistique 7 : 7 pierres; naissance le 3 du 4[e] mois soit $3 + 4 = 7$.

Le grenat signifie : loyauté, amour et charité ainsi que vous avez pu le voir dans le n° 57 (15 mai 99) et ces sentiments portés à leur maximum d'intensité.

Aucune crainte de mort dans un incendie. Combiné avec les rubis le grenat préserve également de toute mort violente excepté par l'eau.

Il faudrait pour compléter la sécurité sous ce rapport remplacer 2 rubis par deux turquoises,

Le rubis sous votre influx donne la vaillance, facilite la réalisation des souhaits, bannit la tristesse, attire le respect et l'amitié, apporte le bonheur, éloigne les faux amis.

Les rubis seraient suffisants au nombre de 4.

Le grenat et le rubis sont classés dans les talismans puissants.

L. DE MÉROFF,
lithotechnicien.

Interprétation de la prophetie de Blois

Si les divers articles de cette prophétie reproduits dans l'*Echo du Merveilleux*, sous la date du 15 juillet, se rapportent, comme il semble, sinon tous du moins pour la plupart, à de graves événements que tout le monde pressent pour un avenir prochain, voici comment nous pourrions les interpréter avec quelque vraisemblance, d'après les explications et données qui nous ont été fournies par les opuscules du bon chanoine, Richaudeau, à la fin de 1870 et au début de 1871.

Evidemment, il ne s'agit point de guerre étrangère — le mot *troubles* l'indique assez — mais de guerre civile avec complication de guerre religieuse dans une certaine mesure : voilà ce qui ressort de l'ensemble des divers articles que nous allons passer rapidement en revue.

11. — « La mort d'un grand personnage » apparaît d'abord comme le signal des troubles, et ce fait semble avoir assez d'importance par rapport à la marche des affaires pour qu'on juge utile de le cacher plus ou moins longtemps. Or, quel pourrait bien être ce grand personnage à tel point influent? — En 1848, lorsque Mgr Affre fut tué sur les barricades, on demanda à la mère Providence si ce n'était pas de lui que sœur Marianne avait parlé; elle répondit : « Je crois que c'est un personnage d'un autre genre. — Est-ce le pape? — Je ne le crois pas. » — Alors, quoi? serait-ce par hasard le Président de la République, présent ou futur? ou bien encore le fameux X., général ou autre, qui aurait par hasard tenté prochainement, mais en vain

de nous déliver de l'horrible cauchemar Dreyfus?

12. — Quoi qu'il en soit, si « les grands malheurs » doivent arriver cette année, ils ne tarderont guère, puisqu'ils « commenceront avant les vendanges ». Or, on sait avec quelle angoisse poignante les plus perspicaces, comme les plus intelligents et les plus patriotes de tous les partis envisagent la situation actuelle et nous signalent d'un commun accord, avec les dangers de l'heure présente, les inévitables périls de demain!

14. — « Troubles effrayants! » Hélas! qui donc ne les prévoit? Qui ne les redoute déjà comme fort prochains, par suite de l' « affaire » et des crimes impardonnables de tous les syndiqués de la trahison!

15. — On comprend pourtant que ces troubles affectent plutôt les grandes villes et surtout Paris, qui ont eu le grand tort d'accueillir trop facilement, voire même de favoriser toujours, de préférence aux vrais Français, tous ces cosmopolites corrupteurs, qui ont fini par gangrener tant d'âmes vénales et sans conscience qu'elles renferment dans leur sein, tandis que les petites villes et les campagnes sont, Dieu merci, restés plus à l'abri de leur funeste contagion.

16 et 17. — C'est ainsi que Blois se trouvera préservé des massacres. Toutefois, la crainte et la peur y commanderont quelques mesures de prudence. — En commentant le n° 16, l'abbé Richaudeau avait écrit que cet article ne garantissait pas les habitants de cette ville contre la visite des Prussiens. L'événement a prouvé qu'il avait compris le vrai sens de ces paroles: « Il n'y aura rien à Blois »... *en fait de massacres*, avait-il ajouté.

18. — Des messes furent dites en 1848 et en 1870 pour les hommes partis au combat. Cela peut fort bien se renouveler encore à l'époque ici prévue et indiquée, c'est tout naturel.

19 et 20. — Il est évident pour tout le monde que la hideuse campagne entreprise et conduite contre notre armée et contre l'idée même de patrie se complique de plus en plus d'une recrudescence d'hostilité — hypocrite, il est vrai, mais réelle — contre tous les représentants de la vraie religion. Sans doute, à l'heure qu'il est, les *méchants* avérés ne sont pas encore absolument les maîtres; mais nos gouvernants les laissent volontiers agir comme s'ils l'étaient déjà, témoin l'odieuse et inique affaire de Lille contre le Frère Flamidien. Dès lors, est-il si difficile pour eux de gravir, à la première occasion jusqu'au faîte du souverain pouvoir, grâce à l'impunité scandaleuse dont ils sont déjà sûrs. Heureusement, nous dit la prophétie, n'auront-ils pas le temps de faire tout le mal qu'ils voudraient faire.

21 et 22. — La lutte fratricide et religieuse, doit aboutir grâce à l'intervention divine, au triomphe de la religion et de la patrie. Voilà ce qui est de nature à encourager dès maintenant et à rassurer tous les bons Français, qui tiendront à rester vraiment dignes de ce beau titre, en même temps qu'à demeurer fidèles à ces deux nobles causes.

Quant au bruit du canon, est-ce bien surprenant qu'on l'entende « à neuf lieues à la ronde »? En certaines régions, non; mais, en pays de plaine, telle que la Beauce, théâtre approximatif du grand combat, c'est tout différent, ou du moins explicable, assez pour en justifier la remarque.

24. — Si les femmes doivent commencer les vendanges, c'est que l'on aurait encore une fois, comme en 1870, fait partir tous les hommes, ainsi qu'il est annoncé au n° 23 : « Sauf les vieillards, tous les hommes partiront; on les fera partir par bandes et petit à petit. » Heureux ceux qui reviendront. « Ce temps sera court, » c'est, en effet, bien à désirer, « s'il était long personne n'y tiendrait » : rien de plus facile à concevoir et à comprendre.

25. — Cette annonce s'est réalisée trois mois durant à Blois et dans maintes localités occupées par les Prussiens, par suite de la suppression complète de nouvelles certaines et de la circulation de rumeurs diverses, qui se détruisaient les uns les autres. Ce que l'on a déjà vu à cette époque peut se revoir encore. Est-ce que les feuilles maçonniques ne préparent point de vieille date cette situation anormale, en trompant chaque jour autant qu'elles le peuvent l'opinion de ceux qui ne vont point puiser leurs renseignements ailleurs.

26 et 27. — Quant aux trois ouvriers, voici ce qu'en disait le chanoine Richaudeau: « Si l'on cherche à se rendre compte de la direction suivie par eux, il paraît bien que le second viendra de Châteaudun ou de Vendôme, et qu'il traversera Blois pour aller vers Bourges, Il sera donc à cheval. Le troisième, *feu et eau*, viendra évidemment par le chemin de fer, d'Orléans par conséquent. C'est pendant l'oraison qu'on apprendra son arrivée. Or, il y a deux oraisons par jour, l'une de cinq heures et demie à six heures et demie du matin; l'autre de quatre heures et demie à cinq heures du soir. Il y a plus de quinze ans que la mère Providence m'a dit qu'elle ne sait pas de laquelle il s'agit. Les expressions de courrier *feu et eau* sont très authentiques. On sait qu'avant les transports à vapeur, elles ont donné lieu à bien des commentaires, et que, dans l'esprit de plus d'une personne, elles ont nui à la prophétie; on trouvait que c'était un non-sens. Un jour, un grand vicaire, appelé M. Guillois, aperce-

vant le premier bateau à vapeur qui passait sur la Loire, s'écria tout à coup en le montrant à un jeune prêtre : « *Je comprends maintenant le courrier de Marianne* » et faisant signe de la main pour désigner la cheminée du bateau, puis l'eau du fleuve, il dit : « *Courrier feu!... et eau!...* » Mais cela n'expliquait pas le trajet de Blois à Tours en une heure et demie. On ne le comprit qu'à la vue des chemins de fer. »

D'après la copie de sœur Céleste, l'homme appuyé sur sa porte pendant la nuit aura grand mal aux dents.

28. — Le *Te Deum*, « comme on n'en a jamais chanté », sera suivi d'une prospérité inouïe pour la communauté : « Ce sera à qui, parmi les mères, voudra lui donner ses filles. » — Puisse ce *Te Deum* être chanté bientôt !

29. — Si, dès 1870, on eût fait attention à cet article concernant « le sauveur accordé à la France et sur lequel elle ne comptait pas, » que d'illusions, on aurait pu facilement s'épargner ! Car, de ce chef, se trouvaient écartés et le comte de Chambord et le prince impérial et le comte de Paris, sur lesquels on avait compté tour à tour, et bien à tort, hélas !

« Ce n'est pas celui qu'on croira qui régnera... » Entendez-le bien, et profitez de l'avertissement, messieurs les partisans du duc d'Orléans, du prince Victor ou du prince Louis Bonaparte, qui comptez tous cependant un certain nombre de partisans en France. Du moment où vous paraissez l'un ou l'autre avoir des chances de prochain succès, vous êtes par le fait même évincés, si l'on s'en tient aux termes de la prophétie en question, plus sérieuse au fond que ne le supposent peut-être ceux qui ne l'auraient encore parcourue qu'à la légère et sans réflexion, comme on le fit communément il y a trente ans. — Quant aux descendants de Louis XVII, dont le seul fils encore survivant et âgé de 68 ans habite la Hollande et dont l'aîné des petits-fils réside à Lunel (Hérault), où il s'est marié l'an dernier sous les noms légalement reconnus de Auguste-Jean DE BOURBON, sans la moindre mention du surnom vulgaire de *Naundorf*, malgré l'arrêt contraire rendu contre sa famille, en 1874, par la cour de Paris : qui est-ce qui compte sur eux présentement? Serait-ce alors par hasard quelqu'un d'eux *qui régnera???* Qui sait? — « *Qui régnera, qui régnera, oui* ». Cette insistance de sœur Marianne vise ceux qui pourraient croire notre troisième république éternelle. Or, en fait d'événements politiques surtout, ne savons-nous pas par une longue et ancienne expérience, que le mot impossible est le seul terme de notre langue qui ne soit point toujours français en pratique?

31. — Cet article n'a pas besoin de commentaire.

32. — Qui aurait pu prévoir, en 1870 : 1° la guerre sournoise et continue faite à la religion, dont on a juré la ruine? 2° les injustices criantes, telles que la faillite forcée de l'Union générale, l'immense escroquerie du Panama et tant d'autres analogues non moins abominables? 3° la mise hors la loi de toute notion religieuse et même de toute idée divine? 4° la laïcisation systématique de l'enseignement? 5° qui pouvait enfin songer aux corporations religieuses d'ouvriers, dont on ne prévoyait guère alors l'utilité? — Et dès 1804, donc?

36. — La sainte Thérèse, fête des Carmélites, tombant le 15 octobre, et la sainte Ursule, fête des Ursulines étant célébrée le 21 du même mois, on peut entrevoir la date du grand coup, à quelques jours près.

39. — Heureux les incrédules qui pourront reconnaître « le doigt de Dieu » dans les événements prédits un siècle à l'avance?

40. — On est tellement blasé depuis quelques années que les masses manquent de constance dans leurs meilleurs efforts pour le bien!

42. — Que l'orage annoncé relève de l'ordre physique ou de l'ordre moral, nous croyons aisément qu' « il ressemblera à un petit jugement dernier ».

Dans tous les cas, que le bon Dieu nous y protège, amis lecteurs !

LEO FRANC.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

78. *Qui a eu le premier l'idée de la divination par les épingles, et sur quel principe repose-t-elle?*

P.

79. *Qu'est devenue Louise Polinière?*

TROP CURIEUX.

80. *Qu'est-ce que la* Lébanomancie *et la* Lécanomancie?

VICHIS.

81. *Citer quelques plantes à qui on reconnaisse des vertus magiques?*

A. V.

82. *D'où vient le silence dont on entoure les récentes apparitions de Varize? Le Clergé a-t-il reçu des ordres?*

PETIT A PETIT.

ÇA ET LA

Une revenante. — Pendant l'hiver de 1897, l'abbé L. (comte Lubienski), vicaire de Sainte-Croix une des principales paroisses de Varsovie, en Pologne, travaillait seul dans sa chambre, lorsqu'il entendit frapper à la porte.

Allant ouvrir, il aperçut, sur le palier, une petite fille pauvrement vêtue, qui le supplia de venir confesser sa mère mourante. Hâtant ses préparatifs, le digne prêtre suivit l'enfant jusque dans une pauvre chambre, où il trouva une femme alitée. La malade le reçut avec une vive reconnaissance, mais lui demanda, non sans étonnement : « Qui donc, monsieur l'abbé, est allé vous prévenir ! Je suis seule ici, et je n'avais personne pour appeler un prêtre. — C'est votre fille qui est venue me chercher. — Ma fille ? mais je n'en ai plus! Ma pauvre enfant vient de mourir. La voilà, couchée encore dans le petit lit où elle a expiré. » Le vicaire s'approcha, et comment dire l'émotion dont il fut saisi, lorsqu'il reconnut, dans la morte, la même enfant qui était venue l'appeler auprès de sa mère. Cette histoire a fait le tour de tout Varsovie et de toute la Pologne. Personne n'a osé mettre en doute la véracité du seul témoin oculaire.

***

La fortune d'Allan Kardec. — Les spirites sont dans une phase de guigne. Après la défection de M. Camille Flammarion qui les atteignit dans leur influence morale, la perte d'un grand procès vient de les atteindre dans leur puissance financière. Voici les faits. Mme Rivail (Rivail était, on le sait, le vrai nom d'Allan Kardec) avait légué, par un premier testement, en date du 21 janvier 1883, sa fortune, environ 400.000 fr. à une Société de Spirites. Puis par un testament du même jour, prévoyant que la capacité de la Société pourrait être contestable, elle a institué à titre éventuel, pour légataire universel, M. Hubert Joly, marbrier, disciple de son mari.

Elle est morte le 21 janvier 1883. Ses héritières collatérales, Mlles Aubin de Blampré et Royer-Collard, ont attaqué le premier testament et ont réussi à le faire tomber, en vertu de ce principe de notre législation qui ne donne capacité pour recevoir qu'aux Sociétés civiles commerciales ayant un intérêt matériel pour objet.

M. Hubert-Joly a alors revendiqué la succession, l'éventualité prévue s'étant produite. Mais les héritières collatérales ont demandé la nullité du second testament, en soutenant que M. Hubert-Joly était une personne interposée à la légataire véritable, la Société spirite, incapable de recevoir. Cette thèse a triomphé devant le tribunal.

La succession de Mme Rivail ira donc, contrairement à sa volonté, à ses héritières naturelles.

***

Comment la mère de Napoléon apprit la mort de son fils. — L'empereur Napoléon Ier mourut à Sainte-Hélène le 5 mai 1821, à 6 heures du soir moins quelques minutes. Sa mère, Mme Letizia, vivait à cette époque à Rome, dans son palais : elle n'avait pas cessé de correspondre avec son fils, soit par des émissaires secrets, soit par lettres, mais elle ignorait qu'il fût en danger de mort. Il fallait alors trois mois pour aller d'Italie à Sainte-Hélène. Or, le 5 mai 1821 arriva à Mme Letizia le fait curieux suivant, consigné par Mme de Sartrouville, sa lectrice, dans ses mémoires. Après le dîner se présenta au palais un inconnu qui exprima le désir de voir Madame Mère. Le concierge lui demanda s'il avait une lettre d'audience; l'inconnu répondit qu'il n'en avait pas, mais qu'il avait à faire à Madame une communication de la plus haute importance; il parla avec une telle autorité que le concierge, après quelque résistance, l'introduisit dans l'antichambre et chargea un serviteur de prévenir Madame qu'un inconnu désirait voir Son Altesse pour une affaire des plus graves. Le camérier demanda son nom à l'inconnu, mais celui-ci refusa de le donner à toute autre personne qu'à Madame même. Celle-ci se trouvait en ce moment avec son chambellan Colonna et une dame de compagnie, Mme Mellini; elle consentit à recevoir l'étranger. Celui-ci fut introduit, salua Mme Letizia avec respect et demanda à l'entretenir sans témoins. Le chambellan et la dame de compagnie se retirèrent dans une pièce voisine.

L'inconnu s'approcha alors de Mme Letizia, et, après lui avoir parlé de l'empereur comme s'il venait de le quitter, ajouta : « A l'instant où je vous parle, Napoléon est délivré de ses peines ; il est heureux ! » En prononcant ces paroles, il porta la main vers sa poitrine, non pour prendre un poignard, comme le craignait Son Altesse, mais un crucifix, et il dit : « Altesse, embrassez le Rédempteur et Sauveur de votre fils bien-aimé : vous le reverrez, après bien des années, ce fils, objet de vos profonds regrets... Mais avant l'avènement de ce jour mémorable, il y aura bien des changements de gouvernement en France : il y aura des guerres civiles, des flots de sang couleront, l'Europe tout entière sera en feu... Mais Napoléon-le-Grand reviendra pour relever la France, et tous les pays de l'Europe subiront son influence. Telle est la grande tâche que Napoléon-le-Grand est appelé à accomplir par la volonté du Roi des rois. »

L'inconnu parlait comme un prophète inspiré par Dieu et chargé par lui de faire connaître son immuable volonté sur la destinée de son fils. Madame l'écoutait encore, dans une sorte d'extase, quand déjà le mystérieux personnage se retirait, la laissant en proie à une profonde émotion.

Cette singulière visite, racontait quelques années après Colonna, semblait avoir ravivé les espoirs de Madame Mère, à un tel point qu'elle fit confectionner une nouvelle livrée pour sa maison. Trois mois après, le second aumônier de Sainte-Hélène, l'abbé Vignali, vint lui annoncer la mort de Napoléon. La pauvre mère crut que cette mort n'était qu'une feinte de son fils pour échapper aux Anglais et espérait journellement apprendre qu'il venait de débarquer sur les côtes de France. Lorsqu'elle apprit enfin que son fils était bien réellement mort, sa pensée se reporta sur le personnage mystérieux qui lui avait annoncé, au moment même de l'événement, cette mort arrivée à 4.000 lieues de l'Europe. « Madame Mère, ajoutait Mme de Sartrouville, m'a parlé bien des fois de cet étrange visiteur, et Colonna m'a même affirmé qu'il avait la voix de l'empereur, sa physionomie, son air imposant; sa stature, en somme, lui ressemblait d'une manière extraordinaire. » Toutes les recherches faites à Rome et dans les environs pour retrouver l'inconnu furent vaines; il avait disparu comme une ombre sans laisser de trace.

***

La main de Napoléon. — Pour faire suite à l'interview de Mme de Thèbes.

Napoléon avait les mains très belles, blanches, potelées, fermes, nerveuses, avec les doigts effilés et souples, une peau douce, les ongles roses et polis, bien taillés.

C'est du moins, ainsi que les décrit notre confrère Georges Barral, qui tient de son père un dessin très poussé de ces mains impériales.

En 1884, M. Georges Barral les soumit au célèbre Desbarolles, sans lui dire de qui elles étaient.

Voici quel fut le diagnostic de Desbarolles :

« La configuration générale décèle un caractère impérieux, celui du commandement indiscuté. L'index est énergique. Le pouce est long et violent, ce qui est l'affirmation d'une personnalité très tranchée. Les trois doigts repliés, étroitement rapprochés, sont l'indice de la sûreté dans l'appréciation. Cette main est celle d'un homme qui ne devait jamais ni hésiter ni se tromper. »

On s'attendait à cela. « Commandement... Energie... Caractère impérieux. »

Poursuivons par l'étude des lignes. Vous y verrez, comme vous l'attendiez sans doute, que la ligne de chance est brisée quelque part :

« Les deux lignes verticales, celle de vie, de sang et de santé qui entoure la protubérance du pouce, et celle de fortune, de fatalité, qui est au milieu de la paume, sont

toutes les deux brusquement brisées. Cela se rapporte à une carrière brutalement interrompue, en plein succès ou en pleine gloire. Les deux lignes transversales ou horizontales de votre dessin, celle de cœur et celle de tête, les plus rapprochées des doigts, sont nettement marquées. Elles révèlent une forte puissance cérébrale, un penchant à la gratitude.

« Quant à la ligne circulaire ou anneau de Vénus, qui relie l'index à l'annulaire et qui est si nettement tracée, elle indique que tous les instincts passionnels sont enchaînés. C'est le signe d'un esprit maître de la fougue des passions, au-dessus des ardeurs de la sensualité. Quant aux trois lignes, ou *rascettes*, séparant la main du poignet, elles sont triples, bien tracées au début, pour prédire une vie longue et heureuse; mais leur brusque interruption annonce une vie qui a été brisée. Les phalanges des doigts sont remarquablement divisées. Ce sont les indices d'un esprit méthodique, de l'amour de l'ordre, de l'exagération administrative. »

On peut compléter l'étude des mains de Napoléon par l'étude de son crâne, qui fut examiné, avant l'ensevelissement, le 6 mai 1821, par le Dr Automarchi. Ouvrons à la bonne page les *Mémoires* de ce docteur :

« Voici les signes les plus apparents qu'offrit sa tête. En premier lieu, sous le rapport des facultés morales: organe de la dissimulation, des conquêtes, de la bienveillance, de l'imagination, de l'ambition, de l'amour de la gloire. En second lieu, sous le rapport des facultés intellectuelles : organes de l'individualité, ou connaissance des hommes et des choses, de la localité, de l'espace, du calcul, de la comparaison, de la causalité, de l'esprit d'induction, de tête philosophique. »

Comment douter après cela des sciences divinatoires!!!

L'EXTATIQUE DE KALTERN

(*Suite.*)

Depuis qu'elle habite le couvent, l'accès auprès d'elle est devenu plus difficile. L'évêque actuel de Trente s'est réservé de donner permission de la voir, et cette permission n'est accordée qu'avec la plus grande circonspection. Notre caractère de prêtre et la longueur de notre pèlerinage furent les principaux motifs qui nous firent atteindre l'objet de nos désirs.

La chambre de Maria Mœrl a environ trois mètres et demi de long sur deux mètres et demi de large. En face de la porte est un petit autel domestique : elle en avait un semblable, peut-être le même, dans la maison paternelle, où depuis quelques années l'évêque de Trente avait permis de dire la messe une fois par semaine. Le lit est au fond, du côté opposé; vers le pied du lit est une porte qui donne dans la chapelle du couvent : elle peut entendre la messe par là. A côté du lit, entre le lit et la fenêtre, est un prie-dieu, et, vis-à-vis, une commode où toutes ses hardes sont tenues avec ordre. Quelques images proprement encadrées ornent la chambre. Nous entendîmes le roucoulement de deux tourterelles; on nous dit qu'elle se récréait quelquefois à les caresser; c'est lorsque son confesseur croit utile de lui prescrire un peu de distraction.

Depuis qu'elle habite le couvent, les visites qu'elle reçoit sont extrêmement rares ; aussi notre présence parut d'abord l'étonner, et son premier mouvement fut de cacher ses mains stigmatisées sous la couverture et de rabattre dessus une large dentelle qui borde le bout de ses manches : c'est ainsi qu'elle en agit toujours lorsqu'elle s'aperçoit de la présence de personnes étrangères. Hors de l'extase, son expression est celle d'un enfant candide naïf; je ne peux mieux vous la peindre en ces moments qu'en empruntant encore les paroles de Gœrres, qui sont l'expression adéquate de ce qui nous a le plus frappés :

« Ses yeux bruns expriment l'enjouement et la candeur de l'enfance; son regard est si clair que par lui on peut pénétrer jusqu'aux plus profonds abîmes de son âme, et l'on est bientôt convaincu qu'il n'y a pas dans tout son être un seul coin obscur où pourrait se cacher la moindre fraude. On ne saurait découvrir en elle aucun ton d'exagération, ou d'affectation, ou de fade sentimentalité, ni d'hypocrisie, ni d'orgueil; on n'aperçoit partout que l'expression d'une jeunesse dont la sérénité et la candeur se sont conservées dans la simplicité et l'innocence. Lorsqu'elle est au milieu de ses amis, elle peut, une fois revenue à soi-même, rester plus longtemps en cet état; mais on sent qu'il lui faut pour cela de grands efforts de volonté, car l'extase est devenue son état naturel, et l'état ordinaire des autres hommes est pour elle quelque chose d'artificiel et d'inaccoutumé. »

Nous nous aperçûmes de ces efforts lorsqu'elle reçut notre visite, et malgré la satisfaction que nous avions à lui adresser en italien quelques mots, à nous recommander à ses prières, à recevoir les images qu'elle nous donna, nous éprouvions une peine indéfinissable à l'arracher à son ineffable bonheur et à la ramener, pour ainsi dire, au sein des misères de la vallée des larmes. L'extase cependant ne tarda pas à la ressaisir. Pendant qu'elle nous distribuait les images, il fallut la rappeler deux fois à elle-même; elle n'avait pas terminé, que, entraînée comme par une force invincible, elle rejoignit ses mains, ses yeux se fixèrent immobiles vers en haut; elle n'était plus de la terre. Nous ne voulûmes pas la déranger encore une fois.

« C'est un spectacle singulier, dit Gœrres, que la vue de ces extases; couchée sur le dos, elle semble nager sur des flots de lumière, et jette encore autour d'elle un regard joyeux. Puis, tout à coup, on la voit peu à peu comme dans un abîme; les flots jouent encore un instant autour d'elle, puis lui couvrent le visage de leurs eaux, et on la dirait alors enveloppée

d'une lumière diaphane. Alors aussi l'enfant naïf a disparu. Souvent, lorsqu'elle est dans des dispositions favorables, on voit briller au milieu de ses traits glorifiés ses yeux bruns, ouverts dans toute leur largeur, sans saisir aucun objet particulier, mais lançant comme dans l'infini tous leurs rayons. »

L'obéissance dont elle a fait vœu, par ordre de Dieu, est son unique guide, comme aussi la promptitude qu'elle y met et ce qu'il y a de merveilleux, d'extraordinaire dans cette obéissance, sont une marque de la sainteté de son état et excluent toute crainte d'illusion. Nous avons été nous-même témoin, comme bien d'autres, que les paroles que prononce son confesseur ne peuvent quelquefois être entendues des personnes plus rapprochées de lui que l'Extatique, et celle-ci néanmoins les entend et obéit. Elle a déclaré elle-même que ce n'est point le son des paroles qui viennent frapper ses oreilles, mais une voix intérieure qui parle à sa volonté et qui se fait entendre sans bruit. Nous ne devons pas nous étonner que Dieu ait voulu la soumettre à l'obéissance, quoiqu'il soit lui-même son directeur intérieur : il en a ainsi usé avec tous les saints appelés à lui par des voies extraordinaires.

(*A suivre*). L'ABBÉ NICOLAS.

A TRAVERS LES REVUES

ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES. — Un curieux article sur les *Mouvements spontanés d'objets matériel.*

« Mon père, dit l'auteur, avait l'habitude d'acheter chaque année en janvier et février des bois à brûler pour toute l'année et, avec la permission du propriétaire, on en mettait une partie sous la porte cochère le long du mur du magasin à grain. Il devait y avoir là environ trois ou quatre *sajênes.* (1). Les bûches étaient assez grosses et ne pesaient pas moins de sept livres chacune.

Je vais maintenant décrire le phénomène même ; il est resté fortement gravé dans ma mémoire, bien que datant environ un demi-siècle. Dans la première moitié d'octobre, je crois, mon père s'était rendu comme d'habitude à 7 heures du soir à la Cour de l'Echiquier, où il restait jusqu'à 11 heures et quelquefois même minuit. Ma mère et mes tantes travaillaient et je me mettais à préparer mes devoirs pour le lendemain ; vers 10 heures, notre femme de chambre Marthe entra dans la chambre où se tenaient mes tantes et dit : « Qu'est-ce qui se passe donc dans la cour ? On est en train de voler du bois : j'ai entendu plusieurs bûches tomber. » J'étais un garçon hardi ; j'étais fatigué d'être assis et de travailler. Je profitai bien vite de l'occasion pour demander à Marthe d'apporter une bougie, car la nuit était noire et il faisait tout à fait sombre sous la porte cochère. Ma mère et mes tantes nous suivirent. Quand nous fûmes dans la cour, j'entendis une bûche tomber de la pile et deux minutes après une autre, je voulus m'approcher avec la bougie, mais ma mère m'en empêcha. On envoya réveiller Nicolas, le dvornik ; il arriva, alluma une lanterne, et en entendant le bruit que faisaient les bûches en tombant, il se mit à faire le signe de la croix. J'ai oublié de dire que la cour était pavée en pierre... Le dvornik affirma qu'il avait fermé à clef la porte sitôt après le départ de mon père et nous montra la clef ; nous constatâmes que la porte du fond qui conduisait au jardin avait aussi été bien fermée à clef, que par conséquent personne n'avait pu entrer dans la cour ; les Nazaroff, en nous entendant parler dans la cour, arrivèrent aussi, de sorte que nous étions douze. On apporta trois chandelles et une lanterne qui éclairaient suffisamment les bûches et tout le passage de la porte cochère et voici ce que nous vîmes tous du milieu de la pile (non pas du sommet), une bûche s'échappait et tombait sur le sol à une distance de trois *arschin.* Toutes les personnes présentes, très effrayées, se serraient les unes contre les autres ; ce fut moi le plus courageux, et je persuadai au dvornik de s'approcher avec moi des bûches lui avec une lanterne et moi avec une bougie. Je supposais qu'un chat s'était glissé entre les bûches et le mur et j'essayai d'introduire ma main dans cet espace mais ce n'était pas possible ; les bûches touchaient tout à fait au mur. Pendant ce temps les bûches s'envolaient à intervalles de temps rapprochés. Ce bombardement dura environ quarante minutes ; il y eut en tout 27 bûches jetées à terre, et, une chose bien remarquable, c'est que les espaces vides qui restaient après qu'une bûche s'était échappée, n'étaient pas remplis par d'autres bûches, et nous ne vîmes aucun mouvement des bûches supérieures qui auraient pu descendre, et, cependant le lendemain matin on trouva la pile compacte, sans un vide. Le dvornik ramassa les bûches qui avaient été jetées à terre et les plaça le long d'un autre mur ; ce n'était pas d'un seul endroit, mais de plusieurs qu'elles s'étaient échappées toujours du milieu de la pile et non pas du haut, ni des côtés ; le matin en allant à l'école, je rencontrai le dvornik et lui demandai d'essayer d'enlever une bûche du milieu de la pile. Nicolas, un homme robuste d'environ trente ans, fut incapable d'en ôter une seule en dépit de tous ses efforts. Bien entendu, tous mes parents, aussi bien que les propriétaires de la maison attribuèrent le tout au *Domovoi* (Esprit de la maison) et à ses tours.

Aucun des autres témoins n'est plus en vie à présent, même Nathalie, petite-fille de Nazaroff, qui était plus jeune que moi et qui est morte à dix-sept ans.

Je n'aurais absolument aucune raison d'inventer une pareille histoire ; il me semble qu'on peut me croire en pensant que j'ai soixante ans et que j'ai servi trois empereurs pendant quarante ans au Ministère de l'Instruction Publique.

IVAN KOUPREYANOFF.

Ancien Inspecteur de l'école de district, à Tver appartenant à la noblesse du Tver.

1. Mesure de 7 pieds anglais

Des phénomènes tout à fait analogues se sont produits à la maison hantée de Valence-en-Brie en 1896. (Voir les brochures de M. G. Mery, fascicule 8, *la Voyante et les maisons hantées*.)

Mélusine. — D'un article sur *la Fascination* de M. J. Tuchmann, ces détails sur la façon dont, chez les différents peuples, on se soustrait à l'influence des sorciers.

En Flandre, on suspend des images de saints dans les carrefours afin d'en éloigner les maléfices. En Dalmatie, les Turcs aussi bien que les chrétiens introduisent des noms de saints dans les formules portées dans le bonnet ou liées aux cornes des bœufs. En Italie, l'image de Saint-Christophe, peinte autrefois sur la façade des églises, préservait de mort violente pendant la journée celui qui l'avait regardée. Dans l'Italie méridionale, on porte sur soi l'image d'un saint quelconque ou une médaille frappée à son effigie; dans la Calabre, les paysans se couvrent toute la poitrine, en guise de boucliers, de tableaux de saints. Nous jugeons inutile d'entrer dans le détail des reliques, il suffit de les mentionner. En Algérie, les objets, chapelets, amulettes, qui ont appartenu à un saint homme, jouissent d'un pouvoir souverain pour garantir de tous les maux. — Le jour de la Saint-Antoine, 17 janvier, tous les animaux bénits aux portes des églises sont exempts de tous maux durant l'année; dans la Campine, Brabant, le matin de ce jour, on apporte au saint, dans les églises placées sous son invocation, des têtes de porc qui, dans l'après-midi, sont mises aux enchères et souvent rachetées par les donateurs eux-mêmes, lesquels les offrent de nouveau au saint; ce don préserve des épizooties; à Bois-les-Fesmes, en Franche-Comté, on fait bénir à la messe un chaudron rempli d'avoine et recouvert d'un morceau de pain salée; on distribue après l'office cette avoine aux bestiaux et aux volatiles comme préservatif contre les maladies. En passant auprès des animaux ou en entrant dans une étable, on doit toujours dire : *Que saint Antoine les protège!* Dans un grand nombre de localités, ce saint est remplacé par saint Isidore. A la saint Martin, on coupe, dans le Haut-Palatinat, des baguettes de bouleau que l'on consacre le jour des Rois et que l'on distribue le 30 avril au soir pour faire sortir le bétail de l'étable; dans le Tyrol, « achète le jour de la Saint-Martin, de la viande et du pain blanc, donne-les le même jour à manger aux bestiaux par la volonté de Dieu. » Dans la même contrée : « prends de la terre de la dernière tombe creusée au cimetière trois fois avec la main droite et dépose-là chaque fois dans la main gauche et dis à la première poignée : Au nom de Dieu le père; à la seconde, au nom de Dieu le fils; à la troisième, au nom de Dieu le Saint-Esprit. Amen. Ensuite invoque l'aide et l'assistance de sainte Brigitte, ensuite fais-en manger un peu au bétail avec du sel bénit. Il faut que cela soit fait le jour de la fête de sainte Brigitte, sinon, c'est peine inutile et le sortilège n'a aucun effet. » En Allemagne, il faut frapper sur les pilliers de l'église le jour de la Saint-Pierre ; pour tous les chrétiens, les chaînes qui ont touché, à Rome, celles de ce saint, constituent un préservatif.

Dans le Mecklembourg, le jour de Saint-Michel, il faut être rentrée avec ses chevaux avant le coucher du soleil si l'on veut que les sorcières n'aient aucun pouvoir sur eux. Dans les Vosges, on fait bénir, le jour de Saint-Hilaire ou Saint-Quirin, du pain et du sel que l'on distribue ensuite aux animaux. Saint Agobard ou Aiguebaud préserve du nouement de l'aiguillette. Dans la Terre de Labour, on porte au bras gauche des *misure*, rubans d'environ 0 m. 50 de long, bénits au nom de saint Pantaléon ou de Sainte Lucie. Saint Benoît d'Aniane préserve des maléfices Saint Jean-Baptiste exerce une action prépondérante en matière de prophylaxie : le jour ou la veille de sa fête, on cueille des plantes, principalement de l'hypéricon, que l'on porte sur soi ou que l'on suspend dans les endroits à préserver; on puise de l'eau destinée à être bue par les animaux; on sonne les cloches; on récite l'Evangile du saint; on trace des croix sur les portes des étables avec du goudron ou de la craie bénite ou de la couleur à l'huile; on allume des feux qui, d'aussi loin que la flamme s'en peut apercevoir, paralysent les agissements des sorcières et au travers desquels on saute ou l'on fait passer le bétail; on emploie les bûches et les cendres de ces feux. Le nom seul du saint déjoue les tentatives des sorciers. On place derrière la porte de l'étable des herbes cueillies le jour de sa fête et l'on dit : *Que Dieu les sauve et sainte Bride!* Dans le département de la Creuse, « le saint vinage », mélange d'eau et de vin consacré au saint, était regardé comme un préservatif du nouement de l'aiguillette. Dans le Gard, des croix confectionnées avec du millepertuis dont les graines auront été passées trois fois par les flammes du feu allumé en l'honneur du saint préservent de tous maléfices les maisons, bergeries et étables sur la porte desquel les on les attache.

LES LIVRES

Chez E. Flammarion :

Paris intime, par Adolphe Brisson. — Il est des livres privilégiés dont le seul aspect promet une véritable fête au lecteur, où l'on est sûr de trouver partout le passage à noter, la scène à savourer. C'est assurément le cas du nouveau volume que notre distingué confrère et ami Adolphe Brisson vient de publier sous ce titre alléchant de *Paris intime*, et où ces grands, ces éternels sujets de causerie qui s'appellent les aspects de Paris, les gloires de Paris, les modes, les plaisirs, les ennuis, les habitudes, les tics, les étrangetés de Paris, sont traités avec de compétence que d'humeur et de bonne grâce.

On y trouve la « tranche de vie » toute palpitante; les instantanés proprement dits y foisonnent. Rien n'est plus piquant, intéressant et bon enfant que *Chez nos invalides*, *Sur les toits de Notre-Dame*, les *Poissons d'avril*, une *Journée aux courses*, les *Habits verts*, une *Nuit à l'Opéra*.

Ces citations n'ont rien, d'ailleurs, qui ressemble à une sélection, car *Paris intime* est un vrai régal d'une ligne à l'autre, régal rehaussé de cent cinquante illustrations des plus coquettes, tout à fait dans la note si curieusement spirituelle et documentée du livre.

Le Gérant : Gaston Mery.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 63. 15 AOUT 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BIMENSUELLE

LES VOYANTES ET LE PROCES DE RENNES

On reproche à la plupart des prophéties de ne rien annoncer à date fixe et d'éviter de préjuger l'issue des événements en cours. Elles évoluent dans un domaine plus large et pour ainsi dire plus commode. Au contraire les personnes douées de la seconde vue échappent en général à ce reproche d'imprécision.

C'est pourquoi *l'Echo du Merveilleux* est allé de préférence à celles-ci pour leur demander ce qu'elles pensaient du procès de Rennes.

Dreyfus sera-t-il acquitté ou condamné? Ce serait là une question trop brutale. D'ailleurs, la plupart des voyantes se sont déjà prononcées; et puis, ce n'est pas là l'intéressant. Ce qu'il importe de dégager dans leur esprit, c'est le nœud de complexité qu'elles aperçoivent toujours autour d'un fait, ce que Stendhal appelait « le touffu » d'un événement, ce que les philosophes nommeraient ses CONTINGENCES. Pour obtenir ceci, il faut éviter de leur poser des questions trop précises et leur laisser la facilité de retrouver les impressions des précédents états magnétiques.

Chez Madame Mongruel.

Je me rends d'abord chez Mme Mongruel, 6, rue de la Chaussée d'Antin. Mme Mongruel n'est pas une inconnue pour les lecteurs de *l'Écho*. Elle habite un bel appartement où abondent les portraits, les gravures, les tableaux et les objets d'art. Dans le petit salon où je suis introduit, une légère esquisse au crayon tracée d'une pointe inexpérimentée mais pleine de sentiment. C'est le portrait de l'Impératrice Eugénie par le Prince Impérial. Mais voici la maîtresse de céans. Elle est très forte et cependant pleine d'aisance et de distinction. Elle m'accueille avec beaucoup d'affabilité et je vous assure que rien ici ne subodore la sorcellerie.

D'ailleurs, Mme Mongruel s'en défendrait. Elle voit, me dit-elle, dès qu'elle est mise en état magnétique. Rien de plus. En parlant, l'œil bleu s'anime et la main très grasse, aux doigts effilés, esquisse des gestes précis, sobres, diplomatiques.

— L'affaire Dreyfus, me déclare-t-elle, m'a beaucoup intéressée. Je puis dire que je m'en suis occupée dès le début et même avant qu'elle ne vînt à la connaissance du public.

« En effet, quelques jours avant que le scandale n'éclatât, j'avertissais ici même, une dame du nom de Dreyfus, homonyme de l'accusé, du bruit qui allait se faire autour de son nom.

« Une seconde fois, au moment de la guerre de Grèce alors que personne ne pensait à Dreyfus, je donnais à M. Antide Boyer une consultation. Il était à la veille de son départ, je n'en savais rien, et je lui dis tout à coup : « Mais vous partez ! Vous allez faire un grand « voyage ! Vous partez demain ! » Ensuite je le rassurai sur la portée d'événements récents qui l'avaient profondément abattu, démoralisé.

« Je l'assurai de sa réélection. Enfin au moment de sortir du sommeil magnétique, je lui dis sans transition : « Ah ! vous savez, Dreyfus sera acquitté. »

Je rends imparfaitement ce petit discours. Tout cela est plus enveloppé, plus sinueux, plus diplomatique.

Diplomatique est le mot. Le don de seconde vue de Mme Mongruel est mélangé de beaucoup d'art. On sait rarement avec elle le point précis où s'arrête la vi-

sion et où commence la prévision. Les souvenirs de ses impressions magnétiques s'entremêlent d'une foule de considérations moins merveilleuses, plus positives et qui dénotent un état d'esprit bien défini, tout à fait en dehors de la lucidité intermittente.

Aussi je ne suis nullement étonné quand Mme Mongruel me dit ce qu'elle voit dans le procès de Rennes.

— C'est une comédie, déclare-t-elle, un mensonge, quelque chose comme une pantomime de justice où chacun exécute des gestes d'avance réglés. Rien d'imprévu n'en sortira pour ceux qui ont préparé les rôles. Dreyfus innocent sera acquitté, mais il ne verra pas son triomphe. »

Mme Mongruel le voit succomber avant la fin de cette année, peu de temps après le procès et l'acquittement.

Chez Madame Bonnard

Nous verrons bien. Mais qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Il serait peut-être intéressant de surprendre les voyantes en flagrant délit de contradiction.

Et après avoir pris congé de Mme Mongruel, je me rends chez Mme Bonnard, faubourg Montmartre.

Le décor change. Il est beaucoup plus modeste. Dans une pièce très simple, Mme Bonnard très simple elle-même, répond à mes questions.

— Je vois, dit-elle, dans toute cette affaire, comme un grand vide et puis, je ne sais pas ; mais on dirait que quelque chose m'empêche de voir Dreyfus lui-même. »

Là-dessus, Mme Bonnard m'affirme qu'elle n'est jamais parvenue à voir Dreyfus à l'Ile du Diable.

Ainsi, elle a fait une fois, se trouvant dans l'état magnétique, une description de l'Ile du Diable.

Elle voyait, paraît-il, les gardes du traître dont elle dépeignait le costume, la fameuse case, etc., mais elle ne voyait pas Dreyfus.

Dreyfus n'aurait-il jamais mis les pieds à l'Ile du Diable ? Voilà qui serait piquant.

L'issue du procès de Rennes, m'assure-t-elle, sera une chose à laquelle personne ne s'attend, une sorte de mystification.

— « Tenez, me dit-elle, une comparaison, je vois comme un décor qui s'efface au moment où l'autre s'avance. On ne sait pas comment cela s'est produit, et cependant, cela est. »

Dreyfus, pour Mme Bonnard n'est pas tout à fait une victime en ce sens qu'il a accepté le rôle qu'il joue depuis cinq ans et qui était nécessaire pour le salut de la France. Aussi son acquittement est-il certain. Mme Bonnard se demande même à quoi Dreyfus et ses juges peuvent bien passer leur temps pendant le huis-clos.

« Ils jouent peut-être aux dominos » ai-je suggéré. Mais Mme Bonnard ne confirme pas cette hypothèse. Elle paraît très absorbée et s'exprime d'une manière singulière, très compliquée, très synthétique. Elle ne développe jamais une idée jusqu'au bout, mais elle s'embrouille dans un labyrinthe de parenthèses et d'incidentes, revient à l'idée principale, l'abandonne de nouveau, n'achève pas ses phrases. Bah ! l'esprit l'esprit souffle où il veut, a dit un Latin. Laissons aux voyantes, leur pleine liberté d'expression. Je connais, d'ailleurs, un professeur en Sorbonne, M. Séailles qui, même à l'état de veille, s'exprime ainsi.

Chez Mademoiselle Couédon

En quittant Mme Bonnard, je n'ai que quelques pas à faire et me voici rue de Paradis. Une porte au quatrième où, sur une plaquette de marbre blanc, des lettres rouges s'enlèvent : Couédon. Je suis chez la voyante, la voyante par excellence. Quelques minutes, j'attends dans une petite pièce un peu sombre où des meubles brillant d'une propreté merveilleuse mettent partout leurs luisances nettes.

Enfin, je suis introduit auprès de Mlle Couédon qui est trop connue des lecteurs de l'*Echo* pour que je fasse d'elle le portrait même le plus bref.

Mlle Couédon m'avertit rapidement des conditions dans lesquelles l'ange peut être interrogé. Puis, ses paupières se ferment à demi, le globe de l'œil se renverse, montrant un peu le blanc de la prunelle.

L'« Ange » parle.

Il parle d'abord pour moi, mais ceci n'intéresse pas le lecteur. Naturellement, j'écoute avec respect et, dès qu'il a fini, j'en viens à l'affaire Dreyfus qui me préoccupe par-dessus tout.

— Quelles conséquences aura pour la France le procès de Rennes, ai-je demandé ?

Elle n'en sera pas aisée (*bis*)
Vous n'en serez pas aisés
Ce n'est pas ce qu'on eut idée...
Vous n'en serez pas aisés.

Je remarque et je souligne « ce n'est pas ce qu'on eut idée » qui est en accord avec les prédictions de Mme Bonnard. Ainsi l'issue de ce procès dérouterait toutes les prévisions. Je pose alors des questions plus précises et je demande en termes nets si Dreyfus sera condamné ou acquitté. Un silence. Puis, Mlle Couédon rouvre les yeux et me déclare que l'« Ange » ne répond pas sur ce point. Je n'insiste pas.

— « L'Ange » veut-il dire cependant comment cette affaire finira ?

Je vois une honte y aider
Je vois une honte y aider
Ce n'est pas ce qu'on eut idée
Vous n'en serez pas aisés.

Décidément, l' « Ange » s'est montré moins réservé à mon endroit. Il a été beaucoup plus communicatif. Je ne m'en plains pas et remercie à la fois « l'Ange » et Mlle Couédon.

Chez Madame Bailly

Chez Mme Bailly, avenue de la République, il n'est plus question de sommeil magnétique ni d'inspiration. C'est la divination par le marc de café. Je n'en connaissais pas les procédés. Ils sont très curieux.

Mme Bailly commence par me déclarer qu'elle ne s'occupe pas de politique, ce qui pour elle signifie sans doute qu'elle n'en veut rien dire.

Eh bien ! puisqu'elle refuse de me guider à travers les méandres du marc de café, qu'elle m'en montre au moins les curieux dessins.

Les « assiettes » obtenues sont au nombre de trois, mais deux surtout sont intéressantes. Imaginez-vous un labyrinthe extraordinaire de lignes, de signes, de figures, de lettres et de chiffres tracés avec une netteté merveilleuse par les légères circonvolutions du marc de café.

Par une première assiette, Mme Bailly a évoqué les sommes fabuleuses que l'affaire Dreyfus a mises en jeu. Celle-ci est très nette. On voit distinctement le chiffre 500.000. D'autres chiffres innombrables répandus çà et là désignent des sommes diverses. Mme Bailly qui a eu la patience de faire une partie de l'addition, a atteint le chiffre de 18 millions. J'aperçois des visages, l'un surtout revient fréquemment, accompagné des initiales A. D. C'est Dreyfus.

La seconde « assiette » est plus trouble, plus confuse, plus noire. Celle-ci nous intéresse directement. C'est en effet le procès de Rennes. Comme dans ces tableaux singuliers faits de silhouettes découpées, une multitude innombrable de figures semblent se profiler dans divers sens.

Une large place blanche au milieu de l' « assiette » semble évoquer l'image d'un incendie à côté d'un R. bien marqué. Mme Bailly en conclut qu'il y aura un incendie à Rennes. Tout à côté s'enlèvent très nettement des têtes de chevaux pressés les uns contre les autres, toute une cavalerie. « Ceci, me dit Mme Bailly, présage des troubles. »

Enfin dans le bas de « l'assiette » très nettement figurée apparaît une Balance. L'un des plateaux s'incline fortement vers les initiales A. D., l'autre s'élève vers la lettre E.

Dreyfus! Esterhazy! c'est l'opinion de Mme Bailly.

« Voyez-vous, me dit-elle, il y aurait un livre à écrire, rien qu'à vouloir épuiser la série infinie des combinaisons qui relient entre eux tous ces signes. Mais on saurait alors l'exacte vérité! »

Ah! encore un détail singulier. Dans le haut de l'assiette et en divers endroits, une tête d'homme nettement marquée à côté d'une croix représente un officier, paraît-il, dont le procès de Rennes causera la mort. Il est décoré. Son nom commence par un C.

« Du Paty du Clam, ai-je demandé? Le commandant Cuignet? » Mystère. Mme Bailly refuse de se prononcer.

Bref le marc de café m'a beaucoup intrigué, et il est regrettable que Mme Bailly refuse de donner la clef des mystérieuses « assiettes »! En donnera-t-elle tout au moins la photographie? Elles sont vraiment très curieuses.

Chez Mademoiselle Claire.

8, rue Lesueur. Pendant que la jeune extralucide est endormie, j'écris sous sa dictée. Je ne change pas un mot à ses déclarations. Les voici :

..... Je vois une grande salle... Que de monde... On y est venu par le chemin de fer... Il y a une grande grille autour de cette maison...

Ah!... Ah! il est mort? Oui... il est mort! le brun... On le sort de là... mais il est mort! Il est tout jaune, le teint mat, c'est comme de la cire, mais les lèvres sont blanches!...

Au lieu que ce soit sa sortie... c'est sa mort... Dieu l'a voulu ainsi... Ça vaut mieux pour tout le monde... Il est mort... Voilà le cercueil...

Oh! ça ne veut pas dire que c'est fini... fini... non il y a un peu de chamaillerie encore, on parle... on crie... on dispute, il y a des soldats... Mais enfin, ouf! Il est mort. Oui... Oh! soyez tranquille il n'y a pas eu d'injustice de commise... Il était fautif, bien fautif... C'est bien lui qui était coupable... Enfin, il est mort, ça vaut mieux ainsi... Il partait anciennement, je parle quand il trahissait... il allait, il partait à cheval et puis... allez.

Il allait avec sa famille, avec une domestique, en chemin de fer, puis, arrivé à un endroit, il y laissait sa famille, il continuait seul, tout seul, en cachette... il allait porter quelque chose, ça durait une journée, puis revenait vite... Ah! le traître!... Mais la domestique le savait, il fallait la questionner, on aurait su alors... Maintenant c'est trop tard... elle a été payée, ils ont été payés tous.....

C'était comme à un croisement de train... à une bifurcation de ligne que quelqu'un de blond, un étranger un peu fort en couleur, un rougeot d'une autre puissance étrangère venait au-devant de lui... l'un arrivant d'une direction... lui d'une autre... Le blond à tête assez forte... rougeot... on se serrait vivement la main, comme deux personnes qui se rencontrent en amis... On échangeait quelques paroles banales... et cela vivement... puis on se passait l'un des papiers, l'autre de l'argent. Vite on enfouissait cela dans la poche sans en avoir l'air et l'on se quittait... comme si on s'était rencontré par hasard, et chacun repartait de son côté...

C'était des papiers importants qu'on remettait, puis des lettres avec des signes de conventions, avec des barres... Ces barres voulaient dire des mots... des phrases... enfin c'était pas un langage connu et compréhensible...

Oh! il sait bien qu'il est coupable, oui, il le sait bien, mais il touchait de l'argent pour cela.

Oui, voyez-vous, il faut qu'il meure... et je ne le vois pas sortir vivant de la prison, mais c'est drôle, je ne vois pas de jugement, comme pas de condamnation... il meurt, et puis voilà.

Il faut qu'il meure et, de cette façon, ça arrête tout le déshonneur de la famille, et tout le déshonneur de la France.

Mais il y a aussi un monsieur blond qui est coupable avec lui. Ce blond est un homme qui a porté l'uniforme, mais qui a démissionné.

Il a de l'argent, ce blond, mais il n'est pas un millionnaire. Ce blond ce n'est pas le même que le blond-roux dont j'ai parlé tout à l'heure.

Il est poussé par le blond à faire ce qu'il fait.

Il meurt là tout d'un coup. Tenez, je le vois entre des gendarmes; il n'est pas en face... il est comme sur le côté... là, tout seul... On lui dit de se lever... mais il a comme bu quelque chose... et il tombe comme s'il était frappé d'une congestion. Il est raide.

Il sait bien qu'il est coupable... Alors, voilà, il apporte sa tête...

Mais sa femme le sait bien qu'il est coupable. On a voulu le sauver quand même...

Oh! on va être saisi de cet événement.

Son enterrement a lieu dans le pays, mais on le tranportera ailleurs... mais que de mal, que de dé-

marches! que d'argent! que d'argent on donne pour qu'il ne soit pas enterré parmi les criminels.

La famille veut la permission de l'enterrer dans un endroit à eux.

On va essayer de le faire passer comme une victime. On ne l'enterra pas du jour au lendemain.

C'est drôle c'est comme par le lait et la fumée qu'il est mort. Il n'aime cependant pas le lait. De lui-même il se sent perdu... perdu...

Et écoutez ceci, même s'il sortait acquitté, il se voit mort, cet homme.

Son enterrement vient comme par ici, puis reprend une autre direction.

Il va y avoir un retard d'un, deux jours... ce sera causé par un évanouissement.

Le gouvernement est content au fond. Car ça l'ennuie ferme, cette affaire. Ce sera un peu de répit. Mais enfin... il meurt, c'est mieux ainsi...

Toutes les plumes sont en l'air... On va délibérer... mais il sort les pieds en avant.

. . . .

Je vais vous dire même quelque chose... mais ça il faut le garder pour vous, et ne pas le répéter, ça ferait du tort... Il est comme en léthargie... on le croit mort... mais il ne l'est pas... Ça ne fait rien... il ne pourra vivre ni revivre... il mourra bientôt... bientôt après.

C'est au moment du verdict.

Le juge... je le vois bien ennuyé. Il le sait coupable, bien coupable... Quand leurs yeux se rencontrent, Dreyfus sent bien dans son intérieur qu'il est dévoilé, que le juge le SAIT coupable.

Seulement le gouvernement a parlé et le juge se retient, se modère... malgré son envie... Ce sera fini, mais que de tapage.

Je vois l'Exposition, c'est après... le changement de gouvernement...

Le Président Loubet, lui, il faut qu'il fasse attention. Il tombera dans l'eau, il assistera à l'Exposition. Il ne mourra pas dans son lit... celui-là...

C'est un homme qui n'a pas de caractère, ou du moins pas assez de force de caractère. On le mène. Il ne mourra pas sur le coup de sa chute. Il donnera sa démission.

Tenez, je le vois en ce moment, il a mal au bras, il se le frotte... ça lui fait mal, c'est douloureux, mais pas dangereux.

Une partie du Trocadéro s'effondre comme par l'eau ou sous l'eau.

Je termine ici cette enquête dans le domaine du merveilleux. Entre autres choses, je ferai remarquer qu'il n'y a guère entre les voyantes de contradiction sur les faits, mais seulement des divergences d'impressions. Elles ne voient pas les mêmes faits sous le même jour, dans le même milieu, elles en expriment des aspects différents, mais nullement contradictoires.

André Gaucher.

UN CAS DE POSSESSION (?)

Il y a quelques jours, la plupart des journaux publiaient le fait-divers suivant :

« Un singulier accident a eu lieu hier rue Antoinette. On a relevé, vers trois heures du matin, M. Sevin, ingénieur-électricien, qui était tombé de la fenêtre de son appartement. Le malheureux avait une jambe cassée et une blessure à la tête. En outre, il avait les mains singulièrement brûlées. Transporté à Lariboisière, Sevin a déclaré qu'il avait été blessé au cours d'une expérience de spiritisme. »

Je ne sais pourquoi ces mains brûlées me faisaient soupçonner quelque fait merveilleux, quelque contact extra-naturel. La main joue un grand rôle dans les phénomènes spirites. Ce sont les mains qui, réunies, mettent les tables tournantes en mouvement, et ce sont des mains qui apparaissent le plus souvent matérialisées. M. Gaston Mery a raconté ici même comment il avait eu occasion de serrer quelques-unes de ces mains qui résistaient d'abord à l'étreinte et fondaient ensuite comme du beurre. La main de la religieuse de Loos, dont nous parlons plus loin, avait, elle, plus de consistance; elle laissait des traces de brûlures et d'ecchymoses.

Bref, la suite de cet incident m'intéressait. Mais, après avoir énoncé ce fait cependant curieux, les journaux gardaient le silence. Pas le moindre supplément d'enquête. Je me suis donc décidé à la faire moi-même et il me paraît encore que cela en valait la peine.

La rue Antoinette est une petite rue des hauteurs de Montmartre qui va de la rue des Martyrs à la place des Abbesses.

Pour me renseigner, j'entre tout d'abord chez le pharmacien de la rue, car je pense, non sans raison, que le blessé aussitôt relevé a dû être transporté dans la pharmacie la plus voisine.

Je ne me suis pas trompé ; je recueille là, en effet, quelques renseignements intéressants. L'un des garçons de la pharmacie a vu M. Sevin évanoui. Il portait à la tête une blessure énorme et avait une jambe cassée.

Voilà, direz-vous, une cause de mort bien naturelle.

M. Sevin est un fou qui, il y a quinze jours, a été frappé d'insolation et, dans un accès de fièvre chaude, s'est précipité par la fenêtre du troisième étage. Il est mort. Pas la moindre parcelle de merveilleux.

Oui, mais attendez ! Le garçon de la pharmacie n'a pas vu seulement la blessure à la tête, il a vu les mains.

— Comment étaient-elles brûlées ? ai-je demandé.

— Oh! monsieur, ce n'est pas brûlées qu'il faut dire. Elles étaient littéralement carbonisées, sans une trace sanglante, comme aurait fait l'application d'un fer rouge, ou, mieux encore, la pression d'un *étau incandescent*. Après examen, les médecins déclarèrent qu'il n'y avait pas lieu à amputation et que les doigts carbonisés et quasi-coupés tomberaient d'eux-mêmes.

Mais voici le pharmacien lui-même qui connaît Sevin et l'a vu avant sa mort, à différentes reprises.

— C'était, me dit-il, un chercheur, une manière de savant et d'inventeur, sans cesse occupé de chimie ou d'électricité; son appartement était une sorte de laboratoire où s'entassaient les fioles, les éprouvettes, les alambics; dans une de ses expériences, il se sera brûlé grièvement et, affolé par la douleur, aura sauté par la fenêtre.

C'est encore une explication très plausible, n'est-il pas vrai ? Mais quelque chose me dit que ce n'est pas encore la bonne... Je sais qu'à peine revenu à lui, M. Sevin a parlé d'apparition, d'esprit, et qu'il a déclaré avoir eu les mains brûlées au cours d'une expérience de spiritisme... J'abandonne difficilement cette piste ; j'y reviens même avec obstination. J'insiste particulièrement sur l'étrangeté de la brûlure.

— Etrange, en effet, me répond le pharmacien. La main droite surtout était affreusement brûlée ; les doigts étaient carbonisés jusqu'à la paume ; quant à la main gauche, seules les extrémités des phalanges étaient brûlées comme si cette main se fût efforcée de dégager l'autre, prise dans un étau brûlant.

Je poursuis mes questions, mais le pharmacien de la rue Antoinette ne croit pas au spiritisme et ne me donne que de faibles indications, sur les expériences de M. Sevin.

Par contre, il m'apprend un fait qui ne manque pas d'intérêt. Bien qu'il fût pauvre et presque indigent, Sevin avait, comme on dit, un cœur d'or. Il faisait le bien autour de lui, soignait des malades et même accomplissait pour les sauver des actes héroïques. C'est ainsi qu'il a sauvé une petite fille atteinte du croup. L'opération de la trachéotomie, une fois pratiquée par le médecin, il n'hésita pas à insuffler de l'air dans les poumons de l'enfant au moyen d'un tube de verre.

— D'ailleurs, me dit le pharmacien, vous pouvez vous renseigner vous-même auprès de cette dame, Mme Septuveult, qui habite maintenant rue Lavieuville.

Certes, voilà une excellente source de renseignements, mais, auparavant, je vais interroger le concierge de M. Sevin, rue Antoinette.

Le brave homme me fait à son tour un récit succinct et très clair.

— On l'a trouvé là, me dit-il, en me montrant un coin de la cour près du mur d'une sorte de hangar.

La fenêtre de la cuisine, par laquelle il s'est jeté, est immédiatement au-dessus du hangar; l'un de ses carreaux est brisé. En tombant, l'infortuné ingénieur a rebondi sur le toit du hangar et est venu s'abattre au milieu de la cour.

Mon interlocuteur a vu également les brûlures des mains, il ne peut parvenir à s'expliquer leur origine.

Je lui demande la description des lieux, et dans quel état se trouvait la cuisine après que le malheureux se fut précipité.

— La porte, une fois enfoncée, me répond-il, nous avons été frappé de voir allumé le petit fourneau à gaz de la cuisine; le bec de gaz qui s'y trouvait était également allumé et brûlait encore. A part cela, rien... Seulement, à côté du fourneau, il y avait une pièce de cinq francs.

— Avez-vous entendu le bruit d'une explosion ou d'une détonation quelconque?

— Pas le moins du monde.

Le concierge de la rue Antoinette a vu M. Sevin le lendemain et les jours suivants à l'hôpital Lariboisière. Le malade avait toute sa connaissance et s'exprimait parfaitement; un léger défaut de bégaiement qui embarrassait ordinairement sa voix avait même complètement disparu.

— Eh bien! demandai-je à mon interlocuteur, avez-vous interrogé votre locataire au sujet des causes mystérieuses de l'accident?

— Oui, monsieur, mais il ne voulait rien dire. «Ne me parlez pas de cela, s'est-il écrié, dès que je lui en ai dit un mot; je reçois ici beaucoup de visite, tout le monde m'en parle et *je n'en dirai rien à personne.* »

Je quitte alors la maison de l'accident et je me rends rue Lavieuville, à quelques pas de là, chez l'ancienne concierge de M. Sevin.

Mme Septuveult est absente; elle est en garde chez un malade, c'est sa fille aînée qui me reçoit pendant que l'on va chercher sa mère.

Immédiatement, je me rends compte que la famille Septuveult n'est nullement familiarisée avec les théories spirites et les phénomènes plus ou moins merveilleux; cependant, la jeune fille met une telle discrétion dans ses renseignements, se retranchant toujours derrière la personne de sa mère, que je me sens enfin plus près de la solution de ce singulier problème.

Voici Mme Septuveult. C'est une femme d'une quarantaine d'années dont le visage respire la simplicité et la franchise. Je n'ai pas le temps de décliner mes titres et qualités et, dès que j'ai prononcé le nom de M. Sevin, elle se répand en éloges sur le compte du malheureux.

Je m'y attendais et j'attends que cette façon d'oraison funèbre soit terminée pour en venir à l'objet tout spécial de ma visite.

Chose curieuse : le mot de spiritisme n'étonne nullement Mme Septuveult. M. Sevin, qu'elle connaissait de longue date, était, dit-elle, « en communication avec les esprits. »

— Comment cela? Au moyen des tables tournantes?

— Oh! du tout, monsieur. Il communiquait avec tel esprit qu'il lui plaisait sans avoir besoin d'intermédiaire.

Là-dessus, Mme Septuveult me donne des preuves fort anciennes, ma foi, du commerce de M. Sevin, avec des entités de l'au-delà. Mais je ne suis pas autorisé à en parler.

J'apprends, en revanche, que le défunt était en rapports fréquents avec l'esprit de Michelet, et surtout avec celui de Leybach.

— Oh! celui-là! s'écrie Mme Septuveult, qui ne semble pas porter Leybach dans son cœur; c'est lui qui a fait faire au pauvre M. Sevin toutes ses folies et qui lui a mis en tête le désir de la possession.

— La possession, dis-je alors, comment l'entendez-vous? Voulez-vous dire que ce malheureux désirait être possédé?

— C'est cela même, me répond Mme Septuveult; et c'est ce Leybach qui est cause de sa mort.

Qu'on pense de ceci ce que l'on voudra, qu'on croit à la possession ou que l'on n'y croit pas, ce n'est pas mon affaire; mais il m'appartenait de contrôler un point qui, de près ou de loin, semblait appartenir au « merveilleux ».

Si étrange qu'il apparaisse, je me contenterai de remarquer que ce n'est pas la première fois que l'*Echo du Merveilleux* a eu à s'occuper de semblables traces mystérieuses laissées sur un corps humain par une étreinte en apparence extra-naturelle.

Dans le numéro du 15 avril 1898 se trouve le récit d'une curieuse apparition. Une sœur de la communauté d'Hénin-Liotard aurait aperçu une supérieure défunte qui, selon sa propre expression, lui aurait *pincé* le bras.

Or, la manche de son vêtement retroussée, on fut stupéfait de voir quatre marques rouges transversales comme si une main de feu y avait été appliquée.

Au lieu de la main d'une religieuse, imaginez la poigne vigoureuse du musicien Leybach. Ne serait-ce pas une explication saisissante de la mort du malheureux Sevin?

Bien entendu, je n'attache à cette hypothèse qu'une importance toute relative.

Mais un dernier fait.

Mme Septuveult avait souvent reproché à M. Sevin ses recherches passionnées et son commerce avec les esprits.

Or, quand elle lui rendit visite à l'hôpital Lariboisière, le premier mot du blessé fut celui-ci :

« Ah! madame, vous aviez bien raison, voici dans quel état ils m'ont mis. »

A. DE SAINT-MARC.

MARIE MARTEL

EN SEINE-ET-OISE

Quand on voyage en chemin de fer sur la ligne de Paris à Chartres, à quelques lieues de Versailles, après avoir franchi les gares de Saint-Cyr et de Trappes, on peut apercevoir sur sa gauche un monastère qui offre aux regards attentifs l'aspect souriant et frais d'une construction toute récente.

Quel est donc ce couvent, dont il n'était pas même question il y a six ans, sinon en projet tout au plus, et qui s'élève aujourd'hui gracieux au milieu d'une plaine verdoyante dans ce coin de terre hier encore ignoré?

C'est un nouveau monastère de religieuses Norbertines, dû à la générosité d'une jeune personne de grande maison et de grande fortune, Mlle Marie-Alexandrine Husson-Carcenac, de la commune de Mesnil-Saint-Denis (Seine-et-Oise).

Cette jeune fille, née le 20 janvier 1865, avait été, dès sa naissance, saluée dans sa famille comme un ange de paix et de consolation. Bientôt, à mesure qu'elle grandissait, on remarquait en elle les plus riches qualités jointes aux charmes de sa personne : douceur de caractère, âme limpide, nature mâle et réfléchie, piété délicate et presque scrupuleuse.

Le jour de la première communion surtout fut pour elle un jour solennel et inoubliable entre tous les autres. Ce jour-là, en effet, d'un élan sublime et tout spontané, elle s'offrit à son *bon Jésus*, ainsi qu'elle se plaira à le nommer durant toute sa vie.

Cependant elle ignorait encore, à cette heure sans pareille et si mémorable de la jeunesse, la forme que revêtirait plus tard cette offrande totale d'elle-même à son bon Jésus.

Dans le cours de l'année 1876, se trouvant dans sa famille en villégiature de bains de mer à Langrune (Calvados), elle eut occasion d'assister aux prédications de deux missionnaires Prémontrés de l'abbaye de Mondaye, monastère situé à deux lieues de Tilly-sur-Seulles.

En les entendant exposer avec une onction communicative l'amour immense et incompréhensible de Jésus pour nous, les grands yeux bleus de l'enfant se dilatèrent devant le blanc costume des bons religieux, image et emblème de la pureté, tandis que son âme se sentit embrasée pour le divin Sauveur d'une ardeur intime qu'elle ne comprenait pas, mais qui allait néanmoins la pénétrer à tout jamais. Dès lors, la sainteté ainsi que l'amour divin furent pour elle étroitement liés au blanc vêtement de saint Norbert.

Ces aspirations, comme une riche semence déposée en terre féconde, se développèrent et grandirent d'année en année jusqu'au 19 mars 1882, jour de la fête de Saint-Joseph, où elles s'épanouirent enfin au dehors par cette déclaration des plus nettes comme des plus décisives :

« Je veux être religieuse, et religieuse Norbertine. »

La jeune fille n'avait pas encore dix-huit ans.

Toutefois, malgré une vocation si précise et si bien arrêtée, il ne lui fallut pas moins de cinq années, à cause de sa santé frêle et délicate, pour aboutir enfin à la réaliser. Elle subit victorieusement cette longue épreuve durant laquelle on l'entendit dire un jour :

« Je le reconnais, et pour rien au monde je ne voudrais entrer dans une vie religieuse dont à l'avance je saurais ne pouvoir suivre les observances. Je veux être une vraie religieuse, et non une religieuse d'exemptions et de privilèges. »

Elle ajoutait ensuite un peu tristement :

« Si la chose est impossible, c'est que Dieu veut me faire mourir jeune; car je sens que je ne pourrai vivre sans être religieuse. »

A cette âme d'élite aux sentiments si nobles et déjà si visiblement prédestinée, Dieu avait accordé le bienfait incomparable d'une mère chrétienne, foncièrement chrétienne, chrétienne jusqu'à l'héroïsme. Qu'on en juge par ce trait digne des premiers âges de l'Eglise, qui pourra sans doute offusquer sa modestie, mais que nous devons reproduire quand même pour montrer que, Dieu merci, la race des femmes fortes et vaillantes n'est pas encore éteinte en France, loin s'en faut.

Lorsque Mlle Marie Husson demanda donc à sa mère — à elle qui ne vivait que de sa fille — l'autorisation de donner sa main et son cœur au Roi des rois, un regard jeté sur le crucifix fut sa première réponse, et des larmes coulèrent de ses yeux; la très Sainte-Vierge elle-même n'en avait-elle pas versé sur le Calvaire?

« Je ne saurais rien refuser au bon Dieu, dit Mme Husson. S'il s'agissait d'une union de la terre, si brillante qu'elle pût être, je réclamerais le temps de la réflexion; mais pour Dieu!... Il me fait trop d'honneur en me demandant la seule fille qui me reste! »

Cependant le monde faisait de temps en temps vers cette jeune élue de Dieu des retours offensifs. Des alliances séduisantes et princières lui furent plusieurs fois offertes. Mais, comme les illustres vierges de la primitive Eglise, les Agnès, les Cécile, les Agathe, elle répondait avec un sourire angélique :

« Non, j'ai un autre parti, et c'est lui qui a mes préférences. »

Mlle Marie Husson songeait d'abord à entrer au couvent des Norbertines de Bonlieu (diocèse de Valence). Mais contrainte par sa faible santé à renoncer à ce projet, elle résolut de mettre à l'essai l'idée d'un Tiers-Ordre régulier de l'ordre de Saint-Norbert, à l'instar de ceux des grandes familles franciscaine et dominicaine, après l'avoir conçue et longtemps étudiée.

A cette fin, avec une compagne associée à ses pensées, Mlle Husson reçut le saint habit, au couvent de la Vierge Fidèle, à la Délivrande (diocèse de Bayeux), le 10 avril 1888, des mains de Mgr Goux, évêque de Versailles.

Un peu moins de deux ans après, le 19 octobre 1889, le noviciat était achevé; on la retrouve au Mesnil-Saint-Denis, où son évêque reçoit la profession de sœur Marie de la Nativité qui sera désormais son nom de religion — et de sa première compagne, sœur Saint-Hermann-Joseph. Ce même jour, Mgr Goux, inaugure, au modeste village du Mousseau, le premier monastère, abri provisoire, mais déjà suffisamment aménagé pour les besoins d'une vie régulière, et il place la communauté naissante sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus.

La nouvelle fondation — le petit Mousseau, comme on l'appelait alors — devint bientôt étroit et insuffisant, par suite des recrues nombreuses et choisies tant pour la jeune communauté que pour l'orphelinat.

Alors, toujours admirable et toujours généreuse, la mère de la pieuse fondatrice arrêta le projet d'une construction plus importante, d'un véritable monastère qui pût abriter cinquante à soixante religieuses et autant d'orphelines.

Les travaux furent conduits avec une telle rapidité et un tel ensemble qu'on a bien pu comparer l'érection de cet édifice religieux à celle de l'abbaye-mère de l'Ordre de Saint-Norbert en 1122.

Ainsi, la construction fut l'affaire d'une année à peine. Commencé au mois de mai 1894, le monastère du Mesnil-Saint-Denis fut inauguré le 23 juillet 1895 par Mgr l'Evêque de Versailles, entouré de tous les amis de la nouvelle fondation.

Moins de trois années après, il abritait vingt-cinq religieuses Norbertines et une trentaine d'orphelines recueillies çà et là.

Durant cet intervalle, grâce aux instances de la jeune et pieuse fondatrice, Mlle Marie Husson, devenue Révérende Mère Prieure de la Nativité, le nouveau monastère obtenait, le 27 août 1896, du chapitre général de l'ordre de Prémontré, son admission au Grand Ordre, avec les observances de la province de Belgique et de France.

L'une des premières conséquences de cette admission dans l'Ordre était la psalmodie de l'office canonial.

Dès que l'on présenta à la Révérende Mère Prieure les volumes du bréviaire Prémontré, elle les saisit et les embrassa :

« Quel bonheur, disait-elle, de pouvoir chanter ainsi tous les jours les gloires du bon Jésus! »

Mais, hélas! l'épreuve vint vite pour la communauté naissante. Dieu avait décidé que cette agrégation qui venait de mettre le comble aux vœux de la jeune Mère Prieure serait sa dernière grande joie sur la terre. Il semble, du reste, qu'elle eût assez vécu, puisqu'elle avait pu réaliser en si peu d'années le rêve de sa vie entière.

Vers le mois de novembre 1896, elle se sentit frappée, et, malgré les soins les plus délicats qui lui furent prodigués, le mal alla dès lors toujours en s'aggravant. Cependant, de son lit de souffrances, elle continuait encore d'édifier et de surnaturaliser toutes les filles ainsi que les personnes qui l'approchaient,

Elle désirait même que l'on dissimulât son mal pour leur éviter tout chagrin :

« Je suis heureuse, disait-elle, de faire la volonté du bon Jésus, mais je souffre de sentir que ma maladie est une cause de souffrance et de peine pour la communauté. »

Le 19 mars 1897, après avoir reçu la Sainte Communion qu'elle fit en viatique, voyant pour la dernière fois toutes ses filles réunies autour de son lit, elle leur adressa toutes ses recommandations avec calme; mais où elle fut admirable et, pour mieux dire, céleste, ce fut lorsque, ses beaux grands yeux élevés vers le ciel ou doucement fixés sur la blanche couronne qui l'entourait, elle leur dit :

« J'avais demandé à saint Joseph de me guérir, il ne l'a pas voulu, mais il m'a accordé la grâce de mourir en paix. Mourir en paix! que c'est bon! Oh! merci, saint Joseph!... Soyez de bonnes religieuses. Je vous aime toutes, toutes sans exception. Et j'aime aussi toutes celles qui viendront; vous le leur direz. »

Puis, elle les bénit toutes pour la dernière fois sur la terre en leur disant :

« Ne pleurez pas! nous nous reverrons au ciel, au ciel. »

L'heure de la séparation approchait, et Dieu sait si elle fut cruelle. Le 24 mars, à une heure du matin, la chère moribonde, ainsi enlevée à l'affection et à la vénération des siens par une mort prématurée, s'envola sans un cri, sans un soupir, vers le séjour des élus. La jeune Mère Fondatrice et Prieure des Norbertines de Seine-et-Oise était dans la 33e année de son âge, la huitième de sa profession religieuse.

Mme Husson-Carcenac, l'admirable mère, en fermant les yeux de sa fille chérie, voulut réciter le *Magnificat* « pour remercier Dieu, disait-elle, de lui avoir donné une sainte et de l'avoir rappelée au ciel. »

Le jour des obsèques, une assistance nombreuse témoigna de l'estime et de l'affection que l'on portait à la vénérée défunte. Un grand concours de prêtres entourait son cercueil et semblait montrer la reconnaissance du clergé pour les prières qu'elle lui avait procurées.

Sur tout le parcours qui conduit au cimetière conventuel, on n'entendit qu'un sanglot. La douleur et l'émotion pénétraient tous les assistants. Chacun sentait qu'un grand vide s'était fait sur la terre, et qu'au ciel il devait y avoir un ange de plus assurément.

Enfin, cette mort fut un deuil pour le pays tout entier et son couvent bien-aimé la pleure encore chaque jour.

Tel est le récit que l'on entend couramment dans les contrées qui avoisinent Versailles, Rambouillet et Chevreuse.

Si nous le reproduisons ici, c'est d'abord parce qu'il nous a paru de nature assez merveilleuse pour pouvoir entrer dans le cadre de l'*Echo* et intéresser tous nos lecteurs.

C'est ensuite pour donner un aperçu utile sur les origines extraordinaires et les premiers développements si rapides de ce nouveau monastère dédié au Sacré-Cœur de Jésus, avec lequel un certain nombre des événements de Tilly-sur-Seulles ont eu depuis trois ans (et peuvent avoir encore par la suite) des relations insoupçonnées du public ou du moins mal connues et incomprises.

Enfin, c'est pour faire connaître suffisamment à l'avance l'endroit visiblement béni de Dieu où Marie Martel est allée, nous apprend-on, faire une première retraite ou neuvaine dans la dernière dizaine de juillet, sur l'ordre qu'elle avait reçu quelque temps auparavant, durant une audition de « la Très Sainte Vierge », qu'elle ne voit plus, mais qu'elle entend encore en certains jours.

Entrée au monastère des Norbertines, vers le 20 juillet, la Voyante en est sortie le 29, après y avoir fait la meilleure impression, ainsi qu'on nous l'assure de divers côtés. Elle y rentrera plus tard, paraît-il, d'une façon définitive, pour y prendre elle-même l'habit des religieuses de l'Ordre.

Nous disons *plus tard*, car le bruit court avec une certains persistance que si la série des visions de « la Sainte Vierge » est désormais close à Tilly pour Marie Martel — mais non toutefois celle des auditions de voix de cette « Vierge Immaculée » qui lui a tant de foie apparu aux champs Lepetit — la Voyante doit encore une fois, une seule fois, jouir de son apparition et la contempler avec bonheur à Lourdes même, devant la grotte bénie, durant le Pèlerinage national de Notre-Dame du Salut.

Serait-ce par hasard cette année et ce mois-ci?? C'est ce que nous saurons bientôt sans doute.

Quoi qu'il en soit, si cet événement nouveau et imprévu des phénomènes tilliens vient à se réaliser de façon convenable et satisfaisante, il sera curieux de constater les relations qui auront existé entre la Délivrande, Tilly, Lourde et le Mesnil-Saint-Denis.

Car la « Mère Prieure », aperçue si souvent depuis si longtemps auprès de « la Sainte-Vierge » par Marie Martel durant ses extases, n'était autre que Mlle Marie Husson, dont nous venons de raconter à grands traits la jeunesse mémorable, la vocation sublime, l'œuvre si généreuse et si belle, enfin la vie sainte et si édifiante couronnée par une mort des plus précieuses devant Dieu.

SIMPLEX.

A TILLY

QUELQUES NOUVELLES

Nous les donnons à toute vapeur.

1° Henri Morel continue à se porter comme un charme depuis sa guérison.

Il l'affirme à tout venant, et tous ceux qui le voient doivent en convenir :

2° Vers la mi-juillet, Marie Martel, avant de partir en Seine-et-Oise, était allée passer trois ou quatre jours à Christot chez son père et sa mère. Or, le jour de la Mont-Carmel qui était un dimanche, cette année, tandis que Marie assistait à la messe avec eux, le curé de l'endroit eut des distractions incroyables, à ce qu'on nous rapporte.

Ainsi, en chaire surtout, l'esprit infernal — celui peut-être qui agitait tant le roi Saül devant le jeune David — mit un malin plaisir à brouiller les feuillets, les souvenirs et les idées de M. l'abbé Dupont, à tel point que le pauvre vieux pasteur termina le *De profundis* habituel par l'oraison de l'*Angelus*, tourna et retourna fébrilement ses pages ou ses notes, tout en abîmant quelque peu la jeunesse pourtant si digne et si pieuse de saint Simon Stock, qu'il confondait sans doute avec les années orageuses du fils de sainte Monique, le futur et illustre saint Augustin !

On en a bien ri et on en rira longtemps dans le pays.

3° Ce qui est plus triste, par exemple, c'est que le même abbé Dupont a été, le samedi 29 juillet, victime d'un accident qui pourrait devenir grave à son âge : à soixante-dix ans révolus, dit-on. Tombé d'une échelle, il s'est brisé les deux jambes.

Cette fois, à plus forte raison encore que la précédente, on ne pourra pas prétendre que l'influence de Marie Martel y fût pour quelque chose, puisque c'était — étrange coïncidence ! — le soir même du jour où elle terminait sa retraite, chez les Norbertines du Mesnil-Saint-Denis, qu'avait lieu cette chute de M. le Curé de Christot.

Espérons toutefois que son ex-paroissienne, qui ne doit pas — ou nous nous trompons fort — lui tenir rancune de son hostilité passée, aura déjà prié pour lui la Très Sainte Vierge d'une façon plus spéciale encore, et qu'il devra peut-être bientôt — qui sait? — à « Notre-Dame de Tilly » elle-même la faveur d'un rétablissement complet. Ce ne serait certes pas une guérison banale ; quoi qu'il en soit nous sommes heureux de la lui souhaiter de tout cœur.

4° Enfin, à propos de Tilly, il nous revient d'Évreux que, lors d'un passage assez récent de Mgr Amette en cette ville, peut-être à l'occasion des obsèques du cardinal Sourrieu, archevêque de Rouen, dans un salon ou plusieurs personnes parlaient de Tilly à la légère, comme tant d'autres qui, de toutes parts, en causent également à tort et à travers, Sa Grandeur fit alors cette remarque que l'on nota et qui n'est point restée sans écho depuis cette époque dans la haute société d'Évreux :

« Je ne comprends pas qu'on parle si légèrement de choses qu'on ne connaît point, qui méritent un examen sérieux et dont la solution viendra à son heure. »

On ne nous assure pas que ces paroles du nouveau prélat de Bayeux soient textuelles, mais on nous garantit qu'elles sont exactes quant au sens et quant au fond.

SIMPLEX.

Reportages dans un fauteuil

*** *Les neuf esprits de Warbois et la sorcière de Robinson.*

Une affaire criminelle toute récente et qui est même en cours d'instruction, a montré une fois de plus combien il faut se défier du témoignage des enfants, et avec quelle facilité le mensonge sort de la bouche de ces ingénues petites créatures.

Dans les procès de sorcellerie, c'est trop souvent la déposition fantaisiste d'un gamin à l'imagination surexcitée par la vanité de jouer un rôle, qui a décidé de la condamnation d'un innocent accusé. En voici deux cas, célèbres jadis, aujourd'hui bien oubliés. Ils sont extraits des causes criminelles de Gitcairn.

A Warbois, sur les terres de lady Cromwell, vivait, avec son mari et leur fille, veuve, une vieille femme un peu faible d'esprit et singulière d'allures, nommée la mère Samuel.

Les enfants d'un M. Throgmorton la raillaient et la tourmentaient souvent, et la traitaient de sorcière. La fille aînée, miss Jane (quatorze ans), étant tombée malade, s'avisa de dire que la vieille Samuel l'avait ensorcelée. Elle était, disait-elle, obsédée par neuf esprits, Pluck, Hardname, Cateh, Blue et trois du nom de Smack, qui étaient cousins. L'aîné de ces Smack aimait tendrement miss Jane; il la défendait contre les malices de ses frères et soutenait en son honneur de grands combats. Voici un extrait des dialogues de cette jeune personne précoce avec son galant spirituel (miss Jane, comme bien l'on pense, était seule à entendre la réponse).

— D'où venez-vous, master Smack? disait la demoiselle affligée. Quelles nouvelles apportez-vous?

Smack l'informait qu'il venait de combattre contre Pluck. Les armes avaient été deux grandes douves de cuve, le champ clos une boulangerie tombant en ruines.

— Et pour quel motif, cette bataille?

— Pluck ne voulait pas convenir que vous êtes la plus belle jeune fille du comté.

— Et qui l'a emporté, je vous prie?

Smack répond qu'il a cassé la tête à Pluck.

— Je voudrais, dit la demoiselle, qu'il vous eût aussi rompu le cou.

— Est-ce ainsi que vous me remerciez de mes peines? répond Smack désappointé.

— Quoi! Attendiez-vous des remerciements de moi, que vous tourmentez nuit et jour? Je souhaiterais que vous fussiez tous pendus à la fois, car aucun de vous ne vaut rien.

Sur cette rebuffade Smack quitte la chambre. Entrent Pluck, Blue et Cateh, le premier avec sa tête emmaillottée, le second boitant, le troisième un bras en écharpe, témoignage des victoires de Smack. Ils chargent miss Jane d'injures. Mais Smack accourt et les chasse, après un combat qui fait jeter les hauts cris à la jeune obsédée.

On a peine à croire que ces imaginations saugrenues d'une enfant maladive et rusée furent prises au sérieux. Elles le furent parfaitement. La pauvre vieille mère Samuel se vit en butte aux plus mauvais traitements jusqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle avait bien ensorcelé Mlle Throgmorton. Ce qu'elle paraît avoir fait d'ailleurs avec une certaine complaisance d'amour-propre. On lui arracha des cheveux pour faire un contre-charme; on la battit, lady Cromwell la chassa de sa maison. Et, par rencontre, lady Cromwell mourut peu après, non sans avoir revu en rêve ou en cauchemar la mère Samuel et son chat noir. Dès lors, la perte de la sorcière était certaine.

Elle fut jugée et condamnée, son mari et sa fille par dessus le marché. Quelqu'un, qui eut pitié de la jeunesse de cette fille, lui conseilla d'obtenir au moins un sursis en se déclarant enceinte. Elle répondit fièrement : « Je ne veux point passer à la fois pour sorcière et pour prostituée ».

Mais la mère, pour montrer combien son jugement était sain, essaya d'utiliser pour elle l'avis donné à sa fille. Son âge dispensait de discuter un sursis basé sur un tel prétexte; ce fut dans l'auditoire un éclat de rire général, auquel prit part la mère Samuel elle-même. Et les Samuel père, mère et fille furent brûlés le plus joyeusement du monde. Sir Samuel Cromwell, leur seigneur, ayant tiré quarante livres de la vente de leur champ, les convertit en une rente de quarante schellings pour la fondation d'un discours annuel sur la sorcellerie, qui devait être prêché par un docteur en théologie de Queen's Collège, à Cambridge.

L'histoire de la sorcière de Gendle, dont l'accusateur fut un enfant du nom d'Henri Robinson, se rattache au grand procès des sorcières du Lancashire. Cet enfant déclara que, cueillant des prunes sauvages dans une clairière, il vit venir à lui deux chiens de chasse qu'il s'imagina appartenir à quelque squire du voisinage. Il les menaça d'une houssine; mais aussitôt la vieille Dickenson, femme d'un fermier voisin, parut à la place d'un des chiens, et un petit enfant à la place de l'autre.

L'enfant affirmait que la femme Dickenson lui avait offert de l'argent pour tenir caché ce qu'il avait vu, mais il refusa en disant : « Non, non, vous êtes une sorcière ». Pour ne lui laisser aucun doute à ce sujet, la vieille paysanne tira de sa poche, une bride, l'agita sur la tête de l'enfant qui représentait un moment auparavant l'autre chien de chasse. Il fut sur-le-champ métamorphosé en cheval; la mère Dickenson monta dessus et prit Henry Robinson devant elle. Ils se rendirent à une grange dans laquelle l'enfant vit six ou sept personnes tirant sur des cordes; et à mesure qu'elles tiraient, il en sortait des viandes toutes préparées, avec de gros morceaux de beurre, des écuelles de lait et tout ce qui, dans l'imagination de l'enfant, pouvait compléter un festin rustique.

Pendant ce temps, elles faisaient de si laides grimaces que le petit Robinson fut saisi d'effroi.

Il racontait bien d'autres choses du même genre, comme d'avoir vu l'une de ces sorcières assises sur la cheminée de son père. Mais cela finit par l'emprisonnement d'une vingtaine de femmes; le petit bonhomme fut conduit d'églises en églises chaque dimanche, dans le comté, pour reconnaître les personnes qu'il aurait vues au rendez-vous des sorcières.

« Cet enfant, dit Webster, dans son livre sur la sorcellerie, fut amené dans l'église de Kildwirck, où, étant vicaire, j étais en ce moment occupé à prêcher; ce qui causa quelque trouble. Après le service, je cherchai et trouvai l'enfant avec deux personnages de mauvaise mine, qui semblait le conduire et le diriger dans cette affaire. Je désirai parler à l'enfant en particulier, mais il me le refusa péremptoirement. En présence d'un grand nombre de personnes, je pris l'enfant auprès de moi et lui dis : « Mon ami, parle-« moi avec vérité et sérieusement. As-tu vu et entendu « les choses étranges sur les actions des sorcières que « l'on dit que tu as rapportées, ou quelqu'un t'a-t-il engagé à le dire? » Mais les deux hommes m'enlevèrent l'enfant et dirent qu'il avait déjà été interrogé par deux juges de paix capables. »

Plus tard, Henry Robinson avoua son imposture. Il avait inventé une partie de ces choses, il avait été suborné pour dire l'autre partie par son père, vieilli dans le métier, ancien témoin dans la première affaire des sorcières du Lancashire.

Morale : Se défier infiniment du témoignage des enfants, dans tout ce qui touche au merveilleux surtout. Et se défier aussi de leur père. Cela s'applique à plusieurs faits merveilleux contemporains.

GEORGE MALET.

Petit cours d'Onéirocritie

II

Les rêves sans signification (*suite*).

L'état mental du dormeur a une très grande influence sur les rêves qu'il fait. Il est certain, en effet, que s'il est adonné à la recherche d'un problème, s'il a des préoccupations d'argent, s'il a des inquiétudes sur la santé d'un être cher, s'il est sous le coup d'une grande peine ou d'une grande joie, il aura des songes qui s'en ressen-

tiront. Et ces rêves seront, en tout ou en partie, dénués de signification, selon qu'ils seront plus ou moins le reflet des dispositions de cœur ou d'esprit du dormeur.

***

Prenons des exemples.

Supposons un caissier qui, en faisant le compte de sa caisse, a trouvé un déficit important, dont il n'a pu s'expliquer la raison. Presque fatalement, pendant le sommeil, son esprit continuera les recherches de la journée; mais, comme la volonté ne sera plus là pour le diriger, il s'égarera dans les aventures les plus étranges. Les images afflueront. Elles seront sans doute étrangères à sa caisse et à son livre de compte. C'est, en effet, non les actes *qui se continuent dans le sommeil, mais la disposition de l'âme qui persiste. Le dormeur se sentira dans l'état de quelqu'un qui cherche, qui veut retrouver quelque chose. Il sera Christophe Colomb en quête d'un nouveau monde; Jean de Nivelle appelant son chien; Diogène à la recherche d'un homme, etc.*

Autant de rêves nuls au point de vue de l'interprétateur.

***

Autre cas.

Dernièrement une personne de ma connaissance avait fait de nombreuses invitations à dîner. Par suite de circonstances fortuites, elle n'avait pas reçu une somme d'argent sur laquelle elle comptait, et elle se demandait comment elle s'y prendrait pour recevoir son monde.

Là-dessus, nuit agitée.

Elle se vit traitant avec un cuisinier qui lui manquait de parole... montant en voiture et n'arrivant pas à destination... achetant divers objets et ne retrouvant pas son porte-monnaie... commençant une foule d'actes qu'elle ne pouvait achever.

Cette force qui l'empêchait ainsi d'arriver à son but, c'était quelque chose comme la vitesse acquise par ses préoccupations de la journée.

On pourrait multiplier les exemples.

La règle est celle-ci :

Pour déterminer si tel rêve donné est la résultante de l'état mental du sujet, il faut le considérer, non dans ce qu'il a de concret, *mais au contraire dans ce qu'il a d'*abstrait.

***

Vous savez maintenant à quels signes on reconnaît, d'après sa date, ou d'après l'état physiologique et mental du dormeur, qu'un rêve est susceptible d'être avec quelque succès, interprété.

Nous allons maintenant rechercher ensemble comment logiquement peut s'effectuer cette interprétation.

C. de Mirbel.

Souvenirs d'une Voyante

Obsessions et Possessions (*suite*).

Que de mauvaises actions, de funestes pensées dont notre nature individuelle serait bien incapable, nous sont ainsi suscitées par les esprits en peine!

« Quand tu traverses l'Ombre, dit la sentence tou-« rangelle, ferme tes yeux, ton oreille et ton cœur. Le « Mauvais n'aura point d'entrée en toi. »

Le paysan breton conjure le Malin, qui prend *l'esprit* de l'Homme et s'en fait *une chair*.

Et la Vendée conseille :

« Prie dans le silence; garde-toi dans la nuit; pré-« pare-toi, le matin, à vaincre les embûches du « soir. »

La vie mystérieuse et pullulante en l'espace, si elle échappe à nos sens humains, rappelée ou pressentie, trouble notre être.

Je sais peu de gens qui, aux approches de la nuit, n'éprouvent crainte ou émoi et ne perçoivent des bruits inusités.

Un bon curé de Vendée, vieillard saint et naïf, à peine plus instruit que les paysans desquels il était né et avec qui il continuait de vivre, me disait jadis, un soir que je me refusais à traverser un bouquet d'arbres qui séparait le jardin des prairies :

« Il ne faut pas avoir peur, mon enfant. Ce sont les « âmes des choses qui bruissent dans la nuit. »

Lui ne croyait pas au Malin, l'œuvre de Dieu ne pouvant être mauvaise. Il disait :

« La chute de l'ange n'est qu'une erreur; et toute « erreur est réparable. »

La science, essentiellement matérialiste, n'a pu songer à étudier la folie comme étant le résultat d'une obsession.

Il est de toute évidence que celle-ci est susceptible d'être déterminée par une lésion, une déviation cérébrale matérielle. Mais combien d'autres fois est-elle due à l'intrusion d'un être parasite?

L'un des miens a connu un homme excellent, bon père de famille, de mœurs douces et honnêtes, possédant une intelligence et une instruction suffisantes, pourtant que bornées.

Vers la quarantaine, son humeur subit une altération. Il devint rêveur, rechercha la solitude, puis, un jour, se mit à prêcher comme le plus érudit des curés de paroisse.

J'emploie cette dénomination parce que les discours de mon orateur improvisé avaient le genre absolu et très caractéristique des sermons de convention et de routine. Il y déployait cependant, une

science complète du latin et de l'histoire religieuse dont il n'avait possédé jamais les premières notions.

On enferma ce malheureux dans une maison de santé où à force de douches et de remèdes, tout aussi persuasifs, il a perdu la vie.

Un magnétiseur habile eut peut-être suffi à éloigner l'être fluide, ancien prêtre sans doute (1), qui obsédait ce faible.

Il y a quelques mois, je me trouvais chez une de mes élèves avec Tola Dorian, l'admirable écrivain que l'on sait, Paul Erasme (alias Mme Marc de Montifaut) et une jeune femme Mlle C***, qui possède une médiumnité, très déterminée, de faits essentiellement matériels.

On parla occultisme, et je pus constater, une fois de plus que, chez les imaginatifs, le besoin d'une croyance en la survie, d'une affirmation du Moi éternel, s'impose, très absolu.

Ce besoin *d'être*, inné et persistant, est la négation de la Mort dont *l'apparence* est un état dépendant de l'humanité qui prétend résumer en soi toutes les destinées.

« Qui parle de naissance? me faisait écrire un jour mon arrière-grand'mère évoquée sur le berceau de mon neveu.

« L'esprit qui flotte ensommeillé autour de cette
« créature nouvelle a cessé de vivre. Pour obéir a une
« loi parfaitement définie, il a quitté *la vie* et subit une
« transformation passagère. »

Plus tard, Lief nous dira :

« Voilez les berceaux. Illuminez les tombes. »

Bien que, depuis dix-huit ans, je me sois imposé la loi, nécessaire, de ne m'occuper jamais, si ce n'est intellectuellement et de façon passive, de manifestations supra humaines, je me laissai, cette fois, entraîner à m'asseoir à la table où déjà un esprit familier faisait un véritable tintamarre.

Comme toujours, lorsqu'on commence à regarder de cet autre côté de l'humanité, les faits physiques avaient, seuls, de l'intérêt pour ces nouveaux adeptes et je compris, de suite, que des influences funestes à ma sensibilité difficilement assoupie, allaient se produire.

Un faux respect humain me retint de fuir.

Le médium m'était très sympathique. Pourtant, dès que j'eus pris place en face d'elle, dans le rayon de ses grands yeux clairs, étrangement bistrés, j'éprouvai une répulsion, et les phalanges de mes doigts se redressèrent sous l'action du fluide ennemi.

1. Il va sans dire que nous laissons à l'auteur, dont nous tenons à respecter le récit si intéressant, toute la responsabilité de pareilles hypothèses, que nous ne saurions, pour notre part, admettre.

N. DE LA D.

Mes dix-huit années de volonté, de réflexion et d'observation de moi-même n'eurent plus aucun poids. Dans la durée insensible de cette seconde je redevins la Voyante, accessible à tous les désirs ou manifestations de la Force invisible.

La table, — une énorme table de salle à manger — se disloquait sous l'effort. Le corps de la médium était roidi. Un bruit de chasse s'entendait; le galop des chevaux, le brouhaha des voix et celle tant musicale de Tola Dorian chantait doucement :

« Encore, encore! montrez-vous, agissez! que je vous aime! »

Le froid me prit ; ma pensée se couvrit d'ombres et, quand je la retrouvai, elle n'était plus mienne.

A l'énergie qui est la caractéristique de mon être, succédait un abattement morne, le non-vouloir, le dégoût égoïste de toutes choses.

Les laideurs humaines s'accentuaient. Quand je revins chez moi, les défauts des miens me parurent pires et insupportables. Ceux, des actes de ma vie, dont je me loue le plus, devinrent puérilités et faux scrupules. Mon travail : sot orgueil; mes affections : chimères ; mes croyances en l'expiation qui purifie, en la lutte qui désenchaîne: efforts de vanité, mensonges.

— Cesser d'être, pensais-je; s'envelopper de néant; s'y étendre à jamais en l'inconscience éternelle!

Et l'obsession ne me quitta plus. Elle devint telle que ma famille s'émut me croyant dangereusement atteinte.

Je fus entourée et soignée, bien entendu sans aucun résultat.

Un jour enfin, en un moment de lucidité, j'avouai à mon mari le désir de suicide qui m'avait envahie.

Il me magnétisa aussitôt et je ne tardai pas à être délivrée. Pourtant à la campagne, où je passe l'été, dans mes moments de solitude, l'obsession me frôla de nouveau.

Je me souvins alors que Lief, jadis, nous avait dit :

« Dans les cas d'obsession, prenez un aimant et
« passez-le sur votre corps. Il fera fuir les fluides
« *élastiques.* »

J'avais un aimant d'une force suffisante, capable de supporter le poids, assez lourd, d'un fer à tuyauter. Je m'en servis suivant les indications de mon guide, et je ne tardai pas à recouvrer l'entière possession de mon moi. J'ai même, depuis ce temps, acquis un vouloir et une activité supérieurs.

Il y aurait non seulement des chapitres, mais des volumes à écrire sur ces faits d'obsession et de possession que l'Eglise et la science ont condamnés, la première comme idée adéquate aux superstitions gros-

sières du moyen âge; la seconde parce qu'elle se refuse à admettre ce qu'elle n'a pas encore déterminé.

Le jour, proche, sans doute, où elle se sera décidée à franchir la barrière de surnaturel que son matérialisme oppose à la marche ascendante, notre humanité aura gravi un degré dans l'échelle des Mondes.

CLAIRE VAUTIER.

LE PROCÈS DU SPIRITISME

J'ai parcouru attentivement les Revues spirites. La plupart font avec acrimonie une simple allusion à mon article. Quelques-unes veulent bien cependant condescendre à discuter avec moi.

Dans le *Progrès Spirite*, M. A. Laurent de Faget écrit :

Mais voici l'*Echo du Merveilleux* du 15 juillet. Son directeur, M. Gaston Mery, a soin, dès le début de son article : *Le Procès du Spiritisme*, de faire la déclaration suivante.

« On me rendra cette justice que, depuis que l'*Echo du Merveilleux* est fondé, j'ai toujours, lorsque l'actualité m'en a fourni le *prétexte*, réprouvé hautement les doctrines du spiritisme. »

M. Gaston Mery a RÉPROUVÉ HAUTEMENT (!!!) les doctrines du Spiritisme. Voilà qui va empêcher les tables de tourner, les Esprits d'agir et la conscience humaine de s'éclairer aux enseignements logiques et sages du fondateur de la philosophie spirite. Oui, M. Gaston Mery réprouve des doctrines enseignant à l'homme qu'il doit tendre à s'améliorer sans cesse en vue de son bonheur futur. M. Mery réprouve des doctrines qui soumettent l'homme à la raison et à la conscience au lieu de le courber, eunuque de la pensée, aux pieds d'une idole mystique, sous la menace de dogmes implacables. Il ne croit pas aux communications normales et régulières entre les vivants et les morts. Cependant, il reconnaît vraies toutes les manifestations spirites, mais savez-vous à quoi il les attribue? A Satan. Nous voici replongés, avec M. Mery, dans les profonds abîmes où gémissent éternellement des RÉPROUVÉS!!! Des réprouvés, en face de la justice et de la bonté d'un Créateur père de ses créatures!

Il y a longtemps que la philosophie, que le libre examen de la raison ont condamné ces croyances effroyables, qui ont fini par soulever de dégoût la conscience humaine. Mais M. Gaston Mery les accepte encore. C'est son droit. Seulement, le nôtre est de lui déclarer que nous n'admettons pas un instant l'existence du sombre démon qu'il invoque. L'astronomie, en nous révélant les grandeurs et les beautés infinies des cieux, et M. Flammarion lui-même, en nous faisant concevoir les lois merveilleuses de l'espace, la multiplicité des mondes habités, ont condamné définitivement le pauvre petit enfer terrestre à disparaître. Dès lors, plus de Satan tentateur entraînant les âmes au mal; plus d'ombre noire sur l'éblouissant soleil divin!

Dans le *Messager*, je trouve ces lignes ironiques :

Gaston Mery, directeur de l'*Echo du Merveilleux*, publie dans son journal des récits de nombreux faits spirites des plus intéressants. Cet écrivain, le lieutenant de Drumont dans sa campagne antisémite, qui s'est fait aussi le protagoniste de l'ange Gabriel, des visionnaires de Tilly, etc., a écrit dans la *Libre Parole* du 1er juillet, un article où il affirme, sur un ton doctoral ridicule, *la décadence du Spiritisme;* tous les phénomèmes spirites seraient dus au démon ou bien à l'esprit « extériosé » des médiums ou des assistants. C'est là une théorie peu sensée, chère à diverses catégories de pères jésuites et prônée, aujourd'hui, en partie, par M. Flammarion, l'auteur de beaux livres connus, où l'on rencontre les meilleures démonstrations de l'existence de l'âme et de son immortalité.

Tout arrive ici-bas! Aux nombreux médiums surtout qui ont obtenu des preuves multiples si visibles, si tangibles même de la présence des Esprits, l'attitude actuelle de M. Flammarion paraîtra au moins étrange. Les merveilleux phénomènes qu'il a pu observer scientifiquement et qu'il a décrits dans les *Annales Littéraires* ne l'ont pas convaincu! De plus, jamais, dit-il, « il n'a pu obtenir communication réelle avec des parents ou amis qui eussent pu lui donner la certitude *absolue* de leur identité. »

Et dire que, partout, de « vulgaires » médiums ont reçu cette satisfaction, que M. Flammarion *dit* n'avoir jamais obtenue! S'il en est ainsi, ce dont nous doutons en ce moment, l'illustre astronome aurait trouvé *sa récompense*! Les Esprits avaient sans doute prévu ce qui arrive. Sans nous arrêter à vouloir reproduire les bruits qui courent au sujet des motifs qui l'ont amené à renier l'origine des phénomènes spirites répandus dans le monde entier, nous dirons que le Spiritisme ne se portera pas plus mal pour cela et n'en déplaise aux journalistes de toute opinion, qui nous combattent depuis tant d'années, nous le verrons s'épanouir davantage malgré leurs ricanements insensés devant l'aveu scientifique des faits les plus troublants.

Dans la *Paix Universelle*, cette longue lettre :

Lons-le-Saunier, 8 juillet 1899.

Monsieur le Directeur,

Je relève dans la *Libre Parole* du 1er juillet, sous la signature du directeur de l'*Echo du Merveilleux*, le très spirituel et sympathique G. Mery, l'extrait qui suit :

Débâcle du spiritisme.

« *La doctrine du spirite Allan Kardec n'est pas seulement contraire à la religion, elle est contraire au bon sens, à la logique; seulement, elle est séduisante et elle semble pouvoir être prouvée expérimentalement.*

« *Mais comment admettre que si les morts reviennent, pouvaient revenir, ce serait pour nous faire des blagues.*

« *Combien plus logique est l'explication de la Mystique catholique qui affirme que ces esprits menteurs sont des anges déchus, Satan!*

« *Sardou, Hugo, E. Nus ont été dupes de leurs illusions;*

« *Les spirites, fous de rage, finiront par soutenir que C. Flammarion est payé par les Jésuites.* »

Ne nous semble-t-il pas, messieurs les spiritualistes indépendants, que le directeur de l'*Écho* vient de rompre, sur nos reins, une lance en faveur du catholicisme, alors que, même dans son journal, jusqu'ici il est resté neutre et libre, à bon escient?

Le catholicisme, par sa religion, est absolument irréductible, tant de par sa genèse que par son fondateur initial, le doux Jésus. Ses enseignements puisés aux sources de la Kabbale, de l'occulte magique chaldéen-catholique régnant, sont transmis par la tradition et les écritures appelées saintes et sacrées, mais qui, en réalité, ne sont que la pensée intime d'antan, exprimée secrètement, sous les formes les plus diverses : *allégories, hiéroglyphes, paraboles, similitudes, béatitudes*, etc., qui, toutes, sont loin, très loin même d'avoir la valeur d'une vérité démontrée, et que le catholicisme a toutes bonnes raisons pour vouloir, exiger même devoir être laissées en dehors de toutes discussions ou polémiques et, partant, rester incontestées : *C'est son devoir*.

La religion, le bon sens et la logique, Monsieur Mery, mais c'est là tout l'opposé du catholicisme. En doutez-vous? Non.

Et le spiritisme, s'il est séduisant par sa doctrine, mais c'est précisément parce qu'il se prête, qu'il se présente aux preuves expérimentées, sur lesquelles il s'est fondé. Preuves à expérimenter toujours, et basées sur des faits, des actes visibles à tous intéressés, en tous lieux, dans des conditions toujours même de bonne foi, ou selon des moyens scientifiques mis à la portée de tous; et non sur des faits ou actes révélés ou entrevus seulement par des extatiques ou névrosés de tous acabits.

Quiconque veut voir, entendre et chercher, remonter, après analyse réfléchie, des effets aux causes et de ces dernières à leur source, en les faisant se reproduire sur divers lieux et par différentes personnes, naïvement ou scientifiquement, le peut et y est apte.

Voilà, ce me semble, la base du spiritisme.

Telle sera la mission scientifique de la Commission de l'*Institut psychique*, que doit préparer le Congrès de 1900.

Mais avant essayons donc un peu de répondre à M. Mery. *Les morts reviennent et parmi eux il s'en trouve qui nous content des blagues!*

Quoi d'étonnant pour un catholique?

Est-ce que notre rituel, notre liturgie, nos canons ne sont pas là pour l'affirmer. Notre tradition, nos écritures, notre fondateur initial n'en n'ont-ils pas donné des preuves?

La défense de les évoquer, ces morts, n'existe-t-elle pas, et dès la plus haute antiquité? Donc ils reviennent, ils peuvent revenir et nous conter des blagues. Pourquoi pas?

En attendant la grande résurrection, *à la vallée de Josaphat*, où ils apparaîtront en chair et en os, tels qu'en leur vivant, ils viennent à nous, comme ils l'entendent, et cela nous est égal, pourvu que nous puissions obtenir d'eux, des signes, des preuves irrécusables de leur identité. Et c'est là tout le litige des controversants.

Il ne suffit nullement, pour triompher, de devenir *fou de rage*, d'une part, ou, d'autre, d'avoir une déclaration loyale et franche de C. Flammarion ou de tous autres qui, personnellement, n'auraient pu obtenir le satisfecit : *Constatation de l'identité*.

Les mort reviennent-ils? Tout est là. Eh bien! le catholicisme et ses devanciers dans l'occulte ont répondu affirmativement, et Jésus les ressuscitait, je dirais presque, d'après lui, à volonté et ses apôtres et tout chrétien ont ce même pouvoir. *C'est écrit*.

Revenus, nous content-ils des blagues? C'est très probable, pour plusieurs raisons. La première, c'est que nombre d'entre eux n'ont pas fait autre chose pendant leur vie. C'était souvent leur gagne-pain.

Avant d'avoir Elie, Ezéchiel, Samuel, Isaïe, etc., combien d'inconnus, tous plus frustes les uns que les autres; de connus nés et morts farceurs, blagueurs plus ou moins émérites?

Là-bas, si j'en crois la tradition catholique et autres, on reste ce que l'on a été sur la terre. Ce n'est pas très consolant; aussi bien pour l'effet d'optique devant le trône de Dieu, que pour nous, civilisés Européens du XIXe siècle qui y arriverons aussi; puisque ce n'est pas plus difficile, qu'on veut bien nous l'enseigner et, surtout, nous en imposer la croyance.

Foi sublime, pourquoi nous manquerais-tu, à la dernière heure, puisque Dieu nous a rachetés et promis sa grâce! dont les indulgences du pape sont du vrai canal et nous arrivent, même pour nous et les nôtres, avec ou sans rétribution, la seule bonne volonté exprimée suffit.

Sardou, Hugo, E. Nus et C. Flammarion ont été dupes de leurs illusions; et cela pendant des années, des années d'expérimentation! Si c'était vrai, si c'est possible!

Comme ce doit être peu flatteur pour les vivants et décevant pour les morts qui attendent l'appel de la trompette, avant de se retrouver en contact avec ceux qu'ils ont tous aimés!

Mais, si des maîtres dans l'art de penser et d'écrire comme ceux que vous venez de citer ont pu être dupes jusqu'ici de leurs illusions, que devez-vous penser, spirituel directeur de l'*Écho du Merveilleux*, des faits et actes rapportés dans la Bible, *le premier livre du monde*, ne comptant pour rien les papyrus, les hiéroglyphes, les statues, les colonnes, les pyramides, les villes et les nations de plusieurs races détruites?

Ce que vous ne pensez pas, je suppose, c'est que la mystique du catholicisme, affirmant que tous ces esprits menteurs ou blagueurs *sont des anges déchus*. Satan, sous la férule duquel ils trouvent peu ou prou le temps de venir nous conter des blagues, est pleine de bon sens et de logique. Non, vous ne le pensez pas, je l'affirme pour vous, ou alors vous êtes dupe vous-même de bien décevantes illusions.

Voyez-vous Satan, le terrassé par Gabriel à Mlle Couédon, venir lui et les siens, se délecter à nous tromper, nous naïfs et simples, mais aussi nos plus grands esprits, par des blagues, des poésies factices ou des morceaux de la plus haute philosophie, et cela tout de go, sans que ni l'un ni l'autre depuis vingt, trente, cinquante ans, s'en soit ni douté, ni aperçu! Et, avant eux, combien de cent mille générations!

Allons, ce n'est ni sérieux ni logique, Monsieur G. Mery.

Après l'Eden, le déluge. La chute des anges n'ayant

rien appris à Jéhovah; mais après le déluge, tôt après, il ne se repentit plus, il dispersa les fils de Noé et il fallut arriver à Abraham et faire alliance... Alors vint Isaac qui eut *deux fils*, un bon, Jacob, l'hypocrite, le supplanteur de naissance. Sa race fut choisie pour être le peuple de Dieu, et elle vit encore pour notre plus grande satisfaction. *Mais que doivent en penser les légistes Moïse, Aaron et Josué*, si célèbres! Jésus, Pierre, Paul et Jean, Jacques, Thadée et autres Constantins ou fils de France, la fille aînée?

M'est avis que les fils de Loyola, les princes de l'Eglise, en vue du déploiement de leurs forces spirituelles et temporelles, jusqu'ici, ont le bon sens et la logique de se persuader que l'eau bénite qui brûle, le signe du Crucifié qui fait tout agenouiller sur la terre et au ciel, et qui chasse au plus profond des enfers tous les démons liés et garrottés, n'ont pas une influence bien prépondérante sur le monde d'aujourd'hui.

Quels fumistes et quels blagueurs que ces dieux et demi-dieux apocalyptiques! Ou bien, prêtres catholiques, que faites-vous donc pour notre argent?

BRUNIA.

Je suis fâché de le déclarer à mes adversaires; mais aucun des articles qu'on vient de lire ne répond, ni de près, ni de loin, à celui qu'ils prétendent réfuter.

Quand on voudra bien, à mes raisons bonnes ou mauvaises, opposer d'autres raisons, je répliquerai.

GASTON MERY.

PIERRES ET TALISMANS

IX

L'ÉMERAUDE

L'Emeraude a trois variétés :

L'Emeraude, le *Béryl*, *l'Aigue-marine*.

L'Emeraude a la propriété générale d'aider les voyants à prononcer leurs oracles: « Emeraude, pierre des Mages, vert souvenir des mers et des prairies, je te salue, dit Michelet. »

Cette gemme donne la réussite dans les affaires commerciales aux personnes nées les 3, 13 et 23 des mois de février, mai, août et novembre, tandis qu'aux personnes nées les mêmes quantièmes, mais des mois de janvier, avril, juillet et octobre, elle apporte la réussite dans les affaires de finances, telles que valeurs à lots, loteries et aussi la réussite au jeu.

Ses propriétés générales sont nombreuses : elle ouvre l'intelligence, procure l'éloquence, donne la renommée, ranime le faible, lui donne force et énergie, adoucit les souffrances ; elle délivre les possédés, calme l'épilepsie et, en général, les maladies nerveuses; elle donne la fidélité et la constance dans les affections.

Elle représente saint Jean pour les Spirites parce que celui-ci parle d'elle dans son Apocalypse.

Le Béryl a, dans certains cas, des propriétés talismaniques plus fortes que l'émeraude, entre autres dans le soulagement des maladies nerveuses ; on prétend que cette gemme exposée au soleil allume le feu.

Le Béryl est consacré à saint Thomas.

L'Aigue marine donne le pouvoir d'être aimé, elle excite l'amour. La personne qui veut être aimée doit faire monter une bague portant trois aigues marines, une grosse au milieu entre deux autres plus petites; elle fera tremper cette bague dans un liquide non acide, elle en boira la moitié et fera boire l'autre moitié à la personne dont elle convoite l'affection ; après quoi si la personne qui opère est une femme, elle portera la bague à la main gauche et, si c'est un homme, il fera don de cette bague à la femme.

Voilà un excellent moyen pour faciliter les mariages.

Il est évident que ces trois gemmes doivent être neuves, taillées exprès.

Le temps que cette bague doit tremper varie suivant l'influx de la personne pour laquelle on opère.

L. DE MÉROFF,
lithotechnicien.

Pressentiments de Henri IV

EN 1610

« Je dirai plusieurs choses des ressentiments que le roi avait de mourir, et qui prévinrent sa mort. Il me dit, peu devant ce temps-là : « Je ne sais ce que c'est, Bassompierre, mais je ne me puis persuader que j'aille en Allemagne, et le cœur ne me dit point que tu ailles aussi en Italie. » Plusieurs fois il me dit, et à d'autres aussi : « Je crois mourir ». Et le premier jour de mai, revenant des Tuileries par la grande galerie (il s'appuyait toujours sur quelqu'un), et lors il tenait M. de Guise d'un côté et moi de l'autre, et ne nous quitta qu'il ne fût près d'entrer dans le cabinet de la reine.....

« Nous nous appuyâmes, en attendant, sur ces balustres de fer qui regardent dans la cour du Louvre; lors, le mai que l'on y avait planté au milieu tomba sans être agité de vent ni autre cause apparente, et chut du côté du petit degré qui va à la chambre du roi. Je dis alors à M. de Guise : « Je voudrais qu'il m'eût arrivé quelque chose de bon, et que cela ne fût point arrivé; voilà un très mauvais présage. Dieu veuille garder le roi, qui est le mai du Louvre! » Il me

dit : « Que vous êtes fou de songer à cela! » Je lui répondis : « On ferait en Italie et en Allemagne bien plus d'état d'un tel présage que nous ne faisons ici. Dieu conserve le roi et tout ce qui lui attouche! » Le roi qui n'avait fait qu'entrer et sortir du cabinet de la reine, était venu tout doucement nous écouter s'imaginant que nous parlerions de quelque femme, ouït tout ce que j'en avais dit, nous interrompit alors, disant : « Vous êtes des fous de vous amuser à tous ces pronostics; il y a trente ans que tous les astrologues et charlatans qui feignent de l'être, me prédisent chaque année que je cours fortune de mourir; et, celle que je mourrai, on remarquera lors tous les présages qui m'en ont averti en icelle, dont l'on fera cas, et l'on ne parlera pas de ceux qui sont avenus les années précédentes. » (*Bassompierre, Mémoires*.)

« Ah! mon ami, me disait-il, que ce sacre me déplaît! Je ne sais ce que c'est, mais le cœur me dit qu'il m'arrivera quelque malheur... Par Dieu! je mourrai dans cette ville, je n'en sortirai jamais; ils me tueront; je vois bien qu'ils mettent leur dernière ressource dans ma mort. Ah! maudit sacre! tu seras cause de ma mort!... » Mon Dieu, Sire, lui dis-je un jour, à quelle idée vous livrez-vous là? Si elle continue, je suis d'avis que vous rompiez ce sacre et couronnement, et voyage et guerre : le voulez-vous? cela sera bientôt fait. « Oui, me dit-il enfin, après que je lui eus tenu ce discours deux ou trois fois, « oui, rompez ce sacre et que je n'en entende plus parler; j'aurai, par ce moyen, l'esprit guéri des impressions que quelques avis y ont faites; je sortirai de cette ville et je ne craindrai plus rien. »

« ... Je ne veux point vous céler, me disait-il encore, qu'on m'a dit que je devais être tué à la première magnificence que je ferais, et que je mourrais dans un carrosse, et c'est ce qui fait que j'y suis si peureux. » Vous ne m'aviez, ce me semble, jamais dit cela, Sire, lui répondis-je. Je me suis plusieurs fois étonné, en vous entendant crier dans un carrosse, de vous voir si sensible à un si petit danger, après vous avoir vu tant de fois intrépide au milieu des coups de canon et de mousquet, et parmi les piques et les épées nues. Mais puisque cette opinion vous trouble jusqu'à ce point, en votre place, Sire, je partirais demain; je laisserais faire le sacre sans vous, ou je le remettrais à une autre fois, et de longtemps, je ne rentrerais ni dans Paris, ni dans aucun carrosse. Voulez-vous que j'envoie tout à cette heure à Notre-Dame et à Saint-Denis, faire tout cesser et renvoyer les ouvriers? — Je le veux bien, me dit encore ce prince; mais que dira ma femme? car elle a merveilleusement ce sacre en tête. » (*Mémoires de Sully*, VII, 383).

« Il avait, en effet, une si grande frayeur, lorsqu'il se trouvait en voiture, que la moindre apparence de danger l'allarmait. Etant un jour allé à Fontainebleau avec la reine au devant de Don Pèdre de Tolède, ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne, le carosse pencha si fort qu'il le crut prêt à verser. Il fut aussitôt saisi d'un si grand effroi, qu'il se précipita sur la reine avec impétuosité, et lui enfonça des pointes de diamant qu'elle avait dans les cheveux; elle en fut même légèrement blessée. Marie lui ayant paru surprise de la peur extrême qu'il avait témoignée, Henri lui avoua qu'il n'était pas maître de cette faiblesse depuis qu'on lui avait prédit qu'il mourrait en carosse; il avait déjà fait le même aveu plusieurs années auparavant à M[me] de Beaufort lorsqu'il versa avec elle dans un chemin creux où des chevaux fougueux l'emportèrent. » (*Vie de Marie de Médicis*, par M[me] Thiroux d'Harconville. Cité par Torné, *Influence de Nostradamus dans le gouvernement de la France*, 1878, in-4°). Mém. de Nevers.

« Les prédictions qui fixaient sa mort dans la cinquante-huitième année de son âge et qu'une religieuse, nommée Pasithée, que la reine avait fait venir d'Italie, avait accréditées par la vénération qu'on avait pour elle, augmentaient encore ses craintes. Cette fille, qui prétendait être inspirée, avait été quelque temps en France, et était restée depuis son départ en commerce de lettres avec la reine. Henri IV sçavait même que c'était elle qui avait engagé cette princesse à le presser de la faire couronner, pour lui donner plus d'autorité dont elle prétendait qu'elle aurait besoin dans peu. Sa Majesté ne doutait pas non plus que ce ne fût l'espérance de sa mort qu'on regardait comme prochaine, qui avait engagé Concini et sa femme à presser vivement Marie de faire revenir Pasithée en France. Le roi sentait tant d'éloignement pour ce retour, qu'il dit à M. de Sully que si la reine s'y opiniâtrait, il prévoyait de grandes disputes entre eux, surtout s'il parvenait à découvrir plus positivement que ce fût cette religieuse qui conduisit toute l'intrigue d'Espagne (1). » *Vie de Marie de Médicis*, par M[me] Thiroux-d'Harconville.)

« La nuit de cette triste journée est funeste à la France... Sa Majesté ne put jamais prendre repos et fut en inquiétude toute la nuit : si que, le matin s'étant levé, dit qu'il n'avait point dormi et qu'il était tout mal fait. Sur quoi M. de Vendôme prit occasion de supplier Sa Majesté de se vouloir bien garder, même ce jour, auquel on disait qu'il ne devait point sortir, pour ce qu'il lui était fatal. « Je vois bien, lui répondit le roi, que vous avez consulté l'almanach, et ouï parler de ce fol de la Bresse, de mon cousin le comte de Soissons. C'est un vieil fol, et vous êtes encore bien jeune et guère sage (2). »

« De fait, Sa Majesté alla ouïr la messe aux Feuillants... Fut remarqué que le roi, avec plus grande dévotion beaucoup plus que de coutume, et plus longuement, se recommanda ce jour à Dieu. Même la nuit

---

1. La *Vie incomparable de la bienheureuse Mère Passidée de Sienne*, écrite en latin par le R. P. Venturi, Siennois, fut traduite en français et imprimé à Paris par le commandement de Marie de Médicis, en 1627. Passidée Crogis, née à Sienne le 13 septembre 1564, eut des visions, subit des assauts démoniaques, reçut les stigmates, eut de son vivant la réputation de sainteté, prédit à Marie de Médicis qu'elle serait reine, vint en France en 1601 et en 1609 et offrit à cette princesse une croix de bois de saint François, en lui disant qu'elle en aurait bientôt une plus lourde et plus difficile à porter. Elle mourut le 16 mai 1615. (D[r] Imbert Gourbeyre : *La stigmatisation*. I. p. 199-210.)

2. « Le duc de Vendôme m'a confirmé que La Brosse lui avait bien dit, après le malheureux accident, qu'il l'avait prévu par l'horoscope de Sa Majesté, comme fut tous les astrologues quand les choses sont arrivées; mais non pas qu'il l'en avait averti la veille pour le dire à Sa Majesté. » (*Registre-Journal* de Henri IV, annoté par Michaud et Perjoulat.)

qu'en pensait qu'il dormît, on le vit sur son lit, à deux genoux, qui priait Dieu; et dès qu'il fut levé, s'étant retiré pour cet effet en son cabinet, pour ce qu'on voyait qu'il demeurait plus longtemps qu'il n'avait accoutumé, fut interrompu. De quoi il se fâcha et dit ces mots : « Ces gens-ci empêcheront-ils toujours mon bien? » Grâce singulière et particulière de Dieu, qui semblait comme avertir son oint de sa fin fort proche : chose qui n'avient guère qu'à ceux que Notre-Seigneur aime. » (*Mémoires de Sully.*)

« Après que Sa Majesté eut dîné (mais non si bien ni si gaiement que de coutume), il dit qu'il était tout étourdi de n'avoir point dormi, et qu'il voulait essayer de reposer. Et de fait, s'étant mis au lit, après qu'en vain il eut tâché de dormir, se remit derechef à prier Dieu; et incontinent après se leva fort gaiement, et commanda qu'on lui apprêta son carrosse. » (*Mém. de Sully.*)

« ... Il a demandé à l'exempt des gardes quelle heure il estoit. L'exempt lui a répondu qu'il estoit quatre heures, et a dit : « Sire, je vois Votre Majesté triste et toute pensive; il vaudrait mieux prendre un peu l'air, cela la réjouirait. — C'est bien dit; eh bien, faites apprêter mon carrosse; j'irai à l'Arsenal voir le duc de Sully qui est indisposé et qui se baigne aujourd'hui. » (*Lestoile.*)

« Le roy sortit peu après pour s'en aller à l'Arsenal; il délibéra longtemps s'il sortirait, et plusieurs fois dit à la reine : « Ma mie, irai-je? n'irai-je pas? » Il sortit même deux ou trois fois, et puis tout d'un coup retourna et disait à la reine : « Ma mie, irai-je encore? » et faisait de nouveau doute d'aller ou de demeurer. Enfin il se résolut d'y aller. » (*Malherbe, lettre du* 19 *mai* 1610.)

« Entrant dans le carosse et pensant cependant (comme il est à présupposer) aux mauvaises prophéties de ce jour, qu'on lui avait voulu mettre en la tête (et plût à Dieu qu'elles y fussent bien entrées, pour se mieux garder qu'il ne fit!), se retournant vers un des siens, lui demanda le quantième il était du mois. « C'est le treizième aujourd'hui, Sire. — Non, dit un autre, Sire c'est le quatorzième. — Il est vrai, dit le roi; tu sais mieux ton almanach que ne fait pas l'autre. » Et se prenant à rire : « Entre le 13 et le 14 » dit-il. Et sur ces mots fait aller son carrosse. »

« ... On assure que Sa Majesté songea qu'il y avait une maison, en la rue de la Ferronnerie, qui tombait sur lui, et que s'en voulant dépêtrer et sauver, il ne pouvait, et qu'enfin il demeura accablé sous elle. Et la reine songea qu'on l'assassinait sur les degrés du Louvre...

« Il est bien certain qu'il y a environ six mois que le roi, étant chez Zamet et y ayant dîné .., manda un nommé Thomassin, qu'en tient un des plus grands et célèbres astrologues de ce temps, et qu'on dit même avoir un diable; et là, Sa Majesté l'ayant interrogé de plusieurs choses à venir, selon le secret de son art, concernant sa personne et son Etat, ledit Thomassin lui dit qu'il avait à se garder du mois de mai de l'an 1610, jusqu'à lui désigner (le tout ainsi qu'il est advenu) le jour et l'heure qu'il devait être tué. Mais le roi, se moquant de lui et de son astrologie, le prenant tantôt aux cheveux, tantôt à la barbe, lui fit faire deux ou trois tours de chambre, et le renvoya de cette façon. » (*Mém. de Sully.*)

« L'assassin s'estoit rangé contre la prochaine boutique qui est celle de *Cœur couronné percé d'une flèche.* » (*Lettre de Malherbe.*)

« On a remarqué... qu'en l'an 1554 et le quatorzième jour de may, le roy Henri II fit une ordonnance, que les loges, eschopes et boutiques de la rue de la Ferronnerie, joignant le cimetière des Innocents, seroient abattues pour plusieurs raisons, et, entre autres, pour la liberté du passage du roy : laquelle ordonnance fut vérifiée au Parlement, mais non exécutée... » *Mercure français*, 1610, p. 435.)

Deux Prophéties du XVIe siècle

Le B. Tomasuccio et le B. Amadio sont deux serviteurs de Dieu qui vivaient en Italie au XVIe siècle. Ils ont laissé des prophéties consignées dans des manuscrits appartenant aux Archives secrètes du Saint-Siège. C'est là, qu'en faisant des recherches d'un ordre bien différent, nous avons trouvé ces prophéties.

Celle du B. Tomasuccio est en vers italiens. En voici la tradiction :

Un d'au-delà des monts.
Deviendra le vicaire de Dieu.
A ce changment
Participeront des religieux et des clercs.
En dehors de la vraie voie,
Il n'y aura que des borgnes;
J'en hausse les épaules.
Quand la barque de Pierre
Est en danger
Et qu'il n'y a personne pour lui porter secours,
Malheur à qui mange
Indigne le corps saint (du Seigneur)
— Et celui-là est le schismatique —
Malheur à qui, sous une fausse dépouille,
Communie et baptise.
Ma langue me démange;
Elle voudrait mais ne peut parler.
Je m'en vais d'ici et vais
A l'autre compagnie.
Le (schismatique) tombera dans le mpris
Des fidèles Italiens,
Et de croix et de calices
On battera monnaie.
Le peuple se tiendra immobile,
Et l'on verra le carnage,
Et de tout côté mugir,
La mort, la guerre et la famine.
De douze ans
A peu près sera dépassé le millénaire (1).

1. C'est-à-dire environ l'an 2012.

Que le mantenu resplendissant
(de la puissance légitime)
Sortira de l'ombre où il était
(retenu par le schisme)
Et hors d'atteinte de celui qui
Encombre la porte du salut,
Car son schisme trompeur
Aura pris fin.
Et la masse des fidèles
S'attachera au digne Pasteur
Qui retirera chacun de l'erreur
Et rendra sa beauté à l'Église.
Il la renouvellera.
(*Politicorum*, tom. XI, fol. 290 et suiv.).

Voici maintenant la traduction, du latin, de la Prophétie du B. Amadio :

Dieu se choisira un homme selon son cœur et il le chargera de paître le troupeau de son peuple. Et cet homme enseignera à toutes les nations le divin vouloir de son Seigneur qu'il aimera de tout son cœur. Sa miraculeuse élection remplira d'admiration et d'étonnement les brebis. Tous les rois viendront à lui et l'adoreront. Mais il y aura des hommes qui lui seront opposés et deviendront ses ennemis.

Alors Dieu fera baisser leur tête et les abattra, afin qu'à l'Orient et à l'Occident tous sachent que la main de ce même Dieu a fait cet ouvrage. Toutes les nations infidèles se convertiront à la vraie foi et obéiront à ce pasteur comme à leur père et lui et ses successeurs pendant longtemps les gouverneront dans la crainte de Dieu. Tous les hommes ne formeront plus qu'un seul troupeau sous un seul pasteur. Cet homme prédestiné observera les canons et les anciennes coutumes des Pères de l'Église, il extirpera les mauvaises, fera obéir aux bonnes et les établira solidement.

Il aura bien plus le soin des âmes et des intérêts spirituels, que celui des temporels. Il ne s'occupera de l'argent qu'autant qu'il le faudra pour les besoins de l'Eglise, des orphelins, des veuves et des autres pauvres.

(*Politicorum*, tom. XI, fol. 293.)

H. de S***, M. A.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

83. *Dans quel ouvrage est la prophétie de Dominique Patri ?*

TIMOTHÉE.

84. *Qui nous donnera l'analyse d'une prophétie manuscrite de l'abbé Richard de Toustain, conservée dans le trésor du mont Saint-Michel, et une description de dessins prophétiques qui sont dans ce monastère ?*

TIMOTHÉE.

85. *Le duc de Rovigo, ministre de la police de Napoléon, écrivit, le 3 mai 1811, au préfet du département de l'Escaut (à Gand) que cent mille personnes étaient venues au village de Haesdonck, près de Termonde, et qu'il fallait faire disparaître sur-le-champ jusqu'à la trace d'un prétendu miracle.* (Revue des Deux-Mondes, 1864, 1er *août, p.* 647).

Etait-ce un miracle véritable ?

X.

RÉPONSES

80. — *Qu'est-ce que la* lébanomancie *et la* lécanomancie?

La « lébanomancie » est la divination par les parfums. On la pratiquait en projetant des essences odoriférantes dans un réchaud rempli de charbons ardents.

La « lécanomancie » consistait à mettre dans un vase rempli d'eau bouillante des pierres précieuses ou des morceaux de métaux précieux, sur lesquels étaient gravés des caractères magiques.

Après les avoir conjurés par certaines paroles, on leur posait des questions et l'on entendait (?) une voix basse, semblant sortir du fond de l'eau, qui donnait la réponse attendue.

R.

81. — *Citer quelques plantes à qui on reconnaisse des vertus magiques?*

Il y aurait toute une étude à faire sur cette question, et il faudrait remonter au déluge et même avant. Contentons-nous de rappeler que Démocrite attestait qu'il y a des plantes douées d'une telle force qu'elles servent à l'évocation des dieux et à faire confesser aux coupables ce que la question la plus rigoureuse ne saurait leur faire avouer.

Agrippa a écrit d'après Juba, roi de Mauritanie, qu'il y a des plantes qui sont douées de la vertu de ressusciter les morts. Il est bien dommage qu'il n'ait pas cité lesquelles.

Les anciens enchanteurs se vantaient d'éteindre ou de faire naître l'amour au moyen de certains breuvages — des philtres — qu'ils composaient avec des plantes délétères.

Dans Homère, Mercure conseille à Ulysse, pour se préserver des enchantements de Circé, la plante nommée moly.

X.

ÇA ET LA

Condamnation d'un médecin. — Le tribunal correctionnel de la Seine a rendu un jugement dont nous extrayons ce qui suit:

« Attendu que la femme Guertiau déclare qu'il y a cinq ans elle s'est reconnue un don naturel, lui permettant à l'état somnambulique de découvrir les affections de la personne qui lui touche la main et d'indiquer le remède convenable; que presque chaque jour, depuis cette époque elle a donné des consultations ;

« Attendu que deux fois condamnée pour exercice illégal de la médecine, en mars 1898, elle se fait asssister depuis cette époque du sieur Gibert, docteur en médecine;

« Attendu que le Dr Gibert allègue qu'il prend soin d'examiner lui-même les malades pour contrôler le diagnostic de la femme Guertiau, qu'il modifie parfois les ordonnances que lui dicte celle-ci, qu'il donne lui-même la consultation;

« Attendu qu'il résulte que le Dr Gibert est sorti des attributions que la loi lui confrère en prêtant son concours à la femme Guertiau... »

On trouve généralement que ce jugement est odieux. Voilà une femme qui guérit nombre de malades. On la traque, on la persécute. Pour éviter les poursuites et donner des garanties au public, elle se fait assister d'un médecin — et on condamne ce médecin!

***

Sarcey se communique. — Les Spirites se vengent des plaisanteries Sarcey vivant en faisant parler Sarcey mort. Voici une communication que le *Spiritualisme moderne* donne comme émanant de l'esprit du critique défunt :

« Ah! vous m'en avez dit de rudes, l'autre soir; mais peut-être avez-vous eu raison de me secouer ainsi : je crois maintenant que je commence à me réveiller un peu... lentement. J'ai autour de moi toute une pléiade d'amis, About, Pailleron, Dumas et d'autres; ils me font la morale, me donnent des leçons; je les comprends à peu près, quoique leur langage ne soit plus du tout ce qu'il était autrefois. Il y a aussi près de moi un bel adolescent tout éblouissant de lumière, qui m'intimide un peu, moi qui cependant ne m'intimidais guère; il me dit des choses si belles, si élevées que j'en ai parfois le vertige. Quel vol audacieux est le sien! Est-ce que jamais j'arriverai à planer dans les sphères lumineuses que j'entrevois là-bas, bien loin, à travers le brouillard qui m'entoure? Moi qui croyais que la mort était l'éternel repos, l'éternel oubli, la fin de tout! Quelle folie était la mienne!... C'est maintenant que tout commence. »

S.

Le 26 juin.

L'EXTATIQUE DE KALTERN

(*Suite.*)

Il a voulu que l'obéissance fût pour les hommes sujets à l'erreur, exposés à l'illusion, non seulement le moyen de ne jamais s'égarer, mais encore la marque à laquelle on reconnait ses divines opérations sur les âmes. C'est à cette marque que les Pères du désert reconnurent la sainteté de saint Siméon Stylite et de sa singulière vocation.

A l'égard de Maria Mœrl, cette épreuve a été poussée aussi loin qu'elle peut aller. Son confesseur lui a intimé ses ordres par des actes intérieurs de sa volonté, sans aucun bruit de paroles; il l'a fait de même en se plaçant dans un appartement voisin et même dans un lieu plus éloigné (dernière limite des épreuves qui servent à reconnaître les dons célestes), et toujours l'Extatique a obéi avec promptitude et intelligence. Tout ceci ne s'est fait que dans le but de s'assurer de la réalité de son état; tout autre motif eût été coupable.

Depuis longtemps l'Extatique ne parle qu'à son confesseur, et seulement pour la direction de sa conscience, ou pour les choses nécessaires qu'elle ne peut indiquer que par le moyen de la parole. Son occupation nuit et jour, comme elle l'a fait connaître elle-même, est incessamment d'adorer, aimer, remercier, prier Dieu; mais qui peut connaître tout ce que Dieu lui communique dans cette union si intime? On ne peut douter qu'il ne lui donne de lui-même, de ses perfections, une connaissance très étendue, qui, s'emparant de toutes les puissances de son âme, l'attire, l'éclaire, l'embrase et répand en elle ces dons tout divins dont la présence agit si merveilleusement sur tout son être. Les mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ, sa présence dans l'Eucharistie, sont l'objet habituel et réglé de ses méditations, et ordinairement dans l'ordre que l'Eglise les honore. Il nous a été raconté à nous-même, sur les lieux, plusieurs particularités que nous retrouvons dans le récit de Gœrres : « Dans ces extases. dit-il, d'après le rapport de ceux qui dirigent sa conscience et de son curé, elle est occupée à contempler la vie et la Passion du Christ et à honorer le Saint-Sacrement. Elle n'a jamais parlé qu'à son confesseur de ses visions et de leur liaison intime; mais comme le cercle de ses connaissances est très borné, elle a souvent bien de la peine à trouver un nom qui exprime les choses qu'elle a vues : cependant l'ensemble de l'image qui est dans son esprit se manifeste clairement dans le maintien et la pose de son corps, qui toujours prend une part plus ou moins grande à l'objet de ses visions. Ainsi, on la voit à Noël bercer avec une grande joie l'Enfant nouveau-né, dans ses bras; le jour des Rois, elle l'adore à genoux derrière les mages; assiste aux noces de Cana, à table, appuyée sur le côté : circonstance qu'elle n'a pu apprendre par les moyens extérieurs, puisque les tableaux des églises ne rendent point cette ancienne manière de s'asseoir à table. Sa personne tout entière exprime parfaitement la forme de l'objet quelle médite. »

Le dimanche, elle honore la résurrection du Sauveur; elle est alors debout, élancée, rayonnante. Sa dévotion pour le Saint-Sacrement se manifeste d'une manière extraordinaire en toute occasion : « L'ardent amour pour Jésus dans le Sacrement, dit l'auteur de la relation italienne, donna principe à son extase et la rend actuellement plus animée, plus embrasée les jours de communion. Elle s'y prépare élevée sur son lit, s'appuyant sur la pointe des pieds, comme pour s'élancer et voler à la rencontre de son Bien-Aimé; elle le reçoit ensuite à genoux. A toutes les messes qui sont célébrées dans les églises de Kaltern, quelque variation qu'il y ait dans les heures où on les célèbre, au moment de l'élévation et de la communion du prêtre, elle en pressent et en voit le mystère; et

serait-elle à peine couchée, elle se lève tout d'un coup, s'agenouille, incline la tête, baisse les yeux, se prosterne, comme si elle était devant l'autel. Deux Messieurs ayant à ce sujet réglé leurs montres, l'un se tint à l'église, l'autre dans la chambre, et ils vérifièrent la vérité de ce prodige; la même chose arrive lorsqu'on donne la bénédiction du Très Saint-Sacrement. »

(*A suivre.*)

A TRAVERS LES REVUES

La Lumière. — Le fameux congrès de l'Humanité qu'organisent les spirites ne semble pas marcher tout seul. Dans la *Lumière*, sous ce titre « Les congrès X!??? pour la vérité » Mme Lucie Grange lui dit son fait:

Si nous ne vivions dans un temps plus que triste qui efface le rire et impose le pardon comme en une veillée de mort, nous voudrions réjouir nos lecteurs en feuilletant avec eux quelques pages des collections anciennes des sciences occultes. Nos confrères qui font le Grand Appel à l'universelle fraternité, à l'amour, et qui parlent de bonté comme moyen décisif de séduction, n'ont pas toujours tenu le même langage. Un mage dont le nom fait autorité quoi qu'il ait écrit de gros livres agrémentés d'erreurs malveillantes ou plaisantes traitaient les spirites kardécistes de « vieilles perruques »; les *piétistes* lui donnaient des nausées. Du côté des théosophes, tous les spirites sans exception furent grossièrement invectivés ou laissés de côté comme quantité négligeable, s'ils n'appartenaient point aux classes élevées. De même les théosophes furent malmenés par des spirites et par des occultistes.

Il paraît qu'aujourd'hui l'on ne peut rien faire les uns sans les autres; les promoteurs des grands Congrès spiritualistes le prouvent. Entre le passé et le présent la différence est grande.

Nous nous maintenons dans l'attitude sceptique et réservée que nous avons montrée lors de l'annonce des autres Congrès tel que le Congrès de l'Humanité, non point à cause des promoteurs que nous estimons infiniment, mais parce que les hommes et les événements rendent tout bien impossible.

Nous nous expliquons peu, en outre, l'assemblage des groupes sectaires en contradiction de doctrines, pour préparer le triomphe de la Vérité; nous ne voyons pas l'opportunité et l'urgence d'une manifestation de plus dans un temps où l'abus des manifestations prépare des hécatombes.

L'Initiation. — Papus consacre un bon article critique au nouvel ouvrage de M. Georges Bois *Le Péril Occultiste*, et en profite pour se plaindre des catholiques qui, affirme-t-il, prêtent aux occultistes des idées qu'ils n'ont jamais eues.

Pour eux, les occultistes de marque voient Satan ou, au moins, un de ses délégués, tous les mois; ils ont une doctrine secrète dans laquelle un Dieu générateur se fait livrer un culte correspondant à son caractère pornographique; enfin la kabbale, l'alchimie, l'hermétisme sous toutes ses formes ne sont que des moyens d'empêcher les bonnes âmes de donner leurs biens à l'Eglise et leur conscience aux soins des Révérends Pères de tous ordres et de toutes couleurs qui sont tout disposés à s'en occuper.

Cette décadence de la foi, cette déchéance des idées creuses qu'aucune expérience ne vient confirmer, ces gens simplistes les attribuent à l'action de Satan ou des occultistes, sans remarquer que tout cela est dû à l'ignorance, à la rapacité et aux exactions morales d'un clergé qui compte trop peu de saints pour équilibrer sa somme de non-valeurs. Hélas! le baptême de sang et les massacres qui s'inscrivent imminents, dans cet astral qui les effraye tant, seront peut-être les remèdes terribles mais nécessaires de la régénération de cette Eglise embourbée dans les entreprises commerciales et se livrant bien plus à l'adoration de l'effigie de César sur les monnaies qu'à la défense du Christ.

Ce n'est pas l'occultisme qui est la cause de cette crise de la foi. A un moment un prêtre, un aliéné, l'abbé Boullan, avait institué à Lyon une sorte de culte pornographique soit-disant de Melchissédec. Après enquête sérieuse et preuves irréfutables de ces actes malpropres, les occultistes clouèrent l'ex-abbé au pilori de la publicité, après deux avertissements consécutifs d'avoir à cesser ses malpropretés. L'abbé Boullan cria à l'envoûtement et à la persécution astrale. Or le seul envoûtement était *celui* de la lumière, et c'est ainsi qu'agiront toujours les occultistes en pareil cas.

Mais allez faire comprendre cela à un cerveau clérical, lecteur assidu de *la Croix* ou autres organes rédigés de même manière? Pour lui le Diable est là, caché derrière les loges maçonniques et soufflant les inspirations de nos ministres. Ces hommes se sont révoltés ouvertement contre la loi, expulsés par décret ministériel; ils sont sortis par la porte et rentrés par la fenêtre et maintenant ils narguent ouvertement les autorités qui laissent faire. — Que demain la poigne du gendarme s'abatte sur eux et les fasse rentrer dans le rang, ils crieront « au diable » encore plus qu'avant.

Tel est le ton général de l'article. Il dénote, par son manque de mesure, une bien grande mauvaise humeur. Papus et ses amis se sentiraient-ils plus atteints qu'ils ne le disent pas l'ouvrage de M. Georges Bois?

Nous redeviendrons nous-même sur ce livre qui mérite une étude particulière.

Le Gérant: Gaston Mery.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 64. 1er SEPTEMBRE 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BIMENSUELLE

MARIE MARTEL A LOURDES

On nous écrit, mais trop tard pour pouvoir en rendre compte dans le présent numéro, que Marie Martel, accompagnée notamment de Mme Henry, sa mère adoptive, et de M. le doyen de Tilly-sur-Seulles, a été remarquée à Lourdes, au récent Pèlerinage national, et qu'elle a été favorisée des grâces les plus précieuses devant la Grotte bénie, surtout durant la journée du lundi 21 août, veille de l'octave de l'Assomption de la Très Sainte Vierge.

Dans notre numéro du 15 septembre, nous raconterons en détail tous les incidents de ce pèlerinage de Marie Martel.

G. M.

LE SILENCE DES SPIRITES

Les spirites continuent, les uns à me plaisanter, les autres à m'injurier. En réalité aucun d'eux ne m'oppose d'objections sérieuses.

Je leur fais pourtant la partie belle.

J'accepte la discussion sur le terrain, quel qu'il soit, où ils voudront la placer.

Qu'ils choisissent un fait ou un groupe de faits bien observés — de ceux qui semblent s'ajuster le mieux leurs théories — et nous bataillerons. Je ne peux pas mieux dire.

Je prends l'engagement de reproduire ici tous leurs arguments.

Les lecteurs jugeront.

En attendant, je voudrais préciser quelques points de ma pensée. D'amicales observations de M. G. de Fontenay, l'auteur de si curieuses études sur Eusapia Paladino, m'en fournissent l'ocasion.

« De vous à moi, me dit tout d'abord M. de Fontenay, croyez-vous réellement que l'explication catholique, je veux dire l'hypothèse Diable, s'ajuste à tous les faits dits spirites? Catholique comme vous, mais probablement doué d'une foi moins vive, je ne puis partager votre opinion. »

Mon aimable correspondant se méprend un peu; je n'ai pas dit que l'hypothèse catholique s'adaptait à tous les faits dits spirites. Mon opinion est toute autre. J'estime, en effet, que parmi les faits dits spirites, un très grand nombre s'expliquent naturellement. Une toute petite minorité de ces phénomènes seulement me semble produite par une intervention de l'au-delà.

Cette intervention de l'au-delà, je constate qu'elle ne correspond presque jamais exactement à la conception que s'en font les spirites, et qu'au contraire elle s'ajuste toujours admirablement à la conception que s'en font les Catholiques. Voilà tout.

Ce n'est donc pas, parce que je suis doué d'une foi très vive — je fais en ce moment abstraction de mes idées religieuses — que l'hypothèse catholique me paraît la meilleure. Je prétends qu'elle est la meilleure *en soi*, et que, dans l'état actuel de nos connaissances, les libres-penseurs et les athées, s'ils sont de bonne foi, doivent l'admettre de préférence à toute autre, parce que c'est un principe scientifique indiscutable que, de toutes les hypothèses proposées pour expliquer une série de faits, la meilleure est celle qui en explique le plus.

« ... Je ne puis partager votre opinion, et en voici une raison toute simple, continue M. de Fontenay. Les faits, dits spirites, dont les tables tournantes et parlantes sont le type le plus commun, ne peuvent pas être considérés isolément. Ils ne peuvent pas être séparés par une démarcation précise de tous les autres faits, dits psychiques, c'est-à-dire, par exemple, des changements de personnalité, des incarnations (vraies ou fausses) et des matérialisations. »

Je me permettrai de faire remarquer à M. de Fontenay que c'est là une affirmation toute gratuite.

Elle est contredite par la réalité. Il est, en effet, bien démontré aujourd'hui que les faits dits spirites ne sont pas tous dus à la même cause.

Il est clair que dans les uns, la volonté et l'intelligence du médium jouent le plus grand rôle, que dans les autres la volonté et l'intelligence des témoins de l'expérience ont une certaine influence et que, dans quelques cas seulement, on constate la volonté et l'intelligence d'un invisible

De là, trois catégories de faits, tout au moins.

« La matérialisation avec certains médiums reprend M. de Fontenay, confine de si près à la simple émanation du double (cas de Mlle. Sugée, cas tout récent de Mrs Milmann à la Chambre des communes d'Angleterre, etc.,) qu'il vous faudra, pour être logique, admettre que ces doubles extériorisés sont aussi de fabrication diabolique. »

Mais, pas du tout. Vous confondez, mon cher confrère, l'*agent* du phénomène et la *force* mise en œuvre.

C'est la même force (corps astral, substance psychique, fluide, peu importe le nom) qui est mise en œuvre dans les différents phénomènes dont vous parlez. Elle est la pâte dont ces phénomènes sont modelés. Mais rien ne vous autorise à dire que c'est le même *être* qui l'a modelée dans tous les cas.

Cet être presque toujours laisse sa marque, et permet de reconnaître s'il appartient à notre monde ou s'il appartient au monde de l'au-delà. Je dis qu'il appartient au monde de l'au-delà, dans les cas seulement où il est impossible de reconnaître en lui le médium lui-même ou les assistants. Et je dis, en outre, dans ces cas-là, qu'il ne peut être *l'esprit* d'un mort, parce que, chaque fois qu'on peut, avec certitude, constater, dans les phénomènes psychiques, l'intervention d'une intelligence de l'invisible, cette intelligence est de nature perverse.

Je sais bien que, sur ce point, les Spirites nieront. Mais, encore une fois, qu'ils me citent un fait, inexplicable pour eux autrement que par une intervention de l'au-delà, et qui ne dénote point une nature perverse; ou tout au moins *amorale*, et nous discuterons...

GASTON MERY.

Nostradamus et l'affaire Dreyfus

Monsieur Gaston Mery,

Voulez-vous permettre à un abonné de *l'Écho du Merveilleux*, qui étudie depuis plusieurs années les Centuries de Nostradamus, de vous signaler plusieurs quatrains qui viennent de se réaliser, ou qui sont en train de s'accomplir. Vous remarquerez que le résultat entrevu de l'affaire Dreyfus diffère absolument de la solution indiquée dans votre numéro du 15 août.

J'entends assumer pour moi seul les erreurs qui peuvent provenir d'une interprétation anticipée et n'engager en rien la responsabilité d'un auteur qu'il est très difficile à l'avance de commenter, mais dont les prédictions ont toujours été reconnues vraies à l'arrivée des événements.

Je transcris d'abord chaque quatrain, dans sa forme voilée, subtile et originale, et tel qu'on le trouve dans toutes les anciennes éditions qui existent à notre Bibliothèque nationale, puis j'en donne aussitôt après la traduction.

Le traître Dreyfus

La garde estrange trahira forteresse,
Espoir et ombre de plus hault mariage :
Garde deçeu, fort prinse dans la presse,
Loyre, Saône, Rosne, Gar, à mort oultrage.

II, 25.

Celui à qui on aura confié *la garde* des secrets militaires, et qui, étant juif, sera *un étranger* par le cœur, Dreyfus, *trahira* la France mise en état de défense comme une *forteresse*. Il agira ainsi dans le *fol espoir* de réaliser un contrat *plus avantageux* pour lui-même en faisant *alliance* avec l'Allemagne. *Il sera déçu*; il y aura une *formidable prise d'armes dans la Presse*. Le pays où coulent *la Loire*, *la Saône*, *le*

Rhône et la Garonne (Nostradamus savait que nous aurions perdu le Rhin), verra dans cette trahison un *outrage à mort.*

La mort de Félix Faure

Avant venue de ruine celtique,
Dedans le temple deux parlementeront :
Poignard cœur, d'un monté au coursier et picque,
Sans faire bruit le grand enterreront.

V, 1.

Avant la venue de la ruine de la nation *celtique, deux* hommes, Félix Faure et le prince de Monaco, *parlementeront sous le ciel de la France*, à l'Elysée (*le temple*, l'espace du ciel contemplé par l'augure : par rapport à Nostradamus, c'était le ciel de la France.) L'*un* de ceux-ci, celui qui aura l'habitude de *monter à cheval* et qui saura *piquer des deux*, — il avait été sur le point de le faire encore le matin même de sa mort, puis avait donné contre-ordre — ressentira *au cœur une douleur poignante* (Nostradamus, en plusieurs autres endroits, emploie aussi le mot *poignard* au figuré). *Ils enterreront le grand* personnage *sans faire de bruit.*

L'élection de M. Loubet

Genèvre et Langres par ceux de Chartres et Dôle
Et par Grenoble captif au Montlimard,
Cysset, Lausanne, par fraudulente dole,
Les trahiront par or soixante marcs.

IV, 42.

La France, représentée ici par le mont *Genèvre et* par *Langres*, pour indiquer qu'elle a toujours la tête à l'envers et qu'elle reste le pays des beaux parleurs (*Mont Genèvre* ou mont Janus : Janus avait deux visages; *Langres*, pour langues), — du fait des parlementaires et des fripons du Panama, que rappellent *Chartres* et *Dôle* par la signification de leur nom (*Chartre*, loi fondamentale; *Dol*, tromperie, fraude) — à la suite d'une conduite de *Grenoble* à l'issue du Congrès de Versailles, la France sera *captive* sous la présidence de M. Loubet, l'homme de *Montélimar*. Par tromperie et ruse, le parti juif et le parti protestant, figurés par les villes frontières de *Seyssel* et de *Lausanne, la trahiront*, comme Judas vendit le Christ, *pour soixante marcs* ou trente livres *d'or*.

L'influence frigorifique de M. Loubet

Dedans l'entrée de Garonne et Bayse,
Et la forest non loing de Damazan,
Du Marsanès gelées, puis gresle et bise,
Dordonnois gelle par erreur de mesan.

VIII, 35.

Entre *l'entrée* qu'il fera *de son garot* dans le licol présidentiel de la République française avec *baisse* dans l'opinion, *et la porte* par laquelle il sortira du pouvoir (en latin, *fores*, porte), *non loin* d'avoir son chemin *de Damas*, M. Loubet, dont la mère habite *Marsanne*, verra tout *se congeler*, *se former en grêle* et *souffler en tempête* autour de lui. La nouvelle *Byzance*, Paris, n'aura pour lui que du froid. *Le vif torrent français* (*Dordonnois*, contrée arrosée par la Dordogne) *se sera figé par l'erreur de ceux du centre* (en grec, *mesos*, qui est au milieu), qui auront joint leurs voix à celles des radicaux et des socialistes pour l'élire.

M. Loubet et le commandant Marchand

Loing, hors du règne, mis en hasard voyage,
Grand ost dayra pour foy l'occupera :
Le Roy tiendra les siens captifs ostage,
A son retour tout pays pillera.

VIII, 92.

Marchand, *loin, hors de France* (*regnum*, domaine national) verra son *voyage mis en échec*, alors qu'*il aura conduit sa grande troupe* (*ost*, vieux mot, armée) *avec confiance* à Fachoda pour *l'occuper*. M. Loubet, agissant en *tyran* (en grec, turannos, *roi*), *tiendra ses Sénégalais captifs comme des otages à son retour et traitera tout le pays en vrai pillard.*

La chute prochaine de M. Loubet

Sept mois sans plus obtiendra prelature,
Par son decez grand schisme fera naistre :
Sept mois tiendra un autre la prêture,
Près de Venise paix, union renaistre.

VIII, 93.

(Ce quatrain venant dans la centurie immédiatement après le précédent, nous le plaçons ici, bien qu'il anticipe un peu sur la marche des faits). M. Loubet *n'occupera pas la magistrature suprême plus de sept mois. Sa chute* (*decido*, tomber, choir) *fera naître une grande division. Un autre tiendra* de nouveau *la première charge* de l'État pendant *sept mois*, puis *la paix et l'union renaîtront près de Venise*, ou, plus probablement, dans des conditions qui feront penser à l'ancienne république de Venise.

L'Affaire et M. Waldeck-Rousseau

Tard arrivé, l'exécution faicte,
Le vent contraire lettres au chemin prinses :
Les conjurez XIV d'une secte,
Par le Rousseau senez les entreprises.

I, 7.

Le syndicat juif *arrivera tard* pour protéger Dreyfus, *le mandat* d'arrêt *étant* déjà *exécuté*. On aura eu *vent* de sa trahison, les circonstances lui auront été *contraires* et ses *lettres* auront été *prises en cours de route*. *Les quatorze* conseillers de la Chambre criminelle, *une des sections* de la Cour de Cassation, *conjurant* pour sauver le coupable, verront l'œuvre de réhabilitation qu'ils ont *entreprise discréditée* (*senex*, latin, être vieux) *sous le cabinet* présidé par leur ami, M. *Waldeck-Rousseau*.

Les Ligues, l'Opinion et la Presse

Une nouvelle secte de philosophes,
Méprisant mort, or, honneurs et richesses,
Des monts Germains ne seront limitrophes,
A les ensuyvre auront appuy et presses.

III, 67.

Il y aura *une nouvelle ligue* d'hommes qui, contrairement aux mœurs établies, jugeront les choses en *philosophes, méprisant la mort, l'or, les honneurs et les richesses*. Ils porteront le nom de nationalistes et de patriotes et *ne seront pas bons voisins des monts de la Germanie. Ils auront pour les suivre l'appui de l'opinion et la Presse*.

Le procès de Rennes et le fort Chabrol

De la Grande Cour banni, conflit blessé
Esleu, rendue, accusé mat; mutins,
En feu cité Pyr eaux, venins, pressé.
Ne voguer onde ne fascher les latins.

Présage 19, pour aoust.

Dreyfus sera *banni par la Grande Cour* martiale de Rennes; la personne de M. Loubet, *élu* président de la République, *sera atteinte dans le conflit*; bonne justice sera *rendue; l'accusé*, comme l'écrivait un général tout récemment, sera échec et *mat*. Alors des hommes *opiniâtres* feront de la résistance dans le fort Chabrol et la *capitale* sera *à feu* et à sang parce qu'on leur aura interdit *l'eau et le feu* (en grec, *pur*, feu). *Venins* anarchiques et *répression*. On *ne* fera pas *naviguer* le condamné afin de *ne pas fâcher les* Juifs établis dans les pays *latins*.

La fin tardive de l'Affaire

Peste, faim, feu et ardeur non cessée.
Foudre, grand gresle, temple du ciel frappé.
L'édit, arrest, et griève loy cassée.
Chef inventeur ses gens et luy hapé.

Présage 53, pour aoust.

Continuatiom sans interruption des *fléaux*, de la *faim* causée par les Juifs, de l'*effervescence* et de la *surexcitation* des esprits. Coups de *foudre*, maux *pleuvant comme grêle*, *France frappée du ciel* (voir plus haut, V, 1). *Instance* en revision, *arrêt* de la Cour suprême, et par suite *fâcheuse loi* de 95 sur la revision seront *cassés*. Joseph Reinach, le *créateur* et l'*âme* du Syndicat, et *les gens à sa solde* seront *confondus* (*happer*, saisir rapidement ou à l'improviste).

La grâce de Dreyfus

Auprès du lac Léman sera conduite
Par grâce estrange cité voulant trahir :
Avant son meurtre à Augsbourg la grand fuite,
Et ceux du Rhin la viendront envahir.

V, 12.

Par suite d'une grâce incompréhensible, on fera la *conduite jusqu'au lac Léman* de celui qui *voulait trahir la France* qui lui avait donné droit de *cité*. Il mourra sans doute de *mort violente*. Les Juifs en grand nombre *fuiront auparavant* en Allemagne, désignée ici par *Augsbourg*, *et ceux* de l'Alsace-Lorraine, sur la rive gauche *du Rhin*, *viendront se répandre dans la mère-patrie*.

Le triomphe de l'armée

L'armée celtique contre les montaignars,
Qui seront sçeus et prins à la Lipée :
Paysans frez pouseront tost faugnars,
Précipitez tous au fil de l'épée.

IV, 63.

L'armée française marchera *contre les montagnards* révolutionnaires *qu'on saura* être *et qu'on surprendra au banquet* de l'assiette au beurre. *Vite* et *d'un seul coup* (*fresque*, en roman, soudain, subit), *les* braves *soldats du peuple repousseront les sots* (*flaugnard*, en roman, imbécile) *qui seront tous passés au fil de l'épée*.

Les Juifs hors d'Europe

Le camp d'Ascop d'Europe partira,
S'adjoignant proche de l'Isle submergée :
D'Aaron classe phalange pliera,
Nombril du monde plus, grand voix subrogée.

II, 22.

Le camp des Juifs qui auront agi en *aveugles* (*askopos*, en grec, inconsidéré, manquant le but) *partira d'Europe après s'être syndiqué à l'occasion de* Dreyfus, prisonnier à l'*île* du Diable, *perdue au sein des mers*. *La bande* (*classis*, en latin, armée) *d'Arton* (plusieurs éditions ont ce mot, et l'on sait du reste que Aaron et Arton sont synonymes) *repliera sa phalange, la voix du plus grand ayant été subrogée* à la sienne *au centre du monde*.

Nostradamus avait l'habitude des redites pour mieux accentuer sa pensée, et il existe encore d'autres passages qui font allusion aux faits que nous voyons s'accomplir. Mais les quatrains que je viens de reproduire et d'interpréter de mon mieux suffiront pour faire connaître la manière dont le philosophe de Salon a annoncé et jugé plus de trois cents ans à l'avance nos événements contemporains.

Agréez, monsieur le rédacteur en chef, l'expression de ma considération la plus distinguée.

ÉLISÉE DU VIGNOIS.

VICTOR HUGO SPIRITE

Le schisme éclatant de M. Camille Flammarion a mis le trouble dans la petite église spirite et a réveillé la curiosité publique pour les révélations des tables. Si les esprits « perdent un astronome, ils gardent du moins comme adepte Victor Hugo. Il est vrai que celui-ci étant mort, ne peut plus se dédire. A propos des doutes de M. C. Flammarion envers le Galilée qu'il crut être, on a remis en question les « Tables de Jersey ». Je crois bien qu'on en a parlé jusqu'ici sans connaître autrement que par des on dit le contenu de ce livre deux fois mystérieux, que M. Paul Meurice a jugé plus sage de tenir inédit. Ces procès-verbaux de séances extraordinaires où les plus illustres défunts conversaient avec d'illutres vivants, il est temps de savoir au juste s'ils existent et ce qu'ils contiennent. Et c'est dans ce but que cet article a été écrit.

Dans le public, on n'eut vent qu'assez tard du spiritisme de Hugo et par des indiscrétions verbales. Dans ses *Miettes de l'Histoire*, Auguste Vacquerie raconte bien avec un certain luxe de détails comment, à Jersey, il y a quarante ans, dans la propre maison de Victor Hugo, furent assidus Eschyle, Shakspeare, Molière, Luther et quelques autres revenants d'importance; mais il se tait, selon la prière du maître, sur les dialogues entre le grand exilé et les grands morts. N'empêche que j'ai sous les yeux une revue spirite qui a pris comme exergue cette parole authentique ou non, de Victor Hugo : « Ne pas croire aux révélations des tables, c'est faire banqueroute à la vérité. »

Vacquerie, d'abord enthousiaste, devint avec le temps plus incertain : Je ne suis plus à Jersey, écrit-il, sur ce rocher perdu dans les vagues, où, expatrié, arraché du sol, hors de l'existence, mort vivant moi-même, la vie des morts ne m'étonnait pas à rencontrer. » Et il ajoutait avec une certaine ironie de témoin qui se raille lui-même, et qui, après avoir vu et touché, se défend contre son propre témoignage : « La certitude est si peu naturelle à l'homme qu'on doute même des choses qu'on a vues de ses yeux et touchées de ses mains. — J'ai toujours trouvé saint Thomas bien crédule. »

Les procès-verbaux de ces séances existent; ils dorment, depuis 1854, en plusieurs cahiers. Et, cependant, Vacquerie lui-même déclare que la publication leur est due. C'était aussi l'intention de Victor Hugo; mais il avait pensé jusqu'à sa mort que le moment n'était pas opportun. Peut-être que notre insistance, unie à celle de Victorien Sardou, de Flammarion et de Sully Prudhomme, dissipera les dernières hésitations de M. Meurice. En tout cas voici, *de visu*, un bref aperçu des manuscrits et de la façon dont les évocations commencèrent.

Lorsque Mme de Girardin, apôtre du spiritisme en ses derniers jours, parla de table à Victor Hugo, celui-ci n'y accorda aucune importance. Il refusa même d'assister aux essais proposés et qui lui semblaient puérils.

Il y eut d'abord quelques essais infructueux. La table carrée contrariait le fluide. Le lendemain, une petite table, ronde pourtant, ne voulut pas bouger davantage. Mme de Girardin répliqua : « Les esprits ne sont pas des chevaux de fiacre qui attendent le bon plaisir du client. Ils sont libres et ne viennent qu'à leur heure. » Seulement à l'avant-veille de son départ, le petit meuble s'anima. Les réponses étaient brèves, de un mot ou deux à peine, et les expérimentateurs maladroits; car Mme de Girardin intervenait le moins possible de façon à ne pas avoir l'air de suggérer la séance. « Devine le mot que je pense ? » dit Vacquerie à la table. La table devina. Vacquerie insiste : « Traduis, maintenant, le mot qui est dans ma tête ? » La table répondit : « Tu veux dire : Souffrance. » L'interrogateur pensait : Amour.

Jusqu'ici, le hasard aurait pu avoir tout fait. Mais la séance allait se corser bientôt. On n'avait pas encore demandé qui était là. Le meuble finit par s'impatienter, c'est-à-dire à s'agiter comme quelqu'un de nerveux qui a quelque chose à dire : « Qui es-tu ? » demanda-t-on. La table répondit : « Léopoldine. »

Et c'était le nom de la fille que Hugo venait de perdre.

Hugo, cette fois, s'émut.

Ce fut une scène d'une émotion inexprimable. On eût dit que la présence de la jeune fille invisible habitait dans la chambre. Mme Hugo pleurait. Charles questionna sa sœur. Elle répondit ce qu'il lui fut permis de répondre. Ce n'était plus de la curiosité, mais de l'anxiété. « Etait-elle heureuse? Les aimait-elle encore? En quel lieu vivait-elle? » La nuit fut vite passée.

C'est Léopoldine qui inaugura les révélations des esprits à Jersey, et fut comme leur annonciatrice. Il en vint de toutes sortes, de tous pays et de tous siècles; et même des personnages fabuleux, comme la Dame blanche de l'île. Pendant le jour accouraient des « idées », pendant la nuit, des « morts ».

Ainsi, à de certaines pages, nous avons des réponses de l' « Idée », du « Drame » ou encore de la « Mort ». Puis, quelques heures plus tard, fidèles à la tradition et aux croyances des poètes qui nous montrent l'essaim frileux des ombres choisissant pour apparaître, le recueillement de la nuit; les philosophes, les tragiques, les comiques, les lyriques, et même les animaux illustres, comme le lion d'Androclès, envahissent la table hospitalière de Hugo. Quelquefois même, pour se manifester, ils n'attendent pas qu'on les questionne. Il semble qu'ils aient plané tout à

l'heure autour des conversations, pendant le dîner, par exemple ; car Marine-Terrace était hanté par eux, même quand on ne les évoquait pas... et ils résolvent spontanément les problèmes de la journée.

Les poètes s'expriment en vers, les autres en prose. Dans quel style, dans quelle langue ? Dans le style et dans la langue de Victor Hugo, avec toute la grandiloquence romantique. Cependant, notez bien que Hugo n'est jamais à la table. J'ai dit « jamais ». Il n'est pas toujours même dans la chambre. Quand il assiste aux séances, il se contente de reproduire passivement et à leur suite les lettres qu'indique le meuble. L'inspiration, l'initiative reviennent bien à la table, dont Hugo consent, quand il est là, à n'être que le secrétaire machinal. Il ne s'y assied jamais.

Mais d'où vient alors cette imitation ou, plutôt, cette imprégnation des tournures et des idées chères à Hugo ? Nous tenterons de l'expliquer sommairement à la fin de l'article. Pour le moment, nous racontons les faits.

Qui était assis à la table ? Plusieurs, principalement Charles, Vacquerie et Mme Hugo. Charles semble surtout le médium. Il le sait. Etant très intelligent, mais un peu dolent, cela l'intéresse faiblement. Assez souvent, il se plaint de lassitude... il est onze heures du soir, il a fait des armes toute la journée... il voudrait bien se coucher. Mais la table proteste, le réprimande, prétend continuer. Charles se résigne, en bon garçon, qui ne veut contrarier personne, même un « esprit ».

Charles pourrait donc être l'inspirateur volontaire de ces missives d'outre-terre ?

J'ai fait cette objection à M. Paul Meurice. Il m'a répondu :

« Pour cela, nous devrions supposer une ruse continuelle et préconçue, puis un travail de préparation considérable dont la nonchalance du jeune homme n'était guère soupçonnable. Quand un sceptique lui demanda si les vers dictés par la table n'étaient pas tout simplement de lui, il répliqua en riant, qu'en ce cas, il eût été très heureux de les signer. »

Ceux qui doutaient encore furent bientôt décontenancés par l'événement suivant qui déroutait les scepticismes et sortait des conditions ordinaires des séances.

Un soir, un jeune Anglais qui fréquentait la maison appela lord Byron ; celui-ci refusa de parler français. Charles ne sachant pas un mot d'anglais, fit l'observation qu'il lui serait bien difficile de suivre les lettres. Alors, Walter Scott se présenta et, comme pour jouer un tour au médium, répondit ce qui suit :

Vex not the bard, his lyre is broken,
His last song sung, his last word spoken.

« Qu'est-ce que cela ? Je n'y comprends rien, » dit le médium.

Le jeune Anglais expliqua :

« Ne tourmentez pas le barde, sa lyre est brisée, son dernier poème chanté, sa dernière parole dite. »

Le prodige était accompli ; la table avait parlé une langue inconnue du médium...

Les poètes morts demandaient à être interrogés en vers par le poète vivant. Hugo, qui n'avait encore écrit que les premiers livres des *Contemplations*, se donna la peine, avec Vacquerie, de rédiger en vers les questions qui le préoccupaient. Elles ont été consignées inédites à côté des répliques du tombeau. Cette confrontation est émouvante. Parfois la voix qui vient de la table dépasse ou semble dépasser la puissance cérébrale de ceux qui sont autour. Particulièrement lorsque l'entité manifestée signe : « l'Ombre du Sépulchre. » Celle-ci, c'est du Hugo encore, mais du Hugo concentré, poussé à la N puissance, un peu aussi du Hugo « futur », car le poète, dans les dernières parties des *Contemplations*, écrites dix ans après les premières, profite de ces leçons de l'au-delà. « L'Ombre du Sépulchre », à lire avec attention ses oracles, dont la fameuse « Bouche d'Ombre » ne sera que l'écho, apparaît une conscience supérieure à l'âme ordinaire du poète, et qui le malmène et le provoque, et finit par le réduire à l'aveu de sa défaite. Les dernières pages de ces cahiers sont remplies de cette lutte étrange, du duel gigantesque entre un nouveau Jacob et cet ange-esprit. Cette fois encore, Jacob est vaincu, mais non sans protester.

Hugo quitte la place et va se coucher. Il a perdu la partie. L'Ombre du Sépulchre l'écrase et l'épouvante ; mais sa fuite ne veut pas être une admiration illimitée. Avant de partir, il inscrit, en réponse, sur la marge du cahier : « A l'Ombre du Sépulchre : Vous êtes *énorme*, mais Dieu seul est *immense*. » Cette riposte en s'enfuyant est la flèche d'un grand Parthe.

Donnons un échantillon de l'art spirite. Il est, la plupart du temps, sauf, en ce cas, confus et ordurier. Dans les livres d'Allan Kardec et autres compilateurs de littérature soi-disant inspirée par les morts, il se manifeste des plus médiocres. Je ne connais de supportables en ce genre que le livre d'Eugène Nus, *Choses de l'autre monde*, et un opuscule que Camille Flammarion fit paraître autrefois et où le fameux Galilée parlait en compagnie d'autres célébrités défuntes. A Jersey, les « esprits » sont souvent sublimes. Ressembleraient-ils tellement aux hommes qu'ils subiraient, à leur exemple, l'influence du milieu ? En tout cas, voici une réponse d'Eschyle, oui d'Eschyle, s'il vous plait, si j'en crois le procès-verbal. Ecoutez comment le poète antique du Destin s'explique en vers français :

Non, l'homme ne sera jamais libre sur terre,
C'est le triste captif du bien, du mal, du beau.
Il ne peut devenir, c'est la loi du mystère,
Libre qu'en devenant prisonnier du tombeau.

Fatalité, lion dont l'âme est dévorée,
J'ai voulu te dompter d'un bras cyclopéen.
J'ai voulu sur mon dos porter la peau tigrée,
Il me plaisait qu'on dit : Eschyle néméen.

Je n'ai pas réussi ; la bête fauve humaine
Déchire encore nos chairs de son ongle éternel.
Le cœur de l'homme est plein encor de cris de haine.
Cette fosse aux lions n'a pas de Daniel.

Après moi vint Shakspeare ; il vit les trois sorcières,
O Némée, arriver du fond de ta forêt,
Et jeter dans nos cœurs, ces bouillantes chaudières,
Les philtres monstrueux de l'immense secret.

Il vint dans ce grand bois, la limite du monde.
Après moi, le dompteur, il vint lui, le chasseur.
Et comme il regardait dans son âme profonde,
Macbeth cria : « Fuyons, » et Hamlet dit : « J'ai peur. »

Il se sauva. Molière, alors sur la lisière,
Parut et dit : « Voyez si mon âme faiblit.
Commandeur, viens souper ! » Mais, au festin de Pierre,
Molière trembla tant, que don Juan pâlit.

Mais que ce soit le spectre ou la sorcière ou l'ombre,
C'est toujours toi, lion, et ta griffe de fer.
Tu remplis tellement la grande forêt sombre,
Que Dante te rencontre en entrant dans l'enfer.

Tu n'es dompté qu'à l'heure où la mort, belluaire,
T'arrache de la dent l'âme humaine en lambeau,
Te prend, dans ta forêt profonde et séculaire,
Et te montre du doigt ta cage, le tombeau !

La beauté de ces vers est indéniable. Elle a ému M. Sully-Prudhomme. Je les ai cités de préférence à d'autres, non pas qu'ils fussent les plus éclatants de génie, mais parce qu'ils sont les mieux composés. Les « esprits » de Jersey ont, en effet, toutes les qualités, mais ils ne savent pas se limiter et ils procèdent par accumulation. Il est difficile d'extraire un passage assez bref qui « se tienne », pour parler l'argot de notre métier littéraire. L'Eschyle de Jersey est, comme d'ailleurs ses autres confrères de l'ombre, au courant de ses successeurs, Shakspeare, Dante, Molière, etc. De plus, il est devenu en vers français le disciple de son évocateur. Non seulement il marque le même rythme, mais encore, amoureux d'antithèses et d'épithètes substantives, il accole les mots : « la mort belluaire », « ta cage le tombeau », système essentiellement hugolesque. N'oublions pas les inspirations bibliques : « Cette fosse aux lions n'a pas de Daniel » et cette contorsion « Eschyle néméen » d'effet littéraire assez vif, mais peu d'accord avec la simplicité austère du chantre de *Prométhée*. Quant à la philosophie du poème, elle ne saurait être d'Eschyle, à moins que celui-ci n'eut beaucoup changé depuis le tombeau.

Que s'est-il donc passé? Quelle est la source de ces poèmes automatiques? Quelle est la clef de ce problème psychologique, un des plus troublants qui soient? Classons les hypothèses.

Seul, Charles eût pu frauder, puisqu'il était avec sa mère le principal, sinon l'unique médium. Cette mystification d'un goût d'autant plus douteux qu'elle s'appliquait à sa propre famille et à son père, dont il était l'admirateur, est improbable comme tendance et impossible en tant que fait; car la qualité littéraire des communications obtenues par les tables de Marine-Terrace est au moins égale aux meilleures productions de Hugo et ne ressemble guère — notez-le bien — qu'aux œuvres alors *futures* du maître. La philosophie qui s'en dégage est celle, en effet, de *Dieu*, de *L'Ane*, du *Pape* et, je l'ai dit, du deuxième tome des *Contemplations*. Une religion universelle; la vie en toutes choses; Dieu dans l'infime qui est aussi infini et dans l'infini — notre infini qui est infime pour d'autres univers; le châtiment par la réincarnation.

... L'hyène Atrée et le chacal Timour,
Et l'épine Caïphe et le roseau Pilate,
Le volcan Alaric à la gueule écarlate,
L'ours Henri Huit, pour qui Morus en vain pria,
Le sanglier Sélim et le porc Borgia..., etc. (1).

En somme, un panthéisme idéaliste, simpliste aussi, qui régna près du Nil, il y a quelque mille ans et s'épanouit en liberté dans les *Védas*, les *Upanischads* et les premiers livres de l'Inde. Lorsque, M. Paul Meurice et moi, nous lûmes ensemble des pages de ces épais cahiers, je fréquentai quelques doctes Orientaux alors de passage en Europe et j'étudiai avec ferveur leurs anciens livres mystiques. Je fus stupéfait d'entendre les voix de Jersey répondre comme des échos énormes à mes pensées. Il y a incontestable souffle issu de l'Orient dans ces pages édictées sur un rocher au milieu des tempêtes, parmi les rumeurs de mer. Pourquoi? Comment?... qui le dira? Quand je réunis des dessins « médiumniques », c'est-à-dire obtenus automatiquement comme ces poèmes et ces proses de haute allure, j'y retrouvai les ornements persans, les procédés égyptiens, les roideurs chaldéennes et les touffeurs de l'Inde. Tout cela grâce à la médiumnité d'un vieux gendarme ataxique, d'ouvriers ignorants ou de femmes au cœur simple. L'inspiration, l'illumination, auraient-elles comme patrie naturelle l'Est? Et tout illuminé même européen, même américain, parlerait-il comme un Oriental? M. Jules Lemaître a comparé aux *Védas* les poèmes de Lamartine, et je crois bien que le *Ramayana* est un frère très antique de *La Légende des siècles*; mais ici, pour des tables de Jersey ; il ne s'agit pas d'un homme, mais d'un souffle !... Alors ?

Puisque la première solution (la fraude) ne saurait être admise, passons à une autre hypothèse : les âmes des morts.

Les assistants des séances et les habitués de Marine-Terrace concluaient en ce sens; Hugo lui-même; il parle aux esprits comme à des entités personnelles dans les procès-verbaux et il ne leur ménage pas la déférence et le respect. Vacquerie, bien des années après, semble, malgré les hésitions dont je parlais au début de cet article, croire à la communication de ces grandes âmes par le moyen des tables.

... Je sais, dit-il, tout le respect qu'on doit à l'opinion du Paris actuel, de ce Paris si sensé, si pratique et si positif, qui ne croit, lui, qu'au maillot des danseuses et au carnet des agents de change; mais son haussement d'épaules ne me ferait pas baisser la voix.

Je suis heureux d'avoir à lui dire, quant à l'existence de ce qu'on appelle les esprits : je n'en doute pas; je n'ai jamais eu cette fatuité de race qui décrète que l'échelle des êtres s'arrête à l'homme, je suis persuadé que nous avons au moins autant d'échelons sur le front que sous les pieds, et je crois aussi fermement aux esprits qu'aux onagres. Leur existence admise, leur intervention n'est plus qu'un détail; pourquoi ne pourraient-ils pas communiquer avec l'homme par un moyen quelconque, et pourquoi ce moyen ne serait-il pas une table? Des êtres immatériels ne peuvent faire mouvoir la matière; mais qui vous dit que ce soient des êtres immatériels? Ils peuvent avoir un corps aussi, plus subtil que le nôtre et insaisissable au regard, comme la lumière l'est à notre toucher. Il est vraisemblable qu'entre l'état humain et l'état immatériel, s'il existe, il y a des transitions. Le mort succède au vivant comme l'homme à l'animal. L'animal est un homme avec moins

1. *Les Contemplations : Aujourd'hui. — Ce que dit la Bouche d'Ombre.*

d'âme, l'homme est un animal en équilibre, le mort est un homme avec moins de matière, mais il lui en reste; je n'ai donc pas d'objection raisonnée contre la réalité du phénomène des tables.

Vacquerie formulait ainsi très clairement, et même avec certains bonheurs d'expression, la doctrine du « périsprit »; due aux spirites. Ce serait un corps intermédiaire entre l'âme, dont il a la fluidité, et la chair, dont il possède quelques attributions. Platon l'appelait le « char subtile de l'âme », et Fourier « le corps aromal ». Mais de ce que l'explication ait un cachet de vraisemblance, il ne s'ensuit pas que ce soit de ce fait la meilleure et la seule, surtout en le cas présent...

... Je ne crois pas que les personnalités d'Eschyle, de Shakspeare, de Luther, de Molière, de Cervantes, soient descendues à Jersey et je ne suppose pas que le lion d'Androclès soit devenu dans l'au-delà ce harangueur. Une sorte d'esprit collectif prend des noms différents, selon les réponses qu'il va faire et signe d'après ce qu'il a dit. Aucune entité n'est d'ailleurs solidement définie; elle reste flottante comme le fantôme, douteuse comme le crépuscule.

Non, une personnalité, même déliée de la chair, ne peut s'exprimer ainsi, ou bien elle a cessé d'être une personnalité, elle est retournée à l'impersonnel, où il n'y a plus d'individualité, plus de nom, plus de forme, — rien que des courants d'idées.

Nous en venons donc, poussés par le phénomène lui-même, à une autre supposition, la troisième et la dernière pour l'instant.

Il faut bien accorder une certaine cohésion, une certaine logique à ce que les psychologues appellent « l'âme des foules ». Toute assemblée pensant et voulant ensemble se créé une sorte de chef invisible qui est l'âme du groupe, « l'Eggregore » disent les occultistes, et qui peut se manifester. Les « Idées » qui parlent pendant la journée à Jersey semblent confirmer notre hypothèse qui, pour adopter le langage positif, ne serait que « l'extériorisation de la pensée ».

Naturellement, dans un groupe, cette pensée, projetée au dehors, sera colorée par l'intelligence et la volonté les plus puissantes; mais, en somme, cette « excérébration » pourrait ne pas attendre l'effort volontaire, elle serait peut-être constante. Les travaux modernes sur l'extériorisation de la sensibilité et de la motricité, les photographies des états vibratoires humains, témoignent que nous ne sommes pas terminés à notre peau, que nous nous prolongeons au delà de notre corps. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour la pensée? Cela pourrait être vrai pour un matérialiste comme pour un spiritualiste; que cette pensée soit par sa nature indépendante ou simplement qu'elle émana du cerveau comme de sa source? Cette pensée agirait dans l'amour pour créer les brusques sympathies dans les auto-suggestions inconscientes; et dans le phénomène spiritique intelligent elle se coordonnerait grâce à la concentration des assistants et arriverait à donner ainsi, agrégat, l'illusion d'un être.

Là serait peut-être le secret des grandes inspirations mauvaises ou bonnes, de la folie, des irrésistibles impulsions criminelles, de l'obsession et aussi du génie, des héroïsmes supérieurs, de l'extase qui sont comme des folies bienfaisantes. Ce que j'avance là a été confirmé maintes fois par les faits et à Jersey particulièrement. Les séances y furent interrompues parce que la raison d'un des assistants, Jules Allix, fut momentanément troublée. C'est qu'à ce jeu d'extériorisation il se pourrait qu'un beau jour l'intelligence s'extériorisât tout à fait... et laissât le cerveau vide !

Les anciens cabbalistes avaient une théorie qui fera sourire de moins en moins chaque jour les physiologistes modernes et qui ravira tous les poètes. « L'Ancien des jours, disaient-ils, n'a pas mis toute l'âme dans le corps; la partie la plus sublime est en dehors, au-dessus ou à côté. C'est elle qu'on nomme l'Ange ou le Daïmon, la Muse ou la Némésis. » N'avons-nous pas remarqué quelle puissance a le rayonnement d'une âme forte dans le bien ou dans le mal? Tous ceux qu'elle approche sont fascinés, puis façonnés par elle. Elle n'a pas besoin de parler ou d'écrire ; sa présence, son ambiance suffisent pour vous transformer, quand même elle demeurerait dans un apparent silence. L'âme de Victor Hugo était de celles-là. Son atmosphère était vivante.

Nous connaissions déjà le démon de Socrate, nous avons maintenant les esprits de Victor Hugo. Mots différents qui cachent notre impuissance à embrasser jusqu'au fond les grandes énigmes de la psychologie. « Ces conversations seront publiées un jour, dit Vacquerie, et proposeront un problème impérieux à toutes les intelligences avides de vérités nouvelles. » Paroles prophétiques. Les cahiers n'ont été qu'entr'ouverts et déjà les cerveaux s'inquiètent.

En tout cas, rendons, en terminant, après avoir voulu le sonder, un hommage respectueux au Mystère. Nous ne voulons imposer une solution à personne. Le Mystère ne se rend pas aisément. En tout cas, si, en la circonstance, il refléta à Jersey l'image et l'inspiration de Hugo, comme une lentille convergente, il la rendit plus intense, et quand elle retourna au grand poète, il en fut ébloui et transfiguré. Il imposa aux tables leur style, elles lui donnèrent sa philosophie et fixèrent sa destinée intellectuelle. Peut-être que Moïse sur le Sinaï ne rencontra que lui-même; cependant quand il redescendit, une lumière visible était sur son front et son génie avait augmenté. Ainsi de Hugo, désormais il se dilata. Il ne fut plus seulement l'élégiaque ou le coloriste ou le pamphlétaire génial, il devint l'organe de cette « Ombre du Sépulchre ». Elle lui apprit à aimer la nature entière, à avoir pitié de tous et à lire le livre de la vie depuis les étincelantes étoiles jusqu'à l'aveugle caillou. Dès lors, il prophétise comme le pontife d'une religion universelle et d'un Dieu qui est le dieu, non d'une peuplade ou d'une race, mais de tous les peuples. Au-dessus de son siècle, il parle réellement avec la voix immortelle des morts. Car l'âme humaine est plus grande que ne l'imaginent les incroyants et même les crédules. Elle se termine dans l'infini. Et notre vie ou notre mort, si importantes à nos misérables yeux, ne la touchent pas.

JULES BOIS.

Nous publierons dans le prochain numéro, la suite du Petit cours d'onéirocritie *de Mme C. de Mirbel et des études de M. L. de Méroff sur les* Pierres et Talismans.

Souvenirs d'une Voyante

Obsessions et possessions (*Suite*).

Parmi les lettres, observations, questions, appréciations, que m'ont amenées les deux dernières publications de l'*Écho du Merveilleux* sur les obsessions, certaines m'ont suggéré l'idée d'y répondre par la voix du journal.

Aussi bien, sur ces cas si étranges qu'ils sont inadmissibles pour beaucoup, je suis loin d'avoir tout dit.

Tel correspondant suppose que l'obsession n'est pas autre chose que de la télépathie atteignant le paroxysme de l'intensité : l'explication est plausible. Tel autre insinue que c'est l'œuvre du *diable* et que mon âme, si facilement accessible à ce contact, au moins fâcheux, côtoie des abîmes au fond desquels elle passera certainement son éternité.

Cette perspective m'ennuie quelque peu. Un troisième, — c'est un médecin, — me prévient qu'il n'y a dans tous ces faits, *élégamment* (sic) relatés par moi, que le résultat d'un cauchemar dont la source est une mauvaise digestion. Or, le docteur possède, — et il m'en avertit, — un remède certain pour tous les maux d'estomac. Je crois que c'est de la réclame.

Une personne du sexe faible me prie, timidement, de lui enseigner le moyen de *posséder* ainsi celui qu'elle aime et, tout en compatissant à ce désir, je me vois contrainte d'accuser mon incompétence.

De fait, je l'ai dit au commencement de ces Mémoires (et ce n'est certes pas pour imiter un illustre astronome de mes amis que je me démens moi-même), je ne sais rien et de tout ce que j'ai subi, bien et dûment constaté, je ne puis rien affirmer. J'entends comme origine, car le fait reste indéniable.

Pourtant, d'où émane-t-il? D'une force extra-humaine? Je le crois. De mon Moi invisible? Cette hypothèse, qui s'est souvent présentée à ma pensée, ne referme pas, devant nous, le domaine de l'Idéal infini. Elle ne prouve que notre ignorance, l'inachevé de notre organisation qui manque des sens subtils nécessaires à la *compréhension* des phénomènes dont nous avons la *sensation*.

Or, si une partie de notre être nous échappe ainsi, ne peut-on admettre que, ce qu'il est censé produire, le soit également par des agents, fluides ou volontés similaires rayonnant d'*ailleurs?...*

Si à l'heure d'une jeunesse enthousiaste et généreuse, j'ai pu me croire prédestinée et revêtir la tunique blanche des prophétesses, l'étude et la réflexion ont modifié mes aspirations et rejeté, de mes épaules, le tissu dangereux qu'un Nessus y avait posé

C'est donc avec les uniques arguments de mon entière bonne foi que je raconte des faits qui, pour la plupart, me sont personnels mais dont aussi, je le répète, je ne puis certifier que la réalité, leur raison absolue appartenant à l'Inconnu.

Je ne m'adresse, bien entendu, qu'aux spiritualistes, dans le sens générique du mot. Quelle que soit la forme sous laquelle on détermine l'âme et ses destinées, du moment qu'on admet l'existence de l'être en dehors de notre humanité, on est spiritualiste. — Les schismes ne sont nés que de l'expression. Si l'on pouvait échanger des idées sans employer le langage, la diffusion disparaîtrait.

Je reviens à la télépathie expliquant l'obsession :

— Il y a, répondrai-je, la suggestion qui, elle aussi, est une forme de la possession.

Et, cependant, ce n'est pas encore cela.

L'obsession *abstraite*, est du domaine supra-humain.

— C'est là que je vous attendais, s'écrie mon second correspondant — que je soupçonne d'ultra-montisme. Votre fantagorisme est l'œuvre de Satan.

Eh! bien non, cent fois non, nous n'y sommes pas encore! Quand l'obsession est telle que celle subie par moi et que j'ai racontée dans mon article du premier août, elle semble, j'en conviens, émaner du diable ou de l'homme, ce qui, en maint esprit, ne différencie guère.

Mais, sous le nom de conscience, voix de l'Ange gardien, l'obsession prendra un autre caractère.

Il est un fait que j'ai tu dans ces souvenirs qui, d'ailleurs, ici, sont forcément incomplets mais que, comme argument et bien qu'il appartienne à ma vie la plus intime, je veux noter quand même.

La mort de mon père me laissait, à vingt ans, sans soutien moral, alors que m'incombaient des charges accablantes. Pourtant, j'aspirai à la vie dans toute sa plénitude. D'amères déceptions rendaient plus aride encore le devoir qui m'était tracé.

Ne faisant pas ici l'histoire de ma vie de femme, on me pardonnera les lacunes de ce récit.

J'eus à subir des luttes dans lesquelles je devais fatalement succomber si l'ombre et la volonté de mon père ne s'étaient point toujours manifestées lorsque je défaillais. Et ce n'était pas seulement par le reproche lancinant que j'entendais sans trêve mais, aussi, par de matérielles entraves que l'obsession se manifestait.

Un jour, j'écrivais une lettre pour mon avenir sans doute définitive. Au moment de la signer, je m'aperçois que dans ce que j'ai dit, la négation a remplacé l'affirmative à laquelle je m'étais déterminée.

— C'est trop fort! m'écriai-je exaspérée; j'ai assez

souffert; je ne veux pas être la victime d'une idée, d'une formule sociale.

Et la voix intérieure de répondre :

— Ce n'est pas cela; mais ta vie ainsi faite devient inutile. Tout ce qui est souffrance est science et dégage de l'humanité.

La révolte était en moi, faite de ma jeunesse et de cette même humanité, et je ne cédai point.

— Assez de rêve, repris-je à haute voix; je n'obéirai plus qu'à des réalités. Si je ne puis pas écrire, j'irai, moi-même, porter ma réponse.

Au moment auquel, prête à sortir, je posais la main sur le bouton de la porte et la tirais à moi, une forme, sorte de buée opaque et sans lumière (c'était en plein jour), se dessina très nette, semblant barrer le passage et mes membres s'engourdirent.

Je fermai les yeux, tentant un effort inouï pour me soustraire à l'obsession, mais un courant d'air subit referma la porte sur ma main dont un doigt fut presque écrasé. J'en garde encore la cicatrice.

Si ce fait est de la télépathie, elle est, en tout cas, supra-humaine; idée reflexe de la volonté paternelle qui, dans sa nouvelle forme, *voyait* ou *sentait* ce qui se passait sur la terre.

Ce n'était point œuvre démoniaque puisque cette volonté, matériellement exprimée, m'arrachait à une erreur sociale consacrée telle par la formule religieuse !

Reste ma conscience. Mais si ma conscience se dégage de moi et se condense assez fortement pour m'écraser un doigt, elle est une individualité, une entité qui peut exister sans moi et hors de moi.

Personne ne contestera que, si admirable qu'elle soit dans ses rouages les plus infimes, notre humanité demeure imparfaite. La civilisation en émoussant nos sens les a même privés de certaines subtilités primitives, que le sauvage et quelques animaux sont seuls à posséder désormais.

Pourquoi refuser de conclure que, dans cet univers dont nos yeux n'aperçoivent qu'une bien faible partie pendant les nuits les plus invoilées, et qui n'est, lui-même, qu'un atome d'infini, des êtres mieux organisés que nous, âmes de ceux qui nous ont aimés, ont, parfois, le pouvoir de se communiquer à nous, et, en un effort d'amour et de charité, de nous créer, fugitivement, les sens qui nous manquent pour les percevoir et les comprendre?

Tout existe en l'œuvre éternelle. Ne nions donc que les systèmes et ayons la foi assez large pour croire encore à ce qui ne peut s'exprimer et ne fait que se sentir. *Nequeo dicere sentio tantum.*

CLAIRE VAUTIER.

Tilly-sur-Seulles et le Mesnil-Saint-Denis

I. — En relisant tout dernièrement le premier opuscule de M. l'abbé Gombault sur les Apparitions de Tilly, nous avons été plus frappé que jamais du raisonnement qu'il se faisait alors à propos de Marie Martel.

« Près de quinze jours avant toute apparition au champ de M. Lepetit, écrivait-il, la Vierge apparaît aux religieuses et aux enfants de l'école. Voilà la faveur première et capitale : c'est un privilège pour l'école et qui ne sera donné à ces voyantes que là seulement. Les sœurs ne *voient* pas d'ailleurs. »

Et, en effet, malgré leur désir, elles n'ont jamais pu *voir* et contempler d'aucun autre endroit la radieuse Apparition.

A la même page 66, M. l'abbé Gombault écrivait encore :

« L'Apparition se montre dans une admirable clarté et avec une netteté suffisante; et cependant, conservant quand même les distances, la Vierge semble dire que *c'est là, sur ce plateau, qu'Elle veut être plus distinctement perçue. Si Elle doit parler, c'est de près qu'Elle parlera.*

« Il convient donc qu'Elle ait tout au moins *une*, *voyante* au lieu même de l'Apparition que les sœurs eurent le privilège de découvrir, avant et sans l'intervention de Louise Polinière.

« De plus, le peuple chrétien, remué par ce prodige, dont la manifestation se fait en un lieu qui lui est accessible, puisque l'école doit lui demeurer fermée, a comme droit, ce me semble, à ce qu'une *voyante* soit son intermédiaire entre lui et l'*Être* mystérieux qui l'attire en ces lieux.

« De ce chef encore, une *voyante*, au moins *une*, s'impose. »

De tous les raisonnements du docteur en philosophie, hâtons-nous de le dire, celui qu'on vient de voir et sur lequel il insistait de la sorte, nous avait dès l'abord vivement impressionné, et, depuis lors, il nous a toujours paru d'une logique aussi irréfutable qu'invincible.

Mais continuons de citer :

« Quelle sera cette voyante de la Vierge? Celle qui, parmi toutes, résumera les notes théologiques requises.

« Je les reconnais en Marie Martel, et en elle *seule*.

Je parle des voyants *habituels*, c'est-à-dire de Louise Polinière, d'Augustine Troplong, du garde de Vaubadon.

« J'estime donc que la vision des sœurs demande comme *annexe* la vision de Marie Martel. »

Ainsi donc, c'est bien entendu?

Oui, sans doute... mais pour quelque temps seulement. Car, un peu plus tard, en dépit de toutes ces affirmations réitérées et si plausibles, auxquelles nous nous étions rallié d'emblée, et dont nous prenons aujourd'hui la défense contre lui, notre docteur qui, suivant son expression topique, avait déjà *brûlé* les voyants et voyantes du Champ, à l'exception de Marie Martel, *brûlait* encore cette dernière; après quoi, ne faisant « qu'un seul bloc des visionnaires du Champ », il renvoyait prestement — trop prestement, à notre avis — toutes leurs visions au diable (*Autour des Apparitions de Tilly*, page 193.)

M. l'abbé Gombault, pour en venir à cette extrémité — nous allions dire à cette énormité — alléguait deux motifs qui, à son sens, auraient été péremptoires, mais qui nous ont toujours paru des plus discutables : 1° la vue de l'Apparition dans les yeux de Marie Martel, phénomène suspect selon lui — or, nous voudrions bien savoir pourquoi? — 2° une conversation plus ou moins claire et comprise entre lui et la voyante, du côté de la gare d'Andrieu (*id.*, pp. 132 et 133.)

Heureusement, M. l'abbé Gembault, qui n'est certes pas plus infaillible que le vénérable curé d'Ars, pourra, nous l'espérons, prendre quelque jours modèle sur ce saint prêtre, qui fut plusieurs années trompé sur le compte de Maximin de la Salette, et revenir, lui aussi à son tour, de son erreur à l'égard de Marie Martel.

Autrement, puisqu'il tient toujours à l'érection d'une basilique sur le plateau de Tilly-sur-Seulles, sous prétexte que « les visions de l'école constituent un fait indépendant de tous les autres, *complet* en lui-même » (*Id.*, page 145); — eh bien, nous serions quelque peu en droit de lui servir à lui-même la réplique qu'il adressait à M. l'abbé Bouquerel, rédacteur à *La Croix de l'Orne*, auteur de ces lignes : « On « élève une croix sur le lieu d'un assassinat; on fait « amende honorable pour une église profanée. *Pour-« quoi ne ferait-on pas un pèlerinage à Tilly, supposé « même que les apparitions soient diaboliques, en ré-« paration de ces longs attentats de l'enfer contre le « ciel?* »

— « Ce pèlerinage-là obtiendrait un certain succès... de gaîté », observait incontinent notre docteur (*Id.*, page 196.)

Mais... et l'érection de la basilique, donc?

Toutefois, rassurons-nous et ayons meilleur espoir?

Voici pourquoi.

II. — Le jeudi 2 juillet 1896, avait lieu la 23e apparition de « la Vierge » aux sœurs et aux enfants de l'école de Tilly.

Comme c'était jour de congé, plusieurs dames pieuses avaient obtenu de venir mêler leurs prières à celles des religieuses et des pensionnaires. Mais bientôt le chapelet fut interrompu par l'annonce que diverses personnes qui se tenaient de l'autre côté de la route, tout en face de l'école, jouissaient d'une apparition.

Le résultat de cette curiosité fut, à partir de ce moment, pour les sœurs et pour les enfants, qu'elles ne virent absolument rien ni dans la direction qui leur était indiquée, ni à l'endroit ordinaire de leurs apparitions.

Cependant, trois petites filles se détachèrent de leurs compagnes et passèrent dans la cour du préau. Là, elles s'installèrent sous le grand cerisier et se mirent à réciter pieusement leur chapelet.

A un moment donné, la plus petite de ces fillettes, âgée de six ans, pousse du coude sa voisine et lui dit :

— Vois-tu quelque chose, Marie? Moi, je vois la Sainte Vierge.

Sur ces entrefaites arrive M. L...

Profitant de ce que la barrière est restée ouverte pour entrer, il s'approche de l'enfant, et, à genoux près d'elle, il lui dit :

— Tu vois la Sainte Vierge, ma chérie, comment est-elle ?

La petite Marie-Louise fait alors la description de la Vierge.

— Tu ne vois pas autre chose? continue M. L...

— Si, monsieur, de petits anges sous ses pieds et autour d'Elle.

Alors, les lèvres de l'enfant remuent, elle compte tout bas les petits anges qu'elle aperçoit.

— C'est tout, mon enfant, n'est-ce pas ? Tu ne vois plus rien?

— Si, monsieur, il y a à ses pieds une religieuse avec une couronne sur la tête.

— Comment est-elle, la religieuse?

— Elle est tout en blanc.

— Mais il n'y a pas de religieuse tout en blanc.

— Si, elle est tout en blanc.

A ce moment, un jeune homme des plus distingués, M. H..., qui écoutait avec émotion ce dialogue, paraît tout impressionné de ce que vient de dire la petite voyante.

— Pourtant, continue M. L..., pour mettre à l'épreuve la véracité de la fillette, les religieuses sont toutes habillées de noir comme celles qui sont ici.

— Ah! mais, celle-ci est en blanc.

— Tu dis que la religieuse a une couronne; c'est la Sainte Vierge qui en a une.

— La Sainte Vierge en a une et la religieuse aussi.

M. H..., de plus en plus ému, avait suivi avec le plus vif intérêt cette conversation. Une coïncidence l'avait frappé surtout. Il était venu à Tilly une première fois pour recommander aux prières des voyantes une jeune religieuse Norbertine, protégée par sa famille, sœur Saint-Antoine-de-Padoue, qui était mourante.

Elle avait pris l'habit le jour de Notre-Dame des Anges. Et les Norbertines sont vêtues d'un costume blanc.

Malgré les prières faites pour elle à Tilly, la mort de la jeune religieuse survint au moment où M. H... y arrivait pour la première fois.

Or, le jour de sa mort, elle avait répété plusieurs fois à la supérieure sa parente et à ses compagnes qui entouraient son chevet :

« *Tilly, 4 heures, famille Husson, prier beaucoup.* »

Quelle était la signification de cette vision qui concordait si bien avec les circonstances des derniers jours de sœur Saint-Antoine-de-Padoue?

N'est-il pas permis de croire que Dieu voulait manifester par là à la pieuse famille qui aimait cette religieuse que déjà elle était dans la gloire avec la Reine des Anges ? On peut, du moins, l'espérer grandement.

Telles furent les impressions qui vinrent spontanément à l'esprit de M. H... et qui lui procurèrent une si vive et si douce émotion.

Sur ces entrefaites, les sœurs et les autres pensionnaires voyaient l'apparition dans les conditions habituelles pendant cinq minutes environ.

Notons que personne n'avait décrit à la petite voyante le costume des Norbertines, qui lui était totalement inconnu et qui, de plus, n'est complètement blanc que pour les novices.

Notons, en outre, que, à la rentrée des classes, comme on présentait à la fillette ainsi privilégiée un groupe de ces religieuses, du premier coup, elle désigna la novice qu'elle avait vue le 2 juillet aux pieds de la Sainte Vierge.

Voilà un premier trait d'union, assez visible et indéniable, entre les visions de l'école de Tilly-sur-Seulles et le jeune monastère des Norbertines du Mesnil-Saint-Denis.

III. — En voici maintenant un autre, qui n'est pas moins caractéristique et remarquable assurément, d'autant mieux qu'il nous paraît comporter le double mérite de se rattacher tout à la fois à l'école des sœurs et au susdit couvent de Seine-et-Oise.

Le 18 mars 1897, premier anniversaire des visions de l'école, l'honorable directeur de cette revue était à Tilly, où il fut témoin d'une extase de Marie Martel, qu'il raconta lui-même dans le n° 6 de l'*Echo du Merveilleux*, 1er avril. Or, page 82, il écrivait :

« Quand Marie lui demande une grâce (à sa Vision), Elle répond le plus souvent soit en souriant, soit en élevant les yeux au Ciel.

— Ah! qu'elle est belle, ma bonne Mère, lorsqu'elle sourit!

« Le sourire, c'est le signe de l'acquiescement; les regards au ciel, c'est, hélas! le signe contraire. Ainsi Marie a demandé récemment la guérison d'une malade. La Vierge a levé les yeux. Marie croit bien que la malade ne guérira pas... »

Puis, en note, au bas de la page, cette explication :

« *La personne dont il s'agissait, Mlle Husson, en religion sœur Marie de la Navité est, en effet, décédée quelques jours plus tard, le 24 mars. Ce jour-là, à l'heure où la religieuse expirait, Marie qui était en extase vit près de la Vierge, une sœur blanche agenouillée.* »

Six semaines plus tard, comme on peut le constater encore d'après un nouveau récit de notre directeur, présent à Tilly durant trois jours au début du mois de mai (voir l'*Echo du Merveilleux*, n° 9 — 15 mai 1897) la relation entre certaines extases de Marie Martel et la Prieure récemment défunte des Norbertines s'accentuait de plus en plus :

« La mère de cette religieuse était à Tilly en même temps que moi. Elle avait apporté une photographie représentant en groupe toutes les religieuses du couvent où avait vécu sœur Marie de la Nativité.

« Sans la moindre hésitation, Marie Martel désigna sur cette photographie la religieuse qu'elle avait vue dans ses visions. C'était bien sœur Marie de la Nativité que la jeune fille n'avait jamais connue.

« On pourra dire que, peut-être, il y avait entre cette religieuse et sa mère une vague ressemblance qui a permis cette reconnaissance.

« Voici donc un autre fait, dont j'ai été témoin.

« Au cours de l'extase, au début laquelle elle avait vu la Basilique (c'était le 18 mars 1897), j'avais entendu Marie prononcer à demi-voix une phrase, dont je n'avais nettement saisi que les mots : « couronne d'épines »

« Je demandai à la jeune fille, après la vision, ce que cette phrase signifiait. Elle me dit :

« — J'ai revu auprès de la Vierge la même religieuse agenouillée. *Elle portait sur la tête une couronne d'épines. La Vierge a pris cette couronne et l'a remplacée par une couronne de roses.*

« La mère de sœur Marie de la Nativité entendit cette réponse et ne put maîtriser son émotion. J'eus l'indiscrétion de lui en demander la cause. Elle me déclara :

— *Ma fille a été enterrée avec une couronne d'épines sur la tête.*

« Il y avait autour de Marie, à ce moment, plus de dix personnes, dont deux prêtres; ils ont entendu notre conversation. »

« Au cours de la même extase qui commença à quatre heures, plusieurs fois Marie prononça ces mots : « O ma bonne Mère, arrêtez le bras de votre « divin Fils!... »

« C'était l'heure où brûlaitle Bazar de la Charité .» (4 mai 1807.)

A nos lecteurs la tâche — facile — de conclure.

SIMPLEX.

Reportages dans un fauteuil

*** *Le merveilleux chez Joseph et Xavier de Maistre.*

Les frères de Maistre : l'un des plus puissants, l'autre des plus charmants esprits du monde, réunis par la piété savoisienne dans le monument qu'on inaugurait récemment à Chambéry. Tous deux, le penseur oraculaire et l'aimable petit-fils de Sterne, par mainte page de leur œuvre si dissemblable, appartiennent à la chronique du merveilleux; Joseph, prophète lui-même, fut particulièrement intéressé par le don de prophétie et les avis mystérieux des songes, prophéties sorties de bouches d'ombre, dessins auguraux tracés au mur de nos nuits par un doigt inconnu. De certaines superstitions, dont Homais se raille, il eut dit, comme de la foi : « un peu d'instruction en éloigne ; beaucoup d'instruction y ramène. »

Quant à Xavier, son épitaphe par lui-même montre à quel point ce vif et gracieux esprit fut attiré par les problèmes du supra naturel, bien qu'il se soit gardé, par bon goût et pudeur mondaine, de laisser apercevoir dans son œuvre ses curiosités :

Ci-gît, sous cette pierre grise,
Xavier, qui de tout s'étonnait,
Demandant d'où venait la brise
Et pourquoi Jupiter tonnait.
Il fouilla maint et maint grimoire
Et lut du matin jusqu'au soir;
Il but à la fin l'onde noire
Tout surpris de ne rien savoir.

La terre savoisienne, terre alors de foi naïve, était du reste un pays d'élection pour le merveilleux. M. Descotes, dans son excellent ouvrage sur Joseph de Maistre, raconte cette amusante anecdote.

Un brigand déguisé en moine, se vantait de disposer du Saint-Esprit à sa guise. Il entraîna une troupe de femmes dévotes à la chapelle de Notre-Dame de l'Aumône, leur promettant qu'elles verraient l'Esprit-Saint descendre en forme de colombe, moyennant qu'elles se fussent dépouillées (entre les mains du faux moine), de leur argent et de leurs bijoux.

Elles ne virent rien, mais l'aventurier fit une belle recette.

Quelques jours plus tard, il réussit à convaincre un riche bourgeois fort avare, qui lui remit sa bourse pour voir la divine colombe. L'ayant fait monter au sommet d'une des tours de la ville, le faux moine demanda au bourgeois s'il ne voyait rien descendre du ciel.

— Non, répondit le brave homme.

— Malheureux! s'écria le moine vous avez menti au Saint-Esprit... Je tremble pour vous et pour moi; je crains qu'Il n'envoie le feu du ciel, pour nous consumer vous et moi, comme il fit à Ananias et à Saphira. Cela vous arrivera sûrement si vous ne vous dépouillez de l'argent que vous avez encore.

Le bonhomme avoua qu'effectivement il avait encore une bourse : il l'alla prendre et la remit au moine qui décampa dans l'instant.

« On ne le revit jamais, ce qui donna lieu à ce crédule de porter le nom d'*Esprit*, lequel nom sa famille porte encore... »

Il y a sur l'esprit prophétique et les oracles, des pages magnifiques dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Et, chose étrange, elles semblent écrites de ce matin; ceci, par exemple :

« ... Il n'y a plus de religion sur la terre : le genre humain ne peut demeurer dans cet état. Des oracles redoutables annoncent d'ailleurs que les temps sont arrivés. Plusieurs théologiens même catholiques ont cru que des faits de premier ordre et peu éloignés étaient annoncés dans la révélation de saint Jean, et quoique les théologiens protestants n'aient débité, en général, que de tristes rêves sur ce même livre... Je vois que certains écrivains de ce parti adoptent déjà le principe que plusieurs prophéties contenues dans l'Apocalypse se rapportent à nos temps modernes.

« Un de ces écrivains est même allé jusqu'à dire que l'événement avait déjà commencé et que la nation française devait être l'instrument de la plus grande des révolutions. *Il n'y a peut-être pas un homme véritablement religieux en Europe* (je parle de la classe instruite) *qui n'attende en ce moment quelque chose d'extraordinaire.*

« ... Si vous me demandez ce que c'est que cet esprit prophétique, que je nommais tout à l'heure, je vous répondrai que jamais il n'y eut dans le monde de grand événement qui n'ait été prédit de quelque manière. Machiavel est le premier homme, à ma connaissance, qui ait avancé cette proposition ; mais si vous y réfléchissez vous-même, vous trouverez que l'assertion de ce *pieux* écrivain est justifiée par toute l'histoire. Vous en avez un exemple dans la dernière Révolution française, prédite de tous les côtés et de la manière la plus incontestable. Mais, pour en revenir au point d'où je suis parti, croyez-vous que le siècle de Virgile manquât de beaux esprits qui se moquaient et de la « grande année » et du « siècle d'or » et de « l'Auguste Mère » et du « merveilleux enfant ». Cependant, tout cela était vrai.

L'enfant, du haut des cieux, était prêt à descendre

« Et vous pouvez voir dans plusieurs écrits, nommément dans les notes que Pope a jointes à sa traduction en vers du *Pollion*, que cette pièce pourrait passer pour une version d'Isaïe. Pourquoi voulez-vous qu'il n'en soit pas de même aujourd'hui ? L'univers est dans l'attente. Comment mépriserions-nous cette grande persuasion ? et de quel droit condamnerions-nous les hommes qui, avertis par ce signe divin, se livrent à de saintes recherches?

Et tout ce qui suit, qui est d'un éclat de raison si admirable, notamment ce passage sur la science et les savants :

« Ce n'est pas qu'ils ne sentent à merveille que les théories matérielles ne contentent nullement l'intelligence ; car, s'il y a quelque chose d'évident pour l'esprit humain non préoccupé, c'est que les mouvements de l'univers ne peuvent s'expliquer par des lois mécaniques ; mais c'est précisément parce qu'ils le sentent qu'*ils mettent pour ainsi dire des mots en garde contre la vérité*... Les savants européens sont en ce moment des espèces d'initiés ou de conjurés, comme il vous plaira de les appeler, qui ont *fait de la science une sorte de monopole, et qu'ils ne veulent pas qu'on sache plus ou autrement qu'eux. Mais cette science sera incessamment honnie par une postérité illuminée* qui accusera justement les adeptes d'aujourd'hui de n'avoir pas su tirer des vérités que Dieu leur avait livrées les conséquences les plus précieuses pour l'homme. Alors toute la science changera de face ; l'esprit, longtemps détrôné et oublié reprendra sa place. Il sera démontré que les traditions antiques sont si vraies, que le paganisme entier n'est qu'un système de vérité corrompues et déplacées ; qu'il suffit de les *nettoyer* pour ainsi dire et de les remettre à leur place pour les voir briller de tous leurs rayons. »

On lira encore avec intérêt, dans le VII[e] entretien, la longue dissertation sur le mystère du sommeil et sur les songes prophétiques.

Cependant les auteurs de Clef des songes n'invoquent guère l'autorité de Joseph de Maistre ! On le cite plutôt, dans l'autre clan, celui des ironistes, à cause d'une sorte de prédiction que l'événement démentit. Il écrivait, en 1797 : « ... Non seulement je ne crois pas à la stabilité du gouvernement américain, mais les établissements particuliers de l'Amérique ne m'inspirent aucune confiance. Les villes, par exemple, animées d'une jalousie très peu respectable, n'ont pu convenir du lieu où siégerait le congrès ; aucune n'a voulu céder cet honneur à l'autre. En conséquence, on a décidé qu'on bâtirait une ville nouvelle, qui serait le siège du gouvernement. On a choisi l'emplacement le plus avantageux, sur le bord d'un grand fleuve ; on a arrêté que la ville s'appellerait Washington. La place de tous les édifices est marquée ; on a mis la main à l'œuvre, et le plan de la cité-reine circule déjà en Europe. Essentiellement, il n'y a rien là qui passe les bornes du pouvoir humain ; on peut bien bâtir une ville. Néanmoins il y a trop de délibérations, trop d'humanité dans cette affaire, et l'on pourrait gager mille contre un que la ville ne se bâtira pas, qu'elle ne s'appellera pas Washington, ou que le congrès n'y siègera pas. » Or, la ville est bâtie, elle s'appelle Washington et le congrès y siège.

Les beaux raisonneurs ont fait grand emploi de ce passage contre les gens qui ont la manie de prévoir et de prophétiser. Mais ici Joseph de Maistre raisonnait lui-même, et avec force et subtilité. Il s'est trompé pourtant, et cela ne montre pas autre chose que la vanité de la raison.

GEORGE MALET.

Les « joyeusetés de la villa Carmen »

Dans la *Revue du Spiritisme*, M[me] la générale Noël continue le récit des surprenantes « joyeusetés de la villa Carmen ».

Je glane au hasard, parmi ces merveilles dont l'*Echo* a déjà parlé.

Un fait certain c'est que les esprits familiers de la villa Carmen devaient être en ce bas monde ce qu'on appelle de bons vivants. Ils ont conservé dans les royaumes de l'au-delà, leur humeur joyeuse et leur aimable gaieté; ajoutez-y une pointe de galanterie et vous aurez la psychologie complète des lutins de Mustapha. Ecoutez plutôt ce récit de l'une des séances :

« On aurait dit qu'une légion de jeunes satans étaient fourrés sous la table : des mains parfaitement formées nous faisaient mille niches, montant, grimpant, descendant, pinçant, chatouillant. J'étais sur le point d'avoir des attaques de nerfs. Seuls le général et Maurice étaient bien tranquilles. M. Homps, tout en bataillant avec les esprits invisibles, était surtout préoccupé des diamants qu'il voyait briller sur moi. « Mais, madame, vous avez mis tous vos brillants ce soir, » me répétait-il. L'évidence même n'arrivait pas à le convaincre. A chaque minute, sournoisement, son doigt tombait sur ce qu'il croyait fermement être un diamant et, bien entendu, chaque fois il ne touchait que la lumière astrale. »

M. Homps est un des spirites les plus curieux de ces réunions et jouit de qualités, j'allais dire de propriétés exceptionnelles, que Mme Carmencita Noël, qui me paraît être un esprit précis, a résumées dans une courte définition. La voici :

« En nous installant, à la villa Carmen, nous confie la générale, nous eûmes recours à tous les corps de métier. Entre autres artistes ou artisans il nous falllut un ébéniste.

« Un fil télépathique invisible me fit choisir M. Homps, jeune patron qui venait de s'établir à son compte. Comme je voulais un meuble de salle à manger rare et curieux, il nous fallut plusieurs entrevues, passées à compulser des dessins, à prendre des mesures, à étudier le pour et le contre de force projets et plans.

« De toutes ces entrevues je sortais brisée, anéantie, et je ne tardai pas à découvrir que M. Homps était non seulement un excellent ébéniste mais encore un médium-éponge à fluide des plus remarquables ! ! ! »

Voilà qui est net. Mme Carmencita Noël étant elle-même un *médium-développeur*, M. Homps se trouve être un *médium-éponge*.

Grâce à ces définitions, les curieuses expériences de la villa Carmen s'expliquent parfaitement. On comprend notamment les fatigues de Mme la générale qui sort *brisée, anéantie* de ses entrevues avec M. Homps. « En effet, dit-elle, en ma présence, les personnes douées de facultés médiumniques absorbent et mon fluide et mes forces. »

Quant à Hamed-Ben-Sadik, l'Aïssoua serviteur de la générale, il est encore plus étonnant que le jeune « *patron ébéniste médium-éponge.* »

Dans la dernière séance il ne se contente plus de recevoir dans sa chéchia des roses ou des fleurs d'héliotrope fraîchement coupées par les esprits invisibles. Ecoutez plutôt :

« Alors se passa un miracle. L'Aïssoua était debout à un mètre de nous. Il s'empara d'une coupe de faïence m'appartenant, la souleva en l'air et, sur ce, je le jure, nous entendîmes pleuvoir dedans des pièces de monnaie. A un certain moment, il me tendit la coupe... Hélas, je ne la pris pas !... J'ignorais qu'un Aïssoua ne peut recevoir ni or, ni argent, envoyés en apport ! J'ignorais qu'il était forcé de faire ce qu'il fit, de porter la coupe à ses lèvres et *d'en boire le contenu.*

« Jugez de notre déception, jugez de nos regrets, quand, nous parlant un peu plus tard de son devoir d'Aïssoua, Hamed nous apprit que la coupe était pleine, remplie jusqu'aux bords de pièces d'or de vingt francs ! !!... »

C'est, en vérité très curieux, bien que le fait d'avaler le contenu d'une coupe pleine de louis me donne des inquiétudes pour l'estomac du pauvre Hamed. Mais Hamed est déconcertant ! Dans une expérience suivante c'est *un couteau à trois lames* apporté par les esprits qu'il ingurgite sans plus de façons.

« Il est vrai, nous dit la générale, que, dans sa secte, ce n'est qu'un jeu d'avaler la plus fine lame de Tolède. »

Après cela les phénomènes merveilleux redoublent de fréquence et d'intensité et arrivent à un point extrême qui me paraît être la *lévitation* du jeune Hamed.

Passé cela, en effet, je ne vois pas bien ce que l'avenir nous réserve et à moins que la villa Carmen ne soit elle-même *lévitée* avec tous ses habitants, il me paraît difficile que les esprits de Mustapha puissent renchérir sur les manifestations de leur pouvoir surnaturel.

« Les choses, dit la générale, se passaient ainsi, quelquefois à 2 heures, quelquefois à 5 heures, quelquefois à 7. Un habitant de la villa Carmen m'arrivait tout effaré, s'écriant : « Hamed s'en va ! Hamed s'en va ! » Hamed avait été vu le visage rigide, entransé, *s'envolant littéralement comme un gros oiseau blanc !...* »

La générale a été témoin elle-même d'un de ces départs.

« En babouches, en tablier de valet de chambre, une large culotte tunisienne, il s'était envolé du premier étage ! »

C'est vraiment bien extraordinaire ! Et si les rédacteurs de la *Revue Spirite* ne nous affirmaient, dans

une note en italique, l'authenticité de pareils faits, j'avoue que le doute pourrait entrer dans les esprits les moins prévenus.

Toutefois, même en admettant leur réalité, il est difficile de les attribuer, comme le fait la générale Noël, aux âmes des soi-disant défunts, qui, suivant la forte expression de M. Gaston Mery, reviendraient de *l'au-delà* uniquement *pour nous faire des blagues*.

Les esprits folichons de Mustapha, s'ils étaient réellement des âmes désincarnées, ne passeraient pas leur temps en manifestations espiègles ou taquines et j'aime à croire qu'ils enverraient aux spirites de la villa Carmen autre chose que des fleurs d'héliotrope ou même des morceaux de pain de sucre.

ANDRÉ GAUCHER.

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite*).

TREMBLEMENTS DE TERRE, SOULÈVEMENTS, VOLCANS.

1er fascicule, page 32 *Là où la mer a coulé*
Un continent s'élever.

6e fascicule, page 380 Une montagne peu élevée s'écroulera, et une plus élevée s'abaissera.

9e fascicule, page 184 *La terre va trembler*
Ça vous est approché.

Echo, 1897, page 28 *Quand la terre va trembler,*
Ce n'est pas éloigné,
Trois nations se rassembler
Et la guerre éclater.

— — 58 *Un continent s'élever*
Où l'on pourra aller
Sans rien à traverser.

— — 106 *Des volcans vont s'élever.*

— — 135 *La terre va trembler,*
Ce n'est pas éloigné,
Le Vésuve va monter,
Puis un autre à côté...
Des volcans vont sauter,
J'en vois comme enterrés.

Echo, 1897, page 156 *Sur un mont très élevé,*
De la mer entouré,
Je vois quelque chose se passer.
Des monts vont s'ébouler,
J'en vois un très élevé
Dont tous ont la pensée.

— — 186 *Le soufre va tomber*
Mais pas de ce côté.

— — 253 *La terre va trembler,*
Car ici, de ce côté,

Echo, 1897, page 253 *Une secousse sera donnée.*
Ce n'est pas éloigné
Des maisons seront ébranlées.

— — 291 *Le soulèvement aura lieu à* [*l'étranger*

— — 313 *Je vois le plus aisé*
Qui doit comme s'abaisser.

— — 314 Parlant des tremblements de terre :
Je vois qu'ils sont approchés (2 f.)

Echo, 1898, page 91 *La terre va trembler,*
Une secousse sera donnée.
Des maisons vont tomber,
J'en vois une s'effondrer.

— — 91 *Où la mer a passé*
Le sol se constituer,
Un travail y aider
Et une ville s'élever.

AFFAIRE DREYFUS

7e fascicule, page 64 Les Juifs vont se remuer, la France sera comme crucifiée. Evasion de Dreyfus.

Echo, 1897, page 222 *Je vois un mois agité,*
Je vois des troubles de ce côté.
Les gens qui ont agioté
Vont comme y pousser;
Des gens ont comploté.

Un autre qui n'est pas de ce côté et qui a aussi agioté, travaillera à organiser ces troubles.

Sur Félix Faure, relativement à son voyage en Russie :
Quelque chose se passer
Dont il ne peut se douter,
Mais il faut qu'il y ait été,
Il y a utilité,
Quand il y aura été,
Quelque chose se passer
Qui sa vie va changer;
Je le vois démonté,
Il va être humilié
Bien plus qu'il n'a été,
Car pour qu'il soit ôté,
Il faut qu'il soit bafoué.
Pendant ce voyage :
Des troubles vont éclater.
Ou plutôt commencer.
Ce voyage va pousser.
A ce qu'il soit ôté,
Sa vie sera divisée.

Echo, 1897, page 284 *Un scandale sera donné.*
Ce n'est pas éloigné,
Qui va comme dépasser
Tout ce qui s'est passé.

Echo, 1898, page 92 L'affaire Dreyfus n'est qu'un commencement, cette affaire va en engendrer une nouvelle.
Des foules vont s'ameuter.
Une ville où il y a des juifs sera [*brûlée*

On y verra :

Des membres écartelés.
Des maisons vont sauter,
Il y en aura de tous côtés.
Et des villes incendiées
Qui ne sont pas de ce côté.
Les grandes cloches vont tinter.
Oh! comme c'est approché!

LES JUIFS

1er fascicule, page 34 Les Juifs seront repoussés hors des frontières, ils iront reformer le royaume de Judée. Avant leur départ, rue Lafayette, il se passera quelque chose de pas gai.

6e fascicule, page 374 *Les riches, les enjuivés,*
J'en vois de massacrés.

Echo 1898, page 11 *Je vois à la mendicité*
Ceux qui ont élevé
Et qui ont trafiqué.

— — 91 *Si les Juifs ont régné*
C'était d'utilité.

— — 106 *La corde sera tirée*
Comme dans les temps passés.
La bourse sera fermée,
Et une autre à côté.

— — 13 *Je vois qu'un Juif sera mêlé.*
Un rôle lui sera donné,
Il ne va pas la quitter
Il sera à ses côtés
C'est un homme pas âgé
Il va vous être montré.

(*A suivre.*)

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

86. — *Existe-t-il une théorie du «miroir magique?»*

CARL. V

87. — *Qui pourrait nous donner une relation détaillée des prodiges, d'ordre diabolique, qui se sont déroulés à Lourdes, après les visions de Bernadette, et auxquels il n'est fait qu'une allusion dans le livre de Lasserre?*

A. Z.

RÉPONSES

80. — *Qu'est-ce que la* lébanomancie *et la* lécanomancie?

Je trouve bien courte la définition de la LÉCANOMANCIE, donnée dans le dernier numéro, j'ajouterai même peu exacte; voici ce que je trouve à ce sujet dans le *Dictionnaire d'orientalisme, d'occultisme et de psychologie*, 2 vol. in-12. Paris, Chamuel, éditeur.

LÉCANOMANCIE. — Ce terme dérive d'un mot grec qui signifie ; divination à l'aide d'un bassin; ce n'est qu'une variété de la captoptromancie; en effet, le bassin rempli d'eau offre, par sa surface, une sorte de miroir dans lequel le devin ou médium lit l'avenir.

On jetait parfois des lames d'or ou d'argent dans le bassin; souvent on substituait à celui-ci une coupe brillante, une lame d'épée ou un bouclier à la surface polie. C'est Jean de Salisbury qui nous apprend ces faits en nous donnant une énumération des procédés de divination usités dans son temps (J. SALISBURY, *Polycraticon* I, cap. XII, 27): *Speculatorios vocant qui in corporibus levigatis et tersis at sunt lucidi enses, pelves, cyathi, speculorum que diversa genera divinantes curiosis interrogationibus satisfaciunt quam (artem) et Josephus exercuisse ant potius simulasse describitur.*

Ce genre de divination est également dénommé *hydromancie*, puisque c'est l'eau qui est utilisée. Ce mode de divination a été utilisé par l'Enchanteur Nectanobus, comme on peut le voir dans le *Livre de la vraie Histoire du bon roi Alexandre* (*In* Francisque Michel, *Roman d'Eustache le moine*, p. 90). (*Extrait du* TOME II, p. 57, du dictionnaire sus-nommé.)

Le mode annoncé par votre correspondant M. R. d'utiliser l'eau bouillante et des pierres précieuses ou des métaux précieux portant gravées des inscriptions magiques, m'est tout à fait inconnu, et j'aimerais bien connaître la source d'où proviennent de tels renseignements.

Au sujet de la question 81, j'aurais beaucoup de renseignements à fournir sur les plantes magiques, qu'il serait mieux, selon moi, de désigner sous le nom de *plantes psychiques*. Ces renseignements sont si nombreux que je connais deux auteurs, M. Sédir et M. J. Bricaud, qui ont, l'un et l'autre, un volume qui va bientôt paraître à ce sujet.

JEAN DARLÈS.

ÇA ET LA

Beaufort le sorcier. — En 1460, l'Inquisition impliqua dans le premier grand procès de sorcellerie jugé aux Pays-Bas, Colard de Beauffort, un des plus riches, des plus puissants seigneurs bannerets de l'Artois, et l'ancêtre des Beauffort actuels. Mais le Parlement de Paris intervint et, au mois de juin 1461, fit remettre l'accusé en liberté.

Depuis un siècle, tous les historiens de la maison de Beauffort et presque tous les écrivains qui ont parlé du drame de 1460 affirment que Colard n'en fut pas moins brûlé.

Or, c'est là une erreur absolue, fondée exclusivement sur ce passage de l'*Histoire de l'Artois* de dom Devienne (1786, 3e partie) :

« La décision du Parlement anima davantage les inqui-
« siteurs d'Arras. Ils jurèrent la perte de Beauffort. On
« continua de lui supposer des crimes. Il fut arrêté sur
« de nouvelles imputations; et les juges ecclésiastiques,
« l'ayant déclaré atteint et convaincu, le livrèrent à la
« justice séculière qui le condamna à mort et le fit
« exécuter. »

Aucun chroniqueur contemporain ne parle de ce fait, mentionné par dom Devienne en termes si généraux et qui eût dû avoir pourtant un énorme retentissement; les registres du Parlement, l'arrêt solennel de réhabilitation des victimes rendu en 1491, n'y font pas la moindre allusion. Les auteurs et les généalogistes anciens savent que Beauffort a été poursuivi comme sorcier; mais tous sont muets sur la prétendue exécution. Lorsqu'on étudie, même rapidement, les phases de l'affaire, on voit du reste fort bien que le supplice de Colard, après juin 1461, est tout

à fait invraisemblable. Il faut donc cesser d'imputer ce crime à l'Inquisition, uniquement sur la foi d'un auteur qui, à trois cents ans de distance, a fait du procès un récit présentant de nombreuses erreurs.

***

Une prophétie du curé d'Ars. — Une de nos abonnées nous communique la prophétie suivante due au curé d'Ars, et qui est, croit-elle, encore inédite :

« Vous verrez qu'un jour les pèlerins n'auront plus de jambes pour monter à Fourvières. On leur construira un chemin de fer pour éviter la fatigue d'aller adorer Notre-Dame. A ce moment-là, vous verrez aussi de bien curieuses choses, vous apprendrez la mort du plus grand personnage d'un des royaumes de l'Europe où l'on aime le moins la religion catholique. L'homme qui remplacera ce grand personnage changera la face du vieux monde, sans secousse, sans guerre, sans révolution, son peuple ne sera point catholique et pourtant son événement sera un grand bonheur pour le catholicisme, car les vues de Dieu sont impénétrables, et il sait, quand il lui plaît, choisir ses instruments en dehors de lui. Une grande paix régnera alors en Europe pendant plus de trente ans. Le prince qui sera alors à la tête de la France, et qui grâce à l'alliance et à la protection de l'homme dont je viens de parler sera l'époux d'une ardente catholique, troublera son intérieur par des dissentiments religieux, mais un jour viendra où Dieu lui ouvrira les yeux, sera-t-il trop tard? voilà ce que je ne saurais dire. »

***

A propos de Hume. — M. de Viel-Castel avait assisté sous l'Empire à une conférence de spiritisme que donnait chez le prince de Beauvau un médium alors en vogue et dont le nom est resté célèbre : Hume, le fameux Hume. M. de Viel-Castel nous en a laissé la narration dans ses *Mémoires*.

M. de Viel-Castel raconte que Hume soulevait des tables de trente kilos. Il ordonnait à la table de monter au plafond, elle montait au plafond. Il priait la petite princesse de Beauvau de retenir la table, elle la retenait. Mais chaque fois que la main de la fillette lâchait prise, la table s'envolait comme eût fait un cerf-volant, rapide et légère. On eût dit d'un jeu enfantin.

Trois hommes, des plus vigoureux, s'accrochèrent alors à la table. « Tiens ferme », commanda Hume d'une voix sépulcrale. L'esprit parut obéir. Les trois hercules improvisés en furent pour leurs efforts; ils ne purent obtenir de la vigueur de leurs muscles ce qu'avait obtenu la main mignonne d'une petite fille. La table demeura suspendue dans l'espace !

« Si quelque jour on lit ces lignes, ajoutait M. de Viel-Castel, on sourira de pitié et je passerai pour être faible et crédule, mais qu'y faire? Je raconte ce que vingt personnes ont vu et je ne me l'explique pas. »

On sait comment Hume finit. Compromis dans un procès scandaleux il fut chassé de France et on n'entendit plus jamais parler de lui.

***

Thélépathie. — La scène se passe en Russie. Un riche négociant juif attendait son fils qui devait venir passer ses vacances dans sa famille. On n'avait pas de nouvelles de ce jeune homme.

Son père rentrant un jour à sa maison de campagne par le chemin de fer vit tout d'un coup son fils sur la plate-forme d'un wagon de troisième classe. Tout heureux, il s'élança vers lui, mais fut consterné en voyant la plate-forme déserte. Il supposa avoir été victime d'une hallucination. Mais en arrivant à sa maison, la première chose qu'il vit fut le cadavre de son fils étendu sur le plancher dans la chambre qui avait été préparée pour lui. Il se précipita sur le corps, qui disparut aussitôt; il ne toucha que le sol. Mais il eut la conviction que son fils était mort. On télégraphia de suite au directeur du collège où était ce jeune homme et l'on apprit qu'il était mort à l'heure à laquelle son père l'avait vu dans le train.

L'EXTATIQUE DE KALTERN

(Suite.)

Rien n'est plus frappant que tout ce qu'elle sent, éprouve et manifeste lorsqu'elle contemple la passion de Jésus-Christ, ce qui a lieu tous les vendredis. On a lu, dans la lettre qui est en tête de cette notice, comment nous avons été nous-même un moment témoin de ce qui se passe en elle même. On lira avec plaisir, les détails que donnent deux autres témoins oculaires déjà cités, et qui, plus heureux que nous, ont pu demeurer de plus longs moments auprès de l'Extatique. Voici ce qu'en dit don Antonio Riccardi :

« Le soir du jeudi, elle s'agenouille sur le lit, les bras tantôt étendus, tantôt croisés sur la poitrine, et elle entre si avant dans une méditation profonde et animée de l'agonie de Jésus à Gethsémani, qu'elle semble elle-même agonisante. Ensuite, le vendredi, immédiatement à l'heure de midi, également à genoux sur le lit, elle assiste au crucifiement du Sauveur avec une contemplation si évidente, et l'amertume intérieure dont son âme tendre est abreuvée lui serre tellement le cœur plein d'angoisses, qu'elle en est défaillante, sanglote, pâlit; elle a la langue épaisse, les lèvres enflées et livides, les yeux couverts d'un voile de larmes, qui, tombant comme une pluie sur le visage, mouillent ses habits et son lit; la tête penchée, les bras pendants, toute agitée et tremblante, abattue par de continuels évanouissements, elle semble enfin expirer avec son Jésus. Alors elle se laisse tomber avec les mains jointes et la tête inclinée sur le lit où, se repliant un peu en arrière, elle reste immobile avec les yeux presque éteints, et elle paraît tout à fait inanimée comme un cadavre, par son intime union à Jésus crucifié, et par l'impression *compassive* et la vive méditation de ses peines. O âme heureuse et bénie, embrasée d'amour pour son Dieu jusqu'à souffrir et mourir en quelque sorte pour lui et avec lui dans la douleur de ses mêmes souffrances! Elle peut dire avec l'épouse des cantiques : *L'amour est fort comme la mort* (Cant. VIII, 6). Elle a manifesté elle-même qu'elle voit tout l'appareil du crucifiement, la présence, le mouvement, l'action même des Juifs, qu'elle entend jusqu'au son des voix, comme si elle assistait

de fait sur le Golgota à la déplorable tragédie. « Chose extraordinaire! disait-elle il y a peu de temps à son confesseur, moi qui n'ai jamais été capable de m'arrêter à voir la mort d'un poulet, je dois maintenant tous les huit jours voir la mort de mon Jésus. »

La peinture qu'en fait Gœrres est vive, animée, en traits saisissants, d'une exacte vérité et sans la moindre exagération :

« L'action commence déjà dans la matinée du vendredi; et si l'on en suit le développement, on voit que, de même que plusieurs pensent en parlant, ou plutôt parlent en pensant, sans avoir la conscience des paroles qu'ils prononcent, ainsi notre Extatique médite la passion en la reproduisant, ou plutôt la reproduit en la contemplant, sans avoir la conscience de son action : aussi le mouvement est-il d'abord doux et régulier; puis, à mesure qu'elle devient et plus douloureuse et plus saisissante, les traits de l'image qui la représentent et prennent une empreinte plus profonde et deviennent plus reconnaissables. Enfin, lorsque l'heure de la mort arrive, et que les douleurs ont pénétré jusqu'au fond le plus intime de l'âme, l'image de la mort ressort de tous les traits de cette femme. Elle est là à genoux sur son lit, les mains croisées sur sa poitrine; autour d'elle règne un profond silence, qu'interrompt à peine le souffle des assistants. Vous diriez alors que le soleil de la vie descend pour elle vers son couchant, et qu'à mesure que sa lumière s'affaiblit, les ombres de la mort, sortant de leurs abîmes, montent peu à peu vers elle, cachent successivement tous ses membres sous leur voile ténébreux et arrivent en foule autour de son âme, qui s'abîme dans son impuissance, dès que la dernière lueur s'est éteinte. Elle est pâle pendant toute l'action, mais vers la fin vous la voyez pâlir encore davantage; le frisson de la mort parcourt tous ses os, et la vie s'affaisse dans les ombres toujours plus épaisses.

« Les soupirs, qui s'échappent avec peine de sa poitrine, annoncent que l'oppression devient plus forte; de ses yeux immobiles coulent de grosses larmes qui descendent lentement sur ses joues; de légers mouvements entr'ouvrent toujours davantage la bouche. Comme ces éclairs qui précèdent l'orage, ils forment d'abord des cercles plus étroits, puis semblent creuser le visage dans toute sa largeur, et deviennent enfin si violents que de temps en temps ils ébranlent le corps tout entier; les soupirs se changent en un gémissement qui navre le cœur, une rougeur sombre enveloppe les joues; la langue épaissie semble être collée contre le palais desséché; les convulsions deviennent toujours plus violentes et plus profondes; les mains, qui d'abord s'affaissent peu à peu, glissent plus vite; les ongles deviennent bleus, et les doigts s'entrelacent convulsivement les uns dans les autres. Le râle de la mort se fait entendre du fond du gosier; le souffle, toujours plus pressé, s'échappe avec d'incroyables efforts de la poitrine qui semble comme liée avec des cercles de fer; les traits se déforment, et ne sont plus reconnaissables. La bouche de cette image douloureuse est ouverte dans toute sa largeur; son nez ressemble à une pointe; ses yeux fixes et immobiles vont se briser dans leur orbite. Quelques soupirs peuvent encore, à de longs intervalles, se faire jour à travers les organes que la mort a raidis; le dernier va s'échapper : alors la tête se penche, et le visage, portant tous les signes de la mort, s'affaisse dans un complet épuisement. C'est une autre figure, que vous ne sauriez plus reconnaître. Tout reste dans cette position deux minutes à peu près; puis la tête se relève, les mains remontent vers la poitrine, le visage reprend sa forme et son calme. Elle est à genoux, tranquille, les yeux levés au ciel, et occupée à présenter à Dieu l'hommage de sa reconnaissance. Cette scène se renouvelle chaque semaine, toujours la même quant aux traits principaux, mais offrant chaque fois des traits particuliers qui sont comme l'expression de ses dispositions intérieures. C'est ce dont je me suis convaincu en plusieurs fois par une observation attentive; car il n'y a rien d'appris dans toute cette action, elle coule sans art du fond de la nature de cette femme, comme la source coule du rocher : aussi ne peut-on rien apercevoir de faux, de forcé ou d'exagéré dans toute cette représentation; et si elle mourait véritablement, elle ne mourrait pas autrement. »

(*A suivre.*) L'ABBÉ NICOLAS.

A TRAVERS LES REVUES

LE PHARE DE NORMANDIE. — Sous ce titre *Une histoire vraie*, cette revue reproduit ce récit de l'abbé de Saint-Pierre (1658-1743) que l'auteur tenait de l'acteur même de la scène, un jeune prêtre, l'abbé Bézuel.

En 1695, dit l'abbé Bézuel, alors que j'étais écolier à Valognes, je me liai d'une étroite amitié avec un de mes condisciples, nommé *Desfontaines*.

« Un jour que nous nous promenions ensemble dans le cloître des Capucins, nous vînmes à parler des choses de l'autre monde. Desfontaines me dit avoir lu quelque part ceci : « Deux amis s'étaient « promis que le premier qui mourrait viendrait donner à l'autre de ses nouvelles; le mort est revenu « et a fait au vivant des révélations surprenantes. » — « Si tu veux, ajouta Desfontaines, nous ferons un pacte semblable. » Je m'y refusai. Cependant, mon camarade m'en reparla plusieurs fois, et au mois d'août 1696, alléguant qu'il devait bientôt quitter Va-

lognes pour aller continuer ses études à Caen, il insista de nouveau, et je finis par céder. Il me présenta alors deux petits écrits qu'il avait préparés : l'un, signé de son sang, où il promettait, en cas de mort, de venir me parler de sa situation; l'autre, où je prenais le même engagement. Je me piquai au doigt : il en sortit une goutte de sang, et je signai avec. Desfontaines fut tout heureux d'avoir mon billet, et quelques semaines plus tard nous avions la douleur de nous séparer. Avec mon ami partait son frère aîné, écolier comme nous.

« Le 31 juillet 1697, un jeudi, je m'en souviendrai toute ma vie, je me rendis, sur la prière de M. de Sorteville, au pré des Cordeliers, pour aider ses gens à faire du foin. Je venais de me mettre à l'ouvrage, lorsque, *vers deux heures et demie*, je me sentis tout à coup pris de faiblesse. Je me jetai sur l'herbe, et je fus environ une demi-heure à reprendre mes sens.

« Le lendemain, *à pareille heure*, comme je retournais au pré, accompagné du jeune de Saint-Simon, je fus de nouveau atteint d'étourdissement et n'eus que le temps de m'asseoir sur une pierre au bord du chemin.

« Enfin, *le 2 août*, encore *à la même heure*, me trouvant dans le grenier où l'on serrait le foin apporté du pré, je tombai en syncope et perdis tout à fait connaissance. Il paraît que je dis aux domestiques qui me relevaient : « J'ai vu ce que je ne croyais jamais voir... »

« Revenu à moi, on m'aida à descendre du grenier. A peine avais-je franchi quelques degrés de l'échelle, que j'aperçus en bas mon camarade Desfontaines... Ma tête tourna, et j'allais faire une chute périlleuse quand ceux qui veillaient sur moi s'empressèrent de me saisir.

« Je fus assis sur une pièce de bois dans la grande place des Capucins. Là, je ne vis pas les gens qui étaient devant moi, bien que je parusse les regarder, et cependant je reconnus Desfontaines, qui était un peu plus loin et me faisait signe de venir. Je me dirigeai vers lui. Il s'avança alors, me prit par le bras et me conduisit dans une ruelle isolée, où il me tint ce langage :

« Nous étions convenus, cher Bézuel, que, si je « mourais le premier, je viendrais vous en donner la « nouvelle. *Je me suis noyé avant-hier, à peu près à « cette heure-ci*, dans la rivière de Caen. J'étais à la « promenade, avec tels et tels ; il faisait chaud ; nous « eûmes l'idée d'aller nous baigner, et en entrant « dans l'eau je m'évanouis. L'abbé Ménil-Jean plongea « pour me retirer : je lui saisis le pied, et il me lança « sur la poitrine un coup si violent que je fus repoussé « au fond de la rivière. »

« Desfontaines me chargea de faire dire à ses parents certaines choses intimes, par son frère, dès que celui-ci serait de retour. Puis il me pria de réciter les sept psaumes, qu'il avait eus pour pénitence le dimanche précédent et qu'il avait négligé de dire. Sur ce, je lui demandai s'il était damné ou sauvé, s'il était en purgatoire, si je le suivrais de près; mais il reprit sa conversation sans me répondre.

« Il m'apprit alors qu'au moment où il se noyait, son frère, écrivant une traduction, eut le pressentiment d'un malheur et regretta de ne pas l'avoir accompagné à la promenade, ce qui me fut plus tard confirmé.

« Enfin, après un entretien de plus d'une demi-heure, mon ami me fit un signe d'adieu et s'éloigna en prononçant ce mot dont il usait fréquemment quand nous nous quittions : « Jusque?... Jusque?... »

« La vue de Desfontaines me causait une certaine impression : souvent, lorsqu'il me parlait, je détournais mon regard du sien. Malgré cela, il paraissait calme, et c'était bien le son de sa voix.

« Plusieurs fois aussi je m'étais approché du fantôme pour l'embrasser, mais *il me parut toujours que je n'embrassais rien...* Je sentais pourtant bien qu'il me tenait par le bras... Et, chose non moins étrange, je ne voyais jamais que la moitié de son corps. Il était nu, son chapeau avec un papier blanc roulé dans ses beaux cheveux blonds...

« Après que mon revenant eu disparu, j'allai, sans perdre de temps, conter à mon condisciple de Varonville que Desfontaines s'était noyé, que lui-même me l'avait appris en se montrant à moi. De Varonville courut aussitôt chez les parents de notre ami, qui précisément venaient de recevoir de leur fils aîné la terrible nouvelle.

« Desfontaines m'avait si bien décrit les lieux que, deux ans plus tard, me trouvant à Caen avec le chevalier Goto, un des témoins de l'accident, je pus lui montrer l'endroit même où il s'était produit. Je lui indiquai aussi, à distance, un arbre de l'avenue de Louvigny sur lequel la chère victime m'avait dit avoir gravé, peu temps avant sa mort, quelques mots, dont la trace, en effet, existait encore.

« Voilà, termina le jeune prêtre, mon aventure telle qu'elle est arrivée. On l'a narrée diversement, mais je ne l'ai jamais contée que de cette manière. »

La Plume. — La *Plume* consacre un numéro spécial et double à la *question Louis XVII*. Elle donne, dit-elle, les preuves irrécusables de l'identité de Louis XVII avec Naundorff. Ce numéro, tout à fait remarquable, a eu pour rédacteur M. Otto Friedrichs.

Le Gérant : Gaston Mery.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 65. 15 SEPTEMBRE 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

Les bons et les mauvais esprits

Je me trouve cette fois en face de deux contradicteurs.

L'un, M. Olivier, que je ne connais pas, se contente de m'opposer sans commentaires le récit d'un fait qu'il a trouvé dans un ancien article de M. Edouard Siebécker. L'autre, M. l'abbé J.-A. Petit, que tous les psychistes connaissent bien, m'objecte, avec de fortes raisons à l'appui, les résultats de sa longue expérience personnelle.

Bien que des circonstances, tout à fait indépendantes de ma volonté, m'aient empêché, ces jours derniers, de m'occuper de mes études habituelles, je vais essayer de répondre, *grosso modo* comme on dit, à chacun de mes correspondants — quitte à reprendre la discussion un peu plus tard, s'ils le désirent.

Commençons par M. Olivier.

Voici le fait qu'il me signale.

Il y a quelques jours, je sortais de chez moi pour me rendre à mes occupations quand, à la porte de ma maison, je rencontre une personne qui m'avait demandé de recommander auprès d'une grande administration un jeune sous-officier revenant du Tonkin auquel elle s'intéressait et dont j'ignorais le nom.

Elle me remit une lettre cachetée en me disant :

— Vous trouverez là le nom du jeune homme, un résumé de ses états de service et la date de sa demande d'emploi. Je pris la lettre, la fourrai dans ma poche sans l'ouvrir et continuai ma route.

Pour arriver à mon travail, je passe par une cité contenant une dizaine de maisons. Comme je traversais les cours, je ne sais pourquoi le souvenir d'un jeune homme que j'avais connu très passagèrement il y a au moins vingt-cinq ans et qui demeurait dans un autre quartier me vint en mémoire.

Son nom n'est pas banal et n'avait pu me revenir dans la tête par une association d'idées en l'apercevant sur une boutique ou en l'attendant prononcer par quelque passant. Non, son souvenir avait surgi en moi spontanément.

Je l'appellerai, si vous voulez, Darriger.

Arrivé dans mon cabinet, je prends la lettre qui m'avait été remise, j'en prends connaissance.

Mon protégé s'appelait Darriger.

— C'est drôle! pensai-je. Songer à Darriger, dont je n'ai pas entendu parler depuis si longtemps au moment où, sans m'en douter, j'ai son nom, sous enveloppe fermée. Serai-je sans le savoir l'objet d'un phénomène de double vue?

Je m'étais mis à travailler, quand mon garçon vint m'annoncer qu'une dame demandait à me parler.

Désirant louer à la campagne une maisonnette appartenant à des membres de ma famille, elle venait prendre quelques renseignements auprès de moi, et elle me remit sa carte.

Je lus : *Madame veuve Darriger*.

— Ah! c'est étrange! m'écriai-je malgré moi.

Et comme son regard exprimait son étonnement :

— On vient de me recommander, Madame, un jeune sous-officier qui revient du Tonkin et qui porte votre nom. Serait-il votre parent?

— Non, Monsieur, je n'ai qu'un fils et qui reste avec moi.

— Et, chose curieuse, je prenais connaissance de cette recommandation au moment même où je songeais à quelqu'un que j'ai perdu de vue depuis vingt-cinq ans, nommé Edouard Darriger et qui avait servi aux zouaves.

— Mais c'était mon mari! s'écria-t-elle. Je l'ai perdu, il y a quinze ans, Monsieur, nous habitions alors dans une des maisons de la cité qui est près d'ici.

Etrange problème à soumettre aux chercheurs. De la rencontre de ce nom de Darriger que je portais sur moi, avec quelque chose de vague restant d'Edouard Darriger et flottant dans l'air de cette cité et avec la pensée de sa veuve, en route pour venir me trouver est-il résulté un courant magnétique qui a frappé mon cerveau et réveillé des souvenirs que je croyais depuis longtemps éteints? Mystère! Ce qui est certain, c'est que nous sommes souvent les jouets de phénomènes qui échappent à notre raison.

Je pourrais tout d'abord répondre à M. Olivier que le phénomène constaté dans cet article par M. Siébecker, n'est pas précisément ce qu'on peut appeler un *phénomène spirite,* car, à ce compte, tous les phénomènes psychiques seraient des phénomènes spirites.

Ce qui constitue, à mon avis, l'essence même du spiritisme, ce n'est pas l'intervention d'un esprit, c'est le fait que cet esprit a répondu à un appel. Faire du spiritisme, c'est évoquer les morts. Si un esprit se manifeste de lui-même, le phénomène n'est plus à proprement parler un phénomène spirite. Autrement Allan Kardec n'aurait rien inventé.

Ceci dit, examinons, en lui-même, le cas de M. Siébecker. Il se résume, en somme, à une triple coïncidence :

1° En flânant, le nom d'un jeune homme, Darriger, qu'il avait connu jadis lui revient en mémoire.

2° La lettre cachetée, qu'on lui a remise quelques instants avant cette réminiscence, contient ce même nom, Darriger.

3° Une dame portant également ce nom Darriger se présente chez lui le même jour.

La coïncidence des deux premiers faits est des plus banales. La personne que M. Siebecker avait rencontré avait probablement — c'était si naturel! — prononcé le nom du jeune homme qu'elle recommandait, et M. Siébecker, préoccupé d'autres soucis, l'avait oublié. Après quoi, subitement, ce nom avait surgi dans sa mémoire, sans qu'il se rendît compte du travail psychologique inconscient qui s'était opéré en lui. Peut-être aussi que la personne qui s'intéressait au jeune Darriger avait été jadis en relations avec le Darriger qu'avait connu M. Siébecker et le lui avait rappelé, non sur le moment, mais comme cela arrive souvent, un moment après, alors que M. Siébecker passait dans la cité qui le conduisait à son travail. En tout cas, la personne qui avait remis la lettre avait ce nom de Darriger dans l'esprit, et le seul phénomène curieux qui se serait produit, serait celui de la transmission de pensée.

On pourrait ainsi multiplier les hypothèses sans jamais faire intervenir l'au-delà. La coïncidence des deux premiers faits, qui a si fort étonné M. Siébecker, est au fond, réduite à rien. Elle s'explique par une très ordinaire association d'idées.

L'arrivée de M[me] *Darriger* se produisant peu de temps après la remise de la lettre où ce nom *Darriger* était inscrit, voilà la seule et réelle coïncidence. Mais il faudrait savoir — le nom de Darriger étant un nom supposé — si le vrai nom de la dame et du jeune homme recommandé était un nom aussi peu répandu que le prétend M. Siébecker. Etait-ce Durand, Dupont, Lefèvre, Bertrand, Boulanger? Alors, la coïncidence serait bien peu remarquable. Il m'arrive tous les jours de recevoir des lettres de personnes qui portent le même nom et qui ne se connaissent point entre elles. Je ne me crois pas pour cela le témoin d'un phénomène spirite.

Mais j'admets que le nom en question ait été un nom particulièrement rare. Eh! bien, après?

Encore une fois, il n'y aurait eu là qu'une coïncidence, un hasard, une rencontre bizarre; mais l'intervention de l'au-delà, je ne la vois pas.

Et, en vérité, M. Olivier a bien mal choisi son exemple pour me prouver que les intelligences de l'au-delà qui interviennent dans les phénomènes spirites ne sont pas forcément perverses, ou, tout au moins, amorales.

Les objections de M. l'abbé J.-A. Petit sont, en apparence, autrement sérieuses. Elles sont surtout présentées, dans un ordre et avec une méthode, qui les rendent saisissantes. Je ne crois pas qu'en réalité elles aient plus de force que celles de M. Olivier.

La lettre de M. l'abbé J.-A. Petit est ainsi conçue :

Romescamps, par Abancourt, Oise,
3 septembre 1899.

Monsieur le Directeur,

Pour peu que l'on attache d'importance aux recherches spiritualistes, on ne peut que se réjouir de voir

enfin la question nettement posée sur le terrain expérimental. M. Flammarion aura eu cette gloire, après tant d'autres, d'avoir popularisé encore ce qui était demeuré l'apanage de quelques-uns.

On peut réduire à trois points la controverse actuelle :

1° Tous les phénomènes prétendus spirites émanent-ils nécessairement de l'intervention des esprits?

2° Peut-on acquérir la preuve de l'identité des esprits qui se communiquent?

3° Est-il prouvé que « chaque fois qu'on peut, avec certitude, constater dans les phénomènes psychiques, l'intervention d'une intelligence invisible, cette intelligence est de nature perverse »? (*Echo*, p. 322).

1° A la première question l'expérience de lady Caithness et la mienne nous ont permis de formuler ainsi nos réserves, dès le commencement de 1893 : « En étudiant les phénomènes spirites ou spiritualistes, il faut donc une grande prudence pour ne pas prendre stupidement le change, en confondant les effets du magnétisme animal avec les manifestations spirituelles. » (*Rénovation*, p. 59.)

Notre conclusion était que, le plus souvent, la table ou le crayon reproduit la pensée d'un des assistants ou l'état d'esprit du cercle en général. La plupart des dictées sont donc illusoires.

2° A la deuxième question nous pouvons, contrairement à M. Flammarion, affirmer que nous avons eu les preuves les plus irréfragables de l'identité de Marie Stuart, entre autres. Ces preuves sont, indépendamment des témoignages intrinsèques, tirés de ses conversations, d'ordre absolument physique et positif : *a* Nous l'avons vue à diverses reprises personnellement, sans aucune illusion possible ; *b* plusieurs indications qu'elle nous a données, lorsqu'elle était invisible, ne pouvaient émaner que d'elle seule et ont été reconnues exactes.

3° Les esprits qui se manifestent sont-ils nécessairement « de nature perverse »?

Bien que ma réponse puisse paraître désobligeante, la vérité m'oblige à me prononcer pour la négative. Je vous laisse juge de mes raisons.

Quand le foyer magnétique est établi, bons et mauvais esprits peuvent s'en servir également, comme un coquin ou un honnête homme peuvent se servir du télégraphe et du téléphone. Une force émane de nous, bons et mauvais peuvent la capter.

Comme mon affirmation seule serait insuffisante à combattre votre conclusion, et qu'il faut des témoignages, je vais en reproduire quelques-uns. Je reste avec Marie Stuart, bien que saint Paul et saint Jean aient également affirmé leur présence par des signes physiques indiscutables et des enseignements tels qu'ils nous déconcertaient.

Voici quelques spécimens de nos entretiens avec la Reine d'Ecosse, et je vous laisse à penser si c'était un mauvais esprit qui nous donnait ces conseils. Jamais la Reine n'a consenti à descendre de ces hauteurs.

« Il faut faire le bien, le bien toujours, le bien partout, l'universelle charité, l'universelle bonté : être bon, mon ami, bon pour tous, bon pour ceux qui nous sont indifférents, bons pour ceux qui nous font du mal. Le meilleur moyen d'action, dans le monde psychique comme dans le monde matériel, c'est d'agir par l'amour, par le cœur, par ce qui, en nous, est le véritable divin, par cette puissance du cœur qui nous fait sortir de notre personnalité inerte pour nous douer de la puissance créatrice, c'est-à-dire pour faire de nous des êtres vraiment fils de Dieu, pour être les vrais ministres de la Suprême Intelligence.

« Et cette bonté que vous manifestez, agit à votre insu, pénètre l'atmosphère qui vous entoure, et transforme les êtres qui se trouvent baignés dans ces ondes qui émanent de vous. C'est une lumière qui féconde les âmes ; et lorsque vous projetez, par votre volonté, ces influences bienfaisantes sur les êtres qui vous tourmentent, lorsque vous priez pour eux, vous les éclairez d'un rayon qui perce leurs ténèbres et les rend meilleurs. »

Etait-ce un esprit pervers qui donnait encore ce conseil :

« Ne dites pas : Je suis bon, je suis pur, mon cœur loue le Seigneur, mon âme est remplie de ses lumières, l'esprit du mal n'a pas de prise sur moi, et les ténèbres ne sauraient m'environner. Ne dites pas cela, car ce serait trop présumer de vos forces. Souvenez-vous que le Christ lui-même a été tenté dans le désert.

« C'est pourquoi nous vous conseillons une grande prudence, car, plus vous aurez accès et pouvoir dans le monde spirituel, plus les esprits inférieurs chercheront à vous troubler et à vous jeter dans l'erreur. »

Etait-ce un esprit pervers, qui donnait ce conseil à une personne trop enthousiaste :

« Je crains votre zèle qui peut nuire à votre prudence, et ce serait mal servir la cause que de laisser supposer que votre esprit est dans la divagation. Les saintes causes s'affirment par l'abnégation de sa volonté et par les sacrifices. »

Etait-ce un esprit pervers qui nous disait à lady Caithness et à moi :

« Merci de la force de vos sentiments, ils m'attachent à cette terre inondée... (*Une assistante* : de mon sang) — Non, de mes larmes : Mon sang, je l'ai versé pour Jésus-Christ. Réchauffez vos cœurs, mes en-

fants à ce foyer d'amour, en travaillant POUR SA GLOIRE avant de songer à la mienne. »

Il m'est impossible de rendre l'expression d'autorité avec laquelle s'exprimait la Reine en disant : *Pour sa gloire.*

Enfin, était-ce un esprit pervers qui me remettait, par voie d'apport en présence de nombreux témoins, comme preuve d'identité, une médaille de l'Immaculée Conception, renfermée dans mon bureau de travail à trente lieues de distance?

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, avec tous mes encouragements, mes bien sincères hommages.

P. S. — Je vous crois l'esprit assez large pour n'être pas blessé que j'émette un avis différent du vôtre.

Abbé J.-A. PETIT.

Il y a de bons et de mauvais esprits, dit M. l'abbé Petit, et les uns et les autres peuvent se servir de la force qui émane de nous, pour se manifester. Cela semble exact en principe. Dans la réalité, cela n'est pas. Au point de vue purement catholique, M. l'abbé Petit est obligé de l'admettre. Si les bons esprits, comme les mauvais, se manifestaient à l'appel des spirites, l'Eglise ne se serait pas, sans doute, montrée si sévère à l'égard des évocateurs des morts.

Mais laissons le point de vue religieux.

M. l'abbé Petit cite les communications qu'il a reçues de Marie Stuart. Il a la conviction que ces communications émanent bien de Marie Stuart. Cette conviction est respectable; je la respecte; mais on m'accordera bien que M. l'abbé Petit ne me dit rien qui puisse me la faire partager.

Si je considère les communications en elles-mêmes, je ne fais aucune difficulté d'avouer qu'elles dénotent une réelle élévation de pensée ; mais quelle marque portent-elles qui me prouve qu'elles émanent d'un esprit de l'au-delà, plutôt que d'une intelligence d'ici-bas? M. l'abbé Petit serait très capable de rédiger des conseils de morale d'une aussi réelle élévation de pensée ; et moi-même aussi, sans me vanter, en m'appliquant un peu.

Ces communications de Marie Stuart me semblent être de la même famille que les poésies, quelquefois magistrales, qu'on obtenait des tables chez Victor Hugo à Jersey. Si on les analysait d'un peu près, on verrait qu'elles ne sont qu'un reflet des idées qui hantaient les assidus des séances de lady Caithness.

Mais si les communications en elles-mêmes ne présentent aucun signe qui puisse les faire attribuer à une intelligence de l'au-delà, et particulièrement, à l'esprit de Marie Stuart, peut-être que cette marque, que cette estampille de l'invisible, va se montrer dans les phénomènes connexes.

Cherchons.

Que dit M. l'abbé Petit?

Il dit « que lady Caithness et lui ont vu Marie Stuart à diverses reprises personnellement, sans aucune illusion possible »; il dit aussi que « plusieurs indications qu'elle leur a données, lorsqu'elle était invisible, ne pouvaient émaner que d'elle seule et ont été reconnues exactes. »

Je ne mets pas en doute la véracité de cette déclaration. M. l'abbé Petit en disant cela ne dit que ce qu'il pense, et il n'exprime que ce dont il se croit sûr. Tout de même, ce n'est là qu'une affirmation. En ce moment, nous discutons. Une affirmation ne peut, à elle seule, constituer une objection sérieuse. Il faut prouver.

M. l'abbé Petit nous cite quelques-unes des communications obtenues de « Marie Stuart ». Que ne nous cite-t-il également quelques-unes de ces preuves d'identité, qu'elle lui a fournies? Voilà qui ferait mieux notre affaire.

Voilà sur quoi nous pourrions utilement établir une controverse. Car, en somme, toute la question est là: les esprits évoqués dans les expériences spirites donnent-ils les preuves absolues de leur identité?

Jusqu'à démonstration du contraire, je prétends que non. Les spirites prétendent que oui.

Encore une fois qu'on apporte un fait — et non une affirmation ou une hypothèse! La question ne sera élucidée qu'à ce prix.

GASTON MÉRY.

Reportages dans un fauteuil

*** *Les démons de la peste.*

La science officielle vient de déclarer qu'il était impossible d'arrêter la peste dans son incursion en Europe. Nul doute que la sinistre visiteuse nous arrive ici pour l'Exposition, sinon avant. Mais la susdite science se déclare prête à lutter victorieusement contre le fléau avec ses vaccins, ses antiseptiques, et grâce à

la propreté matérielle qui compense un peu dans nos cités modernes, la malpropreté morale. Aussi ne sommes-nous pas trop effrayés. Ce siècle de lumière est bien loin du temps où les peuples terrifiés croyaient voir dans le ciel des figures sinistres et des mains armées de glaives sur les villes à la porte desquelles frappait le Fléau. On peut admirer ces images horrifiques dans les *Monstres célestes*, d'Ambroise Paré. Ne sourit-on pas de cette naïveté de nos pères?

Et pourtant les grandes épidémies, la peste par exemple, pour ne pas trop élargir notre sujet, se comportent dans leurs agressions avec une fantaisie bien propre à faire rêver. Si elle frappe indubitablement les gens affaiblis par les excès, ce qui s'explique actuellement à tous les points de vue, elle a des caprices d'élection que ne justifie aucune condition de tempérament ni d'hygiène, et dont la science est impuissante à se rendre bien compte.

Elle épargnera les gens de telle religion ou de telle secte, par exemple, les protestants à Lyon en 1584. Dans la peste de Nimègue en 1736, tous les juifs (voyez un peu la fantaisie!) furent indemnes. « Tous les Juifs, sans en excepter un seul, *ne unicus quidem*, » dit l'historien Degner. La même immunité pour les fils d'Israël fut observée dans plusieurs autres épidémies, par exemple pendant le typhus de Langoens, en 1824. En revanche, en Pologne, les Juifs sont toujours les premières victimes du choléra.

Un cas plus bizarre encore est celui des nationaux de tel ou tel pays, éloignés de ce pays et frappés à distance quand la peste ravage leur ville natale.

Ce fait a été remarqué dès la plus haute antiquité.

« C'est une chose extraordinaire, dit Ewaque (par- « lant d'une peste d'Antioche), que lorsque les ha- « bitants de cette cité désolée se trouvaient absents et « dans des lieux où la maladie ne régnait pas, ils « en étaient seuls attaqués. »

Procope nous apprend à son tour que, « dans les « villes saines, le venin infectait les personnes nées « dans une autre ville infectée. »

Qu'on ne croie pas que ces personnes avaient importé avec elles le germe du fléau. Cette explication facile est démentie par les faits. Les quarantaines sont basées sur l'impossibilité que l'incubation, qui ne s'étend jamais au delà de huit jours, puisse en dépasser quarante. Or, « il suffit d'avoir vécu longtemps « dans une ville avant le développement de la maladie « pour en être atteint dans une résidence nouvelle « exempte de toute infection semblable, » dit Ozanam, *Epidemies*, p. 3.

Quelquefois, c'est une famille qui est frappée tout entière, même dans ses membres éloignés. « Dans la « peste de Nimègue, dit le Dr Diemerbroeck, la famille « Van Dam offre une particularité bien étonnante. Le « père envoie deux de ses enfants à Gorcune en Hol- « lande, *où il n'y avait rien*; le troisième reste avec « lui à Nimègue. Les deux exilés jouissent d'un *état « de santé parfait pendant trois mois*, mais tout à « coup ils sont pris de la peste à Gorcune (*où elle « n'était pas venue*), et ils meurent *presque au même « instant où le père et le troisième enfant succombaient « à Nimègue.* »

« Il est impossible, confesse Ozanam, de se rendre « compte de cet exclusivisme de l'épidémie à l'égard « de ses victimes. »

N'y a-t-il pas là presque de quoi justifier l'hypothèse d'un savant fort spirituel, malgré son nom, M. Jobard, directeur du Musée industriel de Bruxelles, qui disait dans une lettre à la *Revue spiritualiste* (mars 1861):

« Ne croyez pas que les esprits restent étrangers « aux manifestations météoriques et psychiques. Ce « sont eux qui répandent ces terreurs paniques qui « mettent les armées en déroute, et qui sèment le cho- « léra, la suette et la peste sur leur passage. Les sa- « vants ne savent pas que ce qu'ils appellent miasmes, « typhus, épidémies, ne sont que des invasions d'es- « prits barbares sous la conduite de quelque Attila « fluidique. »

Le bon Plutarque avait déjà dit la même chose : « toutes ces pestes sont l'œuvre de grands et violents démons. » *Les oracles qui ont cessé.*

***

Les « violents démons », les « esprits barbares » ont du reste été vus. En vérité, oui; ne vous en déplaise. Par des milliers de gens. En plein jour. Des milliers de gens ont vu, en plein jour, l'Ange de la peste marquer lui-même ses victimes.

Tantôt c'était la fée Até, précipitée en terre par Jupiter, tantôt la déesse Thermuthin ou Pestifère qu'on surprenait à sa néfaste besogne.

L'une des apparitions les plus terribles et les plus fréquentes était celle d'Hécate, ce monstre au triple visage qui se tenait ordinairement dans les carrefours. A son approche, la terre tremblait; on voyait cette sorte d'éclairs que Sénèque appelle feux sacrés et l'on entendait les rugissements des chiens qu'elle traînait avec elle.

Quand ce n'était pas Hécate, c'était l'exterminateur lui-même, l'Abaddon des Hébreux et l'Apollyon des Grecs.

C'était principalement à midi que ces démons pestifères se laissaient percevoir. On appelait cela leur symptôme, *sumptomata*, de *sun* avec, *pipto* je tombe.

La science a renfermé tous ces spectres bourreaux dans le grand cabanon de ses délires. Tout le monde (en ce temps de santé robuste et de cerveaux sains) les voyait, vivait avec eux.

En décrivant la fameuse peste de Justinien, Procope nous montre toute une armée de fantômes frappant *sur la place publique,* tous ceux qui allaient succomber. Dans la peste de Néo-Césarée, on vit des spectres errer et entrer dans les maisons. Dans une autre peste qui dépeupla Constantinople, on voyait courir dans les rues des formes qui semblaient couvertes d'un voile noir. Paul Diacre dit que de son temps, en observant la marche de ces spectres, certaines gens parvenaient à désigner à coup sûr les familles qui devaient être frappées. (*De gest. Longobard.*, liv. II.) Dans la fameuse peste de Noyon on voyait sans tête les spectres de ceux qui devaient mourir plusieurs mois après. Dans une peste qui éclata en Egypte au temps de Justinien, on avait cru ainsi voir voguer sur la mer des barques d'airain montées par des hommes noirs sans tête.

Si ces témoignages de l'antiquité païenne semblent chimériques, peut-être en croira-t-on mieux Grégoire le Grand, le plus saint et le plus savant des successeurs de saint Pierre, qui s'exprime ainsi, dans ses *Dialogues*, livre IV, ch. 36 :

« Déjà, bien chers frères, et bien avant que l'Italie « fût livrée au glaive des Gentils, nous avions vu, « vous le savez, se réaliser ce que nous connaissions « par l'ancienne tradition, à savoir, des armées de « lumière se livrer dans le ciel des batailles formi- « dables et se couvrir d'un sang semblable à celui « que le genre humain allait bientôt répandre. Mais « en 590, il y a trois ans, avant la terrible peste dite « *inguinale* et qui devait dépeupler la ville, *vous le « savez, on voyait de ses yeux corporels les flèches « tomber d'en haut et frapper chaque victime.* »

La Bible est pleine de témoignages analogues. Jéhovah envoie la peste à David; mais dans sa miséricorde, il arrête l'ange chargé de frapper: « Or, l'ange « était déjà contre le grenier de Jébusée... Et David « avait vu l'ange... et il acheta l'aire de Jébusée pour « y élever un autel de reconnaissance. » *Rois*, II cha- « pitre XIV.

On connaît la tradition qui nous montre pendant une peste célèbre, un ange planant au-dessus du môle d'Adrien, et cette peste cessant au moment où il remet son épée au fourreau. C'est de ce jour que le môle d'Adrien changea son nom en celui de château Saint-Ange.

Les prières de l'Église, en temps de peste, sont, du reste, un exorcisme :

« Au nom de la Très Sainte Trinité, je vous conjure « de vous retirer, ô vous, quelle que soit votre espèce, « *quocumque sitis*, que vous nous soyez envoyés de « l'Occident ou de l'Orient; vous, esprits terrestres, « aériens, et du feu, et de l'eau, esprits de tous les « mondes et de toutes les sphères... »

Nous voilà revenus aux monstres célestes d'Ambroise Paré, avec une moindre tentation d'en sourire. Quand nous sourions de la simplicité de nos pères, il est bien rare que ce ne soit pas un témoignage de notre propre sottise.

George Malet.

MARIE MARTEL A LOURDES

Depuis plusieurs mois déjà, je savais que Marie Martel devait avoir sa dernière vision extatique à Lourdes, cette année; mais on m'avait prié, pour des raisons que l'on devine, de ne le point publier. J'ai respecté le désir des amis de la Voyante, comme j'ai respecté ses désirs à elle-même, chaque fois qu elle a fait appel à ma discrétion.

Aujourd'hui, c'est un fait accompli. Marie Martel est allée à Lourdes et, en plein pèlerinage national, le lundi 21 août dernier, elle y a joui de la faveur céleste qui, depuis si longtemps, lui était promise.

Après un voyage parsemé d'épreuves diverses, d'abord entre Paris et Orléans, ensuite à Poitiers, Marie est arrivée à Lourdes, toute joyeuse et toute réconfortée.

Sachant que le rendez-vous à la grotte lui était fixé pour l'aube du lundi — quatre heures moins le quart — elle s'y rendit à cette heure matinale avec une douzaine environ de personnes qui étaient dans sa confidence, et commença la récitation du chapelet, à la place même où Bernadette contempla jadis son auguste vision. Il y avait là peut-être 150 à 200 personnes, dont la plupart faisaient l'oraison de saint Pierre, et qui se mirent à répondre aux *Ave*.

A la fin du chapelet, Marie entre en extase, et voici, paraît-il, ce qui arriva :

Une étoile d'une certaine grandeur, que Marie voyait planer au-dessus de la niche miraculeuse où se trouve la statue de l'Immaculée, s'abaisse et vient se mettre sous les pieds de la Vierge.

Ensuite, une pluie de roses — roses pâles semblables à celles de l'églantier — commence à tomber tout alentour, pour venir se ranger sous la statue et y former un magnifique bouquet.

Enfin, la statue disparaît entièrement pour faire place à la « Vierge elle-même » vivante et radieuse,

telle que Marie avait coutume de la contempler à Tilly, mais seule, sans anges ni inscription.

Il était alors 4 heures du matin. La vision extatique de Marie Martel dura environ un quart d'heure, pendant lequel eut lieu entre « la Vierge » et la Voyante un colloque sans doute des plus touchants et des plus mémorables, que l'on connaîtra quelque jour, il faut bien l'espérer.

Le soir du même jour, après la procession et le salut du Saint-Sacrement, Marie invitée le matin à se rendre encore à la grotte, y vit, dans une dernière et rapide extase, durant quelques minutes, cinq à six tout au plus, la même Apparition du matin, qui se manifesta sans mot dire et disparut bientôt après l'avoir bénie.

Marie, m'assure-t-on, a été photographiée durant cette dernière extase qui, quoique courte, a été des plus ravissantes.

Il y avait, à ce moment, devant la grotte, plus de mille pèlerins, dont plusieurs, prenant Marie Martel pour une miraculée pleine de reconnaissance envers sa divine bienfaitrice s'approchaient d'elle et montraient leur admiration de la manière la plus expansive.

Avec cette vision, la série des extases publiques de Marie Martel est irrévocablement close, en ce qui concerne du moins « la Sainte Vierge » dont elle entendra encore la voix en certains jours, mais qu'elle ne contemplera plus désormais.

A propos de ce pèlerinage de Marie Martel à Lourdes, il me paraît curieux de noter certains faits de nature à prouver qu'entre Lourdes et Tilly, comme entre Tilly et le Mesnil-Saint-Denis, il existe peut-être un trait d'union mystérieux.

Il y a deux ans, je reçus la visite d'une personne fort honorable de Bordeaux qui me fit à peu près ces déclarations :

— « Il existe, non loin de Tilly, un château ou une propriété du nom de Troislits ou Troismonts où a dû habiter une famille de Malherbe, descendant du poète. Une femme, au service de cette famille, aurait eu une vision à Tilly, il y a quarante ou quarante-cinq ans, (avant les visions de Lourdes par conséquent, lesquelles n'eurent lieu que dans le cours de l'année 1858). Elle aurait écrit le récit de cette vision, qu'elle aurait signé du nom d'Anna. Ce document, avait été remis à M. Lepetit, curé de Tilly à cette époque. Cette Anna était une parente, plus ou moins éloignée, de Bernardette Soubirous. »

La personne qui me parlait ainsi, encore une fois, était des plus dignes de foi. J'écrivis à mon ami le marquis de Lespinasse qui se trouvait alors à Tilly — c'était, si je ne me trompe, aux environs du 8 septembre — pour lui demander de vérifier si les renseignements qu'on m'avait donnés étaient exacts.

Enquête faite, il fut établi que la famille de Malherbe qui m'était signalée ne descendait pas du poète — le détail avait peu d'importance — mais qu'elle avait effectivement habité Troismonts à l'époque assignée.

Quant à la mystérieuse Anna, on ne put retrouver ses traces. Le document lui-même qu'elle avait remis à l'ancien doyen de Tilly avait disparu avec les papiers du défunt, pour aller dans la famille de Fontette, à Monts. Parviendra-t-on quelque jour à le découvrir là ou ailleurs? Espérons-le.

Quoi qu'il en soit, c'est, quelques semaines plus tard, qu'il advint que Marie Martel apprit de la bouche même de son Apparition la date précise où la « Vierge » était apparue pour la première fois à Tilly : il y avait eu quarante-quatre ans au 18 mars!

C'est donc au 18 mars 1853, l'année qui précédait celle de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception qu'il faudrait faire remonter la première des apparitions de la « Sainte Vierge » dont fut favorisée, à Tilly, la mystérieuse Anna.

Il y a dans ce fait que j'indique simplement et que d'autres témoignages viendront peut-être confirmer, matière à d'amples réflexions.

Je laisse au lecteur le soin de les faire lui-même. Je note uniquement, en ce qui me concerne, ce rapprochement à la fois curieux et touchant: les apparitions de Tilly reliées à celles de Lourdes à leur début et à leur fin...

GASTON MERY.

A TILLY

II. — Les visions de Marie Martel.

Deuxième phase ou visions mixtes. — Leur début, le 18 mai 1896. — Extase-spécimen du 26 mai. — Période expérimentale. — Reflet des apparitions dans les yeux de la Voyante.

Nous avons fait observer précédemment que les premières visions de Marie Martel furent des visions simples, c'est-à-dire non accompagnées d'extase.

Cependant, dès le lundi 18 mai 1896, on remarqua pour la première fois, à un certain moment, que déjà les yeux de la Voyante restaient immobiles et tendus avec une fixité complète, pendant une durée plus ou moins longue, vers l'objet de sa vision.

Le vendredi 22 mai, même remarque fut faite par plusieurs des spectateurs présents, notamment par M. le marquis d'Auray.

Une nouvelle phase allait donc commencer : la

phase extatique, mélangée encore toutefois en certains jours de visions simples, principalement au début.

Mais, ce fut surtout à partir du mardi 26 mai que cette transformation devint ordinairement stable et régulière pendant la durée des visions de Marie Martel.

Rappelons donc ici, seulement pour mémoire et comme spécimen de ses extases futures, celle dont fut témoin, ce jour-là, M. l'abbé Gombault, fort prévenu contre la jeune fille — « sans trop la connaître du reste », avoue-t-il lui-même, dans son premier opuscule sur les apparitions de Tilly — et placé en bon lieu, ajoute-t-il, pour surveiller tous ses mouvements :

« Marie s'était mise à genoux très simplement sans chercher du regard l'effet produit ; d'une belle voix, calme, recueillie, sans jamais retourner la tête, tout entière à l'attente, elle récita le chapelet. »

Il en sera souvent ainsi à l'avenir ; simplicité, recueillement, modestie, piété et ferveur dans la prière, depuis son arrivée au lieu des extases jusqu'à son départ : telles seront, invariablement, les qualités qui caractériseront la Voyante, en dépit de la foule et des curieux, dont les regards seront braqués sur elle et qu'elle sera fidèle à ne point examiner elle-même, pas plus à l'aller qu'au retour.

« On était arrivé à la première dizaine quand, brusquement, sans qu'un faiblissement ou une hésitation dans la voix n'ait indiqué une défaillance quelconque, elle s'arrêta net, le regard ardemment fixé vers le lieu ordinaire de ses visions, à mi-hauteur de l'arbre, mais de côté, sur la droite du spectateur, dans la trouée qui divise un peu la haie et permet d'apercevoir l'herbage. »

Signalons particulièrement en passant cette remarque, constatée dès le début de la phase extatique des visions de Marie Martel, sur la direction déjà prise par « la Sainte Vierge », qui continuera désormais, en effet, à se manifester ordinairement à sa Voyante vers le même endroit, c'est-à-dire : d'abord et pendant plusieurs mois, aux environs de l'ormeau, côté sud ; ensuite, quelques mois plus tard, vers l'Est, au-dessus du lieu de pâture, où la jeune extatique contemplera aussi assez souvent diverses autres apparitions, puis verra également quelquefois une longue et spacieuse basilique, dans ses grandes lignes comme dans ses principaux détails.

« Voulant à tout prix vérifier par moi-même le phénomène annoncé, je franchis la barrière et, une bougie à la main, j'examinai longuement la physionomie de la Voyante, sans la perdre un instant de vue jusqu'à la fin.

« La jeune fille paraissait absorbée dans sa vision ; la pose était parfaite. Ses paupières étaient fixes, sans jamais frémir, et aucun mouvement des lèvres n'indiquait qu'elle formulât une prière ; la bouche était légèrement entr'ouverte, surtout vers la fin de l'extase ; les yeux n'étaient en aucune façon convulsés, mais le regard était plein de clarté et de vie, bien droit vers la vision.

« A plusieurs reprises, deux ou trois fois en vingt minutes, la voyante remua les yeux, d'un léger mouvement horizontal, comme le ferait le lecteur qui transporte son regard de la fin d'une ligne au commencement de la ligne suivante. Elle paraissait vraiment examiner quelque chose ; ce n'était point le regard atone, fixé dans le vague qu'on prête au cataleptique.

« Aucune contracture dans les muscles du cou : je vis sa tête se renverser légèrement comme pour suivre le très lent mouvement d'une apparition qui monte...

« Un moment après, la Voyante revenait à elle, doucement, mais subitement et sans aucune transition comme sans ombre de malaise...

« Je lui demandai aussitôt, sans lui laisser une seconde de réflexion, de me dire ce qu'elle avait vu. Elle me fit aussitôt, sans hésitation aucune, en personne qui voit encore l'objet admiré, la description de l'apparition ; mais ce jour-là, et il en est toujours ainsi maintenant, au lieu des lettres d'or habituelles, il y avait sous les pieds de la Vierge sept roses, d'un rose très pâle.

« Il est à remarquer que la femme du commissaire de police (de Paris) qui vit de l'école, signale également des roses d'un rose très pâle.

« J'ai bien examiné l'extatique. Je déclare avoir constaté, comme M. Gaston Mery, l'insensibilité complète... »

Et cependant la souplesse des membres de la Voyante, constatée alors et bien des fois depuis, dans le cours de cette même année 1896 — que nous appellerions volontiers *la période expérimentale* des visions et extases de Marie Martel, pour les savants, les docteurs et aussi les curieux — ainsi que bon nombre d'autres observations et épreuves diverses tentées sur elles, à l'instar de la précédente, par plusieurs d'entre eux : tout cela suffit amplement à écarter définitivement tout soupçon de catalepsie, d'hypnotisme, d'auto-suggestion, de somnambulisme, d'hallucination et de maladie quelconque en ce qui concerne notre Voyante.

Or, entre toutes ces observations tendant visiblement au but que nous venons d'indiquer, il convient de signaler celle de M. Emile Husson, qui, parti pour Tilly en sceptique le 13 août 1896, en revenait très convaincu huit jours après et écrivait aux *Annales catholiques*, à la date du 14 septembre, ce qui suit, au sujet de son second voyage.

« Mon second voyage eut lieu trois semaines plus tard, et, le 6 septembre, je me trouvais de nouveau au champ Lepetit...

« Ce ne fut que le 8 septembre, jour de la Nativité de la Vierge Marie que je fus témoin d'un fait extraordinaire. C'était dans l'après-midi. Une foule assez nombreuse se trouvait au Champ pour assister à une extase de Marie Martel; parmi de nombreux curieux, un groupe de fervents priant et demandant à la Sainte Vierge en l'honneur de sa fête une grâce particulière... Vers quatre heures, Marie Martel pénètre dans l'enceinte réservée aux voyantes et commence à réciter le chapelet. Au milieu de la troisième dizaine, ses yeux se fixent sur un point qui attire toute son attention, sa bouche reste muette, ses doigts n'égrènent plus son chapelet, « elle voit ».

« Placé à gauche, non loin d'elle, tout en l'observant, je remarque dans ses yeux quelque chose d'anormal; m'étant approché, quel ne fut pas mon étonnement de voir au milieu de l'iris une image de la Vierge très nettement dessinée dans le haut, plus vague dans le bas. La forme de la tête pouvait être parfaitement distinguée; sous le voile, une petite ombre laissait deviner les cheveux; quant aux traits du visage, je ne fus pas assez heureux pour pouvoir les contempler; le voile, qui tombait gracieusement sur les bras étendus dans la pose de l'Immaculée Conception, se confondait dans le bas avec la robe; le vêtement était d'un blanc légèrement rosé; je pus distinguer la ceinture, d'un bleu céleste, autour de la taille, nouée par devant et dont les pans retombaient flottants le long de la robe.

« Ce qui me frappa beaucoup, c'est que tout l'ensemble, d'une proportion parfaite, me donnait la certitude que j'avais devant les yeux la reproduction, non d'une statue, mais d'une personne animée. Cette image se détachait sur l'iris très légèrement en relief.

« Le soir, j'en parlai à MM. L. et de Ch., qui ne doutèrent pas un instant de mon témoignage.

« *Le lendemain, ce phénomène fut visible pour une dizaine de personnes*; parmi celles-là, plusieurs m'avaient traité la veille d'halluciné! Ce jour-là, je ne vis rien.

« Ce ne fut que le 10 septembre que je pus de nouveau observer l'image, le matin dans les yeux de Louise Polinière, le soir dans ceux de Marie Martel. »

La conséquence forcée de ces constatations, ainsi faites par des témoins dignes de foi, dont le nombre s'accrut presque de jour en jour par la suite, à partir de cette date du 8 septembre 1896, surtout jusqu'à la fin de cette première année des visions, c'est que Marie Martel, pas plus que Louise Polinière, ne pouvait plus dès lors être taxée de comédienne et de simulatrice sinon par les malveillants imbéciles et par les insensés.

Or, ce n'est pas seulement l'apparition de « la Vierge » qui fut ainsi constatée, à plusieurs reprises, par diverses personnes en nombre assez notable, mais encore l'apparition de « Notre Seigneur », etc., etc.

Ainsi, par exemple, le lundi 5 octobre 1896, dans l'après-midi, les spectateurs remarquèrent très clairement dans les yeux de Marie Martel l'image de « la Très Sainte Vierge qui tenait un grand crucifix à la main ».

Et, en effet, quand, l'extase finie, on interrogea la voyante sur sa vision, elle répondit aussitôt qu'elle avait vu la Vierge avec un grand crucifix, et qu'Elle paraissait fort triste. Les plaies du divin Crucifié lui avaient paru fraîches et humides de sang.

Ainsi encore, dans son extase du 21 novembre de la même année, presque tous les assistants qui purent s'approcher d'elle virent dans ses yeux une chapelle à sa première vision. Puis, dans les autres, ils distinguèrent au sommet de l'œil « Notre Seigneur, tel qu'il est représenté dans sa Transfiguration »; au-dessous se tenait une « Vierge Immaculée ». L'émotion était profonde.

Ces observations, du reste, concordaient absolument avec l'apparition invisible pour les spectateurs : « J'ai vu d'abord, déclara la voyante, de suite questionnée au sortir de ses extases, j'ai vu d'abord une chapelle; puis, les autres fois, Notre Seigneur étendant les bras, très haut dans le ciel. Plus bas, la Vierge Immaculée, comme toujours, souriant et bénissant. »

Plus moyen dès lors, comme on le voit, d'alléguer contre la Voyante le reproche de simulation. Toutes ces épreuves, nombreuses et réitérées, ainsi que les suivantes, ruinaient pour toujours et de façon péremptoire cette prétention de ceux des adversaires de Marie Martel qui opinaient pour la comédie, habilement jouée par elle, plutôt que pour quelqu'une des opinions non moins hasardées et fausses que nous avons également bannies plus haut.

De son côté, la Voyante devenue extatique, passait cette période expérimentale, préparatoire pour elle à des visions plus importantes, à faire connaissance et à se familiariser en quelque sorte avec l'au-delà, en attendant une autre période plus grave encore et plus solennelle : celle de la prière fervente et recueillie, surtout la prière sévèrement recommandée par Sa Sainteté Léon XIII pour l'époque où nous vivons, le Rosaire médité.

Ce sera le thème de notre prochain article, que nos lecteurs, s'il plaît à Dieu, trouveront des plus intéressants, à cause des enseignements mystiques fournis par la « Sainte Vierge elle-même » à sa Voyante sur cette pieuse dévotion, et que nous leur ferons connaître en détail au début du mois prochain, spécialement consacré, comme on le sait, depuis quelques années aux exercices du Très-Saint Rosaire.

SIMPLEX.

RÉVÉLATIONS

Sous ce titre, on nous écrit de Toulouse la lettre suivante que nous insérons en faisant toutes les réserves qu'elle comporte :

Le surnaturel a toujours existé et ne cessera jamais de se produire. De nos jours, la diminution de la foi, les négations de plus en plus audacieuses de l'incrédulité, l'ont rendu nécessaire, il éclate de toutes parts. Il faut, dans un intérêt général, pour l'affermissement des uns et la confusion des autres, que ces faits étonnants soient partout connus et publiés. Or, c'est pour contribuer à ce double résultat, que, après un examen approfondi des faits, nous avons cru qu'il était de notre devoir de les porter à la connaissance du public.

Ce n'est pas un jugement que nous portons; nous laissons ce soin à ceux qui ont mission pour cela; nous nous contentons simplement de constater certains faits, d'en déduire les conclusions qui paraissent en découler et de porter cet ensemble de preuves et d'impressions à la connaissance du public.

Il y a dans une ville du midi de la France, dans un des quartiers les plus populeux, un enfant, âgé d'environ neuf ans, qui, au dire de tous ceux qui l'ont approché, est à ce point privilégié de la Très Sainte Vierge Marie qu'elle daigne lui parler et le favoriser de sa douce vision.

C'est dans une de ces visions que cet enfant, il y a deux mois environ, a eu la révélation des maux qui doivent encore affliger la France et du triomphe du Sacré-Cœur sur ses ennemis.

Voici : à peu de chose près, les termes de la révélation : « Il y aura du sang versé et des incendies à Paris et à Marseille. Les ennemis de la foi seront vaincus. Nous aurons un changement de régime, et sitôt après, le règne du Sacré-Cœur et le rétablissement des processions dans toutes les villes de France. »

A cette question que je lui ai posé moi-même : « Ces événements sont-ils encore éloignés ? » L'enfant a répondu : « Non, ils auront lieu sous peu. »

Telle est la révélation que la Sainte Vierge a faite à cet enfant, et si nous nous sommes décidé à la porter à la connaissance du public, c'est à cause de la crise douloureuse que nous traversons à l'heure actuelle, et, comme nous l'avons dit dès le début de cet article, pour ranimer les âmes abattues et les fortifier dans la foi.

J'entends déjà les clameurs furibondes du scepticisme railleur et du rationalisme moderne : « C'est du charlatanisme, de l'illusion, de la pure comédie; vous êtes vous-même le jouet de gens intéressés à vous tromper. »

Un tel langage ne saurait me surprendre en ce temps surtout où la foi est en diminution notable dans les âmes et où l'esprit d'erreur s'est glissé de toutes parts dans la Société, jetant le trouble dans les esprits et dans les cœurs; il ne saurait encore moins me déplaire, car il me met dans la nécessité d'y répondre. Je puis affirmer sans crainte de trouver des contradicteurs, qu'il n'est ici nullement question de somnambulisme, de spiritisme, d'hypnotisme, de suggestion et que cet enfant a fait jusqu'ici à tous ceux qui l'ont interrogé des révélations extraordinaires.

Et d'abord, il ne saurait être ici question de somnambulisme, etc., car cet enfant, d'une forte et saine constitution, ne subit l'influence éloignée ou prochaine, directe ou indirecte, de personne et fait ses révélations dans tous les milieux où il se trouve.

Au sujet de ses révélations, je dirai qu'à l'heure actuelle, la réalisation de quelques-unes d'entre elles ne permet plus de les discuter; il faut les admettre, et par conséquent admettre aussi l'intervention d'une puissance supérieure.

Je pourrais citer trois autres révélations dont j'ai pu vérifier l'exactitude mais que je ne puis publier parce qu'elles sont d'ordre intime.

J'ai parlé de l'intervention d'une puissance supérieure; or, cette puissance supérieure au dire de l'enfant et des quatre prêtres qui l'ont examiné, sans toutefois qu'ils se soient encore prononcés définitivement, ne saurait être que la Très Sainte Vierge Marie.

Pour le prouver, il me faudrait narrer ici la vie de cet enfant, et ce n'est pas le lieu.

Je dirai que les révélations de L..., se présentent jusqu'ici avec tous les caractères du surnaturel divin. Cet enfant vient de faire sa première communion le 8 août à la crypte de Lourdes et à cet occasion il a été favorisé de dons vraiment extraordinaires.

(*Express du Midi*, 5 septembre.)

LA MAIN
DU COMMANDANT MARCHAND

« Mon cher Monsieur Mery,

« Pour les lecteurs de l'*Écho* je vous envoie l'analyse et l'étude de la main du commandant Marchand. Etant donné l'intérêt qu'ils ont pris à l'étude de mon cours de Chiromancie, intérêt que j'ai constaté par le grand nombre de lettres que j'ai reçues et les innombrables questions que l'on m'a posées, je pense que cela leur sera très agréable de pouvoir faire une étude et de constater par eux-mêmes la véracité de cette science à l'aide d'une main aussi intéressante.

« Bien cordialement à vous.

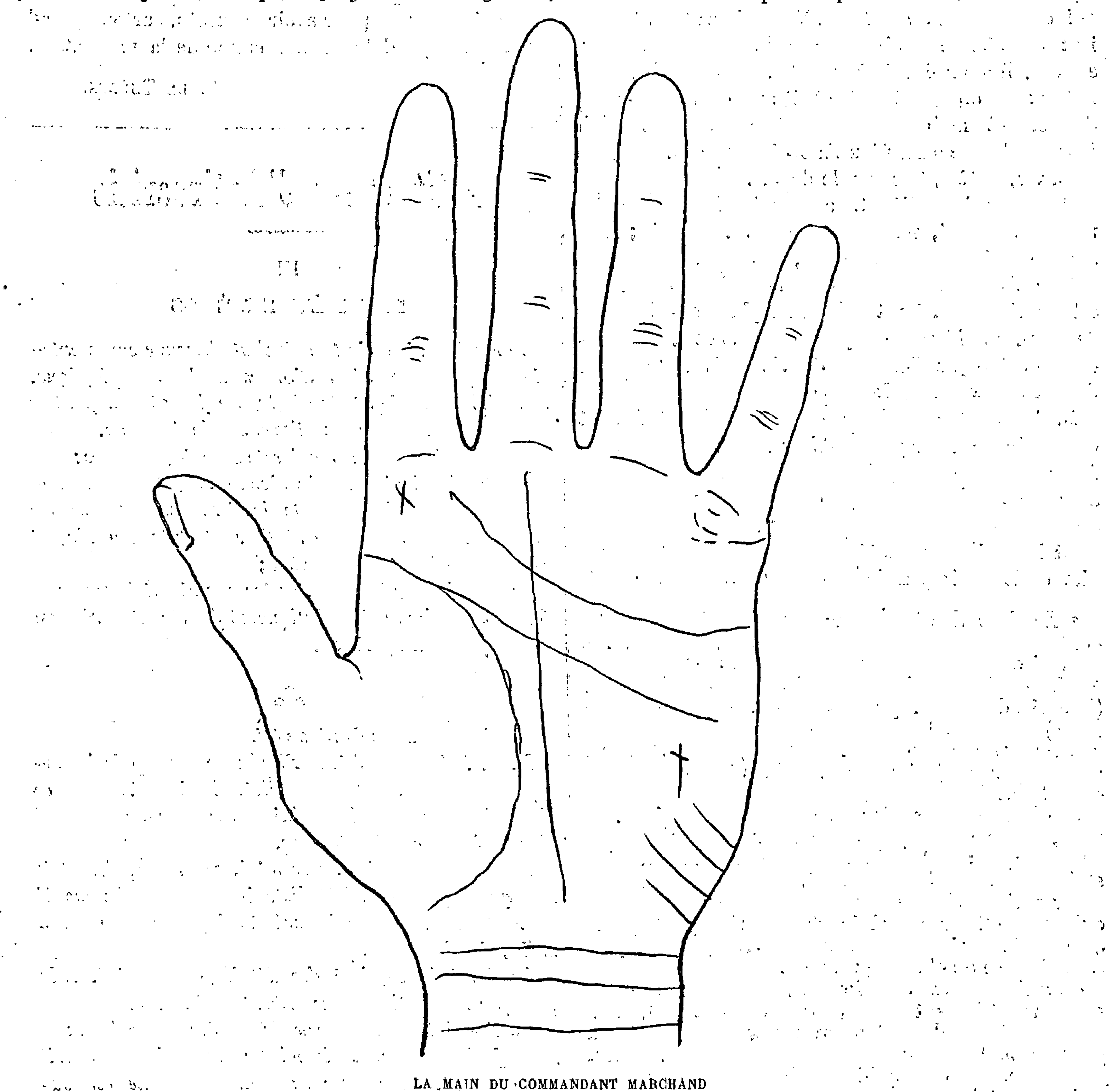
« A. DE THÈBES. »

Regardez cette main, amis lecteurs, et constatez vous-mêmes la sobriété de lignes. Quatre seulement. Les doigts sont carrés et la main est ferme sans dureté.

Or, vous savez, n'est-ce pas? que la main souple est un signe d'énergie sans brutalité et que les doigts carrés sont un indice d'autorité sans tyrannie, à moins que les doigts soient noueux ce qui n'est pas le cas.

Tout ici respire la netteté et la simplicité; de plus, le *pouce* est admirable, bien proportionné aux doigts qui sont plutôt longs, ce qui indique l'ordre dans les idées. Les deux phalanges de ce pouce sont d'égale grandeur, donc équilibre. Le raisonnement s'appuie sur la volonté ou la volonté s'appuie sur le raisonnement. La ligne de tête tenant à la ligne de vie (je vous parle en collègues, vous vous souvenez de la ligne de tête et quelle fermeté, quelle précision elle donne, quelle raison!! quand elle s'appuie sur la ligne de vie) indique une tendance aux actions réfléchies et pesées. Marchand ne laisse rien au hasard, il a toujours bien réfléchi avant d'agir. La paume de la main est plate; pas de montagne à la racine des doigts, pas

l'ombre de sens artistique. Il est plus à son aise à parler « batailles » qu'à discuter littérature. Les camps sont plus son terrain que les salons, pourtant je dois dire qu'il n'en a pas l'antipathie : le doigt du de son sol. *La Mère-Patrie*, il ne veut pas qu'on en prenne un caillou. Ces doigts carrés n'aiment pas qu'on marche sur leurs plates-bandes. Ajoutez à cela l'influence de Mars qui l'inspire et vous aurez le sol-



LA MAIN DU COMMANDANT MARCHAND

Soleil, l'annulaire, n'est pas très carré, ce qui indique qu'il s'y intéresserait volontiers.

Ces quatre lignes dans la paume — et elles sont écrites semblables dans les deux mains — nous disent bien que le commandant Marchand est resté tel que Dieu l'a fait : un primitif, un chasseur, et que, sans être un batailleur, il se défend et a, comme tous les primitifs, l'amour dat par excellence. Ajoutez à cela encore que cette ligne de cœur qui s'incline vers le petit doigt de Mercure lui donne une bonté raisonnée. Pas de sensiblerie, oh ! non, mais la bonté vraie, utile, sincère.

Quand vous aurez fait beaucoup de chiromancie, amis lecteurs, vous éprouverez la sensation suivante :

En regardant la paume d'une main vous vous direz :

« cette main est propre », quand vous verrez peu de lignes dedans. Vie nette et simple. Vous regarderez la ligne de Saturne, cette grande ligne, laquelle dans la figure ci-contre, part du poignet et monte droit vers le doigt du milieu : *La Fatalité*. Vous direz alors, comme ici : « Cet homme suit son chemin sans regarder en arrière, il a un devoir à remplir, il le remplit, il ne fait aucune observation, il obéit aux ordres qu'on lui donne. Cette main est la main d'un prédestiné, il doit faire quelque chose, Dieu l'a créé pour cela.

La vie, la tête, le cœur, le devoir.

Pas autre chose d'écrit. La ligne de vie nous montre une belle santé, mais deux accrocs. Maladie ; mais comme la ligne ne se brise pas, il résiste.

La croix que vous voyez dans le milieu de la main est certainement, étant donnée sa place sur le mont de Mars, une blessure reçue ou à recevoir. Je crois qu'elle est reçue. La ligne de vie nous indique un danger de mort dans le passé.

M. Gaston Mery, l'aimable directeur de l'*Echo*, est venu m'interviewer pour la *Libre Parole* le lendemain d'une entrevue que j'ai eue dans une maison amie avec le commandant et je vais vous copier les indications que je lui donnai alors, parce que ces indications en dehors de leur côté scientifique étaient toutes pleines de mes impressions en face de ce grand soldat.

« *La ligne de vie* annonce une santé admirable, contrariée deux fois seulement. Je vois, en effet, une mauvaise marque sur le mont de Mars qui annonce une blessure grave dont on se tirera à force d'énergie. (je crois, d'ailleurs, que cette blessure se rapporte au passé) et une autre marque qui me semble être un danger d'empoisonnement. Danger imminent. Cela est indiqué par les petites lignes qui sont écrites sous le petit doigt.

« En dehors de ces deux risques, rien de sérieux. Au reste, regardez les plaines de Mars, on n'y constate aucune ligne : c'est un indice de sang-froid inaltérable et de mépris absolu de la mort.

« *La ligne de tête* indique la combativité, parce qu'elle s'incline sur la plaine de Mars ; la loyauté parce qu'elle est sans fourche et sans rameau ; un grand empire sur soi parce qu'elle est profonde.

« *La ligne de cœur* est longue ; elle enserre presque entièrement le haut de la paume qui est plat, sans monts. Cela semblerait prouver que l'amour n'aura pas un grand rôle dans la vie du commandant. Certes, je ne veux pas dire qu'il soit incapable d'affection, mais ses affections sont exemptes de sentimentalité comme de sensualité.

« *La quatrième ligne*, c'est la Saturnienne. Elle coupe la paume de bas en haut et indique un grand sentiment du devoir. Le commandant sait toujours ce qu'il veut et le veut loyalement. C'est une nature foncièrement droite. »

Vous voyez que mes impressions étaient absolument d'accord avec l'analyse.

Pour ce qui est de l'avenir, le mont du Soleil qui se trouve placé sous l'annulaire est net et sans rides. Ascension, réussite, mise en vue.

Je vous le répète, lecteurs, il ne faut pas avoir des mains trop rayées pour avoir le succès, surtout quand le succès dépend de l'action et non de la méditation.

A. DE THÈBES.

Petit cours d'Onéirocritie

III

LES RÊVES RÉELS

Lorsqu'un rêve n'est le résultat d'aucune cause extérieure, d'aucune disposition mentale ou physique, lorsqu'il ne subit aucune influence de date, on peut le considérer comme un avertissement de l'au-delà.

Cet avertissement se manifeste sous deux formes :

1° *Ou bien les images du rêve représentent d'une manière claire, précise et exacte, les êtres que nous verrons ou les événements qui se réaliseront dans l'avenir, et c'est là le propre du* rêve réel ;

2° *Ou bien les images du rêve se présentent sous une forme mystérieuse, énigmatique, et figurée, et le rêve est alors appelé* allégorique.

***

Voici un exemple de rêve réel.

M. G... rêve d'un frère qu'il n'a pas vu depuis des années, et avec lequel il est brouillé. Il voit ce frère entrer chez lui avec une valise et lui serrer la main comme si rien ne s'était passé entre eux.

Le lendemain même, vers midi, comme M. G... était sur sa porte et regardait distraitement dans la rue, il aperçut un monsieur qui venait à lui avec une valise à la main ; c'était son frère.

La clarté, la sobriété des détails, et, en général, la prompte réalisation caractérisent le rêve réel.

Voici maintenant un exemple de rêve allégorique :

Un jeune homme, sur le point de se marier, rêve qu'il entre dans l'église avec sa fiancée laquelle est couverte d'une peau de léopard !...

Vous voyez de suite à quelle invraisemblance on se heurte dans ce rêve et, comme malgré soi, on est porté à en chercher le sens caché !

Or, il est fort peu de rêves qui, dans tous leurs détails, donnent une impression exacte de la vie ; c'est pour cela que les rêves dits réels sont les plus rares. Ils sont en quelque sorte comme une vision dans l'astral.

***

Quel grand mot je viens de dire là! Me voici forcée de vous expliquer très succinctement comment je comprends l'astral...

Si l'on en croit les occultistes, il faut considérer dans la nature trois plans : le spirituel, *le* physique, *et, intermédiaire entre les deux, l'*astral. *Les aspects passagers que prend la matière existent de tout temps, dans l'astral comme des moules attendant la glaise à laquelle ils donneront leurs formes. La chose, l'être, ou l'événement naît, se développe, disparaît. Avant comme après, le moule, la coque, le* cliché astral, *subsiste. Certains êtres doués de lucidité peuvent apercevoir ces clichés astraux. Tout homme, dans son sommeil, peut exceptionnellement les apercevoir aussi. De là, le rêve réel.*

Seulement ces clichés *aperçus dans le sommeil peuvent fort bien se rapporter, non au futur, mais au passé.*

D'où certaines erreurs contre lesquelles il est difficile de se mettre en garde. C'est au rêveur à rechercher si le rêve qu'il a fait s'applique à des événements écoulés ou à des faits à venir.

Quand il s'agit d'événements qui lui sont personnels la recherche n'est jamais bien longue.

***

L'explication, que je viens de donner, en la résumant trop sans doute, est bonne ou mauvaise; en tout cas, elle a ce mérite d'expliquer, seule, les rêves réels sans faire intervenir une intelligence extra-naturelle.

Mais, je le répète, les rêves réels sont de beaucoup les plus rares. Cela, au reste, est heureux pour les onéirocritiens, car s'il n'y avait que des rêves réels, c'est-à-dire annonçant nettement les événements l'Onéirocritie n'aurait pas sa raison d'être.

Les rêves allégoriques *par contre sont très fréquents. Et c'est leur interprétation qui constitue, fondamentalement, la science dont j'essaie de tirer les règles. Nous commencerons à les étudier dans le prochain numéro.*

C. DE MIRBEL.

Souvenirs d'une Voyante

L'ENVOUTEMENT

J'ai parlé du moyen âge pendant lequel l'envoûtement semble avoir joué un rôle néfaste plus important qu'à aucune autre époque.

La naïveté de ses pratiques paraît, seule, l'avoir ainsi vulgarisé.

Dès les civilisations primitives, l'envoûtement surgit et demeure en l'ésotérisme de la révélation. Il est partie intégrante et résolvante de l'être fluide incorporé. On en trouve les secrets dans les premiers documents hiératiques. Le mercantilisme, fatalement suscité par l'état social d'un peuple, souleva le voile des mystères. Isis vendit ses faveurs que la haine vulgaire et personnelle paya.

Les Grecs pratiquaient l'envoûtement jusque dans le bas peuple.

Ils formaient une statue et la blessaient *pour faire souffrir de même souffrance* ceux qu'ils avaient voulu représenter.

Il n'est pas une religion, tant obscure soit-elle, qui ne renferme cette superstition.

***

Au pays de Songhoï, le roi Askia Ishak, aidé d'un magicien, pratiqua l'envoûtement sur Arbinda, fils de sa sœur, appelé, par le peuple, à lui succéder. Le magicien se fit apporter un vase plein d'eau sur lequel il prononça des paroles magiques. Une *poupée* en sortit qui fut frappée d'un fer. Au même moment, sans qu'on sût comment, Arbinda mourait.

***

Un Juif, nommé Labaïd, fit de même un enchantement qui faillit tuer Mahomet. Mais Dieu envoya à celui-ci, deux *sourates* ou versets. Ils eurent le pouvoir de délivrer le prophète.

***

La Gaule druidique, qui a englouti sous les ruines de ses dolmens une partie de ses secrets, pratiquait la nécromancie, cherchant et trouvant l'histoire de l'avenir dans les entrailles pantelantes de ses holocaustes. Les prêtres étaient psychologues. Ils parlaient, dans le silence des forêts, aux ombres des ancêtres. La science généthlioque ne gardait pas de secrets pour eux, et l'enfant qui naissait avait, sur les livres sacrés, son horoscope aussitôt tracée. Celui que les astres déclaraient pervers était immédiatement enlevé à sa famille et abandonné aux hasards de la destinée, dans les profondeurs des bois sombres.

La vieille Armorique, de génération en génération, a conservé, dans ses documents héréditaires, « le secret des vengeances nobles et honteuses. »

Les premières en appelaient au jugement de Dieu, en champ clos, sous l'égide du droit et de la bravoure. Les secondes se pratiquaient au fond de l'antre des sorciers et des prêtres de l'ombre. Une statuette modelée dans la terre, sculptée dans le bois ou fouillée dans la pierre, recevait l'outrage ou blessure

et le corps qu'elle représentait souffrait ou mourait, en sa chair.

Les mystères de l'envoûtement sont expliqués avec la photographie astrale ou périspritale découverte et pratiquée par M. de Rochas.

L'être fluide, désormais affirmé, est extériorisé. Le magnétiseur dit : « dégagé », le spirite : « éliminé » du corps matière. Sa couleur est rouge, bleue ou jaune : couleurs primitives qui génèrent toutes les autres.

On pique cette forme, visible pour beaucoup; en tout cas, suffisamment matérielle pour être photographiée et, là où elle a été blessée, le corps charnel sentira la douleur.

Que deviennent les *superstitions* de l'envoûtement devant ces découvertes scientifiques ? Car, il n'y a plus à le nier, tel est leur caractère.



Même définition de l'être est donnée un jour par Lief. Je la retrouve dans mes notes et je la transcris telle qu'elle me fut dictée.

— Que penser, lui demandais-je, de cette trilogie dont les spirites nous affublent ? L'âme, l'esprit et le périsprit.

Lief répondit :

— *L'âme de ton corps* est carbone ou corps invisible aux sens humains terrestres. Ton corps charnel est dense, croûte, matière. Au dessus de ceux-là, l'esprit, pensée, plane dans la Pensée de Dieu.

Lief adore le feu.

Il conclut :

— Dieu est l'agent infini, complet et parfait. Il est *l'électricité* de la Pensée créatrice parfaite.

Et, questionné sur ce mystère des envies d'une femme grosse reproduites sur l'enfant qu'elle porte, Lief dira encore :

« L'âme sculpte la chair. Elle crée les stigmates. »

N'est-ce point encore affirmer l'envoûtement?



Pendant mon séjour en Espagne, j'ai connu un vieillard étrange répondant au nom de don Miguel. Il appartenait à la vieille noblesse catalane, mais vivait dans le peuple auquel il abandonnait, en charités, la presque totalité de ses revenus. Je ne savais pas un mot d'espagnol; il ignorait le français; nous parlions, l'un et l'autre, un assez mauvais italien grâce auquel nous pûmes converser.

Il y eut, entre nous, une sympathie subite, d'autant plus remarquable qu'aucune similitude de goûts, d'âge ou d'origine ne pouvait nous unir.

Il venait me voir tous les jours, et ma propriétaire, une ex-belle señora encore très coquette, en conçut de la jalousie.

En cette ville de Barcelone où je ne connaissais et ne voulais connaître personne, je ressentais une extrême tristesse que l'ensoleillement de la nature ne parvenait pas à dissiper.

Alors, quand je ne répétais pas au Liceo, je descendais la Nembla — boulevards de la cité catalane — et j'allais, en suivant les bassins, jusqu'aux rochers de Miromar. De là, j'admirais la mer bleue dans la rade sillonnée de vaisseaux de toutes les nations et, aux montagnes rocheuses, blanches sous le soleil, se contemplais la ville paresseusement appuyée.

Un jour, je trouvai don Miguel assis sur le roc, ses longues et maigres jambes pendantes dans le vide. Il fumait méthodiquement sa pipe et ne me salua point, se détournant à peine.

— *L'attrazione* (l'attraction), remarqua-t-il seulement, señora, je vous attendais.

J'ai l'horreur du vide vers lequel un vertige invincible m'a toujours attirée. Mais, sur l'invitation que m'adressait le geste de don Miguel, je pris place près de lui, et n'éprouvai nulle peur.

— Vous êtes très bonne, dit-il sans autre préambule, et comme s'il eût continué une conversation sans doute commencée avec lui-même ; pourtant, il y a quelqu'un que vous haïssez et le rayon de cette haine est si intense qu'il semble traverser la tombe. « Voulez-vous faire souffrir ce *Mauvais* en son cœur d'homme et en sa chair. »

Ma haine n'était point faite de regrets.

J'ai eu, toute ma vie, le courage de mes actes, et je ne faiblis point à l'heure tardive qui va sonner.

A tous ceux qui m'ont été ingrats, qui m'ont causé une souffrance, j'ai accordé l'oubli ou le pardon.

Pour le charlatan travesti en Hiérophante qui a détruit ma paix, j'ai gardé toutes mes colères...

Les paroles de don Miguel aiguillonnaient un désir né dans ma solitude.

Au moment des morts successives de ma mère et de ma sœur, alors que l'homme-fluide, devenu M. le marquis, me séparait de tous mes amis, me contraignant au parjure, m'isolant en son vouloir malsain; usant, à son profit, de mes extraordinaires qualités de voyante, m'arrachant au sublime rêve de mon âme élevée dans l'Infini dont les lueurs l'éclairaient, pour me jeter en la recherche épuisante de sa chimère égoïste et vénale ; à cet instant auquel ma santé et ma vie semblaient à jamais détruites, j'avais écrit au pseudo prophète, au pseudo politicien, au pseudo-alchimiste, au pseudo mage, au pseudo marquis :

« Je ne sais quand, mais un jour viendra où, arra-« chant votre masque, je vous infligerai un cruel

« châtiment. Ma haine et ma colère se perpétueront « au delà de cette vie. D'âme à âme, ailleurs, nous « nous retrouverons. »

— Voulez-vous le faire souffrir? répéta don Miguel qui suivait ma pensée.

— Non, répondis-je. Je ne ferais pas un geste pour blesser sa chair. Quant à son cœur, il est pour moi le viscère de l'anthropomorphe. C'est tout. Mais son esprit! l'Idée orgueilleuse et mauvaise qu'il porte en lui, j'en rêve le châtiment (1).

Don Miguel haussa les épaules.

— Comme vous êtes peu femme. Qu'allez-vous attendre ou chercher? La souffrance, humaine Gorgone, se perpétue-t-elle ailleurs?

Il prit une boule de cire et modela grossièrement une forme masculine.

— Allons, señora, point de faiblesse. Dites les noms de cet homme.

Alors, je les donnai.

Il réunit quatre pierres, posa la figurine sur cet autel improvisé et, après l'avoir tournée aux quatre points cardinaux, marmonna sur elle je ne sais quelles paroles magiques en catalan. Ensuite, il m'ordonna de dire avec lui :

« Au nom de Satan qui est science et porte la dou-« leur, au nom de Mercure qui renferme la vie, toi « (suivaient les noms), sois baptisé. »

C'était grotesque et c'était troublant.

Les yeux caves et brillants du vieil hidalgo s'enfonçaient dans leurs orbites, lumières fuyant au fond d'un gouffre et, sous l'intensité de ce vouloir dégagé en son paroxysme, le mien se réveillait.

Sur la mer calme de la rade, un bâtiment passait, voulant entrer dans le port. A son mât flottait le drapeau de France et, sur la fumée noire vomie par les trois cheminées, une figure se dessina.

Elle offrait ce masque cruel qui, douze années plus tôt, m'avait terrorisée, lorsque l'homme-fluide tentant, en nous effrayant, de dompter toutes nos volontés, disait à ma mère :

— « Ne me résistez pas. A qui lutte avec moi, je donne la folie ou la mort. »

C'est la mort qui est venue.

— L'Homme! criai-je frémissante. Frappez-le, don Miguel. Frappez la tête! Le cœur n'est pas...

Cette parodie des anciens mystères n'eut qu'un acte. Rougissant aussitôt d'avoir eu le désir, bref cependant, de frapper dans l'ombre, je priai don Miguel de me livrer la statuette enchantée que je détruisis le soir même.

Que produisaient ces coups d'épingle sur l'organisme cérébral de M. le marquis? Je ne le sais point et n'en ai cure. J'avais mieux à faire et je l'ai accompli...

CLAIRE VAUTIER.

1. J'ai, depuis, réalisé ce rêve, en écrivant *Monsieur le marquis.*

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite*).

ESPAGNE

Echo, 1898, page 14 L'Espagne et l'Allemagne aideront à la mission de la Voyante.

Echo, 1897, page 222 Don Carlos ne doit pas régner, mais son fils règnera, ce n'est pas éloigné.

— — 332 En Espagne la Vierge va se montrer.

HOLLANDE

Echo, 1897, page 314 Sera donnée à l'Allemagne.

BELGIQUE

Echo, 1897, page 314 Sera donnée à la France, et cela bientôt.

POLOGNE

Echo, 1898, page 35 *La Pologne sera aisée,*
Un roi lui sera donné.

ESPAGNE, ITALIE

Echo, 1897, page 291 Elles seront bientôt en république.

PARIS

1er fascicule, page 33 Paris, de toutes les villes de France, sera la plus éprouvée. L'hôtel de ville sera incendié, l'Opéra également, la Bourse sera fermée, quelque chose arrivera à la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. Des quartiers de Paris seront brûlés.

7e fascicule, page 62 Marie Martel à Tilly annonce des malheurs sur Paris et sur la France.

9e fascicule, page 170 Prédictions de Marie Martel à Tilly : massacre de prêtres, Paris et environs incendiés, les rues ensanglantées, Montmartre préservé.

— — 185 *Paris sera brûlé.*
Paris sauf un quartier.
Un feu doit y passer.
Nul ne peut l'empêcher.

9e fascicule, page 185 *On verra la charrue passer.*
Puis un monument s'élever,
Ce sera pour rappeler
Qu'une ville a existé.
C'est ce qui doit terminer
Ce que j'ai annoncé,
Ce qui doit précéder
Ce qui est réservé.

Écho, 1897, page 28 *Par une chaude nuit d'été*
Comme on ne peut rêver
Et qui est plus éloigné,
Paris sera brûlé.
Je vois la lune se coucher,
Le soleil se lever,
Il ne va rien rester.

— — 91 *Il n'y a qu'un quartier*
Qui ne sera pas saccagé;
Il y a quelque chose d'élevé,
Je vois que des pierres seront ôtées.

— — 156 *Je vois du sang couler,*
La Seine en sera teintée,
Des cadavres y seront jetés.
Ce n'est pas éloigné,
Et Paris plus peiné
Qu'il n'a jamais été.
Les rues seront désertées
Tout sera bouleversé.
Comme autrefois Sodome,
Paris sera brûlé.
L'ange exterminateur,
Je vois qu'il a passé.
Les maisons sont marquées,
De longs maux vont frapper (3 f.)

— — 253 *Cette ville sera incendiée*
En un jour où, dans le temps passé
Une fête fut donnée
Contre la vérité,
Où Dieu fut insulté.
Serait-ce à la date de la profanation de Notre-Dame?
Il pourrait arriver.
Paris restera-t-il la capitale de la France?
Ça ne lui est pas réservé.

— — 154 Louise Polinière (Tilly)... La foule est attristée... pour Paris.:.

— 250 Marie Martel (Tilly). La Vierge lui annonce de grands malheurs sur Paris occasionnés par le feu.

— — 279 Marie Martel (Tilly). Des paroisses entières détruites... Oh! Elle sera encore brûlée!... ça sera proche, quelle catastrophe! Que de monde détruit!... oh! Paris... très proche.... c'est bien proche!... Que sera l'autre à côté si ce n'est qu'une petite épreuve!... brûlé tout entier!.... oh! quelles flammes! oh! quels grands monuments!

(*A suivre.*)

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

88. — *Le chien et le chat jouent un certain rôle dans la sorcellerie. Un lecteur voudrait-il étudier la question et la traiter dans l'*Echo ?

UN PARESSEUX.

89. — *C'est un fait qu'il y a, dans les campagnes, des* jeteurs de sorts *et que, très souvent, leurs menaces de mort contre les troupeaux se réalisent. Comment se mettre en garde contre leurs maléfices?*

HIPPOLYTE MORAUD.

90. — *L'auteur de l'article intitulé* Une fée, *paru il y a quelque temps, dans l'*Echo, *avait promis de nous tenir au courant des faits nouveaux qui se produiraient. L'auteur a-t-il oublié sa promesse? Les faits ont-ils cessé de se produire?*

UN INDISCRET.

RÉPONSES

86. — *Existe-t-il une théorie des « miroirs magiques »?*

Non, il n'existe pas une théorie à proprement parler. Du reste, le miroir magique n'est pas ce qu'un vain peuple pense!

Pour le vulgaire, un miroir est, *a priori*, un objet de forme circulaire en verre, revêtu d'un étamage métallique.

Tel est le premier sentiment, la première idée que le vulgaire se fait de ce terme : *miroir magique*.

Or, cette idée est juste, puisqu'un tel miroir peut, en effet, devenir ou être un miroir magique; mais ce n'est là qu'un mode de miroir; or, il en existe une variété infinie, comme nous allons voir.

L'origine des miroirs magiques remonte à la plus haute antiquité.

La tradition nous apprend que les magiciennes de Thessalie révélaient l'avenir, en écrivant leurs oracles avec du sang humain sur des miroirs métalliques, qui les réfléchissaient dans le disque de la lune (?).

Le miroir magique a surtout été très utilisé dans tout l'Orient, où on le nomme également *Miroir Constellé*.

Varron (1) prétend que son emploi est originaire de la Perse, ce qui prouverait que les Mages sont bien les inventeurs de ce mode de divination dénommé *Catoptromancie*.

Didius Julianus eut recours aux miroirs magiques pour découvrir l'issue de la bataille que devait livrer contre Septime Sévère, Tullius Crispinius, son compétiteur à l'empire (2). Or, comme on avait grande confiance aux enfants dans l'antiquité, Didius Julianus, après avoir attiré sur la tête d'un enfant la clairvoyance au moyen de conjurations, il le fit lire dans le *Miroir Fatidique*.

On nommait *Spécularii* (3) ceux qui consultaient l'avenir à l'aide des miroirs magiques.

Pic de la Mirandole avait une grande confiance dans la divination à l'aide de miroirs constellés; il suffisait même,

1. *In* SAINT-AUGUSTIN, *De civit. Dei*, VII, 35.
2. SPARTIANUS, *Did. Julian*, VII.
3. Cf. DUCANGE, *Glossaruim mediœve et infimœ latinitatis*, V° SPECULARII.

disait-il, d'en fabriquer un sous une constellation favorable et de donner à son corps une température convenable, pour lire dans ces miroirs le passé, le présent et l'avenir.

Cette dernière observation a une grande importance; nous savons, en effet, que si un clairvoyant (médium ou psychurge) éprouve du froid, il éprouve de grandes difficultés pour sa lucidité.

Jean Fernel, dans son *de abditis rerum causis* (I, xi), affirme avoir vu dans un miroir diverses figures qui exécutaient tous les mouvements qu'il leur commandait, et les gestes de ces figures étaient si expressifs que chacun des assistants qui voyait, comme lui-même dans le miroir, pouvait comprendre et interpréter la pantomime des dites figures.

Reinaud nous dit (1): « Les Orientaux ont aussi des miroirs magiques dans lesquels ils s'imaginent pouvoir faire apparaître les anges, les archanges; en parfumant le miroir, en jeûnant pendant sept jours et en gardant la plus sévère retraite, on devient en état de voir soit de ses propres yeux, soit par ceux d'une vierge ou d'un enfant, les anges que l'on désire évoquer; il n'y aura qu'à réciter les prières sacramentelles, l'esprit de lumière se montrera à vous et vous pourrez lui adresser vos vœux. »

Les Chinois et les Hindous possèdent des miroirs magiques métalliques concaves ou convexes, mais plus généralement concaves, à l'aide desquels ils lisent clairement l'avenir ou décrivent des scènes qui se passent très loin d'eux.

La fabrication des miroirs magiques était connue des Romains, qui en faisaient un fréquent usage (2).

Cornélius Agrippa (3) nous informe que de pareils miroirs, trouvés dans les mains de certaines personnes, les ont fait accuser de sorcellerie, et que leur possession mit souvent en péril les sorciers.

Muratori nous apprend, de son côté, que Martin della Scala fit mettre à mort l'évêque de Vérone, sous l'oreiller duquel on avait trouvé un miroir magique. Ce miroir portait, sur son revers, le mot de *Fiore* (fleur), que les sorciers appliquaient au diable; ce qui est confirmé par la confession de saint Cyprien, qui dit en effet que le diable apparaissait parfois sous la forme d'une fleur.

On trouva un pareil miroir dans la maison de Calas de Rieuzi (4).

La reine-mère, Catherine de Médicis, possédait un miroir magique très puissant, avec lequel elle voyait tout ce qui se passait en France.

Le Mercure Français de 1609, page 348, nous apprend qu'en cette même année, on brûla en place de Grève un sorcier normand, Saint-Germain, pour avoir fait usage de miroirs magiques en compagnie d'une femme et d'un médecin.

Les matières employées à la confection ou à la fabrication des miroirs magiques sont très diverses; on utilise, en effet, des métaux, du verre, du cristal, du carton, du noir de fumée, du vernis noir à l'esprit de vin, etc.

Leur forme aussi est très variée: ils sont circulaires, en boules, planes, concaves ou convexes, etc.

Il existe des miroirs théurgiques, des sorciers, des miroirs magnétiques, narcotiques, galvaniques, cabalistiques.

D'autres portent le nom de leurs inventeurs ou de leurs protecteurs; c'est ainsi qu'il y a un miroir magique de Cagliostro, de Swedenborg, de Dupotet, etc., etc.

1. *Description du cabinet Blacas*, Tome II, p. 401 et 402.
2. Voy. Aulu-Gelle, *Noct. attic.* XVI, XVIII, : « Ut speculum in loco, certo positum nihil imaginet aliorum que translatum faciat imagines. »
3. *De incertitudine et vanitate scientiarum* Cap. XXVI.
4. Cf. Muratori *Scriptor, rerum Italicar*, tome, I. cal. 293 et 545. — Cf. également, Wieras, *Pseudomonarchia Dæmonum*, lib. III, c. xii, 6.

C'est même cette variété, cette diversité, qui fait qu'on ne peut pas dire qu'il existe *une* théorie des miroirs magiques, mais, d'une manière générale, il est établi que le *miroir magique* sert à arrêter le regard du clairvoyant, du médium, à le fixer sur un point, d'où hypnotisme, autosuggestion, dégagement astral, qui permettent de prédire l'avenir et de voir le présent ou le passé.

La médiumnité au *marc de café* n'est qu'une variété du miroir magique, l'assiette au marc faisant ce dernier office. Nous pourrions causer ainsi de longues, très longues colonnes, mais comme il faut savoir se borner et ne pas accaparer le terrain du journal, nous nous arrêtons ici, sauf à revenir sur cet intéressant sujet à la demande de nos lecteurs, s'il y a lieu.

Jean Darlès.

ÇA ET LA

Madame de Mondétour. — Nous apprenons que Mme de Mondétour, la dame d'Harfleur dont nous avons, à maintes reprises, relaté les merveilleuses guérisons, étant elle-même complètement rétablie peut se consacrer de nouveau aux malades qui désirent recourir à la puissance mystérieuse qu'elle incarne.

Dans un prochain numéro nous tiendrons nos lecteurs au courant des nouvelles cures obtenues.

***

Une revenante. — Voici un fait attesté par M. Castel Degrange, directeur-adjoint de l'école nationale des Beaux-Arts.

Deux amies s'étaient mutuellement promis de se rendre visite après leur mort. Après le décès de la première, la seconde attendit plusieurs jours sans rien remarquer. Mais, un soir, étant couchée, sa chambre éclairée par une veilleuse, elle aperçoit son ami assise dans un fauteuil. Celle-ci était vêtue par-dessus sa robe d'une espèce de capeline à capuchon qui surprit l'observatrice parce qu'elle ne l'avait jamais vue sur les épaules de son amie.

Lorsque la vision eut disparu, Mme P... conclut à une hallucination. Mais la fille de la morte, étant venue la voir, lui apprit à sa grande surprise que sa mère avait été ensevelie avec une pelisse à capuchon qu'elle ne mettait que le soir quand elle était toute seule, et qu'elle préférait à tout autre vêtement.

Ce fait s'est passé à Lyon il y a quelques années.

***

La mère et l'enfant. — La femme d'un tailleur de Freiburg-Baden mourait dernièrement de consomption, laissant un fils âgé de deux ans.

Après l'enterrement, on entendait, dans sa maison, des pas, semblables à ceux d'une personne qui marcherait doucement; on voyait s'ouvrir et se fermer les portes, sans qu'elles fussent touchées.

Au bout de quatre semaines, l'enfant tomba très malade et, peu de temps avant de mourir, on vit s'ouvrir d'elle-même la porte de la chambre de l'enfant; ce dernier se mit à dire :

« Maman, maman? » La porte se referma, et l'enfant avait cessé de vivre.

***

Une maison hantée. — C'est une maison inhabitée, située n° 4 *via* Monserrato à Turin. Il en sort des bruits étranges.

L'un de ces bruits, surtout, ressemble au sifflement

strident d'une sirène, au dire des nombreuses personnes qui l'ont entendu. Des appartements situés à l'aile gauche de la maison, on a entendu remuer des meubles, briser des verres, et de la fumée est sortie par la fenêtre.

La police a ordonné une enquête. L'officier qui en était chargé commença — c'est la règle — par menacer de prison les habitants de la place si l'on découvrait là-dessous quelque plaisanterie. Il n'avait pas fini de parler que de la maison sortirent des hurlements terribles. L'officier remit son enquête à plus tard.

Beaucoup de personnes habitant dans le voisinage sont tombées malades de terreur.

Jusqu'à présent, la police n'a rien pu découvrir qui explique ces bruits. Il est probable que, comme à Valence-en-Brie, elle ne découvrira jamais rien.

L'EXTATIQUE DE KALTERN

(*Suite.*)

On ne trouvera pas étonnant qu'une âme si avancée dans la perfection, élevée à tout ce qu'il y a de plus sublime dans la vie spirituelle, si visiblement privilégié de la grâce, en communication si intime avec Dieu, en ait reçu d'autres dons extraordinaires. On assure principalement qu'elle connaît les choses cachées, prédit des événements futurs, et obtient du Ciel des grâces particulières. Il n'est pas douteux que le temps viendra où tout sera juridiquement et sérieusement examiné, et qu'il se trouvera un grand nombre de faits parfaitement démontrés. Nous ne voulons pas prévenir un jugement qu'il est toujours prudent d'attendre en pareille matière; nous nous bornerons à citer quelques traits rappelés par Gœrres et don Riccardi : « Un jour, dit le premier, qu'étant devenue plus mal elle fut administrée, un grand nombre de personnes suivirent le prêtre et remplirent sa chambre. Sur une table, près de son lit, était une tasse d'argent où l'on avait mis de l'eau bénite pour cette cérémonie. Marie y attachait un grand prix, soit parce que c'était un legs de sa mère, soit parce qu'elle lui rappelait quelque autre souvenir précieux. Elle reçut la communion, et tomba aussitôt comme de coutume en extase. Lorsqu'elle revint à elle, la foule s'était écoulée, mais la tasse manquait. Elle s'affligea beaucoup de cette perte et exprima ses regrets à son confesseur, qui la consola du mieux qu'il put et lui conseilla de prier Dieu pour qu'on lui rendît l'objet enlevé. Elle le trouva bon, et sa demande ne fut pas sans succès. La première fois qu'elle revint dans son extase, elle dit d'un air joyeux : « Je retrouverai bientôt ma tasse. » On lui demanda si elle connaissait celui qui l'avait prise : « Oui, dit-elle, mais j'ai prié Dieu de toucher son cœur, afin qu'il rende l'objet qui a disparu, sans qu'il ait à rougir de sa faute. En effet, huit jours après on trouva la tasse dans la cuisine, parmi les autres vases.

« Une autre fois elle avertit ceux qui l'entouraient de faire attention au plancher de sa chambre, parce qu'un grand danger menaçait de ce côté. D'abord on ne prit pas garde à ce qu'elle disait; mais comme elle répéta plusieurs fois son avertissement et toujours avec de nouvelles instances, on fit visiter le plancher par des ouvriers, et il se trouva qu'il y avait en effet une poutre entièrement pourrie, que le plancher menaçait d'une chute prochaine, et qu'il était même étonnant qu'il ne fût pas tombé déjà. »

« Elle a paru quelquefois lire dans les cœurs et dans la vie des personnes étrangères qui la visitaient, dit don Riccardi et tel, oui, tel qui la consultait dans ce but, fut tout ému et frappé de ses réponses. Un religieux, pour citer un exemple, se recommandait à ses prières et ne s'attendait à rien moins qu'à se voir avertir d'un défaut qui n'était presque pas connu de lui-même. Elle le fit de la manière la plus convenable et la plus réservée : sans dire un seul mot, vu qu'il y avait là d'autres personnes, elle prit sous son chevet le Psautier de David (recueil des Psaumes) et l'ayant ouvert, elle lui indiqua du doigt précisément un verset qui exprimait entièrement le défaut qu'il avait à se reprocher. Le religieux le lit, reste stupéfait, et répand d'abondantes larmes. Elle retira le livre avec un sourire, et rentra en extase.

« Au mois de juin 1835 elle fut pendant quelques jours sous le poids d'une fièvre des plus violentes, et les médecins pensaient qu'elle succomberait; mais elle assura qu'elle ne mourrait point de cette maladie, et de plus elle dit qu'à tel jour qu'elle indiqua elle serait tout à coup guérie, sans autre remède qu'un verre d'eau fraîche ; ce qui arriva exactement, au grand étonnement de tout le monde. Elle a prédit bien d'autres choses, principalement au sujet de ses sœurs, et elle a obtenu en diverses occasions des secours et des grâces soit spirituelle, soit temporelles. »

Du reste, la prudence de ses directeurs n'a jamais permis qu'on lui adressât souvent des questions sur des sujets cachés. On se borne à recommander à ses prières les personnes qui le désirent; à ce sujet néanmoins elle a montré qu'elle savait d'avance si les demandes de certaines personnes étaient conformes à la volonté de Dieu, ou non. Terminons en rapportant, au sujet de sa prévision, les paroles de Gœrres qui a tout examiné en philosophe, et qui en parle comme d'un don constant et tout à fait indubitable : « La faculté qu'elle a de voir des choses lointaines, soit dans l'espace, soit dans le temps, a pour objet unique ce qui tient à l'Eglise ou à la piété; et, bien différente en cela des somnambules, elle ignore aussi complète-

ment que les autres hommes ce qui se passe dans son propre corps, et les événements qu'elle a prédits n'avaient rien qui pût les faire pressentir ou deviner au moment où elle les a prévus; mais leur accomplissement a toujours dépendu de la volonté humaine, libre et inconstante dans ses actes, et de la Providence divine. »

Quand même rien ne prouverait ces dons de prophétie, de miracles, de discernement des esprits, l'état, la vie de Maria Mœrl depuis dix ans n'en mériterait pas moins d'être regardée comme miraculeuse, comme la preuve d'une éminente sainteté, comme un argument irréfragable de la vérité, de la sainteté de la religion où Dieu se communique si merveilleusement aux âmes pures qui correspondent aux grâces privilégiées qu'il veut bien leur accorder.

Nous n'entreprendrons pas d'établir une dissertation pour prouver que l'état de l'Extatique n'est point une fraude pieuse ou l'effet d'une illusion, d'une maladie, du magnétisme; chacun peut aller s'assurer par lui-même si jamais il fut un cas qui présentât moins les caractères de la fraude : et dans tous les cas il suffit du plus simple bon sens pour voir que plus de quarante mille personnes, parmi lesquelles se sont trouvés les hommes les plus prévenus, les plus incrédules, les plus minutieux dans leurs recherches, n'ont pu être trompées; et cependant il n'en est pas une seule qui en ait protesté. Ceux qui sembleraient y avoir intérêt, l'évêque de Trente, le curé de la paroisse, le père Capistran, ont pris tous les moyens dictés par la prudence afin de connaître l'exacte vérité; et bien loin de parler de ce phénomène avec emphase, de faire ressortir la chose, d'exciter l'admiration, ils n'en parlent pas, ou n'en parlent qu'avec une excessive réserve; et lorsqu'on les questionne, ils semblent ne voir là qu'une chose ordinaire. « C'est vraiment un miracle perpétuel, disais-je moi-même au père Capistran : — Non un miracle, reprit-il aussitôt, mais une chose admirable. » Et là se borna sa réponse, qui n'avait d'autre but que de corriger mon expression, exagérée à ses yeux; ce qui néanmoins ne change rien à la conviction qui me l'avait dictée, conviction plus profonde encore aujourd'hui que j'ai tout examiné de sang-froid et loisir. Des hommes de l'art et des savants dans les sciences physiques n'y ont vu ni maladie, ni magnétisme; et l'assertion contraire est réduite à néant par la persévérance de dix ans dans le même état, par la simplicité avec laquelle agit Maria Mœrl, par la manière dont elle est arrivée à l'extase, par la persévérance, la constance des effets. Le magnétisme est aujourd'hui, aux yeux de plusieurs personnes prévenues, le grand thaumaturge de notre siècle. Dès qu'on aperçoit dans la nature de l'homme quelque chose qui sort des règles ordinaires, qui en bouleverse toutes les lois, on ne veut voir là que les effets du magnétisme ou du somnambulisme : c'est le grand argument par lequel l'incrédulité a remplacé le vieil argument des Péripatéticiens sur les *lois occultes de la nature*.

(*A suivre*.) L'Abbé Nicolas.

A TRAVERS LES REVUES

Mélusine. — M. J. Tuchmann continue ses études sur la fascination. A citer ce passage sur les différents procédés qu'on emploie, suivant les pays, pour se prémunir contre les mauvais sorts.

Dans toute l'Allemagne, on place dans le lit de l'accouchée, aussitôt après la naissance de l'enfant et comme préservatif du mauvais œil, une Bible ou un paroissien ou un recueil de cantiques; lorsque la mère est obligée de sortir de la chambre, elle dépose le livre dans le berceau. Dans certaines localités des Abruzzes, l'épouse, afin de préserver l'époux de tout sortilège, porte dans sa poche, à l'église, un livre d'heures. Au Monténégro, en Grèce, dans tout l'Orient et en Abyssinie, les enfants et les hommes portent au cou, jour et nuit, un petit sachet contenant un passage des Écritures. « *Cum caput tibi dolet, laudamus si Evangelium ad caput tibi posueris.* » On porte au cou et dans des scapulaires des versets de l'Évangile. Au xvi[e] siècle, les Irlandais éloignaient des enfants le mauvais sort en leur suspendant au cou le commencement de l'Evangile de saint Jean; actuellement, si trois jours après qu'une personne a loué un animal il arrive à celui-ci quelque accident, elle est obligée de venir lui réciter à l'oreille le Pater; on suspend ce dernier, dans la partie orientale du comté de Norfolk, au cou des animaux; il fait partie, ainsi que nous l'avons vu et que nous le verrons encore, d'un grand nombre de procédés prophylactiques; de même l'Ave, qui se récite moins souvent. Dans les Cyclades, on fait lire par un prêtre des prières spéciales contre le mauvais œil. On vend à Constantinople une espèce de prière nommée *Hizb ul'azem* ou le grand préservatif, attribuée par la tradition au calife Ali et à d'autres saints personnages et qui détourne le mauvais œil. Les Tchérémisses adressent au « grand dieu bon », l'une de leurs divinités, une prière dans laquelle se trouve ce passage : « Au moment où nous lâchons le bétail en liberté (dans les champs) grand dieu! préserve-le des vents nuisibles, des ravins profonds, de la vase profonde, du mauvais œil et de la mauvaise langue, des maléfices du sorcier... » Lorsque l'enfant d'un colon hindou de la Guyane anglaise attire l'attention par sa gentillesse, ses parents adressent une prière à une de leurs divinités pour neutraliser l'influence du mauvais œil; coutume qu'ils ont très certainement empruntée à leur pays d'origine mais dont nous n'avons trouvé trace que chez les bouddhistes.

Les musulmans hindous de l'Oude suspendent au cou de leurs enfants, contre le mauvais œil, de petites tablettes de pierre sur lesquelles est gravé en forme de carré magique le *Kalima*, confession de foi musulmane ou les noms de Fatma, d'Hassan et d'Hussein. Chez les bouddhistes, la lecture de certains passages des livres sacrés qui se fait spécialement dans la cérémonie nommée *Pirit* est un préservatif contre tous les maux; on atteint le même but en prononçant ces paroles : *Om ma ni bat me Khome!* O lotus précieux! Au Japon, les talismans ne doivent parfois leurs vertus qu'à un ou deux mots empruntés aux textes sacrés bouddhiques.

REVUE SPIRITE. — Mme Jules Foringak parle d'un médium dessinateur qui, paraît-il, fait courir tout Budapest. Ce médium est une femme de trente-cinq ans, Mme Thérèse Vallent. Elle peut dessiner à toute heure du jour, tout en causant de choses indifférentes. Lorsque la signature « Ralph » apparaît au bas de la page, elle sait que le dessin est achevé.

Les dessins sont plus « parfaits » de jour en jour. D'abord, enfantins, gauches, ils sont devenus harmonieux, d'une composition savante.

Les peintres et dessinateurs qui ont vu ces esquisses, déclarent qu'une imagination humaine ne peut inventer ces centaines de dessins divers, exécutés si artistiquement.

Au bout de deux mois, le médium dessina des animaux lunaires; « Ralph » annonça qu'il allait reproduire, peu à peu, les habitants de la lune et leurs demeures. Il écrivit que des centaines et des centaines de mètres de papier seraient nécessaires à ce travail.

Parmi les animaux lunaires dessinés, il y en a d'affreux à voir. Voici une sorte de poisson monstrueux *Noros;* celui-ci a le bec d'un oiseau de proie et le corps d'un serpent; en voici un autre, moitie écrevisse, moitié poisson, *Soras;* puis une espèce d'oiseau dont les ailes étendues ressemblent à la dentelle la plus fine et la plus transparente, *Horos;* un mollusque, *Neujares*, qui rappelle un scorpion.

Ralph appelle les habitants de la lune *Irabe*. Un dernier dessin représente un arbre singulier; dans ses branches multiples se nichent de petits oiseaux d'espèces variées; un autre montre d'arides rochers et, dans leurs fentes, s'enfonce une caverne « Jarba », de « Iraben », habitants de la lune.

Mme Vallent, que chacun interviewe, répond aimablement aux questions qu'on lui adresse : elle dit sentir, parfois, des étincelles électriques s'échapper de ses doigts sur le crayon. Elle est aussi, depuis peu, un « médium guérisseur », en imposant les mains elle a délivré de nombreux malades de leurs souffrances.

Les dessins, pour la plupart, ont deux mètres carrés, elle les achève en quatre heures de temps; les connaisseurs déclarent qu'un travail de ce genre, fait dans un état normal, ne prendrait pas moins de vingt heures; comme Mme Vallent ignore d'avance leurs dimensions, parfois sa main dépasse sa feuille de papier et alors elle travaille sur la table. On glisse par-dessous une autre feuille qui sera juxtaposée plus tard, et c'est ainsi que les dessins sont agrandis.

LES LIVRES

Le livre des Respirations *ou Traité de l'Art de respirer* par ERNEST BOSC. 1 vol in-18. 3 fr. (Chamuel, Editeur, 5, rue de Savoie.)

Voici un livre extrêmement curieux et d'après lequel il paraît que nous ne savons pas respirer. Cette idée, quelque peu paradoxale de prime abord, se trouve parfaitement justifiée, quand on arrive à la fin du volume, car l'ouvrage est très pratique; on peut expérimenter sur soi les genres de respirations fort nombreux que signale l'éminent auteur, M. E. Bosc.

Ce livre tiendra beaucoup plus que son titre, pour le lecteur qui saura lire et comprendre entre les lignes, le haut enseignement qu'il renferme. Non seulement en effet avec son aide, on peut se guérir des maladies, mais encore, ce qui est mieux, on peut les prévenir.

Mais nous devons informer le lecteur que ce n'est pas un livre à lire comme un roman, c'est un livre de science véritable, dans lequel il y a toujours à apprendre; aussi le lecteur doit-il le lire, le relire et méditer sur certains chapitres, par exemple sur ceux qui traitent des Tattvas, de l'art du Souffle, et du livre des Respirations de l'antiquité, documents de première main. Nous n'insisterons pas sur l'utilité d'un pareil livre et nous nous contenterons de dire comme l'auteur à la fin de sa préface « A ceux qui nous lirons, nous ne ferons qu'une recommandation, celle-ci : Après avoir expérimenté la méthode des souffles, la recommander, la répandre autant que possible dans le cercle de leur entourage: en agissant ainsi, ils feront le bien et on pourra dire de notre lecteur: *Transit bene faciendo!* »

***

Frères d'armes, grand roman patriotique Franco-Russe par ALBERT MONNIOT, 1 vol. in-8, de 645 pages, 4 francs (Société d'éditions littéraires, 4, rue Antoine-Dubois, Paris.)

Voilà un volume qui vient bien à son heure : au moment où le patriotisme subit de si lamentables assauts, Albert Monniot a fait une bonne œuvre en retraçant, de sa plume vigoureuse et vibrante, quelques-unes des plus glorieuses pages de notre histoire militaire.

Le livre aurait pu s'intituler : Une idylle sous le feu, car à travers les pages toutes frissonnantes du duel homérique entre Français et Russes sous Sébastopol, une action tendre se déroule, pleine de charme et de fraîcheur.

Ceux qui ont lu les œuvres précédentes du jeune auteur savent avec quel talent Albert Monniot rend les charges épiques et les furieux assauts, quels frissons patriotiques il fait passer dans les veines du lecteur par ses tableaux de batailles. Nous n'insisterons donc pas sur la partie militaire du livre : Albert Monniot n'a eu qu'à respecter l'histoire pour mettre dans un relief saisissant, en retraçant les phases du siège de Sébastopol, l'héroïsme des Français et le patriotisme des Russes.

Quant à la partie romanesque, elle est digne de l'auteur du *Dernier Preux* et du *Moulin de Lauterbourg*.

Ajoutons qu'une lutte sourde, entre une famille royaliste et une famille bonapartiste, blancs et bleus, du commencement au milieu du siècle, double l'intérêt de ce livre plein d'émotion saine.

Les patriotes, les bons Français ne se borneront pas à lire *Frères d'Armes* : ils le feront lire.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

TROISIÈME ANNÉE. — N° 66. 1er OCTOBRE 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

L'IDENTITÉ DES ESPRITS

Nouvelle lettre de M. l'abbé J. A. Petit.

Je crois que nous allons pouvoir enfin discuter utilement. M. l'abbé J.-A. Petit m'adresse une nouvelle lettre où — prenant un groupe de faits dont il a été le témoin personnel : les apparitions et les communications de « Marie Stuart » chez lady Caithness — il s'attache à me démontrer que, contrairement à ma thèse, la preuve d'identité des personnes défuntes qui se communiquent dans les expériences spirites est parfaitement possible.

Voici cette lettre *in-extenso* :

Romescamps, par Abancourt (Oise), 18 septembre 1899.

Monsieur le Directeur,

Vous demandez des faits : en voici quelques-uns. Je les choisis parmi les plus simples, se rattachant, pour ainsi dire, à la vie usuelle.

Aux risques de passer pour un mal appris, je commence par vous gronder fort d'avoir écrit cette phrase : « Au point de vue purement catholique, M. l'abbé Petit est obligé de l'admettre. »

Dans quelles broussailles nous fourrez-vous?

Si nous nous posons sur ce terrain, taisons-nous l'un et l'autre; c'est le mieux que nous avons à faire. Mais, quoique jeune et ardent, vous êtes trop galant homme pour insister. Aussi, avec votre permission, nous laisserons Rome en Italie, et nous resterons sur le terrain plus français de l'expérimentation.

Comment pouvons-nous acquérir la preuve d'identité d'une personne vivante ou défunte?

D'abord par ses traits physiques; ensuite par ses qualités intellectuelles et morales *toujours les mêmes*, quand elle demeure invisible.

I. *Personnalité physique.* — Marie Stuart s'est montrée plusieurs fois à lady Caithness, notamment dans la célèbre entrevue racontée dans la brochure : *Une visite nocturne à Holyrood.*

Moi-même, j'ai été favorisé aussi, à diverses reprises, de sa présence; et, loin de croire béatement à son identité et de me féliciter de cette faveur, la prenant pour quelque Satan transfiguré en ange de lumière, j'ai été assez mal inspiré pour l'injurier; ce qui m'a valu une verte remontrance de la part de lady Caithness.

Toujours nous l'avons vue *sous les mêmes traits*, bien que l'expression ait parfois changé, comme chez une personne vivante, selon les sentiments qui l'animaient. A cet égard, nous la connaissions comme vos amis peuvent vous connaître, et sans aucun doute possible.

Si ce n'est point là une preuve d'identité, il faut renoncer à reconnaître physiquement son père et sa mère.

II. *Qualités intellectuelles.* — Son langage, quand elle demeurait invisible, était toujours empreint d'une certaine grandeur. Soit qu'elle nous expliquât les mystères de la vie d'outre-tombe, soit qu'elle nous annonçât les catastrophes qui devaient marquer la fin du siècle et le commencement du siècle suivant, soit qu'elle nous parlât de la rénovation religieuse qui suivrait ces épreuves effrayantes, on la reconnaissait à son ton, à son style, comme on reconnaît un auteur qui a son génie propre, et ne copie personne.

Au lieu d'être, comme vous pensez le croire, un reflet de nos pensées, il est arrivé assez souvent que la reine d'Ecosse nous donnait tort à l'un et à l'autre dans nos déductions théosophiques, et émettait ensuite un sentiment tout différent, auquel nous étions obligés de nous rallier.

Un jour, j'insistais pour avoir une réponse. La reine gardait le silence. Lady Caithness se joignit à moi, sans plus de succès. Comme la reine persistait à se taire, la duchesse lui en demanda la raison. La reine répondit : « La curiosité est une imperfection que l'on corrige en n'y répondant point. » Ce n'était donc pas un reflet de nos pensées, mais une personnalité toute différente de nous.

III. *Qualités morales.* — Ces qualités peuvent se diviser en deux chefs de preuves, selon qu'elles regar-

dent les choses terrestres ou les questions morales proprement dites.

1. *Choses de la terre.* — Rarement la reine faisait allusion à son existence terrestre, et, quand elle donnait quelque détail, l'événement en justifiait la véracité.

a) Un jour, elle dit à lady Caithness qu'une bague lui ayant appartenu, se trouvait chez un marchand dont elle lui cita le nom. La bague fut trouvée effectivement, et, reconnue authentique par les antiquaires écossais, elle fut acquise à très haut prix.

b) Une autre fois, elle donnait à la duchesse des détails sur ce qu'était, au XVIe siècle, le terrain où se trouve actuellement l'hôtel de Pomar. Lady Caithness fit faire des recherches, et on découvrit en effet, sur un plan de l'époque, que les environs de l'église Saint-François de Sales, étaient alors, comme l'avait indiqué la reine, chargé de parcelles de bois.

c) A propos de la médaille de l'Immaculée Conception si curieusement arrivée par voie d'apport, lady Caithness se plaignait que je fusse plus favorisé qu'elle.

« De quoi vous plaignez-vous? » lui dit Marie; « n'avez-vous pas aussi la vôtre (médaille)? » — « Moi! » s'écria la duchesse, « mais je n'ai rien du tout, je ne sais ce que vous voulez dire. » — « Attendez. »

Quelques instants plus tard, le duc remettait à sa mère une médaille qu'une personne étrangère, inconnue la veille, lui avait donnée dans la soirée précédente.

Le lendemain (28 mars 1893), lady Caithness apporta, sans rien dire à personne, la médaille qu'elle venait de recevoir, et la posa sur la table dans le petit sanctuaire de la reine.

A peine les assistants étaient-ils assis, que Marie Stuart commençait *ex abrupto* une de ses plus belles communications.

« Que d'illusions, » disait-elle, « ont inondé mon âme le jour où cette médaille a été frappée! J'étais l'enfant gâtée de la nation française; mon royal époux m'assurait de longs jours de félicité. Pour lui comme pour moi, nous avons pu constater le néant des espérances de la terre!... » Comme le faisait remarquer la reine, la médaille avait été frappée à l'occasion de son mariage avec François II.

Je sais bien que tout cela peut avoir l'air de contes de bonne femme; mais c'est justement la simplicité des relations, l'absence de toute solennité pédantesque, qui constituait pour nous comme une vie de famille avec l'infortunée reine. Rien d'emprunté, rien de factice.

Elle s'intéressait même à nos santés, comme la Sainte Philomène du curé d'Ars s'intéressait à ses entreprises matérielles.

Un soir, elle avertit (31 octobre 1892) lady Caithness, que j'étais très souffrant. « Les névralgies qui le tourmentent, » disait-elle, « sont compliquées d'un refroidissement général. Tout cela n'aura pas de suite. Je l'ai visité et je renouvellerai mes visites. Il faut qu'il s'abstienne de travailler pendant quelque temps. » L'avis donné à lady Caithness était exact. Je fus obligé de tenir le lit pendant quelques jours.

En 1893, M. S..., riche Anglais de la Trinitad, sortant d'un appartement et croyant marcher de plain pied sur le palier, tombait de plusieurs étages dans la cage d'un ascenseur où il se brisait les os. Il fut retrouvé dans un état désespéré. Tous les journaux en ont parlé à cette époque.

Mais ce qu'ils n'ont pas dit est le plus curieux.

Ce fut la reine elle-même qui avertit lady Caithness de l'affreux accident survenu à son vieil ami. Puis tout d'un coup, elle lui dit : « Télégraphiez vite à l'hôtel, aux docteurs : il faut débrider la poitrine; il suffoque! » Lady Caithness s'empresse d'appeler un domestique. Il n'était pas sorti, que la reine ajoutait : « Non, n'en faites rien : il va pousser de tels cris qu'il faudra le délier, quand même. » Tout se passa comme la reine l'avait dit

Et si ces lignes arrivent à la Trinitad, je prie le bon vieillard dont je parle, de croire que j'ai gardé le plus doux souvenir de notre dernière entrevue, dans le petit sanctuaire de Marie Stuart.

Toujours la reine d'Ecosse a témoigné la même sollicitude envers ses amis.

2. *Questions morales proprement dites.* — La même persistance existe pour les questions d'ordre moral.

Toujours la reine s'oublie elle-même, pour ne penser qu'à la gloire de Dieu; et il est curieux de voir combien ses sentiments actuels se rapportent à ceux qu'elle manifestait durant sa vie. Ils en sont la continuation logique.

A propos d'une lettre que je recevais de l'archevêque de Saint-André, touchant les préliminaires du procès de béatification de Marie Stuart, j'écrivais à lady Caithness que j'étais décidé à me consacrer à cette œuvre de justice historique.

Je reçus une double leçon qui, assurément, n'émanait ni du cerveau de la duchesse ni du mien. La reine disait : « Qu'entend l'abbé lorsqu'il prétend vouloir se consacrer à mon service? Je n'ai jamais manifesté le besoin de ce sacrifice; je l'ai même prié de renoncer à ses tentatives de canonisation. C'est au service de Dieu qu'il faut se consacrer de toutes les forces qui nous ont été données. Chacun de nous doit chercher dans les replis de son cœur quelles sont les aptitudes qu'il pourrait employer à faire naître dans l'âme de ses frères l'amour de Dieu, qui s'affirme par la pratique de toutes les vertus, en commençant par la charité. » Et, à propos de la béatification elle-même, elle disait un autre jour : « Qu'importent les décisions de la Cour de Rome? Peuvent-elles ajouter ou retrancher quelque chose à ma gloire? Dieu a daigné marquer du sceau de sa grandeur les mérites de sa très humble servante; mon bonheur répond à mes désirs. »

De plus longs détails seraient, je crois, superflus. Remarquez, je vous prie, que cette persistance d'identité physique, intellectuelle et morale, s'affirme constamment la même pendant de longues années, sans aucune déviation. Toujours Dieu, toujours le prochain, toujours l'entière abnégation d'elle-même. Loin de nous flatter, elle nous reprenait toujours quand nous expédions la mesure, ou que nous nous trompions. Si l'identité est contestable dans de telles conditions, il faut renoncer à toute certitude et brûler la *Vie des Saints* et *l'Histoire ecclésiastique.*

Bien que je ne sois pas absolument de votre avis, dans toute cette grave question, je me rapproche

cependant de vous dans la distinction que vous faites page 342, alinéa 4.

Il résulte d'une très longue pratique et de nombreux faits observés aussi minutieusement qu'il est possible de le faire :

1° Que la reine d'Ecosse n'est pas un être imaginaire, un reflet de nos cerveaux, mais bien une personnalité active et consciente;

2° Qu'elle venait rarement à notre appel. L'évocation ou l'invocation ne servaient de rien. Elle se présentait librement, quand bon lui semblait ou, selon son expression familière, quand Dieu le lui permettait. Nous n'avions donc d'autre action sur elle que celle du cœur;

3° En son absence se présentaient des esprits tels quels, qui nous débitaient les flasques moralités habituelles aux réunions spirites, ou des turlutaines bientôt reconnues mensongères;

4° Enfin, le plus souvent, l'un de nous imposait ses théories; et les dictées par l'alphabet ou par l'écriture dite inspirée, n'étaient, elles, que le reflet de nos propres pensées, reproduites magnétiquement comme une dépêche télégraphique.

Il est donc excessivement difficile, mais non impossible, de s'assurer de l'identité de l'invisible; et le seul moyen d'y parvenir est une longue fréquentation. L'aspect physique manifesté une fois ou deux seulement, ne suffirait pas, si le caractère intellectuel et moral ne répond *absolument et toujours* à celui de la personne qui se présente. J'insiste sur ce mot TOUJOURS, car cette persistance seule atteste positivement la personnalité.

Il convient donc d'agir avec une extrême prudence, et de n'accorder sa conviction qu'à bon escient. C'est ce que je pense avoir fait. Je n'impose à personne ma manière de voir, mais je crois, en mon âme et conscience, n'avoir négligé aucun moyen pour arriver à un résultat précis, et je me flatte d'avoir l'esprit assez libre pour avouer aussi bien un échec qu'une constatation favorable. La vérité avant tout.

Croyez toujours, Monsieur le Directeur, aux sentiments bien dévoués de votre collaborateur d'occasion.

Abbé J.-A. PETIT.

Je pourrais presque me dispenser de répondre à cette démonstration. Elle ne démontre rien.

Elle ne démontre rien, de l'aveu même de son auteur, puisque, parlant des apparitions de Marie Stuart, il écrit : « elle venait rarement à notre appel » — et que j'avais pris soin de déterminer que les faits auxquels je limitais mon affirmation étaient les faits spirites, c'est-à-dire les faits où l'intervention des invisibles à ce caractère d'avoir été provoquée par un appel.

Or, qu'est-ce que prouve la lettre de M. l'abbé Petit? Elle prouve que des personnes mortes peuvent réapparaître aux vivants ? L'ai-je jamais nié? L'histoire religieuse est remplie d'événements de ce genre, et même l'histoire laïque. Si je refusais de croire, en principe au moins, à la réalité de ces événements, dont évidemment un grand nombre sont légendaires, je nierais à peu près tout le Merveilleux. Cela n'est pas; cela n'a jamais pu être ma pensée, puisque cette revue a été fondée, précisément, pour montrer, contre la science matérialiste, que le surnaturel nous enveloppe, et que nous nous heurtons à lui à chaque pas.

Sous cette réserve, il ne me déplaît nullement de considérer les explications de M. l'abbé J.-A. Petit comme s'appliquant, non à des manifestations posthumes spontanées, mais à des interventions de l'au-delà *spiritiquement* provoquées.

Et je dis qu'il n'y a rien de moins évident que l'identification, avec Marie Stuart, de l'influence de l'au-delà qui se manifestait chez lady Caithness.

Prenons un à un, les arguments de mon contradicteur :

PERSONNALITÉ PHYSIQUE. — M. l'abbé Petit tire une première preuve d'identité de la ressemblance physique du fantôme avec la personne défunte dont il prenait le nom. On pourrait objecter la singularité du cas, car il est rare que, dans les expériences spirites, l'esprit évoqué prenne une forme physique. Cela arrive cependant.

Dans le curieux ouvrage de M. Erny, *Psychisme expérimental*, on trouve la relation de quelques exemples, scientifiquement constatés. Il y a, entre autres, le récit d'une séance — j'ai prêté le volume et je ne puis citer que de mémoire — où les assistants furent témoins de toute une série de curieuses matérialisations. A un certain moment, l'une de ces apparitions déclara qu'elle était M. X... Or, il se trouva que l'un des expérimentateurs avait connu M. X... Il ne le reconnut point. L'influence qui disposait de la substance psychique du médium avait donc menti. Et, ce faisant, elle confirmait plutôt ma thèse, que celle de M. l'abbé Petit.

Mais M. l'abbé Petit ajoute que « Marie Stuart » lui est apparue *toujours sous les mêmes traits*, et c'est cette persistance qui, pour lui, constitue surtout une preuve d'identité. On ne voit pas très bien pourquoi. Si l'influence qui s'est manifestée a pris un masque trompeur la première fois, elle a pu aussi bien en prendre un les fois suivantes.

Vous avez lu le très intéressant mémoire de M. Girault de Mimorin sur les apparitions de Sassay, que l'*Echo* a publié jadis. C'étaient les mêmes êtres qui revenaient sans cesse. Qui pourrait affirmer que ces êtres étaient bien les personnages qu'ils prétendaient être?

Donc cette première preuve de M. l'abbé Petit n'en est pas une. Passons aux autres.

Qualités intellectuelles. — Je ne peux répéter sur ce point que ce que j'ai dit dans mon précédent article. Le langage de « Marie-Stuart » si empreint qu'il fût de grandeur, n'a jamais rien eu de particulier qui pût permettre de l'attribuer spécialement à la malheureuse reine d'Ecosse.

Je sais bien qu'à cette remarque M. l'abbé Petit objecte que les communications obtenues étaient souvent en contradiction avec ses idées propres ou avec celles de lady Caithness. Et après? comme dit Gyp. Cela prouve, tout au plus, que ces communications n'étaient point le reflet des idées de lady Caithness et de M. l'abbé Petit. Cela ne démontre en aucune façon que ces communications vinssent de Marie-Stuart.

Qualités morales. — M. l'abbé Petit y attache une grande importance. Il subdivise. Subdivisons.

I. *Choses de la terre.* — Les communications étaient relatives à des faits ou à des objets inconnus de M. l'abbé Petit et de lady Caithness. Enquête faite, elles étaient reconnues exactes. J'avoue qu'il y a là de quoi surprendre. Mais tous les jours des voyantes ou des somnambules réalisent des expériences aussi surprenantes. Mlle Couédon a fait retrouver un trésor dont elle ignorait à coup sûr la cachette. Mme Auffinger a annoncé, plusieurs jours avant l'événement, comment serait retrouvé le cadavre de Gouffé. Vintras a prédit, un certain nombre d'années à l'avance, la promulgation du dogme de l'Immaculée-Conception.

M. l'abbé Petit affirmerait-il cependant que ces révélations ont été faites à Mlle Couédon par l'ange Gabriel, à Mme Auffinger par l'esprit de l'huissier assassiné, à Vintras par saint Joseph?

Il ne l'affirmerait certes pas ; pourquoi affirme-t-il donc que les révélations qu'il nous cite émanaient sûrement de Marie Stuart? Il n'en sait rien. Ses facultés critiques ici sont en défaut.

II. *Questions morales proprement dites.* — Personnellement je ne répondrai sur ce point que ce que j'ai déjà répondu sur la question du langage. Les conseils que les communications contenaient pourraient être de n'importe qui. Un théologien, pourtant, répondrait sans doute plus longuement. Et, dans des phrases comme celle-ci « *Qu'importent les décisions de la cour de Rome?* etc. » il verrait, sans doute, passer le bout de l'oreille.

Mais laissons la théologie et les théologiens. Le simple bon sens suffit à établir qu'aucune des preuves d'identité promises n'a été fournie.

M. l'abbé Petit dira peut-être : « Aucune de mes preuves, prise isolément, n'est péremptoire, je l'accorde; mais leur ensemble forme un faisceau qui doit forcer la conviction. »

Libre à M. l'abbé Petit de penser ainsi. En ce qui me concerne, je ne puis m'y résoudre. Un et un, pour moi, font deux; mais zéro et zéro font zéro.

Est-ce à dire que j'aie un parti-pris quelconque, et que je me refuse, de propos délibéré, à admettre les théories des Spirites?

Je n'ai de parti-pris contre rien, ni personne. La place que j'ai donnée aux longues argumentations de mes contradicteurs en fait foi. Je dis seulement que, de cette controverse, aucun fait, aucun argument ne ressort qui puisse infirmer l'explication catholique en ce qui regarde les expériences auxquelles se livrent les disciples d'Allan Kardec. Et je répète que je m'en tiens à cette explication, parce que dans l'état actuel de nos connaissances — abstraction faite du point de vue religieux — c'est la seule qui, rendant compte de tous les phénomènes, est, par conséquent, la plus scientifique.

Si on m'en propose une meilleure, je suis prêt à l'accepter; mais j'ai peur de l'attendre longtemps.

Gaston Méry.

Reportages dans un fauteuil

*** *Les Démons de la peste, II.*

Un lecteur, qui m'adresse une lettre presque indignée, veut absolument que ces flèches dont parle Grégoire le Grand dans ses *Dialogues*, — les flèches qui frappaient les victimes de la grande peste de 590, — soient une métaphore, comme lorsqu'on dit

les flèches de Cupidon. Cependant, on les a vues, on les a comptées : il en tombait à peu près 80 par heure faisant autant de victimes. Grégoire le Grand s'adressait, trois ans après ce fait merveilleux, à des gens qui, par milliers, l'avaient constaté. Contre ces témoignages; mon correspondant n'invoque qu'une invincible répugnance de son esprit à croire des choses aussi singulières.

Ces flèches ne sont pas, du reste, les premières qui soient tombées du ciel en pareil cas. Macrobe, après nous avoir raconté qu'Apollon s'était appelé Libystinus, en raison de la peste qu'il avait envoyée aux Libyen, ajoute : « Ce n'est pas cependant en raison « d'une peste guérie qu'on instituait ces jeux, mais « bien parce qu'un jour que l'on célébrait à Rome les « jeux d'Apollon, d'après les prophéties de Martius et « les vers sibyllins, l'arrivée subite de l'ennemi fit « courir le peuple aux armes. Mais, dans le même « moment, on vit *une nuée de flèches* fondre sur l'en- « nemi et le mettre en fuite. De là, l'institution de « ces jeux nouveaux en l'honneur d'Apollon. » *Saturn.*, p. 192.

Si l'on en croit l'abbé Brasseur de Bourbourg et son étrange *Histoire du Mexique*, les pestes du Nouveau Monde étaient accompagnées de signes semblables. Lors de la peste de Tollan, des flèches pareilles à celles dont parle saint Grégoire, plurent du ciel, sans parler des spectres dignes de ceux que nous ont montrés Procope et Paul Diacre. Témoin cet épisode :

« Au milieu de la danse et des rondes fanatiques « décrites sur la grande place de la ville, autour des « malheureux captifs que l'on brûle *par ordre du Dieu* « (qui a envoyé l'épidémie) et pour le fléchir, un « spectre aux traits difformes, aux bras longs et os- « seux apparaît. Nul n'ose lui adresser la parole. Il « danse avec eux, et, en tournant sur lui-même, saisit « dans ses longs bras le Toltèque le plus rapproché, « qui tombe mort à ses pieds sur le sol. Toute la nuit « se passe dans cette danse macabre sans que per- « sonne ne se sente la force ou la volonté de s'y sous- « traire. »

La science, du reste, qui s'indigne généreusement devant de tels récits, est fort embarrassée pour expliquer l'origine de certaines pierres, qu'elle place parmi les pierres céranniques ou tombées avec la foudre, et qui sont tout simplement des haches en silex absolument semblables à celles que nous retrouvons dans les cavernes antédiluviennes avec des ossements de mastodontes et des crânes humains, dans lesquels elles sont parfois enfoncées.

Des signes bien étranges encore étaient les taches dont les vêtements des futures victimes de la peste étaient marqués.

Théodore Studithe, dans son discours sur la vie de Platon, rapporte que, pendant la grande peste de Constantin Copronyme, on apercevait sur tous les vêtements certaines taches qui semblaient imprimées par des mains invisibles.

En 746, pendant la peste inguinale de Constantinople, dont nous avons déjà parlé, tous ceux sur les vêtements desquels apparaissaient des taches en forme de croix périssaient infailliblement. En Germanie, même prodige, même signification.

« Dessous le règne de Childéric, dit le Loyer, et lorsque Pépin le Bref étoit maire du Palais des François, furent vües, a dit Sigebert, de petites croix, comme tracées d'huile, tant ès habits des personnes qu'ès courtines et voiles des églises, quand l'Empereur Charlemagne s'en alla en Allemagne pour debeller les Saxons et leur chef Witikind, apparurent des croix ès habillements des hommes et des femmes comme, sous l'empire d'Othon, premier du nom. Davantage, au temps de l'empereur Maximilien et devant que l'hérésie de Luther fût éclose, l'on void aux manteaux, jupes, pourpoints et casaques des hommes et aux capes des femmes force croix figurées.

« Ce fut principalement, dit Languis, ès villes et bourgades du diocèse de Cologne. Ce qui estoit étrange en ceci que les habits renfermés dedans les coffres avoient aussi bien les croix que ceux que l'on portoit sur soi. C'est pour confirmer ce que dit François Pic de la Mirande, que de son temps il pleust en Allemagne sur la chair et sur les robes des hommes et des femmes des croix, des lances, des clous, des couronnes d'épines, toutes ou la pluspart de couleur vermeille, et quelques-unes noires. L'empereur Maximilien lui montra quelques habits où ces marques se voyoient... Enfin je ne feindray de mettre en ces signes divins ce qui fust veu sous l'empereur Maurice *pendant une grande pestilence* : il sembloit que le ciel dardoit des flèches menues, et souvent, et non en vain, car ceux qui étoient touchés se sentoient soudain malades de la contagion. »

En 1656, pendant la peste de Rome, ce fut sur les couvertures des lits que le signe singulier apparut. Il n'y a peut-être pas de phénomène plus fréquemment constaté dans l'histoire. Mirville, à qui j'ai emprunté la plupart de ces citations, remplit un chapitre de témoignages variés.

C'est comme une réminiscence des croix qui, selon les historiens, couvrirent les vêtements des ouvriers que Julien avait chargés de la reconstruction du temple de Jérusalem, et qui reculèrent devant les flammes surgies du sol, comme l'avoue l'empereur apostat. Car le signe de l'apparition des croix sur les hardes n'est point particulier à la peste. On l'a vu précéder des tremblements

deterre et des éruptions de volcans, entre autres celle du Vésuve qui dura du 16 août au 15 octobre 1660. Pendant tout ce laps de temps, des croix de même nature s'imprimèrent sur les vêtements des Napolitains, même sur les vêtements enfermés dans des coffres.

Dans notre premier reportage sur les Démons de la peste, nous avons omis de citer un fait jugé par Cornelius de Lapide, dans *Regin Chronic* : « Dans la peste « de 665, on vit un bon et un mauvais ange parcou- « rir toute la ville, et, sur l'ordre du premier, on « voyait le second frapper d'une petite verge toutes « les portes des maisons, et autant de coups frappés, « autant il mourait de personnes. » Et aussi la fameuse colonne de feu qui, durant la fameuse peste noire, resta suspendue pendant une heure, le 20 décembre 1348, au-dessus de la ville d'Avignon. Et encore le globe de feu qui, pendant la même peste, resta suspendu sur Paris : attendons-nous sous peu à des phénomènes analogues.

GEORGE MALET.

LES

APPARITIONS DE CAMPITELLO

On lisait dans *Bastia-Journal* du 1er septembre.

A deux heures tout au plus de la gare de Barchetta; à quatre heures environ, par conséquent, de Bastia, sur le versant de la rive gauche du Golo, Campitello, chef-lieu de canton de la Costera, montre — oh! sans orgueil, allez! — ses rochers dénudés et, çà et là, bâties en amphithéâtre, ses trente ou quarante maisons logeant une population de trois cents âmes à peine.

Tranquille et paisible jusqu'ici au milieu de ses rochers, ignorant et ignoré pour ainsi dire du reste des humains, Campitello se voit aujourd'hui le théâtre de phénomènes extraordinaires qui lui donneront demain la plus retentissante des renommées.

Qu'on en juge!

Le 26 juin dernier, une fillette de douze ans environ — Lellena Lorenzi — très douce, très pieuse et très gentille aussi, se trouvait à quelque trois cents mètres du village en quête de bois mort. A un moment donné, ses oreilles sont non moins surprises que charmées d'entendre un chant si suave qu'elle en est « comme toute ravie » selon sa propre expression... Elle écoute toujours de plus en plus charmée, mais la douce mélodie cesse bientôt et, à l'instant, tout près d'elle, devant ses yeux émerveillés, souriante et toute resplendissante, se dresse sur un rocher la « Madonna », ou du moins une dame extraordinairement belle que la petite Lellena prend tout de suite pour la sainte Vierge. L'apparition ne dura que quelques instants, puis disparut.

Très émue — on le serait à moins — la douce enfant rentre au village et raconte ce qu'elle a vu... C'est Campitello, naturellement, qui se rend le premier sur les lieux de l'apparition, puis l'extraordinaire nouvelle se communiquant de proche en proche, ce sont des milliers et des milliers de visiteurs qui, animés d'une foi sincère, d'une foi qui fait plaisir à voir, accourent de tous les cantons environnants, le chapelet à la main ou bien chantant des cantiques à la Reine du ciel. Aussi bien, aujourd'hui, ce n'est plus la seule Lellena qui a vu la merveilleuse apparition, mais des centaines d'autres personnes, grandes ou petites.

Mais il faut bien le dire aussi, à Campitello, comme à Tilly-sur-Seulles (Calvados), à côté de l'apparition de la Vierge qui revient toujours comme un leit-motiv, combien d'autres aussi nombreuses que bizarres!

Que n'a-t-on pas vu, en effet, et que ne voit-on pas encore! Des croix lumineuses, comme des boules de feu, des églises, des statues décapitées, la Vierge avec une figure comme carbonisée, etc.

Mais en voilà assez pour les apparitions et parlons un peu des « voyants de la Madonna ».

Jusqu'au 26 août dernier, ces personnes privilégiées trahissaient devant l'apparition une émotion profonde, il est vrai, mais plutôt douce, se traduisant surtout par une abondante crise de larmes : visiblement, elles goûtaient un bonheur sans mélange. Mais depuis!...

Ah! depuis, c'est une autre paire de manches, comme on dit. Les voyants sont plutôt à plaindre et leur bonheur n'a plus rien d'enviable. En effet, dès que l'apparition se manifeste, ils sont comme foudroyés et tombent évanouis. Ce n'est jamais qu'à grand'peine qu'on réussit à leur faire reprendre leurs sens.

Et tel a été le sort des voyants (de la plupart) du 26 août au 4 septembre je crois, jour où pour la première fois on a pu dire presque à coup sûr : le doigt du Diable est là, car les voyants ont encore changé de condition et ils sont maintenant effrayants à voir... Hypnotisés par je ne sais quelle puissance infernale, ils font, à l'état de somnambulisme, des gestes de rage ou extrêmement bizarres, grimpent sur des rochers où les chèvres ne s'aventureraient qu'en tremblant, ont des convulsions épouvantables, se jettent des pierres .. mais je m'arrête, je ne puis en dire davantage... je sens que je me heurte au scepticisme du

lecteur, scepticisme que je comprends à la rigueur, car ici le vrai n'est pas vraisemblable du tout.

Et maintenant que mon rôle de narrateur est terminé, nous donnerions volontiers la parole à l'un des prêtres les plus distingués et les plus instruits du diocèse : j'ai nommé M. Ermoni, curé d'Ortiporio. Ce digne ecclésiastique, docteur en philosophie, a procédé à une enquête personnelle sur les lieux mêmes. Il a assisté à plusieurs scènes sinistres ou macabres de ces somnambules, fin de siècle, en vérité. Il en a interrogé quelques-uns au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ; il a sué sang et eau pour les réveiller. Personne donc mieux que ce digne curé ne pourra nous dire ce qu'il faut penser de ces phénomènes extraordinaires qui ont si violemment ému ceux qui en ont été les témoins.

OURS-PAUL PANCRAZI.

Une Manifestation diabolique

Un livre vient de paraître, qui a pour titre *Une manifestation diabolique* et pour auteur M. l'abbé J. Segaud docteur en théologie.

M. l'abbé J. Segaud raconte, critique et juge les phénomènes merveilleux dont Mme N... fut le sujet, en 1890 et en 1891, dans un monastère du diocèse d'Autun.

Plusieurs de nos lecteurs se sont fort scandalisés de la divulgation qui est faite, dans cet ouvrage, de documents intimes intéressant la vie privée d'une infortunée religieuse dont les humiliations étaient, jusqu'à présent, restées inconnues du public.

J'avoue que, sur ce point, je ne partage pas l'émoi de mes correspondants. M. l'abbé J. Segaud, en ne donnant que les initiales des noms propres et en ne précisant pas le lieu des événements, me paraît avoir fait preuve d'une louable et suffisante discrétion.

Mais je suis tout à fait de l'avis de ceux de mes lecteurs qui m'écrivent pour protester contre certaines allusions contenues dans cet ouvrage, et surtout contre la petite manœuvre hypocrite à laquelle sa publication a servi de base.

D'abord, les allusions.

Elles sont dirigées contre Tilly. A différentes reprises, M. l'abbé J. Segaud exprime sur les apparitions de Tilly des opinions absolues. Il écrit (page 6) que la « Vierge » qui est apparue au Champ Lepetit est une « Vierge soi disant ». Il assure (page 265) que ce que le démon a fait avec Mme N... au monastère de X... « il le renouvelle à Tilly. »

Ces allusions, par elles-même, ne mériteraient point d'être relevées. M. l'abbé J. Segaud, de toute évidence, ne connaît point Tilly.

Il paraît croire, en effet, qu'il n'y a à Tilly qu'une voyante. Il ignore, semble-t-il, les phases diverses des événements qui se sont déroulés au Champ Lepetit, depuis le 18 mars 1896. Il ignore notamment les visions collectives, si pures, du début.

Mais si les allusions qu'il fait à Tilly sont sans portée par elles-mêmes, elles sont devenues extrêmement tendancieuses par la façon dont on s'en sert — malgré lui, je le suppose.

Et j'arrive ainsi à la petite manœuvre sournoise dont j'ai parlé.

Je n'étonnerais personne en disant que, puisqu'il s'agit de nuire à la cause de Tilly, la petite manœuvre vient de Monsignor Méric.

Mgr Méric a fait un article sur le livre de M. l'abbé Segaud, et il en a reproduit un chapitre.

L'article, très élogieux, attire l'attention sur le chapitre cité. Or le chapitre cité est précisément celui où se trouve l'allusion la plus directe à Tilly.

Mais ce n'est là qu'une partie de la manœuvre. Signalée simplement, l'allusion n'aurait guère eu plus de force nocive que dans le livre. Mgr Méric y a ajouté un peu de venin, en la faisant suivre de cette note :

> La pseudo-voyante de Tilly vient de se rendre incognito, à Lourdes, avec le pèlerinage national ! Elle avait annoncé qu'elle verrait la Sainte Vierge, deux fois à Poitiers, et une fois à Lourdes; elle est revenue sans avoir rien vu. *Tous les curés du canton de Tilly*, sauf celui qui accompagne Martel, déclarent qu'il n'y a rien de divin dans cette lamentable histoire ; ils en sont scandalisés.

Il est à peine besoin de faire ressortir l'intention désobligeante de ces lignes. Il est clair qu'elles ne sont mises là que pour souligner le passage auquel elles s'appliquent et lui donner un sens de dénigrement plus accusé.

Elles perdent toutefois beaucoup de leur malice, car elles sont, de tout point, erronées. Où Mgr Méric a-t-il pu découvrir que Marie Martel devait avoir deux visions à Poitiers? D'où tient-il « cette déclaration de tous les curés du canton de Tilly » — tous — « qu'il n'y a rien de divin dans cette lamentable histoire » et « qu'ils en sont tous scandalisés » ?

On voit maintenant le but que poursuit Mgr Méric. Il voudrait assimiler, dans l'esprit de ses lecteurs,

Marie Martel à la pauvre religieuse du monastère du diocèse d'Autun, et, comme les visions de cette dernière ont été reconnues diaboliques, inciter ses lecteurs à conclure que les visions de Marie Martel le sont également.

Il me semble que, ce faisant, Mgr Méric oublie un peu le décret du Saint-Office relatif à Tilly. Veut-il me permettre de le lui remettre sous les yeux?

COMMUNIQUÉ DE L'ÉVÊCHÉ DE BAYEUX. — La congrégation du Saint-Office, ayant appris les événements extraordinaires de Tilly, a demandé à Mgr l'évêque de Bayeux des renseignements que Sa Grandeur s'est empressée de transmettre en exposant la ligne de conduite qu'elle avait suivie jusqu'à ce jour.

Son Eminence le cardinal Parocchi a bien voulu adresser à Monseigneur la lettre suivante :

« Eminentissime et Révérendissime Seigneur,

« Dans sa réunion générale du mercredi 17 mars, la congrégation du Saint-Office a examiné les documents que Votre Grandeur lui avait adressés le 11 décembre de l'année dernière au sujet des visions et autres faits surnaturels qui se passeraient à Tilly-sur-Seulles, et les Eminentissimes cardinaux comme moi inquisiteurs généraux ont rendu le décret suivant :

« L'Evêque veillera à éviter tout ce qui pourrait paraître une approbation directe ou indirecte des visions, du pèlerinage, etc. Il notifiera aux fidèles, par l'organe d'un journal catholique, qu'il appartient à l'autorité ecclésiastique seule de porter un jugement sur ces faits, et qu'on devra s'en tenir à ce jugement, s'il est prononcé. Il fera défense, en attendant, aux ecclésiastiques de s'ingérer dans l'examen de cette affaire. Quant à la suppression de la statue, il jugera dans sa prudence si elle est opportune et quand il conviendra de la faire. »

« Je prie Dieu, etc.

L. M. cardinal PAROCCHI.

« Rome, 24 mars 1897. »

Je n'ai pas le moins du monde, en reproduisant cette lettre du cardinal Parocchi, l'intention de faire la leçon à qui que ce soit. Mgr Méric est bien libre de considérer cette lettre comme si elle n'avait jamais été écrite. Cela ne me regarde pas.

Ce qui me regarde, c'est la constatation de ce fait que, dans la question de Tilly, ce sont décidément les laïques qui se sont montrés les plus respectueux de l'autorité ecclésiastique. Jamais, en ce qui nous concerne, à *l'Echo*, nous n'avons porté de jugement sur les faits de Tilly. Nous les avons décrits de notre mieux, comme c'était notre droit et notre devoir, puisqu'ils se passaient au grand jour. Mais, nous référant à la décision future de l'évêque de Bayeux, nous nous sommes toujours gardé de déclarer à leur sujet : « Ceci est divin, ceci est diabolique. » Notre point de vue n'est pas celui-là. Encore une fois démontrer que le surnaturel existe, tel est notre but, nous n'allons pas plus loin. Nous laissons à d'autres le soin de dire, quand nous avons découvert le surnaturel, s'il vient d'en haut ou s'il vient d'en bas. Ce rôle limité, que nous trouvons assez beau, nous suffit.

Il ne sera pas dit, cependant, que nous laisserons Mgr Méric tramer tranquillement son petit complot. Si sa haute compétence nous interdit de discuter avec lui au point de vue théologique, nous pouvons du moins lui opposer des arguments de fait.

Dans notre prochain numéro, nous reproduirons le récit exact des phénomènes dont Mme N. fut le sujet. On les comparera aux visions de Marie Martel.

Le lecteur constatera que les faits qui, dans le cas de Mme N., ont permis de déterminer avec certitude qu'on se trouvait en présence d'une manifestation diabolique, sont précisément ceux qui n'ont point leurs analogues dans le cas de Marie Martel.

Au reste, l'assimilation qu'essaie d'établir Mgr Méric entre le cas de Marie Martel et celui de Mme N., serait-elle fondée, qu'elle ne prouverait rien, ni pour ni contre Tilly.

Si considérable que soit la place que tiennent les visions de Marie Martel, elles ne sont qu'un incident — un des plus édifiants il est vrai, un de ceux qui permettent de concevoir le plus d'espoir — dans l'ensemble des faits du champ Lepetit.

Tilly, c'est d'abord et avant tout, les apparitions de l'école des sœurs. Chez les amis comme chez les adversaires, on l'oublie trop.

GASTON MERY.

A TILLY

III. — Les visions de Marie Martel.

Préambule nécessaire. — La « Vierge au Rosaire ». — Récitation du Rosaire. — Le Rosaire médité. — Réponse à une objection.

Avant d'en venir au sujet dont nous avions promis de parler aujourd'hui, nous tenons à déclarer une fois de plus que nous n'entendons nullement prononcer sur aucune des visions de Marie Martel un jugement quelconque, soit favorable, soit défavorable.

Nous n'avons pas, en effet, qualité pour porter sur ces phénomènes extra-naturels une décision que l'Église seule peut prendre avec sagesse et imposer aux fidèles vraiment soumis, après les avoir examinés elle-même dûment et en connaissance de cause.

Ceci dit, abordons notre thème.

Si la Vierge Immaculée des roches Massabielle, la pure et radieuse vision de l'humble Bernadette, si Notre-Dame de Lourdes, en un mot, peut être considérée spécialement comme la *Vierge au Chapelet*, tenant elle-même dans ses mains augustes ce bréviaire des simples et des petits et le recommandant à sa voyante privilégiée, il semble que l'apparition de Tilly veut plus particulièrement être honorée comme la *Vierge au Rosaire*.

En effet, c'est avec un Rosaire, emblème de cette dévotion si chaudement recommandée, depuis plusieurs années consécutives, par le Souverain Pontife Léon XIII, que « la Très Sainte Vierge », a voulu, dès le début des apparitions de Tilly, se manifester à Marie Martel, et non avec un simple chapelet.

C'est encore le Rosaire, que cette voyante, déjà visiblement privilégiée sous le rapport des visions et des extases, a de bonne heure récité intégralement sur le théâtre des apparitions, vers la fin de l'année 1896, mais surtout à partir du 1er octobre 1897, où elle récitait les quinze dizaines d'*Ave* tout en contemplant sa vision, sous les regards et avec le concours de nombreux spectateurs, ravis d'un spectacle aussi insolite qu'édifiant pour eux.

C'est enfin et toujours le Rosaire, que Marie Martel dut apprendre à méditer dès le début d'octobre de cette dernière année, suivant une méthode des plus précises et des plus faciles à retenir, dont nous allons donner plus loin le détail.

On se rappelle, d'ailleurs, que le jour de Pâques, 18 avril 1897, Marie raconta que deux des anges qui lui apparaissaient au pied de « la Vierge » déroulèrent devant elle une banderole sur laquelle étaient inscrits ces mots : « *Reine du Très Saint Rosaire.* »

A cette occasion, le directeur de cette Revue fit lui-même ces remarques fort justes dans l'*Echo* du 15 mai 1897, pages 131-132:

« *Reine* est en effet le terme liturgique : *Regina sacratissimi Rosarii...*

« Les prêtres que j'ai rencontrés à Tilly se sont montrés tous extrêmement frappés de cette vision.

« Le Rosaire est, comme on sait, particulièrement cher à Léon XIII. »

Si Tilly tourne à bien, comme nous l'espérons, ce serait donc la sanction surnaturelle octroyée par Dieu lui-même aux desseins providentiels de son divin Fils sur la France et sur le monde, ainsi qu'aux vœux bien connus de son Vicaire ici-bas, le Pape actuellement régnant, comme Lourdes fut jadis la confirmation solennelle et éclatante de la promulgation du dogme de l'Immaculée Conception faite, aux applaudissements de l'univers catholique, par son prédécesseur, l'immortel Pie IX.

Quoi qu'il en soit, attirons bien l'attention sur ce point qu'on n'a pas encore, ce nous semble, assez mis en évidence jusqu'à ce jour, mais qui doit avoir une importance peut-être capitale par la suite.

Ce n'est pas un chapelet, mais un *Rosaire*, que « la Vierge de Tilly », telle qu'Elle avait coutume de se montrer à Marie Martel, en Immaculée et les mains jointes, tenait entre ses doigts, le déroulant toujours peu à peu, les grains en avant, sans jamais les faire revenir sur Elle-même, à mesure que sa voyante allait commencer un nouvel *Ave*.

Si notre mémoire est fidèle, c'est au 1er octobre 1897 que l'on doit faire remonter les extases de Marie Martel, remplies on ne peut plus admirablement par la récitation intégrale des quinze dizaines du Rosaire, si lente, si pieuse, si touchante qu'il était comme impossible à la plupart des témoins de ne pas mieux prier encore qu'auparavant.

Cette prière durait ordinairement une heure entière.

Un jour, Marie ayant voulu l'interrompre, pour demander des grâces particulières comme par le passé, elle entendit pour réponse, paraît-il :

« Mon enfant, continuez à prier. »

Quelques jours plus tard, la Vision lui dit encore :

« On ne prie pas ici comme il faudrait prier. Il y a foule et beaucoup s'en vont sans tarder. Il semblerait que la prière les brûle... »

Ce devait être l'un des dimanches du mois du Rosaire, autant que nous pouvons nous le rappeler, jour où il y avait plus de curieux qu'à l'ordinaire et, par suite, moins de gens disposés à prier.

Mais, pour que l'action de réciter le Rosaire, comme la voyante l'avait déjà souvent fait avant ce même mois d'octobre, fût plus utile, plus fructueuse et plus conforme au but de cette pieuse intention, il était bon, suivant, du reste, l'esprit de l'église, d'y joindre la méditation : ce qui ne s'était pas encore fait jusque-là au champ des Apparitions.

Aussi, dès le 1er octobre — en 1897, toujours — « la Très Sainte Vierge » dut dire à Marie Martel que la simple récitation du Rosaire était bonne sans doute, mais insuffisante, et qu'il fallait y joindre la méditation des mystères.

Embarras très grand de la voyante, qui ne les connaissait même pas. Et alors, avant chaque dizaine, apparition d'une banderole, tenue par deux anges, au-dessous de « la Sainte Vierge », sur laquelle se trouvaient inscrits et le nom du mystère et la grâce qu'il fallait demander en le méditant.

Cette vision nouvelle, d'un ordre secondaire, mais non sans motif, se reproduisit encore les jours suivants, jusqu'à ce que la voyante les eût appris par cœur et fixés dans sa mémoire pour les répéter désormais.

Nous disons vision *nouvelle*. Cependant, il n'est peut-être pas superflu de faire remarquer ici que, la première année des visions de Tilly, dans les premiers mois, plusieurs voyants nullement suspects, parfaitement sains de corps et d'esprit, déclarèrent avoir vu des banderoles aux environs du fameux ormeau, sans inscription, par exemple. Ils trouvèrent la chose étrange; qu'ils se rassurent, elle pourrait cesser de l'être et devenir un *confirmatur* anticipé de celles dont nous parlons.

Or, voici ce que Marie Martel lut tour à tour sur les banderoles, qui variaient avant chaque dizaine, à moins que ce ne fût l'inscription elle-même, ce dont nous ne nous souvenons plus au juste :

1er Mystère joyeux. — *L'Annonciation de la Sainte Vierge.* — Par ce mystère, nous vous demandons une grande humilité.

2e Mystère joyeux. — *La Visite de Marie à sainte Élisabeth.* — Par ce mystère, nous vous demandons une grande charité.

3e Mystère joyeux. — *La Naissance de Notre-Seigneur.* — Par ce mystère, nous vous demandons l'amour de la pauvreté.

4e Mystère joyeux. — *La Présentation de Jésus et la Purification de Marie.* — Par ce mystère, nous vous demandons une grande pureté.

5e Mystère joyeux. — *Le Recouvrement de Jésus au Temple.* — Par ce mystère, nous vous demandons l'obéissance.

1er Mystère douloureux. — *L'Agonie de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers.* — Par ce mystère, nous vous demandons la contrition de vos péchés.

2e Mystère douloureux. — *La Flagellation de Notre-Seigneur.* — Par ce mystère, nous vous demandons le pardon de nos sensualités et la mortification.

3e Mystère douloureux. — *Le Couronnement d'épines de Notre-Seigneur.* — Par ce mystère, nous vous demandons pardon de nos vanités et de nos mauvais désirs.

4e Mystère douloureux. — *Le Portement de croix de Notre-Seigneur.* — Par ce mystère, nous vous demandons la soumission à la Providence.

5e Mystère douloureux. — *Le Crucifiement de Notre-Seigneur.* — Par ce mystère, nous vous demandons l'amour de Jésus et de Marie.

1er Mystère glorieux. — *La Résurrection de Notre-Seigneur.* — Par ce mystère, nous vous demandons une grande conversion.

2e Mystère glorieux. — *L'Ascension de Notre-Seigneur.* — Par ce mystère, nous vous demandons le détachement de la terre et le désir du ciel.

3e Mystère glorieux. — *La Descente du Saint-Esprit.* — Par ce mystère, nous vous demandons le zèle.

4e Mystère glorieux. — *Mort de la Sainte Vierge et son Assomption.* — Par ce mystère, nous vous demandons une sainte mort.

5e Mystère glorieux. — *Le Couronnement de Marie.* — Par ce mystère, nous vous demandons une grande persévérance.

Tout cet ensemble des mystères du Rosaire, ramenés ainsi à un résumé succinct, clair et précis, facile à retenir et fécond en salutaires réflexions, mérite bien qu'on s'y arrête quelque peu. Aussi, avons-nous l'intention d'y revenir dans quinze jours et d'agrémenter nos remarques sur le symbolisme de ces méditations par le récit de deux incidents topiques que nous croyons encore inédits.

En attendant, qu'il nous soit permis de déclarer que la dixième des demandes qui précèdent, c'est-à-dire celle de *l'amour de Jésus et de Marie* nous met au cœur un excellent espoir à l'égard du dénouement final des apparitions de Tilly.

Si c'est le Diable qui a eu le toupet d'afficher à plusieurs reprises une pareille formule, par l'entreprise de deux de ses subalternes, eh bien, franchement, elle est fort bonne à retenir; et, plus que jamais, nous nous en servirons contre lui, s'il plaît à Dieu, sans que l'Église notre Mère y trouve à redire.

Finissons par reproduire à nouveau cette réfutation d'un reproche souvent formulé contre ceux qui priaient au champ Lepetit. Cette réfutation émane de Ribet, dans sa *Mystique divine*, tome II, pages 15 et 16 — longtemps avant les événements de Tilly, par conséquent.

« Quelle conduite doit-on tenir en présence d'apparitions dont le démon pourrait être l'auteur ?

« Alvarez de Paz, qui formule sur ce point l'opinion commune des mystiques, veut qu'on leur rende les hommages respectifs dus aux objets qu'elles représentent : à Dieu et à Jésus-Christ, l'adoration; à la Très Sainte Vierge et aux Saints, le culte qui leur convient. « Alors même, ajoute-t-il, que le démon « serait l'auteur de ces représentations, les honneurs « qu'on leur rend reviennent non à cet esprit de mensonge, mais aux réalités qu'elles expriment. »

« Saint Thomas veut que l'on formule la réserve que la vision soit véritablement divine. »

Or, nous savons que c'est ce qui est arrivé pour la plupart, sinon pour tous, des témoins des extases de

Marie Martel, sans oublier la voyante elle-même et son entourage habituel.

« Il n'est pas douteux, du moins, qu'on ne doive s'abstenir, même quand il y a soupçon de supercherie diabolique, de toute irrévérence envers ces saintes images. Sainte Thérèse, à qui des confesseurs inexpérimentés avaient imposé dans le temps une conduite contraire, blâme fortement toute démonstration de mépris en ces rencontres, et veut que ses filles n'obéissent pas à ceux qui leur conseilleraient ou ordonneraient de semblables pratiques. Les raisons qu'elle en apporte sont péremptoires. »

Avis aux gens trop pressés de condamner Tilly.

SIMPLEX.

CORRESPONDANCE

20 septembre 1899.

Monsieur,

Dans votre article : « Marie Martel à Lourdes » *Echo du Merveilleux* du 15 septembre, vous dites : « Elle commença « la récitation du chapelet, à la place même où Bernadette contempla jadis son auguste vision. »

Le fait est rigoureusement vrai. Mais on pourrait croire en vous lisant que cela a été volontaire.

Or, cela n'est pas.

Marie ne connaissait pas cette place; et d'ailleurs, à 3 h. 1/2 du matin, il faisait encore nuit.

Marie s'était tout d'abord arrêtée à mi-chemin de l'allée qui va droit au milieu de la grotte; sur l'observation qui lui fut faite que nous nous trouvions dans le passage, elle et les personnes qui l'accompagnaient se portèrent sur la gauche.

Cette circonstance ne fut donc nullement voulue, mais providentielle, et Marie elle-même ne la connut que plus tard.

Pendant tout son pèlerinage, Marie nous a profondément édifiés par sa piété, son recueillement et son humilité qui, seuls, attirèrent l'attention sur elle, car elle fit tout pour passer inconnue, inaperçue.

Je serais heureuse, monsieur, que vous voulussiez bien insérer cette note dans votre numéro du 1er octobre.

Recevez, monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

C.

Bayeux (Calvados), 25 septembre 1899.
8, rue Bourbesneur.

Monsieur,

Dans votre *Echo du Merveilleux* du 15 septembre se trouve un article intitulé *Marie Martel à Lourdes*, dans lequel vous parlez de votre désir de découvrir la relation d'une vision par une servante de la famille de Malherbe, nommée Anna. Cette relation aurait été remise, il y a une quarantaine d'années, à M. l'abbé Lepetit, doyen à Tilly, et vous pensez qu'elle doit se trouver au château de Monts qui appartenait au baron de Fontettes.

Pour arriver à découvrir les récits en question, vous pourriez vous adresser au marquis de Maillé, au château de Grange-Marie, par Longué (Maine-et-Loire), dont la femme est fille du baron de Fontettes et possède le château de Monts inhabité maintenant. L'abbé Lepetit était ami intime du baron de Fontettes. Peut-être ses papiers ont-ils été portés à Grange-Marie?

Je serais heureux, Monsieur, de pouvoir contribuer pour une faible part à mettre en relief tout ce que Tilly offre d'intéressant aux partisans du surnaturel catholique et je vous prie de recevoir l'assurance de ma considération très distinguée.

Baron SAILLARD DU BOISBERTRE.

A PROPOS DU DIACRE PARIS

J'ai passé quelques jours, cette quinzaine, dans le petit bourg de Juilly (Seine-et-Marne) où se trouve le collège célèbre que dirigent les Oratoriens. Les élèves étaient en vacances et les Pères, avec une obligeance dont je ne saurais trop leur rendre grâce, avaient mis à ma disposition leur parc, leur étang et leur bibliothèque. Le parc est magnifique, l'étang est très poissonneux et la bibliothèque ne comporte pas moins de cinquante mille volumes.

Guidé par le R. P. Ollivier, le supérieur du collège, et par le R. P. B. des Valades, l'auteur de nombreux ouvrages de littérature et d'histoire et notamment, d'un recueil de fables dont plusieurs sont des merveilles de finesse et de fraîcheur, j'ai fait dans le parc et dans la bibliothèque — sinon dans l'étang — des découvertes qui peuvent intéresser les lecteurs de l'*Echo du Merveilleux*.

Dans le parc, on m'a fait goûter l'eau de la fontaine de Sainte-Geneviève. Cette fontaine a une histoire que le R. P. Ch. Bannache a racontée.

Au temps des Mérovingiens, le pays couvert de forêts n'était, paraît-il, qu'un simple *brenn* ou rendez-vous de chasse. Sous Childéric, père de Clovis, sainte Geneviève, en revenant de Meaux avec sa compagne Célinie, traversait un jour les bois de Juilly. Les deux vierges avaient marché longtemps par une chaleur accablante à travers des chemins difficiles, quand Célinie, épuisée de fatigue, se laissa tomber par terre et demanda à boire. Geneviève aussitôt se mit à chercher dans le bois, écoutant si elle n'entendait pas le murmure ami de quelque source. Mais elle ne découvre rien. Alors, selon sa coutume, elle a recours à Dieu. Après avoir prié, elle va frapper le rocher voisin, qui lui donne à l'instant une eau limpide et abondante. Les deux vierges purent ainsi se désaltérer et continuer leur route.

La piété du moyen âge éleva un modeste oratoire au lieu même d'où l'eau jaillit de la pierre et, pendant de longs siècles, les habitants du pays et même des contrées plus éloignées, vinrent en pèlerinage à la source miraculeuse pour lui demander des guérisons.

On n'a pas pu me dire si l'eau de la source avait encore cette propriété d'éloigner les maladies, mais j'ai lu ceci dans une notice sur le collège par le P. Adry : « Cette eau, quelque fraîche qu'elle soit, n'a jamais incommodé les pensionnaires que l'on voit, avec étonnement, en boire même au retour d'une longue promenade ou après quelque exercice violent. »

Toutefois, c'est dans la bibliothèque que j'ai fait les plus curieuses trouvailles. On y conserve sur les Convulsionnaires de Saint-Médard, dont la véritable histoire est si peu connue, des documents dont la plupart sont très rares, et dont quelques-uns sont uniques.

On y conserve également quelques objets ayant appartenu au diacre Pâris, et particulièrement les instruments dont il se servait pour se mortifier.

Le P. B. des Valades m'a dit les tenir de M. Aymard, maire de Dammartin, qui les tenait lui-même des descendants des héritiers du diacre.

Ce sont des instruments en fil de fer qui, à première vue, donneraient volontiers l'impression d'une collection de ces bibelots compliqués que vendent les camelots sous le nom de « questions d'orient ».

Il y a d'abord deux bracelets, puis deux jarretières et une ceinture. Il y a ensuite un objet en forme de cœur et un autre en forme de croix, que le diacre appliquait sur sa poitrine nue. La souffrance que lui causait ces appareils de supplice devait être atroce, car ils sont hérissés de pointes croches, disposées de manière à saisir et à déchirer la peau comme autant de griffes.

On sait que c'est sur la tombe de ce janséniste austère, mort en 1727 et enterré au cimetière Saint-Médard, que se produisirent les scènes, dont on parle si souvent, mais sur lesquelles en général on est fort peu renseigné.

Les documents que j'ai découverts à Juilly restituent à ces faits étranges leur véritable physionomie.

Les Pères du collège ont bien voulu me permettre de les emporter pour les compulser ou les reproduire. Je me propose donc de commencer dans l'*Echo*, dès le prochain numéro, la publication de quelques-uns de ces documents, extraits de livres ou fac-simile de gravures.

Il va sans dire que c'est à un point de vue de pure curiosité historique que l'*Echo* insérera cette étude et qu'il n'est nullement dans ses intentions de porter un jugement quelconque sur des événements anciens au sujet desquels l'Eglise s'est prononcée...

Le mérite artistique des estampes que nous reproduirons, et dont quelques-unes sont des chefs-d'œuvre, suffirait d'ailleurs, à lui seul, à nous justifier d'une publication à laquelle le lecteur sans nul doute prendra le plus vif intérêt.

G. M.

Petit cours d'Onéirocritie

IV

Les rêves allégoriques.

Il y a cent manières d'interpréter tel rêve donné. Laquelle est la bonne? Je vais vous livrer un secret, le secret de tous les vieux onéirocritiens : l'interprétation d'un rêve doit toujours être dirigée dans le sens de l'impression qu'en a éprouvée le dormeur.

« Mais alors, direz-vous, j'en sais autant que vous; vous ne m'apprenez rien. »

Détrompez-vous.

Je suppose que vous ayez assisté à un spectacle où les acteurs jouaient dans une langue qui vous était inconnue. Vous avez facilement saisi si la pièce était joyeuse ou triste. Vous ne savez pourtant pas ce que les personnages ont dit.

Il en est de même des rêves allégoriques.

Vous les sentez vous-même; vous ne les comprenez que si on vous les traduit.

***

Prenons des exemples.

Je suppose d'abord le rêve très simple, très banal que voici :

Le dormeur a vu une mer calme... Un bateau se profilait au loin... Un oiseau blanc planait au-dessus du mât.

L'impression qui se dégage de ce rêve est la quiétude, la paix, la douceur. On sent qu'il est le présage de quelque chose d'heureux. Mais de quoi?

C'est que l'Onéirocritie vous dira en interprétant les symboles de la mer, du bateau, de l'oiseau, et en les combinant entre eux.

Je suppose, maintenant, cet autre rêve :

En marchant sur une pente, vous êtes tombé dans un puits... Au fond de ce puits, il y avait des serpents et des rats.

Vous avez ressenti vraisemblablement de ce spectacle une sorte d'appréhension. Mais vous ne saurez d'où vous viendront les ennuis que vous redoutez que si vous connaissez le sens allégorique du puits, des serpents, des rats.

***

Les choses ne se présentent pas toujours sous un aspect aussi simple.

Il y a des rêves qui ne donnent qu'une impression de trouble, sans qu'on sache si ce qui domine est la gaieté ou la tristesse.

Que fera l'Onéirocritien dans ce cas?

L'Onéirocritien dira au consultant que le même rêve se rapporte dans ce cas à des ordres de faits distincts ou à des personnes différentes — et que, avant toute interprétation, il faudra faire le départ de ce qui se rattache à tel fait ou à telle personne, pour en trouver le sens séparément, comme s'il s'agissait d'autant de rêves qu'il y a de personnes distinctes ou d'ordres de faits différents.

Mais comment faire ce départ? Quel critérium employer?

C'est ce que nous commencerons à dire dans le prochain numéro.

Nous entrons dans le vif du sujet.

C. DE MIRBEL.

Souvenirs d'une Voyante

L'ENVOUTEMENT (*Suite.*)

Ce récit est loin de susciter une preuve et, scientifiquement, il présente un absolu néant. Il m'a paru intéressant à relater parce que, à dater du moment où il s'est produit, j'ai commencé des recherches et reconnu, qu'en maints endroits insoupçonnés, l'envoûtement est pratiqué.

Une personne digne de foi, je ne la puis nommer, on le comprendra par ce qui va suivre, fut, pendant plusieurs années, la compagne illégitime mais dévouée, d'un médecin aujourd'hui célèbre.

Celui-ci, à son tour, me saura gré de ma discrétion. J'avoue que, pour m'en remercier, voulut-il me soigner pour rien, je refuserais net.

... Il était pauvre, très pauvre, si pauvre, enfin, qu'il vivait du travail de son amie. Médecin également, elle avait brillamment soutenu sa thèse; mais, faute de clients, gardait les malades. S'ennuyant à mourir dans la chambre souvent sans feu où il s'attardait de crainte d'user ses chaussures, tourmenté du désir d'arriver à la fortune, de vaincre la destinée par n'importe quel moyen, mon docteur, un jour, évoqua les esprits.

Ce fut Satan qui répondit, et voici ce que le Mauvais souffla :

Première nécessité : se créer une spécialité.

Deuxième nécessité : avoir des malades.

Troisième nécessité : les guérir.

Le médecin, qui n'était pas une bête, réfléchit longtemps au sens de cette énigme et, assistant un jour à une conférence de Jules Bois, il en trouva le mot :

L'envoûtement.

Il vendit ses derniers livres; peut-être les derniers bijoux de sa maîtresse; se fit faire un habit; rasa sa moustache, se composa un visage glabre, hiératique, puis se présenta dans quelques maisons riches et bien posées où il fréquentait autrefois et qu'il avait cessé de voir par honte de sa pauvreté. Dans la première famille qui l'accueillit, il y avait une charmante jeune femme dont il fit sa victime initiale.

En rentrant chez lui, le draticien moderne modela, avec de la cire vierge, contenant une goutte de mercure, — qui donne la vie, — une figurine, et lui planta une épingle à la place du cœur.

Entre temps, il composa une drogue dont la formule ne m'a pas été communiquée, s'entendit, pour l'exploiter, avec un pharmacien avisé et peu scrupuleux, puis il retourna chez ses amphytrions de la veille, faire sa visite de digestion.

La jeune dame était pâle, une meurtrissure aux yeux et les lèvres bleuies.

— Il me survient d'étranges malaises, confia-t-elle au docteur improvisé. Nous ne sommes jamais malades et nous n'avons point de médecin attitré. C'est le ciel qui vous envoie. Sans doute, vous pourrez diagnostiquer mon mal.

Le charlatan prit la main de la patiente, tâta son pouls, ausculta son buste, simula cent expériences, et les yeux clos, le visage impassible, laissa tomber :

— C'est une maladie de cœur.

— Oh! docteur! Guérissable?

— Je réponds de vous. *C'est ma spécialité.*

Le cabinet, tant célèbre depuis, venait d'être fondé. La drogue composée par le docteur fut immédiatement ordonnée à la pseudo-malade de qui le mari, un riche banquier, dépensa des sommes folles en réclame pour le précieux élixir. L'envoûteur, peu à peu, retira l'épingle du cœur de la statuette et quand, définitivement, elle tomba, la guérison de la première cliente du docteur était opérée.

Choyé, prôné par la jeune femme reconnaissante, le docteur *créa, partout,* des maladies de cœur, accomplit des miracles et possède, dit-on, dans le somptueux appartement qu'il occupe à présent, plusieurs milliers de poupées de cire, dont chacune contient un peu d'humanité.

Ce praticien, fidèle au panthéisme grec, après avoir emprunté à Mercure un atome de la vie qu'il porte en lui, ne dédaigna pas de soustraire à Cupidon quelques-unes de ses flèches perfides.

Une jeune femme (c'est d'elle-même que je tiens l'anecdote) était fort amoureuse d'un jouvenceau insensible.

Elle porta une photographie du chérubin au médecin spécialiste et, comme elle possède quelque esprit et une fortune suffisante, elle dit au praticien en lui présentant d'une main, le portrait, de l'autre, un coquet rouleau d'or :

— Je viens pour une maladie de cœur.

Le docteur comprit et, baisant la main de sa cliente :

— Elle surgira, madame; mais c'est vous qui la guérirez.

L'adolescent a eu la maladie.

Ceci est l'histoire d'hier.

Que sera celle de demain?

Sous le masque du rire qui secoue une génération dédaigneuse de pleurer, la lassitude et le dégoût mornes ont mis leur empreinte.

Les esprits vont à la dérive. Las de l'absolutisme décevant des dogmes, avides d'avenir et de foi, ils tombent au pandémonium des superstitions qui ne sont telles que parce que sur la vérité nue, poussée par la main de l'Hiérophante, la boîte de Pandore s'est refermée. Ouvrez les temples! Ne voilez plus les tabernacles! Affichez aux murs de vos églises, de vos écoles, de vos foyers, les secrets renfermés de toutes les *possibilités*, et les vérités jailliront parce que *tout existe* et que, dans l'existence absolue, dans la création parfaite, rien ne peut être mort ou rester increé.

CLAIRE VAUTIER.

Par erreur d'impression il faut lire dans l'article du précédent numéro, *Souvenirs d'une voyante*, page 353, 4e alinéa, 1° *nécyomancie*, au lieu de *nécromancie*; 2° *psychagogues*; au lieu de *psychologues*, 3° *généthliaque*, au lieu de *généthlioque*. — Page 354, 8e ligne, *Rembla* au lieu de *Nembla* et, 12e ligne, *je contemplais* pour *se contemplait*.

Une Scène de Nécromancie

Voici un extrait de la vie de Benvenuto Cellini que nous devons à l'obligeance de M. le Dr Bougon, et qui nous apprend comment la nécromancie se pratiquait au XVIe siècle à Rome.

... Je me liai à trente-trois ans avec un prêtre sicilien, d'un esprit très distingué, qui était profondément versé dans les lettres grecques et latines. Un jour que je causais avec lui, la conversation tomba sur la nécromancie; je lui dis que, toute ma vie, j'avais ardemment désiré voir et apprendre quelque chose de cet art.

— Pour aborder une semblable entreprise, il faut une âme ferme et intrépide, me répondit le prêtre.

— Je lui répliquai que j'aurais de la force et du courage de reste, si je trouvais l'occasion de m'initier à ces mystères.

— Eh bien! me dit alors le prêtre, s'il en est ainsi, je ne te laisserai rien à désirer.

Et, aussitôt, nous convînmes de nous mettre à l'œuvre.

Un soir donc, le prêtre fit ses préparatifs, et me dit de chercher un compagnon ou deux. De son côté, il s'adjoignit un homme de Pistoia, qui s'occupait aussi des sciences occultes. Moi, j'amenai Vincensio Romoli, mon intime ami, dont le nom signifie puissant et ferme, (*Rom old*), en germanique; c'est d'ailleurs l'étymologie de Romulus, Romuald, en langue pré-germanique, antérieure à la langue latine. Nous nous rendîmes au Colysée. Là, le prêtre se vêtit à la manière des nécromants; puis il se mit à dessiner sur le sol des cercles magiques, avec les plus belles cérémonies que l'on puisse imaginer. Il avait apporté des parfums précieux, des drogues fétides et du feu.

Il pratiqua une porte au cercle principal et nous y introduisit, en nous prenant l'un après l'autre par la main. Il distribua ensuite les rôles à chacun de nous. Il remit le talisman qu'il portait, à son ami le nécromancien, chargea les autres de veiller au feu et aux parfums, et enfin commença ses conjurations.

Cette cérémonie dura plus d'une heure et demie.

Le Colysée se remplit de légions d'esprits infernaux.

Lorsque le prêtre jugea qu'ils étaient assez nombreux, il se tourna vers moi, qui avais soin des parfums précieux, et il me dit : « Benvenuto, demande-leur ce que tu désires. » Je répondis que je désirais qu'ils me réunissent à Angelica, une Sicilienne de toute beauté, qui était ma bonne amie et dont je vivais séparé.

Cette nuit-là, nous n'eûmes pas de réponse; je fus pourtant enchanté de ce que j'avais vu (ou cru voir).

Le nécromant me dit qu'il fallait y retourner une seconde fois; que j'obtiendrais tout ce que je demanderais, pourvu que j'amène un jeune garçon qui eût sa virginité. Je choisis un apprenti âgé de douze ans ans environ, et je pris encore avec moi Vincenzio Romoli, et de plus un certain Agnolino Gaddi, qui était de mes amis. Dès que nous fûmes arrivés à l'endroit convenu, le nécromant procéda à ses apprêts mystérieux, avec encore plus de soin que la fois précédente. Puis il nous introduisit dans le cercle qu'il avait tracé avec un art admirable, au milieu de ses incan-

tations magiques, avec des cérémonies encore plus solennelles que les premières (afin de mieux frapper encore l'imagination de ses collaborateurs).

Cette fois-là, il confia le soin des parfums et du feu à Vincenzio, assisté d'Agnolino Gaddi, et il me mit en main le talisman, après la leçon qui m'avait été donnée la première fois quand c'était Romoli qui en était porteur, en me disant de le tourner vers les endroits qu'il me désignerait. Mon jeune apprenti était placé sous mon talisman.

Le nécromant commença ses terribles évocations. Il appela par leur nom une multitude de chefs de légions infernales, et leur exprima des ordres en hébreu, en grec et en latin, au nom du Dieu incréé, vivant et éternel. Bientôt le Colysée fut rempli d'un nombre de démons cent fois plus considérable que la première fois. Vincenzio Romoli et Agnolino étaient occupés à attiser le feu et à brûler des parfums. Par le conseil du nécromant, je demandai de nouveau à me trouver avec mon adorable Angelica. Le nécromant se tourna vers moi et me dit : « Ne les as-tu pas entendus t'annoncer que, dans un mois, tu serais avec elle? » Et il me pria de tenir ferme, parce qu'il y avait autour de nous mille légions de plus qu'il n'en avait appelé. Il ajouta qu'elles étaient des plus dangereuses, et que, puisqu'elles avaient répondu à mes questions, il fallait les traiter avec douceur et les renvoyer tranquillement.

D'un autre côté, l'enfant qui était sous le talisman s'écria avec épouvante qu'il voyait un million d'hommes terribles qui nous menaçaient, et quatre énormes géants, armés de pied en cape, prêts à franchir le cercle au milieu duquel nous étions tous groupés. Pendant ce temps, le nécromancien tremblant de peur essayait de les conjurer, en prenant la voix la plus douce et la plus suave qu'il pouvait. Vincenzio Romoli tremblait aussi comme la feuille. Mon effroi n'était pas moindre ; mais j'essayais de dissimuler, en prodiguant toutes sortes d'encouragements à mes compagnons, bien qu'en vérité je me crusse mort, en voyant la terreur dont était saisi le nécromant. L'enfant s'était fourré la tête entre les genoux et criait : « Je veux mourir ainsi! Nous sommes tous morts! » Je lui dis : « Ces créatures ne sont que des ombres, ce que tu vois n'est que de la fumée; ainsi relève les yeux au lieu de regarder en bas. » A peine m'eût-il obéi, qu'il reprit : « Tout le Colysée brûle et le feu vient sur nous! » Puis il se cacha le visage dans ses mains, en répétant qu'il était mort et qu'il ne voulait plus rien voir. Le nécromant de plus en plus troublé se recommanda à moi, et me conjura de tenir ferme et de faire brûler de l'assa-fœtida. Je me tournai donc vers Romoli, et je lui dis de jeter bien vite de l'assa-fœtida sur le feu. Tout en parlant, je regardai Agnolino Gaddi. Il était si épouvanté, que les yeux lui sortaient de la tête et qu'il semblait être plus qu'à demi mort.

« Allons, lui dis-je, Agnolino, il ne s'agit pas d'avoir peur ici, il faut t'employer à nous aider; ainsi, mets promptement de l'assa-fœtida sur les charbons. » Alors, Agnolino, en voulant se mouvoir, lâcha une pétarade insensée, avec accompagnement d'une telle abondance de *bran*, qu'il nous empoisonna au point, que l'assa-fœtida fut beaucoup moins efficace! A ce bruit, devant cette affreuse puanteur, l'enfant se décida à lever la tête. En me voyant rire, il se rassura un peu et dit que les démons commençaient à opérer précipitamment leur retraite. Nous restâmes ainsi, jusqu'au moment où les cloches sonnèrent les matines. L'enfant nous dit alors qu'il n'apercevait plus que quelques démons, et à une grande distance. Enfin, dès que le nécromant eut accompli le reste de ses cérémonies, quitté son costume, et ramassé un gros tas de vieux grimoires qu'il avait apportés avec lui, nous sortîmes tous du cercle en nous pressant l'un contre l'autre, surtout l'enfant, qui avait saisi le prêtre par sa robe et moi par ma cape. Pendant que nous cheminions par la rue des Banchi pour regagner nos demeures, il assurait que deux des démons du Colysée gambadaient devant nous, et couraient tantôt sur les toits et tantôt sur le sol. Le nécromant jurait que, depuis qu'il mettait les pieds dans un cercle magique, jamais il n'avait encore vu rien d'aussi extraordinaire.

Aujourd'hui, il n'y a pas un seul médecin qui ne serait en mesure d'expliquer tous ces phénomènes par la seule hallucination d'un jeune enfant. L'attitude des démons devant une pétarade n'a en effet rien de mystérieux.

D[r] BOUGON.

M. L. de Méroff, actuellement très souffrant, n'a pu, cette fois encore, nous remettre son article sur les Pierres et Talismans. *Nous souhaitons au savant lithotechnicien un prompt rétablissement, et nous espérons qu'il pourra reprendre, dès le prochain numéro, sa collaboration.*

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite.*)

Echo, 1897, page 361 Marie Martel (Tilly). Que tout ce feu disparaisse et ne se réalise pas!... Ce sera encore pire... Ce ne sera rien à

- côté de l'autre, un jour tout sera en feu!

Echo, 1898, page 11 Marie Martel (Tilly). Elle annonce des calamités sur Paris... Oh! que c'est noir, ma bonne mère. Oh! ne faites pas aller le tonnerre, il me fait trop peur!...

— — 12 Pitié pour Paris... retenez le bras de votre divin Fils.

— — 12 Louise Polinière (Tilly) voit une grande catastrophe à Paris, des maisons tomber, il y en a des rues entières.

— — 13 Marie Martel (Tilly). Paris est toujours menacé ainsi que d'autres endroits.

FÉLIX FAURE

et ses successeurs.

6e fascicule, page 374 *Cet homme est en papier,*
Je le vois s'envoler.

Echo, 1897, page 186 *Quelque chose s'est passé,*
Il va un peu trembler.

— — 222 *Quelque chose est passé*
Dont il ne peut se douter.
Mais, il faut qu'il y ait été, (en Russie)
Il y a utilité,
Quand il y aura été,
Quelque chose se passer
Qui sa vie va changer.
Je le vois démonté.
Il va être humilié
Bien plus qu'il n'a été,
Car, pour qu'il soit ôté.
Il faut qu'il soit bafoué.
Pendant son voyage en Russie:
Des troubles vont éclater
Ou plutôt commencer.
Ce voyage va pousser
A ce qu'il soit ôté,
Sa vie sera divisée.
Un va comme succéder
A celui que vous voyez,
Mais ne fera que passer.
Alors une loi sera votée,
Et vous serez terrifiés.

— — 222 *J'en vois se révolter,*
Les esprits sont brouillés.
Des couteaux vont s'élever.
Quand la mort va frapper
Les cloîtres vont regorger.

— — 234 *J'en vois un présider,*
Un autre va passer.
Qui aura une volonté,
Et une ténacité!
Un despotisme aisé
Il ne fera que passer.

— — 252 *Pour lui il faut prier*
Il ne doit pas rester (3 fois).
Sa vie va s'effacer,
Dieu l'a comme éloigné
Pour une utilité.
Tout est prémédité
Par la divinité.

Echo, 1897, page 291 *Je vois qu'il va quitter*
Quelque chose se passer
Qui va comme y pousser
Quand le roi sera montré,
Et c'est de vous approché.

— — 314 Relativement à l'élection du pape réservé:
Je vois plus éloigné.

— — 314 *Cet homme va être ôté* (Faure).

— — 343 Rôle de Félix Faure dans l'affaire Dreyfus:
Un homme y est mêlé
Qui est le plus aisé.
Il est très tourmenté.
Une fois monté,
Quelque chose s'est passé.

LES CYCLONES

des 10 septembre 1896 et 18 juin 1897.

6e fascicule, page 380 Violent ouragan prédit: Celui qui s'est passé, n'est qu'une futilité. (Du 10 septembre 1896.)

7e fascicule, page 64 Annonce du 3e cyclone (du 18 juin 1897.)

Echo, 1897, page 76 *La foudre va tomber,*
Un cyclone va passer,
J'en ai déjà parlé
Mais, n'avais pas montré
Qu'avant la fin de l'année
La chose devait arriver.

— — 135 *Un cyclone va passer...*

— — 136 *Un cyclone va passer...*
Puis un autre à côté (Celui du 18 juin et de Voiron.)

— — 186 *Un cyclone va passer*
Ce n'est pas éloigné,
Ce n'est pas éloigné,
Ce n'est pas éloigné,
Puis un autre à côté.

LA LORRAINE

Echo, 1897, page 123 *Elle lui sera comme donnée* (A la France

— — 123 *La Lorraine sera donnée*
Quand on aura été
Près de l'homme haut placé
Dont on a la pensée.
C'est lui qui doit frapper
Le coup dont j'ai parlé...
Pour que cette homme puisse [donner,
Il faut qu'il y ait l'amitié.
Il faut que ses yeux soient [bouchés...
La Lorraine sera donnée
Comme dans l'intimité
Quand le coup aura frappé,

En souvenir de ce côté,
De celle qui a été,
Et que l'on a brûlée.

Echo, 1897, page 136 *La Lorraine sera changée*
Un duché se reconstituer.
Ce duché sera donné
A celui qui est réservé.
Elle va être annexée
Quand il aura monté...
Cela coûtera un milliard à la France.

— — 156 *Pour pouvoir aider*
A ce que j'ai annoncé,
Je vois se reconstituer
Un duché dont j'ai parlé.

— — 314 ... A quelle époque sera-t-elle donnée à la France?
Ça vous est approché.
L'Alsace ne sera jamais rendue

CORNÉLIUS HERZ

— — 235 *Ce n'est que pour embrouiller,*
Je vois, qu'il s'est montré.

INVASION

— — 291 *Je vois que c'est approché.*
Ca ne sera pas envoyé
Comme les hommes l'ont pensé.

PRÊTRES FRANCS-MAÇONS

— — 291 *Bien peu y sont entrés.*

PHYLLOXERA

— — 34 Finira-t-il après la guerre? Il n'est pas terminé.

ROI D'ITALIE

— — 313 *Je vois qu'il sera frappé.*

MAGASINS DE PARIS

— — 292 Prédiction de l'incendie de l'un d'eux que la voyante aurait nommé.

POUVOIR TEMPORAIRE

— — 291 Les biens seront rendus à l'Eglise, mais pour qu'elle en fasse un autre usage que par le passé.

ÉGLISES

— — 292 Dans beaucoup éclateront des scandales avant peu :
J'en vois une sauter,
Ce n'est pas éloigné,
Une qui n'est pas aisée.
Elle insiste surtout sur la Madeleine qui sera fermée.

Echo, 1898, page 14 Fermeture de nombreuses églises, notamment de la Madeleine.

PLÉBISCITE

Écho, 1897, page 45 *Je vois plébisciter.*

LA JUSTICE

— — 28 *La justice va chanceler,*
Quand la Bourse sera fermée
J'en vois d'arrêtés,
Ce n'est pas éloigné.

CHATIMENTS

1er fascicule, page 33 Des catastrophes de toutes sortes, des inondations désoleront la France. Le soleil épandra une chaleur torride, il pleuvra du feu.

9e fascicule, page 170 **Tilly.** — Marie Martel prédit : Massacre de prêtres, Paris incendié et ses environs, Montmartre préservé.

— — 184 *Je vois les plaies doublées,*
Et deux seront ajoutées...
Les visages transformés
Je les vois couperosés
Et des croûtes se former.

Echo, 1897, page 91 *Au jour du danger*
Vous ne pourrez trouver
Une pierre pour reposer.
Les riches vont mendier.
Le vin va manquer,
La vigne empoisonnée.

— — 135 *Un grand mal va passer*
Sur la vue va tomber.

(*A suivre.*)

ÇA ET LA

Prédictions et calculs. — Les complications actuelles vont justifier décidément les calculs de M. Combe, curé de Diou (Allier).

Il y a cinq ans le ciel était clair et l'horizon sans menaces, quand son opuscule « Le Grand Coup avec sa date probable » vint nous dire : « Prenez garde et soyez prêts : entre 94 et 99 ou, au plus tard, 1905-1910 il se lèvera une sanglante aurore ! »

A l'issue de la première période, si audacieusement annoncé, ne semble-t-il pas que de toutes parts le cri s'élève : « Nous sommes à la veille ! »

— Léon XIII lui-même ne craint pas de nous dire que tout « semble annoncer l'approche d'une crise redoutable de bouleversements sociaux » suivis « d'incroyables prodiges de résurrection ».

Cette « délivrance miraculeuse » quand tout secours humain fera défaut, c'est bien ce que M. l'abbé Combe annonçait dès 1894 ! Mais ce qui est plus étonnant encore c'est que sa date « ultime » est en voie de réalisation. Dieu le veuille !

***

Magnétisme. — L'*Ecole pratique de Magnétisme et de Massage*, autorisée par l'Etat en 1895, rouvrira ses cours le lundi 23 octobre. Ceux qui désirent profiter de cet ensei-

gnement doivent se faire inscrire de 1 heure à 4 heures, à la direction de l'Ecole, 23, rue Saint-Merri, Paris.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

91. — *Où peut-on se procurer le* Liber Mirabilis, *ou le recueil d'Edouard Bricon, ou le livre du chanoine Rémusat, qu'on ne trouve ni l'un ni l'autre, en librairie? Je voudrais avoir le texte* in-extenso *de la prophétie authentique de saint Césaire, le texte fourni par M. l'abbé Curicque n'étant pas le vrai d'après votre correspondant M. J.*

A. de C.

RÉPONSES

86. — *Existe-t-il une théorie du miroir magique?*

Carl. V.

L'étude la plus claire et la plus nouvelle qui ait paru sur cette question est la savante brochure de Sédir : *Les miroirs magiques* (éditée par Chamuel, 4, rue de Savoie : 1 franc).

Sédir explique les miroirs magiques comme un instrument servant à concentrer la lumière astrale en un foyer pour rendre plus rapide la clairvoyance (page 25).

On peut lire encore *La Clef de la Magie noire*, de Stanislas de la Guaïta (in-8°), ouvrage publié par le même éditeur. Le chapitre III parle des Arts divinatoires (pages 274-277, 354-371). M. de Guaïta constate que l'auto-hypnotisation amène la lucidité (dans les cas de divination par les éléments, la cristallomancie, la carafe, le miroir magique, le blanc d'œuf, le mare de café, le tarot.)

Un liseur.

L'EXTATIQUE DE KALTERN

(*Fin.*)

On n'a pas mieux réussi avec cette arme nouvelle. La nature même du magnétisme est encore un problème, et un grand nombre des effets qu'on lui attribue sont loin de posséder un degré de certitude suffisant; ceux qu'on connaît sont obtenus à grand'peine par les magnétiseurs, et n'offrent ni le caractère d'une parfaite certitude, ni la persévérance pendant un long espace de temps, encore les personnes magnétisées succombent-elles à la fatigue ou à l'épuisement. Jamais, d'ailleurs, aucun effet magnétique n'a présenté le caractère de vertu et de sainteté que nous trouvons dans Maria Mœrl; bien souvent on cherche l'ombre et le mystère pour se livrer à des opérations magnétiques, et les mœurs y sont exposées à de tels dangers que l'Eglise, gardienne de la morale, a dû lancer ses anathèmes sur l'usage du magnétisme. Veut-on qu'elle se contredise, et qu'elle permette ou tolère d'un côté ce qu'elle défend de l'autre? Maria Mœrl, dès sa plus tendre jeunesse, mène un vie édifiante aux yeux de tout le monde; elle donne toute sa vie des preuves des vertus les plus éminentes; elle est éprouvée par toute sorte de maux; elle se soumet avec résignation à toutes les épreuves que la Providence lui envoie. C'est au milieu des peines, des tribulations, des inquiétudes et des soucis d'une nombreuse famille, que sa piété fait les plus grands progrès. C'est au moment de la communion qu'elle éprouve d'abord l'extase, et c'est en avançant de plus en plus dans les voies de la piété et de la contemplation des mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ qu'elle arrive à l'extase permanente; loin d'en faire parade, elle se cache, et ce n'est que malgré elle ou à son insu, qu'on en est informé. On n'y croit pas d'abord; pendant plus d'un an les personnes compétentes en font un examen sérieux : deux évêques ne dédaignent pas de s'en occuper successivement; des personnages renommés dans la science, des hommes de tous pays, les hommes les plus distingués dans les arts, les lettres, la médecine, la magistrature, et qu'on ne peut regarder comme des esprits faibles, la visitent et tous en sont impressionnés de la même manière; tous, en présence de l'Extatique, sentent naître dans leur âme des affections pieuses, une consolation, un bonheur qu'ils n'avaient jamais éprouvé; tous s'écrient : « Le doigt de Dieu est ici, une émanation céleste vient aussi nous inonder. » Ici, la sainteté brille à leurs yeux avec tant d'éclat que tous se recommandent aux prières de Maria Mœrl, et beaucoup s'en retournent meilleurs qu'ils n'étaient venus. De tels caractères, de tels effets, pourrez-vous les attribuer à l'extase magnétique, ou bien à une maladie?

Il suffit de la lecture de ce que nous avons rapporté pour se convaincre de l'existence d'un phénomène surnaturel, non seulement digne de notre admiration, mais dont la réalité ne doit pas être sans enseignement pour nous.

Le vrai croyant, animé d'une foi vive et pratique, y reconnaîtra ce qu'il a déjà appris dans la Vie des Saints : que les faveurs de Dieu et les droits à ses récompenses s'acquièrent par l'humilité, la souffrance, accompagnées d'un grand amour pour celui qui marche devant lui dans la voie pénible de la croix; et il sera animé et encouragé. Le chrétien, lâche dans la pratique de ce qu'il croit, se sentira peut-être ému à la vue des biens qui sont quelquefois même en ce monde la récompense de la vertu, et comme une garantie des biens à venir. Au souvenir de cette vierge chrétienne qui de nos jours et sous nos yeux, pour

ainsi dire, nous montre par son exemple que pour arriver à la possession de cette *paix qui surpasse tout sentiment*, qui seule peut s'appeler bonheur, il n'est pas d'autre route que celle que nous a tracée Jésus-Christ et qu'ont suivie tous les saints; à ce souvenir, dis-je, ils éprouveront peut-être le désir de briser les liens qui les retiennent encore dans une vie peu chrétienne, et joindront la pratique à la foi, afin d'avoir part eux aussi aux récompenses célestes.

Nous souhaitons que notre récit éveille, dans ceux que l'erreur ou l'incrédulité égare dans ses voies ténébreuses, des doutes salutaires sur la fausseté de leurs principes, leur inspire le désir d'étudier de plus près une religion au sein de laquelle se passent des choses si merveilleuses. Et si leur malheureuse habitude de refuser leur adhésion à tout ce qui ne tombe pas sous leurs sens, les porte à regarder notre récit comme un conte fait à plaisir, ou comme le résultat de notre ignorance ou d'une religieuse préoccupation sans fondement réel. Ah! qu'ils aillent visiter le Tyrol, pays d'ailleurs plein d'intérêt par ses mœurs, ses paysages, ses délicieuses vallées; qu'ils aillent à Kaltern, et ils en reviendront changés et heureux.

L'Abbé Nicolas.

A TRAVERS LES REVUES

Revue du Spiritisme. — La *Revue du Spiritisme* nous fait l'honneur de nous citer deux fois dans son dernier numéro.

D'abord, à propos de l'article de notre collaborateur André Gaucher sur les « Joyeusetés de la Villa Carmen ».

Notre confrère nous reproche nos réserves sur la réalité des faits. Il a en sa possession, assure-t-il, des documents qui ne permettent point de contester la matérialité de ces phénomènes. Nous nous inclinons.

Parmi les nouvelles « joyeusetés » rapportées par Mme Carmencita Noël, citons celle-ci :

Un matin, l'on s'aperçoit que nous manquions de mon thé de prédilection. Il ne restait, dans la maison qu'un mélange russe, nullement de mon goût. Mon fils voulut absolument descendre à Alger, en bicyclette, chercher le seul thé que je trouve bon dans cette ville. A peine était-il parti, pédalant au plus vite, que nous demandons à Hamed de monter un peu de lait. Je souffrais de douleur d'oreille, et un ami invisible m'avait ordonné de les calmer, en versant doucement dans l'oreille du lait chaud, ce qui m'avait admirablement réussi. Souvent nos amis de l'Astral nous viennent ainsi en aide, sans même que nous le demandions !

Me plaignant un soir dans la salle des séances, des piqûres de moustiques, qui occasionnent des douleurs intolérables aux peaux fines, on vit Mme Kleïn saisir un crayon et écrire ces mots : « Lotionnez-vous avec de l'eau goudronnée. » Personne ne connaissait ce remède, qui fait merveille maintenant.

Pour en revenir au lait, le général alla prendre le pot au lait déposé par Hamed sur une table du palier puis il regarda dedans, et, tout étonné appela notre serviteur.

« Mais tu es fou, Hamed, s'écria-t-il, je te demande du lait, et tu m'apportes le thé de Madame ! Il en restait donc ? » Tout en parlant, le général versait dans une assiette une jolie petite provision de thé de la *Compagnie Coloniale*. C'est mon thé de prédilection. Enquête faite, on fut obligé de reconnaître que c'était un souvenir apporté par les invisibles !

Le général déclara qu'il allait faire, de sa main, ce précieux thé! Il y apporta tous ses soins, le transversa dans ma théière favorite et m'appela ensuite pour déjeuner. On n'eut même pas la charité d'attendre le jeune Maurice !

Nous voici donc nous asseyant vis-à-vis l'un de l'autre. Les portes-fenêtres, ouvertes sur la vérandah laissaient passer le parfum de mille roses, la brise de mer rafraîchissait l'atmosphère, nos sloughis dormaient sous la table.

Nous étions loin de penser que, dans ce décor si familier, nous allions voir se renouveler un des plus beaux miracles de l'antiquité.

..., Je levai ma théière... je versai... et je restai pétrifiée!...

. . . .

... *Le thé était changé en café!!!*

...Pas moyen de douter de l'authenticité du miracle. Le général venait, lui-même, de faire le thé ; il n'y avait pas de café préparé à la cuisine ; il n'y en avait même pas en grains. La provision était sous clé, car nous n'en prenons jamais... Hamed préfère aussi la boisson de Chine, et l'on ne fait de café que pour nos invités !

Cependant ce précieux breuvage fut religieusement partagé entre maîtres et serviteurs, et bu ensuite avec tout le respect possible. Je mis de côté la part de Pauline qui allait venir, et quand elle nous arriva, je lui racontai l'aventure, en l'invitant à aller déguster sa tasse.

Elle descendit pénétrée de reconnaissance, mais remonta encore plus vite sa tasse à la main.

« Madame, voyez, voyez, dit-elle, ils viennent de le changer en thé ! »

Effectivement, de café, il ne restait pas une goutte et Pauline prit une tasse du meilleur thé tout préparé tout sucré de la main d'un Sidérien.

Puis on trouva que le restant des feuilles de thé offert par eux (il en restait pas mal) avait été transformé en feuilles de roses.

Tel est le fidèle récit de nos noces de Cana.

La seconde fois que la *Revue du Spiritisme* nous cite c'est au sujet de nos appréciations sur la doctrine spirite.

L'Echo du Merveilleux, dit-elle, par la plume de M. Gaston Mery, s'étonne que les Spirites ne répondent pas à son appel et n'entrent pas en discussion avec lui sur la véritable cause des phénomènes spirites. Il nous paraît que nos confrères ne croient pas très utile de démontrer que les communications spirites n'émanent pas du démon, puisqu'ils ne croient pas à l'existence de ce Dieu du mal.

Mais quand bien même il serait démontré que Satan n'est pas un mythe, il ne saurait être l'auteur de l'immense quantité de communications dans lesquelles on nous prêche l'amour de Dieu, la répression de nos vices et l'amour du prochain, sans quoi il ne serait plus l'être mauvais qu'on nous représente. Si M. Mery veut discuter scientifiquement les faits, nous sommes prêts à lui fournir de bonnes preuves de l'immortalité de l'âme; s'il veut rester sur le domaine religieux ce serait perdre son temps que de discuter, puisque, par hypothèse, le Diable pourrait toujours, en dernière analyse, apparaître comme le *Deus ex machina* chargé de résoudre tous les problèmes, car sachant tout, connaissant tout, et possédant un pouvoir illimité, il pourrait toujours contrefaire moralement et physiquement un individu quelconque ayant vécu ici-bas.

Notre confrère nous permettra de lui faire remarquer qu'il nous a mal lu. Nous ne nous sommes, en aucune façon, placé sur le terrain religieux. Nous avons pris, au contraire, la précaution de dire que nous envisagions la question en dehors de toute préoccupation confessionnelle — et que si, jusqu'à preuve de notre erreur, nous préférions l'explication catholique à toutes les autres, ce n'était pas (quelles que soient nos convictions à ce sujet) parce qu'elle était catholique, mais parce qu'elle était de toutes les explications proposées, la plus adéquate aux faits.

Quant au diable, nous n'avons aucunement la prétention de prouver qu'il existe à messieurs les Spirites. Nous ne cherchons à imposer nos croyances à personne. Nous nous efforçons plutôt de comprendre les croyances des autres. Et, bien loin de vouloir convertir les Spirites à nos idées, nous leur demandons de nous convertir aux leurs. Seulement, nous ne nous payons pas de mots. Nous voulons qu'une démonstration soit vraiment une démonstration et que des preuves soient vraiment des preuves.

LES LIVRES

KATIE KING (Histoire de ses Apparitions), *d'après les documents anglais, avec illustrations; 2 francs.* LEYMARIE, *éditeur, 42, rue Saint-Jacques, Paris.*

Mme de Laversay vient de réunir en une brochure l'intéressant travail qu'elle a publié dans la *Revue spirite*, en 1897, sur Katie King.

Cette brochure est illustrée de cinq gravures hors texte, représentant quelques-unes des apparitions de Katie King et, en première page, le portrait de Miss Florence Cook, médium.

Elle forme un complément très utile à l'ouvrage de William Crookes, *recherches sur les phénomènes du spiritualisme*; toutes les personnes qui possèdent ce volume voudront y joindre celui que publie Mme de Laversay, avec préface de M. G. Delanne.

Il relate les premières apparitions de Katie King et donne les témoignages de M. Harison, directeur du journal *Le Spiritualist* de Londres; de M. Benjamin Coleman; du Dr Sexton; du Dr J. M. Gully; du prince Emile de Sayn Wittgensteen, aide de camp de S. M. I. l'empereur de Russie; de M. Georges H. Tapp; de M. Henry Dunphy; de M. Dawson-Rogers; du professeur William Crookes; de M. Enmore Jones; de Mme Ross-Church (Florence Marryat) et aussi le récit par Miss Florence Cook du début de sa médiumnité.

***

LE PÉRIL OCCULTISTE, par Georges Bois (Victor Retaux, éditeur).

Nous n'avons pas pu encore consacrer à cet ouvrage l'étude qu'il mérite. En attendant que nous puissions le faire, nous rappelons à nos lecteurs que ce livre, où est clairement démontré l'inanité de certaines thèses de l'occultisme, est un volume que doit posséder tout catholique qui s'intéresse aux questions du *Merveilleux*.

---

*Plusieurs lecteurs nous demandent le prix de la collection de l'*Echo du Merveilleux *depuis son apparition.*

Il ne nous reste plus que six collections complètes de l'année 1897 *et huit seulement de l'année* 1898.

Nous ne tenons pas à nous en dessaisir. En tout cas, nous ne voulons pas les céder à moins de cinquante francs l'une, pour chaque année.

Disons, en outre, puisque l'occasion s'en présente, que les numéros 48 *et* 52 *sont épuisés.*

NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL

LES APPARITIONS DE TILLY

par Gaston MERY

Cette brochure, qui contient, outre de nombreuses vues de Tilly, des autographes et des portraits, est vendue **un franc**.

Prière d'adresser les demandes, en ajoutant 0 *fr.* 20 *pour le port, à l'administrateur de l'*Echo du Merveilleux, **44, RUE DE LA TOUR D'AUVERGNE (PARIS).**

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-1re, PARIS.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 67. 15 OCTOBRE 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD

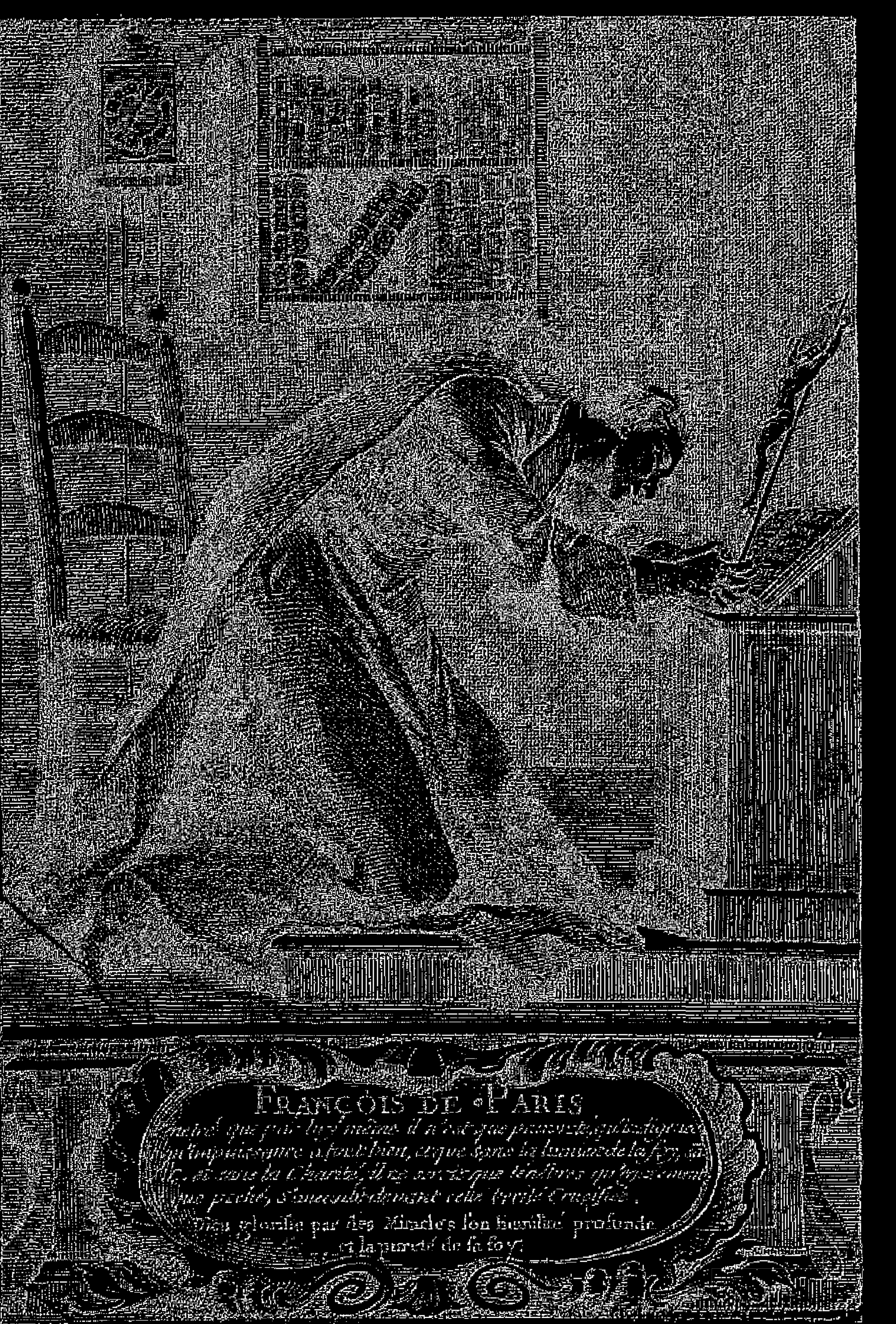
De tous les documents dont nous devons la communication à l'aimable bibliothécaire du collège de Juilly, le R. P. B. des Valades, le plus curieux nous semble être une série d'énormes volumes, dus à la plume de M. de Mongeron, conseiller du Parlement de Paris, et qui portent ce titre :

La vérité des miracles opérés à l'intercession de M. de Pâris et autres appellants démontrée contre M. l'Archevêque de Sens, 1737.

Ce titre dit assez la tendance de l'auteur, et nous n'avons pas besoin de répéter que, si nous publions les passages essentiels de son ouvrage, ce n'est nullement pour en approuver l'esprit.

Le premier tome s'ouvre sur une estampe représentant M. de Mongeron offrant son livre au roi.

Le jeune prince, entouré de ses courtisans, se tient debout devant l'auteur agenouillé. Autour du roi, sont groupés ses courtisans. Derrière M. de Mongeron, se dresse une figure symbolique, dont la chevelure rayonne, et qui est la Vérité. Comme elle est vêtue de larges étoffes flottantes, on ne l'aurait pas reconnue. Mais le dessinateur a eu le soin de lui mettre sous le pied gauche, comme par hasard, un chiffon de papier sur lequel est inscrit son nom.



Entre le roi, debout, et l'auteur, agenouillé, passent deux rayons, émanés du bec d'une colombe — le Saint-Esprit, sans doute — qui plane au-dessus des tentures.

Au-dessous de l'estampe, les paroles que M. de Mongeron prononça, en présentant son livre à Louis XV :

> Sire, le zèle ardent qui m'embrase pour Votre Majesté, m'a obligé de composer ce livre, pour vous découvrir plusieurs véritez qu'on vous cache, et que Votre Majesté a grand intérest de sçavoir, et pour vous dévoiler les projets qui se trament sourdement contre votre autorité. Je sçais, Sire, que la démarche que je fais m'attirera la haine de ceux qui emploient tous leurs efforts pour empêcher que Votre Majesté et ses principaux ministres ne soient instruits des faits dont ce livre contient les preuves ; mais je n'ai pas balancé à m'exposer à tout leur ressentiment, parce qu'il étoit question de rendre à Votre Majesté et à la religion le plus essentiel de tous les services.

A la page suivante, un portrait du diacre Pâris prosterné devant un crucifix (nous en donnons la reproduction ci-contre, réduite de moitié).

Vient enfin la table des matières de ce premier tome, et l'on arrive à l'ouvrage proprement dit :

C'est d'abord une « épistre au roy. »

L'ÉPISTRE AU ROY;

M. de Mongeron proteste contre ceux qui « ont tâché de persuader à Sa Majesté » que les « miracles dont il établit la certitude ne sont qu'imposture et illusion ». Il affirme « qu'il offrira les preuves de plusieurs guérisons où l'opération de Dieu est manifeste. »

Il essaie d'établir que, pour cette œuvre, on ne peut le récuser sous prétexte qu'il est laïque.

« En effet, dit-il, les apologistes de la religion n'ont pas tous été des évêques, ni même des prêtres; il y en a de laïques, [tels qu'Aristide, philosophe, Minucius Félix, avocat, Arnobe, rhéteur, et Lactance, orateur. Quelques-uns même de ceux-ci n'étaient que catéchumènes, et ils ne croyaient pas pouvoir mieux témoigner à Dieu leur reconnaissance, de ce qu'il venait de leur ouvrir les yeux du cœur et la voie du salut, qu'en s'efforçant de faire sentir à tout le monde la force des miracles et des autres preuves qui les avaient convaincus. »

Puis, faisant allusion à sa propre histoire, M. de Mongeron continue :

J'ai déjà avoué, Sire, à Votre Majesté, que je suis à peu près en de pareilles circonstances. Elle verra même par le récit que j'ai cru devoir donner du miracle de ma conversion que j'en suis redevable comme plusieurs autres déistes, à la vertu du tombeau et à l'intercession de M. de Pâris, et ç'a été pour moi une raison particulière d'être attentif aux miracles qui s'opéraient à son invocation, d'en recueillir les preuves, et de tâcher d'en faire connaître à tout le monde l'incontestable vérité; et j'ai d'autant plus lieu de croire que Dieu m'y appelle et me le commande, qu'il est de l'ordre de sa Providence de choisir ceux qui ne sont que des insensés aux yeux de la chair, pour confondre les sages du siècle et des faibles pour confondre ce qu'il y a de plus fort. *Quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes; et infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

M. de Mongeron affirme que les miracles dont il a l'honneur de présenter la preuve à Sa Majesté — bien que M. de Sens ait prétendu démontrer la fausseté de quelques-uns d'entre eux — « ne sont pas des prodiges qu'on puisse traiter de faits obscurs, douteux, incertains, et qui laissent à ceux mêmes dont le cœur serait droit et l'esprit solide, des raisons légitimes de contester. » Ce sont, dit l'auteur, des miracles éclatants, des miracles qu'on peut appeler de premier ordre, des miracles de création, ou du moins, de régénération, dont il rapporte des preuves invincibles.

Ce bon M. de Mongeron est très sûr de son fait comme on le voit, et il ne craint pas d'en remontrer à son curé, même quand ce curé est un archevêque!

Suit le résumé des faits principaux dont la relation détaillée est insérée dans le corps de l'ouvrage — résumé que M. de Mongeron accompagne des réflexions et des constations que voici :

Le nombre (de ces miracles) dans Paris seul en est si considérable que la plupart des habitants de cette première ville de l'Univers en ont vu s'opérer à leurs yeux. Aussi malgré toutes les clameurs et les menaces de ceux dont les miracles condamnent les sentiments, malgré toutes les persécutions que par des ordres surpris à Votre Majesté, et quelquefois supposés, on fait souvent souffrir à ceux qui publièrent les miracles, malgré les exils et les emprisonnements, mille cris d'admiration s'élèvent sans cesse jusqu'au ciel pour leur rendre témoignage; ces cris sortent de la bouche des riches comme des pauvres, des grands comme des petits, des magistrats comme du simple peuple.

Ces acclamations continuelles qui retentissent de toutes parts dans votre capitale, n'ont pu encore cependant parvenir jusqu'à votre trône, en ayant été écartées par les intrigues, les artifices, le crédit et l'autorité de ceux contre qui ces miracles décident. Mais, Sire, il est temps qu'un sujet, assez fidèle pour hazarder tout pour vos intérêts, vous présente quelques-uns de ces témoins et fasse connaître à Votre Majesté combien ils méritent sa confiance. Je ne parlerai, Sire, que de ceux qui ont attesté par écrit les huit miracles dont les démonstrations sont comprises dans ce premier tome, que de ceux qui ont eu assez de courage pour porter sur le front le témoignage qu'ils rendent à la Vérité.

Ce sont, d'abord les ministres de Jésus-Christ, dont quelques-uns sont constitués en dignité, mais qui tous sont respectables par leur piété, et ont été distingués dans tous les temps par leur attachement inviolable à toutes les maximes, qui font la gloire et la sûreté de votre Royaume. Ces personnages vénérables n'ignorent pas que le témoignage qu'ils rendent les expose à perdre leurs places, peut-être à subir les ennuis et les incommodités d'un exil, ou même les horreurs d'une prison; mais ils mettent toute leur confiance dans le secours de celui qui peut nous faire trouver partout notre bonheur et notre joie...

Il n'y a pas jusqu'au sexe le plus faible, qui n'ait voulu avoir part aux dangers qu'entraînent aujourd'hui de pareils témoignages. Des vierges ensevelies au monde et par là d'autant plus exposées que tout moyen de fuir leur est interdit et que l'obéissance qu'elles doivent à leurs supérieurs les livre entièrement à tout ce qu'ils voudront ordonner d'elles, n'en ont pas moins certifié les œuvres de Dieu dont elles avaient eu connaissance.

Mais voici, Sire, des témoignages d'une espèce bien différente et qui paraissent encore plus étonnants et plus décisifs. Les rochers se sont brisés à la voix du Tout-Puissant et ont fait retentir leurs acclamations; les tombeaux se sont ouverts : on en a vu sortir des cadavres infects, pourris et corrompus, qui ont été subitement rendus à la vie pour publier les merveilles du Seigneur. Oui, Sire, Votre Majesté verra dans le nombre des témoins que je lui présente, des athées, des déistes, des impies, des pécheurs scandaleux, des cœurs aussi durs, aussi insensibles que la pierre, qui, convaincus, convertis, pénétrés du senti-

ment de la majesté d'un Dieu comme dévoilée à leurs yeux, ne font plus depuis ce moment que bouche et que langue pour publier les ouvrages de sa droite.

Enfin Votre Majesté y trouvera aussi jusqu'à des Constitutionnaires qui n'ont pu résister à l'évidence de ce qu'ils avaient vu, et qui ont rendu témoignage aux mirages, quoique quelques-uns d'entre eux restassent encore dans leurs préjugés.

Je ne parle point, Sire, d'un grand nombre de Médecins et Chirurgiens de la première réputation, qui quoique accoutumés à donner tout à la nature, ont été forcés de reconnaître ici l'opération de la Divinité et qui, plus instruits que les autres par la connaissance qu'ils ont de la méchanique du corps humain ont confessé dans leurs rapports qu'une partie de ces guérisons n'a pu être opérée que par la création, ou du moins la régénération subite de plusieurs parties qui avaient été détruites et anéanties par l'effet des maladies. Je ne parle point des aveux forcés que la Providence a arrachés de la bouche de ceux qui sont les plus déterminés à combattre les miracles, ni de cette foule des gens de toute sorte de conditions et de sentiments, qui n'ont pu refuser de rendre témoignage de ce que leurs yeux ont vu.

M. de Mongeron, dans la suite de son livre, tient toutes ces promesses. Il reproduit les dépositions de tous ces témoins. Et cependant il n'a pas eu gain de cause! Cela doit donner à réfléchir à ceux de nos amis qui, parfois, sont un peu enclins à voir des miracles dans tous les faits merveilleux.

Je continue de citer. Vous reconnaîtrez vous-même comme l'intérêt de toutes ces discussions, vieilles de plus d'un siècle et demi, ressuscite, quand on les rapproche de certaines controverses récentes :



Qu'oppose M. l'Archevêque de Sens à toutes ces œuvres du Tout-Puissant? Il passe sous silence celles qui sont les plus frappantes et cherche à déguiser les autres par des faits qui lui ont été suggérés par des personnes qui ont surpris sa religion... Ces personnes ont si peu ménagé la réputation de ce Prélat, que la fausseté des faits qu'ils lui ont suggérés est établie dans une démonstration d'une manière à ne pouvoir avoir de réplique; et malgré toute l'éloquence dont on a orné ses Instructions pastorales on n'a pu empêcher que jusque dans cet ouvrage la Vérité n'ait percé les voiles dont on tâchait de la couvrir...

Cependant que M. l'archevêque de Sens ne s'y trompe point, je ne suis que le moindre de ceux qu'il a à combattre, et si j'ai bien pu ramasser toutes les pièces sur lesquelles sont fondées ces démonstrations, qu'il ne doute point que les curés de Paris les plus

attachés à la vérité et plusieurs magistrats de votre Parlement n'en ayent recueilli encore un bien plus grand nombre, aussi bien qu'une infinité d'autres personnes à qui Dieu a donné encore plus de zèle qu'à moi et des talents infiniment supérieurs...

Opposera-t-on que les miracles de notre temps, au moins pour la plupart, n'ont pas été constaté par des informations juridiques. Mais les miracles de Jésus-Christ et de ses Apôtres ne l'ont pas été non plus. Il est vrai qu'ils l'ont été d'une manière bien plus éclatante par les conversions dont ils ont été l'instrument et par les martyrs qui ont répandu leur sang pour les attester. Mais, Sire, il y a aussi plusieurs de vos sujets qui ont été convertis, à la vue des miracles, et un grand nombre d'autres, qui seraient prêts à répandre leur sang en témoignage de leur vérité, et qui se livrent déjà sans balancer à toute la violence de ceux qui en sont les adversaires, en attestant par leurs certificats les miracles dont ils ont été les témoins...

Au reste, il n'a pas tenu, Sire, à vingt-deux curés de Paris, et à trente-huit curés du diocèse de Reims, que MM, leurs archevêques, n'ayent fait des informations juridiques de plusieurs miracles, dont ils leur ont donné les relations. et par rapport auxquels ils leur ont offert par des requêtes précises de leur administrer les preuves et les témoins. Le parti qu'ont pris ces deux archevêques de refuser de faire cet examen, loin de prouver la fausseté des miracles, est au contraire un témoignage bien authentique, tout muet qu'il est, de leur certitude; et c'est précisément parce qu'ils refusent de faire faire ces informations, quoiqu'ils y sont obligés par la disposition formelle du Concile de Trente, que ceux qui ont été témoins de ces miracles se trouvent dans une obligation plus indispensable d'en recueillir les preuves et de les publier...

La plaie, la plus dangereuse qui puisse infecter les hommes, c'est l'incrédulité, c'est le déisme. Les miracles sont les moyens que Dieu a employés dans tous les temps pour détruire un mal si pernicieux. Quand il n'est plus possible de contester la certitude d'un miracle, le déiste est à bout ; il faut qu'il se rende, et c'est ordinairement après avoir soumis son esprit que Dieu commence à toucher son cœur, ainsi qu'il est arrivé tant de fois au tombeau de M. de Pâris, où plusieurs déistes déclarés dont j'avais le malheur d'être du nombre ont été tout à coup convaincus, convertis et attachés par cette grâce de la manière la plus forte à la cause de l'Appel.

Ici se place une longue diatribe contre les Jésuites. Dans M. de Mongeron le Janséniste n'avait pas encore paru. Il se montre soudain et il s'en donne à cœur joie, contre ses adversaires, qui, à son avis, sont les auteurs responsables de tous les malheurs du royaume Ce sont eux dont les intrigues ont empêché la vérité d'arriver jusqu'au roi. Que Sa Majesté se rende compte des miracles par lui-même, et tout sera sauvé.

Les miracles, Sire, sont un moyen général, quoique extraordinaire, par lequel Dieu veut instruire tous les hommes, lorsque sa miséricorde le porte à en faire; et comme il n'est personne qui ne soit en état de comprendre ce genre d'instruction, il n'est aussi personne qui ne soit dans l'obligation de s'y soumettre. Mais surtout il semble que c'est principalement aux Rois à qui Dieu se plaît à parler par les miracles : comme ils n'ont que Dieu au-dessus d'eux, il veut bien leur parler lui-même. Aussi l'Histoire Sainte et l'Histoire Ecclésiastique nous fournissent-elles une infinité d'exemples, où nous voyons que c'est par les miracles que Dieu a instruit et persuadé les Rois.

Rien n'est plus glorieux au règne de Votre Majesté que d'avoir été choisi de Dieu pour l'époque de ses merveilles; mais ce sont de précieux trésors, des trésors divins qu'il n'est pas permis de mépriser.....

En terminant, M. de Mongeron proteste de sa soumission au roi.

On a représenté les appellants à Votre Majesté comme une poignée de mutins déjà proscrits de Dieu et des hommes, qu'il fallait achever de dissiper. Ce sont, Sire, vos plus fidèles sujets; leur grand nombre ferait votre force, et les vrais ennemis de Votre Majesté ne font tant d'efforts pour le diminuer, que parce qu'ils en sont eux-mêmes convaincus.

Votre Majesté, Sire, ne doit pas douter de la fidélité et de la soumission à toute épreuve de ceux qui n'ont d'autre ambition que de plaire à Dieu. Animés par la grâce qui les inspire et par la vérité qui les conduit, ils sont prêts à tout souffrir plutôt que de manquer à rien de ce qu'ils vous doivent...

La démarche que je fais, Sire, doit faire connaître à Votre Majesté quel zèle j'ai pour ses vrais intérêts et quel tendre amour j'ai pour sa personne. On ne peut me supposer aucun autre motif temporel; je sais que si Votre Majesté m'abandonne à la colère des Puissances protectrices de la Bulle, rien ne peut me tirer de leurs mains et je ne chercherai pas même à m'en soustraire...

Mais que dis-je, Sire? Votre Majesté irait-elle s'exposer à favoriser les projets faits contre son autorité et à faire la guerre à Dieu même, pour laisser aux protecteurs de la Bulle le funeste plaisir de sacrifier à leurs préjugés vos plus fidèles sujets? Non, Sire, espérons au contraire que Votre Majesté emploiera toute sa puissance pour faire triompher la vérité et pour rendre la paix à l'Eglise...

Quelle gloire pour Votre Majesté de coopérer avec Dieu même pour manifester l'éclat de ses œuvres, pour faire disparaître par cette lumière divine l'épaisse obscurité qui s'était répandue sur tant de vérités essentielles et d'apaiser tous les troubles qui ravagent vos Etats et qui en bannissent toute vertu! Tel est, Sire, l'unique moyen par lequel Votre Majesté puisse rétablir le bon ordre dans tout son royaume, rendre la paix à l'église et faire refleurir plus que jamais dans tous vos Etats la science, la piété et la véritable vertu.

Sire, cette gloire si grande que vous partagerez en quelque sorte avec Dieu même, d'être dans votre Royaume l'auteur de tout bien, le soutien de toute vérité, le protecteur de toute vertu, ne sera point périssable et passagère ; non seulement elle durera dans tous les siècles, mais Dieu la récompensera avec une

couronne immortelle. Ce sont les vœux ardents, que fait, avec le plus profond respect,

Sire,
de Votre Majesté,
le très humble, très obéissant et très fidèle sujet et serviteur,

CARRÉ DE MONGERON.

Telle est, peut-être un peu longuement mais fidèlement analysée, l'Epître au Roi qui sert de préface au si curieux ouvrage de M. de Mongeron.

Le chapitre suivant entre dans le vif du sujet en racontant la vie extraordinaire de l'auteur et les circonstances de sa conversion.

(*A suivre.*)

***

Reportages dans un fauteuil

*** *La Comète et la Fin du monde.*

Vous m'excuserez certainement, mon cher Directeur, de pas vous envoyer ma chronique. Un mois à peine nous sépare de la fin du monde, annoncé pour le 13 novembre et qui doit arriver par le moyen de la comète Jacobine, en ce moment dans nos parages. N'y aurait-il pas puérilité, en des circonstances si graves, à faire des articles de journaux?

Ce n'est pas la première fois, du reste, si c'est la bonne, que les comètes nous terrorisent ainsi. Sans remonter au déluge, causé bien probablement par l'une d'elles, ni même à la *comète de Trissotin*, sans aller plus loin que la fin du siècle dernier, vous vous rappelez la panique dont furent frappés les Parisiens au printemps de 1773, par le bruit qu'une comète allait rencontrer la terre et la mettre en flammes. L'origine de ce bruit était un mémoire de Lalande à l'Académie des Sciences, mémoire intitulé « Réflexions sur les comètes qui peuvent se rapprocher de la terre. » Lalande n'avait pas lu son mémoire; on imagina qu'il y pronostiquait la rencontre de la terre avec une comète, pour le 20 mai.

La terreur fut telle que le savant astronome dut faire insérer, dans la *Gazette de France* du 7 mai, l'annonce suivante :

« Le sieur de Lalande n'eut pas le temps de lire un « mémoire sur les comètes qui peuvent, en s'appro- « chant de la terre, y causer des révolutions; mais « il observe qu'on ne saurait préciser l'époque de cet « événement. La comète la plus prochaine dont on « attend le retour est celle qui doit paraître dans dix- « huit ans, mais elle n'est pas du nombre de celles qui « peuvent nuire à la terre. »

Cette note ne satisfit pas Bachaumont, qui parle ainsi de l'événement, dans ses *Mémoires*, à la date du 9 mai :

« Le cabinet de M. Lalande ne désemplit pas de « curieux qui vont l'interroger sur le mémoire én « question et sans doute il lui donnera une publicité « nécessaire, afin de raffermir les têtes ébranlées par « les fables qu'on a débitées à ce sujet. La fermenta- « tion a été telle que des dévots... sollicitaient M. l'ar- « chevêque de faire des prières de quarante heures « pour détourner l'énorme déluge dont on était « menacé... Le faux énoncé de la *Gazette de France* a « produit un mauvais effet, en ce qu'il a fait présumer « que le mémoire de l'astronome devait contenir des « vérités terribles, puisqu'on les déguisait aussi évi- « demment. »

Par faux énoncé, Bachaumont veut dire énoncé peu explicite. J'ai remplacé par des points quelques lourdes plaisanteries sur les dévots. Voltaire raillait au même moment avec plus de finesse, dans sa « Lettre sur la prétendue comète ». Il prédit à la fin que les Parisiens ne quitteront pas leur ville le 20 mai : « Ils feront des chansons, et on jouera la comète et la fin du monde à l'Opéra-Comique? Cela ne manqua pas.

Lalande enfin publia son Mémoire. Il y calculait simplement les distances des nœuds de 61 comètes à l'orbite de la terre, ainsi que les distances des comètes à l'écliptique, pour le cas où leur rayon vecteur est égal à l'unité. A l'aide de ces éléments, on pouvait reconnaître lesquels de ces astres vagabonds pouvait le plus approcher de la terre et occasionner ou subir les plus grandes perturbations.

Ces terreurs se sont renouvelées plusieurs fois, dans notre siècle, notamment en 1816, 1832, 1857.

En 1816, le bruit de la prochaine fin du monde courut. Le 18 juillet était la date assignée au fatal événement. Hoffmann s'en railla agréablement dans les *Débats*. En 1832, Olbers venait de donner les éléments et l'éphéméride de la comète de Biéla, dont Damoiseau avait calculé le retour pour l'automne de 1832. Le 29 octobre, avant minuit, la nouvelle comète devait passer à son nœud, c'est-à-dire, couper le plan de l'orbite terrestre. La distance du nœud à l'orbite même ne devait pas dépasser 30.000 kilomètres. Or, Olbers assignait au noyau et à la chevelure de la comète une dimension de 35.000 kilomètres environ. C'était la rencontre certaine. Mais Arago démontra que ce calcul était erroné. La comète devait bien passer très près d'un certain point de notre orbite, mais à ce moment la terre devait être à plus de 20 millions de lieues de là.

Dans cette notice, Arago tombait d'accord qu'il n'y avait rien d'impossible à ce qu'une comète rencontrât

la terre; mais il prétendait établir par le calcul des probabilités qu'une seule chance était défavorable sur 281 millions de chances. Ce qu'il exprimait ainsi :

« Admettons un moment que les comètes qui vien-
« draient heurter la terre par leur noyau anéanti-
« raient l'espèce humaine tout entière : alors, le danger
« de mort qui résulterait pour chaque individu de
« l'apparition d'une comète inconnue serait exacte-
« ment égal à la chance qu'il courrait s'il n'y avait
« dans une urne qu'une seule boule blanche sur un
« nombre total de 281 millions de boules, et que sa
« condamnation à mort fut la conséquence inévitable
« de la sortie de cette boule blanche au premier ti-
« rage. »

(Tout autre qu'un astronome aurait dit : une boule noire.)

Boule noire ou boule blanche, quels seraient les effets du choc? Les savants se sont partagés, dans leurs hypothèses : pour les uns, le déluge, par le déplacement des mers précipitées vers le nouvel équateur; pour les autres, et surtout depuis qu'est découvert le principe de la conversion des effets mécaniques en chaleur, l'embrasement. Si une comète à noyau solide, ayant une masse comparable à celle de notre globe, venait à le heurter, la comète et la terre s'arrêteraient dans leur mouvement autour du soleil et la somme des mouvements dont elles étaient chacune animée serait convertie en chaleur. Or, le seul arrêt de la terre développerait une quantité de chaleur suffisante pour fondre le globe et le réduire partiellement en vapeur.

Edgard Poë, dans son admirable *Colloque entre Eiros et Charmion*, a décrit d'une manière saisissante la fin de la terre par sa rencontre avec une comète. Son hypothèse est très admissible au point de vue scientifique. C'est une conversation de l'autre monde :

« Ai-je besoin de te dire, mon amie, que même quand tu nous quittas, les hommes s'accordaient à interpréter comme ayant trait seulement au globe de la terre, les passages des Saintes Ecritures qui parlent de la destruction des choses par le feu? Mais, relativement à l'agent immédiat de la ruine, la pensée humaine était en défaut depuis l'époque où la science astronomique avait dépouillé les comètes de leur effrayant caractère incendiaire... Nous regardions depuis longtemps ces globes voyageurs comme de vaporeuses créations d'une inconcevable ténuité, incapables d'endommager votre globe massif, même dans le cas d'un contact. D'ailleurs, ce contact n'était redouté en aucune façon; car les éléments de toutes les comètes étaient exactement connus.

« ... Mais *le merveilleux, les imaginations bizarres avaient dans ces derniers jours singulièrement régné* parmi l'humanité; et quoi qu'une crainte véritable ne pût avoir prise que sur les ignorants, quand les astronomes annoncèrent une nouvelle comète, cette annonce fut généralement reçue avec je ne sais quelle agitation et quelle méfiance.

« Les éléments de l'astre étranger furent immédiatement calculés et tous les observateurs reconnurent que sa route, à son périhélie devait l'amener à une proximité presque immédiate de la terre. Il se trouva deux ou trois astronomes d'une réputation secondaire qui soutinrent résolument qu'un contact était inévitable.

« D'abord, l'approche de la comète ne fut pas sensiblement rapide; son aspect n'eut pas un caractère bien inusité. Elle était d'un rouge sombre et avait une queue peu appréciable. Pendant sept ou huit jours nous ne vîmes pas d'accroissement sensible dans son diamètre apparent; seulement sa couleur varia légèrement. Cependant, les affaires furent négligées, et tous les intérêts absorbés par une discussion immense qui s'ouvrit entre les savants sur la nature des comètes...

« Qu'un dommage matériel pour notre globe ou pour ses habitants, pût résulter de ce contact redouté, c'était une opinion qui perdait généralement du terrain parmi les sages ; et les sages avaient cette fois plein pouvoir pour gouverner l'imagination et la raison de la foule. Il fut démontré que la densité de la comète était beaucoup moindre que celle de notre gaz le plus rare, et le passage inoffensif d'une pareille visiteuse à travers les satellites de Jupiter, fut un point sur lequel on insista fortement... Il est à remarquer que les préjugés populaires, relatifs aux guerres et aux pestes furent cette fois chose inconnue...

« Les savants parlaient de légères perturbations géologiques, d'altérations dans les climats, et conséquemment dans la végétation de la possibilité d'influences magnétiques ou électriques. Pendant ces discussions, l'objet lui-même s'avançait progressivement, élargissant son diamètre, augmentant son éclat. A son approche, l'humanité pâlit. Toutes les opérations humaines furent suspendues.

« Il y eut une phase remarquable dans le cours du sentiment général : ce fut quand la comète eut enfin atteint une grosseur qui surpassait celle d'aucune apparition dont on eut gardé le souvenir... Nous ne pouvions désormais appliquer au météore étranger aucune action ordinaire. Il nous oppressait par la terrible *nouveauté* de l'émotion. Il avait pris, avec une inconcevable rapidité, l'aspect d'un gigantesque manteau de flamme claire, toujours étendu à tous les horizons.

« Encore un jour, et les hommes respirèrent avec une plus grande liberté. Il était évident que nous étions

déjà sous l'influence de la comète, et nous vivions cependant. Nous jouissions même d'une élasticité de membres et d'une vivacité d'esprit insolite. L'excessive ténuité de l'objet de votre terreur était apparente, car tous les corps célestes se laissaient voir aisément à travers. En même temps, notre végétation était sensiblement altérée : un luxe inouï de feuillage éclata sur tous les végétaux.

« Un jour encore se passa, et le fléau n'était pas encore absolument sur nous. Une étrange altération s'était emparée de tous les hommes; et la première sensation de *douleur* fut le terrible signal de la lamentation et de l'horreur générales. Cette première sensation consistait en une constriction rigoureuse de la poitrine et des poumons et dans une insupportable sécheresse de la peau. Il était impossible de nier que notre atmosphère fut radicalement altérée, et l'examen de sa composition lança un frisson électrique de terreur, de la plus intense terreur à travers le cœur universel de l'homme.

« On savait depuis longtemps que l'air qui nous enveloppait était composé de vingt et une parties d'oxygène pour soixante-dix-neuf d'azote. L'oxygène, principe de combustion, était absolument nécessaire à l'entretien de la vie animale. L'azote, au contraire, était impropre à cette vie et à cette combustion. D'un excès d'oxygène devait résulter une élévation des esprits vitaux semblable à celle que nous avions déjà subie. C'était l'idée continuée, poussée à l'extrême, qui avait créé la terreur. Quel devait être l'effet d'une *totale extraction de l'azote?* Une combustion irrésistible, dévorante, toute-puissante, immédiate, l'entier accomplissement dans leurs terribles détails, des flamboyantes et terrifiantes prophéties des Saints-Livres.

« Un jour s'écoula encore, emportant avec lui la derrière ombre de l'Espérance. Nous haletions dans la rapide modification de l'air. Le sang rouge bondissait tumultueusement dans ses étroits canaux. Un furieux délire s'empara de tous les hommes; les bras roidis vers les cieux, ils tremblaient et jetaient de grands cris. Mais le noyau de l'extermination était maintenant sur nous... Pendant un moment, ce fut seulement une lumière étrange, lugubre, qui visitait et pénétrait toutes choses. Puis ce fut un son éclatant, pénétrant comme si c'était Lui qui l'eut crié par sa bouche; et toute la masse d'éther environnante au sein de laquelle nous vivions, éclata d'un seul coup en une espèce de flamme intense, dont la merveilleuse clarté et la chaleur dévorante n'ont pas de nom même parmi les anges, dans le haut ciel de la science pure. Ainsi finirent toutes choses. »

Avons-nous la moindre chance d'assister à ce tragique et merveilleux spectacle? Assurément. En dépit des 281 millions de chances contre une d'Arago, Lalande a dit judiciairement : « La petite probabilité d'une pareille rencontre peut, en s'accumulant pendant une longue suite de siècles, devenir très grande. »

George Malet.

FAITS MERVEILLEUX (1)

Apparitions. Visions. Extases. Discernements des consciences. Vues à distance. Vues de personnes et d'objets inconnus. Douleurs corporelles. Stigmates arrivés à Mme N... But.

La série des faits merveilleux, que nous allons étudier, s'est déroulée pendant les années 1890 et 1891, à X..., en France, et a eu pour sujet Mme N...

La discrétion nous fait un devoir de taire les noms : les personnes vivant encore et le fait n'ayant pas été public, mais connu seulement d'une vingtaine de théologiens et de médecins chargés de l'examiner et de le juger, et d'une centaine d'autres personnes simplement témoins.

Le récit que nous allons en faire sera, en grande partie, emprunté au rapport officiel, fait à l'évêque du diocèse par le supérieur de Mme N..., lequel s'est inspiré, pour sa rédaction, des écrits mêmes de la voyante et des scènes dont il a été souvent le témoin.

1° APPARITIONS

Tour à tour, quelquefois dans une même apparition, Mme N... voit Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sainte Vierge, les anges, les saints et d'autres personnes.

« Tantôt, écrit-elle, je vois Jésus, à trois pas de moi, crucifié sur une autre croix, tout à fait sanglant et près d'expirer (*c'est quand elle est elle-même dans les douleurs du crucifiement dont nous parlerons plus loin*). Tantôt je le vois de haute taille, dans des rayons lumineux. Il est jeune, doux et beau. Parfois aussi surtout après la communion, je le vois comme un petit enfant debout ou assis près de moi.

« Quand c'est la sainte Vierge qui m'apparaît, sa robe fait des vagues de lumière comme électrique et si brillantes qu'on peut à peine les fixer. Sur sa tête repose une couronne de lumières diverses. *Ses pieds sont couverts par sa robe* (2); ses yeux sont bleu de ciel; ses cheveux sont blonds; sa bouche est douce, même quand elle adresse des reproches. *Elle parle français, ou allemand* (3), *ou latin.* Dans cette dernière langue, je fais des fautes dont elle me reprend charitablement. Souvent je lui demande : Qu'est-

1. Cet article est extrait de l'ouvrage de M. l'abbé Segaud *Une Manifestation diabolique.* C'est l'exposé des faits qu'on a voulu rapprocher des visions de Marie Martel.

2. Nous soulignons à dessein ce passage. Nous en expliquerons plus loin la raison.

3. Mme N... était d'origine allemande.

ce que cela veut dire? Quelquefois elle me l'explique, quelquefois non. Quand elle me donne la main, c'est bien sa main que je tiens dans la mienne.

« J'ai écrit des lettres dans l'obscurité, sous la dictée de la sainte Vierge. J'écrivais aux rayons de sa robe : ils étaient éclatants comme les rayons d'un soleil très vif.

« J'ai aussi entendu chanter la bonne Mère. On dirait plusieurs belles voix ensemble qui sortent par sa seule bouche. »

Mme N... voit aussi les anges et les saints.

« Les anges, c'est elle qui parle, sont semblables à un corps, mais on ne peut pas exprimer comme ils sont. Ils n'ont point d'ailes, comme on les représente toujours en peinture et en sculpture. Ils sont jeunes, aimables, beaux, purs, si bons qu'on n'a pas peur d'eux, mais qu'on a volontiers recours à eux. Quand ils tendent la main pour tirer du Purgatoire, on ne sent pas la main ; cependant ils la donnent.

« Ils ont des habits en lumière de diverses couleurs : rose, verte, rouge, violette, jaune.

« Ils parlent. Ils expliquent, par exemple, pour quelle faute telle âme est en Purgatoire. On les voit avec la Sainte Vierge ou au ciel.

« Au ciel ils sont rangés par degrés, les uns sous les autres. On les distingue des saints, mais c'est difficile à définir, comme les Anglais des Français.

« Les saints sont habillés comme les anges, mais il y a des saints plus beaux qu'eux.

« Jésus, Marie, Joseph, sont les seuls en corps dans le ciel. »

« Plusieurs fois, ajoute M. le rapporteur, Mme N... a vu toute la cour céleste célébrant les mêmes fêtes que l'Eglise militante. Dans ces occasions elle a parlé à saint Joseph, à saint Bernard, à sainte Lutgarde et à la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. Les saints, à sa prière, nous ont adressé d'admirables instructions.

« Quand elle vit la Bienheureuse Marguerite-Marie, la Sainte Vierge lui recommanda de demander des prières pour sa canonisation. »

2° VISIONS. EXTASES. DISCERNEMENTS DES CONSCIENCES. VUES A DISTANCES. VUES DE PERSONNES OU D'OBJETS INCONNUS.

« J'ai vu, dit Mme N..., une grande femme dont tout le corps était couvert d'ulcères. Ce corps était partagé en plusieurs parties, dont l'une était moins ulcérée que les autres.

« Au-dessus de cette grande femme il y avait des nuages noirs dans le ciel, et à travers ces nuages passait une main qui tenait une longue verge. Cette verge frappait sur la femme. J'eus pitié de celle-ci et je me mis entre la verge et la femme, me disant : peut-être que la verge cessera de frapper. Mais alors la verge frappa sur moi si fort que je suis tombée par terre. La verge continua de me frapper.

« Dans ma douleur, j'ai crié vers la bonne Mère (1); elle est venue, me tendant la main et me relevant.

« Je lui ai demandé qu'est-ce que c'était que cette grande femme. La bonne Mère me l'a expliqué ainsi :

« Cette femme, c'est l'Europe. La petite partie moins malade, c'est la France.

« Il faut des victimes, ma fille; autrement le bras de la Justice divine continuera de frapper, etc.

« Dans une autre vision analogue à celle-ci Mme N... vit le malheur qui menaçait l'Europe. Voici comment elle le décrit :

« Un jour la bonne Mère m'a comme fait passer avec elle par des villes dont je connaissais les unes, mais pas les autres. J'ai reconnu Paris, Lyon, Châlons-sur-Marne. Le ciel était orageux, avec éclairs et tonnerres. On aurait dit la fin du monde.

« Une main, sortant des nuages, était armée d'une longue verge; elle frappait de tous côtés sur ces villes. Et la verge jetait des flocons de feu qui tombaient sur les villes et sur les personnes elles-mêmes.

« La bonne Mère me tenait par la main, car j'avais peur.

« Les personnes atteintes par les flocons tombaient comme mortes; et les maisons s'enflammaient comme du papier, — à Paris surtout. C'était si effrayant que, sans la Sainte Vierge, je serais morte...

« Dans d'autres circonstances, Mme N... eut la vision du Purgatoire et de l'Enfer.

« Je suis entièrement plongée, écrit-elle, dans les flammes du Purgatoire. J'endure des douleurs inouïes au milieu de ces flammes...

« Au-dessous du Purgatoire, il y a un espace immense en longueur et en largeur, et d'une profondeur insondable. Une odeur infecte est répandue partout. C'est une mer de flammes, et ces flammes montent et se balancent comme des vagues...

« Les damnés prononcent des blasphèmes et font des gestes contre Dieu. Ils ont tous un air désespéré et sont si nombreux qu'on ne peut arriver à les compter. C'est épouvantable !

***

« Mme N..., dans toutes ses visions, est toujours plongée dans un état extatique, mais parfois, soit après des épreuves, soit après la sainte communion, elle éprouve des ravissements, des joies extraordinaires qui inondent son âme.

« Un jour, dit M. le rapporteur, ce sont des instructions que lui donne la Sainte Vierge, sur des sujets pieux par exemple. Ces enseignements sont si beaux, si élevés, qu'ils transportent notre humble voyante.

« D'autres fois, Marie lui enseigne la manière d'adorer Dieu *aussi parfaitement?* qu'il s'adore Lui-même, surtout par le cœur de Jésus et de Marie, à chaque communion.

« Un autre jour, la Sainte Vierge se montra à elle portant l'Enfant Jésus dans ses bras; elle le déposa dans les siens.

« Voici un fait *surprenant* qui s'est présenté souvent. Mme N... a reçu de Marie la sainte communion.

« La Sainte Vierge, raconte à ce sujet la voyante, me demanda si je voulais qu'elle me prêtât son cœur pour recevoir celui que je désirais, ajoutant qu'elle voulait elle-

1. C'est ainsi qu'elle désigne souvent la sainte Vierge.

même me donner son fils Jésus. J'ai accepté avec joie et le cœur de Marie, et Jésus, qu'elle me mit en forme d'hostie sur la langue.

« Ensuite la Sainte Vierge fit l'action de grâces avec moi, pendant laquelle je me trouvais tout enflammée d'amour pour mon Jésus et pour Elle. Je sentis bien que cela n'était qu'un pur effet de la grâce.

« Après, elle m'a donné l'instruction suivante, à propos de l'étonnement que j'avais eu lorsqu'elle m'a donné précédemment la sainte communion, étant habillée comme le prêtre qui monte à l'autel pour dire la sainte Messe. Elle me dit qu'elle avait voulu se montrer ainsi pour me graver davantage dans l'esprit *qu'elle fut la première qui offrait le sacrifice de la Sainte Messe* à la Très Sainte Trinité, pour tous les pécheurs, — non comme le prêtre le fait aujourd'hui : car c'était un *sacrifice sanglant*.

« La voyante, ajoute M. le rapporteur, me reprocha mes doutes sur elle et mes conversations contraires à elle, tenues avec un haut personnage, disant : « Cesse de me faire ces chagrins, toi à qui je fais tant de grâces et à qui je donne tant de preuves de ma présence ici.

« Trois fois j'eus des doutes devant Mme N... en extase, et elle me dit : Ne doute pas.

« Un jour, après qu'elle venait de recevoir la communion par Marie, je lui commande intérieurement de me dire si elle venait de recevoir Jésus substantiellement. Relevant la tête et se tournant de mon côté, elle prononça ces quatre mots en latin : *Jesus in corde meo!* Puis elle reprit sa posture d'action de grâces. »

***

Mme N... discerna aussi les consciences de beaucoup de personnes qui vinrent la voir ou même ne la consultèrent que par lettres.

« Une novice et une religieuse du couvent où elle habitait, dit M. le rapporteur, ont formé *très secrètement* le projet de quitter leur vocation. La voyante les appelle l'une après l'autre, leur révèle ce triste projet, et les deux religieuses persévèrent.

« Au monastère de X..., on voulait confier une charge à un jeune religieux; Mme N... en dissuada le supérieur, disant : « Vous ne pouvez confier cette charge à ce religieux : il est trop jeune et il n'a pas les qualités requises pour de telles fonctions. » Son supérieur reconnut l'exactitude de cette révélation.

« Un jour, Mme N... fit écrire à la supérieure d'un couvent voué à l'instruction : « Dans votre maison, on ne pratique plus assez bien les vertus religieuses; telles et telles se négligent. » La supérieure fut obligée de le reconnaître et de répondre : c'est vrai et c'est ma faute.

« D'autres fois, à des intervalles plus ou moins longs, elle fit la direction spirituelle, directement, par lettre ou par intermédiaire, à plus de cent personnes, entre autres à un évêque venu pour la voir et à d'autres personnages ecclésiastiques. Tous ont reconnu que Mme N... leur avait dit le mot juste et précis mieux qu'aucun directeur.

« Elle excelle surtout à dévoiler, à ceux qui la consultent, leur vie antérieure, leur en disant le mal comme le bien. Tous en sont frappés. »

***

« Plusieurs fois Mme N... prédit des événements peu importants, il est vrai, mais qui se passaient tout à fait en dehors de sa portée, et même à des distances assez considérables.

« C'est ainsi, écrit M. le rapporteur, que plusieurs fois elle a empêché qu'on m'écrivît à ma résidence habituelle, disant que je n'y étais pas, et que, d'ailleurs, j'allais arriver incessamment. Chaque fois je suis venu réellement.

« Un jour elle nous annonce la venue prochaine d'un évêque. Mgr Y... descendit peu de temps après à la maison, et, ayant voulu voir la visionnaire, elle lui raconta presque tous les faits et gestes de son épiscopat.

« Une autre fois, le prêtre chargé de contrôler les faits extraordinaires dont Mme N... était l'objet, se dirigeant vers la maison, fut tout étonné, en arrivant, de se voir attendu. Plus d'un quart d'heure avant son arrivée, alors qu'il était encore à plus d'un kilomètre, la voyante avait dit : « Je vois l'ange de M. N... qui vient. »

« Une personne, se trouvant auprès de la voyante au moment où son fils passait son examen, à près de cent kilomètres de là, lui demanda s'il était reçu :

« — Oui, il est reçu.

« — Dans quel rang est-il reçu?

« — Je ne sais pas, car tous les candidats ne sont pas encore passés. »

« Une heure après, en effet, le succès du jeune homme était annoncé, succès que ses parents avaient su avant lui et avant même que le résultat définitif et officiel fût annoncé par MM. les examinateurs.

« A d'autres personnes éloignées d'elle, Mme N... dévoile leur état d'esprit à tel moment; elle leur dit ce qui leur est arrivé tel jour, à telle heure. Ces personnes consultées reconnaissent l'exactitude des faits.

« Elle voit dans la gloire, le jour même de ses funérailles la jeune fille de M. X..., avant même qu'on lui eût annoncé sa mort.

« Sans en avoir été avertie, elle voit M. Y... auprès de sa mère malade. Elle loue la piété de l'une et la charité filiale de l'autre.

« Elle voit un religieux offrir sa vie au Sacré-Cœur dans le sanctuaire de Paray-le-Monial.

« Tous ces faits, vérifiés, sont reconnus exacts. Ils se passaient au moment précis où la voyante nous les révélait. »

***

« Un fait très curieux, arrivé à Mme N..., est le suivant :

« On lui apporta un jour la photographie, en groupe, de tous les religieux d'un monastère d'Autriche. Il y avait sur cette photographie plus de vingt figures. Mme N... en désigna deux comme étant celles de deux religieux morts, ajoutant : Celui-ci est monté au ciel tout droit; celui-là a passé quelques jours dans les flammes du Purgatoire pour expier des fautes contre le Règlement.

« Ces désignations, vérifiées, étaient vraies, du moins quant à la première partie de la révélation. Quant à la seconde partie de la révélation, on ne pouvait la contrôler, mais, ce qui était certain, c'est que le religieux désigné comme étant monté au ciel tout droit était mort en odeur de sainteté, de l'avis de tous ses frères.

« Ayant préparé, continue M. le rapporteur, plusieurs questions à poser dans l'extase de la voyante, il m'arriva une fois d'oublier une de ces questions. Elle m'en avertit immédiatement, et comme je ne me la rappelai plus, elle me la dit elle-même.

« Plusieurs personnes de la maison, au commencement des apparitions, écrivaient à la Sainte Vierge, sans les cacheter, des lettres de dévotion, des demandes de conseils et d'avis spirituels. Marie y répondit exactement. Mais quelques-unes d'entre elles ayant pensé malicieusement que Mme N... lisait leurs lettres, ce qui rendait plus faciles ses réponses, l'extatique vit leur doute et les pria de lui présenter désormais les lettres cachetées. Il fut fait ainsi, et ces lettres eurent des réponses aussi exactes que les précédentes.

« Moi-même, dit M. le rapporteur, j'avais dans mon carnet une lettre à lire pendant une extase. La voyante l'ignorait complètement. Pendant l'extase, je ne pense plus à ma lettre; elle me révèle immédiatement mon oubli.

« Dans une lettre dictée par la Sainte Vierge à Mme la comtesse de X..., la voyante lui dit deux choses qu'elle ne pouvait connaître que par révélation, à savoir : qu'elle prie depuis longtemps la Sainte Vierge pour obtenir telle faveur, puis que je lui avais promis de lui rendre visite en son château.

« Les deux choses étaient exactes.

3° DOULEURS CORPORELLES. STIGMATES

« Les douleurs corporelles ressenties par Mme N... sont celles du crucifiement. Elle en parle en ces termes : « Mon crucifiement est précédé, la veille, d'une grande fatigue et de beaucoup de souffrances. Vers le soir, je tombe en extase et je fais l'agonie au jardin des Olives.

« Je vois Jésus exprimant la sueur de sang. Cette vue me fait souffrir jusqu'à en mourir si je n'étais soutenue par lui.

« Jésus me fait connaître la cause de mes souffrances : ce sont les vols sacrilèges dans les églises et les communions sacrilèges.

« J'offre mes souffrances en les unissant à celles de Jésus comme expiation actuelle.

« Mon agonie dure le plus souvent deux heures. Quelquefois sans extase, je souffre corporellement et si fort, qu'aucun remède naturel ne peut me soulager; le seul soulagement vient de la prière fervente qu'on fait à l'intention de tout ce que souffre Jésus dans la sainte Eucharistie.

« Mon agonie sans extase dure beaucoup plus longtemps que mon agonie avec extase.

« Le jour du crucifiement, c'est-à-dire le lendemain de mon agonie, je souffre ordinairement de onze à douze heures. Pendant cette longue heure, je suis obligée de rester couchée.

« Vers midi, la bonne Mère ou Jésus viennent à l'improviste. Alors commencent l'extase et les préparatifs du crucifiement. Je me trouve comme si j'étais sur le Calvaire. Là, quand c'est la Sainte Vierge, elle prend une très grande croix qui est plantée au milieu. Elle la déplante avec la même facilité que si la croix était de paille : pourtant elle est grosse et paraît bien lourde. Elle la couche par terre et me dit de m'étendre dessus.

« Sur un morceau de toile blanche, étendu sur le sol, sont des clous semblables à ceux du Calvaire, un marteau, des tenailles, une lance et une couronne d'épines. Quand je suis étendue, la bonne Mère prend les clous, ainsi que le marteau, et me les enfonce en commençant par la main droite, ce qui me cause des douleurs terribles. Elle croise les pieds l'un sur l'autre. Elle prend la couronne d'épines, qu'elle enfonce aussi elle-même, dans ma tête.

« Puis la Sainte Vierge prend la lance et dit : « Avant qu'elle traverse ton cœur, elle traverse le mien, comme, lorsqu'elle traversait le cœur de mon divin Fils, elle traversait en même temps le mien. » Alors elle enfonce la lance.

« Quelquefois elle reste; d'autres fois, elle s'en va. Si elle reste, son seul regard me soutient; elle me parle pour me consoler ou bien pour répondre aux questions de ceux qui m'interrogent. Si elle s'en va, je suis tout à fait abandonnée à d'horribles souffrances.

« Parfois, je vois Jésus crucifié à côté de moi. De ses cinq plaies coule beaucoup de sang. Il arrive aussi qu'Il me dit les motifs qui me font souffrir davantage, par exemple quand un sacrilège a été commis.

« Pendant mon crucifiement, si on prie, j'entends la prière comme si elle venait d'en haut, de la part des anges, par exemple.

« L'eau bénite, les bénédictions me donnent de la force, et je sens moins les douleurs. Si j'embrasse des reliques ou de saintes images, souvent je vois les saints qui me regardent en souriant et me disent : « Courage! ce sera bientôt fini. »

« Si on intercède pour moi, je suis *décrucifiée* plus tôt. C'est la Sainte Vierge, ou Jésus, ou quelque saint qui me *décrucifie*. Ordinairement, je reconnais le saint.

« Le *décrucifiement* me fait plus souffrir que le crucifiement, les clous entrant plus vite qu'ils ne sortent.

*
* *

« Après le *décrucifiement*, il me reste beaucoup de douleurs partout et la couronne d'épines perpétuellement.

« Pour me récompenser, Jésus et Marie se montrent joyeux dans leur propre gloire. *La couronne d'épines me fait verser du sang.* Mais je leur ai demandé de n'en plus *verser par les mains et les pieds.* Jusqu'à présent j'ai été exaucée.

« Mme N... décrit ainsi *très exactement* les crucifiements dont j'ai été *maintes fois* le témoin très ému.

« Ces douleurs et stigmates avaient lieu quelquefois au

chœur de la chapelle de la Maison. Là, en extase, les yeux fixés sur une vision invisible pour toutes les autres personnes présentes, Mme N... restait de longs moments dans cette attitude, les bras en croix et le front tellement ruisselant de sang que ses compagnes étaient obligées de l'éponger avec des linges.

« Souvent aussi, à genoux sur la barre de fer de son lit ou ailleurs, et en extase, elle se tenait dans des positions étonnantes et impossibles naturellement d'équilibre instable.

« Mme N... porte des stigmates dans six régions différentes de son corps : 1° à la tête, 2° à la main gauche, 3° à la main droite, 4° au pied gauche, 5° au pied droit, 6° au côté gauche de la poitrine.

1° *A la tête*. Sur la région située immédiatement au-dessus du front, on aperçoit un certain nombre de taches semées irrégulièrement à travers les cheveux. Les unes sont simplement rosées, les autres noirâtres par suite de la présence d'une fine croûte de sang desséché qui leur est adhérente. Examinée à la loupe, chaque tache est recouverte d'un épiderme fendillé et comme effrité. Les unes ont la largeur d'une lentille, les autres sont presque ponctiformes. Pris dans leur ensemble, ces stigmates forment un bandeau transversal d'une largeur de dix centimètres sur une hauteur de sept à huit.

Nous n'avons rien trouvé de semblable sur les régions pariétales et occipitales du cuir chevelu.

2° et 3° *Aux deux mains*. La disposition des stigmates est exactement la même sur l'une et l'autre main. Sur la face dorsale comme sur la face palmaire de chaque main, le stigmate est représenté par une plaque rouge, nettement délimitée, régulière, de forme rectangulaire, la plus grande longueur dans le sens de l'axe de la main.

Les dimensions de cette plaque rouge sont de 10 millimètres de large sur 13 millimètres de long. Sa situation est exactement au niveau du troisième métacarpien, à 3 centimètres au-dessus de l'interligne articulaire métacarpo-phalangien. Le stigmate dorsal et le stigmate palmaire se correspondent avec une telle précision qu'une aiguille qui transpercerait les mains perpendiculairement, en pénétrant par le centre d'un stigmate, ressortirait par le centre de l'autre. La surface de chaque stigmate est d'un rouge d'une moyenne intensité; elle offre quelques débris épidermiques, dont plusieurs ont une teinte noirâtre en cas d'hémorrhagie récente.

4° et 5° *Aux pieds*. La description précédente s'applique, en tous points, aux stigmates des pieds, comme forme, couleur, aspect et situation.

6° *Au côté gauche*. Un peu en arrière du sein, au dessous de l'aisselle, au niveau d'un espace intercostal, il existe une plaque rouge, de forme ovalaire, à grand diamètre, dirigée d'avant en arrière, offrant la dimension d'une pièce de cinq francs; cette plaque était plus foncée dans la zone centrale que dans la zone périphérique. La pression du doigt y suscitait une très vive douleur.

Trois mois après ce premier examen qui nous fournit les constatations ci-dessus mentionnées, le stigmate, examiné de nouveau, était notablement augmenté et plus rouge. Il mesurait 8 centimètres de long sur 3 centimètres de large; sa forme était celle d'un losange très allongé. On distinguait une zone médiane, d'un rouge plus vif, recouverte d'un épiderme rugueux et brun noirâtre attestant un saignement et comme un soulèvement ampoulaire de date récente.

Hémorrhagies. Par ces stigmates, il se produit deux sortes d'écoulement : l'un, peu abondant et très inconstant, composé d'un liquide jaunâtre séro-fibrineux, empesant le linge, l'autre, le plus fréquent et le plus remarqué, constitué par du sang pur, d'un rouge vif. La quantité de sang perdu est très variable, tantôt faible et tantôt abondante. Les plus fortes hémorrhagies se font par les stigmates frontaux et par celui du côté gauche de la poitrine; celles des pieds et des mains ont été rares, assez prononcées dans les premiers temps et réduites plus tard à un suintement.

L'hémorrhagie par les stigmates frontaux imprègne tout le linge qui est au front, le traverse, coule sur les joues de la voyante et jusque sur la dalle où elle est agenouillée.

Au côté gauche de la poitrine, le stigmate fournit aussi un écoulement important qui pénètre les vêtements.

Ces hémorrhagies et les douleurs qui les accompagnent se produisent pendant l'extase, mais aussi en dehors d'elle, souvent pendant la célébration du saint sacrifice de la messe.

Il arriva même une fois que la voyante les éprouva pendant qu'elle était à table, alors qu'un prêtre étranger, dont elle ignorait la présence, célébrait le saint sacrifice de la messe.

Le rapporteur ajoute : Tous ces faits que nous venons de mentionner ont été sérieusement examinés et vérifiés.

4° BUT DES APPARITIONS

Nous croyons découvrir le but de ces apparitions dans la révélation suivante, que M. le rapporteur raconte ainsi : « Mme N..., en extase, s'exprime en ces termes : « La bonne Mère dit : Je ne suis pas venue ici seulement pour la maison de X..., mais pour la France et l'Europe tout entière.

« *JE VEUX QUE VOUS ME BATISSIEZ ICI UNE ÉGLISE OU JE SERAI HONORÉE SOUS LE VOCABLE DE MARIE, REINE DE LA PAIX CHRÉTIENNE.*

« Je t'en charge complètement, mon fils... (*Ici le nom du supérieur.*) Je te donne sainte Philomène pour t'aider au temporel. Tu élèveras un autel à cette sainte dans l'église.

« On creusera un puits à l'extérieur de l'église, dont les eaux salutaires guériront les maladies corporelles et feront des miracles. Ce sera le puits de la paix.

« Dans l'intérieur de l'église, il y aura le puits de là pénitence, où viendront se convertir, je ne dis pas des milliers, mais des millions de pécheurs, même les francs-maçons.

« Tu combineras le plan de cette église avec Mme la Supérieure; je vous inspirerai... »

La Sainte Vierge a ajouté : « Je te dicterai deux lettres pour demander des offrandes en faveur de cette église. »

Le surlendemain, en effet, la Sainte Vierge a dicté ces deux lettres.

5° JUGEMENT DE M. LE RAPPORTEUR SUR MADAME N...

« L'état de santé, le caractère et la vertu de Mme N..., de l'avis de tous, des médecins et des théologiens, nous semblent écarter la suggestion, l'auto-suggestion, l'invention et toute supercherie de sa part.

« La suggestion suppose un hypnotiseur. Or, jamais personne, pas même MM. les docteurs, n'a fait un essai d'hypnotisme sur la voyante. Et, à ma connaissance, aucun visiteur ne lui a suggéré quoi que ce soit.

« Quant à l'auto-suggestion, elle pourrait venir de la nature morbide du sujet. Or, sans empiéter sur le rapport de MM. les docteurs, nous croyons savoir suffisamment que le sujet n'est atteint ni de la catalepsie, ni de l'hystérie, ni d'un somnambulisme quelconque. La voyante, qui a maintenant trente-trois ans, n'a éprouvé, en fait de maladie, que quelques crachements de sang. Ici, elle suit exactement le régime de la maison et se porte très bien.

« Il nous semble aussi difficile de supposer que la supercherie soit possible de la part de cette pauvre fille. Vu sa simplicité et sa candeur, on ne peut s'arrêter à cette pensée, même une minute. Elle nous a signé une pièce où elle jure que tous les phénomènes dont elle est le sujet, ne proviennent point d'elle, pas plus que les révélations et les visions.

« C'est une âme vertueuse : il n'y a pas à en douter. Jamais, pour ma part, je n'ai vu une âme chercher si purement Notre-Seigneur, non seulement en paroles, mais en actes, par un détachement absolu, tant intérieur qu'extérieur, par une obéissance prompte, par une conscience extrêmement délicate à l'égard des moindres infidélités, par une sensibilité touchante sur les outrages faits à Notre-Seigneur Jésus-Christ, enfin par une humilité toute simple et sans affectation, la parfaite humilité en action.

« Rien de plus digne, rien de plus beau, *de plus naturel* que cette fille en extase. Tout, chez elle, respire l'humilité et la vertu. A ceux qui viennent étudier les faits, elle commence par faire du bien. Tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle révèle, tout ce qu'elle fait est toujours pour le bien des âmes.

« Le fruit de toutes ces extases est une paix profonde, et le bien que Mme N... fait tous les jours, et qui se continue depuis le commencement non seulement à X..., mais partout où il est porté, et il se fait avec continuité.

« Mme N..., nous en sommes témoins, se sanctifie toujours de plus en plus sous l'action des manifestations qu'elle reçoit. On ne sort jamais d'une entrevue avec la stigmatisée sans être embaumé, consolé, encouragé. »

***

Tel est le fait ou les faits merveilleux, dans leurs lignes essentielles, non dans tous leurs détails, car les exposer ainsi eût été se redire, se répéter inutilement. Mais ce sont des faits vrais, authentiques, tels qu'ils se sont passés, tels qu'ils se sont déroulés pendant plus d'une année, jusqu'à ce qu'ils fussent jugés par l'autorité compétente. Alors tout fut fini...

ABBÉ SEGAUD.

MADAME N... ET MARIE MARTEL

On vient de lire le récit des faits merveilleux qui ont eu pour sujet Mme N... et que Mgr Méric, à la suite de M. l'abbé Segaud, voudrait assimiler aux faits merveilleux qui ont eu pour sujet Marie Martel.

Pour tout lecteur quelque peu au courant des événements de Tilly, il est évident que cette assimilation n'est pas possible. Les différences sautent aux yeux. Mais comme l'exemple de Mgr Méric semble prouver, une fois de plus, qu'on peut avoir des yeux, pour ne pas voir, il ne me paraît pas inutile d'établir, point par point, que les phénomènes qui, dans le cas de Mme N..., ont permis à l'autorité compétente de déterminer avec certitude qu'on se trouvait en présence d'une manifestation diabolique, sont précisément ceux qui n'ont point leurs analogues dans le cas de Marie Martel.

Je vais envisager, les uns après les autres, tous les *defectus* relevés par M. l'abbé Segaud.

***

1° Dans les visions de Mme N... *les pieds de la Vierge étaient couverts par sa robe*. C'est souvent dans des détails infimes que le démon se laisse surprendre. « Quand Dieu, dit l'abbé Segaud, permet au démon de se transformer en ange de lumière et pour cela de prendre un corps humain, jamais il ne l'autorise à prendre un corps humain complet; il y a toujours quelque partie de ce corps qui est d'un animal — surtout les extrémités. » (page 207).

Première différence à signaler. La « Vierge » qui apparaît à Marie Martel laisse voir aussi bien ses mains que ses pieds.

2° Le trop grand nombre de visions est une cause de suspicion. Ce qui le démontre, pour M. l'abbé Segaud, ce sont les apparitions de l'ange Gabriel à la Vierge Marie (une seule fois), de Jésus-Christ à la bienheureuse Marguerite Marie (trois fois), de la Vierge Immaculée à Bernadette (dix-huit fois).

Il est exact que les visions de Marie Martel comme celles de Mme N... ont été très fréquentes; mais on avouera que M. l'abbé Segaud est bien mal avisé de les réprouver en raison de leur nombre, car il semble oublier ainsi l'histoire de Tobie et celle des apparitions du Laus.

Pour une fois — et ce sera la seule — où M. l'abbé Segaud constate une ressemblance entre Mme N... et Marie Martel, il se trouve que la cause de suspicion signalée n'en est pas une réellement.

3° Certains faits surprenants. Le crucifiement et le

décrucifiement. L'apparition de toute la cour céleste célébrant les mêmes fêtes que l'Église militante.

Jamais Marie Martel n'a eu de visions de ce genre. Il y a bien eu, dans les apparitions de Tilly, des scènes comparables aux scènes de crucifiement dont parle Mme N... ; mais ce ne fut point Marie Martel qui en fut le témoin et la victime, ce fut Louise Polinière. Mgr Méric le sait bien.

4° L'absence d'émotion chez la voyante. « Les choses, dit M. l'abbé Segaud, semblent se passer pour Mme N... tout naturellement, preuve que, si du moins elles n'étaient pas naturelles, elles n'étaient pas divines non plus. » (page 213).

A Tilly, tout le monde a pu remarquer l'émotion contenue de Marie et la ferveur de ses prières après chaque extase.

5° La profusion des réponses de l'Apparition. « La sœur demandait tout ce qu'on lui suggérait, sur n'importe quel sujet, comme sur n'importe qui ; la vision donnait la réponse à tout. » (page 215).

Qui ne sait que Marie Martel, au contraire, refusait de poser à sa vision les questions qu'elle jugeait mesquines, intéressées ou indiscrètes. Qui ne sait aussi — ce qui est plus important — que, bien souvent, l'Apparition ne daigna point répondre à certaines interrogations ?

6° Les faits de divination. M. l'abbé Segaud cite la réponse qui fut faite à un médecin sur l'issue d'un examen qu'allait passer son fils.

Jamais Marie Martel n'a annoncé d'événements de cet ordre. Il ne faut pas la confondre, cette fois, avec Mlle Couédon.

7° Révélation des consciences. « Notre voyante, écrit M. l'abbé Segaud, a fait la direction de beaucoup de personnes, religieux ou religieuses ; elle leur a dévoilé telles ou telles circonstances de leurs vies... Rien, absolument rien ne nous montre là la souveraine intelligence de Dieu. » (page 221).

Jamais Marie Martel n'a eu l'idée de faire la direction de qui que ce soit ; jamais elle n'a dévoilé des circonstances, inconnues d'elle, de la vie des personnes qui la visitaient.

8° La diversité des visions. « Dans toutes les visions divines, dit l'abbé Segaud, sous des faits multiples, il y a toujours unité dans les vérités révélées. Au monastère de X..., au contraire, non seulement les visions se succèdent rapides, nombreuses, mais c'est un pêle-mêle qu'il est difficile de débrouiller. »

Or, ce qui a frappé tout le monde dans les visions de Marie Martel, c'est l'harmonie, la clarté, l'absence de *sensationnel*. On l'opposait même toujours, à cause de ce caractère de ses apparitions, aux autres voyantes et, notamment, à Louise Polinière, dont quelques-unes des extases furent si dramatiques.

9° Certaines erreurs théologiques : la Sainte Vierge prêtant son cœur ; la Sainte Vierge donnant la communion ; la Sainte Vierge, vêtue comme le prêtre qui monte à l'autel, offrant le sacrifice de la messe...

Je demande à tout observateur de bonne foi s'il y eut jamais, dans les visions de Marie Martel, quoi que ce fut qui, de près ou de loin, ressemblât à ces « inconvenances ».

10° « Enfin, dit l'abbé Segaud, tout en rendant hommage à la vertu de Mme N..., qui cependant n'avait rien d'extraordinaire et même (nous croyons que la fin de son histoire nous permet de l'avancer) était un peu entachée d'orgueil, nous jugeons par toutes les circonstances qui ont entouré le fait, que Satan avait bien fait son choix. »

Sans vouloir lire entre les lignes, en prenant cette phrase telle qu'elle est, elle peut laisser supposer beaucoup de choses. Ne supposons rien. Contentons-nous de constater que, s'il est un péché dont il est difficile d'accuser Marie Martel, c'est bien celui d'orgueil. La pauvre fille n'a cessé, depuis le commencement de ses extases, de faire preuve d'une humilité touchante. Jamais elle ne consentit à laisser faire son portrait, à le laisser publier surtout. Elle m'a maintes fois reproché avec douceur de parler d'elle dans les journaux. Elle ne souhaitait que le silence autour de sa personne.

Je peux même citer ce trait. Je lui faisais le service gratuit de l'*Écho du Merveilleux*. Elle me pria un jour de cesser de le lui adresser. J'ai su depuis qu'elle souffrait dans sa modestie, des éloges, pourtant mérités, grand Dieu, que je faisais de son caractère et de sa conduite.

11° « Soit chez Mme N..., soit chez ceux qui l'ont approchée, nous n'avons trouvé ni une conversion, ni une élévation d'un état de perfection moindre à un état de perfection supérieure... Tout se borne à un accroissement de perfection et de sainteté très relatif. »

Sur ce point, M. l'abbé Segaud ne se montre pas très affirmatif. On ne peut guère, en effet, savoir ce qui se passe dans les cœurs.

Je suis, moi aussi, tenu à une grande réserve ; je pourrais pourtant citer des noms de personnes à qui l'exemple de Marie Martel a rendu la foi. Et je connais une conversion au moins, obtenue dans des circonstances si particulières que si M. l'abbé Segaud lui-même les connaissait, il douterait certainement que le démon pût en être l'auteur.

12° « Mais ce qu'il y avait de merveilleux, c'est que, parfois dans ses crises, elle se tenait le corps penché et dans une position d'équilibre instable... »

Rien de pareil dans le cas de Marie Martel.

13° Les stigmates. Jamais Marie Martel n'a eu le moindre stigmate.

14° « A l'évêché de X..., on mettait une sage et prudente lenteur à porter un jugement sur tous ces faits. Satan en devint furieux et s'en prit un jour à la voyante. De rage, dans une vraie bataille qu'elle soutint contre lui, il lui planta au front une aiguille qu'elle portait à sa guimpe. »

On chercherait longtemps un fait de cet ordre dans la vie de Marie Martel.

15° L'histoire des lettres. Mgr l'évêque de Bayeux sait mieux que personne que Marie Martel ne s'est jamais laissée aller à son égard à aucun acte d'irrespect.

16° Le but des apparitions. M. l'abbé Segaud emprunte une phrase à M. le chanoine Brettes : « Le diable est furieux du mal que lui font les pèlerinages de la Sainte Vierge. » A tout prix, il veut en avoir un pour faire la concurrence ou bien pour faire éclater, son coup ayant réussi, la supercherie et le mensonge, et jeter par là le discrédit sur les vraies apparitions et la dévotion qu'elles font naître. Et c'est ici que M. l'abbé Segaud écrit : « Et ce qu'il a fait à X... avec Mme N..., il le renouvelle à Tilly. »

Eh bien! je dis que M. l'abbé Segaud, quelle que soit sa science théologique, n'a pas le droit de parler ainsi, ni Mgr Méric, malgré ses quatorze volumes.

***

Je dis qu'ils n'ont pas ce droit, parce que tous les caractères suspects, toutes les taches, qu'ils ont, avec leurs loupes, découverts dans les visions de Mme N... ne se retrouvent pas dans les visions de Marie Martel.

Il se peut que le cas de Marie Martel, comme celui de Mme N..., soit un cas d'intervention diabolique. Je n'en sais rien.

Ce que j'affirme — parce qu'ici il n'y a qu'une question de fait et que j'ai pu en établir la preuve positive — c'est que les « considérants » qui motiveraient la condamnation des visions de Marie Martel ne pourraient être les mêmes que ceux qui ont étayé la condamnation des visions de Mme N...

S'il y a des *defectus* dans les visions de Marie Martel, il en est, au moins seize, qu'on n'y relèvera pas.

Dans ces conditions, que conclure?

Je conclus ceci, c'est que l'attaque à laquelle se sont livrés contre Tilly un abbé mal renseigné et un monsignor mal intentionné ne peut que se retourner contre ses auteurs.

En s'en prenant à Tilly, et en justifiant si mal leur attaque, les deux théologiens agressifs auront abouti à un but opposé à celui auquel ils tendaient.

Qui veut trop prouver ne prouve rien, ou prouve le contraire de ce qu'il soutient.

Gaston Mery.

Souvenirs d'une Voyante

LA MORT

La Mort est une forme de l'Invisible. Ce n'est pas un effet, mais une cause, et toute cause est intelligente. Elle n'est point une loi du hasard domptant la matière; elle est loi réfléchie, mesurée et voulue dans le temps, par la sagacité de l'Esprit universel.

C'est donc avec raison que les anciens l'ont déifiée.

Elle est si réelle, si personnelle, si tangible même, que les animaux, évidemment pourvus d'un sens subtil refusé à l'homme, en prévoient les approches et manifestent leur trouble à sa venue.

Le chien hurle, le cheval piaffe et tremble et les hiboux, les chouettes, les orfraies viennent frapper aux vitres de la maison que la mort va visiter.

Dans la volière, où des oiseaux, de familles différentes, prennent leurs ébats et égrènent leurs chansons, le silence se fait soudain, puis l'immobilité.

Les petits êtres se sont groupés. Serrés les uns contre les autres, leurs plumes soulevées, ils semblent écouter. Ils attendent certainement.

L'un d'eux ne perche plus. La tête sous son aile, il s'est réfugié en un coin sombre de la cage et ses membres frémissent. Demain, à l'aurore, ses ailes s'étendront en un effort suprême, puis se refermeront.

La mort aura passé.

Mais, malgré ce cadavre aux pattes raidies, aux yeux clos, le gazouillis des survivants éclatera de nouveau; leurs sautillements recommenceront; ils becquèteront ces restes d'où la vie est partie et dont le fluide mortel les avait éloignés.

Ceux qui ont assisté à plusieurs agonies et qui ont eu la volonté d'en suivre les divers phénomènes, attesteront que ces phénomènes très dissemblables pendant les affres, ont, au moment suprême, un effet immuable. Les yeux s'ouvrent; un éclair les anime, — dernière manifestation de l'âme contemplant son humanité; et la séparation s'effectue.

Et ce geste ultime ne sera pas seulement celui de l'homme parvenu à la maturité de l'âge; l'enfant naissant pour mourir aussitôt l'étendra sur l'avenir

referмé au moment de s'ouvrir, et l'animal le copiera.

Je possède la faculté d'apprivoiser les oiseaux. Il faut constater que, la plupart du temps, ces bestioles, saturées de tendresse, surchauffées de fluides trop forts pour leur organisme, si elles progressent intellectuellement, dépérissent souvent en leur nature matérielle.

J'ai vu mourir plusieurs de ces petits êtres qui se réfugiaient dans ma main et, chaque fois, j'ai été frappée de l'éclat intense jeté par leurs yeux à l'instant précis de l'extinction vitale.

Il résulte pour moi de l'étude accomplie sur la mort des animaux que ceux-ci ont une âme laquelle, chez beaucoup, peut n'être qu'un instinct, mais qui se forme, se modèle, à chaque effort de vie qu'elle accomplit.

La désorganisation de la matière ne saurait, à mon sens, exister par elle-même. De même que la matière est fécondée par la pensée créatrice pour produire la vie, de même, le mouvement, Eternel masculin, suscite la mort qui semble détruire et qui renouvelle.

J'ai dit ailleurs que, dans ma famille paternelle, la mort s'annonçait avec fracas.

Le 1er janvier 1872, au moment où mon père s'asseyait à la table du dîner, trois coups violents furent frappés dans une porte vitrée qui séparait la salle à manger de son cabinet d'avocat.

— Entrez, dit mon père.

Bien entendu, la porte ne s'ouvrit pas ; mais les trois coups furent répétés.

— Qu'est-ce? demanda ma mère devenue pâle.

Mon père se tut. Cependant, il était troublé, et rien ne fut triste comme ce soir de fête.

Neuf jours plus tard, mon père succombait à une fièvre cérébrale.

Cinq ans après, — j'avais alors atteint le summum de mes facultés de voyante, — me trouvant un peu fatiguée, je venais de quitter la pièce où ma mère et ma sœur achevaient le repas du soir et je lisais dans le salon, lorsque deux coups ébranlèrent les vitres des fenêtres. Aussitôt, j'ouvris celles-ci, croyant à un appel de nos voisins, Mme Ulgalde et ses neveux. Nos deux balcons se touchaient, séparés par de minces ferrures.

Ne voyant rien, je refermai les fenêtres et j'étais à peine assise que le même bruit, plus accentué cette fois, se reproduisait.

— La mort, pensai-je; vient-elle pour moi?

A cet instant ma mère entrait.

Une véritable détonation l'accueillit.

Elle aussi reconnut l'appel.

— Bien, dit-elle, je suis prête.

Et elle me confia :

— Je l'attendais. Il y a trois nuits, j'ai vu, en rêve, les ombres ancestrales qui se parlaient en creusant le sable.

Ma sœur vint à son tour, le même bruit fut réitéré.

Terrifiée, Edith se jeta dans mes bras :

— Je ne veux pas mourir, criait-elle. Je suis trop jeune, j'ai trop souffert. J'ai droit à la vie; au bonheur!

Les coups, à présent, se succédaient. Nous ouvrîmes les fenêtres; le bruit persista. Dans les meubles, partout, c'étaient de véritables détonations.

Ces faits se passaient le neuf janvier 1877, jour anniversaire de la mort de mon père.

On voulut des explications et, pour les avoir, on suscita mon sommeil. Mais je ne fus point lucide. Un voile était devant moi que rien ne souleva.

Quelle nuit je passai! Je ne saurais l'oublier. Liée à mon lit par l'anéantissement absolu de mes facultés corporelles, incapable de me dégager; subissant les affres d'une indicible terreur, je me sentais enlever; des mains me frôlaient, des coups étaient heurtés, les meubles s'agitaient, et quels que fussent mes appels, mes prières, mes invocations, ce supplice dura toute la nuit.

Six semaines plus tard, ma mère n'était plus.

Sa mort fut celle d'une sainte et rien n'est doux, rien n'est paisible comme ce souvenir.

Des âmes chères l'assistaient.

Elle les voyait et leur parlait, et sa lucidité fut telle, qu'à trois heures du matin, les transes de la séparation ayant cessé, elle entra dans le calme et, par sa volonté, empêcha que le dernier lien fût brisé.

— Je ne mourrai qu'à sept heures, m'assura-t-elle; une dernière fois, je veux voir Edith. Amène-la dès qu'elle sera réveillée.

Ce ne fut pas sans peine que je décidai ma pauvre sœur à venir donner à sa mère le dernier baiser.

— Elle m'entraînera, gémissait-elle, et je ne veux pas mourir.

Sept heures sonnaient quand elle entra enfin dans la chambre mortuaire. Ma mère l'aperçut, soupira, puis s'éteignit.

Vingt jours s'écoulèrent.

Edith mourut.

Depuis que j'ai atteint la maturité de la vie, mes communications avec l'Invisible sont devenues très rares. Pourtant, l'esprit de ma sœur est resté longtemps près de moi.

***

Un fait qui semble appuyer ma théorie du fluide mortel, est celui-ci :

Mme Sonnieri, de qui j'ai parlé dans le chapitre « Télépathie et Souvenirs », était séparée de son mari. Celui-ci voyageait en Tunisie quand la mort le frappa. Epoux jusqu'alors fort indifférent, il éprouve soudainement une jalousie intense, et la témoigne avec une force qui arrête son délire et suspend son agonie.

— Je ne veux pas partir seul, déclare-t-il. Je veux qu'*Elle* me suive.

Et, pendant quelques heures, il semble frappé d'insensibilité.

Les médecins concluent à un état comateux dont le réveil sera la mort.

Il en fut ainsi, en effet.

Mais, comme on a pu le corroborer, au moment précis auquel le moribond tombait en un apparent sommeil, il se montrait, à Paris, à Mme Sonnieri qui voyait son mari s'approcher d'elle, la saisir dans ses bras et lui donner, en plein cœur, *un coup qui brilla comme un éclair.*

Deux jours plus tard, Mme Sonnieri succombait *à la rupture d'un anévrisme.*

***

Elle est bien vraiment la grande méconnue, cette expression de la vie renouvelée que, sous le nom de mort, certains dogmes ont travestie.

A l'appel de l'homme inquiet, que ce soit même le néant qui réponde, la mort, ouvrant les portes du repos inconscient qui succéderait à la tourmente humaine, serait encore un bienfait.

Elle est, certainement, le terme d'une épreuve et, pour ceux à qui l'effort de vivre a fait franchir un pas sur les routes sans fin de l'avenir progressif, sa main lumineuse soulève un coin du voile masquant l'éternelle vérité.

Pour tenter d'expliquer la mort, ma plume est certes moins autorisée que celle des écrivains qui l'ont étudiée scientifiquement ou au point de vue du spiritualisme le plus élevé et le plus pur.

Mais, mieux que tous, pourtant, je l'ai comprise en mes catalepsies conscientes.

A cet état, bien que le dégagement absolu, qui est la mort elle-même, ne se soit jamais opéré et que le lien terrestre n'ait pas été rompu, j'ai vu, j'ai senti la matière subtile pour nos yeux de chair, dont notre âme se revêt et qui constitue sa forme en son existence éternelle.

Sur le lit où il reposait, j'ai contemplé mon être humain, et je l'apercevais en des profondeurs inouïes. Mais les objets disparaissaient; aucun corps dense ne m'était un obstacle. Je sentais que je pénétrais tout et en tout. Quelque chose de brillant, le fluide attractif sans doute, me retenait en une distance inappréciable à cette chose inerte qui était mon Moi humain et, je ne puis exprimer autrement ces phénomènes, je n'entendais pas, je *voyais* des pensées.

J'ai, ainsi, pu acquérir la certitude de la survie ou, plus exactement, de la vie spirituelle consciente et sans fin.

En évoquant cette phase étrange pendant laquelle j'ai plus vécu hors de moi qu'en mon enveloppe humaine, j'en retrouve les impressions très nettes et mes facultés sommeillantes renaissent. Mais, au cours des dix-huit années écoulées depuis, j'avais perdu, sinon le souvenir, du moins la perception parfaite de ce passé supra-terrestre. Je gardais l'impression d'un rêve dont les images s'effaçaient peu à peu, et ceci doit être une réponse à cette question tant de fois posée :

— Si nous avons déjà vécu, comment n'en gardons-nous nul souvenir ?

Nos ignorants oublis sont une nécessité.

L'épreuve expiatoire ou progressive que nous avons acceptée se ferait plus pesante si nous en connaissions les motifs, criminels peut-être, qui l'ont déterminée.

De même l'esprit qui, comme le mien, a connu le dégagement de sa prison de chair, ne voudrait plus la reprendre et se déroberait à la loi, si le souvenir de sa vie d'âme lui demeurait exact et réel.

En sa sage philosophie, l'antiquité a placé le Léthé entre la terre et les enfers.

L'oubli, souvent, est un repos.

La mort est donc une grande calomniée.

Celle qui ouvre, larges, les portes des splendeurs de la vie spirituelle, peut-elle pousser devant l'être celles du charnier où roulent les matérialistes, et conduire aux tortures sur les pas de certains dogmatiques ?

Combien à telles croyances faut-il préférer cette parole :

— Si tu frappes avec l'épée tu périras par l'épée.

Ce qui signifie sans doute :

— Tu subiras ce que tu auras fait subir; mais, ta peine accomplie, tu pourras reprendre la route sur les pas de celui dont le sang répandu au mont du Golgotha a fécondé le repentir et fait, de la souffrance, la prière exaucée.

CLAIRE VAUTIER.

1° *A M. Grandchamp, Asnières.* — Malgré le rapprochement flatteur que vous voulez bien établir entre mon individu et les appareils télégraphique et téléphonique, je crois devoir vous prévenir que je ne *fonctionne* pas

pour tout le monde et qu'il est inutile de demander la *communication.*

C. V.

2° *En détresse.* — En vous laissant magnétiser, vous courez un danger pire que la souffrance à laquelle vous voulez vous soustraire.

C. V.

Petit cours d'Onéirocritie

V

Les rêves allégoriques (*Suite*).

Comment, parmi les multiples détails d'un rêve, déterminer ceux qui se rapportent à tel ou tel des divers événements ou à telle ou telle des différentes personnes, que ce rêve concerne?

D'une manière générale on peut répondre : « Par l'analogie des symboles ».

***

Voici un songe qu'une de mes lectrices, mère de famille, dont le mari voyage, me demandait, récemment, d'expliquer.

Elle se trouvait dans un château inhabité, la nuit. Un revenant qui semblait vêtu d'oripeaux étranges, lui apparut.

Elle voulut se précipiter sur lui, mais au moment où elle crut le toucher, tout s'évanouit devant elle, et elle fut toute étonnée de se trouver, dans les mains, des roses sur lesquelles tremblaient des gouttes de rosée qui avaient la blancheur et l'opacité du lait.

Il est clair que si on se laisse guider par l'analogie des symboles, on comprendra que les « images » de ce rêve s'appliquent à deux ordres de faits différents.

D'un côté nous avons : un château désert, l'obscurité, un revenant, toutes choses dont les sens allégoriques semblent se compléter entre eux.

D'un autre côté nous avons les fleurs, la rosée, la couleur du lait, toutes choses encore dont les sens allégoriques semblent se marier avec facilité.

Ce qui domine, dans le premier groupe, c'est une sensation d'effroi; ce qui domine dans le second, c'est, au contraire, une impression de grâce et de douceur.

Nous expliquerons plus tard le sens précis et concret de chacun de ces groupes d'images.

***

D'ores et déjà, cherchons à quelle personne, par rapport à la dormeuse, ces images peuvent s'appliquer. On pourrait procéder par élimination, mais ici, il ne semble pas qu'il y ait de doute possible. Le premier groupe de faits s'applique évidemment au mari absent (le revenant), le second aux enfants (le lait).

Par cet exemple très simple, vous comprenez donc déjà le principe de notre méthode d'interprétation.

Il y a toujours, dans chaque groupe d'images, une image plus significative que les autres, qui permet de discerner à qui s'applique le groupe en son entier.

On voit donc quel intérêt il y a à opérer tout d'abord ce que l'on pourrait appeler la répartition des images.

La nuit, le château inhabité, ne pouvaient par eux-mêmes vous indiquer que leur symbole concernait le mari absent. La clef de ce groupe de faits c'est le revenant *qui vous l'a donnée.*

Les roses, la rosée, n'avaient pas intrinsèquement un sens qui, nécessairement, parut s'appliquer aux enfants. La clef de ce groupe de faits, c'est le lait *qui vous l'a donnée.*

C. DE MIRBEL.

(*A suivre.*)

PIERRES ET TALISMANS

X

LE DIAMANT

Le diamant est une des gemmes d'avril. Voici ce qu'en dit Michelet :

« Il agit fortement sur l'organisme féminin, le sollicite en une délicieuse exaspération. Il y a dans le feu aigu, dans le bleuâtre éclat de ce minéral, un je ne sais quoi de sidéral, d'éperdu, de stellaire devant lequel s'épanouit, se grise l'âme de la femme ; et pour elle, ce joyau, c'est de la joie. »

Certes cette magnifique gemme exaltée par tous les poètes se place au premier rang des pierres précieuses Le diamant que le grand prêtre Aaron portait au doigt était doué du don de divination.

Ses vertus sont nombreuses et varient suivant l'influx de la personne qui le porte, mais en aucun cas il n'est fatal.

Les personnes nées en avril, juillet et août, les 7, 17 et 27, auront en lui un puissant talisman ; il devra dans ces cas être seul sur l'anneau qui le portera.

Les personnes nées les mêmes quantièmes des mois de mai, novembre et décembre devront au contraire ne le porter qu'accompagné de rubis ou de roses.

Ses vertus générales sont de rendre fort et courageux, de donner la joie au cœur et la sérénité à l'âme, de préserver de la morsure des animaux venimeux, du

poison et des épidémies ; il rend fidèle aux engagements. Son nom est en effet formé de mots grecs signifiant « ne rompt pas ».

Essentiellement sensitive cette gemme conserve les influences des personnes qui l'ont portée et cela pendant un temps plus ou moins long suivant l'influx de leur possesseur.

Terminons par une appréciation de Michelet :

« Le diamant, dit-il, semble une matière sublime, « invinciblement pure, impassiblement altière. »

L. DE MÉROFF.
Lithotechnicien.

PETITE CORRESPONDANCE.

A plusieurs. — M. de Méroff prie les lectrices qui n'ont pas encore reçu de réponses de lui accorder encore quelques jours, son courrier s'étant trouvé considérablement en retard par suite de maladie.

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

92. — *Les œuvres de Michel de Figanières ont-elles été mises à l'index ou du moins réfutées par des catholiques ?*

UN AMATEUR D'OCCULTE.

93. — *Des lecteurs de cette revue peuvent-ils nous citer quelques faits prouvant que des animaux ont été impressionnés par certains phénomènes surnaturels (ou plutôt hyperphysiques) ?*

SATURMINUS.

94. — *S'il est exact que les âmes des bienheureux et des saints apparaissent parfois sous la forme d'un corps lumineux quel changement, selon les théologiens, ce corps pourra-t-il encore subir après le jugement dernier?*

UN CATHOLIQUE.

RÉPONSES

77. — *Théophile Gautier prétendait que les chevaux ont des visions. Sur quoi cette assertion peut-elle reposer?*

Dans les provinces du sud-ouest de la France, on croit que les chevaux ont parfois les crins emmêlés la nuit par un *drac* ou follet : le matin on les trouve couverts de sueur. Ce fait me paraît provenir d'une indisposition causée par la mauvaise nourriture, et non d'une vision. Gougenot des Mousseaux, dans sa *Magie au* XIXe *siècle* (pp. 39, 272, 356, 368) parle de visions de fantômes qu'eurent des chevaux et d'autres animaux. Papus, si je ne me trompe, n'en a dit qu'un mot dans *La Magie et l'Hypnose*.

91. — *Où peut-on se procurer le* Liber mirabilis, etc?..

Le *Liber mirabilis*, édition de 1524, se trouve en plusieurs exemplaires à la Bibliothèque Nationale, 1 vol. in-12, lettre z, n° 2537, et à celle de Sainte-Geneviève. Cet ouvrage est partie en latin, partie en français. Une réimpression de ce livre, avec traduction du texte latin a été publiée en 1831 sous ce titre : *Le livre admirable, renfermant des prophéties, des révélations et une foule de choses étonnantes, passées, présentes et futures.* Nouvelle édition, Paris, librairie catholique d'Edouard Bricou, rue du Vieux-Colombier, 1 vol. in-12, n° 19.

La prophétie dite de saint Césaire y est insérée, traduction française seulement, de la page 175 à la page 187. Elle commence par ces mots : « On lit ceci dans la chronique de Martin ou Martinienne », et se termine ainsi : « Vous trouverez cette ancienne prophétie, au très noble royaume de France, dans les mains d'un certain prêtre nommé Guillaume Baugé, dans le diocèse de Touraine, paroisse de Rohan. »

La même prophétie est reproduite dans le *Recueil de prédictions depuis le* XVIe *siècle jusqu'à la consommation des temps*, recueillies et mises en ordre par l'éditeur, troisième édition. Paris, Edouard Bricou, mars 1831, 1 vol. in-12. Elle est intitulée : Prédiction de Jean de Vatiguerro, connue sous le nom de prophétie de Saint-Césaire, p. 49. On y donne le texte latin avec la traduction française en regard, p. 52 à 73.

M. le chanoine Remusat a reproduit la traduction française seulement dans *Le livre de toutes les prophéties et prédictions*, passé, présent, avenir. Cinquième édition, Paris, L. Maison, éditeur. Librairie Louis Janet, Magnin, Blanchard et Cie, 3, rue Honoré. Chevalier, 1861. 1 vol. in-18. Elle est donnée sous le titre de *Prédiction de saint Césaire ou Jean de Vatiguerro*, XIIIe siècle, pp. 31-42. Elle se trouve encore dans *La fin des temps confirmée par des prophéties authentiques*, nouvellement recueillies par J. Collin de Plancy, Paris, Henri Plon, rue Garancière, 10. 1871. 1 vol. in-18, sous ce titre : XIIIe siècle. *Prédictions recueillies par Jean de Vatiguerro*, vulgairement attribuées à saint Césaire, évêque d'Arles, pp. 35-48.

Cette prophétie est également reproduite dans le *Dictionnaire des prophéties et des miracles*, tome II, col. 55-60. (Nouvelle encyclopédie théologique, tome XXV.) Migné, éditeur, 1855. L'auteur du dictionnaire, M. l'abbé Lecance, plus que sceptique en matière de prophéties, attribue ce texte à Savonarola, *Joannes de Vatiguerro* étant, dit-il, l'anagramme de *Jerominus de Savonarola* (col. 60.)

Les livres du chanoine Remusat et de Collin de Plancy se trouvent assez facilement d'occasion ainsi que les Dictionnaires de Migue.

M. J.

ÇA ET LA

La puissance de l'imagination. — Voici le récit d'une curieuse expérience que M. Slosson a faite à l'Université de Wyoming, sur l'influence de la suggestion dans les jugements des foules :

« J'avais préparé, dit M. Slosson, une bouteille remplie d'eau distillée, soigneusement enveloppée de coton et enfermée dans une boîte. Après quelques autres expériences au cours d'une conférence populaire, je déclarai que je désirais me rendre compte de la rapidité avec laquelle une odeur se diffuserait dans l'atmosphère de la salle, et je demandai aux assistants de lever la main aussitôt qu'ils sentiraient l'odeur. Je déballai alors la bouteille et je versai l'eau sur le coton, en éloignant la tête durant l'opération; puis je pris une montre à seconde, attendant le résultat. J'expliquai que j'étais absolument sûr que personne dans l'auditoire n'avait jamais senti l'odeur du composé chimique que j'avais répandu sur le

coton, et j'exprimai l'espoir que, si l'odeur devait sembler forte et spéciale, elle ne serait toutefois désagréable à personne. Au bout de quinze secondes, la plupart des personnes assises aux premiers rangs levaient la main, et, en quarante secondes, l'*odeur* se répandit jusqu'au fond de la salle, par ondes parallèles assez régulières. Les trois quarts environ de l'assistance déclarèrent alors percevoir l'odeur. La minorité réfractaire à la suggestion comprenait plus d'hommes que la proportion de l'ensemble. Il faut cependant supposer qu'un plus grand nombre d'auditeurs auraient fini par succomber à la suggestion si je n'avais été obligé d'arrêter l'expérience, quelques-uns des assistants des premiers rangs se trouvant déplaisamment affectés et voulant quitter la salle. »

***

Une curieuse apparition. — Le Dr Ox, de Turin, rapporte le fait suivant : M. Fer..., inspecteur des télégraphes, était un soir mollement étendu sur son fauteuil, lisant l'histoire de Scipion l'Africain. Le récit des vicissitudes de la vie de ce grand Romain l'avait vivement ému. Il voit apparaître subitement, sur le seuil de l'appartement dans lequel il se trouvait, un personnage revêtu d'un costume étrange. M. Fer..., surpris par cette visite inattendue et ne pouvant s'expliquer la présence d'un inconnu dans la maison, se lève et prend une chaise pour se défendre contre l'intrus. Mais celui-ci ferme vivement la porte et disparaît.

M. Fer... se mit aussitôt à visiter la maison, ne trouve personne et constate que la porte extérieure et les fenêtres sont parfaitement closes.

A quelques jours de là, M. Fer..., se trouvant en société de quelques amis, s'entretenait avec eux de ce fait, lorsqu'on vit apparaître le même personnage, qu'il reconnût parfaitement. Cette fois, ni M. Fer..., ni ses amis, ne s'émurent de cette apparition et lui demandèrent son nom. Il répondit : « Scipion. »

Interrogé pourquoi précédemment il avait brusquement fermé la porte et s'était précipitamment enfui, il répondit :

« Lorsqu'un galant homme (galantuomo) se présente pacifiquement pour faire visite à une personne, s'il se voit accueilli avec menace, il doit se regarder comme offensé. Il est naturel alors qu'il se retire. »

Après quelques autres paroles échangées, il sortit en saluant.

***

Un spectre matérialisé. — M. Rambaut, le savant professeur, a été témoin d'un fait extraordinaire, qu'il a raconté en ces termes :

« Il y avait un soir, chez une dame Bablin, demeurant rue du Faubourg Poissonnière, à Paris, une réunion d'une douzaine de personnes. Parmi elles, un employé de ministère, sa femme et ses trois enfants. Cet employé avait eu pour collègue un ami mort dont il avait recueilli l'orpheline. Celle-ci, ayant contracté la variole, avait été envoyée à l'hôpital.

« Deux jours s'étaient passés depuis son entrée dans la maison hospitalière, quand la réunion chez Mme Bablin avait lieu.

« Sur les instances de ses amis, Mme Bablin entra en catalepsie, la lumière des lampes ayant été, au préalable, un peu baissée. Au bout d'un instant, *la petite malade apparut, vêtue de blanc, parfaitement tangible ;* elle pleurait à chaudes larmes.

« Le tuteur, sa femme et ses enfants la reconnurent immédiatement, et on lui demanda la cause de sa peine :

« — Je suis morte depuis ce matin, » répondit-elle.

Et, une seconde après, le spectre matérialisé disparut, laissant dans la stupeur tous les assistants. La nouvelle de la mort de l'enfant, donnée par l'enfant elle-même, fut contrôlée : elle était malheureusement exacte. »

***

L'hôtel de Villemessant. — Par une singulière coïncidence, l'hôtel de l'avenue du Bois-de-Boulogne où l'on a fait récemment la découverte d'un squelette de femme fut une maison hantée et l'on en parla beaucoup, il y a une trentaine d'années.

Cet hôtel avait été construit par un riche capitaliste pour une de ses filles qui avait épousé un M. B... MmeB... mourut dans l'hôtel après avoir donné naissance à un enfant et non pas de suites de couches, mais de la diphtérie que lui avait communiqué le médecin qui la soignait.

Depuis cette époque on raconta que Mme B... revenait la nuit, toute vêtue de blanc, errant dans la maison et demandant des prières. Après cette mort si impressionnante, l'hôtel fut vendu à M. de Villemessant : les médisants racontèrent que le malin journaliste avait répandu cette légende afin d'avoir l'immeuble à meilleur compte.

Néanmoins, la légende persista jusqu'en ces derniers temps : la découverte des ossements dans le sol de la cave ne semblera pas de nature à la détruire.

---

*Plusieurs de nos abonnés se plaignent de ne recevoir l'*Écho *qu'un, deux et même trois jours après son apparition. Nous ne saurions être rendu responsable de ces retards, qui n'ont pas d'autre cause que la négligence de l'administration des Postes. Les exemplaires destinés à nos abonnés sont en effet toujours expédiés la veille du jour dont ils portent la date. Nous engageons vivement nos amis à présenter leurs réclamations au bureau qui les dessert ou à nous prévenir si les irrégularités sont trop fréquentes, pour que nous puissions, en nous adressant directement au ministre, faire cesser un état de choses aussi déplorable.*

A TRAVERS LES REVUES

LA PLUME. — La *Plume* publie le deuxième fascicule de son numéro exceptionnel sur la question Louis XVII. La rédaction de ce fascicule, comme celle du premier, est due à M. Otto Friedrichs. Quand on a lu ce numéro on ne peut se défendre d'un grand trouble : il semble bien que les preuves définitives y ont été données de l'identité de Louis XVII avec Naundorff.

LE PHARE DE NORMANDIE. — Les spirites ne doutent de rien. Le *Phare de Normandie* nous donne le récit d'un voyage en astral, que lui a dicté l'esprit B... En voici un extrait.

« **Frigida** » (22 juillet 1890).

C'est un pays enchanté que le ciel, et, ma foi ! bien fou qui ne le croit pas. Pour être heureux ici, il suffit de regarder, de philosopher sur ce qui nous entoure.

Figurez-vous, mes amis, il ne m'arrive que des aventures. L'autre jour, je m'étonnais de voir plusieurs

corps paraître à l'horizon et qui semblaient ne jamais pouvoir dépasser une certaine limite. Une vive curiosité s'est emparée de mon âme. J'ai voulu savoir quels étaient ces indigènes. Je questionnai plusieurs compétences: nulle réponse. Je me dirigeai alors bravement vers ces fantômes... A mesure que j'avançais, ils me tendaient les bras. « Holà! les amis, leur dis-je à certain moment: je ne fais pas un pas de plus que vous ne m'ayez dit qui vous êtes. Etes-vous des démons? des Esprits légers, grimaciers? ou bien êtes-vous des âmes en peine? Si c'est du secours que vous demandez, je vole vers vous.

— « O Esprit qui nous parles de la sorte, me dit « l'un d'eux, approche, ne crains rien; nous ne som- « mes que de pauvres désincarnés d'un monde infé- « rieur au tien. Une puissance nous empêche de dépas- « ser la limite qui pour toi est invisible, et pour nous, « réelle. Viens; donne-nous, si tu en as le pouvoir, « des nouvelles de la terre, but de nos efforts. »

Là-dessus, j'emboîte le pas et je leur dis: « Amis, vous êtes des brebis égarées; je veux être votre pasteur. Pour cela, je demande au souverain Maître du champ de la terre de vouloir bien vous permettre d'y entrer, et je vous mènerai dans des vallées profondes, où seuls et à notre aise nous causerons. » Leurs barrières s'ouvrirent, et ces âmes, folles de joie, voltigèrent autour de moi, comme les papillons, au soleil, se jouent autour des roses.

. . . . . .

Les spirites ne sont-ils donc que de grands enfants à qui, pour les consoler de la vie, il suffit de narrer de jolis contes bleus?

LE JOURNAL DU MAGNÉTISME. — Un numéro spécial remarquable consacré à la réfutation du spiritisme, « l'erreur la plus colossale et la plus dangereuse du siècle. » Les spirites n'ont vraiment pas de chance en ce moment.

LES ANNALES DES SCIENCES PSYCHIQUES. — Quel malheur! Voici qu'ils sont également malmenés dans les *Annales des sciences psychiques*. Sous ce titre « Genèse de quelques prétendus messages spirites », M. Th. Flournoy reprend la thèse de C. Flammarion, et conclut ainsi :

Il me suffit d'avoir mis en relief une vérité trop oubliée dans certain milieu: c'est que chez des personnes parfaitement normales et bien portantes (au moins selon toutes les apparences), le simple fait de s'adonner aux pratiques médianimiques peut rompre à leur insu l'équilibre psychique et engendrer une activité automatique dont les produits simulent de la façon la plus complète des communications venant de l'au-delà, bien qu'ils ne soient en réalité que les résultats du fonctionnement subliminal des facultés ordinaires du sujet. La conséquence logique en est que, même dans les cas où, faute d'informations suffisantes, on ne peut établir que les messages proviennent uniquement du médium, on est tenu de le présumer jusqu'à preuve du contraire. Et l'indication pratique qui en ressort, c'est qu'il est enfantin et imprudent de « faire du spiritisme dans l'idée d'entrer en communication réelle et certaine avec les esprits désincarnés (même en supposant la possibilité abstraite); un but de recherche scientifique désintéressée peut seul excuser un passe-temps qui repose en fin de compte sur la désagrégation mentale de ceux qui s'y livrent.

L'INITIATION. — Un article de Papus, à propos de l'installation d'une loge martiniste, *Velléda*; dans cet article, Papus continue à exhaler sa colère contre les cléricaux. Nous l'avions naguère connu plus tolérant. Est-il possible que le livre de Georges Bois, le *Péril Occultiste*, lui ait causé tant de mauvaise humeur?

L'Initiation commence la publication de longs extraits d'un ouvrage introuvable, *Ghost-Land*, dont la traduction est due au Dr Marc Haven.

L'HUMANITÉ INTÉGRALE. — Notre confrère, Camille Chaigneau, annonce en ces termes qu'il va prendre à partie notre directeur:

D'après M. Gaston Mery, « les journaux spirites sont fous de rage ». Il n'y a vraiment pas de quoi, et M. Gaston Mery prend ses désirs pour des réalités. Pourquoi s'irriter d'un incident qui jette un nouvel éclat sur le problème? Si la manifestation des désincarnés est un fait réel, tous les assauts que ce fait peut subir ne sauraient qu'assurer plus de force et d'ampleur à sa reconnaissance définitive. D'autre part, M. Gaston Mery, rédacteur à la *Libre Parole*, aura au moins rendu un service au spiritisme : celui d'édifier pleinement quelques braves camarades qui, malgré tous les symptômes concourant déjà à une suffisante évidence, n'en persistaient pas moins à voir en M. Gaston Mery, directeur de *l'Echo du Merveilleux*, une sorte de demi-allié. Par exemple, ils auront certainement dégusté, comme il convient, ce début d'article, dont la mince couche de sucre ne saurait atténuer la vraie saveur :

« Les spirites sont, en majorité, des gens d'une « parfaite bonne foi. Il ne faut donc parler d'eux « qu'avec des égards.

« Il n'en est pas de même de leurs croyances. Ces « croyances doivent être, à mon sens, combattues « sans relâche, et avec véhémence, car elles sont te- « naces et vivaces. Comme certaines mauvaises « herbes qui repoussent sans cesse, il faut s'y prendre « à plusieurs fois pour les extirper des âmes où elles « ont pris racine... »

Nous aurons peut-être occasion de revenir sur la suite de ce document.

Attendons. Nous aurons le plus grand plaisir à discuter avec M. Camille Chaigneau qui est un esprit large et un lettré.

LA REVUE SPIRITE. — Une longue étude sur Mme Pipers. Un article de Jacques Brieu sur Strada.

Le Gérant: GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-1re, PARIS.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 68. 1er NOVEMBRE 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO

DU

MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

VICTOR HUGO ET LE NOMBRE 13

L'autre jour, mon excellent confrère, Serge Basset, rédacteur au *Matin*, racontait la malicieuse histoire que voici :

Il s'agissait, si je m'en souviens bien, d'un dîner qu'un groupe d'amis — tous plus enragés libres penseurs les uns que les autres — offraient dans un restaurant fameux, à l'un des leurs, nouvellement décoré des palmes académiques.

Au moment de se mettre à table, ils s'aperçurent qu'ils étaient treize.

Treize! les braves Homais voulurent affecter une belle indifférence. Eux, se laisser ainsi influencer par cette constatation, alllons donc !

Tout de même, ils n'étaient pas rassurés. Si c'était vrai pourtant que, lorsque treize personnes ont été réunies à la même table, une d'elle doit mourir dans l'année !

Un des convives sauva la situation.

Il fit appeler le maître d'hôtel, lui dit quelques mots à voix basse. Quelques minutes plus tard, un monsieur élégant, un peu grave, se présenta, et, sur le ton le plus naturel du monde, s'excusa d'arriver en retard.

On était si heureux de sa présence, que personne ne lui demanda d'explication. Le dîner fut très cordial. L'inconnu se montra fort aimable et même spirituel.

Après le repas, on s'enquit de savoir qui il était. On apprit alors qu'il était spécialement attaché à l'établissement pour faire le quatorzième dans les dîners où, par suite d'une absence imprévue, l'on n'était que treize.

L'histoire est vraie ou fausse. Il paraît qu'elle est vraie. Elle a le mérite, tout au moins, de dépeindre admirablement un état d'esprit qui est très commun.

Tout haut, on plaisante ceux qui redoutent le chiffre fatidique. Tout bas, on le redoute aussi.

Superstition! dira-t-on.

Non pas.

Observation.

La fatalité du nombre treize est un fait établi, patent, à chaque instant renouvelé.

On pourrait en citer des centaines de preuves.

Mais je vais vous en donner une, qui, sans doute, vous suffira. C'est dans le second volume qui vient de paraître, de *Choses Vues*, que je la trouve.

Victor Hugo, comme beaucoup d'écrivains, avait l'habitude de noter, chaque soir, ses impressions dominantes de la journée.

Or, dans le carnet qui se rapporte à l'époque du siège de Paris, je cueille ces notes :

5 *janvier*. — Le bombardement s'accentue de plus en plus. On bombarde Issy et Vanves.

Le charbon manque. On ne peut blanchir le linge, ne pouvant le sécher. Ma blanchisseuse m'a fait dire ceci par Mariette: « Si M. Victor Hugo, qui est si puissant, voulait demander pour moi au gouvernement un peu de poussier, je pourrais blanchir ses chemises. »

J'étais aux Feuillantines, un obus est tombé près de moi.

Outre mes convives ordinaires du jeudi j'ai eu à dîner Louis Blanc, Rochefort, Paul de Saint-Victor. Mme Jules Simon m'a envoyé du fromage de gruyère. Luxe énorme. *Nous étions treize à table.*

C'est un premier avertissement. Victor Hugo n'y attache qu'une médiocre importance. Cependant il le note.

Quelques jours passent. Le 12 janvier, il écrit :

12 *janvier*. — Le pavillon de Rohan me demande, à partir d'aujourd'hui, 8 francs par tête pour le dîner, ce qui, avec le vin, le café, le feu, etc., porte le dîner à **13** *francs* par personne.

Nous avons mangé ce matin un bifteck d'éléphant.

Ont dîné avec nous Schœlcher, Rochefort, Blum et tous nos convives ordinaires du jeudi. *Nous étions encore treize*. Après le dîner, Louis Blanc, Pelletan.

Victor Hugo semble déjà s'inquiéter. Est-ce parce que, la veille, il a reçu en cadeau un éclat d'obus marqué d'un H? Est-ce parce qu'il a l'esprit hanté par l'image d'un corbillard orné d'un H entouré d'étoiles, qu'il a aperçu en sortant de chez lui, et qui lui a fait faire cette réflexion : « Un Romain rentrerait. »

Quelques jours passent encore. Les événements se précipitent. Victor Hugo est élu membre de l'assemblée nationale. Le **13** *février*, il part pour Bordeaux. A cette date, il écrit :

Partis le **13**, à midi 10 minutes. Arrivés à Etampes à 3 h. 1/4. Station de deux heures et luncheon.

Voyage rude, lent, pénible...

Nous arrivons à Bordeaux à 1 h. 1/2 après midi le 14 février. Nous nous mettons en quête d'un logement. Nous montons en voiture et nous allons d'hôtel en hôtel. Pas une place. Je vais à l'Hôtel de Ville et je demande des renseignements. On m'indique un appartement meublé à louer chez M. A..., *porte* **13**, rue Saint-Maur, près le Jardin public. Nous y allons. Charles loue l'appartement pour 600 francs par mois et paie un demi-mois d'avance. Nous nous remettons en quête d'un logis pour nous et nous ne trouvons rien. A 7 heures, nous revenons à la gare chercher nos malles, ne sachant où passer la nuit. Nous retournons rue Saint-Maur, où est Charles. Pourparlers avec le propriétaire et son frère, qui a deux chambres, 37, rue de la Course, tout près. Nous finissons par nous arranger.

Alice a fait cette remarque ; Le 13 *nous poursuit. Tout le mois de janvier nous avons été treize à table le jeudi. Nous avons quitté Paris le* 13 *février. Nous étions treize dans le wagon-salon, en comptant Louis Blanc, M. Béchet et les deux enfants. Nous logeons* 13, *rue Saint-Maur.*

Remarquez comme les choses se précisent. Tout d'abord, en rapprochant les deux lettres H, vues sur l'obus et sur le corbillard, Hugo semble croire que la catastrophe que le chiffre 13 annonce le concerne personnellement. Maintenant, c'est Alice — c'est-à-dire la femme de Charles Hugo — que les présages inquiètent surtout. On dirait qu'elle pressent ce qui va se passer.

Un mois s'écoule.

Le **13** *mars*, Victor Hugo écrit :

13 *mars*. — Cette nuit, je ne dormais pas, je songeais aux nombres, ce qui était la rêverie de Pythagore. Je pensais à tous ces **13** bizarrement accumulés et mêlés à ce que nous faisions depuis le 1er janvier, et je me disais encore que je quitterais cette maison où je suis *le* **13** *mars*. En ce moment s'est produit tout près de moi le même frappement nocturne (trois coups comme des coups de marteau sur une planche) que j'ai déjà entendu deux fois dans cette chambre.

Nous avons déjeuné chez Charles avec Louis Blanc. J'ai été voir Rochefort. Il demeure rue Judaïque, 80. Il est convalescent d'un érysipèle qui l'a mis un moment en danger. Il avait près de lui MM. Alexis Bouvier et Mourot que j'ai invités à dîner aujourd'hui en les priant de transmettre mon invitation à MM. Claretie, Guillemot et Germain Casse, dont je voudrais serrer la main avant mon départ.

En sortant de chez Rochefort, j'ai un peu erré dans Bordeaux. Belle église en partie romane. Jolie tour gothique fleuri. Superbe ruine romaine (rue du Colisée) qu'ils appellent le palais Gallien. Victor vient m'embrasser. Il part à six heures pour Paris avec Louis Blanc.

A six heures et demie, je suis allé au restaurant Lanta. MM. Bouvier, Mourot et Casse arrivent. Puis Alice. Charles se fait attendre.

Sept heures du soir. Charles est mort.

Le garçon qui me sert au restaurant Lanta est entré et m'a dit qu'on me demandait. Je suis sorti. J'ai trouvé dans l'antichambre M. Porte, qui loue à Charles l'appartement de la rue Saint-Maur, 13. M. Porte m'a dit d'éloigner Alice qui me suivait. Alice est rentrée dans le salon. M. Porte m'a dit : — Monsieur, ayez la force. Monsieur Charles... — Eh! bien? — Il est mort.

Mort! Je n'y croyais pas. Charles! Je me suis appuyé au mur.

M. Porte m'a dit que Charles, ayant pris un fiacre pour venir chez Lanta, avait donné ordre au cocher d'aller d'abord au café de Bordeaux. Arrivé au café de Bordeaux, le cocher en ouvrant la portière avait trouvé Charles mort. Charles avait été frappé d'apoplexie foudroyante. Quelque vaisseau s'était rompu. Il était baigné de sang. Le sang lui sortait par le nez et par la bouche. Un médecin appelé a constaté la mort.

Je n'y voulais pas croire. J'ai dit : « C'est une léthargie. » J'espérais encore. Je suis rentré dans le salon, j'ai dit à Alice que j'allais revenir et j'ai couru rue Saint-Maur. A peine étais-je arrivé qu'on a rapporté Charles.

Hélas! mon bien-aimé Charles! Il était mort.

J'ai été chercher Alice. Quel désespoir!

Les deux petits enfants dorment...

Le lendemain, Victor Hugo note encore sur son carnet :

14 mars. — Je relis ce que j'écrivais *le matin du* 13 au sujet de ce frappement entendu dans la nuit.....

Malgré lui, le poète est obsédé par le souvenir des présages.

Dira-t-on, après avoir lu ce récit, que tout est superstition dans la croyance à la fatalité du chiffre 13 et, d'une facon générale, dans la foule de ces menues croyances (sel renversé, couverts en croix, glaces cassées), qui, malgré leur absurdité apparente, persistent si vivaces parmi les hommes?

Il y a, au fond de presque toutes ces croyances une observation, une coïncidence permanente, un *fait* que les générations les unes après les autres ont constaté. On perd son temps à essayer de le nier.

Il est vrai qu'on le perdrait peut-être aussi à tenter de l'expliquer.

GASTON MERY.

Reportages dans un fauteuil

⁂ *Le Satanisme au* XVIIe *siècle* : I. La Voisin.

Dans un article intitulé *le Merveilleux à l'Hôtel de Rambouillet*, j'ai cité naguère à cette place quelques sorciers de salon du grand siècle, et quelques traits de diablerie peu terrifiants, diablerie de bons diables gaulois. Il entrerait de plus sinistres figures et des anecdotes plus tragiques dans une histoire un peu complète du *Merveilleux* au XVIIe siècle. Autour de la cour brillante du Roi Soleil, on trouve d'effroyables coins d'ombre hantés. Plus d'une Précieuse, si on l'eût suivie au sortir de la chambre bleue d'Arthénice, vous y aurait conduit tout droit. M. Frantz Funck-Brentano, dans son livre récent et si curieux sur le *Drame des poisons*, fait avec ce qui reste de la procécédure de la Chambre ardente, laisse entrevoir, à propos de la Voisin, le noir grouillement des magiciens et des sorcières en ce temps-là.

Il étaient plus de quatre cents magiciens et devineresses dans Paris, « qui perdaient bien du monde, surtout des femmes, et de toutes conditions. » C'est l'aveu d'une des sorcières, Marie Bosse. Les sorcières cumulaient les métiers de devineresses, d'entremetteuses, d'avorteuses et d'empoisonneuses. « On entend dans ce commerce d'étranges choses; lorsque « les galanteries n'allaient pas bien, les empoisonnements étaient pratique courante; certains étaient « payés jusqu'à 10.000 livres. » C'est la Voisin qui parle. « Il est d'une extrême conséquence de pénétrer « ces malheureuses pratiques et de savoir ce mystère « d'iniquité qui est entre tous ceux qui disent se « mêler de trésors, de poudres de projection (*pierre « philosophale*) et autres choses semblables, mais qui « entretiennent leur commerce par bien d'autres « moyens; les avortements et autres crimes sont de « plus grands trésors que la pierre philosophale et « la bonne aventure; les gens qui s'adressent à ceux « de la cabale traitent ordinairement de l'empoisonnement d'un mari, de celui d'une femme, d'un père « et même quelquefois d'enfants encore à la mamelle. » Ainsi dit le magicien Lesage, collaborateur de la Voisin. Et il ajoute du même ton patelin : Ces malheureux (magiciens et devineresses) « s'étaient attirés les protections les plus puissantes, « en sorte qu'ils agissaient avec la plus grande assurance et presque en toute liberté. »

Mais pourtant, ce que le public demandait surtout aux sorcières, c'était de lui dévoiler l'avenir et de lui faire trouver des trésors. Il y avait pour cela divers moyens, qui tendaient tous au même but : forcer « l'Esprit » à se présenter et à indiquer la cachette du trésor. Le procédé le plus efficace était le sacrifice d'un enfant.

« Une femme, — écrit Ravaisson (*Archives de la « Bastille*), — ordinairement une prostituée sur le point « d'accoucher, se faisait porter au milieu d'un cercle « tracé sur le parquet et environné de chandelles « noires : lorsque l'enfantement avait lieu, la mère « livrait son fils pour le consacrer au démon. Après « avoir prononcé d'immondes conjurations, le prêtre « égorgeait la victime quelquefois sous les yeux de « la mère; mais plus souvent il l'emportait pour le « sacrifier à l'écart, parce que, au dernier moment, la « nature outragée reprenant ses droits, on avait vu « ces malheureuses arracher leur enfant à la mort. « D'autres fois, on se contentait d'égorger un enfant « abandonné; les devineresses n'en manquaient « jamais : les filles imprudentes, les femmes légères « les chargeaient d'exposer les fruits d'un amour illégitime; elles avaient même des sages-femmes attitrées et fort occupées à procurer de fausses couches.

« Les enfants, après avoir reçu le baptême, étaient mis à mort et portés ensuite au cimetière, ou plus souvent enfouis au coin d'un bois ou consumés dans un four. »

« Après avoir reçu le baptême » étonnera peut-être. La Voisin était fort attentive à cela pour les petits êtres qu'elle mettait prématurément au monde et qu'elle faisait ensuite brûler dans un four.

C'est la figure principale de ce groupe hideux des sorcières. C'était une petite femme rondelette, criarde,

assez jolie, avec des yeux extraordinairement perçants. Son mari avait été joaillier puis boutiquier sur le pont Marie. Il fit de mauvaises affaires.

Le voyant ruiné, La Voisin (le nom véritable était Monvoisin,) s'attacha à cultiver « la science que Dieu lui avait donnée ».

« C'est la physionomie et la chiromancie, dit-elle. que j'ai apprises dès l'âge de neuf ans. Depuis quatorze ans, je suis persécutée; c'est l'effet des missionnaires. (Le membres de la Congrégation fondée par saint Vincent de Paul). Cependant j'ai rendu compte de mon art aux vicaires généraux, le siège étant vacant (1664), et à plusieurs docteurs en Sorbonne auxquels j'avais été renvoyée, qui n'y ont rien trouvé à redire. »

Elle possédait, en effet, quelques connaissances en physionomie. M. Funck-Brentano a retrouvé dans son dossier un « Traité de physionomie appuyé sur « six inébranlables colonnes : 1° la sympathie entre « l'esprit et le corps; 2° les rapports entre les animaux « raisonnables et irraisonnables; 3° la diversité de l'un « et de l'autre sexe; 4° la diversité des nations; 5° le « tempérament des corps; 6° la diversité de l'âge. « Et ne pas s'appuyer sur un seul signe, car souvent les « hommes sont attaqués de quelque défaut que la force « de leur esprit, avec le secours de la grâce, peut « assurément vaincre. » La comtesse de Canillac étant venue la consulter masquée, « la dame lui ayant « voulu donner sa main sans se démasquer, elle lui « dit qu'elle ne se connaissait point aux physionomies « de velours, et sur cela la dame ôta son masque. » La Voisin avoua qu'elle lisait bien plus sur les visages que dans les lignes de la main, « étant assez difficile « de cacher une passion ou une inquiétude considé- « rable. »

L'art de La Voisin et ses petits talents ramenèrent en effet l'aisance dans la maison. On peut même dire qu'ils y amenèrent l'opulence : elle gagnait de cinquante à cent mille livres par an. La cour et la ville venaient en partie de plaisir à sa maison de la Villeneuve-sur-Gravais. (C'était le nom de l'espace peu habité qui s'étendait entre les remparts et le quartier Saint-Denis.) « Tous les matins, dès avant qu'elle fut « levée, des gens l'attendaient dans son jardin, et tout « le reste du jour elle avait encore du monde. Après « cela, le soir, elle tenait table ouverte, avait les vio- « lons et se réjouissait beaucoup. » Elle allait même en ville, dans les salons et y était fort courtoisement traitée. Mme de la Roche-Guyon était la marraine de sa fille. Cela ne ressemble guère au galetas dont parle La Fontaine, dans la fable des *Devineresses*.

Tout le gain s'en allait en fumée. Et d'abord, La Voisin avait le cœur tendre. Bonne fille, selon l'usage du temps, elle aidait avec largesse ses amants, au premier rang desquels on trouve le bourreau de Paris, André Guillaume, qui faillit l'exécuter; puis le vicomte de Cousseran, le comte de La Batie, l'architecte Fauchet, le magicien Lesage, l'alchimiste Blessis, et dix autres.

Avec les deux derniers, elle dépensa de grosses sommes à chercher la pierre philosophale et à poursuivre maint progrès scientifique; car elle était fort crédule. Elle croyait même au pouvoir de sainte Ursule pour « rabonnir » les maris, et envoyait le sien, brave homme qu'elle empoisonnait de temps en temps à moitié, sans avoir le cœur d'aller jusqu'au bout, — faire neuvaine à la chapelle de Sainte-Ursule, à Montmartre pour se « rabonnir » et devenir digne d'elle.

Enfin, La Voisin était fastueuse. Elle rendait ses oracles, vêtue d'une robe et d'un manteau spécialement tissés pour elle, qu'elle avait payés 15.000 livres (environ 75.000 francs d'aujourd'hui). Cette « robe d'empereur » fit bien du bruit dans Paris. Et quant au manteau, il était de velours cramoisi semé de 205 aigles « esployés à deux têtes, d'or fin » doublé de fourrures précieuses. Crapuleuse de langage comme de mœurs, en ce bel arroi elle était ivre la plupart du temps et se battait avec ses amants.

La Voisin pratiquait la médecine comme toutes les sorcières. M. Funck-Brentano a retrouvé dans son dossier des recettes pour les boutons du visage, un remède pour le mal de tête, la formule d'une « quintessence d'ellébore de laquelle le doyen de Westminster a vécu cent soixante-six ans. » Elle était sage-femme et surtout avorteuse. « Au-dessus de son cabinet, il y avait une espèce de soupente où se faisaient les avortements, et derrière le cabinet, il y avait un réduit avec un four, où l'on trouva de petits os humains brûlés. » La Voisin avoua qu'elle avait brûlé dans le four ou enterré dans son jardin *plus de* 2.500 *enfants* nés avant terme.

A cette multitude des petites victimes de la terrible faiseuse d'anges, il faut ajouter, par centaines, les enfants sacrifiés à la messe noire et dans d'autres pratiques sataniques. En 1676, il y eut de grands attroupements et des mouvements de sédition dans Paris, à cause de la quantité d'enfants qu'on enlevait, et le peuple se porta à des violences contre les femmes qu'il soupçonnait d'être des voleuses d'enfants. Le célébrant ordinaire de la messe noire chez La Voisin était un prêtre défroqué et infâme du nom de Guibourg. La scène a été reconstituée par La Reynie, d'après les interrogatoires des accusés.

Guibourg, vêtu des ornements sacerdotaux, célébrait la messe selon les rites sur le corps nu d'une femme étendue sur une table qui servait d'autel. Au moment de l'Offertoire, un enfant était égorgé : Gui-

bourg le piquait au cou avec une longue épingle. Le sang, versé dans le calice, s'y mêlait à du sang de chauves-souris et à d'autres matières obtenues par des pratiques immondes. On ajoutait de la farine pour solidifier le mélange auquel on donnait la forme d'une hostie...

Ce Guibourg était sacristain de Saint-Marcel à Saint-Denis. Il avait été aumônier du comte de Montgomery. Les Montgomery, par parenthèse, n'avaient pas la main heureuse en matière d'aumôniers. Peu d'années après, un certain Gagnard, aumônier dans la même famille, se rendit coupable d'un vol pour lequel un innocent, nommé d'Anglade, fut mis à la question et envoyé aux galères.

A côté des sorcières, nous voyons apparaître, dans l'enquête de La Reynie, le groupe non moins sinistre des magiciens alchimistes, dont nous reparlerons, ainsi que de leur plus illustre cliente, l'amie du roi, la radieuse et orgueilleuse marquise de Montespan.

George Malet.

LES

APPARITIONS DE CAMPITELLO

Nous recevons de notre correspondant de Corse les nouveaux détails que voici, sur les curieux phénomènes qui se déroulent à quelques kilomètres de Bastia.

Mon premier article sur les apparitions de Campitello que l'*Echo du Merveilleux* a publié dans le fascicule du 1er octobre, se terminait ainsi : « Je m'arrête dans ma narration, car je sens que je me heurte ici au scepticisme du lecteur... »

Eh bien ! depuis lors, de nombreux sceptiques, des professeurs, des prêtres — saperlipopette ! des prêtres sceptiques, ça ne devrait pas se voir — ont grimpé jusqu'à Campitello, et là, témoins oculaires des merveilleux phénomènes, ils ont dit enfin :

— Je vois, je crois, je suis désabusé !

On est seulement partagé sur le caractère des apparitions, sur la causalité du somnambulisme de certains voyants; pour les uns les apparitions sont d'ordre divin ; pour les autres — dont nous sommes jusqu'à preuve du contraire — elles sont d'ordre diabolique; pour un certain nombre elles seraient mixtes, il y aurait à côté du merveilleux divin des prestiges diaboliques,..

Quoi qu'il en soit, *adhuc sub judice lis est*, lorsque notre Mère l'Eglise aura prononcé, nous nous inclinerons devant son jugement. Pour le moment, donc, prenant ma narration au point exact où je l'ai laissée, les lecteurs de l'*Echo* se contenteront d'une très courte notice sur les principaux événements qui se sont déroulés à Campitello du 15 septembre au 15 octobre courant.

Nous disions que certains voyants, des enfants pour la plupart, n'étaient pas plus tôt arrivés sur les lieux de l'apparition (où l'on a planté une très simple croix en bois) qu'ils entraient en somnambulisme pour se livrer aux actes les plus extravagants, les plus funambulesques.

Depuis lors, à Campitello, ça été de plus fort en plus fort comme chez Nicolet. Ce n'est plus seulement sur les lieux de l'apparition que le sommeil magnétique surprend ces malheureux qui font le désespoir de leurs parents, mais c'est parfois à plusieurs kilomètres de distance. On les voit alors, de jour, comme de nuit, mus et guidés par une force invisible, se diriger vers Campitello par les chemins les plus impraticables ; rien ne les arrête : ni ronces, ni épines, ni murs, ni haies ; ils vont, tragiques, toujours de l'avant, tantôt grimpant comme des félins, tantôt rampant comme des couleuvres et arrivent enfin au pied du rocher de la Madonna (comme on l'appelle ici) sans la moindre égratignure.

Une fois réunis, les somnambules ont l'air de se concerter...

D'intuition ils se comprennent, puisqu'ils sont tous d'accord dans toutes leurs entreprises. Ce sont les maîtres de céans, je veux dire les directeurs de tous les exercices de piété qui se pratiquent sur les lieux de l'apparition. Chacun se soumet de bonne grâce à leur volonté, à leur caprice. Ils font prier, ils font chanter, ils font faire des *strascinelles*, exercices de pénitence consistant à se traîner sur les genoux jusqu'au pied de la Croix sur un parcours d'une trentaine de mètres, ils font faire des processions dans un ordre parfait, processions qu'ils dirigent eux-mêmes — à l'état d'hypnose toujours, bien entendu. Malheur à qui s'écarte des rangs, à qui ne prie pas, à qui se dissipe durant ce pieux exercice,.. les somnambules accourent bien vite alors, menaçants, effrayants... et les fidèles — plusieurs centaines — de prier, de chanter, de marcher dans l'ordre le plus parfait, sous la verge, pour ainsi dire, de quelques enfants endormis et dont quelques-uns n'ont pas dix ans!

Mais leur mission ne se borne pas à faire ou à faire faire des exercices de piété. Ils se sont mis dans la tête de faire une grande place devant le rocher de la Madonna. Comment y réussiront-ils? C'est leur secret ; en tout cas, ils n'ont pas besoin de levier, ni d'aide d'aucune sorte pour soulever les poids les plus lourds, des moellons énormes : devant plusieurs centaines de témoins, un somnambule de douze ans tout au plus a

déplacé — sans aucune aide — une grosse pierre pesant au moins 400 kilos... Et maintenant les travaux de MM. les somnambules sont dans un état très avancé; tout le monde est émerveillé... et on voudrait pouvoir comprendre ! Mais bernique ! on n'y comprend rien.

Quelquefois aussi, ces êtres si intéressants, sont pris de la manie d'écrire. L'autorité ecclésiastique détient plusieurs papiers écrits par les somnambules. L'un porte — je l'ai vu — *Marie Satan* en toutes lettres.

Ces scènes se sont produites quotidiennement ou à peu près depuis le jour où elles ont commencé, c'est-à-dire depuis le 4 septembre dernier.

Mais en voilà assez pour les somnambules et passons aux autres voyants.

Ils ont été très nombreux encore ceux qui ont vu l'apparition de la belle Dame depuis ma première relation. La nuit comme le jour, il y a eu des visions collectives, des visions isolées. Ce qu'on a vu le plus fréquemment à côté de l'apparition de la belle Dame, ce sont des églises avec de grandes processions tout autour. Votre serviteur a assisté à une vision collective de l'illumination soudaine de la croix dont j'ai parlé plus haut, et ce à trois mètres de distance tout au plus; j'étais si peu halluciné en ce moment que je mordais à même dans une pêche, très succulente ma foi... mais pas assez cependant pour que la mastication ne cessât aussitôt. Le phénomène dura cinq ou six secondes à peine.

Que vous dirai-je maintenant, amis lecteurs ? rien de plus pour le moment, je me réserve pour le prochain numéro.

O.P. Pancrazi.

PAUL DÉROULÈDE

Horoscope adapté à la graphologie.

Si à la naissance de Paul Déroulède, nous avions été appelée à tirer son horoscope, quelles facultés aurions-nous pu lui attribuer?

Prison de la Santé — 10 Sept 1899.

Le jour est bien choisi pour me réjouir avec vous d'abord de ce que vous ayez, vous, échappé à la [illegible] ensuite de ce que la France semble avoir, elle aussi, échappé hier au plus grand péril qu'elle ait couru depuis 1870. Le seul bon cœur je crierai : Vive l'Armée [illegible] libre

Cordiale poignée de main pleine de bons souvenirs et aussi de grands mercis pour l'amicale confiance que vous avez [illegible]

Déroulède

Mars le protège pour la carrière des armes, et, comme facultés intellectuelles nous trouvons : aptitudes aux lettres et aux sciences qui traitent de la guerre.

La graphologie nous donne par la majuscule surélevée séparée du mot et terminée en massue : la fougue, l'énergie puissante et des sentiments aristocratiques. Les lettres inachevées : indépendance de caractère, originalité. Barres vives courtes terminées en pointes et montantes : esprit d'attaque, riposte vive et énergique. L'f barrée en retour : idée arrêtée. Finales ascendantes vers la droite : expansion. L'o ouvert : franchise.

L'horoscope annonce : Cœur dévoué, esprit bienveillant, juste, force d'âme, témérité qu'il faudra craindre, fierté, volonté tyrannique qui voudra tout soumettre et que rien

n'arrêtera dans ses desseins ce qui ferait survenir des luttes pénibles et des adversités. Homme sensuel avec raffinements dans les plaisirs et instincts de luxe.

La graphologie nous donne : Goûts artistiques, intellectualité orgueilleuse par le développement de la tête du P. Pas de paraphe, grandeur d'âme. Les lettres disjointes : intuition, connaissance soudaine des hommes et des choses. Les points remplacés par des virgules : nature exaltée, force de caractère, force intellectuelle et physique.

L'horoscope annonce : dangereux voyages.

Commencements difficiles auxquels succéderont des amitiés puissantes. Elévation qui exposera à l'envie, à des haines acharnées. — Des entreprises heureuses ; faveur de femmes élevées, mais liaisons dangereuses avec des hommes pervers. — Fortune auprès des princes et des grands et surtout des femmes en dignité. De grands périls résulteront d'actions téméraires. — Attaque de la malveillance dans les années hebdomatiques et ennéatiques, alliances et amitiés qui se changent en hostilités. — Revers de fortune, ingratitude des amis nombreux et puissants ennemis. — Menace de périlleux adultères, de guet-apens ou de quelque malheur imprévu. Discordes et luttes de tous côtés. Menace de captivité peut-être évitée où il y aura délivrance. Chute ou maladie aiguë. Explosion de la haine. — Fait rencontrer la fortune en union mais expose à des querelles, car la femme serait orgueilleuse, arrogante, impérieuse et ne pourrait que faire souffrir.

La graphologie nous donne dans le mélange de courbe et d'angle : homme subissant la pression des circonstances, n'attendant que le moment de faire valoir ses droits. Autant de mots liés que séparés : la plume se refuse à l'expression de la pensée. Les finales ascendantes : aspirations élevées, idéalité par l'inclinaison des lettres, sensibilité.

L'horoscope de 1900 consulté nous donne :

Troubles dans les entreprises, contestations, procès mais gain de procès. — Poursuite de l'envie et de la haine. — Maux infligés par les ennemis. Inconstance des amis. — Discordes avec les proches. Disgrâce auprès des princes et des grands : Balance de biens et de maux. — Chance de triompher par un héroïque effort de l'intelligence et de la volonté.

Mauvaise année pour entreprendre une guerre.

Maladie dangereuse. — Accident imprévu.

Mars planant sur ces événements annonce qu'ils arriveraient du 22 au 26 avril, temps de l'année gouverné par cette planète ; si nous regardons Asicah décan soumis à l'archange de Mercure maléficié par Mars en quadrature aux degrés 1 à 10 du Taureau auquel vient se joindre un rayon de Mars, nous pourrons prédire que les jours périlleux à passer seront du 20 au 29 avril.

Mme LIANE DE TYANE.

LA STATUETTE DE Mme CARNOT

Mme Daniel Lesueur, racontait dernièrement la troublante histoire que voici :

...Une femme d'un grand caractère, d'un esprit élevé, d'une forte culture philosophique, et dont la mémoire s'entoure d'un respect universel, semble s'être inclinée à la suite d'une coïncidence extraordinaire, devant l'inexplicable, qu'elle n'eut pas l'orgueil de nier.

Son mari était ministre des Finances, mais n'avait aucune raison de songer à la Présidence de la République, lorsqu'un savant ami de la maison, revenant d'un voyage aux Indes, leur offrit une petite idole de pierre d'un travail curieux.

« Il y a une tradition sur cette statuette, » leur dit-il. « Elle appartint longtemps à la dynastie des rois de Khadjurao. Le rajah qui me l'a donnée souhaitait de s'en défaire. Elle passe pour assurer le pouvoir à l'un des membres de la famille dans la possession de qui elle tombe, mais aussi pour lui attirer une mort violente. Le prince hindou voulait bien régner, mais il ne voulait pas mourir. Ayant le trône, il craignit le poignard, et pensa conjurer le sort en se séparant de la petite statue. Je l'ai trouvée originale, avec sa bizarrerie artistique et son étrange réputation. Mais il n'eût pas été honnête de vous la remettre sans vous prévenir. Ne la prenez pas, si vous n'acceptez pas les risques d'honneur et de danger. »

La légende parut fort piquante. Elle ajouta son charme au rare bibelot, qui fut accepté avec joie.

Nul ne prévoyait alors qu'au prochain Congrès de Versailles, l'impossibilité d'obtenir une majorité pour un des deux grand favoris du steeple-chase présidentiel ferait se concentrer les votes sur un nom récemment signalé à l'estime publique par un acte d'éclatante loyauté.

Le soir même de l'élection, l'explorateur qui, du fond de l'Inde, avait rapporté l'étrange idole, recevait de celle qui allait suivre son mari à l'Elysée, ce mot écrit plaisamment, mais déjà peut-être avec un léger frisson de mystère :

« C'est la statue. »

Etait-ce encore la statue qui, sept ans plus tard, un soir de fête, rendit possible cette chose inouïe : l'assassinat du chef de l'Etat, entre ses ministres, sa maison militaire, ses gardes, sa police, tout un peuple affectueux qui l'acclamait.

Pas une main de ces milliers de mains amies et dévouées ne fut assez prompte pour détourner le poignard. Quel sortilège ancien, du fond de l'Inde mystérieuse, mûri à l'ombre des palais de meurtre et d'intrigue où longtemps veilla la muette idole, s'était attaché à sa pierre pour rendre possible en pleine Europe cette tragédie asiatique ?

Nul ne posa la question. On ne reparla plus de l'icône mauvaise. Il y aurait eu quelque chose de sacrilège et de puéril à lui attribuer un rôle dans l'affreuse aventure. L'amitié ne se démentit point de la famille en deuil pour celui qui, dans une incrédulité tran-

quille, avait apporté cette épave tragique de cultes abolis.

Mais, quand la noble veuve mourut à son tour, ses enfants trouvèrent dans son testament la prière expresse et instante de ne pas conserver l'idole hindoue.

En songeant à la mort, dans la gravité de ses dispositions dernières, une très haute âme de femme, que nul ne taxera de superstition ou de faiblesse, avait cru devoir dignement, sans tentative d'explication, faire la part de la fatalité, de l'insondable et du mystère.

Quel esprit fort la blâmera.

DANIEL LESUEUR.

Souvenirs d'une Voyante

RÉSUMÉ DES ENSEIGNEMENTS DE LIEF

L'Etre, d'Humanité supérieure, qui se manifesta à moi et par moi pendant plusieurs années sous le nom de Lief et fut le guide de notre Cénacle, n'a jamais, de façon positive, affirmé sa ou ses individualités. A l'époque où il apparut, nous fîmes des recherches et trouvâmes qu'en l'an 500 de notre ère, un moine, qui fut un sage et qui se nommait Lief, fils de l'un des nombreux Eric le Rouge, avait, en effet, existé.

La dernière incarnation, sur la terre, de cet esprit lumineux eut été en la personnalité de M. de Metz, le philanthrope admirable qui fonda la Colonie pénitencière de Mettray.

Nous eûmes même, à cette occasion, une preuve trop convaincante tout au moins de la survie de l'Idée, pour que je puisse omettre de la mentionner.

M. le marquis de qui (pour l'intérêt et la véracité de mes souvenirs, je suis amenée à parler plus que je ne le voudrais), M. le marquis futur qui signait volontiers Hermès et voulait affirmer, près de nous, le titre d'hiérophante dont il s'était affublé, le prenait d'assez haut avec Lief et, une fois que ce dernier avait malmené le pseudo Trismégiste :

— Qui êtes-vous? demanda celui-là. Lief, semble une présomption. Vos enseignements sont des réminiscences et vos leçons, de la pédagogie.

L'Etre répondit laconiquement : « J'ai été M. de Metz. »

L'impression fut telle pour l'homme fluide, qu'elle suscita en lui une sincérité, et il avoua, aussitôt, avoir appartenu comme pensionnaire privé, à la colonie pénitencière d'Indre-et-Loire...

A moi, Lief dira :

« Qu'importe qui je suis, puisque je suis. »

Je n'ai, sur les enseignements dictés par Lief, que des notes imparfaites.

Celles que Mme Ugalde a conservées ont un caractère mystique qui ne concorde pas toujours avec les communications plus précises que mon ami de l'au-delà m'a dictées.

Il m'a ordonné, à plusieurs reprises d'écrire « La Révélation ». Néanmoins, outre que mes documents, dont la science est évidente, ne présentent pas le caractère réel d'une Révélation, mais d'une « appréciation sur *l'acquis* et non sur *l'ignoré*, » j'aurais rougi de donner, comme mon œuvre, celle d'une intelligence manifestement autre que la mienne et, en expliquant l'origine d'un tel ouvrage, j'ai, jusqu'alors, redouté les railleries.

Lief n'est pas dogmatique; le sectarisme excite ses colères et il établit l'avenir humain sur un communisme idéal qui procède évidemment de celui du Christ. Selon ce génie, Jésus, fils de Dieu, n'est pas l'Unique.

« Il est des sphères, prétend-il, où des êtres ont « pour mission de faire progresser les humanités. »

Quelques-uns sont donc venus. Imparfaits dans leurs entraves de chair, ils ont livré les clés des tabernacles, mais non le moyen de les employer. La confusion en a été plus grande.

Souvent, en son langage, l'Esprit abuse des métaphores.

« Sous l'effort des volontés opprimées, des lam-« beaux du Zaimph (voile sacré d'Isis) ont été ar-« rachés; mais repris aussitôt par les mains sacerdo-« tales, et, de nouveau célés, les traces qu'ils ont « laissées ont cessé d'être la présence réelle divine et « les miracles d'autrefois sont pour vous, aujourd'hui, « les découvertes vulgarisées de la technologie et de « la métallurgie. »

Quelqu'un dira à Lief :

— Vous parlez au nom de Jésus en qui, selon vous-même, se résolvent les destinées de notre terre, et vous lui refusez la divinité.

— Ne travestissez point mes paroles, répond-il. Jésus ne saurait être Dieu absolu. Cependant il procède de Lui. *Il est* parmi les Dieux. De tous les prophètes, il est aussi le plus parfait parce que, pour élever avec lui, non point l'humanité élue, mais l'humanité condamnée, il est descendu aux Enfers et que, pour faire germer son œuvre, quand il pouvait se dérober au martyre, il l'a fécondée de son sang.

Il n'a pas été l'Initiateur.

Il s'est fait le Rédempteur.

***

Le Magisme, science apotélémastique des Grecs,

est, d'après Lief, la Révélation continuée, ou « parole donnée par la pensée de Dieu ». Voici comment il explique l'épisode relatif à la Tour de Babel qu'il nomme Tour de Babylone.

— Les Kasdims, (Chaldéens sans doute) poussèrent la civilisation (c'est-à-dire la découverte scientifique ou de tout ce qui est existant pouvant se communiquer à notre humanité) en de telles profondeurs, qu'ils parvinrent à construire un observatoire dépassant les sept(?)... atmosphères et qu'ils pénétrèrent dans les sept planètes qui contiennent l'histoire du monde : « Saturne, Jupiter, Mars, la Lune, le Soleil, Mercure et Vénus. »

« Ils ne pouvaient aller plus loin. Leur civilisation disparut et les esprits ou êtres qui l'avaient ainsi conduite à son summum, passèrent en d'autres mondes pour y devenir *enfants* et continuer d'apprendre.

« Ainsi, l'exégète spirituel considère le Magisme, dont les débris, sous le nom de Magie, sont dénaturés et souvent bafoués à notre époque, comme la science émanée de Dieu même et comme, par conséquent, le pivot spirituel sur lequel se pose l'axe du monde.

« C'est, dit-il, la transmission des paroles et des gestes du Père.

« Hermès et Moïse en Egypte, Arya dans l'Inde, Zoroastre en Perse, ont, les premiers, fermé les temples, créant, ainsi, l'autocratie de l'Idée qui devait engendrer celle de la Forme, et les Mystères.

« De ce moment, les religions montrent les cieux, mais elles ne les ouvrent pas et le sang du Christ versé en holocauste, paraîtra, *un moment*, inutile. »

A certaines heures, l'Esprit se fait prophète. Il plonge en l'avenir et rêve de la paix dans l'unité des peuples.

Et il s'écrie :

— Spirites et théosophes, ridicules aujourd'hui, parce que, semblables à des enfants, vous jouez avec l'étincelle jaillie de l'absolu, vous apportant un peu de vie ou d'éternelle vérité, votre théurgie triomphante, enfin sortie des limbes dans l'eau lustrale de la science, établira l'Eglise universelle faite des ruines gigantesques de tous les dogmes et de leurs schismes!

« Chassé par l'esprit de vérité qui s'est fait — esprits et multiples, — pour arriver à votre oreille, l'Ante-Christ qui détruit et sépare, descendra aux enfers du chaos et le communisme sacré ouvrira la porte des cieux.

Parlant un même langage, tous les peuples se comprendront, et, par le syncrétisme, la paix avec l'avancement de ce monde seront désormais assurés.

***

Dans le désordre où se trouvent les rares documents que j'ai conservés, et dans l'état de nervosité excessive que me cause cette évocation du passé suprahumain, il m'est impossible de coordonner les communications de Lief.

Je les transcris au hasard, et ceux qui liront mes « Souvenirs », voudront bien me pardonner cette absence totale de règle littéraire.

Un de nos amis demande à Lief :

— Que pensez-vous des miracles de Lourdes?

Il répond ceci qui est, à mon sens, le triomphe de la foi :

— Les miracles s'opèrent parce qu'il n'existe point de raison pour que ne s'accomplisse pas ce que demande un croyant.

Il explique ainsi la Trinité :

— Dieu est pensée; mais pour *s'exprimer* il se fait Esprit, et, pour se *manifester*, il se fait matière. L'Homme est à son image, parce qu'il est Pensée jaillie de Dieu; âme ou fluide créé par l'Esprit; créature formée dans la matière.

— Mais, insiste-t-on, Dieu est Unique?

— Le Parfait éternel et increé ne peut procéder que de lui-même, Dieu est Unique et les dieux et les hommes sont en lui.

Lief, on le voit, a des tendances panthéistes. Pourtant, il ne nous maintient pas toujours dans les sociétés antiques. Il descend des profondeurs du passé fécond et coloré de l'Orient, et abandonnant la race sudéenne, nous ramène aux âges nouveaux de celle boréenne, sous les sombres forêts celtiques. « Les premiers individus d'une race, dicte-t-il, naissent fatalement créateurs parce que initiateurs. Les Dives ne sont point créatures fabuleuses. Elles font jaillir l'étincelle dans la nuit et germer le grain au fond de la terre, puis, disparaissent, laissant à l'homme le soin de continuer, de comprendre et d'expliquer l'œuvre des ancêtres. »

Dès ses origines, la race kymrique a ses prophétesses, héritières du don sacré de la Voluspa (1).

Ces Pythonisses forment un collège sacré et le « féminisme » semble devoir régir la Gaule septentrionale.

— Mais, explique Lief, l'Eternel féminin, essentiellement procréateur, s'absorbe dans la Forme et l'Esprit lui échappe.

Le Druide apparaît et la Femme n'est plus qu'un moyen.

Aucun dogme, autant que le druidisme, n'a eu conscience de la vie et n'en a compris la véritable expression.

---

1. Celles qui voient l'universalité des choses.

« La mort, chante-t-il, n'est que le milieu d'une longue vie. » Aussi les Gaulois sont braves.

Ils changent, mais ne finiront pas. Les promesses d'un Paradis dont la porte n'est qu'entrouverte sur de mystérieux chemins, laissent l'homme plein d'angoisses. Devant l'infini des mondes où s'échelonnent après le repos, les étapes du progrès, celles de l'expiation et de tous les espoirs accessibles à tous, sans exception, l'être reprend des forces. Il achève sa tâche et il l'achève bien pour ne la point recommencer.

Avec toutes les théogonies, Lief admet l'Enfer, mais il ne le veut point éternel, et il ajoute :

« Tout le ciel et tout l'enfer sont en toi, comme tout le présent et tout l'avenir. L'Hadès ou le Tartare des Grecs, l'Amenti des Egyptiens, le Schéol ou la Géhenne des Juifs avec l'Enfer chrétien représentent la forme expiatoire et l'être ne peut se soustraire à la Forme que par la délivrance et la liberté de l'idée. »

Cette réponse de l'Esprit me paraît assez obscure surtout s'il faut admettre avec lui que Dieu est Esprit et matière.

Jusqu'à quel terme celle-ci peut-elle se transformer?

C'est un problème qu'avec ceux de l'Infini de l'existence et de l'Incréé, les moyens de compréhension accordés à notre humanité, ne nous permettent pas de résoudre.

Une personne qui se croit très catholique, encore que spirite, accuse un jour Lief d'être idolâtre, et l'esprit, empruntant la forme de langage attribuée à Jésus de répondre aussitôt : « Je vous le dis en vérité, que parlez-vous d'idolâtrie?

« Les médailles et les scapulaires ont remplacé les phylactères et les abraxas, amulettes antiques. A la cédule que l'on portait jadis aux prophètes, lesquels devaient transmettre les prières aux dieux, vous substituez les messes expiatoires. Vous vous agenouillez toujours devant des statues de cire ou d'ivoire, et le denier de Caron aidant, jadis, les ombres à passer le Styx, est remplacé, maintenant, aux portes des églises, par le denier de saint Pierre qui paie les indulgences. Rien ne change ; tout se transforme. Mais au profond des cieux, contemplant et dirigeant le mouvement des mondes dont l'ascension est éternelle, la pensée de Dieu reste immuable. »

Si Lief est quelquefois difficile à comprendre; s'il semble, par instants, changer de personnalité, jamais il ne se dérobe.

Il ouvrira, pour moi, tous les livres sacrés : les Védas, le Tarik, le Soudan, le Zend Avesta, le Sépher, le Koran, les livres du Sabéisme, le Manou, le Pimender et l'Asclépias, les Saintes Légendes et la Raison suprême, et il me ramènera toujours aux pages éternelles et sublimes de la nature, « dans lesquelles dit-il, tandis que chaque brin d'herbe écrit la vérité, l'infirme ciron raconte Dieu, ses promesses et nos destinées. » Lief ne me quittera pas.

A l'heure trouble de ma vie il disparaît et, même sévère, sa voix ne se fait plus entendre. Mais rien, dans les temps, ne rompra le lien qui, peu à peu, m'élève à lui. Son influence m'actionnera dans tous les actes de ma vie, transformera mon caractère, effacera l'orgueil qui en était la caractéristique, me contraindra (si ce n'est vis-à-vis d'un seul), au dédain de toute haine; m'apprendra la joie du sacrifice et me soutiendra dans la souffrance qui absorbe les facultés et entraîne à l'indifférence.

Au moment où, pour écrire les derniers chapitres de ces Souvenirs, je l'ai évoqué avec tout mon vouloir, il se manifeste en un tel rayonnement, que la voyante reparaît, et que toute l'incertitude, avouée au début de ce livre, fait place, désormais, à la foi ardente en l'Esprit en qui sont « les esprits ».

Credo.

CLAIRE VAUTIER.

Paris, 10 février 1899.

Oubliée. — Il m'est impossible de répondre à votre lettre par le journal. Donnez-moi une adresse quelconque et je vous écrirai.

C. V.

Petit cours d'Onéirocritie

V

LES RÊVES ALLÉGORIQUES (*suite*).

Mais il ne suffit pas de savoir « grouper » les images, il faut encore rechercher si, en dehors de sa signification intrinsèque, chaque groupe n'a pas un sens qui se combine avec le sens de l'autre ou des autres groupes.

Un exemple va me permettre encore d'expliquer clairement ma pensée.

Une dame B., mariée, sans enfant, et ayant une certaine fortune a fait le rêve suivant :

« Je me trouvais dans une église devant un vitrail « qui représentait la Vierge. Autour d'elle des person- « nages à figures de masques étaient dans l'attitude de « la prière. Ce qui me frappa surtout ce furent les mas- « ques. Je sortis de l'église et me trouvai dans un verger

« plein de cerisiers couverts de fruits. Là j'aperçus une « de mes parentes pour laquelle je n'ai pas beaucoup de « sympathie. Elle ne disait rien, regardant comme moi « les cerises. Un jardinier qui se trouvait là, me fit re- « marquer au milieu d'un de ces arbres une cerise « énorme et très rouge. Il m'engagea à la cueillir; ce « que je fis, malgré un geste de ma cousine pour m'en « empêcher. Une fois le fruit cueilli, je mordis de- « dans, et, lui trouvant une saveur extraordinaire, je « tendis silencieusement l'autre moitié du fruit à ma « cousine qui, après l'avoir goûté, se récria sur son « amertume et eut toutes les peines du monde à « l'avaler. Là-dessus je m'éveillai. »

La répartition des images ne nous coûtera pas ici grand effort. La structure du rêve nous la donne toute faite.

D'un côté, les images qui se rapportent à l'église; de l'autre les images qui se rapportent au verger.

Dans chacun de ces groupes, il y a une image-clef; dans le premier, ce sont les masques; dans le second, c'est la cerise géante. Mais, contrairement à ce que nous avons vu dans les rêves précédents, ces images-clefs au lieu de s'harmoniser avec les images ambiantes sont en violente contradiction avec elles. L'analogie des symboles est devenue la contradiction des symboles.

C'est cette contradiction qui indique que l'image-clef, outre la signification qu'elle a par rapport au groupe d'images dans lequel elle se trouve, en a une autre par rapport aux groupes, dont elle ne fait point partie.

L'image-clef, en effet, tout en étant insérée dans son groupe, en sort en quelque sorte par l'opposition de son sens allégorique.

Il faudra donc, quand on aura expliqué séparément le sens combiné des images de l'église (la Vierge, les personnages saints, les masques), puis le sens combiné des images du verger (la cousine, le jardinier, le fruit monstrueux), expliquer le sens combiné des deux symboles qui semblent *sortir de leur groupe respectif, je veux dire le sens combiné des « masques » et du « fruit monstrueux ».*

Le lecteur est au courant maintenant du travail d'analyse qu'il est nécessaire de faire avant d'interpréter un rêve.

Nous allons rechercher de quelle manière on peut trouver le sens intrinsèque de telle ou telle image donnée.

Nous reprendrons ensuite les rêves que nous avons passés en revue, pour en donner l'explication définitive.

C. de Mirbel.

Glossaire de la Science occulte

DIVINATION

Aéromancie.

C'est l'art de prédire l'avenir par l'inspection de l'air, ou de ce qui se passe dans l'air. Voici comment on y procède. Le devin pose sur sa tête un grand morceau de toile, un drap de lit, et se place en plein air, au-dessus d'un baquet rempli d'eau. Le consultant adresse une question mentale ou de vive voix et si l'air interrogé par le devin fait rider la surface de l'eau, l'oracle est considéré comme favorable; si, au contraire, l'eau n'ondule pas, ne bouillonne pas, il y a doute au sujet de la consultation.

L'aéromancie peut être considérée comme une branche de l'astrologie, car elle comporte aussi la divination par les phénomènes de l'air. Les événements futurs se peignent dans les nuages, et souvent le devin voit des spectres apparaître dans les airs.

Aigomancie.

Prédiction de l'avenir, en observant le bêlement d'une chèvre, sa course plus ou moins désordonnée, enfin, ses mouvements divers.

Alectromancie.

Art de prédire l'avenir au moyen d'un coq ou d'une poule. On dit aussi *Alectryomancie*.

Voici comment il faut procéder :

Le devin trace sur une feuille de carton une circonférence qu'il divise en vingt-cinq sections ou parties, au bas desquelles sont inscrites les vingt-cinq lettres de l'alphabet. Chacun des secteurs contient un grain de blé; une poule ou un coq est placé au centre de la circonférence et naturellement le volatile pique un grain. Le devin inscrit la lettre du secteur sur lequel a été piqué le grain, et par la réunion de ces lettres, il compose des mots, desquels il tire des pronostics et des horoscopes, des présages ou de simples réponses aux questions posées.

Une tradition nous apprend que Jamblique utilisa l'alectromancie, afin de connaître le nom du successeur de Valens et que le coq croqua les grains correspondant aux lettres T, H, E, O, D. Valens, qui apprit la prédiction, fit mettre à mort divers grands personnages dont le nom commençait par *Theod*, mais il oublia Théodose-le-Grand, qui fut en effet son successeur.

Le P. de Lancre donne le nom d'alectryomancie à

un genre de divination dans laquelle ne figure ni coq, ni poule, mais seulement des grains de froment :

Une petite fille, dit-il (1), jette dans un foyer des grains de blé, le premier pour janvier, le second pour février et ainsi de suite pour les autres mois. Si le grain ne se consume pas, c'est un signe qu'il tiendra son prix, s'il se consume, c'est signe de grande cherté.

Aleuromancie ou Alvéromancie.

Moyen de prédire l'avenir en utilisant le procédé suivant : On place des billets contenant des réponses variées dans de la pâte de farine avec laquelle on fait une sorte de galette qu'on découpe en morceaux et qu'on distribue aux consultants, et chacun d'eux tire ainsi lui-même son horoscope, d'après les mots écrits sur le billet, que lui a attribué le hasard.

Comme, dans l'Antiquité, c'était Apollon qui présidait à ce mode de divination, on surnommait le dieu, à cause de cela, *Aleuromantès*.

Voici en quels termes le P. de Lancre (2) parle de l'aleuromancie : « C'étoit une divination par l'orge et la farine desquels les devins se servoient ès sacrifice, ou bien pour faire des pains ou des gâteaux, ou bien pour espandre sur les victimes, ainsi que nous apprenons des poètes latins, de Denys d'Halicarnasse et d'autres. Théodore Balsamon (Balsamo) fait mention de certaines femmes, lesquelles avec de l'orge, prédisaient tout ce qu'ignoraient les autres.

« Un ancien manuscrit de Saint-Laurens de Liège sur ce passage d'Horace : « Comme fugitif, je refuse le gasteau de la main du prêtre, » dict que quand les esclaves étaient soupçonnez de larrecins, on avait accoustumez de les mener au prêtre, qui bailloit à tous ceux qu'on lui menoit une crouste de pain enchantée, laquelle leur demeurant à la gorge et comme se conglutinant au gozier donnoit assurance à leur maistre, qu'ils estoient coupables de ce crime. Le Concile d'Auxerre défend d'avoir égard aux sorts qui se font avec du pain. »

Alomancie.

Divination à l'aide du sel. On en jette une poignée dans le feu et le devin tire des crépitations des pronostics divers.

Par une superstition inqualifiable, on applique l'alomancie à une salière renversée et on en tire un mauvais présage ; mais si les deux salières poivre et sel sont renversées, il n'y a pas alors de mauvais présages. Donc les gens superstitieux doivent acheter des salières jumelles, elles ne peuvent être renversées l'une sans l'autre.

(*A suivre.*) JEAN DARLÈS.

1. *L'incrédulité et mescréances du sortilège pleinement convaincus*, in-12 Paris, 1622, p. 235.
2. *Ouv. cité*, page 233.

LA LUCIDITÉ D'UNE ACCUSÉE

LE MENDIANT AVEUGLE. — VOL ET ASSASSINAT. — UN TÉMOIN ANONYME. — LES SONGES RÉVÉLATEURS

Voici un curieux récit, que nous avons trouvé dans un vieux recueil d'articles de journaux, imprimé à Bruxelles, chez H. Ode, 1842 :

Il y a de ces événements pour lesquels on doit se contenter du rôle de narrateur, quels que soient la stupéfaction et le monde de pensées qu'ils soulèvent.

Souvent déjà, la science, défiante d'abord, mais enfin convaincue par des preuves irréfragables, est restée muette devant l'explication d'un de ces faits surnaturels.

Nous donnons un récit exact et circonstancié d'une cause ténébreuse sur laquelle le tribunal criminel d'Odessa va être appelé à prononcer.

Voici les détails de cette affaire, à laquelle le merveilleux a donné un intérêt immense :

Depuis dix ans, les habitants d'Odessa connaissaient un vieillard aveugle qui venait s'asseoir tous les matins sur une poutre des chantiers, mettait à ses pieds une sébile, et restait immobile toute la journée. Sitôt que la nuit commençait à envahir la ville, Michel l'aveugle faisait passer silencieusement, et même sans la compter, la recette du jour dans sa poche, et disparaissait jusqu'au lendemain matin.

Tout ce qu'on savait de Michel, c'est qu'il avait été soldat, qu'il avait été incorporé dans les Cosaques réguliers, et l'on attribuait généralement sa cécité aux suites de nombreuses blessures qu'il avait reçues; lui-même n'avait jamais démenti ces conjectures, car, comme nous l'avons dit, il parlait très rarement. Plusieurs fois, des âmes charitables lui avaient offert un chien pour le guider, mais il avait laconiquement répondu : *Je connais mon chemin.*

Le terrain sur lequel Odessa est bâti n'était, vers la fin du siècle dernier, qu'une espèce de lande inculte; mais aujourd'hui, de jolis villages et de nombreuses et productives plantations le sillonnent en tout sens. Michel, revenant un soir de la ville, trouva (c'est la véritable expression) une petite fille de dix ans qui se mourait de faim et de froid; il en fit sa compagne, son Antigone, et, depuis ce temps, guidé par elle, il se hasarda de parcourir les rues d'Odessa en mendiant aux portes des maisons. Il y avait cinq ans qu'il avait changé de manie, lorsqu'un vol fut commis dans une des maisons où la jeune orpheline avait conduit celui qu'elle appelait son père. Le soir même, Powleska fut arrêtée au moment où elle sortait de la ville; l'aveugle, désespéré, fut laissé libre, mais il ne reparut par le lendemain ni les jours suivants. Cette disparition fit soupçonner qu'il était complice du vol, et, le troisième jour, Powleska fut amenée devant le juge pour être interrogée.

— Savez-vous, lui demanda-t-on, ce qu'est devenu Michel?

— Il est mort, répondit-elle en versant un torrent de larmes.

Cette réponse étonna vivement le juge. Comment cette jeune fille, enfermée depuis trois jours, pouvait-elle être certaine de la mort de l'aveugle? Toute communication avec les personnes du dehors avait été impossible.

Nous allons donner un abrégé succinct de tous les interrogatoires :

D. — Qui vous a dit que Michel est mort?

R. — Personne.

D. — Comment l'avez-vous appris?

R. — Je l'ai vu tuer.

D. — Mais vous étiez en prison?

R. — C'est égal, je l'ai vu.

D. — Expliquez-nous comment?

R. — Je ne peux pas... Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai vu tuer.

D. — Quand et comment?

R. — Le soir même de mon arrestation.

D. — C'est impossible; il était vivant auprès de vous quand on vous a arrêtée.

R. — C'est vrai; aussi n'est-ce qu'une heure après qu'on l'a frappé à coups de couteau.

D. — Où étiez-vous, alors?

R. — Je ne sais pas trop, mais je l'ai vu.

Cette persistance, et le ton de franchise et d'assurance que mettait la jeune fille dans ses réponses, donnèrent à penser qu'elle était atteinte d'une aliénation mentale, ou peut-être qu'elle voulait, en la simulant, se faire mettre en liberté. Aussi fut-il résolu qu'on se renfermerait dans les questions relatives à l'accusation du vol.

D. — Est-ce vous qui avez commis le vol dont vous êtes accusée?

R. — Oh! non.

D. — Expliquez alors comment vous avez été trouvée nantie de l'argenterie volée?

R. — Je ne sais pas, je n'ai vu que l'assassinat!

D. — Mais rien ne donne à penser que Michel ait été assassiné comme vous le dites; on n'a point retrouvé son corps.

R. — Il est dans l'aqueduc.

D. — Connaissez-vous l'assassin? demanda encore le juge, entraîné malgré lui par cet accent de conviction.

R. — Oui, c'est une femme... Michel marchait tout doucement, bien désolé de m'avoir perdue... Une femme vint derrière lui, tenant à la main un large couteau de cuisine, mais il l'entendit venir et se retourna.

Quoiqu'il ne pût la voir, cette femme fut si effrayée de se trouver face à face avec lui, qu'elle lui jeta sur la tête un morceau d'étoffe grise qui l'enveloppa comme un voile et frappa huit coups de suite avec son couteau à la place de la tête... le sang a été pompé par l'étoffe et a fait dessus de grandes taches qui allaient toujours en s'élargissant. Michel n'est tombé qu'au huitième coup, et cette femme a traîné le corps jusqu'à l'une des ouvertures de l'aqueduc et l'y a fait tomber sans même oser enlever l'étoffe qui s'est collée sur le visage.

Des recherches furent faites au lieu indiqué par Powleska et confirmèrent jusqu'au moindre détail de ce récit. Michel avait été en effet assassiné, la couleur grise du morceau d'étoffe désigné était presque entièrement disparue sous les taches de sang!

Toutes les ressources d'un interrogatoire habilement conduit sur la manière dont elle avait pu apprendre ces détails échouèrent devant la naïve simplicité de la jeune fille qui répondit toujours : JE NE SAIS PAS.

D. — Mais enfin vous connaissez l'assassin?

R. — Pas tout à fait... Mais c'est la femme qui lui a fait crever les yeux!... Mais IL me dira peut-être son nom d'ici à demain, et *s'il* me le dit, je vous en instruirai.

D. — Qui entendez-vous par LUI?

R. — Eh bien, Michel!

Pendant toute la nuit Powleska fut épiée dans sa prison, et deux yeux furent continuellement braqués sur elle sans qu'elle pût s'en douter. Mais elle resta toute la nuit assise sur le grabat qui lui servait de lit, elle semblait en proie à un sommeil léthargique, et son immobilité eût été celle de la mort si elle n'eût été interrompue de temps en temps par des mouvements nerveux qui semblaient agiter tout son corps comme sous l'impulsion d'une violente et unique secousse.

— Je connais l'assassin... je vais vous dire le nom de cette horrible femme s'écria-t-elle au juge avant même que celui-ci ne l'interrogeât!

— Tout à l'heure, interrompit le juge; Michel ne vous avait-il pas confié avant sa mort, par quel accident il avait perdu la vue?

N. — Non!... Mais le matin même du jour où j'ai été arrêtée, il m'avait promis de me faire cette confidence. C'est là ce qui a causé sa mort!...

D. — Comment cela?

R. — Cette nuit Michel est venu... il m'a fait voir l'homme caché derrière la charpente sur laquelle Michel et moi étions assis le matin de sa mort... Il m'a fait voir l'homme nous écoutant, quand Michel a dit : je te conterai ce soir... et puis de là l'homme...

D. — Comment se nomme cet inconnu?

R. — Luck!... Il a été dans une grande rue large qui aboutit au port, et il s'est arrêté à la troisième maison à droite.

D. — Le nom de la rue?

R. — Je ne sais pas, mais la maison est d'un étage moins haute que les autres. Luck a raconté à Catherine ce qu'il avait entendu et Catherine lui a proposé d'assassiner Michel. Luck a refusé en disant : c'est bien assez de lui avoir brûlé les yeux il y a quinze ans, pendant qu'il dormait devant votre porte... et de l'avoir transporté dans la campagne.

Alors je suis entrée pour demander l'aumône pour Michel, et Catherine a mis dans ma poche une pièce d'argenterie pour me faire arrêter. Puis elle a été attendre Michel derrière l'aqueduc et elle l'a tué.

D. — Mais puisque vous avez vu tout cela, pourquoi avez-vous gardé l'argenterie dans votre poche, et pourquoi n'avez-vous pas porté plainte?

R. — Mais ce n'est pas le jour même que je l'ai vu. C'est Michel qui me l'a montré cette nuit.

On le voit. Powleska ne se laissait point prendre aux questions les plus subtiles!

D. — Mais dans quel but, dans quel intérêt Catherine agissait-elle ainsi?

R. — Parce que Michel était son mari et qu'elle l'avait quitté pour venir à Odessa où elle s'était remariée. Un soir, il y a quinze ans, elle a vu tout à coup Michel qui cherchait à la reconnaître, elle est rentrée vite chez elle. Michel croyant qu'il n'avait pas été reconnu voulut passer la nuit devant la porte et s'y endormit, c'est alors qu'elle lui fit brûler les yeux par Luck qui le porta assez loin pour le dépayser.

D. — Et tout cela, dites-vous, c'est Michel qui vous l'a appris cette nuit?

R. — Oui, il me l'a fait voir. Il est venu tout pâle, tout pâle et tout plein de sang, il m'a prise par la main... et il me montrait tout cela avec son doigt.

Tant de récits extraordinaires dont quelques-uns déjà avaient été justifiés par l'événement, autorisèrent l'autorité à s'assurer de Catherine dont le nouveau mari qui se nomme Paul Luck a été arrêté également. Une enquête a prouvé qu'en effet Catherine avait été unie à Michel en 1819 dans la ville de Kherson, chef-lieu de ce nom.

Les deux accusés se sont renfermés dans une dénégation absolue et Powleska les a positivement reconnus.

Le procès occupe toute la ville et même toute la province, et bon nombre de voyageurs sont déjà arrivés à Odessa pour connaître plus tôt l'arrêt.

Au moment du départ du courrier, j'apprends que Catherine a tout avoué ce matin et qu'elle est presque folle. Luck a avoué pareillement.

Quand on a appris cet événement à Powleska, elle a dit en souriant tristement : Je le sais depuis hier soir.

La célébrité de ce procès va devenir toute scientifique.

PIERRES ET TALISMANS

XI

Les Pierres et la fin du Monde.

On a annoncé que la fin du monde arriverait le 13 novembre prochain par le moyen de la comète jacobine; puis on a démenti. En ce qui me concerne j'ai toujours dormi en paix, car le bréviaire lithotechnique nous dit :

« Lorsque la fin du monde approchera,
« Treize mois avant arrivera,
« Que le *Diamant* noircira,
« Pour la *Turquoise* pareillement sera;
« L'*Emeraude* se décomposera
« En morceau elle tombera;
« Même sort le *Rubis* aura;
« L'*Améthyste* rouge deviendra,
« Le *Grenat* au vert tournera,
« Lorsque arriveront ces temps-là,
« De cela ainsi en sera. »

Cette prédiction, dont la date se perd dans la nuit des temps, était pour moi le meilleur garant de l'erreur de nos modernes devins.

Le *Figaro* du 27 juillet 1885 nous disait déjà que dans l'église d'Oberemmel (arrondissement de Trèves, provinces rhénanes), une pierre portait cette inscription :

« Wird einst uns ostern Marcus bringen, Antonius « uns Lob der Pfingsten singen, Johannes das frohn- « leichnams-Rauchfass schwingen so wird die Welt « von Wekgeschrei erklingen. »

Ce qui signifie :

« Lorsque saint Marc nous amènera Pâques, que « saint Antoine de Padoue nous chantera la gloire de « la Pentecôte, que saint Jean se présentera à la « Fête-Dieu, le monde résonnera de cris de dou- « leur. »

Aussitôt cet article connu, une quantité de prédictions annonçant la fin du monde se déclarèrent par les divers moyens des cartes, du somnambulisme, de l'astrologie, etc.; c'est alors que fut réédité par Moranoff, savant lithotechnicien de l'époque, le document cité plus haut. Il ajoutait que, brusquement, au commencement des treize jours précédant la fin du monde, les pierres très peu influencées suivraient la loi de l'antique prophète et noirciraient, verdiraient, s'émietteraient rapidement, de telle façon que journellement on pourrait suivre la marche de ce désastre.

Ce sont ces documents qui m'ont fait examiner nombre de pierres précieuses, or je n'ai reconnu aucun des changements signalés, ce qui me permet de vous annoncer pour le 15 novembre prochain qu'à la demande de plusieurs de mes lectrices je donnerai mon article sur le saphir.

L. DE MÉROFF,
lithotechnicien.

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite.*)

Echo, 1897, page 137 *Mais tout lui sera retiré* (à l'homme) [*reposer*
Il n'aura plus une pierre pour
Rien pour se désaltérer.

Echo, 1897, page 156 *Je vois du sang couler*

— — 171 *Le chapelet au côté*
Il vous faudra aller
Où la vierge s'est montrée
Et sur la terre humide
Vous tous agenouillés,
Car vous êtes arrivés
Au temps des grands dangers.

— — 171 *Des sauterelles vont tomber*
Une pluie sera donnée
Qui va comme y pousser.
La terre sera dépeuplée
Peut-être pas de moitié,
Mais du moins approchée.
La France est en danger,
Il lui faudra payer
Toutes ses erreurs passées.
O France, tu vas pleurer
Les fidèles de la voyante seront épargnés.
Et ne rien arriver
A vous qui m'écoutez.
Vous ne serez point touchés,
Pas même égratignés.

— — 186 *Je vois un danger*
Qui est à vos côtés
Que Dieu va susciter
Et cela sans tarder

— — 186 *Ayez la volonté*
Pour pouvoir supporter
De grands maux vont frapper...
Ce mal c'est l'impureté
Qui y aura poussé.
C'est un mal ignoré.
Les médecins vont trembler,
Ils n'oseront soigner.
Les hommes vont tomber
Comme des mouches de ce côté.
Vous serez empoisonnés,
Rien qu'à la pensée
De ce mal qui va passer,
Et surtout s'attacher
Aux âmes du péché.

— — 187 L' « ange » annonce d'épouvantables chaleurs qu'on aura peine à supporter.

— — 234 *Cette date des fléaux,*
Elle va vous être fixée
Ou plutôt expliquée,
Vous ne pourrez douter.

— — 252 *Il vous faut bien prier,*
Un fléau sera donné
Qui va comme dépasser (5 fois)
Tout ce que vous pensez.
L'homme s'est trop haut monté, (4 fois)
Faut qu'il soit abaissé (4 fois)

— — 313 M[lle] Couédon insiste sur la neuvième plaie.

Echo, 1898, page 362 *L'année ne sera pas aisée;*
Les affaires vont baisser.
Des fléaux seront donnés,
Et la France aura à traverser
Bien des difficultés.
Les élections... ne vont pas se passer
Comme on l'a supposé.

Echo, 1898, page 34 *Je vois la face de Jésus*
De pleurs sillonnée.
La France est empêchée,
La haine s'est trop mêlée,
Le sarcasme a régné,
Puis le doute est entré.
Si la foi n'est ôtée,
Au néant on a été.

6e fascicule, page 380 Pluies torrentielles qui donneront de l'empoisonnement. Dans d'autres régions : sécheresses stérilisantes.
Je vois comme du phosphore éclater

9e fascicule, page 184 *Je vois les plaies doublées,*
Deux seront ajoutées.

Echo, 1897, *page* 106. *La Loire va déborder*
La Garonne va monter,
Le Rhône va se gonfler,
Son cours se diriger
D'un autre côté.
La Seine va déverser,
Je vois un lit se former,
Puis, un fleuve haut monté
Qui, sans être étranger,
Va prendre son cours de ce côté.

— — 123 *Le Rhin va tourner*
Ou plutôt contourner.
Le Rhin vous sera donné
Ou plutôt rapproché.

Echo, 1898, page 91 *Des rivières desséchées,*
Un fleuve vous sera ôté,
Les eaux vont comme baisser.

7e fascicule, page 64 *La France est en danger.*
Plus qu'elle ne l'a été,
Les vivres vont manquer.

9e fascicule, page 184 *La manne va tomber*

Echo, 1897, page 10 *Je vois... la famine se déclarer.*

— — 106 *Le pain va manquer,*
Des barrières s'élever,
Des gens vont se fortifier
Pour pouvoir empêcher.

— — 234 *Le pain va augmenter,*
Va tellement augmenter
Qu'on ne pourra acheter,
Le blé ne va plus donner.

Echo, 1898, page 13 **Tilly.** — Marie Martel parle de famine.

Echo, 1897, page 279 **Tilly.** — Encore la famine!

(*A suivre.*)

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

95. *Quelque savant interprète de Nostradamus ne pourrait-il nous expliquer le quatrain suivant, qui vise précisément l'année que nous traversons :*

(*Centuries* X, Quat. LXXII).

L'an mil neuf cent nonante neuf sept mois
Du ciel viendra un grand Roy d'effrayeur :
Ressuciter le grand Roy d'Angolmois
Avant après Mars régner par bonheur.

E. A.

96. *J'ai lu dans l'*Echo *que le 4 décembre de cette année les planètes se trouveront dans un même signe du Zodiaque. Un lecteur obligeant pourrait-il me dire quelles conséquences astronomiques et astrologiques cela provoquera.*

GAETAN.

RÉPONSES

7. — *Est-il question dans la Bible d'un seul cas de pacte?*

Oui; exemples:

1° « Ils (les Israélites asservis à Baal) avaient fait passer « leurs fils et leurs filles par le feu et s'étaient adonnés « aux divinations et aux enchantements et *s'étaient vendus* « pour faire ce qui déplaît à l'Eternel afin de l'irriter. » (Livre II des *Rois*, XVII, 16-17.)

2° « Achab *s'était vendu* pour faire ce qui déplaît à l'Eternel. » (Livre des *Rois*.)

3° Quand Satan disait à Jésus dans le désert (S. Math. IV, 1-11), après l'avoir transporté sur une montagne très élevée et en lui montrant tous les empires du monde et leur gloire : *Je vous donnerai toutes ces choses si, vous prosternant, vous m'adorez*, il lui proposait un pacte, ni plus ni moins.

4° D'ailleurs la Bible parle des magiciens. Or un homme ne devient magicien ou sorcier qu'en vertu d'un accord implicite, sinon exprès, conclu avec le démon. (Voir à ce sujet, pour plus de détails, le « Catéchisme » de l'abbé Marotte (Bray et Retaux, édit.). (Leçon XXI) et « l'Hypnotisme revenu à la mode » du P. Franco, chap. XXIII, § 7.

Il est également question dans la Bible de possessions diaboliques.

Nous savons par plusieurs historiens qu'il y avait des possédés avant la venue du Messie, particulièrement dans les derniers temps de la République Juive, et du temps des prophètes. L'Ancien Testament parle *d'énergumènes* et de *l'action maligne et pernicieuse d'un (ou du) mauvais Esprit* sur certains individus *agités* par cela même *de fureur et tourmentés cruellement* »; ou encore de *la domination despotique des Anges maudits.* Si j'avais le temps je rechercherais ces passages pour les citer. (Se reporter à la maladie de Saül et feuilleter le *Deutéronome*, les *Prophètes*, les *Rois*). Joseph nous apprend de son côté, qu'il y avait également des exorcistes chez les Juifs et que l'on attribuait à Salomon les formules d'exorcisme dont ils se servaient. L'Evangile suppose qu'ils chassaient véritablement les démons et qu'ils le faisaient au nom de Dieu, puisque Notre-Seigneur ne blâme point leur conduite. (S. Marc, IX, 37-39; S. Luc IX, 49-50.)

A. MAMANIN.

84. — *Qui nous donnera l'analyse d'une prophétie manuscrite de l'abbé Richard de Toustain, conservée dans le trésor du Mont Saint-Michel et une description de dessins prophétiques qui sont dans ce monastère?*

Voici la description textuelle que, dans son nouveau *Liber Mirabilis* (Nîmes, 1872, 3e édit. p. 341.), M. A. Péladan nous donne de huit dessins prophétiques venus du Mont Saint-Michel, dessins que possédait, dit-il, Mlle Lenormand et qu'elle a reproduits dans deux volumes de ses œuvres, les *Oracles Sibyllins*, je suppose :

Ces dessins, au nombre de huit, ont un titre que voici :

Les Prophéties et Divinations touchant les horribles calamités dont est menacé le monde universel; de la subversion de l'Empire des Turcs, et conversion des infidèles à l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et la ruine entière du royaume de l'Antechrist, tirées des mémoires de quelques Saints Pères et des plus excellents astrologues, par Grégoire Jordan, vénitien, aumônier et cosmographe du duc de Bavière, 1622.

En outre de ce titre, chaque représentation prophétique porte une inscription. Nous allons décrire ces huit tableaux.

Premier dessin. — Sept figures de femmes, le diadème au front, représentent la France, l'Espagne, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Italie, la Pologne et la Moscovie. Elles ont toutes l'épée à la main dans diverses attitudes. Six de ces puissances ont le diadème dentelé; l'Allemagne seule porte la couronne fermée, avec un bouclier à l'aigle double. Le démon de la discorde, sortant du puits de l'abîme, paraît armé d'une torche, et le démon de l'envie, planant sur les têtes souveraines, souffle la discorde parmi elles. C'est directement sur l'Allemagne qu'elle souffle.

Deux armées combattent l'une contre l'autre, au second plan; à gauche est la mer où flottent de grands vaisseaux. Dans le lointain, des villes sont en flammes.

L'inscription est ainsi conçue : « La discorde entre les Princes chrétiens occasionnera d'horribles massacres, le renversement des villes et le soulèvement des peuples. »

Deuxième dessin. — L'inscription dit : « Malheur à toi, ville des philosophes! Hélas! hélas! malheureuse cité! »

Il s'agit ici de Paris, et en effet, une grande ville, avec des monuments, une rivière et une enceinte fortifiée est là. Le canon gronde du haut de ses bastions, tandis qu'elle est attaquée de toutes parts par des troupes dont on aperçoit au loin les tentes. Les assaillants marchent sous des drapeaux où brille la croix.

Sur le mur d'enceinte, à côté de la porte principale, se lit en grosses lettres ce mot : *Sanguis*, sang!

Troisième dessin. — Le troisième dessin nous montre Rome avec son Colisée, sa colonne Trajane, son Panthéon, le môle d'Adrien, le Vatican et les fortifications liées par des tours. Or, six mains fermées la menacent et chaque main représente un chef militaire.

« Malheur à toi, dit l'inscription, ville aux sept collines, lorsque dans tes murs retentiront les louanges de la lettre K! »

Cette menace, fréquente dans les prophéties, en des termes identiques, ne peut désigner que l'entrée du Grand Monarque dans Rome prise sur les sectaires auxquels il ne sera pas fait merci et qui auparavant auront désolé la ville pontificale.

Quatrième dessin. — Sept rois sont prosternés en rase campagne à peu de distance d'une grande ville, ayant d'un côté un horizon de collines. Leurs épées nues sont par terre, au devant d'eux. Des troupes à pied et d'autres à cheval circulent. Un ange plane au-dessus des souverains et déroule sur la tête du Monarque Fort, qui occupe le milieu, une banderole où se trouve écrit : « Ecoutez celui-ci, parce qu'il est notre ami! »

L'inscription donne l'entière explication de la scène, elle dit : « Ici, Dieu choisit un prince qui exécutera ses desseins, et qui, uni de volonté avec les autres princes, se présentera avec eux au Pasteur Angélique. »

Cinquième dessin. — Le Pontife Saint, assis sur un trône, revêtu de la chape et de la tiare, tenant une croix de la main gauche, lève la main droite sur les sept monarques à genoux. Ils portent le manteau d'hermine et la couronne; ils élèvent le sceptre et leurs épées nues sont devant eux. Le sacré collège environne le Pape. Le Grand Monarque est là, avec l'écu aux trois fleurs de lis, exerçant la primauté que lui a décernée la providence.

Inscription : « Ici les princes, réunis en présence du Pasteur Angélique, se liguent entre eux pour détruire la religion mahométane et propager la religion chrétienne. »

Sixième dessin. — « Les sept armées chrétiennes qui ravagent la Turquie et la soumettent. » Ainsi parle l'inscription du sixième dessin.

Sept armées sont en marche, conduites par les souverains que nous avons vus recevant la bénédiction du Pontife suprême. Elles avancent dans l'ordre suivant : la Moscovie, la France, l'Espagne, l'Italie, la Pologne, l'Angleterre, l'Allemagne. Plusieurs villes brûlent dans le lointain.

Septième dessin. — Le septième dessin représente les armées d'Occident en présence de l'armée turque. Un duel figuratif entre le Sultan et le Grand Monarque doit terminer la lutte. Le prince mahométan, qui a le diable à ses côtés, succombe. Le roi de France est protégé par un ange, qui tient l'oriflamme des lis. Au-dessus de l'armée turque, un autre ange, celui de la miséricorde, ouvre les bras pour appeler les sectateurs de Mahomet au christianisme. De là l'inscription : « Armée des Turcs et duel entre l'Empereur des chrétiens et l'Empereur des Turcs. Celui-ci étant terrassé embrasse la religion chrétienne. »

Huitième dessin. — Il porte cette inscription : « Prophétie trouvée dans le tombeau de Constantin qui fait voir la fin de la loi mahométane. » A droite s'élève un tombeau surmonté d'une pyramide couverte d'emblèmes. Un cercueil est à côté, contenant un squelette. Mahomet, la tête décharnée et ceinte de serpents, quitte les ténèbres de l'abîme pour venir saisir le Sultan par le vêtement. La Mort pousse d'une main ce souverain, élevant de l'autre le sablier. Un lion, image du Monarque Fort, déchire la robe du Sultan et le Roi de France lui-même lance une flèche qui atteint le dernier des Empereurs turcs. Un ange précède le Pape qui tient la croix et le Pape tient un glaive pour symboliser la justice providentielle qui s'accomplit. »

E. A.

ÇA ET LA

L'Appareil-Médium. — M. Albert Jounet nous prie d'insérer cette proposition, présentée à tous les partisans du psychisme expérimental :

« Parallèlement aux expériences de psychisme faites avec des médiums humains, on devrait essayer des expériences de psychisme faites avec des appareils physiques, sans le concours de médiums humains.

« On devrait essayer, par exemple, si les *appareils de la télégraphie sans fils*, ou encore le *siphon-recorder* employé par la télégraphie sous-marine, pourraient être modifiés de manière à recevoir et transmettre de psychiques et intelligentes dépêches qui, sans le concours de médiums humains, viendraient de l'Au-Delà.

« Je propose donc qu'il se forme, à Paris, un Comité comprenant des représentants des diverses doctrines intéressées au psychisme expérimental, que ce Comité ouvre une *souscription* destinée à payer les frais des expériences qu'il fera, et qu'enfin, lorsque la somme souscrite sera suffisante, il entreprenne une série d'expériences consacrées à découvrir le *meilleur appareil physique* qui permette de recevoir et transmettre d'intelligentes et psychiques dépêches venues, sans médiums humains, de l'Au-Delà, le *meilleur* APPAREIL-MÉDIUM.

« Dans le cas où la souscription se réaliserait, je m'inscris d'avance pour cent francs. »



La pomme de chêne. — Un de nos lecteurs nous signale un mode de divination très en faveur dans le département de l'Ain et dans les départements limitrophes. C'est la divination par la pomme de chêne. Tous les paysans la connaissent. Elle consiste en ceci :

« Cueillez une pomme de chêne, ouvrez-la. Si vous y trouvez un ver, c'est signe d'abondance; si c'est une mouche, c'est guerre; si c'est une araignée, c'est mortalité. »

Or, cette année, chaque pomme, au dire de notre correspondant, contiendrait une mouche.

Dieu veuille que le présage ne se réalise point.



Une dormeuse. — Un cas curieux de léthargie a été constaté ces jours derniers dans les bureaux de M. Michaud, commissaire de police du quartier Saint-Victor. Des agents y apportaient, vers deux heures du matin, une jeune femme d'une trentaine d'années, vêtue très correctement et d'une beauté remarquable; elle dormait. L'un deux l'avait trouvée, quelques instants auparavant, sur la berge du quai de la Tournelle; elle était étendue de son long, les yeux mi-clos.

On l'avait crue blessée; mais son corps ne portait trace d'aucune contusion. On l'avait crue ensuite ivre-morte. Mais comme elle s'obstinait à ne se point réveiller, malgré les efforts des agents, ceux-ci, fort surpris et un peu inquiets, avaient décidé de la porter au commissariat. Mais le commissaire, non plus que ses hommes, ne réussit à éveiller la jeune femme, dont le cœur, cependant, battait normalement. Il ordonna le tranfert de la mystérieuse dormeuse à l'hôpital de la Pitié. Là l'interne de service reconnut qu'on avait affaire à un curieux cas de léthargie, causé très probablement par une grave crise d'épilepsie, et il décida qu'il n'y avait qu'à laisser dormir l'inconnue, jusqu'à ce qu'il lui plût de se réveiller.

Dans les vêtements de celle-ci, aucun papier n'a été retrouvé qui mît sur la trace de l'indendité de la dormeuse.

Elle continue de dormir.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD

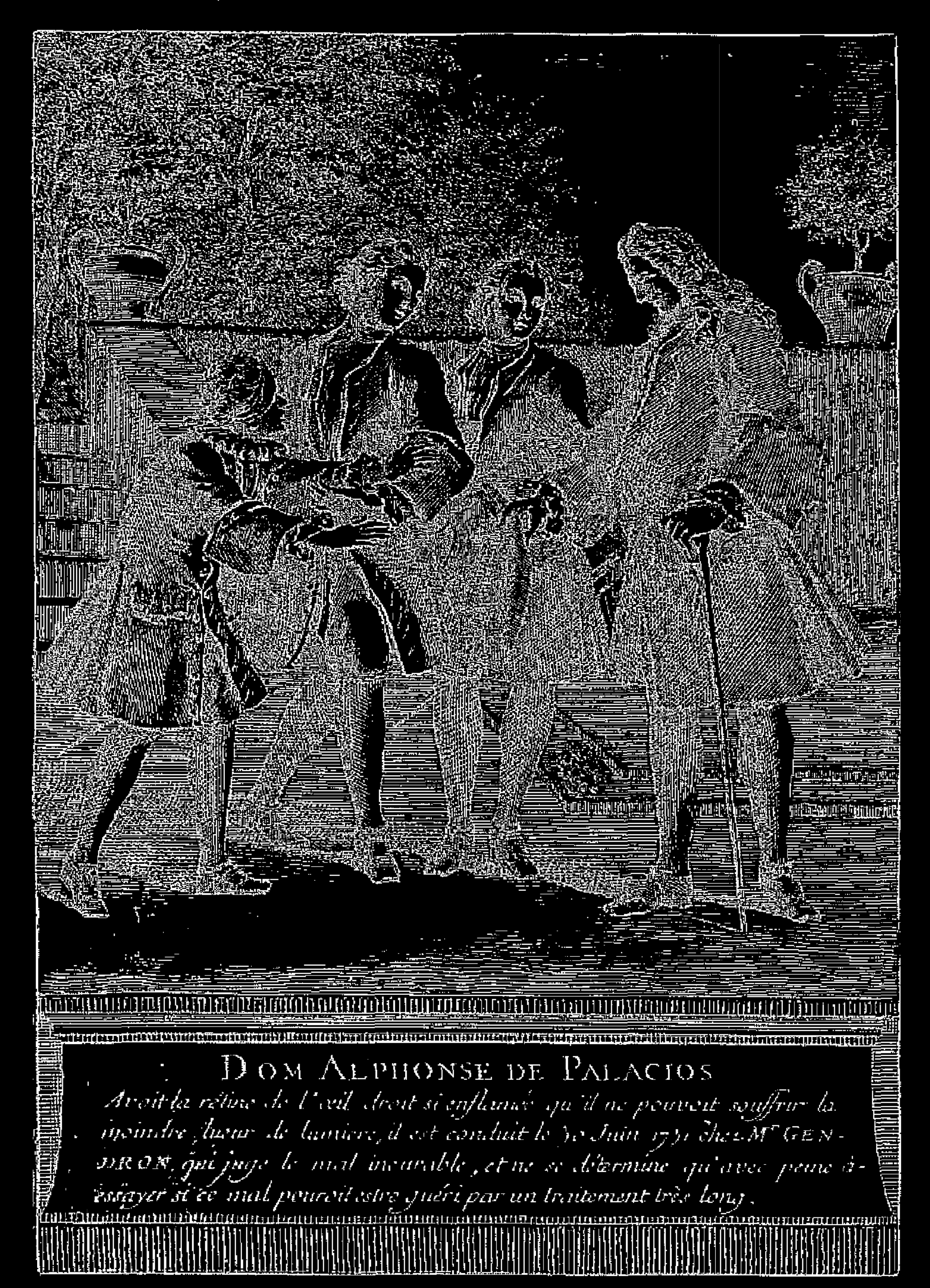
(*Suite*)[1]

RELATION DU MIRACLE DE CONVERSION OPÉRÉ SUR L'AUTEUR LE 7 SEPTEMBRE 1731

Avant de donner les démonstrations des « miracles » dont il a recueilli les preuves, M. de Mongeron déclare « qu'il croit devoir faire une espèce de réparation publique pour tous les scandales qu'il a causés et les crimes qu'il a commis, jusqu'au moment où il a plu à Dieu de dissiper une partie des profondes ténèbres où son âme était ensevelie. »

1. Voir le numéro 67.

Il nous apprend qu'il est né à Paris, à la fin d'avril 1686. Son père était maître des requêtes. C'était un homme de bien. « Le grand principe qui le faisait agir était une foi vive et inébranlable qui lui mettait sans cesse l'éternité devant les yeux. » Le caractère de notre auteur était tout différent. « J'ai naturellement l'âme très basse, nous dit-il, peu d'ambition, mais beaucoup de vanité. » Avec cela, cupide, flatteur, sensuel à l'excès.



DOM ALPHONSE DE PALACIOS
Avoit la rétine de l'œil droit si enflamée qu'il ne pouvoit souffrir la moindre lueur de lumière, il est conduit le 30 Juin 1731 chez Mr GENDRON, qui juge le mal incurable, et ne se détermine qu'avec peine à essayer si ce mal pouvoit estre guéri par un traitement très long.

M. de Mongeron cite des faits. J'en prends un au hasard.

En 1707, vers le mois de juillet, il m'arriva une aventure qui me fit tant de peur qu'elle m'obligea de changer de conduite pendant quelque temps. J'avais pris beaucoup de goût pour une jeune demoiselle; ses père et mère la mirent dans un couvent éloigné de douze ou quinze lieues de Bourges. Je formai le projet insensé de me faire recevoir pensionnaire dans ce couvent, où je n'étais pas connu. J'avais alors vingt ans passés; mais je paraissais beaucoup plus jeune que je n'étais et je n'avais encore rien dans la figure qui pût au premier coup d'œil faire reconnaître mon sexe. Je m'habillai en fille, et j'engageai une espèce de dame de la ville, dévouée à toutes mes passions, de venir avec moi pour me présenter à la supérieure. J'avais fabriqué une fausse lettre de mon père, que j'avais signée moi-même, pour engager cette supérieure à me recevoir. Je pars de Bourges dans mon carrosse avec la dame en question, et j'étais près d'arriver dans le couvent, lorsque dans le plus beau chemin du monde mes chevaux prennent le mors aux dents et vont à toute jambe à travers champs renverser le train de derrière du carrosse dans une fondrière assez profonde; le corps de l'équipage fut tout brisé, je ne fus néanmoins blessé que très légèrement.

Cet accident incita M. de Mongeron à un retour sur lui-même. Il alla faire une retraite à la Trappe; mais « son cœur qui brûlait du désir de retourner à



DOM ALPHONSE DE PALACIOS
Est si parfaitement Guéry de son œil malade le 2 Juillet 1731 en tenant la tête dessous le Tombeau de Mr de PARIS, qu'il supporte sans peine les rayons du Soleil.

son vomissement obscurcit bientôt les lumières de son esprit. »

Il ne voulait plus croire à la religion et il était devenu philosophe.

Je me formai un système qui approchait de celui des Sadducéens. Je m'imaginai qu'il n'y avait qu'un seul Etre spirituel qui animait toute la nature, et que nous n'étions proprement que des machines qui n'agissaient que par son moyen; d'où je concluais que nous n'étions pas capables de l'offenser...; et ainsi, comme mes plus fortes inclinations me portaient à l'infamie et à l'impudicité, sans être retenu par aucun sentiment de délicatesse ni d'honneur, je m'y livrai entièrement.

Cette honteuse passion fut chez moi la source de presque tous mes autres crimes, dont le détail causerait trop de scandales. Il me suffira d'avouer que j'en ai commis de si infâmes, que j'ai peine à me souffrir moi-même, lorsque je m'en rappelle le souvenir...

M. de Mongeron cite cependant quelques-unes de ses aventures; puis il reprend :

Je vivais ainsi sans religion et sans remords... Au mois de juillet et d'août 1731, j'entendis parler de plusieurs miracles éclatants opérés sur le tombeau de M. l'Abbé de Paris. Je prétendis d'abord que tout ce qu'on m'en racontait était faux... Les miracles ne pouvaient s'accorder avec mon système; il ne m'était pas possible de concevoir que les prières faites à un mort, qui n'était plus selon moi qu'une vile poussière, pussent produire quelque effet; ni que l'auteur de la nature voulût en déranger les lois pour autoriser une religion qui, suivant mes idées, n'était qu'une pure idolâtrie... Mais lorsque ma fureur était passée, cela me jetait malgré moi dans le trouble et l'inquiétude ; et enfin, vers la fin du mois d'août, cela me fit prendre la résolution d'approfondir la vérité des faits qu'on rapportait et, en même temps, d'examiner aussi de nouveau les preuves sur lesquelles on prétendait fonder la vérité de la religion.

C'est dans ces dispositions que M. de Mongeron se rendit au cimetière de Saint-Médard, le 7 septembre 1731.

J'entrai dans le cimetière avec l'air d'arrogance et de hauteur qui m'était devenu naturel, bien résolu de tout examiner avec la plus sévère critique. Qui l'aurait cru, ô mon Dieu, que votre aimable Providence me conduisait elle-même à ce tombeau pour terrasser mon orgueil?... En effet, ayant aperçu dès le premier coup d'œil le recueillement, la componction et la ferveur qui étaient peintes sur le visage de la plupart de ceux qui priaient en ce saint lieu, je fus frappé d'un sentiment intérieur de respect, n'ayant jamais vu personne prier Dieu avec tant d'ardeur. Je me mis moi-même à genoux, les coudes appuyés sur le bord du tombeau, couvrant mon visage avec mes mains. Voici quelle fut à peu près ma première prière : *O vous, par l'intercession de qui l'on publie qu'il se fait tant de miracles, s'il est vrai qu'une partie de vous-même vive encore après votre mort et que vous ayez quelque crédit auprès de l'Etre tout-puissant, ayez pitié de mon aveuglement et m'obtenez de sa miséricorde qu'il dissipe mes ténèbres...* Dès ce moment plusieurs pensées se développèrent successivement dans mon esprit, et m'occupèrent si fort que je restai immobile et à genoux pendant quatre heures, sans que la presse qui m'accablait et me foulait de toutes parts, pût suspendre ou affaiblir l'attention profonde dans laquelle mon âme était comme absorbée.

Une à une, toutes les objections que M. de Mongeron avait formulées lui-même ou qu'il avait lues dans les livres, contre la religion, se dissipèrent; la vérité lui apparut. Il se releva converti.

ESSAI DE DISSERTATION SUR LA FOI DUE AU TÉMOIGNAGE

Sous ce titre, M. de Mongeron, en manière de préface, rappelle que Dieu ordonne expressément en plusieurs endroits des Livres saints d'ajouter foi aux témoignages de deux ou trois personnes qui certifient avoir vu.

Tout fait attesté par deux ou trois témoins doit être regardé comme constant, a dit saint Paul. *In ore duorum vel trium testium stabit omne verbum.*

Il est écrit, dans la loi, dit Jésus-Christ lui-même, que le témoignage de deux personnes doit être jugé véritable. *In lege vestra scriptum est, quia duorum testimonium verum est* (1).

Enfin, Dieu, dans le Deutéronome, ordonne de punir de mort celui qui sera convaincu d'un crime par le témoignage de deux ou trois témoins.

Mais telle est la force des passions qu'après avoir corrompu le cœur, elles séduisent aisément l'esprit. Elle lui font détourner les regards de tout ce qui combat ses intérêts...

C'est ce qui explique la conduite de ceux qui refusent de croire les miracles de nos jours. Ces miracles sont venus trop tard pour eux.

Ces réflexions et quelques autres du même ordre terminées, M. de Mongeron arrive enfin à l'exposé et à l'examen des prétendus miracles.

MIRACLE OPÉRÉ SUR D. ALPHONSE DE PALACIOS

Voici d'abord le récit des faits. Je donne ici le texte *in-extenso* :

La Vérité toujours étrangère sur la terre, et présentement partout en butte à la persécution, semble n'être presque plus connue dans certains climats. L'Espagne, autrefois si célèbre pour la pureté de la doctrine et la vigueur de l'ancienne discipline, n'a point évité les tristes effets que le Tribunal de l'Inquisition a produit partout où il a été reçu. Les ténèbres de l'erreur y ont presque entièrement obscurci la lumière de la Vérité. Une foule de préventions, d'abus et de superstitions y ont pris la place de la doctrine de Jésus-Christ, et fait presque oublier jusqu'au nom de l'Evangile. Cependant, comme Dieu se choisit des élus partout où il lui plait, il fait trouver quand il veut les moyens de les éclairer par la Vérité, et de les soumettre à l'empire aimable de sa grâce.

La providence, qui dispose en souveraine des événements, amène à Paris Dom Alphonse de Palacios dans un temps où il s'opère une multitude de miracles au tombeau de M. de Pâris, appelant d'une bulle que ce jeune seigneur avait appris à regarder comme un jugement infaillible. Préjugés de la naissance, impression de l'éducation, engagement d'état, la crainte d'un tribunal terrible et de la disgrâce de sa famille, tout parait devoir s'opposer à l'impression de ces miracles sur son esprit. Mais Dieu qui l'avait choisi pour faire éclater ses merveilles, et pour répandre au loin la gloire de son serviteur, se sert d'un cruel accident pour mettre notre jeune seigneur dans l'heureuse nécessité de recourir à l'intercession de cet appellant.

Dès 1725, Dom Alphonse de Palacios avait entièrement perdu l'œil gauche. Une fluxion sur cet œil suivie d'inflammation, en avait détruit toutes les parties internes. En 1728, un coup de poing qu'il reçut sur

1. Saint Jean, ch. 8.

l'œil droit, le rendit aveugle pendant huit jours : il en recouvra la vue à force de remèdes; mais cet œil depuis cet accident resta toujours extrêmement faible, et d'autant plus qu'il portait en lui-même une cause secrète et infaillible d'un aveuglement qui faisait chaque jour un progrès insensible. L'œil gauche ayant été entièrement anéanti, le nerf optique qui se porte à cet œil s'était desséché, et comme il est joint au nerf optique qui se porte à l'œil droit, il lui communiquait peu à peu son dessèchement. On sait que la vue dépend entièrement de ces deux nerfs, qui par le développement de leur partie moelleuse forment la rétine au fond de chaque œil.

(*A suivre*). ***

A TRAVERS LES REVUES

REVUE DE LA FRANCE MODERNE. — Sous ce titre *Evocation*, un article signé Ismala où sont discutées les idées de notre directeur sur le spiritisme. Citons ce passage :

Dans l'*Echo du Merveilleux*, page 342, nous trouvons la phrase suivante : « Ce qui constitue, à mon avis, l'essence même du Spiritisme, *ce n'est pas l'intervention d'un Esprit, c'est le fait que cet Esprit a répondu à un appel.* »

D'après cet argument, nul autre que celui qui *appelle* un mort ne doit être dénommé *Spirite*. Ceux qui croient aux phénomènes, sans avoir pratiqué, n'auraient aucun droit de se dire Spirites; et comment appellera-t on ceux qui assistent personnellement aux séances en spectateurs; ils n'évoquent pas, ils regardent seulement et écoutent; il faudrait un mot nouveau pour les désigner. Eux, pourtant, se croient bel et bien Spirites, en tant qu'ils acceptent des doctrines connues qui déclarent possibles les communications entre les morts et les vivants.

Sans Esprits, pas de faits, telle est notre réponse, et, n'en déplaise à M. Mery, encore novice dans nos phénomènes et leurs causes, tous les faits psychiques *sont des phénomènes spirites*. Supprimez la cause et l'effet n'existe pas; pour entendre au téléphone, il faut que l'on parle à l'autre extrémité du fil. Dans les faits Spirites, le fluide du médium sert de fil conducteur et les Invisibles s'en servent pour communiquer avec nous. Sans médium conscient, ou inconscient rien ne peut se produire dans l'ordre psychique.

M. Mery continue en disant : « Si un Esprit se manifeste *de lui-même*,, le phénomène n'est plus à proprement parler un phénomène spirite. » Voilà des bornes étroites posées, tout simplement dans le but de retirer au spiritualisme moderne tous les faits impromptus et non provoqués, tels que visions, apparitions, télépathie, psychométrie, rêves, pressentiments. M. G. Mery ne laisse au Spiritisme, ainsi dépouillé, que la seule clause suivante : *Faire du Spiritisme, c'est évoquer les morts!* La chose qu'il ne faudrait pas faire nous est obligeamment laissée. Pauvres de nous, l'avenir des Spirites serait bien compromis s'il ne leur restait que cette seule ressource, « évoquer les morts. »

Et Ismala nous dit en quoi, selon son sentiment, consiste le spiritisme. L'article ne comporte pas moins de huit pages. L'auteur en manière de conclusion le résume ainsi :

Faire du Spiritisme, c'est se mettre en rapport avec toutes ces intelligences plus ou moins élevées qui tantôt vous instruisent et tantôt ont besoin d'être instruites. Ce serait donc une grosse erreur de croire, comme l'avance M. G. Mery, que l'on ne fait du Spiritisme qu'en évoquant les morts. Certes non, on en fait à chaque instant et même sans s'en douter. Chaque fois qu'un être humain fait une prière ou un vœu quelconque, voilà encore du Spiritisme. Non, on ne peut en vérité resserrer cette belle doctrine dans des bornes si étroites, car elle les franchira et, semblable à la marée montante, le Spiritisme s'étendra de plus en plus et gagnera toujours du terrain.

Qui se serait douté que le Spiritisme fût tout cela et qu'on pût en faire, comme M. Jourdain faisait de la prose, sans s'en douter ! Nous ne répondrons pas à des affirmations si aventureuses ; il nous suffit, en manière de représailles, de les citer, car défendre ainsi le spiritisme, c'est trop évidemment le desservir. Ismala, qui traite Gaston Mery de novice, nous paraît lui-même bien naïf de révéler avec tant d'enthousiasme l'ignorance profonde où il est des choses dont il parle.

REVUE SCIENTIFIQUE ET MORALE DU SPIRITISME. Mme Carmencita Noël se plaint amèrement des plaisanteries, pourtant bien innocentes, que notre collaborateur André Gaucher s'est permises au sujet des « joyeusetés de la Villa Carmen » Elle affirme à nouveau que tous les faits qu'elle a rapportés sont scrupuleusement exacts. Nous ne voulons pas contrister plus longtemps cette aimable femme. Nous lui donnons, sans arrière-pensée, acte de ses affirmations.

L'INITIATION. — M. Lefebvre continue son étude sur l'*occulte* à la cour de Louis XIV. A lire un article sur la médecine des Druides et un autre sur le Vaudoux.

LA PLUME. — Le *spiritisme d'après l'occultisme*, par M. Jollivet Castelot.

La *Plume* vient de mettre en vente le dernier fascicule de la *Question Louis XVII*. C'est une étude absolument remarquable que tout naundorfiste voudra avoir dans sa bibliothèque.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-1re, PARIS.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 69. 15 NOVEMBRE 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

CATHOLICISME EXPÉRIMENTAL

J'ai assisté à la conférence que M. Léon Denis — le plus grand spirite du siècle, au dire du docteur Moutin — a faite, le jour de la Toussaint, dans la salle du Grand-Orient de France.

J'ai rendu compte de cette conférence dans la *Libre Parole* du 2 novembre. Je me permets de reproduire le passage suivant de mon article :

Les savants d'aujourd'hui, constate M. Denis, ne nient plus la réalité de tous ces faits. Ils nient seulement que la cause qui les produit soit la cause que leur attribuent les spirites. Et M. Denis fait la critique de toutes les théories, proposées en ces dernières années, pour expliquer, sans l'intervention d'aucune intelligence de l'au-delà, les phénomènes médianimiques.

Il arrive ainsi à la principale objection dressée contre le spiritisme : la difficulté, sinon l'impossibilité, d'avoir la preuve de l'identité des esprits qui se manifestent.

J'avoue que M. Léon Denis ne m'a pas paru résoudre du tout, mais pas du tout, cette objection fondamentale.

Son argument est, en effet, celui-ci :

Dans beaucoup de cas, dans la majorité des cas même, les esprits nous trompent; ils se donnent pour des personnages qu'ils n'ont jamais été; mais il est des cas où des esprits ont révélé des choses que, seuls, les individus qu'ils se disaient être avaient été en mesure de savoir de leur vivant.

M. Denis cite un certain nombre de ces cas. Je ne les récuse point.

Mais comment M. Denis ne comprend-il pas que ces exemples ont un vice essentiel : c'est qu'au lieu d'être le *fait normal*, ils sont l'*exception*. Ce n'est que dans des circonstances rares, sensationnelles, étonnantes, de nature à éblouir plutôt qu'à convaincre, que ces cas d'identité ont été constatés. Et encore qui pourrait affirmer qu'on les a tous soumis à une critique sévère qui permette de dire qu'on n'a pas été la dupe d'une illusion?

Je ne puis, dans ce simple compte rendu m'étendre sur un tel sujet. Mais si M. Léon Denis y consent, je suis tout prêt à discuter ailleurs cette question avec lui, comme je l'ai fait déjà avec M. l'abbé J.-A. Petit.

M. Léon Denis n'a pas répondu à mon invite. J'avoue que je m'y attendais.

Ce que je lui demandais d'examiner et d'analyser avec moi c'était le postulat même de toute sa thèse.

M. Léon Denis n'a pas voulu s'y risquer. Si j'étais un théologien, il aurait peut-être condescendu à discuter avec moi. Du moins, il l'a laissé entendre dans sa conférence. Les théologiens ont une doctrine; ils raisonnent avec cette doctrine. Il est toujours facile d'opposer un système à un système, et de faire illusion par une argumentation plus ou moins spécieuse et sophistique. Mais je ne suis pas théologien. Je n'objecte à la théorie spiritique aucune théorie préconçue. Je raisonne, en positiviste, sur les faits, rien que sur les faits. Et c'est ce qui gêne M. Léon Denis.

Il sait que, s'il consentait à entamer une controverse avec moi, je lui dirais :

« Votre thèse est admirablement construite, elle est savamment agencée, je l'admets tout entière, mais à une condition, c'est que vous me prouviez qu'elle repose sur une base exacte. »

Or, cette base, c'est précisément la seule chose

que M. Léon Denis ne veuille point soumettre à la discussion. Et voilà pourquoi votre fille est muette!

Pourquoi M. Denis redoute-t-il, sur ce point, la discussion? Parce que M. Denis, qui a la prétention — prétention justifiée par ailleurs — d'avoir l'esprit scientifique, sent à merveille que, sur ce point particulier, son esprit scientifique est en défaut.

Je m'explique.

M. Léon Denis reconnaît que dans l'immense majorité des cas, non seulement les esprits évoqués ne donnent pas la preuve de leur identité, mais au contraire s'efforcent de nous induire sur eux-mêmes en erreur.

Avant lui Stanislas de Guaita avait dit :

« Neuf cent quatre-vingt dix-neuf fois sur mille les spirites, avec la meilleure volonté du monde, évoquent des êtres ambigus, malfaisants, stupides et brutaux. »

C'est d'ailleurs l'avis de tous ceux — spirites, occultistes, théosophes, théologiens, simples curieux — qui s'intéressent aux faits psychiques.

Ceci étant, l'illogisme de la thèse de M. Denis éclate aux yeux.

Elle s'appuie, en effet, sur les *cas isolés* pour expliquer les *cas innombrables*, au lieu de s'appuyer sur les cas innombrables pour expliquer les cas isolés.

La logique voudrait que l'on conclût ainsi :

« Les esprits nous trompent dans les *quelques cas* où ils semblent dire vrai, puisque dans la *majorité des cas* il est démontré qu'ils nous mystifient. »

Et non :

« Les esprits disent vrai dans la multitude des cas où leur identité n'est pas démontrée puisque dans un petit nombre de cas, cette identité a pu être établie. »

Le véritable esprit scientifique consiste à conclure, non du particulier au général, mais du général au particulier.

Le vice essentiel de toute la thèse de M. Denis est là.

M. Denis le sent bien. De là le dédain qu'il a opposé à ma proposition de discussion loyale.

Il ne peut pas dire, en tout cas, qu'il a répondu par avance à mon objection. J'ai parcouru ses livres — *Après la mort? — Pourquoi la vie? — Christianisme et Spiritisme,* — je n'ai rien trouvé qui la détruise.

Dans *Christianisme et Spiritisme,* il y a un chapitre intitulé : « Les phénomènes spirites contemporains; preuves d'identité des esprits. » Un moment j'avais cru découvrir dans ce chapitre ce que je cherchais. Je n'y ai découvert que l'énumération d'un certain nombre de faits, recueillis à droite et à gauche, et dont voici le type :

M. Oxon (*alias* Stainton Moses), professeur à l'Université d'Oxford, dans son livre, *Spirit identity,* rapporte le cas où la table donne un récit long et circonstancié de la mort, de l'âge, jusqu'au nombre de mois, et les petits noms (quatre pour l'un d'entre eux et trois pour un autre) de trois petits êtres, enfants d'un même père, à qui ils avaient été enlevés subitement par la mort. « Nul de nous n'avait connaissance de ces noms peu communs. Ces enfants étaient morts dans l'Inde et quand le message nous fut donné, nous n'avions aucun moyen apparent de vérification. » Cette révélation fut cependant contrôlée et reconnue exacte plus tard, par le témoignage de la mère de ces enfants, dont M. Oxon fit ultérieurement la connaissance.

Je me demande comment un tel fait — ou d'autres analogues — pourrait être une preuve d'identité. Il prouve que l'influence qui s'est manifestée par la table connaissait par le menu l'histoire et l'état civil des trois petits défunts; il ne prouve pas que cette influence fût l'un ou l'autre des esprits des enfants morts. A aucun point de vue, si minutieux et si précis que fussent les détails donnés, on ne saurait voir dans ce fait une démonstration d'identité. C'est un fait troublant, déconcertant, étrange. Il dénote bien plus une intention d'étonner, qu'une intention de convaincre.

Les spirites — et M. Léon Denis en particulier — font, en vérité, un étrange raisonnement lorsqu'ils nous présentent comme des preuves d'identité des communications spirites où sont mentionnés des événements que, seul, de son vivant, a pu connaître le défunt que l'esprit évoqué dit être. Car enfin, en admettant que, seul, ce défunt, lorsqu'il appartenait encore à notre monde, ait pu connaître les faits mentionnés, il ne s'ensuit pas que, dans le monde des esprits, personne n'ait pu les apprendre, en même temps que lui, puis-

que les spirites affirment que, si les incarnés ne savent pas ce qui se passe chez les désincarnés, les morts, au contraire, n'ignorent rien de ce qui se passe chez les vivants.

Encore une objection à laquelle j'ai, en vain, cherché une réponse dans les ouvrages de M. Léon Denis, comme dans les ouvrages de M. Delanne!

On m'a vivement reproché la publication, dans l'*Écho du Merveilleux*, des « Souvenirs d'une voyante » de Mme Claire Vautier. J'estime qu'on n'a pas compris mes intentions. Mme Claire Vautier est une spirite convaincue — *Credo*, a-t-elle écrit en manière de conclusion à son livre. Mais c'est une spirite qui ne cherche à imposer sa croyance à personne. Elle a été le centre de phénomènes extraordinaires qu'elle a racontés avec une évidente bonne foi et un talent littéraire remarquable.

Ces phénomènes, qu'elle interprète à sa façon, m'ont paru, à moi, la confirmation la plus éclatante de mes opinions sur le spiritisme. Il n'y a pas, en effet, un seul des faits psychiques rapportés par Mme Vautier, dans lequel on ne découvre une arrière-pensée de tromper, de déconcerter, de surprendre.

Mme Vautier, qui a une âme d'artiste, éprise de beauté comme toutes les âmes d'artiste, a pu se laisser séduire par l'originalité apparente, la fallacieuse et prestigieuse élévation des enseignements des êtres — de *Lief*, notamment — qui se manifestaient à elle. Mais il ne faut pas oublier que toute sa sensibilité de femme était ébranlée, que son imagination ardente et magnifique était excitée et que c'est à travers cette sensibilité et cette imagination qu'à son insu elle continue de voir et de juger les phénomènes dont elle a été le sujet et le témoin.

Elle-même avoue, à la fin de ses souvenirs, que Lief se manifeste à elle, au moment où elle écrit, en un tel rayonnement qu'elle en est comme éblouie.

Mais le lecteur, lui, malgré la magie du style, reste de sang-froid ; il voit les faits tels qu'ils sont, décortiqués de leur enveloppe illusoire, et il les juge intrinséquement.

Or, je dis que l'impression certaine qui, pour tout homme de sens rassis, d'entendement sain, se dégage des « enseignements » de Lief, c'est l'impression d'une intelligence supérieure assurément, mais trouble et orgueilleuse, ironique surtout, et, si j'osais le dire, vertigineuse.

Aussi suis-je étonné du grief qu'on m'a fait d'avoir inséré cette œuvre d'une spirite dans l'*Écho*. Il me semblait que quiconque la lirait en retirerait le même profit que moi. Je ne cache pas, en effet, que je n'ai jamais aussi bien senti et conçu Satan qu'en lisant les *Mémoires* de Mme Vautier.

Mon Dieu, oui, Satan !

Et j'en reviens encore à mon dada. M. Léon Denis a la prétention de faire ce qu'il appelle du « spiritisme expérimental ». J'essaye de faire de mon côté, du « catholicisme expérimental ». Et j'estime que j'en fais, et du bon, en prouvant Satan.

Les sceptiques peuvent sourire : ce qui résulte des constatations que, dans cet article comme dans ceux que j'ai publiés précédemment sur le même sujet, j'ai faites sur le spiritisme, c'est que l'hypothèse Satan est, de toutes les explications proposées des phénomènes, la seule qui leur soit adéquate.

Encore une fois, je ne raisonne pas *à priori*; je fais table rase de mes convictions religieuses — et si je parle ainsi c'est, non pas parce que je suis catholique, mais parce que l'observation stricte des phénomènes m'y incite irrésistiblement.

En effet, quel est le fait acquis? C'est que, si on pousse un peu loin l'étude des expériences spirites, on constate chez tous les êtres qui se manifestent dans ces expériences, une propension au mensonge, à l'erreur, à la mystification. On peut dire que tout esprit évoqué est un esprit menteur.

Or, laquelle des trois théories qui tentent d'expliquer les faits spirites, cette constatation corrobore-t-elle ?

Est-ce la théorie spirite?

Certes non, puisque les spirites prétendent que, dans l'autre monde, les esprits conservent les qualités, bonnes ou mauvaises, qu'ils avaient dans celui-ci, et qu'il est impossible d'admettre que si Dieu permettait aux âmes des défunts de se manifester aux vivants, cette faveur serait réservée aux âmes des seuls individus qui, de leur vivant, se seraient fait une règle de la tromperie.

Est-ce la théorie occultiste?

Pas davantage. Ni la définition de l'*élémental*, ni celle de l'*élémentaire* ne correspond à notre

constatation. Pas plus que les esprits (tels que les conçoivent les spirites), les élémentaux ou les élémentaires ne sont particulièrement enclins au mensonge.

Reste la théorie catholique des démons, ou esprits mauvais — par définition essentiellement trompeurs.

Il est de toute évidence que des trois théories, cette dernière est celle qui s'ajuste le mieux aux faits. C'est donc cette théorie que tout homme de bonne foi, fût-il mormon, bouddhiste, mahométan ou athée, devrait adopter, provisoirement tout au moins, comme étant la plus scientifique.

Le malheur, c'est que, de notre temps, la science cesse d'être la science, et que les savants eux-mêmes la renient, lorsque, d'aventure, ils s'aperçoivent qu'au lieu de contredire les données de la religion, elles les confirme.

GASTON MERY.

Souvenirs d'une Voyante

Mme Claire Vautier nous prie d'insérer les deux lettres suivantes — ce que nous faisons bien volontiers, pour donner une fois de plus aux Spirites, qui nous traitent de sectaires, une preuve de notre impartialité.

Madame,

Permettez à un de vos lecteurs, qui a parcouru avec le plus vif intérêt les pages éloquentes par vous données à l'*Echo du Merveilleux*, de vous exposer quelques réflexions avec la franchise qui est d'usage entre hommes, quand ces hommes sont loyaux chercheurs.

La lecture de vos intéressants *Mémoires* n'a pas suffi à me démontrer la réalité des réincarnations. Les partisans de cette théorie disent tous avoir été des personnages illustres, ou tout au moins célèbres : jamais ils n'avoueront avoir animé le corps d'un valet de ferme. Vous-même avez signalé une incompréhensible dégénérescence; il y a donc plus d'une raison pour douter de l'origine céleste des enseignements qui vous ont été donnés.

Une de vos pages me suggère cette remarque. Veuillez ajouter, à l'explication chrétienne, que le démon peut apparaître sous la forme d'un ange de lumière ou sous celle d'un mort, comme le savait déjà Tertullien, cette autre hypothèse : les esprits mauvais peuvent s'emparer de la partie périssable de l'âme, que l'occultisme appelle personnalité terrestre et coque astrale, contenant des traces de nos souvenirs et de nos volitions. Cette hypothèse vous expliquerait comment un esprit de mensonge a pu se donner pour le docteur Scaramouche, ou comme un mort obscur et inconnu de nous; et aussi comment il peut agir par l'intermédiaire d'un médium à incarnation. (*Echo*, p. 71.)

Un démon peut fort bien tromper très longtemps par des phrases éloquentes qui paraissent orthodoxes, mais auxquelles il finit par mêler, comme l'a montré Gougenot des Mousseaux, « quelque bonne hérésie ».

D'autre part, la philosophie nous apprend que, parfois, notre inconscient supérieur travaille et peut nous dicter des pages fort au-dessus de ce que nous écrivons habituellement; ceci vous est encore arrivé. (*Ib.*, p. 33.)

Vous ne croyez pas avoir nui. (*Ib.*, p. 167.) Pourtant vous avez fui la science humaine comme la théologie, et l'orgueil dont vous faites le loyal aveu vous a fait attendre bien tard pour exposer les phénomènes étranges dont vous avez été le sujet passif.

Vous semblez croire que l'Eglise a condamné les faits de possession et d'obsession (p. 312-313) : elle les admet toujours. En 1891, on a exorcisé une possédée à Gif.

Lief a parlé de syncrétisme. Or, un penseur catholique, M. Chauffard, a prévu que le monstrueux syncrétisme des anticatholiques allait prendre corps au XXe siècle. Lief a nié que le Fils fût l'égal du Père : c'est l'hérésie arienne. Il a nié encore l'éternité de l'enfer et du paradis : autre hérésie. Cet esprit a dit avoir été M. de Metz : or, il a pu lire dans l'astral de « l'homme-fluide » que ce dernier avait été élevé dans l'asile fondé par M. de Metz, et a voulu l'humilier, le dominer par ce mensonge habile. Lief me paraît un démon des plus rusés, des plus dangereux!

Vous avez été longtemps, Madame, tourmentée par de mauvais esprits qui ont épuisé votre force vitale; obsédée, possédée même (du moins quand vous étiez un médium à incarnations). Les prétendues révélations des morts ne vous ont pas rendue heureuse. La direction de l'invisible vous a manqué précisément à l'heure où votre force morale vous a fait défaut, quand l'homme-fluide a voulu vous dominer : c'est que les esprits qui vous dirigeaient étaient trop heureux de vous voir tomber sous cette domination, tout en prenant des airs de pitié!

Je vous souhaite de ne pas publier vos « Souvenirs d'une Voyante » *in extenso* : déjà ils ont pu troubler plusieurs âmes. Je vous souhaite aussi de faire à Paris la connaissance de M. le chanoine Brettes (21, quai de Bourbon, de ma part), et du bon Père de Bonniot ou de tout autre prêtre unissant la science à la bonté; de travailler sans bruit, sans éclat, à rechercher la vérité, en invoquant votre ange gardien avec la simplicité d'un enfant. Alors vous n'aurez plus de haine contre *un seul*. Je me permets encore de vous envoyer une liste d'ouvrages catholiques à méditer sur la question du spiritisme.

Daignez croire, Madame, à mon admiration pour votre beau talent et au sentiment de fraternité chrétienne qui me donne la hardiesse de vous écrire.

X.

Monsieur,

La franchise de vos réflexions — qui sont loin de me déplaire ou de m'étonner — commande une réponse.

Je suis, d'ailleurs, trop flattée du pied d'égalité sur lequel vous me posez avec la plus noble moitié du genre humain pour ne point profiter de la liberté fugitive qui m'est ainsi accordée de dire toute ou presque toute ma pensée. Il est, vous le savez, au profond des âmes, même des mieux éclairées, un coin plein d'ombres qui sont les incertitudes forgées par notre éducation et les vaines spéculations des philosophies humaines.

Elles voilent Dieu.

« Je vous montrerai les traces de sa puissance. Je vous montrerai les effets de la forte main du Dieu tout-puissant. Mais un nuage m'empêche de le voir. » (Hymnes orphiques.)

Et ce nuage, Monsieur, n'est pas fait de la matière, cruelle entrave pourtant. Il est tissé de la parole de

l'homme de qui l'orgueil ou le calcul prétend expliquer Dieu et diriger son œuvre.

Il est écrit dans les Védas dont vous n'ignorez pas que la révélation remonte à plus de cent mille ans :

« Vous comprenez le Créateur quand vous dites que vous ne le comprenez pas. »

Lorsque j'ai commencé à écrire les *Souvenirs*, je n'ai songé, je l'atteste, qu'à intéresser les chercheurs et les ignorants en leur racontant ce que j'avais vu. Or, si l'on peut m'accuser de fraterniser avec Satan, nul ne songe, je pense, à suspecter ma bonne foi!

L'ostracisme que vous prononcez sur mes Mémoires (ce qui m'effraye un peu pour le succès de leur publication en volume *in extenso*) m'incite à me défendre vis à-vis de vous-même et des lecteurs de ce journal.

Tout d'abord, je veux affirmer ma foi religieuse, profonde, indéracinable.

Je suis chrétienne.

Elevée par un frère de qui la vie fut sans faiblesse, j'ai, dès mes premières années, senti son admirable entendement du divin et de l'idéal s'incruster en mon âme et en atténuer la fragilité. Des prêtres éminents, entre autres Mgr Thomas, alors évêque de La Rochelle, qui fut depuis archevêque de Rouen et cardinal, ont dirigé ma conscience et n'en ont point entravé l'essor.

Ils m'ont appris à lire en un livre admirable dont j'ai fait mon eucologe, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Sa simplicité ardente prévaut sur tous les raisonnements de toutes les théologies.

« Les hommes passent mais la vérité du Seigneur demeure éternellement ».

Les idoles seront brisées, les icônes s'effaceront, LUI seul reste « immuable ».

Je n'ai fui ni la science humaine, ni la théologie. J'ai beaucoup lu, médité, commenté, et si, parfois, je m'éloigne de la lettre, je demeure courbée sous le joug de l'Esprit.

Je l'ai écrit ici même.

L'ésotérisme est fatalement autocrate. Or, l'autocratie est une formule humaine que réprouve fatalement encore l'Infinie et Divine mansuétude.

Celui qui a *tout* créé répand sur *toutes* ses créatures, *sans exception*, son amour et sa bonté. Sans cela, il ne serait pas la Parfaite Justice.

Il permet le mal dans un but qui m'échappe; mais il est évident qu'il le permet puisque le mal existe.

Cependant, s'il châtie, il donne, avec l'expiation, la possibilité, la certitude même du relèvement et le moyen de rachat.

Nous avons les vies expiatoires.

Je tombe d'accord avec vous sur ce point : que nos réincarnations présumées nous concèdent trop souvent de célèbres antériorités.

Vous conviendrez, à votre tour, que la dégénérescence sociale n'implique pas la déchéance intellectuelle.

Et si, dans le passé, vous ou moi avons fait un usage inique de la puissance qui nous était accordée, nous l'expions à présent dans la lutte âpre et sans merci avec toutes les difficultés créées par la vie de ceux qui ont tout à atteindre.

Ce n'est que juste, et toute intelligence droite puisera dans cette croyance, un courage et une résignation que ne suscitera pas l'éternité des peines répondant à l'effort impuissant d'une seule existence dont le point de départ est souvent l'œuvre atavique humaine et toujours celle de la Volonté créatrice.

Si je crois à l'intervention de ceux qui ont cessé de vivre parmi nous, c'est parce que je crois à la vie sans arrêt et sans fin dans l'échelle des mondes dont notre ancêtre Jacob eut la vision.

Pourtant, je l'ai reconnu, l'identité de la Force qui se manifeste ne m'a pas toujours été démontrée.

Cela exclut-il la manifestation réelle de cette Force?

Est-il nécessaire de conclure à la présence démoniaque? Je trouve plus chrétien, plus respectueux de l'omnipotence divine de supposer que des influences bienfaisantes peuvent nous consoler, nous conseiller et nous instruire, que de voir uniquement des embûches et des tentations dans le mystérieux Inconnu.

Que faudrait-il penser d'un père qui, pour aider son enfant et le guider dans la bonne route, multiplierait les pièges sous ses pas et ne lui accorderait même pas le secours d'une lumière pour voir où il pose le pied?

L'harmonie est d'essence divine. Je crois à celle des consolations venues d'en Haut; à l'accord parfait de la bonne parole; au chant triomphal de l'espoir! Et que ce soit la voix de saint Pancrace ou de Lief qui se fasse écouter, si la mélodie est pure, j'ai entendu mon ange gardien!

Ce que le raisonnement le plus élémentaire nous démontre, c'est qu'une œuvre est bonne quand son résultat l'est aussi.

Lief, en qui vous voulez voir le plus audacieux et le plus rusé des démons, ne nous a jamais fait que du bien.

Il a persuadé aux matérialistes qu'ils avaient une âme à régénérer et à conduire à Dieu par l'accomplissement du devoir. Il a appris la résignation à des désespérés; il les a arrachés au suicide qu'il nous démontre comme la plus lâche des désertions. Il a ramené des enfants ingrats dans les bras de leurs mères, effacé des inimitiés, prêché sans cesse la charité.

Il reste silencieux quand on l'interroge sur les intérêts matériels; mais il m'ordonne une vie de sacrifice et de dévouement et, délaissant toutes les joies d'orgueil qui pouvaient être miennes, je cède à son vouloir.

A l'heure où je défaille sous la domination de l'Etre pervers, Lief, dites-vous, m'abandonne et rit de mon désastre.

Jamais.

Seulement, je ne l'ai plus écouté.

Alors il s'est éloigné.

L'amertume de mon expiation s'est encore augmentée de la solitude dans laquelle m'a laissée cet esprit bienfaisant.

Je n'ai donné, dans ce journal, que des *fragments* de mes souvenirs. C'est pourquoi souvent, j'ai pu sembler me contredire. Ces lacunes sont comblées dans le récit détaillé et suivi de mes impressions et des événements qui les ont suscitées.

Vous me faites, Monsieur, un autre grief d'avoir attendu *bien longtemps* pour la publication de ces Mémoires!...

Pour leur netteté et leur sincérité, j'avais besoin de lire en moi avec le calme que laissent les choses accomplies et la maturité de pensée que donne l'expérience.

D'autre part, le labeur incessant de ma vie d'artiste et d'écrivain a été longtemps une entrave à ce retour vers un passé dont le côté idéal m'entraîne trop loin du côté pratique nécessaire à ma tâche humaine.

D'ailleurs, je ne suis pas spirite militante. Je ne fais partie d'aucun groupe et toute mon hérésie est contenue dans ce mot: *Credo*.

Je crois, oh! oui je crois avec toute ma foi, avec toute mon âme; mes forces latentes acquises dans le passé; mes aspirations d'un élan inouï vers un avenir conquis par ma souffrance; ma conception du beau, du bien, de l'équité; par ceux que j'ai vu mourir et que j'ai senti revivre. Je crois au Dieu incréé que l'Homme entrevoit par éclairs et dont la splendeur l'éblouit! A Celui de qui *tout* vient; en qui tout se résout; que l'on a fait « Mystère » et qui est « Vérité ».

CLAIRE VAUTIER.

Paris, 8 novembre 1899.

NOTA. — La personne qui m'a écrit hier sous la rubrique « Un extasié » est prévenue que je ne veux pas répondre à l'anonymat.

Oubliée. — Je vous ai répondu à la seconde adresse. Écrivez-moi chez moi.

LES VOYANTES

ET LE PROCÈS DE LA HAUTE-COUR

Au moment où « l'embrouille », comme disait l'ange par la bouche de Mlle Couédon, se met de plus en plus dans nos affaires politiques, j'ai pensé que les lecteurs de *l'Écho du Merveilleux* s'intéresseraient aux prédictions des voyantes sur l'issue du procès de la Haute Cour.

CHEZ Mme MONTGRUEL

Je me suis rendu d'abord chez Mme Montgruel qui est assez connue de nos lecteurs pour ne pas leur être présentée de nouveau.

Mme Montgruel profite de ma visite pour me faire un reproche assez juste et qui prouve bien qu'on ne doit jamais reproduire l'impression d'une voyante d'après ses souvenirs magnétiques ; souvenirs qui ont le double inconvénient ou d'être très confus quand la voyante se remémore ses propres impressions ou d'être parfois inexacts quand ils sont rappelés par les consultants eux-mêmes, si la voyante ne se souvient plus de rien.

En effet, dans un article de la *Presse* j'avais commenté le fait de son erreur à propos de Dreyfus dont elle avait vu l'acquittement : en réalité Mme Montgruel avait vu Dreyfus libre et en avait conclu qu'il était acquitté.

Aussi, pour éviter semblable malentendu et pour avoir en outre la primeur de la prédiction, j'ai prié Mme Montgruel de ne répondre à mes questions qu'après s'être mise dans l'état magnétique.

On l'endort au moyen de passes. Une jeune personne brune attachée à son service passe avec rapidité les deux mains devant ses yeux; le geste devient plus lent, plus onctueux, à mesure qu'il descend le long du corps et de la poitrine ; les mains s'écartent, remontent et se rejoignent, et ainsi de suite, longuement. Pendant ce temps les paupières de la voyante battent précipitamment, la poitrine se contracte, la gorge se soulève, un soupir rauque s'exhale ; elle est, comme on dit vulgairement, endormie.

— Je vais vous parler du complot et du procès, dis-je alors en prenant la main de Mme Montgruel, et suivant l'ordre spontané des questions qui se pressent dans ma pensée, plutôt que l'ordre logique.

— Qu'arrivera-t-il à Déroulède ?

— Condamné... répond Mme Montgruel d'une voix sourde, dont les mots tombent lourdement et par saccades comme des pierres successivement lancées dans une eau profonde ; Guérin aussi... condamné... d'autres encore... ah! j'en vois sept... oui, ils sont bien sept. Il y en a un très grand, très blond, avec une longue moustache et des yeux bleus, lui aussi est sérieusement atteint... Je ne l'ai jamais vu, je ne le connais pas.

Rapidement je parcours en pensée le signalement des accusés et je reconnais M. de Sabran-Pontevès à sa longue moustache.

— Ils sont bien sept, continue Mme Montgruel ; parmi eux, trois se détachent. Tiens ! il y a parmi eux un homme de petite taille, trapu, je ne le connais pas non plus. Les deux autres... c'est Guérin, c'est Déroulède. Ah, tiens, je vois l'autre avec Déroulède... Oh ! quelle grande salle !... Ils veulent parler, mais on les en empêche. C'est du côté de l'avenue de Wagram.

— Comment voyez-vous Déroulède ? Soutient-il vraiment le parti royaliste comme on l'a prétendu ?

— Oui, en apparence, répond la voyante ; au fond, non.

« Il a l'air de s'appuyer sur le prince ; mais ce n'était pas lui qu'il voulait servir... il voulait profiter de tous les mouvements, de toutes les forces civiles et militaires, de tous les chefs.

— Il y a donc eu vraiment des chefs militaires dans l'action ?

— Oui... j'en vois un, général... il a les yeux fixés sur trois hommes que je ne connais pas... il y a beaucoup de monde autour d'eux... ils lui font signe de passer... il continue son chemin.

— Et Guérin ! Voyez-vous Guérin ?

— Oui ! oh ! mais c'est curieux. Il est tout à fait indépendant celui-là : il veut renverser le gouvernement, mais ce n'est pas pour le prince... Il s'appuie sur une grande force... elle lui fait défaut.

— Cette force, pouvez-vous la définir ?

— Oh ! oui... ils sont nombreux... très nombreux... mais ils ne l'ont pas suivi... on dirait qu'ils sentent que l'heure n'est pas venue... De grands événements devaient avoir lieu qui ne se sont pas produits.

Mme Montgruel paraît fatiguée et préoccupée. Un souffle bref vient hacher continuellement ses phrases; on dirait qu'elle veut échapper aux questions dont je l'obsède et, comme je cesse une minute de l'interroger, la laissant complètement à elle-même :

— Ah ! mon Dieu ! s'écrie-t elle, je voudrais parler, je voudrais dire autre chose... car tout cela va finir bien brusquement... bien vite... il en restera peu de chose... mais comme le ciel est noir à l'horizon... quelle partie terrible se joue contre nous... je vois la guerre...

Sa voix devient sombre, émue, vraiment impressionnante...

— Oh ! comme les peuples sont masqués ! Je vois la trahison d'une nation... la Russie est masquée... l'Allemagne est masquée... Ce n'est pas très

loin, cela s'approche... Il y va y avoir pour nous des heures terribles.

La poitrine de la voyante est de plus en plus oppressée, la gorge bat, la main fait des gestes courts et hatifs d'épuisement ; je presse alors la sonnette électrique et sous mes yeux les passes recommencent : elles remontent, cette fois, écartant le fluide magnétique comme un voile trop lourd, les traits se détirent, la poitrine s'élargit en un profond soupir de soulagement, les yeux s'ouvrent, le charme du sommeil magnétique s'est évanoui.

En quelques mots, je mets Mme Montgruel au courant de ce qu'elle a dit : plusieurs choses l'étonnent, car elles vont directement à l'encontre de ses opinions habituelles à l'état de veille. Il paraît que cette espèce de contradiction est assez fréquente chez les voyants. Il faut donc en conclure que, dans le sommeil magnétique, on échappe à sa propre personnalité et que l'on sort pour ainsi dire de son moi.

Au contraire, certaines impressions subsistent,

— Mon organisme, explique Mme Montgruel, est alors en quelque sorte sensibilisé ; et je me rappelle certains sentiments ou certaines sensations dont les résidus continuent à vibrer dans tous mes nerfs. Je me rends compte parfaitement que j'ai éprouvé, avant de sortir du sommeil magnétique, un sentiment d'horreur.

Et comme je lui répète le dernier mot de sa vision :

— C'est bien cela, répond-elle, et tenez, ne sachant pas que j'étais sortie spontanément du cercle de questions où vous m'aviez enfermée, j'allais vous demander si je n'avais pas prédit la guerre civile.

C'est, en vérité, très curieux, mais il est tard et, si intéressante que soit la conversation, je prends congé de Mme Montgruel.

CHEZ STELLA

Stella, que nos lecteurs connaissent également, Stella l'astrologue, me répond que le procès de la Haute-Cour est pour elle un symptôme grave de la décrépitude du régime actuel.

— Quant à l'horoscope de cette singulière affaire, il est difficile de le tirer, parce qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de dire à quel moment précis, à quel jour et à quelle heure elle a pu naître, mais elle dépend évidemment d'un cycle de phases politiques qui constituent dans leur ensemble la destinée de la République. Ici il y a un horoscope à tirer en considérant la République comme une personne, comme une entité ayant son anniversaire de naissance le 4 septembre ou plutôt, à mon avis, le 19 juillet 1870 à midi, c'est-à-dire à la date précise de la déclaration de guerre, car ce fut vraiment au jour et à l'heure où cette funeste résolution fût prise, que le régime impérial prit fin.

— C'est donc un horoscope général que vous allez faire ?

— Oui. Et cette vue d'ensemble vous donnera une juste idée de la période politique que nous traversons.

Eh bien, continue Stella, au moment de la déclaration de guerre, Jupiter, Vénus, Mars, la part de fortune, Mercure, le nœud ascendant de la Lune, Uranus et le Soleil se trouvaient tous réunis du 15e degré des Gémeaux au 26e degré du Cancer, ayant en opposition directe Saturne alors au 23e degré du Sagittaire et en voie combuste. A ce moment-là donc, la France, représentée par les Gémeaux, était absolument menacée et la chute du régime alors existant était certaine.

Pour moi c'était le régime nouveau qui naissait. En effet, Neptune, c'est-à-dire la planète qui préside aux idées humanitaires, se trouvait alors en quadrature occidentale avec le Soleil. Le régime républicain allait s'imposer.

Aujourd'hui, 13 novembre, Neptune se trouve dans les Gémeaux et en opposition directe de cette planète se trouvent Jupiter, le Soleil, Vénus, Uranus, Mars, Mercure, le nœud ascendant de la Lune et Saturne (aujourd'hui au 22e degré du Sagittaire *dans la voie combuste*). Ce retour de Saturne à son point de départ, avec cette coïncidence de conjonctions et d'oppositions extraordinaires est certainement, pour moi, le signe de la chute du régime.

(Remarquons que tous ces aspects ont été visibles au moment de l'élection de M. Loubet.)

En effet, continue Stella, Saturne met vingt-neuf ans, cent soixante-six jours pour opérer sa révolution, et si nous commençons à compter à partir du 19 juillet 1870, nous trouvons que le 2 janvier prochain marque l'un des derniers degrés de la décadence du régime ; à ce moment-là toutes les planètes se trouvent réunies entre le 15e degré du Capricorne et le 5e du Verseau, et Saturne et le Soleil se trouvent CONJOINTS EN EAU, suivant la prédiction de Nostradamus qui nous annonce la royauté :

> L'an que Saturne en eau sera conjoint,
> Avecques Sol, le Roi fort et puissant,
> A Reims et Aix sera receu et oint,
> Après conquestes meurtrira innocents.

Or, la date précise de cette conjonction est le 24 janvier 1903.

Vous voyez, conclut Stella, que nous sommes trop près de cette date fatale, pour qu'il ne se produise pas, à l'heure présente, des signes visibles du grand changement qui se prépare. Le pitoyable

procès de la Haute Cour, est un symptôme manifeste de la déchéance prochaine du régime actuel.

Et Stella se livre à quelques observations qui, relevant plutôt de la politique terre-à-terre que des considérations sublimes de l'astrologie, ne trouvent pas ici leur place.

CHEZ Mlle COUÉDON

Chez Mlle Couédon, il y a beaucoup de monde. Un moment même je me demande si je pourrai entrer. Enfin, Mlle Couédon, qui se rend compte probablement des nécessités de l'actualité, consent à me recevoir.

Presque aussitôt les yeux se révulsent et l'Ange parle. Comme au moment de ma dernière visite, l'« Ange » veut bien s'occuper de mes affaires personnelles avant de répondre aux questions politiques. J'apprends ainsi

Qu'un changement va arriver,
Dont ma vie sera aisée.

Quant au procès de la Haute-Cour, il n'en est pas de même, hélas!

— Quelles seront ses conséquences? ai-je demandé.

Ce n'est pas bien aisé,
Ce n'est pas bien aisé.
Une honte va y aider,
Ils n'en seront pas aisés,
Et l'embrouille va y aider,
Et l'embarras va y aider.
Vous n'en serez pas aisés.

— Qu'adviendra-t-il de Déroulède?

Il y en a qui ne seront pas aisés,
Et celui dont tu as idée,
Il ne va pas être aisé,
Il n'en sera pas aisé.

Il faut, je crois, conclure de cette réponse que Déroulède sera condamné.

Telles sont les prédictions de l'« Ange, » qui suivent de bien près le sentiment général, *vox populi*...

LE DOCTEUR ELY STAR

Rue de Douai, au troisième. On vient de m'introduire dans le petit salon où le docteur Ely Star reçoit les consultants, et, tandis que j'attends en parcourant des yeux différents tableaux du Zodiaque, çà et là suspendus au mur, une vive conversation s'engage dans la pièce voisine :

— Es-tu sûre que ce soit pour une consultation?

— Mais oui!

— Eh bien, va le demander, reprend la voix sèchement, tu ne t'informes jamais de la qualité des personnes et du but de leur visite; c'est peut-être quelqu'un qui vient me jeter du tabac dans les yeux (*sic*).

La dame qui m'a introduit revient.

— Il s'agit, en effet, d'une consultation, Madame, que l'*Echo du Merveilleux* prie le docteur Ely Star de vouloir bien lui donner.

La dame disparaît. Un bruit de voix dans l'autre pièce. Puis un remue-ménage de chaise déplacée et de table remuée. Une porte s'ouvre derrière une tenture. C'est le docteur Ely Star.

Il est petit, sec, nerveux. Des yeux bleus perçants, enfoncés sous l'orbite (signe d'une grande pénétration), me jugent, m'analysent, me dissèquent tout vif.

Et comme je présente ma requête, le docteur Ely Star m'affirme qu'il ne s'occupe jamais de politique; puis, frappant énergiquement du poing sur la table :

— Ah! monsieur, ces misérables de la Haute-Cour, si je les tenais! Je n'aurais qu'un doigt à appuyer sur une sonnette électrique pour les faire sauter, je le ferais sans hésitation!

Décidément, le docteur Ely Star est un original.

Toutefois, après d'instantes prières, il consent à me donner l'hemeroscope de Guérin.

Il en résulte que sa quarantième année lui annonce un voyage à l'Est de la France, — que les ennemis qu'il s'est créés lui-même triompheront (gare les juifs, alors!) — que sa santé sera très mauvaise en janvier, — et qu'en juillet 1900 *seulement* il a chance de recouvrer la liberté.

« Tout cela, dit le docteur Ely Star, ne mérite pas l'impression. »

Pardon! c'est au contraire fort intéressant. Mais faire la connaissance du docteur Ely Star est plus intéressant encore.

CHEZ Mme BONNARD

Je me suis présenté également chez Mme Bonnard, qui n'a pu me répondre car elle avait ses vapeurs.

— Tout ce que je *vois*, m'a-t-elle dit, spirituellement, c'est que je ne —*verrai* pas.

Je n'ai pas insisté.

En résumé, il se prépare à la Haute-Cour des faits dont nous ne serons pas « aisés » qui, pour Mme Montgruel, sont la répression de menées insurrectionnelles et pour Stella l'effet de la décomposition de l'autorité gouvernementale. Selon celle-ci la fin du régime actuel s'accomplira le 21 janvier 1903. Voilà le gouvernement averti, qu'il se garde!

ANDRÉ GAUCHER.

LA SORCIÈRE DE FÉLIX FAURE

UNE LETTRE DE GYP

Le *Matin*, rendant compte des incidents de la journée de la Toussaint, racontait l'anecdote suivante :

« Une foule compacte se presse autour du coin de terre où repose la dépouille de M. Félix Faure. Le service d'ordre est impuissant à contenir les milliers de personnes qui veulent voir... Une anecdote intéressante. Un ami que je rencontre là, voulant voir, lui aussi, me la conte. Quand Félix Faure fut élu capitaine des mobiles par le 1er bataillon de la Seine-Inférieure, il répondit à Mme de Martel qui le félicitait :

« — Oui, c'est le commencement des honneurs... Une sorcière m'a prédit, enfant, que je serai, moi, fils d'ouvriers, roi de France, et que je mourrai assassiné.

« Le soir de l'élection de Versailles, comme Mme de Martel venait lui présenter ses compliments :

« — Merci, lui répondit le nouveau président. Vous le voyez, la première partie de la prédiction se trouve réalisée...

« — Espérons, s'écria Mme de Martel, que, pour la seconde, la sorcière se sera trompée?...

« Cette histoire — que Mme de Martel ne nierait pas — tombe dans la mélancolie du cimetière lugubrement... La sorcière se trompa-t-elle?... »

L'histoire n'était pas invraisemblable. Notre ami George Malet n'a-t-il pas prouvé jadis que Félix Faure, depuis son élection à la Présidence de la République, avait eu une somnambule attitrée?,

Nous avons écrit à Mme de Martel, pour lui demander quelques éclarcissements. Elle nous a répondu par la lettre suivante :

Jeudi.

Cher monsieur.

Il y a « le fond » de vrai dans l'histoire du *Matin*, mais toute la sauce est inexacte. Voici l'exacte vérité :

Mon mari était capitaine dans le bataillon que commandait Félix Faure, alors adjoint au Havre et qui avait vingt-neuf ans.

J'allai — ceci se passe en 70 — voir mon mari qui campait avec Faure auprès du Havre, dans un endroit appelé « Tous-Vents »,

Le vaillant orléaniste Estancelin — appelé pendant le début de la guerre « le général Estancelin » — se déroba un peu brusquement à l'annonce de l'arrivée des Allemands à Rouen. Il fut remplacé par le commandant de Graville, ancien officier de l'armée active, brave comme son sabre, mais fatigué et déjà vieux, qui tomba malade tout de suite.

Alors, l'amiral Mouchez qui commandait en chef au Havre donna le commandement à Faure.

Lorsque j'arrivai à Tous-Vents, Faure avait la fièvre scarlatine et la promenait dans la neige sans plus s'en occuper, faisant exécuter des travaux en terre autour du Havre et logeant ses hommes avant de s'occuper de lui .

Quelqu'un dit, parlant à Faure : « Vous faites les fonctions de général! »

J'étais toute jeune, mariée depuis six mois, je m'imaginais qu'un général devait être croulant. Et je fis, étonnée : « Sapristi! vous êtes un jeune général! »

Alors Faure me répondit textuellement ceci (en riant) :

— Je peux bien être déjà général puisque je dois être roi!...

(Pas « roi de France », et il ne disait pas ça du tout sérieusement).

Comme je demandais ce que ça voulait dire, il me répliqua :

— Quand j'étais en Angleterre, j'avais dix-huit ans, la vieille diseuse de bonne aventure qui est à l'entrée du champ de courses à Epsom, m'a dit, en regardant les lignes de ma main, que je serais roi et que je mourrais de mort violente.

Voilà exactement ce que m'a dit Faure et que le *Matin* a dramatisé.

La sorcière d'Epsom — qui a été très connue, paraît-il — ne lui a pas dit qu'il était « fils d'ouvriers » ni qu'il serait « roi de France » mais simplement :

— Toi, tu seras roi et tu mourras de mort violente.

J'ajoute que Faure ne paraissait pas soupçonner que cette prédiction pût être sérieuse. Il en blaguait quand une chose heureuse lui arrivait.

Pardon de ce barbouillage, je suis très bousculée.

Souvenirs affectueux.

GYP.

Reportages dans un fauteuil

*** *Le Satanisme au* XVIIe *siècle* : II. Les Magiciens.

Lesage, le principal auxiliaire de la Voisin, était Normand et s'appelait de son vrai nom Adam Cœuret, petit homme mal bâti, « ayant une perruque roussâtre, ordinairement vêtu de gris, avec un manteau de bourracan. » Condamné aux galères en 1667, pour pratiques démoniaques, il fut délivré en 1672 par le crédit de la Voisin, et revint vivre près d'elle.

Les opérations magiques de Lesage, dont nous trouvons le récit dans l'interrogatoire de la Voisin, semblent témoigner surtout d'un rare talent d'escamoteur,

... « Lesage prit un pigeon en vie sur le quai de la Mégisserie, et le brûla dans une bassinoire. En ayant sassé les cendres, il les mit dans son cabinet, ayant les pieds dans l'eau, quoiqu'il gelât très fort. Puis il mit une nappe blanche sur une table, fit allumer deux cierges, fit acheter trois verres de cristal, desquels ayant fait son mystère, qu'elle (la Voisin) ne connaissait pas, il les lui fit renfermer dans une armoire, avec une branche de lauriers, et ayant toujours cependant la clef sur elle. Lesage lui demanda les trois verres et la branche de laurier qu'il avait mis dans l'armoire, et où,ne les ayant pas néanmoins trouvés, il lui dit qu'il ne lui donnerait plus rien à garder ; et, l'ayant envoyée dans le jardin, elle les trouva tous trois rangés dans le cabinet du jardin. Et lui ayant demandé comment il faisait tout cela, Lesage lui dit qu'il était de l'Apostolat et de la compagnie des Sibylles. »

C'est enfantin. Voici qui est à peu près du même ordre.

Parfois Lesage célébrait une sorte de messe, travesti en prêtre. Au moment de l'Offertoire, il rompait deux petits morceaux de pain ordinaire, et, après avoir fait s'agenouiller la Voisin et son mari, l'excellent Monvoisin, il leur donnait à chacun un morceau de pain « de la même façon que s'il les eût communiés, et leur faisait ensuite boire de l'eau bénite qu'il avait, à ce qu'il disait, fait changer en liqueur, et était la liqueur d'un goût extrêmement agréable. »

Voici qui est plus singulier :

« Un sergent étant venu chez la Voisin pour l'exécuter à la requête de Lenoir, tapissier, la Voisin fit appeler Lesage, lui dit qu'elle était perdue et qu'il y avait quelque chose dans l'armoire qu'il fallait ôter, c'était une hostie ; et, dans le même temps, Lesage fit sortir la marquise de Lusignan qui était chez la Voisin, et lui dit de s'en aller chez elle, et, quand elle y serait, de mettre une serviette blanche sur son lit, pour ce qu'il allait lui envoyer. Et, en effet, l'hostie se trouva chez la marquise sans que l'on vît qui l'avait apportée. »

A côté du groupe des sorcières et des magiciens apparaît celui des alchimistes et des « philosophes », représenté par les Vanens, les Chasteuil, les Catelan, les Rabel, les Baschimont.

Les origines de cette association d'alchimistes et de chercheurs de pierre philosophale avaient été des plus dramatiques, dit M. Frantz Funck-Brentano. François Galaup de Chasteuil, — d'une illustre famille de Languedoc, qui avait fourni des hommes de la plus haute distinction dans les armes, la religion et la littérature, — en était le chef ou, pour employer l'expression de la « cabale », en était l'*auteur*. Sa vie a bien été la plus fantastique que l'on puisse rêver. Né à Aix, le 15 novembre 1625, il était le second fils de Jean Galaup de Chasteuil, procureur général à la Cour des Comptes d'Aix. Son frère aîné, Hubert, avocat général au Parlement de la même ville, était réputé pour la « beauté de son esprit et la profondeur de son savoir » ; son frère cadet, Pierre, était poète, ami de Boileau, de La Fontaine, de Mlle de Scudéry. Après de bonnes études, François fut reçu docteur en droit. En 1644, il devint chevalier de Malte. Il rendit à l'ordre des services signalés.

François devint ensuite capitaine des gardes du grand Condé. En 1652, il se retira à Toulon, arma un vaisseau, et, sous pavillon maltais, fit la course contre les Musulmans. Les corsaires d'Alger le prirent et l'emmenèrent prisonnier. Après deux années d'esclavage, il vint à Marseille, où il se fit religieux, devint prieur des Carmes. Il introduisit dans le couvent une jeune fille, la tint enfermée dans sa cellule, la rendit enceinte. Quand elle fut sur le point d'accoucher Chasteuil, assisté d'un frère lai, l'étrangla dans son lit, et, par une nuit noire, la porta dans l'église même du couvent, où il fit sauter plusieurs dalles et creusa une fosse pour l'enterrer. C'était un bruit sourd dans le silence des voûtes. Un pèlerin endormi contre un un pilier, s'éveille : il voit les sinistres travailleurs, aux rais de la lune que nuançaient les vitraux de couleur. Figé d'épouvante il demeure blotti dans un coin, et, à la pointe du jour, quand l'église est ouverte, court avertir les magistrats. Chasteuil est arrêté, jugé, condamné. Il allait être pendu quand, au pied du gibet, survient Louis de Vanens, capitaine des galères, avec plusieurs soldats. Chasteuil et Vanens étaient liés d'amitié, Chasteuil fut délivré. Emmenant son sauveur, il se réfugia à Nice.

Cachés, les deux compagnons commencèrent de.

travailler à la pierre philosophale, c'est-à-dire à convertir le cuivre en argent et en or. Chasteuil s'était occupé d'alchimie et se croyait maître du fameux secret. Plein de gratitude pour le service rendu, il donna à Vanens le secret de l'argent, mais pour celui de l'or il n'en voulut rien dire, « ne croyant pas Vanens assezprudent pour cela ». Peu après, nous trouvons Chasteuil au service du duc de Savoie, capitaine major des gardes de la Croix Blanche, et, chose incroyable, précepteur de son fils! Tout en s'occupant d'éduquer le jeune prince de Piémont, Chasteuil continuait de « philosopher » ; il trouva une huile qui convertissait, il en paraissait du moins convaincu, les métaux en or. Il faisait aussi des traductions d'auteurs sacrés et profanes, des petits prophètes, de Pétrone, de la *Thébaïde* de Stace, et des vers. Chasteuil venait de dépasser la quarantaine. Un contemporain donne son portrait : « d'une taille médiocre, très maigre, toujours incommodé d'une toux très grande, causée par une blessure qu'il avait reçue dans le corps, le dos rond, un peu voûté, la bouche relevée, peu de barbe, les cheveux noirs et plats, le teint blême et basané. » Moréri ajoute : « M. de Chasteuil était un gentilhomme des plus accomplis, qui possédait parfaitement la philosophie platonicienne. »

Vanens et Chasteuil se lièrent avec Robert de Baschimont, allié au surintendant Fouquet, et qui possédait à Paris une maison proche le Temple avec quatre fours de digestion. Il avait en outre un appartement à Compiègne, à *l'Ecu de France*, où ce n'était que creusets, athénors, alambics, cucurbites, fourneaux philosophiques à feu ouvert et à feu clos. Il avait enfin une installation à l'abbaye d'Ainay, près de Lyon, savamment aménagée pour la fusion des métaux et la distillation des simples. L'association ne tarda pas à s'accroître d'un personnage considérable, Louis de Vasconcelos y Souza, comte de Castelmelhor, l'ancien favori d'Alphonse VI de Portugal, qui donna à Baschimont le secret du rouge dans le verre. Ce Castelmelhor se retira plus tard en Angleterre, où il gagna la faveur de Charles II, fort curieux d'alchimie et d'astrologie, et ce fut lui qui amena au monarque anglais mourant, secrètement converti au catholicisme le prêtre qui lui administra l'Extrême-Onction.

Les autres principaux personnages du groupe des alchimistes étaient l'empirique Rabel, médecin célèbre en son temps; on emploie encore l'eau astringente de Rabel; le banquier Cadelan, secrétaire du roi, et un jeune avocat au Parlement, Jean Terron du Clauzel qui logeait avec Vanens, rue d'Anjou, à l'enseigne du *Petit Hôtel d'Angleterre*.

Au moment où les principaux membres de ce groupe furent arrêtés, il semble bien qu'ils avaient découvert la transmutation des métaux, car un lingot d'argent, fondu par Vanens et porté par Bachimont à la Monnaie, venait d'y être reçu pour fin à onze deniers douze grains; et Cadelan allait prendre à ferme la Monnaie de Paris.

Vanens était un satanique. Son valet, La Chaboissière, déclara qu'une nuit il dut accompagner son maître et un ecclésiastique dans les bois de Poissy, où, avec des imprécations et des invocations à « l'Esprit », on chercha des trésors. Enfermé à la Bastille, dans une même chambre avec d'autres détenus, Vanens avait avec lui un épagneul blanc. A l'heure de minuit, il récitait des prières bizarres sur le ventre du chien, puis il prenait un livre d'heures où il y avait une image de la Vierge, et, appliquant cette image au derrière du chien, disait: « Sors diable! voilà ta bonne maîtresse! »

Aux observations de ses compagnons de captivité, il répondait « que le roi ni Dieu ne l'empêcheraient de faire ce qu'il faisait. » Or, Vanens n'ignorait certainement pas que l'un au moins des détenus enfermés avec lui était un espion, et que ses pratiques pouvaient le conduire au bûcher.

Brillant cavalier, du reste, « dégagé de taille et bien fait, » ayant des relations à la Cour, ce fut Vanens qui mit en rapports avec les sorcières l'orgueilleuse maîtresse du roi, la marquise de Montespan.

On lit dans les notes de La Reynie: « Vanens s'était mêlé de donner des conseils à Mme de Montespan, qui mériteraient de le faire tirer à quatre chevaux. »

Nous suivrons, dans un prochain article, Mme de Montespan à la messe noire.

GEORGE MALET.

Petit cours d'Onéirocritie

VI

LA SIGNIFICATION DES IMAGES

Il nous reste à rechercher par quel procédé on arrive à découvrir le sens exact des différentes images qui constituent le rêve à expliquer.

Disons, tout d'abord, que la croyance populaire d'après laquelle il suffirait, pour avoir la signification d'un songe, d'en prendre la contre-partie, ne repose sur rien. Elle est en désaccord avec la logique. Or, il en est de l'Onéirocritie, comme des autres sciences: il faut en écarter toutes les notions contraires à la raison et au bon sens.

L'expérience, d'ailleurs, confirme ce principe général.

Tous les vieux Onéirocritiens sont d'accord sur ce point : les images doivent être interprétées dans le sens de leur symbole le plus apparent. Elles disent ce qu'elles semblent dire et non le contraire.

Dans le fameux songe des sept vaches grasses et des sept vaches maigres, ce ne sont pas les vaches « maigres » qui ont fait dire à Joseph qu'il y aurait sept années d'abondance et les sept vaches « grasses » qui lui ont fait prévoir sept années de disette. Il est bien certain que, pour Joseph, c'étaient les vaches grasses qui annonçaient l'abondance et les vaches maigres qui présageaient la disette.

***

Mais une difficulté peut se présenter.

Telle image donnée offre parfois à l'esprit plusieurs sens différents?

Soit, cette image : Un enfant.

Il est certain que si c'est un garçon ou une fille, un enfant qui vient de naître ou un enfant déjà élevé, un enfant bien portant ou un enfant malade, un enfant qui rit ou un enfant qui pleure, le sens à donner à cette image différera.

Comment distinguer la signification vraie entre toutes les autres?

Tout d'abord, en comparant l'image à la personne du rêveur.

Exemples : Au rêveur, suivant qu'il est pauvre ou riche, la vue d'un enfant en bas âge annoncera joie ou misère; au rêveur qui attend un garçon, la vue d'une fille présagera des ennuis; et cœtera, et cœtera. *L'image « enfant » a des sens innombrables : grossesse, plaisirs, infortune, réussite en affaires; avec un peu de flair et d'habitude, on déterminera facilement, entre tous ces sens, le bon.*

***

Je dis « facilement ». Mais il peut y avoir des cas où la chose est épineuse.

Voici alors comment on opère: On réserve, parmi les sens d'une image, les deux ou trois sens applicables à la situation du rêveur. C'est la première sélection.

On en fait une seconde, en comparant chacun de ces deux ou trois sens, aux sens des autres images du rêve.

On arrive ainsi au sens définitif.

Une comparaison me fera comprendre.

Un rêve est une sorte de phrase en langue étrangère composée d'images *au lieu d'être composée de* mots.

Or, il arrive, dans toutes les langues, que certains mots ont plusieurs sens bien différents. En français le mot glace *peut signifier, selon les cas, miroir, sorbet, glace à patiner, que sais-je? C'est la place qu'il occupe dans la phrase où il se trouve qui permet de lui attribuer l'acceptation qui convient.*

Il en est de même dans les rêves. Quand une image a plusieurs significations, c'est sa place dans la série des autres images du rêve qui lui donne son sens exact.

Tout cela est extrêmement simple. Ce qui est étrange, c'est que personne ne s'en soit jamais avisé.

C. DE MIRBEL.

(*A suivre.*)

PIERRES ET TALISMANS

Mon dernier article sur *Les Pierres et la Fin du Monde* m'a valu un grand nombre de lettres auxquelles il m'est impossible de répondre ; je vais donc le faire ici d'une façon générale :

Mme la comtesse de B., voit une perle montée sur simple anneau noircir et au contraire une turquoise pâlir ; ces deux phénomènes peuvent avoir des causes tout à fait naturelles ; en effet j'ai expliqué dans un précédent article sur les perles (numéro du 15 avril 1899) que la perle vit environ cent ans et meurt; or, quand elle meurt, elle noircit ; le seul moyen de prolonger sa vie est de l'enfermer hermétiquement avec de la poudre de racine de fresne.

Même explication pour le phénomène constaté sur la turquoise qui elle au contraire pâlit en mourant.

Mmes R., L. de T., marquise de C. et beaucoup d'autres parmi mes lectrices constatent des phénomènes qui leur ont paru inquiétants ; mais chaque fois que l'on fait une constatation quelconque sur une pierre à soi il est bon de se rendre compte si la même observation est à faire sur une pierre de même genre ; pour cela il faut examiner la plus grosse pierre possible parce que ce qui est imperceptible sur une toute petite pierre quelconque sera visible sur une moyenne et sautera de suite aux yeux sur une grosse.

Or il est bien certain que ce n'est pas une raison parce que la perle ou la turquoise de telle personne meure pour y voir le présage d'un cataclysme tel que la fin du monde ; si ce cataclysme devait arriver à une époque donnée, toutes les pierres indiquées le marqueraient treize mois avant avec d'autant plus d'intensité qu'elles seraient plus grosses.

Voilà les explications demandées fournies, mais les lectrices qui désirent un article sur le saphir voudront bien me créditer de quinze jours; je leur donnerai satisfaction le 1er décembre prochain.

L. DE MÉROFF,
lithotechnicien.

Glossaire de la Science occulte

DIVINATION (*suite*)

Alphitomancie.

Mode de divination au moyen de la farine de maïs; on opérait par ce procédé comme pour celui de *l'aleuromancie*. Mais nous indiquerons ici un autre mode d'opérer qui nous est fourni par Boissard (1): « Une jeune fille de bonne et noble maison désireuse de savoir lequel des deux qui la recherchoient (en mariage) seroit son mari; une vieille qui se mesloit de deviner, lui conseilla de mendier ou quester un sol de quelqu'un, avec lequel elle acheta de la farine de froment et dicelle fit de la paste, de laquelle elle forma une eschelle de sept degrez, laquelle étant faite et consacrée avec certaines paroles magiques, elle mict la nuict en suivant sous son chevet de lict, et dormant elle songea qu'elle voyait celui de ses serviteurs, duquel elle désiroit le plus le mariage monter l'échelle et estant tombé au troisième degrez s'estre rompu le col et qu'un autre suivit qu'elle n'aimoit guère, lequel estant allé au-dessus du septième degrez estoit parvenu jusque dans son lict. Or, il advint bientôt après, que celluy qu'elle aimoit uniquement ayans prins la poste pour la venir demander en mariage sestoit rompu le col et qu'elle espousa l'autre, malgré elle, par le commandement de ses parents, lequel mariage fut très infauste et malheureux. »

Amniomancie.

Divination pratiquée au moyen de la membrane amniotique, c'est-à-dire de cette pellicule qui enveloppe la tête et le visage de l'enfant au moment de la sortie du sein de sa mère. On donne à cette membrane le nom de coiffe et l'on croit généralement que c'est une marque de bonheur pour celui qui vient au monde avec cette coiffe, d'où l'expression vulgaire pour désigner un homme heureux : *il est né coiffé.*

« On a vu des avocats assez simples, dit l'abbé Thiers (2), pour s'imaginer que cette coëffe pouvait beaucoup contribuer à les rendre éloquents, pourvu qu'ils la portassent sur leur sein. Elius Lampridius en parle dans la vie d'Antonin Diadème et Maiolus dans le deuxième entretien du supplément de ses *Jours caniculaires* attribue cette simplicité aux avocats romains et dit qu'ils achetaient bien cher cette coëffe dans la pensée qu'elle pourrait leur servir infiniment pour gagner les causes qu'ils plaidaient. »

Anémoscopie.

Art de la divination, dans lequel on utilise les vents pour connaître l'avenir.

Anthracomancie.

Divination à l'aide du charbon; le devin lit sur la surface du charbon de terre des signes ou des lettres, à l'aide desquels il tire des pronostics.

Anthropomancie.

Divination au moyen de l'inspection des entrailles de l'homme. Ce mode de divination était seulement en usage chez les peuples qui faisaient des sacrifices humains.

Apantomancie.

Divination tirée des objets qui se présentent tout à coup aux yeux du devin; tel des animaux, des oiseaux, des pierres, des bûches, etc., qui se trouvent sur sa route.

Arithmomancie et Arithmancie.

L'art de la divination au moyen des nombres et des chiffres. — L'arithmomancie fut très usitée chez les Chaldéens et chez les Grecs. Les philosophes pythagoriciens et principalement les platoniciens pratiquèrent grandement l'arithmomancie.

La science des Nombres a toujours exercé un grande influence sur la plupart des esprits, et, avouons-le, on peut tout faire dire aux nombres en les additionnant, en les multipliant, en les divisant et en opérant des soustractions et surtout en les utilisant par arithmétique théosophique.

Armomancie.

Divination pratiquée au moyen d'une épaule de mouton (Αρμος), surtout par son inspection. — Dans l'antiquité, on appliquait ce genre de divination aux animaux pour voir si la victime d'un sacrifice serait agréable aux Dieux.

Aspidomancie.

Mode de divination pratiqué aux Indes au moyen d'un bouclier (Ασπίδος). Voici comment on procède: Le devin se place sur un bouclier qui est lui-même déposé au milieu d'un grand cercle tracé magiquement. Il se livre à toutes sortes de contorsions pour

1. Dans son livre de Divination, ch. v. (*De divinatione et magicis præstigiis*), Oppenheim, typis Hier. Gallerie; in-fol. absque anno. — Cf. également Le P. de Lancre, *op. cit.*, page 233.

2. *Traité des superstitions*, tome I[er], p. 367.

amener l'inspiration extatique, ce qui lui permet de prophétiser, et les assistants écoutent et interprètent les prophéties du devin.

Astéroscopie.

Science divinatoire qui associe la magie à la pratique de l'astrologie ; son invention est attribuée aux Cariens (1).

Les empereurs romains avaient recours, mais secrètement, à ce mode de divination, comme nous l'apprend Spartianus au sujet de Didius Julianus.

Astragalomancie.

Divination au moyen des vertèbres du cou. Voici comment on procède. On prend une certaine quantité d'osselets des vertèbres du cou et sur l'une de leur face on écrit les lettres de l'alphabet. On mêle les osselets, puis on les tire au hasard, et avec les lettres sorties on forme des mots qui fournissent au devin des réponses aux questions posées.

On utilise aussi pour l'astragalomancie de petits dés en bois, sur les faces desquels sont inscrites les lettres de l'alphabet. On tire la réponse comme avec les osselets. Ce dernier mode de divination est aussi dénommé *Cubomancie*, parce que les dés sont de petits cubes faits ordinairement avec du bois de laurier.

Astrologie.

Art de prédire l'avenir au moyen des astres. Cet art se divise en deux branches principales : l'astronomie *naturelle* et l'astronomie judiciaire. On emploie également le terme *Astromancie* pour désigner le même mode de divination.

Axiomancie.

Mode de divination judiciaire employé dès la plus haute antiquité. — On peut le pratiquer de plusieurs manières, comme nous allons voir.

Pour trouver par exemple les auteurs d'un vol ou découvrir des trésors, on place sur un court bâton une hache dans un équilibre parfait; puis, après avoir fait quelques prières ou invocations, le juge appelle un à un les noms des personnes soupçonnées de vols. Si la hache tombe à l'appel de certains noms, leurs porteurs sont présumés coupables.

Voici un autre mode d'opérer.

On pose à terre la hache, le haut du fer appuyé sur le sol, le manche se dresse donc en l'air; alors des gens dansent en rond autour de la hache et quand celle-ci tombe, la direction du manche indique la voie à suivre pour découvrir le coupable.

Pour la découverte d'un trésor, on doit faire rougir le fer de la hache, puis le tranchant placé bien verticalement en l'air, on pose une bille d'agate bien ronde sur le tranchant ; si la bille reste en équilibre sur celui-ci, il faut en conclure qu'il n'y a point de trésor à l'endroit où se pratique l'expérience. Au contraire, si la bille tombe, on fait des conjurations et dans le cas où elle roule trois fois de suite du même côté, on peut supposer qu'il existe un trésor dans le voisinage où a roulé la bille.

(*A suivre.*) JEAN DARLÈS.

1. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromat.*, I, p. 362.

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite.*)

GUILLAUME II ET L'IMPÉRATRICE

Echo, 1897, page 222 Guillaume II va recevoir avant peu un troisième avertissement. Les deux premiers sont sans doute les deux accidents dont on a tant parlé.

— — 222
Un monastère s'élever,
Une femme doit y entrer,
Une femme haut montée,
Après un crime passé.
C'est elle qui doit fonder,
Ou plutôt reconstituer,
Une abbaye aisée
Qui était au temps passé.
Un vestige est resté.
Cette femme sera si peinée,
Qu'on ne sera pas étonné,
De la voir tout quitter.

Echo, 1897, page 235
En France il doit entrer,
Non pour vous humilier,
Mais, quand il va entrer.
Une tristesse sera donnée.
Car, ce qui doit l'amener,
C'est une utilité.
C'est comme pour réparer.
Et, cependant, à côté,
Des transports seront donnés.

— — 291 Guillaume II mourra de mort violente.

— — 291 L'impératrice ne relèvera pas l'abbaye de Lehnin, mais : *une autre sera donnée.*

Echo, 1898, page 111 A Guillaume : *un autre fils va être donné.* (Voir aussi : Mlle Couédon, sa mission, ses épreuves.)

PRÉCURSEUR DU ROI

3e fascicule, page 142 Avant Henri V, la France se jettera dans les bras d'un autre prince. Ce prince sera frappé.

6e fascicule, page 379 *Celui qui est réservé,*
Et qui doit précéder
Celui que j'ai annoncé.
Je le vois se marier.
Celui qui va se marier,
Ceux qui vont l'élever,
Et qui sont enjuivés,
Vont eux-mêmes le retirer.

9e fascicule, page 186 *Un doit le précéder,*
Qui ne pourra régner.

Echo, 1897, page 27 *Henri V est l'héritier,*
Mais, avant de régner,
Il faut que le coq ait chanté.
Celui-là, je le vois monter
C'est sa femme qui va l'y pousser,
Mais elle sera châtiée.

— — 38 *Je vois une femme haut placée*
Dont vous entendrez parler.
Beaucoup de choses se passer,
C'est elle qui va y pousser...
Celui que je vois monter,
Il ne va pas durer,
Quand la France sera en danger,
Ne pouvant la sauver,
A bas il sera jeté.

— — 290 Un grand mouvement se fera autour du nom du duc d'Orléans. Ses partisans croiront le voir arriver au trône, il en approchera mais n'y parviendra pas :
Une loi sera votée,
Et je le vois rentrer.

Echo, 1898, page 13 Avant le roi des lys, un doit passer.

UN BONAPARTE. LE PRINCE VICTOR

Echo, 1897, page 191. **Le prince Victor :**
Je vois qu'il ne sera pas aisé.

Echo, 1898, page 13 *Un Bonaparte s'allier*
A ce que Dieu a donné,
Mais, ce parti sera ôté,
Il ne doit pas durer.
Un Bonaparte s'allier,
Je ne peux pas le nommer,
En France il ne peut entrer.
Aux rouges il va aller.
Pour pouvoir monter,
Mais sa mort sera votée,
Par le peuple votée.
Que d'orgies vont se passer.
Quand il voudra monter,
Que de monstruosités!
Je le vois se parjurer
Pour pouvoir arriver.
Comme saint Pierre il doit renier
Quand le coq va chanter,

Echo, 1898, page 13 *L'ambition va le guider,*
L'avarice à côté.
Sous son règne je vois le sang couler
Je vois des affamés.

(*A suivre.*)

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

97. — *Quels sont les principaux ouvrages occultistes et spirites contraires à la théorie de la réincarnation?*

Un amateur d'occulte.

98. — *Qu'était-ce que la ligurine, pierre guérissant les ophthalmies?*

Un liseur.

99. — *Existe-t-il des faits contemporains qui permettraient de croire aux* loups-garous ?

G. Mirot.

100. — L'Echo *a cité des extraits de* Choses Vues *où l'influence fatidique du chiffre* 13 *était clairement établie. Pourrait-on citer d'autres extraits d'ouvrages de grands hommes où il serait question également de l'influence de ce même nombre?*

Un superstitieux.

101. — *A l'époque, récente encore, où les études psychiques n'intéressaient qu'un public très restreint, les médiums excellents n'étaient point rares. Depuis que les études psychiques intéressent le grand public, il est presque impossible de trouver un bon médium, surtout un médium à matérialisations. D'où vient l'anomalie?*

Théo le sceptique.

RÉPONSES

95. *Quelque savant interprète de Nostradamus ne pourrait-il nous expliquer le quatrain suivant, qui vise précisément l'année que nous traversons :*

(*Centuries* X, Quat. LXXII).

L'an mil neuf cent nonante neuf sept mois
Du ciel viendra un grand Roy d'effrayeur
Ressusciter le grand Roy d'Angolmois
Avant après Mars régner par bonheur.

(C'est un lapsus qui nous a fait dire que ce quatrain concernait l'année où nous sommes. « L'an mil neuf cent nonante neuf » fait bien 1999 et non 1899. Mais la question, tout en perdant de son intérêt actuel, est cependant curieuse à élucider.)

Feu l'abbé Torné, dans son *Almanach du grand prophète pour* 1872, que je n'ai pas sous la main, a expliqué le quatrain LXXII de la Xe centurie en l'appliquant à la fin du monde. Des millénaristes y verront une résurrection partielle accordée aux chrétiens, dont François Ier (Valois-

Angoulême), contemporain de Nostradamus, a fait partie. Quant à ces mots : « sept mois », ils me paraissent désigner ou le 7e mois de l'année 1899, ou le 7e qui suit le 31 décembre 1899. Torné traduit ainsi le dernier vers : Mars (le Dieu des armées) règnera après comme avant dans sa gloire.

TIMOTHÉE.

Pour répondre à cette question, je signale l'*Almanach du grand prophète de Nostradamus* de l'année 1872, par Torné-Chavigny, où il est dit textuellement :

« ... Nostradamus, dédiant ces trois quatrains à Henri II, fils de François Ier, né à Angoulême des « comtes souve- « rains d'Angoumois », prend *la partie pour le tout* et nomme le *roi de la terre* ou l'homme « le grand Roy « d'Angolmois ». Dieu règnera dans sa gloire après comme avant, et les élus rediront : *Saint, saint, saint, et le Seigneur, le Dieu des armées* (Mars). »

. . . .

Notre-Seigneur étant né l'an 4004 du monde, en l'an 1999, le monde aura commencé « le septième millénaire ». Le « grand nombre *sept* » exprime ici le repos éternel. Dieu créa le monde en six jours ou époque et se reposa le septième. Lui, qui fait tout « avec nombre, poids et mesure », aura donné deux mille ans de durée à la loi naturelle, deux mille ans à la loi mosaïque et deux mille ans à la loi chrétienne. A l'époque révolue où commencera le septième âge du monde, apparaîtra, avant que s'ouvre l'éternité, Dieu, se riant des impies dont il fera une hécatombe : pas un ne pourra fuir sa colère. Cela aura lieu cinq mois avant que l'ère chrétienne commence le septième millénaire, alors que les morts sortiront de leur tombe pour le jugement général.

. . . .

Le Fils, disent de nombreux théologiens, a ignoré, comme homme, le jour du jugement dernier ; mais le Père peut le révéler. Aussi, depuis le commencement du christianisme, combien de fois, malgré cette parole du Fils, a-t-on cru pouvoir déterminer « le jour et l'heure » de la fin du monde ?

J. DE VALRUGUE.

96. *J'ai lu dans l'*Echo *que, le 4 décembre de cette année, les planètes se trouveront dans un même signe du Zodiaque. Un lecteur obligeant pourrait-il me dire quelles conséquences astronomiques et astrologiques cela provoquera ?*

Par ce fait, la terre subira une grave perturbation dans sa marche. J'ai idée que cette perturbation pourrait s'étendre à l'homme et déterminer une révolution sur un point de notre globe. Mlle Couédon annonce pour nous une révolution prochaine ; ce point serait-il la France ?

ELBÈR NO.

ÇA ET LA

Un voleur démasqué. — La chose se passe à Zanzibar, et c'est *Chicago-Tribune* qui nous la raconte :

« Le consul anglais avait été volé d'un service de table en argent, et la police ayant été impuissante à découvrir le voleur, il eut recours à l'homme de médecine, un petit nègre d'aspect repoussant. Celui-ci était nanti, pour tous ustensiles, de quatre baguettes de 12 à 16 pouces de long. Il réclama une petite table et s'assit devant à la manière des Turcs, et conserva une baguette dans chacune de ses mains. Il demanda au consul de s'asseoir en face et de tenir également les deux autres baguettes, en laissant reposer les bouts libres sur la table. Le petit nègre se mi à marmotter des paroles incompréhensibles en regardant au plafond. Bientôt le consul montra de l'inquiétude et une sorte de malaise, disant qu'il avait peine à retenir les deux baguettes, qu'une force invisible tendait à lui arracher. Les personnes présentes se moquèrent de lui, mais l'une d'elles s'étant offerte à le remplacer, éprouva la même sensation, comme si on tirait sur les baguettes. Une autre personne encore, le narrateur du fait, fit, à son tour, l'expérience avec le même résultat. La petite réunion, qui ne pensait qu'à s'amuser, était devenue sérieuse. On appela alors successivement tous les domestiques, qui étaient enfermés dans la pièce contiguë. Chacun dut mettre ses deux mains sur la table, et le petit nègre en renvoya successivement plusieurs. Enfin ce fut le tour du cocher, au service du consul depuis plusieurs années. A peine eut-il mis les mains sur la table que les deux baguettes du consul s'échappèrent pour se tordre autour de l'un des poignets de l'individu, et les deux baguettes de l'homme de médecine autour de l'autre poignet. Le cocher, sans attendre l'accusation, s'écria : « Je ne l'ai « pas fait seul ; il y a des complices. » Ceux-ci avouèrent à leur tour, et le consul rentra en possession de son service d'argent. »

***

Le fou et la somnambule. — Un individu pénétrait, ces jours derniers, en coup de vent, dans l'appartement d'une somnambule de la rue de Richelieu. Aussitôt introduit auprès de la pythonisse, il lui disait :

— Madame, je viens auprès de vous pour vous demander de me dire le nom de l'abominable personne qui martyrise ma femme et lui enfonce des épingles dans les jambes après ses repas. Oui, madame, des épingles !

La somnambule comprit tout de suite qu'elle se trouvait en présence d'un fou.

— Déposez d'abord une plainte au parquet, lui dit-elle ; nous verrons après.

L'homme se mit en colère.

— Le parquet ne sait rien ; il ne sait jamais rien, rien, le parquet... Vous seule pouvez me renseigner. Si vous refusez de le faire, je vous brûle la cervelle et je me tue après !...

Et, ce disant, l'aliéné sortit un revolver de sa poche.

La somnambule, effrayée d'abord, reprit bientôt son sang-froid ; elle affecta de se plonger dans une méditation profonde.

Comment se débarrasser de cet insensé ? Une idée lui vint. L'avant-veille elle avait porté une plainte en vol contre un inconnu au commissariat de police du quartier Gaillon. Elle allait donner l'adresse du commissaire et le ferait prévenir par sa bonne de son stratagème.

— La personne que vous cherchez, dit-elle au visiteur, se trouve, en ce moment, 9, rue Marsollier, au premier étage. Vous allez vous rendre là, vous vous assoirez sur un banc et vous attendrez vingt minutes. Au bout de ce temps, le misérable que vous cherchez se présentera à vous.

— Son nom ?

— Je le vois, écrit en russe, au milieu de cette glace ; mais, comme je ne connais pas l'alphabet de nos alliés, je ne puis le déchiffrer.

— C'est juste ! fit le fou en se frappant le front.

Et il sortit.

La bonne de la somnambule sautait ensuite dans une voiture et se rendait rue Marsollier.

Précisément, deux commerçants du quartier venaient d'entrer dans le commissariat. L'un d'eux, M. G... accusait l'autre, et il demandait une sévère application de la loi Grammont.

Il venait de terminer sa déposition, quand le fou entra.

M. L... prit la parole pour fournir des explications justificatives.

— Je n'ai nullement frappé le chien de monsieur.

— Si, interrompit vivement M. G.., vous l'avez frappé avec le pied.

Le fou intervint alors.

— Et vous lui avez enfoncé des épingles dans les jambes, dit-il avec conviction.

— Moi? s'écria M. L.., ahuri.

— Oui, vous, et je vous cherche depuis pas mal de temps déjà.

— Ça, c'est trop fort, par exemple.

— Ah! vous trouvez que c'est fort et même que ça l'est trop... Eh bien! vous allez voir.

Et l'aliéné se précipita à la gorge de M. L... qui se mit à tirer une langue longue d'un pouce.

M. Lacroix, secrétaire du commissariat, et M. Breton, inspecteur, s'élancèrent sur le forcené qu'ils parvinrent à maîtriser après une lutte de quelques instants.

Interrogé par M. Péchard, commissaire de police, le fou a déclaré se nommer Alexandre Daumier, âgé de cinquante-six ans, ex-agent de comptoir au Dahomey, et demeurant actuellement rue de Paris, à Montreuil.

— Vous pouvez me mettre en prison, s'est-il écrié au moment où on l'emmenait à l'infirmerie spéciale du Dépôt. Je suis sûr que ma femme ne sera plus martyrisée, puisque vous avez arrêté l'homme qui lui enfonçait des épingles dans les jambes!

*
* *

Le fantôme de Constantinople. — Le quartier de Sarmaschek, à Constantinople, a été en proie, pendant tout l'été, à une véritable épidémie fantômale. Il y existe une grande maison qui fut louée successivement à plusieurs familles, et que celles-ci s'empressaient de quitter au bout de huit jours sans dire pourquoi. Enfin le dernier locataire, un vieux monsieur, se présenta au bureau de police et y annonça qu'il allait quitter cette maison parce qu'un vieillard lui apparaissait chaque nuit et le requérait de faire savoir à la police qu'il avait été assassiné dans cette maison et son cadavre caché dans la cave. La police prit l'affaire à cœur et apprit que tous les locataires successifs de la maison l'avaient quittée pour la même raison. On fit des recherches dans la cave et on y découvrit un squelette qu'on laissa tranquillement en place. Le propriétaire pensa pouvoir louer de nouveau sa maison, mais les nouveaux locataires coururent à la police, pleins de terreur, disant que le vieillard leur était apparu et avait menacé de se venger sur tout le quartier, si l'on ne prenait pas ses ossements pour leur donner une sépulture convenable au cimetière. La police, cette fois, fit la sourde oreille; mais les habitants du quartier vinrent tous les jours plus nombreux au bureau de police, réclamant une sépulture pour le squelette du vieillard qui s'était montré partout et à tous avec menace. Devant cette véritable émeute, la police prit peur et finalement fit inhumer solennellement les ossements. De ce moment tout devint calme dans le quartier de Sarmaschek.

*
* *

Une petite tête lumineuse. — M. Walkins, administrateur de la section de technologie du Musée national de San Francisco, racontait dernièrement, dans le *Religio-Philosophical Journal*, les expériences suivantes :

« Durant un séjour de quelques semaines à New-York en 1882, disait-il, j'accompagnai deux amis, M. et Mme B..., à une séance de psychisme. Le cercle habituel ayant été formé par les mains de tous ceux qui étaient présents, y compris les médiums, la lumière ayant été baissée, il apparut, entre les deux pieds de la table, en face de moi, une petite sphère lumineuse.

« Peu à peu l'objet se transforma en une tête humaine ayant la grosseur d'une orange. La figure était celle d'un homme portant des favoris roux. Je pouvais saisir les changements de son expression, même les clignements de ses yeux, exactement comme s'il se fût agi réellement d'un être humain. Il ouvrait la bouche, exhibait ses dents, sa langue et s'exclamait d'une voix aigre. « Garçons, tout ce « que vous faites pour l'amour de Dieu, vous mènera au « suicide. »

« Et, comme je le questionnais, il me confia qu'il s'était suicidé dans le Parc Central.

« Il donnait l'impression d'un spectre. Nous le vîmes jusqu'au jour.

« On me demanda si je pourrais reconnaître l'identité de cette étrange apparition sur une photographie. Je répondis que oui.

« De retour chez Mme B..., elle me donna une grande pile de photographies de famille. En les examinant, je reconnus avec facilité l'une d'elle et m'écriai : « Voilà! c'est la personne! » La ressemblance était frappante, et sans aucune méprise possible.

« M. B... et sa sœur se regardèrent, et me confessèrent que la photographie était celle d'un ancien ami de la famille qui s'était suicidé dans le Parc Central, quelques années auparavant. Je n'avais jamais entendu parler de ce monsieur. »

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD[1]

RELATION DU MIRACLE DE CONVERSION OPÉRÉ SUR L'AUTEUR LE 7 SEPTEMBRE 1731 (*Suite*)

Au mois de janvier 1731, un nouvel accident augmenta considérablement la faiblesse de cet œil, une fluxion qui survint, y produisit deux petits ulcères. On trouva moyen de les guérir, et la fluxion parut se dissiper, mais les remèdes ne pouvant atteindre à la source intrinsèque du mal, l'œil droit depuis ce tems dépérit toujours de plus en plus. En vain essaye-t-on de faire reprendre à ce jeune seigneur le cours de ses études; une courte, mais triste expérience les fait bientôt cesser : s'il s'efforçoit de tirer cinq ou six lignes, aussitôt la rougeur, l'inflammation, l'obscurcissement de sa vue l'obligeaient de discontinuer. Cependant le mal ne faisant qu'empirer, dès le mois de juin de la même année, le jeune Palacios s'aperçoit avec douleur que ce qui avait fait la perte de l'œil gauche en 1725, attaque aujourd'hui le droit, et tend à l'affliger bientôt d'un entier aveuglement. Déjà une inflammation sèche dont la douleur se faisait sentir au plus profond de l'œil, déjà une violente irritation dans la rétine ne lui permet plus d'apercevoir que confusément les objets, et dès qu'il veut ouvrir son œil, l'impression de la lumière augmente ses souffrances; tristes et trop infaillibles symptômes du plus fatal pronostic.

Tandis que le jeune Alphonse se livre à des réflexions accablantes, Dieu fait retentir à ses oreilles le bruit des miracles qu'il opère au tombeau du saint Diacre. Aussitôt, par un secret pressentiment, l'espérance et la joie renaissent dans son cœur, il sollicite avec empressement la permission de faire une neuvaine au tombeau du bienheureux. Son gouverneur

1. Voir les numéros 67 et 68.

intimidé par la circonstance du collège où il demeure, qui est soumis à l'inspection de M. l'archevêque de Sens, est encore arrêté par des considérations plus puissantes. Il comprend que Dom Alphonse étant fils aîné d'un des premiers officiers du Royaume d'Espagne, ce serait de sa part chercher à se perdre, que d'y paraître guéri par l'intercession d'un appellant. Tous les risques qu'un pareil miracle ferait courir à Dom Alphonse se présentent à son esprit et lui persuadent qu'il ne doit point exposer la foi de son élève à de si terribles épreuves. La postérité pourra-t-elle le croire? Tel est le malheur de notre siècle! les présens même de Dieu deviennent redoutables.

Cependant le mal devenant chaque jour plus grand et les instances du jeune Alphonse plus vives, le gouverneur craint enfin de résister à l'ordre de Dieu en s'opposant plus long-tems à la ferveur du jeune seigneur. Il n'ose cependant, dans des circonstances si critiques, se déterminer par ses propres lumières; mais il convient avec son élève de s'en rapporter à l'avis du célèbre M. Rollin, que Dom Joseph de Palacios, père du jeune seigneur, avait prié d'être le surintendant de son éducation. Rien n'est plus touchant ni plus aimable, que l'éloquence vraiment divine avec laquelle le jeune Espagnol plaide sa cause contre son gouverneur. » J'ai entendu, dit-il, parler de personnes guéries et de miracles faits par un saint que je ne connaissais pas; j'ai demandé ce que c'était, on me l'a dit, et sur-le-champ j'ai pris la résolution de m'adresser à ce saint. J'ai prié qu'on me menât à lui, et M. Pinault (c'est le gouverneur) me l'a refusé. Il m'a voulu faire taire, comme ces gens qui voulaient empêcher l'aveugle d'aller à Jésus-Christ. » Une foi si admirable touche, attendrit, décide M. Rollin; il acquiesce aux désirs du jeune seigneur, espérant que celui qui l'inspire voudra bien le soutenir contre les épreuves les plus capables d'effrayer.

Pour satisfaire à sa pieuse impatience, dès le lendemain 25 juin on le mène au tombeau si désiré, où il commence sa neuvaine. Une telle ferveur devait avoir encore le mérite de la patience et l'avantage de l'épreuve. Dès le premier jour, le mal redouble avec une violence extrême; son œil semblable pour la couleur à une meure écrasée, tant il est rouge et enflammé, tombe alors dans d'épaisses ténèbres, et la lumière désormais incapable de lui faire apercevoir les objets, ne sert plus qu'à augmenter ses souffrances, sitôt qu'il est frappé de ses plus faibles rayons. On est forcé de lui couvrir l'œil avec un épais bandeau, et malgré cette précaution la douleur se fait sentir si vivement, que notre jeune seigneur en perd le sommeil, et se voit obligé de faire continuer par un autre sa neuvaine à saint Médard ne pouvant plus s'y transporter lui-même.

Le gouverneur consterné chancelle et s'affaiblit, il veut forcer son disciple de recourir aux remèdes. M. d'Osembray, à qui Dom Alphonse avait été confié par D. Joseph de Palacios son père, est averti de ce surcroît d'accidents; mais tardant trop à venir au gré du gouverneur, celui-ci toujours plus effrayé envoie chercher le sieur de Saint-Yves le 30 de ce mois de juin.

Plusieurs saignées coup sur coup et plusieurs autres remèdes sont ordonnés par le chirurgien oculiste, qui enjoint au surplus de ne plus donner à Dom Alphonse pour toute nourriture, que des bouillons rafraîchissants, ajoutant que tout cela n'était encore qu'une préparation pour les remèdes essentiels qu'il faudrait faire dans la suite.

L'instant d'après l'ordonnance de tous ces grands préparatifs, arrive M. d'Osembray qui défend de les exécuter, n'ayant, dit-il, aucune confiance à cet homme, et le même jour il fait conduire Dom Alphonse à Auteuil, pour y consulter le célèbre M. Gendron.

A la première inspection de l'œil, M. Gendron décide que le mal provient du dessèchement du nerf optique, le déclare en conséquence incurable, et refuse d'y travailler. Attendri cependant par les instances de M. Rouillé des Filtières qui lui présentait Dom Alphonse, il consent enfin d'éprouver pendant huit ou dix jours, si le mal en question aurait une autre cause que celle qui lui paraissait évidente, mais bientôt après, plus instruit de toutes les circonstances qui avaient précédé et accompagné la maladie, il déclare en termes formels que tous les remèdes humains auraient été inutiles, et que rien n'eût pu empêcher que l'œil ne se perdît totalement.

Cependant Dom Alphonse, à mesure que les hommes désespèrent de pouvoir le guérir, sent croître sa confiance au Médecin tout-puissant. Le soir du même jour, 30 juin, il met sur son œil un morceau de la chemise dans laquelle était mort le bienheureux pénitent; il est dans l'instant un peu soulagé. Le dimanche, 1er juillet, la relique est de rechef appliquée le soir en se couchant, et peu d'heures après arrive le moment de la visite et des consolations du Seigneur. Cet œil qu'un rouge enflammé rendait affreux, cet œil qui fuyait la clarté du jour comme une implacable ennemie, cet œil que des principes essentiellement viciés faisaient tendre sans cesse à l'affaissement et à la destruction, cet œil enfin dont la douleur et les ténèbres faisaient tour à tour le supplice et l'ennui, cet œil éprouve bientôt la vertu bienfaisante du linge consacré par l'attouchement du corps de l'illustre Pénitent. La guérison commence à s'opérer dans le secret du silence et du sommeil. A trois heures du matin, Dom Alphonse se réveille; il s'étonne, il croit rêver en sentant que tous ses maux sont apaisés, que dis-je? Il s'en trouve entièrement délivré. Ses douleurs ne sont plus, ses ténèbres sont dissipées, la source du mal est tarie et évanouie, en un mot, l'œil est renouvelé. Quels sont ses transports de joie et de reconnaissance, lorsqu'ayant levé la précieuse Relique qui couvrait son œil, il aperçoit, à travers la fenêtre, les murs de l'autre côté! La vive impatience que lui cause le sentiment de son bonheur, lui fait ôter son bandeau, et lui permet à peine d'attendre jusqu'à six heures du matin pour aller avec empressement faire son action de grâce au tombeau du serviteur de Dieu.

Sa guérison, cependant, n'est pas encore parfaite. Les objets ne se présentent encore à sa vue, non plus qu'à celle de cet aveugle dont il est parlé dans l'Evangile, que d'une manière peu distincte. Son œil est encore traversé par une barre rouge et enflammée : il semble que Dieu diffère à achever son ouvrage, jusqu'à ce que Dom Alphonse soit au pied du tombeau de M. de Pâris, pour mieux lui faire sentir que c'est en s'attachant à la cause dans laquelle il est mort, qu'on

reçoit la lumière et qu'on sort des ténèbres épaisses où une soumission trop aveugle jette aujourd'hui un grand nombre de personnes. Dom Alphonse ressent tant d'onction dans ce sanctuaire de bénédiction, que la plus grande partie de la matinée suffit à peine à sa tendre piété et à la vivacité de sa reconnaissance. C'est un spectacle bien touchant et vraiment digne des yeux de Dieu même qui connaît si bien le prix de ses dons, de voir ce jeune seigneur espagnol fouler ainsi aux pieds tous les objets de terreur que les préventions de son pays et les rigueurs inexorables de l'Inquisition lui présentent. Une foi si vive est bientôt récompensée : le reste des infirmités de son œil disparaît tout à coup. Cet œil qui, la veille au soir, était encore si enflammé, si douloureux et si difforme, paraît beau, vif et lumineux, souffre sans s'éblouir la plus vive lumière des rayons les plus ardents du soleil, résiste sans peine à la poussière que la foule élève autour du tombeau, et annonce à tout le monde par ses regards assurés et pleins de joie, la puissance de la main qui vient de lui rendre la clarté.

(*A suivre*). ***

A TRAVERS LES REVUES

MÉLUSINE. — Suite du travail de M. J. Tuchmann sur la *Fascination*, dont nous avons déjà reproduit des extraits. Une étude de M. R. Reuss sur « Les superstitions populaires et la sorcellerie en Alsace au XVIIe siècle.. » Citons ce passage :

Il n'est pas possible d'établir une statistique, même approximative, des victimes alsaciennes de la procédure contre les sorciers, au XVIIe siècle. Il faudrait pour cela dépouiller *une à une* toutes les petites archives locales et encore un grand nombre d'entre elles ont-elles péri ou ont été du moins fortement endommagées, soit pendant les guerres de l'époque, soit pendant la Révolution. Grâce aux nombreux travaux sur l'histoire locale, mis au jour depuis un demi-siècle, on peut se faire pourtant une idée de la fréquence de ces procès dans certains centres de la province et à certains moments de son passé. De ces données multiples, bien que fort incomplètes, il résulte que c'est par milliers que furent immolées les victimes; que la Haute-Alsace en a vu périr proportionnellement un nombre infiniment plus considérable que la Basse-Alsace, et qu'en Basse-Alsace même les régions catholiques ont fourni plus de sorciers et de sorcières que les régions protestantes. Voici maintenant quelques chiffres caractéristiques relevés dans les chroniques ou les archives locales : nombreux procès à Altkirch, de 1607 à 1615; à Thann, de 1602 à 1620, *cent et une* exécutions; dans les possessions de l'abbaye de Murbach et les terres du Mundat supérieur, dans la seule année 1615, 54 personnes brûlées; à Bergheim, de 1582 à 1630, 33 femmes et un homme condamné au feu. Disons en passant que cette extrême prédominance des femmes, que nous rencontrons partout, s'explique *théoriquement* parce que Satan avait besoin d'épouses (bien qu'il eût aussi des accointances contre nature) et qu'on ne songeait donc pas autant à incriminer les hommes; elle s'explique *en fait* par la circonstance que les principales victimes des procès de sorcellerie sont de pauvres vieilles, veuves pour la plupart, sans appui dans la paroisse et dont les nerfs affaiblis supportent aussi moins bien les épreuves de la torture. A Colmar, les exécutions sont peu fréquentes au XVIIe siècle; on en signale cependant quelques-unes; mais à Ensisheim, siège de la Régence autrichienne, il y eut 79 femmes et 9 hommes mis à mort avant 1622; à Guebwiller, 18 personnes périrent de 1615 à 1623; dans la vallée de Munster de nombreux procès eurent lieu de 1596 à 1632; à Schlestadt le zèle des tribunaux locaux fit, du 1er juin 1629 au 12 février 1642, 91 victimes. Dans le petit village de Gerstheim, près Erstein, en mai et en juin 1630, on brûla 19 hommes et femmes; à Obernai, on signale l'exécution d'une série de sorcières en 1618, 1628, etc. A Barr, seigneurie strasbourgeoise, il y eut une véritable épidémie de sorcellerie dans les années 1628 à 1630; à Haguenau, on brûla 8 femmes en 1616; en 1627, 21 personnes périrent de septembre à novembre; il y eut encore d'autres victimes en 1658. Dans les deux villages de Westhoffen et de Balbronn, il y eut, de 1659 à 1663, *vingt-trois* procès de sorcellerie; dans la seigneurie de Diemeringen, de 1671 à 1673, il n'y eut pas moins de 17 exécutions capitales pour le même crime. A Saverne, il y eut 15 sorcières brûlées de 1614 à 1615, et 19 de 1628 à 1639. A Strasbourg enfin, si les procès de ce genre ne furent pas nombreux, il y en eut néanmoins un certain nombre, et la métropole de l'Alsace n'a nullement mérité l'éloge qu'on lui accorde parfois de n'avoir jamais accueilli de procédures pareilles devant ses tribunaux. Nous arrêterons ici ce lugubre martyrologe qu'il serait trop facile d'allonger encore par la citation de maint dossier inédit.

LE MERCURE DE FRANCE. — M. Jacques Brieu rendant compte de l'ouvrage de M. Delanne, *L'âme est immortelle*, émet ces quelques réflexions sur le Spiritisme :

M. Delanne, dit-il, et bien des spirites avec lui, induisent par trop facilement d'un simple indice de similitude une identité complète. Or, de ce qu'une apparition ressemble à tel défunt, cela ne prouve pas *absolument* que c'est précisément ce defunt-là qui se manifeste.

Sans doute, comme le fait remarquer M. Delanne, aucun être ne peut se substituer entièrement à un autre, mais a-t-on jamais vu « une matérialisation qui présente avec une personne morte antérieurement une similitude complète de forme corporelle et une identité d'intelligence »? La mort, par cela seul qu'elle modifie profondément l'être humain, ne rend-elle pas cette constatation impossible? Au surplus, s'il est vrai, comme le croient les occultistes, que l'âme abandonne son périsprit après un temps plus ou moins long, rien n'empêche un autre être de s'emparer de ce corps, avant qu'il ne se désagrège, et de se montrer, ainsi affublé, dans une séance spirite. Comment, en ce cas, pourra-t-on savoir qu'elle est la véritable individualité qui se manifeste?

Les spirites se hasardent encore un peu trop lorsqu'ils affirment que le périsprit est immortel. Ne semble-t-il pas plutôt que l'âme doive se débarrasser d'un corps chaque fois qu'elle passe d'un plan de vie inférieur à un plan de vie supérieur, à moins — ce que je

ne crois pas, — que les possibilités de l'existence soient limitées à deux plans : le plan physique et le plan astral?

La Lumière. — Le Dr Lux étudie deux mémoires adressés à la *Société for psychical rechearch* de Londres, par miss Kingsley et par le Dr Schepley Part, sur les « apparitions dans l'Ouest africain ». Voici un extrait de cette étude:

Les esprits qui apparaissent aux indigènes de l'ouest africain sont de différentes sortes et qualités, depuis les esprits des morts jusqu'aux Dieux, et ils sont très divers par le caractère et l'humeur. Miss Kingsley qui, comme nous l'avons dit, est plutôt incrédule, dit que presque tout homme ou toute femme connaît quelqu'un qui a eu des apparitions. Mais « les prêtres appartenant à leurs différents cultes, sont toujours en contact avec les esprits, et sur le pied d'une facile familiarité avec eux » ; souvent ils parlent tout prosaïquement de la rencontre qu'ils ont faite « cette après-midi » de tel ou tel Dieu et ajoutent qu'il avait manifesté bonne ou mauvaise humeur. « D'autres fois le Dieu prend possession du prêtre ou de la prêtresse et parle par leur bouche, mais toujours d'une voix étrangère. » S'il en est réellement ainsi, nous sommes sans doute en présence du phénomène de l'incarnation. Le prêtre et la prêtresse sont des médiums, et les Dieux qui parlent par leur bouche sont des esprits guides.

Il est certain que chez des peuples qui mêlent si parfaitement le visible et l'invisible, le spirituel et le physique, l'imagination doit jouer un grand rôle et les apparitions doivent n'être souvent que des hallucinations Si, en effet, leur manière de voir est telle que la décrit miss Kingsley, si leur clef de la nature est que toutes choses sont ou peuvent être des manifestations d'esprits, on comprend aisément combien les apparitions d'esprits doivent être fréquentes chez eux et intervenir dans tous les détails de leur vie domestique et publique. Mais à pousser trop loin ce mode de raisonner, on nierait finalement la réalité des apparitions vraiment vues. Malgré son scepticisme, qui s'exprime souvent à la façon de M. Andrew Lang, l'auteur de *Mythes, cultes et religions*, on voit percer chez miss Kingsley le désir de nous faire penser que ses nègres voient des choses que nous ne voyons pas, nous autres blancs. « Je crois entièrement, dit-elle, que l'Africain de l'Ouest voit des apparitions, mais je ne pense pas que cela prouve en rien l'existence séparée de ces apparitions... Il est possible que son système nerveux, certainement plus sensitif, lui permette de voir des choses que l'Anglais, à système nerveux plus obtus, ne voit pas; ou, pourrait-on encore dire, l'esprit Africain est une plaque photographique plus parfaite où peut s'imprimer le monde spirituel ». Sincère ou non, cette dernière remarque est d'une grande justesse, et le Dr J. Shepley Part en apporte la confirmation.

Le Dr Shepley Part est un converti involontaire. Il raconte qu'à son départ pour l'Afrique, il était un spécimen bien réussi de l'Anglais sans superstition et entièrement sceptique pour tout ce qui concerne la voyance, les apparitions et tout phénomène dit surnaturel. Il avait entendu les verbiages les plus stupides sur toutes ces choses et il attribuait tout à l'imagination, à la surexcitation cérébrale, à la suggestion et à d'autres causes de ce genre. Aujourd'hui, il a changé d'idée : « J'espère prouver jusqu'à un certain poin qu'il se produit parfois des phénomènes inexplicables par les méthodes scientifiques ordinaires et que certains hommes peuvent mettre en action certaines forces qui sont au-dessus de la portée de l'individu ordinaire. Il est certain que la première fois que je me trouvai en rapport avec ces choses, j'étais incrédule, et en conséquence les laissai de côté pendant un temps fort long comme indignes d'investigation, et je le regrette beaucoup aujourd'hui. »

La plus grande partie du travail de M. Part est consacrée à la transmission des pensées par les moyens occultes. Les classes les plus élevées parmi les natifs de l'Ouest Africain, usent journellement de ce moyen; les hommes de médecine (évidemment des médiums) sont souvent mis à obtenir ou transmettre des informations sur les sujets les plus variés. « A plusieurs reprises, dit M. Part, des indigènes de bonne éducation et d'esprit élevé m'ont affirmé qu'il est possible à certains individus bien entraînés, de *projeter leur conscience* à une grande distance, un moment quelconque, tout en restant conscients de ce qui se passe autour d'eux. Le même fait est confirmé par ces autres dires : que l'individu a le pouvoir de se rendre dans le lieu qu'il désire, sans se préoccuper de la distance, etc.; et il n'est par rare d'entendre dire dans la conversation qu'un tel a été à tel endroit cette nuit, ou hier après midi, ou ce matin, bien que la distance de l'endroit désigné soit telle qu'il eût été impossible de s'y rendre par les moyens ordinaires.

Ces remarques sont corroborées par des exemples très impressionnants. Quant aux moyens d'acquérir ce pouvoir, le Dr Part ne peut nous donner que des renseignements de seconde main, main d'origine très sûre. Les hommes qui possèdent ce pouvoir font partie d'une société secrète ; pour l'acquérir un entraînement physique est nécessaire, et pour le perfectionner, il faut se livrer à une pratique suivie; il y a plusieurs degrés d'initiation, et l'on ne passe de l'un à l'autre qu'avec l'autorisation des chefs de l'ordre, qui se gardent strictement contre toute indiscrétion.

DERNIERE HEURE

Notre correspondant de Corse nous a annoncé, il y a cinq jours, l'envoi de l'article détaillé, accompagné de photographies, qu'il a promis à nos lecteurs, sur les apparitions de Campitello. A l'heure où nous mettons sous presse, cet envoi ne nous est pas parvenu encore. Nous publierons l'article et nous reproduirons les photographies dans le prochain numéro. Nous prions nos amis de nous excuser de ce retard involontaire, dont toute la responsabilité incombe à l'administration des postes que l'Europe a certainement, depuis que M. Mougeot la dirige, cessé de nous envier.

Le Gérant : Gaston Mery.

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 70. 1er DÉCEMBRE 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO DU MERVEILLEUX

REVUE BI-MENSUELLE

LES APPARITIONS DE CAMPITELLO



Types de visionnaires.

Me voici, retour de Campitello où j'ai passé plusieurs jours à votre intention, bien chers lecteurs de l'*Écho*. J'arrive, le cerveau vivement impressionné par l'étrangeté des scènes auxquelles j'ai assisté et que je vais essayer de vous décrire.

Mais, avec votre permission, le cadre d'abord — un cadre à grands traits — le tableau ensuite.

Vous savez déjà que Campitello, quoique chef-lieu de canton, n'est qu'une bourgade de trois cents âmes à peine, perchée en plein pays de monta-

gnes à quelque 50 kilomètres de Bastia. Disons encore que c'est un pays très pauvre : on n'y récolte guère que quelques châtaignes et quelques olives ; on y fait aussi un embryon de labour, mais ce qui permet surtout aux Campitellais de joindre, comme on dit, les deux bouts, c'est l'élevage des bêtes à cornes. Ne les plaignez pas trop par exemple, car les Campitellais sont riches à leur manière, la bonne après tout — si du moins la santé est la première des richesses. Je n'ai jamais vu de teints plus frais qu'à Campitello; l'air vif et pur de la montagne y fait des bambins si joufflus, des fillettes si roses, des vieillards... si jeunes que leur sort est plutôt digne d'envie.

N'ai-je pas vu une brave vieille presque centenaire ramasser des châtaignes? Comme je lui demandai son âge : — *Je lutte contre les cent*, fit-elle d'une voix nullement chevrotante où je démêlai très bien beaucoup de fierté et un peu de coquetterie.

Au point de vue du caractère, les Campitellais ont les qualités et les défauts des Corses en général. Ils sont très hospitaliers, très sobres, mais un peu... vifs aussi — un euphémisme est permis, n'est-ce pas?

Savez-vous ce qu'on reprochait le plus aux Campitellais avant les apparitions — je dis avant les apparitions, car aujourd'hui ils sont loin de mériter ce reproche — c'était leur état de division, d'inimitié presque, causé par les luttes électorales auxquelles ils prenaient part avec un acharnement inouï! A un moment donné les choses se gâtèrent tellement qu'il y eut mort d'homme hélas!

Excès de vivacité ce jour-là!

Par voie de conséquence et avec cet état d'âme particulier, les braves Campitellais avaient fini — comment dirai-je? — par se rouiller en matière de religion et le mysticisme n'était pas, oh! non, leur fait.

Survinrent les apparitions.

Les Campitellais, effrayés, ne sachant si c'est Dieu ou le Diable qui se manifeste ainsi à leurs portes, se réconcilient en masse et reprennent en bons chrétiens le chemin de l'église comme au bon vieux temps.

Il paraîtrait donc que la merveilleuse apparition en choisissant pour théâtre de ses manifestations, un pays où la santé rayonne sur tous les visages, où le mysticisme n'a jamais étouffé personne, ait voulu, par un effet des contrastes, répondre d'avance à ceux qui seraient tentés de nier la réalité; l'objectivité des visions en faisant passer les Campitellais pour des hallucinés, des névrosés, des malades, en un mot.

En tout cas, c'est, à coup sûr, un choix bien intelligent et qui fait le plus grand honneur aux goûts artistiques de la Belle Dame : impossible de rêver un site plus pittoresque que le champ des apparitions et plus *ad hoc*. Tout semble y appeler le mystère troublant. Des rochers énormes, imposants par leur masse, bizarres et apocalyptiques dans leur structure ; des grottes géantes, des dédales charmants de rochers et de verdure font de ce coin de terre une véritable merveille, un véritable sanctuaire druidique.

Vous avez maintenant, chers lecteurs, un petit aperçu du cadre dans lequel ont lieu les apparitions et se meuvent nos héros, les voyants. Je vous ai dit aussi — oh ! d'une façon très sommaire — la genèse des phénomènes et leur développement, depuis le 26 juin jusqu'au 15 octobre dernier.

Depuis cette dernière date, il y a eu, comme toujours :

1° Des visions collectives sans extase;
2° Des auditions collectives sans extase;
3° Des visions isolées sans extase;
4° Des visions isolées avec extase;
5° Les visions des somnambules;
6° Leurs faits et gestes.

Comme vous le pensez bien, il m'est impossible, dans le simple cadre d'un article, de pouvoir vous conter de toutes ces choses si intéressantes.

Mais puisque, en commençant, je vous ai parlé de scènes extraordinaires dont le spectacle m'avait violemment ému, tant bien que mal je m'en vais vous les décrire.

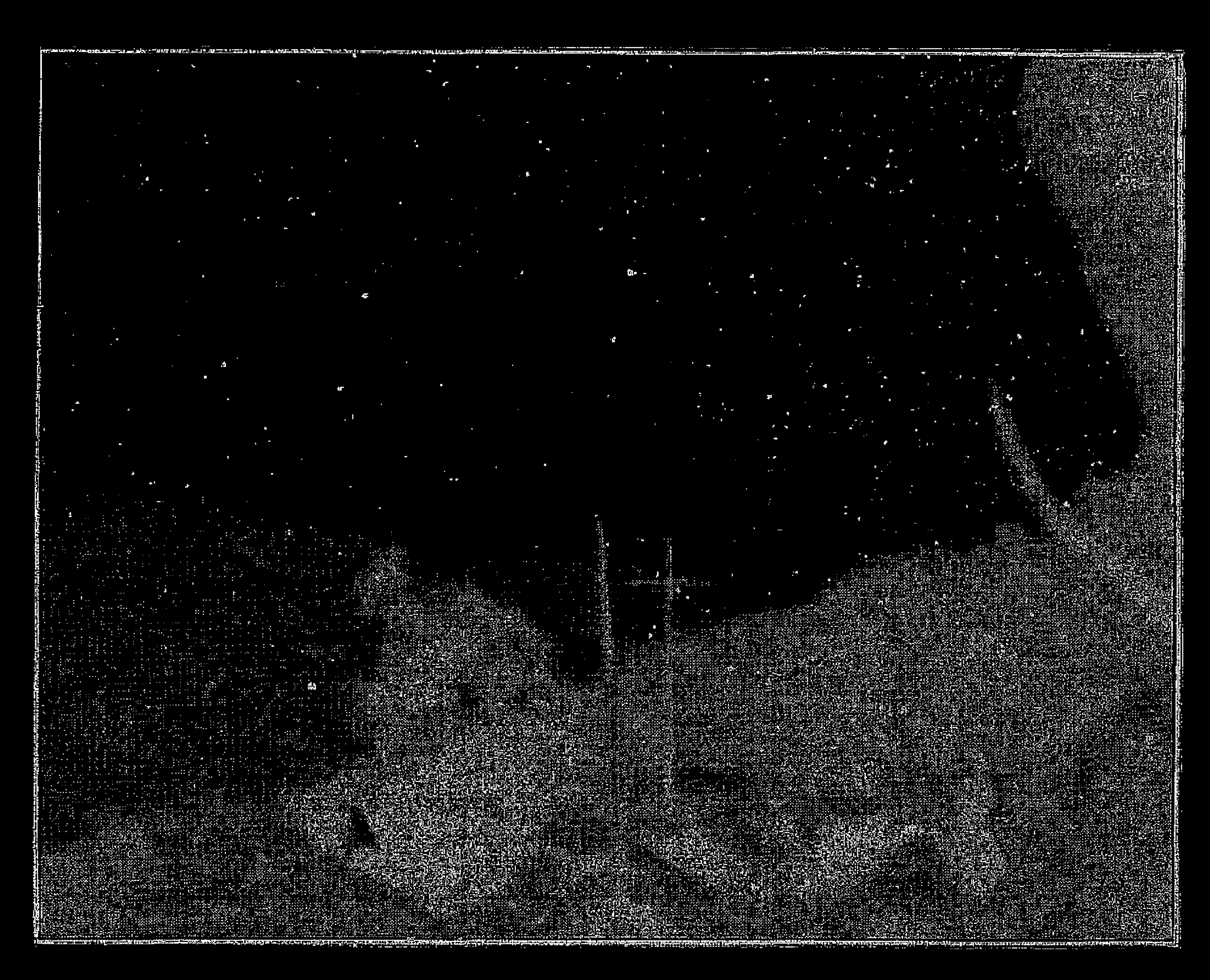
7 *novembre*. — Il est 6 heures du soir : il fait nuit; un falot à la main, je quitte le village; d'autres falots me précèdent, d'autres me suivent ; allons! tant mieux, il y aura du monde ce soir. Je presse le pas et cinq minutes après, ô merveilleux spectacle! me voici au Champ, en pleine féerie. Plus de quatre cents falots éclairent presque *a giorno* le site qui a pris maintenant un aspect vraiment fantastique. Ces géants de pierre sont noirs de monde. On chante, on prie, on récite le Rosaire. Seuls, les voyants ne prient pas : les voici tous au pied de la Croix où ils s'amusent avec des bougies allumées. Mon Dieu, qu'ils sont jeunes! De tout petits enfants pour la plupart : voici Marie Sommarcelli, cinq ans ; sa sœur Xavière, neuf ans; son frère Jules, sept ans; voici le fameux Moïse, douze ans, celui-là même qui, à l'état d'hypnose, a déplacé une pierre de 400 kilos; voici encore le non moins célèbre Mazzoni, quinze ans, pâtre de son état, qui fait très souvent à l'état de somnambulisme, les 7 kilomètres qui séparent son village de Campitello, etc., etc. Et dire que toute cette foule est venue pour contempler ces enfants... Mon Dieu que va-t-il donc se passer? En quoi ces

enfants seront-ils plus extraordinaires que les autres enfants de leur âge?

Et tout le monde est là, haletant, car, on le sent, c'est l'heure habituelle du grand coup de théâtre. En effet, les voilà tous debout dans un grand cri : ils voient! Mazzoni est en proie à d'épouvantables convulsions; son corps semble comme tordu par la douleur, il marche à quatre pattes en poussant des cris rauques et en contournant des précipices; il est tout simplement effrayant à voir. Le voilà qui passe et repasse par un trou, véritable tanière de fauves. Ses yeux sont hermétiquement clos. Penchons-nous : son doigt trace des lettres sur la

Qu'est-ce donc? Ciel, une apparition qui produit de tels effets!

Mais voici les trois Sammarcelli, ils voient eux aussi : leurs yeux sont vitreux, ils regardent obstinément du côté de l'apparition qu'ils nous dépeignent par gestes. C'est la Sainte Vierge, la couronne sur la tête, l'Enfant Jésus sur le bras gauche; celui-ci tient en ses mains le monde que surmonte une croix, la main droite tient la couronne entière du Rosaire, c'est-à-dire les 150 *Ave Maria*. A ses pieds sainte Anne et six anges; au-dessous du groupe une banderole avec des lettres et des chif-



Le champ des apparitions à Campitello.

terre molle. Le gendarme Flori, le supérieur des Oblats de Vico, M. Casabianca dessinateur et votre serviteur, nous lisons ce qui suit:

Je suis l'Imaculada Congection 150.

Mais Mazzoni fait signe qu'il veut écrire sur du papier. Je lui passe une feuille où il écrit au crayon :

Je suis l'Imaculada Congection. Marie Santa Anna 150.

Ayant rempli le feuillet avec ces quelques mots, il demande encore du papier et cette fois il écrit :

Je suis l'Imaculada Congection. Je me suis montrée pour faire croire au monde 150.

Ses convulsions ont cessé maintenant, sa vision devient plus calme; il ne cesse de pousser cependant des cris rauques.

fres. Nous disons aux bambins : « Tâchez de lire ce qu'il y a dessus. » Le brave gendarme passe en même temps une feuille à Xavière qui écrit:

Maria Santa Ana.

C'est-à-dire Marie sainte Anne.

Mais voici que la petite Marie, âgée de cinq ans à peine, demande elle aussi à écrire : elle est cependant complètement illettrée. On lui passe la feuille et, ô stupeur, les yeux tantôt fixés sur l'apparition, tantôt sur le papier, elle écrit neuf lignes après celle de sa sœur. Ce n'est pas bien lisible si vous voulez, mais ces mots-là doivent avoir tout de même un sens, puisque la dernière ligne *Matutina* qui se lit très bien en a un.

Au-dessus on lit : *Stella*. La petite Marie avait commencé par faire un A, puis elle s'est reprise et a fait un grand S à la place mais sans biffer l'A. Des chiffres se lisent très bien 132, 1, 113. La sagacité

des lecteurs de l'*Echo* découvrira peut-être un jour le sens de ces lettres et de ces chiffres.

Le petit Moïse n'est pas somnambule ce soir. Il est en extase. Ses yeux ne se ferment jamais; sur son visage comme transfiguré, on lit une béatitude sans mélange. Heureux enfant qui fait de si beaux rêves! Il restera ainsi une heure dans l'immobilité la plus complète.

L'heure de la dernière partie du programme, la procession, est arrivée. C'est le petit Moïse, revenu de son extase, mais à l'état de somnambulisme maintenant, qui s'empare de la Croix et la porte comme en se jouant : elle pèse cependant 25 kilos et il n'a qu'une douzaine d'années. La procession dure une demi-heure environ : vous savez ce qu'est cet exercice de piété sous la direction des petits somnambules? Nous en avons parlé dans le premier numéro de novembre, nous n'y reviendrons pas.

La procession terminée, il y a encore au programme le baiser de la croix. C'est dans ce baiser que les voyants reviennent à leur état naturel. Le moment est venu de les interroger.

Leurs dépositions — une quinzaine — prises séparément sont absolument identiques dans les moindres détails. La vision a été exactement la même pour tous.



Vision collective, avec extase pour les uns, sans extase pour les autres.

Le petit Moïse en son extase, le jeune Mazzoni en ses convulsions ont vu l'apparition des petits Sammarcelli et de sept à huit autres voyants dont je n'ai pu me procurer les noms.

Et c'est ainsi, ou à peu près, tous les soirs à Campitello. Il y a quelquefois en plus au programme des visions sans extase, collectives ou isolées, et des auditions, également sans extase, qui viennent



Vision isolée de Madeleine Graziani.

toujours confirmer les visions et les auditions des autres voyants somnambules ou extatiques. Car à Campitello on ne voit pas seulement de merveilleuses apparitions mais on y entend encore des chœurs célestes... mais nous parlerons de tout cela une autre fois.

O. P. Pancrazi.

L'Avenir de la duchesse d'Orléans

PRÉDIT PAR UNE BOHÉMIENNE

Un de nos plus fidèles lecteurs nous adresse la curieuse lettre suivante :

« Monsieur,

« Je voulais vous écrire depuis longtemps pour vous faire part d'une prédiction dont la place est tout indiquée dans l'*Echo du Merveilleux* et qui intéressera, je crois, vos lecteurs qui sont tous vos amis.

« Si j'ai attendu pour vous faire ma communication mon retour à Paris, cela tient uniquement à l'existence du Cabinet Noir; pendant les cinq mois que je viens de passer en province, deux lettres sont restées en route et trois me sont arrivées après avoir été ouvertes mais mal recollées.

« Au mois de juin, un de mes parents, M. de X..., que

vous connaissez de nom et de réputation, qui voit souvent M. le duc d'Orléans, me disait dans le cours d'une conversation :

« — La duchesse d'Orléans est absolument convaincue qu'elle doit régner en France.

« — Comment cela? lui dis-je un peu sceptique.

« — Ne vous ai-je point dit dejà cette histoire ? reprit mon cousin. Eh bien! voici, c'est elle-même qui me l'a racontée :

« Etant encore archiduchesse d'Autriche, la future duchesse d'Orléans se promenait dans la campagne en Hongrie avec deux autres jeunes filles (princesses ou demoiselles d'honneur, je ne sais plus) lorsqu'elles rencontrèrent, dans un chemin, une vieille bohémienne ; la princesse dit à ses compagnes : « Si nous « nous faisions dire la bonne aventure par cette « femme pour nous amuser? »

« La bohémienne prit la main de l'archiduchesse et lui dit (on parlait à ce moment-là pour la princesse d'un mariage avec un prince brun, pas grand, et pouvant, suivant certaines éventualités, régner rsu une principauté) : « Vous êtes, princesse, archiduchesse d'Autriche, vous épouserez un prince grand, blond, aux yeux bleus, très séduisant, et vous régnerez sur un très grand peuple. »

« La princesse, se mettant à rire, répondit à la bohémienne qu'elle ne voyait pas de prince qu'elle pût épouser accomplissant les conditions qu'elle indiquait.

« La bohémienne ajouta : « Le prince que vous « devez épouser est en exil et vous avez la mission « d'en haut de rétablir le catholicisme et de le faire « refleurir chez ce très grand peuple. »

« La princesse resta assez sceptique; cependant le projet dont il était alors question n'eut pas de suite et un an ou quinze mois après, les négociationspour son mariage avec M. le duc d'Orléans eurent lieu. »

« Cette prédiction ressemble beaucoup à celle faite par une vieille négresse de la Martinique à Joséphine de Tacher de la Pagerie qui devint l'Impératrice Joséphine et à celle plus récente faite à M. Félix Faure à Londres : « Vous serez Roi » (chef d'Etat).

« Quoi qu'il en soit, si l'événement annoncé se produit, les chéquards de tout acabit et de tout poil auront fini de rire, de déshonorer la France, de la ruiner et de la sacrifier à l'étranger... et l'*Echo du Merveilleux* aura pris date.

« Veuillez agréer etc.

« UN DE VOS LECTEURS. »

L'*Echo*, comme dit notre aimable correspondant, prend date.

Et, pour donner un véritable caractère d'authenticité au récit qu'on vient de lire, j'ajoute que M. de X. de qui notre correspondant le tient, n'est autre que M. F. de Ramel, actuellement poursuivi devant la Haute Cour pour le prétendu complot que l'on sait.

G. M.

Mme MONGRUEL ET M. LOUBET

On a bien raison de dire que l'esprit souffle où il veut. Mme Mongruel m'avait promis, lors de notre dernière entrevue, une sorte d'aperçu diplomatique sur la situation générale en Europe, à propos de la guerre du Transvaal ; et l'on se rappelle peut-être en quels termes tragiques elle évoquait de terribles événements. Aujourd'hui il n'est plus question de cela ; la vision promise n'a pas reparu et d'autres images assez différentes en apparence, ont remplacé les vastes tableaux que le sommeil magnétique avait subitement fait paraître.

Au lieu de ce voyage extraordinaire à travers les cours diplomatiques, dont je me promettais des merveilles, il a fallu demeurer à Paris et concentrer mon attention sur la personnalité du Président de la République.

Toutefois je prends bien vite intérêt a ce sujet inattendu.

Ne règne-t-il pas en effet, depuis quelque temps, comme une atmosphère de fatalité et de mystère, autour de ce palais de l'Elysée où nos présidents disparaissent, si étrangement, si *merveilleusement* frappés ?

Dernièrement L'*Écho* rappelait la singulière histoire de la statue-fétiche, qui semble avoir présidé à la destinée et à la mort de M. Carnot, et on n'a pas oublié davantage les prédictions faites à M. Félix Faure.

De mon côté j'ai recueilli chez Stella et chez Mlle Claire des prédictions curieuses au sujet de M. Loubet.

Stella, en termes peu explicites il est vrai, a affirmé qu'il mourrait de mort violente.

Mlle Claire, plus précise, a fait, au moment du procès de Rennes, une déclaration qui mérite d'être rappelée car elle est fort curieuse, par l'intensité de la vision et la netteté des détails.

« Le président Loubet, disait-elle, lui, il faut qu'il fasse attention.

« IL TOMBERA DANS L'EAU, il assistera à l'Exposition. Il ne mourra pas dans son lit... celui-là.

« C'est un homme qui n'a pas de caractère ou du moins pas assez de force de caractère. On le mène.

Il ne mourra pas sur le coup, de sa chute. Il donnera sa démission.

« *Tenez je le vois en ce moment, il a mal au bras, il se le frotte...* Ça lui fait mal, c'est douloureux, mais pas dangereux.

« Une partie du Trocadéro s'effondre comme par l'eau ou sous l'eau. »

. . . .

Si, comme on le sait, Carnot a succombé par le fer, si, comme il est vraisemblable, Félix Faure est mort par le poison, est-il vrai que Loubet doit périr par la noyade? C'est ce que semble nous annoncer Mlle Claire et l'on conçoit que j'aie accueilli la vision de Mme Mongruel avec un vif mouvement de curiosité.

Toutefois, je n'ai pas eu la primeur de cette prédiction : un député, et non des moindres, paraît-il, était venu consulter la veille Mme Mongruel et avait entendu le premier la prédiction.

C'est donc une sorte de compte rendu de sa vision que Mme Mongruel m'a donné. Le voici à peu près complet.

« M. Loubet est de fer et de plomb. Il reste où il est. Ce qu'il veut il le veut bien. Il est simple, sans ambition. Il voit juste. La critique le laisse froid. (Avis à M. Mery.)

« Il veut l'Exposition. Il voit qu'elle fait froncer le sourcil à l'Allemagne et à l'Angleterre. C'est ce prétexte qui masque d'autres prétentions. Ces deux puissances sont unies par un pacte secret. On compte sur la Russie qui attend les événements. La guerre du Transvaal est un appât comme les guerres de Grèce et d'Espagne. Mais l'Exposition est le seul but de M. Loubet. Il reste indifférent et suit son chemin, mais qui l'inspire est bien loin de nous et ses doctrines aussi.

« La sagesse a peu d'amis. A cette heure on se cabre contre elle. Les Milliards s'épuiseront. Le Fer, le Poison, le Feu. Loubet, troisième président, passera aussi. »

Telle fut, paraît-il, dans son étrangeté, la vision de Mme Mongruel :

Elle mérite quelques explications. J'ai demandé en particulier à Mme Mongruel comment une vision magnétique peut donner lieu à une analyse psychologique, car il semble qu'il n'y ait aucun lien entre des images et des idées abstraites. Elle m'a fait une réponse fort curieuse et qui donne une idée assez juste de l'*état second.*

« Dans le sommeil magnétique, a dit Mme Mongruel, je ne vois pas seulement des images, je subis des impressions. Ainsi, quand je vois dans l'état magnétique un personnage, je ne distingue pas seulement ses traits physiques, j'éprouve pour ainsi dire sa personnalité, abstraction faite de mon moi. Voilà pourquoi, exprimant ces impressions j'ai dit, sous une forme imagée mais synthétique, M. Loubet est de fer et de plomb. »

Par cette phrase quelque peu énigmatique, « *les milliards s'épuiseront,* » Mme Mongruel croit désigner des cataclysmes financiers qui précéderont de peu la mort du Président de la République.

C'est cette mort qu'il importe de signaler dans la forme concise de la prédiction « *le Fer, le Poison, le Feu.* » Ce serait donc par le feu, c'est-à-dire par un coup de feu que M. Loubet périrait, selon Mme Mongruel.

Il y a, comme on le voit, de nombreux points de contradiction entre cette prédiction et celle de Mlle Claire. Nous n'insisterons pas sur ce point et l'avenir nous apprendra bien un jour qui a vu juste. En attendant, qu'il nous suffise de constater que deux voyantes ont mis M. Loubet dans l'alternative de la noyade ou de la pistolétade ; pour peu qu'il soit superstitieux ou que la mort de ses prédécesseurs l'ait impressionné, le pauvre homme doit avoir froid dans le dos.

André Gaucher.

UNE DÉROBADE

Réponse à M. Léon Denis.

J'ai reçu la lettre suivante :

Charleroy, 19 novembre 1899.

« Monsieur Gaston Mery, à Paris.

« On me communique à l'instant votre article de l'*Echo du Merveilleux*, du 15 novembre, dans lequel vous exprimez votre étonnement de n'avoir pas reçu ma réponse à des appréciations émises par vous, antérieurement, au sujet de ma conférence faite à Paris, le 6 novembre. J'ai poursuivi ma tournée en Belgique ; depuis cette date et j'ignore encore ces appréciations. D'ailleurs, il ne me convient pas d'y répondre, dans votre revue. Ma conférence de Paris était contradictoire. Vous le saviez, les journaux l'ayant annoncé. Placé près de moi, m'a-t-on dit, il vous a plu de vous abstenir, lorsque de président eut invité les contradicteurs à prendre la parole ; vous avez manqué là une excellente occasion de me réfuter Le public eût été juge de la valeur de vos arguments.

Vous n'étiez sans doute pas disposé ce jour-là. Je viens vous offrir une nouvelle occasion de me confondre. Je ferai, mardi 21 novembre, à 8 heures du soir, à Orléans, salle de l'Institut, une conférence sur le spiritisme. Elle sera également contradictoire. Je vous invite à y prendre part.

« Veuillez reproduire cette lettre dans votre revue et agréer mes salutations empressées.

« LÉON DENIS. »

Cette lettre — pleine de bonhomie et de rondeur, n'est-il pas vrai? — m'est parvenue le jour même où M. Léon Denis faisait sa conférence à Orléans.

Il y avait donc une impossibilité matérielle à ce que je me rendisse à son invitation.

Aussi n'ai-je pas été peu étonné de lire, dans une coupure du *Journal du Loiret* qu'une lectrice amie m'a adressée, que M. Léon Denis, à la fin de sa conférence « avait lancé l'anathème sur M. Gaston Mery auquel il avait donné rendez-vous et qui s'était dérobé »

J'ignore si « le plus grand spirite du siècle » a eu en réalité l'attitude que lui prête le *Journal du Loiret*. Si oui, je ne lui en fais pas mon compliment, car elle ne ferait guère honneur à sa courtoisie.

Mais même si l'invitation de M. Léon Denis m'était arrivée en temps utile, je ne me serais point rendu à Orléans. D'abord, je n'ai pas — en ce moment surtout — le loisir de tels déplacements ; ensuite, puisqu'il n'a point convenu à M. Léon Denis de me répondre dans ma revue, il ne pouvait me convenir à moi de lui répondre devant son public.

Non, que je me dérobe — je suis vraiment un homme à me dérober! — mais parce que, dans la question qui nous occupe, il ne s'agit pas d'obtenir des succès oratoires, mais de donner des raisons.

M. Denis me reproche de n'avoir pas pris la parole après lui, dans la salle du Grand-Orient. Le président de la réunion l'avait offerte aux contradicteurs.

Le bon billet! M. Léon Denis était arrivé, l'esprit plein de son sujet; il avait peut-être appris son discours par cœur. Et il aurait voulu que, sans préparation, moi qui ne suis point orateur, et qui n'ai d'ailleurs aucune prétention à l'être, je lui répondisse, sur un sujet qui demande tant de précision, devant une assistance presque uniquement composée de ses amis, à lui!

J'ai été, cependant, sur le point de le faire. J'ai dû y renoncer non seulement parce que je n'étais pas placé près de M. Denis, mais surtout parce que, de l'espèce de tribune où j'avais fini par me jucher dans les plâtras, je n'aurais pu descendre, sans déranger une foule d'auditeurs et d'auditrices dont trois ou quatre étaient, pendant la conférence, tombées en catalepsie.

J'ai béni plus tard le hasard qui m'avait ainsi empêché de céder à mon premier mouvement. Car, sans ce hasard, je n'aurais jamais eu le plaisir de recevoir la lettre de M. Léon Denis et, partant, je n'aurais jamais su que, dans la discussion de ses théories, ce spirite éminent attache plus d'importance à l'endroit où il parle qu'à ce qu'il dit...

Mais n'empêche que je commence à croire qu'il n'était pas facile de répondre directement aux deux pauvres petites objections que j'avais formulées sans la moindre malice!

GASTON MERY.

Reportages dans un fauteuil

*** *Le Satanisme au* XVIIe *siècle* : III. Mme de Montespan.

Dès 1666, Mme de Montespan aspirait à l'amour du Roi. Dès 1667, elle est en relations avec les magiciens et les sorciers pour tenter les moyens magiques de réaliser son rêve. M. Funck-Brentano nous la montra à cette époque dans une petite chambre de la rue de la Tannerie, en compagnie de la Voisin, de Lesage et de l'abbé Mariette, prêtre de Saint-Séverin. Ce dernier était un sorcier de bonne maison et de bonne mine, grand, bien fait, le teint très blanc, les cheveux noirs. Revêtu des ornements sacerdotaux, il lisait un évangile sur la tête de Mme de Montespan agenouillée et prononçait la conjuration suivante, dont le texte a été retrouvé dans l'un des interrogatoires de Lesage :

— « Je demande l'amitié du Roi et celle de Monseigneur le Dauphin; qu'elle me soit continuée; que la Reine soit stérile, que le Roi quitte son lit et sa table pour moi : que j'obtienne de lui tout ce que je lui demanderai pour moi, mes parents; que mes serviteurs et domestiques lui soient agréables ; chérie et respectée des grands seigneurs, que je puisse être appelée aux conseils du Roi et savoir ce qui s'y passe, et que cette amitié redoublant plus que par le passé, le Roi quitte et ne regarde La Vallière et que, la Reine étant répudiée, je puisse épouser le Roi. »

Une autre fois, la même année, dans l'église Saint-Séverin, en présence de Mme de Montespan, l'abbé Mariette fit des conjurations sur deux cœurs de pigeons qui avaient été bénits au nom de Louis XIV et de Louise de la Vallière pendant la messe.

Au commencement de 1668, Mariette et Lesage eurent l'audace de recommencer leurs sortilèges à Saint-Germain, au château même, dans l'appartement de Mme de Thianges, sœur de Mme de Montespan. Cette

conjuration-là, déposa Lesage, était pour obtenir l'amour du Roi et pour faire mourir Mme de La Vallière. Mariette dit : « pour l'éloigner seulement. »

Quoi qu'il en soit, peu après, Mme de Montespan réalisa son rêve. Elle fut aimée du Roi et la faveur de Mme de La Vallière déclina avec rapidité. Le premier des sept enfants que Mme de Montespan eut du Roi naquit en 1669. Ce résultat n'était pas fait pour diminuer sa confiance dans les pratiques démoniaques.

Un incident dont les conséquences pouvaient être terribles vint troubler à son aurore ce bonheur tant désiré. C'était la Voisin qui avait procuré à Mariette et à Lesage la fructueuse clientèle de Mme de Montespan. Les ingrats et les imprudents en arrivèrent à faire des conjurations pour elle non plus avec la Voisin mais avec sa concurrente, la Duverger. La Voisin, exaspérée, fit du bruit, si bien que le Roi ayant eu avis que ces gens-là commettaient des impiétés et des sacrilèges les fit mettre à la Bastille. Ils furent traduits devant le Châtelet sous l'accusation de sorcellerie. Et les chroniqueurs de la Cour, sans en soupçonner le motif, notent qu'à ce moment Mme de Montespan, brusquement, quitta Paris.

Mais les accusés avaient trop d'intérêt à se taire. Le nom de la marquise ne fut pas prononcé. De puissantes influences se manifestèrent en leur faveur. Le premier juge qui instruisit le procès était par sa femme cousin de Mariette ; le président de Mesmes qui présidait la Tournelle était le père de la belle-sœur de Mme de Montespan, la duchesse de Vivonne, elle-même cliente passionnée des sorcières et des magiciens ; enfin la Voisin, repentante et effrayée, mettait toutes ses relations en mouvement. Néanmoins le peu qu'on ne put cacher fit condamner Lesage aux galères et Mariette au bannissement, peine que le Roi commua et aggrava en détention perpétuelle. Mariette s'échappa de Saint-Lazare ; Lesage fut mis en liberté cinq ans après, par le crédit de la Voisin.

On sait quel éclat eut la faveur de Mme de Montespan. L'amie du Roi-Soleil resplendissait, éblouissait la Cour, « tonnante et triomphante », écrit Mme de Sévigné, qui décrit avec délices son éblouissante parure, par exemple certaine robe « d'or sur or, « rebrodé d'or, rebordé d'or, et, par-dessus, un or « frisé, rebroché d'un or mêlé avec un certain or qui « fait la plus divine étoffe qui ait jamais été ima- « ginée. » Il ne semble pas que, pendant les trois premières années de sa faveur elle ait eu besoin pour retenir le cœur du Roi d'autre magie que de la magie de sa beauté, qui était extrême, d'autres sortilèges que cet esprit charmant et piquant des Mortemart, qu'aimait et redoutait le Roi.

Ce fut en 1672, à la suite de fureurs jalouses (Mme de Sévigné les raconte longuement) que Mme de Montespan reprit avec la Voisin ses rapports qui ne devaient plus cesser jusqu'à la catastrophe. Marguerite Monvoisin, fille de la fameuse sorcière, en déposa ainsi :

« Toutes les fois qu'il arrivait quelque chose de nouveau à Mme de Montespan, et qu'elle craignait quelque diminution aux bonnes grâces du Roi, elle donnait avis à ma mère, afin qu'elle y apportât quelque remède ; et ma mère avait aussitôt recours à des prêtres par qui elle faisait dire des messes et donnait des poudres pour les faire prendre au Roi. Dans ces poudres « de sympathie » composées d'après diverses formules cabalistiques, il entrait des cantharides, de la poussière de taupes desséchées, du sang de chauves-souris et d'autres choses encore, plus malaisées à énumérer. On en faisait une pâte qui était sacrilègement placée sous le calice pendant le saint sacrifice de la messe et bénite au moment de l'Offertoire.

« Ma mère, dit encore la fille Voisin, a porté plusieurs fois à Mme de Montespan, à Saint-Germain, à Versailles, à Clagny, des poudres d'amour pour faire prendre au Roi, qui avaient passé sous le calice, et même d'autres qui n'y avaient pas passé. Ma mère en a envoyé à Mme de Montespan par la demoiselle Desœillets (sa suivante) ; moi-même, j'en ai donné à Mme de Montespan dans l'église des Petits-Pères ; une autre fois, sur le chemin de Saint-Cloud. »

Les dépositions de Marguerite Monvoisin semblent dignes de foi ; elle n'avait jamais été mêlée aux sorcelleries de sa mère, mais elle en avait eu connaissance. La Reynie observe que, dans ses déclarations, « éclate un certain air d'ingénuité où, si les choses sont fausses, tout le monde peut être trompé. » De plus, « elle dit tant de circonstances et tant d'actes différents, qui ne se contredisent point, qu'il est moralement impossible qu'elles soient inventées, joint qu'elle n'a pas assez de génie pour inventer et pour suivre ce qu'elle aurait inventé. » Ses déclarations furent confirmées par celles de l'abbé Guibourd.

D'autre part, comme le fait observer M. Funck-Brentano, si nous suivons dans la correspondance de Mme de Sévigné et dans les chroniques de la Cour l'histoire accidentée des rapports de Mme de Montespan avec Louis XIV, de 1667 à 1680, en nous reportant aux dépositions des accusés devant la chambre ardente, nous trouvons dans le rapprochement la confirmation des affirmations de la fille Voisin. La Reynie le remarque : « Le temps indiqué par l'accusée est considérable pour Mme de Montespan. »

Quand Mme de Montespan revint chez la Voisin, en 1672, elle y trouva un sorcier plus noir et de moins

bonne mine que Mariette : Guibourg, qui se prétendait bâtard de Montmorency avait alors soixante-dix ans, le teint lie de vin, l'œil louche. Dans ses monstrueux offices, il égorgea les propres enfants qu'il avait eus d'une grosse fille rousse, sa compagne, nommée la Chanfrain.

Mais sous peine d'écourter fâcheusement les derniers épisodes, les plus curieux et les plus graves, des relations de Mme de Montespan avec les sorciers, il nous faut renvoyer au prochain numéro la fin de cet article.

GEORGE MALET.

LE DIABOLIQUE A LOURDES

AU TEMPS DE BERNADETTE

La librairie Mame, de Tours, vient d'éditer un volume intitulé *Les apparitions de Lourdes. — Souvenirs intimes d'un témoin*, par J.-B. Estrade, receveur principal des contributions indirectes en retraite, qui avait suivi de près, à Lourdes même, les événements miraculeux du début de l'année 1858.

En publiant ses *Souvenirs intimes*, M. Estrade n'a fait que répondre tardivement au vif désir que S. E. le cardinal Langenieux, qui fut jadis évêque de Tarbes, lui avait exprimé dès 1888.

Du reste, avant de produire au grand jour ces notes remarquables, écrites, au jour le jour et parfois même en quelque sorte sous la dictée de la voyante, l'auteur commence par publier les félicitations du même cardinal, en date du 6 juin dernier, puis une longue lettre, fort élogieuse de S. E. le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux, en date du 15 juin 1899, et enfin l'approbation non moins significative de Mgr Renou, archevêque de Tours.

Nous détachons de l'ouvrage de M. Estrade le premier chapitre de la deuxième partie, qui met pour la première fois en évidence une série de faits que M. Henri Lasserre n'avait fait que signaler furtivement dans sa célèbre *Notre-Dame-de-Lourdes*, et dont la plupart de ses lecteurs étaient loin de soupçonner l'importance, au point que, dans ces dernières années, lorsque survinrent les prodigieux événements de Tilly, on disait couramment que l'on n'avait rien vu à Lourdes d'aussi étrange.

I

LES CONTREFAÇONS DE LA VISION CÉLESTE (1)

L'enfer ne pouvait demeurer inactif en présence des événements qui s'accomplissaient à Lourdes. Le prince des ténèbres, vaincu dans son orgueil, ne l'est pas dans ses haines, et n'osant plus attaquer Dieu dans sa toute-puissance, il cherche à traverser ses œuvres et à détruire l'ordre providentiel qu'il a bien voulu établir. Jamais peut-être, à aucune époque de l'histoire, le génie du mal n'a manifesté son action pernicieuse comme au temps où nous vivons. Il est partout, il se faufile en toutes choses. Jaloux des glorieuses destinées qui sont promises à l'homme, il le détourne de sa voie en corrompant ses mœurs, en pervertissant ses idées, en l'arrachant aux nobles et saintes affections. Dans son activité dévorante, il préside les sociétés secrètes, s'emploie dans les pratiques des spirites, parle par les tables tournantes et se laisse presque voir dans les expériences de l'hypnotisme. Le journal et le livre sont à son service; certains arts et certaine science lui rendent de continuels hommages.

Le propagateur du mensonge ne s'endort pas dans ses triomphes et surveille avec un soin jaloux les causes qui peuvent contribuer à amoindrir sa domination néfaste. Son regard soucieux se porte d'un bout du monde à l'autre et s'arrête sur tous les points qui lui paraissent menacés. Dans ce travail attentif, incessant, lui était-il possible de ne pas apercevoir le grand spectacle qui s'étalait au pied des Pyrénées? Évidemment non. Le vieux serpent vit la Grotte illuminée et reconnut, en s'agitant dans un frémissement de rage, la Femme ennemie qui, de son talon puissant, lui avait écrasé la tête. A l'instant toutes les humiliations des temps passés revinrent à sa mémoire et le poussèrent à de nouvelles révoltes. Il savait par expérience que ce n'est pas sans danger que l'on s'expose à lutter face à face contre Celle qui est « terrible comme une armée rangée en bataille ». Il résolut donc de prendre les moyens détournés et de la combattre, non pas dans sa personne, mais dans les projets qu'elle voulait réaliser, pareil à ces malfaiteurs obscurs qui, n'osant attaquer de front un adversaire redouté, se mettent nuitamment à ravager ses domaines. D'un œil d'envie, il remarqua les trésors de grâces et de bénédictions que la Reine du ciel tenait en réserve sous les voûtes de Massabieille. A tout prix, il voulut stériliser ces richesses et éloigner de la Grotte ceux qui venaient les recueillir. Aussitôt Satan se mit en marche, et dans l'exercice de ses agissements tortueux nous le verrons se travestir, se grimer et répandre l'épouvante autour du rocher des visions.

***

Il commença ses exploits par la petite privilégiée de la Vierge.

J'ai déjà dit en parlant de la quatrième apparition que Bernadette, se trouvant en extase, avait entendu derrière elle, sur le courant du Gave, une explosion formidable de voix sauvages qui lui criaient d'une manière stridente : « Sauve-toi, sauve-toi! » que l'enfant, saisie de frayeur, avait levé les mains et imploré le secours de la Dame du rocher; que celle-ci avait froncé les sourcils et jeté un regard terrible sur les lieux d'où partaient les vociférations sinistres : enfin, que les auteurs de ces vociférations s'étaient enfuis subitement en exhalant au loin les râlements de leur rage.

Les personnes qui assistaient à cette apparition n'entendirent pas les cris forcenés qui avaient rempli de terreur la petite voyante. Sûres d'elles-mêmes, elles crurent que Bernadette s'était trompée et ne

1. Ici, comme en tout ce qui précède, je remplis l'office de *témoin* qui a vu ou entendu, et non celui de *critique* qui apprécie et qui juge. Je raconte, je ne discute pas. (N. de l'A.)

prêtèrent aucune attention à son récit. Or Bernadette ne s'était pas trompée, et plus tard il fut reconnu que son récit marquait la première invasion du diable à Massabieille. On sait comment l'envahisseur et ses suppôts y furent accueillis; ils n'osèrent plus se montrer à la Grotte jusqu'après le 7 avril, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où la Vierge parut l'avoir quittée.

Le récit qui précède est sorti quant au sens de la bouche même de Bernadette. Il nous a été fait directement par la voyante à ma sœur et à moi. D'autres personnes de Lourdes, après les apparitions, parlaient de l'incident du 19 février à peu près dans les mêmes termes, et comme émanant de la même source, notamment *Honorine...*, vendeuse plus tard d'objets de piété, non loin de la Grotte. A l'occasion d'un voyage fait à Tarbes, Bernadette fut présentée à M. l'abbé Nogaro, curé de la cathédrale, qui reçut également communication du fait en question par l'extatique elle-même.

***

Dès que les apparitions de la divine Mère eurent cessé (1), l'esprit trompeur recommença son entreprise ténébreuse.

Un jour, une jeune fille de la rue Basse, de Lourdes, nommée Marie..., très recommandable d'ailleurs par sa piété, revint de la Grotte en racontant qu'elle avait entendu à l'intérieur de la masse rocheuse de Massabieille un concert mystérieux de voix célestes, produisant sur les sens comme une espèce d'enivrement narcotique. Dans sa bonne foi, elle disait et croyait que les anges seuls étaient capables d'exécuter de pareilles symphonies.

Le lendemain, la même jeune fille retourna à la Grotte avec le projet d'y réciter son chapelet, mais aussi avec l'espoir secret d'y entendre répéter les merveilleuses harmonies de la veille. Austôt qu'elle fut en prière, des notes ineffables, des notes pures et suaves comme celles qui sortent des bouches séraphiques se firent, en effet, entendre de nouveau à ses oreilles ravies. Elle en suivait, sans oser respirer, les mélodieux et séduisants accords, quand peu à peu, mais *crescendo*, des dissonances étranges, des tons faux et criards vinrent jeter le trouble et la confusion dans le poème musical. Bientôt les rythmes enchanteurs ne furent plus qu'un tohu-bohu tumultueux, qu'une cacophonie indescriptible. Tout à coup le silence se fit. Quelques secondes après, une rumeur sinistre, pareille à celle d'une lutte entre animaux immondes, éclata dans les profondeurs des excavations. C'étaient des grognements étouffés, des heurts sauvages, le bruit sourd de combattants qui succombent. Sans attendre la fin de la mêlée, la jeune fille s'enfuit et de plusieurs semaines elle n'osa plus revenir à la Grotte. Quand elle parlait de ce fait, elle devenait pâle et tremblait de frayeur.

Les gens de Lourdes, qui ne se doutaient pas à cette époque des interventions diaboliques, dirent que la jeune fille était une exaltée et que pour se créer un certain renom elle avait voulu ajouter une note fantaisiste à l'histoire vraie des divines apparitions.

1. J'entends parler des apparitions qui se terminèrent au 7 avril car l'apparition du 16 juillet fut considérée comme une simple visite faite par la Vierge à sa fille bien-aimée, Bernadette.

***

Presque dans le même temps, il fut question à Lourdes d'une aventure extraordinaire survenue à un homme de Saint-Pé ou d'un hameau voisin.

Cet homme se rendait pacifiquement au grand marché de Tarbes et cheminait, avant le jour, sur la route de Pau à Lourdes. Arrivé en face de la Grotte, selon la pieuse coutume des habitants des Pyrénées quand ils rencontrent une croix, une madone, un sanctuaire, le bon villageois ôta son béret et fit le signe de la croix. A l'instant, il fut enveloppé d'un globe de lumières fantastiques et, malgré ses efforts, il ne pouvait ni avancer, ni reculer. Eperdu et transi, il se mit d'instinct et machinalement à refaire le signe de la croix. Aussitôt le ballon éclata avec une détonation formidable, et tout rentra dans l'obscurité. A travers l'espace, il entendit des rires moqueurs et des ironies blasphématoires. Sans perdre une minute, le voyageur prit son chemin à rebours et rentra dans sa famille.

Les lettrés de Lourdes s'amusèrent beaucoup de la surprise qui avait épouvanté le paysan de Saint-Pé. Du haut de leur science, ils expliquèrent l'incident par un jeu de feux follets.

***

De nouvelles histoires, empreintes de merveilleux, ne tardèrent pas à arriver aux oreilles du public. Les gens sérieux de la localité n'en comprenaient pas le sens et les considéraient comme des fables ou des rêveries enfantées par l'imagination populaire, très surexcitée à cette époque. Il fallut cependant compter avec la réalité et reconnaître que quelque chose de mystérieux, qui n'avait aucun rapport avec ce qu'on avait observé précédemment, s'agitait d'une manière pernicieuse autour de la Grotte. Aux visions si belles et si harmonieuses de Bernadette succédèrent des scènes burlesques, disparates, quelquefois terrifiantes. Une véritable épidémie de visionnaires parut se révéler subitement à Lourdes; elle attaquait particulièrement les jeunes filles et les petits garçons. Lorsque certains de ces enfants approchaient des excavations de Massabieille, ils tombaient dans une espèce de contemplation fébrile et apercevaient à l'intérieur des roches toutes sortes de figures fantasmagoriques. A tel sujet fasciné se présentait une madone quelconque ornée de sceptres et de couronnes; à tel autre, un saint Joseph, avec le lis traditionnel dans sa main; celui-ci croyait voir saint Pierre, celui-là saint Paul, un troisième les quatre évangélistes. En peu de temps, ce fut le défilé complet de tous les saints et de toutes les saintes les plus notoires du paradis. Les personnages d'emprunt qui vinrent figurer à ces diverses parodies, quoique revêtus d'une certaine beauté artificielle, étaient inquiets, remuants, et laissaient apercevoir des convulsions involontaires qui les rendaient repoussants.

***

Aux jongleurs et aux saltimbanques cachés qui opéraient à l'intérieur de la Grotte vinrent s'ajouter des comparses d'une nature moins subtile et d'un

génie moins inventif. Ces derniers étaient de pauvres individus, en chair et en os, qui cherchaient sciemment à se donner un rôle dans la comédie diabolique. Ainsi on parla d'un gros lourdaud de village, âgé de dix-huit à vingt ans, sorti on ne sut jamais d'où, venant parader le soir à l'entrée de la nuit, sur la rive droite du Gave, en face du rocher de Massabieille. Il arrivait sur le théâtre de ses exploits, harnaché de banderoles de verdure et le visage affreusement barbouillé. Après s'être mis à genoux et avoir marqué sa poitrine d'un grand signe de croix, il se livrait à mille contorsions et poussait des beuglements à faire retentir le bassin de la Grotte. On hua ce grossier personnage et il n'en fut plus question.

On s'entretint encore, pour ne citer qu'un second cas, d'une servante de la ville qui s'efforçait d'imiter Bernadette dans ses ravissements. Partant pour Massabieille, elle sortait de la maison de ses maîtres la tête basse et soigneusement cachée dans son capulet. En route, elle feignait de ne rien entendre et ne répondait jamais aux questions qui lui étaient adressées. Sous la Grotte, elle multipliait ses prostrations et prenait des airs inspirés. Ses sourires étaient des grimaces et ses prières partaient du bout des lèvres. La pantomime qu'elle exécutait paraissait si visiblement calculée et si maladroitement réussie, que tout le monde se prenait à rire. Déçue et bafouée, la prétendue voyante rentra dans l'obscurité.

***

Autrement significatifs, dramatiques et malfaisants se révélaient les effets ressentis par les personnes qui se trouvaient directement sous le regard fascinateur du diable. Voici quelques observations faites à ce sujet, et je commence par une scène dont j'ai été personnellement le témoin.

C'était au début des visions de cette espèce; aucun fait du genre que je rappelle n'était encore parvenu à ma connaissance. Deux de mes collègues, le receveur et le commis principal d'Argelès, passant à Lourdes, vinrent me voir, et après nous être entretenus des grandes manifestations de la Vierge, auxquelles ils ne croyaient pas, ils me prièrent de les accompagner à la Grotte, qu'ils désiraient visiter. Nous arrivâmes sous les voûtes de Massabieille au moment où une jeune fille de la ville, la nommée Joséphine..., de la rue de Bagnères, paraissait être tombée dans un de ces états pathologiques qui ressemblent à la catalepsie. Une douzaine de femmes faisaient cercle autour d'elle et la regardaient avec étonnement. Nous nous approchâmes du groupe, et nous trouvâmes la jeune fille à genoux, dans l'attitude d'une *Mater dolorosa*. Sa figure, sans avoir la grâce surnaturelle de celle de Bernadette, ne laissait pas que d'être très belle et dépassait le charme des figures ordinaires. Les mains jointes, elle priait en soupirant, et de grosses larmes tombaient le long de ses joues. Des mouvements fébriles venaient par intervalles saccader sa prière.

Mes collègues furent tellement frappés par la vue de ce tableau, qu'ils ployèrent le genou, et avant de se relever ils jetèrent chacun sur le sol de la Grotte une pièce de monnaie. Je dois le reconnaître, j'éprouvai moi-même une vive impression quand je me trouvai en présence de la jeune fille, et un instant je crus voir une nouvelle et véritable extatique. Quelque chose de secret gênait cependant mon admiration et semblait m'avertir que la vérité n'était pas là. J'établissais des comparaisons et me rappelais que devant les ravissements de Bernadette je me sentais transporté, tandis que devant ceux de Joséphine... je n'étais que surpris. En allant au fond des premiers, j'y saisissais une action vraiment céleste; en envisageant les seconds, je n'y trouvais que les agitations d'un organisme fortement surexcité. Je me retirai avec mes doutes et mes incertitudes.

Joséphine... ne laissa pas égarer l'opinion sur le sens à donner à ses extases. Après être revenue deux ou trois fois à la Grotte, elle déclara franchement qu'il était vrai que divers personnages mystérieux se montraient à elle à l'intérieur des roches; mais que ces personnages lui paraissaient suspects et de mauvais aloi.

***

Voici encore les détails d'un fait dont je peux personnellement garantir l'authenticité.

A l'un des côtés de la maison que j'habitais à Lourdes avec ma sœur, logeait une famille de braves gens qui nous étaient particulièrement dévoués et que nous avions pris en affection. Un jour, l'un des enfants de cette famille, nommé Alex..., âgé de onze à douze ans, aujourd'hui homme fait, revint de la Grotte les yeux hors de leurs orbites et ne pouvant plus parler. Transi de peur, il alla se jeter précipitamment dans les bras de sa mère en paraissant réclamer protection. La mère anxieuse se hâta d'interroger l'enfant, mais celui-ci ne répondait que par des signes désespérés. Tout alarmée, la pauvre mère appela ma sœur, en la priant de venir à son aide. Ma sœur accourut, et après quelques soins et quelques paroles rassurantes données à l'enfant, celui-ci revint au calme. Quand il eut entièrement repris ses sens, il raconta ce qui suit :

« En sortant de la maison, j'ai été me promener avec d'autres enfants du côté de Massabieille. Arrivé dans la Grotte, j'ai prié un moment; puis, pour attendre mes camarades, je me suis approché du rocher et je m'y suis appuyé la tête sur le coude. J'étais là à regarder ceux qui étaient autour de moi et *je ne pensais à rien*, lorsque me tournant vers le creux du rocher, j'ai vu arriver vers moi une dame dorée toute couverte de *farbalas* (*sic*). Cette dame cachait ses mains et le bas du corps dans un nuage cendré pareil à celui des orages. Elle me fixait avec de grands yeux noirs et semblait vouloir me happer.

« J'ai pensé aussitôt que c'était le *laid* (le démon), et ne sachant plus ce que je faisais, je me suis échappé. »

En faisant ce récit, l'enfant tremblait encore de tous ses membres et se cramponnait à la robe de sa mère.

Quelques semaines après, le jeune Alex... faisait sa première communion, et la veille du jour où il recevait son Dieu il répétait à ma sœur la narration qui précède.

***

Un grand nombre de personnes de Lourdes ont été les témoins des singularités qui vont suivre.

Un jeune paysan de la vallée de Batsurguère, aux allures naturellement gauches, se présentait seul à certains jours sous le rocher de Massabieille. Dès qu'il approchait de la Grotte, il était pris d'une espèce de saisissement et se mettait à tourner avec une rapidité vertigineuse. Quand il interrompait son mouvement de rotation, il regardait en l'air et paraissait poursuivre de ses mains un être chimérique. Au cours de ce dernier exercice, il montait de plusieurs pas sur la façade verticale du rocher et s'y maintenait, contre les lois de l'équilibre. Revenu à son état ordinaire, le jeune villageois tombait dans l'abattement et se retirait tout confus de la Grotte. Interrogé, il répondait qu'il n'était pas maître de sa volonté et qu'un moteur secret, agissant à l'intérieur des roches, l'obligeait à faire ce qu'il faisait.

***

Toujours à la même époque, ma sœur se rendit un après-midi à la Grotte pour y réciter son chapelet. Elle y rencontra plusieurs femmes qui appelèrent son attention sur une jeune fille de huit à neuf ans, à genoux sous le rocher et paraissant avoir une vision. Cette enfant, en effet, se tenait dans une attitude recueillie et poursuivait du regard, au fond du môle rocheux, quelque chose d'énigmatique qui semblait lui imposer un demi-rire forcé. Tout à coup la jeune visionnaire tomba à la renverse, et, pareille à un cylindre sur une pente, elle se mit à rouler d'une manière désordonnée, depuis le haut de la Grotte jusqu'au bord du Gave. On jeta de grands cris, et plusieurs femmes s'enfuirent. Rentrée en possession d'elle-même, l'enfant ne sut pas expliquer les causes de sa chute ni de sa descente précipitée.

***

Un soir (c'était dans le temps où la Grotte était fermée), plusieurs femmes priaient en groupe au sommet du mamelon de Massabielle. L'une de ces femme, une mère, tenait devant elle une enfant de trois à quatre ans, qu'elle entourait de ses bras. Personne ne faisait attention à cette enfant, qui, du reste demeurait tranquille et regardait d'une manière indifférente dans la direction du Gave. Soudain la petite fille laissa échapper un cri de surprise, se détacha de sa mère et, marchant en avant, elle agitait ses mains vers un être invisible. Une exclamation de terreur sortit de toutes les bouches, et la mère, semblable à une lionne à qui on enlève ses petits, s'élança d'un bond sur son enfant et la retint sur le bord du précipice. Un pas de plus, et la mère et la fille roulaient au fond de l'abîme.

La jeune visionnaire savait à peine parler; elle ne put fournir aucune explication sur les causes qui l'avaient troublée.

***

Quelques mois après les faits que je viens de raconter, le fils d'un métayer dont l'habitation se trouvait à quelques centaines de pas de la Grotte, en amont de la rivière, fut pris d'une maladie étrange que les médecins ne pouvaient définir.

L'enfant, âgé d'une douzaine d'années, était d'un caractère doux, sympathique, et avait joui jusque-là d'une santé parfaite. Sans transition, il devint taciturne, irascible, et son corps se pelotonna comme une boule informe. Il grommelait plutôt qu'il ne parlait et se servait de termes dont personne autour de lui ne connaissait la signification. Par crises, à certains moments du jour, il entrait dans des convulsions effrayantes.

Nous avions quelques rapports avec cette famille de métayers, et un jour ma sœur, rencontrant le père dans une rue de Lourdes, lui demanda des nouvelles de son fils.

« Il ne va pas bien, répondit le père, et je crains que quelque sort ou quelque maléfice n'ait été jeté sur lui. »

Ma sœur chercha à éclairer le brave homme sur ce point et lui promit d'aller visiter le jeune malade sans tarder.

Elle s'y rendit en effet, le lendemain ou le surlendemain, dans l'après-dînée, accompagnée de deux ou de trois de ses amis. Les visiteuses trouvèrent l'enfant seul, affaissé sur lui-même auprès du feu, dans une seule basse servant de cuisine. Malgré leur insistance pour le faire parler, elles ne purent obtenir aucune réponse. Comme les parents travaillaient dans les champs, elles se disposaient à se retirer et s'étaient assises un moment dans la cour de la maison, lorsque le père parut et les pria de revenir sur leurs pas. Ces dames consentirent à rentrer; mais arrivées sur le seuil de la cuisine, elles furent arrêtées par les vociférations et les regards exaspérés du malade. Dans un accès de rage, celui-ci se mit à les insulter et à vomir contre elles les épithètes les plus ordurières. Au fort de sa colère, dans un mouvement subit, il fut soulevé comme par un ressort secret et projeté, en saut de crapaud, d'un bout de la cuisine à l'autre. Les visiteuses eurent peur, et malgré les assurances du métayer disant qu'elles n'avaient rien à craindre, elles s'enfuirent à toutes jambes.

Le P. Beluze, prêtre des Missions de France, prêchait à cette époque une station à Lourdes. Il entendit parler de la maladie extraordinaire du fils du bordier et voulut s'en rendre compte par lui-même. Il se transporta sur les lieux, et après avoir suivi l'enfant dans une de ses crises, il n'hésita pas à déclarer que le malade était en proie à une possession diabolique. Exorcisé quelques jours plus tard par le même missionnaire, le jeune garçon revint presque immédiatement à sa santé première.

***

Malgré ses grimaces, ses intimidations et ses méfaits, l'esprit trompeur ne put attiédir le zèle des habitants de Lourdes et de la contrée à l'égard de Notre-Dame de Massabielle. Au contraire, plus il s'agitait dans ses malices, et plus les populations accouraient pour témoigner de leur foi et de leur attachement à la Vierge Immaculée du rocher. De jour, de nuit, la prière du chapelet retentissait sous les excavations et se dressait comme une protestation permanente con-

tre les empiètements du pernicieux envahisseur.

Durant ces temps, Bernadette venait aussi à la Grotte; jamais les fausses clartés et les faux visages ne se montrèrent à elle. Le diable se rappelait le coup d'œil terrifiant qui l'avait obligé à fuir au cours de la quatrième apparition. Depuis ce jour, il n'avait plus osé s'attaquer à la privilégiée de la Vierge.

***

Enfin arriva le moment où le diable s'aperçut que ses industries et ses efforts demeuraient impuissants à détruire ce que la Vierge avait fondé. Plus il s'ingéniait à accumuler sur la Grotte nuages sur nuages, plus la figure aimée de l'Immaculée Conception s'y laissait deviner resplendissante et belle. Les sinistres visions disparurent peu à peu, comme disparaissent, à l'arrivée du jour, certaines phosphorescences nocturnes engendrées par la famille répugnante des larves.

J. B. ESTRADE.

MANIFESTATIONS EXTRA-PHYSIQUES

ESSAI D'EXPLICATION

Voici un article à tendance occultiste qui ne correspond guère aux opinions que nous avons émises sur la nature des influences qui se manifestent dans les faits spirites. Nous l'insérons cependant avec plaisir pour donner une fois de plus la preuve de notre indépendance, et instituer, si on le veut, à propos de l'Occultisme une controverse analogue à celle que nous avons soutenue, à propos du Spiritisme.

Le très distingué directeur de l'*Echo du Merveilleux* a inauguré dans cette revue une intéressante discussion sur les phénomènes dits spirites.

Sera-t-il permis à un modeste chercheur, épris seulement de la vérité, de hasarder un mot dans le débat et non sur les faits eux-mêmes mais sur l'explication que M. Méry en propose?

Des trois théories principales qui ont été passées en revue par lui touchant les phénomènes dûment contrôlés comme émanant de l'au delà : théorie spirite, théorie occultiste et théorie catholique, le directeur de l'*Echo* donne la préférence à cette dernière comme s'adaptant le plus parfaitement aux faits.

Eh bien! il semble à l'auteur de ces lignes que dans toutes il y a du vrai — M. G. Méry l'a, du reste, reconnu — et qu'en les réunissant, en les comparant, en les synthétisant, on peut réussir à dégager une explication satisfaisante, non pour les matérialistes, ils ne veulent rien savoir, mais pour les divers groupes spiritualistes.

Les occultistes n'ont pas tort. Les spirites ne font pas tout à fait dans l'erreur ; et les catholiques doivent approcher de la vérité.

On n'entend pas faire ici de la polémique religieuse ou autre; on n'attaque et l'on ne défend aucune opinion confessionnelle. On se propose simplement de rechercher la vérité, en dehors de toute confession.

Lorsque l'homme réfléchit sur l'ensemble des êtres créés et sur les enseignements donnés par toutes les religions au sujet de la création, il arrive bien vite à deviner et à reconnaître l'existence d'une cause et d'une source unique : Dieu.

Voilà le point de départ.

Or un Dieu unique, un seul architecte suppose pour l'univers visible et invisible, un plan unique de création, une seule loi ou, ce qui est tout un, une loi multiple mais dont toutes les dispositions convergent vers le même but : la perfection de l'œuvre créée ou, comme on dit encore, l'éternel progrès.

De ce qu'il n'y a qu'un seul architecte et un seul plan pour l'univers, les anciens avaient déduit une méthode d'observation et d'investigation qui leur rendait d'immenses services : c'est l'analogie. « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas » disaient-ils. C'est-à-dire que les deux côtés du tableau, celui que nous voyons et celui que nous ne voyons pas, sont analogues. Ils se pénètrent intimement et la partie visible à nos yeux n'est que l'image déformée et défigurée de l'autre.

A défaut de méthode plus sûre, d'instrument plus précis nous nous en tiendrons à celle-là et nous raisonnerons sur une hypothèse parfaitement raisonnable et parfaitement acceptable.

Donc pour juger de l'au-delà par analogie, il nous faudra examiner ce qui se passe ici-bas.

Or, ici, que voit-on?

La série des êtres qui s'échelonnent depuis l'homme le plus parfait de tous jusqu'au dernier des infusoires. Entre ces deux extrêmes, que d'échelons pour aller de l'un à l'autre! Que de gradations savamment disposées! Et tous les règnes, ainsi que le font remarquer les naturalistes, se suivent, s'emboîtent les uns dans les autres en transitions merveilleusement ordonnées, avec nombre, poids et mesure. *Natura non facit saltus,* dit le vieil adage. Voilà, en raccourci et à larges traits, sans entrer dans le détail, un des côtés de la tapisserie, l'envers, pensent bien des gens.

Par analogie ne pouvons-nous, ne devons-nous pas conclure, en vertu de la loi d'unité, que dans l'autre monde il doit en être comme chez nous et que du moins parfait des esprits — des élémentaux comme disent les occultistes — au plus parfait et jusqu'à Dieu même il doit y avoir une échelle qui s'étend de l'infiniment petit à l'infiniment grand, du moins imparfait à l'infiniment parfait, si l'on veut l'échelle de Jacob?

Nous voici dans le monde des esprits et par analogie nous avons supposé que chez eux il est, comme chez nous, toute une hiérarchie d'êtres. Or ces esprits communiquent avec les hommes : cela paraît bien établi dès maintenant par les expériences nombreuses et concluantes auxquelles se sont livrés des savants éminents et de toute bonne foi et dont le sens critique ne saurait être suspecté.

L'auteur de cet essai, au sujet de ces manifestations d'ordre extra-physique, partage l'avis de M. G. Mery. « Elles sont *souvent* le reflet des sentiments et des pensées des personnes présentes, mais non *toujours.* »

Ceci étant, que disent les spirites?

Il existe, affirment-ils, des esprits fallacieux, menteurs et franchement mauvais. Il en est d'autres, au

contraire, d'ordre plus élevé, et d'autres encore qui paraissent être des désincarnés très élevés dans la hiérarchie des êtres.

Les spirites prétendent que ces divers esprits peuvent donner des preuves d'identité. Mais cela est contesté vivement. D'ailleurs peu nous importe. Nous n'avons à retenir qu'une chose : le fait de communication possible avec des êtres, des forces ou des agents invisibles et intangibles et nécessairement, par suite, spirituels.

Les occultistes nous disent aussi que les esprits se répartissent en une infinité de catégories ou de degrés depuis le moins parfait des élémentaux jusqu'aux êtres complètement évolués, aux plus parfaits des purs esprits ayant atteint le degré de perfection que les catholiques caractérisent par le vocable de sainteté.

Enfin les catholiques divisent les esprits en deux catégories : les bons anges et les saints d'une part; les mauvais anges ou les démons avec les damnés de l'autre.

Mais, à l'encontre des occultistes et à l'encontre de ce que nous voyons ici-bas, ils semblent ne pas vouloir admettre de séries intermédiaires entre les esprits absolument purs et les esprits impurs. Ceci soit dit toutefois sauf vérification et d'après ce que l'on connaît par les enseignements les plus communément répandus; car l'auteur de ces lignes n'a pas la prétention d'être un théologien. Il s'en réfère pour sa discussion à la lettre du catéchisme qui ne distingue que deux sortes d'anges ou d'esprits : les bons et les mauvais.

Si l'on admet comme plausible et conforme aux données de la raison, l'hypothèse de l'analogie des deux mondes, hypothèse basée sur la loi hermétique : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas », il semble que les catholiques seraient ici quelque peu en défaut; car, d'après ce que nous observons, la nature ne procède jamais par bonds en ce bas monde.

Or il est probable que dans l'autre elle doit procéder avec les mêmes tempéraments, la même méthode et la même suite, sans heurts et sans à-coups, en ménageant toutes les nuances. Le Christ lui-même paraît être de cet avis, car, n'a-t-il pas dit en parlant de certaines âmes : « Plût au ciel que vous soyez tout froid ou tout chaud. Parce que vous êtes tièdes, vous serez vomis. » Et encore : « Il y a plusieurs demeures en la maison de mon père. » Il ne semble donc guère possible de soutenir avec certains catholiques que dans l'autre monde il n'y aurait pas de milieu, pas de transition entre les bons et les mauvais esprits, qu'il n'y aurait pas d'intermédiaires entre les meilleurs et les pires et qu'il existerait comme un abîme entre les uns et les autres.

Or qu'est-ce que le diable? Qu'est-ce que le démon? Qu'est Satan? Il semblerait, d'après certaines théories professées par des catholiques, que c'est un être personnel dont la puissance mauvaise est en lutte éternelle contre la puissance divine avec pouvoir d'entraîner la créature au mal et de l'arracher à son créateur par force ou par ruse.

Cependant il ne paraît pas prouvé que les catholiques vraiment instruits et éclairés aient jamais professé qu'il existe un diable unique et personnel, principe absolu du mal par opposition à Dieu, auteur-créateur et principe absolu du bien. Ce serait absurde d'ailleurs : le principe du bien n'est que le principe de l'être; le principe du mal ne pourrait être que le principe du non-être, du néant. Or le néant n'est pas. Donc, philosophiquement, le diable (ou l'opposé de Dieu) comme principe absolu ne peut pas être.

Mais cela n'exclut pas l'existence des esprits inférieurs mauvais, appelés diables ou démons et encore dans leur ensemble — dans leur Église, pourrions-nous dire si ce n'était blasphémer — Satan.

Les catholiques paraissent d'accord avec les occultistes et les spirites, si comme on vient d'essayer de l'établir, les diables et les démons ne sont que de mauvais esprits, des anges déchus. C'est une question de mots qui les sépare : c'est une chose bien terrible que les mots! Et pourtant quelle merveille que le verbe!

Le défaut de certains catholiques — non pas de tous — leur erreur, pourrait-on dire, serait précisément de voir dans presque toutes les manifestations d'ordre extra-physique, l'intervention du diable en personne comme principe du mal, alors que les manifestations paraissent l'œuvre d'êtres tantôt médiocres, ternes, badins, fallacieux et inoffensifs, tantôt mauvais et tantôt d'ordre plus élevé, mais rarement, très, très rarement, d'ordre supérieur. Pour mieux dire, on se rencontre avec des êtres de tout ordre, ce qui viendrait à l'appui de la théorie des hermétistes et la confirmerait d'une façon positive. De sorte que l'hypothèse émise ci-dessus comme raisonnable apparaît maintenant comme nécessaire.

Donc pour mettre les choses au point, il semble logique de conclure de ce qui précède que dans toute manifestation extra-physique, il peut y avoir, il y a, comme en toutes choses, du bon, du médiocre et du médiocre et du mauvais. En ces matières comme partout la vraie sagesse consiste à choisir, à distinguer — *intelligere, inter legere* ou *intrus legere* — le bon, le médiocre et le mauvais et du tout faire son profit.

Il est certain que si l'on rencontre des esprits médiocres ou mauvais ils chercheront naturellement à induire en erreur par ignorance, malice ou mauvaise foi. S'il s'agit d'esprits supérieurs, de bons anges ou de saints, ceux-ci chercheront plutôt à instruire et diriger les pauvres mortels; mais tous ne pourront donner que ce qu'ils possèdent.

Donc si comme il a été dit il existe des degrés chez les êtres de l'autre monde, leurs communications, leurs tubes seront en rapport avec leur degré d'élévation et enfin avec le développement moral et intellectuel de ceux qui les évoquent dans ce monde-ci. Cela ne paraît-il pas la logique même et cela n'explique-t-il pas d'une manière rationnelle et compréhensible, sans effort, la variété que l'on constate dans les manifestations spirites ou autres du même genre? Cela ne rend-il pas compte de toutes les anomalies, de toutes les différences, de toutes les incohérences, comme aussi des idées parfois élevées qui se font jour dans les manifestations?

Les êtres de l'autre monde, par analogie avec ceux du nôtre ne doivent chercher à communiquer ici-bas qu'avec les hommes qui leur ressemblent et sont en état de comprendre et de recevoir leurs idées. Pour

que deux êtres, puissent s'entendre, se comprendre, en un mot communiquer entre eux, il faut que non seulement leur langage mais encore leurs idées soient adéquats. Autrement, il ne peut s'établir entre eux aucun lien, aucun rapport possible·

Donc les esprits supérieurs, de haute et pure moralité ne communiqueront leurs pensées qu'aux hommes assez développés moralement pour les comprendre ou au moins pour leur servir de récepteur et de transmetteur. Mais ces communications sont infiniment rares à notre époque et la cause n'en est malheureusement que trop facile à comprendre. Il en sera de même des esprits inférieurs et en sens contraire, bien entendu, et l'on comprendra aussi pourquoi ceux-ci trouvent plus facilement à qui parler que les autres.

Dans toutes les manifestations de l'au-delà il y a donc un grand choix à faire et l'église catholique, très sage, ne se prononce sur des questions de ce genre qu'après enquêtes longues, sérieuses et minutieuses sur les faits et aussi sur la moralité, la pureté et la sainteté des personnes se prétendant favorisées par des visions ou des communications de l'autre monde.

Et voilà aussi comme quoi tout le monde peut avoir raison et comment toutes les querelles, disputes et dissensions entre gens sincères et de bonne foi, ne roulent, la plupart du temps, que sur des mots. Les catholiques en tiennent pour les diables, les spirites pour les désincarnés, les occultistes parlent d'élémentaux. Au fond, tout cela c'est la même chose, vu de près. Il ne s'agissait que de s'entendre.

Parmi ceux qui liront ces lignes, il y en aura qui trouveront l'explication ci-dessus rationnelle et simple, d'autres la trouveront compliquée et y verront une machination diabolique ; et cependant l'auteur ne croit pas avoir de relation ni avec Satan, ni avec ses suppôts qui lui inspirent tous la plus profonde horreur et la plus grande pitié. C'est encore une preuve à l'appui de sa thèse et cela démontre que pour entrer en rapport avec un cerveau il faut avoir des idées et un langage et un rapport avec le cerveau et capables de l'impressionner.

Il faut que les deux instruments — les deux cerveaux — aient des cordes en harmonie comme tension, force et dimension pour pouvoir vibrer à l'unisson et il faut aussi que les instrumentistes possèdent des notions musicales suffisamment développées.

GERISTIS.

Petit cours d'Onéirocritie

VII

EXPLICATION DES RÊVES

*Qu'on me permette, avant de commencer à donner le sens des rêves qui nous ont servi d'exemples jusqu'à présent, de répondre à la réflexion d'un lecteur de l'*Echo du Merveilleux.

« *Eh quoi, madame (me dit-il entre autres choses), vous voulez que je croie aux rêves ? C'est impossible pour deux raisons : d'abord je ne rêve jamais, et, ensuite, si par hasard je rêve, ce ne sont que des niaiseries incohérentes et sans formes qui m'apparaissent.* »

Vous auriez pu, cher monsieur, vous en tenir à la première de vos raisons; elle vous dispensait de la seconde. Mais où ai-je dit que tout le monde rêvait et que tous les rêves avaient un sens?...

Je ne cesse de répéter le contraire. La faculté d'avoir des rêves avertisseurs est un don comme la seconde vue, comme la médiumnité.

Il est plus commun que la seconde vue et que la médiumnité; la plupart des êtres doués de sensibilité réelle le possèdent à certains moments; mais il n'est pas donné à tous; et vous n'avez pas le droit parce que vous ne rêvez jamais, monsieur, de condamner et de taxer d'imbécillité ceux qui sont plus doués que vous!

***

Ceci dit, continuons ou, plutôt, commençons notre explication.

J'ai donné, dans le numéro du 15 octobre, le rêve suivant :

« *Mme X... se trouvait dans un château inhabité, la nuit; un revenant qui semblait vêtu d'oripeaux étranges, lui apparut.*

« *Elle voulut se précipiter sur lui mais au moment où elle crut le toucher tout s'évanouit devant elle, et elle fut tout étourdie de se trouver dans les mains des roses sur lesquelles tremblaient des gouttes de rosée, qui avaient la blancheur et l'opacité du lait.* »

J'avais cité ce rêve pour déterminer par l'analogie des symboles, à quelles personnes ou à quels ordres de faits il semblait s'appliquer. Et nous avions trouvé ensemble que le groupe « revenant » s'appliquait au mari absent de la rêveuse et le groupe « lait » à un enfant.

Il s'agit aujourd'hui de savoir ce que chacun de ces deux groupes d'images signifiait.

Prenons le premier. L'image « revenant » peut évidemment avoir des sens divers, suivant sa forme, sa couleur, son aspect. Vêtu de clair et beau de visage, le revenant peut signifier lumière, consolation, amour qui va naître. Vêtu de sombre, laid, noir, grimaçant, il présagera l'ennui, la tromperie la haine. Squelette, il annoncera la mort.

Le « revenant » de notre rêve est vêtu d'oripeaux étranges, mais rien ne dit qu'il ait mauvais visage. Ce n'est donc ni l'ennui, ni la tromperie, ni la haine qu'il annonce, c'est encore moins la mort.

Mais s'il n'est pas beau de visage, c'est qu'il ne s'agit pas d'un amour à naître. S'agit-il plutôt d'un amour déjà né? Tout semble le faire croire.

En fin de compte, je traduis ainsi ce premier groupe d'images: le mari était, au moment où le rêve a été fait,

dans un pays étranger (dont les oripeaux auraient pu indiquer l'exacte latitude), il se préparait à revenir et à consoler le cœur (château inhabité) de la rêveuse.

***

Prenons maintenant le second groupe d'images; il faut remarquer d'abord ceci: c'est que la brusque disparition du revenant coïncidant avec la soudaine apparition des roses indique une connexité entre le premier et le deuxième groupe. Le fait qu'annonce le second aura sa source dans le fait qu'annonce le premier.

Or, qu'annonce l'image-clef du second groupe? Nous l'avons dit : qu'il s'agit d'enfant.

Mais est-ce d'une naissance? d'une maladie? d'une mort?

La rêveuse, nous le savons, était mère de famille au moment de son rêve. Etait-ce à l'un de ses enfants vivant que son rêve s'appliquait?

Les roses vont nous le dire.

L'image d'une rose est une de celles à qui on peut attribuer le plus de sens différents. Il est certain qu'une rose dans un paysage d'hiver n'a pas le même sens qu'une rose dans un décor d'été, qu'une rose pâle n'a pas le même sens qu'une rose rouge, qu'une rose sur sa tige n'a pas le même sens qu'une rose détachée.

Dans le rêve qui nous occupe, il s'agit de roses en bouquet et couvertes de rosée. C'est une idée d'union et de fraîcheur qui se dégage de cette image. Cette impression, jointe à celle de la couleur laiteuse des gouttes d'eau (le lait, signe de fécondité) m'incite à penser qu'il s'agit non d'un enfant déjà né, mais d'un enfant à naître.

Et je traduis cette seconde partie du rêve ainsi : quelque temps après le retour du mari, la rêveuse sera mère une nouvelle fois, et probablement d'une fille, car il n'y a aucun signe de masculinité dans le bouquet de roses.

***

L'événement prouva que cette interprétation était juste. Le mari absent revint beaucoup plus tôt qu'on ne l'attendait, sans se faire annoncer. Et il est aujourd'hui papa d'une fillette de trois mois.

C. DE MIRBEL.

(A suivre.)

PIERRES ET TALISMANS

XI

LE SAPHIR

Le saphir est la sixième pierre du rational du grand prêtre Aaron, elle est sacrée pour les médiums : son nom en hébreu signifie : *la plus belle.*

Aux personnes nées les 8, 17 et 26 du mois de janvier elle apporte réussite dans les affaires commerciales et financières, tandis qu'aux personnes nées les mêmes quantièmes du mois de juillet elle apporte réussite dans les affaires de cœur.

Ses vertus générales sont de donner la paix du cœur, de préserver des passions violentes ainsi que de tout mal.

Cette gemme signifie beauté, noblesse; elle symbolyse la loyauté, la vérité et la justice, elle aime la pauvreté, le calme et la douceur.

Chaque genre de saphir a en outre ses vertus particulières. En voici les différents genres :

Saphir mâle, saphir femelle, saphir d'eau, saphistrin, saphir étoilé, girasol.

Cette gemme est celle d'avril pour les Slaves et celle de septembre pour les Latins.

Le saphir est consacré à saint André.

L. DE MÉROFF,
lithotechnicien.

Glossaire de la Science occulte

DIVINATION (*suite*)

Bactromancie.

Divination à l'aide d'un crapaud ; elle est des plus variées: on considère la couleur de l'animal, sa grosseur et la direction qu'il prend en sautant.— On nomme aussi ce genre de Divination, *Rhabdomancie.*

Bélomancie.

Divination au moyen des flèches. Ce mode était surtout employé chez les Orientaux, principalement chez les Arabes qui le dénomment *Alazlam.* Les Chaldéens, les Scythes, les Slaves et les Germains pratiquaient ce mode de divination, pour lequel on procède de plusieurs manières. L'une d'elles consiste à prendre un paquet de flèches, marquées de divers augures. On en tire un certain nombre au hasard et l'on déduit des marques ou signes qu'elles portent, le succès ou l'insuccès des actes projetés.

Un autre mode d'opérer consiste à prendre trois flèches; la première ne porte aucune inscription, la seconde porte : *Dieu l'ordonne,* la troisième : *Dieu le défend.* On place les trois flèches dans un carquois et l'on en tire une ; si la seconde sort, on peut se lancer dans l'entreprise projetée; si c'est la troisième, il

faut s'abstenir; enfin si c'est la première, l'opération est à recommencer.

Ce genre de divination a été employé par Nabuchodonosor, comme nous l'apprend Ezéchiel (XXI, 26.) :

« Le roi de Babylone (Nabuchodonosor) s'est arrêté sur le carrefour à la tête de deux routes; il y a mêlé les flèches, il a interrogé les idoles, » et suivant la flèche amenée par le roi, il décida de prendre l'une ou l'autre route. — La Bélomancie s'est perpétuée chez les Arabes jusqu'à Mahomet.

Bibliomancie.

Divination à l'aide d'un livre (βιϐλος). Voici comment on opère : on ouvre un gros livre, souvent une Bible, au moyen d'une forte épingle d'or, et on tire un présage d'après le premier ou les premiers mots écrits en tête de la première page.

Bostrychomancie.

Divination au moyen des boucles de cheveux. On peigne une tête d'enfant, dont la chevelure est bouclée, et suivant la disposition que prennent les frisons de cette chevelure, on l'interprète dans tel ou tel autre sens pour le consultant.

Botanomancie.

Divination obtenue à l'aide de feuilles ou rameaux d'arbres. On écrit sur une feuille le nom et la question du consultant, et le devin tire ensuite son augure.

Brizomancie.

Divination par l'inspiration de la déesse du sommeil Brizo; c'est l'art de deviner le passé et l'avenir par les songes naturels; c'est l'*Onéirocritie* ou *Onéirocritique*.

Capnomancie.

Divination au moyen de la fumée. On procède de la façon suivante : on jette au feu des graines de pavot, de sésame ou autres graines oléagineuses, puis on observe attentivement la fumée produite par leur combustion. Si cette fumée est légère et transparente et qu'elle s'élève vers le ciel, c'est un signe favorable; dans le cas contraire, si cette fumée se répand épaisse, dense autour de l'autel, c'est d'un fâcheux augure.

Le devin tire aussi des inductions des lignes ou figures formées par les capricieux méandres de la fumée, s'élevant dans les airs.

La verveine et autres plantes sacrées, principalement des plantes psychiques, sont souvent utilisées dans la Capnomancie.

(*A suivre.*) JEAN DARLÈS.

Les prédictions de Mlle Couédon

(*Suite.*)

ANARCHIE.

3e fascicule, page 142 Renaissance de l'anarchie, des bombes vont éclater, des assassinats de tous côtés.

Echo, 1897, page 170 *Des engins seront donnés.*
L'anarchie a régné,
Sous peu elle va aller
Dans les endroits aisés.
Dans une maison qui va sauter,
Ce n'est pas très éloigné,
Un scandale s'est passé.

— — 186 *Des engins sont donnés,*
Une maison doit sauter.
Un crime s'y est passé.
Un homme y a été
Qui a assassiné.

— — 234 *Je vois une machine sauter,*
Ce n'est pas éloigné.

Echo, 1898, page 73 *L'anarchie va régner,*
Un chef lui être donné,
Une garde lui sera donnée,
Qui en dessous travailler,
Des têtes vont s'exalter.

— — 92 *Des maisons vont sauter*

LE SULTAN.

— — 186 *Le sultan déposé*
Un conflit va s'élever
Qui va comme y pousser.
Il y en aura de tous côtés,
Et des villes incendiées
Qui ne sont pas de ce côté
Puis, une de ce côté.
Les grandes cloches vont tinter,
Oh! comme c'est rapproché!

Echo, 1898, page 11 *Il faut que les Turcs soient changés.*
Par des troubles commencés,
Ce sultan s'en aller,
Un autre le remplacer

— — 186 *Le sultan déposé,*
Un conflit va s'élever
Qui va comme y pousser.

Echo, 1898, page 73 *Il faut que la Turquie de l'Orient soit ôtée.*
Le chrétien au berceau doit rentrer.

Libre Parole 28 fév. 1897 *Ces gens* (les Puissances) *ont agioté,*
C'est la cupidité qui les a tous poussés
Les Turcs seront un jour châtiés,
Le Bosphore à passer.
Avant, ils remporteront une victoire :
Des gens les ont poussés (Grecs),
Ils n'y seraient pas allés
Si on ne les eût poussés.

(*A suivre.*)

NOTRE COURRIER

QUESTIONS

102. *Que doit-on penser de la légende qui veut que les trèfles à quatre feuilles portent bonheur? — En est-il de même des trèfles à cinq feuilles? — Peut-on citer quelques exemples avec détail!*

SÉRÉZIN-DU-RHONE.

RÉPONSES

101. — *A l'époque, récente encore, où les études psychiques n'intéressaient qu'un public très restreint, les médiums excellents n'étaient point rares. Depuis que les études psychiques intéressent le grand public, il est presque impossible de trouver un bon médium, surtout un médium à matérialisations. D'où vient l'anomalie?*

Elle réside dans ce fait que le mouvement spiritique moderne a été suscité, il y a une cinquantaine d'années, par de puissants « adeptes » en « éveillant » des défunts principalement issus des régions inférieures de l'astral, et ce, dans le but exclusif de combattre le matérialisme actuel en offrant des preuves de survivance. Les résultats n'ayant pas répondu aux espérances conçues, parce que les spirites, d'une part, se sont cantonnés à tort sur le terrain des évocations, et, d'une autre, qu'ils ont tiré des conclusions inexactes de prémisses insuffisantes, lesdits adeptes se sont désintéressés du mouvement et ont cessé d'en ménager les éléments.

Pour plus de renseignements sur cette question, voir le *Plan astral* par Leadbeater, librairie Bailles, rue Saint-Lazare, 10. Ce petit ouvrage est le traité le plus précis et le plus exact qui ait été écrit sur la matière. Il est dû à l'un des plus éminents des théosophes de nos jours, et son prix, 1 fr. 50, le met à la portée de toutes les bourses.

Dr A. COURMES,
Rue Tronchet, 21

ÇA ET LA

Un avertissement de mort. — Un certain Georges Henkelmann, habitant Ehringen, village de la basse Hesse, dut quitter ce pays pour aller habiter Cassel. Sa vieille mère, qui jusque-là avait toujours vécu avec son fils, ne put se résoudre pourtant à le suivre dans sa nouvelle résidence. Il en est des vieillards comme de ces arbres qu'on ne saurait transplanter sans les voir bientôt dépérir, si on les arrache au sol où ils ont vécu.

La vieille femme, chagrinée de n'être plus auprès de son fils, s'attrista, languit et ne tarda pas à tomber malade. Bientôt elle dut s'aliter, et de forts accès de fièvre montrèrent à ceux qui étaient près d'elle le caractère grave de sa maladie. Dans son délire qu'occasionnait la fièvre, son esprit n'était occupé que de son fils absent, qui était son unique souci. Ces mots: « Je voudrais aller voir mon fils à Cassel » étaient l'expression de ses désirs les plus ardents. Elle ne tarda pas à expirer.

Le soir même de sa mort, comme son fils et l'épouse de celui-ci se trouvaient au lit, inquiets et préoccupés au sujet de l'état de la vieille malade, ils constatèrent par trois fois, et à leur grande frayeur, un violent mouvement d'avance et de recul de leur lit, dont ils ne purent découvrir la cause apparente. Ce n'est que le lendemain que l'énigme s'éclaircit pour eux, quand leur parvint la nouvelle du décès de la mère, auquel ils rattachèrent la cause du phénomène qui les avait si fort effrayés.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD

RELATION DU MIRACLE DE CONVERSION OPÉRÉ SUR L'AUTEUR LE 7 SEPTEMBRE 1731 (*Suite*)

A peine est-il de retour chez lui qu'il éprouve que son œil est, sans comparaison, meilleur qu'il n'avait été depuis la perte de l'autre. Sa vivacité est telle que rien ne peut suffire à l'avidité qu'il se sent de voir. Il en fait sur-le-champ l'expérience la plus décisive; il se presse, en arrivant, de lire et d'écrire; on admire l'aisance avec laquelle il fait l'un et l'autre. Un maître de dessin vient lui présenter des figures d'une finesse qui les rend presque imperceptibles; on est tout étonné qu'il les démêle plus parfaitement et plus facilement que personne de la compagnie. Sa vue est enfin si bonne et si parfaite, qu'il passe tout le reste de la journée et une partie de la nuit à écrire, sans que cet exercice si appliquant soit capable de la fatiguer.

Deux jours après, il va voir M. Gendron à Auteuil. M. Gendron, qui était dans son jardin, l'aperçoit de loin, marchant sans conducteur, l'œil sans bandeau et bien ouvert, et sans qu'il paraisse incommodé des rayons du soleil qui donnaient sur son visage. Il s'étonne, il ne peut croire ce qu'il voit, il précipite ses pas pour l'aborder, et, tout en courant, il lui crie : « Qu'avez-vous fait, monsieur? Votre œil me paraît être en bon état. » Dom Alphonse lui rend compte de sa neuvaine. M. Gendron examine l'œil avec l'attention la plus exacte, et déclare que l'intérieur aussi bien que le dehors en est parfaitement guéri. Il s'écrie que M. de Pâris a fait dans une nuit ce que ni lui, ni le plus habile homme du monde n'aurait pu faire en trois mois. Il déclare enfin qu'il ne doute point que cette guérison ne soit un miracle.

Peu après, on s'aperçoit d'un second prodige, qui était absolument nécessaire pour la durée du premier. Si le nerf optique qui se porte à l'œil gauche était demeuré desséché, la guérison de l'œil droit n'aurait été que passagère et, pour ainsi dire, momentanée. Le nerf de l'œil gauche desséché, aurait bientôt recommencé à communiquer sa mauvaise qualité au nerf de l'œil droit avec lequel il est joint. Dieu y pourvoit : le nerf optique de l'œil gauche est rétabli; il reprend sa force, sa vigueur et son élasticité; il recommence à porter du suc et des esprits dans le globe de l'œil gauche, qui était si affaissé depuis 1725, que les paupières rentraient en dedans et étaient collées l'une sur l'autre, sans qu'il parût de poil aux extrémités : le globe de cet œil commence et se remplit peu de jours après la guérison de l'œil droit. On est étonné de voir paraître un œil nouveau, dont les couleurs commençaient à sortir du chaos dans lequel elles étaient confondues. Mais comme Dieu n'avait rétabli le nerf optique de cet œil, que pour la conservation

1. Voir les numéros 67 68 et 69.

de l'œil droit, il ne lui a pas plu d'en faire davantage, et il a voulu laisser un mauvais prétexte à M. l'archevêque de Sens de dire, comme il a fait dans son instruction pastorale, que jamais miracle ne fut plus ridiculement imaginé, parce qu'il prétend que si Dieu voulait faire un miracle, il était obligé de guérir l'œil gauche, et qu'il n'était pas digne de lui de se contenter de guérir l'œil droit. Pour nous qui sommes persuadés que nous n'avons aucun droit de rien prescrire au Très-Haut, et qui avons entre les mains des preuves évidentes que la guérison de l'œil droit était impossible à la nature, aussi bien que celle de l'œil gauche, nous croyons être obligés d'en rendre gloire à Dieu, et de reconnaître que cette guérison, qui était au-dessus de toutes les forces de la nature, est un miracle d'autant plus évident, qu'elle a été subite, parfaite et persévérante.

C'est ce que nous allons prouver dans cette démonstration : mais il faut auparavant établir le caractère de nos témoins. On trouvera dans l'examen que nous en allons faire, plusieurs faits intéressants, et qui serviront en partie de réponse à ce qui est avancé contre ce miracle par M. l'Archevêque de Paris et par M. l'Archevêque de Sens.

(*A suivre*). ***

A TRAVERS LES REVUES

L'HUMANITÉ INTÉGRALE. — Une correspondance fort intéressante entre M. A. Caron et M. J. Camille Chaigneau sur « la médiumnité intuitive ».

A citer cette lettre de M. A. Caron :

J'ai été, pendant vingt-cinq ans, médium écrivain intuitif. Voici quelles étaient les particularités du mécanisme psychologique de ma médiumnité.

Une fois l'évocation faite, par moi ou par le chef de groupe, suivant les cas, j'attendais passivement, le crayon ou la plume à la main, me bornant à prêter mon attention à ce qui allait m'être dit.

Il est arrivé parfois, qu'aucun Esprit ne voulût se communiquer. J'étais alors comme celui qui a ouvert un robinet, et qui constate que le réservoir est vide, et que rien ne coule.

Dans le cas contraire, au bout d'un temps généralement très court, la communication commençait. Elle se faisait par succession de membres de phrase, donc, par idées formulées. Une fois lancée, elle se continuait aussi rapidement qu'il m'était possible d'écrire, — à moins que je n'eusse affaire à un Esprit inférieur ou souffrant. Alors, dans certains cas, la dictée se traînait plus ou moins péniblement.

Parfois, il est arrivé qu'une expression, à laquelle l'Esprit attachait de l'importance comme rendant mieux sa pensée, éprouvait de la difficulté à se produire, ce qui amenait un temps d'arrêt, de durée variable, mais généralement court. J'avais conscience de la situation, et je proposais des synonymes. Mais l'Esprit n'en voulait pas, et continuait son travail jusqu'à ce qu'il m'eût donné le mot voulu par lui.

C'est dans le cerveau que le phénomène se passait, par une sorte d'audition intime. L'oreille n'y était pour rien. Une fois la dictée terminée, j'éprouvais comme un sentiment de vide dans mon cerveau, qui reprenait alors son activité normale.

Le mot de dictée est exact. C'était bien sous la dictée que j'écrivais. Peut-être pourrait-on trouver certaines analogies entre la forme du langage de quelques dictées, ou parties de dictées, et celles qui me sont habituelles. Ce serait là un indice de collaboration inconsciente. Cependant, j'affirme que les membres de phrase m'étaient dictés tout formulés, sans aucun travail cérébral de ma part, et que je n'avais qu'à être attentif à ce qui m'était dit.

L'INITIATION. — Un important article du Dr Rozier sur « L'Idolâtrie ».

Les théologiens, dit-il, ne connaissent qu'une seule catégorie d'êtres invisibles : les anges, bons et mauvais, ces derniers étant aussi appelés des Démons ou Diables. Les païens connaissaient surtout les autres.

Ces autres êtres sont ceux qui agissent directement sur l'homme et la nature ; les païens les divisaient, suivant leur importance, en grands dieux de l'Olympe, dieux inférieurs (*dii minores*), nymphes, satyres, demi-dieux, etc.

Et pour prouver que ces êtres, ni anges, ni démons, existent bien, le Dr Rozier cite certains passages de Catherine Emmerich, le célèbre voyante que les théologiens ont en grande considération. Voici ces extraits :

«... Même parmi les esprits planétaires, il règne un grand ordre. Ce sont aussi des esprits tombés, mais pas encore des diables ; ils sont très différents de ceux-ci : ils montent et descendent sur la terre. Dans une des sphères, ils sont tout à fait mornes et tristes, dans l'autre, ardents et violents dans l'autre, légers, dans une autre, exacts et prévoyants. Ils agissent sur tout ce qui vit sur la terre, et sur les hommes au moment de leur naissance. Ces esprits forment certaines hiérarchies, certaines associations. Je vis dans leurs planètes des formes ressemblant à des végétaux et à des arbres...

«... Ces esprits se nourrissent de fruits qui sont appropriés à leur substance. Quelques-uns sont aussi une occasion de bien, en tant que l'homme fait tourner au bien leurs impulsions.

«... La lune est froide et pierreuse, pleine de hautes montagnes... tantôt, au contraire, il semble que tout déborde, et alors la lune exerce une pression si forte sur la terre que les hommes en deviennent mélancoliques.

. . . .

« J'ai vu entre autres choses que tout homme, à sa naissance, reçoit deux esprits, l'un bon, l'autre mauvais. Le bon est céleste par sa nature, mais appartenant à la hiérarchie inférieure ; le mauvais n'est pas encore un diable, il n'est pas encore dans les supplices ; mais il est privé de la vision de Dieu. Je vois toujours dans un certain cercle autour de la terre neuf corps ou espaces sphériques, comme des astres

lointains ; je les vois habités par des esprits de diverse nature et je vois partir d'eux des bandes de rayons dans lesquelles on peut suivre chaque ligne jusqu'à un point quelconque de la terre ; j'ai toujours pensé qu'ils sont par là en rapport avec la terre. Ces neuf mondes peuplés d'esprits forment comme trois sections... Dans ces mondes habitent les mauvais esprits qui, à la naissance de chaque homme, s'associent à lui par un rapport que je vois alors clairement et que j'admire, mais que je ne puis expliquer à présent. Ces esprits ne sont pas diaphanes et attrayants comme les anges ; ils reluisent à la vérité, mais c'est une lueur extérieure et trouble, c'est comme un reflet.

« Les uns sont paresseux, languissants, rêveurs, mélancoliques ; les autres violents, irascibles, farouches, obstinés, pleins de raideur ; ou bien encore fertiles en jongleries, etc. C'est comme s'ils étaient des passions. Ils sont colorés et j'ai remarqué chez eux les mêmes couleurs que je vois se manifester à travers les hommes lorsqu'ils éprouvent des souffrances et des combats intérieurs, et qui, transfigurés dans l'auréole des martyrs, rayonnent hors d'eux et se fondent dans la lumière qui les entoure. C'est comme si les passions chassées d'eux par les souffrances devenaient pour eux des couleurs triomphales. Ces esprits ont dans le visage quelque chose de sévère, de tranchant, de violent, de pénétrant ; ils s'attachent avec une ténacité extraordinaire à l'âme humaine comme les insectes attirés en foule par certaines odeurs et certaines plantes. Ils provoquent dans l'homme des convoitises et des pensées de toute espèce. Toute leur personne est pleine de rayonnements et d'amorces attrayantes, comme d'aiguillons subtils : ils ne produisent par eux-même aucun acte, aucun péché : mais ils soustraient l'homme aux influences divines ; ils l'ouvrent au monde, l'enivrent de lui-même, le lient, l'attachent à la terre de diverses manières ; quand il leur cède, il entre dans les ténèbres, et alors le diable s'approche et imprime comme un sceau ; c'est un acte, un péché, cela devient comme une naissance ; la séparation d'avec ce qui est divin est accomplie. »

Nous laissons au lecteur le soin d'apprécier la valeur probante de cette citation, en faveur de la thèse que soutient le Dr Rozier.

PETITE CORRESPONDANCE

Monsieur le Directeur,

Je fais appel à votre loyauté pour obtenir de vous, l'insertion, dans vos colonnes, de la lettre de rectification que je vous adresse en ce moment.

On m'envoie à l'instant votre numéro du 1er novembre de l'*Echo du Merveilleux*, lequel contient un entrefilet, me concernant. Cet entrefilet, je regrette de le constater, *n'est pas conforme à la vérité*... En effet, il y est écrit :

1° Madame Carmencita Noël *se plaint amèrement des plaisanteries, pourtant bien innocentes, que notre collaborateur*, etc., etc.

Cette assertion est *inexacte*. Loin de me plaindre *j'ai au contraire évité avec le plus grand soin toute récrimination personnelle*, me bornant à *constater* que l'*Echo du Merveilleux* émettait des doutes peu courtois sur les faits qui s'étaient passés à la villa Carmen, et que son article me semblait viser au persiflage.

2° *Elle affirme à nouveau que tous les faits qu'elle a rapportés sont scrupuleusement exacts.* Cela est complètement erroné ; — je me suis bornée à relever quelques erreurs commises par M. André Gaucher ; ajoutant : « Quant à mes propres croyances, je ne lui en dirai rien. »

« Vous voulez bien, en terminant, me qualifier ainsi : « cette aimable femme. » Comment pouvez-vous savoir si je suis aimable ou non ? Je ne connais personne à l'*Echo du Merveilleux*, et je crois avoir toujours gardé, dans mes articles le silence sur mes qualités personnelles !!!

Le général Noël se joint à moi, Monsieur le Directeur, pour vous remercier d'avance de la courtoisie avec laquelle vous accueillerez certainement ces trois rectifications.

Mme la générale CARMENCITA NOEL.

Cher monsieur Mery,

La générale Noël m'accuse d'avoir traité gaiement ses « Joyeusetés ». Que la générale Noël me pardonne ! La prochaine fois j'essaierai d'être lugubre.

Recevez, cher monsieur Mery, mes meilleurs sentiments.

ANDRÉ GAUCHER.

Le Gérant : GASTON MERY.

IMPRIMERIE NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-1re, PARIS.

TROISIÈME ANNÉE. — N° 71. 15 DÉCEMBRE 1899 LE NUMÉRO : 50 CENTIMES.

L'ÉCHO
DU
MERVEILLEUX
REVUE BI-MENSUELLE

LES APPARITIONS DE CAMPITELLO

Dans nos précédentes relations consacrées aux phénomènes campitellais, nous ne nous sommes guère occupés que de messieurs les somnambules, personnages très intéressants sans doute, mais qui nous ont fait un peu trop négliger une autre catégorie de voyants non moins dignes d'attirer toute notre attention : nous voulons parler des voyants à l'état naturel.

Ceux-ci — à l'encontre des somnambules et des extatiques, une douzaine tout au plus — sont légion.

Autre différence :

Les premiers, l'extraordinaire Mazzoni excepté, appartiennent tous soit à Campitello, soit à Bigorno, petit village situé à quelques minutes à peine du champ ; les autres, au contraire, appartiennent aux villages les plus divers comme les plus éloignés des arrondissements de Bastia, de Calvi, de Corte.

Interrogez-les

Ils n'étaient venus à Campitello qu'en curieux et non en pèlerins et, il faut bien le dire aussi, hantés par un vague scepticisme.

Nous avons dit qu'ils sont légion.

Sans crainte d'être démenti, on peut affirmer que les voyants appartenant à cette dernière catégorie sont plus de mille. Car, à Campitello comme à Tilly, et comme à Lourdes, peut-on dire aujourd'hui après M. Estrade, ce fut, les premiers mois surtout, comme une orgie de merveilleux que j'ai tenu à souligner dans ma relation du 1er octobre.

Pour ne pas nous perdre dans cette foule de voyants et ce maquis — le mot est à la mode — si touffu des apparitions les plus diverses comme les plus étranges, notons seulement, parmi ces dernières, quelques-unes de celles dont les témoins sont les plus dignes de foi.

COSTA, maréchal des logis de gendarmerie, à Vico.

Dans les premiers jours du mois de septembre, il quittait à cheval, son village où il était allé passer quelques jours de permission, pour rentrer à Borgo, résidence de sa brigade.

Sa femme et son fils — un jeune bachelier — l'accompagnent. Sur son chemin il rencontrera fatalement Campitello ; il passera même à quelque deux cents mètres tout au plus du champ des apparitions, mais il ne se dérangera pas, pour aller voir ce qui s'y passe... Non pas que le brave maréchal des logis soit un mécréant ; tout au contraire, c'est un excellent chrétien et le meilleur des hommes... mais pas trop crédule, comme tout bon gendarme après tout !

C'est dans cette disposition d'esprit que M. Costa et sa famille arrivent à un tournant d'où le regard plonge avec délices sur le champ merveilleux. Mais ils ne sont pas seuls ; une vieille femme infirme est là en prières, à genoux, les yeux tournés vers le champ qui n'est éloigné que de deux cents mètres à vol d'oiseau.

— Que faites-vous là, brave-femme ? lui dit le maréchal des logis.

— Mais vous le voyez, Monsieur, comme je ne puis, à cause de mes infirmités, me traîner jusqu'au rocher de la Madonna, je suis venue me mettre en prière ici, très convaincue qu'il n'est pas besoin d'arriver jusqu'au champ pour voir l'apparition, que la foi seule suffit ; cette foi je l'ai, et si la bonne Sainte-Vierge veut bien me favoriser d'une vision je *verrai* tout aussi bien d'ici que d'en bas.

La pauvre vieille n'avait pas fini de parler que tous les quatre poussèrent en même temps un cri d'étonnement. Ils voient! Sur le rocher une dame, tout de blanc habillée, extraordinairement belle se promène. Seraient-ils hallucinés? Ils se frottent les yeux, se regardent, s'interrogent, de sang-froid analysent leurs impressions... et l'apparition est toujours-là ! L'apparition est la même pour tous les quatre. Ils détournent les yeux exprès, de temps en temps, puis les reportent sur elle... qui, tranquillement, continue sa petite promenade sur le rocher. Cette fois, le brave maréchal n'y tient plus. D'un bond il quitte la selle, attache son cheval à une forte branche de châtaigner et quelques minutes après le voici au champ.

Sa femme, son fils, la vieille, le reconnaissent très bien du haut de leur espèce de tribune. Mais quel désappointement pour le brave Costa ! La merveilleuse apparition s'est envolée; il a beau tourner et contourner le rocher, il ne voit plus rien du tout et s'empresse de rejoindre les siens.

Mais ceux-ci, du plus loin qu'ils peuvent le voir :

— Pourquoi nous as-tu laissés ici ? Nous aurions vu au moins l'apparition de près, comme toi !

Et M. Costa, tout ébahi, de leur dire: « Qu'est-ce que vous me chantez-là : une fois arrivé au champ je n'ai plus rien vu du tout.

— Et nous autres, repartit Mme Costa, nous t'avons vu constamment à côté de la Dame blanche qui n'a jamais quitté le rocher tant que tu as été là !

Inutile de dire que le brave maréchal continua son voyage avec une disposition d'esprit tout autre, se promettant d'être un peu moins incrédule à l'avenir.

Lorenzi, ancien militaire, concierge au lycée de Bastia.

Dans les premiers jours du mois d'août, il se rend à Campitello, où il compte beaucoup de parents. Il a entendu parler de phénomènes extraordinaires, mais il n'y croit pas; et s'il monte à Campitello, c'est pour dire aux siens et aux Campitellais :« Faites cesser cette comédie, si vous ne voulez être la risée de la Corse entière, imbéciles que vous êtes... J'ai honte pour vous lorsqu'on parle de Campello devant moi. » et patati et patata...

Le concierge du lycée parlait tout simplement comme les professeurs du lycée !

Le voici à Campitello. Mais ses arguments sont loin de convaincre les Campitellais qui s'en moquent et, pour toute réponse, le convient au champ.

Au champ ! Il n'y descendra pas ! Il n'est pas fanatique, lui ! Cependant il veut assister de loin à la comédie. Comme il connaît bien les lieux, il a vite choisi son observatoire. Sa pipe allumée, il attend.

Des étrangers du pays de Pietralba arrivent en ce moment ; ils font mine de se diriger du côté du champ.

Lorenzi, les arrête de la voix et du geste : « Malheureux ! pourquoi venir de si loin pour ne rien voir de tout ce qu'on vous a dit. Ah ! vous êtes bien crédules à Pietralba, sapristi !

« Au moins, continua-t-il, n'allez pas plus loin grossir le nombre des fanatiques.

« Restez ici avec moi. Comme vous voyez, notre tribune est bien choisie et ce soir nous pourrons nous vanter d'avoir assisté à la plus grotesque des comédies... »

Mais, comme dit Virgile:

Vox faucibus hœsit !

Il ne put continuer. Le brave concierge, bouche béante, avait laissé tomber sa bouffarde... il voyait!

Tous les Pietralbais voyaient !

Revenu de son premier étonnement Lorenzi, s'écrie :

— Vous savez, Pietralbais, moi je vois un grand autel en plein ciel, il est surchargé de chandelles allumées et de fleurs merveilleuses. Et vous ?

— Nous voyons exactement la même chose répondent ceux ci, en proie à la plus profonde émotion.

— Et maintenant, dit Lorenzi, je vois le Très-Saint Sacrement exposé sur l'autel.

— Nous le voyons aussi, disent les habitants de Pietrelba.

— Je vois la Sainte Vierge à la place du Très-Saint Sacrement, dit Lorenzi. La voyez-vous ?

— Nous la voyons très bien, répondent les autres, voici que la boule du monde vient se placer sous ses pieds.

Cette scène intraduisible dura plus d'une demi-heure.

Lorenzi, tout à fait guéri de son scepticisme, entraîne alors les Pietralbais jusqu'au champ et procède sans rien dire de ce qu'il a vu à l'interrogatoire des voyants *extatiques ou somnambules* : ils ont vu la même apparition, mais plus complète. Ils déclarent que les anges ont dit le salut en plein ciel et donné la bénédiction avec le Très-Saint Sacrement, puis chanté un cantique à la Vierge...

Cette fois Lorenzi est encore plus convaincu et malheur, maintenant, à qui, en sa présence, oserait nier les apparitions de Campitello !

(*Sera continué.*)

O.-P. Pancrazi.

Les « Miracles » d'Héléna Soutadé

On a beaucoup parlé, il y a quelques années, à Toulouse, de certains faits merveilleux qui s'étaient produits après la mort d'une personne de cette ville : Héléna Soutadé. Nous avons demandé à notre correspondant de Toulouse quelques détails à son sujet.

« C'était, nous écrit-il, une bonne demoiselle très « simple, très pieuse, institutrice modèle, formant « bien les enfants à la pratique de la vertu, plus « préoccupée de leur éducation morale que de leur « bagage scientifique qu'elle ne négligeait point tou- « tefois... Sa piété était remarquable et remarquée. « Elle lui avait valu, dès son vivant, la réputation de « sainteté. Bien des personnes malheureuses allaient « lui demander conseils et consolation ; on s'en retour- « nait, dit-on, éclairé et la paix au cœur !... Héléna au- « rait, si nous en croyons ses amies, prédit tel ou tel « événement de famille qui, ensuite, point par point, « se serait réalisé !...

« A sa mort, qui survint, paraît-il, le 11 août 1885 « ce fut une magnifique explosion de sympathie. Et « puis commença (et elle continue) une vraie proces- « sion à son tombeau... qu'on couvrit de fleurs et de « couronnes ; vrais *ex-veto*, disent les dévots d'Héléna « Soutadé... témoignages éloquents de la reconnais- « sance pour des grâces accordées. On assure que « plusieurs personnes ont obtenu des guérisons « extraordinaires.

« On a parlé du mouvement de son tombeau, de son « exhaussement... L'explication naturelle nous pa- « raît trop facile, pour voir là un fait surnaturel. Le « terrain voisin a pu s'affaisser. C'est un phénomène « fréquent, ordinaire dans les cimetières.

« J'ai interrogé une dame de ma connaissance qui a « une immense confiance en Héléna Soutadé. Elle « croit avoir beaucoup obtenu, en la priant, dans des « circonstances difficiles. Ainsi, depuis des mois, elle « ne pouvait affermer une métairie, dont les revenus « lui étaient nécessaires à moins d'un miracle. « — Madame, dit le notaire, nous ne trouverons per- « sonne. — Le miracle, je l'aurai, répondit-elle. — « Elle alla s'agenouiller sur la tombe d'Héléna, elle « supplia et promit une aumône... Le *lendemain* un « *inconnu* se présentait pour affermer et paya bien ??

« Les filles de cette heureuse dame m'ont raconté « autre chose : elles ont obtenu comme « relique » « un morceau de chemise d'Héléna Soutadé. Le pre- « mier jour qu'elles portaient ces quelques fils, bien « pieusement, sur leur cœur, elles sentirent tout à « coup un parfum très doux et très pénétrant d'une « suavité inqualifiable, qui se communiqua à leurs « compagnes. « — C'est ainsi, ajoutent-elles, qu'Hé- « léna se révéla à nous ! ! — Et depuis, leur ai-je de- « mandé ? — Plus rien. » Héléna s'était fait connaître, « voilà tout. »

Malgré ces faits, notre correspondant reste assez sceptique, voici la fin de sa lettre :

« J'ai multiplié mes recherches, j'ai interrogé les « autorités de Saint-Etienne et de Saint-Sernin, qui, « même personnellement, ont connu Héléna Soutadé « et me voilà, après toutes ces démarches, condamné « à vous avouer que je n'ai rien trouvé de plus posi- « tif. Pour ma part je vous confesse que j'ai de la « peine à croire que la légende des miracles d'Héléna « Soutadé ne repose que sur des faits réels ».

En dépit de ces réserves, il nous a paru intéressant de reproduire les renseignements que nous a adressés notre correspondant de Toulouse.

Le but de l'*Écho* n'est pas seulement d'intéresser nos lecteurs à des faits merveilleux bien constatés, mais aussi de les mettre en garde contre les inventions de la crédulité publique.

Il va sans dire au reste que nous ne prétendons en aucune façon donner une opinion définitive sur les prétendus miracles d'Héléna Soutadé, et que nous accueillerons volontiers les communications que l'on nous enverra à ce sujet.

E. M.

Reportages dans un fauteuil

*** *Le Satanisme au* XVIIe *siècle* : IVe Mme de Montespan à la Messe noire.

Pour obtenir de la Messe noire le résultat désiré, il fallait (prétendaient les sorciers) qu'elle fût célébrée trois fois. Les trois premières dites par Guibourg pour Mme de Montespan le furent en 1673, à quinze jours environ d'intervalle : la première dans la chapelle du château de Ville boussin, près de Montlhéry, construction du XIVe siècle, bien choisie pour de ténébreuses incantations, entourée de douves profondes remplies d'eaux vives. Leroy, gouverneur des pages de la Petite-Ecurie, la demoiselle Desœuillets, suivante de Mme de Montespan, et un inconnu qui se disait attaché à l'archevêché de Sens y assistèrent. Guibourg dit la messe sur le corps de la favorite et récita la conjuration dont il donna le texte aux commissaires de la chambre :

« Astaroth, Asmodée, princes de l'Amitié, je vous « conjure d'accepter le sacrifice que je vous offre de « cet enfant pour les choses que je vous demande, qui « sont que l'amitié du Roi et de monseigneur le Dau- « phin me soit continuée, et, honorée des princes et « des princesses de la Cour, que rien ne me soit « dénié de tout ce que je demanderai au Roi, tant « pour mes parents que serviteurs. »

« Guibourg — écrit La Reynie — avait acheté un écu (quinze francs d'aujourd'hui), l'enfant qui fut sacrifié à cette messe, et qui lui fut présenté par une grande fille, et, ayant tiré du sang de l'enfant, qu'il piqua à la gorge avec un canif, il en versa dans le calice; après quoi l'enfant fut retiré et emporté. »

La seconde messe eut lieu à Saint-Denis, dans une masure isolée; la troisième dans une maison de Paris où Guibourg fut conduit les yeux bandés, et reconduit de même jusqu'à l'arcade de l'Hôtel-de-Ville.

Comment Mme de Montespan parvenait-elle à faire passer les poudres manipulées par les sorciers dans les aliments du Roi sur lesquels veillaient si soigneusement les officiers de la bouche et du gobelet? C'était, semble-t-il, par l'intermédiaire de Duchesne, officier du gobelet, ancien domestique de Mme de Montespan. Gilot, officier de la bouche, était aussi, paraît-il, « dans le commerce des impiétés. »

En 1675, Mme de Montespan eut à subir une crise grave dans sa faveur. Le Roi eut de grands scrupules religieux, et, obéissant aux instances de Bossuet, éloigna la marquise pendant la semaine sainte et jusqu'au 11 mai. Elle se retira à Paris et s'adressa derechef aux sorcières et à Guibourg.

Le résultat, encore une fois fut de nature à lui donner confiance. Le Roi la rappela. Mme de Sévigné écrit, le 28 juin « L'attachement pour *Quantova* (Mme de Montespan) est toujours extrême... Sa maison est pleine de toute la cour. Sa considération est sans bornes. »

Ce ne sont plus des scrupules religieux, au contraire; c'est l'inconstance du Roi et d'autres attachements qui menacent le pouvoir de Mme de Montespan, en 1676. La belle princesse de Soubise, Mme de Louvigny, marquise de Rochefort-Théobon, Mme de Sudres parurent tour à tour avoir touché le cœur du Maître. Et l'on voit dans les interrogatoires de La Reynie la favorite ulcérée se rendre chez la Voisin, où Guibourg, revêtu de sa chasuble blanche, semée de pommes de pin noires, célèbre pour elle et sur elle l'exécrable office. Parfois elle ne trouvait pas le temps de s'y rendre et c'était la Voisin qui la suppléait, s'étendant à sa place sur le matelas supporté par des chaises qui servaient d'autel sacrilège, avec, toujours, l'égorgement d'un enfant dont le sang servait à faire avec l'hostie une pâte qu'on envoyait à la marquise. L'unanimité des dépositions sur ce point ne put laisser aucun doute, même à Louvois, qui voulait sauver Mme de Montespan tout en poursuivant les autres accusés.

Et, en vérité, remarque M. Funck-Brentano, Mme de Montespan eût été d'un naturel singulièrement incrédule si elle n'eût conservé une confiance aveugle dans l'influence du démon sollicité par les magiciens et les sorcières. Chacune de ses rivales ne fait que passer; elle en triomphe et sa faveur renaît chaque fois plus éclatante. Les lettres de Mme de Sévigné, très attentive à ces drames de cour, constatent chaque fois ces victoires : « Ah! ma fille, quel triomphe à Versailles! Quel orgueil redoublé! Quelle reprise de possession! » (11 juin 1667). La même note, sous une autre forme, reparaît après chaque caprice fugitif du Roi. Au milieu de ces alternatives d'inquiétudes et de triomphes, la marquise était agitée, fiévreuse, cherchant à s'étourdir, jouant un jeu effrayant Le jour de Noël 1678, elle perd 700,000 écus (quatre millions environ de notre monnaie). Personne ne devinait la main noire que la Favorite, au milieu des splendeurs de la cour, sentait posée sur son épaule éblouissante, et qui la faisait frissonner.

La plus dangereuse rivale qu'elle ait eue, celle qui la perdit, fut Mlle de Fontanges, cette adorable enfant blonde « belle comme un ange de la tête aux pieds », et d'esprit romanesque et généreux. « Mme de Montespan est enragée, écrit Mme de Sévigné; hier elle pleura beaucoup; vous pouvez juger du martyre que souffre son orgueil. »

Cet orgueil éclata en scènes violentes qu'elle fit au Roi, et, comme le Roi lui reprochait à son tour son esprit de domination et de hauteur, qui la rendait insupportable, elle eut l'insolence de lui répondre « que si elle avait les imperfections dont il l'accusait, du moins elle ne sentait pas mauvais comme lui. »

Sa rage s'exaspéra jusqu'à demander le concours de la Voisin non plus comme sorcière mais comme empoisonneuse : elle voulait faire mourir Mlle de Fontanges et le Roi lui-même. Le travail fut partagé : la Voisin et la Trianon se chargeaient de faire périr le Roi; les nommés Romani et Bertrand, « artistes en poisons », Mlle de Fontanges. La Voisin recevait cent mille écus pour elle et ses complices; c'est un million et demi d'aujourd'hui.

Le Roi devait être empoisonné par un placet enduit d'une composition maléfique ayant passé sous le calice de la messe noire; Mlle de Fontanges par des gants que lui vendrait Romani, déguisé en marchand. Il en fit venir de Grenoble de « parfaitement bien faits, » et les prépara d'après la recette des magi-

ciens. Le poison devait être lent, pour que Mlle de Fontanges parut mourir de langueur et de chagrin de la mort de Louis XIV.

La Voisin partit le 5 mars (1679) pour Saint-Germain, où était le Roi. Elle fut obligée de rentrer à Paris le 9, furieuse, n'ayant pu l'approcher. Elle y devait revenir le 13. Le 11, elle fut arrêtée (comme elle sortait d'entendre la messe à Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ; c'était un dimanche), à la suite de l'instruction ouverte contre la femme Vigoureux et Marie Bosse, empoisonneuses.

Le 15 mars (sitôt connue l'arrestation de la Voisin), Mme de Montespan s'enfuit de la Cour. Mais, enragée de vengeance, et n'y voulant pas renoncer même dans son grand péril, elle entra en rapports avec la Filastre et tâcha d'obtenir d'elle les moyens d'empoisonner Mme de Fontanges. La Filastre se mit en rapports avec un certain Galet, Normand, qui possédait de « beaux secrets » pour les poisons. Elle revint à Paris, armée de ces beaux secrets, et peu après fut arrêtée.

On sait que Mlle de Fontanges mourut le 28 juin 1681. Les médecins attribuèrent sa mort à une pleuro-pneumonie d'origine tuberculeuse. Mais Louis XIV et toute la cour restèrent convaincus que la jeune favorite avait succombé au poison versé par Mme de Montespan.

*
* *

Ce fut seulement en octobre 1680, à la suite des aveux de la Filastre, mise à la question, qui confirmaient ceux de Lesage (Louvois lui avait promis la vie sauve s'il disait tout), que Louis XIV connut la vérité sur les tentatives criminelles de Mme de Montespan. Il fit aussitôt suspendre les séances de la chambre ardente, et ordonna le silence sur les aveux de la Filastre. Louvois et la Reynie continuèrent discrètement l'enquête, en interrogeant la demoiselle Desœillets et la dame de Villedieu, sa confidente. Toutes deux, par lettres de cachet, furent renfermées pour le restant de leurs jours.

Punir Mme de Montespan était plus difficile. C'était la mère des enfants légitimés de France. Elle tenait à tout ce qu'il y avait de plus grand à la Cour. Son caractère violent faisait craindre des « éclats extraordinaires » en cas de disgrâce éclatante. Louis XIV se conduisit avec prudence, justice et dignité, sans se départir de cette majesté royale qu'il porta si haut. Il ne disgracia pas la marquise, mais, tout en lui témoignant certains égards en public, et en lui faisant une pension royale, il l'accabla sous une inflexible et méprisante froideur. Il ne lui permit même pas de signer au contrat de Mlle de Blois et du duc du Maine; ses enfants; il ne permit même pas à ses enfants de porter le deuil de leur mère.

Quels combats terribles, quelles sombres angoisses déchiraient le cœur de cette femme si orgueilleuse, si criminelle et si complètement vaincue? On la voit promener ses inquiétudes de Bourbon à Fontevrault, de Fontevrault à Antin, « sans pouvoir se rendre à elle-même », dit Saint-Simon.

Enfin, en 1691, elle se retira à Paris, dans la communauté de Saint-Joseph qu'elle avait fondée, et bientôt cette âme passionnée se jeta comme à corps perdu dans la pénitence.

Elle avait été très pieuse lorsqu'elle n'était encore que Mlle de Tonnay-Charente. On peut voir ce qu'en raconte Mme de Caylus. Le remords et l'humilité rentrèrent dans son cœur. Elle sollicita le pardon de son mari; elle alla s'humilier près de la sœur Louise de la Miséricorde. Elle faisait d'immenses aumônes.

« Depuis le moment où elle se retira à Saint-Joseph — dit Saint-Simon, — sa conversion ne se démentit point, et sa pénitence dura toujours.

« ... Peu à peu, elle en vint à donner presque tout ce qu'elle avait aux pauvres. Elle travaillait pour eux plusieurs heures par jour à des ouvrages bas et grossiers, comme des chemises et d'autres besoins semblables, et y faisait travailler ce qui l'environnait.

« Sa table, qu'elle avait aimée avec excès, devint la plus frugale; ses jeûnes furent multipliés, sa piété interrompait sa compagnie, et le plus petit jeu auquel elle s'amusait, et, à toutes les heures du jour, elle quittait tout pour aller prier dans son cabinet.

« Ses macérations étaient continuelles; ses chemises et ses draps étaient de toile jaune, la plus dure et la plus grossière, mais cachés sous des draps et une chemise ordinaires. Elle portait sans cesse des bracelets, des jarretières et une ceinture à pointes de fer qui lui faisaient souvent des plaies; et sa langue, autrefois si à craindre, avait aussi sa pénitence. Elle était, de plus, tellement tourmentée des affres de la mort qu'elle payait plusieurs femmes dont l'unique emploi était de la veiller. Elle couchait tous ses rideaux ouverts, avec beaucoup de bougies dans sa chambre, ses veilleuses autour d'elle, qu'à toutes les fois qu'elle se réveillait, elle voulait trouver causant, joliant ou mangeant, pour se rassurer contre leur assoupissement. »

On devine quelles sombres apparitions redoutait l'ex-cliente de la Voisin.

Un an avant sa mort (qui eut lieu le 27 mai 1707, à Bourbon), elle en fut avertie par un pressentiment très net.

« ... Elle profita d'une courte tranquillité pour se confesser et recevoir les sacrements. Elle fit aupara-

vant entrer tous ses domestiques, jusqu'aux plus bas, fit une confession publique de ses péchés publics et demanda pardon du scandale qu'elle avait si longtemps donné, même de ses humeurs, avec une humilité si sage, si profonde, si pénitente, que rien ne put être plus édifiant. Elle reçut ensuite les derniers sacrements avec une piété ardente. Les frayeurs de la mort, qui, toute sa vie, l'avaient si cruellement troublée, se dissipèrent subitement et ne l'inquiétèrent plus... Elle ne s'occupa plus que de l'éternité, quelque espérance de guérison dont on voulût la flatter, et de l'état d'une pécheresse dont la crainte était tempérée par une sage confiance en la miséricorde de Dieu, sans regret et uniquement attentive à lui rendre son sacrifice plus agréable, avec une douceur et une paix qui accompagna toutes ses actions. »

Ainsi, cette âme violente s'était rejetée vers Dieu, d'un élan aussi fort que celui qui l'avait entraînée vers le mal et jusqu'au mystérieux Roi du mal.

Guidé par M. Funck-Brentano, on suit avec terreur et avec angoisse cette brillante femme si radieuse, si charmante malgré sa hauteur d'Olympienne, d'un esprit si vif, et si délicatement bonne envers tant d'écrivains et d'artistes, tel le vieux Corneille, — on la suit épouvanté et navré dans l'horrible monde des Voisin et des Guibourg. Ce retour, cette pénitence, cette lumière douce qui entoure de nouveau la tête charmante que la griffe de Satan avait réellement touchée, donnent un véritable soulagement. Le Roi ne pardonna pas, puisqu'il défendit à ses enfants de pleurer leur mère; mais peut-être, de plus haut, le pardon était-il venu.

George Malet.

LES SORCIÈRES AU XVIIIe SIÈCLE

Une lettre de Mme de Sabran au chevalier de Boufiers.

Ce 30 *avril* 1787.

Je ne sais si tu connais M. de Catuelan; il y a environ six mois qu'au sujet de M. Cagliostro, on lui parla d'un homme qui avait le secret de faire revenir non seulement les morts, mais les vivants, fussent-ils au bout du monde. Il était fort attaché à une dame anglaise dont il supportait l'absence avec beaucoup de peine. Il va le trouver, lui demande instamment de la lui faire voir et lui offre pour cela une partie de ce qu'il possède. Le sorcier se fait beaucoup prier; il allègue la police qui le poursuit, les risques qu'il court pour sa propre vie, car il n'y a rien de moins sûr qu'un commerce avec « le diable », les serments qu'il a faits de ne plus faire ces tentatives, etc. Notre pauvre amoureux ne se paye pas de ces raisons; il le prie de nouveau; il fait tant et tant qu'à la fin il le détermine.

— Monsieur, dit-il à M. de Catuelan, je ne peux pas vous dissimuler que si je me rends à vos instances, vous courrez les plus grands dangers; mais si cela ne vous intimide pas, suivez-moi, vous allez voir la personne que vous désirez, et lui parler, à condition cependant que vous ne resterez pas avec elle plus d'un quart d'heure, car, passé ce temps, je ne répondrais plus ni de vous ni de moi.

Effectivement, il le suit dans différentes pièces fort peu éclairées et ils arrivent à la porte d'un petit cabinet où il lui dit d'entrer. « Si vous n'êtes pas sûr de votre courage, ajouta-t-il, et que la peur vous prenne, je vais rester ici; vous n'aurez qu'à venir bien vite me trouver; sinon, prenez un marteau que vous trouverez sur la cheminée, frappez-en trois coups et, cinq minutes après, vous verrez paraître la personne que vous désirez. Effectivement, il entre, il frappe, il attend et la voit venir aussitôt à lui de l'air le plus aimable.

Ah! chevalier, lui dit-elle, comment êtes-vous dans ce pays-ci? Voilà une surprise bien agréable (elle le croyait en Angleterre); vous m'avez écrit dernièrement et vous ne m'en disiez pas un mot. Que cela me fait de plaisir, etc.

Lui n'en croit pas ses yeux; il s'approche, la regarde, lui prend la main et veut lui témoigner son étonnement et ses doutes. Elle le rassure; il la croit et oublie si bien l'heure que le quart d'heure était à peu près passé qu'il ne comptait qu'une minute. Donnez-moi votre anneau, lui dit-il en la quittant, afin que je sois bien convaincu que tant de bonheur n'est pas un songe. Elle le lui donne et comme il lui disait adieu, il entend des gémissements et des plaintes qui le font frissonner; il se retire, la dame disparaît et il voit le sorcier étendu par terre, pouvant à peine respirer. Sa présence le fit revenir, mais il lui dit qu'un moment plus tard, il serait arrivé les plus grands malheurs; qu'il lui était impossible d'imaginer le danger qu'ils avaient couru; M. de Catuelan lui en fit des excuses et le pria de lui procurer quelquefois ces instants de bonheur. « Je le veux bien, répondit-il, mais à condition que vous ne direz à personne ce que vous avez vu. »

Il le lui promit, mais ne tint pas sa parole. Dès le lendemain, il fut conter cette aventure à M. de Malesherbes, qui le crut fou d'abord, mais qui ne sut que lui répondre quand il lui montra l'anneau qu'il tenait de la personne même qu'il disait avoir vue. On prit des informations; M. de Catuelan voulut retourner chez cet homme; il était disparu, et telles perquisitions qu'il a faites depuis, il n'en a point eu de nouvelles; il en a été au désespoir, comme tu te l'imagines bien; mais il a payé la peine de son indiscrétion. Il fut curieux de savoir ensuite de son amie ce qu'elle faisait en Angleterre au moment où il l'avait si bien vue en France; il écrivit pour le lui demander, sans rien lui laisser connaître du motif de sa question. Elle lui répondit que ce même jour, et à la même heure, elle s'était senti une forte envie de dormir; qu'elle y avait succombé et qu'elle avait rêvé qu'elle le voyait et lui parlait, et qu'en la quittant, il lui avait demandé son anneau, qu'elle le lui avait donné et qu'à son réveil elle avait été saisie d'effroi ne le re-

trouvant plus à son doigt; qu'elle allait lui écrire pour lui faire part de cet étrange rêve au moment où elle avait reçu sa lettre, etc., etc.

Cette histoire, tout invraisemblable qu'elle est, est d'une grande vérité, M. de Catuelan la raconte à tout le monde, et l'on dit qu'il n'a jamais menti. Si je pouvais trouver la demeure de ce sorcier, tu viendrais dans peu, je t'assure, me faire une petite visite; car il n'y a rien que je fisse pour cela, et le diable aurait bon marché de moi. Adieu, mon enfant, je te fais là des contes à dormir debout; ainsi fais-je et je dors si bien que la plume me tombe des mains. Il faut cependant encore que je t'embrasse, pour me faire rêver moins tristement.

FRANÇOISE-ELÉONORE DE SABRAN.

LA MAISON HANTÉE DE LA RUE D'ENFER

Le 10 septembre 1826, M. Nant, honnête épicier de la rue d'Enfer, vint trouver le commissaire de police du quartier de la Sorbonne, M. Roche, et porta plainte contre des briseurs de vitres qui s'acharnaient sur sa boutique.

— Il ne me reste plus un carreau à ma devanture, disait-il, et mes bocaux sont en miettes.

— Pourquoi n'avoir pas requis les agents pour surprendre les délinquants en flagrant délit?

— Il n'y a pas de délinquants, monsieur le commissaire, on ne voit personne.

— Qui donc lance les pierres, alors?

— Elles arrivent toutes seules, et de tous les côtés à la fois.

— Il faut fermer vos contrevents.

— C'est ce que j'ai fait... Mais les pierres entrent par le trou de la serrure, par les fentes du bois, par les jointures mal closes et leur force de projection n'en est que plus grande.

Le commissaire laissa voir ce froncement des sourcils et des lèvres particulier au fonctionnaire qui s'aperçoit qu'on se moque de lui, et bien certainement il aurait envoyé à l'infirmerie du dépôt pour y subir la visite des docteurs aliénistes, le pauvre épicier, si celui-ci n'avait pas eu la prudente précaution de se faire accompagner d'un voisin qui certifia son récit. M. Roche haussa les épaules, prit son gourdin, posa son chapeau sur l'oreille, et dit :

— Allons voir.

Dans la boutique du sieur Nant, tout était en morceaux; les contrevents clos étaient seuls intacts; mais des vitres qu'ils protégeaient il ne restait rien; la moitié des bocaux était en miettes, les pots de confitures laissaient couler leur contenu, les fioles de liqueur et de cornichons gisaient, à moitié vidées, parmi les débris. Le plancher du magasin était d'ailleurs, couvert d'un lit de pierres de toutes formes et de tous calibres : il y en avait de quoi remplir un fort tombereau.

Le commissaire, flairant quelque supercherie, continuait d'interroger M. Nant, bien près d'être transformé de plaignant en prévenu :

— Et vous prétendez que tous ces cailloux vous ont été envoyés à travers vos contrevents fermés?

— Tous, sauf les premiers, comme de juste, monsieur le commissaire. Je n'ai fermé mes contrevents qu'après avoir constaté que la rue était déserte et que je ne pouvais...

— Assez; voilà qui n'est pas possible.

— Cependant...

— Taisez-vous! Ne cherchez pas à en imposer au représentant de l'autorité.

Au même moment, un caillou plus gros que le poing entra comme une bombe dans la pièce close et vint fracasser un litre de cassis à deux doigts du visage du commissaire dont toute l'épaule fut inondée de liqueur. M. Roche fit un bond vers la porte... la rue était vide. Quant à découvrir par quel interstice le projectile avait pénétré, la chose fut impossible.

Le brave épicier reprenait de l'aplomb à mesure que le fonctionnaire devenait plus perplexe : les pierres diaboliques s'en donnaient du reste à cœur joie : c'était dans l'étroite boutique une sarabande de pavés, de graviers et de cailloux, une dégringolade de cristaux, de bocaux et de bouteilles à donner le vertige... A bout d'imagination, le commissaire verbalisa et, comme la nuit était déjà avancée, il se retira, promettant bien de revenir au jour et de découvrir le mauvais plaisant qui, bien évidemment, était l'auteur du délit.

Le lendemain, en effet, il reparut, et, pour réunir toutes les chances de succès, il avait demandé du renfort à la préfecture de police, laquelle lui avait expédié le fameux Vidoc et sa non moins fameuse brigade. Vidoc plaça ses hommes à tous les angles de la rue, en dissimula un dans chacune des allées voisines, et entra lui-même dans la boutique de l'épicier. Il n'y était pas depuis cinq minutes qu'une pierre, une seule, entra dans le magasin et vint briser le quinquet suspendu au plafond. Au même instant, on entendit des cris poussés dans la rue.

— Nous le tenons, chef, nous le tenons...

Les hommes de Vidoc tenaient, en effet, et amenaient *au patron* un grand gaillard de cinq pieds six pouces, qui déclara se nommer Dorigny, menuisier, rue Saint-Dominique d'Enfer, n° 7. Comme ce Dorigny aimait à plaisanter et qu'il était d'ailleurs célèbre dans tout le quartier pour son adresse à combiner de bons tours, on l'appelait le *petit physicien*. Personne, à la vérité, ne l'avait vu lancer une pierre; mais sa réputation plaidait contre lui, et, malgré ses protestations, le petit physicien fut arrêté et conduit au poste.

Vidoc, triomphant reprit, avec l'arrogance du succès, la tête de sa brigade qu'il reconduisit à la préfecture, et le quartier que l'incident avait quelque peu ému, reprit son calme habituel.

Hélas, ce calme dura peu. Le même jour, vers cinq heures du soir, des hurlements de terreur se firent entendre dans la maison de l'épicier. Toutes les pierres qui y étaient amassées, s'étaient subitement mises à tournoyer, à se heurter, à cogner les murs, comme des plombs à l'intérieur d'une bouteille qu'on secoue, en même temps qu'une grêle de nouveaux cailloux venait rouler contre la devanture close avec un bruit de tonnerre. Cette fois toute la rue s'ameuta; on fit

des patrouilles dans le voisinage, on monta sur les toits, on pénétra dans les cours, on sonda les caves, rien... on voyait arriver les projectiles, mais on ne pouvait dire de quelle direction : ils *paraissaient se former en l'air*, et tous, horizontalement, venaient frapper la façade de l'épicier, sans qu'un seul heurtât la maison voisine.

On courut à la préfecture : Vidoc, dépité, ne voulut rien entendre ; le commissaire du quartier, ne sachant où donner de la tête, envoya quérir M. Comte, physicien du roi, le Robert Houdin de l'époque, qui procéda à une visite minutieuse des lieux, chercha le *truc*, ne le trouva pas, parla de compères et se retira sans rien décider. Un journal du 12 septembre donnait ces lignes en dernières nouvelles :

« — 9 heures du soir. — La foule grossit à chaque instant. Plus de six cents personnes sont réunies en ce moment dans le quartier d'Enfer ; des postes nombreux de gendarmerie, des patrouilles de troupes de ligne, des renforts d'agents de police circulent près de la boutique et dans les rues adjacentes. Les pierres tombent à chaque instant et, en présence même de douze agents postés chez l'épicier pour surveiller les invisibles perturbateurs, elles fracassent avec bruit le peu de bocaux et de vitres qui restaient encore intacts. On ferme en vain les devantures et les portes de la maison... le désastre continue à l'intérieur et déconcerte toutes les conjectures. On assure que ce matin la police a arrêté un sieur Renaud, cocher de remise, demeurant rue Carpentier, parce qu'il passait ayant une pierre à la main. »

Mais en dépit des objurgations des esprits forts du quartier, on fut bien obligé de relâcher le lendemain le sieur Renaud, comme on avait relâché la veille le sieur Dorigny : l'un et l'autre étaient complètement innocents, et la cause du désastre resta mystérieuse. Les commérages, comme bien on pense, ne cessèrent point : on se rappela que jadis, au midi, en dehors des murs de Paris, vers l'entrée de la grande avenue qui s'étend du Luxembourg à l'Observatoire, s'élevait, à l'époque de saint Louis, un ancien château entouré de hautes murailles : son origine se perdait dans la nuit des âges. Hanté par des revenants et chaque nuit envahi par le diable qui y tenait l'assemblée du sabbat, le château de Vauvert était pour les habitants de Paris un objet d'horreur et d'effroi. A la chute du jour des bruits lugubres et menaçants s'y faisaient entendre et nul n'osait en approcher.

Ces idées de terreur se sont perpétuées jusqu'à nous par cette phrase proverbiale : *Aller au diable Vauvert*, qui signifie une course périlleuse et que par corruption on change quelquefois en celle-ci : *Aller au diable Vauvert.*

Une autre tradition fut rappelée : la voie romaine qui conduisait de Paris à Issy s'appelait en 1200 chemin d'Issy ; plus tard elle prit le nom de rue de *Vauvert* et l'apparition des revenants, le sabbat des esprits diaboliques qui s'y donnaient rendez-vous, avaient rendu cette voie si déserte et si redoutée qu'on la nomma *la rue d'Enfer*. C'est même en raison de la terreur qu'inspirait ce faubourg hanté que saint Louis fit don de ces champs fatidiques aux Chartreux qui les sanctifièrent : mais depuis que la Révolution renversa leur couvent, les esprits revinrent en foule à ce lieu de prédilection. Voilà ce qu'on racontait, en 1825, dans le quartier de la rue d'Enfer. — « Pas si bête, pourtant ; pas si bête, » disait Figaro. Et il faut reconnaître qu'à défaut de bonne raison celle-là est tout aussi acceptable que les autres ; et ce qui semble la confirmer, c'est que, trente ans plus tard, vers 1855, alors que le désastre de l'épicier Nant était bien oublié, les mêmes faits se produisirent, avec plus d'éclat encore, sur une autre maison du même quartier ; la police s'en mêla de nouveau et ne trouva rien ; mais les procès-verbaux auxquels ses constatations donnèrent lieu ont été publiées par M. de Mirville et les moins crédules furent obligés d'avouer que rien n'était plus vrai que ces phènomènes invraisemblables.

G. LENOTRE.

(*Le Monde illustré.*)

Essai sur l'homme et sa destinée

LE PRÉSENT, LE PASSÉ, L'AVENIR

Sous ce titre « Manifestations extraphysiques — Essai d'explication » nous avons inséré dans notre dernier numéro un curieux article, signé Geristis — dans le but disions-nous, d'instituer, à propos de l'Occultisme, une controverse analogue à celle que nous avions soutenue, à propos du Spiritisme.

L'idée a paru intéressante à nos lecteurs, puisque plusieurs d'entre eux nous ont fait l'honneur de nous adresser de très importantes études, les unes fortement, les autres ingénieusement déduites.

L'article qu'on va lire est une de ces études. Nous ne le donnons pas comme l'expression de nos idées personnelles ; nous l'insérons comme un document propre, par quelques-uns des aperçus qu'il contient, à éveiller des pensées et à susciter la discussion.

Le corps humain, ses transformations, sa destinée.

Les anciens philosophes et les spiritualistes modernes sont d'accord avec le christianisme pour considérer le corps comme formé de trois parties constituantes : 1° un *corps* mortel et corruptible (C) ; 2° une *âme* immortelle et incorruptible (A) ; 3° et un principe intermédiaire entre le corps et l'âme, l'*esprit* (E). Il n'est pas admissible, en effet, que l'âme puisse s'allier à la matière sans intermédiaire, pas plus qu'on ne saurait comprendre l'union intime et directe du feu et de l'eau, de l'eau et de l'huile, etc... Il y a donc nécessité absolue d'admettre comme trait d'union un principe attractif qui participe des propriétés de l'âme et du corps. L'union d'(A) et (E) constitue le *corps spirituel* de l'homme après sa mort, l'*Esprit* dans sa pure acception évangélique.

Voici, du reste, en quels termes saint Paul s'explique à ce sujet dans sa 1re épitre aux Corinthiens, chapitre XV :

35. Mais, dira quelqu'un, comment les morts ressusciteront-ils ? en quel corps viendront-ils ?
42..... Le corps est semé corruptible, et il ressuscitera incorruptible.

44. Il est semé corps animal, et il ressuscitera *corps spirituel*; car il y a un corps animal, il y a aussi un corps spirituel. Comme il est écrit :
45. Adam, le premier homme, fut formé pour être un corps animal et vivant, et le dernier Adam a été formé pour être un corps spirituel et vivifiant.
46. Mais le corps spirituel n'est pas le premier, c'est le corps animal, et ensuite le spirituel.
47. Le premier homme ayant été pris de la terre est terrestre, le second, comme venant du ciel, est céleste.
49. Et, comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, portons aussi l'image de l'homme céleste.
50. Ce que je veux vous dire, mes frères, c'est que la chair et le sang ne peuvent posséder le royaume de Dieu, ni la corruption posséder l'incorruptibilité.

1re épître de saint Paul au Thessaloniciens, V, 23. ... Afin que tout ce qui est en vous, l'*esprit*, l'*âme* et le *corps*, se conserve sans tache pour l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Lorsque l'homme meurt, son corps (C) se sépare du corps spirituel ou *Esprit* (A+E), et se corrompt. L'union étant intime, la séparation ne peut avoir lieu d'une façon instantanée ; on peut la concevoir comme d'autant plus rapide que le corps est plus épuisé par l'âge, les souffrances, les maladies, les mortifications, etc., et que l'âme, par ses aspirations vers l'au-delà, exerce une plus grande puissance répulsive sur la matière. C'est ce qui rend compte de ces communications médianimiques d'outre-tombe où des matérialistes endurcis morts depuis peu de temps se croient encore vivants, ne s'expliquent pas ce qu'ils ressentent, et peuvent rester un certain temps sans se rendre compte de leur nouvel état, jusqu'à ce qu'une corruption plus ou moins complète ait opéré la séparation définitive entre la matière (C) et le corps spirituel (A+E).

Lorsque cette séparation s'est effectuée, le *corps spirituel* ou *Esprit* (A+E) subsiste seul, et sa pureté relative est d'autant plus grande que l'âme (A) prédomine davantage sur l'enveloppe fluidique (E) à laquelle elle se trouve unie. Cette enveloppe conserverait la forme humaine, mais éthérée pour ainsi dire, et capable comme le flux magnétique d'un barreau aimanté, de traverser tous les corps et de n'être arrêté par aucun obstacle.

Si l'être humain uni à son corps matériel (C) habitait certains de ces astres, comme Jupiter, où la force de l'attraction est incomparablement plus puissante que sur la terre, il serait infailliblement écrasé par l'action de la pesanteur. De même, il ne pourrait que vivre dans l'espace sans possibilité de reposer ses pieds sur le sol s'il naissait sur un autre monde dont le peu de densité annulerait, pour ainsi dire, cette même influence de l'attraction.

Pour les esprits, au contraire, presque tous les astres deviennent habitables. Gardons-nous donc bien de prétendre que tous ces mondes qui remplissent les insondables solitudes de l'infini sont inhabités. Ce astres, dont la grosseur et l'incroyable multiplicité confondent l'imagination, n'ont certainement pas été créés simplement pour reposer notre vue, puisqu'ils sont pour la plupart invisibles en raison de leur extrême éloignement. Il y a tout lieu de les regarder comme habités, soit par des êtres matériels comme nous, soit par des créatures fluidiques, des Esprits plus ou moins épurés sur lesquels l'attraction puissante de leur masse cosmique, souvent gigantesque comparativement à la terre, ne doit offrir qu'une action négligeable.

A la suite des siècles, et grâce aux épurations successives que subit le *corps spirituel* (A + E) au fur et à mesure de son ascension vers la perfection finale, il se dépouille peu à peu de son reste de matérialité et se réduit pour ainsi dire à l'*âme* seule (A) en conservant toujours la forme humaine éthérée et idéalisée qu'il tient de (E). Tel semble être le but suprême de la création, but que résument les versets évangéliques suivants en un sublime commandement de fusion et d'amour :

Évangile selon saint Jean, XIX :

20. Alors, vous connaîtrez que je suis en mon père, que vous êtes en moi, et que je suis en vous.

Évangile selon saint Jean, XVII :

11.... Père saint, gardez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient entre eux comme nous sommes un.
21. Afin que tous ensemble ils ne soient qu'un, comme ô mon Père (vous êtes en moi et moi en vous), *qu'ils soient tous un en nous...*
22. Et je leur ai donné la gloire que vous d'avez donnée, afin qu'ils soient un comme nous sommes un.
23. Je suis en eux et vous êtes en moi, afin *qu'ils soient consommés en l'unité...*

Le dossier ou le livre de chaque esprit (*Apocalypse* de saint Jean, XX :

12. Je vis ensuite les morts grands et petits debout en présence du trône; *les livres* furent ouverts... les morts furent jugés selon leurs œuvres sur les choses qui étaient écrites *dans ces livres.*

Étant donné un somnambule *en transe*, c'est-à-dire endormi du sommeil *magnétique*, et avec lequel vous vous mettez en rapport, vous pouvez appliquer votre imagination à créer des images quelconques : un paysage, les traits d'une personne connue, un château, une arme, un objet quel qu'il soit, et, si le sujet dont vous attirez l'attention sur vos pensées intérieures *fortement* exprimées est suffisamment lucide, il vous les décrira avec la plus grande précision sous forme de tableaux *matériels* qui passent devant ses yeux. Ce fait est connu de tous les magnétiseurs instruits. Nous en tirerons donc cette conséquence : que chacune de nos *pensées* est une *création fluidique fugitive* qui peut être vue *matériellement* et décrite par certains voyants, par des médiums ou des somnambules lucides *en transe*. Quant au sommeil *hypnotique*, il ne donne jamais une lucidité suffisante. Ces *créations* sont d'autant plus nettes pour le sujet que la concentration de la pensée du magnétiseur a été plus grande; elles sont fugitives en ce sens qu'elles se désagrègent aussitôt que sa pensée cesse d'agir, que sa volonté demeure inerte. L'homme, façonné à l'image de Dieu, peut donc faire des *créations* temporaires, invisibles pour le commun des mortels, mais visibles pour certains sensitifs puisqu'ils peuvent les décrire.

Comme conséquence de ce qui précède, notre corps spirituel (*Esprit*) constitue probablement un réservoir qui condense d'une façon *ineffaçable* nos pensées sous forme d'empreintes, de *créations*, au fur et à mesure

qu'elles se produisent. La doctrine matérialiste attribue, il est vrai, de préférence cette propriété au cerveau, ce qui peut être exact pendant la vie, ce qui cesse de l'être après la mort. En effet, s'il en était ainsi, l'homme devenu *Esprit* devrait avoir perdu tout souvenir, puisque son corps charnel et avec lui son cerveau ont éprouvé la corruption, or, les communications de l'au-delà démontrent que les souvenirs, loin de s'effacer, revêtent au contraire une netteté absolue pour les désincarnés.

Le plus petit incident de notre existence ayant donc pour ainsi dire été photographié *par nos pensées*, il s'en suit que le *corps spirituel* a tout emmagasiné et peut être considéré comme le dossier, le *livre de l'esprit*; quel que soit le nombre de ses existences épuratoires passées, ce qui justifie les paroles de l'Apocalypse, citées plus haut.

Médiums, communications, apparitions, matérialisations.

Au point de vue de la conformation humaine, nous distinguerons deux sortes de sujets : 1° ceux chez lesquels le fluide vital s'élabore lentement et d'une façon régulière et normale; 2° ceux qui ont été dotés par la nature d'une surabondance sinon constante, tout au moins intermittente de ce fluide, et qui constituent les *médiums* plus ou moins puissants, suivant le degré d'expansion présenté par leur rayonnement extérieur. Les *Esprits* désincarnés n'auraient aucune prise sur les premiers, tandis qu'ils posséderaient une influence plus ou moins grande sur les seconds.

Pour mieux faire comprendre où nous voulons en venir, nous prendrons un exemple.

Endormez magnétiquement un sujet somnambulique très sensible, et, après l'avoir laissé reposer cinq minutes, éloignez-vous de lui de quelques mètres et créez en imagination un mur rigide entre vous et lui. Ceci fait, priez-le de venir vous rejoindre; il essaiera, puis déclarera ne pouvoir le faire par cette raison qu'il voit nettement un mur qui le sépare de vous. Votre pensée a donc exécuté une *création* non visible pour vous et réelle pour lui. Cette création a *consommé* chez vous une certaine dose de fluide vital; on comprend à plus forte raison qu'un travail cérébral intense, que des études trop prolongées, un surmenage intellectuel, pourraient amener par dépense fluidique une rapide prostration des forces et même la mort.

Ainsi donc, une volonté ferme peut déterminer des *créations* fugitives qui deviendraient peut-être momentanément *matérielles* si nous disposions d'une quantité *suffisante* de fluide vital; mais, il existe des êtres qui possèdent cette surabondance, nous les avons nommés plus haut, ce sont les *médiums*. 1° Est-il donc téméraire d'admettre qu'en développant une puissante volonté, il puisse produire une partie de ces phénomènes de matérialisation qui commencent à être si bien constatés de nos jours? 2° Les désincarnés, comme ils le prétendent dans leurs communications, ne peuvent-ils semblablement aussi, par la force de leur volonté qui n'est plus entravée par la matière, élaborer cette surabondance de fluide pour se mettre en rapport avec les médiums, et provoquer l'écriture automatique et inconsciente, le transport des objets, les apparitions, les matérialisations, etc...? Remarquez qu'alors dans cette hypothèse, ils consommeraient bien réellement une partie intégrante du fluide des médiums et peut-être de certains assistants quand ils produiraient leurs phénomènes; or, c'est bien ce qui arrive, car, pendant leur manifestation, le médium notamment est comme frappé de catalepsie, son corps demeure souvent inerte, et la vie semble s'en être retirée complètement.

Le présent, le passé, l'avenir.

Nous avons tenté d'expliquer comme *le livre de vie* de chaque être humain peut contenir tout son passé, essayons maintenant de montrer comment certains voyants ou extatiques pourraient arriver à déchiffrer ce livre et à prophétiser en déduisant logiquement l'avenir du passé et du présent.

Aucun magnétiseur ne peut nier de bonne foi que, dans le somnambulisme provoqué, des sujets peu intelligents à l'état de veille font souvent preuve dans cet état second d'une extrême perspicacité et d'une lucidité déconcertante. A plus forte raison, un sujet d'élite pourra-t-il développer une clairvoyance supérieure; dans ces conditions, la simple application de la peine du *talion*, qui est réservée à Dieu seul, suffira pour le mettre sur la voie de l'avenir.

Evangile selon saint Matthieu, XXVI, 52. Mais Jésus lui dit : remettez votre épée dans le fourreau, car tous ceux qui se serviront de l'épée périront par l'épée.

Apocalypse de saint Jean, XIII, 10. Celui qui aura mené les autres en captivité sera à son tour mené en captivité; celui qui aura tué de l'épée sera aussi tué par l'épée ....

La peine du talion ainsi définie est en effet l'instrument souverainement juste dont paraît se servir le maître suprême pour purifier peu à peu sa créature « *il lui fait subir ce qu'elle a fait souffrir* »; peut-on imaginer un moyen plus puissant, en effet, pour l'empêcher de retomber dans les mêmes fautes!

Etant donc donné le passé d'une individualité, son présent se déduit jusqu'à un certain point du principe de la peine du *talion*, puisque *le présent ne serait que sa conséquence du passé* dans ses grandes lignes. Un cas, celui où cette créature serait en mission temporaire, pourrait induire le voyant en erreur; mais n'a-t-il pas *le livre de vie* qui peut lui servir de contrôle dans une multitude de cas de ce genre?

La question de l'avenir est plus délicate. La loi du talion peut certainement donner une infinité d'indications en partant de ce point de départ que l'être humain subira la loi des contrastes : il a volé, il sera dépouillé lui-même; il a abusé de sa beauté, il deviendra difforme et un sujet de répulsion pour tous, l'orgueilleux sera abaissé, le mauvaise riche connaîtra la pauvreté et la mendicité, etc... Voilà, certes, matière à des prophéties possibles, mais, la question du libre arbitre vient créer une sérieuse difficulté qui rend presque toutes les prophéties *conditionnelles* et naturellement *imparfaites*. Consultez à ce sujet les textes sacrés :

1re épître de saint Paul aux Thessaloniciens, V (20). Ne méprisez pas les prophéties. (21) Examinez tout,

attachez vous à ce qui est bon. (22) Abstenez-vous de tout ce qui a quelque apparence de mal.
pître du même aux Corinthiens, XIII, 9. Car nous ne connaissons qu'imparfaitement, et nous ne prophétisons aussi qu'imparfaitement.

Quoi qu'il en soit, la part reste encore belle pour les extatiques si l'on joint à ce que nous venons de dire, la faculté que quelques-uns d'entre eux peuvent posséder : 1° De lire dans la *collectivité* des *livres de vie* et d'y voir les événements qui se préparent, les complots qui se trament dans l'ombre, les résolutions des chefs qui dirigent les nations, etc... 2° De communiquer, soit pendant leur sommeil, alors que leurs corps reposent de la vie animale, soit pendant leurs extases, avec *ces esprits de l'air* que l'évangile a classés d'une façon si complète :

(1) 1re épître de saint Jean, IV, 1. Mes très chers, ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits pour vous assurer *s'ils sont de Dieu.*
(2) 1re épître de saint Paul aux Corinthiens, XII, 10. Un autre (reçoit comme don) le *discernement* des esprits...
(3) Epître du même aux Ephésiens, II, 2. Vous conformant aux gens de ce monde, au gré du Prince des puissances de l'air, de ces esprits qui exercent maintenant leur pouvoir sur les enfants d'incrédulité.
) Evangile selon saint Mathieu, X, 1. Jésus ayant appelé les douze disciples, il leur donna puissance sur les esprits immondes...XIII. 19. Le malin esprit vient et enlève de son cœur tout ce qui avait été semé.
(5) Epître de saint Paul aux Hébreux, XII, 9. Combien plus devons-nous être soumis à celui qui est le Père des esprits...
(6) Apocalypse, XXII, 6. Quand le Seigneur, le Dieu des esprits...
(7) 2e épître de saint Paul aux Corinthiens, XI, 1. Puisque Satan lui-même se déguise en ange de lumière.
(8) Evangile suivant saint Luc, XXIV, 39. Un esprit n'a ni chair ni os comme vous voyez que j'en ai.

Il y a donc lieu de bien discerner les Esprits (1) (2), puisqu'il y en a parmi eux de malins (4), d'immondes (4), de purs qui viennent de Dieu (1), de faux qui prennent l'apparence d'Anges de lumière (7). Quelle nouvelle et puissante preuve de la réalité de la progression! En effet, l'état de tous ces esprits errants qui, d'après l'Evangile, peuplent l'Espace, ne peut être définitif ; il sont donc plus ou moins avancés et en instance de perfectionnement vers un but suprême plus ou moins éloigné pour eux suivant leur condition actuelle.

On voit d'ici avec quelle singulière population les extatiques peuvent entrer en relation, et quels renseignements il leur est possible d'en tirer ; aussi, est-il peu d'événements marquants de l'histoire qui n'aient été prédits d'une façon quelconque, par cette raison que les germes en sont connus longtemps à l'avance par ces mytérieux indiscrets.

Mais, je m'aperçois que je m'aventure un peu trop avant sur cet océan si peu exploré du mysticisme, veuillez m'excuser, monsieur le Directeur, si j'ai trop abusé de votre patience, et agréez, je vous prie, l'expression de ma parfaite considération.

JULES GANNE.

Petit cours d'Onéirocritie

VII

EXPLICATION DES RÊVES

(*Suite*)

Prenons maintenant le rêve, dont nous avons parlé dans le numéro du 1er novembre, le rêve de Mme B..., personne riche, mariée et sans enfant.

« *Je me trouvais, disait cette dame, dans une église,*
« *devant un vitrail qui représentait la Vierge. Autour*
« *de moi des personnages masqués étaient dans l'attitude*
« *de la prière.*
« *Ce qui me frappa surtout, ce furent les masques.*
« *Je sortis de l'église et me trouvai dans un verger*
« *plein de cerisiers couvert de fruits. Là j'aperçus une*
« *de mes parentes pour laquelle je n'ai pas une grande*
« *sympathie. Elle ne disait rien, regardant comme moi*
« *les cerises. Un jardinier qui se trouvait là, me fit*
« *remarquer au milieu d'un de ces arbres une cerise énorme*
« *et très rouge. Il m'engagea à la cueillir, ce que je fis*
« *malgré un geste de ma cousine pour m'en empêcher.*
« *Une fois le fruit cueilli, je mordis dedans et, lui*
« *trouvant une saveur extraordinaire, je tendis silen-*
« *cieusement l'autre moitié du fruit à ma cousine*
« *qui, après l'avoir goûté, se plaignit de son amertume*
« *et eut toutes les peines du monde à l'avaler.*
« *Après cela, je m'éveillai.* »

La structure même de ce rêve nous avait rendu facile la répartition des images.

D'un côté, nous avions groupé celles qui se rapportaient à l'église, telles que la Vierge, les gens qui prient, les masques.

D'un autre côté, les images qui se rapportaient au verger : la parente, les cerisiers, et la cerise phénoménale.

Dans chacun de ces deux groupes il y a une image-clef. Dans le premier, c'est les masques. *Dans le second, c'est la* cerise.

Il s'agit de savoir maintenant ce que ces deux groupes signifient et comment ils se relient l'un à l'autre.

Il y a tout d'abord l'aspect du vitrail où est la Vierge, qui signale à l'esprit une idée de prières, confirmée par l'attitude des gens à genoux. Donc ces gens prient,.. mais ils prient avec des masques, ce qui indique que leur piété est fausse et qu'il faut s'en méfier. Cette première partie du rêve est, pour la rêveuse, un avertissement de ne pas accorder sa confiance à ceux qui l'entourent, et qui, sous le masque de la religion, la détestent et ne la fréquentent que par intérêt.

Le vitrail disparaît et Mme B... se trouve hors de l'église, avec une de ses parentes à ses côtés. Il est de toute évidence que c'est de cette personne qu'il faut

qu'elle se méfie, et c'est elle qui est le lien entre la première partie du rêve et la seconde où nous entrons.

Après avoir vu sa cousine, Mme B... remarque des cerisiers.

Les cerises vues dans leur saison ont une bonne signification. Elles sont synonymes de plaisir, santé... Si on en mange, c'est l'annonce d'une nouvelle agréable; si elles sont aigres, elles présagent des pleurs; si elles sont hors de proportion : grosse nouvelle, presque toujours naissance...

De tous ces sens différents un seul nous intéresse, c'est celui-ci : la cerise qui est bonne annonce une nouvelle agréable; si elle est plus grosse que nature, cette nouvelle peut être l'annonce d'une naissance.

La cerise avalée par la rêveuse lui présageait donc une naissance agréable pour elle, mais fort désagréable pour la cousine qui veut d'abord l'empêcher d'avaler la cerise et ensuite, y ayant mordu, la trouve amère.

Cette impression nous confirme encore davantage dans notre idée de naissance *symbolisée par la cerise très grosse.*

En effet, qu'est-ce qui peut être le plus désagréable à cette parente pauvre qui flatte et entoure d'affection hypocrite la rêveuse qui est riche?... Ça ne peut être que la naissance d'un enfant, qui détruira l'espoir d'héritage que la cousine a gardé jusqu'à ce jour.

Donc, en résumant le second groupe d'images nous annonçons à Mme B... qu'elle aura une joie très grande, occasionnée par la naissance d'un enfant, et que cette naissance la brouillera certainement avec la partie de sa famille qui faisait des vœux pour qu'elle n'en eût jamais, principalement la cousine dévote et fausse.

On voit également par ces explications le sens combiné de l'image-clef du premier groupe masque; *avec l'image-clef du second groupe* cerise monstre.

En effet, c'est grâce à la naissance annoncée par le fruit, que la fausseté, la cupidité et l'hypocrisie des parents de la rêveuse seront dévoilés.

C. DE MIRBEL.

(*A suivre.*)

LE NOUVEAU BIJOU

La description a été faite, dans cette revue, du nouvel ornement féminin inventé par l'aimable Stella : la roue zodiacale, métallique, à douze rayons. Je n'y reviendrai point, sinon pour dire que ce bijou est réellement fort élégant, soit qu'on le porte isolé, au bout d'une longue chaîne suspendue au cou, soit qu'il soit confondu avec des croix, des médailles et des petits reliquaires. Le tout forme un ensemble moyen-âgeux qui n'est pas dépourvu d'originalité.

Mais je ne vais pas écrire un article de mode...

Il m'a paru seulement intéressant de rechercher pour les amateurs du merveilleux si la roue zodiacale avait une signification symbolique et quelle était cette signification.

Je confesse tout d'abord que je n'ai résolu que le premier des problèmes; je laisse donc la solution du second à la sagacité des infatigables chercheurs qui ne laissent sans réponse aucune des questions posées par l'*Echo du Merveilleux*.

Quant à la réalité du symbolisme, elle est indéniable. Un livre anglais fort bien fait a traité cette question compendieusement et sa lecture ne laisse aucun doute dans l'esprit.

Le suffrage universel de tous les peuples doit être invoqué ici comme un argument quasi-décisif. On trouve, en effet, des roues zodiacales métalliques dans toutes les fouilles exécutées au fond des tombes les plus antiques et partout, chez les Egyptiens, les Babyloniens, les Indiens brahmaniques, les Mexicains, etc. Elles offrent le caractère authentique de l'objet sacré, de l'amulette; partout également, la jante est reliée au moyeu par douze rayons — jamais un de plus, jamais un de moins — chacun avec sa couleur. Comme à toutes les superstitions, même aux plus grossières, il est sage d'attacher un sens rationnel et une origine raisonnable, *a fortiori* quand il s'agit non plus d'une superstition, mais d'un culte devant lequel se sont, pour ainsi dire, inclinés tous les hommes.

Nos ancêtres, les Gaulois, que le Dr Fabre et bien d'autres proclament comme les plus sincèrement religieux des peuples anciens, ont toujours professé pour la roue une vénération singulière. Eux qui n'avaient d'autres temples que les clairières surplombées par la voûte céleste, et d'autres autels que les pierres brutes des forêts; eux qui proscrivaient comme idolâtrique tout objet dont la forme matérielle aurait risqué de matérialiser dans leur esprit l'essence purement spirituelle de leur divinité, jusqu'au point de refuser de confier à l'écriture les prières liturgiques, les idéalistes gaulois faisaient une exception en faveur de la roue. On rencontre, dans leurs tombeaux, mêlées à leurs ossements, aux ossements de leurs chevaux de guerre et à leurs armures rouillées, des roues zodiacales à travers lesquelles passe une main.

Le christianisme — et c'est là la preuve à laquelle j'attache le plus d'importance — non seulement respecta cette amulette gauloise, mais en propagea le culte en se l'appropriant et en le sanctifiant, pour ainsi dire. A la place de la main allégorique, les prêtres chrétiens substituèrent les monogrammes de Jésus-Christ I et X — ιησους χριστος. — Ils modifièrent même le nombre des rayons et, à partir de l'établissement du christianisme en France on trouve des roues à dix, huit, six et quatre rayons; ces dernières sont évidemment censées représenter les quatre évangélistes, en même temps qu'elles rappellent l'extraordinaire vision d'Ezéchiel dont je reparlerai tout à l'heure.

Cette dévotion à la roue s'est continuée à travers le moyen âge et s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Dans certaines localités, elle atteint même une intensité rare, et les curés doivent veiller à ce qu'elle ne dégénère pas en culte illicite.

Tous les ans, à Riom, en Auvergne, la roue de saint Amable est promenée en procession, à travers les rues de la ville, avec une pompe et un cérémonial inouïs. Des rubans de toutes couleurs, attachés aux rayons et même à la jante voltigent dans le trajet : ils portent en caractères imprimés : « Saint Amable, priez pour nous ! » et sont ensuite distribués aux fidèles qui les emportent dans leurs maisons pour en être le palladium.

A Morsat, dans le même département du Puy-de-Dôme, une roue est suspendue à la voûte de l'église; autour des rayons de cette roue est enroulé un cordon de cire tellement développé qu'il remplit pour ainsi dire tous leurs interstices et transforme la roue elle-même en une masse compacte.

Il semble que la roue ait existé de tout temps à l'église de Marsat. Du moins, il n'est pas possible de fixer de date à sa construction. Mais on sait à quelle époque fut enroulé le cordon de cire : c'est sous le règne de Louis XI. La peste sévissait dans le pays et l'on entoura Marsat d'un cordon de cire bénite qui n'arrêta point ses ravages. Un homme de Dieu proposa alors d'entourer la roue sainte avec ce cordon et de faire une procession solennelle autour de la paroisse. La peste cessa immédiatement. Louis XI, informé du miracle, ordonna que la mémoire en serait perpétuée par une procession annuelle à laquelle on donnerait tout l'éclat possible. Ses ordres sont encore ponctuellement exécutés.

Ce n'est pas ailleurs qu'en Auvergne que j'ai rencontré bien vivant le culte de la roue ; il est aussi intense en Bretagne et en Vendée; seulement dans ces deux provinces, les rayons sont généralement ornés de clochettes au lieu de rubans et de cordons de cire. Saint Tupédec en est un exemple connu de tous les amateurs de pittoresque.

Encore une fois, quel symbolisme profond et bien certain se cache sous cette forme de la roue?

Les exégètes n'ont pas encore — à mon sens — donné une explication satisfaisante des roues ailées, des roues ignées qu'Ezéchiel a vues traversant la terre, répandant la foudre et les éclairs, et qu'il a dépeintes lui-même dans un style fulgurant.

Pour tout chrétien — et même tout juif — il est hors de conteste que le prophète n'a point parlé pour ne rien dire et que ce qu'il a figuré par ces quatre roues quasi-animées a une signification des plus hautes.

Je serais heureux qu'un de nos collaborateurs inconnus voulût bien m'en donner l'intelligence. Et, comme je suis en veine de questionner, je lui demanderai aussi de me dire quelle est la signification de la fleur de lys héraldique qu'on ne trouve pas seulement comme attribut de la royauté capétienne, mais aussi comme emblème de la souveraineté en Egypte et en Chaldée?

P. DE CHARLIAC.

LA MAIN VOLÉE (1)

En 1750, le 2 novembre, Jour des Morts, de Montgéraud, conseiller au Parlement de Paris, ou plutôt de Montgéron, étant dans son cabinet à 7 heures du matin, où il ne faisait pas jour encore, vu le temps et la saison avancée, un domestique lui remit un billet ainsi conçu :

« Monsieur, on recommande à votre probité la malle « ci-jointe et tout ce qu'elle renferme. La curiosité est un « vice, elle serait un crime dans ce cas-là; faites-y bien « attention, un malheur perpétuel pèserait sur toute « votre famille. Qu'on place cette malle en lieu sûr, et là « on la rendra à celui qui présentera la moitié de l'écrit « que j'attache par une épingle à cette lettre. Je vous prie, « Monsieur le Conseiller, de recevoir mes très humbles respects. »

Un nom, supposé sans doute, était là en signature : *Gilbrand*. Ce nom inconnu intrigua moins que le fragment signalé; on y trouvait ces quatre lignes ou vers, car on ne sut certainement ce qu'ils signifiaient dans leur ensemble :

Que l'enfer, a jamais pour. . . . . . .
Celui qui n'écoutant qu'.u . . . .
Ouvrira cette malle, et . . . .
Doit courir à la mor . . . .

Le conseiller questionna le valet : c'était un Savoyard qui avait apporté la malle et le billet; mais comment le retrouver dans Paris? D'ailleurs, il n'avait rien dit. M. de Montgéraud, sans voir l'objet qu'on lui confiait, le fit monter au galetas de sa maison, sise rue Barbette, au Marais, enferma précieusement les deux papiers dans un vaste carton où il mettait les titres de famille, les fit voir à ses trois fils : l'aîné, digne conseiller au Parlement, comme son père, mais sous un nom de terre; le second, officier d'infanterie; le troisième, riche bénéficier et chanoine d'un des chapitres de Paris.

Au bout de quelques jours, le domestique du capitaine d'infanterie dit à son maître, qui devait se marier dans la semaine suivante, que s'il avait besoin d'argent, pour mieux faire les cadeaux de noces, il en trouverait au fond de la malle déposée chez son père.

— Comment sais-tu qu'il y a de l'or là-dedans? demanda M. de Nibel (c'était le nom du militaire).

— J'ai voulu, par curiosité, soulever la malle, et j'ai distinctement entendu rouler des louis.

— Eh bien! laisse en paix le bien d'autrui.

Mais un an, deux ans s'écoulent, le mariage a eu lieu, et deux fois M. de Nibel est devenu père; son domestique est pris en faute, il volait du linge. Son maître ne veut pas le livrer à la justice, il le chasse et même lui fait quitter la France. Il y avait une semaine qu'il était parti lorsque le major Nibel se ressouvint du propos de Joseph (le domestique). Il pense que le gaillard a fort bien pu

1. Cette anecdote a été empruntée par Sophie Arnauld aux registres de M. de Sartine, lieutenant général de police (1759).

piller pour son propre compte la malle mystérieuse... il l'a fait certainement... Là dessus l'imagination travaille; M. de Nibel sait où l'on a déposé la malle, y monte, la voit, l'examine... elle est intacte, il la soulève, il entend, lui aussi, un bruit de louis d'or, mais en grand nombre; il pose la malle qu'il a saisie par un anneau de fer, et quand il regarde sa main, il la voit sanglante... s'est-il blessé... non... Y a-t-il du sang à l'anneau?... Pas davantage... Ceci l'étonne, l'inquiète; il descend lentement, et, pour se distraire, s'en va passer la soirée chez la présidente Le Pelletier.

C'était le jour de la Toussaint 1763; il joua malheureusement... Il avait sur lui cent louis, qu'un de ces amis, étranger à Paris, venait de lui remettre afin qu'il payât un vieux créancier... il joua cette somme et la perd. A 3 heures du matin, il rentre; c'était le Jour des Morts. Le portier, qui l'attend, lui remet une lettre ; elle est du créancier de son ami, qui le prévient que le lendemain (la date du 1er novembre) à 9 heures du matin, il viendra lui-même apporter la lettre de change de son ami, afin de lui éviter la peine de la course.

Le chevalier de Nibel s'emporte, jure, maudit le ciel; il est sans argent; un joueur en a-t-il?... On lui en prêtera assurément, mais avant 9 heures non, et pourtant c'est à cette heure précise que la somme doit être dans son cabinet... Comment faire? il cherche... combine.. Voilà qu'il se ressouvient de tout cet or qui est abandonné dans le galetas de sa maison. Pourquoi ne pas s'en servir en un cas désespéré? On le remplacera dans la journée... Pourvu que les cent louis s'y trouvent!

Gens et maîtres dorment; il prend des morceaux de fer, des tenailles, un marteau, qui sont dans une armoire commune pour les besoins de la maison, et, muni d'un flambeau à double branche, monte résolument au galetas. Les cloches de Paris jouaient un glas funèbre : Nibel se rappela le jour où l'on était, une frayeur involontaire le saisit, il s'arrêta... mais honteux de sa terreur, il en rit et continue résolument sa route. Arrivé au lieu, il secoue la malle : le même son d'or frappe son ouïe; il attaque le meuble par dessous, la vétusté l'aide; il soulève une planche qui fait partir un ressort, et tout à coup la malle s'ouvre par le couvercle. Ceci fut si prompt, si inattendu que le militaire en poussa un cri d'horreur, d'autant mieux excité qu'il aperçut, auprès d'une quantité d'environ mille louis d'or échappé d'un sac de peau crevé, un squelette tout entier, ployé avec effort, et qui, remis en jeu par la fuite du couvercle, semble s'asseoir sur son séant.

Oh! cette fois, mieux encore, le major, consterné, recula; si le flambeau eût été dans ses mains, il l'eût laissé tomber; par bonheur, il l'avait posé par terre, ce qui lui facilita, en se jetant en arrière, de mettre son épée à la main comme si elle allait lui être de quelque utilité

Mais ce premier mouvement passé, honteux de son premier acte, comprenant la cause du mouvement de ce corps inanimé, il n'en éprouva pas moins un sentiment d'épouvante et de terreur. Il se repentit de son audace et du motif vil qui l'avait amené à commettre une action d'abord déshonorante, et qui, maintenant, prenait une teinte de sacrilège, il hésitait s'il s'en retournerait; mais, songeant à l'avertissement du créancier de son ami et à l'exactitude de ces sortes de gens, il se résolut à poursuivre. Remettant son épée dans le fourreau, il se rapproche de la malle non sans lancer un regard de méfiance sur le misérable cadavre; et tandis que, malgré lui, il ne le perdait pas de vue, il entassait dans son mouchoir de l'or pris à poignée sans compter, sans même le voir, et puis, prenant le couvercle et le rabaissant, il entend craquer les ossements du squelette, tandis qu'il les forçaient de reprendre leur première position. Il raccommoda la serrure du mieux possible (on ne voyait pas comment elle s'était ouverte) et, ayant noué son mouchoir pleins de louis, il regagna précipitamment son appartement particulier.

Là rendu à lui-même, moins sous l'empire de la superstition il se trouva davantage sous celui de l'honneur, et la voix supérieure de la conscience lui reprocha sa mauvaise action. Il allait et venait .... marchait à pas précipités. Il s'arrêta ... Un bruit singulier frappa son oreille... comme celui que produirait des os de mort que le vent agiterait et ferait craquer les uns contre les autres ... il écouta ... on marchait dans la pièce voisine... Eperdu, ne voulant pas que l'on pût entrer dans la chambre, il s'élance pour en fermer la porte qu'il a laissée ouverte.... Oh! qu'a-t-il vu? le squelette dont il a troublé le repos qui s'avance! il est au milieu du salon. Le major pousse le battant, l'arrête au moyen des verrous, et fait deux fois tourner la clé dans la serrure. On frappe ... il ne répond pas ... On frappe une seconde fois ... même silence!... alors une voix s'élève! « Ma main, dit-elle, rends-moi ma main! Si tu veux te servir de mon or, soit; mais ma main, à quoi te servira-t-elle? »

M. de Nibel a depuis raconté qu'il n'en entendit pas davantage; que, succombant a son inconvenable terreur, il tomba évanoui sur une chaise-longue où il s'était assis et qu'il ne revint à lui que lorsque, le lendemain, son valet de chambre qui, à huit heures du matin entrait chez lui, se mit à frapper, surpris de trouver la porte fermée.

Il alla ouvrir : sa pâleur, le renversement de ses traits surprirent le domestique; familier avec son maître, il lui demanda la cause de son émotion.

Nibel éluda la réponse; mais à la vue du lit non défait, le valet se récria sur les nuits blanches passées au jeu. Baptiste avait vu naître le major, il regardait comme sienne la famille Montgéraud, et, dans cette circonstance :

— Monsieur, dit-il, prenez garde, c'est toujours un mal que de jouer, mais c'est toujours un vrai péché que de jouer pendant les deux nuits des Morts; on en est puni tôt ou tard. Le curé de Saint-Gervais disait un jour qu'il avait souvent exorcisé, comme possédées du diable, des personnes qui, par leur amour des cartes, avaient offensé les morts en jouant à cette époque qu'ils se sont réservée.

En toute autre circonstance, le major aurait ri du récit de Baptiste, ou aurait rudoyé celui-ci; il n'en fit rien à cette occasion; il l'écouta, jetant de temps en temps les yeux sur le mouchoir rempli d'or, et posé sur une bergère voisine, il se rappela qu'on ne tarderait pas à venir chercher

la somme attendue; et, par suite des prodiges nocturnes, bien qu'il attribuât à une fascination mentale l'apparition à laquelle il ne croyait pas, il lui déplaisait de toucher lui-même à cet or; il se mit à se chauffer devant le feu que Baptiste allumait, et dit à celui-ci de compter la somme qu'il trouverait dans ce mouchoir qu'il lui désigna du doigt, et de mettre à part cent louis. Batiste s'empressa d'obéir; son maître lui tournait le dos, quand un cri affreux, un cri d'effroyable terreur, attira son attention. Il fait un demi-mouvement, et voit le pauvre diable tombé à genoux, ressemblant à un cadavre, et contemplant une main de mort décharnée qui, avec les louis, tombait en ce moment du mouchoir, repoussé par Baptiste sur le plancher.

— Oh! Monsieur! Monsieur! s'écria le vieux serviteur, quel abominable badinage! en un jour comme aujourd'hui!

Nibel comprit la cause de ce nouvel incident, il se rappela qu'occupé à regarder le squelette tantôt, il avait pris l'or à deux mains pour le transporter du fond de la malle dans son mouchoir, et que, dans ce moment, les ossements détachés du squelette auraient été enlevés sans que lui, Nibel, y fît attention. Cependant, ne voulant pas que Baptiste put rien soupçonner :

— La plaisanterie, mon vieil ami, est réellement odieuse, mais ne m'en accuse pas; cet or n'est... pas... à... moi... je l'ai emprunté... il me tarde de le rendre, et, certes, celui de qui je le tiens a seul joué ce tour.

Il dit, se lève, ramasse la main, l'enveloppe dans une serviette, et l'enferme lui-même dans un bahut d'ébène richement sculpté, où il mettait ses effets précieux; il retire la clé du meuble, la remet dans sa poche, et, malgré sa répugnance, ne pouvant vaincre celle de Baptiste, qui s'en alla laver ses doigts avec de l'eau bénite, il mit à part les cent louis et en compta en outre cent soixante-sept.

Neuf heures sonnèrent, le créancier ne parut pas.

A midi, le major impatienté se rendit chez lui, portant la somme, et le vit occupé à son comptoir. Il se plaignit de ce que le créancier, par sa lettre de la veille, l'avait retenu.

— Moi, Monsieur, je ne vous ai pas écrit!

— Vous ne m'avez pas écrit?

— Non, Monsieur.

— Parbleu, c'est trop fort, voici votre lettre!

— Cela, Monsieur, ce n'est ni mes caractères, ni ma signature, ni mon paraphe.

— Et nul de chez vous n'a agi en votre place.

— Nul, car je n'ai pas donné d'ordres.

Nibel insista, les fils de la maison, les commis sont appelés; tous viennent, chacun nie, c'est une plaisanterie, aujourd'hui on dirait une mystification. Le major, avant de rentrer chez lui, se procure les cent louis. Il reparaît, le portier le regarde avec pitié et ne lui parle pas; il monte l'escalier. Baptiste était sur la dernière marche et fondait en larmes.

— Qu'as tu mon ami ?

— Ah ! monsieur, Madame vient d'accoucher !

— Malheureusement ?

— Non, la mère et l'enfant se portent bien.

— Alors!...

— Ah ! monsieur... un garçon superbe, ah! ah!

— Et il sanglotte de plus fort.

— Eh bien ! mon pauvre frère, s'écrie l'abbé de Montgeraud qui survient. Dieu t'éprouve.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Ta femme vient de mettre au monde, en une heure de temps, presque sans douleur, un fils, mais privé de la main gauche.

— De la main gauche !... Ah! mon Dieu !...

Et Nibel s'évanouit une seconde fois. La main qui manquait à son fils était pareille à celle qu'il avait enlevée au squelette.

Qu'on juge de son accablement ! Il ne put, de tout ce jour, restituer la somme enlevée. La nuit arrive il se couche, il dort mal, aucune vision ne le tourmente, mais le lendemain matin Baptiste vint à son tour, blême, défiguré, pleurant, il raconte à son maître que, vers trois heures, un bruit étrange l'a réveillé, qu'il a vu un squelette, marchant du côté gauche, qui lui a dit : — Faits-moi rendre ma main ? »

— Tu dormais !

— Non, non, Monsieur, j'étais pleinement éveillé. Si vous saviez et vous devez le savoir, d'où vous vient cette fatale relique, hâtez-vous de la rendre.

— Je n'y manquerai pas.

Le major se lève, s'habille, passe chez sa femme qui souffre parce qu'on évite de lui faire voir son fils (cet enfant mourut très jeune) et, pour se distraire, va entendre la messe aux Capucins du Marais.

Pendant son absence, un Monsieur, vêtu de noir de la la tête aux pieds, se présente et demande M. le conseiller de Montgéraud; on le conduisit à celui-ci.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai trouvé dans les papiers d'une succession qui me concerne uniquement, une note indiquant qu'il faut vous réclamer une malle remplie d'effets précieux, et que vous la remettriez sur le vu d'un papier qui porte cette fin de quatre vers dont la partie de gauche est en votre pouvoir; sur celle-ci il y a :

. . . . suivre avec colère
. . . . désir curieux,
. . . . qui frappé des cieux,
. . . . pour unique salaire.

La singularité du dépôt avait trop frappé M. de Montgéraud, ainsi que les papiers envoyés avec la malle, pour qu'il hésitât à se les rappeler. Il alla à son cabinet chercher le carton particulier, et y trouva la lettre d'avis et le fragment que lui et tous ses amis avaient cherché à compléter par curiosité et sans pouvoir y parvenir.

On le rapprocha de celui que présentait l'inconnu, et, les deux réunis, laissèrent lire le mauvais quatrain suivant :

Que l'enfer a jamais pour — suive avec colère
Celui qui, n'écoutant qu'u — n désir curieux,
Ouvrira cette malle, et — qui, frappé des cieux,
Dois courir à la mor — t pour unique salaire.

L'inconnu réitéra sa demande d'être mis en possession de la dite malle.

— Monsieur, dit alors le conseiller, lorsqu'il y a trois ans cette malle que vous réclamez me fut apportée, ce fut sans mon consentement ; je n'ai pas à la refuser ; mais, à mon tour, il me prend fantaisie de ne pas la laisser sortir si facilement de chez moi. J'exige deux choses ; la pre-première, que vous constaterez votre droit à la possession autrement que par la présentation d'une pièce qui peut avoir été enlevée ; la seconde, que l'ouverture en sera faite devant moi.

L'étranger parut mal prendre cette mesure toute de prudence, mais le conseiller était dans son droit.

Celui-ci fit apporter avec soin la malle dans le cabinet, et nul bruit d'or ne s'y fit entendre ; il y apposa son cachet, obligea l'héritier à en faire autant, et, cela fait, au lieu de reporter la malle dans le galetas. M. de Montgéraud la garda dans son propre cabinet. L'héritier prétendu se retira, s'engageant a revenir le lendemain avec des personnes qui constateraient de son droit. Le lendemain venu, il ne reparut pas, et plusieurs années s'écoulèrent encore.

Le major, revenu chez lui, apprit de Baptiste ce qui s'était passé en son absence, que la fameuse malle dont on avait tant parlé n'était pas et ne reviendrait plus à sa place ordinaire. Cette nouvelle consterna Nibel, car il ne lui était plus possible ni de restituer la somme enlevée, ni de réintégrer la fatale main.

Le huitième jour après la fatale nuit, le major dormait. Le contact d'un doigt glacé posé sur son front le réveilla en sursaut. Il vit ou crut voir un squelette manchot de la main gauche, qui d'une voix lente et rauque lui dit : « Rends-moi ma main. Si tu veux te servir de mon or, soit. Mais ma main à quoi te servira-t-elle ? »

La hideuse apparition, après avoir prononcé ces mots, se retira lentement, ouvrit et referma la porte ; et le major, quoique glacé de terreur, crut distinguer qu'elle se retirait non par les salles antérieures qui menaient à l'escalier, mais par celle qui aboutissait à l'appartement de son père. Il passa le reste de la nuit dans un état d'angoisse et d'accablement sans pareil, se leva mourant, traîna tristement les heures, se recoucha, voulut faire brûler des bougies. Il ne vit rien cette nuit-là, mais le lendemain le pauvre Baptiste survint encore tout en larmes, se jeta à ses genoux et le conjura de rendre cette fatale main, car encore cette nuit passée le même squelette qu'il a déjà vu est venu lui demander de lui faire rendre sa main. Baptiste prie, supplie son maître d'accomplir ce devoir, lui dit tout ce qui peut imaginer de plus entraînant, et enfin lui demanda s'il ne ferait pas bien de consulter un prêtre. Le major lui répond d'attendre encore un peu de temps.

Deux ou trois jours se passent, un ami intime de M. de Nibel étant très malade, celui-ci annonce à sa famille qu'il va chez M. Nicolaï, il sort, deux heures après, un exempt arrive chez M. de Montgéraud et lui communique une lettre de cachet, portant ordre de chercher chez M. de Nibel des écrits, des pamphlets contre la cour, et surtout attentatoires à la dame favorite (la marquise de Pompadour). En l'absence de son fils, le conseiller au Parlement veut assister à la recherche, elle a lieu bien minutieusement, on ne trouve rien de ce que l'on cherche, mais à leur place le malencontreux exempt découvre enveloppée soigneusement dans un linge, la *fatale*, la *hideuse* main. Le conseiller, surpris, ne put empêcher que procès-verbal de cette découverte fâcheuse ne fut dressé, l'exempt mit la main dans un coffre, la scella de son sceau et l'emporta.

On doit concevoir le dépit, le chagrin violent qui s'emparèrent du major lorsqu'en rentrant chez lui il apprit ce qui s'était passé en son absence. Pour cette foi, ne pouvant plus se taire, et bien que la honte d'un aveu pareil le mit au désespoir, il se détermina à le confesser et le lendemain il demanda une audience à son père, à son frère aîné, et à l'abbé, le plus jeune, tous quatre étaient assemblés l'on entendit une voiture qui s'arrêtait dans la cour; on en fut d'autant plus surpris que M. de Montgéraud avait détendu sa porte pour entendre son fils. Qui donc était-ce?... Le premier président, le procureur, l'archevêque de Paris... On annonça... M. le lieutenant de police.

C'était M. de Sartine qui venait d'être nommé; on se lève, on le salue, il est suivi d'un inconnu vêtu de noir, que lui-même présente sous le titre du marquis de Bettramino. Celà fait, on s'assied, et le magistrat de haute police, avec ces formes que commandaient les conseillers au parlement de Paris, un major et un abbé commandataire prend la parole et dit :

— Il y a quelques années que, dans le royaume de Naples, la fumille de Bettramino était composée de trois frères, l'aîné marquis du nom, le second titré de comte, le troisième chevalier de Malte, mais sans avoir fait ses vœux, c'est monsieur (On se salua réciproquement et en silence à cette seconde présentation, et le narrateur poursuivit) : Le comte, entraîné par de mauvais sujets, conçut le projet abominable de faire périr son frère aîné pour s'emparer de sa fortune. Il lui inspire l'amour des voyages, l'attire hors de France, à Paris, et là, en l'assistance de plusieurs misérables dignes de son amitié, il assassine son malheureux frère.

Le crime consommé, on allume un grand feu, on fait bouillir les chairs, puis on dépose le squelette dans une malle (ici les yeux des quatre Montgéraud se portent tous ensemble vers la malle qui est dans le cabinet de leur père) et pour la bien cacher on la met en dépôt chez M. de Montgéraud, conseiller au parlement.

Là, dis le magistrat, je prendrai la liberté d'arrêter M. le lieutenant de police ; je vais lui apprendre ce qui s'est passé.

Alors il raconta de quelle manière on l'avait contraint de recevoir, malgré lui cette malle que bien certainement il aurait refusée s'il en eût connu le contenu ; mais qu'une fois chez lui, son devoir lui interdisait de l'ouvrir avant que le propriétaire se présentât. « Un étranger est bien venu, il y a du temps, il m'a remis les rimes des vers dont j'avais le commencement ; mais j'ai voulu qu'il ouvrît devant moi la malle, il a remis au lendemain, et je ne l'ai plus revu.

Il n'aurait eu garde de reparaître, c'était le frère de la malheureuse victime; votre exigence le fit trembler, et le lendemain, loin de revenir à vous, il prit la fuite et se sauva en Angleterre.

Cependant un de ses complices, touché de repentir, a dévoilé son secret; une vision nocturne poursuit ce misérable : le squelette de sa victime lui apparaît et le menace d'un châtiment affreux s'il ne révèle ce qu'il sait; il a donc tout appris, et voilà que M. le chevalier, venant en France à la recherche de ses deux frères apprend l'assassinat de l'aîné; il y a trois jours, un exempt envoyé par ordre supérieur, exempt déjà employé à rechercher les assassins du marquis, trouva dans un bahut appartenant à M. le major de Nibel une main décharnée qui porte au doigt une bague reconnue par Monsieur pour être celle du marquis de Bettramino; aussitôt je mande le chevalier, je lui communique ce que l'exempt venait de me révéler, et tous les deux décidions de nous présenter dans cette maison honorable à l'effet d'y réclamer des explications satisfaisantes.

Le major allait parler, lorsque son père, le devançant, propose de procéder sur-le-champ à l'ouverture de la malle; elle a eu lieu. Le même jeu du squelette qui a eu lieu épouvante toute la compagnie ; mais que pense le major lorsque, inspection faite de la malle, on trouve un écrit de la main du marquis, ou il est dit :

« Il y avait dans ce lieu mille louis; deux cent soixante « sept ont passé aux mains d'une tierce personne; mon « intention est qu'elle emploie cette somme dont, pour la « délicatesse, elle donnera preuve patente à mes héritiers; « j'interdis à cette personne de se faire connaître. La « *main* de Dieu a vésiblement conduit tout ceci. Quant « à celle qui manque à ce squelette, elle a été remise au « major de Nibel, et il gardera pareillement le secret là dessus. »

La date suivait; c'était celle de ce même jour, et on le répète, la signature comme l'écriture étaient celles du marquis de Bettramino, décédé depuis tant d'années. Le major, pressé par sa conscience, et délivré dorénavant ainsi que son valet de leurs fatales apparitions, crut devoir faire l'aveu de tout ce que j'ai raconté ci-dessus.

Glossaire de la Science occulte

DIVINATION (*suite*)

Cartomancie.

La divination au moyen de cartes. La racine de ce terme fait qu'on disait aussi anciennement *Chartomancie*, de *charta* carte. La cartomancie est également *l'art de tirer les cartes*. A quelle époque remonte ce mode de divination? Il est bien difficile de le dire, car le jeu du Tarot qui est le véritable mode de divination par les cartes, se perd dans la nuit des temps. Mais en ce qui concerne plus particulièrement la cartomancie, il paraît qu'elle n'a fait son apparition en France, que sous le règne de Louis XIV. Il est probable qu'antérieurement au xv[e] siècle et au xvi[e], cet art était connu, mais nous n'en trouvons aucune trace dans notre histoire.

Les *Mémoires* Saint-Simon, au contraire, nous apprennent qu'une dame de Clérembeau, fille du secrétaire d'Etat Chauvigny, était connue dans le *Grand monde* pour prédire l'avenir au moyen des cartes.

Nous n'insisterons pas davantage sur ce mode de divination très connu et très répandu, et qui demanderait un volume, si nous voulions définir tous les systèmes employés et donner la signification des cartes comme *grand jeu* ou *petit jeu*.

Catoptromancie.

Divination au moyen d'un miroir quelconque; mais aussi d'un miroir magique (1). Ce mode de divination a éte employé très anciennement; divers auteurs de l'Antiquité, entre autres, Pausanias et Spartien en ont parlé dans leur écrits. Les modes d'opérer sont extrêmement variés.

Céphalomancie.

L'art de divination au moyen d'une tête d'animal quelconque, mais plus particulièrement avec celle d'un âne. Tandis que les Lombards employaient pour cette mancie une tête de chèvre, les Germains faisaient cuire une tête d'âne et en arrachant les chairs cuites, ils en tiraient certains présages.

Chaomancie.

Art de prédire l'avenir au moyen d'observations faites sur l'air, c'est-à-dire par l'analyse de l'air. — Ce genre de divination était surtout employé par les alchimistes.

Chiromancie.

Divination par l'inspection des lignes de la paume de la main ou signatures astrales, dont les principales sont : la ligne de vie, la ligne de cœur, la ligne de tête, la Saturnienne, la ligne d'Apollon, etc., etc. — La forme des doigts et de la main, la souplesse ou la dureté des chairs sont autant de marques qui servent aux chiromanciens à tirer des pronostics.

La chiromancie a été pratiquée dès la plus haute Antiquité chez presque tous les peuples; chez les Chal-

1. Voir ce que nous avons dit des miroirs magiques dans l'*Echo du Merveilleux*, n° 65, pages 356 et 357 (15 sept. 1899).

déens, chez les Phéniciens, les Egyptiens, les Etrusques, les Grecs et les Romains.

Aristote la considérait comme une science véritable. Au moyen âge, les sorcières et les bohémiennes disaient la bonne aventure surtout par l'inspection des lignes inscrites, des étoiles, des carrés, des triangles et des réticules de la paume de la main.

Les principaux auteurs de chiromancie sont : Arthémidore, Fludd, Johannès de Indagine, Ph. de May de Franconie (1), Careau de la Chambre, d'Arpentiny, Ledos, Mme de Thèbes et Desbarolles. Ce dernier chiromancien a écrit un fort beau livre qui résume toute la science sur cette question intéressante.

Nous ajouterons que la Chiromancie de Philippe de May est en contradiction sur des points assez importants avec les autres chiromancies parues avant et après cet auteur.

Le Père Delrio distingue, lui, deux sortes de chiromancies : l'une physique, l'autre astrologique. D'après le célèbre jésuite, la première, seule, serait permise, parce qu'elle borne ses recherches à la connaissance, par les lignes de la main du tempérament du corps et que par celui-ci, elle conjecture des inclinations de l'âme, ce qui est tout naturel ; tandis que la chiromancie astrologique serait une pratique coupable, condamnée par l'Eglise, parce qu'elle a la prétention d'établir entre les lignes de la main et telle ou telle autre planète, des influences sur les événements moraux et le caractère des hommes, ce qui est blâmable.

Par les lignes de la main, les bons chiromanciens peuvent révéler des faits surprenants, car l'expérience a démontré la réalité de la science chiromantique, mais comme dans tous les arts divinatoires, les charlatans sont toujours plus nombreux que les devins véritables. On dit également *Chiroscopie*, mais le terme est beaucoup moins usité.

(*A suivre.*) JEAN DARLÈS.

ÇA ET LA

La maison hantée de Valence-en-Brie. — Nos lecteurs n'ont pas oublié les singuliers phénomènes qui se produisirent, il y a quelques années, dans une maison habitée par la famille Lebègue, à Valence-en-Brie, près de Montereau.

On nous annonce que, depuis quelque temps, ces phénomènes étranges se produiraient de nouveau dans la même maison.

Ils auraient coïncidé avec l'érection d'une croix, à l'entrée de la commune ; et déjà on dit, dans la région, que c'est le diable qui se venge des progrès de la propagande religieuse d'une mission installée récemment aux environs de la commune.

***

Le R. Père Paul. — Nous avons conté jadis quelques-uns des véritables prodiges accomplis, sa vie durant, par le T. R. Père Paul, né à Molé, le 15 janvier 1824 et décédé à l'abbaye des Bénédictions à Termonde, le 24 février 1896.

Il nous revient que le saint homme continuerait, de l'autre monde, à produire maints faits merveilleux.

Le moins étonnant n'est pas celui que son exhumation vient de permettre de constater. On a trouvé, en effet, dans le cercueil, son corps en parfait état de conservation et tel qu'on l'avait vu au moment du décès.

Des photographies sont là pour établir la preuve incontestable du phénomène.

LES CONVULSIONNAIRES DE SAINT-MÉDARD (1)

RELATION DU MIRACLE DE CONVERSION OPÉRÉ SUR L'AUTEUR, LE 7 SEPTEMBRE 1731 (*Suite*)

Caractères des témoins.

M. de Montgeron étudie ensuite la valeur des témoignages recueillis. Cette étude comprend des pages et des pages ; nous n'en citerons que quelques-unes. Cette manière d'instruction judiciaire paraîtrait, en effet, bien fastidieuse, à la longue. D'ailleurs, pour l'intelligence du texte, il suffira qu'on en ait un aperçu :

Les engagements de parti pris par respect humain, ont produit dans tous les temps des effets bien funestes. La persécution des gens de bien, le scandale des faibles, les railleries des esprits forts ont été les suites ordinaires. Mais dès qu'il a plu à Dieu de faire entendre sa voix par l'éclat des miracles, on a vu les pasteurs se réunir aussitôt sous cet étendard de la vérité, et les esprits les plus prévenus respecter ce que Dieu décidait lui-même par cette voix extraordinaire. Il était réservé à notre siècle de voir des premiers pasteurs de l'Eglise suivre une route tout opposée.

On voit avec douleur M. l'archevêque de Sens prêter des armes aux incrédules. Il tente toutes sortes de moyens pour décrier les miracles de nos jours ; et après avoir épuisé inutilement tous les soupçons et toutes les subtilités que l'esprit le plus critique, animé par la prévention la plus aveugle, peut suggérer, il ose insulter aux témoins de ces merveilles, et les traiter gratuitement de fourbes et de menteurs. Il est donc nécessaire, avant de donner le caractère des témoins du miracle dont nous allons faire la démonstration, de les défendre de ces accusations de fausseté, de déguisement, d'exagération et de

1. CHIROMANCIE MÉDICINALE de Philippe de May de Franconie, 1 vol. in-12, rarissime. Ce volume a été réédité chez Chamuel, en 1 vol. in-18, Paris 1895, avec une chiromancie synthétique et de nombreuses figures, sur la main, la physiognomonie, les taches des ongles, etc.

1. Voir les numéros 67, 68, 69 et 70.

mensonge, dont il a plu à cet archevêque de les noircir.

Il y a deux faits principaux sur lesquels ce prélat fonde ces deux titres d'accusation. Par le premier, il accuse le sieur Linguet, alors sous-principal du collège de Navarre, et le sieur Pinault qui était gouverneur et précepteur de Dom Alphonse d'avoir fait une fausseté, et Dom Alphonse lui-même d'en avoir certifié la vérité par faiblesse.

Il avance qu'il est faux que Dom Alphonse ait fait une relation espagnole de sa maladie et de sa guérison, d'où il s'ensuit que la traduction ou l'extrait qui en a été donné au public sous son nom, est une fausseté. La relation espagnole, dit ce prélat, est une pure fable, imaginée pour donner de la vraisemblance à la relation française... La relation donnée sous le nom du jeune seigneur, n'est pas de lui... Il l'a signée sans l'avoir lue, parce qu'on le lui ordonna... Il ne l'a composée ni en espagnol ni en français : d'où il conclut que la relation française, donnée au public comme un extrait de la relation espagnole par Dom Alphonse lui-même, est un tissu de faussetés, et toute cette intrigue, une suite de duplicité de supercherie et de mensonge.

L'accusation est bien grave; et si tous ces faits, dont M. l'Archevêque de Sens déclare avoir les preuves entre les mains, sont bien établis, il faut sans doute punir avec la dernière sévérité des imposteurs qui ont osé, à l'aide d'une pièce fausse qu'ils ont fabriquée eux-mêmes, en imposer au public en une matière si intéressante pour la religion.

Mais que répondra M. l'archevêque de Sens, si on lui présente à la vue de toute la terre, la relation espagnole composée par Dom Alphonse de Palacios et si l'on prouve d'une manière incontestable, que cette relation est entièrement écrite de sa main; et que la relation française donnée au public, n'en est effectivement qu'une traduction par extrait?

Je l'ai moi-même déposée, cette relation espagnole, chez Raymond, notaire. Elle contient dix-huit pages d'une très belle écriture, dont les lettres majuscules sont d'une figure ornée qui les différencie des lettres françaises; ce qui fait que cette écriture a en quelque sorte la beauté et l'air d'une écriture gravée.

Le dessein de Dom Alphonse était de la déposer lui-même chez ce notaire. Il se transporta à cet effet dans son étude, le 23 août 1731, veille de son départ pour l'Espagne, accompagné de Dom Manuel-Antoine de Palacios son frère, de sir Edouard Aston, fils aîné de mylord Aston, Pain d'Ecosse, et de dix autres personnes, et la présenta. Mais ce notaire refusa alors de la recevoir parce qu'elle n'était point contrôlée, et que Dom Alphonse n'ayant point pris la précaution d'en faire une traduction, le notaire ne pouvant savoir de quel acte il le chargeait. Cependant ce jeune seigneur étant sur le point de partir pour l'Espagne, et croyant, comme il le déclare lui-même dans l'acte de sa comparution qu'il fit dresser sur-le-champ, qu'il était de son devoir et de sa religion de rendre témoignage à la vérité et de constater le miracle opéré en sa personne par l'intercession de feu M. de Pâris, prit le parti d'écrire sur-le-champ en présence de ce notaire, du sieur de Saint-Georges, son confrère, et de douze autres personnes que Dom Alphonse avait amenées avec lui, une relation abrégée en langue française qui contient les principaux faits de sa maladie et de sa guérison, et qui fait partie des minutes de ce notaire.

(*A suivre*). ***

A TRAVERS LES REVUES

La Chronique médicale. — Pourrait-on, avait demandé notre confrère, donner l'origine de la superstition qui porte à faire croire qu'un malade doit mourir quand un chien aboie à la mort? Y a-t-il d'autres superstitions se rapportant à l'agonie et à la mort?

Voici les curieuses réponses reçues par la *Chronique Médicale.*

Cette croyance est d'origine très ancienne; elle doit avoir pris naissance avec le culte d'Hécate, reine des enfers et des morts. Les Romains avaient l'habitude, pendant la nuit, de sacrifier à cette déesse des chiens, dont les hurlements plaintifs écartaient, disait-on, les esprits malfaisants. Depuis, les cris prolongés du chien ont été considérés comme signe de mort.

Il existe une foule de superstitions se rapportant à l'agonie et à la mort; nous n'en citerons que quelques-unes, tirées, la plupart, du Dictionnaire des superstitions de *Migne*, — des Coutumes, Mythes et Traditions des Provinces de France, par *A. de Nore*, — des Usages, Coutumes et Croyances, par *Dieudonné Dergny.*

— Lorsqu'on approche d'un agonisant, on doit s'agenouiller près de son lit, puis jeter une poignée de sel dans le son, pour empêcher que le diable n'emporte son âme.

— Dans les campagnes du Périgord, il est d'usage de placer un joug sous la tête des agonisants pour les empêcher de souffrir.

— Dans la même contrée, lorsqu'un malade est à l'agonie, on met près de son lit un seau rempli d'eau pour que son âme puisse s'y purifier en quittant ce monde.

— Mentionnons pour mémoire le funeste présage amené par le nombre 13.

— Une chouette ou une pie perchée, le soir, sur le toit d'une maison, annonce par ses cris lugubres qu'une personne mourra bientôt dans cette demeure.

— Lorsqu'on aperçoit une pie faire le tour d'une maison, un de ses habitants mourra dans l'année.

— Le feu-follet annonce la mort d'un proche.

— Ne vous avisez jamais d'éteindre la lumière placée près d'un mort, vous vous exposeriez à mourir dans l'année,

— Les taches en forme de croix sur le linge ou dans un appartement sont des signes de la mort prochaine d'un parent ou d'un ami,

— En Bretagne, lorsqu'une mère a un enfant malade, elle jette un voile blanc dans l'eau : s'il s'enfonce, c'est un signe que l'enfant n'en reviendra pas.

— Quand on coupe le gâteau de la fête des rois et que l'on met de côté la part des absents, c'est pour l'un

d'eux un signe de mort prochaine, si cette part vient à se gâter.

— Si l'œil gauche d'une personne décédée ne se ferme pas, un de ses parents sera sous peu visité par la mort.

— Si un porc meurt de mort naturelle, son maître ne tardera pas à mourir; on tire le même présage d'une poule qui imite le chant du coq.

Mettre une chemise le Vendredi-Saint, c'est s'exposer à mourir dedans.

— Celui qui, en pleine santé, voit en rêve son médecin, est menacé de mort prochaine.

La Revue Spirite. — Le récit d'une apparition qu'eut le baron de Guldenstubbé, en 1854. Le baron, à cette époque, demeurait seul à Paris, 23, rue Saint-Lazare. Un soir, au retour d'un bal, il vit dans sa chambre à coucher, une sorte de colonne vaporeuse, grisâtre et lumineuse.

Son attention se fixa un moment sur cette étrange colonne, mais pensant que c'était le reflet des réverbères de la grande cour, il ne s'y arrêta point et retourna au salon.

Quelque temps après, comme le feu n'allait pas bien dans la cheminée du salon, il rentra dans la chambre à coucher pour y prendre des fagots; la même apparition, devant la cheminée de la chambre à coucher, fixa son attention. La colonne s'était agrandie, s'élevait jusqu'au plafond qui avait douze pieds de hauteur. Sa couleur, de grise était devenue bleue comme un feu d'alcool et plus éclatante qu'auparavant. Le baron de Guldenstubbé la regardait avec surprise; elle augmenta d'éclat, graduellement, prit la forme d'un homme avec des contours vagues, la couleur bleue et la colonne prenaient une teinte plus sombre.

Le baron prit l'apparition pour une hallucination, mais, continuant de l'examiner avec attention, à une distance de treize à quatorze pas, peu à peu, les lignes extérieures de cette figure devinrent plus accusées, les traits se formant, le tout prit la couleur de la chair humaine et, enfin, celle de nos vêtements. En définitive, l'extérieur de cette colonne présentait la figure d'un vieillard de grande taille, au teint frais, aux yeux bleus, aux cheveux et favoris blancs comme neige, sans barbe, ni moustache; il avait une tenue soignée, portait cravate blanche et gilet blanc, un col de chemise raide et haut et un long habit noir, ouvert et rejeté sur les épaules comme le font les personnes corpulentes, qui ont trop chaud; il paraissait s'appuyer sur une forte canne blanche.

Quelques minutes après, la figure, ou plutôt le spectre, sortit de la colonne et s'avança, paraissant flotter lentement au travers de la chambre, jusqu'à trois pieds du point où se tenait le baron stupéfait; là, le fantôme s'arrêta, présenta sa main en signe de salutation, s'inclina légèrement. Le premier mouvement du baron de Guldenstubbé, si étrangement surpris, fut de tirer le cordon de la sonnette. Le sujet était si parfaitement accusé, si naturellement matériel, qu'il pouvait à peine se défendre de cette pensée, qu'un étranger s'était introduit chez lui, car ses traits lui étaient tout à fait inconnus.

L'âge et les manières amicales du visiteur, arrêtèrent sa main. De l'autre monde, ou de ce monde-ci, il n'y avait rien d'ennemi, ou de formidable, dans cette apparition-là. Peu de temps après, la figure alla vers le lit, en face de la cheminée, où elle avait d'abord apparu, puis s'avança la seconde fois vers le baron, répétant les mouvements de la tête et de la main droite, huit ou dix fois. Le baron n'entendait ni son, ni voix, ni bruit de pas.

La dernière fois, le fantôme retourna vers la cheminée, et, faisant face au baron, il demeura stationnaire. Peu à peu, les contours s'affaiblirent...

Le lendemain, rencontrant la femme du concierge, Mme Mathieu, qui avait l'habitude de faire son appartement, le baron lui demanda qui, avant lui, avait occupé son appartement; la raison seule le portait à faire cette question, l'apparition qu'il avait eue dans sa chambre à coucher, la nuit passée l'y obligeant.

D'abord cette femme parut très effrayée, n'ayant nulle envie de lui communiquer quelque chose à ce sujet; mais, lorsque le baron la pressait et l'assurait que ce ne serait jamais une raison pour lui, homme éclairé, de changer de logement, elle lui communiqua, en hésitant, qu'un certain M. Caron y avait demeuré, y était mort, il y avait environ deux ans, et avait autrefois été maire dans une localité de la Champagne. M. Caron avait habité cet appartement en qualité du père de la propriétaire; l'apoplexie avait mis fin à sa vie, à soixante-dix-sept ans, dans le couloir du même appartement, qui se trouvait entre la chambre à coucher et la cuisine. On l'avait transporté, presque sans vie, à la chambre à coucher, où il était mort dans son lit qui occupait la même place que celui du baron.

La description, par cette femme, non seulement de l'aspect personnel de M. Caron, mais encore de son costume, correspondait de la manière la plus exacte à tout ce qu'avait vu le baron, Mme Mathieu finit par avouer que le baron n'était pas le seul qui avait vu l'apparition de M. Caron.

Une fois, un domestique l'avait vu dans l'escalier. A elle-même, il était apparu plusieurs fois, soit à l'entrée du salon, soit dans le couloir où il avait trouvé la mort et, plusieurs fois, dans la chambre à coucher. Elle dit aussi au baron qu'il avait dû probablement remarquer qu'elle avait l'habitude de faire ses chambres quand il y était, au lieu de les faire quand il était sorti; dans la crainte de le déranger, elle avait plusieurs fois voulu s'excuser là-dessus, mais elle n'avait su que dire, la véritable raison de cette habitude étant de ne pas rester seule dans l'appartement, de peur de rencontrer le vieux monsieur.

LES LIVRES

Vient de paraître à la librairie Stock : **Pages Catholiques**, avec une préface de M. l'abbé Mugnier, premier vicaire de Sainte-Clotilde. Ce volume, qui peut être mis entre toutes les mains et qui est plus spécialement réservé au public catholique, comprend de nombreux extraits d'*En Route* et de *La Cathédrale*, de J.-K Huysmans et divers autres morceaux très intéressants au point de vue de la liturgie et de la mystique.

Le Gérant: Gaston Méry.

Imprimerie Noizette et Cie, 8, rue Campagne-1re, Paris.